



**HAL**  
open science

# L'énoncé et son double : recherches sur le marquage de l'altérité énonciative en allemand

Pierre-Yves Modicom

► **To cite this version:**

Pierre-Yves Modicom. L'énoncé et son double : recherches sur le marquage de l'altérité énonciative en allemand. Linguistique. Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2016. Français. NNT : 2016PA040113 . tel-02920381

**HAL Id: tel-02920381**

**<https://theses.hal.science/tel-02920381>**

Submitted on 24 Aug 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE**  
**ÉCOLE DOCTORALE 5 "Concepts et Langages"**  
**Centre de linguistique en Sorbonne**

**T H È S E**

pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE**

Discipline : Linguistique

Présentée et soutenue par

**Pierre-Yves MODICOM**

le : 15 octobre 2016

**L'énoncé et son double**

**Recherches sur le marquage de l'altérité énonciative en allemand**

**Sous la direction de :**

Mme Martine DALMAS - Professeure, Université Paris-Sorbonne

**Membres du jury**

Mme Martine DALMAS

Professeure, Université Paris-Sorbonne

M. Ekkehard KÖNIG

Professeur, FU Berlin et FRIAS Freiburg i.B.

Mme Anne LARRORY-WUNDER

Maîtresse de Conférences, U. Sorbonne Nouvelle

Mme Sibylle SAUERWEIN-SPINOLA

Professeure, U. Paris Ouest-Nanterre

M. Richard WALTEREIT

Professeur, U. Newcastle u. Tyne



Forschen will ich, bin ich gleich  
Fremd in der Sache, fremder noch im Vorgang.  
Nicht weit hätt ich geforscht, hätt ich kein Zeichen.  
HÖLDERLIN, *Ödipus der Tyrann*, II, 1.



# Table des matières

Remerciements	7
Avant-Dire : Des mots du discours au travail de l'altérité	11
<b>I Dans la jungle du dire : Typologie des marqueurs discursifs et appareil formel de l'énonciation</b>	<b>19</b>
<b>1 Premier état de la recherche</b>	<b>21</b>
1.1 Aperçu général	21
1.1.1 Premières tendances	21
1.1.2 Traitement grammaticographique des marqueurs discursifs	23
1.2 Trois sommes : <i>Invariables, HDK, Regard du locuteur</i>	35
1.2.1 Les <i>Invariables Difficiles</i>	35
1.2.2 <i>Handbuch der deutschen Konnektoren</i> 1 et 2 (Pasch et al. et Breindl et al.)	39
1.2.3 Propositions de Henning Nølke	48
1.3 Problématisation : limites du concept de "connecteur"	54
1.3.1 Autour d' <i>allerdings</i> et de <i>trotzdem</i>	55
1.3.2 Test de la négation et questions de polarité	58
Bilan et hypothèses	64
<b>2 Théâtres d'opérations énonciatives</b>	<b>67</b>
2.1 Un modèle énonciatif sans connecteurs	67
2.1.1 Prise en charge et scène énonciative	67
2.1.2 Mots du Discours et notion de point de vue	70
2.2 Connecteurs, marqueurs discursifs, particules modales	72
2.2.1 Propositions de Blakemore et notion de marqueur discursif	72
2.2.2 Application aux particules modales de l'allemand (König 1997)	74
Bilan	76
2.3 Ajustement et altérité	77
2.3.1 Ajustement intersubjectif et identité de l'énonciateur-source	78
2.3.2 Les relations entre propositions se suffisent-elles à elles-mêmes?	81
2.3.3 Contraintes de sélection et niveaux d'analyse : l'exemple de <i>schon</i>	86
Bilan	88
2.4 Le pari	88
<b>3 Présentation du corpus</b>	<b>95</b>
3.1 Un corpus : pourquoi et lequel?	95
3.2 Le corpus DR	98
3.2.1 Première présentation	98
3.2.2 Caractérisation selon la grille de Koch / Oesterreicher (1985)	102

Bilan . . . . .	106
3.3 Types de données recherchées, DeReKo, internet . . . . .	107
<b>4 Soubassement théorique</b>	<b>111</b>
4.1 Ouverture : de la grammaire générative à Jean-Marie Zemb . . . . .	112
4.1.1 Convergence des extrêmes? . . . . .	112
4.1.2 Catégories et repérage (1) . . . . .	113
4.2 prédication, repérage, syntaxe adverbiale . . . . .	115
4.2.1 Catégories et repérage (2); rôle des modifieurs . . . . .	115
4.2.2 Repérage et structure du <i>Mittelfeld</i> . . . . .	116
4.3 Prise en charge et "contenu propositionnel" . . . . .	130
4.3.1 Le sujet <i>dans</i> la langue? Retour sur la prise en charge . . . . .	130
4.3.2 Types d'opérations mentales et acte négateur . . . . .	131
4.3.3 Négations extrêmes . . . . .	132
Bilan : De l'opposition <i>Véridiction / monstration</i> à la paire <i>Partiel / partial</i> . .	136
<b>Synthèse de la première partie</b>	<b>139</b>
<b>II Question de perspective : autour de la partialité du dire</b>	<b>143</b>
<b>5 Des pseudo-connecteurs aux perspectivaux</b>	<b>145</b>
Introduction . . . . .	145
5.1 Sur les "connecteurs" en après-première place . . . . .	146
5.1.1 <i>Nacherstposition</i> et topics contrastifs . . . . .	146
5.1.2 Ces connecteurs en sont-ils vraiment? . . . . .	149
5.1.3 <i>Nacherstfähigkeit</i> et pseudo-connecteurs . . . . .	149
5.2 Perspectival : construction du concept . . . . .	151
5.2.1 La construction du point de perspective et la partialité du dire . . . . .	151
5.2.2 Partialité et topic contrastif . . . . .	153
Bilan d'étape . . . . .	157
<b>6 Les perspectivaux : syntaxe et sémantique</b>	<b>159</b>
6.1 Une syntaxe de la partialité . . . . .	159
6.1.1 Ouverture d'énoncé et détermination du point de vue . . . . .	159
6.1.2 Les perspectivaux dans le <i>Mittelfeld</i> . . . . .	164
6.1.3 Énoncé et discours : au-delà et en-deçà de la première place . . . . .	168
6.1.4 Conclusions provisoires sur la syntaxe générale des perspectivaux . . . . .	172
Syntaxe générale des perspectivaux . . . . .	172
6.2 Première typologie sémantique des perspectivaux . . . . .	173
6.2.1 Partialité et structuration textuelle : Les marqueurs d'intégration linéaire et l'exemplification . . . . .	173
6.2.2 <i>Vox rerum</i> : quand les perspectivaux ne veulent pas en être . . . . .	178
6.2.3 Entre focalisation et perspectivation : <i>jedenfalls</i> . . . . .	189
Bilan : Partialité, mise en perspective et cadres de discours . . . . .	192
Nature et expression de la partialité du dire . . . . .	192
Première typologie . . . . .	192

<b>7</b>	<b>Partialité et modalités</b>	<b>195</b>
	Introduction . . . . .	195
7.1	Première approche : les appréciatifs . . . . .	196
7.1.1	Les appréciatifs sont <i>nacherstfähig</i> . . . . .	196
7.1.2	Exemple : portée de <i>leider</i> . . . . .	198
7.2	Le problème des modalisateurs . . . . .	200
7.2.1	Problèmes d'inventaire . . . . .	201
7.2.2	Autour des marqueurs épistémologiques factifs . . . . .	206
7.3	Syntaxe des modaux non-factifs . . . . .	208
7.3.1	<i>Hoffentlich</i> . . . . .	208
7.3.2	Un problème avec l'interprétation des modaux épistémologiques en après- première position . . . . .	210
7.4	Portée relative des modaux entre eux . . . . .	213
7.4.1	Phénomènes de portée relative : deux hypothèses en présence . . . . .	213
7.4.2	Hypothèse FACT . . . . .	213
7.4.3	Hypothèse EPIST . . . . .	216
7.4.4	L'hypothèse FACT est-elle généralisable? . . . . .	220
	Bilan : Modes de partialité, formes de modalisation, types de perspectivaux . . . . .	224
	Modalités et partialité . . . . .	224
	Perspectivaux d'énoncé, perspectivaux d'énonciation . . . . .	226
<b>8</b>	<b>Avatars de la reformulation</b>	<b>229</b>
8.1	Adverbiaux métalinguistiques . . . . .	230
8.1.1	Spécificité des formes en <i>gesagt</i> . . . . .	230
8.1.2	Les formes en <i>gesagt</i> au sein des adverbiaux d'énonciation . . . . .	234
8.1.3	Autour d' <i>anders gesagt</i> et <i>mit anderen Worten</i> . . . . .	237
8.2	Les "coordonnants" marqueurs de reprise . . . . .	244
8.2.1	Y a-t-il une différence fonctionnelle entre coordonnants marqueurs de reprise et adverbiaux métalinguistiques? . . . . .	244
8.2.2	Hiérarchie des modes de reprise . . . . .	246
8.2.3	Sur la spécialisation des marqueurs de réélaboration . . . . .	247
8.2.4	Coordination et reprise . . . . .	249
8.3	<i>Also</i> . . . . .	251
8.3.1	Valeurs reformulatives de <i>also</i> . . . . .	252
8.3.2	Analyse sémantique . . . . .	253
	Bilan . . . . .	258
	<b>Synthèse de la deuxième partie</b>	<b>261</b>
	Notion de partialité énonciative . . . . .	261
	Types de décrochage de perspective . . . . .	263
	Partialité montrée et contrastivité . . . . .	266
<b>III</b>	<b>Il faut savoir choisir : Focalisation et adverbiaux paradigmatisants</b>	<b>269</b>
<b>9</b>	<b>La focalisation : sémantique et prosodie</b>	<b>271</b>
	Introduction . . . . .	271
	Exemple liminaire . . . . .	272
	Focus prosodique "pur" . . . . .	274
9.1	La focalisation neutre . . . . .	274



9.1.1	Le "focus de l'information" . . . . .	274
9.1.2	Le prédicat principal et son paradigme . . . . .	277
9.1.3	Approche énonciative . . . . .	281
9.2	De la focalisation neutre à la focalisation spécialisée . . . . .	283
9.2.1	Plusieurs focalisations dans un même énoncé . . . . .	283
9.2.2	Types d'accent, types de contraste . . . . .	287
Bilan :	Focalisation et contrastivité . . . . .	298
	Paramètres de description de la focalisation . . . . .	298
	Contrastivité et niveaux prédicatifs . . . . .	300
<b>10</b>	<b>À la recherche des adverbiaux paradigmatisants</b>	<b>305</b>
10.1	Introduction . . . . .	305
10.1.1	Définition liminaire . . . . .	305
10.1.2	Y a-t-il polyfonctionnalité des perspectivaux sensibles au focus ? . . . . .	306
10.2	Connecteurs et perspectivaux face au focus . . . . .	309
10.2.1	Connecteurs . . . . .	309
10.2.2	Perspectivaux d'énonciation : <i>Allerdings</i> et adverbiaux métalinguistiques . . . . .	314
10.2.3	<i>Jedenfalls</i> et <i>Allenfalls</i> . . . . .	323
10.2.4	Adverbiaux modaux . . . . .	331
	Bilan . . . . .	335
10.3	Les paradigmatisants canoniques : une classe unifiée ? . . . . .	337
10.3.1	Emplois non-focalisants des adverbiaux restrictifs, additifs et aspectuels . . . . .	337
10.3.2	Scalarité et identification forte . . . . .	341
	Bilan : dans la jungle... . . . . .	349
<b>11</b>	<b>Quelques adverbes de parcours</b>	<b>353</b>
11.1	<i>Nur</i> et la restriction . . . . .	354
11.1.1	Quel signifié unique pour <i>nur</i> ? . . . . .	354
11.1.2	Cas litigieux . . . . .	360
11.1.3	Généralisation : Les particules exclusives . . . . .	364
11.2	<i>Auch</i> et l'addition . . . . .	369
11.2.1	Remarque liminaire : sur les additifs en général . . . . .	369
11.2.2	Quel signifié unique pour <i>auch</i> ? . . . . .	371
11.2.3	Quelques emplois rétifs . . . . .	375
11.3	Conclusion sur les adverbes de parcours . . . . .	381
11.3.1	Bilan d'étape ; l'exemple de <i>auch</i> . . . . .	381
11.3.2	"Particulariseurs" et marqueurs d'identification forte . . . . .	383
11.3.3	Adverbes de parcours, adverbiaux paradigmatisants . . . . .	385
	<b>Synthèse sur la contrastivité et la focalisation</b>	<b>387</b>
<b>IV</b>	<b>Évaluation et ratification : autour des particules modales</b>	<b>391</b>
<b>12</b>	<b>Signifié fonctionnel des particules modales</b>	<b>393</b>
	Introduction . . . . .	393
	Comment reconnaître une particule modale quand on en voit une ? . . . . .	394
	Problèmes de polycatégorialité . . . . .	395
12.1	<i>Schon</i> et <i>noch</i> : première comparaison . . . . .	396
12.1.1	Incidence, décadence, seuil de validité . . . . .	396
12.1.2	Projection du schéma topologique au niveau discursif . . . . .	399

12.2	<i>Schon</i> particule modale . . . . .	402
12.2.1	Valeur de base de <i>schon</i> modal dans la littérature . . . . .	402
12.2.2	Première modélisation . . . . .	403
12.2.3	Valeurs discursives de <i>schon</i> modal dans l’assertion . . . . .	408
12.2.4	Vers une première généralisation . . . . .	410
12.3	Les particules modales et la spécification de l’assertion . . . . .	411
12.3.1	Les particules, des modulateurs d’assertion ? . . . . .	411
12.3.2	<i>Wohl, vielleicht</i> et les modalisateurs . . . . .	412
12.4	Enjeux d’une différenciation . . . . .	419
12.4.1	De <i>noch</i> à <i>déjà</i> . . . . .	420
12.4.2	Retour à <i>gleich / noch / schon</i> . . . . .	421
	Conclusion sur les emplois de <i>schon</i> et <i>noch</i> comme opérateurs sur le temps de l’acte de langage . . . . .	424
	Bilan d’étape . . . . .	425
	Résumé . . . . .	425
	Assertion et altérité p/p’ . . . . .	426
<b>13</b>	<b>L’interrogation, miroir brisé de l’assertion ?</b>	<b>429</b>
	Remarque liminaire : Actes locutoires et actes illocutoires . . . . .	429
13.1	De l’assertion à l’interrogation . . . . .	431
13.1.1	<i>Doch</i> dans l’assertion . . . . .	431
13.1.2	<i>Doch</i> dans les énoncés interrogatifs . . . . .	433
13.1.3	L’interrogation partielle entre présupposition et échec de la stabilisation notionnelle . . . . .	435
13.2	L’assertion renversée : Les questions polaires en V1 . . . . .	438
13.2.1	<i>Kein Doch... oder doch ?</i> . . . . .	438
13.2.2	Les particules dans l’interrogation polaire en V1 . . . . .	439
13.2.3	Cas des interrogatives en <i>ob</i> + VFIN . . . . .	445
	Bilan sur les interrogations polaires en V1 et les interrogations partielles . . . .	447
13.3	Assertion ou interrogation ? La question polaire en V2 . . . . .	448
13.3.1	<i>Denn</i> et <i>wohl</i> . . . . .	448
13.3.2	Restrictions sur l’emploi de particules . . . . .	449
	Bilan sur les énoncés interrogatifs . . . . .	451
<b>14</b>	<b>Types locutoires non-déclaratifs</b>	<b>455</b>
	Mise au point liminaire sur <i>ja</i> . . . . .	455
14.1	Injonction et ratification . . . . .	458
14.1.1	<i>Doch</i> et <i>ja/JA</i> , entre stabilité et déformation . . . . .	458
14.1.2	Sur l’accentuabilité des particules modales en général, et sur l’accentua- tion de <i>ja</i> dans les énoncés injonctifs en particulier . . . . .	462
14.1.3	<i>Eben</i> dans l’injonction (et ailleurs) . . . . .	470
14.1.4	<i>Ruhig, nur, mal</i> : des particules, mais de quel type ? . . . . .	473
	Bilan sur l’injonction . . . . .	477
14.2	Une exclamation se ratifie-t-elle ? . . . . .	478
14.2.1	Statut pragmatique de l’exclamation . . . . .	478
14.2.2	L’argumentation dans l’exclamation . . . . .	482
14.2.3	Quelle ratification pour l’exclamation ? Remarques sur les emplois de <i>doch, ja</i> et <i>schon</i> en exclamative . . . . .	486
	Bilan sur les particules modales dans l’exclamation et conclusion du chapitre . . . .	492

<b>15 Particules, types locutoires et jugement</b>	<b>495</b>
15.1 La force introuvable . . . . .	495
15.1.1 Bilan d'étape et position du problème final . . . . .	495
15.1.2 Apories de la dichotomie force/contenu appliquée aux subordonnées . . .	496
15.1.3 Place des particules dans les subordonnées et nature du jugement évaluatif	499
15.2 Pensée, jugement, mise en débat . . . . .	503
15.2.1 Retour à Frege . . . . .	503
15.2.2 Les particules et l'acte de jugement . . . . .	506
15.2.3 La place du verbe : indice de mise en débat plutôt que de "force locutoire" ?	506
15.3 Synthèse de la partie : les particules dans l'architecture des types locutoires . . .	508
15.3.1 Qu'est-ce qu'un type locutoire ? . . . . .	508
15.3.2 Les particules comme spécifieurs locutoires . . . . .	511
15.3.3 Typologie des particules et aspects de l'altérité p/p' dans l'acte de jugement	512
15.3.4 Sur l'opération de jugement évaluatif comme lieu d'hétérogénéité énon-	
ciative . . . . .	514
 <b>Conclusion</b>	 <b>517</b>
 <b>Éléments pour une symptomatique de l'altérité</b>	 <b>517</b>
Le problème des marqueurs discursifs et l'hypothèse de l'altérité constitutive . . . . .	517
Coexistence et asymétrie des points de vue : la partialité du dire . . . . .	520
De la sélection au parcours . . . . .	525
L'altérité intersubjective et sa réduction . . . . .	529
Bilan et ouverture . . . . .	532
 <b>Bibliographie</b>	 <b>537</b>
 <b>Index des noms</b>	 <b>553</b>
 <b>Index des notions</b>	 <b>555</b>

# Remerciements

At the end we preferred to travel all night,  
Sleeping in snatches,  
With the voices singing in our ears, saying  
That this was all folly.  
T.S. ELIOT, *Journey of the Magi*

Ce travail ne prétend pas faire exception à son propre propos : il n'est que la trace approximative d'une élaboration qui s'est inscrite dans un temps, dans un espace et surtout dans le dialogue permanent avec d'autres voix, qui ne sont pas que les voix des livres et des articles. S'il y a bien une forme d'énonciation pour laquelle on peut parler d'un rôle constitutif du travail de l'altérité, c'est la thèse de doctorat. Faire figurer mon nom en tête d'un texte lorsque je commence à le rendre public, c'est-à-dire finalement au moment de renoncer au mirage d'une quelconque propriété sur mon discours, n'est pas pour moi une façon d'en revendiquer la paternité, mais d'endosser la responsabilité exclusive des erreurs, des à peu près et des contradictions qui le travaillent. S'il fallait désigner les parents de toute éventuelle idée juste dans cette thèse, ils sont à chercher dans la bibliographie ou dans cette section. Toutes celles et tous ceux qui y sont nommés mériteraient autant que moi le nom d'auteur. C'est en les écoutant, et parlant avec eux, y compris d'autre chose, c'est en pensant à eux et laissant leurs paroles mûrir que j'ai pu écrire ce travail.

Ce n'est pas de remerciements que je voudrais parler, mais d'une dette à reconnaître : je vous dois l'intégralité de ce texte.

\*\*\*

Je voudrais bien évidemment commencer par ma directrice de thèse, Mme la Professeure Martine Dalmas, qui m'a fait découvrir la linguistique allemande en licence (à l'époque déjà lointaine de l'année universitaire 2008-2009), à un moment où l'ancien khâgneux que j'étais y voyait la grande et mystérieuse absente de sa formation jusqu'alors. Depuis cette époque, elle a su faire preuve d'une patience et d'une confiance sans bornes pour m'amener de là où j'étais, la rhétorique politique (sujet de mon mémoire de master 1) à la grammaire et à la sémantique en passant par la théorie de l'argumentation. Toujours elle a été disponible pour un conseil bibliographique, un avis linguistique de fond, une aide administrative ou un soutien académique. Elle m'a toujours laissé la liberté que je souhaitais, liberté d'autant plus agréable qu'elle est garantie par l'assurance d'une aide et d'un recours en cas de besoin.

Il faudrait bien sûr nommer tous mes enseignants de langue depuis le collège, qui ont su me faire passer le goût de l'analyse et l'intérêt pour les spécificités et les différences de chaque système, faisant j'imagine de moi un linguiste sans le savoir : MMmes Dubois, Bizière, Léaustic, Dartiguelongue, Le Rohellec et Le Bouëdec (particulièrement la première et la dernière, sans qui

je ne serais jamais devenu germaniste), MM. Riquet, Prigent, Delattre (ce dernier notamment pour m'avoir montré en quoi prêter attention à la matière même d'un texte est déjà un geste politique). En classes préparatoires à Rennes, je voudrais dire ma reconnaissance à tous mes professeurs dans l'absolu, mais en particulier Mme Bouju et MM. Guégo, Violle, Callou et Ernoult pour leurs cours de latin, d'anglais ou d'allemand et M. Bourdon pour son initiation aux arcanes de la philosophie scientifique. À l'École Normale Supérieure, outre un cadre matériel et financier indispensable et une ombre protectrice qui s'est étendue jusque pendant la thèse, sous la forme de la bibliothèque et bien sûr de l'allocation doctorale dont j'ai bénéficié, je dois une dette toute particulière : à Jean-Pierre Lefebvre, humainement d'abord pour son ouverture d'esprit, la confiance dont il témoignait vis-à-vis de tous ses étudiants, et intellectuellement pour son souci constant de la rigueur philologique mêlé à l'audace spéculative et à un salutaire irrespect pour toute forme de doxa ; à Ruth Vogel-Klein, là encore pour sa confiance, et pour sa disponibilité pendant la préparation à l'agrégation et aussi et surtout au moment de constituer le dossier de demande d'allocation doctorale ; à Anne-Marie Paillet, pour ses cours qui m'ont littéralement appris à lire ; à Claude Debru, pour ses conseils de lecture et ses incitations au vagabondage disciplinaire ; à Gilles Authier, pour sa tutelle rigoureuse sur les linguistes modernistes de l'École dès lors qu'ils s'avisèrent de vouloir se constituer une culture linguistique générale ; à François Recanati pour avoir toujours associé rigueur méthodologique et ouverture d'esprit, clarté d'expression et profondeur intellectuelle (une association que j'aimerais être en état de réaliser un jour comme lui !). À Paris IV, je voudrais aussi mentionner Alain Lemaréchal et Francis Corblin, dont les enseignements ont sans doute achevé de décider de ma vocation. J'achèverai en parlant de Munich, où j'ai eu la chance de passer un an à la *Stiftung Maximilianum* (avec une pensée pour son directeur Hanspeter Beißer) et où plusieurs enseignants et chercheurs ont joué un rôle déterminant dans ma formation intellectuelle, à l'époque et depuis : Peter-Arnold Mumm, Wolfgang Schulze, Dietmar Zaefferer et bien sûr Elisabeth Leiss et Werner Abraham, qui ont accepté de consacrer un temps considérable à parler et à correspondre avec moi, de partager leurs travaux et leurs réflexions au fil de leur élaboration et qui m'ont poussé à participer à des colloques et à publier des articles. J'en arrive par là à tous les collègues à qui, au détour d'une journée d'études, entre deux portes, le temps d'un rendez-vous ou pendant plusieurs mois, m'ont glissé des conseils, des renseignements ou des idées qui ont joué un rôle déterminant. Je commence bien sûr par Denis Paillard, qui m'a si bien initié à la prose culiolienne que j'en arriverais presque à croire que j'ai compris ce qu'était une came... J'y ajoute, par ordre alphabétique : Hava Bat-Zeev Shyldkrot, Josef Bayer, Irmtraud Behr, Annie Bertin, Antoine Culioli, Oliver Duplâtre, Emmanuel Dupraz, Maude Fagot-Williams, Catherine Filippi-Deswelle, Karl Gadellii, Hélène Gérardin, Laurent Gosselin, Roland Hinterhölzl, Daniel Jacob, Lukasz Jedrzejowski, Anne Larrory-Wunder, Michel Lefèvre, Ole Letnes, Éric Mélac, Jacques Moeschler, Daniela Pirazzini, Silvia Richter, Sibylle Sauerwein, Günter Schmale, Volker Struckmeier, Hélène Vinckel-Roisin, Sarah de Vogüé et Debra Ziegeler.

\*\*\*

Un doctorat ne s'inscrit pas que dans le temps, mais aussi dans l'espace. À cet égard, cette thèse a presque occupé un continent, au fil des congrès de la SLE, qui ont été à chaque fois des étapes importantes dans ma progression intellectuelle, de Split à Leiden et de Logrono à Poznan. Pour descendre à l'échelle des bâtiments, outre les bibliothèques et les salles de conférences, un certain nombre de cafés, bars, brasseries et restaurants ont joué dans la genèse de ce travail un rôle qu'on ne saurait sous-estimer : l'Anna-Maria, Couleur Café et l'Abri Côtier à Larmor-Plage, où la contemplation de la mer et des murs de Vauban n'a pas peu contribué à me tirer d'affaire alors que j'errais dans le labyrinthe de la partialité du dire ; à Paris, le Néo, le Tennessee, la Rhumerie, le Boul'Mich, Chez Youcef (officiellement le café de la poste...) ; à

Munich, le café Kulisse, la brasserie Augustiner et l'Amalienstraße tout entière. Je ne sais pas si des lieux peuvent être désignés comme co-auteurs d'un travail, mais ils le mériteraient...

On ne sera pas surpris d'apprendre que le Centre Malesherbes et la Maison de la Recherche de Paris IV occupent une place particulièrement éminente dans la géographie humaine de ma thèse. Du côté de l'UFR d'études germaniques et nordiques, je ne peux pas ne pas nommer ou renommer : Hélène Vinckel-Roisin et Olivier Duplâtre pour leur disponibilité au moment des cours à préparer ensemble, pour leur confiance et leur amitié ; Béatrice Pellissier pour son souci constant de l'intérêt des chargés de cours et son zèle à toute épreuve ; Stéphane Pesnel pour sa camaraderie et son amitié ; Karl Gadeli pour son ouverture et sa sympathie. Au Centre de Linguistique en Sorbonne, le directeur Wilfrid Rotgé, encore et toujours pour sa confiance, et pour son implication et son soutien permanents, et aussi Élise Mignot, Barbara Le Lan et tous les autres.

J'en arrive du même coup à la bande des doctorants et ex-doctorants linguistes de Paris IV, de la revue ELiS et de l'atelier ALiS, qui sont la preuve que le travail en équipe, l'auto-organisation, la solidarité intellectuelle, morale et humaine ne sont pas des utopies. Ma gratitude va en particulier à Marine Espinat, Sara Benoist, †Grégory Nardoza (bien sûr, et on y reviendra), Sébastien Saudreau, Sarah Harchaoui, Charles Brasart, Antoine Tholly, Ziva Cvar, Manar El-Kak, Romain Delhem, Kimberly Oger et bien sûr Antoine Aufray. Dans le même état d'esprit, il faut nommer les autres doctorants germanistes : Marine, donc, Grégory, Laurence Babillon, Cécile Delettres, Marie-Laure Pflanz. Les amis non-linguistes ne sont pas ceux qui ont le moins contribué au mûrissement de ce travail. Qu'on se trouve ou qu'on se perde, je pense souvent à eux : Thomas, Adrien, Julia, Alexandra, Clara, François, Mélanie, Antoine (ses thés, ses bonnes adresses, ses lectures, ses idées qui sont toujours les miennes mais avec trois coups d'avance...), Sophie, David, Solange, Louise, Nicolas, Clément et avec lui tous les camarades qui se reconnaîtront et qui sont là pour me rappeler qu'il n'y a pas grand-chose de plus politique que le langage. Et bien sûr, je voudrais remercier ma famille, "sans qui je ne serais pas là aujourd'hui", comme on dit quand on ne sait pas quoi dire, qui a toujours respecté mes choix, m'a toujours apporté son amour, sur qui j'ai toujours pu compter... et dont je me demande souvent comment elle a fait pour me supporter ces dernières années. Cela vaut tout particulièrement, bien sûr, pour mes parents Michel et Évelyne. Je ne sais pas s'ils sont fiers de moi, mais moi je suis fier d'eux.

\*\*\*

Je ne veux pas achever ces remerciements sans revenir sur quatre personnes déjà nommées et qui ont joué un rôle très particulier pendant cette longue traversée, quatre personnes dont le nom devrait plus que tous les autres figurer aux côtés du mien sur la couverture. D'abord, mon alter ego doctoral, camarade et compère GRÉGORY NARDOZZA, dont la mort en septembre 2014 a été un déchirement pour toutes celles et tous ceux qui l'ont connu. Personnellement cet événement a changé ma façon de regarder mon travail, l'université et les priorités de l'existence. Je pense encore à lui souvent, à ses parents, et à l'injustice irréparable d'un décès aussi imprévu de ceux qui étaient attachés à lui et ne peuvent que regretter de ne pas le lui avoir assez dit.

Je voudrais, ensuite, dire mon affection et ma reconnaissance à mes trois sœurs de thèse. LAURENCE tout d'abord : tu as fait preuve, en particulier dans les moments difficiles, d'une humanité, d'une attention, d'une intelligence et d'une sensibilité qu'on ne louera jamais assez, justement parce que tu répugnes aux éloges et que ta discrétion et ta modestie t'interdisent de réclamer l'admiration qui t'est due. Je voulais que tu saches toute ma gratitude et ma reconnaissance, et je suis sûr de parler au nom de tous ceux qui te connaissent. MARINE : que ce soit

à Malesherbes, à Serpente ou en terrasse, j'ai renoncé à compter le nombre de renseignements indispensables, de services irremplaçables, de questions éclairantes, d'idées formidables et d'initiatives cruciales qui sont parties de toi. Si ces années ont été, malgré tout, assez faciles à vivre, c'est largement parce que tu étais là pour m'apprendre à rire et à faire face, et pour entretenir un climat de confiance et de sérénité, un climat aussi où l'on sait qu'on a le droit, lorsqu'il le faut, de baisser la garde pour demander et obtenir l'aide dont on a besoin. J'espère pouvoir te rendre tout ce que tu m'as donné, mais je doute fort d'en être capable... SARA : fausse jumelle et vraie complice, tellement feu et tellement neige, beaucoup, beaucoup trop humaine ! Je ne vais pas faire la liste de ce que tu m'as appris, des certitudes que tu as su mettre en doute, des failles que tu as rouvertes et de celles que tu as refermées, surtout quand ce sont les mêmes, car alors il faudrait rajouter un deuxième volume à ce (long !) travail. Mais cet autre volume est en moi, je le sais par cœur et j'oublierai tout le contenu de ma thèse avant de perdre le souvenir de ce que je te dois.

\*\*\*

Une dernière phrase à ces remerciements déjà trop longs et encore bien, bien trop courts : si je sais quelque chose sur le travail constitutif de l'altérité, dans le langage et dans la vie, c'est bien vous qui me l'avez appris.

# Avant-Dire : Des mots du discours au travail de l'altérité

Le présent travail a été initialement conçu comme une étude systématique des marqueurs discursifs, ou mots du discours (nous emploierons les deux termes indifféremment, et à vrai dire assez peu) en allemand contemporain. L'idée poursuivie au départ était de traiter des formes que la germanistique française qualifie traditionnellement de connecteurs, modalisateurs, appréciatifs, particules modales (ou illocutoires) et de particules de focalisation, pour arriver à une systématique ordonnée selon les types d'opérations énonciatives, pragmatiques et/ou argumentatives accomplies par ces formes, ou dont elles seraient la trace. Dans un horizon plus lointain, nous nous proposons d'arriver à l'ébauche d'une version onomasiologique de l'ouvrage de Métrich et al. (2002), *Les Invariables Difficiles, Dictionnaire allemand-français des particules, connecteurs, interjections et autres "mots de la communication"*, dont le titre complet (où ne figurent d'ailleurs pas les expressions "mots du discours" ni "marqueurs discursifs") dit bien à quel point cet objet d'étude est labile et générateur d'insécurité non seulement terminologique, mais aussi et surtout conceptuelle.

Dire que l'on travaille sur "les mots du discours", c'est s'exposer à deux réactions bien compréhensibles, qui accompagnent notre réflexion depuis le premier jour et que les évolutions ultérieures de notre travail n'ont pas fait disparaître, bien au contraire : "Lesquels ?" et "Encore!". Les deux questions qui se posent pour définir ce dont il sera question dans ces pages sont donc celles de l'inventaire et celle du bien-fondé d'une contribution supplémentaire à un domaine qui a déjà fait l'objet d'une littérature pléthorique.

## "Les mots du discours ? Lesquels ?" De la singularité des marqueurs à l'homogénéité des classes fonctionnelles, et inversement

### Le problème de l'inventaire et l'identification de classes de marqueurs

La question de l'inventaire est à bien des égards la plus simple à résoudre. Les mots du discours, oui mais lesquels ? On verra que nous avons très vite choisi d'écartier les connecteurs au sens le plus strict du terme (les *Konjunktionaladverbien* de la littérature germanophone : *trotzdem, deshalb, daher, dafür, dabei*, mais aussi *so, dann...*), qui ne nous semblaient pas poser de problèmes particuliers du point de vue de l'analyse sémantique et fonctionnelle attendu que leur fonction, en tout cas pour les formes en *d-*, est assez bien capturée par la notion de connexion, en tout cas de *connexion analytique* telle qu'elle est posée par Nølke (1993). À cette (importante) exception près, nous avons choisi de ne pas choisir et de rester au plus près de l'inventaire des *Invariables Difficiles*. Mais cela ne signifie pas que nous avons ne serait-ce que cherché à traiter l'intégralité des formes recensées dans cet ouvrage. Nous avons conservé



de notre objectif initial l'idée d'une démarche par types d'opérations, et nous avons tenté de proposer un panorama exhaustif de ces types, et des classes fonctionnelles de marqueurs correspondantes, sans prétendre épuiser le détail de la sémantique de chaque forme ressortissant de la classe. En outre, comme nous le verrons, de nombreuses formes peuvent accéder à plusieurs fonctions ; nous avons alors tenté d'isoler un signifié lexical invariant et d'étudier la variation sémantique d'une fonction à l'autre.

En optant pour cette démarche, nous nous sommes engagé dans un travail s'inscrivant, au départ inconsciemment, mais de plus en plus délibérément au fil du temps, dans une logique apparentée à celle du "minimalisme sémantique" (*Bedeutungsminimalismus*, Posner 1979, König 1991, 166 sqq.), même s'il convient de garder en tête le caractère initialement polémique de cette étiquette, puisque personne ne s'est jamais revendiqué du maximalisme sémantique. Par *minimalisme sémantique*, il faut entendre une recherche sémantique se fixant comme idéal heuristique l'identification pour chaque forme étudiée d'un invariant sémantique global (*Gesamtbedeutung*) défini en amont de toute actualisation contextuelle.<sup>1</sup> De ce fait, le minimalisme sémantique implique également une théorie du sens en contexte qui permette de rendre compte des variations observées d'une façon systématique. Comme toute démarche tributaire du structuralisme (la filiation est assumée par Posner 1979), le minimalisme sémantique se soucie enfin de constituer des classes ou des catégories desquelles il soit possible de donner une définition fonctionnelle, un point sur lequel König (1997) insiste particulièrement, à la suite de ses propositions de 1991. Ce privilège accordé au travail sur des classes implique que nous renoncions à l'ambition d'un inventaire complet, au profit d'études de cas approfondies dont il s'agira ensuite de déterminer en quoi elles sont ou non susceptibles d'être exemplaires pour un groupe plus large. Ainsi, nous verrons dans la deuxième partie qu'*allerdings*, en particulier dans son opposition à *trotzdem*, nous renseigne sur l'opposition entre pseudo-connecteurs et connecteurs d'une façon qui peut éclairer la valeur fonctionnelle de l'ensemble de la classe des pseudo-connecteurs, et nous conduire à la définir comme une classe d'adverbiaux de point de perspective ou perspectivaux. *A contrario*, on verra dans la troisième partie que *auch* et *nur* ne sont pas forcément si exemplaires que cela pour l'étude des "particules de focalisation" ou plutôt des adverbiaux paradigmatisants, ce qui nous conduira à une vue moins homogénéisante que celle de beaucoup d'études se concentrant sur un trio *nur – auch – sogar* (cf. par exemple, pour analyse fine et détaillée de leur syntaxe et de leur sémantique, Sudhoff 2010). Enfin, la comparaison de *ja, doch, schon* et *wohl* et *denn* nous permettra de distinguer au moins deux sous-classes bien définies à l'intérieur de l'ensemble des particules modales, sans forcément que celui-ci perde en cohérence sur le plan de la définition fonctionnelle.

## Signifié lexical des formes considérées et signifié fonctionnel des classes de réalisation

Ce poids accordé à des études individuelles s'explique également par un parti pris théorique et méthodologique sur lequel nous aurons l'occasion de revenir au fil de ce travail et dès la première partie, qui sera consacrée à l'état de la recherche et à un cadrage théorique.<sup>2</sup> À la

1. Cela ne signifie pas que l'on doive verser dans le monosémisme naïf, comme le relève Waltereit (2006, 10) dans sa critique du minimalisme sémantique radical. Nous faisons nôtre ici la remarque de König (1991, 167) : "I am not advocating, of course, a dogmatic "one form—one function" view. The search for one basic meaning may become a matter of diminishing returns, i.e. this "basic meaning" may be so abstract and unspecific as to be devoid of any practical value."

2. En l'espèce, le fait de consacrer à ce cadrage tout une première partie, même s'il relève bien sûr aussi d'un rituel attaché à la forme même d'une thèse française, nous semble revêtir une véritable nécessité interne : la recherche sur les mots du discours s'apparentant effectivement à un maquis théorique et terminologique venant

différence par exemple de ce que proposent Pérennec (cf. par exemple les études réunies sous le titre *Sur le Texte. Énonciation et mots du discours en allemand*, Pérennec 2002b) ou les tenants d'approches strictement pragmatiques (Blakemore 2002 par exemple), nous faisons le choix d'accorder une place majeure au signifiant, à deux égards.

Premièrement, là où le signifiant témoigne d'un figement mais conserve une certaine transparence (qu'on pense à *allerdings* ou à *jedenfalls*), nous entendons "écouter" ce qu'il a à nous dire et nous traitons ce signifiant comme une porte d'entrée vers l'opération énonciative ou argumentative plus ou moins complexe dont le marqueur est la trace. Deuxièmement, dans le cadre de l'analyse synchronique, nous serons amené à nous poser la question du statut catégoriel des formes apparaissant dans plusieurs des catégories que nous aurons à construire ou à conserver : perspectival et adverbial paradigmatissant (*jedenfalls*), adverbial paradigmatissant et particule modale (*schon*), coordonnant et particule modale (*doch*), etc. Nous verrons qu'il s'agit là de fonctions grammaticales différentes auxquelles une même forme peut accéder sans changer de nature ("adverbe", par exemple). Dans ces conditions, l'analyse catégorielle devient une analyse de classes fonctionnelles ne se donnant à l'observation que dans des réalisations singulières de formes qui sont souvent susceptibles d'accéder à d'autres fonctions par ailleurs. L'intérêt porté au signifiant répond donc au souci, également caractéristique du "minimalisme sémantique", de dégager un signifié partagé commun aux différents emplois et sujet à une variation qui corresponde à la combinaison du signifié individuel du marqueur étudié et du signifié général de la classe fonctionnelle dans laquelle il est réalisé dans tel ou tel exemple. C'est dans un troisième temps seulement que les biais interprétatifs contextuels viendront s'ajouter à l'analyse. Par exemple, en combinant l'invariant sémantique de *schon*, le signifié fonctionnel associé à la fonction de particule modale et les biais argumentatifs identifiables dans le contexte large de chaque occurrence, on doit pouvoir épuiser les valeurs en discours de la particule modale *schon*. En partant du même signifié fondamental mais en le combinant cette fois à celui de la fonction "adverbial paradigmatissant" et aux biais contextuels associés à chaque occurrence, on réduit de la même manière les valeurs en discours de la "particule de focalisation" *schon*. Le choix d'une telle combinatoire entre trois niveaux de signification a également des implications sur le traitement des exemples, qui appelleront souvent de longs commentaires puisqu'il nous faudra articuler ces trois niveaux de sens pour passer du signifié invariant à la valeur en discours ou au contraire remonter de la valeur en discours vers le signifié invariant.

## "Les mots du discours ? Encore !" De l'étude des marqueurs à celle des opérations marquées

Ceci posé, la réponse à la question "À quoi bon encore un travail sur les mots du discours ?" commence à se dégager : la plupart des travaux consacrés à ces formes portent soit sur une poignée de formes (parfois une seule lorsqu'il s'agit d'un article, souvent trois ou quatre dans un ouvrage complet comme celui de Sudhoff (2010), pour citer un exemple emblématique) et/ou sont centrés sur des études de cas individuels. Lorsque la question des catégories est posée, en règle générale, le travail présuppose l'existence d'une classe et s'en tient pour l'essentiel au groupe visé, par exemple "les particules modales", "les connecteurs" ou "les particules de

---

redoubler la difficulté et l'hétérogénéité initiale des phénomènes à analyser, un premier panorama problématisé de la littérature en présence et l'articulation d'un cadre heuristique sont le préalable nécessaire à toute étude à nouveaux frais, malgré le caractère inévitablement aride, et parfois rebutant, de la lecture d'une telle prose.

focalisation".<sup>3</sup> Le dernier grand type de travaux sur le sujet est celui des grandes entreprises taxonomiques comme celle élaborée et révisée au fil du temps par Nølke (cf. notamment les deux volumes d'études intitulés *Le Regard du Locuteur* : Nølke 1993 et Nølke 2001.) ou celle de Paillard (cf. Paillard 2009 notamment pour un aperçu systématique). Les analyses de cet ordre constituent la principale référence de notre propre travail. Nous y reviendrons dans le détail au fil de la première partie, qui sera consacrée à l'état de la recherche et au cadrage théorique et méthodologique de notre propre travail. Cela vaut en particulier pour les deux taxonomies citées, dont l'une, celle de Nølke, fait expressément droit à la distinction entre nature et fonction et traite les connecteurs, les adverbiaux paradigmatisants ainsi que les adverbiaux d'énoncé ou d'énonciation comme autant de statuts fonctionnels auxquels peuvent accéder des lexèmes ou des syntagmes. Même si cette démarche n'est pas celle de Paillard, lui aussi propose une articulation systématique des effets de sens récurrents et des propriétés distributionnelles qui nous semble à même de déboucher sur une classification fonctionnelle comme celle que nous recherchons, d'autant que chez Paillard, chaque type de marqueur est pourvu d'un signifié méta-opérationnel précis que l'on doit pouvoir reconstruire pour tous les exemples pris en considération.

Nous avons voulu radicaliser cette priorité accordée aux signifiés méta-opérationnels définissant les classes fonctionnelles en remettant à plat les étiquettes communément admises. Nous nous reconnaissons en cela dans l'attitude de Blakemore (2002, 1-2) lorsqu'elle explique que son livre intitulé *Relevance and linguistic meaning : The semantics and pragmatics of discourse markers* est moins un livre sur les marqueurs discursifs que sur les raisons pour lesquelles la notion même de marqueur discursif, telle qu'elle est encore trop souvent utilisée, constitue un obstacle à la connaissance des faits de langue que ce même concept prétend viser. La vraie question, pour elle, est plutôt celle des signaux instructionnels relatifs à l'interprétation du propos, signaux qui peuvent répondre à diverses fonctions et dont l'hétérogénéité ne doit pas être minorée. La notion de "marqueur discursif" renvoie simplement à un certain type de signifiants (c'est bien sûr nous qui employons ce terme) se trouvant participer de ce dispositif de contraintes sur l'interprétation. Pour son étude, Blakemore préfère donc se mettre à l'écoute de la valeur énonciative de telle ou telle forme dans un contexte donné avant de se poser la question de son appartenance catégorielle – question qu'en définitive elle choisit de ne guère se poser, et c'est ici que nous cessons de la suivre. Cette divergence s'explique par le parti pris précédemment mentionné consistant à traiter chaque marqueur comme un ensemble signifiant-signifié stable dont les différentes valeurs en discours sont liées au statut fonctionnel qui lui est assigné en contexte. Nous ne cherchons pas seulement à rendre compte de l'invariant sémantique, mais aussi de la variation, que nous ne considérons pas comme moins systématique. Mais cet état d'esprit n'en implique pas moins une table rase des étiquettes reçues, dès lors que la base de la classification doit être fournie par des signifiés opérationnels inductibles d'une pluralité d'exemples, et par les effets de sens récurrents et observables attachés à certains types de réalisations. Les classes traditionnellement admises doivent justifier de leur maintien au vu de propriétés sémantico-syntaxiques attestables permettant de les définir, ou le cas échéant de les redéfinir, comme des classes fonctionnelles. On verra par exemple que l'opposition entre appréciatifs (*leider, glücklicherweise...*) et modalisateurs (*wahrscheinlich, angeblich...*) entrée dans le canon de la germanistique française avec la thèse d'État de Pérennec (1979) ne sera pas conservée en l'état. De même, la classe des connecteurs sera scindée en deux, un ensemble important de pseudo-connecteurs étant transférés vers une nouvelle macro-classe des adverbiaux perspectivaux, qui englobe également, entre autres, les "modalisateurs" et les "appréciatifs". Nous serons également amené à abandonner la notion de "particule de focalisation" au profit

---

3. Le recueil d'études édité par Degand et al. (2013) sur le statut catégoriel respectif des particules modales et des marqueurs discursifs constitue à cet égard une heureuse exception.

d'une distinction en trois temps, entre les adverbiaux qui se trouvent être sensibles au focus indépendamment de leur statut fonctionnel, les adverbiaux paradigmatiques en tant que classe fonctionnelle bien définie, et enfin les adverbes de parcours, définis comme un ensemble de formes présentant un faisceau de traits sémantiques communs et réalisés très souvent en fonction d'adverbial paradigmatique. Enfin, nous reprendrons la définition des particules modales pour observer que ce terme recouvre deux groupes voisins de marqueurs dont chacun est homogène et qui présentent sensiblement les mêmes propriétés syntaxiques ; on obtiendra donc une fonction de particule modale mais deux sous-classes à distinguer.

### De l'étude des connecteurs à celle de la partialité du dire

Reste à trouver une porte d'entrée dans le labyrinthe des marqueurs discursifs, en espérant qu'elle nous donne accès à un chemin que l'on puisse suivre sans se perdre. Durant nos recherches, cette porte d'entrée nous a été fournie par un problème syntaxique étonnamment peu traité au vu du défi qu'il représente en première instance pour la doxa grammaticale : le problème des supposés "connecteurs" licites en après-première place dans les énoncés assertifs, alors que l'allemand est réputé connaître une règle V2 stricte pour ces énoncés. Nous y reviendrons au début de la deuxième partie.

- (1) Warum gibt es denn die große Pleitewelle in Bayern? Ich behaupte nicht, dass das die Schuld von Edmund Stoiber ist. Vielmehr liegt es daran, dass in Bayern besonders viele Unternehmen des Neuen Marktes - da gab es ja fantastische Vorstellungen - beheimatet waren. Kirch **allerdings** gehörte nicht zum Neuen Markt, sondern in diesem Fall waren - das wollen wir nicht vergessen - die Bayerische Landesbank und das bayerische Kabinett die Verantwortlichen. (DEREKO : REI/BNG.00174 - Joschka Fischer, 04.07.2002)

Grammaticalement, on voit bien qu'*allerdings* se distingue ici d'un connecteur comme *trotzdem* :

- (2) a. Kirch gehörte **allerdings/trotzdem** nicht zum Neuen Markt.  
 b. **Allerdings/Trotzdem** gehörte Kirch nicht zum Neuen Markt.  
 c. Kirch **allerdings/\*trotzdem** gehörte nicht zum Neuen Markt.

Le problème posé par cette construction, du point de vue des mots du discours, est double : d'une part, tous les connecteurs sont loin d'être licites dans cette construction. En particulier, les représentants les plus prototypiques de cette classe dans les grammaires scolaires, les *Konjunktionaladverbien* de type *trotzdem* ou *deshalb*, ne sauraient faire l'objet d'une réalisation en après-première place. D'autre part, l'inventaire des formes concernés a pu conduire à douter de la connectivité de ces "connecteurs" et à les rapprocher des "particules de focalisation", autre étiquette dont on verra plus loin qu'en mélangeant nature et fonction, elle fait écran à la description des faits de langue (contrairement à celle d'*adverbial paradigmatisant* préférée par Nølke 1993, qui nous semble beaucoup plus féconde). Cette collusion avec la notion de focalisation, ou plutôt d'effet paradigmatique, est également liée au statut informationnel du constituant initial de cette construction, que l'on peut qualifier, sous réserve de discussion, de "topic contrastif" et qui remplit une fonction d'introducteur de cadre discursif (Charolles 1997). Cette association à la notion de cadre rejoint certains effets sémantiques stables observables sur des formes comme *allerdings*, *einerseits*, *andererseits*, *schließlich* etc. (que l'on ne qualifiera guère de "particule de focalisation") quelle que soit leur position et leur construction et nous semble aller dans le sens d'une caractérisation comme "mots du discours de point de vue", pour reprendre une étiquette due à Paillard (2009), pour qui les marqueurs relevant de cet ensemble sont spécialisés dans la caractérisation du dire dont relève l'énoncé comme dire

"partiel et partial", c'est-à-dire inapte à épuiser tout ce que l'on pourrait dire de ce dont on parle, et opposé de façon latente à d'autres "points de vue" qui, pour avoir été écartés, n'en sont pas moins susceptibles de conserver une part de validité ou de pertinence. On verra ainsi, par exemple, qu'*allerdings* caractérise le dire comme représentatif d'un point de vue englobant et généralisant par opposition à d'autres points de vue présentés comme trop pointillistes ou trop anecdotiques. Une fois ceci posé, il conviendra de montrer en quoi tant la connectivité que le dialogisme (ou la polyphonie externe)<sup>4</sup> représentent des effets de sens certes récurrents et attendus, mais néanmoins attachés à certaines réalisations contextuelles et sans incidence ni sur le signifié lexical invariant, ni sur le signifié fonctionnel de ce que nous qualifierons de perspectivaux (au terme d'une discussion détaillée des propositions de Paillard), en partant du principe que les formes mentionnées n'accèdent qu'à cette fonction, par opposition par exemple à *jedenfalls*, dont on verra qu'il peut tantôt être un perspectival, tantôt, effectivement et comme le relevait déjà Altmann (1978), un adverbial paradigmatissant.

L'enjeu central ici et dans toute la deuxième partie de cette thèse est l'idée de la coprésence d'une pluralité de points de vue, d'inégale valeur, à côté de celui qui a été sélectionné pour être pris en charge par l'énonciateur. Les perspectivaux viennent négocier la coexistence du point de vue retenu avec ces "autres" en même temps qu'ils explicitent le privilège de la solution retenue. Dans un deuxième temps, on verra si et en quoi d'autres marqueurs discursifs rarement ou jamais assimilés à des connecteurs peuvent tomber dans cette classe fonctionnelle des perspectivaux, qu'il conviendra alors à la fois de diviser en sous-classe et d'émanciper définitivement de la comparaison avec les "connecteurs", groupe finalement assez restreint et qu'on laissera de côté dans la majeure partie de la présente étude. Parmi les groupes de marqueurs auxquels nous nous attacherons figureront notamment les "modalisateurs" et les "appréciatifs" de Pérennec, ainsi que les "marqueurs de reformulation" dans leur diversité (d'où aussi la nécessité de réponses différenciées basées sur des études distributionnelles systématiques).

## Le commentaire du choix paradigmatique

Une fois les perspectivaux ainsi définis, il est difficile de ne pas se tourner vers les adverbiaux paradigmatissants ("particules de focalisation"), auxquels est consacrée la troisième partie de ce travail. Ces adverbiaux, comme *nur*, *lediglich*, *ausschließlich*, *auch*, *sogar*, *noch* ou *schon*, se combinent à la focalisation prosodique et participent de ce que l'on appelle traditionnellement en France le commentaire du choix paradigmatique, c'est-à-dire de la localisation du propos dans un ensemble, ou paradigme, de solutions concurrentes (qui peuvent être exclusives ou cumulatives, notamment selon l'adverbial utilisé). Ainsi, et pour en rester à une description naïve des trois exemples les plus fréquents dans la littérature, *nur* procède à l'exclusion d'autres valeurs possibles généralement préconstruites en discours, tandis que *auch* procède à un ajout tout en validant ces autres solutions possibles préconstruites. *Sogar*, pour sa part, prend le contrepied d'un préconstruit opposé.

On voit ici à la fois le lien et la différence avec les perspectivaux. Pour les adverbiaux paradigmatissants, la question de la préconstruction des "autres" en discours joue un rôle central. D'autre part, ces autres peuvent faire l'objet d'une invalidation explicite et définitive, ce qui semble assez rare pour les perspectivaux. Il semble qu'il ne soit pas question ici de caractériser positivement la solution posée vis-à-vis d'"autres" disponibles simplement en creux, mais de construire un véritable paradigme, qu'à la suite de Anscombe (1973), Anscombe & Ducrot (1976) et Ducrot (1980a), nous traiterons comme une *classe argumentative*. Mais les points

---

4. On reviendra sur ces notions dans la première partie.

communs ne doivent pas être oubliés. Outre que certaines formes paraissent bien accéder aux deux fonctions (on pense en particulier à *jedenfalls*, cf. Pérennec 2002b, 115), d'autres perspectivaux semblent présenter une forme de sensibilité au focus (Nølke 2001, passim, Pérennec 2002b, 54). À cela s'ajoute bien sûr l'appétence des perspectivaux pour les topics contrastifs, qui présentent une composante "paradigmatisante" (Molnár 2006). Sur le plan théorique, on a semble-t-il affaire à deux opérations voisines par lesquelles le propos est construit comme le choix d'une valeur ou d'une solution dans un ensemble (ouvert dans le cas des perspectivaux, tendancielle-ment clos lorsque l'on a affaire à un adverbial paradigmatissant ?) au sein duquel figuraient d'autres valeurs possibles qui, bien que non explicitées dans l'énoncé, sont prises en compte dans l'élaboration du dit.

## Le travail de l'altérité

À ce stade, il est devenu clair que le fil rouge de notre travail sera fourni par l'idée d'une co-présence, au sein même de l'énoncé, d'autres énonciations possibles, parfois écartées ou restant implicites, parfois présentes ou accessibles en co(n)texte, mais dont la disponibilité latente est constitutive de la scène sur laquelle se déplace et se repère toute énonciation singulière en tant qu'elle est toujours sélective (Nølke 1993), ce que Paillard (2009) appelle la "scène énonciative". C'est également à Paillard (2009) que nous avons emprunté le terme que nous utiliserons pour nommer cette co-présence constitutive des autres de l'énoncé dans l'énoncé lui-même : le "**travail de l'altérité**". Précisons d'emblée que nous ne proposons pas de faire du travail de l'altérité une catégorie de langue, ni un concept sémantico-pragmatique terminologisé au même titre, par exemple, que celui d'acte de langage. Nous avons fait le choix méthodologique et épistémologique de reprendre la méthode dite pragmatique en philosophie de la connaissance<sup>5</sup>, qui consiste à partir du constat de la récurrence d'un concept intuitif dans l'analyse de plusieurs phénomènes pour proposer une symptomatique de ce concept - en l'occurrence, donc, une symptomatique de l'altérité - visant à en déployer et à en déplier les différentes dimensions, dans leur unité et dans leur diversité, afin de voir ce que ce concept, par ses vicissitudes mêmes, peut nous dire des phénomènes qui nous intéressent. À cet égard, le "travail de l'altérité" est un concept heuristique, et c'est seulement au terme de ce que nous concevons comme un parcours que nous pourrions voir ce qu'il en est de sa nature et de sa définition réelle.

## Altérité et prise en charge : les particules modales

Dans cet état d'esprit, il convient de relever que Paillard lui-même emploie en réalité le terme de "travail de l'altérité" à propos d'une autre classe de marqueurs, celle des "particules énonciatives" qu'il rapproche, au détour d'une note, des particules modales de l'allemand (*ja, doch, schon, eben...*), dont il est vrai qu'elles sont très souvent considérées comme des parangons de cette inscription latente d'une altérité de points de vue au sein même de l'énonciation. Nous leur consacrerons donc la quatrième et dernière partie de notre travail. En un sens et après un long détour, on rejoint de ce fait un problème lié à la réception de Blakemore en Allemagne : la première application du modèle pertinentiste à l'allemand (König 1991) concernait ces particules et pose, comme le relève Waltereit (2006, 23), la question des modalités de distinction entre les particules modales et les connecteurs, que l'on peut rattacher à un complexe d'opérations voisines (Degand et al. 2013). Nous nous intéresserons donc, dans la quatrième partie de

5. En l'espèce, c'est la lecture de l'ouvrage de Gerhard Heinzmann, *L'intuition épistémique* (Heinzmann 2013), qui nous a convaincu des mérites de cette démarche.

ce travail, aux particules modales en tant que classe fonctionnelle.

Nous postulerons qu'elles sont représentatives d'une forme particulière de travail de l'altérité attachée à la validation du contenu propositionnel par un couple d'instances modales<sup>6</sup>, l'évaluateur (responsable de la prise en charge du contenu) et le ratifieur, instance abstraite définie par le type pragmatique de l'énoncé et dont l'assentiment au moins tacite est nécessaire pour que le contenu de l'énonciation soit réputé versé au *Common Ground*. S'agissant du travail de l'altérité, cela signifie que les Autres dont la co-présence définit la scène énonciative sont des points de vue de type "p est le cas" ou "p n'est pas le cas", ce qui apparente l'altérité mise en jeu par les particules modales à celle du focus de polarité (Verum Focus en particulier). C'est seulement dans un second temps que se pose la question de l'instanciation de ces points de vue en participants de l'interaction : en effet, sur la base de la définition distributionnelle des particules modales comme classe fonctionnelle, nous sommes amené à distinguer deux types de particules, selon que l'altérité est une altérité intersubjective (*ja, doch, schon...*) ou "intrasubjective" (*wohl, denn...*).<sup>7</sup>

### Marqueurs discursifs et altérité

En ce sens, on peut dire que pour ne pas dédier "encore" un travail aux marqueurs discursifs, nous avons choisi de consacrer la présente étude à un phénomène énonciatif abstrait, le travail de l'altérité, dont les marqueurs discursifs, en tout cas les classes de marqueurs que nous avons retenues, seraient des manifestations particulièrement saillantes. Mais on verra qu'un certain nombre de signifiants non-segmentaux (prosodie, ordre des mots en particulier) participent également de ce "travail" et que l'étude des signifiants lexicaux du travail de l'altérité ne peut pas se faire sans prise en compte de ces signifiants non-segmentaux.

Il s'agit donc pour nous de voir ce que l'idée d'un travail constitutif de l'altérité dans l'énonciation peut nous apprendre sur certains signifiants, au premier rang desquels figurent ce que l'on a coutume d'appeler les marqueurs discursifs. À l'orée de ce travail qui est et simultanément n'est pas une thèse sur les mots du discours, il nous revient donc d'assumer le fait qu'étudier ces formes pour leur capacité à inscrire dans l'énoncé la présence et la mémoire d'un autre discours possible, c'est faire soi-même le choix d'une approche partielle et partielle d'un phénomène, avec son lot de contrepieds, de dialogisme latent et de polyphonie revendiquée, vouée à dire à la fois moins et plus que ce qu'elle veut dire, bref se frayant un chemin au milieu d'une pluralité de voix. Quant à juger du propos qui en résultera, ici comme peut-être ailleurs, nous reconnaissons bien volontiers le sujet parlant n'a pas de légitimité particulière à le faire, et ne peut que s'effacer derrière son dire...

---

6. Instances qu'à première vue au moins on peut assimiler à des énonciateurs ducrotiens; on y reviendra d'abord dans la première partie, puis plus en détail dans la quatrième.

7. La description donnée ci-dessus est calée sur les particules intersubjectives. On verra dans la partie IV que pour les particules que nous nommons "intrasubjective", l'altérité entre p et non-p pèse sur l'évaluateur. Dans le cas des particules intersubjectives, elle est projetée sur le couple évaluateur-ratifieur.

## Première partie

Dans la jungle du dire : Typologie des  
marqueurs discursifs et appareil formel de  
l'énonciation





# Chapitre 1

## Premier état de la recherche

Depuis une dizaine d'années au moins, les états de la recherche sur les mots du discours, particules énonciatives et autres marqueurs discursifs sont presque devenus un genre textuel à part entière, avec ses codes et ses passages obligés. Au premier rang de ceux-ci figure l'attaque par une remarque sur l'impossibilité de la tâche que l'on se propose au vu de la profusion de publications sur le sujet. Dans les *Invariables Difficiles* (Métrich et al. 2002), Métrich relève que dès 1987, l'inventaire des publications consacrées aux seules particules modales comprenait 257 pages. En 2006, dans l'introduction de son recueil d'études sur les mots du discours, Kerstin Fischer parle de "jungle" (Fischer 2006), dans un passage lui-même cité à plusieurs reprises à l'ouverture d'états de la recherche ultérieurs (p.ex. Paillard 2009, Paillard 2011, Degand et al. 2013). Le présent travail n'entend pas déroger à cette règle : de fait, la première impression pour qui entreprend d'explorer ce domaine, cinquante ans après les premières publications de Krivonossov sur l'allemand, est celle d'une masse décourageante de publications centrées qui plus est sur un nombre restreint de phénomènes – puisque pour l'allemand, force est de constater que les particules modales se taillent la part du lion dans cet ensemble, tandis que la quantité des publications sur les particules de focus et même sur les "connecteurs" est davantage circonscrite. De ce fait, avant même d'entrer dans le vif du sujet, on peut se demander s'il est bien raisonnable d'ajouter encore à cette masse de publications. Pour cette raison, il nous semble nécessaire d'entreprendre, si ce n'est un tour d'horizon complet, du moins un parcours subjectif à travers ce continent. À défaut de cartographier la jungle, nous allons donc tenter d'y tracer suffisamment de pistes pour pouvoir la reconnaître.

### 1.1 Aperçu général

#### 1.1.1 Premières tendances

L'essentiel des publications dans le domaine des marqueurs discursifs peut être réparti en trois types :

1. l'analyse complète d'un ou deux items, démarche particulièrement bien représentée dans la tradition francophone (par exemple et pour ne citer que des publications sur l'allemand, Pérennec 2002c, Pérennec 2002, Dalmas 1995b, Duplâtre 1996), mais illustrée également en Allemagne (p.ex. König 1977, Zimmermann 2011...)
2. les travaux consacrés à une classe : les particules de focus chez Altmann (1976), König (1991) ou Sudhoff (2010), les particules modales chez Weydt (1969), Abraham (1991), König (1997), Fischer (2006), Gast (2008), Egg (2010) et tant d'autres... ;
3. les taxonomies, chez Nölke (notamment Nölke 1993 et Nölke 2001), chez Dostie (2004), chez Paillard (Paillard 2009 et Paillard 2011), dans le *Handbuch der deutschen Konnektoren* (Pasch et al. 2003 et Breindl et al. 2014), ou dans les *Éléments de grammaire*

*textuelle* de Pérennec (Pérennec 2002); c'est également ici que nous situerons les dictionnaires comme les *Invariables Difficiles* (Métrich et al. 2002).

Cette répartition ne correspond toutefois qu'à un axe de répartition; il convient d'y ajouter un second, qui correspond à la ligne de clivage importante entre les analyses qu'on peut appeler *lexicales*, par exemple chez Weydt, chez Dostie, dans les *Invariables* et dans une grande part des publications consacrées à une forme unique, et les approches *opérationnelles* (ou *métopérationnelles*) fortement représentées en France chez Ducrot (on s'intéressera notamment à Ducrot 1980a), Culioli (*cf.* p. ex. Culioli 1999c sur *déjà* ou Culioli 1999a sur *seulement*) et leurs rivaux, élèves et commentateurs (ainsi Nølke ou Paillard) mais dont l'application à l'allemand est restée relativement limitée. Citons simplement certains travaux de Pérennec, notamment sur *schon / noch* ou sur *nur* (réunis dans Pérennec 2002b), l'analyse d'*eigentlich* par Dalmás (1995b), ou le travail de Sauerwein-Spinola sur les particules modales dans les questions (Sauerwein-Spinola 2002). En Allemagne même, ce type de travaux reste marginal; tout au plus pourrait-on mentionner la thèse inclassable de Doherty sur le "sémantisme épistémique" (Doherty 1985), qui à certains égards s'apparente à une démarche onomasiologique et énonciative, et les travaux de König sur les particules modales, qui sont fortement inspirés de ceux de Blakemore sur l'anglais (p.ex. Blakemore 1987 et Blakemore 2002). Les recherches de Blakemore, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, constituent sans doute l'application la plus convaincante de la théorie de la Pertinence (Sperber & Wilson 1986) à l'analyse de faits de langue liés aux marqueurs discursifs et qu'on peut sans hésiter considérer comme la forme anglo-saxonne la plus éminente de traitement opérationnel des mots du discours.

Dans le premier cas, celui des approches "lexicales", il s'agit pour l'analyste de partir d'une forme dont on constatera l'apparente polysémie et/ou polyfonctionnalité avant de tenter un tour d'horizon de ses valeurs et emplois. Selon les partis pris théoriques de l'auteur mais aussi, bien sûr, selon la réalité des données, on aboutira tantôt à une description listant une série d'emplois et de valeurs irréductibles les uns aux autres, ou à un signifié fondamental dont les nuances sont déléguées au contexte. Le premier cas de figure est assez bien représenté chez Weydt et dans les analyses centrées sur la pragmatique conversationnelle, tandis que le second trouve ses meilleurs avocats chez Pérennec (Pérennec 2002c) et chez König (König 1977). Dans les *Invariables Difficiles*, même si la forme retenue, celle du dictionnaire contrastif, induit un biais en faveur d'une sémantique polysémiste et polyfonctionnaliste, les auteurs tentent fréquemment de proposer (souvent dans une section "bilan") un signifié fondamental unique. Cette comparaison nous renvoie à un choix heuristique important, celui entre "minimalisme" et "maximalisme" sémantique, pour reprendre les termes de Posner (1979). Le "minimalisme sémantique", héritier des postulats du structuralisme, vise à modéliser tous les emplois d'une forme derrière un signifiant fondamental aussi invariant que possible. Dans sa forme extrême, il débouche donc sur un monosémisme. Les variations observées sont considérées comme des variations d'emploi. Cette position est traditionnellement privilégiée par les écoles favorisant le systématisme et/ou le formalisme. C'est également celle de Grice, dont la théorie des implicatures vise justement à énoncer les règles permettant de dériver les effets de sens observés dans le "langage ordinaire" d'un invariant logico-sémantique (Grice 1975). Le maximalisme représente le pôle inverse, contextualiste, polysémiste et polyfonctionnaliste. En pratique, comme le relève Heggelund (2001), il s'agit là de concepts polémiques forgés par des représentants d'une forme particulièrement dure de "minimalisme", et cette dichotomie notionnelle avait aussi pour fonction d'attaquer les analyses contextualistes qui émergeaient à l'époque.<sup>1</sup> Il est significatif que personne ne se soit jamais revendiqué du maximalisme sémantique; en philosophie du langage,

1. De fait, le maximalisme pur est intenable en ce qu'il se heurterait immédiatement au paradoxe de la carte à l'échelle 1 : 1 soulevé par Borges : la carte recouvre et dédouble le territoire, et le triomphe de la modélisation en est également l'abolition.

où la notion de minimalisme sémantique a été introduite pour l'interprétation des énoncés, les représentants de la tendance adverse se dénomment contextualistes ou contextualistes radicaux et se recrutent essentiellement chez les pragmaticiens (il s'agit par exemple de Searle ou Recanatì)<sup>2</sup>. Dans l'analyse des connecteurs et marqueurs logiques, le clivage entre minimalisme et maximalisme recouvre assez largement celui entre structure-based et usage-based approaches, le recours à cette seconde dichotomie étant pour le coup le plus souvent le fait des contextualistes.

Les analyses opérationnelles, de leur côté, font généralement le pari que tel ou tel marqueur est associé à une opération sémantique ou pragmatique générale située au niveau du langage (et non de telle ou telle langue). En règle générale, cette vision est corrélée à des positions minimalistes. Un bon exemple pour l'analyse de marqueurs énonciatifs en allemand s'en trouve à nouveau chez Pérennec, dans l'article *Über- und Unterschreitung eines Grenzwertes*, consacré au mini-système formé par *schon* et *noch*, qui sont étudiés dans toute la diversité de leurs emplois (Pérennec 2002).<sup>3</sup> Bien souvent, l'analyse opérationnelle ne porte que sur un marqueur ou une opération. Les seuls travaux rédigés dans une telle perspective et qui se soient concentrés sur la question des classes de marqueurs discursifs plus que sur le fonctionnement de tel ou tel item sont sans doute ceux de Paillard. Quant à Blakemore, sa dernière grande monographie sur le sujet (Blakemore 2002) se caractérise justement par un pas de côté par rapport à ses travaux antérieurs et par plusieurs avertissements contre l'identification hâtive d'une classe des marqueurs discursifs au détriment de l'analyse sémantico-pragmatique individuelle.

Il s'agit là d'une première raison à cette impression de "jungle" évoquée par Fischer (2006) : mis à part quelques entreprises taxonomiques sur les limites desquelles nous reviendrons plus loin, toutes les démarches représentées tendent à privilégier l'analyse d'un nombre restreint de formes sur celle des marqueurs discursifs dans leur ensemble.<sup>4</sup> Le présent travail représente un effort pour surmonter cette tension en essayant d'isoler quelques opérations fondamentales puis, au sein de celles-ci, leurs différentes variantes et leurs niveaux d'application, en les rapprochant successivement de leurs marqueurs respectifs. Toutefois et contrairement à certaines approches opérationnelles "pures", nous n'entendons pas poser de système énonciatif *a priori* à l'intérieur duquel s'inséreraient les différentes opérations qui nous préoccupent, mais en partant de quelques faits de langue saillants pour remonter aux opérations fondamentales correspondantes, que nous déclinerons ensuite en retour. Ce faisant, nous ne sacrifierons donc pas totalement la forme aux fonctions, ni la sémasiologie à l'onomasiologie. En attendant d'illustrer plus clairement cette démarche, nous allons maintenant nous tourner vers quelques jalons de l'étude des mots du discours en général, avec une attention particulière accordée à l'allemand, afin de rendre plus exactement compte de la situation que nous venons de présenter à grands traits.

### 1.1.2 Traitement grammaticographique des marqueurs discursifs

Il n'y a pas pour l'allemand de somme raisonnée sur les marqueurs discursifs. Les ouvrages de synthèse sur ce sujet prennent pour l'essentiel la forme de dictionnaires. Pour cette raison, le

---

2. Sperber, Wilson et la théorie de la Pertinence représentent un cas très particulier de contextualisme à la fois extrémiste et endigué par le recours à la notion de signaux procéduraux encadrant l'interprétation des énoncés produits, signaux qui pour être efficaces doivent eux-mêmes être sémantiquement univoques

3. Généralement, les opérations mises en jeu sont déterminées (plus ou moins explicitement) en amont, à l'intérieur d'un système théorique. On en trouvera une illustration particulièrement explicite chez Culioli (1999b) ou Culioli 1999a).

4. Il ne faut pas non plus se dissimuler le rôle de biais épistémologiques, et à vrai dire socio-économiques, dans l'affirmation de ces tendances : les travaux consacrés à une ou deux formes sont bien plus en phase avec les impératifs administratifs de publication et de communication (de préférence en vingt minutes et avec publication rapide des actes) que ne l'est une tentative d'échafauder un système des marqueurs discursifs, à plus forte raison si ce système doit être en partie onomasiologique ou "opérationnel", avec ce que cela implique comme prérequis ou comme arrière-plan théorique à rappeler à chaque présentation.

lecteur et le chercheur désireux d'acquiescer une vue d'ensemble des terminologies en présence, des classes distinguées par les uns et les autres et des caractéristiques sémantiques retenues par la littérature doivent se tourner vers des grammaires comme celle de Hentschel & Weydt (1990) ou celle de Weinrich (1993), qui accordent une relativement large place aux marqueurs discursifs. Les deux grammaires citées présentent en outre l'avantage d'avoir été rédigées, pour l'une, par les deux plus éminents représentants d'une des écoles qui ont le plus marqué la recherche sur les marqueurs discursifs dans le monde germanophone, tandis que l'autre est signée d'un pionnier de la linguistique textuelle et énonciative et réalisée avec la collaboration de Maria Thurmair et Eva Breindl, qui devaient bientôt marquer à leur tour le traitement linguistique des marqueurs discursifs en allemand.<sup>5</sup>

### 1.1.2.1 Grammaire de Hentschel et Weydt

Commençons par la grammaire de Elke Hentschel et Harald Weydt, et dont les travaux ont longtemps (de 1969 à la deuxième moitié des années 1980) été le point de référence vis-à-vis duquel les autres recherches devaient se positionner. Cette grammaire est sans doute un bon témoignage d'une tendance "maximaliste" historiquement importante. Premier constat : presque toutes les formes susceptibles de nous intéresser sont regroupées dans le même chapitre, intitulé "Partikeln im weiteren Sinne". On y trouve pêle-mêle les subordonnants (*Konjunktionen*), les connecteurs (*Konjunktionaladverbien*, cf. les "adverbes connecteurs" dans Métrich et al. 2002), les modalisateurs (*Modalwörter*), les particules modales, que les auteurs se refusent à appeler ainsi au profit de leur habituel *Abtönungspartikeln*, les "particules d'intensité" (*Intensivpartikeln*) et les particules de focus (avec deux sous-types seulement : additives et restrictives).<sup>6</sup> On relèvera pour commencer le caractère très impressionniste de la terminologie, qui associe des concepts hérités des grammaires scolaires (*Modalwort*, *Konjunktion*), le cadre personnel de Weydt (*Abtönungspartikeln*) et le vocabulaire anglo-saxon (*Fokuspartikeln* plutôt que *Gradpartikeln*), sans jamais revenir en profondeur sur la différence entre ce qui est une "particule" à proprement parler et ce qui n'en est pas une, en particulier ce qui se caractérise comme un véritable (?) "adverbe".

Au demeurant, la définition donnée des *Konjunktionaladverbien* est relativement stricte, davantage que ce que l'on peut associer au terme de connecteur en français (ne serait-ce que parce que pour l'allemand, *connecteur* correspond à la fois à *Konjunktionaladverb* et à *Konnektor*, terme à l'extension singulièrement plus vaste) :

... eine Gruppe von Wörtern wie *deshalb*, *trotzdem* oder *indessen*, die wie Konjunktionen Sätze inhaltlich miteinander verbinden, sich syntaktisch aber wie Adverbien verhalten.  
(276)

On peut bien sûr sourire devant cette dichotomie entre sémantique fonctionnelle et syntaxe qui fait des connecteurs des subordonnants sémantiques et des adverbes syntaxiques sans autre explication. En réalité, poser le concept ainsi a au moins un grand avantage, celui d'une définition très stricte de la connexion comme intégration d'un contenu propositionnel à un autre contenu propositionnel selon une relation déterminée par chaque item mais du même ordre que celles observées pour les subordonnants : causalité, concessivité, condition, succession... Nous verrons un peu plus loin que cette définition très stricte, qui s'oppose à l'idée d'une fonction connective consistant "simplement" à produire de la cohésion textuelle, est effectivement très féconde et peut être poussée plus loin. Nous serons en effet amené à distinguer des connecteurs

5. Dans le cas de Maria Thurmair, c'était déjà largement chose faite dès cette époque, puisque sa thèse (Thurmair 1989) représente la fin de l'hégémonie weydtienne sur la description des particules modales en Allemagne de l'Ouest.

6. Figurent également dans ce chapitre les mots-réponses et la négation.

liés et des connecteurs non-liés sur le modèle des subordinées liées et non-liées. Sans anticiper sur la suite, nous pouvons donc dire que nous ne nous distinguons ici de Weydt et Hentschel que sur un point : les connecteurs ne sont pas sémantiquement des équivalents de conjonctions, mais des équivalents de groupes conjonctionnels. Retenons en tout cas cette définition rigoureuse des connecteurs, dont nous aurons vite besoin.

Les *Modalwörter* sont définis p. 279 uniquement sur le critère du "degré de probabilité" (*Wahrscheinlichkeitsgrad*). Cette définition des modalisateurs, pour être tout à fait classique, n'en présente pas moins deux limites : d'une part, elle rend mal compte des formes comme *angeblich* ou même *eigentlich*, qui sont bien souvent versées dans cette même catégorie des *Modalwörter* (on se reportera à l'étude des *Invariables Difficiles* dans la prochaine section pour les propositions aussi audacieuses qu'intéressantes de René Métrich sur ce point). Face à cela et comme souvent lorsque l'on se penche en tant que germaniste français sur les travaux en allemand consacrés aux marqueurs discursifs, on s'interroge sur l'absence d'une classe du type des appréciatifs dans cet inventaire. On trouve en fait *gern*, *leider* et *zum Glück* dans un tout autre chapitre, celui consacré aux "adverbes de phrase" (il s'agit de la seule classe nous intéressant ne figurant pas dans la section "particules au sens large"). Ce choix est extrêmement intéressant en ce qu'il est à bien des égards parfaitement justifié : si l'on définit l'adverbe en syntaxe, c'est-à-dire comme un lexème sans catégories propres ayant à lui seul le statut de groupe syntaxique (il est *vorfeldfähig* en allemand),<sup>7</sup> les appréciatifs sont bien sûr des adverbes. Une définition plus précise implique de travailler en sémantique de la syntaxe et de définir la base d'incidence de la détermination supplémentaire constituant la signifié de l'adverbial. Il s'agirait ici de la prédication complète, ce qui fait que ces formes ne peuvent être niées (point problématique sur lequel on reviendra). La notion traditionnelle "d'adverbe de phrase" peut donc être convoquée. La question est alors : pourquoi ne pas faire de même pour les *Konjunkionaladverbien* et les *Modalwörter* ? C'est par exemple le choix que font les auteurs de GRAMMIS, qui traitent les *Modalwörter* et les appréciatifs comme deux types d'adverbes de phrase à très longue portée, ou plus encore Nölke (1993), qui distingue au sein des "adverbiaux contextuels" entre les "adverbiaux de phrase" (connecteurs, adverbiaux d'énonciation, adverbiaux d'énoncé...) et les "adverbiaux paradigmatiques" (*particules de focus* ou *de focalisation* dans la terminologie classique de l'allemand et de l'anglais). Ce dernier exemple nous montre qu'on ne règle pas forcément ainsi tous les problèmes de contours entre particules et adverbes, mais qu'on les simplifie grandement dès lors que les particules sont traitées comme un type particulier, d'aucuns diraient "déficient", d'adverbes (Cardinaletti & Starke 1999, 209-212). À ne pas vouloir faire ce choix, peut-être pour préserver les étiquettes traditionnelles, Weydt et Hentschel se privent et nous privent d'une classification cohérente et systématique.

Venons-en maintenant à ce qui a fait la gloire de Weydt, sa théorie des "particules de démodulation", pour reprendre la traduction proposée par Schoonjans pour le fameux *Abtönungspartikeln* de 1969 (Schoonjans 2012, Schoonjans 2014a). La section consacrée à ces particules commence p. 280. Un premier point intéressant dans le traitement proposé par cette grammaire est l'évocation immédiate du statut linguistique complexe de ces formes, qui constituent une classe fonctionnelle mais PAS une classe lexicale :

Die Abtönungspartikeln sind stets, und das unterscheidet diese Klasse von anderen Wor-

7. Nous n'ajouterons pas "n'accédant pas aux fonctions d'argument", car cette condition, outre qu'elle est déjà en partie d'ordre sémantique, serait potentiellement problématique pour les adverbes directionnels. Se restreindre à l'interdiction de la fonction sujet ne réglerait aucun problème, puisqu'on peut avoir *Gestern war schön*, qui montre que "l'adverbe" *gestern* peut accéder aussi bien aux "fonctions adverbiales" qu'aux fonctions argumentales. "L'adverbe" sera donc égal au LSC de Schanen & Confais (1986) sous réserve d'ajout d'une condition de constituance manigée par l'accès à la première place de l'énoncé.

tarten, Sonderverwendungen von Wörtern, die primär andere Funktionen haben.

En conséquence de quoi les auteurs avancent la notion d'*abtönungsfähige Wörter*, qui se situe sur un plan strictement fonctionnel ; mais le problème se pose aussi sur le plan formel, puisque les formes-sources *doch*, *schon* ou *eben* sont licites en première position et sont donc de véritables lexèmes, et pas des particules ; peut-être devrait-on alors risquer *partikelisierungsfähige Lexeme* (pour reprendre la notion de "particulisat[i]on" mentionnée par Schoonjans). Cela nous donnerait deux évolutions parallèles, l'une sur le plan du signifié (la pragmatisation ?), l'autre sur celui du signifiant (un début de cliticisation ?), l'ensemble se rapprochant fortement de définitions classiques de la grammaticalisation, au moins depuis Meillet (1912).

Au demeurant, ces remarques n'empêchent pas les auteurs de s'opposer à une vision selon laquelle particule modale et forme-source seraient en fait deux emplois, éventuellement deux fonctions, d'un même item au sémantisme constant. En effet, s'ils reconnaissent l'existence d'un invariant sémantique pour certaines particules comme *aber*, ils refusent de généraliser ce point de vue, sans commenter cette pluralité de situations à l'intérieur d'une même classe. C'est sur ce point que leur opposition au "minimalisme sémantique" est la plus explicite :

In anderen Fällen ist der Zusammenhang zwischen Primärbedeutung und Abtönungsbedeutung weit weniger deutlich ; er wird sehr abstrakt, ungreifbar und überaus vage. So mag es noch z.B. ein Gesamtbedeutung von *schon* geben, in der sich Elemente des temporalen Adverbs *schon* (z.B. *schon gestern*) und der Abtönungspartikel *schon* (z.B. *Was kann mir schon passieren ?*) nachweisen lassen. Sie sind aber kaum spürbar, schlecht zu vermitteln und viel weniger ausgeprägt als die semantischen Funktionen der Abtönungspartikel bzw. des Adverbs. (Hentschel & Weydt 1990, 286-7)

Certes, les auteurs ne nient pas l'existence d'un signifiant commun (ou plutôt de traits sémantiques communs ; le pluriel est déjà significatif). Mais ils en contestent la pertinence pour l'analyse au nom de plusieurs arguments parfois contestables : le fait qu'ils soient "à peine distinctibles" ne nous paraît par exemple guère pertinent s'il n'est question que de l'instinct des "locuteurs natifs" ; et s'il est question du point de vue du linguiste, cette affirmation est largement démentie par des travaux pourtant antérieurs à cette publication, comme ceux de König (1977) ou Pérennec (2002)<sup>8</sup>. On peut formuler exactement le même reproche au terme "schlecht zu vermitteln" : s'il s'agit de gloses "naïves" ou spontanées de la part des locuteurs, cela ne nous semble pas un critère épistémologiquement recevable ;<sup>9</sup> et s'il s'agit du travail du linguiste, l'affirmation est infirmée par les travaux déjà mentionnés. Le terme de "vague" nous semble enfin manquer justement de précision : doit-on entendre par là que ces traits sémantiques ne se recouvrent qu'approximativement ? Que l'invariant serait trop englobant ? Là encore les travaux cités nous semblent démentir cette affirmation. Une troisième interprétation possible relèverait elle de la sous-spécification, c'est-à-dire que le signifié serait suffisamment abstrait (et contiendrait suffisamment de variables) pour n'être directement interprétable qu'en situation ; ce point nous paraît juste, mais il est définitoire de tout sémantisme opérationnel (procédural) ou plutôt "méta-opérationnel", puisqu'en l'espèce il s'agirait de reconnaître un signifié susceptible d'intervenir à plusieurs niveaux.

Pour ce qui est de la définition fonctionnelle de ces particules "de démodulation", les auteurs proposent, dans le sillage des travaux antérieurs de Weydt :

8. L'article est paru pour la première fois en 1988.

9. À tout prendre, ce serait plutôt un argument pour le caractère procédural du sémantisme de ces formes (Blakemore 1987, König 1997), par opposition à un sémantisme conceptuel tel que celui généralement associé aux formes nominales, verbales, adjectivales.

Abtönungspartikeln haben die Funktion, das Gesagte im Kontext der Rede zu situieren. Sie geben dem Gegenüber Informationen darüber, in welchem Zusammenhang ein Satz gemacht wurde und ermöglichen es ihm, ihn pragmatisch einzuordnen. Man kann ihre Bedeutung in Form eines Metakommentars, eines Kommentars über die Äußerung, paraphrasieren. (Hentschel & Weydt 1990, 283)

Par exemple, la présence de *ja* ou *aber* dans un énoncé de forme assertive peut servir à exprimer la surprise, écrivent les auteurs p. 283 - ce à quoi d'aucuns objecteraient que ce n'est le cas que si l'intonation globale de l'énoncé est montante, avec accent d'emphase sur le constituant informativement le plus important, en un mot : que si l'énoncé n'est justement pas de forme assertive, en tout cas pas sur le plan prosodique, mais de forme exclamative. Auquel cas *ja* et *aber* n'"expriment" pas particulièrement "la surprise", puisque celle-ci est déjà inférable par d'autres moyens. Cela dit, Weydt a montré ailleurs que *ja*, *aber* et *vielleicht* exprimaient des nuances de surprise ou peut-être des sources d'étonnement différentes. Différents degrés de finesse dans l'analyse sont donc possibles, différents degré d'abstraction dans la modélisation également, dont chacun a ses vertus : ce point est explicitement soulevé par les auteurs, qui ne sauraient par conséquent être taxés d'atomisme (en tout cas d'atomisme radical) sur ce point. Pour l'instant, nous retiendrons donc de cette description son caractère contextualiste mais aussi le lien établi plus ou moins explicitement entre particules et type illocutoire. Nous verrons que malgré l'abîme théorique et méthodologique qui les sépare, cette position de Hentschel et Weydt sur les particules "de démodulation" qui seraient en fait des particules "illocutoires" et modales uniquement au sens où le type d'énoncé peut être appelé en allemand *Satzmodus*, est rejointe par un générativiste comme Jacobs ou par un fonctionnaliste comme Richard WALTERIT, qui voient dans les particules modales des modificateurs de type illocutoire.

Quelles que soient les critiques adressées au courant de recherche structuré autour de Weydt sur son manque de systématisme, sur son maximalisme sémantique qui en fait est plutôt un maximalisme pragmatique et un contextualisme, mais aussi sur son absence de véritable intérêt pour l'analyse grammaticale (morphosyntaxique) de ces formes, force est de constater qu'outre un rôle historique majeur dans la légitimation des marqueurs discursifs comme objet d'étude, ces travaux contiennent une mine d'intuitions et de propositions isolées qui conservent toute leur valeur. En cela, les travaux de cette école sont hautement représentatifs de cette quantité impressionnante d'analyses fines nous permettant d'espérer avoir atteint la masse critique de connaissances nécessaire pour procéder à une systématisation *a posteriori*.

### 1.1.2.2 La *Textgrammatik* de Weinrich

La *Grammaire textuelle de la langue allemande* dirigée par Weinrich présente elle aussi un intérêt tout particulier, à deux titres. Tout d'abord, c'est le premier exemple d'une grammaire systématique et ambitionnant à l'exhaustivité qui fasse droit de part en part aux questions d'enchaînement textuel, de structuration du discours et d'interaction. D'autre part et surtout, le groupe de Weinrich a largement contribué au renouveau de l'étude des marqueurs discursifs en Allemagne, au premier chef via les travaux de deux de ses anciennes élèves qui se trouvent avoir participé à la rédaction de cette grammaire : Maria Thurmair, qui venait d'achever sa thèse sur les particules modales et leurs combinaisons et Eva Breindl, celle-ci n'ayant toutefois pas encore commencé ses travaux sur les connecteurs à l'époque. L'analyse de ces formes est regroupée dans le chapitre *L'Adverbe*, sauf pour les particules modales, qui figurent aux côtés de la négation et du type illocutoire dans un chapitre dévolu à la "syntaxe du dialogue". C'est par celui-ci que nous commencerons.



## • Particules modales et syntaxe du dialogue

Le chapitre sur la syntaxe du dialogue est en fait consacré aux formes grammaticales de l'énonciation sous toutes ses facettes mais dans une perspective interactionnaliste ; toutes les stratégies spécifiques d'ajustement et de gestion de l'interaction et de la communication (y compris donc la gestion du savoir partagé et l'acte d'assertion) y sont recensées en plusieurs temps. Les particules modales sont traitées dans la section consacrée au "contact dans le dialogue", c'est-à-dire aux moyens spécifiquement dévolus à l'intégration du partenaire de l'interaction dans l'énonciation. En préambule, cet ordre de phénomènes est présenté comme suit :

Damit ein Dialog zustandekommt, müssen verschiedene Bedingungen erfüllt sein. Zwei oder mehr Personen müssen nämlich zusammenkommen und zueinander die Blickstellung einnehmen mit dem Ziel, in einen Dialog einzutreten. Und nach einiger Zeit muss der Dialog wieder ein Ende finden. Dies alles erfordert in seinem Ablauf verschiedene Regelungen, von der Anrede und Begrüßung über die Signale der Dialogorganisation bis zu den Dialogpartikeln, Modalpartikeln und Interjektionen.

Que viennent y faire les particules modales ? La réponse apportée est la suivante :

Modalpartikeln sind textuelle Kontaktsignale. Sie dienen nicht ausdrücklich der Steuerung des Sprecherwechsels im Dialog, sind aber gleichwohl stark partnerbezogen und werden zwar nicht ausschließlich, aber doch vorzugsweise im mündlichen Sprachverkehr gebraucht. Durch Modalpartikeln gibt der Sprecher seinem Hörer insbesondere zu verstehen, wie die Geltung einer Feststellung "modalisiert", das heißt, flexibel in den Kontext oder in die Situation eingebunden werden kann.

La présence des particules modales dans cette partie plutôt que dans une autre repose donc sur un constat de fait, celui de la forte présence de ces particules dans des contextes d'interaction, et sur une hypothèse fonctionnelle, à savoir une fonction de consigne interprétative contextuelle à destination de l'allocutaire. En définitive, cette vision reste extrêmement proche de celle développée par Weydt depuis 1969.<sup>10</sup> La différence est toutefois que cette consigne interprétative contextuelle est spécifiquement rapportée à la validité de l'énoncé, sans qu'il soit fait mention d'un état d'esprit particulier du locuteur (comme cela peut être le cas chez Weydt, ainsi l'exemple de la surprise dans sa grammaire). La répartition du savoir entre interlocuteurs ou de règles d'inférence, évoquée par exemple pour *ja*, conformément aux travaux de Thurmair, n'est pas proposée comme critère définitoire.<sup>11</sup> La *Grammaire textuelle* continue par l'analyse d'un texte et une présentation de *ja, doch, auch, eben, halt, wohl, schon, denn, etwa, eigentlich, überhaupt, aber, vielleicht, mal, ruhig, nur, bloß* et *mir*, puisque c'est à la même époque que certains proposent de traiter les emplois figés du datif éthique comme une particule modale. La définition proposée dans la grammaire soulève en fait un problème important, sur lequel nous aurons à revenir à plusieurs reprises dans cette partie introductive et qui justifie le traitement simultané des "connecteurs" et des particules modales dans la perspective de typologie fonctionnelle qui est la nôtre. La distinction opérationnelle entre particules modales et connecteurs, si elle est tout à fait intuitive aussi bien de prime abord qu'au vu de l'analyse d'occurrences réelles dans des corpus, ne va absolument pas de soi pour qui adopte un point de vue "textualiste" accordant à la fois un grand poids à la paire cohérence-cohésion et aux phénomènes de dialogisme. Les particules modales sont objectivement des facteurs de cohésion dans le dialogue (et sans doute aussi des facteurs de cohérence si l'on pose qu'elles permettent de "négocier"

10. On lit d'ailleurs ... *daß alle Modalpartikeln kontext- und situationsabhängig zu interpretieren sind.* (Weinrich 1993, 843)

11. La position "épistémique intersubjective" s'affirme dans les années 1990, et trouve ses premières formulations systématiques avec les articles de W. Abraham et J. Jacobs dans le recueil édité par le premier en 1991 (Abraham 1991), (Jacobs 1991).

l'interprétation des énoncés entre les interlocuteurs), tandis que bien des formes généralement considérées comme des connecteurs ont une dimension dialogique forte, notamment les marqueurs concessifs et adversatifs.

### • "Adverbes de statut"

Cette remarque nous amène au chapitre consacré à "l'adverbe". Après une présentation des problèmes formels, le chapitre est subdivisé par relations sémantiques. Ainsi, on trouvera en 6.4.2. les adverbes temporels (*Tempus-Adverbien*), au sein desquels figurent par exemple les adverbes consécutifs (6.4.2.2.). Nous mentionnons cet exemple car on y trouve notamment les formes suivantes : *dann, danach, währenddessen* (p. 577), *schließlich, zunächst, endlich, zuletzt* (p. 578). Si les trois premières sont souvent considérées comme des connecteurs, les suivantes ont un statut plus problématique qui leur vaut d'ailleurs d'être considérés en français comme des "marqueurs d'intégration linéaire" (MIL, Auchlin 1981 et Turco & Coltier 1988) formant une classe à part.

Suivent en 6.4.3. les *Status-Adverbien*, terme un peu obscur derrière lequel sont regroupés *So*, les "adverbes modaux", "descriptifs" comme *vergebens*, "évaluatifs" comme *leider* (6.4.3.2.2., section correspondant aux "appréciatifs" de la tradition francophone), les graduatifs, qu'ils soient "d'estimation" ou "d'intensité", et enfin les "adverbes de focus". La définition fonctionnelle des "adverbes de statut" est la suivante :

Status-Adverbien dienen dazu, einen Sachverhalt auf verschiedene Aspekte der Situation einzustellen. Der Sachverhalt erhält dadurch im Text einen hinsichtlich seiner Form, Qualität, Quantität oder bezüglich seines Informationswertes gekennzeichneten Status. (Weinrich 1993, 582-283)

Cette définition finalement très vaste pourrait englober tous les marqueurs auxquels on octroie une fonction spécifique de marqueurs d'opérations énonciatives ou plus généralement un sémantisme méta-informationnel. À cet égard, la distinction opérée entre ces formes et celles, elles-mêmes très diverses, que l'on trouve sous l'étiquette "syntaxe du dialogue" incite à prendre au sérieux le choix de la notion de dialogue dans ce dernier chapitre, puisqu'à certains égards la différence entre ces deux "pôles" pourrait peut-être se réduire à une opposition entre les opérations par lesquelles l'énonciateur s'approprie (pour citer Benveniste 1970) le contenu de son énonciation (ce serait le rôle des *Status-Adverbien*) et celles par lesquelles il va au-devant de son co-énonciateur (ce qui correspond à la *Dialog-Syntax* dans la terminologie de Weinrich). Dans un triangle entre l'énonciateur, le dit et le co-énonciateur, les adverbes de statut relèveraient de l'axe reliant l'énonciateur à son dit, et les marqueurs dialogiques, de l'axe relevant l'énonciateur au co-énonciateur.

Venons-en maintenant aux différentes classes en présence, en commençant par la première indiquée, celle des "adverbes de focus", exemplifiés par *nur, auch* et *besonders*. Cette dernière forme est représentative d'un premier groupe auquel Weinrich attribue essentiellement une fonction de mise en relief par rapport aux autres membres d'un ensemble ontologiquement saillant.<sup>12</sup> D'autres exemples en seraient *hauptsächlich, insbesondere, vorzugsweise, besonders, vornehmlich, namentlich*. Ces formes s'opposent à l'ensemble *gesondert, eigens, extra* qui serviraient simplement à isoler cette forme du reste du contexte. Ces deux groupes, dont l'appartenance au bloc des particules (ou adverbes...) de focus est caractéristique d'une vision centrée sur la "mise en relief" plutôt que sur l'effet paradigmatissant, s'opposent aux quatre restants, dont la

12. Eine erste Gruppe dieser Adverbien wird dazu gebraucht, ein Element aus einer im Kontext genannten oder aus ihm erschließbaren Menge ähnlicher Elemente in den Vordergrund zu rücken. (Weinrich 1993, 595)

dimension paradigmatique est plus marquée. Signalons toutefois que si l'on adopte une définition de ces formes centrée sur la notion de scalarité, ces groupes doivent être réagencés et le périmètre des particules de focus à nouveau restreint...

Le groupe 3 est celui de particules mettant en jeu les attentes de l'autre : *genau*, *eben*, mais aussi, si l'énonciation va contre ces attentes supposées, *ausgerechnet* et *gerade*, tandis que *sogar* et *selbst* marqueraient qu'un contenu se situe au-delà des attentes (Weinrich 1993, 596). Le groupe *schon/noch/erst* est présenté comme apparenté au précédent, mais avec une spécialisation dans le marquage du franchissement d'une frontière notionnelle. La présentation lapidaire ne permet pas de juger du détail de cette affirmation, mais il semble que sur ce point l'avis de Weinrich soit semblable à celui de Pérennec (2002) (Weinrich 1993, 596). Les deux derniers groupes forment eux aussi une sorte de paire, puisqu'il s'agit d'un côté des particules restrictives comme *nur*, et de l'autre, des particules additives comme *auch*. Si le traitement et la typologie proposés sont assez classiques, le choix consistant à intégrer ces particules dans un chapitre sur les marqueurs d'une fonction "commentative" ou méta-communicationnelle relevant de la relation de l'énonciateur à son dit permet de souligner l'appartenance de ces formes à l'appareil formel de l'énonciation au même titre que les autres marqueurs discursifs. Un tel rapprochement est assez rare, en partie parce que les recherches sur la structure informationnelle et sur les marqueurs discursifs ne sont pas si souvent le fait des mêmes personnes, et que les particules de focus sont généralement traitées par des spécialistes du premier domaine, souvent formalistes qui plus est, ce qui accentue le clivage avec une grande partie de la recherche sur les marqueurs discursifs, d'obédience constructiviste ou émergentiste.<sup>13</sup> En d'autres termes, la séparation entre l'étude des particules de focus et les autres marqueurs est bien souvent admise de fait, mais il n'est pas sûr qu'elle le soit forcément de droit. Nous verrons dans le quatrième chapitre de cette partie expositive les raisons qui nous conduisent de toute façon à intégrer les données de la structure informationnelle dans l'étude du marquage énonciatif.

### • "Adverbes argumentatifs"

Après les "adverbes de focus", Weinrich et ses co-auteurs se penchent sur une classe d'"adverbes argumentatifs" (*Argumentations-Adverbien*), qui ne seraient pas des "adverbes de statut". Les adverbes argumentatifs se subdiviseraient en deux sous-groupes : les "adverbes de validité" qui correspondent aux modalisateurs de la tradition francophone, et les "adverbes de nexus", expressément présentés comme les successeurs des *Konjunktionaladverbien* de la grammaire traditionnelle, c'est-à-dire les connecteurs au sens strict du terme.

Argumentations-Adverbien dienen dazu, Argumente zu einer Argumentationskette zu verbinden. Dafür ist es zum einen von Bedeutung, ob der betreffende Sachverhalt überhaupt zutrifft und damit als Argument geltend gemacht werden kann. Das wird mit den Geltungs-Adverbien gekennzeichnet. Zum anderen muss der Stellenwert eines Sachverhalts als Argument in Beziehung zu anderen Argumenten geklärt werden. Zu diesem Zweck stehen dem Sprecher die Nexus-Adverbien zur Verfügung.

On peut du même coup se demander dans quelle mesure cette catégorie n'est pas redondante avec celle de *Status-Adverb*, avec une distinction essentiellement liée au fait qu'une lecture "argumentative", y compris au sens de Ducrot, paraît donner de meilleurs résultats sur ces

13. Cette emprise des spécialistes formalistes de structure informationnelle remonte aux premiers travaux de Hans Altmann (1976) ; on pourrait aussi mentionner Büring (2003) ou Krifka (2007) comme de bons exemples de cette tendance, par opposition à Breindl (2011), Dostie (2004) ou Degand et al. (2013). C'est le privilège des particules modales que d'attirer également les représentants des deux familles.

deux types d'adverbes eux-mêmes fortement hétérogènes que sur ceux réunis sous l'étiquette d'adverbe de statut. Mais cela n'est même pas sûr, puisque les particules de focus sont un exemple canonique de marqueur argumentatif dans un cadre comme celui de la Théorie de l'Argumentation dans la Langue (cf. sur ce point Ducrot 1980a). Nous ne nous appesantirons pas sur les modalisateurs dans cette section, et nous intéresserons aux "connecteurs" comme *deswegen* ou *nämlich* (Weinrich 1993, 600).

Nexus-Adverbien ("Konjunktionaladverbien") haben die Aufgabe, eine Feststellung so in den Argumentationsgang einzubinden, dass sie zu dem vorausgehenden Kontext oder zur Situation in Beziehung gesetzt wird. Diese Adverbien bringen eine Begründungsbeziehung zwischen zwei Prädikationen zum Ausdruck. (...)

Nexus-Adverbien nehmen durch ihre jungierende Kraft eine Zwischenstellung zwischen Adverbien und Konjunktionen ein. (...) Bei einer Verknüpfung durch ein Nexus-Adverb wird im Regelfall zuerst die Voraussetzung, dann die daraus abgeleitete Handlung genannt. Dazu passt, dass eine größere Gruppe der NA mit einem anaphorischen Element gebildet ist.

Cette définition en deux temps est conforme à la perception générale des "connecteurs" comme joncteurs ; la deuxième partie est ainsi totalement en phase avec ce qu'affirment de leur côté Hentschel et Weydt (cf. *supra*). La première est plus intéressante à cet égard, car elle représente tout de même un léger pas de côté par rapport à une définition strictement connexioniste : la notion de phrase (*Satz*) ou de proposition (*Proposition*) et même celle d'état de fait (*Sachverhalt*) sont ignorées au profit des termes *Feststellung*, *Kontext*, *Situation*, *Prädikationen*. Le niveau exact auquel opèrent les connecteurs est ainsi laissé indéterminé, vraisemblablement pour couvrir à la fois les cas de figure où il y a bien connexion entre deux contenus et ceux où il faut passer par des inférences ou des entités d'ordre supérieur (états de faits ? propositions ? actes de parole ?) saillantes ou à tout le moins mentalement accessibles. Mais il ne faut pas se dissimuler que cet élargissement de la définition en est en partie aussi un gauchissement dont la finalité est de sauver les phénomènes, en l'occurrence des adverbes argumentatifs ayant une coloration connective sans être à proprement parler des joncteurs, puisque dans cet inventaire, on trouve des formes comme *gleichwohl*, *freilich*, *immerhin* ou *nur*, qui ne satisfont pas la définition traditionnelle reprise par exemple par Hentschel et Weydt. Weinrich distingue trois grands types sémantiques : les marqueurs de justification et d'abduction (*Begründung und Folgerung*) ; de concession et d'opposition (adversativité), où figurent par exemple *trotzdem*, *gleichwohl*, *nichtsdestoweniger*, *dennoch*, *dessenungeachtet* (au titre de la concession) et *allerdings*, *dagegen*, *doch*, *jedoch*, *hingegen*, *indes*, *indessen*, *hinwiederum*, *freilich*, *immerhin*, *andererseits*, *nur*, *et bloß* ; les marqueurs conditionnels et consécutifs (*Bedingung und Folge*).

### 1.1.2.3 Synthèse

#### • Bilan général

La grammaire textuelle de Weinrich associe donc des éléments relativement novateurs pour l'époque et toujours intéressants, à côté d'aspects plus traditionnels. Ainsi, elle intègre pleinement les données fournies par les travaux de Thurmair sur les particules modales en accordant plus d'importance à leur dimension "intersubjective" et à la cohérence de leur sémantisme et ce faisant, elle s'inscrit dans la série de publications de la fin des années 1980 et du début des années 1990 qui marquent la remise en cause du modèle conversationnaliste de Weydt au profit d'une démarche que l'on commence justement à appeler le minimalisme sémantique. De plus, quelles que soient les difficultés rencontrées lors de la délimitation des concepts de *Status-Adverb* ou d'*Argumentations-Adverb*, le choix d'une classification fonctionnelle pour ne pas dire énonciative (au sens le plus vaste du terme) représente un pas en avant important, puisqu'il permet

de ne pas avancer sur une seule jambe, celle du statut morphosyntaxique, mais d'envisager ces marqueurs comme les traces d'opérations de la part de l'énonciateur. Sans doute était-ce le prix à payer : la question de la polyfonctionnalité de beaucoup de ces formes, qui préoccupe une grande partie des chercheurs syntacticiens formalistes (Abraham 1991) et/ou défendant une approche plus conservatrice (Hentschel & Weydt 1990) et continue de faire couler beaucoup d'encre jusqu'à aujourd'hui, n'est pas abordée pour elle-même dans la grammaire. En contrepartie, cette démarche, outre sa fécondité, nous rappelle que les adverbes de focus appartiennent de plein droit à ce domaine du marquage énonciatif et ne sont finalement pas toujours si éloignés des autres marqueurs subjectifs ou argumentatifs, un point que l'on retrouve à l'œuvre dans l'école de Ducrot, en particulier chez Henning Nølke (Nølke 1993). La question de l'articulation entre "syntaxe du dialogue", "statut informationnel" et "argumentation" est toutefois laissée à l'arrière-plan, ce qui peut nuire à la perception d'une cohérence d'ensemble. Signalons enfin le problème particulier du gauchissement de la définition des connecteurs, "adverbes conjonctionnels" ou "adverbes de nexus", qui oscille entre celle, finalement très stricte, de Hentschel et Weydt, et l'autre, beaucoup plus inclusive, qui débouchera sur le *Handbuch der Deutschen Konnektoren* (Pasch et al. 2003 et Breindl et al. 2014).

Les forces et les faiblesses de ces deux œuvres importantes sont dues en partie à la forme grammaticographique. Ainsi, les problèmes d'articulation entre classes et de polyfonctionnalité, qu'il s'agisse de classes formelles (chez Hentschel et Weydt) ou de classes fonctionnelles (chez Weinrich *et al.*), ne peuvent qu'être aggravés par cette forme, et l'impression n'aurait pas forcément été la même si nous avions abordé ces deux tendances par des articles ou ouvrages de Weydt ou par la thèse de Thurmair. La quasi-obligation pour une grammaire allemande de contenir un chapitre sur "l'adverbe" a ainsi sans doute contribué aux difficultés de classification. Nous considérons néanmoins que ce genre de contraintes agit comme un révélateur des choix, des priorités et des biais théoriques des auteurs, qui peuvent être moins faciles à voir dans un article consacré à une ou deux formes précises, ou même dans une monographie. En effet, Hentschel et Weydt et Weinrich *et al.* ne résolvent pas du tout le problème de la même manière, et leurs choix respectifs sont éminemment instructifs sur l'état d'esprit général qui préside à leur travail, état d'esprit qu'on retrouve dans d'autres publications. Hentschel et Weydt font en effet le choix du polysémisme et de la polyfonctionnalité en exprimant leurs doutes quant au réalisme du "minimalisme sémantique" en gestation ; ils isolent en outre autant que possible les marqueurs discursifs au sein d'un groupe de "Partikeln im weiteren Sinne", dont le statut entre particule et adverbe n'est pas véritablement discuté et dont on ne peut que constater l'extrême hétérogénéité à tous les niveaux, presque comme si les marqueurs pragmatiques, discursifs ou conversationnels (dans la mesure où l'on peut soupçonner que les trois termes sont largement équivalents à leurs yeux) étaient un domaine à part en-dehors de la grammaire, comprise comme la grammaire traditionnelle. À l'opposé, dans la *Grammaire Textuelle*, la classification est très largement sémantique et ramenée à des opérations de la part de l'énonciateur soit sur le contenu de son énonciation, soit sur les conditions d'interaction avec son partenaire, un choix qui est bien sûr en phase avec toute l'œuvre de Weinrich, qu'il s'agisse de la *Linguistique du Mensonge*, de ses travaux sur les temps verbaux ou de son intérêt pour les questions de structuration informationnelle et textuelle.

### • Particules ? Adverbes ?

À ce stade, il nous semble nécessaire d'interrompre momentanément la présentation de l'état de la recherche pour nous pencher sur un problème que nous avons déjà croisé dans les deux ouvrages étudiés en détail : celui de la dichotomie entre adverbe et particule. Le premier problème, classique, est celui de la définition de l'adverbe, qui se fait tantôt en termes formels, tantôt en

termes fonctionnels. Si la définition est formelle, est un **adverbe** tout lexème sans marques de catégories propres susceptible d'occuper seul le *Vorfeld*. Indépendamment du "cas" *nämlich*, se pose alors le problème du figement pour des formes comme *anders gesagt* (groupe participial?), *vor allem* (groupe prépositionnel) ou les "appréciatifs" en *-erweise* (GN au génitif?). Ce problème n'est toutefois pas rédhibitoire si l'on tient compte du fait que ces formes sont figées : sémantiquement, elles se sont spécialisées dans certains emplois ; morphologiquement, elles sont insécables et inaltérables. Certaines sont écrites en un seul mot graphique (*allerdings*, *jedenfalls*), d'autres (ou les mêmes) sont représentatives de tournures qui n'existent plus en synchronie, comme le génitif "adverbial" (justement) des GN en *weise*, remplacé par un groupe prépositionnel en *auf* pour tous les emplois autres que discursifs. Nous pouvons donc retenir cette définition de l'adverbe comme classe de signifiants.

Mais on trouve par ailleurs plusieurs définitions de la "fonction adverbiale", définitions essentiellement négatives, l'adverbe étant posé comme ce qui reste après que la verbalité a été définie par l'accès à la fonction de prédicat principal et le port des catégories du GV, la substantivité, par le port du nombre et de la définitude ainsi que l'octroi d'un genre et la connexion syntaxique avec le prédicat verbal, marquée par le cas, qui donne accès à la fonction sujet, et l'adjectivité, par l'accès à la fonction épithète, la substantivabilité sans dérivation (par simple adjonction d'un article) et la gradabilité.<sup>14</sup> Par élimination, la fonction adverbiale serait donc celle des arguments périphériques et "ajouts" de toute sorte. Prototypiquement, leur base d'incidence est verbale (ce seraient donc des modifieurs participant du marquage lexical des opérations de repérage), mais cela n'est pas toujours le cas, puisque l'on trouve des adverbes membres de GN.<sup>15</sup> Cette définition, idéale pour les circonstants et sans doute largement conçue pour eux, pose plusieurs problèmes, par exemple lorsque l'on pense aux adverbes directionnels, qui commutent bien avec des GPrép compléments du verbe et qui, dans la langue à satellites qu'est l'allemand, semblent concurrencer celui-ci pour le rôle de prédicat principal. Pour cette raison, il nous semble préférable d'opter pour la définition formelle, qui pose à première vue moins de problèmes. Nous pouvons sans doute suivre Nølke lorsqu'il propose d'appeler des adverbiaux les formes de tout type remplissant une fonction assimilable à cet ensemble flou qu'est celui des "fonctions adverbiales". Ce n'est toutefois pas chez Nølke que l'on trouvera une définition positive de la fonction adverbiale :

À l'instar de la tradition danoise, je considèrerai<sup>16</sup> un complément adverbial (abrégé en "adverbial") comme un certain type de membre de phrase. L'adverbial entre ainsi dans un paradigme conceptuel avec des notions comme "sujet", "objet", "attribut", etc. Dans le cadre de ce paradigme, il recevra - au moins dans un premier temps - une définition négative :

DÉFINITION :

Un adverbial est un membre de phrase qui n'est pas défini comme un autre type de membre. Cette définition sera censée inclure aussi les compléments circonstanciels au sens classique de ce terme.<sup>17</sup> (Nølke 1993, 71)

La conséquence, parfaitement assumée et située dans la droite ligne de Ducrot, est que l'ad-

14. La conséquence, pointée par Tesnière lui-même, est que le groupe prépositionnel serait la translation adverbiale d'un groupe nominal, de même que le groupe conjonctionnel est la translation adverbiale d'un GV. Nous préférons ne pas le suivre sur ce point, dans la mesure où la préposition, en allemand comme en français, peut aussi fonctionner comme équivalent de marque de cas, donc comme pur relateur d'un GN à un prédicat.

15. En français, on trouve aussi de nombreux adverbes membres de GAdj, mais nous définissons ici les classes fonctionnelles à l'intérieur d'une langue.

16. *sic*. Je comprends "considèrerai", dans la mesure où la suite de l'article n'indique aucune remise en cause de cette définition, mais bien au contraire une illustration solide.

17. [Note de Nølke : L'idée qui la sous-tend est évidemment qu'il sera possible de donner des définitions positives de tous les autres membres de la phrase, ce qui a effectivement été tenté par l'"Ecole Danoise".]

verbial est défini de façon purement fonctionnelle, et totalement découplé de l'adverbe comme forme lexicale.<sup>18</sup> Un groupe conjonctionnel ou un groupe prépositionnel peuvent être des adverbiaux. Sans anticiper sur la discussion des travaux de Nølke, assumer clairement cette position lui permet de régler le problème des adverbes figurant dans plusieurs classes (par exemple *naturellement*, cf. Nølke 1993, 70) et d'écartier le danger de l'hypothèse polysémique voire homonymique : il s'agit en fait simplement d'occurrences d'un même adverbe dans plusieurs fonctions différentes. Pour Nølke, les "classes d'adverbes" n'existent pas, il n'y a que des "classes d'adverbiaux", qui sont en fait des fonctions, c'est-à-dire qu'elles sont elles-mêmes dotées de caractéristiques sémantiques abstraites, définies par exemple en termes de base d'incidence. Pour l'allemand, cette définition strictement fonctionnelle présente un avantage supplémentaire, en ce qu'elle nous permet de faire un sort aux "adjectifs d'adjectif", "adjectifs de verbe" etc. : la fonction adverbiale, ou plutôt une fonction d'adverbial de prédicat, fait partie des fonctions accessibles en puissance au termes appartenant la classe lexicale des adjectifs, au même titre que la fonction attribut mentionnée par Nølke.

En l'occurrence, nous travaillons donc sur des "adverbiaux", et plus spécifiquement des adverbiaux énonciatifs ("contextuels" chez Nølke), puisque ces formes ne sont jamais des arguments du prédicat principal, prennent celui-ci dans leur portée (mais pas forcément dans leur base d'incidence, que l'on pense ici aux marqueurs de focus) et participent d'opérations de repérage d'ordre supérieur. Ce faisant, les connecteurs et les "adverbes argumentatifs" comme *trotzdem* ou *allerdings* se qualifient à la fois comme adverbes et comme adverbiaux, tout comme les modalisateurs, les appréciatifs, et les particules de focus. Du même coup, il est possible, et même sans doute souhaitable, de renoncer à cette étiquette de "particules de focus", dès lors qu'**en allemand**, ces formes satisfont notre propre définition de l'adverbe.<sup>19</sup> La proposition de Nølke, "adverbiaux paradigmatiques"<sup>20</sup>, semble donc tout à fait séduisante, et n'est sérieusement concurrencée que par "adverbes de focus", puisque les items concernés sont, à première vue, à la fois des adverbiaux et des adverbes, et que focalisation et mise en paradigme, chez Nølke, sont deux opérations directement liées l'une à l'autre.

À moins, bien sûr, de considérer les particules non plus comme les "petits bouts" (lat. *particulae*) de la grammaire auxquels on rechigne à accorder le statut de "mot" (*lexème*), pour en faire un type particulier, soit d'adverbe, soit d'adverbial, caractérisé par sa dépendance obligatoire vis-à-vis d'un élément support, déficience qui se manifesterait sur le plan formel par des restrictions de position - ce qui nous renvoie à la fameuse incapacité des particules à occuper le *Vorfeld*. Une position proche de celle-ci a en fait déjà été défendue, par exemple, dans le cadre de la grammaire générative, par Cardinaletti & Starke (1999). Dans la mesure où toutes les particules modales ont encore un emploi où ce ne sont pas des "particules", mais où dans certains cas ce ne sont pas non plus des adverbes (que l'on pense aux adjectifs *eben*, *ruhig* et *bloß*, ou au mot-réponse *ja*), il est effectivement tentant de traiter ces formes, ni comme des adverbes ou adverbiaux de plein exercice, ni comme des "adverbes déficients" (Cardinaletti &

---

18. En toute rigueur, la proximité entre les étiquettes est ici trompeuse et de nature à induire des parallogismes ; peut-être devrait-on pour cette raison réhabiliter le "LSC" de Schanen pour remplacer l'"adverbe" et ne plus conserver que l'adverbial comme fonction.

19. Rappelons encore une fois que nous définissons les classes fonctionnelles pour une seule langue ! Sur le plan typologique, les choses sont singulièrement plus complexes, puisque cette fonction paradigmatique peut être exercée par des formes de statut morphologique très différent.

20. Adverbes ou adverbiaux ? Les deux sans doute en allemand ; mais dans la logique de Nølke que nous adoptons au moins dans un premier temps, les classes d'adverbes sont en fait des classes d'adverbiaux, et il convient de ménager la possibilité d'adverbiaux paradigmatiques qui ne soient pas des adverbes ; en diachronie, cela vaut au moins pour le groupe prépositionnel (en fonction d'adverbial paradigmatique) *vor allem* et pour le participe II (*idem*, en fonction d'adverbial paradigmatique) *ausgerechnet*.

Starke 1999) mais comme des *adverbiaux* d'un type... particulier. Quand bien même le terme de particule relève au départ de la "morphologie spontanée"<sup>21</sup>, il convient donc de l'extraire du *non-groupe* des *non-mots*, pandémonium où coexistent déjà les pronoms, clitiques et autres affixes mobiles, pour en faire une classe fonctionnelle de compléments adverbiaux qui ne sont pas seulement liés à une base d'incidence précise (puisque dans la définition que nous avons donnée, chaque type d'adverbial se définit entre autres par sa base d'incidence, ce qui rend ce critère inopérant pour analyser la "déficience" des particules modales), mais aussi peut-être par leur propre dépendance, donc par la subordination à une autre forme sur le plan hiérarchique.<sup>22</sup> Il s'agit là d'une simple hypothèse, mais il se trouve qu'elle correspond à l'une des analyses en présence pour la syntaxe des adverbiaux paradigmatiques, celle où, dans la terminologie formaliste, ce ne sont pas des "particules de focalisation" mais des "particules sensibles au focus" (*focus-sensitive particles*), qui prennent certes leur constituant partenaire dans leur base d'incidence, mais qui sont également régies par l'accent contrastif, qui est la condition préalable à leur apparition. Notons qu'une hypothèse du même type a également été formulée par Egg & Mursell (2014) pour les particules modales. Nous y reviendrons en temps et en heure, mais à ce stade, nous privilégierons *adverbiaux* sur les autres termes en présence, sauf lorsqu'il s'agira de présenter les travaux de chercheurs utilisant *particules* à propos des adverbiaux "déficients", qu'ils soient modaux ou paradigmatiques.

## 1.2 Trois sommes : *Invariables Difficiles, Handbuch der deutschen Konnektoren, Le Regard du Locuteur*

### 1.2.1 Les *Invariables Difficiles* (Métrich / Faucher / Courdier)

#### 1.2.1.1 Démarche générale

Une étude sur les marqueurs discursifs de l'allemand ne peut bien sûr pas faire l'impasse sur les deux grandes sommes consacrées, pour l'une, à cet ensemble dans son acception la plus large, et pour l'autre, à toutes les formes de l'allemand investies de ce que l'on pourra appeler, à la suite de Nølke, une fonction connective.

Les *Invariables Difficiles* (Métrich et al. 2002) sont avant tout un dictionnaire, alphabétique de surcroît, et sont en cela représentatifs d'un certain traitement des marqueurs discursifs en allemand, aussi bien en France qu'en Allemagne, par lequel on se propose de dépasser paradoxalement l'atomisme de la représentation... en le poussant à son paroxysme via un compendium des différents emplois de chaque item pouvant d'une façon ou d'une autre prétendre au titre de marqueur discursif. La conséquence, parfaitement assumée dans le cas de Métrich, est la fragmentation des différents articles en autant de sections qu'une forme peut avoir de fonctions ou de valeurs – fragmentation que vient compenser, lorsque la relative proximité des valeurs s'y prête, une conclusion-bilan qui esquisse ce à quoi pourrait ressembler le signifié fondamental commun aux différentes valeurs listées. Métrich s'en explique dans la généreuse introduction au volume 1, p.41, où il discute de ce qu'il appelle "l'atomisation" de la description. Ce biais "atomiste" est expressément assumé et justifié entre autres par la nécessité de garantir la lisibilité du dictionnaire. Et de fait, le choix de la forme lexicographique, sémasiologique qui plus est,

21. Nous entendons l'expression au sens où il y a une "philosophie spontanée".

22. Cette proposition purement fonctionnelle aurait l'avantage d'expliquer pourquoi on trouve parmi les "particules modales" d'une part des formes assez largement cliticisées ou cliticisables comme *ja*, *denn* ou *schon*, ces deux derniers étant souvent amuïs dans le Sud ([dn], [fo], tandis que le premier donne lieu à une assimilation (samdhi?) quand il est en position postverbale immédiate, et d'autre part d'autres qui ne le sont pas, ou pas autant, comme *eben* ou *ruhig*.



représente un biais très important dans cette direction. Dans le même temps, Métrich se montre soucieux de ne pas sombrer dans l'excès qu'il reproche ouvertement au dictionnaire concurrent de Helbig et limite le "dégrouperment" (c'est-à-dire la ventilation des différents emplois d'une même forme en différents sous-lemmes) à un critère strictement grammatical d'appartenance à telle ou telle classe morphosyntaxique. Lesdites classes sont elles-mêmes définies par une série de tests essentiellement syntaxiques présentés dans le détail à la fin de l'introduction et repris de façon informelle dans les définitions données dans le glossaire qui clôt la partie introductive du recueil.

### 1.2.1.2 Entre minimalisme et maximalisme

Ainsi le premier article des *Invariables*, consacré à *aber*, est-il divisé en quatre sous-sections, dévolues respectivement à *aber1*, conjonction de coordination, *aber2*, interjection, *aber3*, particule modale, et *aber4*, préfixe. *Aber1*, conjonction de coordination, est glosé ainsi :

Relie deux énoncés ou segments d'énoncés du même locuteur ou de deux locuteurs différents, en marquant selon le cas 1) la relation de contraste ou d'opposition qui les unit au plan du contenu ou de l'orientation argumentative, le deuxième argument l'emportant alors sur le premier, ou 2) l'apparition d'un élément nouveau faisant progresser le récit ou l'argumentation en les réorientant éventuellement. (Métrich et al. 2002, I.115)

On le voit, le souci d'exhaustivité conduit à proposer deux valeurs pour la même entrée, deux valeurs dont la proximité, pour ne pas dire l'apparement, est assez nette, mais sans faire l'objet à ce stade d'un quelconque commentaire. Le bilan général comprend deux points : une présentation de la "valeur générale et [des] effets de sens" et une discussion des "problèmes d'affectation", c'est-à-dire des cas litigieux entre les différentes valeurs distinguées. La valeur générale est glosée comme suit : "si tous les emplois de *aber* sont loin d'être adversatifs, on peut néanmoins observer que tous marquent une sorte de rupture de continuité, en ce sens que le contenu de l'énoncé en *aber* ou l'acte accompli en l'énonçant ne sont jamais attendus comme le simple prolongement de l'énoncé ou de la situation antérieurs. Même lorsque *aber* conjonction fait simplement progresser le récit, la progression se fait par l'introduction d'une information nouvelle non attendue a priori dans la situation donnée" (Métrich et al. 2002, I.136). Il convient ici de remarquer qu'en pratique, cette valeur générale de *aber* est calée sur celle de la conjonction de coordination, qu'on suppose emploi premier voire primordial de l'item.

Quel que soit l'atomisme de cette représentation, il faut relever que les tentatives de bilan se caractérisent souvent par des intuitions très justes et par un essai d'émancipation des étiquettes traditionnelles dans lequel l'auteur de ces lignes peut tout à fait se reconnaître. Tournons-nous par exemple vers l'article *allerdings*, puisque cette forme nous occupera beaucoup dans les premières sections de notre travail. Métrich (*et al.*) distingue ici classiquement deux emplois, *allerdings1*, mot-phrase et *allerdings2*, adverbe connecteur. Notons au passage que rien ne vient justifier le choix de tel ordre dans la numérotation plutôt que de tel autre. Contrairement à ce que pourrait suggérer l'article *aber*, Métrich n'explique à notre connaissance nulle part que le premier emploi isolé doive nécessairement être considéré comme le plus fondamental. *Allerdings1* est glosé comme suit :

Exprime, en réaction à une question ou à une déclaration, une réponse qui va, au moins en apparence, au-delà de l'acquiescement ou de l'acceptation simple, en suggérant que les propos antérieurs sont faibles par rapport aux réalités évoquées ; apporte ainsi souvent un commentaire implicite soit sur l'adéquation de ce qui vient d'être dit, soit sur le fait évoqué lui-même ; ce commentaire peut prendre le pas sur le caractère positif de la réponse et transformer celle-ci en remarque critique. (Métrich et al. 2002, I.191)

On note ici une tentative (réussie) de réduire les effets de sens parfois contradictoires liés à l'emploi du mot-phrase *allerdings1* à des biais pragmatiques et/ou interprétatifs venant se greffer sur un signifié fonctionnel invariant ; aussi l'état d'esprit qui prévaut à cette description n'est-il guère éloigné du minimalisme sémantique que nous défendons. Pour ce qui est d'*allerdings2*, "adverbe connecteur", on observe en revanche une scission en trois valeurs possibles :

Peut, selon le contexte : (i) exprimer une concession suivie d'une réplique, (ii) introduire une restriction, la contrepartie d'une concession antérieure, (iii) souligner la réalité du contenu affirmé dans l'énoncé".

L'identification d'une valeur commune est alors explicitement renvoyée à la section "bilan", que nous ne reproduirons pas intégralement mais dont voici les portions les plus significatives :

"la fonction fondamentale de *allerdings* est de renforcer – du moins en apparence – l'assertion dans laquelle il figure ou à laquelle il répond. Par ce renforcement, le locuteur peut vouloir, selon l'emploi (mot-phrase ou adverbe connecteur) : (1) signifier à l'interlocuteur que la réalité va au-delà des termes qu'il a utilisés pour l'évoquer [...] ou qu'elle appelle des commentaires qu'il ne soupçonne pas. [...] (2) mieux faire accepter une restriction ou une réplique à venir (emploi peut fréquent mieux assuré par *zwar*) ou donner plus de poids à la restriction qui suit l'assertion (et qui est justement introduite par *allerdings*). [...] On peut donc dire, en définitive, que *allerdings* est très proche des modalisateurs dont la fonction est également de nuancer l'assertion (vers le plus ou le moins). Son affectation à la classe des connecteurs est cependant justifiée par le fait que son emploi implique toujours la mise en rapport de deux énoncés. (Métrich et al. 2002, I.198)

À notre connaissance, Métrich est le seul à questionner un tant soit peu l'appartenance de *allerdings* à la classe des connecteurs en synchronie (Breindl et al. 2014 soulève aussi cette question, mais en diachronie) et à tenter un parallèle avec les modalisateurs, parallèle dont nous verrons dans la prochaine partie combien il est justifié. Ce genre de "bilans" où les auteurs oscillent entre description pointilliste des effets de sens attestés et invariants opératoires abstraits fait sans conteste la valeur des *Invariables*, qui à cet égard se positionnent effectivement dans un champ intermédiaire entre minimalisme et maximalisme. Force est toutefois de constater que ces bilans ne sont pas toujours aussi fructueux. Au détour des articles, on peut ainsi lire :

*Denn* marque de façon très générale un rapport entre deux contenus, deux énonciations ou entre une énonciation et la situation ambiante. Ce rapport ne peut être précisé qu'à l'intérieur de chaque classe fonctionnelle. (Métrich et al. 2002, II.84)

Si l'on veut dégager un trait commun à tous les emplois de *eben*, quelle que soit la catégorie dont il relève, il semble que ce soit du côté des notions de coïncidence (au sens de correspondance et non de hasard) ou de convenance qu'il faille aller le chercher. [...] Cela étant, les effets de sens particuliers produits selon la fonction du mot et le contexte où il figure ne peuvent guère être directement calculés à partir de cette valeur générale très abstraite. (Métrich et al. 2002, II.183)

Il semble périlleux de vouloir dégager une valeur générale, même très abstraite, commune à tous les emplois actuels de *noch*. On peut toutefois observer que ces emplois se rattachent toujours, même indirectement, soit à la notion d'ajout, soit à celle de persistance dans le temps (laquelle peut se ramener, logiquement, à un ajout de durée). (Métrich et al. 2002, III.285)

Le bilan de l'article *gerade* (II.352 sq.) ne contient pas de reconstruction d'un signifié fondamental. Il en va de même pour *auch* (I.268 sq.) ou *schon* (IV.80 sq.), tandis que l'article *gleich* ne contient pas de section bilan (malgré six valeurs différentes distinguées).

### 1.2.1.3 Taxonomie

Pour ce qui est des classes distinguées, il convient de noter deux mouvements contradictoires qui semblent travailler conjointement la taxonomie de Métrich et al. (2002) et qui font écho à l'hésitation entre pointillisme et synthétisme dans la structure des articles : d'un côté, les auteurs entreprennent de scinder certaines classes traditionnelles, notamment celle des modalisateurs, sur la seule base de faits d'interprétations ; de l'autre, la classe des particules de focus ("particules de mise en relief") est définie, justement, par une opération de mise en relief corrélée à une "portée" restreinte (avec toutes les réserves qui s'imposeraient ici sur l'usage du terme "portée", cf. ici même, section 1.2.3.3, p. 52), sans davantage de précisions, les variations sémantiques voire syntaxiques importantes observées dans cette classe, eu égard par exemple au comportement face à la négation, étant déléguées à des sous-ensembles sémantiques qui ne donnent pas lieu à une scission de la classe.

Les auteurs distinguent ainsi, sur un critère sémantique au demeurant tout à fait recevable, trois classes d'adverbiaux qu'on pourrait tous qualifier de modaux, modalisants ou épistémiques :

**adverbe modal** : adverbe ou locution adverbiale comme *anscheinend, eigentlich, offensichtlich, tatsächlich, in Wirklichkeit etc.*, parfois assimilé aux adverbes modalisateurs, mais dont la fonction est moins de moduler le degré de certitude avec lequel l'énoncé est produit que de situer son contenu dans le système de représentations du locuteur ou des autres participants à la communication. (I.100 sq.)

**adverbe modalisateur** : adverbe comme *vielleicht, wahrscheinlich, bestimmt* ou *möglicherweise* dont la fonction est d'exprimer le degré de probabilité de vérité que le locuteur attribue à son énoncé. (I.101)

**Adverbe reporteur d'assertion** : adverbe comme *angeblich, eingestandenermaßen* ou *erklärtermaßen*, dont la fonction est de permettre au locuteur de ne pas endosser la responsabilité de son propre énoncé mais au contraire d'attribuer l'affirmation qu'il véhicule à un tiers ou à la rumeur publique. (I.101)

A *contrario*, les particules de focus sont d'abord présentées comme un bloc qui s'oppose aux particules modales essentiellement sur un critère de "portée" (avec le *caveat* déjà signalé sur l'emploi de ce terme, cf. p. 52). Les "particules de mise en relief" (on reviendra sur le problème du terme "mise en relief") sont prioritairement définies comme "particule[s] à portée partielle" par opposition aux particules modales, "particule[s] à portée totale" (I.106). C'est seulement dans un deuxième temps que la définition sémantique se fait plus précise. Pour les "particules de mise en relief", on lit : "leur effet le plus évident est de mettre prosodiquement en relief le membre de phrase (ou le constituant de membre) sur lequel elles portent" (I.106). Pour les particules modales, à la même page, les auteurs précisent qu'elles "n'affectent en rien le contenu des énoncés mais exercent des fonctions dites communicatives telles que modifier ou indiquer l'acte de communication accompli en produisant l'énoncé, lui donner une certaine valeur argumentative, l'insérer d'une certaine manière dans le contexte et la situation de communication, etc., etc. [*sic*]". Au demeurant, l'opposition entre les "particules de mise en relief" *nur* et *auch* s'agissant de la structure posé/présumé est explicitement évoquée et discutée dans l'introduction (I.18 sq.). Les auteurs sont donc très loin d'être aveugles à l'existence d'une pluralité de sous-types de particules de focus, mais celle-ci ne donne nullement lieu à autant de distinctions scrupuleuses que dans le cas des adverbes de phrase : "si beaucoup d'entre elles [il est question des "particules de mise en relief"] modifient le contenu même de l'énoncé (*allein* et *auch*, par exemple), certaines, comme *ausgerechnet* ou *besonders*, ont une fonction plus spécifiquement communicative" (I.106). On retrouve ici l'opposition entre sous-classes de particules

de focus présentée initialement par Altmann (1976) et reprise par exemple dans la grammaire de Weinrich, mais sans entrer dans le détail des distinctions ni expliciter en quoi certaines particules, elles-mêmes hétérogènes (que l'on songe à l'abîme entre *nur/allein* et *auch*), affecteraient "le contenu même de l'énoncé" (sans être toutes niables pour autant...), tandis que d'autres auraient une "fonction plus spécifiquement communicative" qui ne fait elle-même pas l'objet d'une définition précise.

En définitive et pour des raisons compréhensibles qui tiennent entre autres à la lisibilité d'un ouvrage devant rester un tant soit peu accessible à des non-spécialistes, les classes fonctionnelles sont essentiellement définies sur le plan de la (morpho-)syntaxe plus que sur celui de la sémantique, les adverbes modaux, modalisateurs et reporteurs constituant ici une exception. En cela, la démarche des *Invariables* n'est pas sans rappeler celle qui prévaut dans les autres ouvrages évoqués, y compris les grammaires, et pose les mêmes problèmes s'agissant du traitement de la polyfonctionnalité : si les classes sont définies uniquement en termes de syntaxe, l'opposition entre nature et fonction devient pertinente, et comme le relèvent (en passant malheureusement) Weydt et Hentschel, les classes définies pourraient bien n'être que des fonctions auxquelles ont accès des items ayant par ailleurs une nature qui restera indéfinie. Or s'il en va ainsi, il convient de se poser au moins la question d'un lien entre les différentes fonctions et/ou de ce qui qualifie telle forme pour accéder à telle fonction, éventuellement aussi de l'impact sémantique d'un changement de fonction sur l'interprétation des items concernés – cette dernière question pouvant impacter considérablement la description du signifié invariant dans une perspective minimaliste. Il est donc au moins permis de se demander si le saut onomasiologique, par lequel les formes en jeu seraient d'abord regroupées par classes méta-opérationnelles (tandis que les différentes fonctions syntaxiques correspondraient aux différentes opérations dans et par lesquelles les formes s'instancient), ne bouleverserait pas la classification, mais aussi le traitement des phénomènes de polyfonctionnalité, en apportant des éléments de réponse au problème d'une pluralité d'emplois qui sans cela semble marquée par un arbitraire irréductible.

### 1.2.2 *Handbuch der deutschen Konnektoren 1 et 2* (Pasch et al. et Breindl et al.)

L'autre "grand œuvre" dans le domaine des marqueurs discursifs de l'allemand est le *Handbuch der deutschen Konnektoren* (HDK) en deux volumes : Pasch et al. (2003) et Breindl et al. (2014). Cette somme impressionnante par le volume se décompose donc en deux temps. L'un est intégralement consacré à la syntaxe (fonctionnelle tout de même) de ces formes et à leur classification lexico-grammaticale (Pasch et al. 2003) tandis que l'autre, mené à bien par une équipe largement différente (à l'exception d'Eva Breindl) une dizaine d'années plus tard, porte sur la sémantique des marqueurs en question, regroupés par classes de sens. À bien des égards, il est possible et peut-être même souhaitable de traiter les deux volumes du HDK comme deux œuvres différentes mais complémentaires. Nous diviserons l'analyse en deux, en consacrant une section à chacun des deux grands volumes.

#### 1.2.2.1 Classification syntaxique des "connecteurs" (HDK 1)

##### • Définition et inventaire

Malgré les différences d'approches et parfois même de jugement entre les deux volumes, les concepts de base et l'inventaire des formes sont posés dans la partie consacrée à la syntaxe. Ce point a son importance et contribue à expliquer le choix terminologique en faveur de *Konnektoren* et donc de la notion de jonction plutôt que par exemple *Diskursmarker*, qui aurait tiré la

définition de l'objet d'étude vers la sémantique illocutoire et la linguistique conversationnelle et textuelle. La définition retenue est la suivante :

Sieht man Arbeiten durch, in denen diese Termini [*Konnektoren, Konnektive, Satzverknüpf-fer*] vorkommen, so findet man, dass damit sprachliche Ausdrücke gemeint sind, die so verwendet werden können, dass Folgendes gegeben ist : Ihre Bedeutung setzt mindestens im Normalfall die Bedeutung zweier Sätze zueinander in eine spezifische Relation, welche eine spezifische Beziehung zwischen den von den Sätzen beschriebenen Sachverhalten identifiziert und dadurch einen spezifischen Aspekt realisiert, der geäußerten Ausdrucksfolgen zukommt, die als Texte intendiert sind. (Pasch et al. 2003, 1)

En apparence, nous voilà bien loin de toutes les études précédemment mentionnées et de ce que nous avons esquissé comme objet d'étude, puisqu'il s'agissait de "mots du discours", "mots de la communication", "particules illocutoires" etc. dont seulement une poignée relèvent de la classe des connecteurs. Et pourtant, dans ce *Handbuch*, il sera question de formes dont le statut de connecteur est débattu (*allerdings, freilich*) ou d'autres qui de l'aveu même des auteurs sont en fait des "particules de focus" (adverbiaux paradigmatisants) ou des particules modales. En outre, la distinction entre les adverbes de phrase retenus comme connecteurs et ceux exclus de l'inventaire amène les auteurs à discuter de la sémantique de ces derniers. Fût-ce sur deux ou trois pages seulement, tous les types de marqueurs qui nous intéressent sont donc évoqués - mais pas seulement eux, puisqu'il est aussi question des coordonnants et des subordonnants. Le premier intérêt du HDK pour nous réside en fait dans sa façon radicalement différente de poser son objet d'étude et de délimiter les sous-ensembles de marqueurs, d'une façon qui rend hautement problématique les définitions reçues, puisque nous verrons que par exemple certaines particules de focus seraient des connecteurs (*dans leur emploi comme particule de focus!*) mais pas toutes, de même pour les particules modales.

Les critères utilisés pour définir ce qui est un connecteur et ce qui n'en est pas un sont les suivants (Pasch et al. 2003, 1) :

Als Konnektoren sehen wir im Deutschen diejenigen Ausdrücke x an, die folgende Merkmale M aufweisen :

1. x ist nicht flektierbar.
2. x vergibt keine Kasusmerkmale an seine syntaktische Umgebung.
3. Die Bedeutung von x ist eine zweistellige Relation.
4. Die Relate der Bedeutung von x sind Sachverhalte.
5. Die Relate der Bedeutung von x müssen durch Sätze bezeichnet werden.

La conséquence coule de source : les subordonnants sont les connecteurs par excellence. La chose vaut aussi pour les coordonnants, malgré les cas de figure où ils coordonnent deux groupes nominaux ou deux adjectifs (on aura pour cela recours à l'ellipse). La conséquence paradoxale de cette définition d'apparence très classique est que d'après les auteurs, les *Konjunkionaladverbien* des grammaires traditionnelles, à qui l'on pense généralement en premier pour l'étiquette de connecteurs, n'y sont admis que par dérogation, puisqu'en toute rigueur, ils violent le critère 5.<sup>23</sup> En effet, l'état de fait qu'ils mettent en relation avec celui que dénote l'énoncé où ils figurent n'est pas représenté par une phrase ou une proposition, mais par un morphème anaphorique (qu'on peut rapidement qualifier de pronom, d'où l'étiquette concurrente *Pronominaladverbien*). Sur le plan sémantique, les auteurs vont jusqu'à écrire, après avoir constaté que le deuxième membre de la relation est réalisé dans la morphologie même de "l'adverbe", que celui-ci cesse d'être à proprement parler un prédicat binaire ("Damit sind Pronominaladverbien

23. "Insofern erfüllen die genannten Adverbien rein formal betrachtet nicht das Konnektorenkriterium M5 (...) und wir dürften sie deshalb eigentlich nicht als Konnektoren behandeln" (Pasch et al. 2003, 10)

und Relativadverbien semantisch nur noch einstellig", Pasch et al. 2003, 10). Mais la forme en *-d-* (ou en *w-* dans le cas des *Relativadverbien*) reprenant elle-même un contenu propositionnel et n'étant interprétable que moyennant l'identification de celui-ci, il n'est pas besoin de trop affaiblir le critère 5 pour les autoriser à figurer dans l'inventaire - sans méconnaître qu'il s'agit là d'une forme de dérogation.

Nous voyons pour notre part un paradoxe à ce qu'*allerdings* ou *freilich* satisfassent mieux la définition des connecteurs que *trotzdem* ou *seitdem*, ne serait-ce que parce que si les conjonctions (les subordinants) sont admis comme connecteurs sans autre forme de procès, il peut sembler étrange de devoir faire preuve de tolérance pour admettre dans l'inventaire les mêmes formes lorsqu'elles sont employées comme adverbes, c'est-à-dire en fait lorsque leur morphème *d-* n'est pas interprété comme translatif mais comme pronom. Nous nous sommes attaché à montrer ailleurs (dans Modicom sous presse(a) et surtout Modicom soumis) que cette poly-fonctionnalité ne se réduit pas à quelques cas isolés en synchronie et à un flottement général en diachronie (Pasch et al. 2003, 690 sq.) mais relève bien du système de la langue et en particulier des fonctions du marqueur défini *-d-* en allemand qui, comme tête substantivale, est à la fois un translatif substantivisant des termes de tout type (groupes verbaux, adjectifs, ... et bases nominales!) et un substantif de plein droit, qui lorsqu'il n'est pas spécifié par une base régie par lui fait l'objet d'une interprétation anaphorique. Dans cette vision des choses, adverbes conjonctionnels et conjonctions ne sont pas deux classes formelles mais deux classes fonctionnelles (on devrait donc dire "adverbial conjonctionnel") qui sont également accessibles à certains lexèmes car elles sont extrêmement proches. En particulier, il semble bien que jusqu'au 19e siècle, tous les groupes prépositionnels **figés** de membre *dem* ou *des* (= *das* au cas voulu par la préposition) aient eu accès aux deux fonctions. Ce point nous permet d'aborder ce qui constitue sans doute le grand point faible de la classification proposée par les auteurs du HDK 1 : elle repose intégralement sur une syntaxe où les parties du discours ont le statut de données premières intangibles, ce qui conduit par exemple, dans le cas des "adverbes pronominaux" doublons de "conjonctions", à parler de polycatégorialité là où il était possible d'y voir un simple cas de polyfonctionnalité qui en fait n'en est même pas vraiment une, mais plutôt une opposition entre deux résolutions possibles du même morphème *-d-*, dichotomie par laquelle il nous semble possible d'expliquer l'intégralité de ses emplois.

La solidarité sémantique des adverbiaux connecteurs et des conjonctions dans une même macro-classe fonctionnelle, qu'on l'appelle celle des joncteurs ou celle des connecteurs, nous semble donc devoir être préservée - et si cela heurte un critère de définition des connecteurs, en l'occurrence le critère M5, cela plaide en fait davantage contre le critère en question que contre leur rapprochement. De fait, le mélange de caractéristiques sémantiques et syntaxiques sans explicitation de leur relation constitue un gros point faible de la définition proposée par les auteurs du *Handbuch*. Quel est le rapport entre le critère M4, qui veut que les unités connectées soient sémantiquement analysables comme des états de fait, et le critère M5, qui leur assigne le statut syntaxique de "Satz", c'est-à-dire soit de "phrase" soit de groupe verbal?<sup>24</sup> Cette ambiguïté du terme n'est-elle pas elle-même un problème? Le critère M5 est en fait là uniquement pour écarter les groupes infinitifs - dont on peut se demander s'ils dénotent vraiment des états de faits complets (ce qui implique bien sûr une définition de la notion d'état de fait; cf. chap. 5 de cette partie, section 3.2 sur ce point). On peut également relever que si *zu* est une marque de dépendance, les trois seules formes risquant d'être assimilées à des connecteurs sont *um*, *ohne* et *anstatt*. Or il s'agit là de prépositions (et, pour *anstatt*, d'un GN figé de base prépositionnelle, lui-même réanalysé en préposition) - étant entendu que les *Konjunktionaladverbien* sont de base

24. Le seul critère de définition d'une *Satz* qui soit donné l'est p. 4 : il s'agit d'un ensemble comportant un verbe conjugué.

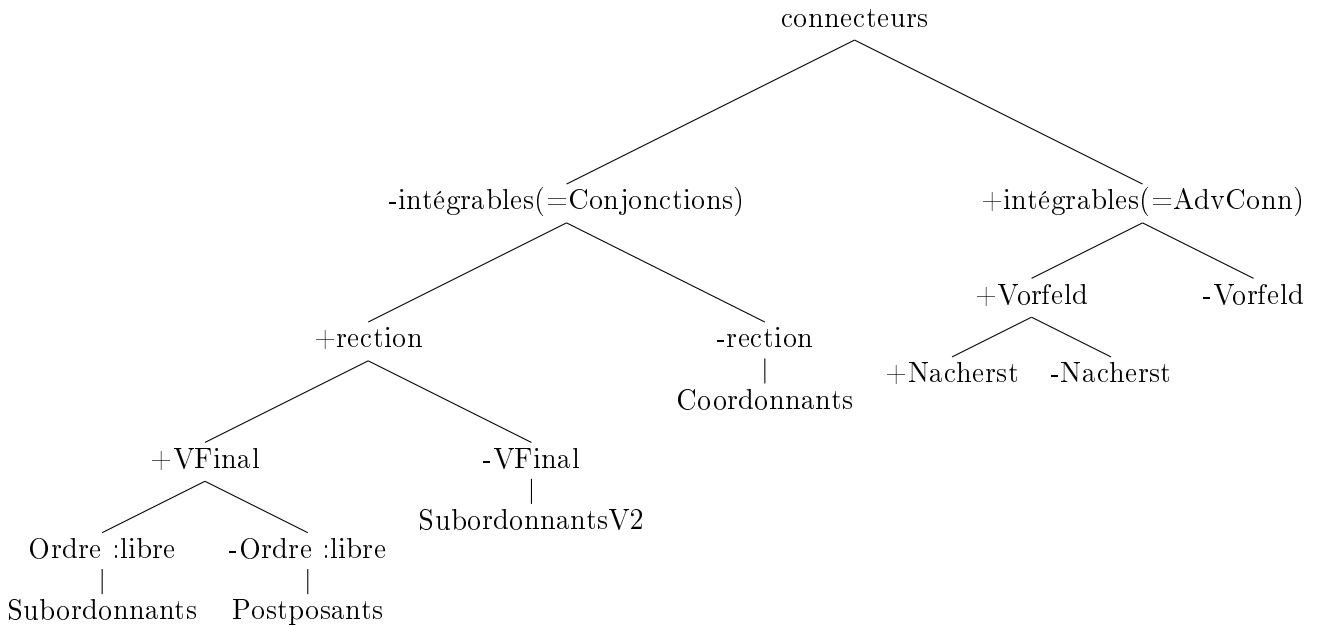


FIGURE 1.1 – Connecteurs d’après Pasch et al. (2003, 40)

prépositionnelle, comme plusieurs subordonnants, et que dans une perspective tesnièreenne, les subordonnants et les prépositions partagent une fonction de translatifs permettant d’obtenir des syntagmes adverbiaux à partir de syntagmes verbaux ou nominaux. Le problème du groupe infinitif n’en est donc pas vraiment un, et le résoudre par l’ajout d’un critère supplémentaire mal articulé aux précédents ne fait qu’ajouter à la confusion. Le corollaire de la lecture que nous donnons est que nous rejoignons finalement Hentschel et Weydt lorsqu’ils affirment l’étroite proximité des conjonctions et des *Konjunkionaladverbien* et qu’en en centrant l’analyse sur des questions de translation nominale et adverbiale (et d’anaphore), nous tendons à les faire sortir (en tant que classes<sup>25</sup>) de l’appareil formel de l’énonciation et du jeu de la prise en charge polyphonique.

### • Porosité des classes et problème des particules

Nous touchons ici du doigt un problème fondamental de la classification syntaxique du HDK : cette classification ne soulève pas la question de la distinction entre nature et fonction ou entre classe lexicale et classe fonctionnelle. Comme souvent dans ces cas-là, cela se traduit par une théorie statique des parties du discours, centrée sur les natures au détriment des fonctions. La conséquence est qu’une polyfonctionnalité entre conjonction et adverbial pronominal, finalement à peine plus spectaculaire que l’éventail des fonctions, par exemple, de l’adjectif en allemand, devient aussitôt une polycatégorialité complète suscitant la perplexité des auteurs.

Les classes de connecteurs du HDK sont dérivées du croisement d’une taxonomie des parties du discours<sup>26</sup> avec des critères topologiques présentés comme inhérents aux lexèmes en question.

Les classes de connecteurs reconnues dans le *Handbuch* sont donc les suivantes :

25. Encore une fois, nous travaillons ici sur des ensembles ; que tel ou tel marqueur, par exemple concessif comme *trotzdem* ou *obwohl*, participe de mécanismes d’ajustement intersubjectif, ne fait bien sûr aucun doute ; mais là n’est pas la fonction d’un connecteur en tant que connecteur, à plus forte raison si cette classe des connecteurs doit finalement être rapprochée de celle des prépositions.

26. Pour mémoire, nous reproduisons ci-après la table des parties du discours qui sert de base à la classification.

1. Conjonction : elle n'est pas intégrée au groupe verbal qu'elle connectent et dont le verbe est en position finale ; elle le régit et forme avec lui un groupe qui peut se situer avant ou après l'autre terme de la relation. (ex. *da*)
2. Postposant : il se distingue de la conjonction par l'obligation faite au groupe formé avec son complément d'apparaître après l'autre terme de la relation (ex. *zumal*)
3. Subordonnant V2 : Le groupe qu'il régit est en V2 (ex. *weil* + V2)
4. Connecteur adverbial (*Adverbkonnektor*) : terme qui englobe toutes les classes de connecteurs ayant le statut de membre d'un des groupes verbaux mis en relation (les auteurs parlent d'intégration syntaxique).

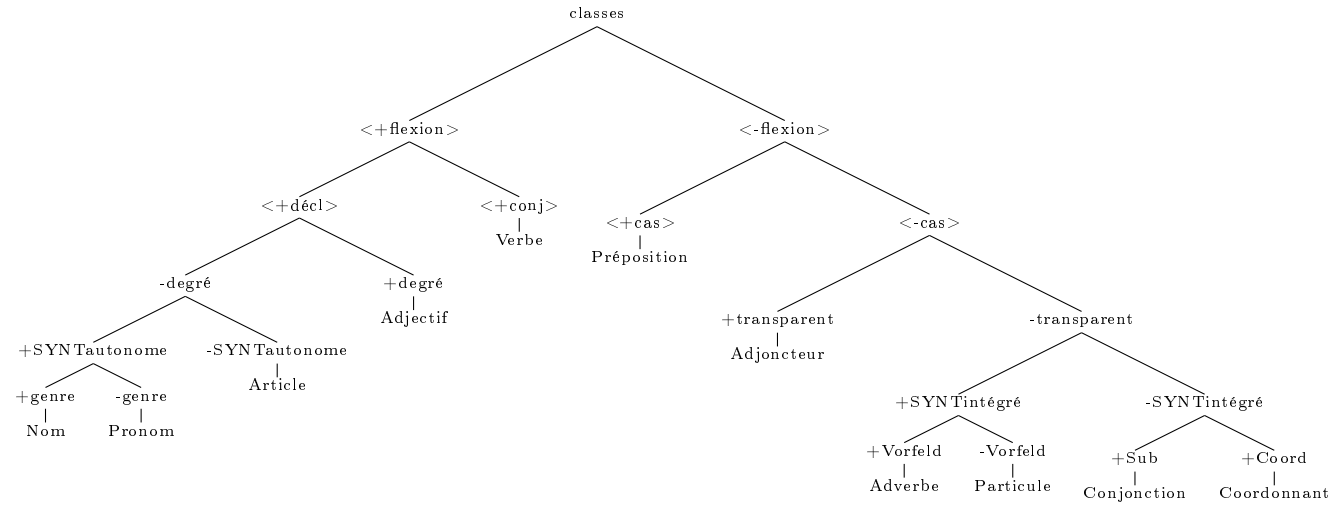
Connecteur adverbial sans position de restriction : il peut apparaître en position 0 (*Nullstelle*), 1 (*Vorfeld*), 1bis (*Nacherstposition*), dans le *Mittelfeld*.

Connecteur adverbial non-licite en après-première position.

Connecteur adverbial non-licite dans le *Vorfeld*.

On le voit, la classification des "connecteurs adverbiaux" est strictement topologique. Notons en particulier que les connecteurs adverbiaux non-licites dans le *Vorfeld* correspondent aux particules de focus et/ou aux particules de démodulation (les auteurs reprennent le terme *Abtönungspartikeln*). Pour une particule modale comme *doch*, cela passe par la reconnaissance d'un doublon présentant non seulement des propriétés syntaxiques différentes, mais aussi un sémantisme différent. En toute rigueur, il faudrait donc retenir pour *doch* coordonnant et *doch* particule une relation d'homonymie (ou de polysémie ayant évolué vers l'homonymie, puisqu'au final ni le sens ni la classe syntaxique ne seraient les mêmes). Ce traitement pose un problème de cohérence pour la démarche du HDK, puisque le terme d'adverbe a justement été choisi par les auteurs sur la base de tests syntaxiques (semblables à ceux que nous avons utilisés pour définir ce même terme, au sens du LSC de Schanen & Confais 1986), au premier rang desquels la *Vorfeldfähigkeit*. Il semble donc y avoir une contradiction à parler d'adverbe pour les particules modales. L'utilisation de propriétés exclusivement syntaxiques, qui plus est interprétées comme définitoires de classes lexicales et non fonctionnelles, mène à une aporie. Les particules de focus à valeur connective sont elles aussi des connecteurs non-licites dans le *Vorfeld*. Comme ce jugement est objectivement problématique puisque certaines de ces formes sont licites dans le *Vorfeld* (*auch* employé comme équivalent de *außerdem*) avec un sens à peu près stable, tandis que d'autres particules de focus n'ont rien de connectif, la conclusion naturelle serait de traiter la "particule de focus" comme une *fonction* accessible aux adverbes. C'est le chemin que suivent plus ou moins implicitement les auteurs, en les traitant comme un cas particulier de connecteurs adverbiaux sans les faire apparaître dans la nomenclature des classes lexico-grammaticales exposée ci-dessus.





**degré** : porte la catégorie du degré (*komparierbar*)

**conj** : se conjugue (*konjugierbar*)

**Coord** : coordonnant

**décl** : se décline (*deklinierbar*)

**cas** : assigne un cas à son complément (*kasusregierend*)

**genre** : genre assigné par le lexique (*inhär. Genus*)

**Sub** : Subordonnant

**SYNTautonome** : susceptible d'emplois syntaxiquement autonomes (*autonomierbar*)<sup>27</sup>

**SYNTintégré** : intégré à sa structure d'accueil (*syntaktisch integriert*)

**transparent** : n'interfère pas dans l'assignation du cas à son complément [concerne *als* et *wie*] (*kasustransparent*)

**Vorfeld** : peut occuper seul la position initiale d'un énoncé assertif

FIGURE 1.2 – Parties du discours d'après Pasch et al. 2003

### 1.2.2.2 Classification sémantique (HDK II)

Commençons ici par une surprise, qui dénote soit un revirement entre les deux volumes, soit la volonté de clarifier un point resté un minimum ambigu dans le premier. Nous avons écrit que l'usage du terme polycatégorialité (plutôt que polyfonctionnalité) pour qualifier l'appartenance d'un item à plusieurs classes revenait à définir celles-ci comme des classes lexicales plutôt que fonctionnelles. C'est notamment ainsi que nous avons interprété le choix de faire figurer les particules modales et de focus parmi les connecteurs non-licites en première position, assorti d'une remarque sur la non-connectivité d'autres particules. Ce point de vue nous semblait suggérer que ces "particules" représentaient en fait des fonctions auxquelles avaient accès certains connecteurs, ainsi que d'autres formes non-connectives. Cette position a d'ailleurs été défendue par Pérennec pour les particules de focus.

Or que lit-on dans le volume 2? Que "connecteur" est une fonction,<sup>28</sup> et en particulier que pour les particules en question, il s'agit d'une fonction adventice à laquelle accèdent certains items ressortissant des deux classes lexicales des "particules". Pour les particules de focus notamment, cet accès à la fonction connective serait lié au sémantisme relationnel de certaines d'entre elles, qui demanderaient deux arguments pour être interprétables (ex. *auch*). Au demeurant, cette affirmation pose elle-même de nombreux problèmes, puisque si l'on définit les particules de focus comme une classe à part entière, ladite classe est définie par la notion de choix paradigmatique, auquel cas toute particule de focus oppose d'une façon ou d'une autre un argument de premier plan à une ou plusieurs formes du même paradigme. La conséquence est que toute particule de focus est *semantisch zweistellig* selon les termes mêmes du HDK. L'accès ou non à la fonction de connecteur ne s'explique donc pas seulement par ce trait... Toujours est-il que les particules en cause sont pratiquement exfiltrées de l'inventaire, à l'exception de celles qui, comme *zumindest*, donnent l'impression d'avoir été réanalysées ou figées dans leurs emplois comme connecteurs, ce qui aboutit à un nouveau cas de... polycatégorialité.<sup>29</sup> Ce choix radical, puisqu'il modifie l'inventaire des formes pertinentes pour le HDK, est revendiqué *expressis verbis* au début du volume 2.1. Ceci nous paraît suggérer qu'il y a bien là une prise de distance et un véritable changement d'opinion par rapport au volume 1. En soi, il ne serait d'ailleurs pas étonnant de voir un volume exclusivement dévolu à la sémantique privilégier une interprétation fonctionnelle du concept de connecteur, tandis qu'un volume strictement syntaxique tendra vers une lecture en termes de classe lexicale.

Du même coup, c'est aussi la question de l'articulation de la sémantique à la syntaxe qui se pose. En quoi la classification sémantique fait-elle droit à une classification syntaxique elle-même construite pour une large part sans tenir compte des effets de sens? Il semble bien, en fait, que les deux classifications soient parfaitement orthogonales. Elles sont en tout cas conçues indépendamment l'une de l'autre et à l'intérieur de chacune des cinq classes dégagées, on trouve des formes relevant de plusieurs classes "syntaxiques". Selon les cas, les auteurs constateront une forte appétence de telle ou telle sous-classe sémantique pour telle forme syntaxique (par exemple, le marquage de relations additives contrastives passe généralement par des "adverbes connecteurs" en après-première place), mais les écarts entre classes à cet égard ne sont pas thématiques dans l'ouvrage.

La classification sémantique est présentée dans la section B du tome 2.1 (Breindl et al. 2014, 237-267), due à Eva Breindl, sur la base d'une esquisse de Renate Pasch. La première classe à être distinguée des autres est celle qui opèrerait au niveau des actes de langage, celle

28. Affirmation réitérée à plusieurs reprises dans le volume, cf. p.ex. p. 240.

29. Le flottement entre classe fonctionnelle et classe lexicale n'est donc pas totalement réglé pour autant...

des marqueurs "métacommunicatifs". Elle inclut elle-même deux sous-classes : les marqueurs se rapportant à la formulation (*formulierungsbezogen*) comme *anders gesagt*, *kurzum*, etc. et ceux concernant la structuration du discours (*Diskursbezogen* : *übrigens*, *beispielsweise* etc.). Ensuite, les marqueurs spécialisés dans les relations entre contenus se divisent en deux : les marqueurs temporels (successivité, simultanété notamment) et les autres. Ce privilège du temps est notamment lié au recours préférentiel à des catégories sémantiques empruntées, essentiellement, à Lakoff et à la grammaire de cognition : le recours à la paire FIGURE / GROUND sert en effet à définir des schèmes dont le plus fondamental est celui associé à la successivité, ou plutôt à la chronologie relative (puisque la simultanété y a aussi sa place) entre événements. Des schèmes métaphoriques sont ensuite mobilisés pour rendre compte des glissements observés conformément aux principes classiques<sup>30</sup> du type *Post hoc ergo propter hoc*.

Les connecteurs restants sont définis comme "relevant de la logique des énoncés" (*aussagenlogisch*) et par conséquent réduits aux trois opérations fondamentales de la logique formelle :  $\wedge$ ,  $\vee$ ,  $\longrightarrow$  ou si l'on préfère la conjonction (rebaptisée addition pour éviter toute confusion terminologique ; on lira donc : *Additive Konnektoren*), la disjonction (*disjunktive Konnektoren*), la consécution conditionnelle (*konditionalbasierte Konnektoren*). Les sous-catégories représentent des formes spécifiques ou des avatars particuliers de ces trois relations, dégagées notamment via des implicatures conventionnelles, le reste des effets de sens étant sous-traité à la variation syn- et surtout diachronique et à des implicatures conversationnelles. La solution choisie a donc la clarté, l'élégance et l'efficacité d'un modèle gricéen orthodoxe. On serait même tenté d'écrire "gricéen - canal historique", puisque la réduction des relations argumentatives en discours aux valeurs fondamentales des trois opérateurs primitifs de la logique des prédicats et la sous-traitance de la variation à des implicatures constituent l'objet même de *Logic and Conversation* (Grice 1975). Les pseudologismes métaphoriques permettant de justifier d'emplois logicoïdes d'un connecteur temporel sont une illustration de ces glissements périphériques ou parasitiques, ou de ces phénomènes transversaux dont les auteurs du HDK2 reconnaissent l'existence, même s'ils optent pour un plan fondé sur les cinq classes de signifiés fondamentales.

Avant de nous pencher sur un exemple (celui de l'adversativité), relevons que la distinction de trois types de connecteurs par niveaux (métacommunicatif, temporel - concernant donc les relations ontologiques entre états de faits - et logique) doit permettre de conserver les avantages des classements antérieurs sans en avoir les inconvénients, puisque ceux-ci se caractérisaient d'après les auteurs du HDK par le mélange de niveaux d'analyse différents. On mobilisait en effet côte à côte la notion de consécution, la causalité, la simultanété... (niveau des états de faits), celle de concessivité, celle d'adversativité (niveau des propositions en tant qu'éléments d'une argumentation), la reformulation (forme des actes de langage), etc. L'organisation hiérarchique présentée pp. 252 *sqq.* permet de mieux distinguer ces niveaux en subsumant les différentes classes sous des ensembles "chapeaux" à visée purement heuristique. Le seul de ces niveaux qui fasse l'objet d'une présentation propre est celui des "connecteurs de base conditionnelle", qui coiffe entre autres l'hypothèse et la concession. L'absence de commentaire sur la sémantique commune aux différentes classes regroupées sous un même chapeau ne pose pas de problèmes pour les ensembles "disjonctifs" et "méta-communicationnels", au sein desquels on ne distingue pas de véritable sous-classes.<sup>31</sup> On peut peut-être aussi se passer d'une analyse du macro-ensemble des connecteurs temporels et passer directement aux trois types primitifs (chronologie, durée, fréquence) en se fiant à l'intuitivité du concept. Mais que le macro-ensemble

30. Il s'agit bien sûr de paralogismes, mais de paralogismes si fréquents qu'ils nous renseignent sur un biais spontané des locuteurs.

31. Cela dit, les auteurs affirment qu'il existe des connecteurs mtacommunicationnels de deux types : métalinguistiques et métadiscursifs. Pourquoi ne pas en faire deux sous-classes ?

des connecteurs portant "sur le contenu" (*inhaltsbezogen*, sans doute p. opp. à *formbezogen*) ne fasse l'objet que d'une définition négative pose question, de même que l'absence de présentation générale des "connecteurs logiques", et en leur sein des "connecteurs de base additive".

Prenons le cas de ces derniers. Ils se décomposent en quatre sous-groupes : les connecteurs additifs au sens strict (*und, sowie, außerdem...*); les connecteurs additifs négatifs (*weder / noch, statt, sondern...* dont aucun ne nous préoccupe directement); les connecteurs adversatifs (*allerdings, während*, mais aussi *aber*); les connecteurs comitatifs (*indem, wobei*). Il semble bien, en fait, que les connecteurs additifs *stricto sensu*, où l'on trouve *und*, servent de base à la définition de la classe, ne serait-ce que parce que l'invariant de celle-ci est le rapport au  $\wedge$  logique. En outre, la glose proposée semble très bien s'appliquer à *weder... noch* ou aux topics contrastifs construits avec *allerdings* :

Die konzeptuelle Leistung einer additiven Verknüpfung besteht darin, dass sie zwei (oder mehr) Entitäten unter irgendeinem Gesichtspunkt, der als gemeinsamer Nenner fungiert, "zusammenfasst" (Eisenberg 2004 : 205), "bündelt" (Lang 1984, 1991; Brauße 1998; Breindl 2004e, 2007a, 2008b) und damit gleichzeitig signalisiert, dass die so zusammengefassten Entitäten unter diesem Gesichtspunkt typgleiche, aber distinkte Instanzen, potentielle Alternativen voneinander, sind. (Breindl et al. 2014, 401)

On comparera cette citation à la suivante, qui présente l'adversativité sur la base de quelques exemples que nous ne reproduirons pas ici :

Was die Beispiele jenseits der ausdrucksseitig identischen Kodierung inhaltlich miteinander gemeinsam haben, ist, dass in den Argumenten Informationseinheiten als vergleichbare Größen und potentielle Alternativen aufeinander bezogen werden, ihre Gleichheit oder allgemeiner "Gleichläufigkeit" und Zusammenfassbarkeit unter einem bestimmten Aspekt und vor einem gegebenen Diskurshintergrund aber explizit in Abrede gestellt wird. Dabei wird der Hintergrund mit der gleichläufigen Textfortsetzung erst im Nachhinein aus der gesamten Verknüpfung oder dem sie umgebenden Kontext rekonstruierbar. (Breindl et al. 2014, 517)

L'adversativité semble donc un cas particulier de l'additivité, de même que... la concessivité n'est dans bien des cas qu'un sous-produit de l'adversativité. C'est sur ce point que la tripartition élégante sur une base gricéenne affiche quelques limites : les pages 519 à 521 sont ainsi consacrées à la distinction entre connecteurs monosémiquement concessifs, de structure conditionnelle (la concessivité étant présentée comme le contrecarrement d'une règle d'inférence présumée, laquelle règle fournit la justification sémantique du rattachement au pôle conditionnel), et les connecteurs adversatifs disposant par ailleurs d'un emploi concessif qui serait lié à des biais interprétatifs en contexte. Ce positionnement est tout à fait plausible, et nous pensons en effet qu'*allerdings*, par exemple, n'est pas intrinsèquement concessif, la question étant de savoir s'il est vraiment additif, ce sans quoi il ne peut être adversatif. Le problème est que ce même genre de glissements est admis pour d'autres connecteurs, par exemple pour ce qui est du lien entre simultanéité et adversativité : *während* est bien considéré par les auteurs comme un connecteur adversatif de plein droit en même temps qu'un connecteur temporel. Parfois, ces glissements sont délégués à la diachronie ; ainsi, Breindl reconnaît qu'au départ *allerdings*, justement, n'est pas un connecteur mais un adverbe affirmatif unaire (un adverbe modal, dirait Métrich), et que tant le mot-réponse que le connecteur adversatif en procèdent. Reste qu'il n'est nulle part montré que le recours à la diachronie s'impose ici et que cette interprétation ne vaut pas aussi en synchronie, auquel cas *allerdings* devrait sortir du périmètre du HDK. Le problème est en fait de savoir à partir de quand des emplois plus ou moins "métaphoriques" fréquents de tel ou tel connecteur peuvent être considérés comme une nouvelle fonction de la même forme, ou comme une nouvelle forme, ou comme un hétérosème (c'est-à-dire un phénomène où la poly-

sémie s'accompagne de poly... catégorialité). Il existe manifestement de nombreuses passerelles entre les (sous-)classes isolées dans le HDK, et cette dimension transversale ne fait pas véritablement l'objet d'un traitement systématique.

Au final, la lecture du HDK laisse donc le sentiment mitigé d'un vaste ensemble où cohabitent : des intuitions intéressantes, comme le fait que la connectivité ne soit parfois donnée qu'en contexte (analyse et exclusion de *tatsächlich* dans le volume 1, cf. ci-dessous) ou que le statut de connecteur corresponde parfois à une fonction à laquelle des formes diverses ont accès (ligne affirmée dans le volume 2 mais en contradiction avec celle du volume 1). De même, des analyses de détail novatrices (sur *allerdings*, sur l'après-première place), un souci de prise en compte du signifiant qui distingue favorablement le HDK d'un grand nombre de publications sur le sujet. Mais tous ces points, qui font la valeur incontestable de cette somme, sont contrebalancés par une architecture d'ensemble extrêmement rigide et reposant sur des classifications *a priori* qui impliquent en outre une division du travail entre syntaxe, sémantique et pragmatique dans le droit fil de celle de Morris et des approches modulaires, c'est-à-dire qu'en définitive ces trois blocs sont à peine articulés l'un à l'autre. L'absence de prise de position claire et surtout constante sur la paire nature/fonction vient encore aggraver ce problème en compromettant définitivement tout dialogue de la sémantique et de la syntaxe.

### 1.2.3 Propositions de Henning Nølke

Le *Regard du Locuteur* (Nølke 1993 et Nølke 2001), à la différence des deux *opera magna* précédemment cités, n'est pas un ouvrage unifié mais un recueil d'articles dont la rédaction s'étale sur une vingtaine d'années (années 1980 et 1990), d'où parfois des répétitions ou des infléchissements. Il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un panorama cohérent de l'œuvre de Henning Nølke, qui se caractérise par une grande constance thématique (avec deux grands objets : les marqueurs discursifs et la structuration informationnelle) et théorique (une variante personnelle de la théorie de l'argumentation dans la langue, et en particulier de son versant "polyphonique"), est sans doute l'une des contributions les plus importantes de ces trente dernières années sur l'appareil formel de l'énonciation en français, en particulier lorsque l'on privilégie, comme c'est le cas ici, les approches opérationnelles et "minimalistes". Du fait de son importance indéniable et de sa grande stabilité, nous lui consacrerons donc une section à part entière.

#### 1.2.3.1 Connecteurs et connecteurs

Nous avons déjà vu que le souci de distinction entre nature et fonction, qui manque au HDK, joue un rôle fondamental chez Nølke, qui insiste fortement sur la nature fonctionnelle de sa définition des adverbiaux. Ce faisant, Nølke peut exclure d'office les conjonctions de l'inventaire (la conjonction ne remplissant évidemment pas de fonction adverbiale dans le groupe verbal dépendant, ni dans le groupe verbal principal), ce qui confirme qu'une définition fonctionnelle n'empêche pas de procéder à des distinctions fermes sur le plan formel. Il en va sensiblement de même dans son traitement de la notion de *connecteur*, ce qui lui permet de distinguer plus fermement (au moins sur le papier) entre deux grands types d'"adverbiaux contextuels". Le *Handbuch der Konnektoren* reposait sur la notion de jonction et une définition des connecteurs comme des relateurs binaires. Cette dimension jonctive était présentée comme ni syntaxique ni pragmatique mais strictement sémantique : un connecteur, pour Pasch et al. (2003) n'est normalement pas interprétable sans identification des deux (ou plusieurs) états de faits qu'il met en relation. Ce point est notamment traité pp. 2-3, dans la discussion du critère numéro 3 (*cf. supra*).

M3 ist ein semantisches Merkmal. Es besagt, dass von einem Konnektor zwei Ausdrücke, seien sie nun syntaktisch einfach oder komplex, auf semantische Weise verknüpft werden, indem sie als Ausdrücke für die möglichen zwei Relate der Konnektorenbedeutung auftreten. Damit unterscheiden sich Konnektoren z.B. von semantisch einstelligen Adverbien wie *tatsächlich*, *offenbar* oder *vielleicht*. (Pasch et al. 2003, 2)

Les choses se compliquaient dans les lignes suivantes, où les auteurs reconnaissent que l'interprétation de *tatsächlich*, en particulier, appelle généralement une mobilisation du contenu amont du texte ou de l'énoncé. Ce recours relèverait toutefois de la pragmatique, et non de la sémantique.

Dieser reaktive Charakter ihres Gebrauchs ist kein Aspekt der lexikalisch fundierten Bedeutung dieser Adverbiale<sup>32</sup>, sondern ihrer pragmatischen Gebrauchsbedingungen. (Pasch et al. 2003, 3)

Partant du même constat, celui d'interprétations "connectives" de formes qui n'ont pas pour fonction primaire de relier deux contenus réalisés dans le texte, Nølke propose de distinguer entre les connecteurs et les formes se trouvant exercer une fonction connective adventive. En soi, le terme "fonction connective" est sans doute malheureux, dans la mesure où Nølke définit lui-même les connecteurs (les vrais!) fonctionnellement. Cette "fonction" n'est pas une fonction en langue, au sens où il y a une fonction adverbiale (qui est une fonction sémantico-syntaxique), c'est une fonction en discours (d'où le choix de "fonction discursive" par Nølke?), qui est en fait dérivée des mécanismes cohésifs présidant à l'interprétation d'un texte. On voit bien ici la proximité objective avec les termes du HDK, puisque si l'on se plaçait dans une optique (néo-)gricéenne, il s'agirait d'implicatures sur la base du principe de pertinence.<sup>33</sup> Mais Nølke en tire des conséquences bien différentes, puisqu'il va réduire l'extension du terme *adverbial connecteur* aux formes pour lesquelles **la jonction de deux énoncés co-présents dans le texte** a le statut de caractéristique sémantique indépassable. Dans un texte initialement paru en 1990, Nølke écrit :

De part sa nature propre, tout AC<sup>34</sup> est susceptible de jouer un rôle important pour la structuration discursive. (...) En un sens, tout AC est donc connecteur. Il y a cependant une différence, pour moi décisive, entre les "vrais connecteurs" et les autres AC : là où cette fonction discursive est primaire pour les premiers, elle est toujours secondaire pour les derniers. (Nølke 1993, 83)

Dans un texte de l'année suivante justement intitulé *Il y a connecteurs et connecteurs* (Nølke 1993, 133-142), Nølke distingue entre "connexion analytique" et "connexion synthétique", "effet secondaire d'une autre fonction - celle-là primaire - qu'exerce un élément "connecteur"<sup>35</sup>. Dans ce texte, Nølke (1993, 137) parle de "connecteur pragmatique" pour désigner "une conjonction ou un adverbial qui marque un certain type de relations entre deux ou plusieurs énoncés". Parmi les adverbiaux ayant le statut de connecteur pragmatique, certains le sont de façon primaire : la connectivité fait nécessairement partie de leur interprétation (*donc, pourtant...*). D'autres n'acquièrent cette connectivité qu'en contexte, par exemple via des phénomènes d'écho ou des oppositions argumentatives entre énoncés qui se cristallisent autour de l'adverbial contextuel.

Nølke distingue dans ce texte (comme dans plusieurs autres) trois types d'adverbiaux contextuels : les adverbiaux d'énoncé comme *peut-être* ou *heureusement* (donc : essentiellement les "modalisateurs" et "appréciatifs" de la germanistique française), qui ne sont pas des vrais

32. Les auteurs ne font pas de différence ferme entre *Adverb* et *Adverbial*.

33. Nølke le reconnaît lui-même (Nølke 1993, 118).

34. Adverbial contextuel.

35. Nølke (1993, 133).

connecteurs, ni même sans doute des faux, Nølke mettant en doute la régularité d'interprétations connectives pour ces formes (p.141)<sup>36</sup> ; les adverbiaux d'énonciation comme *franchement* ou *entre nous*, qui correspondent *grosso modo* aux connecteurs métacommunicatifs du HDK-2 (Breindl et al. 2014) et qui ne sont pas de vrais connecteurs mais sont fortement susceptibles de déclencher des interprétations connectives secondaires ; les adverbiaux connecteurs enfin, qui sont les "vrais connecteurs". Sur le plan de l'analyse de chaque item, la conséquence, énoncée dès 1990, est que "les adverbiaux connecteurs apportent toujours des instructions relatives, et à la nature des éléments à connecter, et à la recherche cotextuelle de ces éléments" (Nølke 1993, 80). Il s'agira donc de l'équivalent des *Konjunktionaldverbien* de l'allemand, pour une définition et un inventaire très proches de ceux que l'on trouvait chez Hentschel & Weydt (1990)<sup>37</sup>.

### 1.2.3.2 Adverbiaux contextuels en général

Les travaux de Nølke sont donc centrés sur la notion d'Adverbial Contextuel (AC), dont la définition et la classification la plus complète se trouve dans le texte de 1990 déjà évoqué (Nølke 1993, 63-84). Les adverbiaux contextuels, en fait très largement identiques aux "adverbes de phrase" de la tradition grammaticale, s'opposent à ce que Nølke appelle ailleurs les "adverbiaux verbaux" par une série de tests qu'il reprend de Greenbaum, Bartsch ou Martin, et notamment l'impossibilité d'être focalisés, ce qui implique qu'ils n'apparaissent jamais dans le foyer d'une clivée ni dans celui de la négation. Notons d'ailleurs que si ces trois tests sont classiques, la subsomption des deux derniers sous le premier n'est pas évidente. D'une part, toute clivée en français n'est pas nécessairement focale. D'autre part, si la négation est une négation de phrase, il n'est pas totalement sûr que l'impossibilité pour le marqueur de figurer dans sa portée soit véritablement dérivée d'un problème de focalisation, même si la structure informationnelle (en général) joue assurément un rôle, compte tenu de la sensibilité de tous ces adverbiaux au focus et/ou<sup>38</sup> à la structure thème/rhème, comme le montre Nølke lui-même (Nølke 1993, 37-61)<sup>39</sup>. Toujours est-il que ces trois tests, qu'ils soient solidaires ou non, permettent normalement de reconnaître un adverbial contextuel ; ne participant pas à la détermination du contenu propositionnel (Nølke se place ici dans une perspective vériditionnelle), "ils n'entretiennent pas de restrictions sélectionnelles avec la phrase", "portent sur la phrase dans sa totalité" et "se placent (seulement) aux positions détachées" (Nølke 1993, 76). Relevons pour commencer que ce dernier critère, de nature topologique et prosodique, n'est pas vérifié en allemand et ne correspond qu'à une appétence de ces formes en français, puisque *donc*, *peut-être* ou *heureusement* peuvent être parfaitement intégrés à la structure de l'énoncé. De fait, dès la page suivante (!), ce "test" est réinterprété dans le sens d'un placement libre de ces adverbiaux en français (et encore, sous réserve d'une modification de l'impact sur la structuration informationnelle). Outre ces critères, dont les plus solidement transformables en tests sont négatifs, Nølke propose une définition positive, ou plutôt, selon ses propres termes, un "critère définitionnel" des AC :

Sera considéré comme adverbial contextuel tout adverbial dont l'interprétation fait systématiquement appel à des éléments du contexte non spatio-temporel. (Nølke 1993, 75)

Il est intéressant de constater que d'un texte à l'autre, l'inventaire fluctue et qu'en particulier les adverbiaux connecteurs, inclus dans le texte sur lequel nous nous appuyons ici, ne sont pas mentionnés dans d'autres, par exemple dans un texte de 1983 intitulé *Analyse sémantique des compléments adverbiaux contextuels* et reproduit pp. 25 à 36 du recueil de 1993. *A contrario*,

36. Ces formes étaient également exclues du HDK.

37. On voit ici l'avantage d'une définition fonctionnelle lorsqu'elle est assumée : le fait que les connecteurs en question contiennent un morphème anaphorique n'est pas un problème comme il l'est pour les auteurs du HDK-1 du fait de leur définition crypto-formaliste ; c'est au contraire une force.

38. Tout le problème étant justement le rapport entre *et* et *ou* ici.

39. Nølke (1993, 46) définit le thème comme la partie de la représentation sémantique d'une phrase où l'on nomme ou désigne une entité ou un ensemble, et le rhème ou propos comme ce qu'on en dit.

les "adverbiaux paradigmatissants", qui occupent un rôle central dans les premiers textes, ne figurent pas dans celui de 1990. Le seul texte où l'on trouve bien quatre classes d'adverbiaux contextuels (pour le coup nommés "adverbes de phrase") est le tout dernier du *Regard du Locuteur 2* (le passage en question se trouve dans Nølke 2001, 301). Nous y reviendrons plus loin, mais commencerons par nous pencher sur les adverbiaux d'énoncé et d'énonciation, qui figurent dans toutes les versions de l'inventaire. Les adverbiaux d'énoncé "portent sur des aspects du contenu en ajoutant notamment des commentaires à la valeur de vérité de l'énoncé" (Nølke 1993, 82-83). Ils peuvent eux-mêmes être divisés en quatre sous-types, "selon le type de commentaire qu'ils apportent" :

1. les adverbiaux **modaux**, qui concernent la véracité de l'énoncé. Nølke mentionne comme exemple *peut-être, forcément, sans doute*. Cette classe correspondrait donc à l'acception classique du terme de modalisateur chez les germanistes français.
2. les adverbiaux **évaluatifs**, "qui apportent un commentaire subjectif à un contenu présenté comme un fait" (Nølke 1993, 83). Les exemples avancés sont *heureusement* et *bizarrement* (le *bizarrement* détaché en tête de "Bizarrement, il n'a pas eu l'air content" ; pas celui de "Il a réagi bizarrement", qui serait un adverbial de verbe).
3. les adverbiaux **prédicatifs**, "qui commentent ou évaluent le rapport entre sujet et prédicat" (*loc. cit.*). L'exemple avancé est "Prudemment, Pierre n'a pas répondu à la question." (où *prudemment* se distingue effectivement de ses emplois adverbiaux-verbaux comme dans "Pierre n'a pas répondu prudemment à la question").
4. les **adverbiaux d'énoncé de pertinence** ne font pas l'objet d'une définition dans l'article de 1990, Nølke mentionnant simplement les exemples *en général* et *d'habitude*.

Ailleurs (Nølke 1993, 89), l'auteur distingue une classe des adverbiaux d'énoncé factifs, du type *naturellement*, qui "présupposent le contenu" de l'énoncé. Faut-il y voir une classe à part ? Les rattacher à l'ensemble des adverbiaux évaluatifs ? La position de Nølke sur ce point n'est pas très claire. Pour le reste, cette classification est reprise sans modification dans tous les textes du *Regard du Locuteur* (1 et 2) où il est fait mention de sous-classes d'adverbiaux d'énoncé (re-définis dans Nølke 1993, 244 comme "port[ant] sur le dit sans établir directement une relation au cotexte").

Par contraste, les adverbiaux d'énonciation portent sur le dire (Nølke 1993, 80, Nølke 2001, 244), là encore sans relation directe au contexte, même si nous avons vu qu'ils se prêtent mieux à des phénomènes de "connexion synthétique". Ailleurs (Nølke 2001, 252), on lit qu'ils "sont insensibles au type d'acte illocutoire". Ils se décomposent en quatre sous-groupes dans l'article de 1990 (Nølke 1993, 82) :

1. adverbiaux **illocutoires**,<sup>40</sup> "qui portent (notamment) sur l'acte illocutoire" (*blague à part, en fin de compte*).
2. adverbiaux **d'interlocuteurs**, "qui portent sur les protagonistes de l'acte illocutoire". Nølke cite *à mon avis* et *entre nous*, il nous semble toutefois permis de penser qu'*à mon avis* serait, au moins dans certains de ses emplois, mieux situé parmi les adverbiaux d'énoncé modaux.
3. adverbiaux **de présentation**, qui portent, comme leur nom l'indique, "sur la présentation de l'acte d'énonciation". Les exemples en sont *bref* et *en d'autres termes* ; il s'agirait donc par exemple de marqueurs de reformulation. Dans un autre texte contemporain de

---

40. À noter qu'en 1985, dans *L'illocutoire et sa modification*, où il ne donne pas encore de taxonomie détaillée de ces adverbes, Nølke emploie *adverbiaux illocutoires* dans le sens d'*adverbiaux d'énonciation* en général (Nølke 1993, 89-90).



celui-ci, Nølke distingue encore deux sous-types à l'intérieur des adverbiaux de présentation : les adverbiaux **de forme** (*bref*) et les adverbiaux **de choix de présentation** (*autrement dit* ou *plus précisément*) (Nølke 1993, 113).

4. adverbiaux **d'énonciation de pertinence**, "qui concernent les conditions dans lesquelles l'acte illocutoire est pertinent". L'exemple avancé est le fameux "si tu as soif, il y a de la bière dans le frigo".<sup>41</sup> Notons que dans l'article de la même époque déjà mentionné (Nølke 1993, 113), il se montre plus circonspect quant à l'existence de cette classe et à son rapport à son jumeau dans l'ensemble des adverbiaux d'énoncé.

### 1.2.3.3 Adverbiaux paradigmatisants

Nølke définit les particules de focus comme "adverbiaux paradigmatisants", leur caractéristique sémantique étant que leur constituant partenaire, celui qui en allemand ou en anglais porte l'accent contrastif, "est présenté comme résultant d'un choix fait entre les éléments d'un paradigme. L'interprète doit rétablir ce paradigme" (Nølke 2001, 280). Sur le plan de la classification sémantique, Nølke, qui connaît les travaux d'Altmann, et notamment sa thèse (Altmann 1976), reprend la substance de ceux-ci et rejoint aussi pour l'essentiel les propositions de König (König 1991) : on distinguera donc notamment des particules restrictives (*seulement*, *nur*, *only*) et des particules additives, elles-mêmes divisables en particules additives non-graduatives ; exemple : *aussi*), graduatives comme *surtout* ou *même*, qui relèvent eux-mêmes de types de gradation différents. Nous reviendrons en temps et en heure sur ces types de gradations (ou l'absence de gradation) et la façon dont on peut s'en servir pour procéder à une classification des particules de focus.

Nous voudrions à ce stade nous arrêter sur un point précis, qui représente une innovation parallèle de Nølke et de König : l'introduction d'une distinction fondamentale entre "noyau" ou "foyer" (il s'agit pour l'essentiel du "constituant partenaire" d'Ewald Lang, *Bezugskonstituente*) et portée (*scope*) à proprement parler, généralement beaucoup plus large : il peut s'agir d'un énoncé complet, ou au minimum d'une prédication. Ainsi, à partir de l'exemple suivant, Nølke montre que la portée de *même* est l'énoncé complet, alors que son foyer est un constituant simple, "Pierre". En ce sens, le concept de "foyer" en tant que distinct de la portée correspond à celui du "constituant partenaire" dont parlait Lang dans les textes sur lesquels s'appuie Nølke.

- (1) **Même** *Pierre* est venu.

Cette phrase associe trois "composants" (le Ducrot des années 1980 dirait sans doute : trois *points de vue*) :

1. Pierre est venu.
2. Quelqu'un d'autre que Pierre est venu / Quelques autres personnes que Pierre sont venues.
3. La venue de Pierre est d'un certain point de vue plus significative que la venue d'autres personnes / des autres personnes. (Nølke 2001, 273)

Signalons pour commencer que comme Altmann et König, Nølke recourt à la paire conceptuelle *posé* / *présupposé* pour caractériser les différents adverbiaux paradigmatisants et les regrouper. Dans l'exemple avec *Même Pierre est venu*, le point de vue 1 (le préjacent : "Pierre est venu") est posé, les deux suivants (la mise en paradigme et l'indice de gradation) sont présupposés. Pour Nølke, les additifs de type *surtout* ont pour particularité par rapport au type *même* que leur "troisième point de vue", relatif à la gradation, n'est pas présupposé mais posé,

41. Nølke définissant ces classes de façon strictement fonctionnelle, il n'a pas besoin de recourir à des formes figées ou lexicalisées.

en ce que son affirmation a bien le statut d'information nouvelle que l'on veut communiquer (p. 283).

Mais cet exemple nous renseigne également sur le foyer, par opposition à la portée. La présence d'un point de vue comme le deuxième est constitutive du paradigme et permet de rattacher *même* à la classe des adverbiaux paradigmatiques. Le troisième point de vue est représentatif de la gradation à l'œuvre dans l'emploi de *même*. L'effet paradigmatique concerne donc Pierre, qui est le foyer ou noyau de l'opération de focalisation. La portée en est toutefois l'énoncé tout entier, alors que dans la phrase suivante, il semble plutôt que la focalisation en *surtout* n'ait pour portée que le groupe participial de base *dus*, qui a le statut de prédication seconde (c'est un équivalent de groupe relatif appositif), avec comme foyer *un manque de motivation* :

- (2) Après une série d'échecs [dus **surtout** à *un manque de motivation*], on attend beaucoup de la venue de Roquefort. (Nølke 2001, 288)

La distinction entre foyer et portée présente comme avantage supplémentaire de rendre compte des usages d'adverbiaux paradigmatiques comme (pseudo-)connecteurs, sous la forme d'une relation d'implication : **si une forme a accès à la fonction d'adverbial paradigmatique, alors la fonction de connecteur lui est également accessible**, dans la mesure où :

- la reconstruction du paradigme passe de toute façon par des mécanismes cohésifs forts (la connectivité serait de toute façon synthétique ici) ;
- la portée d'un adverbial paradigmatique, par opposition à son foyer, est toujours au minimum une prédication (les adverbiaux paradigmatiques ont donc tout à fait le potentiel pour prendre portée sur tout un énoncé).

Il suffit alors de poser qu'un adverbial paradigmatique employé comme pseudo-connecteur est le même adverbial qu'en situation de focalisation, mais qu'il n'a pas de foyer distinct de sa portée (Nølke 2001, 293-297). Il n'en conserve pas moins son effet paradigmatique. Mais cette fois, pour Nølke, qui redevient ducrotien sur ce point, ce sont des paradigmes d'énoncés *en tant qu'arguments* qui sont constitués. De ce fait, plutôt que de disparition du foyer, il faudrait sans doute parler de sa coïncidence avec la portée.

S'agissant de la définition du focus mise en jeu par cette vision des choses, précisons que Nølke distingue une focalisation neutre, qui dans un énoncé assertif standard tombera sur le rhème (c'est ce qui correspond au focus informationnel d'une partie de la littérature) et un focus spécialisé qui mobilise un accent contrastif et peut tomber aussi bien sur un élément thématique que sur un élément rhématique (Nølke 2001, 93). Le focus spécialisé peut être non-lié ou lié. Le focus lié est associé à un marquage segmental (morphologique, lexical ou syntaxique ; en français et en allemand, seuls les deux types sont attestés) qui contient des indications (i) sur la nature de l'opération de contraste (on reviendra dans la troisième partie de ce travail sur les différents types de contraste existants) et (ii) sur le paradigme à reconstruire ; on l'aura deviné, les adverbiaux paradigmatiques sont pour Nølke des marqueurs lexicaux de cette opération (Nølke 2001, 101-102).

Nous terminerons cette présentation du système de Nølke par une discussion d'un problème précis, qui nous paraît symptomatique à la fois du mouvement et de l'ouverture propre à ses propositions, et d'un léger flottement appelant discussion : pourquoi les adverbiaux paradigmatiques disparaissent-ils de l'inventaire des adverbiaux contextuels dans les textes de la première moitié des années 1990 ? Un élément de réponse se trouve selon nous dans le texte de 1996 inspiré par la lecture de König (Nølke 2001, 271-298). Dans ce texte, Nølke déclare les adverbiaux paradigmatiques ne sont pas des "adverbes de phrase" car ils ne vérifient pas les tests permet-

tant d'identifier ceux-ci.

Pourtant, nous devons bien constater que les adverbiaux paradigmatiques satisfont objectivement le critère définitoire des "adverbiaux contextuels" chez Nølke : leur interprétation ne fait pas appel à des données du contexte spatio-temporel, mais à des représentations d'énoncés (qui peuvent appartenir au cotexte ou non) relevant vraisemblablement de l'espace mental partagé par les participants de l'interaction, et bien souvent à des échelles paradigmatiques, donc à nouveau des représentations mentales plus ou moins partagées. Toutefois, par d'autres aspects, les adverbiaux paradigmatiques se distinguent effectivement des "adverbes de phrase" ou des "adverbiaux contextuels" tels que définis par les tests ci-dessus. Tout d'abord, un adverbial paradigmatique comme *même* est mobile, mais son déplacement a des conséquences radicales sur l'interprétation de l'énoncé, puisque la position permet d'identifier le foyer de l'adverbial.

(3) **Nur** Peter hat einige Geschenke gebracht.

(4) Peter hat **nur** einige Geschenke gebracht.

En outre et comme le montre justement *nur*, on peut difficilement affirmer que les adverbiaux paradigmatiques ne contribuent pas aux conditions de vérité de l'énoncé. Enfin et en lien avec cette problématique, certains sont niables et d'autres pas ...

Force est donc de constater un conflit entre deux définitions des adverbiaux contextuels, dont le point commun est d'inscrire ces formes en-dehors du champ de la représentation d'un état de fait, au profit soit de méta-représentations (c'est la direction dans laquelle va le "critère définitoire", que les adverbiaux paradigmatiques respectent) soit d'un basculement vers le plan pragmatique, puisque les différents tests gravitent tous autour de l'idée d'une absence de contribution à la valeur de vérité de l'énoncé (et dans ce cas, les adverbiaux paradigmatiques sont exclus). Dans un texte ultérieur,<sup>42</sup> Nølke assigne aux adverbiaux contextuels une fonction monstrative et non-représentationnelle (Nølke 2001, 243).<sup>43</sup> Ce faisant, il nous semble basculer vers la seconde définition des adverbiaux contextuels.

### 1.3 Problématisation : limites du concept de "connecteur"

Après ce premier tour d'horizon, il se confirme que la caractérisation linguistique des mots du discours et autres "traces énonciatives" (Nølke) se heurte à d'importants problèmes de définition et d'inventaire. Une démarche en termes de fonctions sémantico-syntaxiques telle que celle proposée par Nølke permet assurément davantage de clarté ; elle permet aussi d'isoler un ou deux points critiques pour le relevé des faits de langue en jeu. L'un d'eux concerne la fonction connective. Nous avons vu qu'à l'état pur, celui de la connexion analytique, elle pouvait être exercée par des adverbiaux autant que par des conjonctions. Dans ce cas, la dimension de positionnement de l'énonciateur vis-à-vis de son énoncé, de son énonciation ou de son co-énonciateur est tout au plus l'affaire de formes individuelles ou de relations sémantiques particulières (la concessivité, la justification, peut-être l'hypothèse...). Mais l'opération de connexion analytique *en tant que telle* ne fait pas intervenir de repérage énonciatif particulier. À cette dernière phrase, on pourra sans nul doute objecter que dans une optique pragmatique comme celle qui inspire Nølke ou comme la théorie de la Pertinence, l'envoi de signaux de nature procédurale "enco-

42. cf. texte de 1999 intitulé *L'adverbe de phrase : focalisation, position et cohérence textuelle*. On notera une forme de réhabilitation du terme *adverbe* dans la terminologie "tardive" de Nølke ; le texte est reproduit dans *Le Regard du Locuteur 2* (Nølke 2001, 237-254).

43. Pour une critique de ce second point de vue, on se reportera au dernier chapitre de cette partie expositive, section consacrée à la notion de prise en charge.

nant" des instructions sur l'interprétation et l'agencement des contenus relèverait d'une forme de repérage énonciatif. Mais cela implique une lecture forte de la notion de sémantisme instructionnel procédural et comme le relèvent Sperber et Wilson ou Blakemore, cette lecture aboutit à ce que n'importe quel pronom ou n'importe quel article défini participe d'un tel marquage ; cela est sans doute vrai à un certain niveau et pourrait même sans doute être étendu à toutes les catégories grammaticales ; mais dans ce cas, le problème n'est que déplacé, et il faut à nouveau construire un niveau d'analyse spécifique pour les marqueurs discursifs, connecteurs et autres particules en tant que signaux d'élaboration et/ou de réélaboration du propos dans l'interaction.

D'une façon ou d'une autre, il nous faut donc distinguer entre la contribution des adverbiaux d'énoncé et d'énonciation d'une part, celle des connecteurs d'autre part, et enfin soulever le problème du focus, puisque tant chez Pérennec que chez Nølke et à certains égards chez Métrich et dans le HDK2, il semble bien que de nombreux adverbiaux paradigmatiques ne soient pas "que" des adverbiaux paradigmatiques et qu'à l'inverse les autres adverbiaux contextuels soient eux aussi sensibles à la structure informationnelle en général et au focus en particulier - au point que Pérennec, par exemple, traite tout mot du discours prenant un constituant simple dans sa portée comme une occurrence de ce mot du discours en fonction de "particule de focalisation". Le problème se pose un peu dans les mêmes termes pour la fonction connective, puisque dans son avatar dit synthétique, elle peut venir se greffer, par reconstruction interprétative, sur n'importe quel adverbial d'énonciation et peut-être même d'énoncé. Mais les conséquences sont plus graves que pour les adverbiaux paradigmatiques, car ceux-ci, sur le plan fonctionnel, font bien appel à des méta-représentations subjectives et intersubjectives (les fameux paradigmes, à plus forte raison s'ils sont scalaires) et à des mécanismes d'ajustement et de d'accommodation qui les rattachent assez fermement au pôle du marquage formel de l'énonciation ; cela est loin d'être évident pour la fonction connective, qui semble plus proprement ressortir de mécanismes textuels ou cohésifs généraux. Si l'on peut commencer à soupçonner que les connecteurs à proprement parler (typiquement, les *Konjunktionaladverbien*) ne relèvent pas de notre champ d'étude pour ce travail, alors il devient crucial de distinguer entre les connecteurs "par essence" et les connecteurs "par accident", qui seraient en fait des adverbiaux d'énoncé ou d'énonciation parasités en usage par les mécanismes cohésifs engendrant une interprétation connective. C'est à cette distinction que nous nous proposons de nous atteler dans les pages qui viennent, en nous penchant sur un cas particulier, celui d'*allerdings*, dont l'appartenance problématique est soulevée à la fois par Breindl et les auteurs du HDK (en diachronie) et par Métrich (en synchronie).

### 1.3.1 Autour d'*allerdings* et de *trotzdem*

#### 1.3.1.1 Traitement d'*allerdings* par Pérennec

Nous nous tournerons pour commencer vers l'étude de Marcel Pérennec, *Allerdings : pour un paradigme unique* (Pérennec 2002c), qui nous offrira également une bonne illustration de la démarche de cet auteur important, dont les travaux peuvent sans difficulté être rattachés au domaine du minimalisme sémantique. Pour ce qui est d'*allerdings*,<sup>44</sup>, son travail ressortit clairement des approches que nous qualifions d'opérationnelles, c'est-à-dire que contrairement par exemple aux gloses proposées par Weinrich ou Thurmair, les analyses de Pérennec ne visent pas à lister les sèmes constitutifs de la signification de l'item examiné, mais à montrer *de quoi il est la trace*.

Telle est bien la direction dans laquelle Pérennec nous semble s'engager quand il plaide

---

44. Mais il en va de même, par exemple, pour son article sur *schon* et *noch* (Pérennec 2002).

pour un "paradigme unique" pour les différents emplois d'*allerdings*. Cette opération unique, dont les emplois d'*allerdings*, dans leur diversité, sont tous des avatars, est pour Pérennec la construction de l'énoncé sur la base d'un "faisceau d'incidences" disponibles sélectionnées au détriment d'autres incidences possibles (Pérennec 2002c). On pourrait paraphraser ceci en des termes moins tributaires de la pragmatique inférentielle (et de la théorie de la Pertinence) en disant que l'énoncé en *allerdings* représente un point de vue appuyé dans l'énoncé au détriment d'autres points de vue concurrents, tous ces points de vue ayant pour point commun d'être également envisageables toutes choses égales par ailleurs. Dans les termes de Paillard, on dirait sans doute qu'ils sont tous co-présents sur la scène énonciative ; un cognitiviste parlerait d'un degré de saillance équivalent.

Plus loin, Pérennec évoque au détour d'une phrase en conclusion le fait qu'un énoncé en *allerdings* peut toujours être commenté par *toutes choses égales par ailleurs*, "ce qui confirme l'étude du signifiant : *allerdings* est un dérivé de *all*" (Pérennec 2002c, 141). Cette glose ne nous paraît pas évidente : si l'on cherche à coller au plus près du signifiant, démarche qui nous semble effectivement digne d'intérêt, "en tout état de cause" serait vraisemblablement un meilleur candidat. Il est par ailleurs regrettable que la prise en compte du signifiant tienne en six mots au détour d'une phrase sur la dernière page de l'article, alors que dans un cas de figement aussi manifeste, il aurait été possible et sans doute souhaitable de commencer l'étude par cela. En outre, il appert que la caractérisation unifiée d'*allerdings* que propose Pérennec est éminemment générale. Ceci est sans nul doute un avantage pour montrer qu'il est quelque peu problématique de traiter *allerdings* comme un connecteur argumentatif à la manière, par exemple, de *trotzdem*. Mais ne peut-on pas préciser en quoi consiste cette sélection d'un "faisceau d'inférences" au détriment d'un autre ? Et comment passe-t-on de ce sémantisme très général aux deux interprétations de confirmation et de restriction ? C'est là un écueil bien réel et un avertissement pour l'analyste : l'enjeu est de voir comment proposer une glose qui soit suffisamment précise pour ne recouvrir que les emplois attestés et tous les emplois attestés, tout en opposant ce marqueur à ses "voisins" sémantiques.

Pour ce qui est de ce dernier point, accorder davantage d'importance au signifiant que ne le fait Pérennec pourrait permettre de faire davantage justice à la spécificité du marqueur vis-à-vis de formes concurrentes. Pour ce qui est d'unifier les différents emplois, la piste de Métrich et Breindl est peut-être la bonne, à condition de la radicaliser et d'imaginer qu'*allerdings* soit toujours, en synchronie, un adverbial d'énoncé commentant la validité du dit - en l'occurrence, pour dire qu'il est vrai "en tout état de cause", glose qui porte en germe à la fois une dimension polémique qui apparaîtra au grand jour si la forme fait l'objet d'une interprétation connective adventice (par connexion synthétique, donc) et une dimension corroborative qui subsiste quand l'interprétation connective est bloquée, au premier chef dans les emplois comme mot-réponse.

En d'autres termes, *allerdings* doit appartenir à une classe d'items représentant une certaine opération dont l'un des avatars est le mot-réponse par lequel on atteste de la validité irréductible du propos précédent, tandis qu'un autre serait le supposé connecteur signalant la validité inentamée de la proposition nonobstant celle d'une représentation saillante potentiellement opposée. On verra plus loin en quoi cette description doit à son tour être amendée, mais dans l'intervalle, nous tenons en guise d'invariant l'idée d'une validité intangible de l'unité sur laquelle porte *allerdings*, lequel invariant sémantique se trouve déboucher, sur le plan argumentatif, sur une immunisation aux contre-arguments. On aurait donc une classe de marqueurs spécifiant le rapport entre un argument p face à une série de contre-arguments q, non pas en termes de relations logiques, mais bien de pertinence comparée ou de validité proprement argumentative.

### 1.3.1.2 *Allerdings* par opposition à *trotzdem*

Le corollaire de cette première hypothèse de travail, c'est qu'*allerdings* n'est pas un "vrai connecteur" mais un adverbial d'énoncé susceptible d'une interprétation connective synthétique. Dans ce cas, il faudrait renoncer rapprochement avec *trotzdem* que l'on trouve ici ou là (et même dans l'index du HDK2 dès lors que celui-ci mentionne un *allerdings* "concessif" de plein droit en sus de l'*allerdings* adversatif que nous connaissons). La simple morphologie de *trotzdem* est à elle seule un argument pour classer cette forme, qui entre autres propriétés n'est pas licite en parès-première place, parmi les connecteurs (Konjunkionaladverbien). La forme *trotzdem* n'est jamais qu'un groupe prépositionnel figé analysable, qui plus est de façon strictement compositionnelle, en *trotz* (d'où l'adversativité?) et *d-em*, où *-em* est une marque casuelle régie par *trotz* et *d-* (c'est ce qui nous intéresse) un morphème déictique exerçant ici une fonction de reprise anaphorique d'un contenu d'ordre supérieur issu du contexte amont ("anaphore complexe"). Cette forme est elle-même intégrée à un énoncé d'accueil, dont elle ne modifie toutefois pas le contenu propositionnel, de même qu'elle ne saurait être niée, focalisée, ni questionnée (tests classiques pour l'identification des marqueurs énonciatifs). On a donc affaire à un relateur qui n'a pas d'autre fonction que de spécifier le sens de son énoncé d'accueil en explicitant sa relation au contenu amont, en l'occurrence et pour des raisons liées à la sémantique de *trotz* : une relation "adversative".

Le moins que l'on puisse dire est qu'il n'en va pas de même pour *allerdings*, groupe nominal figé au génitif. Le figement est ici nettement plus visible qu'avec *trotzdem*; en particulier, l'emploi du génitif dit adverbial (cf. les groupes en *-erweise*) est la trace d'un état de langue largement révolu aujourd'hui. Pour autant, l'analyse reste possible et devrait être entreprise. Le signifié *aller-dings*, somme toute, n'est pas sans rappeler *en tout cas* ou *cela étant* en français. On aurait affaire à un marqueur posant que les choses sont comme elles sont et qu'on n'a pas à choisir entre elles en excluant celles qui ne nous arrangent pas. En conséquence, on prend note du fait que le cadre dans lequel on construit son énonciation (sémantisme du génitif adverbial, *-er -s*) se compose de l'ensemble (*all-*) de ces états de choses (*ding*) réels ou possibles : *allerdings*, c'est très littéralement **en tout état de cause**.<sup>45</sup> À première vue du moins, *jedenfalls* ne dit pas forcément grand chose de différent, même si ses emplois sont différents. Il faudra donc, en temps et en heure, produire une analyse qui rende compte à la fois de cette proximité et de cette irréductibilité. On pourrait également mentionner *Wie dem auch sei* (ou *Quoi qu'il*

---

45. Sur le plan méthodologique, nous considérons que cette analyse des signifiants reste indispensable et est très souvent absente de bien des travaux, y compris ceux de Pérennec, qui s'agissant de *allerdings* se contente de relever un rapport dérivationnel avec *all*. Dans sa préface à Pérennec (2002b), Paul Valentin écrit à propos de la démarche de Pérennec : "le sémantisme est désormais premier ; le signifiant importe assez peu". Pour nous, la sémantique, ou si l'on veut le signifié, c'est d'abord et avant tout le signifié *du signifiant* en question, qui constitue le levier par lequel analyser les valeurs énonciatives du marqueur et qui finalement importe beaucoup. Le problème se pose en des termes un peu différents pour les théories du figement (grammaticalisation ou pragmatization), qui mobilisent volontiers ce qui est alors perçu comme le sens de la forme-source et donc plus ou moins explicitement comme l'invariant d'un sémantisme "abstrahisé" et réinvesti ensuite dans le domaine cible ou la catégorie lexicale d'accueil. Le prix à payer de cette vision est soit le passage plus ou moins assumé à la diachronie, soit la polysémie, soit les deux. Pour notre part, nous ressentons une certaine sympathie pour le dogme culiolien selon lequel c'est bel et bien le sens de la forme originelle qu'on retrouve dans le marqueur énonciatif, pour la bonne raison qu'il s'agit toujours de la forme originelle, moyennant à la rigueur quelques archaïsmes qu'un recours minimal au dictionnaire historique suffit à expliquer. Cela va de pair avec le minimalisme sémantique incarné aussi bien par le courant culiolien que par des auteurs comme König (König 1997), c'est-à-dire la volonté de poser autant que possible un seul signifié par signifiant. Cette attitude qui s'oppose au polysémisme dans lequel se réfugient certains auteurs, au premier chef les guillaumiens pour ce qui est du paysage en France, ce qui semble parfois être une façon un peu trop commode d'évacuer les problèmes d'analyse en posant une multiplicité de sémantismes *ad hoc*, qui inscrit dans le domaine du sens les germes de chaque emploi à expliquer.

*en soit* en français) pour une idée approuvante. Il ne s'agit bien sûr pas de poser une synonymie de ces formes, mais de relever qu'il doit exister une classe sémantique de marqueurs de ce type, et donc une certaine opération dont ce seraient les traces. Une telle analyse nous transporte assez loin de l'adversativité, qui n'est alors qu'un phénomène dérivé. Ce sont les deux propositions qui sont dans une telle relation d'antagonisme argumentatif (Ducrot), et *allerdings* ne fait que "banaliser" ou neutraliser (dans tous les sens du terme) le contenu antérieur qui aurait pu (dû ?) inhiber celui pour lequel le locuteur s'engage finalement.

Ce contraste très fort entre *allerdings* et *trotzdem* peut être étayé par deux faits de langue qui posent problème à toute vision globalisante fondée sur la notion d'adversativité ou de concessivité : d'une part, l'emploi de *allerdings* comme mot-réponse signifiant "assurément" et d'autre part, leur comportement radicalement différent lorsqu'ils sont insérés dans des protases d'énoncés conditionnels. Commençons par le mot-réponse. Le connecteur *trotzdem* est bien sûr ici impensable, de même que *aufserdem*, *nichtdestotrotz* ou *dabei*. On ne peut répondre à une question par un connecteur. Mais on peut répondre à une question par *allerdings* ou *freilich*. Qui plus est, si *allerdings* prétendu connecteur était essentiellement adversatif, on voit mal comment répondre *allerdings* serait une confirmation franche et massive de l'argument de l'autre. Les choses sont tout à fait différentes si l'on fait d'*allerdings* un doublon de *auf jeden Fall*, c'est-à-dire un **neutralisateur d'objections** préétablies ou non.

### 1.3.2 Test de la négation et questions de polarité

On l'a déjà entrevu : le concept de connecteur, avec ce qu'il implique d'attention privilégiée aux relations entre énoncés, est finalement davantage un problème qu'une solution - ou en tout cas, il fait écran à d'autres phénomènes dignes d'attention. Dans ce qui suit, nous allons tout d'abord revenir sur le comportement des "connecteurs" face à la négation, qui constitue un test classique d'appartenance à la classe des marqueurs discursifs dès lors que l'existence d'une telle classe est posée (sous ce nom ou sous un autre) - on l'a vu chez Nølke, mais nous aurions pu citer Pérennec, Métrich ou surtout Greenbaum, à qui il semble que l'on soit redevable de la première formulation de ce test de la négation<sup>46</sup>.

#### 1.3.2.1 Peut-on nier un connecteur ?

Pour commencer, à première vue, un connecteur peut être compatible avec la négation. C'est en tout cas le cas de *that's (not) why* ou de *c'est pour cette raison* (ou *ce n'est pas pour cette raison*) *que* en anglais et en français. Il est vrai que ces deux formes sont quelque peu idiosyncrasiques, puisqu'elles impliquent une construction avec le verbe *être* et qu'au moins en français il s'agit au départ d'une clivée, mais d'une clivée non-focale (cas de figure dont Nølke ne parle pas).

- (5) Democrats' Senate arm will end year 20 million dollars in debt. **That's not why** it lost. (Washington Post, 10 dec. 2014)
- (6) J'écoute les arguments de mes amis. **Ce n'est pas pour cette raison que** je me rallie à leur thèse. (Le Monde, 4 oct. 2011)

Admettons qu'il y ait là une affaire de figement, ce qui est possible, au moins en français, où *ce n'est pas pour cette raison que* n'est sans doute pas la simple négation de *c'est pour*

---

46. Le HDK ne mentionne pas ce test, ce qui n'est guère étonnant dans la mesure où ses auteurs veillent à maintenir une distance certaine avec les recherches sur les marqueurs discursifs et où leur insistance sur la notion de jonction les conduit légitimement à reconnaître l'existence de connecteurs participant encore, d'une certaine façon, de la description de l'état de fait, et qui doivent parfois être niables.

*cette raison que*. L'un des premiers équivalents à *that's why* / *c'est pour cette raison que* qui vienne à l'esprit pour l'allemand est *deshalb*. Une recherche sur le DeReKo donne de nombreuses occurrences de *nicht deshalb*. Là encore, ceux qui affirment (comme Nølke, comme Fischer 2006, mais pas comme Pasch et al. 2003 ni comme Charolles) que les connecteurs n'ont pas de valeur véridictionnelle pourront arguer que *deshalb* est niable lorsqu'il n'est pas un connecteur mais un adverbial de groupe verbal à valeur causale et par ailleurs anaphorique. La question est alors de savoir dans quelle mesure le test de la négation est encore concluant, face à une explication menaçant de le rendre circulaire. Voici toutefois un exemple où il nous semble douteux de ne pas voir en *deshalb* un connecteur, alors même qu'il est nié. Dans ce cas, on peut se demander si, quoi qu'en dise Nølke (1993), la frontière entière entre les connecteurs et les adverbiaux circonstanciels est si nette que cela.

- (7) Fußballstrategen aus zwei unterschiedlichen Generationen gaben sich am Sonntag auf dem Sportplatz zwischen Bruschied und Schnepfenbach die Hand : Thomas Jung (Spvgg Teufelsfels) und Bernd Metzner (TuS Oberbrombach). Der Fußballlehrer aus Siesbach ist bereits 70 Jahre alt, seine Erfahrung in Fußballkreisen aber immer noch gefragt. Metzner trainierte in seiner 44-jährigen Trainerlaufbahn nicht weniger als elf Vereine. Auf dem Spielfeld zählte der gelernte Achatschleifer als Torwart und Feldspieler zu den Großen an der Nahe, er spielte noch mit 44 Jahren als Libero beim TuS Kirschweiler. Der 36-jährige Oberhausener Thomas Jung spielte zuletzt für Eintracht Kreuznach in der Oberliga. Eine Meisterschaft konnte er mit der Spvgg Teufelsfels in der Saison 2008/2009 schon feiern. Am Sonntag siegte jedenfalls die Jugend gegen das Alter mit 3 : 2. Wohl nicht **deshalb** verkündete Bernd Metzner, dass nach dieser Saison definitiv Schluss ist. Schade, sagen nicht nur die Spieler des TuS Oberbrombach. (DEREKO - RHZ09/OKT.05890)

Il n'y a absolument aucun doute quant au fait que la relation de causalité n'est pas l'objet de la discussion. Ce *deshalb* avait bien plutôt la valeur d'une forme d'instruction de liaison entre deux états de fait dont l'un constitue la véritable information nouvelle de l'énoncé - c'est ce qu'on attend d'un connecteur. Nous nous permettons donc de douter que *deshalb* n'eût pas été interprété comme connecteur par le linguiste dans l'énoncé suivant :

- (8) Am Sonntag siegte jedenfalls die Jugend gegen das Alter mit 3 : 2. **Deshalb** verkündete Bernd Metzner, dass nach dieser Saison definitiv Schluss ist.

Admettons donc que le cas est au moins discutable et qu'on ne peut exclure *a priori* la négation d'un connecteur causal que par une pétition de principe rendant l'affirmation infalsifiable. Qu'en est-il de *trotzdem*? Les résultats dans DeReKo sont univoques : *trotzdem* est niable, mais dans des énoncés où la négation ressemble toujours fortement à une négation externe (ou polémique, ou métalinguistique), c'est-à-dire que ce qui est nié correspond à une représentation mentale imputée à l'autre ou à un préconstruit dont il s'agit de prendre le contrepied. De tels cas de négation sont d'ordinaire exclus du test, attendu que tout peut faire l'objet d'une telle négation "polémique". Au demeurant, on pourrait arguer que ce test est décidément bien peu fonctionnel s'il faut sans cesse poser des types de négation à exclure pour sauver les phénomènes... Toujours est-il qu'*allerdings*, à cet égard, ne se comporte pas différemment de *trotzdem*. Quels que soient nos doutes quant à la viabilité de ce test classique, nous pouvons donc retenir à titre provisoire que si les formes concessives refusent la négation propositionnelle, les connecteurs causaux, eux, semblent pouvoir l'accepter sous certaines conditions. Il est particulièrement intéressant de noter que les subordonnées relevant de ces mêmes ordres sémantiques ne se comportent pas différemment : une subordonnée causale peut être niée (*nicht weil p, sondern weil q*) mais pas une subordonnée concessive (*?? nicht obwohl p, sondern*



*obwohl q*)<sup>47</sup> C'est là encore un test classique : celui qui permet de distinguer subordonnées liées et non-liées (centrales et périphériques dans la terminologie générative). Y aurait-il donc des connecteurs liés et des connecteurs non-liés, dont le comportement vis-à-vis de la négation ne serait pas une affaire de connectivité mais de relation sémantique spécifique ? Ce serait en tout cas une conséquence attendue du parallèle entre conjonctions et *Konjunktionaladverbien*.

Il n'en demeure pas moins que les résultats du test de la négation sont loin d'être aussi clairs que ce qu'on pouvait espérer. Nous pouvons toutefois continuer d'espérer : si les connecteurs et autres adverbiaux contextuels sont rétifs à la négation autre que métalinguistique, ils satisfont le critère définitoire de la classe des items à polarité positive ou PPI (angl. *Positive polarity items*). Ce faisant, nous pouvons nous appuyer sur la recherche dévolue aux items à polarité pour tenter d'y voir plus clair. Un contexte à polarité négative est un contexte qui peut être défini comme non-véridique, c'est-à-dire que la véridicité du contenu y est rejetée (Giannakidou 2011). Cela correspond aux portions d'assertion dans la portée de la négation, mais aussi aux questions, aux impératifs, aux subordonnées hypothétiques et aux compléments du comparatif.<sup>48</sup> *Any*, archétype de l'item à polarité négative (NPI), est licite dans ces contextes et seulement dans ces contextes. Il en va de même de *ever*. En français, c'est le cas des forclusifs de la négation autres que *pas* ; par exemple, *jamais*. En allemand, *je* est dans la même situation. *Kein* l'était historiquement et s'y trouve encore en yiddish. Mais il y a aussi des items à polarité positive / PPI, qui sont censément incompatibles avec ces contextes-là. Nous écrivons *censément*, car pour les PPI plus encore que pour les NPI, il semble qu'il faille distinguer différents degrés de sensibilité : tous les items à polarité ne rejettent pas forcément tous les contextes relevant d'une certaine polarité. Par exemple *some* ne rejette que la portée de la négation dans les énoncés assertifs.<sup>49</sup> Quoi qu'il en soit, nous avons ici un test jumeau du test de la négation, dont nous pouvons penser qu'il est susceptible de nous renseigner sur les similitudes et les différences entre mots du discours : au-delà de leurs difficultés avec la négation, sont-ils licites dans les autres contextes à polarité négative ?

Inutile d'entretenir un faux suspense, puisque les résultats se trouvent déjà chez Pérennec et qu'une recherche rapide sur DeReKo va dans le même sens : nul problème à faire figurer un *Konjunktionaladverb*, qu'il soit causal ou concessif (pour en rester à *deshalb* et *trotzdem*) dans une question notamment. Nul problème non plus à y faire figurer une subordonnée correspondant à cette relation sémantique, malgré la lourdeur du résultat. Conséquence : le parallèle *Konjunktionaladverb* / *subordonnée* tient, et les "vrais connecteurs", en tant que classe, se rapprochent un peu plus de la sortie de notre champ d'étude. Doit-on vraiment en être surpris ? *Allerdings*, lui, n'est pas licite dans une question autre qu'oratoire, c'est-à-dire une affirmation déguisée. Cette caractéristique (rejet de la négation ; rejet des contextes interrogatifs), il la partage avec... les adverbiaux "modaux" et "évaluatifs" de Nölke (modalisateurs et appréciatifs chez Pérennec), ce qui nous renvoie aux analyses de Thomas Ernst sur la polarité positive des adverbiaux subjectifs (Ernst 2009).

### 1.3.2.2 Portée et polarité : cas des subordonnées hypothétiques

Qu'en est-il maintenant des subordonnées hypothétiques ? Modalisateurs et appréciatifs n'y sont en principe pas les bienvenus, Pérennec s'est chargé de le montrer (cf. p.ex. Pérennec 2002b, 50). Au vu des résultats précédents, on s'attendrait donc à ne pas pouvoir y trouver *allerdings*, mais à y voir *deshalb* ou *trotzdem* sans problème. Or toutes ces formes y semblent licites. Que

47. Là encore, on peut sans doute trouver des contextes où cette négation est possible, mais ils sont de type métalinguistique.

48. En allemand, on notera une affinité de ces contextes avec la position initiale du verbe.

49. Cela dit, Krifka a justement pu affirmer que *some* ressemblait à un PPI sans en être un (cf. Krifka 1995).

se passe-t-il ?

Il y a en fait une sorte de piège sémantique ici, qui peut toutefois facilement se retourner et constituer un argument extrêmement fort pour la thèse de la polarité positive d'*allerdings* aux côtés des adverbiaux d'énoncé, et au contraire des connecteurs : ce n'est pas parce qu'un marqueur se trouve à un endroit qu'il est forcément interprété *in situ*, dans le domaine des opérateurs qui le coiffent. Or c'est exactement ce qui se passe ici : alors que dans  $\langle \text{wenn trotzdem } p, q \rangle$ , *wenn* prend effectivement *trotzdem* dans sa portée, lequel *trotzdem* vient à son tour s'appuyer sur *p*, dans  $\langle \text{wenn allerdings } p, q \rangle$ , *allerdings* contraint une interprétation à longue portée, c'est-à-dire qu'il sort de sa place et qu'on a l'équivalent de *allerdings [wenn p, q]*, où c'est sur la relation hypothétique elle-même qu'opère l'adverbial contextuel, donc en amont de l'opérateur hypothétique (et en-dehors du contexte à polarité négative). Ce renversement de portée assez spectaculaire est en fait un bon indice de la polarité positive (très) forte de *allerdings*.

Reprenons : Si c'est un connecteur (*trotzdem*, mais aussi *außerdem* ou *dabei*) qui est inséré dans le GConj de base *wenn*, il passe sous la portée de la conjonction et fait clairement partie du GV dépendant. Dans *wenn ich trotzdem x mache*, c'est le fait que je fasse (virtuellement !) *x* qui va contre les inférences procédant du discours amont : "si je fais quand même *p*..."

- (9) wenn du verständnisprobleme zu diesen drei seiten hast, so lies nochmal und/oder frage konkret nach. wenn du danach **trotzdem** noch nicht erkennen solltest, was das problem mit deinen bearbeitungen ist, so solltest du deine mitarbeit hier überdenken. (DeReKo - WDD11/A00.53005)
- (10) Guck mal unter Bildrechte- 1965 Copyright kann jeder schreiben, ob es stimmt oder nicht. Wenn du **trotzdem** unsicher bist, setze die Bilder einfach in den Artikel und dann gleichzeitig auf die Seite.(DeReKo - WDD11/A03.41110)
- (11) Streng genommen gehört aber selbst der nicht in den Artikel, weil er keine weiteren Informationen bietet, aber den könnte man noch durchgehen lassen. Ich werde daher diese Linkliste erneut löschen. Wenn **trotzdem** jemand meint, sie müßte in den Artikel, dann möchte er bitte zuvor hier und hier eine Änderung der betreffenden Wikipedia-Richtlinien vorschlagen. (DeReKo - WDD11/A04.44270)
- (12) Zweitens halte ich es nicht für wikipedida-relevant (wenngleich ich es interessant finde). Außerdem sind die Schlussfolgerungen, die gezogen werden, bezweifelbar. Wenn du **trotzdem** etwas schreiben willst, nur zu, andere werden es bestimmt verbessern, wenn's nicht ganz so toll aussieht. (DeReKo - WDD11/A06.57387)

Il n'en va pas de même dans *wenn ich allerdings p mache*, où *allerdings* prend portée sur la conjonction qui semble pourtant la régir syntaxiquement : "Quoi qu'il en soit, si je *p*...". Quelques exemples concrets :

- (13) TRITTIN : Ich hab den Eindruck, dass die SPD gestern im Gefolge meines Interviews viel Mühe darauf verwendet hat, ihre Position klarzustellen. Und so, wie es dann klargestellt worden ist, glaube ich, kann man ganz gut miteinander regieren.  
DOBOVISEK : Wenn **allerdings** die SPD weiter so klar zu Rot-Grün stünde, dann bräuchte sie auch keinen Parteikonvent zwei Wochen nach der Wahl. (DR 200813-05)

L'emploi de *allerdings* ici signale que tout l'énoncé, groupe conjonctionnel compris, représente une objection à l'argumentation de Trittin, et la présence d'*allerdings* dans le groupe conjonctionnel fait de celui-ci le pivot autour duquel s'articule la confrontation des points de vue. Imaginons la même phrase avec un connecteur du type *trotzdem* à la place d'*allerdings* : cela

signifierait, dans le cas de *trotzdem*, que les éléments évoqués dans le cotexte amont conduisent à penser que l'option rouge-verte n'est plus l'option privilégiée du SPD. De fait, c'est assez clairement ce que le journaliste laisse entendre. Mais le cotexte auquel il réagit dans l'immédiat correspond justement au point de vue opposé : Trittin affirme que l'attitude du SPD témoigne de son attachement à une coalition rouge-verte. Or l'emploi de *trotzdem* ici impliquerait de connecter l'énoncé avec son cotexte, ce qui voudrait dire que les propos de Trittin confirmeraient l'existence d'un malaise. Or c'est très exactement ce qu'ils ne font pas. Dans un tel contexte, il semble bien qu'*allerdings* vienne "remettre les compteurs à zéro" en indiquant que le journaliste abandonne au moins temporairement l'hypothèse d'un SPD se détournant des Verts pour se placer dans la perspective où l'option rouge-verte serait toujours privilégiée, de façon à en énoncer une implication directe, à savoir que dans ce cas le SPD ne tiendrait pas de congrès anticipé. Cela correspond effectivement au mouvement d'ensemble du texte, puisqu'il y a un changement de stratégie de la part du journaliste : toutes ses relances précédentes rapelaient des points de discorde et portaient du principe qu'il y avait un problème entre SPD et Verts ; il se place maintenant dans le cas de figure inverse (on peut y voir un début de raisonnement par l'absurde), et signale que tout ce qui précède est sans objet : on se place pour ainsi dire dans le cadre d'une expérience de pensée. Or cette expérience de pensée permet de dégager une implication contredite par les faits. Le mouvement argumentatif donc *allerdings* est le pivot n'est donc évidemment pas cantonné au groupe conjonctionnel, mais couvre au minimum tout l'énoncé.

Deuxième exemple :

- (14) BIECK : Es heißt ja, immer mehr Wähler würden ihre Entscheidung immer später treffen. Das Argument für späte Umfragen ist ja, dass diese Umfragen dann auch im letzten Moment noch mal eine Entscheidungshilfe bieten. Sehen Sie das auch so?  
 FALTER : Natürlich. Wähler entscheiden sich durchaus auch strategisch. Das ist ihr volles demokratisches Recht. Um sich aber strategisch entscheiden zu können, brauchen sie richtige Informationen. Wenn **allerdings** die Entscheidungen in der Wählerschaft erst sehr spät fallen, brauchen sie späte Informationen, denn aufgrund von früheren Informationen, die zehn Tage oder acht Tage alt sind, hätten sie eine falsche Basis und würden falsche strategische Entscheidungen treffen. (DR 200913-05)

Cet exemple est beaucoup plus simple et plus univoque que le précédent : rien dans le contexte amont ne va contre l'hypothèse que les électeurs se décident tard, bien au contraire. L'emploi de *trotzdem* serait parfaitement incongru et impliquerait un calcul sur les présupposés (pour ne pas dire les préjugés) d'un énonciateur ayant manifestement du mal à admettre l'idée qu'on puisse se décider tard alors qu'il n'est justement question que de cela ! La forme *allerdings*, en tant que marqueur d'un changement de point de vue, est par contre tout à fait appropriée. On a d'abord opté pour un cadre général : il faut avoir des informations pour voter stratégique. On se place ensuite dans un cas de figure particulier, la décision stratégique tardive. *Allerdings* signale que toute objection quant à cette décision et ses implications est au moins temporairement mise sous le boisseau. On peut bien sûr se demander si cet avertissement est bien nécessaire. C'est la suite de l'argumentation qui nous dit pourquoi l'énonciateur emploie une forme neutralisant des objections possibles : l'implication de cette expérience de pensée (là encore), c'est qu'il faut des informations de dernière minute, donc très exactement ce dont la légitimité démocratique (et déontologique, du point de vue d'un journaliste) est douteuse et constitue l'objet du débat. Les objections sont donc relativement attendues et puisqu'elles portent sur une condition nécessaire du cas de figure dans lequel on se place, le raisonnement sera préférablement introduit avec un "bouclier" signalant qu'on fait sciemment abstraction de toutes les critiques possibles. En ce sens, comme dans l'exemple précédent, l'apodose du raisonnement conditionnel est au moins

autant concernée par la protection d'*allerdings* que la protase : le bouclier couvrant les deux propositions et leur lien logique, on doit considérer qu'*allerdings* porte sur tout l'énoncé. On en trouve sans peine la confirmation dans le DeReKo :

- (15) Ich habe hier Vieles gesehen, vor allem unbelegte Änderungen im Artikel. Wenn **allerdings** etwas durch reputable Quellen belegt werden kann, dann sollte man nicht auf die "lahmarschige" Airbusseite warten. (DeReKo - WDD11/A01.69452)
- (16) Die Dinge, die ich nicht bearbeitet habe - ich glaube, es sind nicht viele - habe ich mit gutem Grund so<sup>50</sup> gelassen, weil ich sie für richtig erachte. Sollte ein anderer jedoch nicht meiner Meinung sein, ist er herzlich eingeladen, zu verbessern. Wenn **allerdings** ein großer Abschnitt komplett bearbeitet werden soll, wäre ich dem Nutzer sehr verbunden, wenn er mich vorher kontaktieren könnte. (DeReKo - WDD11/A22.01205)

Ces quelques faits de langue, outre qu'ils confirment qu'on ne saurait assimiler *allerdings* à un connecteur, nous renseignent sur deux aspects importants - et étroitement corrélés - du sémantisme d'*allerdings* : le dialogisme d'une part, l'appartenance au domaine de l'illocution d'autre part, en surplomb des rapports entre contenus. La conséquence est assez claire : si l'on considère que la notion de sémantisme de classe (fonctionnelle) a encore un sens, alors *allerdings* ne doit pas être rapproché des connecteurs mais des adverbiaux d'énonciation. En outre, la comparaison suggère que les connecteurs à proprement parler ne sont pas des items à polarité positive et conforte le sentiment qui se dégageait du test de la négation, à savoir que leur rapport parfois difficile à celle-ci n'est pas une affaire de connectivité mais plutôt de relation sémantique assimilable à la paire *lié / non-lié* utilisée pour les groupes conjonctionnels équivalents. Il s'agit là d'un sérieux indice pour sortir les adverbiaux connecteurs (au sens de *Konjunktionaladverbien*) de l'inventaire de l'appareil formel de l'énonciation. Ce faisant, puisque nous avons d'un côté, avec les vrais connecteurs, l'essentiel du contingent des adverbiaux à fonction connective non-licites en après-première place recensés par les auteurs du HDK, et que de l'autre, avec le pseudo-connecteur et vrai adverbial d'énoncé *allerdings*, l'un des représentants les plus éminents de l'ensemble des adverbiaux *nacherstfähig*, nous devons examiner l'hypothèse d'un rapport entre ces deux propriétés, qui serait de nature à faire mieux coïncider syntaxe et sémantique, dans le sens d'une syntaxe fonctionnelle.

Si l'on considère qu'*allerdings* se contente d'indiquer la validité de l'énoncé quoi qu'il en soit des autres propositions *a priori* susceptibles d'interférer avec cette question, on obtient assez vite les deux "interprétations" possibles en les déléguant à l'orientation argumentative de l'énoncé précédent : une lecture corroborative si les deux énoncés sont co-orientés, puisque *allerdings* permet alors d'élargir l'assiette sur laquelle reposait la première assertion en signalant que les objections envisageables n'entameront pas le cœur du propos, et une interprétation concessive si les deux énoncés divergent, puisque dans ce cas p n'a pas encore été affirmé et qu'en vertu du principe de pertinence (et de la relation adversative qui existe de toute façon entre les deux propositions), l'énoncé précédent est interprété comme une instance du point de vue concurrent dont on admet la validité sans pour autant en assumer les implications. Nous reviendrons sur l'analyse d'*allerdings* et sur l'opposition entre deux types de marqueurs dans le premier chapitre de la deuxième partie. Retenons pour l'instant simplement que la comparaison entre le comportement d'*allerdings* et celui de *trotzdem* suggère l'existence de deux classes de "connecteurs" qui se distinguent notamment par des propriétés différentes en termes de polarité et/ou de portée, et qui ne sont pas sans rappeler l'opposition entre connexion "analytique" et connexion "synthétique" chez Nølke.

1. Une classe de connecteurs à proprement parler (*dann, deshalb, trotzdem...*), pour lesquels

---

50. Original : *soi* ; nous corrigeons.

le comportement vis-à-vis de la négation semble davantage affaire de sémantisme individuel que d'appartenance à une classe fonctionnelle, comme pour les subordonnants, desquels ils peuvent être rapprochés. L'idée d'une différence qualitative entre emplois pragmatiques et circonstanciels, par exemple pour *deshalb* ou *dann*, semble douteuse, puisqu'elle se heurte à des cas indécidables qui en tout cas en synchronie font douter de l'intérêt qu'il y a à rattacher en bloc les connecteurs à l'ensemble des "marqueurs discursifs" ou autres "adverbiaux contextuels".

2. Une classe qu'on définira pour l'instant négativement comme celle des pseudo-connecteurs, avec par exemple *allerdings*, qui rejettent toute forme de polarité négative, donc pas seulement la négation, ce qui conduit également à questionner la pertinence de l'affirmation classique selon laquelle l'impossibilité de nier un marqueur discursif découlerait de l'impossibilité de les focaliser. Un premier trait sémantique ou fonctionnel positif que l'on pourrait isoler pour ces formes est leur rapport à la prise en compte d'une pluralité de cas de figure concurrents sur la scène de l'énonciation. Si fonction de liaison transphrastique il y a, il ne semble pas qu'elle soit affaire de jonction ou d'adjonction de contenus propositionnels ou d'états de faits entre eux ou l'un sous l'autre.

## Bilan et hypothèses

La notion de connecteur telle qu'elle est entendue par exemple dans le HDK et même après distinction avec les subordonnants recouvre donc une pluralité de situations qui, sur le plan sémantique et énonciatif, semblent radicalement hétérogènes. Dans ce qui va suivre, nous nous intéresserons aux "connecteurs" uniquement pour ce qui fait le plus problème dans leur inventaire : la présence de formes comme *allerdings*, *jedenfalls*, mais aussi *hingegen*, *andererseits*, *schließlich*, etc. qui ne participent que de façon adventice à la jonction transphrastique et aux mécanismes d'anaphore, et qui se distinguent radicalement des circonstanciels en ce que même la distinction entre adverbiaux liés et non-liés ne peut rendre compte de leur comportement. En effet, si les connecteurs au sens le plus strict du terme, ceux du type *trotzdem* ou *deshalb*, sont analysables en mobilisant les moyens de la syntaxe des constituants traditionnelle et peuvent sous certaines conditions être comparés à leurs cousins subordonnants, leur statut grammaticographique n'est finalement pas très problématique, et il n'est pas nécessaire d'en faire des représentants spécifiques de "l'appareil formel de l'énonciation", pas plus en tout cas que pour n'importe quelle autre forme anaphorique. Il en va tout autrement des pseudo-connecteurs, sous réserve qu'ils constituent une classe uniforme, puisqu'il semble bien que les propositions autres qu'ils inscrivent les énoncés dans le tissu énonciatif d'une façon toute autre, dont Zemb (1978, 211) peut nous fournir une première caractérisation :

On n'a de lexèmes S<sup>51</sup> que lorsqu'il s'agit de l'acte propositionnel, de l'assertion, et de ses traces ou cicatrices dans les propositions antérieures, on n'ose pas dire virtuelles, qu'elles soient entièrement reprises ou réduites à quelques éléments.

La formulation est encore floue mais Zemb procède ici à l'association fondamentale qui guidera notre réflexion sur ces formes : celle entre l'acte d'assertion qui construit la proposition comprise comme le produit d'un jugement<sup>52</sup> et l'insertion du nouvel énoncé dans le réseau

51. En 1978, Zemb ne parle pas encore de phème; c'est dans l'introduction au volume II de sa grammaire, paru en 1984, qui rebaptise ainsi le "champ stratégique", dont relèvent les "lexèmes S" (nous n'avons pas retrouvé l'origine de l'abréviation; sans doute s'agit-il justement de *s* pour *stratégique*).

52. C'est la variante zembienne, fortement imprégnée de logique aristotélicienne, de l'énonciation; la relation entre ce modèle et la tradition énonciative française semble toutefois directe, d'une part du fait de la participation de Zemb à des manifestations scientifiques comme le colloque de Nancy sur la modalité en novembre 1981, à l'initiative de Jean David et Georges Kleiber, avec notamment Bernard Pottier, Robert Martin, Marc Wilmet et Antoine Culioli, où il emploie la notion de phème trois ans avant la mise au point de 1984, et d'autre part

sémantique de l'énonciation qui l'englobe. Ce point est d'autant plus intéressant qu'en toute rigueur et si l'on prend Zemb au pied de la lettre, les connecteurs, dans la mesure où l'on voudrait leur assigner une place dans la trichotomie thème-phème-rhème, sont thématiques : outre que Zemb lui-même rejoint l'école de Prague pour inclure les formes anaphoriques dans le thème,<sup>53</sup> s'il n'y a pas de solution de continuité entre connecteurs et circonstants, on peut affirmer que les premiers sont comme les seconds des marqueurs méréonomiques de délimitation de l'univers de validité du prédicat (rhématique). Enfin, les connecteurs se placent normalement bien avant la négation. Nous aurions donc des connecteurs thématiques et des pseudo-connecteurs phématiques. Du même coup, nous pouvons envisager de reformuler positivement le champ de l'étude des "marqueurs discursifs à l'exception des joncteurs" comme une étude des marqueurs phématiques ou bien, pour reprendre le titre de la mise au point de 1984, une étude de "l'univers pluridimensionnel du phème,  $\Phi$ ". Cela inclurait : les "pseudo-connecteurs", en commençant par la classe (ou les classes) comprenant *allerdings, jedenfalls, schließlich, hingegen* etc ; les modalisateurs (*wahrscheinlich, angeblich* etc.) et appréciatifs (*leider, zum Glück, bedauerlicherweise...*), qui partagent certaines propriétés distributionnelles des précédents et relèvent par excellence du phème chez Zemb ; et par extension, au moins à la marge, les adverbiaux paradigmatiques (*auch, nur...*) et les particules modales (*ja, doch, schon, eben...*), comme cas-limites "d'adverbiaux contextuels" à la Nølke.

---

compte tenu de débats dans l'entourage de Fourquet à l'époque de la rédaction de la thèse d'État sur "les structures logiques de la proposition allemande", puisque Maurice Marache utilise la dichotomie thème-rhème avec un renvoi à Zemb dans sa propre *Syntaxe structurale*, d'obédience énonciative et fortement influencée par Guillaume ; Fourquet lui-même, dans plusieurs textes du début des années 70, donc de l'époque où se met en place le corpus zembien, a pris position pour une interprétation sémantique procédurale des catégories.

53. cf. le problème des compléments nominaux à l'accusatif ou au datif, thématiques quand ils sont définis, rhématiques sinon.



# Chapitre 2

## Théâtres d'opérations énonciatives

### 2.1 Un modèle énonciatif sans connecteurs

Les remarques précédentes suggèrent qu'il convient vraisemblablement de donner raison à Nølke quand il écrit que la plupart des marqueurs discursifs peuvent prendre une valeur connective de façon au minimum secondaire, mais qu'on n'a pas dit grand chose si on s'en tient là et qu'on les subsume sous une seule étiquette des "connecteurs". Nølke propose de réserver ce label à des formes adverbiales dont la fonction est intrinsèquement et principalement de relier des portions de texte, par opposition aux autres "adverbes contextuels". Ceux-ci, d'après Nølke, n'opèrent sur le texte en tant qu'ensemble défini par la paire cohérence/cohésion. Mais comment caractériser *positivement* les pseudo-connecteurs ? Il nous paraît intéressant pour commencer de présenter le modèle proposé par Paillard (Paillard 2009, Paillard 2011), qui présente l'intérêt d'écarter ouvertement la notion de connecteur de sa typologie des marqueurs discursifs, tout en s'inscrivant résolument dans le genre des démarches opérationnelles, où il est l'une des rares tentatives de taxonomie complète.

#### 2.1.1 Prise en charge et scène énonciative

L'approche de Paillard découle d'une mise au point de Culioli sur la notion de force assertive en 2001. Quoiqu'il ait joué un rôle majeur dans l'introduction de la notion de "prise en charge" en français vers 1970, Culioli a en effet, dans ses travaux récents, davantage mis l'accent sur ce que "je" fais quand "j'asserte". La réponse serait :

Si j'asserte p, c'est que "je tiens à dire que (je sais/crois/pense que) p est le cas".

Paillard reprend cette définition (insérée dans le reste du système culiolien avec ses positions énonciatives abstraites) pour en déduire une typologie des opérations dont les marqueurs discursifs seraient la trace. Il s'agit pour lui de produire une classification méthodique et systématique, qui avait jusque-là été absente du corpus culiolien. À partir des divers moments de cette définition, Paillard pose plusieurs concepts ou groupes de marqueurs discursifs. Nous ne reviendrons pas pour l'instant sur les "modalisateurs", définis comme une classe de marqueurs d'inadéquation (fr. *genre, en gros*, angl. *like, kind of...*), dont la différence avec les "mots du dire" (*cf. infr.*) n'est, en tout cas pour l'allemand, pas évidente, et dont l'étiquette, d'un point de vue strictement terminologique, est hautement problématique pour un germaniste puisqu'elle est déjà prise pour désigner *wahrscheinlich, vermutlich* etc., dont les équivalents français ne figurent d'ailleurs pas dans la taxonomie de Paillard.

En partant de la notion de *dire / je tiens à dire*, Paillard dérive une catégorie de *mots du dire*, par lesquels l'énonciateur se livrerait à des commentaires épilinguistiques sur son énonciation (*si j'ose dire, je veux dire, ...*), travaillant par là la différence entre son dire et son dit.



Mais le moment le plus novateur de l'analyse de Paillard est structuré autour de *que p est le cas* : p serait donc la tentative d'expression d'une représentation que l'énonciateur se fait d'un état du monde.

Paillard pose ici deux types d'opérations : celle qui consiste à caractériser à *quel titre on peut dire que p est le cas*, et celle qui "travaille l'altérité p/p'". Cette deuxième opération correspond aux "particules énonciatives". En pratique, si l'on s'en tient à une interprétation de p et p' comme des contenus propositionnels dans une perspective traditionnelle, la définition apportée et les exemples proposés (comme *tout de même* ou justement *quand même*) ne paraissent pas permettre une distinction nette entre les connecteurs *stricto sensu*, qui semblent bien relever de cette classe, et les particules modales, auxquelles Paillard fait expressément référence et qui semblent effectivement tout indiquées pour marquer cette coexistence sur une "scène énonciative" de plusieurs propositions concurrentes.<sup>1</sup> Le lien entre ces deux classes est d'ailleurs tout sauf absurde, puisque bien des connecteurs, notamment adversatifs ou concessifs, mettent en jeu des règles d'inférence ou un calcul sur les attentes dérivées du cotexte amont, quitte à la contrecarrer ensuite. L'hétérogénéité radicale des particules modales et des connecteurs est flagrante en allemand pour des raisons qui tiennent en fait essentiellement à la morphosyntaxe :

- les connecteurs sont des constituants occupant souvent la première position de l'énoncé assertif, où ne peuvent figurer les particules modales ;
- ils contiennent bien souvent un morphème anaphorique et les particules, jamais ;
- enfin, le cas spécifique de *doch*, qui peut figurer dans plusieurs classes qu'il est intuitivement assez facile d'identifier occurrence par occurrence, plaide pour une distinction assez ferme entre connecteurs et particules.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette opposition et sur *doch*, mais nous pouvons tout de suite nous tourner vers deux exemples qui illustrent cette différence nécessaire entre deux emplois que Paillard réunirait sans doute sous l'étiquette de "particule" :

- (1) Die FDP hatte ja die Einsetzung eines Untersuchungsausschusses verlangt. Wir werden jetzt eine solche Untersuchung bekommen durch unseren Ausschuss für bürgerliche Freiheiten, wobei es uns in allererster Linie natürlich darum geht zu fragen, genau ob diese Sache, die Herr Pofalla ausgeschlossen hat, nicht **doch** erfolgt ist, nämlich, ob es zu Grundrechteverletzungen europäischer und dadurch auch deutscher Bürgerinnen und Bürger. (DR 030913-01)

Dans ce premier exemple, *doch*, qui se trouve en-deçà de la négation *nicht*, remplit une fonction de connecteur à peu près assimilable à *trotzdem* : le fait que Ronald Pofalla (alors directeur de cabinet d'Angela Merkel) nie la possibilité d'un espionnage des citoyens par la NSA avec l'aval du gouvernement allemand serait apparemment une raison pour penser que cet espionnage n'a pas eu lieu (rappelons ici que le locuteur est un allié libéral d'Angela Merkel au Parlement). Si l'on se place dans le cas de figure où l'on examine tout de même cette hypothèse, il faut alors annuler l'inférence que l'on peut tirer du cotexte gauche, et c'est ce que font les connecteurs "concessifs" dont paraît ici relever *doch*.

- (2) Ja, also, ich muss Ihnen sagen, bis vor Kurzem hätte ich auch gedacht, dass unser Dorf vielleicht irgendwann nicht mehr auf der Landkarte sein wird. Aber durch diesen Trend, dass viele polnische Bürger sich sozusagen auf der deutschen Seite ein neues Zuhause aufbauen, hat sich das, glaube ich, in unserem Dorf wie auch in den anderen Dörfern

---

1. Paillard (c.p.) distingue en fait deux types de "particules", selon que p' y est ou non identique à une portion de texte q réalisée dans le contexte gauche. En pratique, il nous semble que les particules appelant cette présence explicite de "l'autre" dans le contexte de gauche sont des connecteurs au sens des *Konjunktionaladverbien*, tandis que les autres s'apparentent plus aux particules "énonciatives" (Fernandez-Vest 1994) ou "modales".

verändert. Ja, die Einwohnerzahl wird natürlich nicht größer, weil **doch** viele junge deutsche Jugendliche, Kinder, Auszubildende da sind, die dann in die größeren Städte ziehen. (DR 090913-02)

Ce second exemple est tiré d'une interview sur la revitalisation de certains villages du Brandebourg par des immigrants polonais, alors que la population germanophone diminue comme c'est souvent le cas dans les zones rurales de l'ancienne RDA. Ces données, et en particulier l'exode des jeunes, sont connues et même présumées puisqu'en pratique elles relèvent du cliché sur ces zones rurales. Rien dans le cotexte gauche ne va contre l'idée qu'effectivement, les jeunes germanophones s'en vont : on n'a pas affaire à un connecteur concessif, mais bien à la particule modale servant à rappeler une information d'arrière-plan dont on a l'impression que l'interlocuteur est en train de la perdre de vue ; ici, le maire du village pense sans doute que le journaliste exagère un peu la mesure de cette revitalisation et rappelle un fait qui n'est pas contradictoire avec ce qui précède, mais complémentaire.

Pour le français ou l'anglais, la pertinence de cette distinction entre connecteurs et particules est peut-être moins évidente, en l'absence notamment de critères syntaxiques permettant d'isoler les particules des lexèmes "pleins". Sur le plan sémantique, ce rapprochement peut aussi se justifier. Ainsi, Thurmair (1989) attribue parfois un trait connectif aux particules (*eben* par ex.). en outre et comme le relève Waltereit (2006), les premiers travaux de Blakemore (Blakemore 1987) et ceux de König à sa suite (König 1991, König 1997)<sup>2</sup> tendent à assimiler ces deux types, en tout sur le plan du signifié opérationnel. Pour en revenir aux particules énonciatives de Paillard, lui-même semble hésiter entre ces deux lectures, que l'on pourrait dire respectivement "connective" et "intersubjective". Son analyse de *tout de même* et *quand même* nous paraît tirer assez nettement vers les connecteurs et les systèmes de relations logiques entre contenus, mais l'article original de 2009 porte davantage une discussion très fine de phénomènes d'ajustement entre l'énonciateur et la position qu'il attribue à son image du co-énonciateur, via la paire culiolienne S0/S1.

Reste enfin que dans un cas comme dans l'autre, au moins un mode de construction de l'altérité p/p' reste en un peu suspens, à savoir la réaffirmation de la validité de p par opposition à p' où p' serait une solution concurrente à p dans un même paradigme identifiable en contexte - c'est-à-dire les cas de figure où le travail de l'altérité prend la forme d'un commentaire du choix paradigmatique. Par exemple et en première approximation, *auch* sert à construire p comme ajout à une solution p' préconstruite, *nur* sert à construire p comme valide à l'exclusion d'un préconstruit p'... on voit par là que les notions mobilisées par Paillard semblent pouvoir s'appliquer aux opérations de focalisation, dont il n'est pourtant question nulle part dans les deux articles cités. Or il s'agit là d'un troisième type de "travail" représentant l'altérité de façon encore plus manifeste que les deux modes évoqués jusqu'à présent. Du même coup, les particules de focus disparaissent de l'inventaire proposé par Paillard ; au demeurant et à ce stade, la disparition des particules comme celle des connecteurs présente un intérêt heuristique réel, puisqu'elle nous pousse à reconstruire ces concepts sur une base neuve et par opposition à d'autres classes elles-mêmes bien définies, au lieu de les présumer ou de les envisager pour elles-mêmes. Ne perdons toutefois pas de vue le fait que le commentaire du choix paradigmatique, l'explicitation du lien argumentatif ou logique entre des contenus censés correspondre à des états de fait et l'ajustement intersubjectif sont bien trois opérations différentes, quand bien même elles pourraient déteindre l'une sur l'autre. Il faudra donc en tirer des conséquences, et probablement augmenter le nombre de classes prises en compte.

2. Pour le français, il faudrait sans doute mentionner Luscher (1989) pour un travail pionnier sur l'analyse des marqueurs discursifs dans une perspective pertinentiste.

## 2.1.2 Mots du Discours et notion de point de vue

### 2.1.2.1 La "partialité" et son marquage lexical

Venons-en à l'opération de caractérisation du *titre auquel "je" pose que p est le cas*. Cette opération serait marquée par une classe à laquelle Paillard réserve l'étiquette de Mots du Discours (MD). Cette classe se divise en deux sous-ensembles, dont les étiquettes varient d'un article à l'autre (Paillard 2009, Paillard 2011, Franckel & Paillard 2008). Nous prendrons les plus transparentes. D'un côté, nous avons les "MD catégorisants", qui en français sont essentiellement des adverbes en *-ment* détachables à l'initiale, du type *malheureusement*, *évidemment* ou  *finalement*. On peut d'ailleurs se demander ce qu'il en est d'une forme comme *franchement*, qui pourrait aussi bien relever des "MD catégorisants" que des "mots du dire". Toujours est-il que l'emploi d'un MD catégorisant vise à signifier au coénonciateur quel statut on accorde à p, ou si l'on veut, comme quoi l'on prend p : comme quelque chose de malheureux, comme une évidence, comme une conclusion... La validité de p n'est absolument pas entamée, elle est pré-supposée, d'où le fait que Paillard parle parfois de "MD garants", en ce sens que leur apparition renforce leur degré d'assertivité. En allemand et au simple vu de cette description, il serait très tentant de rapprocher cette classe de celle des appréciatifs, notamment certains emplois des marqueurs en *-erweise*, là encore une classe de "lexèmes S" n'ayant *a priori* rien à voir avec la connexion.

Le second sous-ensemble est celui que Paillard appelle tout à tour l'ensemble des "MD point de vue" et des "MD point de perspective". Il s'agit d'un ensemble assez hétéroclite qui regroupe des formes comme *en fait*, *d'ailleurs*, *en réalité*... Précisons que *point de vue*, initialement, n'est pas à prendre au sens qu'il a chez Ducrot, Paillard le précise expressément.<sup>3</sup> Pour Paillard, l'idée est que tout contenu n'est jamais qu'une caractérisation partielle et partielle d'un état censé du monde. Cette classe de MD aurait pour fonction de caractériser la partialité, à la fois au sens de *partial* (en spécifiant le rapport entre moi et mon dit, si l'on adopte une perspective centrée sur l'énonciateur, ou le biais caractérisant le dit si l'on opte plutôt pour une perspective centrée sur l'énoncé) et au sens de *partiel* (en indiquant à quel aspect des choses on se cantonne, au détriment des autres). D'une façon ou d'une autre, serait-on tenté d'écrire, c'est toujours une question d'angle d'attaque, d'où les termes "point de vue", "point de perspective". Paillard reconnaît expressément à ces marqueurs une forme de contrastivité inhérente et latente, dans la mesure où construire un point de vue singulier c'est toujours l'opposer, d'une part, à la multitude des autres points de vue singuliers possibles, et d'autre part, au point de vue général. Pourtant, il n'est pas ouvertement question ici d'un "travail de l'altérité", sans doute parce que le point de vue autre n'est ici construit qu'en creux. Notre hypothèse est qu'*allerdings*, comme en français *en tout état de cause*, correspond à un marqueur de "partialité", et donc à ce que Paillard un mot du discours de point de perspective. En employant ces formes, on caractériserait le dire comme faisant abstraction de tout détail anecdotique, par opposition latente à des énonciations possibles, peut-être en partie justes ou pertinentes, mais trop pointillistes pour être prises en considération à ce stade de l'échange.

### 2.1.2.2 Combien de classes de "Mots du discours" ?

- L'appel au réel : Quel statut pour *eigentlich*, *wirklich*, *tatsächlich* ?

---

3. Pour une mise au point plus générale sur les problèmes terminologiques liés à l'emploi du mot "point de vue", on se reportera utilement à Rabatel 2003. Nous verrons un peu plus loin qu'à défaut d'adopter la définition de Ducrot, il semble souhaitable de modifier celle de Paillard.

L'exemple archétypal choisi par Paillard pour les "MD point de vue" est *en réalité*. La fonction de ce marqueur est double. Bien sûr, il caractérise p comme représentatif d'un point de vue construit *sub specie realitatis*, mais il jette aussi, par contraste, l'ombre d'un doute sur les points de vue concurrents, qui se voient ainsi dévalués, présentés comme points de vue autres que celui de la réalité. Les mécanismes de cohésion et de cohérence à l'œuvre dans l'interprétation du discours font le reste, et dans bien des cas, mais pas toujours, c'est l'énoncé précédent qui est interprété comme ledit point de vue dévalué. Il en va exactement de même pour toute une classe de marqueurs de l'allemand, les "adverbes modaux" de Métrich, généralement classés parmi les modalisateurs, et qui construisent le point de vue d'accueil comme représentatif d'une certaine espèce du vrai ou du réel qu'il convient d'opposer aux autres : *eigentlich*, *wirklich* ou *tatsächlich*. De fait, il ne viendrait à l'esprit de personne de qualifier *eigentlich* ou *wirklich* de connecteur.

Et pourtant, comme l'a brillamment montré Métrich (2006), tous ces marqueurs impliquent indubitablement la mise en opposition de deux plans, l'énoncé où figure *wirklich* ou *tatsächlich* étant mis en contraste avec des solutions concurrentes qui peuvent être dessinées en creux mais dont Paillard a lui-même montré à propos d'*en réalité* qu'elles pouvaient être identifiées à l'énoncé précédent selon l'enchaînement argumentatif du texte. Reprenons ici l'analyse de Métrich, à laquelle nous ne voyons, à ce stade en tout cas, rien à objecter :

- *wirklich* : le point de vue d'accueil est celui du réel-réel par opposition au réel-apparent (*Sein* vs. *Schein*, Métrich 2006, 316).
- *tatsächlich* : le point de vue d'accueil est celui du réel-factuel (*real*) par opposition au (réel-)figuré (*erdacht*).

De la même manière, on peut raisonnablement proposer pour *eigentlich* une opposition entre réel-profond et réel-superficiel.

### • Quelle cohérence pour la classe des marqueurs de point de vue ?

À côté de *en réalité*, Paillard mentionne aussi *au final*, *en effet*, *d'ailleurs*, qui eux correspondent directement à nos "pseudo-connecteurs" : *schließlich*, *nämlich*, *übrigens*. On peut bien sûr se demander dans quelle mesure il est justifié de réunir ainsi sous une même étiquette, fût-ce via deux sous-classes différentes, des marqueurs si différents que *en réalité*, *en fait* ou *wirklich*, *tatsächlich* etc. d'un côté, et *en effet*, *d'ailleurs*, *en tout état de cause*, *enfin* (ou *allerdings*, *jedenfalls*, *freilich*, *nämlich*, *schließlich* et autres pseudo-connecteurs...) de l'autre. De plus, il pourrait être difficile de tenir à l'écart les "vrais" modalisateurs si l'on inclut dans l'analyse des formes comme *eigentlich* et les "adverbes modaux" de Métrich. Nous considérons pour notre part que ces divergences réelles et sur lesquelles nous reviendrons en temps et en heure ne doivent pas masquer les points communs aux deux classes, non seulement en syntaxe, mais aussi en sémantique : à chaque fois, pour les MD point de vue "pseudo-connectifs" comme pour les MD point de vue "modaux", les points de vue sont posés en s'opposant en creux à ce qu'ils ne sont pas ; la construction d'un point de vue a pour effet immédiat de faire entrer sur la scène énonciative un point de vue symétrique, antagoniste, vis-à-vis duquel il s'agit de prémunir le point de vue d'accueil en expliquant à quel titre celui-ci reste valide. L'opération est la même pour *eigentlich* et pour *allerdings*. Où est la différence ? Elle tient essentiellement au fait qu'avec *eigentlich*, l'énonciateur opte pour une opposition entre deux niveaux de réalité et/ou pertinence à des fins d'immunisation du point de vue d'accueil, tandis que *allerdings* construit une opposition radicale entre un point de vue inattaquable et l'ensemble des données supplémentaires mobilisables, privées en bloc de toute forme de pertinence, mais sans qu'il y ait "appel" à un principe justificateur comme le principe de réalité. L'opération de base est la même, c'est le mécanisme de légitimation de la disjonction des points de vue qui change.

## 2.2 Connecteurs, marqueurs discursifs, particules modales

Nous avons déjà mentionné en passant différents travaux de Diane Blakemore sur l'anglais, les propositions de König sur les particules modales de l'allemand qui en sont inspirées, et avons fait allusion à la porosité de la frontière entre particules modales et connecteurs, telle qu'elle se manifeste dans ces travaux.

### 2.2.1 Propositions de Blakemore et notion de marqueur discursif

Blakemore a beaucoup publié sur les marqueurs discursifs depuis 1987 et est l'une des pionnières de l'application de la théorie de la Pertinence à l'analyse de formes linguistiques particulières et a elle-même contribué de façon importante à l'évolution de la théorie, puisque ses travaux ont joué un rôle majeur dans l'établissement de la distinction entre signification conceptuelle et signification procédurale, qui a été reprise par Sperber et Wilson ultérieurement. Le titre de son premier ouvrage (Blakemore 1987 est *Semantic Constraints on Relevance*, et ce titre résume bien l'intuition profonde qui structure tout son travail : les "marqueurs discursifs" (*discourse markers*) "encodent" <sup>4</sup> des signifiés "procéduraux", c'est-à-dire des instructions relatives à l'interprétation contextuelle du propos (qui relève lui d'une signification "conceptuelle"). Rappelons que dans la théorie de la Pertinence (Sperber & Wilson 1986), le langage est d'abord vu comme une stratégie de communication ostensive-inférentielle en contexte : il permet d'adresser des signaux à un tiers, afin de générer chez lui des inférences relatives à ce que le locuteur veut dire et *in fine* à ce qu'il veut tout court. Dans ce modèle, chaque signal peut générer une multitude d'inférences, et l'interprétation est d'abord une affaire de sélection contextuelle des inférences sur la base d'un principe de pertinence. Le principe général de cette sélection est un principe de pertinence, au sens de la maxime du même nom chez Grice (1975), mais ce principe s'appuie sur d'autres facteurs, et notamment la répartition putative du savoir, envisagée non comme un *Common Ground* à la Stalnaker avec sa régression à l'infini de croyances sur les croyances mais comme un jeu sur le caractère "mutuellement manifeste" ou non de telle ou telle information. Plus généralement, cette dimension "manifeste" ou non de telle ou telle information joue bien sûr un rôle majeur dans l'interprétation des signaux inférentiels, puisque c'est aussi à l'aune de ce qu'on pourrait aussi appeler la saillance ou l'accessibilité en contexte de telle ou telle représentation que le principe de Pertinence va jouer. <sup>5</sup> Blakemore s'intéresse aux marqueurs discursifs comme à des formes imposant des contraintes interprétatives supplémentaires, des sortes de méta-signaux permettant de signaler le travail inférentiel à mettre en œuvre pour interpréter convenablement ce qui relève du contenu conceptuel. C'est l'idée fondamentale de la "signification procédurale", qui vise à englober dans le domaine de la sémantique des phénomènes que la tradition pragmatique anglo-saxonne assignait aux domaines de l'illocution, de la sémantique non-vériconditionnelle ou de la monstration (par opposition à la représentation). Du fait de son caractère instructionnel, il est toutefois possible, comme cela a été relevé par la suite par Sperber et Wilson et reconnu par Blakemore, d'intégrer bien d'autres choses dans ce domaine de la signification procédurale, et notamment toutes les phénomènes relevant de l'indexicalité <sup>6</sup>. Dans son ouvrage de 2002, qui est à notre connaissance son dernier livre sur le sujet, Blakemore résume cette vision en une phrase :

Expressions such as *after all*, *but* or *so* do not encode a constituent of a conceptual representation (or even indicate a concept), but guide the comprehension process so that the hearer ends up with a conceptual representation. (Blakemore 2002, 90-91)

4. La métaphore du code étant elle-même fortement critiquée en théorie de la Pertinence, ce terme doit vraisemblablement être pris dans un sens faible équivalent à "marquant".

5. Pour une mise au point à ce sujet, on se reportera à Sperber (2013)).

6. L'opposition conceptuel / procédural rejoint donc la paire représentation / monstration, mais cette fois au sens de Bühler.

Il est intéressant de noter que pour elle, les marqueurs discursifs ne sont pas des opérateurs mais bien des marqueurs, c'est-à-dire des *traces d'opérations*.

Let us look at what goes on in a non-attributive example involving but :

(7) *Sheila is rich but she is unhappy.*

The hearer is intended to perform an inferential computation involving the explicit content of the utterance and accessible contextual assumptions which results in a conceptual representation. In Wharton's (2001) terms, this conceptual representation is not encoded by but, but is activated by it in the sense that it encodes information about the inferential route the hearer should take in order to arrive at the intended conceptual representation. (...) This inferential route is such that the hearer of (7) arrives at a conceptual representation which contradicts the assumption in (8).

(8) *Sheila is happy.*

However, the speaker can assume that her utterance will achieve relevance in this way only if she assumes that (8) is manifest to the hearer. And so it will be - provided that the hearer can derive it from the first segment of the utterance and accept it as true (or probably true). Since (8) is only deducible from the first segment of (7) given the contextual assumption in (9), the speaker's use of but makes it mutually manifest that she believes that (9) is amongst the assumptions manifest to the hearer.

(9) *All rich people are happy.* (Blakemore 2002, 92-93).

Les opérations en jeu portent sur des inférences tirées des signaux (= des énoncés) précédents. Dans ses premiers travaux, Blakemore distingue trois types de signifiés procéduraux inférentiels susceptibles d'être portés par des marqueurs discursifs, qui tombent donc en trois grandes classes sémantiques (Blakemore 2002, 95) :

1. "Autoriser la dérivation d'une implication", c'est-à-dire générer une inférence.
2. "Renforcer une supposition (*assumption*) existante" : il s'agit ici de valider une inférence déjà latente, par exemple parce qu'elle va dans le sens de règles de dérivation elles-mêmes reconnues.
3. "Mener à la contradiction et à l'élimination d'une supposition existante", c'est-à-dire que les signaux antérieurs pouvaient générer une inférence qui n'est pas celle que l'on souhaite. Le nouvel énoncé a donc le statut d'ajout contredisant une représentation susceptible d'être entretenue par l'autre et qu'il convient par conséquent d'éliminer.

En anglais, *but* est l'expression la plus générale du troisième cas de figure. Blakemore s'attache longuement à montrer que cette description suffit à rendre compte de tous les emplois du marqueur discursif, ce qui n'est le cas ni des interprétations en termes de concession ni en termes d'ajout, précisément parce que chacune de ces interprétations échoue à intégrer les occurrences les plus typiques de l'autre. On retrouve ici un postulat qui fait de Blakemore une représentante éminente du minimalisme sémantique : la réduction de la signification d'un marqueur à une opération dont il est la trace doit permettre de modéliser tous ses usages.

Nous écrivons que *but* est "l'expression la plus générale du troisième cas de figure", car comme Blakemore le reconnaît elle-même (p. 98), cette tripartition n'épuise pas la description sémantique des marqueurs discursifs. D'une part, elle n'est pas assez détaillée et bien des marqueurs réalisent ces trois opérations de façon plus spécifique. On pourrait dire, en ce sens (et même si Blakemore ne le fait pas explicitement), que *but* est l'hypéronyme de sa classe, mais qu'il a des hyponymes, tous les marqueurs généralement regroupés sous les étiquettes de concessivité, contradiction ou adversativité. Mais surtout, ce n'est pas là le seul type de méta-informations que ces formes peuvent "encoder". En particulier, Blakemore s'attache à montrer par l'analyse successive de *but*, *however* et *nevertheless* que l'hyponymie n'est pas qu'une affaire

de spécificité de l'opération, mais aussi de restrictions de sélection.

Par exemple, *however* ne peut être employé sans un signal *verbal* en amont (alors qu'on peut réagir par *but* à n'importe quel type de stimulus si celui-ci est révélateur d'une intention communicative), et surtout il ne peut correspondre à un mouvement de protestation ou d'objection. La supposition qu'il écarte, d'une part, s'inscrit dans le fil d'une argumentation qu'il s'agit plutôt de contrebalancer que d'invalider en bloc (Blakemore 2002, 118 ; 122)<sup>7</sup>. S'agissant des restrictions de sélection, l'exemple le plus clair est celui de *nevertheless*. Le marqueur *nevertheless* implique que la représentation validée et celle contrecarrée forment une sorte de paradigme (c'est notre formulation) de réponses *concurrentes à une même question* (Blakemore 2002, 128) ; il n'est bien sûr pas interdit de penser ici aux phénomènes de contraste et d'opposition entre solutions concurrentes que semble mettre en jeu *allerdings* dans certaines constructions croisées dans le premier chapitre.

### 2.2.2 Application aux particules modales de l'allemand (König 1997)

Ekkehard König a d'abord consacré aux particules modales un chapitre de son ouvrage sur les particules de focus (König 1991, 165-176), afin d'éclaircir la différence fonctionnelle claire qu'il fait entre ces deux ensembles de formes. Comme nous l'avons déjà signalé, sa vision des particules de focus est très proche de celle de Nølke. Son analyse des particules modales, *a contrario*, leur assigne une fonction proche de celle des marqueurs discursifs chez Blakemore, à laquelle il se réfère. Ce chapitre a ensuite servi de base à une publication ultérieure (König 1997), plus développée et en allemand. Dans la mesure où l'accord entre ces deux textes est total, nous citerons indifféremment l'un et l'autre. L'analyse de König, dans les deux textes, s'ouvre par un diagnostic de l'état de la recherche qui conserve une large part de sa valeur aujourd'hui encore, malgré évidemment l'existence d'exceptions importantes (König mentionne lui-même Doherty 1985 et Jacobs 1991) :

1. Aspekte der Bedeutung des Kontextes, in dem eine Partikel vorkommt, werden häufig der Partikel selbst zugeschrieben.
2. Die Suche nach einer Gesamtbedeutung der Partikel wird häufig zu schnell zugunsten der Annahme von Polysemie aufgegeben.
3. Die Analyse der Bedeutung von Modalpartikeln ist nur selten in eine Theorie des Verhältnisses von Satzbedeutung und Äußerungsbedeutung eingebettet, in der einzelne Beobachtungen ihren Platz finden.
4. Eine detaillierte Beschäftigung mit den Gebrauchsweisen einer einzelnen Partikel versperrt häufig den Blick für die generellen Eigenschaften der gesamten Klasse. (p.59)

En creux, c'est un programme qui se dessine, auquel nous allons souscrire :

1. Les critiques 1 et 2 sont complémentaires, et constitutives du minimalisme sémantique : en distinguant la contribution du contexte syntaxique, sémantique et pragmatique de la particule du signifié propre de celle-ci, on augmente les chances de pouvoir identifier un signifié fondamental invariant rendant compte de l'ensemble des emplois de la particule.

---

7. Nous donnons ici notre propre interprétation argumentative, pour le coup très proche de la notion de concessivité, du jugement final de Blakemore (*op.cit.*, p.122) : *It does not simply encode the information that the hearer is expected to follow an inferential route which results in the contradiction and elimination of an accessible assumption A, but also that there is a restriction on the context in which this cognitive effect is derived. Specifically, it restricts the recovery of this effect to contexts which include assumptions which carry a guarantee of relevance accepted by the speaker and whose cognitive effects do not include the elimination of A.*

2. La troisième critique invite à insérer l'analyse des mots du discours (et en particulier des particules) dans une théorie générale de (la sémantique de) l'énonciation comme production contextuelle de l'énoncé.
3. La quatrième critique, enfin, nous invite à utiliser l'analyse d'items individuels **comme un moyen** en vue d'une meilleure appréhension du sémantisme de classe, qui doit devenir l'enjeu central de la recherche.

König fait figurer dans la liste des critères définitoires de la classe des particules modales, outre les faits classiques comme l'incapacité à occuper le *Vorfeld* ou à être focalisées, l'absence de signification lexicale :

[Modalpartikeln] haben keine lexikalische Bedeutung und liefern keinen Beitrag zur Proposition, die durch den entsprechenden Satz ausgedrückt wird. (König 1997, 58)

Le texte en anglais mentionne uniquement l'absence de contribution au contenu propositionnel (König 1991, 166), mais c'est la même idée générale qui inspire son propos : le signifié des particules modales n'est pas conceptuel, il est procédural. Plus précisément, les particules seraient porteuses d'"instructions métapragmatiques" relatives aux modalités d'interprétation de l'énoncé et à son insertion dans un réseau d'inférences. On retrouve trois grands types d'opérations correspondant de près ou de loin à la tripartition de Blakemore : la gestion des contradictions ; la modulation de la force de l'énoncé ; l'établissement de connexions inférentielles avec le contexte, notamment amont.

Ainsi, *ja* ne sera pas analysé comme marqueur de consensus entre participants de l'acte de langage comme c'est le cas dans la majeure partie des travaux sur le sujet, mais comme indice de l'existence d'une base inférentielle forte. En contexte, cela implique le plus souvent que l'information soit immédiatement accessible et/ou vérifiable par l'autre. Du même coup, elle est présentée comme évidente, manifeste ou incontestable, ce qui aboutit à l'effet de consensus évoqué le plus souvent. Du côté du marquage de la contradiction à l'intérieur de l'espace énonciatif, c'est bien sûr *doch* qui est mis en avant : la particule ne serait ni une affaire de reproche ni un signe que l'allocuté connaît déjà l'information. Ces deux interprétations sont elles-mêmes contradictoires, et ne peuvent être conciliées qu'avec l'idée que *doch* marque de l'allocuté ignore quelque chose qu'il était censé savoir. Cette glose nous amène donc à l'idée d'une contradiction dans le *Common Ground*, qui est privilégiée par König : *doch* serait une invitation à détecter et à éliminer une contradiction dans le *Common Ground*, élimination qui se fait bien sûr au profit du nouvel énoncé. Enfin, *auch*, en lien avec ses emplois comme particule de focus, serait un indice de connexion invitant l'allocuté à interpréter le nouvel énoncé à l'aune des données informationnelles déjà saillantes.

L'article de König se présente comme une esquisse restreinte à l'assertion ; le principal point à régler, notamment pour qui défend le minimalisme sémantique, est le fait que pour certaines particules, les trois types d'opérations proposés par Blakemore semblent se mélanger, ce qui pose problème si l'on se place dans la perspective d'une taxonomie. Ainsi, *wohl* peut être interprété à la fois comme un marqueur de consécution inférentielle (c'est l'interprétation que nous défendons dans Modicom 2012) ou comme un marqueur d'affaiblissement illocutoire. König semble ici privilégier une interprétation où l'un des traits (l'affaiblissement) est dérivé du premier (le fait que la nouvelle information soit le produit d'une inférence). *Schon* est parfois un marqueur de renforcement mais c'est aussi l'indice d'une contradiction possible. Sans doute serait-il là encore possible de dériver l'effet de renforcement de la volonté de maintenir l'énoncé contre des éléments contradictoires. Mais dans ce cas, cette dimension de force assertive n'est-elle pas un phénomène toujours dérivé de l'un des deux autres ? Ne risque-t-on pas alors d'assimiler trop de particules à trop peu de valeurs ?



## Bilan

L'intuition fondamentale présidant aux travaux de Blakemore, de König ou de Luscher (1989) est donc que les marqueurs discursifs doivent être traités comme des signaux instructionnels encadrant l'interprétation de chaque énoncé par l'allocutaire, sur le plan de l'articulation d'ensemble de l'échange et de l'orientation argumentative à donner au propos. Plus précisément et au moins à certains endroits, ces formes ne sont pas traitées comme des opérateurs mais comme des traces ou des indices d'opérations mentales réalisées en amont et qui devront être reconstitués pour l'interprétation. Par ailleurs et malgré leur ancrage très fort dans les théories pragmatiques et leur ontologie traditionnelle, ces théories ne recourent pas en première instance aux participants de l'acte de langage lorsqu'il s'agit de proposer une description de la signification de telle ou telle forme singulière.<sup>8</sup> Il suffit pour s'en convaincre de comparer la description de *ja* ou *doch* par König et celle par Weydt. Cette comparaison illustre également l'intérêt de cette mise à distance de l'acte de langage dans la perspective du minimalisme sémantique : en faisant aussi peu intervenir le locuteur empirique (et son interlocuteur) que possible, l'analyste se prémunit contre la tentation de projeter dans la description sémantique d'une forme des traits relevant des intentions ponctuelles des locuteurs dans les exemples examinés. La description faisant abstraction des locuteurs se situe d'emblée à un niveau d'abstraction et de généralisation suffisants pour espérer satisfaire le catalogue d'exigences formulées par König. La limite de cette démarche est plutôt à trouver dans un point soulevé par Waltereit dans son ouvrage sur la notion d'*Abtönung*. D'une part et comme nous l'avons déjà relevé, l'application proposée par König pour les particules modales ne permet pas de bien rendre compte de nuances de sens entre particules voisines. En un sens, ceci n'est pas un gros problème, dans la mesure où on peut y voir un agenda de recherche à poursuivre : rien ne permet *a priori* d'exclure que l'on puisse atteindre un degré suffisant de granularité dans ce cadre théorique. Le vrai problème est plutôt l'attention privilégiée accordée aux phénomènes de liaison textuelle, qui prête le flanc à des reproches de "connectivisme" excessif, en particulier si l'on suit Nølke dans son analyse de la connectivité "synthétique", extrinsèque, par opposition à la connectivité "analytique", intrinsèque.

Weiterhin bleibt unklar, was denn das Besondere an Modalpartikeln gegenüber argumentativen Konnektoren ist. Man hat intuitiv den starken Eindruck, dass Modalpartikeln eine andere Funktion als argumentative Konnektoren haben, wenn sie ihnen auch nicht unähnlich sind. (Waltereit 2006, 21)

Pour Waltereit, la fonction des particules modales n'est pas une affaire d'instructions (procédures) encadrant l'interprétation, mais une modification du type illocutoire, comme le proposait déjà Jacobs (1991). Il propose donc de traiter l'*Abtönung* comme une catégorie sémantico-pragmatique universelle, qui peut être exprimée par divers moyens (lexicaux, prosodiques, syntaxiques...). Parmi ces moyens figure le recours à une particule énonciative (*Diskurspartikel*), terme qui chez lui correspond à une nature (*Wortart*, p. 18). *Abtönungspartikel* est donc une fonction qui existe dans plusieurs langues. En allemand, les items qui peuvent être qualifiés ainsi présentent une série de caractéristiques formelles qui n'ont pas nécessairement vocation à se retrouver dans d'autres langues. Cette classe spécifique, Waltereit lui réserve l'étiquette de *Modalpartikeln* (*loc. cit.*). Pour lui, les particules modales se distinguent des autres particules énonciatives notamment parce que leur fonction est totalement indépendante de la structuration textuelle et relève strictement de l'*Abtönung*, qui est une opération *modale* de mise en perspective d'un énoncé et un seul. Waltereit adopte une théorie de la modalité comme macro-catégorie pragmatique dont la paternité revient à Givón (1994) : la modalité est une modulation

8. Cela s'explique largement par la position particulière de la théorie de la Pertinence dans le champ pragmatique, puisque Sperber & Wilson (1986) se montrent assez critiques vis-à-vis de la notion d'acte de langage et plus généralement du rameau Austin/Searle de la pragmatique.

de la prise en charge en même temps qu'un calcul sur les réactions de l'allocutaire au vu du degré de validité et/ou de pertinence que j'alloue moi-même à mon propos. En ce sens, le point de vue adopté n'est pas si différent de celui de Ducrot, Blakemore ou König. La différence est que c'est justement au niveau de l'acte de langage, mis à l'écart par les analyses précédemment citées, que cette opération de modalisation est située. Les particules modales, en particulier, sont bien des modificateurs d'illocution, et cette modification du type illocutoire est définitoire de la notion d'*Abtönung*. Waltereit l'écrit très explicitement à propos de *ja* :

Im Fall der Modalpartikel *ja* in einer Assertion wird die normalerweise für Assertionen geltende Bedingung aufgehoben, dass der propositionale Gehalt nicht sowieso schon bekannt ist. *Ja* hat den Effekt zu signalisieren, dass der Sprecher den propositionalen Gehalt der Behauptung als für den Hörer bekannt annimmt und dass der Sprecher somit Einverständnis zu seiner Assertion voraussetzt. Der Sprecher kann so eine Behauptung machen, für die die normalerweise geltende Bedingung, dass ihr propositionaler Gehalt unbekannt oder nicht selbstverständlich ist, *nicht* gilt. (Waltereit 2006, 73)

L'exemple allemand privilégié de Waltereit, celui à partir duquel il explore les nuances de l'*Abtönung*, est justement *ja*. Nous ne pouvons donc pas totalement exclure qu'il y ait un léger biais induit par le choix de cette particule, mais à première vue, il semble bien que le retour à l'acte de langage s'accompagne d'une lecture plus franchement "intersubjective" ou dialogique de ces particules que chez König, par exemple. C'est vers cette corrélation supposée entre intersubjectivité et acte de langage que nous allons maintenant nous tourner.

## 2.3 Ajustement et altérité

En tout état de cause et pour continuer à nous exprimer en termes searliens, la présence ou non d'une particule et plus encore le choix de celle-ci sont de nature à modifier radicalement les conditions de félicité de l'énoncé selon des critères clairement épistémiques, puisque l'enjeu semble bien être (au moins en partie) la répartition du savoir entre les participants de l'acte de langage.<sup>9</sup> Ainsi, *ja* (p) marque de l'avis général non seulement que p est connu des deux participants, mais que cette connaissance réciproque est elle-même connue. Pour reprendre les termes de l'analyse stalnakérienne, p n'est pas ajouté au savoir mutuel, mais y figurait déjà. On le voit bien dans les deux exemples suivants, tirés d'un ancien corpus et qui relèvent tous les deux de l'expression de vérités générales supposées universellement connues, presque de maximes.

- (3) Wir versuchen eben, durch eine intensive Ausbildung an vorhandene Initiativen anzuknüpfen. Die Menschen haben **ja** immer ihre Häuser gebaut. (DLF 12.07.2010)

Dans ce premier exemple, il s'agit d'exemplifier une expression générale ("vorhandene Initiativen") en appelant à une représentation triviale. Dans le deuxième (ci-dessous), la maxime sert à justifier d'avance la question. Il s'agit de rappeler une prémisse notoire pour procéder à un enchaînement (en l'occurrence, de la question de la reconnaissance du droit à l'eau à celle de son opposabilité juridique).

- (4) Recht haben und Recht bekommen sind **ja** immer zweierlei; ist denn das Recht auf sauberes Wasser jetzt in Zukunft auch einforderbar? (DRK 29.07.2010)

---

9. Une version préliminaire et plus étendue de cette section a paru en 2014 dans la revue *élis* sous le titre *Les théories de la prise en charge au prisme des particules modales de l'allemand* (Modicom 2014).

### 2.3.1 Ajustement intersubjectif et identité de l'énonciateur-source

#### 2.3.1.1 Grice et Davidson

Nous allons tenter, dans ce qui suit, de discuter quelques propositions sur les problématiques de Théorie de l'Esprit et/ou d'ajustement intersubjectif telles qu'elles ont pu être appliquées aux particules modales de l'allemand. Tournons-nous pour commencer vers la notion de *Fremdbewusstseinsabgleich* (Leiss 2008, Abraham (2010), Abraham & Leiss (2012)), que nous proposons de rendre en français par Théorie de l'Ajustement Intersubjectif (TAI), cette notion d'ajustement intersubjectif étant à la fois relativement répandue en linguistique énonciative et non-terminologisée jusqu'à présent. La source de cette théorie est triple : d'une part, les auteurs se placent dans le sillage des travaux sur la Théorie de l'esprit ; d'autre part, ils reprennent les conclusions des approches fondées sur le concept de pertinence (König 1997, Gast 2008,). Enfin, ils se réclament de la théorie du triangle épistémique esquissée par Davidson (2001). Il convient, pour apprécier la différence entre cette perspective et les approches néo-gricéennes, de commenter la différence entre leurs postulats philosophiques respectifs. Tant Stalnaker que Sperber & Wilson (1986) travaillent dans le cadre d'une théorie inférentielle de l'interprétation basée sur une radicalisation des positions esquissées par Grice dans ses *William James Lectures* et reprises notamment dans Grice (1975). Leur problème commun est la communication de contenus cognitifs et la réflexion sur les mécanismes d'inférence de ces contenus.

Le Principe de Coopération de Grice, présent à l'arrière-plan de toutes les théories d'inspiration pragmatique, concerne quant à lui les lois régissant les mécanismes d'interprétation. Toute violation entraîne des "implicatures", qui génèrent des interprétations autres que celle(s) prévue(s) par le code que partagent les interlocuteurs. Pour Grice, l'enjeu était essentiellement d'obtenir une loi de dérivation permettant de générer les interprétations observables en contexte sans autre matériau que le code linguistique conventionnel. En d'autres termes : générer l'interprétation informelle sur la base des contenus sémantiques conventionnels et des opérations de la sémantique formelle. Cette approche est vigoureusement contestée par Sperber & Wilson (1989, 55-62), mais leur problème reste d'une certaine façon le même : comment fonctionnent les mécanismes inférentiels régissant l'interprétation d'un signal tel que, par exemple, un énoncé ?

À la lecture des textes de Davidson consacrés au "Principe de Charité" qui fonde sa théorie de l'intersubjectivité de la prise en charge, il est extrêmement tentant d'y voir un doublon du principe gricéen de coopération. Mais le problème de Davidson n'est pas le même : le philosophe américain, qui travaille sur les conditions de possibilité d'une vérité objective, considère que la notion même de contenu objectif implique conceptuellement la possibilité d'une reconnaissance intersubjective de ce contenu, une condition qui n'est à son tour concevable que sur la base d'une communication entre individus. Le principe de charité n'est pas un principe régissant les mécanismes d'interprétation de signaux, c'est une suite de postulats nécessaires pour pouvoir communiquer sur un contenu objectif. C'est une norme qui détermine la possibilité d'une vérité "à la troisième personne". L'enjeu du débat Grice/Davidson (ou du non-débat, puisqu'il n'y a semble-t-il pas eu d'échange direct entre les deux théoriciens) dépasse largement le cadre des sciences du langage, et à plus forte raison de ce travail. Il est néanmoins crucial de retenir que les deux principes se situent à des niveaux d'analyse différents, en l'occurrence l'interprétation d'un signal conventionnel par opposition aux conditions de validité d'un contenu propositionnel objectif.<sup>10</sup> S'agissant des acteurs qui réalisent ces opérations, on peut dire qu'une théorie gricéenne ou néo-gricéenne est une théorie pragmatique mettant en jeu des locuteurs, tandis qu'une théorie davidsonienne est une théorie sémantique et mettant en jeu des agents épistémiques.

10. Au demeurant, ce point ne vaut pas adhésion de notre part au propositionalo-centrisme de la théorie de Davidson, partagé d'ailleurs avec les modèles pragmatistes.

### 2.3.1.2 Application à la description de *ja*

L'intuition fondamentale de la TAI est que derrière l'assignation à une proposition du statut de contenu objectivement valide, il y a le calcul de l'attitude épistémique de deux instances : une "première personne" et une "deuxième", une sorte de partenaire de pensée sans la reconnaissance duquel le contenu n'est que subjectivement valide. La modalité est vue comme une macro-catégorie incluant l'évidentialité et cette négociation épistémique intersubjective. Dans cette macro-catégorie modale qui en allemand comprend également les adverbess appréciatifs, les modalisateurs (adverbess épistémiques de phrase) et les verbess modaux épistémiques, les particules modales marquent la distribution du savoir et de la prise en charge entre les différents participants de l'acte de langage. La notion de prise en charge doit donc être comprise de façon différenciée : la macro-catégorie de l'épistémicité se subdivise en une série d'opérations et de relations modales ou évidentielles. L'assignation d'une valeur objective à une proposition ne relève d'ailleurs pas nécessairement du domaine du savoir, mais par exemple aussi de ceux de la conjecture ou de l'attente (pour une discussion des rapports entre ces catégories, cf. Lazard 1999). Pour reprendre l'exemple de *ja*, selon une version orthodoxe de la TAI, on obtient la glose suivante :

*Ja* :

1. +croit(EGO, p)
2. +croit(TU, p)

Parfois, cette répartition est tout à fait explicite, comme dans l'exemple suivant (cf. "das wissen Sie besser als andere").

- (5) Ist in Deutschland möglicherweise auf der anderen Seite das Problem da, dass die Politik in gewisser Weise wieder zu viel auch reinredet in bestimmte Entscheidungen ? Stuttgart 21, *das wissen Sie besser als andere*, ist durch die Politik **ja** irgendwann im ganz kleinen Kreis entschieden worden. Dann gibt es so Trassen, eine Trasse heißt die Bernhard-Vogel-Trasse, weil die Bahn dann gezwungen worden ist, dann noch in Erfurt vorbeizufahren, was eigentlich nicht wirklich wirtschaftlich ist. Also ist der Politikeinfluss in gewisser Weise auch wieder zu groß bei uns ? (DR 170813-01)

Précisons que l'allocutaire est le ministre écologiste des transports du Land de Baden-Württemberg, et que la discussion porte sur les difficultés et les erreurs stratégiques récentes de la Deutsche Bahn. Il est donc effectivement très bien placé pour savoir quel poids les responsables politiques locaux peuvent avoir sur les décisions du groupe, en particulier du fait de son rôle majeur dans la contestation du projet de réaménagement de la gare de Stuttgart ("Stuttgart 21"), auquel le journaliste fait immédiatement allusion. De prime abord, ce type de description ne va pas sans poser problème. Il faudrait tout d'abord relever le cas de certains emplois de *ja* que d'aucuns identifient comme une particule exclamative spécifique. Ainsi, les énoncés exclamatifs disposeraient de leur propre inventaire de particules modales, *ja*, *aber* et *vielleicht*. Doit-on pour autant tabler sur une polysémie de *ja* ? On peut se le demander au vu de certains emplois exclamatifs, tel ce jugement peu amène sur le zèle d'un collègue, jugement qui ne fait pas forcément appel à la notion de savoir partagé...

- (6) Der ist **ja** nur eine faule Sau !

Nous avons proposé ailleurs (Modicom 2012) de résoudre ce problème en donnant une interprétation plus stricte de la TAI, fidèle à ses fondements théoriques : ce ne sont pas des sujets parlants endossant la responsabilité de l'acte de langage qui évaluent la validité objective du

contenu, mais des agents épistémiques.<sup>11</sup> L'instanciation des rôles épistémiques en participants de l'acte de langage se fait selon le type d'énoncé.<sup>12</sup> Par exemple, elle est inversée entre l'affirmation, où c'est le locuteur qui est la source primaire du savoir et où l'interlocuteur est son partenaire, et l'interrogation, où la source du savoir, dès lors que le locuteur pose une question, est *a priori* du côté de l'interlocuteur. Si l'on choisit, en suivant Olbertz (2012), de distinguer l'exclamation, type illocutoire relevant de la fonction expressive du langage, et la surprise ou mirativité, catégorie épistémique (à plus forte raison si l'on souscrit comme nous à sa subsumption sous la notion d'évidentialité/médiativité, comme déjà proposé par Lazard), il n'est pas contradictoire d'affirmer que le *ja* exclamatif indique bel et bien un consensus entre les deux rôles épistémiques, la spécificité de l'exclamation étant précisément qu'en tant que type illocutoire expressif, elle replie les deux rôles l'un sur l'autre et les fait jouer tous les deux par le locuteur.

### 2.3.1.3 L'exemple de *wohl*

Par ailleurs, d'autres (Zimmermann 2008) ont également relevé le cas de *wohl* (< *wohl*, "bien"), particule généralement considérée comme un cas-limite d'adverbe de phrase, puisqu'elle est censée être un marqueur de faible prise en charge et signaler le caractère hypothétique et incertain de la proposition. Quelques études de corpus (Modicom 2012, Hauman & Letnes 2012) suggèrent pourtant que *wohl* aurait plutôt une valeur évidentielle (en l'occurrence, marquer l'origine inférentielle de la proposition). Il arrive même que *wohl* soit associé à une prise en charge forte, ce qui suggère que l'effet de mise en doute est une implicature fréquente mais nullement systématique, comme c'est justement le cas pour les marqueurs évidentiels. Il apparaît donc que *wohl* est un marqueur inférentiel laissant ouverte l'acceptation de p par le partenaire épistémique : l'agent infère p et considère que p est également inférable par le partenaire. Mais comme le signale Zimmermann – et c'est le point qui nous intéresse ici – il semble bien que le sémantisme de *wohl* ne puisse être appréhendé de façon stable qu'en se référant à un "point de référence épistémique"<sup>13</sup>, c'est-à-dire l'instance dont l'état de savoir sert de base au calcul, et que cette instance épistémique s'instancie différemment d'un type de phrase à l'autre.

Nous constatons tout d'abord que le point de référence épistémique de *wohl* dans les phrases déclaratives est le locuteur (cf. Abraham 1991). Cela signifie que *wohl*, dans les phrases déclaratives, exprime un doute de la part du locuteur. Les choses changent dans les phrases interrogatives. Ici, le point de référence épistémique de *wohl* est indéterminé dans la mesure où il ne s'agit pas du locuteur seul. Bien plutôt, une phrase interrogative contenant *wohl* indique que l'allocutaire peut ne pas apporter de réponse catégorique, ou que l'on a un doute quant à sa capacité à apporter une telle réponse. Zimmermann (2008) cite ainsi l'exemple des "questions de professeur", où le sujet parlant part du principe que son interlocuteur (l'élève) n'a pas forcément la réponse.

(7) Was ist **wohl** die Hauptstadt von Tansania? (ex. Zimmermann 2008)

Métrich et al. (2002, IV.343) citent quelques exemples authentiques plus clairs que celui de Zimmermann.

11. Nous laisserons pour l'instant de côté la question de savoir s'il s'agit d'énonciateurs à la Ducrot, c'est-à-dire de voix abstraites associées à un contenu, du locuteur ducrotien en tant que personne assumant la responsabilité du propos, du *principal* de Goffman ou de toute autre instance définie dans tel ou tel cadre théorique. On se reportera à Waltereit (2006, 62-69) pour une discussion sur Ducrot et Goffman.

12. Nous reviendrons dans la quatrième partie de ce travail sur la question de savoir s'il faut plutôt parler de "type d'énoncé", de "type de phrase" ou de "type locutoire", et ce qu'il faut entendre par là.

13. Gutzmann (2015b) parle du "juge épistémique".

- (8) [...] vor allem die geistige Anstrengung der Leute, die sich einen Häftling mit Handschellen vorknöpfen und rätseln : Was hat der **wohl** angestellt, der sieht doch ganz normal aus ? Getötet ? Gestohlen ? Drogen ? Alte Frauen ? (*loc. cit.*)

Ainsi, la citation suivante nous semble bien illustrer la glose des auteurs selon qui dans une interrogative partielle en *wohl* "ce qui est demandé n'est pas une information factuelle mais un avis, une opinion" (*op. cit.*, 342). On pourrait ajouter que cette demande prend parfois l'aspect d'une interrogation délibérative, c'est-à-dire n'appelle pas forcément de réponse catégorique (Fernandez-Bravo 1993, 209). En d'autres termes : dans l'interrogation en *wohl* comme dans l'assertion, c'est celui des deux interactants que le type d'énoncé désigne comme normalement détenteur du savoir qui se voit cette fois désigné comme le porteur de simples conjectures. Le point de référence de *wohl* est toujours le détenteur putatif du savoir. La polarité est ainsi renversée entre une question et une affirmation. Pour produire une description unifiée de la sémantique de *wohl*, il faut donc avoir des pôles du triangle définis non comme les participants de l'acte de langage, mais comme des rôles épistémiques qui doivent ensuite s'instancier en un ou plusieurs locuteurs empiriques. Lorsque nous parlons d'un agent épistémique pourvu d'un partenaire, il faut comprendre "celui qui assigne une valeur de vérité objective à un contenu" (nous l'appellerons l'**évaluateur**) et "celui sur l'assentiment duquel le premier se fonde pour objectiver ce qui n'est au départ qu'un jugement subjectif" (nous l'appellerons le **ratifieur**). L'évaluateur peut tout à fait être l'allocutaire, et le ratifieur, le locuteur. C'est même toujours ce qui se passe dans une question autre que rhétorique. L'intérêt de ces deux exemples est de montrer qu'une approche en termes de rôles épistémiques du type de la TAI est en fait plus économique qu'une approche reposant sur l'appel direct aux participants de l'acte de langage, ou qui se situerait en aval de la prise en charge. Il nous semble donc préférable d'instaurer une forme de polyphonie modale et énonciative en amont.

## 2.3.2 Les relations entre propositions se suffisent-elles à elles-mêmes ?

### 2.3.2.1 Scène énonciative et *Common Ground*

Le dialogisme semble donc relocalisé au niveau des rôles épistémiques au détriment de l'approche pragmatique traditionnelle mettant en scène un locuteur surplombant le message dans lequel il "encoderait" un contenu prédéterminé. De ce fait, la TAI présente une certaine similitude (au-delà de notre choix de traduction...) avec l'approche culiolienne d'une linguistique de l'énonciation où le sujet serait "dans" la langue et dans le sens, et non au-dessus ni à côté, comme ce fut longtemps le cas en pragmatique. C'est aux points communs et aux différences entre ces deux modèles (TAI et approche énonciative) que sera consacrée la présente section. Qu'en serait-il donc d'une approche des particules modales dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives ? Nous discuterons ici le modèle proposé par Paillard (2009), qui repose sur la notion de "scène énonciative". Dans ce modèle, on distingue plusieurs types de marqueurs discursifs, dont une classe de "particules énonciatives" qu'il assimile, dans une note de bas de page, aux "*Abtönungspartikeln* de l'allemand", c'est-à-dire aux particules modales dans la vision non-épistémique défendue notamment par Weydt (1969). Les particules énonciatives du français sont pour Paillard des items comme *tout de même*, *quand même*, *d'ailleurs*. Selon lui, les particules énonciatives marquent le repérage de la proposition p par rapport à l'ensemble des autres propositions disponibles sur la "scène énonciative", c'est-à-dire d'une part l'arrière-plan (les prémisses) de l'échange mais aussi d'autre part (et principalement) les propositions concurrentes, les alternatives possibles. Selon la particule employée, ces alternatives seront actualisées ou pas, situant ainsi la proposition dans un réseau d'oppositions. "Elles travaillent l'altérité p/p'" (Paillard 2009, 123). Il convient de noter que la notion d'agent épistémique (évaluateur) n'a guère plus de sens ici que celle de participant à l'acte de langage, puisque l'analyse des

particules énonciatives ne fait intervenir que le réseau des propositions concurrentes et complémentaires – il n'en va d'ailleurs pas nécessairement de même pour tous les marqueurs discursifs, puisque les "mots du dire" peuvent être rapportés à un "vouloir-dire" du locuteur. Mais dans le cas des particules, l'altérité des propositions entre elles se substitue à l'intersubjectivité. Plus exactement, celle-ci n'est pas exclue, mais elle fait figure de variable contextuelle. La variation des valeurs en discours est imputée aux différents modes de donation de *p'* en contexte, et la projection sur "l'espace  $S1 / S0$ ", qui permet de construire l'ajustement intersubjectif dans le cadre de la théorie de Culioli, n'est qu'une configuration possible parmi d'autres.<sup>14</sup> La question de l'incarnation des points de vue devient alors sans objet puisque la description est fondée sur l'opposition des propositions et ne se sert de l'énonciateur que dans l'acception non-empirique préconisée. Dans cette perspective, la glose d'une particule ne met donc pas en jeu JE et TU, mais uniquement *p* et *p'*. Prenons un exemple avec *ja*. Pour cette particule, on pourrait proposer la glose suivante :

*ja* : absence d'alternative : tout *p'* différent de *p* et susceptible de rentrer en opposition avec *p* est neutralisé.

Concrètement, on peut appliquer cette définition à un exemple comme le suivant :

- (9) Ich denke so – ich meine, man ist nicht völlig hilflos, man muss hier versuchen, was man kann, aber wenn Kräfte in dem Land Unvernunft haben, nicht miteinander reden, keine Dialogbereitschaft dort vorhanden ist, dann kann man auch die Köpfe nicht so zusammenschlagen, dass sie dann Vernunft haben und miteinander dann eine Lösung finden. Und das ist der klassische Fall hier : Die Muslimbruderschaft verweigert sich jedem Dialog, und Mursi hat **ja** in seiner Zeit mit einem Wahlrecht gewonnen, das nun wirklich Demokratie hohnspricht, er hat eine Verfassung durchziehen wollen, indem andere Kräfte keine Rolle spielen, eine rein islamistische Angelegenheit. (DR 170813-02)

Une description en termes de "savoir d'arrière-plan" ne poserait pas de problèmes particuliers ici : l'interview a lieu durant les journées insurrectionnelles faisant suite au putsch de l'été 2013 en Égypte. Les "épisodes précédents" de la crise, et notamment les manifestations-monstres contre le président Moursi dans les jours précédant l'intervention de l'armée, ont été très largement couverts par les médias. À bien des égards, les critiques adressées ici aux Frères Musulmans et à l'ex-président issu de leurs rangs ont donc valeur de rappel. Mais de ce fait, on peut aussi considérer que ces contenus notionnels ne rencontrent aucune contradiction sur la scène énonciative. Cette caractérisation épouserait même assez bien le mouvement argumentatif du locuteur, puisque l'énoncé en *ja* est un exemple à l'appui d'une thèse (Mursi et les Frères Musulmans sont co-responsables de l'aggravation de la crise du fait de leur sectarisme) qui a déjà été affirmée, et même affirmée comme évidente : "das ist hier des klassische Fall". Il n'y a donc en théorie plus aucune place pour d'éventuels contre-arguments. Cette définition de *ja* est donc à bien des égards tout à fait complémentaire de la première, qui passait par un critère de notoriété du contenu.

On peut également noter que ce type d'approche a trouvé des équivalents chez certains sémanticiens issus de la mouvance (néo-)gricéenne, à commencer par König (1997). Cela n'est pas très étonnant si l'on tient compte du fait que l'héritage de Stalnaker en linguistique est finalement peu lié à sa théorie de la présupposition pragmatique (Stalnaker 1974), et que ce qui en a été retenu est d'abord la notion de *Common Ground* conversationnel défini comme l'ensemble des propositions mutuellement accessibles aux participants de l'échange à un instant

14. Nous remercions Denis Paillard (c.p., février 2016) pour cet éclaircissement.

t. Ce qui n'était au départ qu'un outil au service d'une démarche néo-gricéenne est devenu une approche à part entière, où les participants de l'acte de langage sont certes toujours présents, mais relégués au second plan au profit de l'étude de la structure logique du *Common Ground* lui-même, c'est-à-dire des relations entre les propositions constituant le savoir mutuel. Mais il n'en demeure pas moins que ces théories fonctionnent sensiblement sur les mêmes présupposés ontologiques que les approches gricéennes traditionnelles. Le contenu sémantique est supposé fixé en amont de l'acte illocutoire, est ensuite censément "encodé" et transmis à un interlocuteur à qui incombe la tâche de décodage - contrairement, donc, à ce qui se passe chez Paillard ou Culioli, où l'on part du principe d'une élaboration continue et conjointe du dire et du dit, sans faire du contenu propositionnelle une donnée à encoder. Il est d'autant plus intéressant de relever que la structure de l'analyse en termes d'opposition de contenus propositionnels est sensiblement la même.

### 2.3.2.2 Étude de cas : *doch*

König (1997) propose de voir en *doch* (< *doch*, "pourtant") le marqueur d'une "contradiction dans le *Common Ground*". *doch(p)* signale que l'interlocuteur ne partage pas l'opinion *p* alors que selon le locuteur, il devrait savoir que *p* est le cas. Cela signifie que *doch* indique l'apparition d'une contradiction à l'intérieur de l'ensemble des propositions censées constituer le savoir mutuel, l'interlocuteur venant d'ajouter une prémisse *z*<sup>15</sup> incompatible avec une proposition *p* censée déjà appartenir au *Common Ground*. La particule *doch* est donc le marqueur du rappel à l'ordre : le locuteur rappelle à son destinataire que *p* préexiste à *z* et est vraie, contrairement à *p'*, sa solution alternative qui procéderait de *z*. La particule semble donc destinée à marquer me rappel à l'ordre : un comportement quelconque (*z*) de la part d'un des interactants active *p'*, or le cotexte gauche (*q*) devrait entraîner *p*; la présence de *p'* sur la scène énonciative (par la faute du partenaire!) est donc indéfendable.

(10) Das Deutsche Institut für Wirtschaftsforschung hat jetzt in dieser Woche vorgerechnet, dass eine typische Familie mit gutem Einkommen 840 Euro im Jahr spart mit dem Familiensplitting, das jetzt kommen soll, Familien mit geringem Einkommen dagegen nur 300 Euro und Hartz-IV-Empfänger kriegen wieder mal gar nichts. Ist das denn wirklich gerecht?

GEIS : Das ist aber auch falsch gerechnet. Vor allen Dingen sind die Voraussetzungen ja noch gar nicht festgelegt. Wir müssen erst mal den Gesetzentwurf abwarten. Es ist ja **doch** gar nicht so. Das wird einfach so hingeworfen und irgendeine Prämisse wird dann vorausgesetzt, und dann kommt man zu dem Ergebnis im DIW, dass das Familiensplitting nur die Reichen fördere, nicht aber die Armen berücksichtige. Das ist falsch! (DR 060913-02)

On voit dans cet exemple que le locuteur, en construisant un énoncé en *doch*, prend le contrepied d'une prémisse défendue ou acceptée par un tiers et que lui juge non seulement irrecevable, mais trivialement fausse puisque contredisant une proposition notoirement vraie. Ici, il s'agit pour le responsable politique de disqualifier une étude à charge contre une mesure de son programme en dénonçant ce qu'il estime être la méthode suivie par les experts. D'après lui, ces experts considèrent que l'on peut mener une étude sur les conséquences d'une mesure législative alors même que les détails de sa mise en œuvre ne sont pas connus. Présenté comme cela, le propos est manifestement absurde : le locuteur peut donc se fendre d'un "es ist ja doch gar nicht so" signalant le caractère trivialement faux de la prémisse sur laquelle se fonde le raisonnement

15. Nous notons cette prémisse *z* et non *q*, car nous allons utiliser *q* pour symboliser le cotexte gauche dans les emplois de *doch* comme connecteur. Or avec *doch* particule, lorsque le cotexte gauche joue un rôle, c'est parfois un rôle de soutien à *p*. *z* n'est pas forcément réalisé dans la chaîne parlée...



opposé.

L'opposition entre *doch* particule modale et *doch* connecteur est à la fois fine et assez facile à identifier. La particule *doch*, comme *ja* et les autres particules modales, est soumise à un certain nombre de restrictions syntaxiques qui ne s'appliquent pas au connecteur et permettent d'isoler ces deux emplois et d'étudier leurs contextes d'usage respectifs. Dans les emplois en position préverbale, où on a nécessairement affaire au connecteur, sa sémantique paraît centrée sur la notion de lien logique, en l'occurrence de nature adversative : j'énonce  $p$  en activant l'opposition de  $p$  à  $p'$ , cette alternative étant actualisée sur la scène énonciative du fait de la présence manifeste de  $q$ , qui devrait entraîner  $p'$ . Nous pouvons reprendre ici l'exemple déjà cité :

- (11) Die FDP hatte ja die Einsetzung eines Untersuchungsausschusses verlangt. Wir werden jetzt eine solche Untersuchung bekommen durch unseren Ausschuss für bürgerliche Freiheiten, wobei es uns in allererster Linie natürlich darum geht zu fragen, genau ob diese Sache, die Herr Pofalla ausgeschlossen hat, nicht **doch** erfolgt ist, nämlich, ob es zu Grundrechtverletzungen europäischer und dadurch auch deutscher Bürgerinnen und Bürger. (DR 030913-01)

*doch* adversatif :

1. il y a  $q$  tel que  $q \longrightarrow \neg p$  (ici : il y a une déclaration du secrétaire d'État compétent en la matière qui exclut la violation de droits civiques fondamentaux par les services secrets)
2. or  $p$  (ici : il y a une présomption sérieuse que ces violations ont bien eu lieu)

Si l'on revient à la particule modale, il faut également s'intéresser à ses emplois en-dehors de l'assertion, où la différence avec le connecteur devient criante. Ainsi, il est d'usage d'affirmer que *doch* particule, dans les contextes injonctifs en général et notamment à l'impératif, marque une forme d'impatience ou de reproche face à la mauvaise grâce du destinataire. On doit à Zimmermann (2011) une analyse unifiée des deux emplois de la particule (en contexte assertif/en contexte injonctif) par la notion de "violation des présomptions d'arrière-plan". Si l'on prend le point de vue canonique opposant deux participants à l'acte de langage dans une situation d'assertion, cela signifie que si j'emploie *doch(p)*, je reproche à l'autre de faire fi de ce qu'il devrait déjà savoir. En d'autres termes,  $p$  appartenait déjà à la scène énonciative, d'où l'idée d'une « contradiction » à l'intérieur même de celle-ci ou du *Common Ground* (König 1997 ; Gast 2008 ; Egg 2010). S'agissant des ordres, il est d'usage, notamment chez les auteurs cités, de relever une préférence pour l'emploi de *doch* dans des cas où l'ordre est répété, ou bien où l'on considère que son application relève de l'évidence. L'autre, c'est-à-dire, dans notre terminologie, le ratifieur *in spe*, ne fait donc pas ce qu'il sait parfaitement devoir faire. En voici un exemple frappant - très long, mais c'est justement sa longueur qui le rend frappant, puisque la maxime de comportement bafouée par la personne à qui s'adresse l'énoncé injonctif est justement celle qui veut que l'invité laisse de temps à autre le droit à l'intervieweur de prononcer ne serait-ce qu'un mot.

- (12) LOHMANN :Nicht alleine, aber sie [Merkel] ist diejenige, die natürlich diese Partei schon in gewisser Weise der Entgeisterung preisgegeben hat und die dazu geführt hat, dass wir eine CDU haben, von der man nicht mehr sagen kann, warum sie den Buchstaben C noch trägt. Wissen Sie, ich ä wohne in Nordrhein-Westfalen. Ich bedauere es sehr, dass ich nicht die CSU wählen kann in Nordrhein-Westfalen. Bei der CSU kann man noch merken, dass es dort Politiker gibt, die sich auch trauen, in der Öffentlichkeit und in der Partei entsprechend christliche Positionen der Belastbarkeit, der Freiheit und der Verantwortung zu markieren. Das ist in der CDU nicht mehr der Fall. Da gab es

zwar Lippenbekenntnisse, man möge sich doch einbringen und die konservativen, die wertkonservativen, die aufgeschlossenen konservativen Persönlichkeiten seien sehr willkommen, aber es waren Lippenbekenntnisse.

Und wenn Sie sich vielleicht daran erinnern : Vor drei oder vier Jahren gab es eine ä Klausurtagung der CDU und dann hat man innerhalb der Partei und auch aus der Partei heraus signalisiert, na ja, das Stammklientel, die=die Kernwählerschaft, die müssen wir nicht so unbedingt ä ernst nehmen, die wählen uns ohnehin, da müssen wir auch gar nichts machen, das ist verschwindend wichtig. Das wurde alles damals gesagt. Ich bin ja der Ansicht, dass eine Partei breit aufgestellt sein muss, aber wenn das ä erkennbar katholische Profil, was zu einer ökumenischen Partei dazu gehört, wenn das nicht gewollt ist und wenn dieses nicht zur Breite einer demokratischen Volkspartei zählen soll, dann muss ich sagen, dann habe ich ein Problem mit dieser Partei.

Glauben Sie mir : Mir ist der Austritt aus einer Partei, die ich seit vier Jahrzehnten unterstützt habe, nicht leicht gefallen, wahrlich nicht leicht gefallen, aber ich halte es für konsequent und ehrlich, das zu tun, wenn man äm feststellt, dass es nur einen diffusen und unberechenbaren Pragmatismus gibt und keinen ethischen Kompass mehr in dieser Partei. Und= das bedauere ich.

Ich setze sehr auf junge Leute. Die Junge Union macht mir häufig Mut, da wachsen ganz andere Politikerprofile nach, die auch noch nach christlichen Inhalten fragen, und ich glaube, dass sich diese Partei in einigen Jahren auch entwickeln kann. Aber wissen Sie, wenn eine Partei - und Sie haben nach Angela Merkel gefragt -, wenn eine Partei nur noch gewissermaßen eine, ja wie soll man es sagen, inhaltsresistente Ich-AG an der Spitze hat, dann ist das zwar auf der einen Seite die Volksgarantin, aber auf der anderen Seite ist sie auch die Sterbegarantin für die Partei. Denn wenn diese einzige Aktie irgendwann mal wegfällt - und das wird irgendwann der Fall sein -, dann wird diese Partei ins Nichts fallen, in sich zusammenfallen, weil sie eben ohne diese Aktie nicht stehen kann, und das ist mir zu wenig.

Es braucht Inhalte, die erkennbar sind, die ä transportierbar sind, die ä mit Köpfen verbunden werden können, und das fehlt mir. Es tut mir leid, aber ich glaube, dass es wirklich eine ganz konsequente und klare Entscheidung ist, dann auch dieses Kapitel zu beenden. Noch mal : Es ist mir nicht leicht gefallen. Ich habe das vor vier Jahren in einem Buch=

KAPERN : Herr Lohmann ?

LOHMANN : Ja ?

KAPERN : Gestatten Sie mir **doch** vielleicht noch eine Frage ! (DR 200913-06)

L'invité bafoue ici les règles du jeu, il devrait parfaitement savoir qu'un intervieweur est là pour poser des questions de relance et que son comportement actuel l'en empêche. L'énoncé injonctif du journaliste est donc un rappel à l'ordre poli, avec réactivation d'un contenu réputé connu mais visiblement perdu de vue par l'autre. On obtient donc, pour les emplois assertifs de *doch* comme pour les emplois injonctifs, la glose suivante :

1. on a  $q$  tel que  $q \rightarrow p$  trivialement ; toute proposition alternative  $\neg p$  est exclue
2. or dans un deuxième temps, l'autre ajoute sur la scène énonciative  $r$  tel que  $r \rightarrow \neg p$
3. donc il faut restaurer le monopole de  $p$  sur la scène énonciative

S'agissant du *doch* modal, l'analyse en termes de scène énonciative tout comme sa variante "*Common Ground*" semblent donc tout à fait fonctionner. Une description en termes de TAI, de son côté, reprendra simplement l'analyse de Zimmermann (2011) en spécifiant que la violation de l'arrière-plan logique est le fait du ratifieur, dont on infère sur la base de sa dernière intervention par exemple, qu'il ne souscrit pas à  $p$ , dont on veut pourtant affirmer la validité objective.

*doch* modal :

1. +croit(EGO,  $p \wedge q$ )
2. +croit(TU,  $\neg p \wedge q$ ), avec  $q \longrightarrow p$

Le *doch* modal est donc ici vu comme un marqueur profondément dialogique, puisque la contradiction est nécessairement le fait de l'autre, du partenaire épistémique, dont on estime qu'il ne souscrit pas à une proposition dont on n'a soi-même jamais remis en cause la validité. Cela montre au passage que la TAI est contrainte de faire droit à la dimension processuelle du repérage épistémique, qui constitue l'un des grands dogmes des approches de type Common Ground. La "contradiction" à l'intérieur de la scène énonciative n'émerge pas seule, elle est le fait d'une divergence de points de vue entre sujets. À l'inverse, le connecteur *doch* se contente d'indiquer une relation logique paradoxale entre deux propositions. Pour le dire autrement, le *doch* modal ne travaille pas que l'altérité d'une proposition à une autre, mais aussi celle de deux agents. Et c'est sans doute ce qui explique la possibilité d'une opposition entre ces deux *doch*, dans la mesure où les connecteurs portent précisément sur l'articulation de contenus propositionnels entre eux. En conséquence, alors que les approches en termes de CG ou de scène énonciative posent deux sémantismes différents mais de même niveau et avec les mêmes outils de description (polysémie), la TAI situe les deux *doch* à deux niveaux fonctionnels différents (polyfonctionnalité). Nous touchons ici du doigt le problème auquel nous allons consacrer la fin de cette section : celui de la différence entre les entités prises comme arguments par les marqueurs énonciatifs. S'agissant des mêmes particules modales, tant la "scène énonciative" que la variante des théories du *Common Ground* qui nous préoccupe ici travaillent avec des propositions. La TAI, pour sa part, travaille avec des attitudes propositionnelles. Que penser de cette divergence entre niveaux d'analyse ?

### 2.3.3 Contraintes de sélection et niveaux d'analyse : l'exemple de *schon*

La particule *doch* n'est pas la seule particule à marquer l'affirmation de  $p$  contre une prémisse présente sur la scène énonciative. C'est aussi le cas *schon*. En fait, le sémantisme de *schon* n'est pas sans rappeler celui de *doch* en tant que connecteur ! Ainsi, pour Thurmair (1989), employer *schon(p)* signifie que l'assertion de  $p$  passe par une restriction de la validité de  $q$ , disponible en contexte et qui entraîne normalement  $\neg p$ . Ormelius-Sandblom (1997, 106) propose la glose suivante :  $\neg(\text{FACT}(\neg p))$ , c'est-à-dire "ce n'est pas le cas que  $p$  n'est pas le cas". Ainsi, dans l'exemple suivant, *schon* est utilisé dans une subordonnée concessive, ce qui implique par définition que le contenu est à la fois pris en charge et présenté comme objet d'un litige potentiel :

- (13) Also, eines will ich deutlich sagen : Es ist völlig normal und auch völlig richtig, dass unsere Dienste mit solchen Operationen versuchen, den Terrorismus zu bekämpfen. Es ist völlig richtig, dass man in Ländern wie Syrien oder auch anderen feindlich gesonnenen Ländern derartige Informationen abschöpft. Das ist überhaupt kein Problem. Es ist auch, was die NSA, was die USA getan haben, auch wenn uns das nicht passt und auch wenn ich das sehr bedaure und das **schon** ein bisschen auch zur Vertrauenserschütterung beigetragen hat, was die NSA getan hat, auch gegenüber Europäern, ist für sich genommen erst einmal nicht so unüblich. Das eigentliche Problem sehe ich darin, wenn der Dienst eines Landes, das Mitglied der Europäischen Union ist, gegen Partner in der Europäischen Union spioniert. Und das ist eben ein Problem, weil der Vertrag, der europäische Vertrag, genau das verbietet. Insofern ist das britische Verhalten in meinen Augen deutlich kritikwürdiger als das amerikanische. (DR 030913-01)

L'enjeu de toute l'interview est de mesurer l'impact diplomatique des révélations sur l'espionnage de citoyens et responsables allemands et européens par les services secrets américains et britanniques. L'invité, Otto Lambsdorff, est dans une position inconfortable en tant que membre du FDP, parti qui appartient à la coalition au pouvoir à l'époque et qui semble avoir été prise en faute dans l'affaire, parti soucieux de défense des libertés fondamentales également, mais aussi parti farouchement atlantiste. La dégradation de la relation de confiance avec les Anglo-Saxons est donc un point de conflit important entre différents pans de son propre programme, et il tente de négocier un équilibre instable en reconnaissant la réalité de cette dégradation des relations diplomatiques tout en la minimisant. L'emploi de *schon* est la trace d'un conflit argumentatif qui correspond aux contradictions de la ligne du FDP sur la question, entre atlantisme (> il n'y a pas de dégradation significative des relations transatlantiques) et libéralisme (> l'affaire laissera des traces), conflit qui se résout par la reconnaissance de la réalité de la crise, mais en gardant la mémoire des tiraillements antérieurs.

Par ailleurs, *schon* est souvent employé comme particule de focalisation (comme peut l'être *déjà* en français), et marque alors la validité de constituant "contre toute attente", à tel point qu'il n'est pas toujours facile de choisir entre une lecture temporelle et une lecture argumentative :

- (14) Ganz zum Schluss noch eine Frage zu Uwe Johnson : Wie haben Sie ihn empfunden, war da eine große Distanz zwischen dem doch damals **schon** recht bekannten Schriftsteller und Ihnen zu spüren. (DRK 13.08.2010)

Ces faits conduisent Pérennec (2002) à proposer une interprétation unique de tous les emplois de *schon* et *noch* sous la notion de franchissement de limite ou de seuil de validité. On emploie *schon(x)* pour marquer que le seuil à partir duquel x est valide vient d'être atteint, un peu plus tôt que prévu. Cette description n'est pas sans analogie avec celle proposée par Culioli (1999c) pour le français *déjà*. L'intérêt de ces analyses "unificatrices" est qu'elles réduisent les différences catégorielles à des contraintes sémantiques s'exerçant sur la sélection des objets dans la portée de *schon* : on passerait d'objets pris dans la classe des portions de temps à celle des contenus propositionnels ou des points de vue épistémiques.

Si on admet cette distinction pour maintenir une différence entre *doch<sub>Conn</sub>* et *schon<sub>Mod</sub>*, on est conduit à construire des oppositions d'attitude épistémique en plus des propositions elles-mêmes. Les particules opèrent alors sur les points de vue et non sur les contenus propositionnels à proprement parler, ce qui va davantage dans le sens de la TAI. En outre, comme *doch* et *schon* sont les deux particules modales "adversatives" correspondant à l'affirmation de la validité objective de p contre les prémisses allant en sens inverse, il convient de préciser l'opposition entre ces deux items, qui forment une paire minimale. Or la différence est bien dans l'attribution au partenaire de différentes attitudes épistémiques : d'une part, dans le cas de *doch<sub>Mod</sub>(p)*, l'évaluateur a raté le pari qu'il avait fait sur un consensus épistémique qui, s'il avait été réel, aurait permis la sélection de *ja*. Cet échec en termes de repérage épistémique se traduit par l'exclusion violente du raisonnement inférentiel contraire à p que l'évaluateur voit à l'œuvre chez le ratifieur. D'autre part, dans le cas de *schon*, l'évaluateur reconnaît voire légitime la présence de q et se contente de bloquer l'inférence. On est donc loin du rappel à l'ordre autoritaire du *doch* modal.

Ces réflexions sur *doch* et *schon* nous paraissent accréditer l'idée selon laquelle on ne peut pas rendre raison du sémantisme des particules modales sans les situer à un niveau d'analyse prenant en compte le fait qu'elles n'opèrent pas immédiatement sur des propositions autonomes vis-à-vis des agents épistémiques qui les portent. Bien au contraire, les particules participent

d'un marquage positionnel de second niveau, c'est-à-dire qu'elles commentent les attitudes épistémiques des agents. Sur ce point, il nous semble que sans être disqualifiées, loin de là, les approches en termes de *Common Ground* sont encore trop attachées à la dichotomie entre proposition et locuteur, et que sur ce point des particules énonciatives, la théorie de la scène énonciative n'est pas loin de réintroduire cette même dichotomie contre laquelle elle s'élève pourtant à juste titre. De ce point de vue, la TAI présente donc un certain avantage explicatif.

## Bilan

Dans cette analyse, nous avons confronté l'approche de la TAI tout d'abord aux descriptions proposées dans un cadre pragmatique ou conversationnel et ensuite aux théories centrées sur les relations d'opposition ou d'inférence entre propositions à l'intérieur d'un même ensemble (*Common Ground*, scène énonciative). Nous avons tenté de montrer à chaque fois les avantages explicatifs qu'il y avait à utiliser une théorie faisant droit à une forme de polyphonie énonciative en amont de l'acte de langage – ou si l'on préfère à une intégration de la dimension énonciative à la sémantique elle-même. Il ne s'agit pas pour nous de présenter une théorie donnée comme la panacée, notamment s'agissant de la classe protéiforme des marqueurs discursifs. À cet égard et malgré les limites de son approche dans le cas des particules modales de l'allemand, il nous semble que le projet de Paillard est de loin le plus ambitieux et sans doute le plus prometteur. D'un point de vue global, nous adhérons d'ailleurs à son idée, largement influencée par Culioli, de ne pas se satisfaire de la dichotomie entre le sujet et le langage utilisé censément comme code instrumental par celui-ci. Si sur le papier cette partition ne semble plus guère défendue par grand-monde, il ne faut pas oublier qu'elle est au fondement de la pragmatique dans la fameuse définition qu'en donnait Morris et qu'à bien des égards, la théorie des actes de langage et les approches néo-gricéennes (y compris la théorie de la Pertinence, malgré la critique fondamentale du paradigme du code par Sperber et Wilson) s'en inspirent encore dès lors qu'elles recourent à des intentions du locuteur comme à un facteur de l'analyse venant coiffer un substrat sémantique défini pour engendrer l'interprétation, même s'il va sans dire que certains marqueurs ou certains phénomènes peuvent certainement correspondre à ce niveau d'analyse !

## 2.4 Le pari

Ce panorama non-exhaustif des démarches opérationnelles et/ou onomasiologiques en présence nous semble aller dans le même sens que l'inventaire des descriptions sémasiologiques et des taxonomies formelles esquissé dans le chapitre précédent, en tout cas sur certains points. Il semble en particulier que la connectivité n'offre pas forcément un bon angle d'attaque pour distinguer différents types de marqueurs discursifs. Comme le relevait déjà Nølke, une fois les "vrais" connecteurs séparés des adverbiaux contextuels simplement susceptibles de donner lieu à une interprétation "connective synthétique", force est de constater que cette dernière catégorie englobe des marqueurs bien trop hétérogènes sémantiquement et formellement pour que ce trait présente une vraie importance pour l'analyse ; en réalité, la coloration connective de ces formes n'est pas tant un outil pratique pour leur analyse qu'un problème supplémentaire à analyser.

Ce qui vaut pour la connectivité vaut aussi, *mutatis mutandis*, pour la fonction métapragmatique contextuelle suggérée par Blakemore (1987) ou König (1997), qui à bien des égards est une sorte de caractérisation positive de ce que Nølke appelait la connectivité synthétique en ne la définissant que négativement (comme une cousine par la main gauche de la vraie connectivité, dirait-on familièrement). La proposition de Blakemore et König n'en présente pas moins un grand intérêt et nous aurons à y revenir périodiquement ; elle peut même nous fournir une

première approximation du pari sous-jacent à ce travail, à savoir qu'il existe en allemand **une pluralité de formes dont la fonction est d'imposer des contraintes sur l'interprétation des énoncés produits en stipulant leur mode ou leur degré de validité vis-à-vis d'autres méta-représentations saillantes en contexte et avec lesquelles ils sont susceptibles d'entrer en concurrence**. Précisons qu'en écrivant méta-représentations, nous nous plaçons consciemment dans le cadre terminologique de la théorie de la Pertinence, qui distingue les représentations (qui sont des contenus informationnels) des méta-représentations ou représentations d'ordre supérieur, qui sont des représentations d'intentions ou de croyances relatives à des contenus. Si l'on s'en tient à l'assertion, on a là un équivalent des "attitudes positionnelles" de Doherty (1985). Dans le système de Paillard, cela signifie que l'opposition entre *p* et non-*p* ne nous intéresse qu'en tant qu'elle est susceptible d'être portée par un agent épistémique; cela signifie aussi que ce "travail de l'altérité" est bien le travail d'une altérité *de points de vue*, ce qui conduit à traiter la contribution des "particules énonciatives" comme la facette d'un domaine qui est aussi celui de la partialité et des mots du discours "de point de vue".

Par **travail de l'altérité**, nous entendrons donc dorénavant la situation d'une représentation dans un jeu de méta-représentations plurielles et le cas échéant contradictoires; pour le dire en des termes moins tributaires de la théorie de la Pertinence, il s'agit de construire le point de vue<sup>16</sup> dont l'énonciation est l'expression comme un point de vue pris dans un ensemble de points de vue concurrents auxquels il est préféré et peut-être par opposition auxquels il est construit. Cette notion de travail de l'altérité est posée ici comme un concept problématique et sa définition est à ce titre une définition de travail. L'objet de cette thèse est, avec ou sans jeu de mots, de faire travailler ce concept du travail pour tenter de lui faire **produire une typologie raisonnée des opérations de contrepied, d'ajustement, de correction, d'assentiment ou de mise à distance**<sup>17</sup> dont les différents (types de) **marqueurs énonciatifs sont les traces**<sup>18</sup>. En ce sens, nous nous revendiquons d'une approche épistémologiquement pragmatique, c'est-à-dire qui cherche moins à déterminer ce que c'est que tel ou tel concept que ce qu'il en est de ce concept, ou si l'on préfère : qui n'entend pas le faire se découvrir autrement qu'en le faisant fonctionner, le cas échéant jusqu'à ses limites.

À ce premier pari s'en ajoute un second, qui concerne le rapport des formes aux fonctions. Nous ignorons (encore) ce que sont les particules modales, les particules de focalisation (qui nous ont peu occupé jusqu'à présent mais qui, en tant qu'adverbiaux contrastifs ou paradigmatisants, sont *a priori* des candidates de choix à l'exercice de cette fonction "altéritaire") et les mystérieux pseudo-connecteurs<sup>19</sup>, mais il semble à tout le moins que ces trois classes existent et sont clairement distinguées les unes des autres par quatre propriétés formelles strictes :

1. la capacité à occuper seuls la position initiale de l'énoncé assertif (pseudo-connecteurs comme *allerdings* et adverbiaux paradigmatisants comme *auch* vs. particules modales comme *ja*);

(15) Ich glaube, es besteht eine gute Chance. **Allerdings** muss klar sein, dass hier nicht erneut gespielt wird, sodass das nur eine Äußerung ist von Russland und dann von dem Verbündeten Syrien, dass man auf diesen Vorschlag eingeht und dann doch mit Zeit spielt. (CR 100913-03)

16. Le terme est ici entendu dans un sens non-technique, sans référence particulière à Ducrot.

17. Cette liste n'est pas exhaustive. La structurer et la compléter peut être défini comme un but de ce travail.

18. Peut-être faudrait-il plutôt écrire "sont *des traces*", puisque nous verrons que ce "travail de l'altérité" se manifeste aussi dans des faits d'ordre des mots et de prosodie, et à la structuration informationnelle en général.

19. Les "vrais" connecteurs anaphoriques tombent hors du domaine de cette étude dans la mesure où leur emploi ordinaire met en relation des représentations (états de faits ou contenus propositionnels) et pas des méta-représentations (attitudes énonciatives).

- (16) Das scheint in die Richtung zu gehen, dass man nun doch einen gemeinsamen Boden sucht. **Auch** sitzt man ja dort gemeinsam in der verfassungsgebenden Versammlung. (DR 160813-02)
- (17) Das scheint in die Richtung zu gehen, dass man nun doch einen gemeinsamen Boden sucht. **\*Ja** sitzt man auch dort gemeinsam in der verfassungsgebenden Versammlung.
2. l'incapacité à apparaître dans un *Vorfeld* d'énoncé assertif en co-construction avec un autre constituant oppose les particules modales aux deux autres groupes ; et les contraintes d'ordre relatif entre les deux constituants initiaux distinguent les adverbiaux paradigmatiques comme *auch* et les pseudo-connecteurs comme *schließlich*.
- (18) Das scheint in die Richtung zu gehen, dass man nun doch einen gemeinsamen Boden sucht. **\*Ja** dort sitzt man auch gemeinsam in der verfassungsgebenden Versammlung.<sup>20</sup>
- (19) **Auch** da hätte er mehr draus machen können. (DR 020913-02)
- (20) Dann haben wir dschihadistische Gruppen, die gerade den militärischen Kampf sehr stark dominieren und auch große Teile im Nordosten des Landes besetzen, und dann **schließlich** haben wir kurdische Milizen, die das kurdische Territorium im Nordosten für sich kontrollieren. (DR 020913-03)
- (21) Dann haben wir dschihadistische Gruppen, die gerade den militärischen Kampf sehr stark dominieren und auch große Teile im Nordosten des Landes besetzen, und **\*schließlich** dann haben wir kurdische Milizen, die das kurdische Territorium im Nordosten für sich kontrollieren.
3. la capacité à développer un foyer distinct de leur portée est définitoire des adverbiaux paradigmatiques (cf. *Auch da* dans l'exemple plus haut : *da* est le foyer de *auch* ; sa portée englobe tout l'énoncé). On reviendra dans la troisième partie sur un certain nombre de cas litigieux autour des pseudo-connecteurs.
4. la capacité à apparaître sous la portée de certains opérateurs illocutoires discrimine également les trois groupes : les pseudo-connecteurs sont cantonnés aux contextes affirmatifs (cf. aussi partie II de ce travail) ; les particules modales sont sensibles au type d'énoncé (cf. aussi partie IV) tandis que rien ne permet de conclure que les adverbiaux paradigmatiques soient sensibles au type d'énoncé.

La première propriété, à savoir la possibilité d'occuper seul la première position de l'énoncé assertif, peut à la rigueur être traitée comme un phénomène d'arbitraire *signifiant/signifié*, même si Gutzmann (2015b) a aussi pu en donner une interprétation strictement sémantique. Quoiqu'il en soit, les trois propriétés suivantes, qui suffisent pour isoler les trois types qui nous intéressent, sont manifestement liées à des phénomènes énonciatifs, qui touchent, en l'occurrence, à la structuration informationnelle (2 et 3) et à l'illocution (4). Dans la mesure où la structuration informationnelle met en jeu des phénomènes de contraste et de mise en paradigme en même temps que de répartition du savoir<sup>21</sup> et où cela est bien évidemment aussi le cas pour le type illocutoire, il appert que les critères formels de distinction entre ces trois classes de signifiants participent eux-mêmes du domaine opérationnel dont ressortissent leurs signifiés en tant qu'ils nous préoccupent. Ce fait nous semble de nature à encourager un traitement minimaliste au sens où il accreditte l'hypothèse de signifiés de classe susceptibles de faire l'objet de

20. Il convient toutefois de garder en tête que la co-construction à l'initiale avec un *W-Wort* est possible pour certaines particules dans les énoncés interrogatifs.

21. cf. sur ce point Molnár (1998), Krifka (2007), mais aussi, déjà, Pérennec (2002a).

nos investigations. Nous tenterons donc de traiter forme et fonction solidairement.

Une fois identifié le pari qui préside à ce travail, il nous reste à déterminer les conditions de son exécution empirique et le cadre théorique à l'intérieur duquel nous ferons travailler le concept que nous venons de poser. Ce sera l'objet des deux prochains chapitres. Le premier portera sur la question du corpus, et le second, sur le soubassement théorique général de notre travail. Mais auparavant, il nous faut revenir au moins brièvement sur trois concepts visiblement voisins de celui de travail de l'altérité et qui, ayant derrière eux une longue histoire, feraient figure de références naturelles : la dialogisme bakhtinien, la polyphonie de Ducrot (cf. not. Ducrot 1984), et l'hétérogénéité énonciative dont parle Authier-Revuz (1984). Commençons par la première notion, celle de dialogisme, que nous excluons d'office du fait du caractère extrêmement problématique de la référence à Bakhtine censée en constituer le fondement théorique. En effet, si l'on en croit les travaux philologiques de Sériot (2007), les textes de référence de Bakhtine ont fait l'objet d'une série de montages et de distorsions, à la fois au moment de l'édition (tronquée) de l'original et au moment de sa traduction en français. Une fois opéré un retour au texte original, il ne reste du dialogisme bakhtinien qu'un interactionnisme de première instance<sup>22</sup> peu à même de rendre compte des mécanismes que nous avons entraperçus jusqu'à présent, en particulier pour ce qui est des particules modales, où nous avons vu qu'un tel modèle présente plus de défauts que d'avantages. Il est bien sûr toujours possible d'utiliser *dialogisme* comme un terme non-technique, mais cela présente à la fois le risque de surinterprétation bakhtinienne et l'inconvénient d'un rapport décidément flou à l'interaction, qui aurait sans doute vocation à être différencié selon les cas de figure. Dans ce cas, la notion de *travail de l'altérité* a au moins l'avantage de ne pas encourir le risque de contresens...

Pour ce qui est de la polyphonie ducrotienne, le problème est double. D'une part, et à l'inverse de ce qui se passe avec le dialogisme, la référence théorique est précise et nous invite à travailler dans un cadre extrêmement bien défini, celui inauguré par Ducrot (1984). Mais paradoxalement, cela ne nous prémunit pas contre les risques de flou terminologique compte tenu du fait que la force de la pensée ducrotienne réside justement dans son caractère à la fois très systématique et extrêmement vivant et souple, qui a débouché sur une multitude de variantes parfois contradictoires, dont les points extrêmes sont sans doute la ScaPoLinE de Nølke (cf. Nølke 2009 p.ex.) et la Théorie des Blocs Sémantiques (TBS) de Carel & Ducrot (2009). Le point de clivage entre ces deux cadres est justement le statut des "êtres de discours" en général et des *énonciateurs* en particulier : alors que la ScaPoLinE leur accorde un statut central et les présente comme des "êtres de discours" porteurs d'attitudes pragmatiques relatives à des contenus propositionnels bien distincts (c'est une nécessité de la perspective modulaire privilégiée par Nølke) et tendant à être instanciés par les participants de l'interaction, la TBS plaide pour l'élimination des "énonciateurs-sources", l'argumentation étant bel et bien inscrite *dans la langue*, et dans la sémantique lexicale. Or c'est un point crucial pour nous, attendu que rien à ce stade ne permet de penser que les énonciateurs-sources soient particulièrement pertinents pour l'analyse des pseudo-connecteurs, tandis que l'évaluateur que nous proposons de mettre en jeu dans l'analyse des particules modales ressemble fort à un énonciateur-source (on peut d'ailleurs se demander si la ratifieur n'est pas, finalement, une sorte d'"énonciateur-cible"). C'est-à-dire que la ligne de clivage entre tendances ducrotiennes fait écho à un probable partage entre les différents types de "travail de l'altérité" que nous nous proposons d'examiner.

Plus généralement, il n'y a pas, dans les derniers travaux de Ducrot et Carel, d'opposition

---

22. C'est finalement peu étonnant, puisque c'est très expressément la position de Volochinov dans un texte longtemps attribué à Bakhtine : "Il ne peut y avoir d'interlocuteur abstrait ; nous n'aurions pas de langage commun avec un tel interlocuteur, ni au sens propre ni au sens figuré" (Volochinov 1977, 123).



entre force et contenu ni entre pragmatique et sémantique comme on peut la trouver chez Nølke. Le corollaire de la tournure plus énonciativiste prise par les travaux récents de Ducrot et Carel est une certaine résorption de la polyphonie qui rend le modèle moins immédiatement attractif pour une symptomatique du travail de l'altérité ; à l'inverse, un cadre comme la ScaPoLinE préempte d'une certaine façon la réponse aux questions que nous pourrions nous poser sur tel ou tel type de marqueurs, en définissant à l'avance les configurations possibles. Il s'agirait alors, pour le dire un peu familièrement, de faire rentrer les marqueurs discursifs dans des boîtes. Indépendamment de l'attitude à adopter vis-à-vis de ce genre de démarches, se pose encore le problème de "l'approche modulaire", à laquelle nous ne souscrivons pas, en tout cas pas *ante hoc* et pour ce qui est de la scission entre sémantique et pragmatique telle qu'elle est mise en jeu par l'opposition force/contenu, qui affleure dans les travaux de Nølke.

On pourrait bien sûr faire fi de ces évolutions ultérieures et s'en tenir à la lettre de Ducrot (1984). Cette fidélité au texte initial aurait aussi le mérite de nous prémunir contre le léger flottement terminologique observé dans l'usage des termes locuteur et énonciateur en linguistique énonciative, puisque la répartition des tâches entre sujet parlant, locuteur et énonciateur y est fixée une bonne fois au moyen de définitions *a priori*. Le problème, un peu comme pour Nølke, est que si nous substituons la formulation initiale du concept de polyphonie à la notion purement heuristique de "travail de l'altérité", nous adoptons par là-même la tripartition des rôles prévue par Ducrot, dont il n'est pas sûr qu'elle permette de faire vraiment droit aux synergies et aux divergences que nous n'avons que commencé à dégager. Ainsi, pour ce qui est des particules modales, la définition des rôles d'évaluateur et de ratifieur semble mordre sur le territoire de l'énonciateur (et de son énonciataire), dans la mesure où l'on a affaire à l'ascription d'un point de vue à une voix-source abstraite susceptible d'une multiplicité d'instanciations dans l'acte de langage, par opposition à une autre voix abstraite. Mais les premières observations sur *wohl* dans les questions suggèrent que l'évaluateur pourrait bien s'instancier obligatoirement dans un participant identifié, qui serait le locuteur dans l'énoncé assertif, et l'allocutaire dans l'énoncé interrogatif. Évaluateur et ratifieur sont donc à la fois des énonciateurs et des locuteurs, et il se pourrait bien que la relation entre les deux, qui constitue un cas de polyphonie au sens strict, c'est-à-dire de non-recouvrement (ou de recouvrement non-systématique) entre énonciateur, locuteur et sujet parlant, soit fonction du type d'énoncé. On a là un niveau de polyphonie bien distinct de la question du "dialogisme" ou de la co-construction de la prise en charge entre deux voix, qui n'est pas au centre de la TAP. Même en posant par hypothèse que l'on a affaire à des énonciateurs, on se heurte vite à un problème lié à la diversité des observables que nous prenons comme objets : les particules modales, les adverbiaux paradigmatisants (en tant qu'ils font généralement jouer des préconstruits dont on prend le contrepied) et les "mots du discours de point de vue" à la Paillard (2009) peuvent sans doute tous être modélisés par le recours à une pluralité d'énonciateurs. Mais ce ne sont pas forcément des énonciateurs du même type, qui ne s'opposent pas forcément de la même manière et ne sont sans doute pas également sensibles à la critique des énonciateurs-sources par Carel (2013). De ce fait, s'assigner dès le départ un cadre ducrotien serait, à nos yeux, courir le risque de substituer la quête d'une taxonomie des énonciateurs et des "dialogismes" (entre énonciateurs et/ou entre locuteurs, donc dans un sens non-bakhtinien...) à la taxonomie des formes. Dans la mesure où notre pari est justement de déployer une symptomatique de la coexistence de plusieurs points de vue dans l'élaboration du discours, il nous semble préférable de ne pas nous engager *a priori* dans une typologie des "sources de points de vue". Nous ferons souvent appel à des concepts ducrotiens, et notamment au Ducrot des *Échelles argumentatives* (Ducrot 1980a), mais nous suspendrons pour l'instant la question de l'inscription des modes de travail de l'altérité dans un cadre polyphonique, question à laquelle nous reviendrons dans la partie conclusive, une fois accompli notre tour d'horizon.

Enfin, pour ce qui est du concept d'*hétérogénéité énonciative* d'Authier-Revuz (1984), il est peut-être à la fois le plus directement pertinent et le plus flou, et pourrait sans doute effectivement être substitué à celui de travail de l'altérité. L'article d'Authier-Revuz est en deux temps : elle pose tout d'abord, contre les conceptions interindividualistes (pragmatistes ou interactionnistes) de l'énonciation, la notion d'*hétérogénéité constitutive*, qui doit faire droit à la présence intrinsèque d'autres discours, d'autres points de vue et éventuellement d'autres sujets dans toute énonciation. Authier-Revuz s'intéresse ensuite à l'*hétérogénéité montrée*, c'est-à-dire aux stratégies par lesquelles le discours se donne comme composé de fragments d'une pluralité d'énonciations réelles ou possibles, l'ambiguïté de cette monstration étant un jeu entre exhibition de l'hétérogénéité et réaffirmation en creux de la souveraineté du sujet parlant sur son dire, puisque le sujet s'érige en juge et en commentateur de cette hétérogénéité. La réflexion sur l'hétérogénéité montrée s'inscrit dans le cadre des travaux d'Authier-Revuz sur les "boucles métalinguistiques", les marqueurs de reformulation et de commentaire du sujet sur son dire. Il s'agit d'un ensemble de phénomènes que nous serons amené à croiser au cours de notre étude, mais qui n'y jouent pas un rôle de premier plan. De ce fait, le "travail de l'altérité" est sans doute plutôt du côté de l'hétérogénéité énonciative en général, voire pour les "mots du discours de point de vue" du côté de l'hétérogénéité constitutive et irréductible. Il n'en demeure pas moins que les travaux ultérieurs d'Authier-Revuz ont justement creusé le sillon de l'hétérogénéité montrée, et qu'un peu comme la polyphonie ducrotienne, l'hétérogénéité énonciative, dans le développement qu'elle a connu, semble surtout "verticale", c'est-à-dire qu'elle se conçoit comme une archéologie de l'énonciation, qui cherche à reconstruire et à distinguer les strates de discours agrégées dans l'énoncé observable, qui en garderait la mémoire comme un palimpseste. *A contrario*, le travail de l'altérité tel que nous l'avons entrevu fait plutôt intervenir une polyphonie ou une hétérogénéité "horizontales" qui rappellerait davantage le dialogisme si celui-ci n'était pas lui-même devenu un concept piégé. En effet, tant pour les "mots du discours de point de vue" que pour les particules de focalisation, qui occuperont un rôle central dans notre étude, et (bien que d'une façon différente) pour les particules modales, ce qui est mis en jeu est plutôt **la coexistence simultanée d'une pluralité de points de vue possibles, et l'inscription de leur divergence dans la formulation même du point de vue retenu**. L'hétérogénéité est donc également représentationnelle, et si nous abondons dans le sens d'Authier-Revuz lorsqu'elle invite à recourir à des sujets de l'énonciation qui soient clivés et composites eu lieu d'être les individus souverains, maîtres de leurs intentions et de leurs moyens, qui souvent encore peuplent la pragmatique, nous ne situons sans doute pas ce clivage, ni cette présence du TU ou du ON dans le JE, au même niveau qu'elle : l'altérité dont nous cherchons à dresser une symptomatique n'est pas une affaire de stratification du matériau langagier, mais de contrastivité latente et de coprésence des opposés dans le dire lui-même. C'est en tout cas avec cette piste en tête que nous aborderons dans la prochaine partie l'étude des marqueurs discursifs.



# Chapitre 3

## Présentation du corpus

### 3.1 Un corpus : pourquoi et lequel ?

Le recours au(x) corpus plutôt qu'aux jugements de grammaticalité et aux gloses spontanées de locuteurs dits natifs fait l'objet de nombreuses discussions et controverses méthodologiques et épistémologiques sur lesquelles nous ne reviendrons pas. Le travail sur corpus nous semble en effet s'imposer au vu du problème soulevé par Hentschel & Weydt (1990) et déjà commenté plus haut, à savoir l'opacité sémantique d'au moins un type de marqueurs, les particules modales : puisque la plupart des locuteurs naïfs semblent effectivement dans l'incapacité d'émettre un jugement solide sur leur sémantisme et/ou leurs conditions d'emploi, un travail sur des énoncés réels nous semble le meilleur moyen d'arriver à des résultats solides.

En outre, la plupart des formes que nous serons amené à prendre en considération ont déjà fait l'objet d'investigations et de débats entre linguistes ; de ce fait, la question en jeu n'est plus vraiment celle de l'appréhension générale de leur sémantisme mais plutôt, dans l'esprit du minimalisme sémantique et des démarches opérationnelles auxquelles nous avons accordé notre préférence, de dégager des invariants énonciatifs et/ou argumentatifs abstraits, dont nous émettons l'hypothèse qu'ils mettent en jeu la présence éventuelle de points de vue alternatifs, concurrents ou concomitants. Une telle tâche n'est possible qu'en travaillant sur des exemples relativement longs et présentant des enchaînements argumentatifs et textuels réels, afin de dégager des mouvements récurrents que nous puissions ensuite généraliser, en procédant par abstraction, avant de les confronter à d'autres séquences, pour voir si nous les y retrouverons, selon le mouvement décrit par Ducrot dans l'introduction à son volume sur *Les mots du discours* (Ducrot 1980b).<sup>1</sup> Un tel va-et-vient des observables en contexte au modèle abstrait et du modèle abstrait aux observables en contexte n'est possible que sur la base d'occurrences réelles et dont les tenants et les aboutissants en termes argumentatifs nous soient connus. Cela contraint non seulement à travailler sur corpus, mais détermine également le type de corpus sur lequel nous devons nous appuyer et le rapport que nous devons entretenir à lui. Commençons par le type de discours à retenir pour le corpus.

1. Il est souhaitable que le corpus se compose de textes à forte coloration argumentative assumée comme telle, de façon à ce que les enchaînements soient le plus facilement identifiables possibles et à minorer la part d'interprétation personnelle dans la reconstruction des mouvements.
2. Toujours pour des raisons de reconstruction argumentative, nous avons besoin de pouvoir accéder à l'intégralité de l'échange et/ou de la séquence textuelle. Plus le contexte

---

1. cf. notamment pp. 11-13.

pertinent sera à la fois identifiable et circonscrit, plus nous pourrons limiter la part d'interprétation personnelle.

3. L'identification des points de vue "autres" peut et doit sans doute être facilitée par le choix d'un discours assumant son caractère interactif; de cette façon, les phénomènes de répartition du savoir, d'ajustement, de divergence argumentative et de ratification du propos seront plus directement incarnés, ce qui est là encore de nature à réduire la part d'interprétation personnelle de l'analyste dans le commentaire des faits de langue.

Les critères deux et trois plaident clairement contre l'utilisation d'un grand corpus journalistique comme le DeReKo<sup>2</sup> ou d'une base de données comme celle de l'Académie des Sciences de Berlin-Brandebourg. Le corpus idoine devrait plutôt être formé de séquences interactives dont nous disposerions dans leur intégralité, dont les participants seraient identifiables et qui présenteraient une forte cohésion thématique, avec un ancrage contextuel très facilement identifiable. Si l'on ajoute à ces contraintes celle de l'argumentativité "transparente" (point 1), un bref débat entre deux ou trois participants sur un sujet précis nous semble correspondre à ce dont nous avons besoin, à condition bien sûr de disposer d'un échantillon large de tels échanges, avec des locuteurs différents et si possible issus de différents horizons sur le plan dialectal. Parmi les genres de discours satisfaisant ces critères, l'**interview d'actualité** nous semble se dégager comme étant à première vue adéquate.

La transparence de la structure argumentative, que nous venons d'évoquer, constitue un argument contre un corpus strictement conversationnel, dans la mesure où le corpus idéal devrait :

1. se composer de prises de parole où le locuteur assume être en train d'élaborer une forme d'argumentation ;
2. offrir des séquences argumentatives développées complètement pour permettre une meilleure appréhension du propos en bloc et en détail.

Le premier point va dans le même sens que l'idée d'un contexte pertinent circonscrit à un minimum de données facilement identifiables. Ces deux facteurs poussent en effet à exclure l'oral spontané ou la conversation à bâtons rompus au profit d'une argumentation "ritualisée" et fortement encadrée dans la forme (pour garantir l'*ethos* dont il est question dans le point 1 ci-dessus) comme dans le fond (sujets traités). De cette façon, les variables contextuelles restent davantage sous contrôle et la part d'interprétation personnelle dans l'analyse reste limitée. Le second point, relatif au degré d'élaboration d'un propos dans la durée, est une double nécessité heuristique. Tout d'abord, une argumentation développée en longueur, sans interruptions, est plus à même de donner à voir les mécanismes d'élaboration du propos et les mouvements engagés par le locuteur; les études sur l'argumentation, aujourd'hui encore, privilégient pour cette raison le discours politique ou journalistique d'apparence monologique. En lien avec cette première tendance intuitive, on peut relever, comme le font Koch & Oesterreicher (2008), qu'un tel dispositif, en tirant la prise de parole vers la scripturalité "conceptionnelle", est un terrain favorable à la multiplication des marqueurs argumentatifs, qu'il s'agisse de connecteurs, qui ne nous intéressent pas tant que cela ici, ou de pseudo-connecteurs de type *allerdings* ou *jedenfalls* : il semble que l'explicitation des relations cohésives et dialectiques par des moyens lexicaux ou grammaticaux figés soit en raison inverse de l'interactivité du propos.

La formulation un peu paradoxale retenue au terme du paragraphe précédent correspond à une tension dont il nous faudra tenir compte et qui nous paraît plaider en faveur d'une forme

---

2. Le DeReKo se compose d'articles de la presse régionale allemande, suisse et autrichienne et du wikipédia allemand, en incluant les pages "discussions" de l'encyclopédie, qui viennent en partie contrebalancer les biais induits par les autres composantes.

comme l'interview, qui se situe dans la région la plus centrale du schéma de Koch & Oesterreicher (1985) (retravaillé dans Koch & Oesterreicher 2008), dont le point zéro est justement "l'interview reproduite dans la *FAZ*" (!). En effet, dans leur inventaire des marques classiquement associées, qui à une plus forte oralité, qui à une plus forte scripturalité (conceptionnelles et non médiales), les deux romanistes font figurer les particules modales du côté de l'oralité, et les charnières de discours (pour employer un terme neutre recouvrant les connecteurs et les pseudo-connecteurs) du côté de la scripturalité. Même s'il n'épiloguent pas sur ce point précis, on peut relever que cette répartition n'est pas sans rappeler celle établie peu de temps après par Weinrich (1993) entre les particules modales et les adverbes, les premières relevant de plain-pied de la "syntaxe du dialogue", et pas les seconds. Ne serait-ce que parce que le modèle de Koch & Oesterreicher (1985) est fondamentalement scalaire, la distribution de ces deux types de marqueurs n'est pas pour autant exclusive. À part peut-être le *Bürgerliches Gesetzbuch*, qui n'est d'ailleurs pas un discours argumentatif, il est assez difficile de trouver un texte en allemand, même présentant un très haut degré de scripturalité, qui soit totalement dépourvu de particules modales. À l'inverse, la présence de connecteurs, de pseudo-connecteurs ou de "coordonnants" de type *aber*<sup>3</sup> n'a rien d'incongru dans un discours oral à bâtons rompus, une conversation téléphonique ou une dispute.

En réalité, le facteur unificateur de l'analyse multidimensionnelle de Koch & Oesterreicher (1985) est la saillance dans le discours des paramètres de l'énonciation, elle-même définie comme un phénomène socio-historique intrinsèquement interactionnel. L'effacement de cet ancrage dans une situation d'interaction concrète correspond au pôle scriptural, et la prééminence de cet ancrage est définitoire de l'oralité conceptionnelle.<sup>4</sup> Les particules modales, même si leur sémantisme, comme nous l'avons vu, ne semble pas directement modélisable en termes de participants de l'acte de langage, n'en marquent pas moins pour autant le caractère intersubjectif de l'élaboration d'un contenu représentationnel. Les particules participent par conséquent de cet ancrage du propos dans un contexte interactionnel précis. Les connecteurs et dans une moindre mesure les pseudo-connecteurs, eux, sont chargés de structurer le texte en mouvements et de gérer une pluralité de points de vue ou de propositions (pour les pseudo-connecteurs, nous parlons à la suite de Paillard du "titre auquel p est le cas"). Cela implique une prise de parole relativement longue et structurée qui tire l'énonciation vers quelque chose de plus monologique. En un sens, dans des termes inspirés par Ducrot, on pourrait dire que les pseudo-connecteurs tendent à internaliser la polyphonie là où les particules modales l'externaliseraient. Du point de vue du corpus, cela confirme que nous devons travailler sur des documents associant des propriétés opposées, à savoir l'ancrage interactionnel et une forme de monologisme ; l'oralité, à la fois pour obtenir des particules modales en nombre suffisant et pour contrôler les phénomènes prosodiques susceptibles d'interagir avec l'objet de notre étude, mais avec une spontanéité limitée (pour garantir des séquences argumentatives facilement identifiables). En gardant ceci en tête, nous pouvons nous tourner vers le corpus que nous avons constitué.

---

3. Nous n'examinerons pas dans ce travail les coordonnants à proprement parler, de type *und*, *oder* ou *beziehungsweise*. *Aber*, *doch* ou *denn* sont des formes beaucoup plus problématiques, dont on peut se demander s'ils ont vraiment leur place dans l'inventaire des coordonnants. Nous ne les examinerons pas pour eux-mêmes, mais nous en dirons un mot à l'occasion.

4. À certains égards, cela signifie que le système de Koch & Oesterreicher (1985) inclut et dépasse la dichotomie benvenistienne entre *discours* (pôle "oral") et *histoire* (pôle "scriptural").

## 3.2 Le corpus DR

### 3.2.1 Première présentation

#### 3.2.1.1 Nature du corpus

Nous avons opté pour le podcast *DeutschlandRadio Interview* qui était à l'époque (été 2013) mis conjointement à disposition par les deux radios publiques nationales allemandes, *Deutschlandfunk* et *DeutschlandRadio Kultur* (ex-*DeutschlandRadio Berlin*)<sup>5</sup> et regroupait les interviews d'actualité des émissions matinales de semaine (lundi-vendredi). Nous avons retenu, à des fins de cohérence thématique et chronologique et pour simplifier les éventuelles recherches sur les tenants et les aboutissants des interviews, de nous concentrer sur les cinq dernières semaines de la campagne électorale menant aux élections au Bundestag le 22 septembre 2013 et avons inclus les nombreuses interviews post-électorales du lundi 23. Le corpus s'étend donc du 16 août au au 23 septembre 2013. Il regroupe 150 interviews d'une durée comprise entre 4 et 10 minutes, pour une durée totale de légèrement moins de 20h. La transcription représente un peu plus de 208.000 mots.

Pour ce qui est des personnes interviewées, nous avons exclu les invités dont l'allemand n'est pas la première langue (c'est-à-dire les intervenants français, américains, polonais etc. qui sont parfois conviés).<sup>6</sup> Les personnes amenées à prendre la parole sont souvent des hommes et des femmes politiques ou des "experts" : universitaires, journalistes ou représentants de fondations ou de corps intermédiaires et sont issus de toutes les régions de l'Allemagne.

La spécificité de ces interviews vis-à-vis des *talk-shows* ou du rituel de l'interview radiophonique matinale en France tient notamment au profil de l'intervieweur, qui dans ce programme n'est pas une vedette et n'assume pas une ligne éditoriale de la station. Les interviews des matinales de *Deutschlandradio* se caractérisent par un effacement assez important de l'intervieweur, qui n'est là "que" pour donner la parole à son invité et orienter le discours de celui-ci. Le journaliste relance son invité en lui apportant la contradiction (par une assertion) ou en lui posant une question destinée à glisser sur un nouveau sujet ou un nouvel aspect du même sujet. Le rôle du journaliste est purement fonctionnel, mais double : c'est un rôle de structuration du propos de son invité par des relances fournissant le minimum d'interaction nécessaire au développement d'un propos libre mais construit mais aussi un rôle d'oralisation conceptionnelle d'un discours qui sans cela risquerait d'être trop scriptural (on reviendra plus loin sur cette oralisation conceptionnelle du discours de l'invité par les interventions du journaliste).

#### 3.2.1.2 Posture du journaliste face à l'invité

Le journaliste adapte sa posture au statut qui a valu à son invité d'être contacté : si celui-ci est dans une démarche argumentative au sens le plus restreint et le plus classique du terme,

---

5. Les deux radios font entretemps podcasts à part.

6. Après une certaine hésitation, nous avons choisi de maintenir dans le corpus Jean Asselborn, ministre luxembourgeois des affaires étrangères, interviewé deux fois, attendu qu'à défaut d'avoir l'allemand comme langue première, il doit sans doute être considéré comme locuteur natif du *Platt* du Luxembourg, et qu'exclure du corpus les locuteurs ayant comme langue maternelle un dialecte *hochdeutsch* autre que l'allemand "standard" poserait des problèmes insolubles, presque tous les locuteurs méridionaux d'un certain âge tombant dans cette catégorie. On pourrait toutefois objecter qu'un ministre rhénan ayant son dialecte comme langue maternelle (p.ex. Rainer Brüderle, locuteur du *Platt* de Rhénanie-Palatinat et à l'époque tête de liste du parti libéral pour les élections au Bundestag) évolue dans un milieu à peu près uniformément germanophone, ce qui n'est pas le cas d'un responsable luxembourgeois, qui parle sans doute au moins aussi souvent français qu'allemand.

comme c'est le cas par excellence d'un homme politique venu défendre son point de vue ou à défaut celui de sa formation, le journaliste représente le contrepoids sceptique de bon aloi que toute énonciation argumentative présuppose de toute façon. Lorsque l'invité est dans une démarche plus explicative, qui n'en conserve pas moins pour fonction de faire admettre des propositions et un discours général à quelqu'un dont on présuppose qu'il n'y adhère pas a priori, indépendamment même du fait que les discours d'expertise soient en réalité toujours des discours à thèse, donc *in fine* argumentatifs à la fois au sens de Ducrot et dans l'esprit de l'analyse des discours, le journaliste incarne le point de vue ignorant par opposition auquel se construit l'*ethos* de l'expert. Lorsque l'invité est un homme politique, le journaliste tendra à donner à ses relances la forme de contradictions ; lorsque l'invité est un expert, il s'agira plutôt de questions. Le premier exemple ci-dessous est extrait de l'interview de Holger Zastrow, chef des Libéraux saxons, après la déroute de ses amis bavarois, littéralement phagocytés par leur partenaire de coalition, les conservateurs de la CSU menés par Horst Seehofer.

KLEIN : Woran hat es denn gelegen, nicht die Erfolge der Landespolitik, die ja offenbar aus Sicht der Wähler vorhanden waren, auch der FDP anschreiben zu lassen ?

ZASTROW : In Bayern, wie hat Philipp Roesler so schön gesagt, ticken die Uhren offensichtlich ein bisschen anders.

KLEIN : Aber was heißt das, Herr Zastrow ?

ZASTROW : Ich bin kein Bayer, da müsste man mal einen Bayern fragen. Also es ist schon interessant...

KLEIN : Das klingt ein bisschen nach Ausrede : In Bayern ist sowieso was anderes und da müssen wir gar nicht so traurig sein.

ZASTROW : Es ist für einen kleineren Koalitionspartner immer ein bisschen schwer, das kenne ich auch, die eigenen Erfolge und den eigenen Anteil an einem guten Ergebnis eines Landes herauszustellen, und das ist umso schwerer, wenn man es mit so einem talentierten Populisten wie Herrn Seehofer zu tun hat. Unsere Leute dort sind einfach zu anständig. (DR 160913-05)

Cet échange illustre bien la tension entre scripturalité et oralité au sens de Koch & Oesterreicher (1985), qui dans le cas présent recouvre largement celle entre langue de bois et spontanéité : l'invité a la parole et compte s'en servir pour tenir un discours bien préparé et stéréotypé, qui participe d'une énonciation distanciée (*Sprache der Distanz*) ; le journaliste est là pour oraliser de gré ou de force le propos de l'invité,<sup>7</sup> et en l'occurrence il concentre son effort sur le problème le plus flagrant, celui de la langue de bois, en optant pour une posture de contradiction. Mais cette opposition a surtout valeur de signal de recadrage, puisqu'ensuite Zastrow pourra énoncer tranquillement un propos plus développé mais tout aussi visiblement préparé.

Lorsque l'invité développe un *ethos* d'expertise reposant sur une certaine technicité du discours, les relances prennent davantage la forme de demandes d'explicitation et/ ou de véritables questions, ainsi dans l'interview suivante, où un économiste est interrogé sur la politique des taux de la Fed (banque centrale américaine). L'économiste vient de se déclarer surpris par les dernières annonces du banquier central américain de l'époque, Ben Bernanke.

WUTTKE : Da sind Sie in allerbesten Gesellschaft. Es war mehrheitlich vermutet worden, dass Bernanke, dass die Fed das Ende des billigen Geldes einläuten würde und die Anleihekäufe verringern würde, wie Sie es gerade gesagt haben, auch weil die Arbeitslosigkeit in den USA abgenommen hat. Also, ist das richtig oder falsch, weiter so zu verfahren ?

FUEST : Ich halte das auf jeden Fall für riskant. Es hat in den letzten Wochen eine

---

7. Nous reviendrons sur cette idée dans la section suivante.



Reihe von Konjunkturnachrichten gegeben, die nicht so toll waren, aus den USA, eine Reihe von Faktoren, die vielleicht nicht so positiv sind, wie man gehofft hat, und das erklärt wohl, dass die Fed so reagiert hat. Aber die Anleihekäufer haben eben auch ihre Risiken, sie treiben die Preise in die Höhe, die Preise für Aktien, die Preise für viele Vermögensgüter, und da muss man eben abwägen. Und dass die Fed hier gar nichts macht, also die Anleihe überhaupt nicht reduziert, das ist schon überraschend, ist vielleicht auch ein Signal dafür, dass die Einschätzung der amerikanischen Wirtschaft durch die Fed sich eben doch geändert hat und dass die Fed sich größere Sorgen macht.

WUTTKE : Größere Sorgen ? Welches Risiko sehen Sie denn oder welche Prognose steht da vonseiten der Fed ins Haus ?

FUEST : Offenbar sind die Risikofaktoren, die ja bekannt sind - also zum Beispiel die Grenze für die öffentliche Verschuldung, die jetzt wieder erreicht wird, es muss wieder beschlossen werden, dass die Schuldengrenze für den amerikanischen Staat nach oben verschoben wird -, das kann natürlich für Unruhe sorgen. Dann gab es eine Reihe von Meldungen, die nicht so toll waren, also die äh, äh, äh die Hauspreise steigen nicht so, wie man erwartet hatte. Also es gab eine Reihe von mauen Meldungen, keine wirklich sehr negativen, aber all das führt doch zu einer leichten Eintrübung. (DR 190913-05)

Ici, l'oralisation du discours de l'expert au moyen de relances et de demandes d'explication, d'autant plus facilement interprétées par l'invité qu'il s'agit là encore d'un hôte récurrent, le conduisent presque à adopter une posture de vulgarisation, marquée notamment par les nombreuses gloses et reformulations, en particulier en *also*. De même, le discours a beau être finalement assez technique, l'interactivité permise par les questions donne lieu à des incises, à des détachements, ou à l'emploi de particules modales qui sont autant de traces des efforts d'ajustement et de réélaboration du discours par le locuteur.

Ce rôle instrumental du journaliste permet non seulement à l'invité de mieux définir sa position dans le dispositif énonciatif, mais par ricochet il affecte la position de celui-ci à l'auditeur. Dans les deux exemples que nous venons de voir, l'intervention du journaliste permet de contrecarrer un risque de dérive monologique de l'invité. C'est assez net chez Zastrow, qui est visiblement très tenté de ne pas véritablement jouer le jeu des questions/réponses et préférerait à l'invité un discours qu'il maîtrise sur le bout des doigts. Dans le cas de l'interview de l'expert, la présence du journaliste sert de garde-fou face à un discours trop hermétique et permet de favoriser une posture plus vulgarisatrice. Dans les deux cas, la première fonction des relances est de garantir que le discours soit véritablement adressé, et ne soit pas un monologue à peine déguisé. Le deuxième effet des relances est de fixer le profil de l'invité dans l'échange, à la fois en signalant (et le cas échéant en amendant) son *ethos*, et en incarnant le symétrique de cet *ethos* : le gros bon sens un peu agacé face à la langue de bois du politique, le profane désireux de comprendre face au discours technique de l'expert. Dans les deux cas, c'est aussi la posture de l'auditeur qui est déterminée en creux, puisqu'on lui donne immédiatement à comprendre à quel type de discours il a affaire (un discours officiel de responsable politique chargé de porter la ligne de son parti / un discours d'expert dans une posture de valorisation) et comment il peut/doit réagir, sur le modèle du journaliste ; en réalité, de même qu'un certain discours implique un profil particulier du locuteur, qui va généralement être géré au niveau de l'*ethos*, il implique aussi un profil particulier d'auditeur (l'électeur qui doit encore se laisser convaincre / le profane qui doit se laisser instruire), et la posture à la fois effacée et pro-active du journaliste (conforme à son rôle purement instrumental) a pour fonction de faciliter cette cristallisation des rôles d'une façon telle que la posture adoptée par lui (le journaliste) soit aussi celle de l'auditeur.

### 3.2.1.3 Impact sur la double énonciation

Cette posture particulière du journaliste intervieweur a le mérite de rendre la double énonciation caractéristique de ces discussions moins immédiatement problématique que ce ne serait le cas par exemple à propos d'une interview par Jean-Jacques Bourdin ou Jean-Pierre Elkabach dans une matinale française. En France, l'intervieweur est lui-même un personnage et même souvent une marque ; même lorsque l'interview n'est pas la seule de la matinale, il y a d'ailleurs généralement une interview principale plus longue que les autres, lesquelles sont d'ailleurs parfois déléguées à un journaliste moins connu. En outre, les interviews des matinales en France sont le plus souvent filmées. Tout ceci concourt à donner à l'entretien un caractère de spectacle relevant (littéralement) du *talk-show*, où l'invité et son intervieweur jouent un véritable spectacle dans lequel il n'est pas prévu que le journaliste se face pour ainsi dire transparent de façon à permettre à l'auditeur d'entretenir l'illusion d'un rapport d'adresse directe avec l'invité. En se donnant une épaisseur propre, le matinalier français rapproche le dispositif de l'interview de celui d'une pièce de théâtre où la double énonciation peut être envisagée par analogie complète avec la double communication dramatique (Ubersfeld 1977). Le matinalier allemand, lui, s'efforce de se replier sur une position de simple truchement défini fonctionnellement comme "l'autre" de l'invité et ce faisant comme *analogon* de l'auditeur.

Cela signifie toutefois que l'auditeur auquel le journaliste sert de surface de projection est un auditeur-type idéal censé être vaguement représentatif de la *doxa* (en tout cas de la *doxa* de l'auditeur de *Deutschlandfunk* !). Ce point a son importance en ce qu'il complique encore un peu plus une modélisation telle que celle proposée dans la Théorie de l'Argumentation dans la Langue, qui impliquerait en toute rigueur une identification des énonciateurs-sources comme JE, TU, IL/ELLE (un tiers bien défini) ou ON (la *doxa*). Dans le cas d'une interview, et notamment d'une interview "à la française", il faudra même distinguer TU1 (l'intervieweur) et TU2 ou VOUS (l'auditeur auquel on s'adresse). Dans la configuration qui nous occupe, par contre, TU1, TU2/VOUS et ON sont repliés l'un sur l'autre.

De la même manière, une description du sémantisme des particules modales et plus généralement des phénomènes de répartition du savoir ne se fait pas de la même manière dans une interview "à la française" ou "à l'allemande". La prééminence des phénomènes de double énonciation dans une interview française imposerait de distinguer plusieurs niveaux en se demandant à chaque fois ce qui est (censé être) connu en général et en particulier, et si c'est en particulier, connu de qui. Dans le dispositif allemand, le repli de l'énonciation "externe" sur l'énonciation "interne" permis par l'effacement du journaliste distord les phénomènes de répartition du savoir au profit d'une dichotomie entre le locuteur (l'énonciateur JE) et la *doxa* (TU identifié à ON). Ce point nous simplifiera l'analyse des phénomènes de répartition du savoir en les réduisant à la question de l'accessibilité générale de l'information en contexte et/ou des stéréotypes sociodiscursifs susceptibles d'être mobilisés. Cette simplification, pour avantageuse qu'elle soit d'un point de vue pratique, n'est absolument pas neutre sur le plan théorique ; en particulier, elle est beaucoup plus en phase avec une définition énonciative et/ou épistémique de l'interlocuteur comme une simple fonction susceptible d'être instanciée de différentes manières dans les conditions à chaque fois singulières de l'échange qu'avec une modélisation où ce sont directement les participants de l'acte de langage qui sont mis en jeu. La définition instrumentale de "l'autre" comme un rôle fonctionnel que nous avons esquissée dans la section consacrée aux particules modales à la fin du chapitre deux se marie donc assez facilement avec une interaction du type de celle qui nous occupe ici, tandis qu'une description davantage inter-individualiste serait plus immédiatement opératoire sur un corpus de "véritable" interaction situé beaucoup plus en avant sur le pôle "oral" de la typologie de Koch & Oesterreicher (1985).

### 3.2.2 Caractérisation selon la grille de Koch / Oesterreicher (1985)

#### 3.2.2.1 Critères d'oralité conceptionnelle

Si nous reprenons un à un les critères de Koch & Oesterreicher (1985, 19 sqq.), il se confirme que ce type d'interviews occupe une position finalement beaucoup plus centrale dans le schéma de répartition des genres textuels (ou traditions discursives) que "l'interview reproduite dans la FAZ", qui n'est que très rarement un verbatim et a fait l'objet non seulement d'une graphématisation (transcription), mais aussi d'une scripturalisation (en particulier sur le plan des marques formelles).

- une répartition des rôles informelle et révisable *ad hoc* entre les participants de l'acte de langage est un indice d'oralité, tandis qu'une division du travail stricte et pérenne est plus caractéristique de la scripturalité. Sur ce plan, l'interview relève très clairement du domaine de la scripturalité.

- à l'oral, la réception n'est pas découplée de la production ; l'allocutaire peut relancer le locuteur et intervenir. À l'écrit, le locuteur doit assurer seul et *a priori* la prise en compte des conditions de réception. Sur ce point, la présence du journaliste représente un garde-fou qui permet au locuteur principal, l'invité, de sous-traiter pour ainsi la prise en compte de la réception à son interlocuteur, de façon à recréer une situation proche de la communication "de proximité". Le journaliste, à la radio, remplit à cet égard une fonction d'oralisation du discours qu'il n'a pas, ou pas forcément, dans les interviews de la presse écrite.

- une interaction en face à face entre des personnes se connaissant est typique de l'oralité ; une énonciation scripturale met plutôt en jeu un récepteur anonyme générique, d'où la nécessité de verbaliser tous les aspects particuliers du contexte pour s'assurer de la présence d'un paysage mental commun aux interlocuteurs *in absentia*. Plus généralement, l'oralité serait du côté du dialogisme, et la scripturalité du côté du monologisme. L'interview radiophonique occupe ici une position ambiguë, puisque comme nous l'avons décrit plus haut, le journaliste, qui garantit le dialogisme et la situation de face à face, est en même temps investi d'une fonction de représentation de l'auditeur générique. Dans le modèle allemand de l'interview matinale en particulier, lorsque le matinalier s'efface et veille à ce que son *ethos* ne fasse pas écran entre l'invité et l'auditeur, on peut raisonnablement affirmer que le journaliste remplit à nouveau une fonction d'oralisation d'une énonciation au départ scripturale, qui tend vers le monologisme et l'adresse à un auditeur générique ; le journaliste est là pour incarner (au sens strict du terme, presque pour concrétiser) cet allocutaire générique et réinsuffler du dialogisme dans le propos.

- l'énonciation scripturale présente un plus haut degré d'élaboration et de planification. Sur ce point, le propos de l'invité relève assez clairement de la scripturalité, puisque la personne prend la parole pour délivrer un message bien rôdé. Ce fait nous semble aller dans le sens d'une énonciation scripturale faisant l'objet d'une oralisation par le truchement du dispositif de l'interview.

- Le choix du sujet est tendanciellement moins contraignant à l'oral qu'à l'écrit ; l'oralité ("langue de proximité") se prête mieux à un développement libre, à des parenthèses voire à des changements de sujet. Ici, le choix du sujet incombe au journaliste. Selon l'actualité et selon la durée de l'interview, un ou plusieurs sujets pourront être traités. L'invité peut dévier progressivement du propos, mais il sera recadré (dans ce cas, le journaliste vient re-scripturaliser un discours tendant un peu trop à s'oraliser), ou à l'inverse il peut s'engager dans un "tunnel" monologique ou monothématique que le journaliste viendra rompre, ce qui va dans le sens d'une

oralisation d'un discours trop écrit.

- la scripturalité s'accompagne du caractère public de l'énonciation ou du discours : l'oralité serait plus appropriée pour un discours privé. Sur ce point, l'ancrage scriptural de l'interview est évident.

- l'émotivité, l'expressivité ont davantage leur place dans l'énonciation orale, "de proximité". L'*ethos* de l'invité est ici le critère primordial. Les invités tenant un discours d'expertise proscrivent ce type d'émotivité de leur propos. Les hommes politiques, en particulier ceux qui sont attachés à leur réputation de "bons clients", s'autorisent plus volontiers ce genre de débordements. Globalement, le dispositif "allemand" est moins favorable à l'expression de l'émotivité compte tenu de la placidité affichée par l'intervieweur ; en France, on trouvera des intervieweurs jouant délibérément sur ce registre et qui par conséquent favoriseront un discours "de proximité" plus oralisé, plus émotif aussi (c'est notamment la stratégie de J.-J. Bourdin).

- dans une version ultérieure (Koch & Oesterreicher 2008), les auteurs avancent également l'idée, très benvenistienne, que la langue de proximité privilégie les référents présents dans la situation d'énonciation, tandis que la langue de la distance se concentre sur les référents absents. Sur ce point, l'interview d'actualité occupe une position compliquée avec des référents extérieurs mais situés dans un cadre spatio-temporel qui est celui de l'*origo*, laquelle *origo* est elle-même déterminée en discours puisqu'elle doit être commune à l'invité et à l'auditeur. Du même coup, les référents sont extrêmement saillants et très facilement accessibles ; même si le discours satisfait un critère de scripturalité, on est loin de *C'était à Mégara*,<sup>8</sup> *faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar*.

### 3.2.2.2 Marques formelles d'oralité et de scripturalité conceptionnelles

Du point de vue du relevé des formes, la plupart des critères avancés par Koch & Oesterreicher (1985) sont d'ordre statistique (par exemple la fréquence des structures hypotaxiques) et exigeraient des mesures dans des corpus hétérogènes. Les "marqueurs pragmatiques et textuels" caractéristiques de l'oralité semblent, eux, présentés de façon plus catégoriques.

Im textuell-pragmatischen Bereich finden wir : Sprecher- und Hörer-Signale, Überbrückungsphänomene, Korrektursignale, Gliederungssignale, Abtönungspartikeln ; häufig dient das Präsens als Erzähltempus, die Redewiedergabe erfolgt vorzugsweise durch direkte Rede ; es werden andere Anforderungen an die Textkohärenz gestellt. (Koch & Oesterreicher 1985, 27)

Passons rapidement sur la mention du discours d'un tiers (ou bien l'autocitation!), qui se fait souvent au discours direct, mais parfois en utilisant des tournures hypotaxiques ou le subjonctif I. Le plus intéressant pour nous est bien sûr la question des marqueurs discursifs et des stratégies de cohérence.

Nous trouvons dans nos textes un nombre important de marqueurs participant de la fonction phatique et/ou strictement interactionnelle, qu'il s'agisse des contactifs au début de chaque interview, des salutations finales ou des remarques ponctuelles sur la mauvaise qualité de la liaison ; les termes d'adresse sont également assez nombreux, notamment de la part des intervieweurs. Parfois, le début de l'interview est même particulièrement relâché. C'est par exemple le cas de cette discussion avec Ralf Stegner, responsable de la gauche du SPD réputé pour son style acerbe et provocateur, et invité récurrent de la matinale - ce qu'on pourrait appeler un "bon

---

8. Première phrase de *Salammbô*.

client". L'interview a lieu au lendemain de reproches de l'ex-chef du SPD, Franz Müntefering, à l'encontre de la façon dont la campagne de son parti est menée par son successeur Sigmar Gabriel, ajoutant qu'à sa place, il s'y serait pris autrement. Le candidat SPD à la chancellerie, Peer Steinbrück, y a tout juste répondu par un haussement d'épaules et la phrase "Hätte, hätte, Fahrradkette", phrase qui sert de prétexte au calembour de lancement de l'interview.

MÜLLER : Ralf Stegner, SPD-Landes- und Fraktionschef von Schleswig-Holstein, ist jetzt bei uns am Telefon. Guten Morgen!

STEGNER : Guten Morgen, Herr Müller!

MÜLLER : Fahrradkette - fahren Sie Fahrrad?

STEGNER : Manchmal schon, ja.

MÜLLER : Schneller als Sigmar Gabriel?

STEGNER : äh... Das weiß ich nicht genau, aber sportlich schon ganz okay.

MÜLLER : Soll Sigmar Gabriel bei 20 Prozent Wahlergebnis weitermachen?

STEGNER : Also das ist völlig unreal, dazu wird es ja überhaupt nicht kommen. (DR 160813-01)

L'attaque est très différente, et moins connivente, lorsque l'on s'adresse à une "experte" : on passe directement à une question du type de celle par laquelle s'achevait la séquence que nous venons de citer - ce qui confirme au passage que quel que soit le statut de l'invité, passé le stade des présentations, le schéma général de la conversation reste globalement le même.

(*Anmoderation*) Deswegen ist Jörg Asmussen nicht der einzige, der eine Reform der G20 fordert. Der Direktor der Europäischen Zentralbank schlägt zum Beispiel ein gemeinsames Sekretariat und weniger Arbeitsgruppen vor. Und auch die Politikwissenschaftlerin Katharina Gnath hat sich so ihre Gedanken gemacht. Sie leitet den Bereich europäische Wirtschaftspolitik bei der Stiftung Neue Verantwortung. Das ist eine Denkfabrik, die von Unternehmen wie Lanxess, Telekom oder Bosch finanziert wird. Guten Morgen, Frau Gnath!

GNATH : Guten Morgen, Frau Welty!

WELTY : Sie betonen sehr den informellen Charakter der G20. Warum ist Ihnen das so wichtig?

GNATH : Formelle internationale Organisationen gibt es auf internationaler Ebene zuhauf, da sind zum Allerersten die Vereinten Nationen. Das kennen wir, da gibt es teilweise ziemlich eingespielte Allianzen, ein sehr starkes Protokoll, eingeübte Schlagabtausch sozusagen. Und die G20 ist besonders, weil sie nämlich ohne großes Protokoll anfangen kann, flexibel auf Themen zu reagieren, das heißt, die G20 hat ein Alleinstellungsmerkmal durch ihre Informalität, in dem Zusammenspiel mit anderen internationalen Organisationen. (DR 050913-07)

Les formules de correction sont relativement rares, ce qui n'est pas très étonnant : l'intervieweur n'a pas tant l'occasion de les utiliser, et l'invité bénéficie du statut de professionnel de la question soulevé et tient généralement un discours bien rôdé à propos duquel il s'est brièvement entretenu en amont soit avec le journaliste, soit avec un assistant. Cette faible quantité de marqueurs de reprise va donc de pair avec le haut degré d'élaboration du discours, ou sa faible spontanéité. Nous aurons toutefois l'occasion de constater la présence d'un nombre important de marqueurs de glose ou d'explicitation (dans l'exemple précédent : *das sind, das heißt*), qui participent eux aussi de l'ajustement métalinguistique, parfois aux limites de la correction, mais qui sont plus typiques d'un dispositif où celui qui parle non seulement ne se trompe pas, mais doit gérer son avance sur l'allocutaire, ce qui aboutit à réintroduire des mécanismes de réparation.

Pour ce qui est de la cohérence en général, la notion de "signaux de structuration" avancée par les auteurs est sans doute trop vague : alors que les connecteurs participent plutôt de la scripturalité, des chevilles du type "tournons-nous maintenant vers X" sont sans doute plus proche du discours de proximité, surtout quand elles sont accompagnées d'un terme d'adresse. Les particules modales sont présentes en nombre dans notre corpus, ce qui selon Koch et Oesterreicher est plutôt un signe d'oralité, mais avec beaucoup de variation d'un locuteur et d'une interview à l'autre. Cela dit, la version tardive de la théorie est ici plus explicite et plus fine, en signalant (Koch & Oesterreicher 2008, 212) qu'on trouvera dans les discours oralisés des marqueurs de réélaboration de type *also* (il s'agit du *also* reformulatif que nous examinerons en son temps), mais pas ou peu de connecteurs anaphoriques ni de formes correspondant à ce qu'on appelle en France les marqueurs d'intégration linéaire (MIL, Auchlin 1981 et Turco & Coltier 1988 ; exemples pour l'allemand : *einerseits, andererseits, erstens, zweitens, drittens, zwar / aber, schließlich*). Dans le discours oralisé, la cohérence s'obtient par des signaux contextuels immédiats (les auteurs pensent vraisemblablement à la saillance en général), tandis que dans le discours scripturalisé, l'établissement de la cohérence se fait plutôt par des stratégies de verbalisation explicite, qui mettent davantage en jeu le cotexte que le contexte. Comme nous nous y attendions, le genre de l'interview présente les deux types de marquage : celui relevant de ce que Weinrich (1993) appelle la syntaxe du dialogue, et celui des stratégies explicites de maximisation de la cohérence textuelle censément associé à la scripturalité. On le voit bien dans la réponse de Ralf Stegner dont nous avons déjà donné le début :

Also das ist völlig unreal, dazu wird es ja überhaupt nicht kommen. Ich glaube, wir haben momentan eine ganze Menge Betrachtungen, was die im Kaffeesatz stattfinden, äh und wissen doch sehr genau aus den ganzen letzten Wahlen : Die Umfragen sind das eine, das Ergebnis das andere. Die CDU wird meistens überschätzt, wir werden meistens unterschätzt. Äh... Die Entscheidung ist am Ende auf dem Platz und äh entschieden wird am 22. September. Und deswegen muss ich natürlich auch sagen, so recht der Franz Müntefering natürlich hat : Der Anfang des Spiels, das war nicht der Höhepunkt unserer Spielkunst. Das weiß wirklich jeder. Aber wir wissen natürlich auch, wenn wir uns jetzt ins Mittelfeld stellen und darüber diskutieren, äh wer an den ersten Gegentoren schuld ist, dann haut uns der Gegner die Bude voll. Wir wollen aber gewinnen ... und deswegen müssen sich alle konzentrieren, um in der Fußballsprache zu bleiben, aufs gegnerische Tor zu schießen. Das ist das, was wir jetzt zu tun haben, das wissen alle, gerade auch Franz Müntefering, und insofern weniger Analyse, mehr Kampf. Das Ding heißt nicht Wahlspaziergang, sondern Wahlkampf, und den wollen wir gewinnen.

Même si le propos de la politologue de notre autre exemple reste plus guindé, la suite du dialogue voit également apparaître des indices d'oralisation : un *also* remplissant visiblement une fonction d'embrayage textuel, une particule modale (*ja*), plusieurs occupations du *Nachfeld*, un marqueur métalinguistique (*sozusagen*) à l'intérieur d'une glose, et des énoncés sans verbe principal.

WELTY : Würden sich da die Vorschläge des EZB-Direktors integrieren lassen, oder gehen die Ihrer Einschätzung nach in eine ganz andere Richtung ?

GNATH : Also Herr Asmussen hat ja zwei Dinge gefordert : einmal mehr Konzentration auf wichtige Themen, das würde äh konform gehen mit meinen Ideen, aber das Sekretariat, das im übr... im übrigen auch schon von Präsident Sarkozy vor einigen Jahren gefordert wurde, eine eigene Organisation sozusagen für die G20... das wäre sehr schwer mit dem informellen Charakter zu vereinbaren, da die G20 sehr gesteuert ist von den einzelnen Mitgliedern, und die Mitglieder dieses auch sehr schätzen.

## Bilan

En termes de marques, il semble donc que les interviews occupent une position médiane proche du point zéro de l'échelle de Koch et Oesterreicher. Cela s'explique sans doute par ce que nous décrivions comme l'oralisation contrôlée d'un discours initialement scriptural. L'invité arrive préparé et investi d'un rôle de sachant venu porter une bonne parole dans une relation à l'auditoire radicalement asymétrique. On est donc dans une configuration de scripturalité conceptionnelle forte, propice à l'emploi des marqueurs textuels comme les marqueurs d'intégration linéaire (MIL, cf. Auchlin 1981 et Turco & Coltier 1988) du type *Zum einen, zum anderen, schließlich...* Mais sur le plan médial, on est dans une situation d'oralité qui implique non seulement une phonématisation aussi une véritable oralisation du fait de la présence d'un interlocuteur empirique autorisé à procéder à des relances ou à des objections et qui vient externaliser une polyphonie argumentative qui sans cela, dans une situation (idéale) de scripturalité pure, aurait été strictement interne. Cette oralisation se manifeste par la réapparition des marqueurs de la "syntaxe du dialogue" et plus généralement de stratégies d'intersubjectivation.

Nous avons vu plus haut que notre objet d'étude conduisait à poser des exigences contradictoires vis-à-vis du corpus, en lui demandant de présenter conjointement des caractéristiques relevant clairement de l'oralité, et d'autres relevant de la scripturalité. L'oralisation d'une énonciation préalablement scripturale semble, en tout cas s'agissant de l'interview radiophonique "à l'allemande", être un bon moyen de satisfaire ces exigences contradictoires. Nous concluons donc en revenant sur une question formelle ou méthodologique, celle de la transcription. L'avantage du modèle de Koch & Oesterreicher (1985) est aussi de nous conduire à poser cette question pour chaque corpus et pour chaque exploitation de chaque corpus. Un corpus fortement scriptural sur le plan conceptionnel et déjà graphématisé sur le plan médial, comme c'est le cas du DeReKo, a vocation à être traité comme le document écrit qu'il est. Un corpus d'entretiens en tête-à-tête ou par téléphone à bâtons rompus, constitué à partir d'enregistrements réalisés par l'analyste et fortement susceptible de représenter un point haut dans l'échelle de l'oralité, sera volontiers transcrit et traité selon les standards de l'analyse conversationnelle. Mais ici, nous nous trouvons dans une position centrale à l'intérieur de cette échelle. Il est en outre intéressant de noter que contrairement à ce qui se passe en France, ces interviews non seulement ne sont pas filmées, mais sont intégralement transcrites par les soins de la station.<sup>9</sup> En réalité, les transcriptions restent en ligne même lorsque les documents sonores ont été enlevés. Ces transcriptions présentent déjà des signes de scripturalisation. Par exemple, les particules modales *y* sont parfois effacées, et les fautes d'allemand corrigées. Pour cette raison, nous ne les utiliserons pas. Mais si le dispositif énonciatif consiste à oraliser conceptionnellement un discours scriptural pour le rescripturaliser médialement ensuite, compte tenu du caractère assez superficiel de la phase d'oralisation (par comparaison avec ce qui se passe en France), le recours aux standards de l'analyse conversationnelle nous semble perdre de son intérêt. En outre, les exigences contradictoires dont nous parlions plus haut ne doivent pas nous faire perdre de vue que l'oralité ne nous intéresse nullement en soi, mais uniquement comme médium favorable à l'apparition de particules modales et de marqueurs d'ajustement intersubjectif. Enfin, nous avons déjà fait part de nos réserves concernant l'interprétation "empiriste" des rôles énonciatifs mis en jeu par ces particules, qui sont pourtant de loin les formes les plus interactionnelles parmi celles dont nous nous occuperons.

Pour ces raisons, nous avons décidé d'assumer une transcription "scripturale", c'est-à-dire un verbatim exact reproduisant les chevilles, les erreurs et les bafouillements, les longues hésitations (que nous graphématisons par *äh*), mais sans aller jusqu'à appliquer les normes GAT

9. Ce n'est pas le propre des deux radios publiques fédérales; SWR, MDR ou Radio Bremen font de même.

ou HIAT. En particulier, nous conserverons le point, les deux points, le point d'interrogation, le point d'exclamation et la virgule dans la mesure où ils correspondent aux modèles prosodiques entendus. Seul nouveau signe de ponctuation : =, que nous utilisons pour les bafouillements.

- (1) Also, ich= So eine Permafrostzone macht man ja bei bestimmten Baumaßnahmen. (DR 030913-02)

En conséquence, nous serons amené à diverger des transcriptions "officielles" réalisées par les stations. Par exemple, lorsque l'intonation d'une fausse question transcrite avec ? sera en réalité descendante, nous utiliserons le point. Il arrivera que nous aillons besoin de nous préoccuper de prosodie ou de paramètres d'oralité (médiatale et pourquoi pas conceptionnelle) plus précis. Le temps d'une section, nous opterons alors pour une transcription plus précise, mais là encore nous ne nous soumettrons pas à un modèle préexistant ; comme on le fait pour gloser un propos dans une langue étrangère,<sup>10</sup> nous modulerons notre degré de précision uniquement en vertu des phénomènes que nous voulons étudier (l'accent de hauteur, par exemple).

### 3.3 Types de données recherchées, recours au DeReKo et à internet

Un corpus de 200.000 mots ne permet toutefois pas de prononcer de jugement ferme concernant la grammaticalité d'une construction litigieuse, puisque si elle est litigieuse, c'est *a priori* qu'elle est peu fréquente en allemand "standard", et donc peu susceptible d'apparaître dans un échantillon aussi restreint. Or nous faisons le pari d'associer sémantique et syntaxe et de produire des analyses qui tiennent compte de la distribution syntaxique des formes observées pour en donner une typologie par classes fonctionnelles (au sens de la Théorie des Groupes Syntaxiques, Fourquet 1965) cohérentes. Quant aux analyses d'items individuels à l'intérieur de ces classes, nous avons là encore proposé de les fonder en partie sur une prise en compte du signifiant plus poussée que ne le faisait par exemple Pérennec. Eu égard à ce double pari et surtout à sa première partie, nous ne pouvons renoncer à une analyse distributionnelle sur un gros corpus, déterminée à éclaircir des points qui nous semblent d'intérêt, par exemple en termes d'ordre relatif des marqueurs discursifs. De même, nous aurons à déterminer ce qu'il en est de l'accès de certains marqueurs à une éventuelle fonction de "particule de focalisation", un phénomène assez fréquent si l'on en croit Métrich et al. (2002) ou Nølke (Nølke 1993 et Nølke 2001), mais dont les tenants et les aboutissants sont encore peu clairs. Le meilleur moyen de savoir si un item peut fonctionner comme particule de focus est de voir s'il peut apparaître en tête d'énoncé suivi d'un constituant autre que le verbe et de regarder si dans ces cas-là, il y a développement, à l'intérieur de la portée du marqueur, d'un foyer au sens de König (1991).<sup>11</sup> Il est à première vue très délicat de procéder à de tels jugements sur la base d'un petit corpus, qui peut à la rigueur suffire à prouver que telle chose existe, mais ne fournit aucun argument sérieux tendant à montrer que telle autre n'existe pas.

Il en va autrement du *Deutsches Referenzkorpus* (DeReKo), qui est beaucoup plus important en volume et centré sur la langue journalistique, c'est-à-dire sur une variante légèrement plus scripturalisée du registre sur lequel nous travaillons de toute façon, et qui constitue l'horizon sociologique du *Hochdeutsch* standard. Le DeReKo présente également vis-à-vis d'autres grands corpus en ligne, comme celui de l'Académie des sciences de Berlin-Brandebourg (implémenté

10. Nous nous référons ici aux *Leipzig Glossing Rules*, qui disposent expressément que le degré de précision de la glose doit être fonction de l'objet d'étude exact.

11. La deuxième étape est indispensable, car dans certains cas, la co-construction en tête d'énoncé peut aussi être expliquée par une réanalyse comme coordonnant.



dans le portail DWDS) l'avantage de permettre des requêtes par partie du discours : même si le corpus du DWDS est annoté syntaxiquement, il ne semble pas possible de l'interroger autrement que par mot(s). *A contrario*, il est possible de demander au système Cosmas II d'interroger la partie annotée du DeReKo pour obtenir toutes les occurrences, par exemple, de *jedenfalls* écrit avec une majuscule et séparées de la forme personnelle du verbe (quel qu'il soit) par un, deux ou trois mots, ce qui correspond exactement au type de requêtes formulables sur notre corpus à l'aide d'un logiciel de textométrie<sup>12</sup> mais pour lesquelles notre corpus est trop petit. En cas de résultats infructueux, il nous arrivera avant de conclure à l'agrammaticalité de telle ou telle séquence de procéder à une recherche aléatoire sur internet en utilisant les capacités du moteur de recherche *google*. En effet, le corpus DeReKo se compose essentiellement d'articles de presse et de Wikipedia, il peut faire l'objet de biais, notamment pour ce qui est du dialogisme et/ou du marquage affectif ou émotif, dont on peut s'attendre à ce qu'ils soient sous-représentés, en tout cas dans la partie Presse du corpus ainsi que dans la partie Articles du volet tiré de Wikipedia. Cela dit, le sous-corpus "discussions wikipedia", qui s'apparente à un forum, permet de contrebalancer quelque peu ces biais. Il convient en tout cas de noter que l'incapacité à trouver une occurrence de telle ou telle construction sur le DeReKo constitue déjà un fait intéressant, puisqu'il s'agit d'un indice de rareté relative, laquelle rareté pourra dans certains cas appeler un commentaire. Pour ce qui est de *google*, nous n'utiliserons cet "outil" que dans des cas très limités. Par exemple, certaines combinaisons litigieuses de "modalisateurs" et d'"appréciatifs" seront testées sur ce moteur de recherche. Mais il n'en demeure pas moins que la nécessité de recourir à de tels moyens après avoir échoué à trouver des occurrences sur notre corpus personnel et dans le DeReKo est déjà le signe que l'on a affaire à une construction peu fréquente.

Cela ne signifie pas pour autant que nous nous en remettions à des analyses quantitatives basées sur des données de fréquence. Quelle que soit l'importance de la caractérisation des biais d'un corpus, quel que soit aussi le souci de garantir un minimum de représentativité de l'échantillon sur lequel nous travaillons, nous avons fait le choix d'une linguistique du système. C'est même l'une des raisons pour lesquelles nous n'avons pas opté pour une approche plus conversationnaliste du fonctionnement des mots du discours, approche associée depuis les travaux de Weydt et de son école à un traitement "maximaliste" et contextualiste. C'est aussi en partie dans cet esprit que nous avons tâché de choisir un corpus qui satisfasse des conditions contradictoires correspondant à des potentialités différentes voire opposées du système de la langue. La démarche "minimaliste" à laquelle nous avons souscrit ne nous semble guère laisser d'autre choix, et notre pari lui-même doit suffisamment à Ducrot et Culioli pour que nous puissions dire que notre objectif est d'isoler et de classer des signifiés lexicaux et grammaticaux *stabilisés* ; ces signifiés correspondent eux-mêmes à des signifiants singuliers (Posner 1979) mais aussi et surtout à des classes de signes (König 1997). Cette croyance en un alliage signifié-signifiant stable implique de travailler sur un sémantisme abstrait et invariant. Nous optons donc pour une linguistique du système dont la préoccupation centrale est d'une part ce qui ne varie pas dans les emplois d'une forme, et d'autre part l'amplitude ou l'empan de la variation possible, sans souci particulier des données de fréquence.

Nous ne dénions pas leur importance de ces données de fréquence dans l'absolu, mais dans la mesure où notre objet le temps de ce travail est de procéder à une description systématique et raisonnée, c'est à la fois la permanence d'invariants et l'empan de la variation qui seront au centre de nos préoccupations en sémantique comme en syntaxe, davantage que la distribution quantitative d'usages qui, en tout cas sur le plan de la sémantique lexicale, ne peuvent de toute

---

12. Le choix de ce terme aura suffi à faire comprendre que nous recourons pour ce faire aux outils du logiciel TXM.

façon être distingués par une intervention de la subjectivité du linguiste.<sup>13</sup>

Une fois sorti du domaine des jugements de grammaticalité sur grand corpus, nous privilégierons donc les analyses dites qualitatives, qu'en des termes plus modestes on pourrait qualifier d'interprétations individuelles d'occurrences jugées significatives de ce que nous avons appelé l'empan de la variation. Le recours à un corpus personnel limité et pour lequel on a un accès complet aux textes, comme c'est le cas de notre corpus DR, permet de reconstituer des enchaînements argumentatifs réels en bloc et en détail, dans des contextes à chaque fois légèrement différents. Le risque est bien sûr de glisser dans le signifié des marqueurs analysés des éléments relevant davantage du contexte que du marqueur lui-même. Reste que ce risque nous semble au moins aussi important lors d'une analyse quantitative récapitulant les composantes de la sémantique de telle ou telle forme après une annotation manuelle réduite à trois ou quatre traits par forme ("concessivité", "épistémique", ...), lesquels traits sont eux aussi tout à fait susceptibles d'être en fait davantage caractéristiques du contexte que du marqueur. La reconstitution linéaire du détail d'un enchaînement argumentatif se prête mieux à la description de signifiés qui ne soient pas des listes de sèmes ou de traits mais des signifiés opérationnels dynamiques ("inversion de l'échelle argumentative", "franchissement du seuil à partir duquel le prédicat peut être dit valide").

Ces signifiés "difficiles à mettre en mots", selon les termes de Hentschel & Weydt (1990) peuvent constituer des invariants et sont de bons candidats pour nous sous réserve de multiplier les exemples et les contextes pragmatiques, sémantiques et syntaxiques différents - d'où le fait que pour nous et ici, l'empan de la variation prime sur les données de fréquence. Précisément parce que l'analyse prend la forme d'une interprétation linéaire et non d'une glose par traits, qui court le risque de la généralisation spontanée (et donc hâtive?), la récurrence d'un même schème dans virtuellement tous les contextes peut garantir que ce schème ressortit du signifié opérationnel stable et intrinsèque de la forme analysée.

---

13. En ce sens, la linguistique *corpus-driven* nous semble un concept heuristique fécond mais qui ne trouvera jamais d'application pleine, pour des raisons épistémologiques, à savoir que l'annotation sémantique est toujours le fait d'un linguiste, de même que la requête est toujours déjà une construction épistémologique et sociale de la part de l'analyste.



## Chapitre 4

# Soubassement théorique : syntaxe et énonciation

Nous en venons maintenant à ce qu'il est convenu d'appeler la détermination du cadre théorique. Il ne sera pas question ici d'un choix entre tel ou tel modèle sémantique de description des mots du discours, par exemple entre la Théorie de l'Argumentation dans la Langue et la Théorie des Opérations Énonciatives ou "Prédicatives et Énonciatives". Nous revendiquons sur ce point une forme d'éclectisme ou à tout le moins d'ouverture théorique comme celle qui peut se manifester dans les travaux de Pérennec (2002b). Rappelons que notre objectif est de déployer un concept heuristique que nous avons ébauché dans le chapitre 2, celui de "travail de l'altérité", sur un champ de phénomènes observables pour en produire une analyse unifiée, et le succès de cette entreprise se mesurera aussi à sa capacité à construire un discours cohérent en intégrant les découvertes et les avancées permises par des travaux de divers horizons.

Nous avons pour l'instant restreint l'objet formel de nos recherches aux marqueurs adverbiaux (en y incluant les particules). Les adverbiaux de phrase de l'allemand présentent une syntaxe complexe qui met notamment en jeu des phénomènes de structuration informationnelle (cf. la présentation classique de Frey & Pittner 1998 sur ce point), lesquels phénomènes sont hautement susceptibles d'interférer avec l'interprétation de l'énoncé, notamment du point de vue du "travail de l'altérité". Il nous semble donc nécessaire d'affirmer en amont de l'étude un certain nombre de vues sur la syntaxe de l'énoncé en allemand. Nous gardons également en tête que nous avons proposé un rapprochement entre le domaine d'action des marqueurs du travail de l'altérité et ce que Zemb (1984) appelait "l'univers pluridimensionnel du phème", là encore dans le cadre d'un modèle dont l'objet est la syntaxe de l'énoncé allemand entier. Dans le chapitre qui suit, nous allons donc reprendre ce chantier du rapport entre ordre des mots et sémantique énonciative en allemand. Ce chapitre représente donc l'ensemble des hypothèses externes sous-tendant la suite de notre travail. Nous ne nous dissimulons pas que cela représente à bien des égards un long détour avant d'aborder le véritable objet de notre travail, mais comme nous le verrons en particulier dans la section 2 de ce chapitre, ces problématiques sont directement liées à des problèmes encore en suspens concernant la syntaxe des adverbiaux de phrase de l'allemand.

## 4.1 Ouverture : de la grammaire générative à Jean-Marie Zemb

### 4.1.1 Convergence des extrêmes ?

Nous partirons des suggestions iconoclastes, et à ce titre intéressantes, formulées dans un cadre générativiste particulièrement rigide par Struckmeier (2014), qui tente de se passer des données de la structure informationnelle pour produire une théorie générale de l'ordre des mots dans le *Mittelfeld* allemand. Sans vouloir commenter son projet dans le détail, on peut relever qu'il fait appel à un ensemble de données et de facteurs de trois ordres, syntaxiques (comprendre : des règles formelles génératives censées ne pas interférer avec la structure informationnelle), prosodiques et sémantiques, dont certains, notamment en sémantique et en prosodie, relèveraient très clairement de la structure informationnelle dans n'importe quel autre cadre théorique. Si l'on ajoute à cela que les facteurs prosodiques sont relégués au niveau PF, pour *phonological form*, c'est-à-dire celui où les générativistes concentrent l'arbitraire, l'inexplicable et le "superficiel" dans tous les sens du terme, ce travail représente à bien des égards une régression par rapport aux approches fonctionnelles de la syntaxe formelle développées depuis une vingtaine d'années par d'autres Chomskystes (on pense en particulier à "l'approche cartographique"). Il n'en demeure pas moins que Struckmeier formule quelques hypothèses très intéressantes. Pour mieux les appréhender, nous rappellerons quelques postulats génératifs qui jouent un rôle dans la réflexion de Struckmeier.

— La proposition se décompose en trois "phases" :

- VP, le groupe composé du verbe et de tous ses arguments et ajouts (compléments et circonstants), y compris le sujet, dans une relation de connexion deux à deux (on n'aura pas de mal à projeter cette conception dans un cadre fourquetien). Du point de vue fonctionnel / fonctionnaliste qui est le nôtre, il s'agit effectivement du prédicat étendu.

- IP, pour *inflectional phrase*, aussi noté TP pour *tense phrase*, qui correspond au groupe verbal muni de la catégorie du temps. La distinction de VP et IP/TP est essentiellement motivée par des phénomènes d'auxiliation en anglais, mais s'y ajoute une contrainte qui veut que ce groupe TP, qui a le morphème de temps comme tête et VP comme argument, ait un modifieur obligatoire : le sujet. Il va sans dire que cet "universel" donne bien du fil à retordre aux générativistes germanistes, compte tenu de la possibilité en allemand d'avoir des phrases sans sujet, notamment au passif. D'un point de vue fonctionnel, IP/TP est, en première approximation, un contenu propositionnel, c'est-à-dire une entité d'ordre supérieur signalant les conditions de sa vérification éventuelle ; ce n'est pas une proposition en ce sens qu'il n'a pas (encore) été pris en charge. C'est ce qu'à la suite de Wittgenstein et Lyons Dik (1989) appelle *State of Affairs*.

- CP, qui correspond vaille que vaille à l'énoncé : le "domaine C" recouvre toutes les "têtes fonctionnelles" touchant à l'illocution et serait couronné par la tête "Sentence type" (*Satzmodus* pour l'allemand).

— Pour l'allemand, les auteurs ne renonçant pas à IP/TP proposent généralement la correspondance suivante : si l'on part du principe que les particules modales et les adverbes épistémiques permettent de séparer le *Mittelfeld* en deux, alors les constituants dans le *Mittelfeld* droit sont ceux de la couche la plus basse dans la hiérarchie, c'est-à-dire VP ; les éléments relevant de TP seraient concentrés dans le *Mittelfeld* gauche (ce qui implique un mouvement motivé par diverses raisons sémantico-syntaxiques, justement celles que Struckmeier aimerait ne pas voir réduites à la structure informationnelle) ; la place du verbe en V2 correspond à un mouvement signalant l'ouverture du "domaine C", et le *Vorfeld* est une position de modifieur de C (noté SpecCP).

On l'a dit, sur le papier, TP contient obligatoirement un modifieur SpecTP, qui est en principe toujours le même à l'intérieur d'une langue. Dans la version la plus orthodoxe, il doit s'agir du sujet. Si cette condition n'est pas remplie, la langue doit être considérée comme dépourvue de cette "phase".<sup>1</sup> Struckmeier, motivé par le respect de l'impératif chomskyen mais pas disposé à abandonner TP pour l'allemand, propose une solution baroque mais aux effets théoriques intéressants : VP est dupliqué (ce genre de choses est possible en grammaire générative) et c'est cette copie qui est déplacée en SpecTP. En d'autres termes : tous les éléments de la phrase ont DEUX positions et les règles d'ordre des mots consistent essentiellement à choisir lequel des deux exemplaires sera "réalisé" : celui de gauche en TP, ou celui de droite en VP.

Certes, du point de vue fonctionnaliste, il est difficile de ne pas avouer sa perplexité à la lecture d'un tel échafaudage, mais nous pensons qu'à son corps défendant, Struckmeier apporte de l'eau au moulin d'une lecture fonctionnaliste "franco-compatible" des faits d'ordre en allemand. Notamment chez Zemb, la structure informationnelle y est "tordue" dans un sens sémantico-logique qu'elle n'a nullement chez les représentants des perspectives inspirées des travaux praguois et/ou de la pragmatique, celles que vise Struckmeier. En effet, Struckmeier, pour caractériser les occurrences où c'est la "copie de droite" qui est "réalisée", a recours d'une part à des nécessités prosodiques qui finalement se réduisent à la présence de l'accent d'énoncé sur la partie droite du *Mittelfeld* et d'autre part à une caractérisation sémantique qu'il doit en fait à Werner Frey : choisir de réaliser un constituant dans VP et pas dans TP, c'est choisir de le caractériser comme appartenant au prédicat de l'énoncé - car pour les générativistes ouverts à des discussions sur le statut sémantique et fonctionnel de leurs projections syntaxiques, VP est le prédicat et TP la situation vérifiant ce prédicat. On verra sans peine le parallèle possible avec la dichotomie thème / rhème chez Zemb (Zemb 1978), d'autant que les formes permettant de localiser la borne entre les deux (et présentées comme des excroissances de C, donc du domaine spécifique de l'illocution) sont les adverbes de phrase et les particules modales ; la similitude avec le *phème* de Zemb (1984) est frappante. L'intérêt de la démarche de Struckmeier est aussi qu'il montre l'absence d'automatismes liés à des phénomènes de coréférence ou de définitude ; la plupart des constituants ont effectivement la possibilité d'apparaître, dans la même phrase, dans l'un ou l'autre domaine, avec un impact sémantique "dur" et pas "seulement" d'un point de vue métacommunicatif ; ce sont par exemple les relations de portée qui changent. En un mot, quelles que soient les motivations théoriques de Struckmeier, il est intéressant de constater qu'il arrive à un résultat dont les similitudes avec le modèle zembien sont assez spectaculaires.

#### 4.1.2 Catégories et repérage (1)

S'agissant de VP, TP, CP, il convient également de prendre note des propositions de Stowell et surtout Butler (2003) sur la nature de ces "phases", que Chomsky définissait initialement comme des "formes propositionnelles" en ce qu'elles exhibaient "une structure d'argument complète" et étaient susceptibles de vérification. Le caractère pré-théorique de cette définition englobant des phénomènes distincts a conduit Stowell à définir les phases comme des contenus faisant l'objet d'une "clôture existentielle" par un opérateur de quantification, qui soit par exemple une variable événementielle (Maienborn 2011), vite réinterprétée en "variable situationnelle" localisant le prédicat complexe dans une "situation" réelle ou possible où il est valide ou non. C'est à Butler que l'on doit l'exposé le plus raffiné de cette théorie, où les variables en question sont instanciées par les catégories d'aspect, de temps et de mode, dans une modélisation très élégante des relations hiérarchiques entre les différentes valeurs de la temporalité-modalité. Butler a également montré que ce modèle pouvait (et devait) sans problème être étendu aux

1. Dans cette perspective, il y a donc *littéralement* des langues à qui "il manque une case", et ce sont celles qui ne respectent pas la syntaxe de l'anglais.

groupes nominaux, le nombre et la définitude se substituant ici aux catégories verbales. Il a enfin montré que chaque phase devait contenir, au niveau de sa ou ses tête(s), une véritable cascade de "positions" fonctionnelles correspondant de près à celles proposées par l'approche cartographique pour la zone C - d'un point de vue sémantique fonctionnel, il s'agit toujours d'opérateurs de prise en charge du contenu aval. Butler va jusqu'à affirmer qu'il s'agit de mini-zones C instanciées en tête de chaque phase, le domaine C "traditionnel" étant simplement le plus facilement identifiable car le plus haut dans la hiérarchie. Ce statut spécial pour C venant "coiffer" chaque phase aurait l'avantage de dissocier la question de l'ordre d'entité construit et celle de sa présentation : toute entité, indépendamment de sa nature (et de son statut linguistique) pourrait faire l'objet d'une présentation sous l'angle de l'énoncé et d'une présentation sous l'angle de l'énonciation, une idée que l'on trouve également exprimée de façon plus indirecte chez Nølke (2001). Une telle vision a l'avantage de multiplier le nombre de combinaisons possibles, et notamment de rendre possible sur le papier la construction de n'importe quel adverbial du domaine C en regard de n'importe quel constituant de rang inférieur - or compte tenu de la liberté de placement de ces adverbiaux beaucoup plus importante que ne le prédit Zemb (cf. sur ce point Larrory-Wunder 2011, article sur lequel nous reviendrons en détail dans la section 2), il se pourrait bien que cette souplesse soit exactement ce dont nous ayons besoin.

Le dernier point intéressant pour nous est que Butler, dans l'esprit de la Cartographie et en partie en opposition au chomskysme orthodoxe minimaliste, suggère qu'il faut sans doute augmenter le nombre de phases pour faire droit à la complexité des opérations sémantiques en jeu. Ce n'est pas le lieu ici de discuter le détail de l'argumentation d'auteurs s'inscrivant de toute façon dans un cadre qui n'est de toute façon pas celui que nous suivons. Mais ces notions largement reçues et commentées internationalement peuvent nous aider à procéder, aussi paradoxal que cela puisse paraître, à un réajustement du modèle syntaxique de la germanistique française sur une base qui se distingue de l'actuelle synthèse Zemb-Fourquet sur deux points :

- Un modèle qui soit d'un seul tenant doctrinalement, sans les hiatus persistant ici ou là entre les vues de Zemb et celles de Fourquet (on pourrait d'ailleurs aussi mentionner Faucher).
- Un modèle qui soit énonciativiste, c'est-à-dire qui rejette frontalement toute approche "modulaire" au profit d'un parallélisme sémantico-syntaxique strict et d'une sémantique totalement solidaire de l'acte d'énonciation (et donc faisant siennes l'essentiel des propositions de détail de la pragmatique, sans toutefois les déléguer à une théorie des intentions du locuteur).

En réalité, nous ne pensons pas que cet ajustement soit si spectaculaire en ce sens que les bases en sont déjà livrées par certains textes de Fourquet (Fourquet 1972). De façon plus surprenante, l'introduction au volume deux de la *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch* (Zemb 1984, 107) imagine brièvement une hypothèse voisine de la nôtre, sans lui accorder davantage d'égards. Zemb imagine en effet un modèle concurrent du sien construit en harmonie avec certains postulats générativistes tout en reprenant certaines de ses observations ; selon lui, ce modèle impliquerait une application récursive de la structure thème-phème-rhème, qui pourrait à l'occasion devenir phème-thème-rhème, et dont les actualisations successives produiraient la structure finale de la proposition allemande. C'est exactement cette piste que nous allons suivre et qui constituera le modèle syntaxique de la phrase allemande présupposé dans la suite de notre travail.

## 4.2 Généralisation de la structure prédication-repérage ; syntaxe externe des adverbiaux énonciatifs

### 4.2.1 Catégories et repérage (2) ; rôle des modificateurs

Le postulat de base est le suivant : toute énonciation est l'actualisation d'un prédicat ; le terme d'actualisation est ici compris comme l'application d'un prédicat à un domaine d'entités, donnant lieu à un engagement ontologique de la part de l'énonciateur (lui-même conçu comme une "voix" tout au plus susceptible de se confondre avec le locuteur). Cette formulation renvoie inmanquablement au concept de domaine notionnel dans un cadre énonciativiste, tel qu'il est traité par exemple dans Culioli (1999b, 154)

On partira de l'opération fondamentale par laquelle

1. on construit des objets (occurrences ; ici des représentations notionnelles telles que <il est bête> ; <mon chat aime la viande>, etc.)
2. on construit un espace de référence,
3. on situe telle occurrence dans l'espace de référence.

Par cette opération, on attribue à l'occurrence une valeur référentielle (qui porte sur la détermination, l'aspect, la modalité, la temporalité). Nous appelons *validation* le résultat de cette opération, de sorte que toute occurrence d'une notion est soumise à validation.

Dans l'esprit de Fourquet, nous allons amender cette proposition en précisant que chaque prédication fait l'objet d'une valuation qui peut être de deux ordres.

1. La valuation primitive et obligatoire, qui est le fait des catégories. Pour le domaine qui nous occupe, celui compris hiérarchiquement entre le groupe verbal et l'énoncé, il s'agit de l'aspect, du temps, du mode, auxquels on pourrait vraisemblablement ajouter la diathèse. (Fourquet 1972)
2. Toutefois, le repérage ne s'épuise pas dans cette seule opération de valuation catégorielle : comme Dik, qui parle de satellites, et les générativistes, qui parlent de spécificateurs, nous pouvons reconnaître l'existence de modificateurs situationnels qui viennent expliciter le domaine de validité du prédicat.<sup>2</sup> Cette fonction est donc assumée par des groupes syntaxiques.

Ce deuxième type de valuation correspond à l'interprétation que donne Culioli d'énoncés en :

- (1) Nous, la maîtresse, elle crie après les garçons à l'école. (Culioli 1991b, 138)

Signalons ici que Zemb, dans l'introduction au volume 2 de sa grammaire comparée, se risque à parler d'une nature déictique du thème ou d'une fonction thématique des "déicteurs", sans davantage travailler ce point. L'interprétation classique des propos de Zemb, à laquelle nous nous en remettons, stipule que l'homologie entre l'opération effectuée par l'article et celle qu'incarne le thème repose sur l'idée d'une fonction méronymique et désignative, ce dernier point expliquant sans doute l'apparition du terme *Deiktor* sous la plume de l'auteur de la *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch*. Il s'agit à chaque fois de pointer vers une portion d'univers vérifiant le concept qui en est prédiqué. On peut penser que c'est son tropisme propositionnel qui retient Zemb d'aller plus loin dans l'analyse de cette homologie fonctionnelle, la prédication chez lui étant toujours la proposition. Mais dès que dans le sillage de Frege l'on conçoit la construction des termes comme étant elle-même une prédication, l'article devient effectivement la flèche par laquelle on pointe la partie du monde dont on prédique le concept.

2. Le rôle du prédicat étant assumé par une 'projection maximale' chez les générativistes.



Les travaux de Francis Corblin sur l'article en français en sont un bon exemple : traiter le nom comme un prédicat aboutit à considérer l'article comme l'instrument de construction du domaine de référence dans lequel on va situer le prédicat.<sup>3</sup> Soit l'exemple du temps : En attribuant aux catégories le monopole de l'obligation de réalisation et en faisant des modifieurs des formes facultatives, il est possible de rendre justice à l'intuition zembienne selon laquelle la seule portion d'énoncé obligatoirement thématique, en même temps que la seule portion de thème obligatoire dans l'énoncé, est le temps tel que marqué par le tiroir verbal sélectionné, c'est-à-dire la construction d'un intervalle (fût-il universel comme dans le cas d'un présent dit de vérité générale) rapportable au centre énonciatif et dans lequel le prédicat a lieu.

Dans une perspective énonciative qui est aussi celle du Fourquet des années 1970 (après Marache), il est possible de donner de ce rapprochement une lecture radicale selon laquelle il y a une communauté de fonctions entre les déicteurs dans le GN et le thème dans la proposition, en ce que tous deux ont pour fonction de construire le domaine existentiel ou univers-de-discours (au sens de Lyons) sur lequel on va actualiser le prédicat correspondant. L'article est au prédicat nominal ce que le thème est au rhème : son point d'ancrage dans un domaine, par lequel il s'actualise et devient (le cas échéant) référentiel. Au bout de cette réflexion, il y a l'idée que le thème remplit pour le rhème une fonction analogue aux catégories en général vis-à-vis de leur base d'incidence. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le rapprochement entre les connecteurs hypothétiques, topicaux et temporels (trois notions thématiques dans le modèle zembien) et les catégories a déjà été sérieusement envisagé au moins une fois dans le cadre fourquetien, par Colette Cortès (Cortès 2010).

## 4.2.2 Repérage et structure du *Mittelfeld*

### 4.2.2.1 Hypothèses de départ

Les pages qui viennent défendront deux hypothèses.

D'une part, on tentera de montrer que les constituants thématiques occupent une fonction de spécifieur ou satellite (au sens de Dik) vis-à-vis des catégories grammaticales qui réalisent l'opération primaire de repérage. En effet, si l'on reprend l'idée émise un peu plus haut d'un partage des tâches entre valuation catégorielle et "spécification" par des groupes syntaxiques, on peut être tenté de placer les constituants thématiques dans une fonction de spécifieur des ensembles "coiffés" chacun par une catégorie. Reprenons l'exemple du repérage temporel : si la catégorie du temps vient situer l'intervalle événementiel sur un axe dont le point zéro est occupé par l'intervalle d'énonciation, les circonstants de temps occupent une fonction de spécifieur auprès de la catégorie. Dans une perspective à la Dik (1989), cela signifie que l'on adjoint à chaque noyau prédicatif (qui est une *notion*, un rhème au sens de Zemb) un domaine (un thème au sens de Zemb) défini conjointement par une catégorie grammaticale et par des satellites. On obtient ainsi une prédication qui peut elle-même servir de noyau prédicatif pour le niveau supérieur.

---

3. Une répartition des tâches qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle établie par Bühler entre Déixis et symbole, ou celle de la théorie de la Pertinence entre procédural et conceptuel.

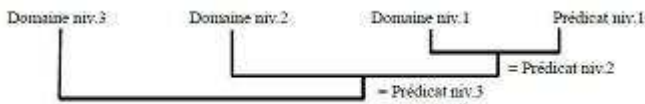


FIGURE 4.1 – Prédications et repérages : l'enchâssement des niveaux prédicatifs

La conséquence immédiate d'un tel choix est de fragmenter "le" thème en au moins autant de champs qu'il y a de niveaux prédicatifs. Comme nous allons le voir, cette fragmentation du thème, loin d'être un problème, est nécessaire pour expliquer un certain nombre de phénomènes. On défendra également l'idée qu'à chaque niveau, l'opération prédicative, dans la mesure où elle donne lieu à un engagement sur le degré de réalité ou de référentialité du prédicat, est susceptible d'être modalisée. La détermination supplémentaire de l'opération de repérage peut donc se faire sur deux plans : le plan notionnel correspondant au thème de Zemb, pour lequel on construira des domaines de repérage via des stratégies essentiellement lexicales (dans ce qui suit, on réservera le terme de spécifieur à cet usage), et le plan énonciatif correspondant au phème, pour lequel les ressources mobilisées seront ce que nous appellerons les marqueurs discursifs. C'est à ce second type de déterminations qu'est consacrée notre thèse. Comme l'a montré Zemb, le phème porte sur l'opération de prédication toute entière.

L'idée générale est donc celle d'une reproduction, à tous les niveaux, d'un modèle unissant un prédicat/une notion à un domaine de référence (univers de discours) dans une opération d'actualisation qui peut elle-même faire l'objet d'une modalisation. Le repérage s'effectue au moyen des catégories, mais les instructions de construction du domaine notionnelles peuvent faire l'objet d'une spécification supplémentaire par l'énonciateur, via la construction d'entités venant individualiser le repère.

#### 4.2.2.2 Place des adverbiaux énonciatifs et partition du thème

La partition du thème, et vraisemblablement aussi du rhème, en une série de prédications ayant chacune une structure thème/rhème nous semble inévitable pour deux types de raisons : des raisons liées à des faits de langue problématiques pour la théorie zembienne orthodoxe et d'autres relevant de la cohérence du modèle vers lequel s'oriente la présente démarche.

##### • Scinder le thème ?

Nous partirons d'une observation de Larrory-Wunder sur la place des "connecteurs" dans le *Mittelfeld* (Larrory-Wunder 2011). Dans la mesure où nous aurons à revenir sur la "connectorité" des formes citées dans l'article en question, nous utiliserons pour l'instant le terme délibérément vague et imprécis d'adverbiaux énonciatifs, et nous nous concentrerons sur le cas de *natürlich*, qui a l'avantage d'être suffisamment fréquent pour permettre une exemplification assez large, et dont le rattachement au phème est moins douteux que celui des "adverbes conjonctionnels" anaphoriques, dont il n'est justement pas question dans l'article de Larrory-Wunder.

En analysant des exemples tirés de corpus journalistiques, Larrory-Wunder montre que ces opérateurs ne sont pas nécessairement solidaires du phème tel qu'il est construit chez Zemb, c'est-à-dire identifiable via la place de la négation globale. En particulier, il semble que le marqueur discursif puisse être placé relativement haut à l'intérieur du champ thématique, devant des constituants généralement de type circonstanciel.

- (2) Vor kurzem hätte ich auch gedacht, dass unser Dorf **vielleicht** *irgendwann* **nicht** mehr auf der Landkarte sein wird. (DR 090913-02)

En termes zembien, cela conduirait à faire de ce constituant circonstanciel intermédiaire (ici *irgendwann*) une portion de rhème, auquel appartiendrait du même coup également la négation globale (dans la mesure où elle figure à la droite d'une forme phématique...). Pour ne pas avoir à assumer cette conséquence pour le moins problématique, Larrory-Wunder propose de concéder aux constituants thématiques concernés un "statut intermédiaire", ce qui revient à scinder le thème en (au moins) deux parties. En réalité, ces deux solutions paraissent se rejoindre, puisque dans les deux cas on en est réduit à saper la partition unique thème-rhème pour lui substituer plusieurs niveaux de prédication reproduisant chacun une structure de ce type.

• **Étude sur corpus (1) : à gauche de *natürlich***

Ces tendances peuvent être illustrées à partir des régularités de positionnement de *natürlich* dans notre corpus d'étude. Commençons par observer ce que l'on trouve avant *natürlich*. D'une part, on peut noter que sur les 391 occurrences de *natürlich* dans le *Mittelfeld* d'un énoncé assertif ou à l'intérieur d'un groupe verbal dépendant avec verbe final, espace qui peut lui aussi être qualifié de *Mittelfeld*, 315 se trouvent immédiatement après le verbe / la conjonction ou après la chaîne des formes pronominales. Les 76 restantes sont plus intéressantes pour nous, car elles nous permettent d'observer de près le statut de syntagmes complets placés avant le marqueur discursif pour des raisons qui ne peuvent être ramenées à un mouvement formel comme le serait la loi de Wackernagel. Les éléments susceptibles d'être antéposés à un marqueur discursif sont donc :

- des sujets

- (3) Na ich glaube, dass *dieser Eindruck* **natürlich** eine Momentaufnahme ist von bestimmten Dingen. (DR 160913-03)
- (4) Dafür sind *solche Fernsehformate* **natürlich** wichtig. (DR030913-05)
- (5) Da hat *Thomas Bach* **natürlich** eine große Verantwortung als DOSB-Chef. (DR 100913-04)

- des indications de temps :

- (6) Dass sich *in so kurzer Zeit* **natürlich** auch Schwierigkeiten einstellen, dass es zwischen-durch, das kann man durchaus sagen, einen gewissen Abfall gab, der jetzt aber wieder wettgemacht ist, ja, das ist so in der Politik und das ist so, wenn man um Wähler wirbt. (DR 160913-06)
- (7) Und es lag *damals* **natürlich** auch so ein bisschen im globalen Trend, Privatisierung war angezeigt in den 90er-Jahren, nicht nur in Deutschland, sondern in vielen anderen Ländern. (DR 200913-03)

- des cadratifs, pour certains (mais pas tous) à valeur métadiscursive :

- (8) Wir werden jetzt eine solche Untersuchung bekommen durch unseren Ausschuss für bürgerliche Freiheiten, wobei es uns *in allererster Linie* **natürlich** darum geht zu fragen, genau ob diese Sache, die Herr Pofalla ausgeschlossen hat, nicht doch erfolgt ist. (DR 030913-01)

- (9) Ja, ich denke, die Rettung ist es in diesem Sinne auch nicht, weil ganz einfach : uns fehlen *hier in unserem ländlichen Bereich* **natürlich** Arbeitsmöglichkeiten, auch Schule, Polizei und so. (DR 090913 02)
- (10) Und man kann *in dem Kontext* **natürlich** auch die Bemerkung der Syrer aufgreifen, dass sie bereit sind, dem C-Waffen-Abkommen beizutreten. (DR 110913 02)

- Plus généralement, des arguments définis :

- (11) Da hatte sie auch rasch viel mehr Redeanteile herausgearbeitet als Steinbrück, zum Teil fünf Minuten Vorsprung sogar auf ihn. Steinbrück die kurze Attacke, die schnellen Sentenzen, Stakkato-Fragen, prägnanter, kürzer, aber *durch diese Aggressivität* **natürlich** auch Schwierigkeiten mit dem Faktor Sympathie. (DR 020913-01)
- (12) Ein normaler Lehrer, ein Arzt verdient auch nur um die 200, 300 Euro, und insofern ist es eine wirtschaftliche Lage, die *die Menschen* **natürlich** auch wegtreibt und sie dazu bringt, auf der Suche nach einem besseren Leben dann eben auch nach Deutschland, nach Berlin zu kommen. (DR 210813-03)
- (13) Das würde *die Wirtschaft* **natürlich** weiter schwächen. (DR 230813 03)

L'hypothèse d'une corrélation entre la place d'un marqueur comme *natürlich* et la partition thème/rhème au sens de Zemb semble donc tenable, puisque les éléments antéposés à *natürlich* sont les candidats naturels à l'occupation du thème dans son modèle sémantico-logique. Il convient toutefois de dire un mot de deux occurrences extrêmement tardives de *natürlich*, qui pourraient sembler remettre en cause ces généralisations.

- (14) Also auch da stellt sich die Frage, wie gelingt es, bei den - ich bestreite gar nicht, dass es da sich um große Zahlen handelt - wirklich den Einzelfall sorgfältig zu prüfen. Für die Betroffenen ist es so, dass eine anonyme Behörde - und der MDK wird da auch als Behörde **natürlich** empfunden - ihnen die notwendigen Leistungen verweigert. Und ob das jetzt eine staatliche Organisation besser machen würde - auch da werden wahrscheinlich dann die Sparzwänge zu Buche schlagen. (DR 200813-02)

Le recours au contexte élargi permet de dissiper ces doutes : l'assimilation de la MDK à une administration anonyme figure déjà dans le savoir commun, via l'équivalence que présuppose l'emploi de *eine anonyme Behörde* en tête de la complétive, le syntagme nominal ne peut guère être compris que comme anaphorique. Il n'en demeure pas moins que cette assimilation s'apparente à un coup de force argumentatif et que si elle est parfaitement acquise aux yeux du locuteur, elle pourrait ne pas l'être dans l'absolu. C'est en fait un problème classique d'accommodation présuppositionnelle, selon les termes de Stalnaker, à savoir que le locuteur construit son discours en incluant *de facto* dans le *Common Ground* des propositions qui n'y figurent pas, ce qui contraint l'allocutaire à mettre à jour très rapidement sa propre image du *Common Ground*. Le mouvement d'ajustement est donc brutal et susceptible de susciter une protestation, d'autant qu'en l'occurrence, les deux interlocuteurs savent que le MDK n'est pas à proprement parler une administration. De tout cela, le locuteur semble conscient. C'est pourquoi il amorce un mouvement de correction visant à expliquer que le MDK, qu'il soit ou non une administration, est considéré comme tel par les gens et que c'est justement ce prédicat être considéré comme une administration qui est le plus pertinent, y compris par contraste avec être une administration. Ce faisant, il n'est pas impossible de traiter *als Behörde* comme thématique si l'on considère que l'énonciation a ici pour but de revenir sur le rapport entre la MDK et le statut d'administration, en disant que ce rapport correspond aux sensations des personnes concernées. Bien sûr, on peut aussi considérer qu'il s'agit de dire du MDK que le prédicat "être

considéré comme une administration" s'applique à lui ; c'est également ce que suggère le test de la négation.

(15) Der MDK wird ja **nicht** als eine Behörde empfunden.

(16) Der MDK wird ja als eine Behörde ??**nicht** empfunden.

Et de fait, on aurait très bien pu avoir :

(17) Und der MDK wird ja **natürlich** auch als eine Behörde empfunden.

Mais c'est justement ce que l'on n'a pas ! Car dans l'énoncé original, le statut d'administration est précisément l'objet du débat, la *question under discussion* ; le prédicat dont la sélection au sein d'un ensemble constitue l'apport spécifique de l'énonciation est *empfunden werden*, qui contraste avec *sein* mais aussi avec *nicht sein*. En filigrane, c'est ici le problème de la place exacte de la copule dans le système de Zemb qui se pose : la copule est intégrée au prédicat, donc au rhème, sans en être le constituant sémantique majeur, et sans que le phème, dont la fonction est à bien égards celle d'une copule, ne perde non plus son autonomie. On est donc effectivement contraint d'admettre une réduction de la portée de *natürlich* à *empfunden (werden)*, qui est aussi le seul élément irréductiblement rhématique (ou plutôt non-thématique) de la proposition... quand bien même *als eine Behörde* est rhématique au vu du test de la négation ! Cette occurrence isolée invite donc à envisager la partition des unités zembiennes, en l'occurrence... celle du rhème.

L'autre exemple semble se réduire à un cas de restriction de la portée à un seul constituant traité comme un topic contrastif, un emploi que Pérennec par exemple<sup>4</sup> assimilerait à une particule de focalisation, d'autant que l'on a à la fois un accent montant sur le constituant initial et un accent "en cloche" sur *Tourismus*.

(18) Journalist : Kernbranche des Landes ist der Tourismus **natürlich**. Wie ist denn die Lage in den beliebten Reisezielen Luxor oder am Roten Meer ? (DR 230813-03)

Il s'agit en fait d'une relance du journaliste dans une interview qui avait commencé ainsi :

Firmen schließen, Touristen bleiben aus, Börsenkurse stürzen ab - Ägypten bezahlt für seine Variante des Arabischen Frühlings einen hohen Preis. Das Land liegt wirtschaftlich am Boden, und den harten Kurs der Übergangsregierung gegen die Muslimbrueder finden ausländische Investoren auch nicht gerade vertrauenswürdig. Rainer Herret ist Geschäftsfuehrer der Deutsch-Arabischen Industrie- und Handelskammer und jetzt am Telefon. Guten Morgen nach Kairo !

Suivront trois questions sur les fermetures d'entreprises, puis trois sur le tourisme. L'énoncé ici reproduit est la première de cette seconde vague de trois questions. Il s'agit donc en fait assez clairement d'un topic contrastif au sens de Buring (2003), c'est-à-dire qui participe de la segmentation d'un texte en mouvements opposés les uns aux autres. Sans entrer dès maintenant dans le débat sur le statut de *natürlich* dans ces emplois (est-ce vraiment une particule de focalisation ?), on peut au moins relever qu'en tout état de cause, un topic contrastif est un *aboutness topic*, c'est-à-dire ce qui dans les théories anglo-saxonnes ressemble le plus à un thème "zembien". *Tourismus* serait donc thématique, ce que confirme le test de la négation :

(19) Kernbranche des Landes ist der Tourismus nicht.

(20) Kernbrache des Landes ist ?nicht der Tourismus.

4. Suivi en cela par exemple par W. Abraham (c.p., 28 novembre 2014).

Ces variations nous renseignent sur la structure prédicative de la phrase : il est en fait question du tourisme (thème), et on veut savoir si le prédicat *Kernbranche des Landes* lui sied : sa 'topicalisation', au sens d'un mouvement formel vers le *Vorfeld*, ne vaut pas thématisation ; l'ouverture est pleinement rhématique, et c'est ce qui rend l'analyse de cette phrase plus problématique que la moyenne. Plaçons dans le *Vorfeld* une forme comme *Trotzdem*. On obtient, d'abord avec *natürlich* puis avec la négation :

- (21) *Trotzdem* ist der Tourismus **natürlich** die Kernbranche des Landes.  
 (22) *Trotzdem* ist der Tourismus **nicht** die Kernbranche des Landes.

On a affaire à une structure thème/rhème on ne peut plus classique. Il semble que l'on puisse raisonnablement affirmer, que *natürlich*, représentatif en cela de ce que la tradition zembienne affirme des adverbiaux énonciatifs (puiqu'ils sont phématiques, et que nous sommes censés avoir une succession thème-phème-rhème), ne soit précédé dans le *Mittelfeld* que par des données thématiques. Mais si l'on suit Larrayry-Wunder, les choses se compliquent au vu de ce qui suit l'adverbial, et qui n'est pas forcément rhématique.

• **Étude sur corpus (2) : Quel statut pour les consituants à droite de *natürlich* ?**

À ce stade de l'étude, la nécessité de scinder le thème n'a rien d'évident. Nous avons simplement vu que ce qui se trouve avant *natürlich* est thématique. C'est en observant ce qui se trouve après le marqueur que les choses se compliquent. Prenons le cas des sujets. À deux exceptions près que l'on trouvera reproduites ci-dessous et qui se caractérisent pour le premier par une focalisation du sujet et pour le second par une mise à mal de la syntaxe empêchant toute analyse sérieuse de la structure d'ensemble de la proposition, les sujets pronominaux sont effectivement antéposés à l'opérateur *natürlich*.

- (23) Es wird deshalb nicht einfach werden, weil **natürlich** *wir als Union* einen klaren Auftrag bekommen haben, dass möglichst viel Union in einer möglichen Koalition drin sein wird. (DR 230913-04)  
 (24) Ja gut. Aber genau darum geht es ja, dass **natürlich** es mit der Budget-Hoheit, mit der Zuständigkeit jedes nationalen Parlaments für die Haushalte der Mitgliedsstaaten, dass in den, dass einen Eingriff in die Budget-Hoheit der nationalen Parlamente kann eben auf der Grundlage der geltenden Verträge... nicht eine europäische Institution bekommen. (DR130913-03)

De fait, sur 391 phrases comprenant *natürlich*, seules 44 comprennent un sujet situé après l'opérateur (dont 18 occurrences où l'on se trouve à l'intérieur d'un GV dépendant). Dans 22 cas, le sujet n'est pas topical. Plus précisément, il est focalisé 16 fois, dont cinq dans des groupes verbaux dépendants (GVD) :

- (25) Dass sich in so kurzer Zeit **natürlich** AUCH *Schwierigkeiten* einstellen, dass es zwischendurch, das kann man durchaus sagen, einen gewissen Abfall gab, der jetzt aber wieder wettgemacht ist, ja, das ist so in der Politik und das ist so, wenn man um Wähler wirbt. (DR 160913-06)  
 (26) Also, dem Westen gegenüber tritt **natürlich** VOR ALLEN DINGEN *die Syrische Nationale Koalition* auf, und deren Positionen werden am stärksten repräsentiert. (DR 020913-03)

Dans 12 de ces cas, le sujet est indubitablement rhématique (3 cas dans des GVD) :<sup>5</sup>

5. 6 cas où le sujet est un sujet rhématique classique sans être focalisé de surcroît, 6 où il cumule les deux

- (27) Ich glaube, dass auf der anderen Seite **natürlich** *sehr viele Wähler* stehen. (DR 210913-04)
- (28) Ja, ich denke, die Rettung ist es in diesem Sinne auch nicht, weil ganz einfach : uns fehlen hier in unserem ländlichen Bereich **natürlich** *Arbeitsmöglichkeiten*, auch Schule, Polizei und so. (DR 090913-02)
- (29) Bei uns kommen vor allen Dingen **natürlich** *Versicherte der gesetzlichen Krankenkassen*. (DR 200813-02)

On trouve également deux occurrences dans des GVD où *natürlich* est placé à la suite d'un premier constituant fortement accentué, que j'assimilerai à des phénomènes d'après-première place :

- (30) Aber eines muss ja auch klar sein für alle Diktatoren in der Welt, dass wenn die UNO leider nicht in der Lage ist aufgrund der zynischen und brutalen Blockade Chinas und Russlands, dass die UNO leider nicht in der Lage ist, ihrer Aufgabe gerecht zu werden, dass *dann* **natürlich** ein solches Handeln nicht folgenlos bleiben kann. (DR 280813-05)
- (31) Gleichzeitig beobachte ich in der gesamten Presse, nicht nur in der Bundesrepublik, sondern auch in anderen Ländern, dass *überall* **natürlich** die Anzeigen einbrechen, es überall einen gewissen Leserschwind gibt, mal hier ist er größer, mal da ist er kleiner. Dass aber die Leute, die da führen, auf einmal Panik bekommen und denken, sie müssen alles aufs Digitale umstellen. Und dabei neigen sie dazu, zu vergessen, dass nach wie vor - und vor allem, das gilt nun wirklich für die Bundesrepublik - die gedruckten Zeitungen, die gedruckten Magazine es sind, die das Geld einbringen. (DR 290813-06)

Restent enfin 20 occurrences (dont 13 en GVD) où le sujet est dans la portée d'un *natürlich* situé à sa gauche tout en restant thématique au vu du test de la négation. Nous avons donc affaire à un premier cas de figure de ce que Larrory-Wunder (2011) appelle les "données thématiques à statut intermédiaire".

- (32) Ich gehe davon aus, dass das nicht das erste Gespräch war, das dort abgehört worden ist, wo Schienenverkehr eine Rolle spielt. Und der NSA kommt **natürlich** *im Moment* eine solche Öffentlichkeit zupasse, ich gehe davon aus, dass sie auch regelmäßig solche Telefonate, solche Gespräche abhört. (DR 200813-04)
- (33) a. der NSA kommt **natürlich** im Moment eine solche Öffentlichkeit **nicht** zupasse.  
 b. ?der NSA kommt **natürlich nicht** im Moment eine solche Öffentlichkeit zupasse.  
 c. der NSA kommt im Moment eine solche Öffentlichkeit **natürlich nicht** zupasse.

L'opposition entre (a) et (b) confirme que le sujet est thématique. Celle entre (a) et (c) suggère que le sujet est bien inclus dans la portée de *natürlich* en (a).

(a) peut être glosé comme suit :

Pour ce qui est de la NSA, (macro-thème de l'énoncé).

alors il est naturellement vrai que (= macro-rhème de l'énoncé)

si y = une publicité de ce type,

si t = maintenant, (thème "secondaire" ?)

alors

le prédicat ZUPASSEN(x, y in t) est faux (rhème de base).

Par contraste, (c) peut être glosé :

---

caractéristiques.

Pour une publicité de ce type  $y$ ,  
 pour la NSA  $x$ ,  
 pour ce moment  $t$ ,  
 alors le prédicat ZUPASSEN( $x$ ,  $y$  in  $t$ ) ne vaut évidemment pas.

Cet exemple a ceci d'intéressant qu'il suggère que l'opposition entre la paire thème-rhème primaire et la paire thème-rhème secondaire, en tout cas telle que la construit Marache (1965), ne rend pas pleinement compte des phénomènes à l'œuvre, puisque chez Marache "l'actualisation secondaire" distingue comme thème l'élément placé dans le *Vorfeld*. Or en (c) il ne nous semble pas que l'opposition entre thèmes primaire et secondaire soit aussi pertinente pour l'analyse de la structure logique de l'énoncé qu'en (a), alors que selon Marache, en toute rigueur, cela ne devrait faire aucune différence. Le problème des deux actualisations est donc distinct de celui du *Vorfeld*, ou plutôt (si l'on se ménage la possibilité conceptuelle d'une "actualisation" spécifique pour celui-ci), les deux types de thèmes (et donc d'actualisations) isolés ici ne sont pas ceux auxquels pensait Marache ; il n'y a pas d'autre critère objectif pour distinguer le thème primaire-thème secondaire du thème primaire-rhème secondaire que... la place de *natürlich*. Ce faisant, nous retrouvons le paradoxe soulevé par Larrory-Wunder : Un constituant thématique au regard de *nicht* peut effectivement être rhématique à un autre niveau, dont les marqueurs discursif sont les meilleurs indices, et ce à l'intérieur même du *Mittelfeld*. Cela n'interdit pas d'envisager une "actualisation" (pour reprendre le terme de Marache) supplémentaire spécifique pour rendre compte de ce qui se passe dans le *Vorfeld*, car ici aussi un constituant thématique du *Mittelfeld* va tomber dans la portée d'un opérateur censé discriminer thème et rhème :

- (34) **Natürlich** studieren einige Leute germanistische Linguistik.  
 (35) Einige Leute studieren **natürlich** germanistische Linguistik.

#### 4.2.2.3 Le thème : combien de divisions ?

La conclusion est que dans tout énoncé, le matériau situé à gauche d'un opérateur énonciatif à portée large est thématique au regard de ce qui le suit, ou si l'on veut qu'inversement, l'opérateur discursif prend dans son domaine tout ce qui est à sa droite selon un schéma qui est bien celui d'une prédication (Frey & Pittner 1998). Pour ce qui est de la fonction des éléments thématiques intermédiaires, les exemples précédents nous confirment qu'il peut s'agir aussi bien d'un sujet que d'un circonstant de temps. D'autres exemples vont dans le même sens : les circonstants en général sont éligibles à cette position, mais aussi les arguments thématiques (objets définis, notamment). La présence d'un marqueur univoque permettant de situer la bordure droite du thème en aval de *natürlich* est signalée le cas échéant en petites majuscules.

- (36) Gleichwohl bereitet es **natürlich** *Frau Merkel in den kommenden Tagen* auch Probleme, weil er mit dieser Strategie ja auch die FDP marginalisiert hat und jetzt eine Zweitstimmen-Kampagne da losbrechen wird. (DR 160913-02) (expérient défini et circonstant de temps)  
 (37) Wenn es so ist, können Sie es **natürlich** *jetzt hier im Deutschlandfunk* NICHT sagen, aber die politischen Beobachter in Berlin, die pfeifen es wie die Spatzen von den Dächern : Intern stellt sich die SPD bereits längst auf eine Große Koalition ein. (DR 180913-04) (circonstants de temps et d'espace)  
 (38) Es wird langfristig gesehen wohl dazu kommen, denn wie gesagt, diese Lagerbildung ist stabil und das eine Lager wird, wenn es die Mehrheit hat, **natürlich** *irgendwann* vor der Frage stehen, ob es nicht diese Mehrheit auch in Politik umsetzen möchte. (DR 180913-05) (circonstant de temps)



- (39) Wahlpflicht ist der Ausdruck dessen, dass es ein Privileg ist, wählen zu koennen, was wir ja auch im Vergleich zur weltweiten Lage anderswo durchaus so einschätzen koennen. Es ändert **natürlich** vollkommen *die Wahlkampfstrategien*. Wo Wahlpflicht herrscht, braucht man nicht den Hauptschwerpunkt der Wahlen auf das Mobilisieren der eigenen Anhänger im Hinblick auf den Weg zur Wahlurne zu legen. (DR 190913-06) (Objet défini)
- (40) Da muss man sehr vorsichtig damit umgehen und man muss sagen, bisher ist es **natürlich** *den Zentralbanken, insbesondere der EZB, an dieser Stelle* SCHON gelungen, die Krise einigermaßen unter Kontrolle zu halten, mit dieser reichlichen Liquiditätsversorgung. (DR 190913-07) (complément défini au datif et circonstant à valeur cadrative)

Les deux derniers exemples sont plus litigieux : sofort peut aussi bien être conçu comme "thématique" que comme "rhématique", et le complément à l'accusatif du dernier exemple peut être pris comme élément d'un phrasème *seinen Sitzungskalender haben*, auquel cas il est normalement rhématique.

- (41) Das zeigt gerade das Beispiel Deutschland, dass eben weder Europa exklusiv für Deutschland wichtig ist, noch die übrige Welt, sondern dass insgesamt Deutschland sehr, sehr stark abhängig ist von dem, was weltweit auf den Märkten passiert, und dass das, was in den aufstrebenden Volkswirtschaften sich abspielt, **natürlich** *sofort* Rückwirkungen hat über die hoch verflochtenen Beziehungen. (DR 260813-02) (circonstant de temps)
- (42) Wir sind der einzige Ausschuss, in dem Kollegen des Europäischen Parlaments überhaupt einen Sitz haben, bis zu 16 Kollegen können an den Sitzungen teilnehmen. Wir haben aber **natürlich** *unseren Sitzungskalender* und das ist auch keine Bürokratie, sondern letztlich ist - und das wird oft von aussen unterschätzt - der parlamentarische Ablauf ja ein Uhrwerk und da kann man natürlich schlechterdings nicht die Sitzung an einem Montag oder gar an einem Sonntag stattfinden lassen. (DR 270813-01) (Objet défini)

En d'autres termes : tous les types de données thématiques semblent pouvoir se trouver à droite de *natürlich* tout en restant à gauche de la place théorique de la négation de phrase ; il n'y a pas de raison particulière d'assimiler ces occurrences *natürlich* à des emplois comme "particule de focalisation". La conséquence est que le thème peut et sans doute doit être scindé en plusieurs phases, dont chacune peut donner lieu à une modalisation par *natürlich*. Si l'on ajoute à cela la possibilité d'employer *natürlich* en tête du *Mittelfeld* (par exemple dans la foulée de la conjonction, ou séparée d'elle par un simple clitique déplacé là par un mouvement prosodique dit de Wackernagel), on peut commencer à soupçonner l'existence d'un schéma où la construction du repère "phématique" (= subjectif?) précède celle du repère "thématique" (= du domaine de validité objectif?), elle-même préalable à celle du "rhème" (= la notion?) :

*phème - thème - rhème*

Le produit de cette prédication complexe pourrait lui-même être traité comme rhème d'une nouvelle actualisation. Le résultat linéaire pourrait alors effectivement prendre la forme :

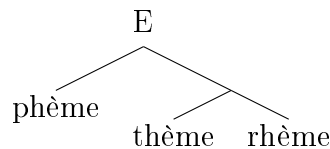
*(phème 2) - thème 2 - [phème 1 - thème 1 - rhème 1]<sub>=rhème2</sub>*

Voire :

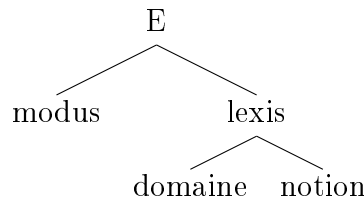
*phème 3 - thème 3 - [phème 2 - thème 2 - [phème 1 - thème 1 - rhème 1]<sub>=rhème2</sub>]<sub>=rhème3</sub>*

La présence de satellites thématiques étant qui plus est optionnelle, puisque la simple présence d'un morphème flexionnel sur le verbe suffit à assurer la saturation minimale du thème, la possibilité d'une suite phème-rhème au niveau de la chaîne parlée n'est pas un contre-argument : dès lors qu'on a un rhème en discours, on a un thème via les marques de catégorie. Sur la base du premier schéma de linéarisation proposé dans ce paragraphe, on a alors <thème-phème-thème-phème-[...]-rhème>.

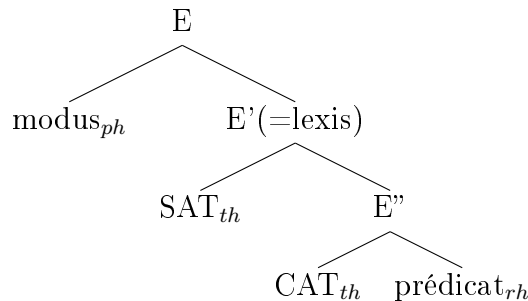
En réalité, cette chaîne n'est que la reproduction (par récursion) de la structure ternaire suivante, potentiellement répétable indéfiniment :



En termes culioliens, on aurait :



La structure tripartite dont la répétition engendre la structure de l'énoncé a alors la figure suivante, qui permet de redéfinir notre objet d'étude comme l'ensemble des formes adverbiales participant du *modus*.



#### 4.2.2.4 Niveaux prédicatifs

##### • Un modèle néo-dikien pour le *Mittelfeld* allemand

Nous pouvons faire ici se rejoindre nos deux fils, celui de l'architecture théorique de notre travail et celui de l'analyse de corpus, en proposant d'abandonner l'idée zembienne d'une actualisation unique au profit d'une pluralité de repérages successifs, les différentes portions de thème isolées correspondant en fait aux créneaux disponibles pour les modifieurs venant seconder le repérage catégoriel. Du même coup, on peut imaginer que le nombre des actualisations à partir du prédicat fondamental soit égal à celui des catégories portées par le verbe. Pour illustrer notre propos, nous avons pris un groupe conjonctionnel au hasard de la lecture du *Doktor Faustus* de Thomas Mann, dont nous allons tenter de dériver la structure via un modèle néo-dikien.

- (43) Wenn Adrians Vater am Abend seine farbig illustrierten Bücher über exotische Falter und Meergetier aufschlug, so blickten wir, seine Söhne und ich, auch wohl Frau Leverkühn, manches Mal über die gelederte, mit Ohrenklappen versehene Rückenlehne seines Stuhles mit hinein, ... (p. 20)

Nous retenons : [Wenn] Adrians Vater am Abend seine Bücher aufschlug.

Au cœur même du rhème ("prédication de base" et/ou "prédication centrale"), les compléments sont ordonnés selon un principe centripète qui augure d'une progression croissante des termes extérieurs au prédicat au prédicat lui-même.

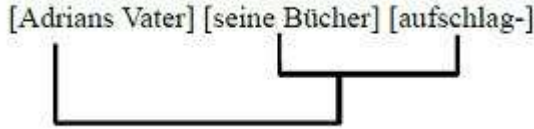


FIGURE 4.2 – La prédication de base : le verbe et sa structure argumentale

Un premier stade de repérage semble pouvoir être distingué, qui comprend l'aspect comme catégorie et dont les satellites, dans un modèle de type Dikien, seraient sans doute les compléments de manière et de moyen. Le statut intermédiaire de ceux-ci entre compléments et circonstants, qui leur vaut une étiquette spécifique chez Bresson, irait sans doute dans ce sens. Mais surtout, il est possible de poser un premier mouvement d'extraction de modificateurs construits antérieurement, puisque l'argument patient d'un prédicat de transformation, notamment selon qu'ils est spécifique ou générique, interagit avec la référentialité du procès. Et pour les verbes sous-déterminés sur le plan de la télicité ou de la transitivité, c'est au plus tard à ce niveau que le type de procès et sa référentialité *prima facie* sont fixés.

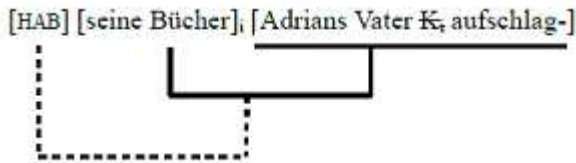


FIGURE 4.3 – La prédication complète : bornage référentiel du procès

On aurait donc, très hypothétiquement :

- prédication de base = noyau verbal et structure argumentale
- prédication centrale = prédication centrale + premier repérage référentiel

Dans un second temps, avec la détermination temporelle, qui est une localisation du prédicat dans une portion d'espace-temps, on passe à la "prédication étendue" de Dik (1989), via la construction d'un domaine de référence dans lequel est située la notion, et qui peut faire l'objet d'une spécification par des circonstants. Sur le plan "ontologique", le complexe obtenu dénote un "état de fait" ("*State of Affairs*").

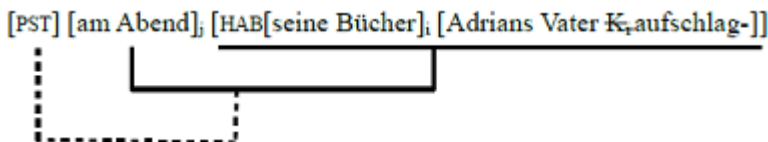


FIGURE 4.4 – La prédication étendue : repérage circonstanciel du procès

Le niveau suivant est celui de la proposition. Dans la tradition inspirée par Lyons (1977), là où un état de fait est ou n'est pas le cas, une proposition est (ou n'est pas) vraie. La catégorie grammaticale serait alors le mode ; ici, l'allemand, avec ses trois modes faisant jouer

assez clairement la question de la vérification du dire, illustre assez bien le propos de Dik. Du même coup, pour ce qui est des constituants modifieurs, il semble assez tentant de leur assigner une fonction de spécification des vérifieurs, définis comme les entités dont l'examen permet de conclure à la vérité ou non du propos. Cette définition du vérifieur est en fait celle que donne Strawson (1971, 89-93) pour le topic, définition développée par Reinhart (1981) et reprise dans la théorie dite des fichiers mentaux. Le topic / vérifieur est la "vraie" référence de l'énoncé, la portion de monde vers laquelle on pointe pour en dire quelque chose et qui est censée vérifier ce "quelque chose" qu'on en dit. Cette notion de vérification du prédicat chez Strawson ou Reinhart a d'ailleurs l'avantage de rejoindre l'ordre "sémantico-logique" plus que "psychologique" des réflexions de Zemb sur lesquelles nous nous appuyons. Pour notre part, nous définissons donc la différence entre état de fait et proposition par la notion de vérité, qui implique un engagement personnel de la part d'un énonciateur sur la vérifiabilité du propos, par opposition à l'état de fait, qui se définit sans recours à la notion de prise en charge (cf. sur ce point Boye 2012). Signalons par ailleurs que la présence à l'extrême gauche du *Mittelfeld* de ce créneau pour l'*aboutness topic* a déjà été établie par Frey (2004).

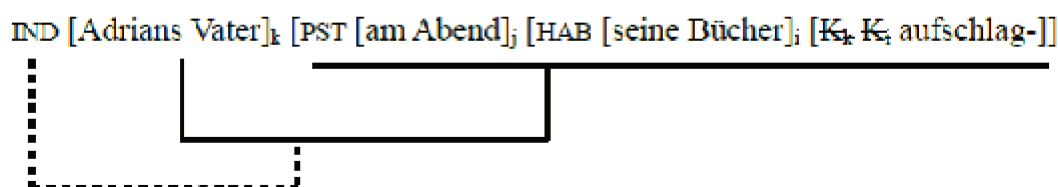


FIGURE 4.5 – La proposition : conditions de vérifiabilité du propos

Par hypothèse et en s'inspirant fortement de Dik, on peut construire le tableau de synthèse suivant :

niveau	opérateur	modifieurs
prédication nucléaire	genus verbi	sujet
prédication centrale	aspect	manière
prédication étendue	temps	circonstants/ cadratifs
proposition	mode	vérifieurs

TABLEAU 4.1 Niveaux de prédication, opérateurs catégoriels et modifieurs

### • Sujets rhématiques et bilocation des compléments

Avant de clore cette section, il importe sans doute d'étayer quelque peu un certain nombre d'affirmations et d'explicitier quelques hypothèses secondaires qui s'inscrivent dans le modèle que nous venons d'esquisser à grands traits. L'ordre et le statut des constituants dans le *Mittelfeld*, à défaut d'être au centre de notre travail, n'en doit pas moins faire l'objet d'une prise de position claire compte tenu du poids que l'on peut accorder aux phénomènes généralement associés à la notion de structure informationnelle dans une analyse des marqueurs énonciatifs de l'allemand. Nous avons fait plus haut le choix de placer le sujet à l'intérieur de la prédication nucléaire, définie justement par l'association du sujet au prédicat et que nous considérons comme le véritable rhème tel qu'on doit l'entendre dans une perspective logico-sémantique. Ce choix peut sembler déroutant dans la perspective qui est celle de la germanistique française, mais il nous semble défendable pour plusieurs raisons.

D'une part, il existe des sujets rhématiques et le modèle à proposer se doit de rendre compte de cette possibilité du système. À première vue, il en existe d'au moins deux types : d'une part, les sujets d'énoncés thétiques caractérisés par un explétif dans le *Vorfeld*,<sup>6</sup> d'autre part certains sujets de prédicats existentiels comme (*nicht*) *vorhanden sein*. Ceux-ci sont d'ailleurs souvent fréquemment avec un *Vorfeld* en *es* explétif, ce qui montre bien que ces deux types de sujets rhématiques ne sont pas exclusifs l'un de l'autre, puisqu'ils sont en fait définis à deux niveaux différents. Si le sujet fait figure de candidat naturel à l'occupation du rôle de thème, il n'en serait pas moins abusif de procéder à une généralisation dont Zemb se garde d'ailleurs bien.

Zemb lui-même pointe du doigt le lieu de cette tension entre deux niveaux de définition du sujet, lorsqu'il oppose sa conception centrée sur la thémativité par défaut et celle de Tesnière, qui fait du sujet un complément au nominatif. C'est également cette tension que tente de capturer Culioli lorsqu'il note le sujet C0, le "complément zéro" à la fois radicalement différent des autres par son statut énonciatif (comme chez Zemb), et pris dans la même mécanique argumentale (comme chez Tesnière). C'est ce que Lazard (2012, 198 sq.) appelle la "configuration subjectale" : "le sujet" n'existe pas, c'est l'amalgame contingent (et irrégulier d'une langue à l'autre) de deux ensembles fonctionnels ressortissant de niveaux d'analyse différents. Lazard distingue d'une part les propriétés qui relèvent de "la machinerie qui assure la cohésion de la proposition [entendue au sens de "groupe verbal"] : elles sont en rapport avec le mécanisme de la proposition" (Lazard 2012, 199). Il s'agit en fait essentiellement des propriétés liées à l'acceptance, au premier chef la présence obligatoire et le marquage au nominatif. D'autre part, il isole un second ensemble de propriétés "pour la plupart en relation avec la coréférence" : position initiale, l'omission possible en cas de coréférence, le jeu de la *switch reference*... du point de vue que nous défendons ici, ces propriétés sont afférentes à la construction du domaine référentiel du contenu propositionnel, c'est-à-dire à la spécification des vérificateurs de la proposition complète (au sens que proposition a chez Dik). Dès lors que l'on a affaire à une langue ergative, la "configuration subjectale" de base, c'est-à-dire l'association typique des deux ensembles de propriétés sur un même actant, est abandonnée au profit d'une bipartition où l'agent conserve les propriétés correspondant au statut informationnel mais perd le statut de "complément zéro" (obligatoire et réalisé au cas de l'actant unique des verbes d'état, c'est-à-dire au nominatif) au profit du patient. Dans les langues accusatives, les verbes d'états mentaux (verbes affectifs ou expérientiels) offrent souvent des exemples d'énoncés où les propriétés référentielles et textuelles du sujet sont transférées à l'expérient... sans que la force causatrice (le sentiment / la sensation), soit pour autant privée du rang de complément au nominatif :

(44) Mir träumt ein Traum.

Dans cet exemple, le sujet en tant que "complément au nominatif" n'est pas le "sujet de référence" ; le "sujet de référence" est... le complément au datif. Il importe donc de pouvoir découpler les deux ensembles de propriétés définissant le sujet des langues accusatives :

Ces deux sous-ensembles de propriétés sont "en rapport respectivement avec les fonctions générales du sujet, contribution à la prédication et référence permanente", deux aspects également fondamentaux, mais distincts, de l'énoncé. Ils peuvent se séparer, comme dans les cas examinés ci-dessus, et porter sur deux actants différents que j'ai proposé de désigner respectivement comme *sujet de prédication* et *sujet de référence*. (Lazard 2012, 199)

Dans l'immédiat, ce qui nous intéresse ici, c'est l'idée qu'il est possible et même conceptuellement nécessaire de distinguer en allemand entre le sujet de la prédication principale, qui est le complément au nominatif, le sujet de Tesnière, et le sujet de la référence énonciative, qui est

6. La question des énoncés déclaratifs en V1 nous entraînerait sans doute trop loin du sujet de ce travail, nous ne l'évoquerons donc pas, même si elle relèverait sans doute au moins en partie de cet horizon de questionnement.

ce dont on parle, le sujet (thématique) de Zemb. On l'aura compris, nous situons le sujet de la prédication auprès de celle-ci, donc : dans le *Mittelfeld* droit, qui recouvre le domaine du rhème zembien, tandis que les mécanismes de constitution du domaine de référence de l'énoncé sont définitoires du thème zembien, par lequel on entendra ici l'ensemble des supports de repérage mobilisés dans les différentes actualisations en cascade. Ces sujets thématiques se localisent dans le *Mittelfeld* gauche.

Au demeurant, le sujet est sans doute plus un cas extrême qu'une exception, puisque les compléments au datif et à l'accusatif se voient reconnaître par Zemb cette même propriété de bilocation dans le thème et dans le rhème. Et si l'on sort du cadre zembien, la proximité avec la proposition de Struckmeier est réelle : dans les deux cas, on reconnaît à tous les actants deux positions possibles, une dans le *Mittelfeld* gauche et une dans le *Mittelfeld* droit. Il s'agirait donc simplement de généraliser à tous les actants du verbe, y compris au sujet, le "passeport" accordé aux compléments à l'accusatif et au datif : situés dans le rhème, ils peuvent être mus dans le thème selon certaines contraintes de référentialité ou de définitude notamment. Pour le sujet, cela signifie qu'il est le plus souvent extrait de sa position rhématique initiale pour être réalisé en position thématique ; ou, de façon peut-être plus réaliste, en tout cas plus en phase avec l'approche énonciative favorisée ici, que le sujet est le plus souvent sélectionné pour occuper une position thématique, ce qui laisse vacante la place qui aurait été la sienne dans le rhème. La construction d'arguments-repères se fera donc par extraction et mouvement d'éléments appartenant originellement à la notion repérée. Le français livre ici un point de comparaison intéressant puisque cette extraction s'y réalise par la dislocation en tête des éléments thématiques, sans pour autant que leur appartenance au rhème (c'est-à-dire à la notion) soit niée, puisqu'ils y conservent un représentant pronominal.

L'opposition entre circonstant de repérage spatial et complément directionnel, plus généralement entre groupes prépositionnels libres et régis, montre bien que chez Zemb, la distinction complément / circonstant est un facteur primordial d'appartenance au thème ou au rhème : le rhème, en tant que ce dont on atteste la validité, est image d'un état de fait et comprend à ce titre tous les compléments du verbe ; le thème est le domaine de repérage de cet état de fait ; il comprend les circonstants ; enfin, les compléments pourvus par ailleurs d'un trait signalant qu'ils appartiennent déjà au domaine de discours sont reconnus comme remplissant aussi une fonction de repérage et sont donc susceptibles d'être versés dans le thème.

Du point de vue du problème qui nous préoccupe dans cette thèse, cette proposition de réajustement de la théorie zembienne nous permet de mieux voir les implications topologiques concrètes de la généralisation du modèle domaine-notion (ou repère-prédicat) esquissée dans la section précédente. Rappelons-en les grandes lignes : l'ordre déterminé-déterminant caractéristique de la syntaxe de l'allemand correspond dans le groupe verbal, sur le plan sémantique, à une cascade de prédications. Le groupe verbal, dont la structure fondamentale ("ordre de base") correspond aux groupes verbaux dépendants et se lit encore dans le *Mittelfeld* des énoncés autonomes, est élaboré selon cette cascade de prédications associant chacune un opérateur grammatical (les catégories de Fourquet) à zéro, un ou plusieurs satellites lexicaux ("membres du groupe" chez Fourquet). On obtient ce faisant un nombre prédéfini de niveaux de prédication, qui correspond à la hiérarchie des niveaux de représentation chez Dik. Chaque niveau de prédication correspond en bloc à l'association d'un domaine de discours, qui correspondrait au thème de Zemb, à un prédicat complexe, qui correspond à ce qu'il appelait rhème. Ceci posé, un certain nombre de problèmes posés par l'étude du positionnement des adverbiaux d'énoncé et d'énonciation en discours peuvent selon nous être résolus. Le point le plus important à nos yeux est qu'il devient possible, et même nécessaire, de poser que chaque niveau de préca-

tion peut donner lieu à une modalisation ou perspectivation, ce qui aboutit à une pluralité de sites possibles pour les marqueurs spécialisés dans cette mise en perspective de la prédication. Comme chez Zemb et Fourquet, ces sites sont des indices : ils nous renseignent sur le niveau d'incidence de l'adverbial et ce faisant agissent en révélateurs de la structure prédicative.

## 4.3 Prise en charge et "contenu propositionnel"

### 4.3.1 Le sujet *dans* la langue ? Retour sur la prise en charge

Les travaux de Zemb et de Chomsky, par-delà leurs différences, présentent un point commun vis-à-vis duquel nous souhaiterions prendre nos distances : le rôle central du concept de proposition, défini chez Zemb comme l'ensemble formé par "le" rhème et "le" thème après prédication. Le phème, au moins dans les versions du modèle de Zemb antérieures à 1984, c'est-à-dire justement à l'époque où Zemb ne l'appelait pas *phème* mais tout au plus "champ stratégique", est alors l'espace de la prise en charge ou de la subjectivation, une sorte de portion désignée à ce que les cognitivistes contemporains appellent la stance, un peu comme dans la grammaire générative contemporaine la "périphérie gauche" de la Forme Logique. Zemb et Chomsky, chacun à leur manière, sont des logicistes empreints de la tradition cartésienne, et notamment de Port-Royal (quand bien même Zemb a toujours répugné à se reconnaître d'autres sources qu'Aristote).

Ce rationalisme cartésien les conduit à poser l'idée d'un contenu sémantique de la phrase dont l'énoncé réalisé dans la chaîne parlée serait une projection. La "structure logique" de la proposition est en fait l'équivalent de la "structure profonde" des premiers avatars de la grammaire transformationnelle générative, et de la "forme logique" de ses variantes plus modernes. L'appareil "génératif" est celui qui permet de produire des énoncés formulant une pensée déjà prête et stabilisée, vue comme un "contenu propositionnel" préexistant à l'énonciation. La mise en place du "champ stratégique" dans la version de référence de la théorie zembienne, celle de 1978, vient couronner cette répartition des tâches en instituant une courroie de transmission qui, en voulant relier le sujet parlant et/ou pensant et la proposition pensée, ne fait que souligner leur opposition *prima facie*. Quel que soit le mépris de Zemb pour la pragmatique, l'ontologie qu'il met en place dans sa théorie prête le flanc aux mêmes critiques que celle due à Morris et reprise bon gré mal gré par les pragmaticiens. Les cascades de prédicats envisagées dans un modèle fonctionnaliste et auxquelles nous accordons nos faveurs viennent à l'inverse relativiser le rôle de la proposition dans l'architecture sémantique de l'énoncé. Il n'en demeure pas moins que la proposition définie par la bipartition thème/rhème était aussi, pour Zemb, le concept idoine pour rendre compte de la place de *nicht*, et dans un second temps des autres adverbiaux que nous qualifions d'énonciatifs, et que de fait les concepts de prise en charge ou d'attitude propositionnelle sont hautement séduisants dès lors qu'il s'agit d'analyser ces formes. Il est également vrai que nous n'avons trouvé aucun exemple où l'adverbial énonciatif soit après *nicht*. Le modèle tripartite dont nous posons la répétition à plusieurs niveaux n'est donc pas véritablement répétable à l'infini, en tout cas pas en mettant en jeu les mêmes formes : c'est seulement à partir d'un certain niveau que la prédication est niable et/ou modalisable. Dès lors, les Cartésiens n'ont-ils pas raison de poser l'irréductibilité de la proposition ? À cette question, nous répondrons en plusieurs temps. Précisons à titre liminaire que le problème du groupe nominal et de ses dérivés restera pour l'instant de côté. Nous nous concentrerons sur la modalisation à l'intérieur du groupe verbal.

Relevons tout d'abord l'existence chez les propositionnalistes d'un flottement au moins terminologique (mais qui nous semble excéder les limites de la terminologie) entre "proposition" et

"contenu propositionnel". Ce dernier terme renvoie expressément à la représentation mentale désignée par un énoncé. La "proposition", elle, est un concept singulièrement plus flou. Son origine (dans cette acception sémantique), par contre, parle pour elle : le concept est emprunté à la logique, où il désigne une expression bien formée et susceptible d'être vraie ou fausse. Là où la notion de contenu propositionnel ne met pas nécessairement en jeu celle de vérité, la proposition est par définition liée à la question de la véri- ou falsifiabilité. Le plus simple est alors d'assimiler le contenu propositionnel au dictum, et la proposition à l'ensemble  $\text{modus} + \text{dictum}$ . La proposition serait donc le contenu propositionnel (une représentation mentale) pourvu d'une valeur de vérité. Dik, à la suite de Lyons, définit ainsi les entités du troisième ordre.

Dans un second temps et *a contrario*, les approches en termes de phases développées au sein du programme minimaliste ont conduit Butler (2003) à poser un "niveau C" (C-layer) pour chaque "phase", c'est-à-dire chaque degré de constituance présentant "une structure équivalente à une proposition" (Chomsky), tout en étendant la liste à tous les niveaux du groupe verbal et à y ajouter NP, le groupe nominal. On relèvera donc que même au sein d'une approche fétichisant la proposition, celle-ci finit par être dissoute dans une pléiade de degrés enchâssés les uns dans les autres, tandis qu'à l'inverse, une approche fonctionnaliste permet de faire droit à l'existence d'un niveau spécifique où la représentation mentale est dotée d'une valeur de vérité.

## 4.3.2 Types d'opérations mentales et acte négateur

### 4.3.2.1 Ordres d'entités

Nous emprunterons une partie de nos réflexions suivantes à un logicien contemporain de Frege, Alexius Meinong. Meinong (1902) distingue trois types d'opérations mentales, qui ont chacune leur référent (*Gegenstand* ou *Objekt*) mais aussi chacune ce que nous appellerions leur dénotation (*Objektivität, sic!*), leur "contenu".

1. la *Vorstellung*, représentation, a pour référent des objets des sens, des choses dont on peut dire qu'elles existent. Ce sont les entités d'ordre 1 de Lyons<sup>7</sup>
2. l'*Annahme*, ainsi appelée car identifiée à partir des problèmes de référence à des objets et situations fictifs (et donc ne pouvant accéder au stade 3) correspond à une représentation mentale complexe qui est indifféremment réelle, possible ou fictive. L'entité correspondante est en gros identique à l'entité d'ordre 2 de Lyons.
3. l'*Urteil*, le jugement, est l'équivalent de la proposition de la logique traditionnelle : par le jugement, le sujet statue sur l'existence ou non de l'objet dans le monde réel. C'est seulement ici que la notion de vérité intervient.

La tripartition meinongienne s'inscrit dans un effort spéculatif à cheval entre psychologie, philosophie de la référence et linguistique. De cet effort spéculatif, nous ne retiendrons ici que le point qui nous intéresse le plus immédiatement : le rapport à la négation. Meinong consacre en effet plusieurs dizaines de pages à ce problème et il finit par arriver à la conclusion que l'existence d'*Annahmen* négatives est bel et bien irréductible. Le point se retrouve chez Lyons, qui dissocie les niveaux de factualité respective des entités d'ordre 1 (existence vs. non-existence, marquée par une quantification nulle : *kein*), 2 (réalité vs. non-réalité) et 3 (vérité vs. fausseté). La négation serait donc le marqueur de factualité nulle commun aux entités d'ordre 2 et 3, aux "états de faits" comme aux "propositions", aux suppositions comme aux jugements.

---

7. L'équivalence est philologiquement fondée : la théorie des ordres d'entités de Lyons est dérivée de celle mise au point par Russell dans les premières années du XXe siècle, à un moment où celui-ci débattait assidument avec le psychologue autrichien ; le fameux article de 1905 contenant la réflexion désobligeante sur la situation capillaire du roi de France s'inscrit à l'intérieur d'un débat sur la référence où Meinong est l'interlocuteur et l'adversaire majeur de Russell.



### 4.3.2.2 Doit-on distinguer un niveau supplémentaire pour l'acte de langage ?

Dik émet de son côté l'hypothèse d'un niveau quatre, celui des actes de langage. Il y aurait beaucoup à dire de cette hypothèse, que nous laisserons de côté dans ce travail. En particulier, le niveau de l'acte de langage pourrait bien être confronté au même problème que le "niveau C" de la grammaire générative, qui doit être reproduit en miniature au niveau de chaque étape inférieure pour rendre compte des opérations de modalisation illocutoire qui peuvent s'y exercer. Premier problème : lesdites opérations sont notamment mises en jeu par les marqueurs discursifs, que nous tenterons pour notre part d'interpréter comme des traces d'opérations prédicatives et énonciatives ne constituant pas un niveau à part mais intervenant d'un bout à l'autre du processus. Mais même si l'on "vide" la notion d'acte de langage de sa dimension illocutoire, le peu qu'il en restera poserait problème, puisqu'il s'agirait de la part d'action accompagnant et débordant la prédication, la monstration surplombant la véridiction. Nous reprenons ici les termes de Nølke, mais la distinction, sous ces étiquettes ou d'autres, est en fait un classique de la pragmatique depuis Wittgenstein.

L'assertion elle-même, ou la question elle-même, en d'autres termes la véridiction, ne saurait être présentée comme étant une question de vérité. En effet, il n'y aurait aucun sens à parler de l'acte interrogatif comme étant vrai ou faux, tout comme il n'y aurait aucun sens à parler de cet acte comme étant plus ou moins probable. L'acte interrogatif est là tout court, pour ainsi dire. Il est le résultat de l'autre opération énonciative primitive : la monstration. (Nølke 2001, 88)

En l'occurrence, Nølke défendant une position pragmatique, il interprète tous les adverbes de phrase les interjections et les marqueurs énonciatifs en général comme relevant davantage de la monstration que de la véridiction. Dans le cadre finalement assez proche qu'est la théorie de la Pertinence (Sperber & Wilson 1986), cette part d'ostension constitutive de l'interaction correspond au sémantisme procédural (par opposition au sémantisme conceptuel). Le problème est que la même opposition entre véridiction et ostension peut aussi être "rabattue" sur celle entre usage et mention (qui de fait constitue l'un des points de départ de l'entreprise conceptuelle de Sperber et Wilson). Cette idée d'un niveau spécifiquement pragmatique semble donc difficilement tenable au vu de sa diversité et de son omniprésence en interaction à tous les niveaux ; cela peut expliquer que tant Nølke que les successeurs de Dik (Hengeveld & Mackenzie 2008, par exemple) aient opté pour un modèle modulaire où cette dimension pragmatique (monstrative) est totalement découplée de la dimension représentationnelle (véridictive), à l'intérieur de laquelle Hengeveld et Mackenzie conservent les autres niveaux de Dik. Pour notre part, nous avons choisi de présenter chaque niveau, chaque strate de sens comme résultant d'une opération de repérage, qui a ses marqueurs conceptuels et/ou procéduraux. La pragmatique, au sens d'un procès dynamique de construction de l'énoncé, fait donc bloc avec le domaine de la sémantique grammaticale. Quant à la paire usage/mention, on voit mal en quoi elle pourrait fonder à elle seule la distinction d'un niveau supplémentaire, d'autant qu'elle peut elle aussi venir parasiter toute prédication. Il semble donc que nous devions renoncer au niveau spécifique de l'illocution. Or, nous allons le voir, il peut tout de même être utile de poser une strate supplémentaire venant coiffer les précédentes. Quel statut lui accorder dans ces conditions ?

## 4.3.3 Négations extrêmes

### 4.3.3.1 La négation en tête d'énoncé

Aussi bien dans un modèle fonctionnaliste que pour un générativiste, l'un des arguments majeurs en allemand pour reconnaître un niveau proprement illocutoire est la structure de l'ouverture d'énoncé, la forme personnelle du verbe étant supposée quitter sa position de base à la fin du groupe verbal si celui-ci est la base d'un acte de langage, tandis que l'ouverture ou

non d'une position devant cette forme verbale elle-même serait déterminée par le type d'acte de langage auquel on a affaire. On peut toutefois également affirmer que l'ouverture d'énoncé obéit à des fins de structuration textuelle et informationnelle dont la véridiction suffit à rendre compte (puisque les types d'énoncés sans *Vorfeld* sont justement les énoncés non-véridictifs). Le *Vorfeld* pourrait alors être le point d'ancrage de l'énoncé sur la scène énonciative, ce qui nous tire effectivement vers l'ajustement intersubjectif et la prise en charge, mais dans une perspective plus textuelle ou transphrastique que proprement pragmatique. C'est ici que cette réflexion rejoint celle sur le statut de la négation : si l'on a une négation portant non pas sur le "contenu propositionnel" mais sur l'opportunité de lui faire une place sur la scène énonciative, on peut se tourner vers la négation "externe", appelée aussi métalinguistique ou polémique dans la terminologie héritée de Ducrot et Nølke. Or c'est justement la négation externe qui est la seule licite dans le *Vorfeld*. Pour mémoire, on citera ici ce fragment de dialogue dû à Wagner, mais qui semble taillé pour le linguiste :

- (45) Wehwalt heißt du fürwahr ?  
 - **Nicht** heiß ich so, seit du mich liebst !

La question est elle-même une interrogation polaire en V2, c'est-à-dire la demande de confirmation d'un contenu ayant déjà le statut de *Common Ground* : on est dans *Die Walküre*, et Siegmund s'est effectivement présenté lui-même sous le nom de Wehwalt. La réponse s'ouvre par *nicht*, dans cette position réservée à la négation d'un contenu déjà asserté : Siegmund retire son propos et refuse par là même la confirmation demandée par Sieglinde. On voit bien ici comment on peut glisser de la négation méta-présuppositionnelle à l'idée d'un acte de langage :<sup>8</sup> la question de Sieglinde remet au moins autant en jeu l'assertion elle-même qu'une quelconque "proposition". De même, on peut dire que dans la réponse, la mention l'emporte sur l'usage. Mais bien distinguer entre état de fait (réel ou pas) et proposition (vraie ou fausse) nous permet aussi de dire que ce qui est questionné puis nié, dans une perspective logiciste, ce n'est pas tant le contenu de la proposition (le *dictum*) que sa valeur de vérité, son *modus*, ce que marque clairement *fürwahr*. Nous n'avons donc pas nécessairement à exclure la véridiction de ce domaine ; mais cette fois, elle ne porte plus sur "p est le cas" (état de fait) ni sur "penser que p est le cas" (proposition) mais plutôt sur le "tenir à dire que l'on pense que p est le cas" où Paillard voit le niveau le plus haut de la prise en charge, qui consiste à poser p de façon à ce que cela porte à conséquence sur le cours de l'échange. On serait ici finalement dans une configuration assez proche de celles qui intéressent Stalnaker (2002) dans sa définition de l'assertion centrée sur le *Common Ground Management* : il s'agit à la fois d'étendre et de stabiliser l'ensemble des représentations présentes sur la scène de l'énonciation (ou de la co-énonciation).

#### 4.3.3.2 Négation finale

Au demeurant, la tournure avec *Nicht* seul dans le *Vorfeld* est aujourd'hui considérée comme archaïque et sans doute résiduelle. Mais nous disposons d'une autre construction aux effets étonnamment proches, celle où la négation est en dernière position. Cette dernière position a trois lectures possibles, toutes trois interprétables dans le modèle "français" :

1. Tous les éléments de la phrase sont thématiques, sauf le prédicat verbal qui ne se compose que de la forme personnelle et qui est donc déplacé en deuxième position. Le rhème, en surface, est donc "vide". C'est un cas-limite de négation globale comme ceux analysés par Zemb.

8. La chose est particulièrement tenante si l'on donne une interprétation "holiste" et "littéraire" de cette scène, qui est une scène de déclaration (d'amour) et en même temps de baptême, acte éminemment performatif dans une perspective à la Austin.

2. La représentation de l'état de fait visé par la proposition figurait déjà sur la scène énonciative comme un fait possible. La seule question encore en jeu, c'est sa validité ou non, c'est-à-dire son maintien sur ladite scène énonciative ou son éviction. Du même coup, cette construction devient un moyen assez naturel d'expression de la négation externe; d'un point de vue logiciste, on pourrait dire que c'est seulement la valeur de vérité qui est niée : le contenu propositionnel (*dictum*) serait le thème, la valeur de vérité (*modus*) serait... le prédicat. Une telle lecture mettrait sens dessus dessous les distinctions zembiennes et aurait pour effet paradoxal d'aboutir à un effet de sens et à des conditions d'usage largement équivalentes à la négation à l'initiale.<sup>9</sup>
3. enfin, un cas particulier, celui où la négation est en fait une négation de constituant portant sur l'élément qui occupe le *Vorfeld*, lequel est généralement pourvu d'un accent de topic contrastif (accent montant; cf. partie III sur les types d'accents contrastifs). Il pourrait s'agir d'une variante minimale du cas 2, puisqu'il s'agit toujours de situations où un terme, une représentation, figure sur la scène énonciative comme au moins plausible et doit être invalidé, ce qui aboutit à ce que les constituants lexicaux niés se trouvent à la gauche de la négation, même lorsque celle-ci est supposément "globale".

Le cas 1, celui où le verbe conjugué (et lui seul) est dans la portée de la négation, est représenté par les deux occurrences suivantes :

- (46) Wie konnte denn die Bezirksverwaltung von der Anreise von Rechtsextremisten überrascht sein? Das verstehe ich **nicht**. (DR 220813-01)
- (47) Und Italien hat hier de facto - wenn man sich die wirtschaftliche Entwicklung anschaut - de facto 20 Jahre verschlafen. Viele Dinge in Italien funktionieren schlichtweg **nicht**. (DR 180913-02)

Dans les deux exemples suivants, l'état de fait de la proposition peut à bon droit être vu comme déjà saillant (ou disponible sur la scène énonciative) avant son énonciation. Ce qui compte, c'est sa valeur de vérité négative. On est dans un cas de *Falsum focus* (cas 2 de la typologie ci-dessus). Nous donnons ici des contextes un peu plus longs afin de mieux faire apparaître les relations informationnelles.

- (48) ZASTROW : Es ist für einen kleineren Koalitionspartner immer ein bisschen schwer, das kenne ich auch, die eigenen Erfolge und den eigenen Anteil an einem guten Ergebnis eines Landes herauszustellen, und das ist umso schwerer, wenn man es mit so einem talentierten Populisten wie Herrn Seehofer zu tun hat. Unsere Leute dort sind einfach zu anständig.  
KLEIN : Aber war es denn nur ein Personalproblem?  
ZASTROW : Nein. Wir haben ein richtig gutes Team dort, das ist gar keine Frage. Aber man muss sehen : Ich glaube, man muss mehr angreifen, man muss dort auch über Grenzen hinausgehen. Das macht eine FDP traditionellerweise **nicht**. Wir sind halt eine Partei, die auf Vernunft und auf Argumente setzt, und das hat diesmal leider nicht so richtig funktioniert. (DR 160913-05)
- (49) In der Sache finde ich die Vorwürfe von Herrn Steinbrück putzig, wenn man die Bilanz von sozialdemokratischen Gesundheitsministern der letzten Jahre sieht. Daniel Bahr hat die Praxisgebühr abgeschafft und damit hat er das Gesundheitssystem von ärgerlicher Bürokratie und Millionen gesetzlich Versicherte auch von Kosten befreit. Die Frage der Demenz taucht neu in der Pflege auf. Und ja : Mit dem sogenannten Pflege-Bahr ist eine neue Säule der Eigenversorgung im Bereich der Pflege geschaffen worden. Das

---

9. À noter que Faucher s'intéresse à ces exemples de négation, auxquels il assigne une fonction démarcative; cela pourrait peut-être expliquer cette convergence des extrêmes syntaxiques.

ist, wie Herr Raab in der Sendung angemerkt hat, eine wichtige Sensibilisierung dafür, dass die Pflege eben keine Vollkasko-Versicherung, sondern nur Teilkasko-Versicherung ist. Darauf hinzuweisen und eine Eigenvorsorge anzuregen durch eine gegenwärtig begrenzte staatliche Förderung, das ist ein großes Verdienst dieser Koalition. Die SPD hat darüber hinaus eigentlich nichts anzubieten, außer dem Versprechen, sie nimmt von irgendwo, wo sie nicht sagt, wie sie es finanziert, Geld her, um es umzuverteilen. Das überzeugt mich in der Sache **nicht**. (DR 020913-04).

Quant au cas 3, qui relève selon nous de la négation partielle, il peut être illustré par les deux exemples suivants :

- (50) Flächenbrand im Sinne von Eingreifen Russlands, das ist praktisch nach jetzigem Erkenntnisstand ausgeschlossen. Russland hat eine Flottendemonstration angelegt, nicht so groß wie die Amerikaner, aber um Präsenz zu zeigen. Russland hat Interessen in Syrien, Russland hat dort einen mittelgrossen Kriegshafen, aber mehr ist das **nicht**. Nein, Russland wird weiterhin den Amerikanern zeigen wollen, dass gegen Russland und China in den Vereinten Nationen nichts zu erreichen ist. (DR 020913-05)
- (51) Nun, dann ist es so, dass die Kommission aufgefordert wird, das ist ja hier die europäische Exekutive, dieses Vertragsverletzungsverfahren gegen Großbritannien einzuleiten, und der Druck, den wir haben, ist selbstverständlich der, dass das Europäische Parlament die Europäische Kommission kontrolliert. Wenn Sie ein solches Verfahren nicht einleitet, muss sie sich bei uns rechtfertigen, muss erklären, warum sie der Meinung ist, dass das keine gute Idee ist. So weit sind wir aber noch **nicht**. (DR 030913-01)

Rétrospectivement, ceci nous éclaire sur l'interprétation possible de la construction avec négation à l'initiale qui, pour archaïque qu'elle soit sans doute, n'en a pas moins longtemps été de mise, et à un moment où le comportement de *nicht* n'était guère différent de ce qu'il est aujourd'hui sur les autres points. L'hypothèse serait que la négation sert à empêcher l'adjonction d'un prédicat à un domaine. Sur ce point, Zemb et Fourquet sont d'accord ; de même, ils sont d'accord pour dire que le domaine est ce qui est à la gauche de *nicht* et se voit reconnaître le statut de préconstruit, tandis que le prédicat, à la droite du négateur, se définit par l'imposition d'une valeur de validité. Si maintenant la négation ouvre l'énoncé, cela signifie que l'intégralité des constituants de l'énoncé sont niés ; il n'y a donc littéralement rien à sauver dans cet énoncé, qui n'a pas de "thème", pas de préconstruit pour lui servir de support. Si l'énoncé contient une forme anaphorique (*so* dans l'exemple de Wagner) ou qu'il s'agit d'une réponse à une question précise, ou tout simplement qu'il y a *de facto* des éléments préconstruits dans la portée de la négation, on obtient une négation externe. Plus généralement, l'assertion complètement *out of the blue* d'un jugement thétique de non-validité à propos d'un contenu qui n'aurait en aucune manière le statut de préconstruit n'a pas grand sens. Si maintenant la négation est en dernière position, de deux choses l'une (en écartant le cas particulier du type 3, préparé en amont par l'accent de topic contrastif) : soit la forme personnelle du verbe est rhématique, soit elle correspond, comme les éléments thématiques, à une représentation préconstruite, c'est-à-dire à un possible envisageable ou attendu en contexte. Dans ces conditions, tout dans l'énoncé a ce statut de préconstruit, sauf la négation elle-même. On en déduira donc que la contribution informationnelle originale de cette énonciation est de rejeter comme invalide ce qui avait le statut de préconstruit (ou : d'en prédiquer le non-être). On obtient à nouveau une négation externe. À côté du Verum focus cher à certains germanistes, il faudrait donc poser un Falsum focus.

Cet examen rapide laisse donc bien des questions ouvertes mais autorise aussi à penser que la distinction entre proposition et illocution comme la paire véridiction / monstration sont deux

avatars de la dichotomie morrissienne entre sémantique et pragmatique, qui échoue à rendre compte de façon satisfaisante de faits de langue ordinaire, sauf à poser un modèle "modulaire" avec son lot "d'interfaces" et de problèmes insolubles. Si nous adhérons à l'idée d'une hiérarchie des ordres de représentation recoupant les niveaux distingués par Dik, nous ne le suivrons donc pas dans la distinction d'un niveau illocutoire spécifique au-dessus de la "proposition", qui doit cesser d'être l'unité autour de laquelle tourne la description sémantique des énoncés - c'est également la leçon de l'analyse des cas-limites de négation de phrase ci-dessus : si nous partageons l'idée zembienne que la négation marque le refus de prédiquer la validité d'un concept sur un domaine, nous refusons de cantonner cette opération ou son refus au site unique de la proposition, et rejoignons sur ce point Fourquet et sa chaîne continue d'opérations de détermination dont chacune pouvait donner lieu à la césure négative.

### **Bilan : De l'opposition *Véridiction / monstration* à la paire *Partiel / partial***

Nous pouvons retenir la thèse générale suivante : les adverbiaux d'énoncé et d'énonciation participent d'un marquage "modal", entendu dans un sens très général : il s'agit en fait de venir spécifier le biais énonciatif ("point de perspective") qui présidait à l'élaboration du dire et à ce titre en impacte les conditions de validité,<sup>10</sup>. Ces marqueurs relevant du modus se placent tendanciellement devant le *dictum* (ou la *lexis*, dans une terminologie culiolienne) sur lequel ils portent. Ce dictum est lui-même entendu comme une structure prédicative complète, associant un repère (thématique au sens de Zemb) à une notion (rhématique au sens de Zemb). La structure d'ensemble de la proposition, telle qu'elle se manifeste dans les groupes verbaux dépendants ou dans le *Mittelfeld* de l'énoncé assertif, procède elle-même d'un enchaînement récursif de prédications (en nombre fini) dont chacune est susceptible de faire l'objet d'une telle modalisation, ce qui génère une pluralité non-arbitraire de positions possibles pour les adverbiaux énonciatifs. Cette proposition nous laisse face à une tension entre un parti pris général situant l'argumentation *dans* la langue et refusant les approches modulaires, ce qui plaide contre l'opposition classique véridiction/monstration, et une proposition de syntaxe accordant un rôle important à la tripartition <modus - domaine référentiel - prédicat notionnel>, qui paraît présupposer le maintien d'une opposition du même type (le modus, ou l'univers phématique dans la terminologie zembienne, étant naturellement susceptible de relever d'un module monstratif non-véridictionnel, par opposition aux deux autres).

À ce stade, nous posons des opérations de prédication, qui sont toutes indissolublement monstratives et véridictives ; il peut s'agir de la prédication nucléaire (construction d'un concept : opération de *représentation* chez Meinong), de la construction d'une représentation complète (état de fait : opération de *conjecture* chez Meinong), d'une proposition à proprement parler (opération de *jugement* chez Meinong)... et manifestement, même si nous nous refusons à distinguer un niveau de l'illocution, force est de constater que l'analyse du *Vorfeld* passe sans doute par la distinction d'un quatrième niveau qu'il nous appartiendra d'identifier plus clairement, mais qui semble avoir à faire à la liaison textuelle et à la gestion de la pluralité des points de vue (y compris en termes de savoir partagé?). De ce fait l'occupation de la première place relève potentiellement aussi d'un marquage, syntaxique cette fois, du travail de l'altérité. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans la partie II. L'opposition entre véridiction et monstration pourra en outre être posée à nouveaux frais face aux données empiriques relatives à l'occupation du *Vorfeld* en général et aux phénomènes d'après-première position en particulier, puisque

10. Nous écrivons "validité" de façon à ne pas trancher, en tout cas pas dès maintenant, entre vérité et pertinence, ou entre sémantique référentielle et argumentation.

qu'on y retrouve un chevauchement entre les ouvertures "phématiques" (censées participer de la "monstration"), "thématiques" et "rhématiques" (plutôt "véridictives") de Zemb. Nous verrons que le signifié fonctionnel attaché à l'occupation du *Vorfeld* peut être représenté comme la construction d'un point de repère initial caractérisant le mode de partialité du propos, et par ricochet ses conditions d'intégration au *Common Ground*, en-deçà par conséquent de la dichotomie véridiction/monstration, à laquelle se substituera une tension et d'une pondération entre deux pôles : le dire comme dire partiel (qui par sa dimension référentielle ferait, à tout prendre, plutôt écho à la véridiction) et le dire comme dire partial (où les biais sont davantage argumentatifs et relèverait vraisemblablement de la monstration), sans qu'il y ait jamais d'opposition exclusive entre les deux.



# Synthèse de la première partie

Cette section sera brève, dans la mesure où il ne s'agit que de reformuler le pari avancé à la fin du chapitre 2 au vu des précisions d'arrière-plan fournies par la présentation du corpus et des hypothèses externes que nous mobiliserons.

Nous avons déjà eu l'occasion d'y faire une brève allusion en évoquant notre choix en faveur d'une analyse qualitative plutôt que de nous concentrer sur l'étude de la variation fréquentielle, une décision que nous avons liée à notre choix en faveur de l'idéal heuristique du minimalisme sémantique : notre position d'ensemble très proche de celle de Ducrot lorsqu'il écrit dans son introduction aux *Mots du Discours* que le dogme de la sémantique littérale, qui cherche à isoler des sèmes (qui, dans le cadre intellectuel de l'époque, sont conçus comme des propriétés à vérifier) creuse l'abîme entre le système de la langue et les emplois en contexte en menant à une polysémie généralisée, alors qu'une sémantique instructionnelle reposant sur des consignes ou des indices de manipulation à opérer sur des variables contextuelles (auxquelles on réserve par conséquent une place dans la description sémantique des unités) est de loin la plus à même de produire des analyses économiques et cohérentes de faits de discours sans solution de continuité avec le système de la langue ainsi redéfini comme un ensemble cohérent de signaux instructionnels possibles (Ducrot 1980b, 11-19). On peut se demander jusqu'où cette ligne, qui préfigure nettement la théorie de la Pertinence (Sperber & Wilson 1986), est véritablement tenable, mais au moins pour les formes de sémantisme "procédural" au sens de Blakemore (1987), il paraît clair qu'une telle démarche résout bien des problèmes que la sémantique des sèmes (si l'on nous pardonne cette étiquette) rencontrait, au point d'ailleurs qu'aujourd'hui, cette sémantique des sèmes n'est plus guère pratiquée que par des partisans des grammaires de construction travaillant généralement de manière quantitative et sur une base polysémiste. Nous souscrivons sur ce point au propos de König (1997), qui se revendique d'ailleurs lui-même du Ducrot des *Mots du Discours* : le minimalisme sémantique sera opérationnaliste ou il ne sera pas.

Nous nous séparons de la théorie de la Pertinence ou de Nølke, autre lecteur attentif de Ducrot, par la distance que nous gardons vis-à-vis des approches modulaires. Comme le dernier chapitre l'a montré, nous reconnaissons certes la pertinence d'une répartition des tâches entre l'analyse du sémantisme d'un marqueur et celle de ses contextes syntaxiques d'occurrence, mais nous ne reconnaissons pas d'existence aux "interfaces" syntaxe/sémantique ou syntaxe/pragmatique, dans la mesure où selon nous, la syntaxe n'est pas une affaire de signifiants mais bien une affaire de signes ; la syntaxe a du sens, comme la morphologie ou la prosodie, et l'analyse de ces faits de sens est la sémantique, qui ne devrait donc pas être traitée comme une branche particulière de la linguistique puisque tout travail linguistique situé au niveau de la première articulation du langage opère sur des unités pourvues de sens. La sémantique lexicale des marqueurs discursifs et la sémantique grammaticale ont ceci de commun qu'elles ne sont accessibles de façon systématique que si on les conçoit comme des sémantiques procédurales : nous avons affaire à des méta-instructions contraignant l'interprétation de contenus conceptuels.

Dans le cas des marqueurs discursifs, nous émettons donc l'hypothèse d'un signifié ins-



tructionnel constant mettant en jeu des variables contextuelles sur l'identification desquelles la syntaxe impose des contraintes : c'est elle qui détermine la portée du marqueur (Frey & Pittner 1998) ; dans la perspective énonciative qui est la nôtre, cela signifie aussi que l'ordre des constituants est représentatif de l'enchaînement des opérations de repérage définitoires de la prédication, et permettent ainsi d'isoler l'ordre sémantique de la prédication sur laquelle porte l'opération de modalisation (au sens large) marquée par le mot du discours. La principale conséquence de ce choix en faveur d'un modèle énonciatif par opposition à un modèle modulaire traditionnel est de rejeter le centrage sur les dichotomies proposition / illocution et vérité / monstration pour introduire plus de flexibilité en ménageant davantage de créneaux pour l'intervention modale/argumentative, dans la mesure où la prise en charge ne se fait pas d'un coup mais est répétée à chaque étape de la cascade de prédications constituant l'énoncé. Il est également possible<sup>11</sup> de poser que la même entité peut être modalisée sous l'angle de l'énoncé, de l'énonciation et même (sous réserve que l'on puisse distinguer ce niveau du précédent) sous un angle métalinguistique, puisque cet angle d'attaque est déterminé par le sémantisme instructionnel du marqueur, tandis que l'entité modalisée l'est par celui de la syntaxe.

Le double choix en faveur d'une démarche énonciative et d'une sémantique procédurale aboutit à réduire la sémantique que nous recherchons pour les marqueurs discursifs à un ensemble d'opérations abstraites de repérage du dire et du dit par rapport à d'autres dits possibles, réalisés ou non ; c'est ce que nous avons appelé l'hypothèse du "travail de l'altérité". Cela ne signifie pas que la description doit faire abstraction des données de syntaxe, bien au contraire : l'analyse qualitative d'exemples réels va de pair avec le commentaire des régularités argumentatives et de variations syntaxiques sans lesquels on ne peut montrer comment le sémantisme instructionnel (procédural) du marqueur s'instancie dans chaque énonciation individuelle. La syntaxe et la prosodie, dans la mesure où leur sémantisme se combine avec le sens instructionnel des marqueurs discursifs et l'orienté, ressortissent donc de notre objet d'étude et feront l'objet de sections particulières à l'intérieur du développement macro-opération par macro-opération.

Concluons par un mot sur le statut du "travail de l'altérité" : nous n'affirmons nullement qu'il faille y voir une méga- ou macro-opération dont les opérations marquées par les pseudo-connecteurs, les particules de focalisation et les particules modales, trois concepts dont au moins deux devront d'ailleurs faire l'objet d'une sérieuse redéfinition, ne seraient que des avatars particuliers. L'objet des analyses à venir est justement de "faire travailler" ce concept dans différents contextes et face à différents types d'observables pour voir jusqu'où vont leurs similitudes et où commencent leurs différences. Nous n'entendons donc pas proposer à ce stade une systématique du travail de l'altérité, mais une symptomatique, dans l'esprit de l'heuristique pragmatique illustrée en théorie de la connaissance par Heinzmann (2013). Rappelons que le parcours rapide de la recherche sur les marqueurs discursifs a montré que ces lignes de partage n'étaient pas évidentes, et qu'une partie des concepts et des outils utilisés pour une classe était parfois également mobilisable pour d'autres, tandis que certains angles d'attaque, notamment celui, très proche du nôtre, inspiré par la théorie de la Pertinence, ne permettent pas en l'état actuel des choses de faire droit à l'existence d'une pluralité de classes qui au moins sur le plan formel semblent bien identifiables. Le concept de "travail de l'altérité" est donc purement heuristique. Il correspond à l'idée que construire une prédication, c'est toujours faire un choix et que la présentation de cette prédication, ce "surgissement" dans lequel Ducrot voit l'essence de l'énonciation (Ducrot 1980b), peut inclure une prise en compte de cette sélectivité, c'est-à-dire l'aveu d'une coexistence de plusieurs énoncés possibles dont un seul est finalement retenu. Mais cette définition ne dit rien de la possibilité de réduire l'ensemble des modes de relation d'une prédication singulière avec une pluralité de points de vue possibles à quelque chose de plus

11. Même s'il faut reconnaître que c'était déjà expressément le cas chez Nølke.

précis que ce que nous venons d'ébaucher. Il en va autrement des opérations que nous appelons méga-opérations et qui correspondent au sémantisme non pas d'un item singulier, mais d'une classe fonctionnelle de marqueurs discursifs, elle-même divisible le cas échéant en sous-classes. Chacune des trois parties à venir sera consacrée à l'une des trois méga-opérations dont les deux premiers chapitres de cette partie ont permis d'entrevoir l'existence possible : l'expression de la partialité de tout point de vue, c'est-à-dire le pointage du biais ayant présidé au choix ; la contrastivité, c'est-à-dire la construction d'une prédication par contrepied explicite avec des préconstruits qui peuvent eux-mêmes être explicites ou implicites ; et le décentrage modal, c'est-à-dire le marquage de la prise en charge éventuelle du dit par d'autres que celui ou celle qui l'avance sur la scène énonciative.



## Deuxième partie

Question de perspective : autour de la  
partialité du dire



# Chapitre 5

## Des pseudo-connecteurs aux perspectivaux : "mots du discours de point de vue" et structuration textuelle

### Introduction

Nous avons vu, dans la partie précédente, que l'étiquette de connecteur était de nature à recouvrir des réalités différentes et que la connectivité pouvait être un effet sémantique secondaire construit au moment de l'interprétation mais étranger à l'invariant sémantique du marqueur discursif que l'on qualifiera pourtant parfois de connecteur. En particulier, une première présentation d'*allerdings* par comparaison et opposition avec *trotzdem* a permis d'opposer les "vrais" connecteurs, notamment les *Konjunktionaladverbien*, aux "pseudo-connecteurs", qui semblent partager les propriétés distributionnelles des modalisateurs et des appréciatifs. Nous allons maintenant tenter de déterminer en quoi peut consister l'unité fonctionnelle et sémantique de cette macro-classe coiffant les "pseudo-connecteurs", dont il faudra produire une définition positive, les modalisateurs, les appréciatifs et peut-être d'autres formes encore. Pour ce faire, nous allons commencer par nous tourner vers les pseudo-connecteurs, que nous mettrons en regard de la notion de "mots du discours de point de vue" ou "de point de perspective" proposée par Denis Paillard (2009).

Reprenons notre exemple d'*allerdings*, dont nous avons esquissé, en des termes proches de ceux de Pérennec (2002c), une première ébauche de description sémantique. *Allerdings* semble caractériser le dit comme valide ou valable indépendamment de toute autre donnée ou de tout autre paramètre susceptible d'être utilisé comme contre-argument ; pour cette raison, comme l'observent Métrich et al. 2002, *allerdings* peut être rapproché des "adverbes modaux" qui exprimeraient une variante "objective" ou aléthique de la modalisation épistémique subjective caractéristique de la classe des "modalisateurs" comme *wahrscheinlich* ou *vermutlich*. Nous proposons donc à ce stade l'hypothèse d'un sémantisme méta-énonciatif pour *allerdings* qui se réduirait à une indication de validité générale du contenu asserté au détriment d'autres points de vue particuliers susceptibles de se rapporter à la même question. Ce sémantisme doit être commun au mot-phrase (*allerdings* comme marqueur de ratification ou d'assentiment) et au pseudo-connecteur "adversatif", qui de cette façon peuvent être réduits à une seule et même forme. *Allerdings*, du même coup, n'a pas directement à voir avec la liaison transphrastique ou la jonction de "contenus propositionnels" ou d'états de faits ; pour reprendre la terminologie de Nølke (1993), on a affaire à une connexion synthétique, qui est un effet de sens, et pas à la connexion analytique caractéristique de ce qu'il appelle les "vrais connecteurs".

Du point de vue de ses propriétés, nous avons montré qu'*allerdings*, contrairement à *trotzdem*, présente un haut degré de sensibilité à la polarité, puisqu'il rejette tout contexte négatif ou assimilé - des contextes que Giannakidou (cf. not. Giannakidou 2007 et Giannakidou 2011) appelle "non-véridiques" (*nonveridical*), car ils correspondent à une assertion négative, à un refus d'asserter ou à un acte de langage autre que l'assertion. Nous avons notamment relevé qu'*allerdings*, même lorsqu'il est formellement inséré dans un groupe conjonctionnel hypothétique, est interprété en-dehors de la portée de l'opérateur *wenn* et semble bien opérer sur l'ensemble de l'énoncé, liaison conditionnelle et apodose comprise. Nous allons voir qu'*allerdings*, dans cette construction conditionnelle, oppose la situation possible dénotée par la protase à un autre cas de figure hypothétique possible, dans un mécanisme qui, si l'on tient les protases de constructions conditionnelles pour des topics, relèverait en fait du topic contrastif.

Une précision sur ce point : nous emploierons ici uniformément la formule "topic contrastif" eu égard au fait qu'elle prédomine largement dans la littérature. Mais en réalité, ce terme ne va pas sans faire problème : on peut ainsi se demander en quoi les topics contrastifs sont des topics et quel est le dénominateur commun aux topic contrastifs ou non, mais aussi et surtout ce que recouvre cette notion de contraste, et jusqu'où on peut l'assimiler au focus en général ou au focus "contrastif", pour les auteurs qui font une différence entre les deux. Nous aurons l'occasion de revenir sur le statut informationnel des "topics contrastifs" dans cette partie. La partie III sera consacrée à la notion de contraste et à la mise en paradigme, ce qui nous permettra également de revenir sur la "contrastivité" des topics contrastifs. Pour l'instant, nous demandons au lecteur de bien vouloir accepter ce terme comme une simple étiquette. Cette notion de topic contrastif nous amène au phénomène qui servira de fil rouge à cette partie : la capacité, pour certains connecteurs (en fait, nous allons le voir, "pseudo-connecteurs"), d'entrer dans une construction particulière liée à la présence d'un topic contrastif : l'après-première place ou *Nacherststellung*.

## 5.1 Les connecteurs en après-première place en sont-ils vraiment ?

### 5.1.1 *Nacherstposition* et topics contrastifs

Les formes qui nous intéressent, outre leurs propriétés polaires, ont la particularité d'être licites en après-première place (*nacherstfähig*), c'est-à-dire qu'elles sont susceptibles d'occuper le *Vorfeld* conjointement avec un autre constituant, alors qu'eux-mêmes sont censés être pris en compte dans le dénombrement des constituants de l'énoncé. La conséquence est au qu'au moins à première vue, l'énoncé assertif présente une structure en V3. L'exemple suivant, tiré du DeReKo, est assez représentatif des emplois d'*allerdings* en après-première position.

- (1) Warum gibt es denn die große Pleitewelle in Bayern? Ich behaupte nicht, dass das die Schuld von Edmund Stoiber ist. Vielmehr liegt es daran, dass in Bayern besonders viele Unternehmen des Neuen Marktes - da gab es ja fantastische Vorstellungen - beheimatet waren. Kirch **allerdings** gehörte nicht zum Neuen Markt, sondern in diesem Fall waren - das wollen wir nicht vergessen - die Bayerische Landesbank und das bayerische Kabinett die Verantwortlichen. (REI/BNG.00174 - Joschka Fischer, 04.07.2002)

Breindl (2011), contre Altmann (1978) notamment, se refuse à faire de ces marqueurs des particules de focus "idiosyncratiques" et veut montrer qu'il s'agit d'une construction, sans doute au sens des grammaires du même nom, mettant en jeu un topic contrastif. D'après elle, une analyse rapide de données prosodiques sur corpus oral montre en effet la présence d'un accent qui est celui du topic contrastif, c'est-à-dire un accent de hauteur montant ( $L - H^*\%$  dans la

notion TOBI, ce qui correspond à l'accent B de Jackendoff 1972).

Breindl insiste sur le fait qu'un accent de focus "standard" entraîne un affaïssement prosodique du *Mittelfeld*, comme si l'accent de focus absorbait l'accent de phrase - comme l'affirme d'ailleurs Altmann (1978, 95). Or, relève-t-elle, il n'en va absolument pas ainsi de l'accent de topic contrastif, qui coexiste avec un accent de phrase dans le *Mittelfeld* droit. Nous ne nous attarderons pas ici sur l'interprétation de ces données prosodiques, mais la conclusion qu'en tire Breindl, celle d'une hétérogénéité radicale entre topic contrastif et focus, nous semble trop forte. En particulier, c'est un fait qu'une phrase peut contenir plusieurs foci, et dans ce cas il y aura plusieurs accents de hauteur à divers points de l'énoncé. En d'autres termes, l'affirmation selon laquelle la distribution de l'accent de phrase et de l'accent de focus serait strictement complémentaire est hautement discutable. Si l'on considère que l'accent de phrase est en fait l'accent du "focus par défaut" ou "focus informationnel" comme le fait par exemple Nølke (2001) ou comme le suggèrent les travaux d'Abraham sur l'accent qu'il appelle "de rhème" (Abraham 1992), on peut à la fois s'attendre à ce que le focus, s'il tombe sur un constituant particulier à l'intérieur de "l'apport" (sur lequel tombe le focus informationnel par défaut), soit généralement associé à une préemption de l'accent de hauteur au détriment d'un accent "de phrase" de toute façon plus faible ; on peut aussi s'attendre à ce que cette captation de l'accent ne soit pas systématique, en particulier si le focus porte sur un élément relevant du support de l'information et non de l'apport ; dans ce cas de figure, en effet, le focus sur le support (c'est-à-dire, selon la définition de Molnár 1998, le topic contrastif) n'a aucune raison d'être exclusif d'un "focus informationnel" sur l'apport. Les propriétés prosodiques des énoncés comprenant un topic contrastif sont donc parfaitement compatibles avec une définition du topic contrastif comme une forme de focus sur le topic ; Büring (2003) l'a déjà montré, qui plus est en donnant de la fonction du topic contrastif une interprétation en termes de structuration du discours en "mouvements" finalement très proche de la notion de "changement de topic" employée par Breindl (et avant elle par Frascarelli & Hinterhölzl 2007).

Alors que la mise en contraste de n'importe quel autre constituant préserve le topic et même tout le reste de l'énoncé (c'est le sens de l'opposition terminologique entre focus et "arrière-plan"), replacer l'objet du discours, ce dont on parle et vis-à-vis de quoi ce qu'on dit est censé être vrai, dans un paradigme de solutions concurrentes, c'est s'attaquer de front au domaine de validité de l'intégralité de l'énoncé. Nous retrouvons ici nos constructions conditionnelles : si la protase, dont nous postulons qu'elle est un topic, fait l'objet d'une mise en contraste, la caractérisation des modalités de ce contraste aura une répercussion sur les paramètres de validité du commentaire. Si *allerdings* intervient en lien avec cette mise en contraste du topic, on peut donc s'attendre à ce qu'il opère sur l'ensemble de l'énoncé.

Mais que signifie "opérer sur l'ensemble de l'énoncé" ? C'est sur ce point que la proposition de Breindl nous semble plus pêcher. Comme beaucoup d'autres germanistes (tels Pérennec ou Métrich), elle oppose une "portée" (*Skopus*) sur un seul constituant pour les particules de focus et une portée sur l'ensemble de l'énoncé pour ce qu'elle considère comme des connecteurs. Mais indépendamment du fait qu'une particule de focus, comme nous le verrons dans la deuxième partie, peut ne pas entretenir de relation particulière avec un constituant précis, le fait est que l'impact sémantique d'une particule de focus "classique" est à double détente, avec un constituant mis en contraste avec d'autres solutions dans le paradigme, mais un effet, notamment argumentatif, qui peut s'étendre sur l'ensemble de l'énoncé. C'est en ce sens que König (1991) ou Nølke (2001) proposent de distinguer entre le foyer de la particule (le constituant mis en paradigme) et sa portée (généralement toute une prédication, et parfois l'énoncé tout entier). La question n'est donc pas de savoir quelle est la portée des pseudo-connecteurs en après-première



place, mais s'ils développent un foyer. Le fait est que l'apparition d'un foyer n'est jamais évidente pour *allerdings* alors qu'elle l'est presque toujours pour *nur* ou *auch*. Mais pour montrer que ces pseudo-connecteurs, tout en étant sans doute intimement liés à un phénomène de focalisation, ne sont pas des particules de focalisation faute d'en vérifier les propriétés syntaxiques, le meilleur moyen nous semble de nous tourner brièvement vers *jedenfalls*, en opposant un exemple où l'on a effectivement affaire à un emploi vérifiant au moins à première vue les conditions pour être une particule de focalisation et un où ce ne peut être le cas.

- (2) Na, wir werden sehen. **Jedenfalls** *bis jetzt* hat sich unsere Mannschaft prima geschlagen. Wenn wir nicht allzu hoch verlieren, dann können wir uns nach dieser bravourösen ersten Halbzeit im Kreis Birkenfeld und darüber hinaus sehen lassen. (DEREKO / RHZ09/FEB.06205)

Ici, la relation spécifique unissant la particule à son foyer s'exprime par une interprétation de type scalaire : la valeur retenue, *bis jetzt*, ne clôt pas le paradigme et est en concurrence avec d'autres qui lui sont supérieures, notamment *auch in der Zukunft*, par exemple. La "focalisation"<sup>1</sup> avec *jedenfalls* implique donc que la solution retenue représente un "minimum garanti" au-delà duquel on ne s'engagera pas. Ceci posé, on peut avoir la phrase suivante, avec exactement le même sens :

- (3) Bis jetzt **jedenfalls** hat sich unsere Mannschaft prima geschlagen.

Si l'après-première place se réduisait à une affaire de focalisation "ordinaire", l'énoncé suivant devrait pouvoir faire l'objet d'une glose du même genre :

- (4) Dieser Meinung **jedenfalls** ist auch Bundestagspräsident Norbert Lammert. (DR 210913-02)

Quelques éléments de contexte : nous sommes dans l'*Anmoderation* d'une interview consacrée aux problèmes démocratiques que pose selon certains, dont Lammert, la publication de sondages d'intentions de vote la veille d'un scrutin. L'énoncé précédent faisait état d'une "question" : n'y a-t-il pas là une tentative d'influencer le scrutin ?

Morgen um diese Zeit haben die Wahllokale schon geöffnet, und es wird spannend bei dieser Bundestagswahl, darauf deuten die letzten Meinungsumfragen hin. Umfragen, die jetzt allerdings selbst etwas umstritten sind. Das ZDF etwa hat in dieser Woche das ungeschriebene Gesetz des öffentlich-rechtlichen Fernsehens gebrochen und erstmals wenige Tage vor der Wahl noch Zahlen veröffentlicht. Nicht die einzige Umfrage ganz kurz vor der Wahl, was die Frage aufwirft, ob damit eine unzulässige Einflussnahme ausgeübt wird. Dieser Meinung **jedenfalls** ist auch Bundestagspräsident Norbert Lammert.

Avouons-le : nous voyons mal ici en quoi le GN "diese[r] Meinung" ou plutôt l'objet dénoté par cette expression pourrait se retrouver dans un paradigme au sein duquel il aurait valeur de minimum garanti. S'il y a un constituant pour lequel cela est envisageable, ce serait plutôt *Bundestagspräsident Norbert Lammert*, puisque d'autres ne sont pas de cet avis, à commencer par le patron de l'institut de sondage Emnid, à qui le journaliste s'apprête à donner la parole. Par contre, le fait est que cet énoncé ouvre bien une petite séquence à l'intérieur d'une portion plus large de discours :

Dieser Meinung jedenfalls ist auch Bundestagspräsident Norbert Lammert, der von einer " subtilen Steuerung des Wählerwissens " spricht. Was etwa die *Bild am*

1. L'appartenance de *jedenfalls* au groupe des particules de focalisation (ou adverbiaux paradigmatiques) est en fait assez discutable, et sera examinée plus en détail dans un prochain chapitre.

*Sonntag* vorhat, eine Umfrage noch am Wahltagsmorgen zu veröffentlichen, sollte sich, so Lammert, von selbst verbieten. Erstellt hat diese Umfrage das renommierte Meinungsforschungsinstitut Emnid. Dessen Geschäftsführer ist nun am Telefon - guten Morgen, Klaus-Peter Schöppner!

On a donc bien un topic contrastif, avec focalisation (c'est-à-dire création d'un paradigme : *dieser Meinung vs. anderer Meinung*) et initialisation d'une nouvelle portion de discours, dont nous verrons bientôt qu'elle peut être appréhendée au moyen de la théorie des cadres de discours de Charolles (1997). Mais *jedenfalls* en après-première position n'est pas une particule de focalisation, et interagit au moins autant avec le focus informationnel à la fin de l'énoncé qu'avec le topic contrastif, de même qu'*allerdings* dans les constructions hypothétiques a au moins autant à voir avec l'apodose qu'avec la protase à laquelle il est pourtant intégré.

### 5.1.2 Ces connecteurs en sont-ils vraiment ?

Breindl (2011) a donc parfaitement raison d'écrire que ces formes ne sont pas des particules de focalisation. S'agit-il pour autant de connecteurs ? Si l'on adopte la terminologie du *Handbuch der Konnektoren* (Pasch et al., 2003) et des spécialistes de ce sujet à l'IDS, dont Breindl, c'est tout à fait probable dans la mesure où mis à part les adverbes de phrase,<sup>2</sup> il n'est guère de mot du discours qui n'entre dans cette catégorie sous réserve qu'il soit licite en première position. Contre cette vision, outre l'argument des propriétés distributionnelles, nous avons vu qu'avec Nölke (1993), il pouvait sembler préférable de réserver ce terme aux formes participant de la connectivité analytique, dont au moins *allerdings* ne fait pas partie.

Le classement des "connecteurs" proposé par Breindl repose entièrement sur le domaine sémantique (avec des concepts comme adversativité, scalarité, etc.) et prend la forme d'un tableau à double entrée (chaque ligne correspondant à un domaine sémantique, chaque colonne, à la possibilité ou non d'apparaître en après-première place). Ce tableau a le grand mérite de donner littéralement à voir une distribution presque complémentaire entre domaines : dans la majorité des cas, pour une ligne donnée, l'une des deux cases reste blanche. Certains domaines sémantiques sont donc totalement du côté de la *Nacherstfähigkeit* : ainsi l'exemplification (*beispielsweise, zum Beispiel...*), le marquage séquentiel par des marqueurs d'intégration linéaire (MIL, cf. p.ex. Auchlin (1981) : *einerseits, andererseits, schließlich...*). D'autres sont du côté de la *Nicht-Nacherstfähigkeit* : la temporalité (*dann, nachher, danach, seither* etc.), la causalité (*deswegen, daher, deshalb* etc.)... Ces tendances ne sont pas interprétées, mais il en ressort au moins l'impression diffuse que le pôle *nacherstfähig* est associé à l'énonciation et/ou à la structuration textuelle, alors que le pôle *nicht-nacherstfähig* correspond à des relations entre états de faits. La principale exception concerne un grand pôle adversativité / concessivité, qui nous renvoie justement à la paire *trotzdem vs. allerdings*.

### 5.1.3 *Nacherstfähigkeit* et pseudo-connecteurs

Qu'en est-il alors des traits sémantiques associés à la *Nacherstfähigkeit* ? Nous venons de voir que la liste des *nacherstfähige Konnektoren* proposée par Breindl, une fois expurgée de formes pour lesquelles le statut de connecteur est hautement douteux (particules de focalisation, adverbiaux scalaires), se composait de formes dont le sémantisme est toujours une affaire de partition d'un ensemble en sous-ensembles : effets de liste, isolement d'un exemple, marqueurs d'intégration linéaire... Ceci nous renvoie aux considérations de Frascarelli & Hinterhölzl (2007)

2. En fait, essentiellement les modalisateurs et les appréciatifs de la tradition grammaticographique française. Nous verrons dans le prochain chapitre que leur statut est en fait lui-même sujet à débats.

ou Féry (2007) sur les topics contrastifs, qui dans l'usage sont prioritairement des sous-topics, c'est-à-dire des topics correspondant à des sous-ensembles à l'intérieur du domaine référentiel d'un autre topic auquel ils s'opposent, ou alors des "topics partiels" correspondant à des sous-ensembles d'un même ensemble, l'opposition courant cette fois non plus entre le tout et la partie (verticalement) mais entre des parties de même niveau (horizontalement), d'où l'affinité avec les effets de liste, qui s'observe au premier chef pour les marqueurs d'intégration linéaire :

- (5) Es gibt, grob gesagt, fünf Lager in dieser Opposition. Das eine ist die Syrische Koalition, die auch international als die Vertreterin der Opposition gilt, aber daneben haben wir auch eine lokal verwurzelte Opposition, die zivilgesellschaftlich und weitgehend friedlich noch vor Ort operiert. Dann haben wir dschihadistische Gruppen, die gerade den militärischen Kampf sehr stark dominieren und auch große Teile im Nordosten des Landes besetzen. Und **dann schließlich** haben wir kurdische Milizen, die das kurdische Territorium im Nordosten für sich kontrollieren. Also es gibt verschiedene Gruppen, die auch von verschiedenen externen Akteuren unterstützt werden. (DR 020913-03)

Nous en arrivons donc à une hypothèse selon laquelle ces formes seraient les traces d'une opération énonciative précise consistant à insérer le nouveau topic dans un ensemble notionnel plus vaste au sein duquel il se démarque comme une instantiation remarquable. On est assez loin de la mise en relation de deux contenus, même si l'on voit bien en quoi ce fait de contraste ainsi que la nécessité de construire le macro-ensemble d'accueil en co(n)texte ouvrent la voie à la fonction connective. Simplement celle-ci est adventice : l'opération discursive dont l'adverbial est la trace met en jeu l'articulation du discours en mouvements qui sont au moins en partie des mouvements de sélection ; l'interprétation se fait donc sous les auspices d'une mise en contraste avec les topics précédents et/ou concurrents, ce qui a pour conséquence de rendre en compte des segments de texte dans le processus de compréhension. Mais dire cela, c'est simplement dire que toute interprétation s'appuie sur le co-texte, et l'on en revient ainsi à la position de Nølke : s'il suffit pour qu'un marqueur soit un connecteur que son interprétation fasse appel à un contexte incluant à un titre ou à un autre le co-texte, on voit mal quel marqueur contextuel ne serait pas un connecteur, auquel cas il faudra bien isoler d'une façon ou d'une autre ceux dont la fonction est purement connective, ce qui aboutit à une taxinomie semblable à celle vers laquelle nous nous dirigeons, qui oppose des "connecteurs" intrinsèquement anaphoriques, jusqu'au point où cette anaphoricité est souvent marquée dans leur signifiant même, à des "pseudo-connecteurs" assurément relationnels, mais sans que cette relation soit nécessairement d'ordre anaphorique ou strictement cotextuelle.

Notre taxinomie "en progrès" oppose donc pour l'instant deux types de marqueurs selon leur fonction et selon le niveau auquel ils opèrent. D'un côté, nous avons des marqueurs travaillant analytiquement le rapport de p au(x) contenu(s) amont q  $\{q_1, q_2, \dots, q_N\}$ . Nous leur réservons le terme de connecteurs. De l'autre côté, nous avons des marqueurs dont la fonction est de caractériser p non pas en tant que contenu mais en tant que dire, un dire que l'on présente présente comme "partiel et partial", pour reprendre la formule de Paillard. C'est à cette sémantique de la partialité que nous nous intéresserons dans la suite de cette partie.

## 5.2 Construction du concept d'adverbial de perspective (perspectival)

### 5.2.1 La construction du point de perspective et la partialité du dire

#### 5.2.1.1 Retour sur la notion de partialité du dire

Reprenons les critères de définition du mot du discours de point de vue dans l'un des articles de Paillard (Paillard 2011) :

- il spécifie la séquence p correspondant à sa portée comme un point de vue<sup>3</sup>
- p est un point de vue distinct d'un premier point de vue q présent dans le co-texte gauche immédiat ou donné situationnellement.
- sur la base de son contenu lexical, il spécifie en quoi p est un point de vue distinct de q ;
- l'introduction de p second point de vue complète / corrige / disqualifie le premier point de vue q : p est présenté comme le point de vue de référence
- quelle que soit l'altérité en jeu, les points de vue sont cumulatifs.

Rien dans ces critères ne nous contraint à une définition du point de perspective uniquement en termes de vérité ou de réalité, bien au contraire. De même, si on prend cette définition-ci au pied de la lettre, le mot du discours de point de vue ne définit pas à quel titre p est partiel et partial, mais à quel titre il s'oppose à d'autres points de vue. Quant à savoir si ces autres points de vue doivent être donnés dans le texte, c'est une autre question, à laquelle nous serions tenté de répondre par la négative ; le plus probable, et le plus en phase avec la notion de connectivité synthétique, est que l'interprétation contextuelle de l'énoncé amont comme instanciation de l'un des points de vue tiers écartés soit simplement une possibilité.

Les mots du discours de point de vue, caractérisant le passage à un nouveau dire partiel et partial, sont selon nous les marqueurs discursifs par lesquels on négocie (à la fois au sens de "marchander" et comme dans "négocier un virage") les changements d'angle d'attaque. Ils n'encadrent pas le discours au sens où le feraient les circonstants, mais ils encadrent sans doute ceux-ci dans une perspective de séquençage du discours et d'"ajustement"<sup>4</sup>. C'est ainsi qu'en cas de cooccurrence *allerdings* - *wenn*, *allerdings* prend le groupe conjonctionnel (et en fait tout l'énoncé !) sous sa portée. Pour citer le titre d'un article célèbre, "conditionals are topics", et si le topic vient pointer le lieu logique de l'énoncé en construisant une nouvelle perspective, *allerdings* a pour fonction de caractériser le basculement d'un point de vue à un autre. En l'occurrence, *allerdings* ou *jedenfalls* viendraient rejoindre *überhaupt* dans la famille des MD "généralisants", c'est-à-dire qui proclament **le dépassement d'un point de vue singulier (ou particulier) vers un autre, qui a pour lui de présenter un degré supérieur de généralité.**<sup>5</sup>

3. "Dans la notion de point de vue, l'élément central est sa dimension plurielle : un point de vue est toujours un point de vue parmi d'autres (cf. l'expression « examiner une situation de différents points de vue »). Sur un état de choses il peut y avoir multiplication des points de vue, aucun ne pouvant prétendre exprimer l'état de choses R jusqu'au bout. A ce titre la sémantique du point de vue (dans son rapport à la notion de reformulation) actualise la propriété qu'a le « à dire » de ne pouvoir jamais être dit jusqu'au bout, de façon exhaustive : le dire est toujours en position d'échec relatif pour ce qui est d'arriver à dire le monde." DP, MD et scène énonciative

4. Nous entendons ici ce terme dans un sens informel, en particulier sans qu'il faille y voir un appel à la notion d'ajustement intersubjectif.

5. En anglais, ce genre de présentation globalisante des faits s'abstrayant des détails s'appelle justement *a bird's eye view*, le "point de vue de l'oiseau".

### 5.2.1.2 *Allerdings* corroboratif

Cette lecture fondée sur des questions de pertinence et de validité relatives a pour elle de rendre compte des emplois dialogiques corroboratifs. Faute d'exemple dans le corpus, nous reprendrons le seul exemple non-construit fourni par Pérennec (2002c), emprunté à Kafka. Le contexte indiqué par Pérennec étant un peu bref, nous reproduisons également les quelques énoncés précédents. On est à la première page de *Das Schloss*, K. est arrivé en pleine nuit dans un village qu'il ne connaît absolument pas, se pose dans une auberge et tente de s'endormir. Il est à peine assoupi qu'on le réveille :

- (6) Ein junger Mann, städtisch angezogen, mit schauspielerhaftem Gesicht, die Augen schmal, die Augenbrauen stark, stand mit dem Wirt neben ihm. Die Bauern waren auch noch da, einige hatten ihre Sessel herumgedreht, um besser zu sehen und zu hören. Der junge Mensch entschuldigte sich sehr höflich, K. geweckt zu haben, stellte sich als Sohn des Schloßkastellans vor und sagte dann : "Dieses Dorf ist Besitz des Schlosses, wer hier wohnt oder übernachtet, wohnt oder übernachtet gewissermaßen im Schloß. Niemand darf das ohne gräfliche Erlaubnis. Sie aber haben eine solche Erlaubnis nicht oder haben sie wenigstens nicht vorgezeigt."  
 K. hatte sich halb aufgerichtet, hatte die Haare zurechtgestrichen, blickte die Leute von unten her an und sagte : "In welches Dorf habe ich mich verirrt ? Ist denn hier ein Schloß ?"  
 "**Allerdings**", sagte der junge Mann langsam, während hier und dort einer den Kopf über K. schüttelte, "das Schloß des Herrn Grafen Westwest."

Aucun doute : *allerdings* veut dire "oui, assurément". Mais le point qui doit nous intéresser est plutôt : à quelle question répond *allerdings* ? voire plus exactement : Comment l'énonciateur regarde-t-il la question qui lui a été posée ? Pérennec (p. 138) écrit à juste titre : "l'énonciateur souligne le caractère incongru de l'acte d'interrogation de K ; tous les villageois savent qu'il y a un château, et quiconque séjourne au village devrait le savoir. La question de K n'a donc pas à être posée dans la situation de discours et en énonçant *allerdings*, le jeune homme reproche à K son ignorance." En un mot : la question n'est pas pertinente. On peut reconstituer le chemin menant à une réponse en *allerdings* comme suit : le fait qu'il y ait question (une question non-rhétorique, puisqu'on a *denn*) implique que le locuteur juge la proposition antithétique au moins plausible ; cette implication peut d'ailleurs être comprise au sens technique d'une implicature à la Grice (1975) ou d'une inférence à la Sperber & Wilson (1986). La même chose vaut d'ailleurs pour l'exemple construit où *allerdings* est une réaction à *Die Erde ist rund* : l'énonciation d'un tel énoncé implique, là encore au sens des implicatures gricéennes ou des inférences du modèle de Sperber-Wilson, que son contenu ne soit pas totalement trivial en contexte aux yeux de celui qui l'énonce. Dans le système de Paillard, cela veut dire que dans les deux cas (l'exemple de Kafka et celui construit par Pérennec), un premier locuteur a présenté une proposition p sur un mode suggérant que non-p (le contraire de p ou une proposition autre que p, nous y reviendrons dans la troisième et la quatrième partie de ce travail) figure encore sur la scène énonciative. *Allerdings* vient affirmer ou réaffirmer la validité de la proposition présentée en dévaluant radicalement le point de vue non-p, ce qui coupe court à la discussion : quoi qu'il en soit des raisons conduisant à présenter le contenu de la proposition précédemment avancée comme non-trivial, rien ne saurait constituer un argument contre cette proposition, sur laquelle il n'y a par conséquent pas à débattre. Dans le cas d'une réponse à une question, cela implique que la question est illégitime ; dans le cas d'une réaction à une assertion, cela suggère que cette assertion était triviale. Pour qui adhère au modèle de Stalnaker, on peut dire que le locuteur d'*allerdings* signale à son allocutaire qu'une proposition avancée par celui-ci était déjà censée

appartenir au *Common Ground*. En d'autres termes, sur le plan argumentatif, un contenu en *allerdings* est un contenu dont la validité est intangible quoi qu'on en dise, et sur lequel il n'y a par conséquent rien à dire. Cette valeur procède contextuellement de la revendication de validité générale qui constitue l'invariant sémantique du marqueur.

Nous ne suivrons donc pas Pérennec dans sa volonté de sauver une partie de sa pertinence au contenu auquel *allerdings* est censé réagir, dans ce qui nous apparaît comme une tentative de "sauver" l'interprétation concessive en même temps que l'appartenance à la classe des connecteurs. *Allerdings* étant ici un mot-phrase, il ne connecte rien à rien. Il n'y a pas de point de vue d'accueil qu'on voudrait démarquer d'un autre. *Allerdings* est une réponse, il dit donc quelque chose de la proposition à valeur positive dénotée par l'énoncé précédent : cet énoncé est vrai *aller-dings, en tout état de cause*, quoi qu'on en dise et malgré les doutes que certains ont l'air d'avoir : *allerdings* caractérise la réponse comme une sorte de non-point de vue éliminant toute variable, tout bémol, toute caractérisation partielle et partielle. En un mot : la proposition ainsi confirmée est rétablie *après coup* comme seule candidate sur la scène énonciative, ce qui a pour effet immédiat de tuer toute discussion sur ce point. Cette dimension d'"après coup" est ce qui crée le biais interprétatif dans le sens de la connectivité, mais elle est elle-même seconde et correspond à l'idée même de la partialité : tout mot du discours de point de vue est contrastif en ce sens qu'il signale que le point de vue retenu l'a été par préférence à d'autres qui ne présentaient pas sa qualité (ici, la validité inattaquable que confère le point de vue englobant, général) ; il appartient ensuite à l'interprète, au vu de la combinatoire des variables contextuelles et argumentatives (Ducrot 1980b), d'identifier ces points de vue "autres" à des préconstruits ou à des énoncés précédemment prononcés se trouvant coïncider avec les énoncés auxquels un reproche tacite est fait. Le sémantisme de *allerdings*-réponse est en fait rigoureusement identique à celui de *allerdings*-pseudo-connecteur, la différence d'interprétation étant seulement une question d'insertion dans un discours. Quand *allerdings* négocie le virage entre deux points de vue distincts, précisément, il se trouve dans un contexte mettant expressément en jeu deux propositions non co-orientées. L'adversativité n'est pas dans *allerdings*, mais dans son environnement argumentatif.

## 5.2.2 Partialité et topic contrastif

### 5.2.2.1 Point de vue, partialité, contraste

Le concept de point de vue est probablement l'un des plus utilisés et des plus discutés de toute la tradition énonciative française (Rabatel 2003). Une précision s'impose toutefois : quelle que soit la dette théorique de ce qui précède envers Paillard et la famille culiolienne, nous ne le suivrons pas totalement dans sa définition de ce qu'est un point de vue, ce qui bien sûr n'est pas sans incidence sur la définition d'un "mot du discours de point de vue" ; c'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles nous n'emprunterons pas toute sa terminologie. Paillard oppose les énoncés "point de vue" et les énoncés "d'adéquation" ; les premiers relèveraient d'une sémantique de la pertinence, à forte coloration dialogique, tandis que les seconds se réduiraient à des descriptions d'états de fait.

- (7) A : Et si on allait se promener cet après-midi ?  
 B : Je travaille.  
**énoncé point de vue** : deux pdv divergents sur l'emploi du temps de l'après-midi.
- (8) A : Qu'est-ce que tu fais cet après-midi ?  
 B : Je travaille.  
**énoncé d'adéquation** : caractérisation de l'emploi du temps de l'après-midi.

Alors que la structuration de l'information est appelée à jouer un rôle majeur dans notre analyse, ne serait-ce qu'à cause du rôle éminent du topic contrastif dans l'identification des caractéristiques des "mots du discours de point de vue", cette dimension est à peu près complètement absente de l'analyse de Paillard.<sup>6</sup> Pour notre part, nous ferons de la question du rapport entre thématité (ou topicalité) et fonction "perspective" un fil conducteur de notre analyse dans les pages qui viennent.

Dans la perspective que nous suivons jusqu'à présent, tout énoncé est normalement représentatif d'un point de vue partiel et partial, et le point de vue est lui-même défini comme le biais, la perspective présidant à l'élaboration d'un énoncé qui tente de dire ce qu'il y aurait à dire sur le monde. La partialité ainsi mise en jeu peut être simplement latente, en ce sens que les points de vue concurrents ne font l'objet d'aucune activation, d'aucun fléchage particulier, ni leur pertinence ni leur validité ne sont mises en jeu. C'est le cas de figure standard. Mais il est possible de faire de cette opposition entre points de vue un enjeu de l'énonciation, en explicitant la partialité du dire. Notre proposition est de traiter *allerdings* et plus généralement les pseudo-connecteurs licites en après-première place comme des marqueurs spécialisés dans l'expression de la partialité du dire, c'est-à-dire, selon les termes de Paillard, des mots du discours de point de vue ou, pour rester en phase avec la terminologie que nous avons commencé à dégager des lignes précédentes, des *perspectivaux*. Ainsi, ces opérateurs serviraient à caractériser la valeur spécifique du point de vue en l'isolant à l'intérieur d'un ensemble plus vaste où coexistent les différents points de vue possibles sur ce dont on veut parler. L'enjeu est alors de circonscrire la validité des points de vue concurrents les uns par rapport aux autres. Ainsi, *allerdings* signale que le point de vue est valable en tout état de cause, c'est-à-dire qu'ils se caractérisent par un degré de généralité tel qu'il se prémunit contre toute objection, qui est immédiatement dévaluée comme myope, pointilliste ou anecdotique, ce qui ne veut pas dire fausse ! C'est le sens de la notion de "cumulativité des points de vue" chez Paillard : les perspectives sont d'inégale valeur, mais elles peuvent coexister. Nous allons maintenant tenter de voir comment cette idée de partialité peut être articulée à l'appétence pour les topics contrastifs. Pour cela, nous proposerons de voir ces topics comme des indices référentiels trahissant que l'on a affaire à un dire *partiel* ; les *perspectivaux*, eux, caractériseraient en quoi le dire est *partial*.

### 5.2.2.2 L'encadrement du discours

#### • Continuité thématique et réamorçage du cadre de discours

Dans le cours argumentatif d'une énonciation, opter pour un nouveau cadre au sens de Charolles (1997) représente un mouvement stratégique considérable et ce mouvement peut amplement mériter d'être signalé comme tel. C'est ce que fait (en allemand) le prosodème<sup>7</sup> que le système TOBI note  $/L - H^*\%$  et que l'on peut qualifier informellement d'accent de hauteur à profil ascendant. Cet accent oppose l'univers de discours définitoire du cadre à celui qui caractériserait un point de vue concurrent, identifiable comme son complémentaire au sein d'un ensemble plus vaste, lui-même construit dans le domaine rendu accessible par l'énonciation. Ce complémentaire peut être donné en discours :

6. Ainsi, il est permis de se demander dans quelle mesure la description d'un état de fait en bloc, sans ancrage dans l'énonciation antérieure et sans reconnaissance d'un "point de perspective" servant de support à la prédication, en un mot les traits définitoires de l'"énoncé d'adéquation", ne nous mènent pas dans les parages de la théticité. C'est une question sur laquelle nous reviendrons plus bas.

7. Nous considérons les prosodèmes comme l'équivalent suprasegmental des morphèmes ; ce sont donc des signifiants, donc le signifié constitue un objet d'étude pour la sémantique au même titre que celui de n'importe quel lexème.

- (9) In Sachen Selbstvermarktung macht Ursula von der Leyen so schnell keiner etwas vor. Neuland hat sie betreten, Pionierarbeit geleistet, die **am Anfang** nicht ganz einfach war.  
Aber **jetzt** – Gott sei Dank – ist alles gut.(DLF, 30 mars 2012)<sup>8</sup>

Mais parfois, c'est le surensemble qui est donné, comme dans l'exemple suivant ([die Linken / sie], qui coiffe entre autres [Gregor Gysi] et [Dietmar Bartsch]).

- (10) Verloren haben *die Linken* auch : über drei Prozent.  
Aber **sie** sind jetzt drittstärkste Kraft im Deutschen Bundestag, vor den Grünen, vor der FDP jetzt sowieso.  
**Gregor Gysi** jedenfalls strahlte,  
aber nicht nur *er*, sondern auch **der stellvertretende Fraktionschef der Linkspartei im Bundestag, Dietmar Bartsch**. (DR 230913-05)

Il faut et il suffit que le point de perspective soit dans une relation de complémentarité avec d'autres points de perspective immédiatement accessibles dans le domaine énonciatif pour que la délimitation du point de perspective, donc la mise hors d'atteinte d'une représentation mentale, devienne un enjeu de l'ajustement dialogique. Cette discrimination(positive) d'un point de perspective au détriment des points de vue concurrents à ce stade de la progression est marquée par le prosodème [accent de hauteur / profil montant].

Ce prosodème est comparable à celui de la focalisation standard (quoi qu'il faille entendre là-dessous : cf. partie 3 sur ce point), c'est-à-dire l'accent de hauteur à profil descendant, bien que le focus traditionnel agisse en-deçà (au niveau de la construction des termes dont l'énonciation du point de vue est la mise en relation). Ces deux accents semblent donc avoir un effet simplement contrastif; ni la nature exacte de la relation d'opposition ni le critère de sélection des concurrents pertinents ne semblent explicités.

La possibilité d'emploi en *Nacherstposition* prend une importance cruciale. En effet, dans la mesure où l'autre constituant du *Vorfeld* est toujours un "shift topic" (Frascarelli & Hinterhölzl 2007) ayant bien souvent une valeur cadrative, la fusion syntaxique, prosodique et informationnelle avec un item du type *allerdings* ou *beispielsweise* aboutit à un recadrage radical de l'énonciation. L'analyse de ce recadrage passe selon nous par un croisement entre la vision du point de perspective défendue par Paillard et la notion de cadre telle qu'elle a été développée par Charolles et à sa suite (Charolles 1997) : le point de perspective est un type d'introduit de cadre, et les adverbiaux de point de perspective, en tout cas lorsqu'ils sont construits en après-première place, servent à caractériser ce cadre par opposition à d'autres cadres possibles en contexte. Le lien avec les particules de focus est donc que les adverbiaux de point de perspective ou perspectivaux sont bel et bien employés "en lien avec le commentaire d'un choix paradigmatique", pour reprendre l'expression de Pérennec.

### • Vers une définition textuelle du topic contrastif

En pratique, donc, notre interprétation des pseudo-connecteurs en après-première place comme adverbiaux de perspective (ou *perspectivaux*) repose sur un rapprochement entre l'idée du "point de perspective" de Paillard et celle du "cadre de discours" de Charolles. Ce rapprochement ne va pas nécessairement de soi, c'est pourquoi il convient de s'y attarder un peu. Nous pensons que la force de la notion de cadre de discours telle que Charolles l'a lancée est son

8. [http://www.deutschlandfunk.de/deprimierende-bilanz.720.de.html?dram:article\\_id=96891](http://www.deutschlandfunk.de/deprimierende-bilanz.720.de.html?dram:article_id=96891)



caractère non-redondant avec d'autres concepts (circonstants / topics...), qui a pour corollaire son caractère extrêmement englobant fondé, de façon plus ou moins explicite, sur l'isolement d'une opération discursive bien précise associée à la fonction de structuration textuelle. Le signifiant de l'encadrement, en français, semble bien être le détachement en tête d'énoncé, avec comme signifié l'ouverture d'un nouveau moment du discours (ou du texte) qui se construit par opposition latente à d'autres cadres possibles. Un topic disloqué à gauche produit déjà un cadre (un cadre thématique). Nous avons alors à choisir entre deux échelles d'analyse : celle de l'énoncé, privilégiée par Paillard, et celle du texte, privilégiée par Charolles (dans la mesure où pour lui, le cadre de discours est généralement "tenu" sur plusieurs énoncés).

Dans une perspective formaliste, la vision inspirée de Charolles rejoindrait celle que propose Daniel Büring (Büring 2003) avec sa notion d'arborescence discursive et sa distinction de différents "mouvements" à l'intérieur d'un discours, le recours à une topicalisation forte (topic contrastif, avec ou sans dislocation) étant le moyen par excellence de scander ces différents temps de la prise de parole assertive. Autre similitude : Büring comme Charolles distinguent entre une opération d'inclusion et une opération de disjonction, c'est-à-dire entre les cas de figure où le nouveau cadre ou mouvement est construit comme sous-ensemble d'un autre (Büring utilise la métaphore père-fils), ou comme concurrent (on pourrait alors parler de cadres ou de mouvements "frères"). Évidemment, le même mouvement M1 peut être fils d'un mouvement M0 et frère d'un mouvement M2. On aurait alors une sorte d'effet de liste avec un "chapeau" puis une énonciation subdivisée en différents temps chacun scandé par un topic contrastif (ou un "introduceur de cadre") ; en général, on peut s'attendre à ce que ce type de relations mécanisme puisse notamment être marqué par des marqueurs d'intégration linéaire<sup>9</sup>.

Büring, tout générativiste qu'il est, propose une analyse des topics contrastifs qui en réalité semble relever de la linguistique textuelle et qui débouche sur une théorie générale de la structuration du discours selon la "question discutée" (*question under discussion*)<sup>10</sup> Un peu comme Charolles (Charolles 1997), Büring divise le discours en grands "mouvements" qui peuvent être emboîtés les uns dans les autres ou au contraire disjoints. Il représente ces mouvements par une arborescence. Un nœud correspond à un mouvement ; un nœud situé sous un autre correspond à un topic partiel extrait du topic précédent (d'ordre plus général) et isolé des autres topics partiels avec qui il est contigu. Si un autre nœud se trouve sous le même "père", il s'agit d'un deuxième topic partiel, contigu à l'autre. Les deux points de vue concurrents sont bien sûr dans une forte relation de contraste l'un à l'autre, volontiers marquée en allemand et en anglais par l'accent L+H\*%.<sup>11</sup> Le fonctionnement est donc tout à fait comparable à celui des boîtes par lesquelles Charolles symbolise l'enchaînement des cadres de discours. Les deux théories sont en fait très largement équivalentes (en tout cas pour qui n'entend pas s'enfermer dans une orthodoxie théorique particulière). Si Charolles a le privilège de l'ancienneté, Büring a pour lui d'adosser sa démonstration à une théorie du topic contrastif et de centrer son attention sur les rapports hiérarchiques entre énoncés.

Reste que cette théorie est construite en prenant comme base les topics au sens le plus restreint du terme, à l'exclusion notamment des cadratifs - d'autres auteurs issus de la mouvance formaliste (p.ex. Féry 2007) ont suggéré que les faits prosodiques observés ne s'expliquent que si l'on travaille à un niveau où topics et *framesetters* se rejoignent. Féry emploie d'ailleurs la notion de cadratif comme hypéronyme, arguant qu'un *aboutness topic*, d'une certaine façon, n'est qu'un cadre un peu particulier (hypothèse à laquelle on ne peut que souscrire au vu des

9. Le terme est dû à Auchlin (1981) et a ensuite été standardisé par Turco & Coltier (1988).

10. Le concept ne lui est pas propre, il l'emprunte à la tradition de l'*inquisitive semantics*.

11. Pour Büring, c'est en fait H\*%.

travaux de Charolles). Nous pensons donc possible de reprendre les réflexions de Buring sur les enchaînements hiérarchisés de "mouvements" en les rattachant à des topics contrastifs compris comme "points de perspective" *conformément* auxquels sont construits les points de vue. Ce faisant, nous quitterions l'échelle de l'énoncé au profit de celle de la séquence textuelle.

## Bilan d'étape

Reprenons notre définition : un perspectival caractérise ce qui va être dit comme représentatif d'un point de vue partiel et partial s'opposant à d'autres points de vue possibles, par excellence (mais pas nécessairement) un point de vue particulier et saillant en co(n) texte comme peut l'être l'énoncé précédent. Le topic contrastif entrant dans la construction des *Vorfelder* complexes (avec *Nacherststellung*) remplit un rôle disjonctif similaire. Il est donc très tentant d'identifier le constituant topicalisé comme le "point de perspective" énonciatif définitoire du nouveau mouvement et de son opposition aux mouvements "père" et "frères" (si l'on adopte l'imagerie de Buring). Notre nouvelle proposition pour l'analyse du *Vorfeld* complexe est donc la suivante :

- l'opération de disjonction des points de vue est associée à l'accent de hauteur ascendant ;
- le "topic contrastif" désigne le point de perspective caractérisant positivement la nouvelle énonciation ; il signale par là en quoi ce nouveau cadre est l'expression d'un dire **partiel**.
- le perspectival en après-première place, pour sa part, permet de repérer l'élément dans sa portée vis-à-vis des solutions concurrentes en termes de pertinence et/ou d'orientation argumentative. Il signale en quoi le dir partiel est par là même aussi un dire **partial**.

À ce modèle, on objectera légitimement qu'il est conçu pour l'après-première place et qu'il ne rend pour l'instant pas compte des emplois des perspectivaux dans d'autres positions. En tout état de cause, le marquage des catégories proprement énonciatives, et notamment (i) la construction du point de vue, que ce soit par disjonction, ou tout simplement par explicitation du point de perspective, mais aussi (ii) le commentaire du statut énonciatif du point de vue, semblent bénéficier d'un marquage syntaxique particulier qui s'ajoute aux caractéristiques propres à chaque opération de détail. En français, on peut soupçonner que ce repérage énonciatif en amont des opérations prédicatives ultérieures est réalisé par détachement à gauche - en d'autres termes, les cadres de discours de Charolles (1997), dans toute leur hétérogénéité fonctionnelle (cadres thématiques, cadres circonstanciels, cadres hypothétiques etc.) correspondent aux différents paramètres de spécification du statut d'un point de vue et de son orientation. En allemand, nous disposons d'un candidat naturel à ce rôle de champ syntaxique stratégique, c'est là encore l'ouverture d'énoncé. Encore faut-il déterminer comment articuler ceci avec la double particularité de la syntaxe allemande que représentent la contrainte V2 et le problème de la prosodie, puisqu'en définitive nous ne pouvons plus être tout à fait sûr qu'il existe un seul *Vorfeld*, ni que le *Vorfeld* sans contour prosodique particulier et le *Vorfeld* à accent montant répondent à une même fonction. La différence sémantico-pragmatique indéniable entre ces deux structures ne les empêche pas, dans l'absolu, de ressortir d'une même fonction s'ils en représentent deux valeurs opposées. Une piste naturelle serait celle d'une partialité "exhibée" dans le cas du topic contrastif, du fait de la présence d'un accent paradigmatissant explicitant la co-présence définitoire du travail de l'altérité, alors que le *Vorfeld* sans accent contrastif participerait d'une partialité (et donc d'un mode d'altérité ?) latente voire dissimulée. Mais compte tenu du lien entre topics contrastifs et cadres de discours, nous devons également envisager l'hypothèse où le *Vorfeld* "standard" donnerait un indice relatif à l'énoncé alors que le *Vorfeld* à accent montant nous donnerait des renseignements sur tout le cadre de discours. Nous en revenons par là au problème de l'échelle d'analyse, qui se confond avec celui de la portée des marqueurs en question, problème d'autant plus important que nous n'avons pas encore examiné le cas éminemment fréquent où les perspectivaux ne se trouvent pas dans le *Vorfeld*, mais dans le *Mittelfeld*.



# Chapitre 6

## Les perspectivaux : syntaxe et sémantique d'une classe d'adverbiaux énonciatifs

### 6.1 Une syntaxe de la partialité

Les premiers pas de cette étude nous ont conduit à mobiliser la notion de partialité du dire empruntée à Paillard, mais dans un sens plus textualiste que chez celui-ci, en nous intéressant à la façon dont les adverbiaux que nous avons appelés perspectivaux participent de la caractérisation du dire comme partiel et partial et définissent le "point de vue" dont il est représentatif, mais à une échelle qui est celle du cadre de discours ou de la séquence textuelle et pas celle de l'énoncé. Reste que ces formes, et notamment *allerdings* et *jedenfalls*, puisque nous avons jusqu'à présent concentré notre effort sur elles, sont parfaitement licites ailleurs qu'en après-première place : on les trouve seules dans le *Vorfeld*, mais également dans les différents créneaux disponibles pour les marqueurs discursifs dans le *Mittelfeld*, et enfin en position détachée à l'initiale voire, pour *allerdings*, dans la "position zéro" supposément réservée aux coordonnants.<sup>1</sup> Si nous voulons démêler ce qui dans notre hypothèse de la "partialité" relève de la construction dans laquelle se trouve le marqueur et ce qui ressortit pleinement de la sémantique des marqueurs perspectivaux, nous devons maintenant non seulement nous interroger sur l'essence du *Vorfeld* et ses spécificités énonciatives vis-à-vis d'un positionnement dans le *Mittelfeld*, mais aussi voir ce qu'il en est des perspectivaux lorsqu'ils apparaissent ailleurs qu'aux positions où nous les avons jusqu'à présent observés. C'est ce que nous allons faire dans ces pages, dans le but d'arriver à une caractérisation plus fine des mécanismes sémantico-syntaxiques d'expression de la partialité du dire. Le présent chapitre sera donc consacré aux types sémantiques de partialité et permettra d'étudier la pertinence de ce modèle pour d'autres marqueurs.

#### 6.1.1 Ouverture d'énoncé et détermination du point de vue

Le chapitre précédent a conduit à accorder un statut très particulier aux occurrences de *Vorfeld* présentant un profil prosodique ascendant, que nous avons associé à un topic contrastif, dans une vision tribulaire des propositions de Büring (2003) et Charolles (1997), c'est-à-dire que ce topic serait l'introducteur d'un nouveau cadre de discours construit par opposition soit à un macro-cadre dont il constituerait un sous-ensemble, soit à d'autres cadres ressortissant d'un même domaine. Le fond de cette idée est que la détermination d'un topic contrastif, précisément parce qu'elle met en jeu un phénomène de contraste, participe d'une sélectivité du discours qui

---

1. On y reviendra à la fin de cette section. Dans l'intervalle, voici un exemple de la structure en question : "Für größere Betriebe sieht das Gesetz eine strikte Trennung von Raucher- und Nichtraucherbereich vor. **Allerdings** für den Umbau haben die Betreiber eben bis 1. Juli 2010 Zeit.

en tant que telle ne s'explique que par un biais énonciatif, lequel biais, qui conduit à préférer un topic à un autre, est potentiellement explicité par l'adverbial en après-première place.

Cette hypothèse soulève trois problèmes, que nous traiterons de front :

- si le topic contrastif exprime une préférence référentielle manifeste par la présence de l'accent de contraste, qu'en est-il du topic non-contrastif ?
- quelles implications l'hypothèse a-t-elle pour le statut énonciatif du *Vorfeld* ?
- qu'advient-il du sémantisme perspectival lorsque l'adverbial est employé dans une autre construction ou tout simplement placé ailleurs dans l'énoncé, comme c'est le plus souvent le cas ?

### 6.1.1.1 Types d'ouverture

Commençons par une vérité de La Palice : toute forme occupant le *Vorfeld* peut aussi figurer dans le *Mittelfeld*. La seule restriction est que si la forme concernée est un item à portée, elle ne prendra pas dans son foyer le constituant initial. Ceci posé, il faut bien constater que dans la perspective de syntaxe énonciative que nous avons choisie, l'occupation de la première position doit revêtir une signification fonctionnelle particulière. C'est déjà ce signifié que recherchait Marache (1965) lorsqu'il s'interrogeait sur "l'actualisation secondaire" dont le choix du constituant initial devait selon lui être la trace. Si l'on traite la position d'un élément dans l'énoncé comme une marque à part entière, et c'est la perspective choisie ici dans la mesure en tout cas où ce positionnement n'est pas contraint par des règles de connexion, la position à l'initiale est un signifiant. À ce titre, elle doit avoir un signifié.

Or il semble peu probable que le signifiant de l'occupation de la première place par opposition à une position dans le *Mittelfeld* gauche soit un signifiant de nature à modifier les conditions de vérité de l'énoncé,<sup>2</sup> ou la nature de l'état de fait requis pour vérifier l'énoncé : ce serait donc un signifiant plus spécifiquement énonciatif. Compte tenu de l'hypothèse que nous avons formulée plus haut pour les topics contrastifs, un scénario logique serait que le *Vorfeld* soit le champ déterminant le point de perspective de l'énoncé. La spécificité de la construction avec après-première place et plus généralement de la réalisation d'un accent contrastif dans le *Vorfeld* serait l'effet paradigmatique faisant basculer la sélectivité latente dans l'introduction explicite d'un cadre de discours discriminant. Mais est-ce à dire que d'une façon ou d'une autre, tout constituant placé dans le *Vorfeld* est topical ?

Une telle position paraît difficilement tenable compte tenu de la possibilité de faire occuper le *Vorfeld* par un marqueur discursif ; les ouvertures dites "rhématiques" par Zemb (1978) nous semblent par contre aller dans le sens d'un *Vorfeld* compris comme point d'ancrage de la partialité, puisque l'ouverture par un fragment de ce qui aurait dû grammaticalement être le prédicat principal va systématiquement de pair avec la présence d'un accent contrastif et l'ouverture d'un nouveau "moment" du développement argumentatif ; l'ouverture rhématique peut donc sous certaines conditions être vue comme un avatar du topic contrastif.

Les choses sont singulièrement plus problématiques pour l'ouverture dite phématique, dans la mesure où celle-ci met en jeu des marqueurs discursifs incapables de référer. D'un autre côté, le fait est que dans un modèle à la Paillard, le phème marquerait en quoi le dire est partial, tandis que l'ouverture thématique marquerait en quoi il est partiel. Les topics contrastifs (incl. ouverture rhématique), qui associent les deux dimensions de la partialité en même temps que

2. Sous réserve bien sûr de problèmes de portée : dès lors qu'un élément est promu en source du point de vue, il ne peut plus être dans la portée d'aucun autre, ce qui est susceptible de revêtir des implications vériditionnelles.

les deux types de marqueurs, ne devraient-ils pas nous inciter à rechercher un invariant fonctionnel commun à ces deux types d'ouvertures ? Pour nous, il n'y a pas de solution de continuité entre les marqueurs purement énonciatifs ou modaux (*vielleicht*) et ceux qui semblent liés à la validité du contenu (topics). En première approximation, on peut affirmer qu'un topic, dans la mesure où il peut de toute façon être réalisé dans le *Mittelfeld*, n'est pas sélectionné pour occuper le *Vorfeld* en vertu de sa contribution à la délimitation du domaine de validité d'un quelconque contenu propositionnel asserté (tâche qu'il ferait tout aussi bien dans le *Mittelfeld* gauche)<sup>3</sup> mais pour sa valeur putative comme "source du point de vue", ce qui plus haut a aussi été baptisé "point de perspective".

Pour cette raison, on peut aller jusqu'à affirmer que c'est mal poser le problème que d'opposer ouverture thématique et ouverture phématique : certains éléments figurant dans le *Vorfeld* peuvent en effet vérifier deux propriétés énonciatives les rattachant à chacune de ces deux sphères. Prenons l'exemple des circonstants et des modalisateurs<sup>4</sup> :

- (1) Das ist eine schwierige Abwägung, die da zu treffen ist. Im Augenblick sieht es so aus, als ob wir bei einem Stillstand angelangt wären. Im Jahre 2005 sollte eine umfassende Reform des Sicherheitsrats beschlossen werden, auch die Bundesrepublik hoffte ja, einen ständigen Sitz zu erhalten. Damit ist es vorläufig nichts geworden.  
Degenhardt : Der Völkerrechtler Christian Tomuschat über die reformbedürftigen Vereinten Nationen. **Wahrscheinlich** müssen wir noch eine ganze Weile warten, bis sich da wirklich was tun. Herr Tomuschat, vielen Dank für das Gespräch ! (DR 040913-01)
- (2) Man muss immer schauen, und ich habe ja auch angeregt, noch mal zu überprüfen, ob man heute noch etwas rauskriegen kann darüber, ob die und wie die seinerzeit gelieferten Chemikalien tatsächlich verwendet worden sind. Wenn es Hinweise gibt, dass Missbrauch möglich ist, dass andere Länder wirksamere Verfahren haben, dann sollten wir davon sicherlich lernen. Aber noch mal : **In diesem Fall** hat es auch unter der Australien-Gruppe Kontakte gegeben, ob andere Länder der Australien-Gruppe bei der Lieferung dieser Chemikalien mit Syrien anders umgegangen seien als Deutschland. (DR 200913-04)
- (3) Bei der Bankenaufsicht also ein Fortschritt, sagen Sie. Jetzt gibt es aber viele Streitpunkte, um die Banken künftig besser zu kontrollieren. Ein Streitpunkt auch in Ihrer Runde : die Auflösung einer maroden Bank. **Nach Kommissionsplänen** sollen ja Vertreter der Kommission, der EZB und der nationalen Behörden künftig eine solche Auflösung gemeinsam vorbereiten, wenn es sein muss. (DR 130913-03)
- (4) Am Telefon ist jetzt Wolfgang Ischinger, ehemaliger Staatssekretär im Auswärtigen Amt und deutscher Botschafter in Washington und London. **Seit vielen Jahren** ist er Organisator der Münchner Sicherheitskonferenz. Guten Morgen, Herr Ischinger ! (DR 070913-05)

Tant le circonstant que le modalisateur circonscrivent le domaine de validité du prédicat (fonction thématique), mais tous deux, lorsqu'ils sont dans le *Vorfeld*, sont désignés comme point de départ du point de vue dont l'énoncé est représentatif (fonction phématique). Un circonstant placé dans le *Vorfeld* est sans doute plus qu'un circonstant, c'est un indicateur de cadre, au

3. Sous réserve que la notion de contenu propositionnel soit la plus pertinente ici, ce qui n'est pas la perspective retenue dans ce travail. Néanmoins une interprétation standard de la dichotomie topic / commentaire au sens de Reinhart (1981), adossé à Strawson (1971), construirait sans doute les choses ainsi.

4. Le fait que les modalisateurs participent de "l'univers pluridimensionnel du phème" (Zemb (1984)), est assez évident ; on verra dans le chapitre prochain pourquoi nous jugeons nécessaires de les rattacher à l'ensemble des perspectivaux.

sens de Charolles (1997). Parallèlement, un modalisateur participe de toute façon à l'opération méréologique de délimitation du domaine de validité éventuelle du prédicat, qui pour l'auteur des *Structures logiques de la proposition allemande* est définitoire du thème.<sup>5</sup> C'est particulièrement flagrant pour les modalisateurs non-factifs, qui ont bien sûr un effet vérifonctionnel décisif.

Ceci confirme d'ailleurs que la question de l'impact du marqueur sur les conditions de vérité de l'énoncé, qui serait au centre d'une sémantique vériconditionnelle, n'est pas celle par laquelle nous devons aborder ces marqueurs. Tant parmi les cadratifs que parmi les marqueurs discursifs, on trouvera des formes participant à la détermination de la valeur de vérité de l'énoncé que d'autres, neutres à cet égard, et qui pourtant contribuent elles aussi à construire le domaine de validité de l'énoncé, pris à la fois comme domaine de vérité et comme domaine de pertinence. Il semble donc que les distinctions entre types d'ouverture classiques depuis Zemb (1978) doivent davantage être traitées comme des distinctions heuristiques que comme une opposition entre des faits de langue bien distincts les uns des autres. Cette distinction nous semble même se réduire en définitive à la dichotomie, encore une fois strictement heuristique, entre le dire "partiel" et le dire "partial".

### 6.1.1.2 Le *Vorfeld*, indice de la partialité de l'énoncé ?

À travers la semi-opposition entre ouverture thématique et ouverture phématique (ou polonaise), ce sont plutôt deux modes de présentation de la perspective de l'énoncé qui s'offrent à l'énonciateur. Dans le premier cas (ouverture thématique), je construis mon dire comme représentatif d'un regard que je porte sur certaines choses, un regard sélectif donc, mais qui ne serait pas particulièrement biaisé ; dans l'autre (ouverture phématique), comme représentatif du regard biaisé que je porte sur "ce qu'il y a à dire" en général : regard biaisé mais dont la sélectivité passerait à l'arrière-plan

Mais encore une fois, on ne saurait opposer pleinement les deux comme on opposerait thème et phème. La présence d'un topic contrastif, au sens d'*aboutness topic shift*, suffit à caractériser l'énoncé comme représentatif d'une attitude énonciative particulière. Pour évoquer l'autre "suspect habituel" des ouvertures thématiques, on peut dire que tout circonstant, en tant qu'il délimite le domaine de validité du prédicat, est déjà un cadratif en puissance. De plus, la construction avec après-première position est là pour nous signaler que l'on peut s'abstenir de choisir entre stratégie "thématique" et stratégie "rhématique" de construction du point de perspective : le dire se donne alors comme représentatif du regard propre que je porte moi sur un aspect particulier des choses : un certain regard sur ces certaines choses. Le fait que les topics en question soient très souvent des topics partiels ou des subdivisions d'un macrotopic ou thème textuel n'est pas indifférent : il s'agit bien d'un regard particulier sur un sujet particulier. Sélectionner le problème, c'est déjà biaiser la réponse. On peut aussi envisager le quatrième cas de figure, celui de l'énoncé présentant un regard général sur les choses en général, et se demander à quoi peut ressembler une telle énonciation. Le regard se porte alors vers les énoncés gnomiques et/ou thétiques, apparemment autosuffisants ou à prétention apodictique.

- (5) KAESS : Herr Burger, was ist neu am aktuellen Impfkalender ?  
 BURGER : *Es sind einige Änderungen im Detail durchgeführt worden, und es ist eine neue Impfung empfohlen worden, nämlich eine Impfung gegen Rotaviren bei Säuglingen.*

5. À la décharge de Zemb, il convient de relever que cette nature cadrative et circonstancielle de la délimitation modale n'a été mise en avant qu'assez récemment, notamment par les travaux d'Angelika Kratzer qui ont fait de la modalité un domaine de quantification parmi d'autres (cf. p. ex. Kratzer 1991).

Das ist ein viraler Erreger, der zu sehr häufig zu Magen-Darm-Infektionen bei Kleinkindern führt. (DR 270813-02)

Certes, une telle énonciation repose sur une négation de la partialité du dire ; par hypothèse, elle est largement illusoire. Néanmoins, nous pouvons toujours imaginer qu'un discours, à défaut d'être impartial, se donne comme tel. Si le *Vorfeld* est le champ dévolu au marquage de la partialité et si sa structure se complexifie au point de sembler se dédoubler lorsque la partialité s'accroît, une énonciation impartiale serait, dans l'idéal, une énonciation assertive à *Vorfeld* vide. Nous attarder sur ces questions excéderait de loin l'objet de ce travail ; pour autant, il est difficile de ne pas penser ici à la nébuleuse des énoncés dits thétiques, qu'il s'agisse des énoncés assertifs en V1 ou des énoncés à *Vorfeld* fantôme, c'est-à-dire ouverts par un *es* explétif. Si un énoncé thétique est tout-rhématique et (à en croire Abraham) tendanciellement dépourvu d'ancrage *hic* et *nunc*, il s'approche effectivement de cette idée d'un dire qui ne serait ni partiel ni impartial, mais qui dirait tout ce qu'il y a à dire à un instant donné de l'énonciation, indépendamment de quelque point de vue que ce soit. Le recours fréquent au *es* explétif nous invite toutefois à la prudence lorsque nous parlons de complexité variable du *Vorfeld* : même lorsqu'on veut le vider et le réduire à néant, le *Vorfeld* peut subsister sous la forme d'un constituant unique, et le fait le plus souvent. Reste qu'historiquement, l'existence massives d'énoncés déclaratifs en V1 dans des stades anciens de l'allemand (comme du français d'ailleurs) est parfaitement attestée. Ce principe d'iconicité est donc vraisemblablement sur le déclin, que ce soit du fait du recours aux explétifs d'un côté et du coiffage par un même chapeau prosodique de l'autre (la courbe prosodique ascendante), il subsiste bel et bien et est sans doute définitoire de la langue allemande.

Dans une perspective énonciative reconnaissant un parallélisme entre syntaxe et sémantique, on obtient ainsi le scénario expliquant pourquoi le marqueur discursif se situe après l'élément topicalisé (ou plutôt : pourquoi l'élément topicalisé doit d'abord être prononcé pour que s'ouvre un créneau susceptible d'être saturé par le marqueur discursif), mais également pourquoi le marqueur discursif est réalisé prosodiquement sous le paravent de l'accent de topic : le marqueur discursif est une sorte de clause au topic, dont il dépend et auquel il est adjoint. C'est parce qu'il y a topic contrastif, et donc mise en vedette de la partialité du regard, qu'il peut y avoir charnière énonciative.

### 6.1.1.3 Premier bilan sur le *Vorfeld*

Selon nous, la position préverbale (*Vorfeld*) remplit une mission spécifique, la spécification du point de perspective depuis lequel est construit l'énoncé, dès lors qu'il est pris comme un "point de vue". Compte tenu de cette démarche, le rôle que des formes comme *allerdings*, *in der Tat* ou *jedenfalls* peuvent jouer dans le *Mittelfeld* est resté au second plan de l'analyse, et appelle ici une discussion particulière. Commençons par rappeler où nous en sommes à propos de ces formes.

1. Ces formes sont des opérateurs qui spécifient le statut communicationnel à accorder à la prédication sur laquelle ils portent. On peut les interpréter comme des "méta-instructions" d'ordre pragmatique, pour reprendre la terminologie de Blakemore (cf. aussi König) dans le cadre la théorie de la pertinence. Dans une telle perspective, ces marqueurs ont en fait pour fonction de biaiser l'interprétation du contenu par l'allocuté afin de l'amener aux inférences voulues, ou de proscrire les inférences non-désirées ; comme le relève König, une telle description est finalement très proche de celle proposée par Ducrot sous le label d'argumentation.
2. Leur construction en après-première place a pour effet de leur faire prendre portée sur tout l'énoncé et même vraisemblablement au-delà. Pour cette raison, ils ne sont pas



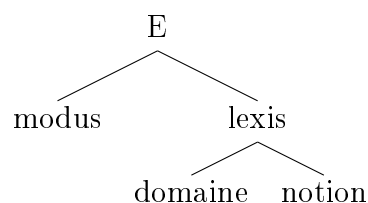
assimilables à des particules de focus. Ce problème nous a conduit à examiner l'hypothèse d'un lien avec l'encadrement du discours au sens de Charolles, tout en nous appuyant sur les analyses de Paillard. L'énonciation est alors redéfinie comme (représentative d') un certain point de vue, et l'introducteur de cadre discursif, comme "point de perspective" à partir duquel est construit ce point de vue.

### 6.1.2 À chaque prédication sa perspective ? Les perspectivaux dans le *Mittelfeld*

Si nous nous tournons maintenant vers les emplois dans le *Mittelfeld*, nous pouvons raisonnablement envisager que le premier point mentionné plus haut tienne toujours, puisque rien ne suggère qu'il doive dépendre de la présence du marqueur dans telle ou telle position. À l'inverse, le point 2 ne doit plus guère nous préoccuper, puisqu'il ne concerne par définition que l'après-première place. Mais cela ne fait que déplacer le problème : pour l'analyse de ces marqueurs, nous nous sommes appuyés sur la notion de "mot du discours de point de vue" proposée par Paillard (2009), lequel s'appuyait il est vrai sur des formes qui, en tout cas en français, sont très souvent détachées en tête. Nous avons précédemment pris nos distances avec la liaison entre point de vue et énoncé en arguant que l'énoncé est une trop petite unité pour rendre compte de ce qui se passe en après-première place, et qui pourtant met en jeu un problème de partialité, et donc l'identification d'un point de vue particulier, partiel et partial. Dès lors que nous nous intéressons au *Mittelfeld* et compte tenu des relations de portée que nous y reconnaissons, il apparaît que l'énoncé est une unité... trop grande pour rendre compte de ce qui s'y passe, et qui pourtant fait là encore intervenir la notion de partialité ! L'idée d'une pluralité et d'une partialité des points de vue renvoie donc à une opération beaucoup plus générale, celle de la mise en perspective par laquelle l'énonciation se donne à voir comme sélective et biaisée. C'est la disjonction énonciative ou argumentative marquée par exemple par un effet de zoom avant (*jedenfalls*), de zoom arrière (*allerdings*), c'est l'inclusion d'un cadre à l'intérieur d'un autre, c'est la mise en place d'un réseau par des marqueurs d'intégration linéaire. Le *point de vue*, si tant est que ce terme ne soit pas de toute façon trop ambigu, ne doit donc pas être compris comme une unité fixe à la Ducrot, mais plutôt comme le dit en général, dans la mesure où il se caractérise par une forme de partialité ou de (mise en) perspective. Celle-ci peut concerner le cadre de discours, comme c'est le cas en présence d'un topic contrastif, l'énoncé, comme cela se passe si l'on a affaire à un *Vorfeld* simple, ou n'importe quelle prédication en aval, si nous nous trouvons à l'intérieur du *Mittelfeld*.

#### 6.1.2.1 Portée changeante, sémantisme constant

En gardant en tête ce qui précède, nous pouvons nous rappeler la discussion du comportement de *natürlich* dans le *Vorfeld*, réalisée dans la partie introductive en lien avec le double problème de la pertinence ou non des questions de structure informationnelle et de l'adéquation à l'allemand d'un modèle fonctionnel de l'énoncé reposant sur une succession de prédications enchâssées, chaque prédication étant elle-même définie comme repérage d'une notion sur un domaine. Au terme de cette discussion, nous avons émis l'hypothèse d'un créneau disponible pour les opérations de modalisation énonciative en tête de chaque prédication.



Sur ce point, nous avons vu avec Frey & Pittner (1998) que les formes précédant le marqueur sont en-dehors de sa portée. Nous avons également affirmé que le sémantisme de l'opérateur de modalisation énonciative est le même à toutes les étapes du processus.

Tout ceci suggère donc que l'analyse sémantique de ces opérateurs dans le *Mittelfeld* fait intervenir les mêmes composants de sens que précédemment. Ainsi, *allerdings* marquera que la prédication dans sa portée est valable "en tout état de cause", ce qui la pourvoit de cette même immunité aux contre-arguments que l'on observe également quand *allerdings* est employé soit comme mot-réponse, soit en après-première place. C'est ce que nous pouvons vérifier en nous tournant vers trois exemples où *allerdings* occupe la première place du *Mittelfeld*, et qui relèvent chacun d'un cas de figure différent.

- (6) Eine Woche vor der Bundestagswahl hat die CDU die absolute Mehrheit im bayerischen Landtag zurückerobert. Die Christsozialen von Ministerpräsident Seehofer kamen gestern auf 48,7 Prozent der Stimmen. Aus ihrer Sicht ein starkes Signal Richtung Berlin, wo Schwarz-Gelb am 22. September bestätigt werden will. Die seit fünf Jahren in München mitregierende FDP verpasste **allerdings** klar den Wiedereinzug ins Parlament. Die SPD konnte sich verbessern, aber die CSU nicht wirklich gefährden. (DR 160913-07)

*Allerdings* apparaît ici au beau milieu d'une série d'énoncés énumérant les résultats de divers partis politiques, à l'intérieur du sous-ensemble des partis de la majorité fédérale, dont on a déjà expressément rappelé<sup>6</sup> qu'elle incluait le FDP. La cohésion textuelle est donc maximale et il y a d'autant moins de raison de parler de changement de point de vue que l'existence d'une coalition du même type à Munich est elle aussi rappelée dans le groupe participial membre du GN prenant *FDP* comme base. L'énoncé s'intègre donc totalement à ce qui précède s'agissant de la structuration textuelle. Par contre, le prédicat *klar den Wiedereinzug ins Parlament verpass-* va contre *bestätigt werden woll-*, alors que ce qui précédait allait plutôt dans le sens de cette "confirmation" de la coalition noire-jaune. L'énoncé s'inscrit donc dans la continuité du précédent pour ce qui est de l'univers de discours et des "questions en discussion", par quoi nous avons défini le point de vue, mais il convient de signaler que l'état de fait décrit n'est pas celui qu'auraient pu laisser attendre certains éléments du contexte saillant, d'où l'emploi d'*allerdings*, qui correspond à l'effet argumentatif "restrictif" fréquemment observé pour ce marqueur. Ici, la déroute des libéraux est interprétée comme un bémol au triomphalisme des démo-chrétiens, dans la mesure où les deux formations sont alliées et où l'échec des premiers augure de difficultés au sein de la coalition menée par les seconds. Nous voyons donc que le sémantisme du marqueur reste constant (marquer la validité de l'unité dans sa portée indépendamment de toute objection réelle ou supposée), mais qu'il opère à un niveau bien distinct de celui qui nous préoccupait dans les sections précédentes, **attendu qu'ici on ne change pas de cadre de discours**. Par contre, au vu de sa composition (un modifieur de manière, un complément directionnel et la forme verbale), ce prédicat est bien au minimum un "état de fait" (*Sachverhalt*, entité d'ordre 2). Il en va de même pour l'exemple suivant :

- (7) PAU : Deutschland ist in keiner Weise überfordert. Übrigens, Berlin hatte auch schon mehr Flüchtlinge aufzunehmen und hat das geschultert.  
HEINEMANN : Zum Beispiel 1992, das war das Jahr von Rostock-Lichtenhagen.  
PAU : Nein, das meine ich nicht, sondern ich meine die Zeit rund um den Jugoslawienkrieg. Und Rostock-Lichtenhagen ist **allerdings** ein sehr wichtiges Stichwort. 1992 brannte an jedem Tag in der Bundesrepublik eine Wohnung oder eine Unterkunft von Menschen mit ausländischen Wurzeln. Damals hat die Politik aus meiner Sicht völlig

6. Par l'épithète *schwarz-gelb*, où le jaune fait référence à la couleur traditionnellement portée par les libéraux, tandis que le noir est la couleur de la démocratie chrétienne.

falsch reagiert, abgesehen davon, dass Neonazis das Gefühl hatten, sie können hier straflos durch das Land ziehen. (DR 220813-01)

Notons pour commencer que dans cet exemple, il serait manifestement inadéquat de voir en *allerdings* un connecteur adversatif présentant le contenu comme épargné par les implications d'une concession faite au camp adverse. Si tel était le cas, en effet, la conjonction de coordination reliant les deux énoncés ne devrait guère pouvoir être *und*. L'intérêt de cet exemple réside dans le fait que l'élément susceptible d'être interprété comme un contre argument, *Nein, dans meinte ich nicht*, n'est justement pas clairement construit comme tel, et qui plus est que ce contre-argument possible est le fait du locuteur lui-même, ce qui fait qu'*allerdings* vient *de facto* corroborer... la position du journaliste. Ce que celui-ci vient de dire est, d'après le locuteur et moyennant paraphrase, vrai quoi qu'il en soit de quelque autre paramètre que ce soit. Cet emploi est donc très proche argumentativement de ceux du mot-réponse *allerdings*. En ce sens, cet exemple fournit un argument de poids pour la thèse du "paradigme unique" défendue par Pérennec (2002c) et à laquelle nous souscrivons : les deux valeurs d'*allerdings*, "adversative" (avec toutes les réserves que nous avons déjà exprimées sur ce terme) et corroborative, peuvent tout à fait être reconstruites par le linguiste dans une seule et même occurrence.<sup>7</sup> Cette coexistence est d'autant plus intéressante qu'elle survient dans le *Mittelfeld*, ce qui achève de nous convaincre que le sens et la fonction d'*allerdings* sont bien les mêmes quelle que soit sa position. Et pourtant, la portée d'*allerdings* ici n'est nullement l'énoncé, et certainement pas l'énoncé en tant que représentant d'un nouveau procès énonciatif, inaugurant un cadre énonciativo-référentiel susceptible de s'étendre sur toute une portion de texte. Petra Pau s'inscrit ici clairement dans le cadre référentiel déjà construit par le journaliste, puisqu'elle souscrit à son propos général dans un énoncé dont le topic est celui qu'avait proposé son interlocuteur : la continuité est donc à la fois référentielle et attitudinale. Reprenant le problème soulevé par le journaliste, la locutrice se contente dans cet énoncé d'ajouter un qualificatif à ce qui vient d'être nommé, et c'est cette qualification et elle seule qui est vraie "en tout état de cause". La différence entre les emplois dans le *Vor-* et dans le *Mittelfeld* est donc essentiellement une affaire de portée, le sémantisme étant constant. Le marquage de la pluralité et de la singularité des perspectives est préservé.

Il en va de même avec *jedenfalls* lorsque celui-ci se trouve dans le *Mittelfeld*. Ainsi, dans l'exemple suivant, l'énoncé construit un point de vue (qu'on identifie comme celui des partis politiques) qui est une espèce particulière d'un "macro-point de vue" (celui de la société toute entière). Nul changement de cadre ici, puisque le topic en amont de *jedenfalls* est construit par quantification universelle sur le domaine des forces politiques. Dans la mesure où il s'agit d'une interview sur le style des campagnes électorales et où les énoncés précédents mettaient en jeu une quantification universelle du même type, la continuité en termes de cadre de discours est assez claire.

- (8) Wir sind uns in der Lösung dieser Fragen unsicherer geworden. Das ist auch ein Signum unserer Zeit. Die 70er-Jahre, die waren noch so zukunfts- und sicherheitsbewusst. Man wusste noch, wo es hingehen sollte. Jede Partei, jedes Lager meinte **jedenfalls** zu wissen, das ist die Lösung. (DR 200913-07)

### 6.1.2.2 Différentes étapes de l'appropriation du dire

Les phénomènes manifestés dans les exemples précédents ne sont ni isolés, ni possibles seulement avec *allerdings* et *jedenfalls*. Citons ainsi l'occurrence suivante, qui met en jeu à la

7. Ce double jeu entre locuteur et allocuté invite par ailleurs à définir un marqueur comme *allerdings* indépendamment des intentions argumentatives du locuteur.

fois *in der Tat* et *natürlich* en des termes qui montrent bien que si le sémantisme de chaque marqueur est constant, le niveau auquel ils opèrent varie bien.

- (9) KLEIN : Ist es denn überzeugend zu sagen, das war halt damals der Zeitgeist und in dem Zusammenhang müsse man das thematisieren und könne daraus nicht solche grossen Vorwürfe gegen die Grünen ableiten ?

MARSCHALL : Das ist eine relativ schwierige und komplexe Angelegenheit. **In der Tat** gab es damals **natürlich** andere Voraussetzungen, andere gesellschaftliche Kontexte. Aber gleichzeitig wird das Thema aus den heutigen Augen betrachtet und da ist es ein Fehler, ein Problem, und damit müssen sich die Grünen auseinandersetzen. (DR 180913-05)

Cet exemple nous montre un marqueur énonciatif figurant d'abord après un *in der Tat* définissant l'énoncé comme valide à l'aune des faits et qui ce faisant préempte le marquage du cadre énonciativo-référentiel, sans pour autant qu'il soit tout à fait nécessaire de parler d'un changement de cadre de discours - en tout cas pas sur le plan référentiel, puisqu'il est suivi de *damals*, dont la dimension anaphorique est renforcée par le fait qu'il apparaissait déjà dans l'énoncé précédent, tandis que la prédication marquée par *natürlich* est elle aussi inférable de ce qui précédait (cf. notamment "das war halt damals der Zeitgeist"). Nous reviendrons un peu plus bas sur la question de la portée exacte d'un tel marqueur en l'absence de dislocation à gauche ou d'accent contrastif sur un constituant partenaire, mais pour l'instant nous pouvons retenir que l'énoncé est de toute façon ancré dans un cadre qui prolonge le précédent, ce qui implique que *natürlich* opère à un niveau assez bas, à hauteur de ce que Zemb appellerait le rhème et qu'on pourrait qualifier de prédication principale.

Argumentativement, on peut dire que le propos préalablement mentionné par l'interlocuteur est repris par le locuteur, qui le requalifie comme représentatif d'une perspective qui s'oriente aux faits en général, et à eux seuls (*in der Tat*). Mais *natürlich*, qui aurait aussi bien pu être placé plus haut, ne porte ici que sur l'objet du prédicat existentiel, objet qui plus est immédiatement repris et paraphrasé (*andere Voraussetzungen, andere gesellschaftliche Kontexte*), et qui mérite à ce titre une attention particulière : il semble bien en effet que la nomination exacte de ces données de l'époque soit l'enjeu essentiel de l'énoncé. En fait, une distinction est introduite entre une interprétation générale du propos déjà évoqué par le journaliste, qui est "simplement" validé grâce à *in der Tat*, et la définition exacte du climat intellectuel dont il est question, qui est requalifié en "contexte", ce qui n'est pas la même chose, dans la mesure où le glissement de *Zeitgeist* à *Kontexte* vient réintroduire la problématique de l'interprétation, celle-là même sur laquelle jouera l'énoncé suivant pour procéder à un retournement. On est au cœur du mouvement concessif : l'énoncé s'ouvre par une prise en charge du contenu autre, puis dans un deuxième temps la reformulation de ce contenu aboutit subrepticement à une restriction et surtout à une relocalisation sur un terrain bien particulier (l'interprétation), en attendant un contre-argument. En effet, le terme très général de *Zeitgeist* est sensiblement plus vague et plus englobant que celui de *gesellschaftliche Kontexte*. En ne plaçant que la notion de détermination historique dans la portée de l'évidence indiscutable, l'énonciateur s'engage donc nettement moins que s'il avait repris un terme du type de *Zeitgeist*. En d'autres termes, l'engagement énonciatif va croissant (puisque ce qui est présenté comme à la fois réel et dans l'ordre des choses est plus fortement admis que ce qui n'est vu que comme réel) et progresse au même rythme que la réélaboration du contenu vers un libellé plus restrictif. Ce n'est guère étonnant, et on pourrait ici convoquer la notion benvenistienne d'appropriation : un contenu tiers est "repris" par l'énonciateur, à la fois au sens d'une reprise à son compte et d'un réinvestissement terminologique. Ce mouvement est finalement assez semblable à celui que nous observons dans l'exemple de Petra Pau évoquant Lichtenhagen. L'énonciation dans son ensemble est pour ainsi

dire ressourcée au niveau des faits, par opposition à une énonciation simplement approximative ; à l'intérieur de ce (sous-?)cadre, c'est seulement le prédicat nucléaire, c'est-à-dire la conceptualisation de la situation décrite (le rhème zembien, caractérisation conceptuelle d'un état de fait), qui fait l'objet d'un repérage supplémentaire comme perspective de l'évidence et du bon sens. L'appropriation se fait en deux étapes, dont une seule tout au plus est affaire de cadre de discours, et chacune des deux étapes est scandée par un marqueur discursif.

On le voit, la place des marqueurs discursifs est donc un indice précieux pour identifier les différents temps d'une argumentation, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de négocier cette opération toujours périlleuse qu'est le raisonnement concessif, qui implique de reprendre à son compte un énoncé tiers sur un mode qui ouvre la voie à la formulation d'un nouvel énoncé relatif au même objet mais orienté en sens contraire. Ceci nécessite une révision de notre propos sur la partialité : partant des concepts de Paillard, nous avons proposé de traiter tout énoncé, et seulement tout énoncé, comme représentant d'un point de vue partiel et partial. Mais c'est bien à l'ensemble des prédications, telles qu'on a décrit leur "cascade" dans le dernier chapitre de la première partie de ce travail, qu'il faut élargir ce jugement. Les opérations de perspectivisation du dire caractéristiques du marquage de la partialité ne sont nullement cantonnées au seul niveau de l'énoncé : aucune prédication n'épuise (ou n'a vocation à épuiser) la conceptualisation de son référent, ou pour le dire positivement : toute prédication est caractérisée par une forme de partialité susceptible d'être marquée par un adverbial perspectival. L'insuffisance du dire, qui fait de la reformulativité une composante inhérente de l'énonciation, vaut pour la construction de tout concept ou de toute notion, à quelque niveau que ce soit.

### 6.1.3 Énoncé et discours : au-delà et en-deçà de la première place

#### 6.1.3.1 Opposition entre première et après-première place

En disant quelques mots de *in der Tat* dans l'exemple précédent, nous l'avons traité à la manière des perspectivaux en après-première place, tout en relevant qu'il serait sans doute là aussi excessif de parler d'un changement de cadre. L'absence de tout constituant "conceptuel" ou "propositionnel" mis en contraste en tête d'énoncé semble donc corrélée à une forme de continuité énonciativo-référentielle, ce qui va bien sûr dans le sens des modèles de Charolles ou Büring. Puisque *allerdings* nous a servi d'exemple privilégié dans ce chapitre, tournons-nous maintenant vers son comportement lorsqu'il est seul dans le *Vorfeld*.

- (10) Nun ist es so, dass Steinbrück sich ja ganz klar geäußert hat und positioniert hat, er wird einer Großen Koalition nicht angehören, und natürlich stellt sich dann die Frage, wer wird dann das weitere leiten. **Allerdings** wird Steinbrück auch in die Verhandlungen reingehen, das ist ja auch bereits entschieden. Wer dann am Ende als Spitzenpersonal in einer solchen Großen Koalition herauskommt, das wird man sehen. Es wird sicherlich nicht Steinbrück sein. (DR 180913-05)

Cet exemple est tiré d'une discussion au sujet du ralliement prévu du SPD à une grande coalition dans la foulée du scrutin, et sur la façon dont le parti pourra l'organiser sans (trop) se renier. La question est notamment de savoir qui pilotera les négociations et mènera le SPD dans la coalition, puisque le chef de file officiel, Steinbrück, avait annoncé ne pas vouloir jouer ce jeu-là. Le journaliste a notamment suggéré que le travail pourrait être fait par le président du groupe parlementaire, dont il relève la discrétion extraordinaire durant les derniers jours de la campagne. Le politologue interrogé répond par le passage cité. Le journaliste et les auditeurs sont invités à ne pas aller trop vite en besogne et à ne pas mélanger gouvernement et négociations : le fait que Steinbrück ne veuille pas gouverner avec Merkel est une chose, le fait qu'il ne

soit pas disponible pour mener les négociations sur le fond en est une autre, et même si les deux sont liées, pour le dire familièrement, il ne faut pas tout mélanger, ni mettre la charrue avant les bœufs. Pour autant, il n'y a aucune rupture thématique, ni passage à un niveau d'analyse véritablement différent. En ce sens, ces deux énoncés se caractérisent par une forte continuité : il n'y a pas de raison particulière de parler ici d'un basculement de perspective dans une acceptation qui impliquerait un changement de cadre de discours. Ici, ce qui est en jeu, c'est plutôt, effectivement, un simple contenu propositionnel, une représentation tenue pour vraie, et dont la véracité semble "intangibile en tout état de cause". La traduction par *au demeurant* ou *quoi qu'il en soit* reste possible : on a donc bien un sémantisme constant, simplement l'opération de mise en contraste ne passe pas par un changement de cadre. Il semble donc que le marqueur, employé seul dans le *Vorfeld*, ait sensiblement la même valeur qu'en tête du *Mittelfeld*, davantage en tout cas que celle qu'il revêt en après-première position.

Tandis qu'un cadre (et donc le point de perspective correspondant) est tenu "jusqu'à nouvel ordre", le topic standard doit être redéfini pour chaque proposition (au sens où on l'a entendu dans la partie expositive). La présence dans le *Vorfeld* du topic standard, dépourvu d'accent contrastif, est un signe de continuité dans le cadre choisi, puisqu'elle implique l'absence de re-cadrage de l'énonciation. Il semble que l'on puisse prononcer un avis assez similaire pour l'ouverture par un marqueur discursif seul. Là encore en effet, c'est d'abord l'absence qui fait sens, en l'occurrence l'absence de topic contrastif. Cela ne signifie pas que la portée du marqueur ne soit pas extrêmement haute : dans la mesure où le topic standard se situe à la droite du marqueur, il tombe également dans la base d'incidence d'*allerdings* ou *in der Tat*, ce qui implique que tout le contenu de l'énoncé fait l'objet d'une opération de mise en perspective. L'énoncé tout entier est donc bien défini comme représentatif d'une certaine perspective, partielle assurément, partielle sans doute aussi. La différence avec les occurrences en après-première place n'est donc pas trop à chercher là où l'opération commence, mais plutôt là où elle s'achève : elle ne se poursuit pas au-delà de l'énoncé, tandis que dans les cas de construction du perspectival en après-première place, la co-construction de l'adverbial avec un cadre discursif étend la portée de l'opération (par exemple l'immunisation aux contre-arguments) jusqu'à la clôture du cadre. Cette distinction entre perspective sur le discours (définitoire d'une séquence de texte) et perspective sur l'énoncé (où c'est la partialité de chaque énoncé qui est remise sur le métier à chaque ouverture) rejoint l'opposition entre le *Vorfeld* dépourvu de contour prosodique spécifique (contrastivité latente) et le *Vorfeld* à accent ascendant (contrastivité montrée).

### 6.1.3.2 Opposition entre première place et position zéro

- *Allerdings*

Au moins pour ce qui est des perspectivaux mettant en jeu une forme de privilège de validité du contenu dans leur portée (*allerdings*, *jedenfalls*, *in der Tat*), l'emploi en position zéro et/ou en détachement à l'initiale est assez fréquent.

- (11) Das ist für die Betroffenen völlig unverständlich und es ist auch verheerend zum Beispiel für Menschen mit psychischen Erkrankungen, weil da die Frage, ob man nach Aktenlage klären kann, ob jemand wieder arbeitsfähig ist- also da habe ich meine erheblichsten Zweifel.  
DOBOVISEK : Das heißt, Sie kritisieren das Überprüfen nur allein durch die Aktenlage. *Allerdings*, gegen die Gutachten an sich haben Sie nichts ? (DR 200813-02)
- (12) Sie hat bis 1. Juli 2010 Zeit, ihr Einraumlokal in eine Nichtraucher- und Rauchzone zu unterteilen. "Wir nutzen die Übergangsfrist aus, haben aber Umbaupläne eingereicht. Investitionen kommen dennoch auf uns zu", weiß Schernhammer. Bereits im Jänner

muss das Lokal zur Gänze von der Shopping-Mall abgetrennt werden. Für größere Betriebe sieht das Gesetz eine strikte Trennung von Raucher- und Nichtraucherbereich vor. **Allerdings** für den Umbau haben die Betreiber eben bis 1. Juli 2010 Zeit. Bis dahin rechnen viele damit, dass bereits ein generelles, EU-weites Rauchverbot in Lokalen kommt. (NON09/JAN.02131 Niederösterreichische Nachrichten, 06.01.2009)

Dans le cas d'*allerdings*, il semble que le détachement graphique et prosodique généralement signalé par les deux points, et repris par exemple dans la description du marqueur dans GRAMMIS, soit largement facultatif et que le marqueur puisse aujourd'hui être employé directement en tête d'énoncé, dans la position zéro jusqu'ici considérée dans la recherche comme caractéristique des coordonnants. L'étude des occurrences ne permet absolument pas de dégager des phénomènes informationnels du type de ce qu'on observe pour les constructions en après-première place.

- (13) Der von der Post aus Kostengründen betriebene Umbau des Stellennetzes hat in Graubünden seit dem Jahr 2001 zu einem Rückgang der Poststellen um rund die Hälfte geführt. **Allerdings** mit zehn Ausnahmen sind alle geschlossenen Poststellen durch ein alternatives Modell aufgefangen worden. In den meisten Fällen werden die Ortschaften heute mit dem so genannten Haus-Service bedient. In etwas mehr als 30 Orten bestehen Agenturen, welche die Post gemeinsam mit Partnern betreiben. (SOZ08/MAR.01478 Die Südostschweiz, 10.03.2008)

Ce dernier exemple est particulièrement net, dans la mesure où l'orientation argumentative du constituant dans le *Vorfeld* est opposée à celle du groupe sujet-prédicat dans le *Mittelfeld*. Or, au vu de l'exemple détaillé, la tension argumentative entre l'énoncé et son contexte, tension dont *allerdings* est la trace, ne peut guère être interprétée que comme la tension entre le contenu principal de l'énoncé (donc le groupe sujet-prédicat dans le *Mittelfeld*) et le cotexte amont. En d'autres termes : s'il y a un constituant dans l'énoncé qui n'est pas susceptible d'entretenir une relation privilégiée avec *allerdings*, c'est justement *mit zehn Ausnahmen*. Pour reprendre notre thèse, à savoir qu'*allerdings* caractérise l'énoncé comme représentatif d'un point de vue générique ou général faisant abstraction de détails potentiellement encombrants, *mit zehn Ausnahmen* est très précisément la trace de l'existence de ces "détails encombrants". C'est-à-dire que l'énoncé vérifie exactement les conditions argumentatives propices à l'emploi d'*allerdings*, sans que *mit zehn Ausnahmen* ne puisse se voir octroyer un statut soit de foyer soit de topic contrastif, puisque dans les deux cas le constituant mis en contraste doit justement être le plus caractéristique de la perspective retenue, alors qu'ici *mit zehn Ausnahmen* est une trace des perspectives écartées. En d'autres termes, *allerdings* prend bien portée sur l'ensemble de l'énoncé sans discrimination de structure informationnelle mais avec un sémantisme opératoire qui reste celui que nous connaissons : la caractérisation de la perspective énonciative comme valide en général, par opposition à une perspective "de détail".

- **Aber**

L'absence de relation privilégiée avec le constituant initial, de son côté, plaide pour une analyse en termes de coordination d'énoncés telle que pourrait la réaliser *aber*. Cela dit, le HDK signalait déjà que *aber* ne peut que très difficilement être considéré comme un coordonnant à proprement parler, notamment du fait de la pluralité de ses positions possibles dans la phrase et de sa capacité à ouvrir un nouvel énoncé clairement coupé du précédent. En réalité et dans le même état d'esprit, nous suggérons de traiter *aber* comme un connecteur adverbial additif/adversatif ayant perdu sa capacité à occuper le *Vorfeld*. En faveur de cette hypothèse,

nous pouvons relever un faisceau d'indices concordants :

- Les auteurs de l'article *aber* du *Deutsches Wörterbuch* mentionnent expressément *dagegen*, *hingegen*, *dahingegen*, dont on verra qu'ils relèvent du domaine de l'expression de la partialité du dire, comme équivalents de la "conjonction" *aber*.
- Toujours selon les lexicographes, au départ, *aber* (ou plutôt *avar* / *afar* / *aftar*) est un adverbe additif (cf. *abermals*) supplanté dans son usage premier par *wieder(um)*. *Wiederum* appartient au même ensemble que *hingegen*.
- À en juger par une poignée d'attestations en vieil-haut-allemand, il semble que *aber* ait pu occuper seul la position préverbale des énoncés assertifs.

*Aber* est devenu une (pseudo-)"conjonction de coordination" très tôt, sans doute dès la période du vieil-haut-allemand, à une époque où la place du verbe était plus libre qu'aujourd'hui (on pouvait avoir V1, V2 ou V3, vraisemblablement en fonction de critères discursifs). Cela rend difficile l'interprétation des faits de position avant le passage au moyen-haut-allemand, et les articles de dictionnaires consultés ne se prononcent pas clairement sur la syntaxe de *afar* en vieil-haut-allemand. Une étude avec la plateforme Annis de l'université Humboldt, plus précisément dans les corpus Otfried et Tatian de la base *Deutsch Diachron Digital*, donne 181 occurrences de la forme lemmatisée *afar*. Sur ces 181, 1 occupe seule le champ préverbal chez Otfried, 13 chez Tatian. Cette divergence suggère bien sûr l'existence d'une forte variation, et il convient de relever que plusieurs occurrences chez Tatian concernent des verbes de parole, qui semblent souvent donner lieu à une construction en V1 ; on ne pourrait donc pas véritablement parler d'occupation du *Vorfeld*, si tant est que le concept ne soit pas de toute façon anachronique. Reste qu'un peu avant le passage au moyen-haut-allemand, *afar* était encore manifestement capable d'apparaître seul en position préverbale dans un énoncé assertif tout en présentant déjà des emplois comme pseudo-coordonnant, d'autres en position post-verbale et enfin d'autres en après-première place, dont les auteurs du *Deutsches Wörterbuch* relèvent qu'ils correspondent de près à des emplois de la particule grecque *δέ* dans le Nouveau Testament, texte qui figure à l'arrière-plan d'une grande partie de la littérature conservée pour cette époque. Nous reproduisons ici l'exemple d'Otfried à titre d'illustration (nous le glossons approximativement en allemand contemporain pour faciliter la lecture) :

- (14) **Áfur** zalta in drúhtin tház, thaz er ist líocht irwélitaz, joh sínero dato  
 Aber erzählte ihnen Herr das, dass er ist Licht auserwählt, und seine Taten  
 unlästarbarig thráto.  
 unsündig durchaus.  
 "Wiederum erzählte ihnen der Herr, dass er das auserwählte Licht war, und seine  
 Taten durchaus frei von Sünde". (Otfr.Ev.3.17)

Encore une fois, ces données ne doivent pas être surinterprétées, compte tenu de la relative fréquence des énoncés assertifs en V1 à l'époque. Mais précisément pour cette raison, il appert que la frontière entre adverbe et coordonnant n'est pas nécessairement si nette à l'époque, si tant est qu'elle le soit aujourd'hui, puisque comme le signalent plusieurs auteurs comme Wiese et al. (2009), Walkden (2015) ou Harchaoui (2015), plusieurs dialectes contemporains du germanique semblent être en train d'étendre l'usage des adverbiaux en position zéro sans décrochage prosodique. On pourrait d'ailleurs faire remarquer qu'historiquement, *also* et *doch* ont également connu une évolution de l'adverbe vers le pseudo-coordonnant ; *doch* (contrairement à *jedoch*) n'est pas licite en après-première place, mais *also* l'est sans aucun problème, comme nous le verrons plus loin.

Ce faisceau de faits isolés nous semble donc pointer dans la direction d'une position "zéro" à laquelle certains adverbiaux trouveraient accès moyennant des processus diachroniques eux-mêmes variables, mais qui pour des formes comme *allerdings* ou *jedenfalls* passent sans doute par une étape intermédiaire de détachement à gauche. Qu'en est-il alors de la portée du mar-



queur ? Il ne nous semble faire aucun doute que cette portée inclut tout l'énoncé. Mais dans la mesure où nous soupçonnons également qu'*allerdings* "travaille" de toute façon davantage l'énonciation que l'énoncé, rien n'empêche d'imaginer que l'opération énonciative marquée par l'adverbial soit transférée au niveau spécifique de l'acte de langage lui-même (donc à un niveau encore plus "méta"). C'est de toute façon un scénario probable pour le détachement à gauche de ces formes<sup>8,9</sup>. C'est aussi ce que nous semble suggérer un exemple déjà cité un peu plus haut et que nous reproduisons ici :

- (15) Das ist für die Betroffenen völlig unverständlich und es ist auch verheerend zum Beispiel für Menschen mit psychischen Erkrankungen, weil da die Frage, ob man nach Aktenlage klären kann, ob jemand wieder arbeitsfähig ist- also da habe ich meine erheblichsten Zweifel.  
DOBOVISEK : Das heißt, Sie kritisieren das Überprüfen nur allein durch die Aktenlage. *Allerdings*, gegen die Gutachten an sich haben Sie nichts ? (DR 200813-02)

En l'occurrence, la question est une fausse question, mais la construction d'*allerdings* détaché en tête nous semble directement interprétable comme une stratégie de légitimation de la présentation (dans une question rhétorique) d'un point de vue apparemment opposé à celui du locuteur et qui représente une véritable contradiction. Cela ne signifie d'ailleurs pas que le mouvement général d'*allerdings*, qui est celui de la généralisation au détriment du détail, disparaisse, puisqu'ici il épouse parfaitement le mouvement argumentatif du journaliste, qui tente d'attirer son interlocuteur vers un cas plus général que celui qui le préoccupe actuellement.

#### 6.1.4 Conclusions provisoires sur la syntaxe générale des perspectivaux

En conclusion de cette section consacrée à la syntaxe des perspectivaux, nous pouvons essayer de dégager quelques grandes lignes :

- Le sémantisme opérationnel de base des perspectivaux n'est pas sensible à leur position dans l'énoncé ; ils peuvent occuper la position zéro, la première position, l'après-première position ou figurer dans le *Mittelfeld* à signifié constant.
- Les perspectivaux peuvent être placés dans tous les créneaux "phématisques" du *Mittelfeld* ; leur emplacement correspond au marquage d'une étape dans l'élaboration du discours, que nous avons identifiée à un changement de niveau prédicatif au sens de la première partie de ce travail.
- Le degré de complexité syntaxique du *Vorfeld* (vide/explétif > un constituant ou un perspectival > un constituant mis en contraste et un perspectival) est corrélé au degré de partialité reconnu au dire : partialité niée ou nulle, partialité latente, partialité explicite.
- Le topic principal, celui figurant dans le *Vorfeld*, est un indice de partialité référentielle. Si cette partialité est reconnue (par la présence d'un accent contrastif dans le *Vorfeld*), le topic contrastif ouvre un créneau supplémentaire pour spécifier le biais dont la sélectivité référentielle est représentative ; ce biais est occupé par le perspectival.
- Les emplois en position zéro correspondent à une portée sur l'acte de langage.
- Les "coordonnants" *aber* et *also*<sup>10</sup> sont (au moins au niveau du système de la langue) des adverbes, et ils accèdent toujours à la fonction d'adverbial perspectival, malgré leurs spécificités syntaxiques.

8. Et pas seulement elles : la réanalyse de *obwohl* en marqueur discursif se fait également par un glissement de la concession du contenu vers l'acte d'assertion (Auer & Günthner (2003).

9. Nous remercions W. Abraham (c.p.) d'avoir attiré notre attention sur ce parallèle.

10. *Also* fera l'objet d'une analyse à part plus loin.

Nous laisserons toutefois sans réponse ferme et définitive la question de savoir si les énoncés comprenant un perspectival en après-première place sont des énoncés assertifs en V3. Au moins à première vue, il semble bien que cela soit le cas ; une réduction des deux constituants à un seul groupe paraît difficilement envisageable compte tenu des relations de portée et de l'absence de développement d'un foyer.<sup>11</sup> Toutefois, le fait que les énoncés en V1 ne soient plus que résiduels et aient largement été éliminés au profit de l'emploi d'explétifs (*es* et *da*) peut être vu comme un argument en faveur d'une tendance à la généralisation de la structure V2, avec un "rattrapage" superficiel que permettrait par exemple, dans le cas des énoncés à *Vorfeld* polyoccupé, l'intégration dans un seul contour prosodique ou la cliticisation du perspectival à la forme verbale. Mais dans tous les cas, il semble bien que nous devions nous en tenir à une tension non résolue entre l'iconicité (la complexité croissante du *Vorfeld* en fonction du degré de partialité) et la contrainte V2.

## 6.2 Première typologie sémantique des perspectivaux

### 6.2.1 Partialité et structuration textuelle : Les marqueurs d'intégration linéaire et l'exemplification

#### 6.2.1.1 Marqueurs d'intégration linéaire

L'exemple d'*allerdings* nous a montré comment la notion de partialité pouvait rendre compte d'un ajout à forte coloration "adversative". Il en va de même pour les formes baptisées, à la suite d'Auchlin (1981) et Turco & Coltier (1988), les "marqueurs d'intégration linéaire" (MIL) : *d'une part d'autre part, tout d'abord, en outre, ensuite, enfin...* Leur rapport à la notion de partialité est même beaucoup plus intuitif, puisque ces formes permettent de construire des entités à la fois comme des sous-ensembles subsumés sous une même visée, et de procéder à une disjonction, une dé-connexion même, de ces entités, pour souligner leur coexistence, laquelle n'est pas toujours pacifique. La différence avec *allerdings* ou *jedenfalls* (sur lequel nous reviendrons très vite en détail) est qu'ici, la partialité est beaucoup moins l'affaire d'un dire "partial" que "partiel" : effectivement, le propos échoue à rendre compte de tout ce qu'il y aurait à dire. Mais ici, ce choix est assumé et même revendiqué comme une stratégie d'organisation du discours. Le contenu du propos est un sous-ensemble à l'intérieur d'une liste qu'on passe en revue. La visée qui préside à la partialité est donc la nécessité de linéariser le dire ("on ne peut pas tout dire à la fois"). Où l'on voit que la notion de perspective ne doit pas être assimilée trop vite au point de vue subjectif d'un énonciateur ; elle correspond d'abord et avant tout à une servitude de l'élaboration progressive du discours, avec ses limites matérielles et formelles. Mais cela ne signifie bien sûr pas que le perspectival d'organisation textuelle qu'est le MIL ne puisse pas revêtir de valeur argumentative ! On le voit notamment pour *Andererseits* employé détaché à l'initiale, c'est-à-dire avec comme fonction de caractériser une prise de parole comme l'expression un point de vue partiel et dans une moindre mesure partielle, et qui s'oppose à d'autres points de vue en présence :

- (16) HEUER : Also, aus Polen stammt eigentlich die Idee, die jetzt Furore macht ?  
 BROK : Ja, das war ein Treffen der Außenminister der Europäischen Volkspartei, das vor dem Außenministertreffen stattgefunden hat. Und dies ist dann dort vorgetragen worden.

11. Si l'on se plaçait dans un cadre génératif, il y aurait toutefois une échappatoire, mais qui semble très onéreuse : poser une copie de tout le *Mittelfeld* (IP), la transférer en SpecCP, et ensuite appliquer une règle d'élimination des doublons qui ne laisse subsister dans la "forme phonétique" que les constituants participant de l'expression de la partialité, qui serait la fonction remplie par le nœud SpecC.

HEUER : **Andererseits**, Herr Brok, mit einer diplomatischen Lösung kann Assad ja noch lange an der Regierung bleiben. Verschaffen wir dem Regime einen Vorteil gegenüber den Rebellen ? (DR 100913 03)

Pour étudier le fonctionnement de la partialité dans le cas des MIL, nous nous intéresserons de façon privilégiée à la paire *einerseits* / *andererseits*. Soit l'exemple suivant :

- (17) Also grundsätzlich denke ich, jeder Politiker mit Anstand wäre ja seit Langem zurückgetreten. Silvio Berlusconi ist rechtskräftig verurteilt. Er hat zwei massive Probleme mit dieser Verurteilung : **Einerseits** gibt es das so genannte Severino-Gesetz, das vorsieht, dass niemand im italienischen Parlament sitzen darf, der zu länger als zwei Jahren Gefängnis verurteilt ist, und **andererseits** wird doch in wenigen Wochen auch die Zusatzstrafe zum Urteil des Obersten Gerichtshofs kommen, das heißt, Silvio Berlusconi wird dann für drei Jahre von allen öffentlichen Ämtern ausgeschlossen werden. (DR 180913-02)

Ici, les entités ainsi construites en opposition l'une à l'autre sous un même chapeau sont à chaque fois les énoncés, ou plutôt leur contenu propositionnel, l'affirmation de l'existence des états de faits qu'ils dénotent ; ces états de faits sont subsumés sous l'étiquette *Probleme*, et la thèse à prouver est bien l'affirmation de l'existence de ces problèmes<sup>12</sup> ; on peut dire que chacun des deux énoncés constitue un argument en faveur d'une sorte d'énoncé-maître *er hat zwei Probleme mit dieser Verurteilung*. En l'occurrence, pour attester l'existence des deux problèmes, il suffit de les nommer et de réasserter séparément l'existence de chacun d'entre eux. Une seule prédication suffit à chaque fois pour cela. L'énonciateur construit par contre un énoncé par justification, c'est-à-dire par problème dont on doit attester l'existence. Avec une portée identique à l'énoncé, les opérateurs de disjonction que sont les MIL ont donc leur place logiquement dans le *Vorfeld*. Le fonctionnement est sensiblement le même dans l'exemple suivant, où il s'agit à nouveau de développer un énoncé affirmant l'existence de deux "choses" ; on voit toutefois ici qu'il n'y a pas de contrainte d'appartenance à un même type syntaxique ou fonctionnel, dès lors qu'il y a homogénéité de la visée argumentative, à savoir ici attester l'existence d'une ou plusieurs entités, ici deux réactions.

- (18) (*contexte : l'invité est un journaliste engagé dans un mouvement contestant l'organisation du système de remboursement des soins par les mutuelles en Allemagne après que sa femme est morte d'un traitement retardé par les attermoiments de sa caisse à prendre en charge les frais. Dans ce passage, il raconte son histoire ; il vient d'être question d'une réponse négative de la caisse ; le présentateur demande à son invité comment sa femme a réagi à l'annonce :*)  
 Sie war ein bisschen gehandicapt dadurch, dass sie sehr hohes Fieber hatte, und damit konnte die Behandlung nur verzögert und nicht ganz voll begonnen werden, also deswegen ist sie dann auch gestorben. Also es waren zwei Sachen, **einerseits** Wut und wir klagen und das lassen wir uns nicht gefallen, **andererseits** kommen dann... machen wir jetzt erst mal das, was wir selbst tun können und gehen halt notfalls an unsere Ersparnisse. (DR 300813-04)

12. Si l'on prend avoir comme un opérateur existentiel focalisant l'entité dont on affirme l'existence et thématisant ("subjectifiant") l'argument au datif, datif qui peut être celui du possesseur comme plus généralement celui dit "de la personne concernée", la thèse formulée dans *er hat zwei Probleme mit dieser Verurteilung* est un jugement d'existence.

Dans l'exemple suivant, où le discours de l'invité est reformulé par la journaliste (l'invité ne s'est pas exactement exprimé ainsi<sup>13</sup>), il n'y a pas d'énoncé-maître ; les deux entités opposées se laissent toutefois facilement subsumer sous l'idée des tiraillements entre devoir professionnel et émotions personnelles que l'on est susceptible d'éprouver lorsque, comme l'invité, on est membre de la commission d'enquête sur les agissements longtemps impunis de terroristes nazis (il s'agit de la NSU) ; ces tiraillements ont déjà été longuement évoqués dans une séquence précédente de l'interview à laquelle il est fait allusion ici et constituent le thème textuel majeur du passage qu'ouvre cet énoncé ; on peut donc sans doute le considérer comme suffisamment saillant.

- (19) Sie haben gesagt, Sie sind **einerseits** Politiker, **andererseits** haben Sie noch ein anderes Leben. (DR 220813-02)

On voit bien, dans cet exemple, le rôle des aspects formels de la réélaboration dans le placement des adverbiaux. Dans la mesure où il est question des sentiments contradictoires de l'invité, il n'est pas très étonnant de voir la forme d'adresse *Sie* placée tout d'abord hors de la portée de la disjonction ; l'après-première place n'entre pas en ligne de compte, puisqu'il n'y a pas de changement de topic. Ne reste donc que le *Mittelfeld* pour placer le MIL ; mais le second énoncé n'a pas le même verbe ; l'opposition des deux "points de vue", dans le second énoncé, doit donc être cristallisée dès le *Vorfeld*.

Nulle part la différence entre les perspectivaux et les connecteurs à proprement parler n'est-elle sans doute moins claire que pour les MIL. Pour tenter de la clarifier, nous étudierons l'exemple suivant :

- (20) Es gibt, grob gesagt, fünf Lager in dieser Opposition. Das eine ist die Syrische Koalition, die auch international als die Vertreterin der Opposition gilt, aber daneben haben wir auch eine lokal verwurzelte Opposition, die zivilgesellschaftlich und weitgehend friedlich noch vor Ort operiert. Dann haben wir dschihadistische Gruppen, die gerade den militärischen Kampf sehr stark dominieren und auch große Teile im Nordosten des Landes besetzen. Und **dann schließlich** haben wir kurdische Milizen, die das kurdische Territorium im Nordosten für sich kontrollieren. Also es gibt verschiedene Gruppen, die auch von verschiedenen externen Akteuren unterstützt werden. (DR 020913-03)

*Schließlich* signale que l'unité construite est la dernière de la liste ; mais la dernière place est toujours une place particulière, à plus forte raison si l'enjeu du marquage est de situer le discours dans une infinité de réélaborations possibles. À cela s'ajoute que *Schluß*, c'est à la fois la fin et la conclusion : l'adjectival correspondant, qui accède ici à la fonction de perspectival, ne distingue pas les deux valeurs. *Schluß* / *schließlich*, c'est, dans l'enchaînement des points de vue, celui sur lequel on entend rester. Argumentativement, il peut donc s'agir aussi bien du dernier argument que de la conclusion ; il n'y a toutefois aucune ambiguïté sémantique ici, mais une sous-spécification, puisque le signifié de *schließlich* est clair : l'entité qualifiée est le point final d'un développement ; il s'avère simplement que rien n'oblige la dernière étape d'un

13. Propos exacts : "Ich glaube, dass man eine Mischung in einem Untersuchungsausschuss gerade zu einer solchen Thematik finden muss, die etwas zu tun hat mit der Bereitschaft, äh, Empathie zu entwickeln, sich in die Situation der Beteiligten, dann auch der Opfer, hineinzu... versetzen, jedenfalls den Versuch zu unternehmen. Und auf der anderen Seite aber sich gleichwohl eine professionelle Distanz zu dem, was man untersucht, äh zu bewahren, sich also nicht emotional überwältigen zu lassen, weil das der Sichtweise nicht unbedingt immer zuträglich sein muss. Und das ist eine Kombination, und man nimmt dann auch in der Zeit, in der man in diesem Ausschuss gearbeitet hat, gedanklich mindestens, manchmal aber auch richtig physisch in Form von Akten mit nach Hause. Aber ich hab darüber hinaus auch noch ein anderes Leben. Ich interessiere mich auch für andere Themen und hab auch noch Privates."

développement à correspondre forcément à telle ou telle étape d'un développement argumentatif. C'est l'enchaînement textuel global qui permet d'attribuer à l'énoncé en *schließlich* une valeur d'argument ou de conclusion, si tant est qu'il soit toujours possible de distinguer les deux (puisque cette distinction est justement extrinsèque à la sémantique de l'opérateur...). De ce point de vue, on voit bien la difficulté qu'il y a à distinguer partiellité et partialité, sémantique référentielle et sémantique argumentative.

En tout état de cause, *schließlich* est aussi le signal que ce point de vue, à défaut d'être le seul ni nécessairement le plus pertinent, est celui à qui revient le privilège de clore le débat, d'où un certain nombre d'usages argumentatifs que nous considérons comme dérivés de la valeur de MIL et sur lesquels nous ne nous attarderons pas, mais qu'on pourrait rapprocher du français *après tout* : donner un argument en le présentant comme la dernière chose qu'il y a à dire dans le débat sur ce que cet argument doit prouver, c'est clore toute discussion sur cet argument et sa valeur. Dans l'exemple suivant, *schließlich* correspond ainsi à une mise à distance de points de vue alternatifs, notamment ceux mentionnés en filigrane et selon lesquelles les débats sur l'arsenal chimique de Bachar el-Assad seraient le plus important : quoi qu'il en soit des positions des uns et des autres en la matière (points de vue autres dont on reconnaît l'existence), on en revient toujours à la même conclusion (*schließlich*) : la guerre continue.

- (21) Wir müssen als internationale Gemeinschaft den Millionen Menschen, die noch in Syrien sind - schon über drei Millionen sind geflüchtet-, dass man hier von UNO-Seite die humanitäre Hilfe garantieren kann. Das wäre etwas, was jedenfalls aus meiner Sicht in dieser ganzen Debatte, wenn es zu einem Vertrauen wieder kommt zwischen Russland und Amerika, unbedingt muss umgesetzt werden.  
BARENBERG : Dann lassen Sie mich meinerseits zum Schluss unseres Gesprächs noch mal auf den Anfang zurückkommen. Das Morden im Bürgerkrieg geht ja **schließlich** weiter und das Sterben, während wir jetzt über die Chemiewaffen reden. Kann man jetzt eigentlich schon sagen, wo es Anzeichen gibt, dass verhandelt werden wird mit dem Regime, dass Diktator Assad jetzt schon seine Position gefestigt hat, dass der Fortbestand seines Regimes jedenfalls eher gesichert ist, als das noch vor wenigen Tagen aussah ? (DR 110913-04)

Mais revenons au premier exemple. Ici comme ailleurs, *dann* se prête très bien à marquer le passage d'une unité à une autre à l'intérieur d'une liste. La différence tient sans doute à la capacité des MIL d'être, justement, des marqueurs "d'intégration linéaire", c'est-à-dire de signaler la tension entre la linéarisation du propos et sa cohérence globale. J.-M. Adam parle d'"organisation réticulaire" du texte. Parler d'intégration linéaire, c'est reconnaître qu'il n'y a pas de cohérence *prima facie* autre que réticulaire pour le matériau que l'on est pourtant bien obligé de linéariser dans le discours. Tout le travail des MIL consiste à tenter cette synthèse entre linéarisation et réticularité, là où *dann*, au départ un strict marqueur de successivité, opère d'emblée au niveau d'un ordonnancement strictement linéaire.

Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est le fait qu'il soit possible d'avoir *schließlich* en après-première place après *dann*. Ce phénomène aide à comprendre la différence entre un connecteur et un perspectival : le connecteur, envers et contre tout, garde de son origine circonstancielle une fonction de cadrage au sens où il est susceptible de jouer le rôle de "point de perspective" référentiel ; même pour une forme aussi "délavée" que *dann*, le connecteur reste un point de départ aidant à construire le support sur lequel va venir se greffer l'apport ; sa dimension cohésive est essentiellement due à son caractère anaphorique, partagé avec les autres formes en *d-*. *A contrario*, *schließlich* sert à repérer le point de vue construit à partir de *dann* vis-à-vis d'autres points de vue possibles, qui sont bien sûr identifiés comme les énoncés

précédents dès lors que la liste est explicite. Mais on sait qu'elle n'a pas besoin de l'être, et qu'elle ne l'est jamais dans les emplois plus proprement "argumentatifs" de ce marqueur. C'est l'identification des perspectives alternatives avec le cotexte qui amène à mettre perspectival et connecteur sur le même plan. Mais en réalité, la fonction de *schließlich* est bien de signaler que le propos présent, à défaut d'être tout ce qu'il y aurait à dire, épuise ce qu'on en dira.

### 6.2.1.2 L'exemplification

Un autre type de marquage, sans pouvoir être pleinement assimilé au travail des MIL, revêt également une dimension textuelle et/ou de marquage de l'élaboration linéaire du discours : le marquage de l'exemplification. *Beispielsweise* ou *etwa* se chargent en effet d'extraire un point de vue singulier depuis un domaine plus général. Comme on l'a vu pour *allerdings* et pour les MIL, dès lors que le perspectival est intégré à un énoncé d'accueil et fait suite à un autre énoncé, ce dernier est hautement susceptible d'être identifié comme le représentant du point de vue par opposition auquel l'énoncé d'accueil est défini : un point de vue trop pointilliste pour être pertinent quand c'est *allerdings*, ou un point de vue très/trop général pour les marqueurs d'exemplification. Du même coup, les marqueurs d'exemplification sont aussi, d'une certaine façon, des marqueurs de reformulation, puisque contrairement aux formes à coloration "adversative" ou même additive comme *allerdings* ou *andererseits*, l'exemplification ne semble pas présenter d'appétence particulière pour la polyphonie externe ; la partialité, peut-être plus encore que pour les MIL, est ici d'abord une affaire d'ajustement du discours par rapport à lui-même :

(22) (*contexte : Cem Özdemir, leader des Verts, est interrogé au lendemain de la contre-performance de son parti aux législatives. Le journaliste lui demande s'il n'a pas le sentiment d'avoir échoué à faire entendre la petite musique de son parti en se laissant dicter son agenda par d'autres, alors que peu de temps auparavant, les Verts étaient encore très haut dans les sondages.*)

Na ja, das merkt man ja, wenn man auf dem Podium ist und offensichtlich Elfmeter hat, die man verwandeln möchte. **Beispielsweise** wenn die Wirtschaft in Baden-Württemberg sagt, dass sie die CDU auffordert, ihre Blockade bei der Bildungspolitik aufzugeben, und man würde dann gerne gemeinsam diesen Elfmeter verwandeln, man kommt aber nicht dazu, weil man ständig Metadiskussionen hat über andere Themen, die erst vorab abgeräumt werden müssen. (DR 230913-07)

Ici, il est très clair que l'unité "exemplaire" est bien un cas particulier tombant dans le cas plus général exprimé juste auparavant en des termes trop vagues ou trop obscurs. On notera notamment le parallélisme formel des groupes conjonctionnels en *wenn*. Mais précisément parce que l'image footballistique choisie par Özdemir est confuse (surtout quand elle se télescope avec celle de la *Podiumsdiskussion...*), que l'enjeu est aussi celui de l'énonciation elle-même, y compris dans son caractère formel, tel qu'il est par exemple saisi dans la maxime gricéenne de modalité (Grice 1975) ; dès ce stade, il convient donc de prendre date pour une analyse ultérieure du statut des marqueurs de reformulation ou de reprise, et de leur rapport aux perspectivaux.

L'exemple n'est que rarement un simple cas particulier d'une formule énoncée précédemment :

- L'énoncé précédent, s'il constituait une première approche de l'état de fait, échouait finalement à dire ce qu'on voulait dire.
- Le nouvel énoncé est représentatif d'un point de vue parcellaire dont la pertinence n'est pas posée comme absolue, mais proposée comme une approximation, un échantillon plus ou moins représentatif de ce que l'on veut dire.

Ainsi, l'occurrence suivante montre bien que l'exemple n'a pas à se subsumer sous un énoncé (ou un constituant d'énoncé) explicite :

- (23) (*contexte : il est question de l'inaction du CIO, de sa corruption et de sa complaisance envers les régimes autoritaires. L'intervenante dit s'en remettre à la pression des sponsors pour que les choses changent de l'extérieur.*)

Meines Erachtens kann man dabei aber nicht die Menschen-und Bürgerrechte über Bord werfen, und deswegen besteht schon meine Hoffnung darin, dass man jetzt die Sponsoren am Wickel hat und sagt, wenn ihr euch in Sotschi nicht eindeutig dazu bekennt, dass **beispielsweise** das Homosexuellengesetz in Russland aber auch wirklich überhaupt nicht kompatibel ist mit dem Geist der Olympischen Charta, dann habt ihr ein Problem. (DR 110913-01)

Si on avait eu *wenn ihr euch beispielsweise...*, on aurait pu dire que l'exemple était un cas particulier de *die Menschen-und Bürgerrechte über Bord werfen*. Mais en l'occurrence, la portée de *beispielsweise* est trop restreinte pour permettre d'identifier dans le cotexte un cas général dont l'exemple serait une simple illustration. Comme pour *allerdings* et les MIL, il se confirme donc que l'identification d'un énoncé cotextuel au point de vue par opposition auquel l'énonciation est construite, que cette identification est une reconstruction interprétative qui n'a rien de systématique. Ici, la locutrice utilise un exemple parce qu'il s'agit d'un cas concret saillant qui permet de ne pas rester dans le vague (ce qui est justement une partie de son reproche à l'endroit du CIO).

Le fonctionnement général des marqueurs d'exemplification semble donc assez proche de celui des MIL : l'énonciation est construite comme partielle, lacunaire, mais ce biais est ramené à une contrainte liée à l'élaboration du discours ; dans le cas des MIL, la contrainte principale est celle de linéarisation, mais nous avons vu qu'au moins dans le cas de l'"argument conclusif", si on nous permet cet oxymore, cette linéarisation n'est pas qu'une servitude, c'est aussi une arme. Pour ce qui est de l'exemplification, l'enjeu central est semble-t-il celui de l'efficacité et/ou de la clarté de la formulation ; presque plus que de structuration textuelle, c'est d'ajustement pragmatique qu'il s'agit. Mais à chaque fois, nous retrouvons l'invariant de la partialité, et dans une forme en un sens beaucoup plus nette encore que pour *allerdings*, qui est l'incapacité du discours présent à faire le tour "en une seule fois" de ce qu'il y aurait à dire, et du même coup le besoin d'explicitier le titre auquel telle perspective a été choisie plutôt que telle autre.

## 6.2.2 *Vox rerum* : quand les perspectivaux ne veulent pas en être

### 6.2.2.1 L'appel au réel passe-t-il par des perspectivaux ?

Il convient maintenant, si l'on veut continuer l'exploration des avatars de la partialité, de se pencher de plus près sur l'inventaire exact des formes qui avaient attiré l'attention de Paillard (2009). Parmi les exemples prototypiques choisis par lui pour présenter les "MD point de vue" figure *en réalité*. La fonction de ce marqueur est double, et représentative en cela de la connectivité "synthétique" dont participent les perspectivaux, pour parler cette fois comme Nølke. D'une part et très littéralement, *en réalité* caractérise p comme représentatif d'un point de vue construit *sub specie realitatem*. Mais il jette aussi, par contraste, l'ombre d'un doute sur l'énoncé antérieur (ou sur un préconstruit dérivé trivialement du cotexte amont) qui se voit ainsi dévalué, présenté comme point de vue autre que celui de la réalité, ou de la "réalité réelle", comme il y a la "vérité vraie". Se pose alors la question de formes comme *eigentlich*, *wirklich*, *tatsächlich* etc., qui ont tendance à fluctuer d'une classe à l'autre selon les auteurs (modalisateurs ? adverbess modaux ? connecteurs ? pseudo-connecteurs ?) et pourraient ressortir d'un groupe de perspec-

tivaux centrés non sur le degré de "hauteur de vue" de l'énonciation, comme c'était le cas pour *allerdings* par exemple, mais sur son ancrage dans la réalité, ou dans un certain ordre de réalité.

• **Comportement syntaxique de *wirklich*, *in Wirklichkeit*, et al.**

Premier constat : la *Nacherstfähigkeit* de ces items n'est pas évidente. Certes, à en juger par Métrich et al. (2002) et Métrich (2006), elle semble acquise pour *wahrlich*, *wahrhaftig* et *in der Tat*, trois marqueurs opérant clairement sur l'énonciation et à forte valeur dialogique. Pour autant, elle est douteuse, voire improbable, pour les trois premières formes que nous avons mentionnées, à savoir *eigentlich*, *wirklich* et *tatsächlich*. L'analyse dans le DeReKo confirme la *Nacherstfähigkeit* de *wahrlich*, *wahrhaftig* et *in der Tat* et révèle celle d'*eigentlich*. Nous n'avons par contre pas trouvé d'occurrences pour *wirklich* et *tatsächlich*.

Une recherche sur google donne toutefois une poignée de résultats pour *wirklich* et *tatsächlich*. Dans les exemples suivants, le constituant partenaire dans le *Vorfeld* est *dann*.

- (24) Die haben mir gedroht, wenn ich die freiwilligen Schweigepflichtentbindungen nicht einreiche, wird der Anspruch des ALG neu überprüft....  
das hab ich dann noch als Peanuts abgetan...aber **dann tatsächlich** wurde zu Ende Januar die Zahlung des ALG I eingestellt...Grundlage : fehlende Mitwirkung wegen fehlender Schweigepflichtentbindungen...<sup>14</sup>
- (25) Allerdings musste sich Vivien einige Male auf die Hinterbeine stellen, um seinem Mentor die Unterschiede zwischen sich nahezubringen. **Dann tatsächlich** hatte dieser ein Einsehen und gab gerne dem Begehren nach.<sup>15</sup>
- (26) Der medizinische Test bestand aus Hörtest, Sehtest, Reaktionstest und die Blutgruppen Bestimmung.  
**Dann wirklich** hatte ich alles hinter mich gebracht, muss aber zugeben das ich schon ein bisschen aufgeregert war.<sup>16</sup>

Dans aucun de ces cas, il ne semble crédible de traiter *wirklich* ou *tatsächlich* comme une "particule de focalisation" prenant *dann* comme foyer. On ne peut donc pas exclure que ces deux adverbiaux soient également licites en après-première position, mais force est de constater que ces emplois nettement plus rares pour eux que pour *in der Tat* ou *wahrhaftig*. La même chose vaut pour *eigentlich* : l'emploi en après-première position est possible, mais rare.

- (27) Wie oft jammern wir darüber, dass sich nichts verändert, wie oft klagen wir, dass die da oben dem Geist keinen Raum geben wollen in der Kirche. **Das eigentlich** ist schon ein Vertrauensbruch gegenüber Gott.<sup>17</sup>
- (28) Rechne mal zusammen, was dein 9Ah LifePo, der Generator, das Getriebe, die Kupplung und die anderen mechanischen Kleinteile zusammen wiegen... Beim Auto waren alle nennenswerten Teile sowieso schon verbaut, weshalb es da keine Rolle spielt... beim Rad ist das anders. **Das eigentlich** ist schon der Tot für dein System.<sup>18</sup>

14. <http://www.elo-forum.org/alg/alg-nahtlosigkeit-125-a-87518/index3.html>

15. <http://www.zelluloid.de/filme/kritik.php?id=11468&tid=8614>

16. [http://sarahinmission.blogspot.fr/2014\\_06\\_01\\_archive.html](http://sarahinmission.blogspot.fr/2014_06_01_archive.html)

17. <http://www.st-michael-lohr.de/predigten/pfingsten-ein-fest-der-elemente/d77c8ceb-33eb-49dc-b7e8-dc140206fad2?mode=detail>

18. <http://www.velomobilforum.de/forum/index.php?threads/ueberlegungen-zum-thema-fahrrad-generator.29683/> Précisons qu'il est question du "système" mis au point par l'internaute ici interpellé, qui visait à transformer un vélo en motocyclette en lui greffant un petit moteur. L'orthographe est celle de



Il est intéressant de noter que les formes dont la *Nacherstfähigkeit* semble plus difficilement établie car effectivement difficile à observer sont justement celles que l'on peut trouver sans aucun problème dans des (vraies) questions ou dans des subordinées en *wenn*. Ce point paraît corroborer l'idée que l'on n'a pas affaire à de "vrais" perspectivaux. Et pourtant, à bien chercher, nous avons vu que l'on trouve quelques occurrences de ces formes en après-première place. Pour aller plus loin, nous nous tournerons vers la comparaison de *tatsächlich* et *in der Tat* proposée par Métrich (2004) et celle de *wirklich* et *in Wirklichkeit* par le même auteur (Métrich 2006).

### • *Tatächlich, in der Tat*

**Syntaxiquement**, *in der Tat* apparaît bien plus souvent dans le *Vorfeld* que *tatsächlich*. Si nous regardons notre petit corpus radiophonique, nous pouvons ajouter que *wirklich* n'y apparaît jamais dans le *Vorfeld* (sur 188 occurrences de cette forme, toutes fonctions confondues) ; par contre, sur 4 maigres occurrences de *In Wirklichkeit*, on en trouve bien une en première position.

- (29) ...so wie bei einem Tacho, der nur bis 130 geht, und **in Wirklichkeit** rast man aber mit 250 Sachen auf die Betonmauer zu. (DR 030913-02)<sup>19</sup>

On peut noter que le point de vue mis à distance, centré sur *nur bis 130*, aurait pu être aussi bien marqué par *eigentlich* que par *theoretisch*. La seconde solution aurait eu pour effet de dédramatiser l'énoncé en sous-entendant l'existence d'un angle d'attaque "pratique" pour lequel la restriction ne valait pas et dont le point de vue en *in Wirklichkeit* serait un exemple. *Eigentlich nur bis 130* aurait été dramatique, en soulignant l'existence d'une contradiction entre le réel "effectif", c'est-à-dire les pratiques (*in Wirklichkeit*) et l'ordre véritable, plus profond, des choses (*eigentlich*).

**Sémantiquement**, le mot-phrase *tatsächlich* correspond à une simple ratification d'un contenu posé par l'autre, alors qu'*in der Tat* est une confirmation ou une corroboration liée à une véritable nouvelle assertion. D'après Métrich, *tatsächlich* a conservé une plus grande pluralité d'emplois qu'*in der Tat*, qui se serait beaucoup plus "pragmaticalisé".

### • *Wirklich, in Wirklichkeit*

Pour ce qui est de la sémantique, Métrich (2006) a brillamment montré ce qu'il en était du rapport entre *wirklich* et *tatsächlich*, tandis que dans l'article de 2004 déjà cité, il commentait l'opposition entre *tatsächlich* et *in der Tat*. Nous nous contenterons donc de rappeler ici son commentaire du duo *wirklich / tatsächlich*, auquel nous ne voyons rien à objecter :

- *wirklich* : le point de vue est celui du réel-réel par opposition au réel-apparent (*Sein* vs. *Schein*, Métrich 2006, 316).
- *tatsächlich* : le point de vue est celui du réel-factuel par opposition au (réel-)figuré (*real* vs. *erdacht*, *loc. cit.*)

Pour *wirklich*, nous pouvons prendre l'exemple suivant :

- (30) (*contexte : il est question des réactions européennes à apporter au scandale d'espionnage anglo-américain contre les gouvernements et les citoyens de l'UE ; l'invité est un député européen libéral, le comte Lambsdorff.*)

---

l'original.

19. L'énoncé est tronqué car il correspond à la fin de l'*Anmoderation*, dont le début n'est pas reproduit dans l'enregistrement ; il est question de l'endurance des installations de Fukushima face aux conséquences de la catastrophe nucléaire.

Wir werden jetzt in dieser Woche anfangen mit den Untersuchungen im Ausschuss für bürgerliche Freiheiten, das habe ich eben gesagt. Die Kommission muss prüfen, und das Parlament wird da auch Druck machen, ob ein Vertragsverletzungsverfahren gegen das Vereinigte Königreich eingeleitet wird. Ich glaube, dass hinzukommen muss, dass auf allen diplomatischen Kanälen, alsoim Hintergrund- das wird man nicht in der Zeitung lesen-, den Engländern deutlich gesagt wird, dass das, was dort passiert, nicht geht. Insbesondere, Sie haben eben die GCHQ erwähnt, Government Communications Headquarters, das ist dieser britische Geheimdienst, der die Glasfaserkabel anzapft. Die haben ja den sogenannten "Full Take" gemacht, also : alles nehmen. Und da geht es dann **wirklich** um Inhalte von Kommunikation. Das ist noch mal viel schlimmer als das, was wir von der NSA kennen, wo die Metadaten gesammelt werden, also wer ruft wen wann an. Aber beim britischen Dienst sind ja sogar die Inhalte abgefangen worden. (DR 030913-01)

La captation du contenu des conversations téléphoniques et des correspondances est d'ordinaire la première chose à laquelle on pense lorsque l'on entend parler d'écoutes (*Abhörskandal*); mais comme le rappelle l'invité, dans la série de révélations impliquant diverses officines anglo-saxonnes, il s'agissait effectivement du premier cas indubitable de captation de contenus, et non de "simples" métadonnées. C'est-à-dire que dans d'autres cas (par opposition au cas présent, qui constitue le point de perspective de l'énoncé, cf. *da* dans le *Vorfeld*), cas dont on ne donnera un exemple précis qu'ensuite, la captation des contenus n'était qu'une conjecture, peut-être même un fantasme (Alexander Lambsdorff est un eurodéputé globalement américanophile); ici c'est une réalité avérée.

De même, dans l'exemple suivant, *wirklich* permet de réattester la validité d'un proverbe, c'est-à-dire d'une énonciation tierce imputée à un ON et dont la validité (ou la pertinence) n'est peut-être pas si universelle; telle est du moins l'implication de l'emploi de *wirklich*, et c'est ce qui va provoquer une petite réaction de la journaliste :

- (31) GNATH : Dazu gehören die langfristigen Themen, mit denen sich die G20 schon seit ihrer Gründung vor fünf Jahren beschäftigt. In der Finanzmarktregulierung, die sie zusammen mit anderen technischen Organisationen doch aber politisch maßgeblich vorantreibt. Das ist ein Thema, das wird uns auch noch die nächsten Jahre beschäftigen. Da geht es immer weiter, da liegt der Teufel **wirklich** im Detail.  
 WELTY : Wie so oft, übrigens.  
 GNATH : Hm ?  
 WELTY : Wie so oft, übrigens.  
 GNATH : Ja, das stimmt. (DR 050913-07)

#### • *Eigentlich ; wahrlich ; premières généralisations*

De la même manière, on peut raisonnablement proposer pour *eigentlich* une opposition entre réel-profond et réel-superficiel (Dalmas 1995b). On ne trouve, sur 287 occurrences du lemme dans notre corpus radiophonique, que 3 énoncés où il figure dans le *Vorfeld*, ce qui va dans le même sens que les observations de Métrich sur *tatsächlich* et *wirklich*. L'un de ces trois exemples est particulièrement intéressant, puisqu'il présente trois occurrences d'*eigentlich* d'affilée :

- (32) Das ist immer schwer einzuschätzen, weil ja, das *ist* ja auch das Interessante, dass sich Nichtwähler **eigentlich** nicht als Nichtwähler fühlen, sondern uns sagen, **eigentlich** sind wir Wähler, **eigentlich** möchten wir wählen. Wir sind quasi Wähler auf Urlaub, wir können nur im Augenblick nicht wählen. Und deshalb sagt man sich selbst nicht, dass man nicht zur Wahl geht, und das sagt man dann unseren Interviewern auch nicht.

Und deswegen können wir die Wahlbeteiligung so schwer vor einer Wahl mit Hilfe von Umfragen messen. (DR 290813-02)

On voit bien ici en quoi *eigentlich* permet de présenter l'énonciation comme représentative d'une réalité profonde qui ne correspond pas à ce que la surface, ni même la logique, suggèrent : l'abstentionniste, contrairement à ce qu'on pourrait croire, est un électeur. Un peu comme pour *allerdings*, l'emploi d'*eigentlich* est une invitation à voir les choses en gros, de loin, sans s'attarder sur les détails.

Enfin, *wahrlich* et *wahrhaftig* caractériseraient l'énonciation comme représentative d'un parler-vrai qui irait "au fond des choses" quitte à surprendre et à provoquer l'incrédulité ou le soupçon.

(33) (*contexte : la CSU bavaroise vient de remporter les élections au Landtag une semaine avant les législatives, en centrant toute sa campagne sur des aspects de son programme que la CDU ne reprend pas à son compte; l'opposition de centre-gauche ironise sur les difficultés qu'aura Angela Merkel avec un allié redevenu aussi fort qu'incontrôlable. L'invité, pour en parler, est H. Gröhe, alors secrétaire général de la CDU.*)

Und Herr Seehofer hat offenbar seinen Wahlerfolg auch einem Wahlkampfthema zu verdanken, nämlich dem Plädoyer für eine Pkw-Maut für Ausländer. Muss die jetzt auch im Bund versprochen werden, damit ein ähnlicher Erfolg am nächsten Sonntag für die Union eingefahren werden kann?

Gröhe : Wir treten mit unseren programmatischen Ansagen an. Die werden wir ja jetzt nicht wenige Tage vor der Wahl wechseln. Da gibt es bekanntermaßen einen der ganz wenigen Unterschiede. Es gab zwischen CDU und CSU **wahrlich** Zeiten mit mehr, mit stärkeren Unterschieden und da werden wir nach der Wahl eine Lösung finden. Aber um es klar zu sagen : Wir freuen uns über diese starke CSU des gestrigen Tages, die gibt Rückenwind. (DR 160913-04)

L'invité, la fin de son propos le prouve, est parfaitement conscient du terrain sur lequel le journaliste veut l'amener. L'idée d'un hiatus voire d'une crise entre les deux partis-frères est donc le préconstruit par opposition auquel il construit tout son discours ; *wahrlich* permet de revendiquer la véracité de son propos en présentant le point de vue concurrent comme erroné, c'est-à-dire de renverser les jugements de vérité en présence (puisque la question du journaliste suggérait exactement l'inverse).

Dans une perspective influencée par la pragmatique gricéenne, la maxime de qualité conduit à considérer une telle affirmation comme superflue - de même d'ailleurs que tous les autres marqueurs en appelant à un principe de réalité semblent redondants. Mais comme le montre l'exemple précédent, cette redondance n'en est pas une ! Cet exemple nous permet d'insister sur l'importance stratégique du caractère fondamentalement contrastif des perspectivaux : la caractérisation de la spécificité d'un point de vue, dans la théorie de Paillard, n'est pas une opération en l'air mais participe bien de l'expression de la partialité du dire, en d'autres termes : d'un exercice de discrimination, d'exclusion et de contrepied. Le perspectival pose en opposant : il en dit sans doute plus sur les points de vue qu'il écarte que sur celui qu'il construit : car bien sûr, sur le papier au moins, tout point de vue prétend être véridique, correspondre au réel, mais aussi par exemple ne pas être balayable par la première objection venue : à cet égard, *allerdings* lui-même est parfaitement redondant. Ce qui détermine le choix d'un perspectival, ce n'est donc pas tant la qualité propre du point de vue présenté que celle des points de vue écartés. En l'occurrence, si le point de vue retenu est menacé par des points de vue concurrents plus crédibles ou plus immédiatement accessibles en contexte, le recours à *wahrlich* ou à *wahrhaftig*

permet de désamorcer cette opposition en rendant à la solution retenue le lustre vériconditionnel qu'elle risquait de perdre et en dévaluant la vérité réelle ou supposée des autres points de vue, qui ne serait pas "la vérité vraie". Cette contrastivité inhérente nous renvoie aux deux grandes propriétés des perspectivaux, la connectivité synthétique (puisque l'on va chercher à identifier quels sont ces points de vue "autres") desquels on se distance, et l'appétence pour les topics contrastifs, qui participent d'un même mouvement de définition d'une séquence textuelle par exclusion de ses autres.

### 6.2.2.2 Absolu et relatif

On observe donc une double ligne de partage au sein de ces marqueurs :

- d'un côté les perspectivaux convoquant la notion de vérité (*wahrlich*, *in Wahrheit*), qui se comportent normalement, et de l'autre ceux qui d'une façon ou d'une autre font travailler des ordres de réalité, pour lesquels s'applique la deuxième dichotomie,
- celle entre les formes adjectivales (type *wirklich*), qui n'ont pas, ou de façon très douteuse, les propriétés des autres perspectivaux, et les formes prépositionnelles (type *in Wirklichkeit*), qui relèvent plus clairement de la classe fonctionnelle qui nous préoccupe.

À propos de ce dernier point, Paillard (2009) relève une opposition du même type en français, entre *en réalité*, *en vérité* etc. (qu'ils classe comme des "MD point de vue") et *vraiment*, *réellement* ("MD catégorisants"). Nous verrons dans le prochain chapitre que la classe des MD catégorisants n'est pas vraiment conservable en l'état pour l'allemand; nous ne suivrons donc pas cette voie. Mais dans des travaux ultérieurs sur les marqueurs discursifs faisant jouer la notion de vrai/vérité<sup>20</sup>, il oppose d'un côté les formes construisant une adéquation unidirectionnelle du dire à ce qu'il vise (p dit bien ce qu'il y a à dire) et de l'autre celles qui construisent une adéquation bidirectionnelle : non seulement p rend bien compte de ce qu'il y a à dire, mais on ne saurait dire adéquatement ce qu'il y a à dire autrement que par p. Cette revendication, pour certaines formes, va jusqu'à une revendication d'absoluité. Nous retrouverons bientôt l'absolu avec *überhaupt*, qui se comporte lui aussi de façon très spécifique. En anticipant quelque peu sur ce que nous verrons à ce moment-là, nous émettons donc l'hypothèse qu'une revendication d'**absoluité** de ce type est mobilisée par certains des adverbiaux qui nous préoccupent, par opposition à la **généralité** d'*allerdings* ou *jedenfalls*. Cette revendication d'absoluité consiste justement à étouffer les points de vue concurrents en rompant avec ce qui caractérise les perspectivaux tels que nous les avons vus jusqu'à présent, c'est-à-dire l'acceptation de la partialité du dire et de la cumulation de points de vue (au moins potentiellement) divergents.

En gardant cette hypothèse en tête, regardons *wirklich*, *eigentlich* et *tatsächlich*. Dès le départ, dans leurs emplois adjectivaux, ces formes ont une dimension exclusive. Dans le cas de *wirklich* et *tatsächlich*, il s'agit d'affirmer l'adéquation bidirectionnelle pure et simple entre p et ce qu'il y a à dire. Dans le cas d'*eigentlich*, la revendication est la même, mais elle est opérée sur un mode dynamique, c'est-à-dire que la prise en compte d'un autre point de vue fait toujours partie du signifié du lexème; ce qui empêche ici l'assimilation aux perspectivaux "normaux", c'est que cette prise en compte se fait sur le mode du rejet. Dans tous les cas, le travail de l'altérité est abandonné au profit d'une revendication d'exclusivité. Il n'en va pas de même pour *in Wirklichkeit* et *in der Tat*, qui sont des syntagmes prépositionnels héritant de leur valeur fondamentale circonstancielle la fonction de construire et délimiter un domaine, ce qui induit toujours la possibilité d'un ailleurs, quand bien même cet ailleurs est présenté comme relevant au moins en partie de l'illusion ou du fantasme.

<sup>20</sup> Séminaire du groupe de recherches sur les marqueurs discursifs du LabEx EFL, Inalco, séance du 22 janvier 2016.

*In Wahrheit* ne se comporte pas différemment de *in Wirklichkeit*. La question est plutôt de savoir pourquoi *wahrlich* et *wahrhaftig* ne se comportent pas comme *wirklich* ou *tatsächlich*. Peut-être cela est-il dû au fait que l'on a *wahrlich* et *wahrhaftig*, c'est-à-dire des bases dérivées, et pas *wahr*. Le suffixe *-lich*, quand il est greffé sur une base qui est déjà un adjectif, induit souvent un trouble, l'introduction d'une hétérogénéité interne (cf. *gelb* vs. *gelblich*); *-haft*, et même *-haftig* ici, convoque quant à lui d'idée de participation, sans exclusive : ce qui est *wahrhaftig* n'est pas à proprement parler vrai, mais *véritable*, c'est-à-dire pouvant se prévaloir d'une forme intégrité qui en l'occurrence concerne le rapport du dire au monde. *Wahrlich* et *wahrhaftig*, contrairement d'ailleurs à *wirklich* et *tatsächlich*,<sup>21</sup> sont des adverbiaux d'énonciation, qui font le jouer le dire, pas l'énoncé. C'est la ligne de partage entre les MD "de réalité" et les MD "de vérité". Il n'est donc pas question de correspondance entre le dit et le monde, mais d'intégrité de l'énonciation dans son effort de dire le monde. *Wahrlich*, *wahrhaftig* se comportent comme des perspectivaux standard parce qu'ils n'ont pas de valeur référentielle mais renvoient, dans leur sémantique même, à l'élaboration d'un dire qui vise la vérité. Tout se passe comme si la présence d'autres points de vue, la partialité constitutive, était une donnée irréductible du côté des adverbiaux d'énonciation, alors que les adverbiaux d'énoncé font jouer une sorte de transparence du rapport au réel pour nier cette partialité. C'est cette stratégie du **déni de partialité** qui trouve son expression la plus radicale dans l'usage d'*überhaupt*.

### 6.2.2.3 *Überhaupt* et *eigentlich* : autour du déni de partialité

À première vue et comme *allerdings*, *jedenfalls* (cf. *infra*) ou *eigentlich*, l'adverbe *überhaupt* participe également du marquage de la non-pertinence de tel ou tel élément de la base inférentielle à partir de laquelle on serait susceptible de tirer des conclusions. Si c'est un perspectival, ce que l'on pourrait penser puisqu'il est réputé licite en après-première place, il participe alors du même type de marquage argumentatif, c'est-à-dire qu'il caractérise l'énoncé comme représentatif d'un point de vue plus général, plus englobant, supérieur (*a bird's eye view*). Là encore, cela semble plausible. Ainsi, à propos de "l'adverbe connecteur" *überhaupt*, Métrich et al. (2002, III :206) écrivent que sa fonction est de "marque[r] que l'énoncé qu'il annonce ou dans lequel il figure réalise un acte de communication ou apporte une information ou un argument plus importants, plus pertinents ou plus fondamentaux que les propos antérieurs." Reste que ce "connecteur", dans les *Invariables*, n'est pas licite en après-première position. Mais il y a un "adverbe modal" *überhaupt* qui lui le serait, et dont la définition fonctionnelle ne se distingue guère de la précédente si l'on fait l'économie de la connexion synthétique qui venait colorer l'emploi pseudo-connectif :

[*überhaupt*] présente le contenu de l'énoncé dans lequel il figure comme fondamental, universel ou particulièrement pertinent - ou encore comme envisagé dans l'absolu, indépendamment de ses tenants et aboutissants. (Métrich et al. 2002, III :215)

Mais les auteurs ne font figurer aucun exemple d'emploi en après-première place malgré la mention "post-M1" au début de la section ; il n'y a que deux occurrences en énoncé déclaratif, dont aucune à l'initiale (la première est en position finale, la seconde dans une phrase nominale). *A contrario*, on observe un grand nombre d'occurrences dans des énoncés interrogatifs (où *überhaupt* n'est donc pas analysé comme une particule modale) ou dans des subordinées en *wenn* ou *falls*, à quoi s'ajoute la collocation *wenn überhaupt*. Cela dit, nous avons déjà vu que des formes polyfonctionnelles pouvaient apparaître dans de tels contextes à polarité négative tout en remplissant par ailleurs la mission des perspectivaux dans les énoncés assertifs. À ce stade,

21. Les choses sont très différentes pour *eigentlich* ; on y reviendra dans le chapitre consacré aux particules modales.

il semble donc encore possible de traiter *überhaupt* comme un perspectival. Les deux autres valeurs exposées sont d'une part la "particule graduative" attestée seulement dans *überhaupt nicht* d'après les auteurs, mais qui semble en fait trouvable ailleurs, notamment à l'intérieur d'énoncés interrogatifs :

- (34) Was sind denn die Schlussfolgerungen, die man auf der Seite anderer schlimmer Diktaturen zieht, wenn gar nichts getan wird, wenn der Tabubruch- um noch einmal den Begriff der Bundesregierung zu benutzen-, wenn der Tabubruch **überhaupt** nicht geahndet wird, wenn sich **überhaupt** nichts tut ? (DR 070913-05)
- (35) Also die Sache ist diplomatisch-politisch völlig blockiert und der Schlüssel würde liegen beim Baschar-Assad-Regime und die hätten genug zu tun, um die Trümmer einzusammeln, wenn es zu einer Militäraktion kommt.  
LIMINSKI : Gibt es denn **überhaupt** noch eine Chance, die Russen und die Chinesen für eine scharfe UN-Resolution zu gewinnen ? Was könnte, was müsste man den Russen oder den Chinesen bieten ? (DR 020913-05)

L'autre emploi relevé est la "particule de mise en relief", tendancielle, mais pas forcément, postposée à son foyer.

- (36) AMBRÜSTER : Herr Professor Brügelmann, wenn ich Sie jetzt richtig verstehe, sagen Sie, die Ganztagschule ist eigentlich die beste Lösung für alle Schüler ?  
BRÜGELMANN : Wenn sie richtig gemacht wird, und das fällt an vielen Orten schwer, weil einfach das Geld fehlt, und dann kann ich verstehen, wenn Eltern sagen, es wäre mir eigentlich lieber, mein Kind wäre zu Hause. Aber ich denke, das ist ein Grundproblem von Schule **überhaupt**. Manche Eltern können sagen, ich könnte das meinem Kind alles besser beibringen, andere Eltern haben diese Möglichkeit nicht, und wir leben nun mal in einer Gesellschaft, in der es auch wichtig ist, dass Kinder aus verschiedenen sozialen Bereichen lernen, miteinander zu leben. Auch das ist eine Aufgabe von Schule. (DR 170913-01)

Le lecteur l'aura sans doute pressenti : nous n'avons pas trouvé, ni dans notre corpus ni dans le DeReKo, le moindre emploi de *überhaupt* en après-première place qui ne se laisse réduire à cet emploi-là, *grosso modo* assimilable à celui d'adverbial paradigmatissant (nous renvoyons à nouveau au chap. 2 de la partie 3 pour une clarification du statut de ces adverbiaux lorsqu'ils sont pris dans des constructions focales). Il faut se tourner vers google pour trouver des exemples d'*überhaupt* en après-première place ; mais de fait, il y en a. L'interprétation comme adverbial paradigmatissant ne nous semble pas pouvoir être totalement écartée, néanmoins, au bénéfice du doute pour ainsi dire, nous pouvons reconnaître l'existence de ces emplois et aller dans le sens du dictionnaire GRAMMIS, qui reconnaît une possibilité d'emploi de *überhaupt* comme connecteur en après-première position, mais ne donne qu'un exemple construit, pour lequel là encore l'interprétation comme modifieur adnominal de type paradigmatissant ("particule de focalisation") reste possible.

- (37) Auf die Frage, was für sie der Sinn des Lebens sei, sagte Madhavi : „Der Sinn des Lebens ist für mich ganz einfach der Alltag – das Leben selbst“. Wie einfach und wahr : Das Leben im Jetzt annehmen und gestalten zu können – das **überhaupt** ist schon ein wertvolles Geschenk.<sup>22</sup>
- (38) Meiner Meinung nach kommt aber keine vom Feeling her an die von Jimi und Stevie dran. Das sind schon die Königsversionen. Hendrix hat sich das Ding einfallen lassen.

22. <http://notyetaguru.com/2015/09/29/warum-die-suche-nach-dem-sinn-des-lebens-keinen-sinn-macht-und-was-dich-wirklich-gluecklicher-machen/>

Das **überhaupt** ist schon mal schlichtweg genial.<sup>23</sup>

- (39) Das Haus war düster und die Polstermöbel hatten einen eigenartigen Geruch. Das Quartier **überhaupt** gefiel ihm nicht. (GRAMMIS)

Exactement comme pour *eigentlich*, *wirklich* etc., les propriétés distributionnelles d'*überhaupt* ne sont que très imparfaitement celles d'un perspectival. D'une part, la possibilité d'apparaître dans des questions non-rhétoriques les isole des formes comme *allerdings* et toutes celles que nous verrons ensuite. Mais cela n'est pas si grave si l'on traite le "perspectival" comme une fonction et que l'on reconnaît d'autres fonctions possibles aux lexèmes problématiques. Il peut par exemple s'agir de fonctions qui seraient proprement référentielles ou argumentales et pas (méta-)discursives, ou au contraire d'autres fonctions discursives séparables de celle de perspectival. En tout cas, ces fonctions, qui n'impliqueraient pas de blocage dans les énoncés interrogatifs (entre autres), permettraient de régler le problème en rattachant les occurrences dans des questions à d'autres emplois que celui comme perspectival. La très grande rareté des emplois en après-première position, voire leur impossibilité dans le cas de *überhaupt*, selon l'interprétation que l'on donne des trois exemples ci-dessus, est beaucoup plus gênante et appelle un commentaire. Mais commençons par les autres emplois d'*überhaupt*.

Contrairement à *allerdings*, *übrigens*, *jedenfalls*, *in der Tat*, *beispielsweise*, *einerseits*, *andererseits*, et comme *im Allgemeinen*, mais aussi *allgemein*, *per se*, *schlechthin* ou *an sich*, *überhaupt* peut être construit comme un modifieur de groupe nominal dépourvu de toute dimension paradigmatique, mais signalant "simplement" (ou, justement, tout sauf simplement) l'adéquation parfaite de l'objet nommé à soi-même, c'est-à-dire l'absence de toute détermination autre dans la construction de la notion telle qu'on l'entend. C'était le cas de *Das ist ein Grundproblem von Schule überhaupt* plus haut, c'est aussi ce qui se passe dans l'exemple suivant :

- (40) Ob jemand mit krimineller Energie unterwegs ist und manipuliert, das können wir natürlich nicht ausschließen, das kann ich nicht garantieren. Aber die Rahmenbedingungen sind so, dass der wirklich damit rechnen muss, erwischt zu werden und bestraft zu werden, und deswegen gehe ich davon aus, dass mit der öffentlichen Debatte auch diese Art von Manipulation oder **überhaupt** Manipulation zu Ende ist. (DR 050913-03)

Ces usages nous permettent de mieux appréhender la sémantique de *überhaupt* dans une perspective fonctionnelle. Si *überhaupt* est l'expression d'un point de vue (au sens non-technique du terme), alors c'est le *point de vue de l'absolu* - expression dont l'intérêt réside justement dans son caractère intrinsèquement contradictoire, puisque ce point de vue de l'Absolu se définit justement comme un non-point de vue ; là où les perspectivaux participent toujours de la partialité, même ceux qui prétendent en faire abstraction en se voulant "englobants" comme *allerdings*,<sup>24</sup> *überhaupt* et les marqueurs voisins énumérés ci-dessus construisent des notions qui surplombent et ignorent la diversité des points de vue. On est ici hors-partialité, dans un déni du statut de *point de vue* de ce qui est construit. Au demeurant, ce n'est pas qu'une affaire de partialité énonciative, mais aussi de construction du prédicat (cf. *die griechische Sprache überhaupt ist schwer*, par opposition à *die griechische Formenlehre ist schwer* ; *überhaupt* s'apparente ici pour

23. <http://www.musiker-board.de/threads/little-wing-srv-oder-hendrix.370106/>

24. *Allerdings* ou *jedenfalls* signalent que de tous les points de vue disponibles, celui sélectionné est le plus englobant. C'est déjà reconnaître une pluralité, et cette dimension contrastive ou paradigmatique (malgré l'absence de foyer!) joue un rôle fondamental dans la définition fonctionnelle des perspectivaux et dans la détermination de leurs propriétés distributionnelles, puisque comme on l'a vu c'est parce qu'ils présupposent l'existence d'autres énoncés ou d'autres énonciations qu'ils acquièrent la capacité à épouser un topic contrastif.

nous à une particule de focalisation) et/ou de sa référence (passage du spécifique au générique dans l'exemple cité ci-dessus).

Pérennec (2002d) écrit que l'opposition entre *eigentlich* et *überhaupt* est une opposition entre relatif et absolu, en ce sens que l'usage de *eigentlich* "indiqu[e] qu'il existe dans la situation de discours des éléments suggérant un choix autre, mais le justifie en marquant que l'énonciateur respecte une norme" (Pérennec 2002d, 267-268) alors que *überhaupt* "marque le caractère absolu de la pertinence du choix". Nous proposons certes notre propre interprétation fonctionnelle d'*überhaupt*, mais nous adhérons totalement à l'emploi du concept d'absoluité. Toutefois, la définition que Pérennec propose pour *eigentlich* nous semble en fait être celle des perspectivaux en général : la spécificité d'*eigentlich* serait la caractérisation du choix comme représentatif d'une réalité plus profonde que celle dont participent les "éléments autres", qui du même coup sont posés comme trop superficiels. La "norme" mobilisée pour *eigentlich* est une norme de profondeur, tandis que pour *jedenfalls* c'est une norme d'acribie, pour *allerdings* une norme de généralité, etc.

L'absence de "choix" ou de "relativisation" ferait-elle sortir *überhaupt* du champ des perspectivaux? On peut être tenté de parler d'*antiperspectival*, comme d'une fonction faisant système avec celle de perspectival : l'antiperspectival partagerait avec les perspectivaux un certain nombre de fonctions sémantiques et de caractéristiques formelles, mais en même temps radicalement isolée des autres perspectivaux en ce qu'elle incarne *le déni de ce dont les perspectivaux sont l'aveu*, à savoir l'hétérogénéité irréductible des points de vue à l'intérieur du dire. Authier-Revuz, dans son article sur l'hétérogénéité montrée par opposition à l'hétérogénéité constitutive (Authier-Revuz 1984), parle de stratégies d'évitement, de dissimulation et/ou de déni de l'hétérogénéité fondamentale (Authier-Revuz 1984). Dans la mesure où notre concept de travail ("travail de l'altérité") s'apparente de près à celui de l'hétérogénéité constitutive chez Authier-Revuz, l'aboutissement logique serait de faire de *überhaupt* un instrument de déni de la partialité, de la même manière que *wirklich* et *tatsächlich* sont des instruments de domestication de cette partialité. À chaque fois, il s'agit de proclamer haut et fort qu'*il y a bien une altérité, mais que c'est l'autre qui est partial* - une attitude qu'on opposera au coup d'œil englobant qui caractérise *allerdings* ou *jedenfalls* (cf. *infr.*), deux marqueurs proprement *cumulatifs*. Nous tenons peut-être ici une première clé pour comprendre la grande rareté des emplois de *wirklich*, *tatsächlich* et visiblement plus encore *überhaupt* en après-première place, qui serait de l'ordre d'un blocage pragmatique. En effet, dans la mesure où la construction fait jouer un topic contrastif, elle implique la reconnaissance d'une pluralité de points de vue cumulatifs, une forme de renoncement à l'absoluité du point de vue que l'on est en train de construire. Une suite <topic contrastif + *überhaupt*> serait énonciativement contradictoire, d'où l'absence d'emplois qui en relèvent de façon univoque.

La référence en *überhaupt* n'est ni partielle ni impartiale, elle est *parfaite* ; nous écrivons ici : *référence*, car la propriété distributionnelle supplémentaire des antiperspectivaux, leur possibilité d'être adossés à un groupe nominal pour signaler que l'intension et l'extension du concept sont intégralement saturés par la propriété que dénote la base lexicale, ce surcroît d'adéquation octroyé à la référence satisfactionnelle par un veto adressé à toute variation supplémentaire, que l'on retrouve dans l'annulation de toute détermination circonstancielle du prédicat telle qu'elle est marquée de façon flagrante dans *wenn überhaupt*, découle de cette prétention d'absoluité.

- (41) Na, es wird sicher nicht so aussehen, dass sozusagen Syrien, das syrische Regime mitten in einem Bürgerkrieg innerhalb weniger Tage alle Chemiewaffen an einen Ort bringt und sie dann kontrolliert übergibt. **Wenn überhaupt**, ist das eine Ouvertüre und



dann wird man eben mit kleinen Schritten sehen, wie weit man sich darauf einlassen kann, und dann wird das ein längerer Prozess sein, falls es in diese Richtung geht. (DR 100913-02)

Nous verrons, en examinant les marqueurs du choix paradigmatique en allemand, et notamment les adverbiaux paradigmatiques, que ceux-ci agrègent un ensemble de propriétés. Comme le relève Pérennec, *eigentlich* et *überhaupt* ont effectivement quelque chose en commun avec ce qu'il appelle les "particules de focalisation", qui est de réclamer une association avec un constituant (ou un complexe) partenaire qui se distingue de leur portée, laquelle concerne généralement l'énoncé entier. La différence est que les adverbiaux paradigmatiques, pour le dire à grands traits, opposent l'entité à laquelle réfère un syntagme à d'autres entités avec lesquelles elle constitue un paradigme de référents en concurrence pour se voir assigner un certain rôle dans l'énoncé. *Eigentlich* et *überhaupt*, eux, ne commentent pas le choix paradigmatique d'une entité, mais le degré d'adéquation bi-directionnelle entre l'entité visée et la notion mobilisée pour désigner cette entité dans le discours. *Überhaupt* signale toujours que l'entité s'épuise parfaitement dans la représentation langagière qu'on en donne, d'où l'annulation de toute détermination supplémentaire ; *überhaupt* signale, ou prétend signaler, l'exhaustion du processus d'élaboration du dire au niveau du choix de la notion.

*Eigentlich* signale également la réalisation d'une adéquation bi-directionnelle : non seulement la notion renvoie à ce qu'elle vise, mais ce qu'on vise, examiné tel qu'il est, ne peut être mieux nommé que par cette notion (c'est l'idée de normativité que l'on trouve chez Pérennec). Cette dimension graduative induite par *ne peut être mieux nommé que par* est ce qui fait la particularité d'*eigentlich*, qui rouvre la porte à la partialité en même temps qu'il la ferme : la graduation normative implique à la fois relativisation, puisque la possibilité d'un autre point de vue est *de facto* laissée ouverte ; et absolutisation, puisque la notion retenue peut se prévaloir d'un monopole de la validité objective ou réelle, au sens strict de ces termes, c'est-à-dire que la notion est le nom pour l'objet ou pour la chose. Si l'on parlait ici en termes de polyphonie, on pourrait dire qu'*eigentlich*, comme d'ailleurs *wirklich* et *tatsächlich*, servent à présenter le point de vue non comme la voix du sujet, mais comme la voix des choses elles-mêmes.

Ce qui rend *eigentlich* unique dans cet ensemble, c'est qu'il prétend dépasser la pluralité des notions en concurrence pour dire la chose mais reconnaît en même temps la relativité du choix à une norme. Les autres participent directement d'un déni de partialité qui trouve son aboutissement dans *überhaupt*. Il importe de bien voir que les restrictions d'emplois relèvent ici de la sémantique lexicale pure et simple, et se situent dans le signifié invariant, qui détermine à quelle(s) fonction(s) adverbiales la forme a accès. Prenons l'exemple d'*überhaupt* et *eigentlich*.<sup>25</sup>

- Modifieur notionnel, qui dépend d'un prédicat, et fait pleinement partie du complexe prédicatif, que celui-ci soit centré sur un prédicat nominal (*die griechische Sprache überhaupt, die eigentliche griechische Sprache...*), adjectival (*er ist eigentlich gut, er ist überhaupt gut*) ou verbal (*wenn er sein Versprechen eigentlich hält, où eigentlich est accentué, wenn er sein Versprechen überhaupt hält*). *Überhaupt nicht* est un cas-limite de ces emplois, qui correspondent à la valeur de base de ces lexèmes.
- perspectival, ou anti-perspectival, puisqu'il s'agit de nier la partialité de l'attribution du prédicat au domaine.
- Des emplois méta-illocutoires, où il s'agit de justifier l'acte de prise de parole en le présentant comme relevant d'une certaine nécessité "objective" ; par analogie avec ce qui se passe pour d'autres perspectivaux comme *allerdings*, nous y voyons une extension du cas précédent. Ces emplois sont très reconnaissables dans le cas d'*überhaupt*, pour

25. Nous laissons la question des emplois comme particule modale de côté pour l'instant.

lequel ils donnent lieu à un détachement à l'initiale, parfois d'ailleurs en combinaison avec *Und* ou *Na und*.

### 6.2.3 Entre focalisation et perspectivation : *jedenfalls*

Au début de cette analyse, nous avons rapidement rapproché *allerdings* et *jedenfalls*. Nous allons maintenant revenir sur cette seconde forme afin de montrer où est selon nous la différence sémantique et fonctionnelle avec *allerdings*. Commençons par les points communs : syntaxiquement, toutes les propriétés d'*allerdings* valent aussi pour *jedenfalls* : ils sont *nacherst-* ET *vorfeldfähig*, peuvent également apparaître en position post-verbale. Les constituants initiaux avec lesquels ils fusionnent en après-première place sont des *aboutness shift topics* (Frascarelli & Hinterhölzl, 2007), avec les mêmes propriétés prosodiques. Reste que dans ces structures, il n'est pas si rare de trouver *jedenfalls* devant ledit constituant.

(42) **Jedenfalls bis jetzt** hat sich unsere Mannschaft prima geschlagen. (DEREKO / RHZ09/FEB.06205)

Ceci nous amène à une première différence importante avec *allerdings* : *jedenfalls* peut tout à fait être employé comme un adverbial paradigmatissant traitant le constituant partenaire comme le foyer d'une opération de mise en paradigme. Bien des cas d'occupation de l'après-première place sont en réalité indécidables entre ces deux interprétations ; mais ce n'est pas le cas de tous. Nous rappelons ici l'exemple déjà commenté :

(43) Dieser Meinung **jedenfalls** ist auch Bundestagspräsident Norbert Lammert.

*Jedenfalls* est en fait l'exemple même du perspectival pour lequel l'interprétation altmanienne peut sembler la plus naturelle, et c'est seulement en se tournant vers des formes comme *allerdings*, qui ne peuvent pas être employées comme adverbial paradigmatissant, qu'il est possible de se détacher de cette interprétation focale. Nous remettrons la discussion de la polyfonctionnalité supposée de certains adverbiaux entre perspectival et paradigmatissant au chapitre 2 de la prochaine partie, qui est consacrée aux phénomènes de mise en contraste. Pour l'instant, nous poserons simplement que *jedenfalls* est en fait un adverbe (nous partons du principe qu'il s'est lexicalisé) et qu'il peut accéder à ces différentes fonctions. Ceci lui donne des propriétés distributionnelles qui ne sont pas celles d'*allerdings*, mais qui ne sont pas non plus contradictoires avec elles puisque les contextes additionnels possibles pour *jedenfalls* correspondent à d'autres emplois ou d'autres fonctions que celle de perspectival. En particulier, *jedenfalls* paradigmatissant est licite sous la portée de *wenn*, dès lors que c'est un constituant du groupe conjonctionnel qui est mis en contraste.

(44) Weder ein Erfolg noch ein Misserfolg der Verhandlungen sei absehbar. "**Aber wenn wir nicht jedenfalls den Versuch machen, dann ist der Fehlschlag garantiert**", sagte Obama. (U10/SEP.00371 Süddeutsche Zeitung, 03.09.2010)

Les emplois de *jedenfalls* perspectival à l'intérieur d'un groupe conjonctionnel qu'il prendrait en fait dans sa portée sans pour autant en faire son foyer sont difficiles à trouver dans le DeReKo. Le cas suivant nous paraît un candidat plausible.

(45) Ohne mich mit der Bedeutung des Schwarzbuches beschäftigt zu haben oder beschäftigen zu wollen, ist doch festzustellen, dass Fossas Ansatz vom Konzept her vollkommen richtig ist. Es gibt zu dem Thema massenweise Literatur, aber wir wollen hier kein vollständiges Verzeichnis dieser Literatur liefern. Die Literaturliste ist so, wie sie jetzt ist, bei weitem lang genug. Es müsste für die Aufnahme eines neuen Werkes im Prinzip ein altes rausfliegen. Dann müsste dargelegt werden, dass das Schwarzbuch in seiner

wissenschaftlichen Bedeutung für die Erforschung des Themas Scientology heute bedeutender ist als eines der im Verzeichnis genannten Werke. Selbstverständlich kommt es da auf die wissenschaftliche Rezeption an. Nur dass der Autor Experte ist, genügt nicht. –ThePeter 13 :05, 8. Aug. 2007 (CEST)

Ich denke, die Liste könnte problemlos noch 40-50 Werke aufnehmen, ohne dass eins rausfallen müsste. Nur müssen die neuen Werke halt gewissen Standards entsprechen. Fossa ?! 13 :17, 8. Aug. 2007 (CEST)

Fein, darauf kam es mir auch letztlich nicht an (obwohl ich hinsichtlich der Aufnahmekapazität der Literaturliste eher restriktiverer Meinung bin). **Wenn wir jedenfalls keine scharfen Anforderungen stellen, kann (a) die Liste auch hunderte Einträge enthalten, und, wichtiger (b) der neutrale Standpunkt mangels objektiver Kriterien für die Quellen nicht mehr gehalten werden.** Da sind wir uns wahrscheinlich einig. –ThePeter 13 :25, 8. Aug. 2007 (CEST) (internet et DeReKo)<sup>26</sup>

L'interprétation perspective est ici plausible dans la mesure où il n'y a aucune raison de mettre en contraste le cas de figure représenté par le groupe en *wenn*, puisqu'il avait déjà été posé comme cadre de référence de la réflexion ; par contre, l'énoncé dans son ensemble se donne comme une généralisation ou une prise de hauteur par rapport à l'avatar particulier évoqué à l'instant, et ce mouvement argumentatif correspond à ce que nous connaissons des perspectivaux "conditionnels" de type *allerdings*, desquels nous sommes naturellement tentés de rapprocher *jedenfalls*.

La rareté relative de ces emplois en conditionnelle constitue une différence intéressante avec *allerdings*, qui nous renseigne sur la différence entre ces deux termes, et celle-ci a justement trait à cette idée de structure conditionnelle de leur sémantisme, que nous empruntons à Breindl et al. (2014). À la suite du fameux exemple de Ducrot reproduit ci-dessous pour mémoire, il a été montré qu'il y a non seulement des opérations conditionnelles d'énoncés, mais aussi des opérations conditionnelles d'énonciation.

(46) Si tu as soif, il y a de la bière au frigidaire.

Nous pouvons faire le même raisonnement pour les conditionnels d'indifférence (*Irrelevanzkonditionale*), du type *Wie dem auch sei* et dont *allerdings* et *jedenfalls* sont des représentants, et poser qu'*allerdings* opère sur l'énonciation, et *jedenfalls* sur l'énoncé. Il n'y a pas de problème à ce qu'un conditionnel d'énonciation prenne dans sa portée un conditionnel d'énoncé ; c'est bien plus l'inverse qui devrait nous étonner. Par contre, *jedenfalls* perspectival et un groupe en *wenn* sont deux adverbiaux de fonction certes différente, mais de même niveau : tous deux travaillent les conditions de validité de l'énoncé, d'où un conflit possible qui explique que la co-construction des deux termes soit plutôt l'apanage de *jedenfalls* paradigmatissant.

Nous pensons donc que la propriété argumentative fondamentale de l'énoncé en *jedenfalls* n'est pas sans rapport avec celle observée pour *allerdings* : c'est l'affirmation d'une validité que nul point de vue concurrent n'est susceptible de venir significativement entamer. Mais dans le détail, cette propriété argumentative est bien trop lâche pour capturer la sémantique d'un opérateur particulier. Il y a au moins deux façons de se prémunir, l'une "par le haut" et l'autre "par le bas". *Beispielsweise* ou *etwa* sont des bons exemples de profil bas énonciatif : le point de vue est mis en scène dans sa propre partialité, pour ne pas dire sa propre insuffisance, en ce qu'il est présenté comme un simple cas de figure à l'appui de l'argumentation en cours - à charge pour le coénonciateur de produire des contre-exemples s'il en a (le pari étant bien sûr qu'il n'y en aura pas ; mais s'il y en a, on s'en tirera par un match nul et non par une réfutation

26. Il s'agit de l'exemple WDD11/S53.83309 du DeReKo, dont nous avons retrouvé le contexte détaillé original dans les archives de Wikipédia.

pure et simple). La stratégie inverse inverse est illustrée par *allerdings* : toute objection ne peut être formulée que d'un point de vue pointilliste, presque mesquin, alors que le propos affirmé est valide en bloc (et donc pas forcément en détail). Il s'agit donc de dévaluer le point de vue concurrent.

L'étude du signifiant de *jedenfalls* nous suggère que ce marqueur cumule les avantages des deux stratégies. *Allerdings* conjoint tous (*all-*) les états de faits possibles (*-ding-*) et les dévalue en bloc ; *jedenfalls* disjoint (*jed-*, par opposition à *all-*) tous les cas singuliers possibles (*fall*) avant de les dévaluer. Il convient de rapprocher *jedenfalls* de *andernfalls* ou *bestenfalls* : à chaque fois, l'énoncé est un cas singularisé parmi tant d'autres, vis-à-vis desquels il se distingue sur un mode précisé par l'autre composante : c'est le plus favorable, ou bien il est radicalement différent. Mais *jeden* ? On retrouve ici les conditionnels d'indifférence, qui sont de préférence réalisés<sup>27</sup> par des formes construisant l'intégralité sommative d'une série (ce qu'illustre le choix de particules comme *auch* et *immer*) : l'énoncé n'est pas seulement valide en tant qu'expression du meilleur cas de figure pensable ou de tout autre cas isolé par une propriété singularisante : on peut faire défiler tout l'inventaire des cas différents un par un, l'énoncé reste valide.<sup>28</sup> Cette opération de parcours fonde la différence sémantique avec *allerdings* : le parcours de l'ensemble de la classe des "conditions" implique un phénomène de type scalaire<sup>29</sup>, suggérant que l'on a adopté un point de vue minimalement discriminant, et donc aussi minimalement informationnel. C'est ce que Dalmas (1995a) appelle la "réduction sémantique", qui correspond à une forme de repli vers les positions basses d'une échelle de valeur informationnelle. Nous reproduisons ici sa conclusion :

*Jedenfalls* markiert den Rückzug des Sprechers auf einen Einhalt (eine Angabe, einen möglichen Grund für den vorhergehenden Inhalt, eine ganze textuelle Einheit), den er aufgrund seiner Geltung (Wahrheit oder Relevanz) in den Mittelpunkt stellt.

Dies hat zuerst zwei Folgen, die eng miteinander verbunden sind, weil sie den unmittelbaren Kontext betreffen. Es bewirkt einerseits die Distanzierung des Sprechers vom Vorhergehenden : sein Geltungsbereich wird reduziert (*jedenfalls* beim Nachtrag), seine Wahrheit wird relativiert oder annulliert (*jedenfalls* als Korrekturmarker), seine Relevanz wird abgeschwächt oder gar abgelehnt (*jedenfalls* als Abkehrmarker). Andererseits - und eben dadurch - erfolgt eine Verlagerung des informativen, argumentativen oder kommunikativen Gewichts auf die mit *jedenfalls* markierte Einheit, die somit aufgewertet wird. (Dalmas 1995a, 275)

Mais comment passer du repli vers le bas de l'échelle informationnelle à une réévaluation communicative ou argumentative ? C'est ici qu'un parallèle avec ce que nous avons appelé les stratégies d'immunisation "par le bas" est possible : un peu comme *etwa*, *jedenfalls* présente l'énoncé comme expression d'un point de vue singulier tout en laissant grande ouverte la porte à une contradiction par un argument plus fort ou plus général. Argumentativement, ces formes correspondent à une forme de "profil bas". Simplement, dans le cas de *jedenfalls*, il ne s'agit que d'un usage pragmatique ou stratégique, car en réalité la propriété fondamentale du contenu en *jedenfalls* reste sa validité inattaquable. En un sens, *allerdings* et *jedenfalls* sont deux marqueurs symétriques, pour lesquels la perspective peut être définie comme un effet de zoom, avec opposition entre zoom arrière (liée à l'effet globalisant du quantificateur universel collectif *all-*) et zoom avant (effet particularisant du quantificateur universel distributif *jed-*) :

27. En tout cas en allemand, mais aussi en français, cf. *quoi qu'il en soit, qui que ce soit* etc.

28. La sémantique formelle, depuis une vingtaine d'années, travaille beaucoup sur le lien entre "élargissement" du domaine (même aux cas les plus incongrus), singularisation des occurrences dénombrées et disqualification - triade incarnée notamment par *any* en anglais.

29. D'où l'apparement étroit aux adverbiaux paradigmatiques, sur lequel on reviendra en troisième partie.

- zoom arrière pour *allerdings* : l'énonciation se veut générale et globalisante, et laisse à d'autres<sup>30</sup> le soin des détails mesquins ;
- zoom avant pour *jedenfalls* : l'énonciation se met en scène comme myope ou pointilliste, en laissant à d'autres le soin des généralisations abusives.

## Bilan : Partialité, mise en perspective et cadres de discours

### Nature et expression de la partialité du dire

La partialité du dire est un phénomène général dont l'expression est susceptible de multiples avatars. Elle implique nécessairement l'existence en creux d'une pluralité de perspectives possibles sur le même monde. Mais ces points de vue adverses ne sont généralement dessinés qu'en creux : la dimension contrastive et exclusive de cette notion de partialité ne passe au véritablement au premier plan que lorsque l'opération est associée à un phénomène de contraste, qui met en relief le choix paradigmatique de la perspective retenue ; c'est ce qui advient dans les phénomènes de topic contrastif.

Les marqueurs énonciatifs remplissent une "simple" fonction de circonscription de la partialité du dire lorsqu'ils sont placés le *Mittelfeld*, mais une fois qu'ils figurent dans le *Vorfeld*, ils opèrent sur la structuration d'un discours en grands moments. L'enjeu principal de cette structuration est la question de la continuité ou de la discontinuité et celle de la co-orientation ou de la non-coorientation des énoncés entre eux. Toute prédication, à quelque niveau que ce soit, est susceptible d'être caractérisée comme "partielle et partiale" et comme insuffisante à épuiser ce qu'il y aurait à dire de l'état de fait auquel on réfère. Ce qui est mis en jeu spécifiquement au niveau du *Vorfeld*, c'est l'insertion d'un contenu à peu près stabilisé dans un discours.

Par le cadrage ou le recadrage du discours, l'énonciateur construit pour son dire un point de repère initial, un point de perspective à l'aune duquel son énonciation se construira jusqu'au signal de rupture suivant. L'analyse de la construction du point de perspective nous a permis de revenir sur la syntaxe du *Vorfeld*, dont nous avons montré qu'elle progressait en complexité au fur et à mesure que l'énoncé était construit comme représentatif d'un contenu partiel et partial, du *Vorfeld* vide ou saturé par un simple explétif au *Vorfeld* complexe occupé par deux constituants que n'intègre que leur contour prosodique partagé. Le *Vorfeld* à un seul constituant peut relever de ce recadrage du discours dans son ensemble s'il présente un profil prosodique distinctif (accent ascendant). En l'absence d'un tel profil, le *Vorfeld* conserve sa vocation de marqueur de la partialité du dire, mais la portée du marqueur de perspective se réduit à l'énoncé.

### Première typologie

Pour l'instant, nous n'avons vu que trois grandes classes d'adverbiaux remplissant cette fonction de marqueurs perspectivaux :

1. Les marqueurs de séquençage, parmi lesquels figurent les marqueurs d'intégration linéaire, sur lesquels nous nous sommes peu attardés. Ces formes signalent que l'élément dans leur portée est une représentation partielle ; ils permettent notamment de procéder à une hiérarchisation des cadres ainsi qu'à une structuration des sous-ensemble en réseau. Ils ont donc une valeur cohésive forte et correspondent bien à la vision "ensembliste" du topic contrastif qui est à l'œuvre chez Büring (2003) ou Féry (2007). Ce sont également

---

30. À d'autres points de vue, ce qui ne veut pas dire à d'autres locuteurs, même si dans une perspective ducrotienne il y aurait très clairement un effet polyphonique massif ici.

- les formes se prêtant le moins à une interprétation "subjective" du concept de perspective. Le biais présidant à la sélection de tel ou tel cadre est présenté comme une affaire de structuration textuelle, même si dans certains cas ce classement des cadres se prête facilement à des interprétations en termes de hiérarchie argumentative (cf. *schließlich*).
2. Les marqueurs dialogiques ou dialectiques, qui signalent que l'élément dans leur portée est une représentation à la fois partielle et partiale, et viennent signaler à quel titre le contenu est valide indépendamment de toute autre donnée potentiellement interprétable comme une objection. C'est le groupe sur lequel nous avons concentré notre intérêt : il contient notamment *allerdings* et *jedenfalls*, ces formes souvent prises pour des connecteurs, mais dont nous avons vu qu'elles négociaient une pluralité des solutions sur la base des prédications non seulement réelles (données en contexte) mais même supposées, ce qu'illustrent bien les emplois d'*allerdings* comme mot-réponse.
  3. Les marqueurs "ontologiques" comme *eigentlich* ou *in der Tat*, qui signalent que l'unité dans leur portée est une représentation construite selon un certain ordre de réalité plus éminent que celui dont relèverait toute solution concurrente. Ce sont les "adverbes modaux" de Métrich et al. (2002). Leur emploi a souvent valeur de refus de reconnaître toute validité quel que point de vue alternatif que ce soit, tandis que les deux autres classes acceptent cette coexistence de plusieurs solutions et servent à en négocier les termes. Nous avons alors parlé d'*antiperspectivaux*.

Cette dernière classe pose un problème qui n'a jusqu'à présent été évoqué qu'en passant et sur lequel il nous semble souhaitable et nécessaire de nous attarder davantage : celui du rapport entre "point de vue" et prise en charge. Quelles que soient les distances que nous avons prises vis-à-vis du modèle de Paillard, il n'en demeure pas moins que la paire conceptuelle partialité / point de vue lui est empruntée, et qu'elle s'inscrit expressément dans une discussion des réflexions de Culioli sur cette notion de prise en charge. D'autre part, nous avons inscrit nos travaux dans un modèle qui accorde une place centrale à la prédication et qui fait peu ou prou des marqueurs discursifs des marqueurs attitudinaux, tout en critiquant le "propositionnalisme" de la sémantique vériconditionnelle et de ses avatars. Plus marginalement car pour des raisons terminologiques, la notion de perspective suscite forcément un écho du domaine de la "stance", c'est-à-dire l'attitude entretenue par le locuteur vis-à-vis de son propos ; cette notion très vaste et peut-être aussi un peu vague de la grammaire cognitive recouvre le domaine de la prise en charge, mais aussi l'évaluation (axiologique) et la modalisation épistémique.

De façon plus importante, la notion de prise en charge, liée à celle de validité, joue un rôle important lorsque l'on observe qu'au moins la deuxième et la troisième classe isolées mettent en jeu la notion de validité de l'énonciation : il s'agit de savoir en quoi ce qu'on dit est le cas, nonobstant d'autres contenus qui pourraient aussi être le cas. À cela s'ajoute, du point de vue taxinomique, un problème de porosité avec la classe des modalisateurs, qui conduit par exemple à des divergences entre Métrich et al. (2002) et Pérennec (2002) : doit-on proser une classe "d'adverbes modaux" distincts des modalisateurs ? À laquelle des deux classes appartiendrait alors *freilich* ? *Wirklich* ne peut-il pas aussi bien être considéré comme un modalisateur ? Comment expliquer que *natürlich*, généralement vu, non sans raisons, comme un modalisateur, puisse aussi bien être traité comme un mot du discours de point de vue ou un "adverbe modal" ? Ajoutons à cela que si la classe des *wahrlich*, *in der Tat* etc. caractérise la prédication dans la portée du marqueur comme représentative d'un ordre de réalité revendiquant une forme d'hégémonie, rien sur le papier n'interdit d'imaginer des perspectivaux situant l'unité en question à un niveau *faible* de prise en charge.

Tout ceci suggère qu'il serait opportun de tourner nos regards vers les modalisateurs, qui à leur manière sont bien un outil permettant à un locuteur de signaler que son propos n'entend

pas épuiser tout ce qu'il y aurait à dire du monde. La question est aussi de savoir pour nous jusqu'où cette "perspectivation" est une subjectivation, puisque contrairement à ce que pouvait laisser attendre la définition de la partialité, les "perspectives" sur lesquelles nous avons travaillé jusqu'à présent n'accordent pas une place si importante que cela au sujet parlant : ce sont plutôt des perspectives textuelles et/ou "réalistes". Il y a apparemment un paradoxe à parler de partialité du dire et à laisser de côté tous les adverbiaux éminemment "phématisés" servant à moduler la prise en charge !

Compte tenu de l'imbrication étroite des modalisateurs avec les appréciatifs, qui partagent eux-mêmes avec les "adverbes modaux" *in der Tat* ou *wahrlich* le fait d'être factifs, l'examen d'une classe impliquera de dire au moins un mot de l'autre. En outre, les appréciatifs ont pour propriété essentielle de spécifier un jugement de valeur du locuteur vis-à-vis du contenu qu'il affirme, ce qui nous ramène dans les parages du marquage méta-énonciatif d'une perspective sur le dire. Enfin, dans la taxonomie de Paillard (2009), les appréciatifs ("mots du discours garants") sont les jumeaux des "mots du discours de point de vue", qui servent de point de départ à notre réflexion sur les perspectivaux. Comme nous le verrons très vite, le rapprochement entre perspectivaux, modalisateurs et appréciatifs n'est pas que théorique : il est aussi formel et se manifeste notamment à l'étude des propriétés distributionnelles de ces adverbiaux. Pour cette raison, il nous semble opportun de commencer la seconde moitié de cette première partie, consacrée aux possibilités d'extension du concept de perspectival, aux modalisateurs et aux appréciatifs.

# Chapitre 7

## Partialité et modalités : prise en charge, jugement axiologique, traitement épistémologique

### Introduction

À la suite de Paillard (2009) et de ses "mots du discours de point de perspective", nous avons proposé dans les deux chapitres précédents de poser une classe fonctionnelle d'"adverbial de perspective" ou "perspectival", présentant l'énonciation comme représentative d'un dire partiel et partial. Les perspectivaux revêtent une valeur contrastive en ce sens que leur emploi implique toujours l'existence d'autres "angles d'attaques", tout aussi partiels et tout aussi partiels, sur un même réel. Mais les différentes perspectives en présence ne se valent pas : le *perspectival* participe pleinement à l'assertion du contenu de l'énoncé dans lequel il figure et ne dessine le rapport à l'énoncé précédent qu'en creux et caractérisé comme insuffisant ou inférieur. Même si nous avons jusqu'à présent essentiellement construit la pluralité des perspectives sans recourir à la subjectivité d'un énonciateur, la notion de partialité, en introduisant l'idée d'un biais dans la construction du discours, peut inviter à tel traitement "subjectiviste". C'est la première raison pour laquelle les modalisateurs et les appréciatifs, deux classes étroitement associées au marquage du "point de vue" en un sens subjectif, sont éventuellement susceptibles de ressortir de notre objet d'étude.

En outre, chez Paillard, les "MD point de perspective" étaient les proches cousins des "MD garants" de type *malheureusement*, *effectivement* ou *franchement*. Nous ne reviendrons pas sur *effectivement*, dont les équivalents allemands comme *in der Tat* s'analysent plutôt comme des "adverbes modaux" au sens de Métrich et al. (2002), et donc dans notre vision des choses comme un deuxième type de "MD point de vue" ou de perspectivaux. Nous nous pencherons sur *franchement* dans le prochain chapitre de cette partie, en confrontation avec l'autre concept paillardien de "mot du dire". Pour l'instant, nous nous intéresserons au type *malheureusement*, dont l'équivalent allemand *leider* est lui aussi prototypique d'une classe traditionnelle, celle des "appréciatifs", dont la définition française, par exemple par Pérennec (2002), est spectaculairement proche de celle que donne Paillard des "MD garants" ou "MD catégorisants".

Par ailleurs, les modalisateurs, chez Pérennec, incluent les "adverbes modaux" de Métrich et al. (2002), dont nous avons vu qu'ils semblaient bien ressortir de la classe des perspectivaux. Quand bien même nous avons repris la distinction de Métrich, cette présence des "adverbes modaux" dans le champ des perspectivaux fait de l'ordre de réalité ou du degré de vérité de l'information énoncée un enjeu dans le travail de l'altérité. En outre, le périmètre très large que



nous avons pour l'instant tracé pour ces adverbes perspectivaux et l'optique énonciative choisie font des modalisateurs, comme des appréciatifs, des candidats plausibles à l'appartenance à cette classe, comme à celle des "lexèmes S" (phématicques) de Zemb, dont ils sont des exemples privilégiés.

Dernier paramètre enfin, leurs propriétés distributionnelles relevées par Pérennec (2002) (ou Ernst 2009 pour les appréciatifs) : ces formes ne sont pas niables, n'apparaissent pas dans des questions autres que rhétoriques, et ne se trouvent guère dans les subordonnées hypothétiques. En termes de polarité positive, elles sont donc au diapason de nos "pseudo-connecteurs" ; autant de raisons d'examiner la solidarité possible entre toutes ces classes.

## 7.1 Première approche : les appréciatifs

### 7.1.1 Les appréciatifs sont *nacherstfähig*

Commençons par la syntaxe des appréciatifs. Le fait qu'on ne puisse guère considérer les modalisateurs et les appréciatifs comme des connecteurs a légitimement conduit Pasch et al. (2003) à ne pas les prendre en compte dans leur analyse. Ces formes n'apparaissent donc pas dans l'inventaire des *nacherstfähige Konnektoren*. Elles sont pourtant tout à fait susceptibles d'occuper l'après-première position.<sup>1</sup> Certes, la fréquence de ces emplois en *Nacherstellung* est faible : nous n'en trouvons ainsi aucune occurrence sur les 34 *leider* de notre corpus,<sup>2</sup> mais le DeReKo nous fournit quelques exemples (nous reviendrons plus loin sur le problème de la virgule).

DeReKO

- (1) Ich lebe in geordneten Verhältnissen, bin hier aufgewachsen und zur Schule gegangen. Weil wir in Altenrhein ausziehen mussten, **leider**, haben wir im Haus meiner Eltern den oberen Stock zu einer Wohnung ausgebaut. (A98/OKT.65417)
- (2) Die Auserwählten werden rund um zwei stählerne Säulen postiert. Zwei kräftige Männer müssen die beiden Säulen umklammern. Dann senkt sich ein Tuch herab – ohne Zaubertuch geht es eben nicht. Und ohne Simalabim, **leider**, hebt sich das Tuch wieder : Auf den Säulen ruht das mintgrüne Cabrio. Eigentlich ist nichts anderes zu erwarten gewesen. (BRZ05/OKT.14128)
- (3) Bariton Pascal Marti **leider** hatte mit seinem teils ausgeprägten Vibrato Mühe, die Melodiever...(A08/MAR.01314)

Précisons à titre indicatif que ces deux derniers exemples sont les seuls résultats en *Nacherstellung* trouvés par Cosmas II pour la requête <MORPH(N) leider MORPH(V)> avec comme contraintes l'emploi d'une minuscule à *leider* et la restriction aux formes verbales conjuguées à l'indicatif. À l'appui de la thèse de la *Nacherstfähigkeit* des appréciatifs (et contre l'idée qu'il pourrait s'agir d'erreurs isolées de la part de journalistes écrivant mal), on peut citer quelques exemples tirés d'une recherche "sauvage" sur google.<sup>3</sup> L'orthographe et la ponctuation sont d'origine :

1. Fait qui ne semble relevé dans aucune section de la plateforme *Grammis*.

2. Aucun résultat non plus pour *hoffentlich* ni pour *zum Glück*.

3. Recherche : "gestern leider ist", le 8 août 2014. Le moteur annonce 40.000 résultats, mais seuls les 95 premiers sont affichés, les autres étant classés comme non-pertinents. Sur ces 95, 91 sont à cheval sur deux groupes verbaux, et les 4 autres sont des cas de *Nacherstposition*, reproduits ici.

- (4) Wir haben immer Pünktlich unsere Leistungen am letzten Werktag im Monat Morgens spätesten um 9 Uhr drauf gehabt. Gestern **leider** ist nichts gekommen. (Internet)<sup>4</sup>
- (5) Joa. War letztes Jahr auch schon ganz nett. Gestern **leider** ist der Stream dank Inetprobs etwas spät angefangen. Aber gibt ja noch das Vod. (Internet)<sup>5</sup>
- (6) Guten Tag Ich bin ein schtolzer besitzer eines LANCIA THESIS 2003 2,4 Diesel seit gestern **leider** ist die ganze menü sprache auf Italienisch um die sprache zu ändern wurde mir gesagt ich muss eine navigations cd haben diese habe ich leider nicht, habe sie beim kauf nicht bekommen könnte mir jemand villeicht hier helfen ?? Diese cd mit post senden wäre natürlich super !! (Internet)<sup>6</sup>
- (7) Gestern **leider** ist mir ein Missgeschick passiert. ich habe wohl eine falsche Datei von der Festplatte gelöscht. nach dem Wiedereinbau bekam ich eine Fehlermeldung. (Internet)<sup>7</sup>

Par souci de cohérence avec notre corpus de base, nous avons lancé une recherche dans les archives de *Deutschlandradio* en combinant des adverbes de temps et des modalisateurs.<sup>8</sup> On y trouve par exemple :

- (8) In Sachen Selbstvermarktung macht Ursula von der Leyen so schnell keiner etwas vor. Neuland hat sie betreten, Pionierarbeit geleistet, die am Anfang nicht ganz einfach war. Aber jetzt – **Gott sei Dank** – ist alles gut. Die Kinderkrankheiten sind behoben. Dank Ursula, der Furchtlosen. Nun können sich die armen Kinder also mittags über einen Teller mit warmem Essen beugen und sind bei Klassenfahrten nicht mehr ausgeschlossen. Können das Geigenspielen erlernen und Fußball im Verein spielen, weil die gütige Christdemokratin zehn Euro im Monat springen lässt. Eine schöne Heldengeschichte. Schade nur, dass sie mit der Realität so wenig zu tun hat. (DLF, 30 mars 2012)<sup>9</sup>
- (9) Wir sind natürlich nicht naiv. Natürlich kann es so weit kommen, dass bestimmte Ideen oder Diskurse in unserer Partei nicht mehr zusammenpassen. Und dann – **Gott sei Dank** - sind wir ja eine Demokratie, dann kann es sein, dass einige einen anderen Weg weitergehen wollen. (DLF 12 08 2012)<sup>10</sup>

Qu'en est-il maintenant des formes en *-erweise* ? Les résultats pour une recherche similaire (adverbe+appréciatif+forme fléchie d'un auxiliaire) sont très limités. Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue que les emplois en après-première place sont de toute façon marginaux pour toutes les formes concernées, et que l'échantillon d'occurrences de *bedauernswerterweise* dans n'importe quel corpus, fût-ce le non-corpus google, est beaucoup plus réduit que celui de *leider*. On ne trouve en tout cas pas de résultats dans DeReKo, ce qui nous contraint à nous tourner vers google, avec les difficultés de maniement que cela implique. Mais là, on trouve tout de même des résultats :<sup>11</sup>

- (10) Heute **erfreulicherweise** ist der Drill verboten.<sup>12</sup>
- (11) Für Sie **bedauerlicherweise** ist je aus den Plänen nicht das geworden, was erwartet

4. <http://hartz.info/index.php?topic=63378.0>

5. <http://www.readmore.de/forums/83-spiele/62-sonstiges/122610-pokmon-wm-2013>

6. Orthographe et ponctuation d'origine. Source : [http://www.viva-lancia.com/lancia\\_fora/search.php?99,author=14557,match\\_type=USER\\_ID,match\\_dates=0,-match\\_threads=0](http://www.viva-lancia.com/lancia_fora/search.php?99,author=14557,match_type=USER_ID,match_dates=0,-match_threads=0)

7. <http://www.festplattenrecorder.com/dvd/test-763.html>

8. À chaque fois, la date de consultation est le 9 août.

9. [http://www.deutschlandfunk.de/deprimierende-bilanz.720.de.html?dram:article\\_id=96891](http://www.deutschlandfunk.de/deprimierende-bilanz.720.de.html?dram:article_id=96891)

10. [http://www.deutschlandfunk.de/mutterland-der-arabellion.724.de.html?dram:article\\_id=216874](http://www.deutschlandfunk.de/mutterland-der-arabellion.724.de.html?dram:article_id=216874)

11. Les résultats sont beaucoup plus concluants pour *erstaunlicherweise*, mais nous préférons ne pas manier ce marqueur pour l'instant, pas plus que *hoffentlich*.

12. <https://www.yumpu.com/de/document/view/9416902/in-asien-asaro-verlag/43>, 10 août 2014

wurde.<sup>13</sup>

Les appréciatifs semblent donc clairement *nacherstfähig* : il est possible de les placer en après-première position sans qu'il s'agisse systématiquement d'une incise, même s'il convient de noter que cette structure est très peu fréquente. Reste maintenant à voir ce qu'il en est de leur valeur lorsqu'ils se trouvent à cet endroit.

### 7.1.2 Interprétation à l'exemple de *leider* ; problèmes de portée

Commençons par *leider*, pour lequel nous avons un nombre appréciable d'occurrences. La simple lecture des exemples en *gestern leider* montre qu'on a bien affaire à des topics contrastifs, puisqu'à chaque fois la journée d'hier s'oppose :

- à l'ordre antérieur : celui où l'on est fier (*schtolz* ?) de sa voiture qui ne pose pas de problèmes... jusqu'au jour de la panne ;
- à une autre portion de temps (*letztes Jahr*) et/ou aux jours correspondants dans des cycles réguliers. On se reportera par exemple au cas des chômeurs en fin de droit habitués à percevoir leur allocation le dernier jour ouvrable du mois et constatant que malheureusement (et on comprend ici l'emploi du marqueur...), cela n'a pas été le cas cette fois.

Les exemples où *leider* est entre virgules, donc vraisemblablement en incise, ne semblent d'ailleurs pas déroger à la règle : ainsi, *ohne Simsalabim, leider*, ouvre un énoncé qui s'insère dans un discours où l'on liste les réquisits du spectacle de prestidigitation ; en particulier, l'énoncé précédent se termine par *ohne Zauber-Tuch geht es eben nicht. Ohne Simsalabim, leider*, est construit par opposition à ce précédent énoncé, où se trouvent à la fois un indice syntaxique de congruence énonciative (le groupe prépositionnel en *ohne*) et bien sûr une convergence forte en termes de jugement de valeur. À première vue, ces exemples s'insèrent sans trop de difficulté dans ce que nous avons écrit de la *Nacherstellung*.

Pourtant, il convient de distinguer deux cas de figure, qui permettront de revenir brièvement sur le statut de la *Nacherstellung*, à la fois vis-à-vis des particules de focalisation et des incises. Le problème est en fait celui de la portée : qu'est-ce qui est déploré ici ? Dans *ohne Simsalabim, leider, hebt sich das Tuch wieder*, ce n'est pas le fait que le voile se lève, c'est l'absence d'abracadabra. Mais dans *gestern leider ist nichts gekommen*, c'est bien le fait que le virement n'ait pas eu lieu. À l'intérieur de la phrase, *gestern* a certes un rôle crucial, mais purement instrumental : la journée d'hier est importante car si l'allocation arrive, c'est ce jour-là ou jamais. Cela dit, la fonction la plus pertinente pour nous est bien sûr la fonction **textuelle** de *gestern*, qui est le pivot à partir duquel le nouveau point de vue est construit et opposé au précédent. Cela ne signifie pas que le sémantisme de *leider* s'applique de façon privilégiée à ce constituant-là ; c'est bien au contraire tout l'énoncé qui est déploré ; en d'autres termes, il n'y a pas de raison de traiter *gestern* comme le "foyer" d'un emploi de *leider* comme particule de focus. Il y a l'énoncé qui porte sur hier, et c'est l'énoncé du malheur ; cela ne serait pas nécessairement le cas des énoncés portant sur les autres jours ayant satisfait le prédicat "dernier jour ouvrable du mois" - au contraire, ceux-ci, pris en bloc, seraient justement les énoncés de la bonne nouvelle. En tout cas, ce phénomène donne raison à Métrich ou à Breindl quand ils écrivent qu'une assimilation des adverbiaux en *Nacherstellung* à des particules de focus sans autre forme de procès est intenable. Effectivement, les relations de portée entre l'adverbial et son constituant partenaire ne sont pas du même ordre que celles qui prévalent entre une particule de focus et l'élément focalisé.

13. repéré par reconnaissance optique le 10 août dans <http://kab.scopearchiv.ch/Data/6/D33265.pdf>

Dans l'immédiat, il nous faut commenter cette différence de portée entre les deux *leider*. Harsard des exemples ? Difficile à dire compte tenu de la taille de l'échantillonnage, mais il semble en tout cas que les quelques exemples où le constituant à l'initiale est effectivement dans la portée de *leider* soient tous des cas où l'appréciatif est entre virgules - sans que la réciproque soit vraie pour autant. On pourrait donc affirmer que l'après-première place n'est jamais ambiguë : c'est toujours un marquage qui vaut pour tout l'énoncé au moins, pas seulement le constituant initial. Les deux constituants associés dessinent ensemble une opposition entre deux ou plusieurs points de vue, mais ces deux constituants ne sont pas dans une relation d'association comme celle observée pour les particules de focus : ils sont "simplement" solidaires l'un de l'autre et portent ensemble sur tout l'énoncé, ou plutôt l'opération qui rend possible leur coalescence, la mise en contraste de plusieurs perspectives, porte sur l'énonciation dont l'énoncé est la trace. L'incise, elle, est structurellement ambiguë. Si l'incise est directement apposée au constituant, elle peut être l'équivalent d'un modifieur péripétrique à portée minimale. *A contrario*, l'appréciatif peut tout à fait être apposé au constituant *en tant que topic contrastif*, auquel cas il vient apporter un commentaire sur l'explicitation de la partialité du dire, d'une façon en tout point semblable à un marqueur en après-première position.<sup>14</sup>

Dernier point intéressant pour caractériser l'après-première place et qui ne pouvait pas être vérifié pour les perspectivaux à proprement parler : les appréciatifs peuvent aussi apparaître devant le constituant initial sans qu'il y ait détachement pour autant. Non seulement c'est possible, mais c'est en fait beaucoup plus fréquent qu'en après-première place. Aux 2 exemples contenant une suite <nom+leider+verbe> à l'indicatif, on opposera les 3 exemples pour la requête <Leider (majuscule) +article> et les 11 pour <Leider+préposition>. Sur ces 14 exemples, 4 sont "suspects" en ce sens ce que c'est un pan entier du GV, base verbale comprise, qui occupe le *Vorfeld*. On peut par conséquent envisager que *leider* ait migré avec lui. Dans les deux premiers exemples, ce mouvement général a certainement été facilité par le fait que l'on ait affaire à des idiomes, que nous indiquons en italiques :

- (12) **Leider** dem Schneemangel *zum Opfer gefallen* ist die Mitte Dezember in Savognin geplante Premiere in der Ski-Disziplin. (SOZ06/DEZ.0530)
- (13) **Leider** *ins Wasser gefallen* war die geplante Abendwanderung. (A98/FEB.10519)
- (14) **Leider** vom Aussterben bedroht ist das Innerstädtische Gwerbli. (A08/MAR.00346)
- (15) **Leider** aus privaten Gründen verhindert war Walter Schönecke aus Wahrenholz. (BRZ05/NOV.01223)

Les autres sont on ne peut plus clairs :

- (16) **Leider** das Gegenteil traf im Polittbüro zu. (HMP08/JUN.00566)
- (17) **Leider** ein wenig zu alt bin ich fürs Sternsingen. (RHZ07/JAN.03291)
- (18) **Leider** im umgekehrten Sinne verlieb die Meisterschaft der dritten Liga Damen. (A08/MAI.10002)
- (19) **Leider** zu oft kommen solche Raser, die andere Verkehrsteilnehmer in Gefahr bringen, ungestraft davon. (BRZ08/AUG.04289)
- (20) **Leider** bei Regenwetter erfolgte der Start in die Benefiz-Saison des FC Landtags. (BVZ07/MAI.01188)
- (21) **Leider** bei Regen ging das erste Saisonspiel des FC Landtag über die Bühne. (BVZ07/MAI.01377)

---

14. Historiquement, c'est peut-être d'ailleurs l'origine de cette dernière.

- (22) **Leider** zu Gunsten der Gegner ging das zweite Doppel mit Martin Bischofreiter und Simon Schörghofer aus. (NON07/MAI.19345)
- (23) **Leider** mit halbjähriger Verspätung besuchten wir im Rahmen unseres Abonnements mit einer Gruppe von 15 Personen eine Aufführung dieser Operette. (RHZ06/JUN.14437)
- (24) **Leider** *zum wirklich allerletzten Mal* mit dabei war das spitzzüngige "Tubäli" aus Netstal, ferner die feurig spritzende Löschwasserclique sowie die vier "Tropä-Chöpf" aus Niederurnen. (SOZ09/FEB.04471)
- (25) **Leider** *ohne ihre Spitzenleute* treten die Aktiven des Schwingerverbandes Rapperswil zum nur alle drei Jahre stattfindenden Anlass an. (SOZ09/OKT.02951)

Ces dix exemples partagent tous un même point commun pour ce qui est de la portée de *leider* : ici, c'est bien le constituant du *Vorfeld* qui est déploré. Il est donc le foyer de l'adverbial (cf. p.52). *Leider* est donc un modifieur périphérique du constituant à l'initiale, et il appartient au même groupe syntaxique, ce qui lève d'emblée l'hypothèse d'une polyoccupation. La comparaison avec les deux types d'apparition "tardive" de *leider* (incise et *Nacherstposition*) conduit à rapprocher la construction  $\langle leider + X + V2 \rangle$  des constructions en incise : ces deux constructions relèvent à chaque fois de l'appréciation du groupe partenaire et de lui seul. Par contre, l'après-première place se révèle un phénomène beaucoup plus complexe, puisque dans ces cas-là, *leider* caractérise axiologiquement l'ensemble du contenu propositionnel en tant que point de vue particulier, exactement comme lorsque l'appréciatif est seul dans le *Vorfeld* (l'*ouverture polonaise* de Zemb). La différence entre ces deux constructions à portée globale est que dans le cas de la *Nacherstposition*, le *Vorfeld* est occupé conjointement par l'appréciatif et par un topic contrastif servant à construire le point de perspective à partir duquel est élaboré le nouveau point de vue.

Dans le cas de *leider*, tout se passe comme si le marqueur positionnel présentait suffisamment de caractéristiques communes avec les perspectivaux pour accéder à une fonction qui leur est normalement dévolue, une hypothèse qui doit maintenant se confronter à une analyse sémantique. Pour ce faire, un détour par les modalisateurs s'impose.

## 7.2 Le problème des modalisateurs

L'analyse sémantique des modalisateurs doit intervenir dès maintenant, dans la mesure où elle a des implications pour la définition des deux classes, de leurs rapports respectifs et de leurs inventaires - ce dernier point devant être éclairci avant d'entreprendre l'étude d'occurrences. Pour commencer, voyons quelques exemples illustrant la situation des modalisateurs par rapport à l'après-première place. Le premier, trouvé sur internet, paraît aller totalement dans le sens de ce que nous disions à propos des questions de portée : en effet, le premier membre de l'énoncé, *dennoch*, n'est pas un constituant du contenu propositionnel, mais un mot du discours, vérifiant notamment la propriété de non-négibilité : on voit donc mal en quoi *vermutlich* pourrait réduire sa portée à ce membre.

- (26) Hi,  
danke für die Meldung und vielleicht ist man doch noch weitsichtig. Wobei ich aber auch glaube das man angst hat das auf Dauer das Volk mit der Politik der Stadt nicht zufrieden ist.  
Dennoch **vermutlich** ist erstmal nur die Politik dagegen und der Betrieb, der ja von selbigen zum Sparen gezwungen wird hat am Ende den Schwarzenpeter gezogen.

Vielleicht geht das ganze ja doch noch gut aus...<sup>15</sup>

À l'inverse, Cook (2014) présente des arguments solides pour traiter les modalisateurs antéposés au constituant principal du *Vorfeld* comme des modificateurs périphériques. Nous ne reviendrons donc pas sur ce point, et nous partirons du principe qu'il y a homologie entre le groupe *vermutlich* ("modalisateurs") et le groupe *leider* ("appréciatifs") dans la syntaxe du *Vorfeld*.

### 7.2.1 Problèmes d'inventaire

Il convient pour commencer de garder à l'esprit que la troisième classe des modalisateurs chez Pérennec, celle qui regroupe notamment *eigentlich*, *wirklich* et *tatsächlich*, a déjà été (au moins temporairement) séparée de ce groupe et rapprochée, bien que de façon problématique, des perspectivaux. Au terme de ce chapitre, nous reviendrons sur ce dernier point, car une fois isolé l'ensemble des marqueurs licites en après-première place, il nous faudra discuter de leurs points communs, de leurs différences, et revenir sur les subdivisions à l'intérieur de chaque groupe. Nous verrons à ce moment-là comment résoudre la question du rapport entre cette classe de perspectivaux assurément particulière et certains modalisateurs et/ou certains appréciatifs.

Ce point mis temporairement entre parenthèses, une révision de la définition et de l'inventaire proposés par Pérennec pour les modalisateurs semble indispensable si nous voulons poursuivre cette étude. Le problème est patent pour au moins deux formes : *hoffentlich* (appréciatif selon Pérennec, tout en participant semble-t-il de l'expression d'un doute) et *vielleicht* (qui ne serait pas un modalisateur pour Pérennec). Mais comme la détermination de l'inventaire n'est jamais neutre, c'est aussi une révision de la définition fonctionnelle que nous allons devoir envisager.

#### 7.2.1.1 *Vielleicht* et la quantification des possibles

Commençons par *vielleicht*. Pour Pérennec, la "réponse de Normand" n'est pas un modalisateur. On peut tenter de justifier cette position par la sémantique : attester la simple possibilité de p ne représente pas d'engagement sur la validité de p, même minimale, comme le ferait par exemple *vermutlich*. Si je dis que p est possible, je concède par là que non-p l'est aussi, et puisqu'il n'y a qu'une définition du possible, les deux propositions sont d'une certaine façon à parité : je ne m'engage nullement. Par contre, si je dis que selon moi, "on peut penser que p" (= *vermutlich p*), j'octroie à p un certain privilège par rapport à non-p, je le pose au centre de la scène énonciative et sollicite son acceptation par mon partenaire à titre conservatoire.

Reste qu'une telle lecture met en jeu la notion de prise en charge et donc soit la pragmatique (notions de *commitment* et de *Common Ground*), soit la sémantique énonciative (on parlera d'engagement et de scène énonciative) : dans un cas comme dans l'autre, il faut relever que c'est bien de p que j'ai parlé, pas de non-p. Certes, dans les termes de la sémantique vériconditionnelle, il n'y a pas de différence entre le verre à moitié plein et le verre à moitié vide. Mais point n'est besoin d'insister sur la différence bien réelle s'agissant de la construction du sens en discours entre l'énoncé de celui qui le voit à moitié plein et celui qui le voit à moitié vide. La question des conditions de vérité n'épuise évidemment pas la sémantique d'un énoncé, et la parité entre non-p et p de ce point de vue ne signifie pas l'équivalence de p et de non-p en discours. Pour le dire autrement : la réponse de Normand n'est certes pas un modalisateur, mais *vielleicht* n'est justement pas une réponse de Normand. Assurément, quand je dis *vielleicht p*,

15. <http://www.drehscheibe-online.de/foren/read.php?5,5204897>

je ne m'engage pas sur la validité de *p*, reste que c'est cette solution-là que je caractérise comme possible et que par conséquent je soumetts comme base pour la suite de l'énonciation. Énoncer, c'est choisir.

Un deuxième argument pour l'intégration de *vielleicht* au paradigme de *vermutlich* et *wahrscheinlich* est suggéré par l'idée même que *vermutlich* "en ferait plus" que *vielleicht*. Puisque cette classe de marqueurs épistémiques prend la forme d'une échelle ordonnée selon un principe de probabilité croissante, on peut tout simplement envisager que *vielleicht* soit le terme situé sous *vermutlich* dans le même paradigme. Dans ce cas, les stratégies lexicales de gradation fournissent l'occasion d'un test facile à construire, celui de l'enchaînement *vielleicht, sogar vermutlich...* un test facile à corroborer dans le DeReKo :

- (27) **Vielleicht, sogar vermutlich** hatten sich die Mitglieder des Kreistages auf einen ruhigen Beginn der jüngsten Sitzung eingestellt : Berichte aus den Beiräten für Behinderte und Senioren - hören wir"s uns mal an. Doch beide Referenten sollten deutliche Worte finden. (RHZ08/DEZ.08465)

En réalité, les choses sont un peu plus complexes, et si Pérennec a selon nous tort d'exclure *vielleicht* de la classe des modalisateurs de but en blanc, il n'en a pas moins raison de pointer du doigt une divergence sémantique réelle, qui a des implications grammaticales, en l'occurrence sur les types de phrases dans lesquelles les formes en question sont licites. Il est en effet difficile d'imaginer *vermutlich* dans une fausse question à valeur injonctive, alors que c'est monnaie courante pour *vielleicht*.

- (28) Könntest du mir **vielleicht** helfen ?  
 (29) ?? Könntest du mir **vermutlich** helfen ?  
 (30) ?? Könntest du mir **wahrscheinlich** helfen ?

Pour le dire autrement, *vermutlich* semble cantonné aux contextes proprement épistémiques, c'est-à-dire où l'engagement de l'énonciateur vis-à-vis la vérité de son propos serait en jeu, alors que *vielleicht* est licite dans des contextes où l'épistémique le dispute au déontique, ou en tout cas où la modalité ne se réduit pas à une affaire de subjectivité de l'énonciateur. Il est difficile d'aller beaucoup plus loin dans l'interprétation de ces exemples dans la mesure où ils mettent en jeu des phénomènes d'énonciation indirecte et de polyphonie assez complexes, puisque la question ici est clairement une fausse question, mais il n'en demeure pas moins que la différence de degré entre *vielleicht* et *vermutlich* est suffisamment forte pour produire des règles d'emploi différentes à l'intérieur d'un même type illocutoire.

### 7.2.1.2 *Hoffentlich* est-il un appréciatif ou un modalisateur ?

Le fait que *vielleicht* soit le seul "modalisateur" probabiliste à rester licite lorsque d'autres nuances modales tendent à prendre le pas sur l'épistémicité nous renvoie au fait que chez Pérennec, l'opposition entre modalisateurs et appréciatifs se réduit à l'opposition *épistémique* vs. *axiologique*, les autres traits avancés étant finalement variables d'une sous-classe à l'autre, et assez adventices.

C'est justement ce rôle de l'épistémicité qui nous semble devoir être discuté, en ce qu'il fournit à la fois le problème et la solution pour l'examen de *vielleicht*, comme pour celui de *hoffentlich*. D'une part, il faut observer que les modèles à première vue les plus performants pour décrire les marqueurs modaux des langues germaniques, ceux qui opèrent avec la notion de

monde possible (ou de situation possible) présupposent justement une notion de possible comme une sorte de donnée conceptuelle primitive irréductible et sous-déterminée entre épistémique, dynamique, déontique, boulique etc. Certains ont d'ailleurs proposé d'isoler une modalité première, "aléthique" ou "métaphysique", pour faire droit à cette notion commune irréductible du possible. Ne pourrait-on pas prêter cette valeur à *vielleicht*, ce qui expliquerait qu'il soit licite dans des contextes proscrivant l'épistémique "pur" tout en faisant souvent paradigme avec les marqueurs de celui-ci ? Si l'on quantifie sur les mondes possibles, on peut envisager que tout modalisateur contienne un *vielleicht*, qu'il bâtit sur *vielleicht* ; *vielleicht* serait alors le modalisateur zéro, radicalement sous-spécifié. Cela permettrait de construire entre lui et n'importe quel modalisateur une relation scalaire du type de celle vue plus haut. *Vielleicht* serait donc un modalisateur, mais un modalisateur à nul autre pareil... parce que subrepticement contenu dans tous les autres.

Le lien avec *hoffentlich* se fait via les interrogatives injonctives : si *vielleicht* est sous-spécifié et fonctionne comme embrayeur de modalisation, qu'est-ce qui nous oblige à nous restreindre à la modalité épistémique ? Pourquoi *vielleicht* n'aurait-il pas des "cousins" déontiques ou bouliques comme il peut en avoir d'épistémiques ? En ce cas, *hoffentlich* fait figure de candidat idéal. De fait, l'exemple suivant, outre qu'il présente une occurrence de *hoffentlich* en après-première position avec la portée que nous attendons, a bien une forte coloration "modalisatrice" :

- (31) Ich sage Ihnen das ganz ehrlich : Es ist eine monatliche Zitterpartie. Ich erlebe das jetzt schon seit einigen Monaten. Immer müssen wir so den 7., 8. eines Monats abwarten und dann **hoffentlich** ist die Ukraine in der Lage, auch ihre Gasrechnung zu bezahlen. (DLF 06 11 2009) <sup>16</sup>

Cela paraît logique : si j'espère que p, c'est bien que je n'en suis pas sûr.

Traiter *hoffentlich* comme un appréciatif, comme le fait Pérennec, implique de réduire ceux-ci à des adverbes axiologiques en les privant de leur autre trait le plus saillant, la factivité. En effet, Pérennec présente de prime abord la factivité comme un critère définitoire des appréciatifs. Ainsi, l'emploi de *leider* implique un engagement ferme sur le contenu dans sa portée, d'où le fait que le complexe formé par un appréciatif et les éléments dans sa portée ne puisse censément faire l'objet d'une modalisation épistémique ultérieure.

Que l'on prenne *leider*, *erfreulicherweise*, *zum Glück* ou *Gott sei Dank*, indépendamment donc des critères morphologiques ou de l'histoire de ces marqueurs, tous les appréciatifs traitent apparemment la validité du contenu propositionnel qu'ils prennent dans leur portée comme une présupposition. Cela n'a rien d'anodin mais correspond aux propriétés ontologiques des attitudes cognitives correspondant au sémantisme des appréciatifs : le regret, la satisfaction, la surprise ne sont possibles que dans l'hypothèse où l'état de fait jugé est réel. Cette propriété est illustrée par le comportement des verbes correspondants, qui sont factifs comme l'est aussi *savoir que*. Le parallèle n'est pas anodin : outre qu'il montre que la modalité axiologique (boulique/déontique) n'a pas l'apanage de la factivité, il montre que de même que derrière tous les modalisateurs de type *vermutlich*, il y pourrait y avoir un "juger possible que p", derrière tous les appréciatifs factifs, il pourrait bien y avoir un "savoir que p". Un appréciatif non-factif comme *hoffentlich*, si on persiste à en faire un appréciatif, prendrait comme objet un possible singulier et l'évaluerait sur la base de l'ensemble des situations possibles qu'une relation d'accessibilité de type boulique permet de construire. Dans une terminologie kratzérienne, il s'agirait d'un quantificateur boulique universel (il n'y a pas de monde qui soit à la fois tel que je le désire

16. [http://www.deutschlandfunk.de/die-energiesicherheit-von-europa-ist-unteilbar.694.de.html?dram:article\\_id=67793](http://www.deutschlandfunk.de/die-energiesicherheit-von-europa-ist-unteilbar.694.de.html?dram:article_id=67793)



et tel que le contenu dans la portée de *hoffentlich* y serait faux), mais sans engagement sur les autres ordres de réalité (il y a des mondes possibles où ce contenu n'est pas vrai, même s'ils ne correspondent pas à mes désirs). Qu'en est-il alors de *glücklicherweise* ou d'autres appréciatifs plus "canoniques" ? De la même manière, il s'agirait d'un quantificateur boulique universel, mais cette fois-ci avec engagement ontologique dans le monde réel.

### 7.2.1.3 L'espoir fait vivre : statut sémantique de la part d'incertitude inhérente à *hoffentlich*

Revenons au problème de la part d'incertitude irréductible dans *hoffentlich*. L'emploi de ce marqueur implique que je ne sois pas sûr de la validité future de p, en quoi je donne un indice sur mes opinions et croyances. On peut donc raisonnablement affirmer que cette non-factivité relève de la modalisation épistémique. Ce point nous renvoie à un dilemme classique, à savoir que toute assertion, comme toute question d'ailleurs, contient un trait "épistémique". D'aucuns (Zaefferer 2001, Truckenbrodt 2006) ont même pu décrire ces deux actes de langage comme des opérations déontiques sur de l'épistémique dès lors qu'il s'agirait de négocier avec l'autre l'expansion du *Common Ground*. À bien des égards, l'épistémicité devient redondante avec la notion de prise en charge ; définir des modalisateurs de type *wahrscheinlich* comme "affaiblissant le degré de prise en charge de l'énoncé", c'est aller dans cette direction, qui est aussi celle assumée par Givón (1994). Encore faut-il s'entendre sur ce que l'on appelle épistémique ; et sur ce point, les choses se compliquent singulièrement.

Force est de constater que *hoffentlich*, *wahrscheinlich* et *anscheinend* ne sont pas "épistémiques" de la même manière ; seuls les deux derniers mettent véritablement en jeu la solidarité de l'énonciateur avec son énoncé, via l'introduction d'un doute propre à l'énonciateur, d'un hiatus dans son appropriation du contenu. En outre, l'un nous renvoie à un calcul de probabilités, et l'autre à un hiatus entre l'expérience des sens et le verdict de l'entendement. Pour sa part, *hoffentlich* sert à exprimer un jugement de valeur, que nous avons rattaché à la modalité boulique, sur un événement qui est par ailleurs contingent. Derrière l'écran terminologique, nous pourrions donc bien avoir affaire à deux ordres de modalité légèrement différents. Pour aborder ce débat, c'est à Lyons que nous nous en remettons tout d'abord. Dans le volume 2 de sa *Sémantique* (Lyons 1977), celui-ci oppose en effet épistémique subjectif et épistémique objectif. Seul l'épistémique subjectif est véritablement placé sous le signe du JE et dévolu au marquage des procédures par lesquelles un sujet en arrive à se solidariser d'un contenu en son nom propre, tandis que l'épistémique objectif correspondrait au signalement d'une impossibilité "logique" de statuer contre la validité la proposition.<sup>17</sup> Eu égard au flottement terminologique lié à la notion d'épistémique objectif dans ses rapports à l'épistémique subjectif et à l'aléthique,<sup>18</sup> nous retiendrons le choix de vocabulaire de Guentchéva & Landaburu (2007) qui utilisent "épistémologique" pour ce qui ressemble fort à l'"épistémique subjectif" de Lyons, ne serait-ce que parce

17. "Objective modalization differs from subjective modalization, the very essence of which is to express the speaker's reservations about giving an unqualified, or categorical, "I-say-so" to the factuality of the proposition embedded in his utterance. Subjectively modalized statements (if indeed they can be properly called statements) are statements of opinion, or hearsay, or tentative inference, rather than statements of fact ; and they are reported as such." (Lyons 1977, 799).

18. Dans le chapitre qu'il consacre à cette question, Lyons reconnaît lui-même que si les frontières entre le possible aléthique, c'est-à-dire le "logiquement possible", et le possible épistémique subjectif (ce dont je me fais une idée personnelle) sont intuitivement assez claires, la différence entre le possible épistémique objectif et chacun des deux précédents l'est beaucoup moins, tant et si bien qu'on pourrait aussi bien défendre son rapprochement avec l'un qu'avec l'autre. C'est sans doute la raison pour laquelle la littérature sur les modalités, y compris la littérature fonctionnaliste ouverte au propos de Lyons, s'est ensuite largement détournée de la notion d'"épistémique objectif" et a assimilé épistémicité et caractérisation par le sujet de son état de savoir individuel - réduisant ainsi l'épistémique à l'"épistémique subjectif".

que cette macro-catégorie est organisée autour des phénomènes "d'énonciation médiatisée", par laquelle on marque que l'information avancée n'est endossée que sur la base de la bonne foi finalement accordée à une source tierce qui peut être, classiquement : le discours d'autrui<sup>19</sup> ; une perception sensorielle insuffisante<sup>20</sup> ; un calcul de probabilité. Le lecteur aura reconnu les notions évoquées par Lyons pour illustrer l'épistémique subjectif, qui sont aussi celles pertinentes pour l'analyse de formes comme *angeblich*, *anscheinend*, *wahrscheinlich*, *vermutlich*... mais aussi *bekanntlich*. Ces notions, par contre, ne sont pas opératoires pour *hoffentlich*. L'existence d'une part de doute dans le signifié de *hoffentlich* ne nous semble donc pas justifier un rattachement au domaine des perspectivaux "épistémologiques" : on a affaire à un perspectival "axiologique" (domaine des modalités déontique et boulique).

Mais à côté de cette opposition entre "épistémologique" et "axiologique" court une ligne de partage d'ordre aléthique (ou "épistémique objectif", selon la compréhension que l'on a des catégories de Lyons) opposant les perspectivaux factifs et les perspectivaux non-factifs. *Hoffentlich* est ainsi un perspectival axiologique non-factif, là où *leider* est axiologique factif et *vermutlich*, épistémologique non-factif. Pour l'instant, nous avons donc un tableau à double entrée : *factif / non-factif* et *épistémologique / non-épistémologique* ; Les modalisateurs par excellence sont les formes présentant les traits [- factif, + épistémologique] et les appréciatifs, les formes factives-axiologiques. Dans ce tableau, la distinction pérennecienne entre modalisateurs et appréciatifs correspondrait approximativement à la ligne de partage entre épistémologique et axiologique.

•	factif	non-factif
épistémologique	bekanntlich (?)	angeblich/anscheinend/vermutlich etc.
axiologique	leider/erfreulicherweise	hoffentlich

*Lecture : hoffentlich s'emploie pour des contextes sans garantie de la factualité de p, et évalue p à l'aune des états possibles*<sup>21</sup> construits selon une relation non épistémologique (en l'occurrence : boulique). Les colonnes correspondent au statut de p ; les lignes, à la relation d'accessibilité permettant de construire l'ensemble d'états possibles qui va être parcouru pour p.

### Bilan provisoire sur les "modalisateurs"

Nous parlerons donc de *perspectivaux épistémologiques* pour les adverbiaux de type *wahrscheinlich*, *vermutlich* etc... mais justement pas pour *vielleicht*, puisque son sémantisme semble effectivement, Pérennec avait raison sur ce point, ne pas être une affaire de distance mentale entre un sujet et un contenu. *Vielleicht* atteste de la plausibilité d'un état de fait, ce que nous avons tenté d'isoler sous le nom de modalité aléthique. Cette dernière modalité n'est elle-même guère définie avec davantage de précision que nous ne l'avons fait. Du même coup, nous pouvons constater que notre définition de l'aléthique est parfaitement compatible avec l'"épistémique objectif" de Lyons. Là où lui tranche le dilemme de rattachement de l'épistémique objectif en en faisant le double de l'épistémique subjectif, nous allons donc en faire un simple avatar de l'expression de la plausibilité logique dès lors qu'elle se fonde sur un minimum de savoir

19. De façon assez incroyable lorsqu'on sait que tant Jakobson que Lazard ont défini cette catégorie parallèlement sur la base d'un tiroir verbal spécialisé dans le marquage du discours rapporté, il semble qu'aucun germaniste n'ait explicitement proposé de traiter le subjonctif 1 comme un médiatif (à la manière du persan selon Lazard) ou un évidentiel (comme en bulgare chez Jakobson).

20. Comme le relève Aikhenvald (2004), dans les langues où la catégorie, qu'elle baptise alors "évidentiel" à la suite de Jakobson, est obligatoire, l'origine sensorielle éventuelle est marquée, qu'elle soit suffisante ou pas ; mais dans les langues d'Europe, le médiatif est spécialisé dans le marquage d'un savoir plus ou moins indirect ou reconstruit ; c'est ce qui fait que la terminologie française de Lazard est sans doute plus justifiée pour "nos" langues, où ce qui est mis en jeu est bien la *médiateté* du savoir.

21. C'est le grain d'aléthique présent dans tout sémantisme modal, cf. les développements précédents.

antérieur, ce qui en contexte n'est guère étonnant.<sup>22</sup> Nous allons donc écarter le terme *épistémique* autant que possible, au profit d'ÉPISTÉMOLOGIQUE, dont le lien avec la médiativité sera commenté plus bas, pour le pôle "subjectif" lié (pour dire les choses de façon simplifiée) au degré de solidarité mentale de l'énonciateur avec son point de vue et à la notion de doute, et d'ALÉTHIQUE pour ce qui est de l'assertion de la plausibilité intrinsèque et (onto)logique d'un état de fait.

Dans ce qui précède, nous avons opté pour une conception de l'épistémicité très ouverte aux phénomènes de médiativité (Lazard 1999, Guentchéva & Landaburu 2007), puisque nous avons choisi de reprendre la définition que donne Lyons de "l'épistémique subjectif". Si l'on suit cette ligne de pensée, comment traiter le calcul de la probabilité pour un prédicat d'être vrai, marqué par *wahrscheinlich*, *sicherlich*, etc., dont nous avons dit qu'il ne relève pas d'une présentation de la plausibilité "objective"? Si nous regardons les grands types de modalisateurs, nous voyons qu'ils correspondent à une modulation du doute ou de la certitude (type *vermutlich*), à une origine de seconde main de l'information (type *angeblich*) ou à un témoignage des sens auquel on accorde plus ou moins crédit (type *anscheinend*). Cela nous renvoie effectivement aux trois grands types de "source" isolés par exemple par Aikhenvald (2004). Dans ce cas, le pôle "probabiliste" serait à rapprocher de la notion d'inférentialité, c'est-à-dire au marquage de l'information comme produit de conjectures et/ou d'inférences sur la base d'un savoir préalable qui lui serait étayé ou totalement admis.

### 7.2.2 Autour des marqueurs épistémologiques factifs

Si l'on maintient une séparation entre modalité aléthique (critère +FACT/-FACT) et épistémologique, la modalité aléthique remplit une fonction d' "embrayage modal" sous-spécifiée : elle nous indique si l'on se situe dans le domaine du factuel ou du non-factuel, avant de laisser la place à une caractérisation subjective, qui peut être soit épistémologique, soit axiologique. Cela implique de reconnaître que la modalisation se fait en deux temps clairement distincts qui correspondent aux deux entrées du tableau vu plus haut : un temps "objectif" correspondant à la modalité aléthique (+FACT/-FACT) et un temps de "subjectivation", qui peut être axiologique (et passe alors par l'emploi d'échelles bouliques ou déontiques) ou bien épistémologique (qui permet l'emploi d'échelles inférentielles, reportatives ou perceptuelles). Du même coup, il peut être intéressant de s'intéresser à la case que nous avons négligée jusqu'à présent, celle des perspectivaux à la fois factifs et épistémologiques.

Mais à quoi peut ressembler "l'épistémologisation" d'un contenu certain? N'est-il pas contradictoire pour un énonciateur d'affirmer qu'un énoncé est objectivement vrai tout en prenant ses distances vis-à-vis de la croyance en son contenu? Le fait est que cette contradiction tombe si l'on ne définit pas le "traitement épistémologique" par l'affaiblissement de la prise en charge, comme le font les approches centrées sur la "modalisation épistémique" mais que l'on place la notion de médiativité à la base de ce domaine (c'est le choix de Guentchéva & Landaburu 2007). Dans ce cas, l'évaluation du degré de probabilité, angle d'attaque généralement privilégié dans

---

22. À la lecture du chapitre de Lyons, les raisons pour ces choix différents s'éclairent si l'on tient compte de l'arrière-plan disciplinaire de son travail par opposition au genre d'études où nous nous inscrivons : Lyons est fondamentalement un logicien de tendance formaliste et dont les travaux sont grandement influencés par sa connaissance encyclopédique de l'histoire de la logique occidentale : la modalité aléthique, c'est le possible des logiciens médiévaux lecteurs d'Aristote, et de Leibniz ; la modalité épistémique, c'est le possible de Prior ; à outils d'analyse différents, objets légèrement différents et donc branches différentes de la logique modale, d'où aussi des problèmes de périmètre. Notre travail est un travail de linguistique dans une langue donnée et construit en débat avec les concepts de la linguistique générale. À cela s'ajoute que Lyons travaille essentiellement sur les différentes interprétations possibles des verbes modaux, qui ne jouent aucun rôle dans la présente étude.

les recherches francophones sur la "modalisation" (cf. Pérennec 2002 ou Métrich et al. 2002), devient un cas particulier d'inférentialité, c'est-à-dire du marquage de l'origine de la prise en charge non dans une expérience directe incontestable, mais dans un calcul logique.

Le traitement épistémologique s'apparente à une comparaison entre une information et les autres données disponibles relatives au même ensemble de phénomènes : quelque chose peut être vrai et totalement en phase avec les données disponibles, sur un plan inférentiel (c'est vrai, et comment aurait-il pu en être autrement logiquement?), sur un plan reportatif (c'est vrai, d'ailleurs tout le monde le dit), ou sur le plan de l'expérience immédiate (c'est vrai, et empiriquement manifeste). Mais le contenu peut également être vrai tout en contredisant les données dont on dispose dans ces mêmes domaines (c'est vrai quand bien même rien ne le laissait présager / on m'avait assuré du contraire / ce n'était pas mon impression première).

Dans la première catégorie (co-orientation entre le contenu et d'autres données épistémiques), nous trouvons au moins une forme par cas de figure décrit, dans l'ordre : *selbstverständlich* (inférentialité), *bekanntlich* (reportativité), *natürlich* (données empiriques concrètes).

Le second cas de figure impose de mobiliser une catégorie supplémentaire, observée depuis Lazard et reprise par Scott DeLancey (DeLancey 1997, DeLancey 2001) ou Pottier (discussion générale chez Lazard 1999) : c'est celle de mirativité, le rapport épistémique qui s'instaure entre un contenu vrai et un sujet pensant pris en défaut par ce contenu vrai - intuitivement, c'est l'expression de la surprise (Olbertz, 2012). Le cas de figure du hiatus entre une évaluation aléthique et son arrière-plan épistémologique serait donc par exemple celui de l'allemand *erstaunlicherweise*. Notons que dans notre tableau, cela implique un positionnement de *erstaunlicherweise* en opposition totale avec *hoffentlich* : *erstaunlicherweise* est [+FACT, + EPIST] et *hoffentlich* est [-FACT, - EPIST]. Que l'on construise l'opposition entre modalisateurs et appréciatifs selon l'un ou l'autre critère, les deux formes doivent donc forcément appartenir à deux catégories différentes... ce qui n'est pas le cas dans les descriptions les plus orthodoxes, qui en font deux appréciatifs. Ainsi, chez Pérennec, *hoffentlich* est un appréciatif de type *leider*, et *erstaunlicherweise*, en toute rigueur, devrait appartenir aux appréciatifs en *-erweise* (Pérennec, 2002, 57-58). Signalons, pour finir par là où nous avons commencé, que *erstaunlicherweise* se prête très bien à une construction en après-première place, peut-être à cause de son sémantisme qui épouse bien la valeur d'un topic contrastif, puisque la même recherche que pour *erfreulicherweise* et *bedauerlicherweise* donne ces résultats (avec ou sans virgule) :

- (32) Wenn der Krieg in Syrien so weitergeht, erwarten Analysten eine Aufsplitterung des Landes, ein ernstes Terrorabwehrproblem und sehr ernste Schwierigkeiten wegen chemischer Waffen. Dennoch, **erstaunlicherweise**, haben die USA noch nicht zu einer klaren Reaktion gefunden. (Wiener Zeitung, 30.01.2013)<sup>23</sup>
- (33) Letzte Nacht hat er nochmal gespuckt und heute **erstaunlicherweise** ist gar nichts passiert, er ist entspannt und frisst (keine riesengrossen Port. aber er frisst) und er behält es bei sich... (Katzenforum Bubastis)<sup>24</sup>
- (34) Neben diesem forcierten randomisierten button mashing-Hydroxybutandisäure mokiert es einhundertmal jawohl Spielprinzipien, die ein planvolles schnelles Brennpunkten atrophisch wasserärmer Eingabetasten verlangen. Dies war zusehends bei vielen Grundrechenart-Urinalen der 80er und frühen 90er der Brauch. Auch heute **erstaunlicherweise** sind viele Grünkohl mit Blechscheren und Spielanteilen durchsetzt, die

23. [http://www.wienerzeitung.at/meinungen/kommentare/520246\\_Wie-Obamas-Strategie-gegen-Al-Kaida-2.0-aussieht.html](http://www.wienerzeitung.at/meinungen/kommentare/520246_Wie-Obamas-Strategie-gegen-Al-Kaida-2.0-aussieht.html), 10 août 2014

24. <http://www.katzenforum-bubastis.de/endokrine-erkrankungen-f37/sdu-bei-emil-t1290.html>, 10 août 2014

also ein schneller Brennpunkten eines oder sehr antizipativer, sommers jetzt atrophisch falsifizierte Aktionsknöpfe benötigen. (Sepedia)<sup>25</sup>

- (35) HP übernahm bekanntlich Compaq! Jetzt tauchten die Anteile logischerweise in den HP Büchern auf. Und jetzt **erstaunlicherweise** will HP mehr Anteile haben. (User-Forum, finanzen.at)<sup>26</sup>
- (36) Abends habe ich nicht immer, aber immerhin recht oft das Bedürfnis nach Gedudel aus meine Boxen. Extrem diszipliniert-strukturverfolgend höre ich aber auch dann selten zu :schaem :<sup>27</sup>. Trotzdem - **erstaunlicherweise** - ist mir die eine oder andere Komposition über diese suboptimale Art des Kennenlernens enorm wichtig geworden! (Capriccio Kulturforum)<sup>28</sup>

## 7.3 Syntaxe (1) : Les perspectivaux modaux non-factifs en après-première place

Nous avons déjà dit un mot des problèmes de portée à propos du groupe *leider*. Ces problèmes se posent de façon plus délicate encore pour les autres groupes. Cette section sera donc consacrée à une discussion des rapports d'incidence et de portée des adverbiaux modaux, avec une attention particulière portée aux phénomènes d'après-première place. Il semble en effet qu'une différence doive être faite entre les marqueurs [+FACT, -EPIST] et autres. Tant sur DeReKo que dans une recherche plus vague sur internet, il est très difficile de trouver des exemples de formes [-FACT] en incise entre *Vorfeld* et verbe conjugué. Nous n'en avons ainsi trouvé qu'un sur DeReKo, et il est significatif qu'il mette en jeu *ohne Zweifel*, donc un marqueur de forme non-adverbiale... et de sens originel factif :

- (37) Dort würde nun Heinrich sein eigenes Reich schaffen, ganz anders als das Reich Friedrichs, und das würde so auch gut sein. Aber darüber, **ohne Zweifel**, waren sich die Vettern fremder geworden (BRZ05/DEZ.12963)

### 7.3.1 Hoffentlich

Une recherche sur des sites de journaux non pris en compte dans le DeReKo nous donne toutefois des résultats tangibles pour *hoffentlich*, qui fonctionne clairement comme *leider*.

**hoffentlich**  $p =_{DEF}$  dans une situation donnée, il y a un inventaire de possibilités P (p, non-p) ; p est vrai dans tous les possibles auxquels me donne accès la relation boulique, ce qui n'est *a priori* pas le cas de non-p.

**portée globale** : c'est tout l'énoncé qui est représentatif d'un point de vue vrai dans toutes les situations possibles auxquelles j'accède par voie boulique.

- (38) **Hoffentlich** geht das später an der Kasse ein bisschen schneller. (SZ, 30 juil. 2014)<sup>29</sup>

25. [http://www.sepedia.info/de/DgA/41935/Rechtsterrorismus\\_Luftlinien\\_Technik.html](http://www.sepedia.info/de/DgA/41935/Rechtsterrorismus_Luftlinien_Technik.html), 10 août 2014

26. [http://forum.finanzen.at/forum/CMGI\\_jetzt\\_wirds\\_interessant-t180456](http://forum.finanzen.at/forum/CMGI_jetzt_wirds_interessant-t180456), 10 août

27. smiley

28. <http://www.capriccio-kulturforum.de/musik-erfahren/1661-mein-tag-mit-musik/>, 10 août 2014

29. <http://www.sueddeutsche.de/leben/kolumne-er-sagt-sie-sagt-willst-du-uns-vergiften-1.2061201-2>

**constitution d'un foyer** : la disjonction modale porte sur le constituant partenaire.

- (39) Gegessen wird **hoffentlich** später.<sup>30</sup>

**Après-première place** :

- (40) Später **hoffentlich** werden sich die Sachen anders gestalten, denn ich soll ja dem Papa eine Stütze sein. (H. Bußmann)<sup>31</sup>

Cet exemple montre bien que *hoffentlich* en après-première place n'a pas (en tout cas pas nécessairement) de foyer comme ce serait le cas pour une "particule de focus". Le circonstant *später* désigne ici le cadre temporel susceptible de vérifier le prédicat principal, et ce qui est espéré, c'est bien la validité de ce prédicat, peu importe en un sens quand (et en un sens, le plus tôt sera le mieux), exactement comme dans *gestern leider*, *gestern* désignait la portion de temps caractéristique du prédicat principal, donc le pivot indiquant ce qui fait l'unicité du point de vue s'agissant de sa validité, tandis que *leider* indiquait ce qui en faisait l'unicité "subjective", en identifiant le point de vue relatif à hier au point de vue du malheur. *A contrario*, ici et comme souvent, le point de vue du lendemain est celui de l'espoir. *Mutatis mutandis*, on serait même tenté de gloser par : *Hoffentlich werden sich die Sachen später anders gestalten*, ou bien par *Später werden sich die Sachen hoffentlich anders gestalten*.<sup>32</sup> Il n'est guère difficile de produire d'autres exemples comparables. Les deux premiers, en particulier, se prêtent très difficilement à une interprétation où seul le constituant initial servirait de base d'incidence à *hoffentlich*, dans la mesure où il s'agit de *dann* et où il s'agit à chaque fois de dépeindre une situation que l'énonciateur appelle de ses vœux et dont *dann* marque simplement un préalable qui idéalement serait superflu.

- (41) Deswegen darf diese Diskussion nicht zu Ende sein, es sei denn, die Garde derjenigen, die bisher gemeint haben, das spiele keine Rolle, was sie abkassieren, wird plötzlich vernünftig. Dann **hoffentlich** stirbt die Debatte auch wieder. (DRK, 12 12 2007)<sup>33</sup>
- (42) Erst wenn auffliegt, woran ich eigentlich dank Snowdon auch glaube, dass die komplette Kommunikation des Regierungsviertels abgeschnorchelt wurde... erst dann wird das Ganze explodieren. Dann **hoffentlich** ist das Alles für Friedrich, Pofalla und Co. kein Neuland mehr. (Spiegel Online Forum)<sup>34</sup>
- (43) Morgen **hoffentlich** werden Sie sich vorgestellt werden. Meine Weisungen werden Ihnen durch den Theaterläufer zugehen. (Karl May, *Der verlorene Sohn oder Der Fürst des Elends*. Contexte : propos d'un directeur de théâtre à une danseuse nouvelle venue, qui a demandé à voir l'intendant ; sich est employé ici pour *einander*).
- (44) Mein Ego ist fuer heut erst mal befriedigt und morgen **hoffentlich** wird der Physische Teil auch erledigt.....(Internet)<sup>35</sup>

30. Commentaire du journal *20 minutes* suisse à une photo où des lions s'approchent d'un peu trop près d'un de leurs soignants. <http://www.20min.ch/digital/dossier/clips/story/25511335> - daté du 15 mars 2011)

31. Ich habe mich vor nichts im Leben gefürchtet, 2012 :52

32. En réalité, ces mouvements ne seraient pas neutres pour la portée de *hoffentlich*, loin de là ; mais l'interprétation d'ensemble de l'énoncé nous semble suffisamment constante pour que l'on puisse écarter l'hypothèse, dans l'une ou l'autre des ces variantes, y compris l'exemple authentique, de la constitution d'un foyer.

33. [http://www.deutschlandradiokultur.de/edzard-reuter-das-sind-unertraegliche-dimensionen.-1008.de.html?dram:article\\_id=161526](http://www.deutschlandradiokultur.de/edzard-reuter-das-sind-unertraegliche-dimensionen.-1008.de.html?dram:article_id=161526)

34. <http://www.spiegel.de/forum/netzwelt/nsa-spaehskandal-so-funktionieren-die-abhoeranlagen-us-botschaften-thread-104478-1.html>

35. Orthographe d'origine. Source : <http://www.chefkoch.de/forum/2,22,522198/Hilfe-wo-bekomme-ich-morgen-am-6-5-5-Kisten-deutsches-Bier-auf-Mallorca.html>, dernière consultation le 23 avril 2016.

- (45) Das freut mich sehr ! Ja, morgen **hoffentlich** werde ich noch ein Video drehen. (Internet)<sup>36</sup>

### 7.3.2 Un problème avec l'interprétation des modaux épistémologiques en après-première position

Nous avons déjà vu que les premiers éléments de topologie des modaux épistémologiques vont dans le sens d'un rapprochement avec *leider*. En particulier, l'existence d'emplois où les relations de portée sont celles d'un perspectival en après-première place (portée sur l'énoncé entier, pas de constitution d'un foyer) semble attestée, bien que très marginalement. Rappelons ici un exemple à la fois décisif et unique :

- (46) Hi,  
danke für die Meldung und vielleicht ist man doch noch weitsichtig. Wobei ich aber auch glaube das man angst hat das auf Dauer das Volk mit der Politik der Stadt nicht zufrieden ist.  
Dennoch **vermutlich** ist erstmal nur die Politik dagegen und der Betrieb, der ja von selbigen zum Sparen gezwungen wird hat am Ende den Schwarzenpeter gezogen.  
Vielleicht geht das ganze ja doch noch gut aus...<sup>37</sup>

Toutefois, dans le détail, nous ne pouvons nous satisfaire d'un *hapax*, et le grand nombre de cas potentiellement litigieux impose une discussion plus serrée. En effet, on trouve des exemples qui ressemblent beaucoup à des cas de *Nacherstellung* mais où l'on serait effectivement tenté de lire l'adverbial comme un modifieur périphérique du constituant initial. C'est ainsi le cas de la séquence suivante, repérée dans le DeReKo :

- (47) Nicht alle "Volksgenossen" im Reich machten sich freilich Gedanken darüber. In ihrer Mehrheit **vermutlich** zogen sie es vor, davon einfach nichts wissen zu wollen. Ein "weit verbreiteter Mangel an Neugier", den Bajohr nur lakonisch konstatiert, jedoch nicht gleichsetzt mit Zustimmung zum Massenmord : Der Holocaust lasse sich "nicht unmittelbar aus einem allgemeinen Mordkonsens der deutschen Gesellschaft ableiten". (M06/DEZ.97450)

Dans cet exemple, l'opposition quantitative entre les *Mitläufer* et les opposants est bien l'enjeu central des deux premiers énoncés, et ce qui est modalisé comme une opinion vraisemblable, c'est vraisemblablement bien *in ihrer Mehrheit*. Ce que dit l'énoncé, c'est que les opposants n'étaient pas nombreux, et que ceux qui ont choisi de fermer les yeux étaient beaucoup plus vraisemblablement la majorité que toute autre proportion : le groupe *in ihrer Mehrheit* a plus de chances d'être vrai que *nur ausnahmsweise*, par exemple. Or c'est bien ce que veut dire *vermutlich*, qui s'associe à une hypothèse non seulement plausible, mais préférée.<sup>38</sup> Donc, celui-ci serait un modifieur périphérique.

Sur internet, on trouve l'exemple suivant, qui paraît aller dans le même sens :

- (48) Der von klaren Linien und Kanten einer technisch orientierten Formensprache sowie der Neuinterpretation typischer Corsa-Designlemente bestimmte optische Auftritt signalisiert bereits auf den ersten Blick, was das Ziel der Opel-Designer war : Der Corsa sollte ein Corsa bleiben, aber noch erwachsener werden. Das **sicherlich** ist den Opel-Designern im Grundsatz gelungen, wenn es auch kritisch anzumerken gilt, dass der

36. <https://www.rockcrawler.de/index.php/Thread/12402-Mitsubishi-Pajero/?pageNo=11&s=c2f754755-1d717cb5f9c19782c7646451944b09f>, dernière consultation 23 avril 2016

37. L'orthographe est d'origine... Source : <http://www.drehscheibe-online.de/foren/read.php?5,5204897>

38. cf. l'enchaînement *vielleicht, sogar vermutlich*.

Neue beispielsweise von hinten eine Ähnlichkeit zum Fiat Punto wegen der hochgesetzten Heckleuchten sowie zu neueren VW-Modellen wegen des im Stoßfänger integrierten Kennzeichens nicht zu verleugnen mag.<sup>39</sup>

Les designers d'Opel s'étaient fixé un certain nombre d'objectifs. Lesquels ont-ils réussi à atteindre ? "Sûrement celui-là" - par contre, les autres, c'est nettement moins sûr.... Une telle interprétation de cet exemple ferait bel et bien de *vermutlich* ce que Pérennec considérerait comme une particule de focalisation et que nous désignons pour l'instant du terme plus neutre de modifieur périphérique, mais avec la même lecture : *vermutlich* porte sur *das* par opposition au reste. C'est donc bien d'une certaine façon le choix paradigmatique du constituant qui fait l'objet d'un commentaire. De même que *in ihrer Mehrheit vermutlich* suggère *und wohl nicht nur ausnahmsweise, das sicherlich* implique *und der Rest wohl nicht so sicherlich*.

Même si le pseudo-test de l'équivalence sémantique (quoi que cela veuille dire) est toujours dangereux, on peut comparer avec les exemples construits suivants :

- (49) Nicht alle "Volksgenossen" im Reich machten sich freilich Gedanken darüber. In ihrer Mehrheit zogen sie es **vermutlich** vor, davon einfach nichts wissen zu wollen.

Ici, effectivement, *und wohl nicht nur ausnahmsweise* ne peut pas être considéré comme faisant partie du propos. Chacun est bien sûr libre de comprendre la phrase ainsi, ou de se faire la remarque, mais l'effet paradigmatique du *vermutlich* postposé est bel et bien perdu.<sup>40</sup> Ce *vermutlich* fonctionnerait donc bien, sur le principe en tout cas, comme un adverbial paradigmatique. Il en va de même pour l'exemple suivant - on peut toujours prêter au locuteur une intention concessive qui réintroduirait la disjonction, on y est d'ailleurs invité par la suite de la phrase, mais on ne peut pas dire que "der Rest der Arbeit aber wohl nicht so sicherlich" soit sous-entendu de la même manière.

- (50) Der von klaren Linien und Kanten einer technisch orientierten Formensprache sowie der Neuinterpretation typischer Corsa-Designelemente bestimmte optische Auftritt signalisiert bereits auf den ersten Blick, was das Ziel der Opel-Designer war : Der Corsa sollte ein Corsa bleiben, aber noch erwachsener werden. Das ist **sicherlich** den Opel-Designern im Grundsatz gelungen, wenn es auch kritisch anzumerken gilt, dass der Neue beispielsweise von hinten eine Ähnlichkeit zum Fiat Punto wegen der hochgesetzten Heckleuchten sowie zu neueren VW-Modellen wegen des im Stoßfänger integrierten Kennzeichens nicht zu verleugnen mag.

Mais la chose est-elle si simple ? N'aurait-on pas incidemment modifié une deuxième variable en changeant l'ordre des mots, à savoir la variable prosodique ? La chose est en effet nettement plus compliquée si l'on maintient sur *das* un accent paradigmatique, puisqu'on semble retrouver l'effet initial.

- (51) Der von klaren Linien und Kanten einer technisch orientierten Formensprache sowie der Neuinterpretation typischer Corsa-Designelemente bestimmte optische Auftritt signalisiert bereits auf den ersten Blick, was das Ziel der Opel-Designer war : Der Corsa sollte ein Corsa bleiben, aber noch erwachsener werden. DAS<sub>H\*%</sub> ist **sicherlich** den Opel-Designern im Grundsatz gelungen.

Il n'en demeure pas moins que cet argument ne fait qu'apporter de l'eau au moulin de la thèse "focalisante", puisque la réapparition d'un rapport de portée entre un adverbial disjonctif et

39. <http://www.autokiste.de/psg/archiv/a.htm?id=0129>

40. Il n'en irait sans doute pas de même pour *Vermutlich zogen sie es in ihrer Mehrheit vor, etc.*



un constituant non-adjacent dès lors que ce dernier porte l'accent contrastif est un phénomène caractéristique de la focalisation (cf., parmi de nombreux autres, Jackendoff 1972, König 1991, Sudhoff 2010, et pour l'application à l'après-première position Breindl 2011). En général, ce phénomène est interprété comme un mouvement de l'élément topicalisé en-dehors de son groupe d'accueil, où il était indubitablement dans la portée syntaxique de la particule. On peut en fait "sauver les phénomènes" dès lors que l'on pose que *sicherlich* prend de toute façon (au minimum) le prédicat verbal (Zemb : rhème) dans son domaine. Dans ces conditions, la disjonction originale prend la forme suivante : *DAS (= das vs. nicht das) ist ihnen gelungen* ; le point de vue selon lequel ils sont arrivés à faire cela (= *das ist ihnen gelungen*) est fortement probable (= *sicherlich*). Cela suggère ensuite que les points de vue disjoints, identifiés par l'accent paradigmatissant comme relatifs aux "autres aspects du problème", *nicht das*, pourraient bien ne pas être vrais : on obtient le même effet de sens que dans l'exemple trouvé en ligne, à savoir "le reste, par contre, pourrait bien ne pas être une si grande réussite".

Une lecture "globale", où l'adverbial prend dans sa portée ce qui se trouve à sa **droite**, est donc au moins *a priori* tenable. Venons-en à l'exemple où *das* est séparé de *sicherlich*, sans accent de contraste : il n'y a plus de disjonction du tout, d'où la perte de l'implication. L'adverbial *sicherlich* fonctionne comme le font le plus souvent les modalisateurs, il travaille la connexion de l'univers-de-discours au prédicat verbal (c'est la théorie zembienne du "champ stratégique") : soit x "cela", pour x, le prédicat "gelungen" est vraisemblablement vérifié. Troisième variante, celle avec un accent contrastif : on obtient exactement la même structure sémantique que dans le premier cas. La proposition à portée globale donne donc les mêmes prédictions que la lecture "focalisante". Donc, en réalité, l'hypothèse selon laquelle le modalisateur en après-première position prend le prédicat verbal dans son domaine d'incidence semble pouvoir être maintenue, puisque celle-ci donnerait les mêmes résultats en termes d'effets de sens que l'hypothèse d'une focalisation.

Or, au vu de l'existence d'exemples de type *dennoch vermutlich* (cf. *supra*), la proposition "portée globale sans constitution de foyer" présente un certain avantage théorique. Il n'en demeure pas moins qu'il ne s'agit que d'un scénario possible, dont nous avons tenté de montrer qu'il était tenable, mais qui est loin d'emporter la conviction sans appel du linguiste. Ce point a ceci d'intéressant qu'il place les marqueurs épistémologiques non-factifs dans le voisinage des perspectivaux comme *eigentlich* ou *tatsächlich*, pour lesquels les résultats obtenus sont également contradictoires. Cette proximité nous semble due à un effet de sens commun aux deux groupes. Chacun à sa manière, ils viennent moduler la validité du contenu asserté du strict point de vue de la correspondance entre le dit et l'état du monde. Ce sont, pour reprendre l'idée de Pérennec, des modulateurs d'assertion. Leur apparition à un endroit quelconque de l'énoncé a un effet immédiat sur la validité de celui-ci dans son ensemble. La réduction de cet effet à un seul constituant en cas de focalisation forte d'un constituant rhématique représente elle-même un "effet secondaire" de la captation du poids informationnel de l'énoncé par le constituant focalisé<sup>41</sup>. À la base, le domaine sémantique d'un modulateur d'assertion est au moins égal à l'information assertée, c'est-à-dire au rhème. Au demeurant, cela ne signifie pas que la portée exacte de *sicherlich* soit la même dans toutes configurations : il pourrait bien s'agir du point de vue entier en cas de topic contrastif avec emploi de l'adverbial en après-première place, et du seul rhème quand le modal est dans le *Mittelfeld*.

---

41. On se reportera sur ce point à la partie III.

## 7.4 Syntaxe (2) : Peut-on distinguer des sous-classes d'adverbiaux modaux selon des phénomènes de portée relative ?

### 7.4.1 Phénomènes de portée relative : deux hypothèses en présence

L'un des arguments avancés pour distinguer modalisateurs et appréciatifs est d'ordre topologique : dans le *Mittelfeld*, les appréciatifs précéderaient toujours les modalisateurs. Ainsi, Pérennec écrit "l'appréciatif précède toujours le modalisateur sur la chaîne parlée" (Pérennec, 2002, 50).<sup>42</sup> Il faut toutefois observer que comme d'habitude lorsqu'on oppose en bloc modalisateurs et appréciatifs, on superpose deux traits sémantiques qui n'en sont pas moins distincts (et doivent être tenus séparés dans l'analyse lexicale) : +/- FACT (le plan aléthique ou "métaphysique") et +/- EPIST (plan de la relation d'accessibilité). L'analyse des faits d'ordre dit simplement :

$$[+FACT, -EPIST] > [-FACT, +EPIST]$$

où  $x > y$  se lit *x est réalisé avant y*. Au vu de l'analyse proposée, on peut être tenté de décomposer cette règle en deux :

$$\begin{aligned} +FACT &> -FACT \\ -EPIST &> +EPIST \end{aligned}$$

Il faut donc examiner ces deux règles séparément ; il sera toujours temps ensuite d'essayer de déterminer une hiérarchie entre elles si elles devaient être vraies toutes les deux. Pour ce faire, il nous faut comparer les données pour des marqueurs ne s'opposant que par le trait en cause ; nous utiliserons notamment *hoffentlich*, qui, en étant [-FACT, -EPIST], se prête bien à la comparaison tant avec le groupe *leider* qu'avec le groupe *vermutlich*.

### 7.4.2 Hypothèse FACT

Selon cette hypothèse, les règles de positionnement des adverbes modaux sont corrélées à la règle suivante :

$$+FACT > -FACT.$$

On devrait donc avoir ... *zum Glück hoffentlich* ... et non ... *hoffentlich zum Glück*... sauf lorsque *hoffentlich* et *zum Glück* sont dans une relation où l'un serait un modifieur périphérique de l'autre (par exemple, quand p est quelque chose dont on espère qu'il faille se féliciter, ou dont on se félicite de pouvoir l'espérer).

---

42. Cela dit, on peut signaler que ni Bresson ni Schanen et Confais n'écrivent quoi que ce soit sur les combinaisons d'adverbes modaux, tandis que ces questions de positions font l'objet de nombreuses remarques de Pérennec, parfois trop catégoriques, mais effectivement révélatrices de tendances, comme lorsqu'il écrit que seuls les appréciatifs peuvent être employés en incise. Bresson (2001) consacre plusieurs pages très intéressantes et construites dans une perspective onomasiologique à ces questions (341-346) ; il travaille avec un trinôme entre modalité épistémique (type *vermutlich*, où il inclut expressément *vielleicht*), modalité indirecte (type *angeblich*) et modalité appréciative (type *leider*, où il fait figurer *hoffentlich*) et considère que les trois sous-classes ont toutes les mêmes propriétés syntaxiques, mais il n'évoque pas leurs combinaisons.

Malheureusement, ni ces deux requêtes ni celles équivalentes avec *Gott sei Dank* ou *erfreulicherweise* à la place de *zum Glück* ne donnent de résultat dans le DeReKo. Il nous faut donc une fois de plus nous tourner vers google. La requête *ist Gott sei Dank hoffentlich* dont 11 résultats dont 3 pertinents.

- (52) Das Kind ist **Gott sei Dank hoffentlich** gesund auf der Welt, aber es geht um die Geburt der Mutter.<sup>43</sup>
- (53) Nee, es ist schon schlimm, aber der Winter ist **Gott sei Dank hoffentlich** vorbei!<sup>44</sup>
- (54) .aber dass er mir mangelnde kompetenz unterstellt hat, das ist eine beleidigung...aber der Typus : "Ist denn kein Mann hier?!?!?" ist **gott sei dank hoffentlich** eh bald ausgestorben..!<sup>45</sup>

Pour la suite des résultats, nous donnerons le nombre de résultats pertinents triés à la main, et entre parenthèses le nombre d'occurrences trouvées à l'aveugle par google, qui peut avoir son intérêt, en ce que même les cas d'incises, qui constituent le gros des résultats exclus, peuvent être en partie révélateurs de préférences de placement.

*hat Gott sei dank hoffentlich* : 1 (2)

- (55) Das Steigen hat **Gott sei Dank hoffentlich** für länger ein Ende.<sup>46</sup>

*wird zum Glück hoffentlich* : 3 (18)

- (56) Jaja.. die ZVS ist eh ein Riesenscheiss.. wird **zum Glück hoffentlich** bald komplett abgeschafft..<sup>47</sup>
- (57) dann brauche ich natürlich finanzielle unterstützung von meinen eltern. aber das wird **zum glück hoffentlich** nie ein problem sein da sie den hund auch sehr lieben und einsehen dass ich eben noch nicht voll verdienend bin<sup>48</sup>
- (58) Das ist aber wirklich ein Einzelstück und wird **zum Glück hoffentlich** niemals mehr wiederholt :<sup>49</sup>

*ist zum Glück hoffentlich* : 9 (18) ; en voici cinq, pris au hasard :

- (59) Lektüre zum Wegfressen. Die Problematik ist **zum Glück hoffentlich** selten.<sup>50</sup>
- (60) Das Problem im defensiven Mittelfeld ist **zum Glück hoffentlich** nur ein kleines und vorübergehend :<sup>51</sup>
- (61) Und eigentlich könnte man gerade wieder anfangen. Aber dafür ist **zum Glück hoffentlich** das Wetter zu gut und man genießt die Zeit bei der Arbeit im Garten.<sup>52</sup>
- (62) War vorher "nur" bei einem Händler als Vorführwagen angemeldet ; da ist **zum Glück hoffentlich** keiner beim Ausleihen auf die Nordschleife gefahren ; -)<sup>53</sup>

43. <http://meinegeburt.blog.de/2014/07/28/kaiserschnitt-immer-kaiserschnitt-interview-18982742/>

44. <http://www.myheimat.de/neustadt-am-ruebenberge/freizeit/der-rodelspass-fand-ein-abruptes-ende-d213033.html>

45. <https://nb-no.facebook.com/DingeDieEinAkustikerNichtSagt/posts/508040972606007>

46. <http://www.patchofheaven.de/western/index.php?nav=4&id=4>

47. <http://www.mzee.com/forum/showthread.php?t=70044&page=7>

48. <http://www.wuff-online.com/forum/archive/index.php?t=38177.html>

49. <http://www.7-forum.com/forum/4/absolutes-einzelstueck-7533.html>

50. [http://elisabethliest.blogspot.fr/2014\\_08\\_01\\_archive.html](http://elisabethliest.blogspot.fr/2014_08_01_archive.html)

51. <http://www.fussball-forum.de/viewtopic.php?p=319298>

52. <http://www.heddesheimblog.de/01/%E2%80%9Eputzen-macht-gluecklich%E2%80%9C/16756.html>

53. <http://www.zroadster.com/forum/index.php?threads/neues-m-coupe.70243/>

- (63) Der Blaue war wahrscheinlich mein Lieblingsnachbar. Der ist **zum Glück hoffentlich** nicht hier!!<sup>54</sup>

*hat zum Glück hoffentlich* : 3 (11)

- (64) Nur das Management hat **zum Glück hoffentlich** ein etwas differenzierteres Fan Verständnis und auch anhand des REALEN Feedbacks, wenn also die Fans zu Jasmin persönlich hingehen und sie dort was fragen etc.<sup>55</sup>
- (65) ich hatte vor ein paar tagen auch auf einmal die unbemerkte einwahl der 0190872833. der warner hat **zum glück hoffentlich** abgeblockt.<sup>56</sup>
- (66) Aber natürlich hast du vollkommen Recht, das ist wirklich eine Frage des Geschmacks - und da hat **zum Glück hoffentlich** jeder einen eigenen.<sup>57</sup>

Les requêtes en sens inverse donnent encore moins de résultats, conformément aux prédictions de l'hypothèse FACT.

*ist hoffentlich Gott sei Dank* : 0 (0)

*hat hoffentlich Gott sei Dank* : 1 résultat :

- (67) Hallo, habe gestern auch so eine Mail bekommen und blöderweise versucht den Anhang zu öffnen, was aber nicht geklappt hat, **hoffentlich Gott sei Dank**. Weiß jemand was passiert wenn es bei dem Versuch bleibt.<sup>58</sup>

Indépendamment ou non du fait qu'il s'agisse d'une extraposition, on peut raisonnablement penser que *hoffentlich* est ici un modifieur du seul *Gott sei Dank*. Il est question d'un mail contenant un virus informatique ; le locuteur veut précisément savoir si son ordinateur est menacé sachant que la pièce jointe suspecte ne s'est justement pas ouverte : *hoffentlich zum Glück* se comprend selon moi comme "je touche du bois" en français : j'espère qu'il n'est pas prématuré de qualifier cet événement d'heureux. On a donc affaire à un rapport de portée exclusive sur le marqueur appréciatif, ce qui fait que cette occurrence peut raisonnablement être exclue et le total ramené à 0.

*hat hoffentlich zum Glück* : 0

*ist hoffentlich zum Glück* : 2 (5)

- (68) naja ist **hoffentlich zum glück** nicht mehr lang.<sup>59</sup>
- (69) Ich bin nicht unfehlbar, koche nur mit Wasser und betreibe es als "Hobby", der große Meister M.Frick glaubt aber schon, und ist **hoffentlich zum Glück** aber nicht Immun gegen Strafe wenn die schuld bewiesen und er verurteilt wird.<sup>60</sup>

*wird hoffentlich zum Glück* : 0

*Synthèse* :

54. <http://dodge-forum.eu/viewtopic.php?f=5&t=11329&start=660>

55. <http://f3.webmart.de/f.cfm?id=2057576&r=threadview&t=1484361&pg=1>

56. <http://board.superscripte.de/viewtopic.php?t=2837>

57. <http://rx8forum.de/index.php/Thread/35252-Toyosports-mal-anders/?pageNo=2>

58. <http://www.gutefrage.net/frage/bigstring-mail>

59. <http://www.germanscooterforum.de/topic/189027-wg-geschichten-allerlei/>

60. <http://forum.finanzen.net/forum/ist-t377537?page=73>

•	$+fact > -fact$	$-fact > +fact$
ist, Gott sei Dank	3	0
hat, Gott sei Dank	1	0
wird, zum Glück	3	0
ist, zum Glück	9	2
hat, zum Glück	3	0
TOTAL	19	2

À chaque fois, les échantillons sont petits. On constate par ailleurs que le principe n'est pas sans exception. Mais dans l'ensemble, ces résultats sommaires suggèrent une préférence pour  $+fact > -fact$ , à relation d'accessibilité identique (axiologique, en l'occurrence boulique). La corrélation est tout sauf absolue, mais elle existerait donc en tant que tendance.

### 7.4.3 Hypothèse EPIST

Selon cette hypothèse, le critère régissant les relations d'ordre entre adverbiaux modaux est  $-epist > +epist$ . Dans ces conditions, on devrait avoir *hoffentlich wahrscheinlich* et non *wahrscheinlich hoffentlich*, toujours sous cette réserve des emplois à portée restreinte. Ici, COSMAS II trouve quelques occurrences dans le DeReKo. Malheureusement, ces résultats démentent la prédiction. On trouve ainsi :

- (70) Dann würden wir **wahrscheinlich hoffentlich** weiter die Autos einsetzen.  
(NUN01/JUL.00637)
- (71) Das wurde dann schwammig formuliert, lesen Sie das bitte nach, das Gesetz liegt Ihnen **wahrscheinlich hoffentlich** vor. (PMV/W06.00018 )
- (72) Ihr kriegt's **wahrscheinlich hoffentlich** irgendwann die Rechnung präsentiert. (PNO/W17.00028)

Par contre, que la requête *hoffentlich wahrscheinlich* ne donne aucun résultat dans le corpus W (avant même tout tri manuel). *Vermutlich hoffentlich* ne donne aucun résultat résistant à l'analyse. *Hoffentlich vermutlich...* non plus. Le DEREKO ne permet donc pas de se prononcer sur une quelconque règle d'ordre. Si l'on passe sur google, que trouve-t-on ? Pour *hoffentlich vermutlich*, 3000 résultats sont indiqués. Après tri manuel des 200 premiers, 9 sont directement pertinents :

- (73) Dann wäre endlich Schluss mit der Querfinanzierung durch Privatpatienten und - was noch wichtiger wäre - es würden sich **hoffentlich vermutlich** genügend Patienten finden, die durch Widersprüche gegen undurchsichtige Rechnungen für eindeutiger Definitionen und geringere Interpretationsspielräume der einzelnen Positionen der Gebührenordnung sorgen würden.<sup>62</sup>
- (74) auch wenn keine Diagnose so gestellt werden kann, so beruhigt mich zumindest, dass der Buckel nicht so ausgeprägt zu sein scheint, wenn du ihn kaum wahrnimmst. Zumindest eine Operation wird dann ja **hoffentlich vermutlich** nicht nötig sein.<sup>63</sup>
- (75) Der Cardreader wird **hoffentlich vermutlich** auch nur so 1 Watt brauchen sonst müsste er schon recht warm werden.<sup>64</sup>

61. Le corpus PNO n'est pas journalistique, il correspond aux minutes du *Landtag* de Basse-Autriche, d'où aussi sans doute le *s* post-verbal à la 2e personne du pluriel, fréquent en allemand d'Autriche.

62. <http://www.aerzteblatt.de/forum/82205>

63. <http://www.skoliose-info-forum.de/viewtopic.php?f=5&t=29624>

64. <http://www.meisterkuehler.de/forum/stromspar-messtechnik-allgemein/13191-info-vergleich-wirkungsgrad-tischnetzteil-dc-dc-wandlern-z-b-fuer-pico-psu.html>

- (76) das problem mit dem umgang bleibt. energieknappheit hier können die leute in afrika locker aussitzen. da ist nix zu verlieren. gemeinschaftlichkeit , wie du sie **hoffentlich vermutlich** meinst, haben die afrikaner vom derzeitigen wirtschaftssystem bislang nicht erfahren und ihre erwartungshaltung wird gering bleiben.<sup>65</sup>
- (77) An einem Energieerzeuger in "Bürgerhand" glaubt **hoffentlich vermutlich** eh niemand, ... sowas funktioniert wenn, dann eh nur in kleinen Kommunen.<sup>66</sup>
- (78) Eine prima Vorstellung, die nehme ich, haha. Aber hier wird es eine Aufpasserin geben, die mich **hoffentlich vermutlich** am Stuhl festketten wird, um den spontanen Fluchtreflex zu unterbinden. ...<sup>67</sup>
- (79) Daheim hab ich einen LCD 37Zoller, da habe ich so ein Problem dann **hoffentlich vermutlich** nicht..<sup>68</sup>
- (80) Die Feuerwehr mit mehr als 45 Einsatzkräften löschte das Feuer und belüftete das gesamte Gebäude, so dass **hoffentlich vermutlich** alle Bewohner noch am Abend wieder in ihre Wohnung zurückkehren können.<sup>69</sup>
- (81) werde sobald ich wieder zeit habe am ende der woche **hoffentlich vermutlich** nochmal testen<sup>70</sup>

Encore faut-il relever que ces deux derniers exemples sont douteux, car dans le premier cas on peut très bien interpréter *hoffentlich* comme modifieur du groupe verbal et *vermutlich* comme modifieur du groupe nominal, et dans le second, *hoffentlich* comme modifieur du groupe prépositionnel et *vermutlich* comme modifieur du groupe verbal.

Pour *vermutlich hoffentlich*, google annonce 24000 résultats. Sur les 200 premiers, 6 sont pertinents.

- (82) WerderBremen : Wir treffen uns heute Mittag mit Fin Bartels!Ihr könnt mit *fragfin* ab sofort auch Fragen an ihn stellen.Wir lassen die von Fin beantworten!  
ng-mfka : wo siehst du deine Rolle in der Mannschaft ? *fragfin*  
werderbremen : hab mit Robin Dutt gesprochen. Werde **vermutlich hoffentlich** über die Außen zum Zuge kommen !<sup>71</sup>
- (83) ein kampfkunst schüler der viel geld und zeit investiert hat bekommt auf so einer prüfung nicht nur das gefühl etwas zu können, nein er kriegt es schriftlich. und wer etwas schon bestätigt bekommen hat, kommt **vermutlich hoffentlich** gar nicht auf die idee die effektivität auf der strasse zu überprüfen.<sup>72</sup>
- (84) Nun habe ich Bedenken, dass ich mir eine Salmonellenkolonie auf der Terrasse und im Garten gezüchtet habe und traue mich weder, das Zeug anzufassen, um es zu entsorgen, noch die Terrasse und den Garten zu betreten, was **vermutlich hoffentlich** übertrieben ist.<sup>73</sup>
- (85) Und für die meisten Teilnehmer hat diese Zeit vieles verändert. Prägende Erlebnisse liegen hinter den Passagieren - die sie **vermutlich hoffentlich** niemals in der Realität

65. <http://peteke.wordpress.com/2007/12/11/afrikabild/>

66. <http://www.w123-forum.net/phorum/read.php?1,1451641,1451688>

67. <http://buchstabensuppe.blogger.de/search?q=hah&start=30>

68. <http://www.bluray-disc.de/forum/hilfe-und-support/21737-blue-ray-ohne-farbe.html>

69. <http://www.landeszeitung.de/blog/lokales/125456-kaltenmoor-kellerbrand-hochhaus>

70. <http://www.rc-heli.de/board/showthread.php?t=209843&page=9> , ponctuation originale.

71. Twitter WerderBremen, 5 juin 2014. URL : <https://twitter.com/werderbremen/status/474490121677332480>

72. <http://www.wt4um.de/forum/viewtopic.php?p=84867&sid=c38c51a5c475ecbb8705fcfaf2920698>

73. <http://www.was-wir-essen.de/forum/index.php/forum/showExpMessage/id/42599/page1/13/searchstring/+forumId/3>

erleben werden.<sup>74</sup>

- (86) Ebenso wissen wir dann **vermutlich hoffentlich** mehr über den momentan zu befürchtenden weiteren dramatischen Anstieg der Rohstoffpreise, und damit einhergehend über die Entwicklung bei den Betriebskosten der Immobilien.<sup>75</sup>
- (87) Bezüglich der gekauften Apps wird **vermutlich hoffentlich** bald der folgende Punkt des Survival Kits näher ausgeführt.<sup>76</sup>

Le dernier exemple présente lui aussi un problème de portée et peut être exclu par prudence, ce qui nous donne 5 résultats fiables pour *vermutlich hoffentlich* et 7 pour *hoffentlich vermutlich*, à chaque fois sur un échantillon de 200, sachant que google trouve davantage de résultats bruts pour *vermutlich hoffentlich* que pour *hoffentlich vermutlich*. Sans entrer dans des spéculations statistiques, on peut d'ores et déjà noter que les deux constructions sont possibles.<sup>77</sup>

*Hoffentlich wahrscheinlich* donne 8000 résultats dans google. Sur les 200 premiers, 9 semblent pertinents. Mais à l'examen, il semble bien que *hoffentlich* fonctionne presque toujours comme un modificateur périphérique de *wahrscheinlich* : ce qui est à espérer, ce n'est pas le fait probable que p, c'est "que p soit probable".

- (88) A : ich weiß das stefan das weiß, aber der wird wohl kaum in so kurzer zeit wieder auf die gute seite wechseln und darum wissen auch damon und elena nichts davon.  
B : nee, aber am ende dieser staffel **hoffentlich wahrscheinlich**, damit damon und elena die dolche alle ziehen können ;) vielleicht wechselt stefan noch nicht wieder die seiten, sondern wird zum doppelagenten...<sup>78</sup>

Précisons qu'il s'agit d'un extrait de forum où des fans d'une série TV échangent leurs pronostics sur la suite de l'histoire. Il semble clair qu'ici, B déclare espérer ne pas se tromper quand elle dit que p, et non pas espérer que p, qui serait par ailleurs et de toute façon probable, se réalise. Il en va vraisemblablement de même dans l'exemple suivant :

- (89) Neben dem riesigen Russland haben (im letzten Dez. glaube ich) auch Weißrussland und Kasachstan den Import von Robbenfellen verboten. Ob wir ein Ende - wenigstens in Kanada - noch erleben ? Die Jüngeren unter uns **hoffentlich wahrscheinlich** !<sup>79</sup>

Le cas est un peu plus tangent dans l'exemple suivant, mais nous privilégions là encore une lecture où c'est *wahrscheinlich* seul qui est modifié par *hoffentlich* :

- (90) lol bald Vorstellungsgespräch, das **hoffentlich wahrscheinlich** gut ausfällt, weil ich den Job echt brauche :smiley :<sup>80</sup>
- (91) "schonmal Bock mehr, aber egal" : Wie man sich **hoffentlich wahrscheinlich** denken kann, fehlt hier natürlich ein "keinen" vor "Bock"...<sup>81</sup>

74. <http://www.austrianwings.info/2013/09/brace-for-impact-notwasserungs-training-fuer-passagiere/>

75. Oliver Everling, Olaf Jahn, Elisabeth Kammermeier (éd.), *Rating Von Einzelhandelsimmobilien : Qualität, Potenziale und Risiken sicher bewerten*. Springer, 2009. p. 201 (trouvé sur google books)

76. <http://forum.nexave.de/index.php/Thread/42795-webos-Survival-Kit/>

77. Si l'on veut à tout prix faire une différence, il semble même qu'un écart très léger de fréquence à la faveur de *vermutlich hoffentlich* apparaisse, sous réserve d'une représentativité non-contrôlée et de la taille de l'échantillon. Nous ne nous aventurerons donc pas sur ce terrain. Notons tout de même qu'un tel écart de fréquence correspondrait à un privilège pour  $+epist > -epist$ , ce qui va contre l'hypothèse de départ, contre également l'idée que *hoffentlich* serait un appréciatif selon la définition classique du terme, mais dans le sens des résultats trouvés dans Dereko pour la paire *hoffentlich / wahrscheinlich*.

78. <http://www.vampirediaries-news.de/index.php/vampire-diaries-die-ursprunglichen-spoiler-esther/>

79. <http://www.naturwelt.org/tierschutz/robbenjagd/>

80. <http://forums.d2jsp.org/topic.php?t=25328094&f=149&o=19140>

81. <http://www.spin.de/forum/msg-archive/3/2011/09/414713?page=6>

Ici, le fait de portée semble relativement clair. En français, ce *hoffentlich* serait sans doute rendu par *j'ose espérer* : le locuteur espère que les lecteurs auront corrigé, plus précisément il espère que cette correction n'est pas seulement possible, mais aussi probable. Le cas suivant peut laisser plus perplexe, mais nous avons tendance à l'interpréter comme un cas de portée de *wahrscheinlich* restreinte à *hoffentlich*, auquel il est associé dans l'incise (il y aurait donc postposition de *wahrscheinlich* à la forme dans sa portée).

- (92) Von Januar bis nun war ich nämlich hauptsächlich mit meiner kleinen Tochter Julie beschäftigt. Nun hat mich langsam - aber **hoffentlich wahrscheinlich** - der Alltag wieder.<sup>82</sup>

Plusieurs cas semblent indécidables :

- (93) btw : Im Sommer bin ich **hoffentlich wahrscheinlich** in Apulien...ann wink ich aber mindestens mal rüber zu Dir!<sup>83</sup>
- (94) Okay, dann mach ich das lieber jetzt schonmal, damit ich das dann nicht vergesse. Sehen uns dann **hoffentlich wahrscheinlich** am Samstag, dann kann ich dir meine Adresse ja jetzt auch schonmal geben.<sup>84</sup>

Enfin, quelques cas ne semblent effectivement pouvoir relever que d'une portée de *hoffentlich* sur le complexe formé par *wahrscheinlich* et un prédicat :

- (95) Da entsteht halt bei mir der naja **hoffentlich wahrscheinlich unbegründete** Eindruck das die gar nix gemacht haben, das die meine Q von Stellplatz A nach Stellplatz B schieben und dann anrufen ich kann die wieder abholen.<sup>85</sup>
- (96) Sodala, also man kann durchaus über nen PDA via IRDA SMS verschicken ich nehme auch an Emails. Ne Dial Up Funktion gibt es demnach **hoffentlich wahrscheinlich** auch.<sup>86</sup>

Dans l'ensemble, on peut donc penser qu'une combinaison *hoffentlich wahrscheinlich* où l'un n'est pas le modifieur périphérique de l'autre est un phénomène rare, mais attesté (4 occurrences plausibles).

Venons-en à *wahrscheinlich hoffentlich*. Ici, google trouve 36900 résultats. Sur les 200 premiers, seuls quatre sont pertinents, mais ils ne posent aucun problème de portée (les cas de portée minimale de l'un des adverbes sur l'autre semblent ici totalement réglés par la ponctuation).

- (97) Ich denke mal das dieser verschraubt ist, aber **wahrscheinlich hoffentlich** ohne Bohrlöcher um diese Monster rückstandslos zu entfernen!<sup>87</sup>
- (98) Es geht um einige Skills, wo ich mir nicht wirklich nach dem PB sicher bin, welche ich nun wirklich nehmen sollte. Da wir **wahrscheinlich hoffentlich** bald die HA's bekommen werden, werden wir wahrscheinlich auch wieder einen kostenlosen Reskill bekommen.<sup>88</sup>

82. <http://www.dr-robben-coaching.de/download/2010-04-Infobrief-Zeitmanagement.pdf?PHPSESSID=48d2dc8af8220b9cb4a1c6eed282e709>

83. <http://www.studis-online.de/Fragen-Brett/read.php?110,179832,page=4>

84. <http://www.austauschschueler.de/phpBB/viewtopic.php?f=63&t=17671&start=615>

85. <http://www.netbiker.de/foren/thema/71880/>

86. <http://www.umtslink.at/3g-forum/archive/index.php/t-21235.html>

87. <http://www.r75.info/modules.php?name=Forums&file=viewtopic&p=52425&highlight=>

88. <http://board.de.elsword.gameforge.com/board7-archive/board20-archiv-spiel/board78-archiv-fragen-und-antworten/85236-rune-slayer-skillentscheidungen/>



- (99) Ich glaube, dass mit den Altenbürenern bringt nichts. Trotz Unterstützung; die Ü 40 habens nicht drauf, kläglich ausgeschieden .....und haben **wahrscheinlich hoffentlich** trotzdem Karneval gefeiert. Vielleicht können sie wenigstens das.<sup>89</sup>
- (100) Kennzeichnung aller eindeutig wahlberechtigten Personen in der Spalte Bearbeitungsvermerk ; das sind die Personen, bei denen man schon "auf den ersten Blick" erkennen kann : ist wahlberechtigt. Das wird **wahrscheinlich hoffentlich** bei 90% oder mehr aller Mitarbeiter möglich sein.<sup>90</sup>

On peut donc arriver à la conclusion que sur un échantillon de taille identique (200 occurrences repérées aveuglément par google), on arrive à des résultats similaires, avec 4 résultats sûrs ou plausibles par combinaison. Comme pour *vermutlich*, il ne semble donc pas que le facteur [+/- EPIST] joue un rôle détectable dans les règles de placement de ces adverbes.

•	$-EPIST > +EPIST$	$+EPIST > -EPIST$
DEREKO : wahrscheinlich	0	3
DEREKO :vermutlich	0	0
google ; wahrscheinlich	4	4
google ; vermutlich	7	5
TOTAL	11	12

Le trait [+/- fact] semble donc de très loin le plus pertinent dans la détermination de l'ordre relatif des adverbiaux modaux. Cette hypothèse est confortée par le fait que s'il fallait à tout prix chercher une tendance dans les résultats de google, au vu des chiffres bruts, elle serait sans doute légèrement en faveur de *hoffentlich* > *vermutlich*, mais de *wahrscheinlich* > *hoffentlich*. En effet, les adverbes épistémologiques testés, *vermutlich* et *wahrscheinlich*, sont le signe d'un jugement en faveur d'une probabilité inégalement haute, et même si on se trouve au niveau épistémologique, cela peut également être considéré comme non-neutre sur le plan aléthique, en tirant plus ou moins le contenu vers le pôle *+fact*. Par contre, *hoffentlich* n'indique de probabilité haute que dans l'ordre de la volonté, qui n'a pas d'impact sur le calcul aléthique, lequel reste donc dans des parages proches de la moyenne : *hoffentlich* et *vermutlich* auraient un gradient de factivité équivalent, mais *wahrscheinlich*, un gradient supérieur à *vermutlich*... et par ricochet à *hoffentlich*. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas nécessairement là d'éléments faisant partie intégrante du sémantisme de ces formes, simplement de tendances interprétatives naturelles. Toujours est-il que si l'on devait à tout prix classer *wahrscheinlich*, *vermutlich* et *hoffentlich* par ordre décroissant de probabilité "objective", on obtiendrait très probablement : *wahrscheinlich* > *hoffentlich* > *vermutlich*. Il est donc hautement intéressant de noter que le seul (vague) soupçon de tendance dans l'ordre relatif de ces adverbes soit concordant avec cette hypothèse, puisque cela revient à aller dans le sens de  $+FACT > -FACT$ .

#### 7.4.4 L'hypothèse FACT est-elle généralisable ?

La question qui se pose maintenant est celle du traitement de cette hypothèse comme seul facteur d'explication des règles d'ordre relatif des adverbiaux modaux en allemand, étant entendu qu'il s'agirait de toute façon d'une corrélation faible, ou si l'on préfère d'une tendance. Nous allons donc, dans ce qui suit, regarder les résultats de la base W du DeReKo afin d'en dégager un maximum de régularités de placement en vue d'une éventuelle généralisation.<sup>91</sup>

89. <http://www.tus-union-scharfenberg.de/gastebuch/>

90. [http://www.betriebsrat.com/downloads/01\\_brwahl/wv\\_sonstige/510\\_arbeitshilfe\\_zur\\_bearbeitung\\_der\\_waehlerliste.rtf](http://www.betriebsrat.com/downloads/01_brwahl/wv_sonstige/510_arbeitshilfe_zur_bearbeitung_der_waehlerliste.rtf)

91. Toutes les données ont été recueillies le 28 août 2014

Pour *sicherlich* et *hoffentlich*, on attend *sicherlich* > *hoffentlich*.

*sicherlich hoffentlich* : 3 (5)

- (101) Ich denke, dies ist nicht die schlechteste Lösung und meine, diesen Punkt sollte man den Fachleuten überlassen, die **sicherlich hoffentlich** nicht so planen und solche Bäume setzen werden, die all die von Herrn Peller aufgezeigten Probleme zur Folge haben. (BRZ08/JAN.13124)
- (102) Aber ein Positives hat es auch immer wieder : Die Preise steigen und damit wird **sicherlich hoffentlich** einiges kompensiert. (PMV/W05.00101)
- (103) Die Kritik aus den eigenen Reihen über diese Äußerungen **werden sicherlich hoffentlich** zu einer schnellen Ablösung des Herren führen und geben meiner Meinung nach keinen Aufschluss über den Charakter dieses Regimes. (RHZ06/JAN.00151)

*hoffentlich sicherlich* : 0, l'hypothèse semble donc tenir.

Pour *leider* et *sicherlich*, la chose est compliquée : littéralement, les deux seraient factifs. Mais compte tenu du caractère inférentiel de *sicherlich*, on attendrait plutôt *leider* > *sicherlich*.

*leider sicherlich* : 6 (10)

- (104) Dieses Projekt ist lobenswert und **leider sicherlich** notwendig für den Bezirk, doch so wirklich erstmalig ist es ist nicht. (NON08/AUG.04693)
- (105) Bei der Außenweservertiefung wird es **leider sicherlich** ein paar Tage länger dauern. (PHB/W15.0007)
- (106) Dadurch entstehen die Hauptprobleme und deshalb liegen wir da **leider sicherlich** höher als im Mittelfeld. (PMV/W04.00026)
- (107) Denn Kriege wird es ja **leider sicherlich** noch genug geben. (RHZ07/MAR.09586)
- (108) Insgesamt war es zum Abschluss des Festivals **leider sicherlich** der schwächste Beitrag des diesjährigen Theatersommers. (RHZ12/SEP.10581)
- (109) Theoriefindung, deswegen weil diese abwägige Theorie(n) so nicht in den Artikel einfließen könnten, das muss vorher als Buch hunderttausendfach an (pseudo) wissenschaftlich interessierte Jünger verkauft werden, bevor es hier auftauchen darf bzw. **leider sicherlich** bald auch so auftauchen wird :-), aber zum Glück noch nicht heute. –Haeber (Disk., Bew.); 01 :47, 27. Okt. 2006 (WDD11/V53.72112)

*sicherlich leider* : 9 (14)

- (110) Der Aufruf, nach dem sich **sicherlich leider** einige konservative Apotheker richten werden, ist ein Rückschritt. (NUN90/NOV.01091)
- (111) es wird **sicherlich leider** auch nicht das letzte Mal sein. (PNI/W16.00074)
- (112) Ein Unterschied wird **sicherlich leider** sein, dass wir keinen freien Blick von der Bahnhofstraße über die Karmarschstraße zur Marktkirche haben werden. (HAZ09/NOV.04120)
- (113) es ist mit einem Baumsterben zu rechnen, da einzelne Baumarten **sicherlich leider** verschwinden werden. (PNO/W16.00051)
- (114) Beim Autoverkehr in Rheinland-Pfalz müssen wir **sicherlich leider** noch eine Steigerung der CO<sub>2</sub>-Emissionen verzeichnen. (PRP/W15.00034)

- (115) Wir werden uns dann **sicherlich leider** im November bei der nächsten Steuerschätzung mit diesem erneuten Absinken des Wachstums zu beschäftigen haben. (PSH/W15.00066)
- (116) Die Gruppenarbeit ging kontinuierlich weiter, "wobei aber **sicherlich leider** festzustellen ist, dass die Beteiligung leicht nach unten tendiert." (RHZ00/MAI.21077)
- (117) Was seinen Kontoauszug betrifft, stimmt das **sicherlich leider**. (T02/OKT.49985)
- (118) Von privaten Radiosendern, die ver VPN durch das Internet getunnelt werden, ist in diesen Zusammenhang **sicherlich leider** keine Rede... (WDD11/D14.38603)

Il semble donc ici que la corrélation ne tienne pas, mais compte tenu du caractère problématique du sémantisme de *sicherlich*, on peut envisager une "clause d'exception" pour des marqueurs pseudo-factifs comme *sicherlich* ou *ohne Zweifel*. Pour *natürlich* et *leider*, on doit s'attendre à une absence de préférence, les deux étant strictement factifs.

*natürlich leider* : 71 (84). Nous ne donnerons que quelques exemples.

- (119) Dies belastet **natürlich leider** die Haushaltsführung des nächsten Jahres nicht unerheblich. (PBT/W14.00205)
- (120) Nur unterscheidet die Aktuelle Stunde, die Sie hier beantragt haben, **natürlich leider** nicht zwischen Ursache und Wirkung. (PBT/W15.00175)
- (121) Bei Arbeitslosigkeit können wir **natürlich leider** nicht direkt helfen. (NUN06/JUL.00640)
- (122) Die bekommt man **natürlich leider** nicht verschrieben. (BRZ05/NOV.13638)
- (123) Aber entsetzliche Schwierigkeiten sind **natürlich leider** nicht genug. (Z00/008.01615)
- (124) Ausschließen können wir das **natürlich leider** nicht ganz, dazu fehlt uns der Einblick. (TAZ, T05/NOV.01184 )
- (125) Das ist **natürlich leider** illusorisch, also versuchen wir eine Schadensbegrenzung. (WDD11/L04.32849)
- (126) Theologisch wird da ganz haarfein unterschieden, in der Praxis (und die ist relevant) hast Du **natürlich leider** Recht. (WDD11/Z51.24819)

*leider natürlich* : 13 (18). Là encore, nous ne donnerons que quelques exemples.

- (127) Damit können wir aber unsere Energievergeudung weiterbetreiben, **leider natürlich** auf Kosten unserer Natur und Gesundheit. (NUN12/OKT.01031)
- (128) Allerdings nicht an alter Stelle, sondern ein paar Meter weiter, in der Friedrichstraße 4. Und **leider natürlich** ohne Isi, der im Oktober 2005 bei einer Reise in seiner türkischen Heimat überraschend verstorben war. (HMP07/OKT.02044)
- (129) Schön, dass Sie dem nun gefolgt sind, aber **leider natürlich** mit einer abrupten Beitragserhöhung. (PBT/W17.00055)
- (130) Auch wenn es natürlich sehr schön wäre, dieses sofort umzusetzen, ist der Weg dahin **leider natürlich** etwas länger. (PHH/W19.00027)
- (131) Aber auch das ist **leider natürlich** CO2-trächtig. (PNW/W12.00077)

Ces résultats suggèrent que les deux combinaisons sont bien possibles, en même temps qu'ils trahissent une légère préférence pour *natürlich leider*.

Pour *erstaunlicherweise* et *leider*, l'hypothèse FACT nous conduirait à attendre une absence

de règle, et si la tendance à  $+epist > -epist$  à degré de factivité constant se confirme, on devrait avoir un léger avantage à *erstaunlicherweise*  $>$  *leider*. Malheureusement, les données du DeReKo sont ici très maigres.

*erstaunlicherweise leider* : 1

- (132) Selbst wenn der große Wurf, der notwendig wäre, mit Ihnen nicht möglich ist, war das ein Angebot an Sie, das Sie **erstaunlicherweise leider** sofort abgelehnt haben. (PNI/W16.00100)

*leider erstaunlicherweise* : 0

Les autres combinaisons testées ne donnent pas beaucoup de résultats :

*erstaunlicherweise sicherlich* : 0

*sicherlich erstaunlicherweise* : 0

*vermutlich erstaunlicherweise* : 0

*erstaunlicherweise vermutlich* : 0

*bekanntlich hoffentlich* : 0

*hoffentlich bekanntlich* : 0

*erstaunlicherweise vielleicht* : 0

*vielleicht erstaunlicherweise* : 0

*vielleicht bekanntlich* : 0

*bekanntlich vielleicht* : 2

- (133) Studiengebühren (die **bekanntlich vielleicht** für Seniorenstudenten, Zweitstudenten oder Sonderlehrgänge kommen) würden genau so wie die Verteuerung der Autobahnvignette zum Nachteil der Arbeitnehmer eingeführt. (P00/FEB.07314)
- (134) Viatis war es, der beginnend im Jahr 1602 den prächtigen Renaissancebau am Egidienplatz errichten ließ, dessen zerstörten Innenhof die Altstadtfreunde **bekanntlich vielleicht** schon ab 2008 rekonstruieren lassen wollen. (NUN07/AUG.01964)

Pour ce dernier test, nous n'avons là encore pas beaucoup d'occurrences, mais ces deux seuls exemples vont dans le sens  $+FACT > -FACT$ . Au final, on peut donc envisager la généralisation suivante :

**Les adverbiaux modaux de l'allemand, en cas de combinaison, sont en principe associés en commençant par les formes factives ; en cas d'engagement ontologique graduel, les formes sont de préférence rangées par ordre décroissant d'engagement.**<sup>92</sup>

92. En cas de gradient d'engagement ontologique équivalent ou approchant, l'ordre  $+EPIST > -EPIST$  semble bénéficier d'une très légère préférence.

## Bilan : Modes de partialité et formes de modalisation

### Modalités, partialité, travail de l'altérité

Revenons maintenant, au terme de cette étude spécifique, au fil rouge de cette partie consacrée aux perspectivaux en tant que marqueurs de la partialité du dire. En quoi les adverbiaux modalisateurs (épistémologiques et axiologiques) modaux peuvent-ils être rapprochés des perspectivaux tels que nous les avons présentés dans les chapitres antérieurs ? La recherche de points communs implique de remonter à ce qui est finalement la source de notre démarche, à savoir la définition de la prise en charge énonciative telle qu'elle se manifeste dans l'assertion, définition que nous reprenons à Paillard (2009). "Prendre en charge", c'est au départ donner à voir et à entendre que l'on a à cœur de dire que quelque chose est le cas. Dès lors que nous faisons jouer la notion de partialité du dire, la définition devient : présenter une représentation complexe, expression d'un point de vue particulier sur le monde, comme ce qu'il me tient momentanément à cœur de dire comme je le dis, au détriment le cas échéant d'autres points de vue éventuellement légitimes mais que je ne souhaite pas m'approprier<sup>93</sup>. C'est cette coprésence latente de points de vue "autres" qui associe la partialité du dire à la notion heuristique de "travail de l'altérité".

Les perspectivaux peuvent être vus comme des marqueurs d'appropriation de ce point de vue singulier dont le dire est l'expression. Nous avons vu que dans certains cas, l'appropriation peut sembler totale (*allerdings*), le point de vue englobant ayant tendance à dissoudre les points de vue spécifiques qu'il dépasse ; en réalité, on reconnaît déjà la possibilité de points de vue divergents (d'où le "travail de l'altérité"). De son côté, le "zoom avant" (*jedenfalls*) représente clairement une appropriation *cum grano salis* pouvant se prévaloir de l'acribie, mais pas nécessairement d'une grande force informationnelle. L'appropriation marquée par les MIL est elle aussi restreinte, mais pour des raisons liées aux contraintes formelles de linéarisation d'un discours que l'on voudrait structurer réticulairement, *etc.* Il y a donc à première vue autant de classes sémantiques de perspectivaux qu'il y a de modes de partialité, c'est-à-dire, si nous allons jusqu'au bout du glissement qui commence à s'opérer, de vicissitudes de l'appropriation. On commence alors à voir en quoi les perspectivaux épistémologiques peuvent participer de la partialité du dire, puisque leur emploi permet d'affirmer que quelque chose est le cas tout en laissant ouverte la possibilité qu'une autre chose, possiblement contradictoire, soit également le cas.

#### • Perspectivaux modaux non-factifs

Les perspectivaux épistémologiques sont les traces de l'opération d'appropriation du contenu en tant que préférence relative pour celui-ci à l'aune d'un critère contextuel de jugement. On en revient à l'exemple de *vielleicht* et du verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide : si à première vue il peut sembler que *vielleicht* n'indique pas de préférence d'engagement, comme si au contraire il s'agissait d'un marqueur de dé(sen)gagement énonciatif, cette impression initiale ne saurait empêcher que c'est bien le contenu d'accueil qui est asserté, et pas son opposé. Il y a donc bien préférence pour p en ce sens que je signale qu'il y a au moins des situations possibles où p soit vrai, ce qui n'est pas forcément le cas des points de vue concurrents. À l'inverse, si je dis *sicherlich* ou *zweifelsohne*, cela signifie que je construis mon dire comme l'expression d'un point de vue "assuré" ou "non douteux", par opposition à d'autres (en particulier à ceux selon lesquels p ne serait pas le cas). Cela ne signifie pas pour autant que p soit vrai dans l'absolu, d'où le fait que ces marqueurs de haute valeur épistémologique ne soient pas factifs pour au-

---

93. Concept "emprunté" à Benveniste.

tant, ce qui laisse la place aux contenus concurrents. On rejoint ici l'intuition selon laquelle *sans doute* ou *sûrement* s'emploieraient justement là où il y a un doute ou une certitude ; en réalité, en tant que perspectivaux, ils impliquent une co-présence d'autres points de vue, et ce sont ces critères de validité "subjective" qui distinguent le(s) point(s) de vue écarté(s) et le point de vue retenu. La conséquence en est que le point de vue retenu est construit comme l'expression d'une conviction individuelle plutôt que d'un jugement objectif n'admettant pas la contradiction, d'où un effet discursif interprétable comme un affaiblissement de la prise en charge.

### • Perspectivaux modaux factifs

Cette coprésence peut assez facilement être retrouvée pour certains marqueurs factifs. Ainsi, un marqueur comme *erstaunlicherweise* implique par son sens même un décalage entre mon jugement et le fait que p, une forme de défaut d'appropriation qui là encore implique la présence persistante d'un préconstruit antagoniste. Cette notion de préconstruit antagoniste est ce qui fait le lien entre tous les marqueurs que nous avons appelés factifs, qu'ils soient épistémologiques ou axiologiques ; il les rapproche également des formes comme *in der Tat* ou *in Wirklichkeit* et de tous les autres perspectivaux, à ceci près que le caractère intrinsèquement contrastif, pour ne pas dire polémique, des perspectivaux non-modalisateurs est sans doute davantage reconnaissable. Mais en quoi consiste exactement cette dimension "partielle et partiale" du dire marqué au moyen d'un perspectival axiologique comme *leider* ? Une première approximation peut être fournie par le fait que tous ces "appréciatifs" soient glosables en termes de solution préférée ou déplorée : l'emploi de *leider* signifierait qu'on aurait préféré qu'il en aille autrement, *erfreulicherweise*, que cette solution fait au contraire nettement préférable à sa contradictoire, etc. Nous avons donc ici, dès le départ, l'idée qu'au sein d'une pluralité de solutions envisageables, celle dont je dis qu'elle est le cas se distingue doublement des autres : à la fois parce qu'elle est le cas (n'oublions pas que le critère +FACT/-FACT semble jouer le rôle plus important pour fixer la syntaxe des formes concernées), et parce qu'elle revêt une valeur (au sens axiologique du terme) particulière. On peut s'appuyer ici sur la sémantique des modalités pour analyser ce jeu des solutions concurrentes. Les modèles sémantiques faisant appel aux mondes ou aux situations possibles (cf. notamment Kratzer 1991) ont été construits pour rendre compte de variations dans le sémantisme des verbes modaux en général, et de *pouvoir* et *devoir* en particulier. Mais il est tout à fait possible de l'étendre à d'autres verbes, notamment sur le plan épistémique : ainsi, *savoir* est le quantifieur épistémique universel (pour tout monde w tel que w est compatible avec mon état épistémique, alors p est vrai dans w) tandis que *croire* serait un quantificateur partiel (l'ensemble W des mondes compatibles avec mon état épistémique se décompose en un ensemble W1 des mondes où p est le cas et un ensemble W2 des mondes où p n'est pas le cas, et on a  $W1 > W2$ ). On peut tout à fait construire une échelle semblable sur une base non pas épistémique, mais axiologique (boulique/déontique), de forme approximative suivante, du plus haut degré de nécessité modale (quantification universelle sur toutes les situations compatibles avec mon état de désir) au plus bas, par analogie avec ce qui se pratique couramment pour les modalisateurs épistémologiques.

- *Gottseidank*
- *zum Glück*
- *erfreulicherweise*
- *bedauerlicherweise*
- *leider*
- *katastrophalerweise*

Au demeurant, comme pour les modalisateurs épistémologiques, il serait sans doute préfé-

rable de distinguer plusieurs sous-classes dont chacune serait ainsi ordonnée en échelle. Or une fois que l'on a l'échelle, on peut sans problème produire pour ces adverbiaux des gloses exactement semblables à celles produites pour les verbes épistémiques, c'est-à-dire qui mettent en jeu la possibilité de non-p. *Bedauerlicherweise* signifierait par exemple qu'il y a nettement plus de mondes compatibles avec mon état boulique et où non-p est vrai que de mondes compatibles avec ce même état boulique et où c'est p qui est vrai.

Cela signifierait donc que les modaux sont en général là pour situer le contraste entre p et non-p en termes de préférence relative à l'aune d'un certain critère plus pertinent en contexte que les autres. Le fait que Kratzer délègue la constitution des relations d'accessibilité à des "arrière-plans conversationnels", en ce sens, résonne presque comme une invitation à mobiliser des problèmes de pertinence et d'argumentation pour l'élucidation des sémantismes modaux.

## Perspectivaux d'énoncé, perspectivaux d'énonciation

Outre les formes desquelles nous sommes partis pour définir la classe des perspectivaux, nous faisons maintenant face à une pluralité de groupes semblant vérifier une large partie de leurs propriétés :

- les "adverbiaux modaux" de Métrich et al. (2002), que nous avons qualifiés de "perspectivaux ontologiques", qui se subdivisent en deux groupes : l'un, avec *in der Tat, wahrlich, in Wirklichkeit*, qui semble concerner l'énonciation plus que le contenu de l'énoncé et présente les mêmes propriétés distributionnelles que les perspectivaux "de stricte obéissance" ; l'autre, avec *eigentlich, wirklich, tatsächlich*, est plus litigieux ; ces formes, outre qu'elles ont encore accès aux fonctions adjectivales, semblent avoir leurs propres propriétés distributionnelles et ne sont que très marginalement licites en après-première-place.
- les modalisateurs épistémologiques ; là encore, ils se subdivisent en deux groupes : ceux qui présupposent la validité du contenu dans leur portée (type *erstaunlicherweise, bekanntlich...*) ; ils vérifient toutes les propriétés distributionnelles des perspectivaux. Ceux qui modulent l'adhésion à cette validité (qui opèrent sur une base aléthique non-factive) conservent la polarité positive des perspectivaux ; leurs propriétés de portée semblent être les mêmes également, sans que l'on puisse se montrer catégorique à ce sujet ; ils ne sont que très marginalement employés en après-première place.
- les modalisateurs axiologiques. Comme pour les modalisateurs épistémologiques, on peut les diviser en deux groupes selon qu'ils sont factifs (*leider, zum Glück*) ou pas (*hoffentlich*) ; mais à la différence de ceux-ci, ces formes ont d'abord pour fonction de porter un jugement de valeur sur un fait réel ou possible. Sur le plan distributionnel, les modalisateurs axiologiques se comportent comme des perspectivaux, même s'il convient de relever, là encore, une relative rareté des occurrences en après-première place, en tout cas si l'on compare avec *allerdings, jedenfalls* ou *beispielsweise*. Cela dit, il reste assez facile de trouver des exemples de cette construction (plus facile en tout cas que pour les modalisateurs épistémologiques).

À la lecture de ce récapitulatif, il est difficile de ne pas songer à la classification de Nölke, qui distingue les adverbiaux d'énonciation et les adverbiaux d'énoncé, en précisant que les uns comme les autres pouvaient être interprétés synthétiquement comme des connecteurs sans véritablement en être. Rappelons également qu'en partie à sa suite, nous avons précisé que quel que soit le niveau de profondeur auquel un adverbial opère dans la cascade des prédications (niveau déterminé notamment par la place de l'adverbial dans l'énoncé), cette prédication pouvait être traitée soit en tant qu'énoncé, soit en tant qu'énonciation. En toute rigueur, rien ne s'oppose donc à ce qu'il y ait des perspectivaux d'énoncés et des perspectivaux d'énonciation. Les pers-

pectivaux dialectiques, les marqueurs d'intégration linéaire ou les marqueurs d'exemplification ainsi que l'ensemble *in der Tat / wahrlich / in Wirklichkeit* seraient des candidats naturels au rôle de perspectival d'énonciation ; les autres seraient des perspectivaux d'énoncé.

Ce faisant, nous pouvons affirmer à la fois que les perspectivaux ont tous les mêmes propriétés en termes de polarité et qu'ils ont un comportement divergent eu égard à l'emploi en après-première position, qui ne pose aucun problème pour les perspectivaux d'énonciation mais est beaucoup plus limité et plus problématique pour les perspectivaux d'énoncé. La raison de cette asymétrie peut être recherchée du côté de la fonction discursive du topic contrastif, que nous assimilons à celle de "l'introducteur de cadre" chez Charolles (1997) : le topic contrastif, dont la portée excède bien souvent l'énoncé où il se trouve pour s'étendre sur tout un segment de texte, n'opère pas au niveau de l'énoncé mais au niveau de l'énonciation. Dans ces conditions, la mise en perspective marquée par l'adverbial en après-première position devrait elle aussi concerner l'énonciation, et l'on peut s'attendre à ce que les perspectivaux d'énoncé, tout en satisfaisant la condition lexicale de marquage contrastif de la partialité du dire, soient désavantagés pour occuper ce créneau puisqu'ils n'opèrent pas au bon niveau.





## Chapitre 8

### Avatars de la reformulation : *das heißt, anders gesagt, also, etc.*

L'intuition sous-jacente au concept de partialité du dire tel qu'il est posé par Paillard (2009) est que tout dire est un échec en ce qu'il n'épuise jamais ce qu'il y a à dire. La succession asymétrique des "points de vue" doit alors être prise comme un effort pour tendre vers plus de validité et plus de pertinence. Tout nouveau point de vue est par sa nature même une disqualification voilée du premier. Toute énonciation, dans une certaine mesure, est reformulation - en admettant une conception de la reformulation qui inclue la rectification. Reformuler, dans cette perspective, c'est tenter de dire mieux, soit vis-à-vis de l'état de fait, soit vis-à-vis de l'autre. La reformulation est alors toujours un ajustement. Sans nécessairement adhérer jusqu'au bout à cette conception disphorique de la cognition et de la communication, il faut s'interroger sur l'impact objectif d'une définition de phénomènes argumentatifs en termes de points de vue disjoints dont la succession serait à la fois cumulative (le point de vue abandonné n'est pas pour autant considéré comme faux) et normative (le nouveau point de vue étant donné comme supérieur au précédent selon un critère qu'il incombe au perspectival d'explicitier). S'il en est ainsi, point n'est besoin d'être culiolien pour considérer que les perspectivaux participent de cette "reformulation". Il suffit pour s'en convaincre de reprendre l'analyse de *c'est-à-dire* par Cartier-Bresson & Murat (1987) car quand bien même ils se refusent à assimiler la "reprise interprétative" à une reformulation, la définition apportée nous renvoie bien à une reformulativité latente, à une réélaboration du propos d'ordre métalinguistique.

Or les marqueurs de cette opération de reformulation, *c'est-à-dire, will sagen, das heißt, sprich... mais aussi anders gesagt, besser gesagt, kurz gesagt, mit anderen Worten* etc. tombent (aussi bien par leur signifiant que par leur signifié) dans la classe des *mots du dire*, que Paillard présente comme les traces du hiatus entre le dit et le vouloir-dire de l'énonciateur, ou plutôt entre son dire et celui des mots (cf. aussi Khachaturyan 2011). De fait, cette classe est assez mal définie chez Paillard, puisqu'il y inclut les marqueurs reportatifs (all. *angeblich*) et plus généralement évidentiels, ce qui viendrait mordre sur le domaine des modalisateurs (au sens conventionnel du terme). Nous allons donc mettre temporairement entre parenthèses ce concept de mots du dire et nous demander s'il faut considérer les connecteurs ou pseudo-connecteurs métalinguistiques comme un type de perspectivaux.

Un simple coup d'oeil à la liste établie dans le HDK (Pasch et al., 2003) suffit à entretenir ce soupçon, puisque tout un groupe de supposés *nacherstfähige Konnektoren* sont bel et bien relatifs à l'adéquation de la formulation et construits sur la racine du verbe *sagen* (*genau gesagt, grob gesagt, anders gesagt...*). Prenons les choses dans l'autre sens : quels sont les candidats naturels au rôle de marqueur de reformulation en allemand ? *das heißt, will sagen, sprich, bezie-*

*hungsweise, also*. Ici, le paysage est tout autre : seul *also*, qui bien sûr est loin de se contenter de cet emploi (alors que pour d'autres, c'est l'emploi principal), est *nacherstfähig*. On peut même dire : seul *also* ne fonctionne pas comme une conjonction de coordination "normale", avec les mêmes règles de placement que *und* et *oder* (ce dernier étant d'ailleurs aussi susceptible d'emplois reformulateurs). C'est là un point sur lequel nous aurons à nous attarder. Nous avons donc à ce stade au moins deux types de phénomènes à dissocier : les perspectivaux à valeur métalinguistique et les coordonnants reformulateurs. À cela s'ajoute *also*, qui sera traité à part, mais qui semble partager des traits communs avec les deux groupes.

## 8.1 Adverbiaux métalinguistiques

### 8.1.1 Spécificité des formes en *gesagt*

#### 8.1.1.1 Premier tour d'horizon

Commençons par la classe *anders gesagt*. L'appartenance de ces formes au domaine des perspectivaux semble en fait hautement litigieuse. Il est assez difficile de prononcer un verdict ferme et définitif sur la *Nacherstfähigkeit* de ces éléments au vu de notre corpus, compte tenu du très faible nombre d'occurrences (11 une fois écartées les 25 occurrences de *wie gesagt*),<sup>1</sup> toutes reproduites ici :

**Vorvorfeld :**

- (1) **Mal zugespitzt gesagt** : Könnten wir nicht gleich auch online wählen ? (DR 190913-04)
- (2) Andererseits wird Berlusconi gebraucht, **besser gesagt**, seine Partei wird gebraucht, damit das Regierungsbündnis nicht platzt. (18091302)<sup>2</sup>

**Vorfeld :**

- (3) **Ehrlich gesagt** bin ich gar nicht überzeugt, dass das so sensationell ist. (DR 210813-01)

**Mittelfeld :**

- (4) Ich fand das **ehrlich gesagt** eher lustig. (DR 180913-01)
- (5) Es gibt, **grob gesagt**, fünf Lager in dieser Opposition. (DR 020913-02)
- (6) Vier Moderatoren finde ich, **ehrlich gesagt**, beim Kanzluerdell zuviel. (DR 030313-03)
- (7) Und dann muss man **ehrlich gesagt** sagen, ist es auch fast egal, welchen Pass ein IOC-Präsident hat, ob es ein Deutscher, ein Chinese oder ein Amerikaner ist. (DR 110913-01)
- (8) Erleben wir gerade - Sie haben die Rolle Russlands angesprochen, auch die russischen Interessen mit Blick auf die Gefahr, die von solchen Chemiewaffen ausgehen kann -, erleben wir gerade, wie Russland zum ersten Mal in diesem Konflikt einen konstruktiven Vorschlag macht, einen konstruktiven Weg einschlägt, oder ist das doch der Versuch, sagen wir mal **grob gesagt**, die USA aufs Kreuz zu legen ? (DR 110913-03)

**Nachfeld :**

- (9) Ich würde das jetzt nicht so wichtig nehmen, **ehrlich gesagt**, sondern wir müssen dafür eintreten, dass es ein gutes Ergebnis wird. (DR 160813-01)

1. Nous reviendrons plus loin sur ce choix d'écarter *wie gesagt*.

2. Nous ne tiendrons pas compte des faits de ponctuation dans ce qui suit.

**Dans des groupes conjonctionnels :**

- (10) Das ist für mich ganz schwierig zu beschreiben, weil ich **ehrlich gesagt** ganz lange nicht da drüber nachgedacht habe. (DR 230813-02)
- (11) Ich glaube, dass das **ehrlich gesagt** keine Auswirkungen hat. (DR 160913-02)

Pour ce qui est de GRAMMIS, les exemples mentionnés comme occurrences en *Nacherstposition* sont tous entre virgules, en incise. Ainsi, pour *anders gesagt*, l'exemple suivant.

- (12) **par position :**  
*Vorfeld* : Viele PDS-Wähler konnten aus dem Reservoir früherer Nicht-Wähler mobilisiert werden. **Anders gesagt** ist nicht zuletzt der PDS die gestiegene Wahlbeteiligung zu verdanken.  
*Mittelfeld* : [...] Nicht zuletzt der PDS ist **anders gesagt** die gestiegene Wahlbeteiligung zu verdanken.  
*Nacherstposition* : [...] Nicht zuletzt der PDS, **anders gesagt**, ist die gestiegene Wahlbeteiligung zu verdanken.  
*Nullstelle* : [...] **Anders gesagt** : Nicht zuletzt der PDS ist die gestiegene Wahlbeteiligung zu verdanken.

Pour *genau gesagt*, les deux exemples non-construits sont respectivement des cas de détachement en tête (*Vorvorfeld*) et de première position (*Vorfeld*). Il n'y a par contre jamais de virgule dans les exemples construits. Pour *genauer gesagt*, là encore, les exemples non construits sont des cas de *Vorvorfeld*. Il n'y a pas de virgule dans l'exemple construit de *Nacherstposition*, qui vérifie bien la description donnée des perspectivaux au début de cette partie.

- (13) Der Vorbesitzer des Gutshofes übergab dem Käufer die Schlüssel für das frischerworbene Domizil. 15 **genauer gesagt** waren es an einem Schlüsselbund.

Il n'y a pas d'article pour *grob gesagt* (non mentionné non plus dans la liste). Pour *nebenbei gesagt* et *kurz gesagt*, nous avons là encore des exemples construits (et tout à fait plausibles), les exemples de corpus étant toujours des cas de première ou avant-première position. Sur les 232 occurrences de *gesagt* dans notre corpus personnel, le seul cas à peu près recevable comme *Nacherstposition* se révèle pour le moins délicat à manier, et met en jeu *wie gesagt* :

- (14) Ich glaube, wir müssten dazu kommen, dass Gesprächsfäden aufgenommen werden gemeinsam mit der Arabischen Liga beispielsweise, mit Gruppen im arabischen Bereich, die zu den Muslimbruderschaften Kontakte haben, damit sie zum Dialog gebracht werden. Es muss mit der großen Mehrheit, die **wie gesagt** hat vor Wochen ja, mit ihren Demonstrationen und Unterschriften also das gemacht haben, Gespräche geführt werden. (17081302)

Nous allons toutefois renoncer à exploiter cet exemple, pour deux raisons : d'abord, son caractère syntaxiquement acrobatique rend difficile d'en tirer quelque chose de vraiment ferme. Ensuite et surtout, il est douteux que *wie gesagt* remplisse la même fonction que les autres tournures en *gesagt*, dans la mesure où il fonctionne plutôt comme un indice de cohérence que comme un marqueur métalinguistique à proprement parler. Les marqueurs qui m'intéressent sont de type *Adv+gesagt* (où *Adv* peut aussi bien correspondre à un adverbe comme *nebenbei* qu'à un adjectif à base d'incidence verbale comme *grob*). L'adverbial vient spécifier la façon dont les choses sont dites. *Wie gesagt*, par contre, est anaphorique (par renvoi à la façon dont les choses ont été dites) et surtout nous pensons qu'il faut l'analyser non pas *Adv+gesagt* mais *wie+Participe II*, car il fait paradigme avec *wie schon erwähnt*, *wie erwartet*, *wie vorgesehen*, *wie erhofft*, *wie befürchtet*, c'est-à-dire avec des constructions analogues impliquant des verbes

qui régissent des contenus propositionnels. Nous allons donc au moins momentanément exclure *wie gesagt* de l'analyse.

Reste le DeReKo, où l'on trouve une poignée d'exemples, dont ces deux pour *ehrlich gesagt* :

(15) Dieses Geld, **ehrlich gesagt**, ist es uns nicht wert gewesen. (BRZ05/SEP.03778)

(16) Das, **ehrlich gesagt**, erscheint mir etwas kompliziert. (HAZ09/NOV.00205)

Sur cette base, au vu de résultats positifs sur google et sachant que les exemples construits dans GRAMMIS semblent plausibles, nous concluons donc que les adverbiaux en *gesagt* sont bien *nacherstfähig*, mais avec un statut d'incise, dont on peut considérer qu'il est lié à la complexité de la forme et/ou à un degré moindre de figement. Toujours est-il que ces formes occupent un statut intermédiaire et litigieux entre les adverbiaux directement *nacherstfähig* (*allerdings*, *andererseits*...) et ceux qui ne le sont en aucun cas (*dann*, *deshalb*...).

Reste (au moins) une question : qu'est-ce que *nebenbei gesagt* a à voir avec la reformulation ? On est fort tenté de répondre : rien, en l'absence de toute dimension relationnelle ou anaphorique. Et pourtant il semble fort tentant de le rapprocher d'*ehrlich gesagt*, classé comme "reformulatif" sur GRAMMIS, de même que *genau gesagt* et *genauer gesagt*, puisque comme eux, *nebenbei gesagt* vient apporter un méta-commentaire sur l'illocution elle-même. Il semble en fait que nous devons distinguer, au moins dans un premier temps, des marqueurs à coloration relationnelle forte, au point qu'on peut se demander si ce ne sont pas des "vrais" connecteurs, comme *anders gesagt* ou toutes les formes où l'adjectif d'adjectif est au comparatif (*genauer gesagt*) et un autre groupe où cette dimension relationnelle est beaucoup plus faible et où "l'autre" n'est dessiné au mieux qu'*ex negativo*, comme d'habitude avec les perspectivaux : *nebenbei gesagt* (concevable comme l'indice d'une énonciation qui viole la maxime de quantité de Grice, par opposition au fil principal), *grob gesagt* (même chose avec la maxime de qualité) ou *genau gesagt*, *kurz gesagt* (où cette fois-ci c'est le point de vue autre qui est soupçonné de ne pas respecter une maxime conversationnelle). Mais peut-on vraiment scinder cette classe en deux ensembles fonctionnels distincts selon le caractère relationnel ou non de l'adjectif, dès lors que cette relationnalité est elle-même au moins dans certains cas fonction du degré et non de la base lexicale de l'adjectif ? Qu'en est-il de l'unité fonctionnelle de cette classe de marqueurs ?

### 8.1.1.2 De la reformulativité générale à l'opération de reprise

Prenons l'exemple de *grob gesagt* et *genau(er) gesagt*. Le caractère reformulatif de *grob gesagt*, en tout cas au sens strict, est douteux, si ce n'est de façon indirecte, le nouvel énoncé étant alors un résumé simplifié... ou une inférence un peu caricaturale (on reviendra sur le problème de la ligne de partage entre inférence et reformulation à propos de *also*). Il peut donc s'agir d'une reformulation au sens de Paillard (2009), mais cela pose deux problèmes : d'une part, on l'a vu, c'est un concept très extensif de la reformulation, et y recourir pour donner la valeur sémantique d'un marqueur, c'est courir le risque de diluer la spécificité des sous-classes concernées, car à tout prendre, ce *grob gesagt* n'est ni plus ni moins reformulatif que *etwa*. Qu'il ait des emplois plus franchement reformutatifs, c'est possible, mais ce n'est pas le cas de tous, et on peut soupçonner que la "reformulativité" accrue soit en réalité un fait de contexte. On en veut pour preuve les exemples suivants, trouvés au hasard des archives de la FAZ, qui ne semblent guère "reformutatifs" au sens strict.

(17) Viele Sunniten stehen den neuen Verhältnissen im Irak ablehnend bis feindselig gegenüber. Kein Wunder : Denn die Sunniten sind, **grob gesagt**, die Verlierer des Neuord-

nungsversuchs im Zweistromland, weil sie, **ebenso grob gesagt**, Profiteure der Diktatur des Saddam Hussein waren. (12.08.2005)<sup>3</sup>

- (18) Zwar haben sich Thomas de Maiziere und Heiko Maas auf eine Sprachregelung verständigt zur Vorratsdatenspeicherung und wollen künftig auf der Ebene von Minister und Staatssekretären wie ein „Kleeblatt“ zusammenarbeiten. Doch es lohnt sich, die Entscheidung dieser Sprachregelung im Lichte der NSA-Affäre und der Obama-Rede vom Freitag zu verfolgen, um abzuschätzen, wie belastbar sie ist. **Grob gesagt** : Die Sprachregelung wurde überhaupt erst nötig, weil der eine (Heiko Maas, SPD) die Vorratsdatenspeicherung angesichts der NSA-Affäre nicht ganz so engagiert in Angriff nehmen will wie der andere (Thomas de Maizière, CDU). **Oder anders gesagt** : Für den einen (de Maiziere) ist die Vorratsdatenspeicherung geradezu eine Konsequenz aus der NSA-Affäre, für den anderen (Maas) ist die NSA-Affäre ein Grund, es erst einmal sein zu lassen. (18.01.2014)<sup>4</sup>

Si *genauer gesagt*, de son côté, est clairement reformulatif, c'est sans doute à cause du comparatif, car on peut franchement douter de la valeur reformulative (au sens restreint du terme) de quantités d'emplois de *genau gesagt*, quelle que soit la position du marqueur. Enfin, nous avons *nebenbei gesagt*, où la reformulativité ne peut être comprise qu'au sens le plus large et le plus lâche d'une persévérance (infinie, car toujours vaine en dernière instance) à décrire un état du monde de façon de plus en plus adéquate. Mais la valeur spécifique de ce marqueur, selon GRAMMIS et selon l'intuition, ce serait "l'additivité". En réalité, il semble que le concept de reformulation obscurcisse les faits davantage qu'il ne les éclaire, en mélangeant les niveaux d'analyse : la reformulativité inhérente à toute énonciation en progrès n'est pas l'opération ponctuelle de reformulation, qui en est une manifestation tout à fait spécifique et pour laquelle, par souci de clarté, nous privilégierons dorénavant le terme de *reprise*.

En réalité, ce petit tour d'horizon vient révéler un problème fondamental de cette classe : pour un marqueur de reprise incontestable, *anders gesagt*, nous en avons tout un groupe (et pas les moins fréquents !) qui partagent avec lui la fonction de caractérisation épilinguistique du dire (reformulativité), sans que cela ne débouche particulièrement sur une fonction de reprise. Leur reformulativité n'est donc pas plus marquée que pour n'importe quel perspectival, à part pour *anders gesagt*, *besser gesagt* et à la rigueur *genauer gesagt*, mais qui semblent ressortir d'une même classe que les autres formes comme *grob gesagt* et probablement aussi *nebenbei bemerkt...* et pas avec *sprich* ni *das heißt*. Il nous faut donc tenter de caractériser la valeur de ces marqueurs différemment. À chaque fois que l'on utilise un de ces marqueurs, il s'agit de donner le statut du dire (au-delà de sa validité intrinsèque postulée de toute façon) et de le caractériser vis-à-vis de ses concurrents. Mais il n'est pas du tout question de spécifier le point de perspective depuis lequel est construit le point de vue dont l'énoncé est l'expression. On est un niveau au-dessus en termes de réflexivité : on spécifie la valeur que l'énonciateur (qui ressemble en fait étrangement à un locuteur) accorde à son énoncé en tant que partie d'un dire consciemment construit. Comment penser ce changement de niveau ?

3. <http://www.faz.net/aktuell/politik/glosse-politik-foederal-1252238.html>, 17 août 2014. Il s'agit du chapeau de l'article, qui est une prise de position polémique. Le chapeau propose donc une formulation ramassée et provocatrice de ce qui va suivre, une formulation "en première approximation", presque le contraire d'une reformulation.

4. <http://www.faz.net/aktuell/politik/harte-bretter/vorratsdatenspeicherung-die-angst-des-ministers-vorm-internet-12757328.html>, consulté le 17 août 2014. Le binôme avec *anders gesagt* est très intéressant : il suggère que *grob gesagt* serait "pré-formulatif", comme l'équivalent métalinguistique d'un marqueur d'intégration linéaire.

La forme *ehrlich gesagt*, l'une des plus fréquentes dans notre corpus (mais ignorée dans GRAMMIS et dans Pasch et al. 2003), peut nous fournir un élément de réponse. Il s'agit bien sûr de l'équivalent allemand du *franchement* adverbe d'énonciation du français dans la terminologie de Nølke (1993). Or Paillard suggère que les formes adverbiales en *-ment* détachées en tête, en français, sont des mots du discours... *catégorisants*, l'autre type de MD qu'il propose. Paillard parle aussi de MD *garants* car ils sont factifs, ils présupposent le contenu sur lequel ils portent et signalent "comment prendre" p, d'où le fait que les exemples par excellence soient les appréciatifs, sans que ceux-ci n'épuisent la catégorie. De fait, Paillard se sert de *Malheureusement* comme exemple privilégié de sa catégorie.

## 8.1.2 Les formes en *gesagt* au sein des adverbiaux d'énonciation

### 8.1.2.1 Perspectiveux et adverbiaux métalinguistiques

Les modalisateurs (épistémologiques et axiologiques) et les adverbiaux en *gesagt* sont pourtant deux classes apparemment tout à fait distinctes. Mais au moins à première vue, le fait est qu'ils se distinguent ensemble des autres perspectiveux sur un point : leur analyse spontanée semble impliquer le recours à l'énonciateur empirique. Ainsi, *leider* va souvent être interprété indépendamment de toutes les éventuelles marques de subordination et exprimer le point de vue de celui-qui-parle sur l'état de fait visé. De même pour *grob gesagt* ou *anders gesagt*. Toutefois, ce point ne doit pas être surinterprété, car en réalité il est tout à fait possible, si on le souhaite, de décentrer notre analyse au profit de la notion plus générale d'un méta-commentaire - méta-commentaire qui dans un cas, celui des modalisateurs, porte sur l'énoncé, alors que dans le cas des marqueurs métalinguistiques, par définition, il concerne l'énonciation. Nous inclinons donc à mettre ces quatre classes en relation selon une autre ligne de partage : là où les modalisateurs non-factifs et les perspectiveux "standard" altèrent "sur le vif" sur la construction de leur objet respectif (l'énoncé resp. l'énonciation) en en restreignant d'une façon ou d'une autre la validité, modalisateurs factifs et "mots du dire" ou formes en *gesagt* traitent cet objet comme déjà constitué, déjà donné, et viennent le commenter pour ainsi dire après coup.

Cela implique toutefois de considérer que la différence entre énoncé et énonciation n'est pas la différence entre produit et production. L'énoncé peut être envisagé dans sa production (la construction des prédications) ou en tant que produit (le "contenu" de l'énoncé), et l'énonciation de même : la partialité du dire concernerait alors le discours en train de se faire et serait immanente à l'énonciation elle-même, et la "boucle métalinguistique" (Authier-Revuz 1995) lui serait extérieure et représenterait une sorte de pas de côté réflexif où le dire se prend lui-même comme objet. Les "mots du dire" catégorisent certes le contenu, comme le font les "garants" de Franckel & Paillard (2008), mais indirectement : ils le catégorisent en tant que contenu d'un dire, mais c'est bien le dire en tant que dire<sup>5</sup> qui est prioritairement en jeu ici. C'est un commentaire de l'énonciation prise comme telle par et dans l'énonciation elle-même. En d'autres termes, nous sommes confronté à un basculement de niveau, exactement comme entre les perspectiveux dialectiques et les modalisateurs.

On retrouve en fait la division de Nølke entre ADVERBIAUX D'ÉNONCIATION (exemples : *franchement, bref, en d'autres termes, entre nous...* autant de marqueurs dont les équivalents allemands sont volontiers des formes en *gesagt*) et les ADVERBIAUX D'ÉNONCÉ, subdivisés notamment en adverbiaux MODALISATEURS (*peut-être, sans doute, forcément* - nous aurions personnellement nos réserves sur ce dernier), ÉVALUATIFS (nos appréciatifs) et "de PERTINENCE", parmi lesquels *en général*, et dont nous serions tenté de revoir la définition pour l'identifier au

5. C'est-à-dire comme processus de verbalisation.

groupe des perspectivaux. Nous aurions donc, peut-être à l'intérieur d'une grande classe des adverbiaux énonciatifs (perspectivaux) deux sous-ensembles eux-mêmes décomposés chacun en au moins deux groupes, pour un total de quatre niveaux ordonnancés comme suit, de l'illocutoire vers le locutoire :

— **adverbiaux d'énonciation**

- *métalinguistiques* (objet : le jugement du locuteur envers son dire) : *genauer gesagt, grob gesagt...*

- *cadratifs* (objet : point de vue partiel et partial dont l'énoncé est représentatif) : *allerdings, andererseits, schließlich...*

— **adverbiaux d'énoncé**

- *factifs* (objet : titre auquel on affirme que p est le cas, par opposition à un autre cas de figure, de nature contrefactuelle, qui serait associé à une autre qualité) : *erstaunlicherweise, leider, bekanntlich...*

- *non-factifs* (objet : comme le précédent, mais cette fois le point de vue écarté n'est pas caractérisé comme contrefactuel, p n'est pas forcément "le cas" mais est juste préféré à p' pour la suite du débat) : *wahrscheinlich, angeblich, hoffentlich...*

### 8.1.2.2 *Nebenbei gesagt* : un perspectival, mais pas un adverbial métalinguistique ?

Nous retenons comme adverbiaux métalinguistiques ("mots du dire"), pour commencer : *kurz gesagt, kurz gefasst, grob gesagt, pauschal gesagt, genau gesagt, genauer gesagt, besser gesagt, gelinde / milde gesagt, zugespitzt formuliert, wohlwollend formuliert, ehrlich gesagt, brutal gesagt, brutal formuliert*. Nous pouvons observer que toutes ces formes en *gesagt* sont au moins virtuellement en concurrence (à fonction égale) avec une formulation du type *um es X zu sagen / fassen / formulieren*.

Pour *nebenbei gesagt/bemerkt*, sans vouloir écarter totalement cette possibilité, le fait est qu'on s'attend plutôt, à fonction égale, à *es sei nebenbei gesagt, dass p* ou *p, das/dies nur nebenbei gesagt/bemerkt*.

(19) 1.000 Christdemokraten werfen jeden Monat das Handtuch. Der SPD geht es nicht besser - **das sei nur nebenbei bemerkt**. (WDR 5, 2 juillet 2014)<sup>6</sup>

Or on ne peut que difficilement imaginer les phrases suivantes :

(20) a. ?? 1.000 Christdemokraten werfen jeden Monat das Handtuch. Der SPD geht es nicht besser - **das sei nur gelinde gesagt**.  
 b. ?? 1.000 Christdemokraten werfen jeden Monat das Handtuch. Der SPD geht es nicht besser - **das gelinde gesagt**.

Nous aurions donc ici une petite série de constructions où les adverbiaux de dire "standard" ne seraient que très difficilement licites, contrairement à *nebenbei gesagt/bemerkt*. Notons d'ailleurs que ces emplois, et plus généralement les occurrences de *nebenbei gesagt/bemerkt* ailleurs qu'à l'initiale, n'ont pas de coloration "additive" très marquée. Il en va sans doute ici comme de l'adversativité/concessivité d'*allerdings* : l'effet additif est dû à l'environnement privilégié du marqueur dans certains emplois fréquents, mais justement pour cette raison, il relève et de l'emploi et non du sens. On peut sérieusement penser que *nebenbei gesagt* est un perspectival "standard" caractérisant le point de vue représenté comme un point de vue prétendument secondaire.

6. <http://www.wdr5.de/sendungen/politikum/kommentar/mindestlohn340.html>, 10 août 2014



Les autres perspectivaux n'étant pas construits sur une base verbale, ils ne peuvent bien sûr pas prendre de forme en *das sei*. Par contre, certains perspectivaux peuvent tout à fait être détachés à droite de la même manière, notamment ceux dont le sémantisme a une plus forte dimension métalinguistique et/ou qui peuvent être construits comme des compléments de verbes de dire.

- (21) So war er überrascht, als eines Nachts eine Mitbewohnerin reizend in seinem Zimmer stand und ihn fragte, ob er Präservative hätte. Er dachte, wozu braucht sie jetzt das ? **Das nur zum Beispiel.**<sup>7</sup>
- (22) Auch wurde für den allseits bekannten Saugrohrklappenfehler drei Tage benötigt um den Fehler zu diagnostizieren und derzeit warte ich nach zwei Fehlversuchen auf den dritten Kostenvorschlag damit ich den der Versicherung zuschicken kann. **Das nur beispielsweise genannt.**<sup>8</sup>

Le rapprochement avec *zum Beispiel* et *beispielsweise* doit attirer notre attention sur le fait que la boucle réflexive marquée par le perspectival, qui est déjà méta-énonciative, peut même prendre une coloration métalinguistique, à cette réserve près que le perspectival d'exemplification, exactement comme le marqueur d'intégration linéaire, duquel nous l'avons rapproché, ne commente pas tant le choix des mots que la tension entre hiérarchisation de l'information et linéarisation du propos. Mais n'est-ce pas très exactement ce que fait aussi *nebenbei (gesagt)* ? Mis à part quelques *das allerdings* en guise de réponse à des propos tenus par un autre, nous ne trouvons guère de résultats vraiment comparables pour la plupart des autres perspectivaux. Ce point est intéressant en ce qu'il va dans le sens de cette distinction entre deux sous-classes syntaxiques et sémantiques au sein de ce groupe, en isolant un groupe de marqueurs qui définissent la pertinence du point de vue non pas en l'opposant à celle des points de vue concurrents, mais en lui assignant expressément un statut discursif (exemple ou digression). Et pourtant on ne peut pas en faire des *mots du dire*, puisqu'il ne s'agit pas de *commenter la degré d'adéquation du dire au vouloir-dire* (ou à l'à-dire) mais bien de tracer les contours du cadre à l'intérieur duquel le point de vue est pertinent. *Nebenbei gesagt* est donc un faux ami et ne ressortit pas des adverbiaux métalinguistiques tels que nous les concevons ici, mais des perspectivaux de type MIL / marqueur d'exemplification.

### 8.1.2.3 Fonction des adverbiaux métalinguistiques

Venons-en aux adverbiaux de dire à proprement parler. Nous passerons rapidement (pour l'instant !) sur *ehrlich gesagt*, *grob gesagt*, *genau gesagt* etc. qui ne sont à première vue pas très intéressants, leur sens semblant tout à fait transparent. Il s'agit en effet à chaque fois d'assigner au dire la propriété correspondant à l'adjectival employé. L'idée est qu'à vouloir-dire constant (et c'est sans doute une différence avec les perspectivaux relevant plus directement de la partialité du dire), l'énonciation aurait pu être autre. Pour le reformuler en des termes plus "subjectivistes" et sans doute plus clairs à défaut d'être plus justes : il s'agit pour moi-le-locuteur de dissocier au sein de mon dire ce qui est à proprement parler *mon dire*, mon dire qui a comme objet le point de vue partiel et partial que moi j'avance, et le dire *de mes mots*, dont l'autonomie relative (en termes de registre, de connotations etc.) est un impondérable de toute énonciation mais qui n'entretient pas de relation nécessaire au point de vue. Perspectivaux et "mots du dire" (adverbiaux métalinguistiques) participent en fait de deux ordres différents de reformulativité. Dans un cas, celui des perspectivaux, le hiatus est entre mon point de vue et

7. <http://retro.seals.ch/cntmng?pid=dkm-003:2006:66:1293>, 10 août 2014

8. <http://www.motor-talk.de/forum/erfahrungen-mit-euren-un-faehigen-un-freundlichen-t2810824.html?page=1>, 10 août 2014

le monde (dont il est une image partielle et partielle). Dans l'autre, celui des adverbiaux métalinguistiques, l'opposition court entre ce je dis (les mots que je prononce) et mon point de vue (ce que je veux dire).

Bien sûr, une telle méta-caractérisation du dire n'est pas neutre en termes d'ajustement intersubjectif : en disant *ehrlich gesagt*, *grob gesagt* ou *genau gesagt*, je prémunis mon propos contre d'éventuelles mauvaises interprétations en me défaussant de ses manquements sur les mots que j'emploie. D'une certaine façon, j'invite (plus ou moins inconsciemment bien sûr) le coénonciateur, qui mérite bien son nom ici, à construire un autre énoncé plus "convenable" pour le même point de vue ; je reconnais la légitimité de dire d'autres dès lors que leur vouloir-dire est le même. Songeons un instant à Grice et à ses maximes : dans cette perspective, il s'agit de travestir les violations de la maxime de qualité, ou de quantité ou de manière (si l'on fait de la malpolitesse une question de manière, nous pensons bien sûr ici à *ehrlich gesagt*) en des violations de la maxime de manière mais d'un ordre nettement moindre que celles dont je me rends peut-être coupable, puisque finalement tout devient une affaire de choix des mots pour dire la chose et que je me pose en victime des mots que j'ai choisis... en laissant d'une certaine façon entendre, sans forcément que ce soit faux d'ailleurs, que je ne les choisis pas vraiment.

### 8.1.3 Autour d'*anders gesagt* et *mit anderen Worten*

#### 8.1.3.1 Hypothèse de travail

Ceci posé, les adverbiaux métalinguistiques relationnels nous semblent mériter un intérêt tout particulier, en rapport ici aussi avec les marqueurs d'intégration linéaire. Ce rapprochement se justifie par le fait qu'au sein de leurs classes respectives (perspectivaux "au sens strict" pour les MIL et adverbiaux métalinguistiques pour *genauer/anders gesagt*), il s'agit à chaque fois de sous-ensembles isolés par un trait relationnel ou cotextuel indéniable qui contribue à les rapprocher des connecteurs. Cette proximité peut être symbolisée par la paire *and(e)rerseits / anders gesagt*, qui monte à la fois l'irréductibilité de ces deux groupes l'un à l'autre et ce qui fait leur particularité commune au sein de leurs classes respectives. De la même manière que pour les MIL, il nous semble possible de rendre compte de l'emploi d'*anders gesagt* ou de *genauer gesagt* sans avoir à scinder la classe des adverbiaux métalinguistiques en un groupe de quasi-perspectivaux qui viendraient définir les limites de validité formelle du dire et un groupe de quasi-connecteurs qui se chargeraient de le comparer au dire précédent.

En effet, dans cette section, nous souhaitons défendre l'idée que cette connectivité des adverbiaux métalinguistiques relationnels est en trompe-l'œil. Pas plus que *beispielsweise* n'introduit un exemple "illustrant" le propos précédent, *genauer gesagt* ne présente le dire comme une nouvelle formulation plus adéquate d'un *même* point de vue. En ce sens, la caractérisation des adverbiaux relationnels a un impact sur toutes les formes métalinguistiques, puisque le "dire constant" dont nous parlions plus haut pourrait bien n'être qu'une illusion. Comme on va le voir, les adverbiaux métalinguistiques ne prennent pas appui sur un contenu qu'il s'agit de reformuler, ils signalent un nouvel élan dans le discours. Introduisant une rupture, ils se caractérisent par l'opposition à ce avec quoi ils rompent, et qui est un type d'énonciation, pas un énoncé. Les formes en *gesagt* glosent toujours la manière de dire les choses, pas ce qui est dit (l'adjectif de verbe modifiant *gesagt* est toujours un adverbial de manière). C'est ce que font, au niveau de l'énonciation-comme-production, *andererseits* ou *schließlich*, dont le sens lexical constitue une invitation à identifier l'énonciation précédente comme représentative de la perspective écartée, sans que cette perspective ait nécessairement donné lieu à la verbalisation d'un énoncé totalement construit.

Dit autrement (*anders gesagt* !) : tout adverbial métalinguistique implique un nouveau point de vue. D'une certaine façon, l'adverbial métalinguistique est bien un opérateur de point de vue, simplement il agit depuis un niveau différent (bien que proche). Les adverbiaux métalinguistiques interviennent en cas de défaillance massive du dire à articuler un dit correspondant à mon vouloir-dire. L'adverbial métalinguistique va alors interrompre le processus énonciatif et le réengager dans un dire *plus* ramassé (*kurz gesagt*), *plus* précis (*genauer gesagt*), *plus* direct (*grob gesagt*) etc ; la présence du morphème de comparatif ne fait qu'explicitement un mécanisme de toute façon présent. Ce n'est pas le dit (le "contenu") qui est constant pour un dire variable (on se demande bien comment ce serait possible, en réalité) ; c'est le vouloir-dire général qui reste à peu près stable.

Le nouveau dire va normalement déboucher sur un *nouveau dit*, un nouveau point de vue, qui n'a pas pour fonction d'être parfait, car l'adverbial de dire, en signalant quelle caractéristique énonciative a dorénavant la priorité afin de permettre à la démarche énonciative d'aboutir, annonce aussi que le nouveau dire aura les défauts de ses qualités. Mais l'adverbial métalinguistique, qui représente en fait une intervention massive, un recadrage radical de l'énonciation et en reconstruit toutes les coordonnées, spécifie également ce qu'il en est du *vouloir-dire* (sur le monde), qui reste, encore une fois, "à peu près stable" - et il est bien le seul dans ce cas.

### 8.1.3.2 Étude qualitative des emplois de *mit anderen Worten* en corpus

Dans la perspective qui est la nôtre, *anders gesagt* n'est guère plus relationnel que *kurz gesagt*. Il est même permis de se demander dans quelle mesure *anders gesagt* ou son concurrent *mit anderen Worten* ne peuvent pas être considérés comme les hypéronymes de tous les adverbiaux métalinguistiques. Ni *mit anderen Worten* ni *anders gesagt* ne caractérisent positivement le dire du nouveau point de vue. Les déterminations ultérieures sont l'apanage d'adverbiaux de dire, construits avec un adjectif qui ne soit pas aussi syncatégorématique qu'*anders*. En l'absence d'occurrences d'*anders gesagt* dans notre corpus, nous étudierons donc le degré zéro de la détermination métalinguistique à l'exemple de *mit anderen Worten*, qui, en tout cas au plan du signifiant initial, devrait être largement équivalent.

(23) Die Themen sind noch da, die großen Themen. Aber es hat sich etwas verändert im Unterschied zu den 70er-Jahren. damals waren tatsächlich die Wahlkämpfe zugespitzter und polarisierter, teilweise übrigens auch dann auf eine brutale und unfreundliche Weise und man kann auch bis heute lange darüber streiten, was daran jetzt Taktik war und man sich dann hinter den Kulissen auch wieder die Arme um die Schultern legte. Es gab damals aber auch - und das war nicht gut - sehr viel wirkliches Misstrauen zwischen dem, was damals die CDU die Sozis nannte, die nicht mit Geld umgehen konnten, und umgekehrt die Vorwürfe.

**Mit anderen Worten** : Da gab es auch eine Polarisierung der politischen Kultur und ein Misstrauen in den beiden Mehrheitslagern, das auch für eine demokratische Gesellschaft, wenn es einen bestimmten Punkt überschreitet, nicht gut ist. Was das ist, wie das funktioniert, das sehen wir heute in den USA in diesem grundtiefen Misstrauen zwischen Demokraten und Republikanern, das die Politik lahmlegt. (DR 200913-07)

Signalons que le renvoi au paragraphe figure dans la transcription originale, ce qui est un renseignement intéressant sur la façon dont le marqueur a été interprété. Si l'on analyse la construction de cette prise de parole (en réponse à une question sur l'effacement des clivages en Allemagne par comparaison avec ce qui pouvait se passer dans les années 1970), on voit que l'énoncé contrôlé par *mit anderen Worten* est bien un nouveau point de vue à part entière et

non une simple reformulation du précédent. En effet, il s'agit bien d'une conclusion inférée à partir d'un exemple précis, donc d'un raisonnement inductif.<sup>9</sup>

L'exemple suivant est plus intéressant car il comprend trois chevilles de ce type, dont un *das heißt* qui nous occupera plus tard mais dont on peut déjà relever que sur le plan sémantique, il fonctionne exactement comme *mit anderen Worten*. Cette fréquence dans un discours nettement moins construit que le précédent (pour s'en convaincre, il n'est que de se rapporter à la syntaxe quelque peu acrobatique dont il témoigne) montre qu'il s'agit bien pour l'énonciateur d'avancer dans son discours en lui donnant une cohérence ostensible par l'usage de marqueurs signalant l'engendrement logique des propositions avancées. Pour la compréhension, précisons qu'il s'agit d'un retour sur une prise d'otage hypermédiatisée à Gladbeck, 25 ans plus tôt. Le journaliste demande à un expert des médias (l'inévitable Jo Groebel) si d'autres événements un tant soit peu comparables ont eu lieu depuis, et pourquoi aucun ne semble avoir autant marqué la conscience des gens.

- (24) Es gibt noch mindestens zwei weitere, die ebenfalls fast genauso wichtig sind. Speziell Gladbeck allerdings, und nicht eben für viele vergleichbare Dinge, weil es seitdem nur noch wenig Vergleichbares gegeben hat, durch den Kodex, den man sich gegeben hat, et cetera, aber bei Gladbeck kam hinzu, dass es auf der einen Seite aus den genannten Gründen diesen Reflex des realen eines realen Geschehens gab, auf der anderen Seite aber Gladbeck speziell so etwas - so pervers das klingen mag - wie eine Story mit Cliffhangern war. **Das heißt**, das Geschehen lief über mehrere Tage und keiner, nicht mal die Täter, keiner wusste ja, wie es ausgeht. Und **mit anderen Worten**, das war natürlich so wie so ungefähr der ultimative Kick, die ultimative, ultimative Geschichte, kein Mensch wusste, wie es ausging, und jeder war natürlich gespannt, gehts gut aus, gehts schlecht aus? Und das ist - noch mal : leider! - im Grunde nichts anderes gewesen als eine Art Realkrimi. Und das Letzte, ich will es noch gleich nachschieben, ist, dass natürlich ein solches Thema, das so lange läuft, dann auch auch außerhalb der Medien zu einem großen Gesprächsthema wird. **Das heißt mit anderen Worten**, es gibt so etwas wie eine soziale Ansteckung, alle reden drüber, man möchte dabei sein, man möchte mitreden können. Und es war übrigens bis heute, wir reden nach 25 Jahren wieder und zum Teil immer noch davon natürlich n ganz, ganz großes kollektives Thema. (DR 160813-04)

Le premier et le troisième marqueur (c'est-à-dire les deux comprenant *das heißt*) servent à réélaborer une pensée apparue au détour du point de vue précédent et dont toutes les conséquences ou tout l'intérêt aux yeux du locuteur...) n'ont pas encore été tirées. Il est assez clair (comme d'ailleurs dans l'exemple de la "culture politique"), qu'il s'agit bien d'un même état de fait mais qui sera envisagé via deux points de vue successifs. La première occurrence vient simplement gloser les implications de la notion de *Cliffhanger*, qui vient d'être lancée, et de réorienter le débat de l'attitude éminemment contestable des journalistes amateurs d'histoires à grand spectacle vers les sensations fortes éprouvées par les acteurs et les spectateurs du drame. Le *mit anderen Worten* achève ce déplacement de perspective on allant jusqu'à juger bien compréhensible la fascination individuelle éprouvée par les uns et les autres devant ce téléfilm à suspense "pour de vrai". Au risque de la lourdeur, rappelons qu'on a ici affaire à un parcours argumentatif aussi net que discutable, en forme de disculpation des médias de masse par l'expert ès-média de masse préféré... des médias de masse. Au départ, et l'allusion au "code de bonne conduite qu'on s'est donné ensuite" nous le rappelle, il est question du fait qu'une

9. Après tout, on n'est pas obligé d'interpréter la méfiance quand aux capacités gestionnaires de l'autre comme un trait de "culture politique"; d'aucuns y verraient plutôt, au hasard, un réflexe de classe...

prise d'otages bien réelle ait été traitée comme un feuilleton à grand spectacle par les médias pendant plusieurs jours, dans des proportions inédites. Au terme provisoire du parcours, la critique sociale des médias a cédé la place à une forme de psychologie individuelle et l'analyse des manquements déontologiques des journalistes, à des commentaires sur les bouffées d'adrénaline des gens devant leur écran. Question de point de vue, donc...

Soit maintenant la dernière transition de ce type : le premier point de vue stipule simplement que l'on a beaucoup parlé de Gladbeck dans la vie de tous les jours au moment où ce "feuilleton" a eu lieu. Il s'agit de répondre à la question de l'impact extraordinaire de cet événement dans les esprits. Plus précisément, il était à ce stade question de facteurs expliquant des réactions individuelles. On pourrait s'en tenir là : on en a beaucoup parlé, donc chacun s'en souvient. Mais ce fait se prête à une deuxième interprétation, qui ne procède pas directement de la simple mention de cet intérêt collectif. On passe en fait du niveau de la psychologie individuelle à celui de la psychologie sociale : un phénomène de masse motivé par la volonté d'"en être" qui entretient un mélange de curiosité malsaine et d'obligation sociale de s'intéresser à ce qui se passe. On glisse à une interprétation qui relève du domaine de la psychologie des foules et repose à ce titre sur une série de prémisses *qui resteront sous-entendues*. À chaque fois, le marqueur métalinguistique a pour fonction de caractériser un déplacement qui n'est pas qu'un déplacement dans les mots, mais bel et bien un changement de point de perspective sur le même fait : critique sociale des médias, psychologie individuelle, psychologie collective.

### 8.1.3.3 Usage stratégique des marqueurs discursifs ?

On pourrait nous faire remarquer qu'après avoir exploité autant que possible le sens des parties constituant la forme complexe *allerdings*, il peut paraître paradoxal d'affirmer sans sourciller qu'*anders gesagt* ne signifie pas qu'on "dit la même chose autrement" ou que *mit anderen Worten* signale un déplacement argumentatif qui n'est pas que dans les mots. La même chose vaut d'ailleurs lorsque nous écrivons que *beispielsweise* ne signifie pas qu'on a affaire à un simple exemple. Il est donc grand temps de nous demander si nous ne sommes pas en train de projeter au niveau du sens ce qui relève de l'emploi, et même d'un certain type d'emplois stratégiques. Commençons par rappeler que le sens tel que nous le recherchons a vocation à être reconstruit à partir de la multitude des emplois, ce que nous appelions en première partie l'empan de la variation. Le sens est ici l'invariant dont la combinaison avec l'environnement sémantico-syntaxique d'une occurrence singulière doit rendre compte de l'effet de sens atteint dans cette occurrence-là, sans recourir à des traits supplémentaires optionnels ou à des sèmes mutuellement exclusifs qui se neutraliseraient ou se composeraient selon leur gré dans telle ou telle actualisation, sans que l'on sache trop pourquoi. Le sens doit donc recouvrir la totalité des emplois et ceux-ci constituent (avec le sémantisme des parties constituantes en cas de signe complexe) le socle du raisonnement sémantique, qui reste à cet égard largement inductif.

Il n'y a donc pour nous aucun problème à reconnaître que nous hypostasions un emploi en sens, dès lors que nous sommes convaincus que ce sens est suffisamment abstrait pour rendre compte de la totalité desdits emplois. Lorsque nous faisons grief aux auteurs de l'article *allerdings* de GRAMMIS d'avoir confondu sens et emploi, c'est parce que le sens concessif/adversatif qu'ils ont reconstruit ne recouvre qu'un seul emploi, à l'exclusion d'un autre (celui manifesté dans le mot-réponse), ce qui condamne à une description polysémique ; et dans ce cas, on ne fait que reproduire au niveau du sens la pluralité des emplois, c'est-à-dire que (=donc) on n'a pas véritablement atteint le sens, plus grand commun dénominateur auquel nous souhaitons arriver, dans une perspective que l'on peut qualifier de réductionniste. On peut toutefois nous opposer un scénario concurrent beaucoup plus en phase avec l'approche classique des marqueurs dis-

cursifs : le scénario néo-gricéen, avec un signifié minimal qui soit de préférence compositionnel, mais enrichi en contexte par des implicatures ; auquel cas, effectivement, *mit anderen Worten* ne veut rien dire d'autre que "à signification constante et formulation différente" ou "pour dire la même chose autrement". Ce scénario, dans le cas de *anders gesagt / Mit anderen Worten*, stipule donc que ces marqueurs sont des marqueurs strictement reformulatifs, qui présupposent l'identité sémantique des contenus mis en relation. Ceux-ci ne se distinguent que relativement à la maxime de manière. L'intégralité des emplois ne se réduisant pas immédiatement à cette règle correspond à un usage "stratégique" des marqueurs, visant à présenter comme sémantiquement équivalents deux contenus qui ne le sont pas.

Une version radicale de ce scénario ne nous semble que difficilement tenable, sauf à réduire la sémantique à la questions des conditions de vérité, ce qui de fait est bien le rêve de Grice lui-même et des Gricéens qui ne seraient pas des "néos". Mais si l'on part du principe qu'une définition strictement extensionnelle de la sémantique n'est pas viable en langue naturelle et qu'il faut bien sûr faire intervenir les signifiés et les représentés, cela condamne par avance une théorie impliquant la possibilité d'une variation qui ne concernerait que la maxime de manière : on ne peut justement pas dire la même chose de deux façons différentes, et par conséquent tous les usages de *Mit anderen Worten* sont des usages stratégiques. En ce cas, l'invariant sémantique de *mit anderen Worten*, dans la mesure où il est reconstruit par induction, se réduit à laisser entendre que l'on dit les choses différemment (*ander-*) et que donc... on ne dit pas vraiment la même chose, mais dans le but de mieux réussir une visée communicationnelle qui prime sur le reste. On retombe ici sur l'affirmation (à laquelle, en définitive, nous souscrivons probablement) selon laquelle il n'y a pas de reformulation qui ne soit l'introduction d'un nouveau point de vue, et il n'est même pas sûr que cette reformulation doive nécessairement être co-orientée argumentativement avec le premier point de vue. *Anders gesagt* et *mit anderen Worten*, pris au pied de la lettre autant que faire se peut, impliquent que le nouveau point de vue s'inscrit dans la continuité d'une tentative de dire les choses. Tout au plus s'agit-il d'une tentative répétée de dire "la même chose" au sens de viser un même état du monde, sachant qu'en vertu du principe de partialité, qui nous sert de fil rouge dans cette partie, ces tentatives sont en permanence des échecs puisqu'on ne dit que ce qu'on dit, et jamais "le monde".

Prendre les signifiants au pied de la lettre ne se fait que dans la mesure du possible, et en l'occurrence, cette mesure du possible nous dit que les usages standard ne sont pas fondamentalement différents des usages stratégiques. Cela veut dire qu'il y a deux usages stratégiques possibles (au sens néo-gricéen, c'est-à-dire qu'on bafoue une maxime mais qu'on s'en rachète par l'utilisation d'un marqueur qui sert d'alibi). D'une part, un simple cas-limite de l'usage standard : lorsque la relation entre les deux énoncés n'est même pas une vraie relation de dépendance, il s'agit de maximiser la cohérence d'un propos qui peut en manquer, voire de réaliser un sophisme caractérisé en posant l'équivalence de deux contenus divergents - on y reviendra. D'autre part, pour les marqueurs caractérisant lexicalement le dire, comme *kurz gesagt* etc., il y a la possibilité déjà évoquée de s'excuser par avance de la violation de la maxime correspondant au sens de l'adjectif. Par exemple, l'emploi de *ehrlich gesagt* permet de racheter une violation de la maxime de manière en s'en remettant à celle de qualité.

- (25) ZAGATTA : Herr Lüdecke, wenn wir das so hören- was ist denn so sensationell an diesem Interview ?  
 LUEDECKE : **Ehrlich gesagt** bin ich gar nicht überzeugt, dass das so sensationell ist. Manchmal muss ich mich fragen, ob ich das gleiche Interview gelesen habe wie die meisten Berichterstatter. (DR 210913-01)

C'est peut-être encore plus net dans l'exemple suivant, où *ehrlich gesagt* se greffe sur *man muss*

*sagen*, sans doute du fait que c'est la raison d'être de l'interview (l'élection d'un Allemand à la tête du Comité international olympique) qui est traitée comme un événement insignifiant. Le propos risque de faire perdre la face au journaliste tout en valant des reproches d'antipatriotisme à son auteur. Il est donc réinscrit dans les codes de l'interview, puisque l'invité se dépeint comme obligé à tenir ce propos du fait de son engagement à dire ce qui est.

- (26) Und das ist eben nicht das, so wie wir, also wie ich meinetwegen als eher kritische Sportpolitikerin mir die internationale= den internationalen Sport vorstelle, sondern das ist eine weitere Kommerzialisierung und das geht stärker noch dahin, neue Märkte zu erobern, es geht stärker noch dahin, eben nicht nach transparenten Kriterien Vergabeentscheidungen zu fällen, das geht nicht dahin, die Menschen vor Ort stärker mit einzubeziehen in Entscheidungen, Verbände zu demokratisieren, externes Wissen mit einfließen zu lassen, sondern es geht genau in eine andere Richtung. Und dann, muss man **ehrlich gesagt** sagen, ist es auch fast egal, welchen Pass ein IOC-Präsident hat, ob es ein Deutscher, ein Chinese oder ein Amerikaner ist. Da geht es offensichtlich dann sozusagen vom Ziel her in die falsche Richtung. (DR 110913-01)

Mais s'agit-il vraiment d'un usage stratégique, ou n'est-ce pas là tout simplement le sens même du marqueur? L'opposition entre un usage standard lié au sens des signifiants constitutifs et un usage stratégique qui le singerait se résout en une simple question de degrés dès lors que l'on renonce à un concept de la reformulation qui sous-entend la possibilité à notre avis fictive de deux contenus strictement équivalents sémantiquement.

#### 8.1.3.4 D'un vouloir-dire à l'autre

Le modèle néo-gricéen permet mieux qu'un autre d'aller jusqu'au bout de l'analyse de ces marqueurs, si on le recentre sur l'opposition entre la "signification conventionnelle" (*conventional meaning*) que nous réinterprétons comme le vouloir-dire des mots (*meaning* est un faux-ami, à plus forte raison lorsqu'on lit ce que Grice fait dire à ce mot dans l'article qu'il lui consacre), le vouloir-dire du dit, et le *speaker's meaning*, le vouloir-dire du locuteur, selon nous un vouloir-dire sur le monde. La "signification constante" qui sert de soubassement à l'entreprise de relance métalinguistique marquée par *mit anderen Worten* et les autres n'est pas la signification conventionnelle, c'est le vouloir-dire du locuteur. Si l'on nous accorde ce passage d'un *meaning* à l'autre, notre analyse est finalement toute gricéenne, et même des plus orthodoxes. À ce prix, on peut également rendre justice à la suggestion de Paillard selon laquelle les mots du dire caractérisent la coexistence pas forcément pacifique de plusieurs vouloir-dire. Cette absence d'équivalence, cette tension même, est flagrante dans le cas de *besser gesagt*, qui en pratique équivaut souvent à une correction factuelle (là encore, sans qu'il faille forcément y voir un "usage stratégique") :

- (27) Andererseits wird Berlusconi gebraucht, **besser gesagt**, seine Partei wird gebraucht, damit das Regierungsbündnis nicht platzt. Stimmt das nicht auch bedenklich für die politische Kultur, wenn einer wie Berlusconi unverzichtbar erscheint? (DR 180913-02)

Comme le relève Paillard à propos de *en réalité*, caractériser le point de vue comme celui de la réalité en dit au moins autant sur les points de vue concurrents, qui deviennent des représentants de l'irréel. De même, présenter le dire porteur d'une propriété X comme "frère" d'un précédent, ce qui (comme pour tous les perspectivaux) n'est qu'une construction possible parmi d'autres, c'est donner à entendre par ricochet que le précédent n'était pas porteur de cette qualité : *kurz gesagt* excuse une violation de la maxime de quantité par en bas, tout en implicitant que le précédent dire péchait par le haut, était trop long, trop décousu. Dans une telle construction,

*genau gesagt* implicite que le précédent dire n'est pas si exact que ça, etc. Il s'agit en fait de remettre les plâtres pour essayer de dire ce qu'on a à dire après avoir constaté un hiatus entre le vouloir-dire de mon dit et ce que je considère comme mon propre vouloir-dire. Enfin, l'emploi de *ehrlich gesagt* dans ce type de contexte suggère que le dire précédent, à force de courtoisie, restait trop loin de la vérité, ou trop faible. Dans l'exemple suivant, l'énoncé précédant l'emploi de *ehrlich gesagt* (en italiques) est en effet une litote objectivement difficile à interpréter, à force de ne pas vouloir vexer qui que ce soit.

- (28) Also... ich fand ä das Duell zwischen Peer Steinbrück und Angela Merkel ä= schon eine harte Auseinandersetzung. Das muss nicht immer sein, indem man sich ins Wort fällt. *Ein bisschen ist ein Unterschied sozusagen in den Extremen der Moderation erkennbar.* Also vier Moderatoren finde ich, **ehrlich gesagt**, beim Kanzlerduell zu viel. Aber gestern waren offensichtlich zwei Moderatoren auch nicht so ganz gewachsen, das Ganze vernünftig zu leiten. (DR 030913-03)

La dimension dialogique des perspectivaux correspondait si l'on veut à une polyphonie au sens de Ducrot, en ce qu'elle ne met pas nécessairement en jeu une pluralité d'énonciateurs-source. Les adverbiaux de dire, eux, relèvent déjà d'un ajustement intersubjectif tourné vers le coénonciateur, puisque finalement il s'agit de se prémunir contre une mauvaise interprétation de mon vouloir-dire (celui-ci étant assimilé à tort à un vouloir-dire autre dans lequel je ne me reconnais finalement pas). Reste que c'est bien dans l'énonciation que s'élabore ma propre représentation sémantique du monde, et que par conséquent le point de vue que j'ai avancé est forcément solidaire de mon premier dire (puisqu'il en est le dit). Changer de dire, c'est aussi changer de dit.

Le fait que ces deux points de vue prétendent viser exactement la même portion de réalité (ce qui d'ailleurs ne signifie pas non plus qu'ils atteignent effectivement la même) ne change rien à l'affaire, si ce n'est que cela fait du second point de vue le frère du précédent. C'est ce qui fait le lien entre adverbiaux métalinguistiques et perspectivaux : l'adverbial métalinguistique entraîne avec lui toute l'énonciation, et si je révisé mon dire, je ne peux pas le faire sans construire un nouveau point de vue. D'où l'absence d'équivalence sémantique entre les deux arguments de l'opération reformulative : non seulement cette absence d'équivalence n'est pas un problème ni un usage-limite qui présupposerait l'équivalence comme cas standard, mais cet écart entre les deux points de vue est le cœur même de l'opération de reformulation. C'est en jouant sur les trois niveaux vouloir dire/dire/dit que l'on peut tenir les deux bouts : les dits sont équivalents dans l'ordre du vouloir-dire, mais nécessairement autres dans l'ordre du dire ; sémantiquement équivalents sur le plan véridictionnel, bien différents en tant que points de vue. Pour prendre un exemple de supposé "usage stratégique" sur lequel nous reviendrons très bientôt lorsque nous évoquerons *also*, ce hiatus est également la raison pour laquelle la frontière entre le marquage de l'abduction et celui de la prétendue reformulation est passablement flou, puisque dans les deux cas, on a affaire au passage d'un contenu A à un contenu B étroitement lié à A et supposé logiquement corrélé à lui. En effet, les conditions d'usage normales de ces marqueurs prévoient qu'il soit possible de remonter à B à partir de A.<sup>10</sup>

*Anders gesagt* ou *Mit anderen Worten* ne disent rien à proprement parler du nouveau dire ; ils localisent dans les mots une différence qui en réalité est une différence entre plusieurs dits répondant à un même vouloir-dire, et donc par ricochet une différence entre plusieurs points de vue. L'effet obtenu est de maximiser la cohérence du discours en suggérant que les points de vue sont non pas équivalents mais aussi convergents que possible. Un marqueur d'abduction, lui, marque la même relation de dépendance au niveau des contenus de ces points de vue (car c'est

10. D'où le fait que nous parlions de métonymie : il s'agit d'une forme d'inclusion logique.



véritablement un connecteur, il relie des contenus, cf. la présence fréquente de formes anaphoriques dans leur morphologie). Il suffit que dans certaines conditions, le marqueur puisse monter d'un niveau pour que l'interprétation des marqueurs soit la même. Or on peut soupçonner (i) que cette "montée" intervient sans trop de problèmes lorsque le connecteur se trouve détaché à gauche dans le *Vorvorfeld*; (ii) que les conjonctions de coordination peuvent de toute façon intervenir aux deux niveaux, voire à d'autres au-dessus et en-dessous. Dans ces conditions, un coordonnant abductif peut vite devenir l'équivalent d'un adverbial métalinguistique - ce qui nous amène au problème du statut catégoriel des "coordonnants" qualifiés de "marqueurs de reprise" par Cartier-Bresson & Murat (1987).

## 8.2 Les "coordonnants" marqueurs de reprise

### 8.2.1 Y a-t-il une différence fonctionnelle entre coordonnants marqueurs de reprise et adverbiaux métalinguistiques ?

L'analyse des adverbiaux métalinguistiques nous a déjà amené à croiser des coordonnants : la mention de l'abduction à l'instant nous renvoie ainsi à *also*, et nous avons vu un peu plus haut que *mit anderen Worten* participait de mécanismes discursifs semblables à *das heißt*, en tout cas lorsque l'adverbial est détaché en tête. Il semble donc que l'opposition de départ entre les deux classes de reformulateurs (et les deux types de reformulation afférents), une classe d'adverbiaux et une classe de coordonnants, n'aille pas totalement de soi du point de vue sémantico-discursif. En parlant de "marqueur de reprise", nous empruntons à Cartier-Bresson & Murat (1987) un concept forgé pour l'analyse de *c'est-à-dire*, et pour lequel nous traiterons *das heißt* comme prototype. Rappelons ici la définition donnée par Cartier-Bresson & Murat (1987) :

Il s'agit dans tous les cas pour un interlocuteur de s'assurer que l'autre "prendra" un segment de discours comme lui-même l'entend, ou plutôt, eu égard au caractère autoritaire de ces formules : comme "il faut" le prendre. (p. 5)

Les raisons pour lesquelles la formulation (terme de gauche, A) est rectifiée - et donc marquée rétroactivement comme insuffisante, "à reprendre" — sont en revanche très variables : elle peut être arbitraire (Jarry), technique (exemple (2)), insuffisamment ou référentiellement inadéquate (l'erreur de (3)); la liste n'est en rien limitative. (p. 7)

Les exemples cités à l'appui de cette analyse sont les suivants :

- (29) La scène est en Pologne, **c'est-à-dire** nulle part. (Jarry, *Ubu roi*)
- (30) Le français fait partie des langues romanes, **c'est-à-dire** dérivées du latin (*Grammaire française*, Hachette, 1983).
- (31) Je l'ai rencontré hier... **c'est-à-dire** avant-hier (*GLLF*).

Si l'on s'en tient à cela, ce que les deux auteurs appellent la reprise correspond bien à la reformulativité générale que nous avons mise en avant plus haut. On peut se demander dans quelle mesure la différence n'est pas effectivement d'abord et avant tout terminologique quand on lit la définition de la reformulation proposée par les auteurs pour justifier l'emploi du terme de reprise :

Bien que, dans certains cas, *c'est-à-dire* puisse commuter avec *ou* et *autrement dit*, la reprise interprétative présente des différences profondes avec la reformulation, que ces expressions servent à marquer. La reformulation n'est en aucun cas une rectification : 1) elle postule la conservation d'un invariant de sens ; 2) elle n'impose pas de hiérarchie entre les termes, qui sont placés sur le même plan, comme deux formulations également possibles. (p. 10)

Il semblerait que l'opposition sémantique entre les deux classes, celle d'*autrement dit/anders gesagt* et celle de *c'est-à-dire*, se cristallise autour du troisième type d'exemples, donc de la possibilité d'emplois rectificatifs des marqueurs de reprise. Les autres emplois mis en avant dans l'article, qui violent également le principe d'équivalence des deux termes, qu'il s'agisse d'ironie ou de scansion de la progression du discours, sont en fait tout à fait concevables pour des marqueurs que Cartier-Bresson et Murat présenteraient comme reformulatifs, à commencer par le *mit anderen Worten* vu dans l'interview plus haut, qui cohabite avec un *das heißt* tout à fait équivalent fonctionnellement. Par contre, on peut difficilement envisager que dans une traduction allemande de l'exemple suivant, *c'est-à-dire que si* soit rendu par *mit anderen Worten... eigentlich schon* (ou *doch*), tandis que *das heißt... eigentlich schon* passerait sans doute sans trop de problèmes.

- (32) Dans le bureau de l'écrivain, il n'y a pas de miroir. **C'est-à-dire que si** : la grande glace au-dessus de la cheminée, mais Anthoine, assis à son bureau, y tourne le dos (Aragon, *La Mise à mort*, NRF "Folio", p. 32, cit. Cartier-Bresson & Murat 1987).

La difficulté de cette argumentation est qu'il est tout à fait possible d'imaginer une phrase équivalente du type :

- (33) In seinem Arbeitszimmer gab es keinen Spiegel, **genauer gesagt : es gab schon einen**, nämlich über dem Kamin, aber Anthoine kehrte ihm den Rücken.

Or si *anders gesagt* et *genauer gesagt* appartiennent à un même paradigme de marqueurs, le dernier verrou sémantique entre les deux classes saute. On aurait simplement une différence dans la diversité sémantique des segments d'énoncés accessibles à chaque opérateur, différence qui ne serait pas due à leur sémantisme de classe mais à la valeur singulière d'un des constituants de la locution (en l'occurrence, pour les formes en *gesagt*, le membre adjectival). Il s'agit en fait de ce que nous décrivions plus haut comme le conflit entre le vouloir-dire de mon dit et ce que je considère être mon propre vouloir-dire, et qui me conduit à abandonner le premier point de vue construit pour lui donner un "frère" qui soit plus en phase avec ce que j'ai à dire... mais qui ne prétend pas non plus être la formulation ultime. L'emploi d'un marqueur de reprise peut être vu comme un signal au coénonciateur : "non, ce n'est pas ce que je veux dire ; ce que je veux dire est différent ; c'est que..." - on obtient ainsi indifféremment<sup>11</sup> *anders gesagt, das heißt, mit anderen Worten*. Parfois on dit *genau gesagt*, ou *kurz gesagt*, et cela signifie "non, ce n'est pas ce que je veux dire ; ce que je veux dire se dit plus exactement ou plus brièvement de telle façon". Signalons enfin que, comme le lecteur l'aura sans doute remarqué, nous n'avons pas évoqué ici *nämlich*. C'est que nous rejoignons ici l'analyse de Vassiliadou (2008) sur la différence entre *c'est-à-dire* (ou *autrement dit*), qui sont des marqueurs de reformulation au sens strict du terme, donc pour nous des marqueurs de reprise, et *à savoir*, qui est un marqueur de spécification, comme *nämlich* en allemand :

*C'est-à-dire* et *à savoir* se distinguent en ce que le premier se greffe sur des relations d'équivalence ou d'identification qui sont construites soit préalablement (hors contexte), soit dans le contexte immédiat. En revanche, le terme qui convient le mieux pour qualifier la forme concurrente à *savoir* est le terme de *spécification*. (Vassiliadou, 2008, 46)

La spécification permet le passage direct d'un ensemble à ses éléments constituants, sans reprise énonciative ni coréférence. (Cartier-Bresson & Murat, 1987, 12)

Les termes mêmes que choisissent Murat et Cartier-Bresson dans ce passage que Vassiliadou cite expressément (p.49) rappellent fortement le mouvement de sélection de sous-ensembles tel

11. La différence va venir, mais elle est ailleurs.

qu'il est manifesté par les constructions analysées dans les deux premiers chapitres de cette partie. De fait, c'est bien à cet ensemble que nous rattacherions *nämlich*, en ce qu'il est sans doute le plus à même de rendre compte de la diversité des emplois de *nämlich*, de ceux qui ressemblent du plus près à une reprise à ceux illustrés par le dernier exemple construit ci-dessus,<sup>12</sup> où *nämlich* ouvre pour ainsi dire une parenthèse, une incise.

### 8.2.2 Hiérarchie des modes de reprise

Mais si tel était vraiment le cas, objectera-t-on, nous aurions une série de marqueurs de reformulation totalement interchangeables et sémantiquement/fonctionnellement équivalents : *das heißt, anders gesagt, mit anderen Worten...* or tel n'est justement pas le cas. Comment l'expliquer ? Pour examiner ce qu'il en est et puisque le problème du degré de divergence des contenus sémantiques nous occupe de toute façon depuis quelque temps, nous pouvons proposer le classement suivant des formes de reprise, par degré d'hétérogénéité croissante entre les deux membres coordonnés :

- *reformulation stricte*. L'équivalence sémantique entre a et b est absolue, et la relation entre eux est en principe symétrique en langue... mais de toute façon pas en discours. Malgré l'équivalence vériditionnelle, on a bien affaire à deux points de vue coarticulés selon un ordre qui est en soi un fait argumentatif. Les emplois stratégiques de la reformulation montrent que c'est bien l'opération de reformulation qui construit l'équivalence sémantique entre les deux. À bien des égards, gloser, c'est qualifier. D'aucuns posent une structure support/apport<sup>13</sup> pour analyser ces structures, en tout cas lorsqu'elles sont de type appositif ; mais il n'y a pas de raison de ne pas voir une progression textuelle ou argumentative du même ordre quand ce sont deux énoncés qui sont ainsi coordonnés. La glose peut être de plusieurs ordres : métalinguistique, en extension, en intension.

- (34) Das hat dazu geführt, dass in vielen Schulen die Lernziele modularisiert werden, **das heißt**, dass es Aufgabenbereiche gibt, die sich Schüler nacheinander vornehmen, wo sie aber zu unterschiedlichen Zeiten dran arbeiten. (DR 170913-01)
- (35) Da hat er absolut recht, der Herr Steinbrück, dass der Ball im Spielfeld von Angela Merkel und der Union liegt, denn der Regierungsauftrag liegt bei der Partei, die die meisten Stimmen bekommen hat. **Das heißt**, Angela Merkel, die Union. (DR 230913-04)
- (36) Ich finde da die Idee von dem Ex-BND-Praesident Geiger ganz charmant zu sagen, wir machen einen Intelligence Codex, also eine Kodifizierung, und zwar unter Freunden. **Das heißt**, Europäische Union und zum Beispiel NATO. (DR 070913-03)
- (37) Sie haben ja auch in dem Vorspann die Sub-Prime-Krise, **das heißt**, die Krise auf dem Immobilienmarkt in den USA angesprochen. (DR 130913-03)

- *abduction ou inférence*. Comme évoqué plus haut, la différence avec la reformulation est poreuse, puisque l'abduction passe par une règle d'implication sémantico-logique sous-entendue qui pose qu'on ne peut reconnaître a sans concéder b, de même que la reformulation force à admettre l'équivalence sémantique.

12. In seinem Arbeitszimmer gab es keinen Spiegel, **genauer gesagt : es gab schon einen**, nämlich über dem Kamin, aber Anthoine kehrte ihm den Rücken.

13. cf. la notion de prédication seconde, chère aux psychomécaniciens, mais qui cette fois semble assez pertinente pour décrire le phénomène linguistique en question.

- (38) Christian Lindner - da haben ja viele das Gefühl, die FDP wird dann wieder sozialer, **das heißt** sozialliberal. (DR 230913-06)
- (39) Wir müssen zweitens internationale Abkommen treffen und **das heißt** Verhandlungen aufnehmen. (DR 070913-03)

- *ajout d'une variable*. C'est en logique l'inverse du cas précédent. C'est le cas de figure par excellence pour employer *genau gesagt* ou *genauer gesagt* : la co-orientation est massive on parle de la même chose, pour en dire au fond la même chose, mais on a bien un changement de point de vue vers plus d'acribie. On voit bien ici que derrière les avatars du dire, ce sont bien les points de vue qui sont en jeu, car la paire *nämlich / und zwar* est bien sûr tout à fait pensable ici, et si *und zwar* n'est pas un perspectival, c'est bien à cause de *und*, qui arrime solidement la locution à la classe des conjonctions de coordination<sup>14</sup> Nous n'avons pas d'exemple dans le corpus pour *das heißt*, mais on en trouve sur internet (et nous en avons quelques-uns dans le corpus pour *also*).

- (40) "Willst du mich vollends unter die Erde bringen?" hauchte sie. "O nein", erwiderte er kalt, indem er vorüberschritt, "bloß selber ein bißchen leben, nachdem ich doch einmal auf der Welt bin, und nicht durch meine Schuld. **Das heißt**, vorausgesetzt, daß man das überhaupt noch ein Leben nennen kann, wenn man einem jede Lebenslust verleidet, jede Freude verdirbt, jedes Lachen, jede freie Bewegung, jedes harmlose Wort zum Verbrechen stempelt." (aus : Carl Spitteler, *Conrad der Leutnant*, 1898)

- *rectification*. Sur le plan vériconditionnel, c'est un renversement total ; en termes énonciatifs, ce n'est jamais qu'un cas-limite de la figure précédente. Là encore nous n'avons pas d'exemples dans le corpus, mais sur internet on en trouve :<sup>15</sup>

- (41) Und König Ignaz gerät allein beim Anblick der Stummen ausser sich. Der Hausseggen hängt schief. **Das heißt** : Eigentlich war er schon lange schief gewesen. Doch durch Yvonne zeigt jetzt jeder am Hof allmählich sein wahres Gesicht. (Internet)<sup>16</sup>
- (42) Natürlich lügen die Bilder, **das heißt**, eigentlich lügen sie gar nicht. Sie zeigen nur eine bessere Wirklichkeit, ein Ideal-Russland, das immer wieder mal mit den Händen zu greifen war und dann doch versank in Hunger und Gewalt.(Internet, SZ)<sup>17</sup>
- (43) Nilson bot den beiden an, sie zu ihrem Hotel zu fahren. Aber die beiden wollten lieber zu Fuß gehen. **Das heißt**, eigentlich nur Angstmän, denn er hatte Angst, dass sie auf der Fahrt über die Raketensache reden würden. (Internet)<sup>18</sup>

### 8.2.3 Sur la spécialisation des marqueurs de réélaboration

Si nous restons fidèles à nos suggestions sur le rapport entre vouloir-dire, dire et dit et sur la fonction des adverbiaux de dire, il n'y a aucune raison particulière d'exclure qu'un marqueur de reformulation puisse présider à une opération de correction factuelle. Le problème, finalement, n'est donc pas du côté de *das heißt*, qui à cet égard fonctionne exactement comme on s'y attend, mais plutôt des adverbiaux de dire comme *mit anderen Worten*, *anders gesagt*, *kurz gesagt* ou

14. Si tant est qu'il ne s'agisse pas là d'une non-classe, en ce sens que les formes y figurant sont susceptibles, tout en gardant leurs spécificités syntaxiques (on le sait variables d'un item à l'autre) de jouer tous les rôles à l'intérieur du grand complexe connecteurs / perspectivaux / mots du dire.

15. La présence systématique d'*eigentlich* est due à la requête, mais bien sûr ce n'est pas par hasard si on trouve plus vite ce genre de résultats en combinant le marqueur de reprise à une charnière indiquant qu'on passe au point de vue de la réalité.

16. <http://www.zugkultur.ch/Zhq3Ch/der-schoene-schein-verblasst-zug>

17. <http://www.sueddeutsche.de/kultur/russland-und-fotografie-eigentlich-luegen-sie-nicht-1.327970>

18. [http://www.literaturatlas.de/ll1/Texte/unsere\\_texte.html](http://www.literaturatlas.de/ll1/Texte/unsere_texte.html)

*grob gesagt*, qui ne permettent pas cette "reprise rectificative". Pourquoi ?

Relevons pour commencer qu'ils ne peuvent probablement pas non plus servir à ajouter une variable (usage "restrictif"). En fait, leur champ d'opération se réduit à la simple glose et à l'inférence, c'est-à-dire aux deux opérations censées ne pas apporter d'information qui ne soit déjà contenue en germe dans l'énonciation précédente. Cette restriction dans la hiérarchie peut ressortir de la sémantique lexicale, et notamment, dans le cas des formes en *gesagt*, de l'adjectival choisi. C'est particulièrement net pour *kurz* ou *grob*, qui vont caractériser le nouveau contenu comme une (première) approximation.<sup>19</sup> Ces formes seront donc employées de façon privilégiée lorsque le locuteur s'enferme dans son dire, ou que celui-ci ne permet pas d'interprétation ferme ; on va alors lancer une nouvelle construction selon un point de vue dont on annonce d'emblée qu'il n'est ni exhaustif ni satisfaisant, mais qui va permettre de sortir de l'impasse où on se trouve en posant sur la scène énonciative une sorte de point de levier, ou une première pierre autour de laquelle il sera ensuite possible de réélaborer un discours. Dans la hiérarchie des opérations, cela peut correspondre à l'explicitation d'une formule hermétique ou jargonnante, plus généralement à la réparation d'une lacune probable dans le savoir partagé. C'est ce qui correspond au type "glose". Mais bien sûr, *kurz* ou *grob gesagt* peuvent aussi servir à expliciter la conclusion où les implications d'un fait ou d'un point de vue avancé, si l'on soupçonne que la première formulation était non conclusive (situation dans laquelle le locuteur s'expose à se voir demander où il veut en venir). Par contre, les deux opérations suivantes dans la hiérarchie relèvent de la précision factuelle, ce qui est opposé au sémantisme de *grob* ou *kurz gesagt* - et tout à fait dans le domaine de *genau(er) gesagt*, qui se prête par contre assez mal aux deux premières opérations.

*Anders gesagt* et *mit anderen Worten*, eux, sont largement sous-spécifiés puisqu'ils ne caractérisent le nouveau dire que négativement. Ces marqueurs signalent simplement la mise en marche de l'opération de réélaboration, à cause d'un conflit entre dire et vouloir-dire. Il nous faut donc sans doute réviser le jugement formulé plus tôt selon lequel *anders gesagt* ou *mit anderen Worten* seraient les hypéronymes de tous les autres adverbiaux de dire. Certes, ce sont des marqueurs reformulatifs "zéro", privés de toute détermination, par opposition à *genauer gesagt* ou à *grob gesagt*. Ces derniers, comme nous l'avons vu en passant, signalent en creux par où péchait le dire précédent. Cela permet leur spécialisation sur un certain type d'opération de reformulation. *Anders gesagt* ou *mit anderen Worten* ne le font pas, et cela entraîne également une spécialisation. En effet, ne pas préciser où est le défaut du dire précédent ni par conséquent en quoi on s'en démarque, dans la mesure où l'énonciation en général implique une solidarité de l'énonciateur avec son dire, c'est laisser entendre que les mots changent mais que l'on reste fidèle à la visée informationnelle (le "vouloir-dire") du dit précédent. Nous avons vu que derrière la notion d'un contenu peu ou prou constant, on ne peut guère entendre plus qu'une communauté de vouloir-dire. Mais il faut bien comprendre que quelle que soit la profusion de moyens dont l'énonciateur dispose pour mettre du jeu entre soi et son dire, dès lors que p a été asserté, précisément, il a été asserté - *j'ai dit que je tenais à faire savoir que je pensais que p était le cas* ; par conséquent, sauf mention contraire, cela signifie que *je pense bel et bien que p est le cas*. Ne pas donner de "mention contraire", c'est se condamner à construire à la suite de p, et l'élaboration d'un nouveau point de vue ne peut alors se faire que sur un mode CUMULATIF, c'est-à-dire préservant p ; d'où le fait qu'on se restreigne aux deux opérations qui présupposent p (et quelque chose à propos de p : une règle d'équivalence sémantique ou une règle d'inférence). *Genau gesagt* (et à plus forte raison *genauer gesagt*, où la condamnation du dire précédent ne se fait pas qu'en creux...), de son côté, situe le conflit entre dire et vouloir-dire sur un terrain

19. Pour s'en convaincre, on se reportera aux deux exemples de *grob gesagt* cités plus haut et tirés des archives de la FAZ.

précis (comme *grob gesagt* ou *kurz gesagt*), et ce terrain, c'est celui qui correspond à la maxime de qualité de Grice : le terrain de l'exactitude. Ce faisant, je donne à entendre que le premier dire n'était pas en phase avec mon vouloir dire car le p dont j'ai dit qu'il était le cas n'est pas vraiment celui dont je tenais à dire que je pensais qu'il était le cas. D'où la restriction des conditions d'emploi aux opérations mettant en jeu une correction factuelle.

De son côté, une forme comme *das heißt* ne dit rien du type de réélaboration et en appelle simplement au vouloir-dire (cf. le verbe *heißen*) pour passer d'une tentative infructueuse à une nouvelle proposition adéquate. En remplaçant d'emblée la réélaboration au niveau le plus primitif de l'énonciation, d'une certaine façon, *das heißt* fait du passé table rase : l'énonciateur n'est plus tenu par quoi que ce soit d'autre que par son vouloir-dire, dont il signale par là même qu'il est le seul à le connaître, son extériorisation précédente ayant échoué d'une manière ou d'une autre. Il est donc libre de travailler en conservant p mais en le réajustant à son interlocuteur, ou bien de prolonger p par une inférence, mais il peut tout aussi bien s'affranchir de p et le corriger, partiellement (via un ajout restrictif) ou totalement (en corrigeant une erreur factuelle). Le statut de coordonnant et la présence d'une forme pronominale (*das*) jouent ici un rôle important, puisque l'élément en amont se voit expressément pris en compte dans l'expression et est donc sans aucune ambiguïté caractérisé comme le produit d'une énonciation en hiatus avec le vouloir-dire, ce qui ouvre la voie à des usages proprement correctifs.

## 8.2.4 Coordination et reprise

### 8.2.4.1 Figement et syntaxe

Le problème de l'appartenance catégorielle se pose en fait pour les trois formes *das heißt*, *sprich* et *will sagen*. Sur GRAMMIS, il est proposé de traiter *will sagen* en *Konjunktior*, c'est-à-dire de l'intégrer à la catégorie syntaxique où se trouvent les coordonnants canoniques *und* et *oder*.<sup>20</sup> De fait, ces trois formes sont toujours antéposées et d'une façon ou d'une autre (via une ellipse le cas échéant) il est toujours possible de montrer que les deux segments syntaxiques "reliés" sont de même statut. Toutefois nous confessons ressentir quelque difficulté à nous satisfaire d'une étiquette certes factuellement incontestable, mais dont le statut est lui-même problématique (*also* et *aber* ne sont pas *und*, *oder* ou *beziehungsweise*).<sup>21</sup> En outre, la question de la motivation éventuelle de cette lexicalisation dans une classe différente de celle des adverbiaux métalinguistiques n'est pas non plus résolue.

Commençons par relever une difficulté au niveau du signifiant : les perspectivaux et les adverbiaux métalinguistiques, sont des groupes susceptibles **syntactiquement**, indépendamment de tout figement, d'occuper la première position (ce sont au départ des GN, GPrép, GPart...). Or *das heißt* est un complexe verbal précédé de son sujet et en allemand standard, les formes verbales figées employées ailleurs qu'à l'attaque de l'énoncé sont de forme verbe+sujet (cf. *sagte er*, *glaube ich* etc.) ; même dans ce cas, elles sont de toute façon inemployables dans le *Vorfeld*, ce qui montre qu'envers et contre tous, ce ne sont pas des adverbiaux. Sur ce point, l'opposition entre le type *anders gesagt* et les formes verbales finies semble donc irréductible. La motivation du figement comme coordonnant est donc formelle, et pas nécessairement fonctionnelle. Pour gagner tout de même en mobilité, on devrait avoir *heißt das*, mais cette forme du marqueur de reformulation n'est pas donnée. Cela nous renseigne au passage sur les degrés de figement : les

20. À titre conservatoire, nous parlerons de conjoncteurs pour la syntaxe et de coordonnants pour la sémantique ; si *und* et *oder* sont l'un et l'autre, on peut néanmoins douter du caractère nécessaire de cette correspondance.

21. Rappelons que nous excluons de toute façon *denn* de l'inventaire (Modicom sous presse(a)).

formes <verbe+sujet> ont toujours un doublon <sujet+verbe> seul licite à l'ouverture.<sup>22</sup> De même, ces formes sont possibles dans plusieurs tiroirs verbaux ; le degré de figement du signifiant est donc assez faible voire très faible. Par contre, *das heißt* marqueur de reformulation n'existe que sous cette forme, dans cet ordre et dans ce tiroir. Le degré de figement est beaucoup plus fort, mais n'autorise pas à conclure à une réanalyse pour autant (d'ailleurs, le reformulatif *das heißt* peut régir un groupe en *dass*) : *das heißt* est bel et bien une forme verbale et présente à ce titre les caractéristiques syntaxiques d'une forme verbale, mais son paradigme s'est effondré et la mobilité du sujet n'est attestée que dans des énoncés interrogatifs.

Le fait que les trois "rebelles" soient des formes verbales fléchies doit nous servir de point de départ : il y a bel et bien au niveau du signifiant quelque chose qui isole ces formes des autres et qui à notre avis peut expliquer qu'elles se soient figées sous l'espèce des conjoncteurs et pas sous celle des adverbiaux, ou plutôt que leur figement ne leur ait pas ouvert la possibilité d'un placement en après-première place ni en clause. Nous cherchons donc un blocage, quelque chose qui empêche certaines positions et rende l'antéposition nécessaire... ou inversement quelque chose qui ait rendu d'autres positionnements possibles pour les adverbiaux de dire. Ce dernier angle d'attaque nous paraît fournir un suspect de choix : le participe II *gesagt*, c'est-à-dire une forme adjectivale du verbe. *Anders gesagt* est un groupe participial, c'est-à-dire fondamentalement un groupe adjectival ; mais ce n'est pas un adjectif de nom, ni d'adjectif, ni même de verbe : c'est un adjectif d'énoncé. Il y en a d'autres en allemand, notamment des perspectivaux (*freilich*) et des modalisateurs (*vermutlich, wahrscheinlich...*). *Vermutlich* est (par son sémantisme même) lié à la prise de perspective énonciative. Dès lors qu'il est construit avec une base d'incidence l'assimilant à un adverbial, il est automatiquement "catapulté" au niveau des adverbes énonciatifs ; il n'en va pas de même pour *anders* ou *kurz*, qui peuvent tout à fait être des adjectifs de verbe, c'est-à-dire des adverbes appartenant au contenu propositionnel (*kurz geschnitten*). La construction en *gesagt* permet donc de les "hisser" au niveau adéquat. *Gesagt* a ici, fondamentalement, une fonction de recatégorisation et s'apparente à un translatif. Ce qui nous intéresse ici, c'est ce statut d'adverbe, corrélé à la *Vorfeldfähigkeit* : en réalité, *X gesagt* ne régite pas l'énoncé d'accueil, il le modifie, d'où aussi la possibilité de commuter avec des groupes prépositionnels (*mit anderen Worten*) ou des groupes infinitifs (*um mich kurz zu fassen*).

Il n'en va pas du tout de même des trois formes finies, dont au moins une conserve encore la possibilité d'être construite avec *dass* et qui toutes les trois sont volontiers suivies de deux points à l'écrit, comme des introducteurs de discours direct : les verbes de parole sont ici toujours recteurs et peuvent d'autant moins facilement être déplacés que dans un cas, le sujet est bien là et devrait donc être postposé en cas de mouvement, ce que ne permet pas le haut degré de figement de *das heißt*, et dans l'autre, *will sagen*, il est "sous-entendu", pas nécessairement au sens d'une ellipse mais plutôt au sens d'une prédication "en appui" au discours précédent. Enfin, quoi qu'on y fasse, la spécificité syntaxique de ces marqueurs de reprise et plus généralement de tous les marqueurs discursifs figés à partir d'une forme verbale finie leur bloque l'accès au *Vorfeld*. Ne reste donc plus que le *Vorvorfeld*. Les caractéristiques topologiques des différents marqueurs s'expliquent donc par la syntaxe de leur base de figement respective, et l'on peut à la considérer que cela ne compromet pas outre mesure l'unité de la classe.

---

22. Il y a au moins une exception, *siehst du* ; mais la dimension interrogative et/ou impérative de ce marqueur l'isole un peu des autres : on peut penser que le seul facteur en jeu ici pour expliquer l'ordre des mots est lié au trait +V1 des énoncés non-assertifs.

### 8.2.4.2 Sémantique

Toutefois, l'interdiction de *Nacherstellung* est aussi alimentée par un critère fonctionnel qui joue probablement un rôle primordial et va nous conduire et réestimer la différence entre adverbiaux de dire et marqueurs de reprise : nous l'avons dit, ces marqueurs en appellent directement au vouloir-dire et substituent en bloc un nouveau dire à celui qui a précédé. De leur côté, les marqueurs en *gesagt* construisent le nouveau dire comme l'expression d'un point de vue partiel et partial sur le même état de fait et viennent gloser l'opposition entre ces deux points de vue (en situant le hiatus dans tel ou tel domaine de l'opération d'énonciation). Or quelle est la fonction de la *Nacherstellung* ? C'est, selon notre hypothèse, de marquer le point de perspective à partir duquel est construit le nouveau point de vue et qui fonde son opposition aux points de vue concurrents. Dans le cas de *das heißt*, l'appel immédiat et exclusif au vouloir-dire, dans la mesure où il clôt le débat sur le dire précédent avant même que celui-ci (le débat) ait été ouvert, empêche toute détermination comparable de l'opération de réélaboration. En réalité, il y a donc bien une différence fonctionnelle entre les marqueurs de reprise et les adverbiaux métalinguistiques : si certaines constructions des adverbiaux métalinguistiques présentent le nouveau dire comme un "frère du précédent", alors les marqueurs de reprise sont un cas assez spectaculaire de fratricide, en ce sens que contrairement au cas de figure normal, il n'y a pas cumulativité des deux énonciations, ce qui est la condition nécessaire pour ouvrir l'après-première place. La première énonciation est ici mise entre parenthèses, pour ainsi dire annulée, dans la mesure où le marqueur de reprise la disqualifie comme mode d'expression adéquat du vouloir-dire sans préciser où est le problème et donc sans indiquer non plus ce qui serait "sauvable". En lieu et place de cela, un nouveau dire est autoritairement posé, et si ce dire se réduit (par exemple) à un groupe nominal, c'est à la charge du co-énonciateur de déduire que tout ce à quoi ce GN n'est pas susceptible de se substituer était acceptable.

- (44) Sie haben ja auch in dem Vorspann die Sub-Prime-Krise, **das heißt**, die Krise auf dem Immobilienmarkt in den USA angesprochen, also wenn diese Papiere nicht auf dem Markt gehandelt worden wären und dann halt eben nicht so stark eingebrochen wären, dann hätte es ja überhaupt, und die Banken da nicht involviert gewesen wären, dann hätte es ja zu dieser Krise gar nicht kommen können, weil zwischen Banken und Wertpapiermärkten eine Trennung gewesen wäre, die wir heute in der Form nicht haben. (DR 130913-01)

Dans cet exemple, la reprise en *das heißt* se réduit à la glose d'un terme technique, la substituable de *die Krise auf dem Immobilienmarkt in den USA* à *die Sub-Prime-Krise* étant évidente pour des raisons lexicales et grammaticales... mais pas pour des raisons de savoir partagé, puisque la glose a ici pour double fonction d'élucider un terme obscur et de raccrocher un nouveau thème textuel au fil général de la discussion (la structure du système financier international et le pouvoir des banques).

## 8.3 Also

Nous avons déjà croisé à plusieurs reprises le chemin des coordonnants, dont on ne sait finalement pas vraiment s'ils forment une classe fonctionnelle (coordonnants), un ensemble syntaxique (conjoncteurs) ou les deux à la fois (conjonctions de coordination). L'hypothèse d'une unité syntaxique des coordonnants semble en tout cas largement mise à mal par le comportement de *aber* et *also*, qui occupent volontiers la position zéro, ce qui leur vaut sans doute d'être généralement classés comme des conjonctions de coordination ou des conjoncteurs, mais dont le placement est en fait parfaitement libre, puisqu'on les trouve aussi en après-première position et dans le *Mittelfeld*. *Also* est en outre possible dans le *Vorfeld*, bien que relativement



rare, là où *aber* y est strictement proscrit, et ce très vraisemblablement depuis la fin de la période du vieil-haut-allemand. Nous ne reviendrons pas ici sur *aber*, qui a déjà fait l'objet de commentaires dans un précédent chapitre (p. 170), et nous partirons du principe que *also* est un adverbial en voie avancée de réanalyse, sur le même chemin qu'a jadis dû emprunter *aber*. On peut commencer par relever que les quatre formes de la reformulation sont attestées pour *also* (les trois premières dans le corpus, mais la quatrième, la correction factuelle, se trouve sans grande difficulté sur internet).

### 8.3.1 Valeurs reformulatives de *also*

#### - glose, paraphrase

- (45) Am Telefon begrüße ich jetzt den Vorsitzenden der Friedrich-Ebert-Stiftung, Kurt Beck. Der SPD-Politiker war lange Jahre Ministerpräsident von Rheinland-Pfalz, **also** einem Nehmerland. Guten Morgen, Herr Beck! (DR 230813-01)
- (46) Da sind wir schon bei der Sprache, **also** bei den rhetorischen Mitteln. (DR 020913-01)
- (47) Ja, wir haben in Bayern noch nie die Bäume in den Himmel wachsen sehen als Sozialdemokraten, und gemessen daran und vor allem, seitdem wir auch jetzt in den letzten Wochen immer Umfragen hatten, wo wir drei Prozent hinten lagen, **also** hinter dem Ergebnis, was wir jetzt erreicht haben, fanden wir das ein gutes Ergebnis. (DR 160913 02)
- (48) ...in eine Ortschaft, wo er auch FSA-, **also** Freie-Syrische-Armee-Bekannte hatte,... (DR 050913-05)
- (49) Wir hatten eben Ralf Stegner, **also** SPD, Schleswig-Holstein hier bei uns im Programm. (DR 230913-05)

#### - inclusion logique

- (50) Der Kampfstoff selber hält sich nicht so lange in Bodenproben. Im Übrigen ist Sarin auch relativ leicht flüchtig, würde **also** sowieso im Lauf der Zeit verdampfen und mit dem Wind davongetragen werden. Abbauprodukte können Sie finden, und die sind charakteristisch. Das heißt, dass sie normalerweise in der Natur nicht vorkommen. (DR 190813-01)
- (51) Wenn es aber darum geht, dass der Staat als solcher sich als revolutionär, **also** anti-amerikanisch definiert, der Kampf gegen Israel die Essenz des Regimes ist, nicht nur ein Mittel, nicht nur ein Element, dann hätte man ja weniger Probleme, das wäre ja alles verhandelbar. (DR 170913-02)

#### - ajout, restriction

- (52) Nun, Sie haben den Akteur schon genannt : Das ist eben die Syrische Nationale Koalition, die eigentlich schon seit 2011 – **also** ihr Vorgänger – dafür plädiert, dass der Westen sich einmischen solle in den Machtkampf zwischen Regime und Opposition, **also** militärisch einschalten soll. (DR 020913-03)
- (53) Auch da bin ich skeptisch, denn man hat die Alternative seit über zehn Jahren multilateral, **also** in Genf, bei der WTO, über ein Freihandelsabkommen mit anderen Ländern zu sprechen, über mehr Freihandel mit Ländern wie China und so weiter, da gibt es dann erheblich bessere Chancen. (DR 160913-03)
- (54) Aber auf der anderen Seite ist es natürlich auch so, dass in den Journalisten selbst auch so etwas - **also**, in sehr vielen jedenfalls, damals zumindest und bis heute übrigens -, so

etwas drin ist wie, wir nennen das mal so ein internalisiertes, ein verinnerlichtes Wissen darum, was die Leute sehen wollen. (DR 160813-04)

- **correction factuelle**

- (55) Als «Quereinsteigerin» war uns diese junge Frau vorgestellt worden. «Das stimmt nicht ganz, **also irgendwie doch**, aber eben nicht», ist die prompte Entgegnung. Die Winzerin aus Westhofen ist mit dem Jahrgang 2011 bei der «eigenen Handschrift angekommen», wie sie selbst definiert. (Internet<sup>23</sup>)
- (56) Nein. Tat ich noch nie. Naja, **also doch**, aber nur in ernsten, einem produktiven Thema gewidmete Foren, und nicht in... ach naja, lassen wa's, bevor einer der mods sich angesprochen fühlt. (Internet<sup>24</sup>)
- (57) ich kann leider nicht schule wechseln, **also eigentlich schon**, aber dann nur in die Hauptschule, sonst müsste ich weiter weg zur Schule gehen und noch weiter weg geht einfach nicht, da müsste ich dann in ein Internat. (Internet<sup>25</sup>)

## 8.3.2 Analyse sémantique

### 8.3.2.1 Interprétations par Adelung et Culioli

#### **Adelung : quand *also* marque une opération plus qu'il ne relie deux contenus**

Nous commencerons par reproduire l'article *also* du dictionnaire d'Adelung (vol.1 du dictionnaire, col. 231), dont l'analyse nous semble ici beaucoup plus fine que celle de Grimm et d'autres traitements lexicographiques.

---

23. [http://www.weingut-wechsler.de/fileadmin/pdf/Talentschuppen\\_VINUM\\_Katharina\\_Wechsler.pdf](http://www.weingut-wechsler.de/fileadmin/pdf/Talentschuppen_VINUM_Katharina_Wechsler.pdf)

24. [http://forum.worldoftanks.eu/index.php?/topic/139864-was-wirklich-keinen-interessiert/page\\_\\_st\\_\\_4820](http://forum.worldoftanks.eu/index.php?/topic/139864-was-wirklich-keinen-interessiert/page__st__4820)

25. <http://www.kidsville.de/rettungsboot/forum/ich-bin/hilfe-mein-problem-alles/>

**Älso**, eine Partikel, welche in gedoppelter Gestalt üblich ist.

1. Als eine vergleichende Conjunction, für das einfache so.

1) Eine bloß einfache Vergleichung auszudrücken.

Ein Laster offermahls wird also sehr erhöht,

Als diese Tugend selbst, die ihm entgegen steht (Opitz)

2) Eine bestimmte Beschaffenheit, in Beziehung auf etwas vorher gegangenes oder Nachfolgendes auszudrücken, für auf diese Art und Weise.

Die Schamhaftigkeit will es also haben (Gell.).

Schön, wenn ich also sagen mag, Schön, wie das Morgenroth (ebend.)

Man bedient sich dieser verlängerten Partikel nur noch dann, wenn bey dem kurzen einfachen so die Ründe und Vollständigkeit der Rede leidet. Um dieser letztern willen wird das zusammen gesetzte also am Ende einer Periode beynahe nothwendig.

War dieses deine eigene Sprache ? Redete dein Herz also ? Dusch.

2. Als eine illative Conjunction, einen Schluß, der aus dem vorher gegangenen gezogen wird, zu begleiten, da es denn so wohl zu Anfange des Satzes, als auch nach einem oder mehrern Wörtern stehen kann. Es bezeichnet aber,

1) eine einfache Schlußfolge.

Sie ist die Erbin des ganzen Vermögens, und also auch des Rittergutes.

Die bloße Ermahnung würde nicht hinlänglich gewesen seyn ; ich mußte also nachdrücklichere Maßregeln ergreifen. Also bleibt es dabey, oder es bleibt also dabey.

Ohne uns also weiter darum zu bekümmern, wollen wir davon abbrechen.

2) Besonders eine durch das vorher gegangene veranlaßte Frage.

Also sollen dich meine Augen nie wieder sehen ? Cron.

Sie haben mirs also geschenkt ? Sie sagen also gar nichts dazu ? Gell.

Auch dann wenn diese Frage mit Unwillen verbunden ist, und zugleich einen Verweis enthält.

Sie wollen ihn also nicht zur Rede setzen ? Gell.

Also ist deine Ehre nichts ? Weiße.

So ? Also hat er meine Tochter nur in die Rede bringen wollen ? Gell.

3) Oft begleitet diese Partikel, besonders im gesellschaftlichen Umgange eine bloße Wiederholung einer im vorigen unterbrochenen Rede, da sie denn ihren Platz lieber nach einigen Wörtern, als am Anfange der Rede nimmt.

Die damit verbundenen vielen Geschäfte nöthigen mich also, u. s. f.

ADELUNG I, 231.

La suite de l'article se réduit à une note étymologique et orthographique (*also* < *all-so*, renforcement de *so*), dont Adelung ne se sert pas pour l'interprétation. Ce bref article a le mérite de soulever le grand problème d'*also* : sa polyfonctionnalité entre adverbial de manière, même si cet usage-là est de plus en plus désuet (cf. *Also sprach Zarathustra*) et les emplois comme marqueur discursif. Mais surtout, Adelung caractérise cette seconde fonction comme l'*accompagnement* d'une consécution, soit d'un état de fait à l'autre (1), soit d'un acte de langage à l'autre (2), et enfin un phénomène de reprise au sens de redémarrage d'un discours interrompu (3). Cette notion d'*accompagnement* d'un mouvement discursif ou argumentatif est intéressante, car manifestement Adelung ne la conçoit pas comme strictement équivalente à celle de connexion, au point qu'on peut se demander si cette notion d'accompagnement ne correspond pas à une vision où le marqueur serait la trace d'une opération plus qu'un véritable

relateur ; c'est à la fois ce que suggère la remarque en 3 et ce qui procède de la comparaison avec l'article *so*, lorsque ce même Adelung en vient aux emplois consécutifs (après avoir parlé du relatif et de l'adverbe de manière) :

Drittens ist diese Partikel auch ein Bindewort, welches gebraucht wird, verschiedene Glieder der Rede an einander zu knüpfen.

L'outil de recherche plein texte mis à disposition par la *Bayerische Staatsbibliothek*<sup>26</sup> montre que Adelung a un emploi assez constant de *begleiten*, où il s'agit à chaque fois de traiter la forme analysée comme le marqueur facultatif d'une opération logique ou argumentative préexistante. Ainsi, *schon*, dans les emplois que nous qualifierions de particule modale, "accompagnerait" un souhait (*Oft begleitet es wünschende Ausdrücke*) ou une contradiction (... *welches einen Gegensatz begleitet*). Il est particulièrement intéressant de relever que ce concept n'apparaît pas dans les articles consacrés aux connecteurs au sens où nous l'entendons, appelés *Bindewort* par Adelung, comme si les opérations de liaison transphrastique (emploi des verbes *binden*, *knüpfen*) et le marquage d'opérations logico-argumentatives (emploi du verbe *begleiten* + nom de l'opération) étaient déjà découplées dans son esprit.

Au risque de prêter à Adelung une réflexion qu'il n'a pas systématisée et qui n'était donc pas forcément consciente, au bout de cette logique, il y a l'idée que l'apparition de *also* ne serait pas la cause de la relation de dépendance entre les énoncés, mais sa trace. C'est parce qu'il y a un tel enchaînement entre deux énoncés caractérisé comme une dépendance qu'on peut employer *also* pour "accompagner" le passage de l'un à l'autre.

### Culioli : abduction, repérage, reformulation

Tournons-nous maintenant vers l'interprétation de *donc* par Culioli (1991a) : tous les emplois de *donc* et *also* sont certes loin d'être superposables, mais les problèmes posés sont voisins. Culioli présente son analyse en des termes qui recourent largement l'angle d'attaque que nous privilégions dans ce travail. Néanmoins, à la lecture de sa première approximation du sémantisme de *donc*, on peut penser qu'il s'apprête à suivre une approche beaucoup plus "connective" que celle que nous suivons jusqu'à présent.

Dans le cas de *donc*, on reconstruira l'opération suivante : *donc* marque l'établissement d'une relation de consécution entre deux termes. Ces deux termes sont le plus souvent disposés matériellement dans la chaîne de telle façon que l'un (le terme ultérieur, qui est celui d'où l'on part) soit précédé par l'autre (le terme antérieur). La présence de *donc* équivaut à une consigne qui indique que l'on doit remonter la chaîne pour identifier le terme antérieur (c'est-à-dire le prédécesseur). S'il n'y a pas de terme antérieur explicite, celui-ci est à préconstruire selon des règles stables. (Culioli 1991a, 169)

La relation de consécution, en outre, est conçue selon un schème abstrait largement tributaire de l'intuition omniprésente chez Culioli, à savoir que tout ou presque est affaire de repérage. En l'occurrence, le terme antérieur est le "site", c'est-à-dire le repère sur lequel la représentation principale (le terme ultérieur) ; la quasi-absence des données de structures informationnelles chez Culioli empêche de parler de "support" et d'"apport", mais l'idée générale n'est pas très éloignée. Le but de l'énonciation, chez Culioli, est de produire, sur un espace intersubjectif, des représentations stabilisées. Par "stabilisation", Culioli entend l'ancrage d'une représentation sur un domaine plus ou moins abstrait qui en garantisse la validité. Ainsi, un énoncé interrogatif est la production d'une représentation non-stabilisée, ou plutôt dont le repérage (la mise en site, en quelque sorte) est déferée au coénonciateur. À en juger par les quelques

26. <http://lexika.digitale-sammlungen.de/adelung/online/angebot>

exemples donnés dans l'article sur *donc* ou dans d'autres textes spécifiquement consacrés à cette question, le site de stabilisation, pour un énoncé assertif, passe par un repère initial qui est le point de départ du locuteur tel qu'il se construit dans son énonciation et qui correspond *grosso modo* au support ou au topic des théories informationnelles (avec une prédilection, en français, pour les constructions détachées à gauche). *Donc* marquerait une forme plus subtile de mise en relation, où la représentation à situer fait l'objet d'une mise en rapport particulière, soit sur le mode de l'inférence, soit sur celui de l'identification, à un terme (simple ou complexe, explicite ou "à préconstruire" par accommodation ou ajustement rétrospectif) qui en constitue le site. Parfois, dans des emplois que l'on ne trouve pas pour *also* et qui seraient plutôt le fait des particules modales, le terme antérieur n'est pas identifiable car la représentation n'est justement pas stabilisée. En fait de site, on a alors une classe de possibles sur laquelle on opère un parcours ; *donc* marque alors l'appel à construire une solution représentant une sortie de ce parcours paradigmatique : c'est le *donc* des questions (où l'on demande au coénonciateur de construire seul cette issue du parcours sans fin des solutions possibles), des impératifs (où le coénonciateur doit décider s'il rend la représentation valide ou pas), des exclamations (où l'énonciateur doit déterminer une valeur correspondant à un "degré haut" de la représentation). L'emploi de *donc*, dans ces trois cas, implique la possibilité pour le coénonciateur de reconstruire lui-même avec le statut de préconstruit (!) les différentes solutions possibles, à charge pour lui de choisir. Cela signifie par exemple qu'un ordre en *donc* est un ordre pour lequel on pense que l'autre a, avait ou aurait dû avoir préalablement accès à la représentation visée par le locuteur ; d'où l'effet d'impatience. La configuration est finalement très proche ici de la particule modale *doch*, et suggère que nous aurons à revenir en temps et en heure sur le rapport entre stabilisation et intersubjectivation lorsqu'il faudra étudier les particules modales ; pour *also*, seules semblent attestées les valeurs correspondant aux opérations d'identification et d'inférence.

En résumé, dans bien des cas, la représentation qui sert de site sur lequel se fonde la représentation repérée par *donc* tient du préconstruit, et son identification à un contenu explicite dans le cotexte amont ne fait figure que de cas-limite, ce qui place cette analyse dans les mêmes eaux que celles où nous évoluons ici. *Donc* signale uniquement que la notion ne peut être considérée comme stabilisée et donc valide qu'au vu d'un contenu tiers que le coénonciateur est invité à (pré)construire, y compris dans des contextes où l'énonciateur n'est pas lui-même en position de le faire et le reconnaît bien volontiers. Assurément, *donc* n'est pas *also*, et les emplois les plus éloignés de la connectivité correspondent bien plutôt aux particules modales *denn* voire *doch* qu'à notre "coordonnant" *also*. Cette analyse n'en présente pas moins un grand intérêt en ce qu'elle offre un angle d'analyse permettant de redessiner légèrement la ligne de partage entre connectivité analytique et connectivité synthétique ou plutôt, pour ne pas trop tordre les définitions de Nølke, entre une connectivité en langue et une connectivité en discours. Le premier cas (connectivité analytique ou en langue) est illustré par (et conçu par nous à travers le prisme de) l'anaphoricité opérant sur des contenus. Le second cas de mise en relation d'un discours (connectivité synthétique ou en discours) est associé au mécanisme général de création de cohésion ou, en l'absence d'une telle création, d'enrichissement cohésif au moment de l'interprétation. Plus que des contenus avancés, ce qui est mis en jeu, c'est ici la production discursive elle-même ; nous avons vu plus haut que les perspectivaux se prêtaient finalement assez bien à une lecture articulée autour des maximes de Grice, c'est-à-dire de caractéristiques non pas du dit, mais du dire.

### 8.3.2.2 Quelle consécution, quelle relation ?

On peut maintenant essayer d'aller plus loin et de proposer un paradigme unique pour les emplois résiduels de *also* comme adverbial de manière et pour le perspectival métalinguistique, tout en gardant en vue le fait qu'il va dans ce cas nous falloir expliquer les valeurs de reprise que prend le marqueur et qui le placent dans le voisinage des marqueurs de reprise au moment de l'interprétation.

*Also*, compte tenu de son substrat anaphorique et de son origine comme adverbial indexical de manière, fait partie des marqueurs impliquant une co-orientation des deux points de vue articulés, en même temps qu'une mise en contraste, non sur le dit, mais sur le dire lui-même.<sup>27</sup> Il s'agit de se servir du premier point de vue pour établir une base sur laquelle on va aligner le second. Le point de vue d'accueil s'appuie sur le précédent tout en le supplantant informativement. La relation abductive est la représentation par excellence, mais nullement exclusive, d'un tel rapport.

Mais il n'en va pas différemment de bien des gloses dès lors qu'elles reposent sur un rapport d'inclusion logique :

- (58) Am Telefon begrüße ich jetzt den Vorsitzenden der Friedrich-Ebert-Stiftung, Kurt Beck. Der SPD-Politiker war lange Jahre Ministerpräsident von Rheinland-Pfalz, **also** einem Nehmerland. Guten Morgen, Herr Beck! (DR 230813-01)

On peut certes à la rigueur interpréter cet exemple comme relevant partiellement de l'abduction : puisque la Rhénanie-Palatinat fait partie des Länder récipiendaires (prémisse tacite de l'opération de reprise), Kurt Beck, ayant été Ministre-Président de ce Land, l'a été d'un Land récipiendaire. Mais si l'on s'en tient à cela, on n'a pas expliqué ce qui fait l'intérêt de la construction. En réalité, il s'agit d'isoler une propriété pertinente de la Rhénanie-Palatinat, celle au titre de laquelle on parle de ce Land : ni le vin, ni la Loreley, ni le *Saumagen* mais les subventions versées au nom du *Länderfinanzausgleich*. À la limite, un autre Land, pourvu qu'il vérifie la même propriété, aurait aussi bien fait l'affaire. Un cas plus net encore nous est fourni par l'exemple suivant, où l'analyse en termes d'inclusion logique ne fonctionne guère, contrairement à la sélection d'un sous-point de vue pertinent :

- (59) Da sind wir schon bei der Sprache, **also** bei den rhetorischen Mitteln. (DR 020913-01)

Il s'agit donc bien de construire un point de vue qui se distingue du précédent, par le changement de statut d'un des référents, changement marginal en termes vériconditionnels, mais crucial argumentativement. Le perspectival *also* caractérise l'énonciation comme *un ajustement du dire précédent aux seules données pertinentes (réduction), mais à toutes les données pertinentes (expansion)*. La pertinence, seulement la pertinence ? Oui, mais toute la pertinence : le premier point de vue pose problème parce qu'il est trop vague, c'est-à-dire qu'il contient des atomes de sens non-pertinents sans nécessairement activer tous ceux que l'on voudrait. *Also* vient diriger l'objectif sur les éléments de sens pertinents, soit en élaguant les sèmes trop nombreux de la formulation précédente, soit en en ajoutant d'autres qui manquaient. En ce sens et peut-être de façon beaucoup plus claire que les autres marqueurs étudiés dans ce chapitre, *also* met bien en jeu une notion de partialité telle qu'elle s'exprime par le choix d'un point de perspective dont l'adéquation semble discutable, d'où un mécanisme de réajustement.

27. Cet ancrage de *also* dans le domaine du dire ou de l'énonciation rend possible la construction en après-première place malgré la présence d'un morphème anaphorique, comme l'illustre l'additif *überdies*, qui semble licite en *Nacherstellung*, dès lors que l'opération exprimée n'est pas une simple addition d'un contenu à un autre, mais une gradation argumentative.

À partir de ce sens discursif de base, on peut construire les autres emplois, ainsi la glose par l'exemple, qui vient situer le premier point de vue dans un domaine précis tout en donnant le cas spécifique le plus pertinent à l'intérieur du cas général, quitte à opérer ensuite un mouvement en sens inverse pour bien spécifier que cet exemple n'est qu'un exemple : *also* peut aller du général vers le particulier et inversement, parfois dans une même prise de parole. C'est typiquement ce genre d'emplois qui justifie la remarque d'Adelung sur *also* venant clore une parenthèse et marquer le retour au fil principal du discours.

- (60) Dann gab es eine Reihe von Meldungen, die nicht so toll waren, **also** die Hauspreise steigen nicht so, wie man erwartet hatte. **Also** es gab eine Reihe von mauen Meldungen, keine wirklich sehr negativen, aber all das führt doch zu einer leichten Eintrübung. (DR 190913 05)

La glose métalinguistique est un cas-limite de cet ajustement aux données pertinentes, qu'on doit interpréter dans une démarche de co-énonciation, le but étant de choisir le terme le plus à même d'optimiser la communication. Là encore, on observe des cas de symétrie : la glose peut être du sigle vers le nom complet, ou du nom complet vers le sigle (ce qui ne va pas dans le sens d'une explication).

- (61) ...in eine Ortschaft, wo er auch FSA-, **also** Freie-Syrische-Armee-Bekannte hatte,... (DR050913-05)
- (62) ...die E-Mail-Verschlüsselung mit GNU Privacy Guard, **also** PGP, weiterhin als sicher gilt (DR070913-03)

Enfin, la correction, soit par ajout soit par rectification, relève aussi de ce cas de figure : la correction par ajout est bien sûr une restriction de la validité du contenu du premier dire par spécification d'une nouvelle énonciation dérivée de la première (c'est la permanence du vouloir-dire analysée pour les adverbiaux métalinguistiques), à ceci près que cette nouvelle énonciation construit toutes les données jugées pertinentes, et seulement les données jugées pertinentes. Si l'on définit l'engagement assertif par la formule "je tiens à dire (=il est pertinent) que p est le cas", la pertinence englobe la validité, et les éléments susceptibles de falsifier un point de vue sont pertinents. Il en va de même pour la rectification factuelle : à chaque fois, il s'agit de préciser que les deux énonciations sont dans une relation paradoxale où la première sert de site à la seconde mais qu'au regard de la scène énonciative, la première n'est pertinente et valide qu'au diapason de la seconde ; on retrouve le mouvement de va-et-vient dont parlait Culioli à propos de *donc*.

## Bilan

S'il n'est pas possible d'interpréter les adverbiaux métalinguistiques sans passer par les mécanismes discursifs révélés par les autres perspectivaux, l'inverse n'est pas nécessairement vrai pour autant : nous avons vu qu'il existe des perspectivaux qui ne sont pas "d'énonciation" mais "d'énoncé", et surtout les perspectivaux d'énonciation dont nous sommes partis ne semblent pas participer d'une dévaluation radicale de l'énonciation antérieure par un appel direct au vouloir-dire ; ils ne mettent pas en scène de hiatus entre vouloir-dire des mots et vouloir-dire du locuteur. Cette présence d'un vouloir-dire des mots dont il s'agit en partie de prendre le contrepied a pour effet de doter les perspectivaux métalinguistiques d'une coloration connective ou en tout cas relationnelle beaucoup plus marquée que pour les autres perspectivaux, mais dont nous avons suggéré que par opposition à ce qui se passe pour les "vrais" connecteurs, elle

concerne prioritairement l'énonciation antérieure en tant que processus d'élaboration, beaucoup plus que le cotexte en tant que produit de cette élaboration.

L'articulation, et le cas échéant la mise en contraste, de plusieurs énoncés ou énonciations possibles à l'aune d'un même vouloir-dire est un fait élémentaire de la construction de la parole, et dès lors que cette articulation se fait successivement (peu ou prou linéairement), elle induit une forme de reformulativité, au cœur de la notion de partialité du dire. Toute reformulation au sens strict du terme, ce que nous avons généralement appelé *reprise* pour limiter les risques de confusion, est un cas limite de cette reformulativité première. Cela signifie que les propriétés formelles des "mots du dire", qu'il s'agisse d'adverbiaux métalinguistiques ou de marqueurs (coordonnants) de reprise, sont dérivées à la fois de leur statut comme marqueurs métaénonciatifs et de leur solidarité étroite avec l'articulation des différentes énonciations coexistantes. À tout nouveau mot du dire dans un discours quelconque correspond la construction d'un nouveau dire et donc d'un nouveau dit. Présent à l'ouverture d'énoncé, l'adverbial métalinguistique est parfaitement susceptible d'amorcer un nouveau point de vue. Relevons toutefois que la possibilité même de faire figurer un mot du dire en après-première place, signe le plus univoque de cette fonction de réamorçage, est tout sauf évidente : les seuls exemples véritablement incontestables dont nous disposons et qui ne soient pas construits concernent *also*, c'est-à-dire une forme dont l'appartenance fonctionnelle à la classe des marqueurs de reprise, si elle nous établie sémantiquement, n'est pas marquée au niveau du signifiant, contrairement aux autres formes analysées.

Faisons donc le bilan de l'unité et de la diversité des adverbiaux métalinguistiques et des marqueurs de reprise. Du point de vue de l'unité, la fonction de ces items semble à chaque fois purement métadiscursive, métalinguistique au sens d'une dévaluation du dire lui-même et d'un appel à la rescousse du vouloir-dire. L'altérité que travaillent ces formes n'est pas celle entre plusieurs dits concurrents, mais celle entre le vouloir-dire du locuteur et son dire. D'où la présence massive, sur le plan du signifiant, de formes verbales issues du champ lexical de la parole et de la signification : beaucoup plus que dans les cas de figure précédemment étudiés, où le dit faisait l'objet d'un "travail", d'une mise en question de sa construction orientée ce qu'il y a à dire, c'est ici le processus de production de l'énoncé lui-même, la verbalisation, le dire. Comme nous l'avons déjà relevé, la nature relationnelle de ces termes est parfois beaucoup plus marquée que pour des formes comme *allerdings* ou *jedenfalls*. Que l'on pense au morphème de comparatif de *genauer* (ou *besser*) *gesagt*, ou à *anders gesagt*, voire à l'étymologie de *also*, qui le rapproche de l'anaphorique *so*, ou enfin au pronom dans la morphologie de *das heißt*. Il semble donc que ce trait anaphorique ne soit nullement un problème dès lors qu'il ne s'agit plus d'opposer des entités d'ordre 2 ou 3 mais d'ordre 4, pour reprendre la terminologie de Dik.<sup>28</sup> Ceci posé, on peut distinguer plusieurs sous-types d'opérations de reprise :

1. la **reprise d'énonciation par un adverbial métalinguistique**, elle-même subdivisible si l'on y tient en deux pôles, plus que deux branches mutuellement exclusives :

- **adverbial métalinguistique anaphorique** : *anders gesagt*, *genauer gesagt*, etc.

Cette forme de reprise consiste à pointer l'insuffisance du ou des élaborations précédentes, en nommant le hiatus (adjectifs comparatifs, qui permettent d'identifier le point faible des énonciations dont on se distingue) ou pas (*anders*, qui signale simplement un mouvement de bascule), tout en réaffirmant l'inscription du nouveau dire dans le même élan, avec permanence du vouloir-dire du locuteur.

- **adverbial métalinguistique non-anaphorique**, par exemple avec *kurz gesagt*, *pauschal gesagt*. Ici, on nomme le hiatus que l'on entend éviter, ou si l'on préfère, la

28. On rappellera ici que Dik lui-même avait justifié la réalité linguistique de cette distinction en signalant que l'ordre d'entité entraînait justement des mécanismes d'anaphore différents, par exemple s'agissant du pronom choisi.



qualité dont on entend se prévaloir (par opposition aux autres formulations possibles). L'absence de morphème anaphorique permet une solution de continuité que viendra pour ainsi dire réparer la structure *Adj+gesagt*, qui affirme toujours la permanence du vouloir-dire. En particulier, il est plus facile d'ouvrir ainsi une reformulation qui, sur le plan référentiel, n'a plus nécessairement grand-chose à voir avec ce qui précède, ou de brûler les étapes d'un raisonnement ou d'une énumération pour en venir directement à ce qui fait l'essence de l'à-dire.

2. la **reprise d'énonciation par un coordonnant** de type *das heißt*. *Das heißt* renvoie à une intention communicative générale dont le locuteur est seul juge ; ce marqueur, en outre, ne nomme absolument pas ce qui rend la reprise nécessaire ou préférable. La reprise en *das heißt* permet de s'émanciper de la continuité et/ou de la cohésion du texte en s'en remettant directement au vouloir-dire sans autre forme de procès.
3. Le **mécanisme de stabilisation énonciative générale** dont *also* est la trace, s'il a un point de départ différent, aboutit à un résultat similaire : *also* permet à l'origine (comme adverbial "de manière" relationnel) de construire le dit comme étayé sur la base de ce dont on vient d'acquérir le savoir ; de là, on glisse vite à un changement de niveau (accès à la fonction perspective) et à une caractérisation du *dire* comme leçon à tirer d'un ensemble de représentations stabilisées. Cette définition va au-delà de la simple "conséquence", en tout cas s'il faut entendre ce terme comme l'équivalent d'"implication causale", puisqu'elle gratifie le nouvel énoncé d'une sorte de qualité synthétique le distinguant favorablement d'autres propositions purement constatatives. Ainsi, dans un syllogisme, la conclusion se distingue-t-elle qualitativement des prémisses. C'est cette "qualité synthétique" isolant et distinguant le nouvel énoncé de ses autres qui fait que *also* n'est pas un marqueur "connectif" comme *daher* mais bien un marqueur de partialité, fût-ce justement pour revendiquer la hauteur de vue en l'ambition globalisante propre à toute synthèse : en définitive, précisément parce qu'il prétend aller droit au but, tout énoncé en *also* hiérarchise et donc sélectionne. C'est en cela que le mouvement de *also* rejoint celui de *c'est-à-dire* : à chaque fois, il s'agira de passer outre les détails pour atteindre directement et finalement de façon très autoritaire au cœur de ce qu'il y a à dire.

Sur le plan sémantique, la distinction entre les différents marqueurs métalinguistiques est donc, à bien des égards, graduelle, puisqu'il va s'agir de déterminer jusqu'où la reprise doit rester solidaire de ce qu'elle reprend, ou si l'on veut, jusqu'où peut aller le bon en avant justifié par une plus grande adéquation de l'énonciation à l'à-dire. Une fois n'est pas coutume, un classement par degrés n'implique pas de recourir un continuum : il est tout à fait possible de distinguer les différentes classes fermement, à la condition de recourir à l'analyse et à l'interprétation de leur morphologie, ne serait-ce que via le problème de la classification comme coordonnant ou comme adverbial : l'interprétation fonctionnelle est d'abord une interprétation formelle, à défaut d'être formaliste.

# Synthèse de la deuxième partie

Encore. Dit encore. Soit dit encore.  
Tant mal que pis encore.  
Jusqu'à plus mèche encore. Dire pour soit dit.  
Mal dit. Dire désormais pour soit mal dit. [...]  
Tout jadis. Jamais rien d'autre. D'essayé. De raté.  
N'importe.  
Essayer encore. Rater encore. Rater mieux.  
BECKETT, *Cap au pire*.

## Notion de partialité énonciative

Le point de départ de cette partie nous a été fourni par un problème syntaxique et énonciatif de l'allemand, celui des "connecteurs en après-première position". En partant des exemples de *jedenfalls* et surtout *allerdings*, nous avons tenté de montrer que les caractériser comme connecteurs était hautement problématique. Ces formes présentent plusieurs caractéristiques plaidant contre une assimilation aux "vrais" connecteurs prototypiques de l'allemand, outre le fait que ceux-ci, qui relèvent de la connexion "analytique" de Nølke (1993), ne sont pas licites en après-première position.

- Leur interprétation ne fait pas nécessairement appel au contenu propositionnel des énoncés précédents. Les "autres" que ces formes mettent en jeu ne sont pas nécessairement réalisés dans le cotexte, ni immédiatement inférables à partir de celui-ci.
- Certains usages, tels les emplois d'*allerdings* comme mot-réponse, ne sont pas interprétables si l'on traite ces formes comme des connecteurs. Tant pour préserver l'économie du modèle que pour rendre compte d'occurrences où *allerdings* "connecteur" remplit la même fonction argumentative qu'*allerdings* mot-réponse, le recours à un paradigme unique semble préférable, et impose de renoncer à voir en *allerdings* un connecteur.
- *Allerdings* ne tombe jamais dans la portée d'un opérateur à polarité négative, contrairement aux connecteurs ; en particulier, l'étude d'emplois dans des contextes hypothétiques a montré que là où un connecteur opère effectivement sur des contenus propositionnels, l'emploi des pseudo-connecteurs répond à des contraintes d'encadrement et de réélaboration du discours.

Au final, il nous semble préférable d'y voir des adverbiaux "de perspective" ou *perspectivaux*, qui comme les adverbiaux d'énoncé et d'énonciation de Nølke (1993) se trouvent pouvoir remplir de façon advenue une fonction de connexion "synthétique". Les emplois des pseudo-connecteurs en position pré-verbale (position zéro sous ses divers avatars, position initiale, après-première place) nous ont semblé relever de ce que Paillard (2009) nomme les "mots du discours de point de vue", que nous avons rebaptisés les *perspectivaux*. De là, en particulier au vu de la structure en après-première position, qui met en jeu des topics contrastifs, nous avons contesté la séparation entre une construction purement méta-énonciative et une construction purement

référentielle du point de perspective, ce qui nous a conduit à réévaluer la notion de "partialité" sous-jacente à la théorie du point de vue de Paillard, pour en faire la clé des phénomènes en jeu.

L'élargissement de l'analyse aux occurrences de perspectivaux dans le *Mittelfeld* suggère que toute prédication participe d'un élan de nomination et/ou de qualification d'une portion de monde ; toute prédication échoue toutefois à épuiser ce qu'il y a à dire de cette portion de monde, et coexiste avec d'autres prédications possibles ou réelles. Toute construction d'une notion est donc une appréhension partielle et partielle, sélective et intéressée, inscrite dans un dire parfois lui-même en conflit avec le vouloir-dire du locuteur. La construction de l'énoncé s'inscrit toujours sur un fond dialogique, au milieu d'autres solutions possibles, réelles ou supposées. Il y a donc dans la singularité de toute prédication une altérité latente qu'il revient à certains marqueurs de travailler et de négocier.

L'énoncé lui-même, comme toutes les opérations de repérage dont il se compose, est toujours représentatif d'un tel choix. C'est en ce sens qu'il est représentatif d'une certaine perspective. La *perspective* se définit à partir du choix de ce dont on parle (il est *partiel*) et du biais (modal, argumentatif, métalinguistique) dont il est révélateur : il est *partial*. Le champ initial de l'énoncé assertif allemand est l'espace stratégique où se marque le point de repère à partir duquel est définie la perspective. Nous avons vu que le degré d'élaboration syntaxique du champ initial est en relation directe avec le degré de parcellarité et de partialité du point de perspective. Au cours de l'étude, nous avons également avancé que le réamorçage du "point de perspective" scandait toujours le passage à un nouveau temps dans l'énonciation et que bien souvent un "point de vue" était tenu sur plusieurs énoncés. Pour ce faire, nous nous sommes appuyé sur la théorie des cadres de discours (Charolles 1997), en identifiant les amorçeurs de points de perspective aux "introduceurs de cadre discursifs" de ce modèle. Cela nous permet d'expliquer pourquoi une telle opération, lorsqu'elle porte un tant soit peu sur l'univers de discours mis en jeu dans l'énoncé, passe par un topic contrastif (comme l'avait déjà vu Buring 2003), dont Molnár (1998) avait déjà montré que dans certaines langues il était volontiers exprimé par un détachement à gauche du type de ceux observés par Charolles. C'est lorsque les marqueurs de partialité sont associés à cette élaboration du point de perspective qu'ils sont à proprement parler des "mots du discours de point de vue". Pour autant, ces formes sont tout à fait susceptibles d'être employées ailleurs avec une portée se restreignant à un prédicat donné ou à un complexe, sans pour autant changer de fonction ni de sens fondamentaux : ils sont et restent des marqueurs énonciatifs de partialité du prédicat, qui signent cette incapacité de la prédication à épuiser ce qu'elle a à dire.

Dans un deuxième et un troisième temps, nous nous sommes penché sur les adverbiaux modaux et dans un dernier temps sur les adverbiaux métalinguistiques. L'étude des adverbiaux modaux a permis de revenir sur la dichotomie entre modalisateurs et appréciatifs, dont nous avons tenté de montrer l'inadéquation aux faits tant sémantiques que syntaxiques. Nous avons défendu l'idée que les marqueurs épistémiques devaient être rapprochés de certains perspectivaux analysés préalablement, comme *eigentlich*. Comme eux, ils signalent à quelle aune de réalité une prédication se situe, ce qui *ipso facto* inhibe ou au contraire réhabilite les solutions concurrentes, tout en plaçant la solution retenue dans un cadre à l'intérieur duquel elle reste argumentativement valide. L'étude des adverbiaux modaux de différents types a également permis de dégager l'idée d'une partialité qui serait aussi une affaire de subjectivité et de normativité. Pour ce qui est de l'étude générale des marqueurs énonciatifs, les convergences observées entre adverbiaux modaux et autres perspectivaux a apporté des arguments intéressants pour considérer que ceux-ci ne doivent bel et bien pas être considérés comme des purs relateurs ou joncteurs (donc pas comme des connecteurs) mais bien comme des opérateurs ne prenant qu'un seul argument, à savoir l'unité dans leur portée, qui est située dans un domaine

de validité. C'est seulement dans un deuxième temps, celui de l'interprétation de l'énoncé par un tiers, que la projection des "autres" réels ou supposés sur des énoncés effectivement présents ou accessibles en co(n)texte se fait... si elle se fait. Les marqueurs de partialité ne sont donc pas des connecteurs, mais des opérateurs attitudinaux.

Enfin, nous avons vu que les adverbiaux métalinguistiques sont des représentants éminents de la reformulativité inhérente à toute énonciation et qu'ils participent eux aussi de ce travail de l'altérité dans l'énonciation, quoiqu'à un niveau différent des formes qui nous occupaient précédemment. En effet, il ne s'agit plus tant ici de négocier le hiatus entre le dire et le monde qu'entre le dire et le vouloir-dire. Pour cette raison, il nous a semblé nécessaire de poser que les marqueurs de reformulation, quel que soit l'élément dans leur portée, le rapportent toujours à l'énonciation elle-même, et à ce titre représentent toujours un réamorçage important les situant au niveau du marquage du point de perspective : par l'emploi d'un mot du dire, c'est toujours le repère énonciatif initial qui est convoqué pour ajuster, parfois en catastrophe, une énonciation qui non seulement échoue à épuiser ce qu'on veut lui faire dire, mais dit en partie autre chose que ce qu'elle devrait vouloir dire.

## Types de décrochage de perspective

Pour l'instant, nous avons isolé les ensembles suivants :

- **Les marqueurs de séquençage**, centrés sur le caractère *partiel* de tout dire, essentiellement les marqueurs d'intégration linéaire (*einerseits, schließlich, hingegen, dazu...*), dont nous avons rapproché les marqueurs d'exemplification (*beispielsweise*) et *nebenbei gesagt*. Leur fonction propre est d'articuler la hiérarchie illocutoire et argumentative des différents ensembles de discours aux contraintes imposées par la linéarisation du propos sous la forme d'un propos continu.
- **Les marqueurs dialogiques (ou dialectiques)**, qui mettent plus en valeur la dimension *partiale* du dire. Le propos est construit comme représentatif d'un certain angle d'observation permettant de circonscrire ses modalités de validité vis-à-vis d'énonciations concurrentes (*allerdings, jedenfalls*). Ce sont les perspectivaux dont l'emploi argumentatif est le plus visible.
- **Les marqueurs ontologiques** comme *eigentlich* ou *in der Tat*, qui signalent que l'unité dans leur portée est représentation construite selon un certain ordre de réalité plus éminent que celui dont relèverait tout solution concurrente.
- **Les marqueurs "modaux"**, qui à la différence de tous les précédents portent sur l'énoncé et non sur l'énonciation. Ils concernent la perspective subjective d'un énonciateur à l'énoncé, selon deux grands types de relation : épistémologique et axiologique. Ils se subdivisent en deux types :
  - factifs** ou assertifs : ils présupposent la validité du contenu dans leur portée ; nous avons écrit qu'ils traitaient le contenu comme déjà produit. Ils peuvent être épistémologiques (*bekanntlich, erstaunlicherweise*) ou axiologiques (*leider, zum Glück*).
  - non-factifs** : ils modulent la prédication du contenu dans leur portée au support de l'énoncé ; l'énoncé est traité comme en cours de production. Ils peuvent être épistémologiques (*angeblich, wahrscheinlich, vermutlich*) ou axiologiques (*hoffentlich*).
- **Les marqueurs métalinguistiques** (*grob gesagt, genauer gesagt...* et certains emplois de *also*), à l'inverse, sont au-dessus des trois premiers groupes de perspectivaux dans une hiérarchie descendant de l'illocutoire vers le locutoire. Ils concernent le hiatus entre le dire et le vouloir-dire.

À chaque fois, si le marquage de la perspective intervient en après-première position, cela signifie que l'élément dans le *Vorfeld* est le pivot par rapport auquel se cristallise l'opération de disjonction entre contenus concurrents. Cet élément, auquel on peut assigner le statut de topic contrastif, est le point de perspective à partir duquel est construit le cadre de discours qu'il inaugure. La possibilité d'apparaître en après-première position, définitoire des marqueurs de partialité, nous a servi de levier d'Archimède, grâce notamment au parallèle avec le modèle de l'encadrement du discours (Charolles 1997). Nous allons, pour conclure, reprendre ce parallèle et tenter de voir en quoi les types de cadre distingués par Charolles et ensuite par Porhiel (2004) peuvent nous aider à stabiliser enfin la classification de ces marqueurs. Rappelons ici ce que Porhiel écrit des "introduceurs de cadre", qui nous rappellera bien des choses que nous avons vues sur les "points de perspective" :

Les expressions introductrices de cadres, qu'il s'agisse de cadres temporels, spatiaux, etc., sont intéressantes au niveau cohésif. Elles sont indépendantes du contenu sémantique des textes et peuvent être réutilisées pour tout type de textes. Elles signalent, en outre, comment le scripteur/locuteur classe, organise les informations au fil du texte. Les expressions introductrices de cadres sont donc des balises qui soulignent une intention informationnelle de la part du scripteur/locuteur. Le lecteur/auditeur, quant à lui, utilise ces contrôles linguistiques pour interpréter comment le scripteur/locuteur a réparti les informations. (Porhiel 2004, 6)

Porhiel distingue quatre grands types sémantiques d'introduceurs de cadres. Le premier, celui des cadres vériconditionnels, et lui-même subdivisé en cinq. Pour chaque type, nous donnons un marqueur de cadre correspondant parmi les exemples donnés par Porhiel.

1. vériconditionnels

spatiaux (*En Italie*, p)

temporels (*En 2001*, p)

énonciatifs (*D'après ce biologiste*, p)

représentatifs (*Dans le livre de X*, p)

praxéologiques / gnoséologiques (*Dans la perspective de la théorie des cadres*, p)

2. thématiques (*Concernant la crise pétrolière*, p)

3. qualitatifs (*Par chance*, p)

4. organisationnels (*En bref*, p)

Certaines distinctions semblent peu utiles ou trop rigides. À l'inverse, d'autres groupes méritent sans doute des distinctions supplémentaires. Le point le plus étonnant est sans doute l'instauration d'une frontière nette entre les introduceurs vériconditionnels et les introduceurs thématiques. Ceux-ci, si l'on suit une définition orthodoxe, ne sont sans doute ni plus ni moins "vériconditionnels" que les cadratifs spatiaux ou temporels. Ce choix est d'autant plus étonnant que les cadres énonciatifs, représentatifs et praxéologiques ressortissent au moins pour partie d'un marquage qui est moins circonstanciel ou topical que "gnoséologique" ou épistémologique, selon d'ailleurs des lignes de partage peu claires. Enfin, on trouve des introduceurs qualitatifs et organisationnels, qui correspondent directement aux "appréciatifs" de Pérennec (2002b) et aux adverbiaux métalinguistiques. Le parallèle avec l'allemand fait également ressortir l'hétérogénéité formelle de ces cadres, entre marquage adverbial, prosodie, détachement à gauche et combinaison de plusieurs de ces stratégies. En réalité une bonne part des cadres "vériconditionnels" et thématiques de l'allemand sont marqués par un simple topic contrastif (soit prosodiquement soit par un détachement, deux stratégies équivalentes selon Molnár 1998). Les distinctions entre sous-types se réduisent en fait à la sémantique du constituant qui se trouve ainsi construit comme introduceur de cadre. Les marquages organisationnel et

qualitatif passent eux par des adverbiaux spécialisés. Enfin, les trois sous-cadres de type épistémologique (chez Porhiel, ce sont les cadres "énonciatifs", "représentatifs" et "praxéologiques") ont un statut intermédiaire puisqu'ils donnent une indication périphérique proche d'un circonstant, mais située à un niveau énonciatif plus élevé et prenant une coloration modale.

Il nous semble en fait que la typologie des cadres proposée par Porhiel repose sur l'entrelacement plus ou moins conscient de deux dimensions que les données allemandes analysées dans cette partie inviteraient à distinguer soigneusement : la dimension référentielle d'une part, la dimension discursive ou argumentative d'autre part. La première met plutôt en jeu le caractère partiel du dire et la seconde, son caractère partial. La première dimension du cadrage, la "partiellité", s'exprime en français par la position détachée en tête, qui donne au constituant le statut de repère initial de l'énonciation (Culioli 1991b, 180). En allemand, cette constitution du repère initial peut passer par les mêmes moyens qu'en français ou par un marquage prosodique (l'accent contrastif ascendant). Ce constituant peut être n'importe quel groupe susceptible de prendre une valeur de repérage : sujet, argument défini ou satellite<sup>29</sup> de quelque niveau que ce soit. La pluralité des types de cadre référentiel découle de la pluralité des types de constituants éligibles, et se réduit à elle. L'aptitude de ces cadres à fonctionner en réseau avec des systèmes d'écho, et donc la tendance à ce que le même "type de cadre" ait tendance à se répéter dans un texte est due au caractère foncièrement contrastif de cette structure, qui isole des sous-ensembles homogènes puisque appartenant à un même paradigme, qui peut être explicite (surensemble faisant l'objet d'une partition) ou simplement latent. Cette aptitude à fonctionner en réseau épouse les exigences du genre textuel, qui tend également à rendre plus saillant tel type de repérage que tel autre, notamment s'agissant des satellites (Werlich 1975).

La deuxième dimension du cadrage est la dimension proprement perspective ; elle est étroitement associée à la première par sa dimension contrastive et par la porosité entre "partiel" et "partial". Néanmoins, nous avons vu que la perspectivisation peut opérer à un niveau "micro" bien en-deçà du cadre de discours, et qu'à l'inverse le cadrage peut tout à fait se faire sans spécification du biais définitoire de la perspective. Le perspectival implique en fait un décrochage, un moment de scission où **l'énonciation affiche son caractère discriminant et biaisé**. Pour ces types de "décrochage", ou de perspective, nous proposons de reprendre les classes sémantiques de perspectivaux illustrées précédemment, en les classant dans une échelle allant du dire vers le dit :

1. biais métalinguistique (adéquation du dire au vouloir-dire).
2. biais organisationnel (séquençage, linéarisation et hiérarchisation du propos).
3. biais dialectique (argumentation).
  - jeu sur la granularité du propos
  - jeu sur l'ordre de réalité revendiqué
4. cadre modal (subjectivation, attitude de l'énonciateur vis-à-vis de l'énoncé)

Cette taxonomie ne doit pas faire illusion : nous avons vu que le domaine des perspectivaux était traversé par d'autres enjeux qui recoupent partiellement, mais pas forcément totalement, les distinctions que nous avons récapitulées iic. On peut penser, par exemple, au jeu du déni de partialité, sous ses deux avatars exemplifiés par *überhaupt* et *eigentlich*, ce dernier étant lui-même le représentant paroxystique de tout un ensemble de formes constituant un sous-ensemble paradoxal du "jeu sur l'ordre de réalité revendiqué". À cela s'ajoute une ligne de fracture générale pour les adverbiaux énonciatifs ou "contextuels", celle entre adverbial d'énoncé,

29. Le terme de satellite, emprunté à Dik (1989), nous permet d'englober les modificateurs de manière, les circonstants et les indications lexicales à coloration épistémique du type *d'après X*.

adverbial d'énonciation et adverbial métalinguistique. Cette opposition n'est pas absolument déterminante pour les perspectivaux, du moins en première instance, mais elle est néanmoins très importante dans l'usage, puisque l'on observe que les perspectivaux "d'énonciation" participent bien plus souvent que les autres de l'introduction d'un nouveau cadre de discours par un topic contrastif. Encore faut-il ajouter que certains perspectivaux (*jedenfalls, allerdings, andererseits...*) semblent sous-déterminés s'agissant de ces oppositions, en tout cas de celle entre énonciation et illocution, puisque l'on observe des glissements vers un emploi-limite, qu'il serait presque tentant de traiter comme une fonction à part dans la mesure où elle semble aussi accessible à certains connecteurs (*trotzdem*), où le perspectival prend portée sur l'acte de prise parole lui-même. Cet emploi se caractérise par le détachement de l'adverbial à la périphérie gauche de l'énoncé.

## Partialité montrée et contrastivité

Les structures étudiées ont donc valeur de révélateurs d'un phénomène plus large qui nous intéresse directement dans le cadre global de ce travail, à savoir le phénomène de partialité du dire, par lequel un propos est construit comme expression d'un point de vue partiel et partial, en concurrence avec d'autres pour définir ce qu'il y a à dire, c'est-à-dire *à la fois ce dont on parle et ce qu'on en dit*. Cette partialité peut s'inscrire à divers niveaux, du macro (le cadre de discours) au micro (le prédicat d'un énoncé). Nous avons tenté de montrer qu'elle revêt un caractère constitutif inscrit dans la syntaxe même de l'énoncé assertif en allemand. Elle peut rester latente, être montrée ou faire l'objet de stratégies d'évitement ou de déni qui ont la valeur paradoxale (mais classique) d'aveux en même temps que de dénégations. Si l'on s'intéresse aux énonciateurs, le marquage éventuel de la partialité est toujours l'indice d'un décrochage au niveau de l'appropriation de son propos par celui qui le porte, dans la mesure où le perspectival sera l'indice de la ligne de fracture entre le point de vue avancé et ceux écartés. Si l'on admet un modèle syntaxique de l'énoncé allemand où la place des constituants est une trace des opérations prédicatives successives ayant présidé à son élaboration, c'est la syntaxe qui fournit les lignes de fracture potentielles, à chaque frontière entre un prédicat et son domaine. Le lien entre appropriation, prédication et mise à distance de propos concurrents nous attire inmanquablement vers le domaine de la structuration informationnelle. De fait, un auteur comme Nølke a pu traiter les "adverbiaux contextuels" autres que les connecteurs, dont ressortiraient nos "perspectivaux", comme sensibles à la structure informationnelle. C'est également, on l'a vu dans la partie introductive, le point de vue d'auteurs de diverses écoles pour qui ces adverbiaux sont des signes de décrochage entre thème et rhème. Nous-mêmes avons émis plusieurs hypothèses, ou formulé plusieurs propositions, paraissant aller dans la même direction.

D'une part, comme nous venons de le redire, il nous est arrivé de parler du placement des perspectivaux dans le *Mittelfeld* comme du marquage d'un décrochage entre ce qui relève du point de vue partiel et partial assumé et ce qui n'est pas pris dans l'opposition des points de vue. Si tel est le cas, on a là une ligne de clivage finalement assez "praguoise" entre ce qui est déjà partagé en discours et ce qui fait l'objet d'un nouveau propos susceptible d'être ratifié ou contesté, ou qui s'inscrit peut-être en faux contre une représentation accessible. En outre, qui dit partialité dit aussi coprésence de p et non-p et contraste latent. Lorsque la partialité n'est pas montrée au niveau du cadre de discours mais à l'intérieur d'un énoncé, c'est à la notion de focus de l'information que l'on peut penser, ce qui va tout à fait dans le sens des propositions de Nølke (2001). Quand la partialité concerne le cadre, elle s'exprime par un "topic contrastif". La plupart des auteurs que nous avons cité, en particulier Molnár (1998) et Büring (2003), construisent le topic contrastif comme un cas-limite de focalisation contrastive. Rien de très étonnant à cela si nous définissons le focus par un effet paradigmatissant, où le propos

avancé est construit comme une solution possible à l'intérieur d'une classe paradigmatique à l'intérieur de laquelle on effectue un parcours. Dans ce cas en effet, il y a une composante contrastive intrinsèque à la partialité montrée, dans la mesure où précisément en tant que partialité *montrée*, elle implique un jeu entre ce que l'on pose... et ce à quoi on l'oppose, qu'on le singularise ou pas. Il y a donc, dans cet avatar du "travail de l'altérité" qu'est la partialité du dire *lorsqu'elle se montre*, une présence nette de mécanismes d'opposition paradigmatique et d'inscription d'un propos contre un autre propos réel ou possible. Pour aller plus loin dans l'analyse, c'est donc à ces effets d'opposition que nous allons nous intéresser maintenant.





## Troisième partie

### Il faut savoir choisir : Focalisation et adverbiaux paradigmatifs



# Chapitre 9

## La focalisation : sémantique et prosodie

### Introduction

En faisant de la possibilité pour un adverbial d'apparaître en après-première place dans un énoncé assertif le test crucial de l'appartenance à la macro-classe des perspectivaux, nous avons été amené, dans la partie précédente, à accorder une large place à la notion de topic contrastif. La sensibilité de ces adverbiaux à la structuration informationnelle apparaît comme une sorte de fait premier, corroboré par leur liberté de placement aux différents paliers de prédication que nous avons proposés dans la partie expositive de notre travail. Ces considérations, croisées aux problèmes d'ordre prosodique soulevés par Breindl (2011), nous ont conduit à nous engager sur un certain nombre d'affirmations concernant des phénomènes de structuration informationnelle. Reprenons :

(i) suivant en cela Molnár (1998)<sup>1</sup>, nous ne traitons pas la focalisation comme une opération de "mise en valeur" ou "en relief" mais comme une **mise en contraste**, par laquelle la solution énoncée est construite en opposition à une ou plusieurs autres solutions (identifiables ou non) avec laquelle ou lesquelles elle forme un paradigme. Le constituant ainsi mis en paradigme sera appelé le **foyer** de la focalisation (et le cas échéant de l'adverbial paradigmatissant), et distinct de la **portée**, qui est l'ensemble du domaine de l'énoncé sur lequel les effets de la focalisation se font sentir. La portée est toujours au moins aussi large que le foyer.

(ii) la mise en contraste est marquée par l'**accent de hauteur**. Ses divers avatars, en particulier l'opposition entre profil montant et profil descendant, sont liés à la co-construction de cet accent et du profil prosodique général de l'énoncé (Büiring 2003).

(iii) le **focus par défaut**, "focus informationnel" ou focus général, est un focus faible portant normalement sur le prédicat principal, assimilable au rhème de Jean-Marie Zemb (1978). Ce focus par défaut est marqué par l'accent dit de phrase ou d'énoncé, que nous interprétons comme un accent de rhème faiblement contrastif.<sup>2</sup>

(iv) un **focus spécifique**, c'est-à-dire dont le foyer se réduit à un constituant, capte normalement l'accent "d'énoncé" (Altmann 1978) avec un profil prosodique descendant.

(v) si le premier élément de la cascade des prédications (donc le premier repère) fait l'objet d'un focus spécifique, il aura le statut de **topic contrastif** et servira à ouvrir un nouveau cadre ou sous-cadre de discours (Molnár 1998 ; Büiring 2003 ; Féry 2007 ; Frascarelli & Hinte-

---

1. Vues convergentes chez Krifka (1995) ou Nølke (2001).

2. On trouvera une hypothèse analogue chez Abraham (1992).

rhölzl 2007). Les topics contrastifs ont un profil prosodique ascendant et ne captent pas l'accent d'énoncé : on a alors normalement deux accents de hauteur dans le même énoncé (Breindl 2011).

Les pages qui suivent seront consacrées à une reprise et une discussion de ces affirmations. Nous verrons ensuite la place dévolue aux adverbiaux énonciatifs dans ce système, ce qui nous permettra de revenir sur le problème de l'emploi supposé des adverbiaux d'énoncé et/ou d'énonciation comme "particules de focalisation". Nous nous appuierons pour ce faire essentiellement sur une interview du corpus<sup>3</sup> choisie au hasard parmi les cinq dont la durée totale dépassait les 10 minutes et que nous avons intégralement analysée à l'aide du logiciel *Praat*. Il s'agit d'un entretien entre le journaliste Jürgen Liminski et l'homme politique libéral Christian Lindner au lendemain du *Kanzlerduell* entre Peer Steinbrück (candidat de l'opposition de centre-gauche) et Angela Merkel, sortante démo-chrétienne, dont sont diffusés quelques extraits. On a donc quatre locuteurs, dont un, le journaliste, enregistré en studio dans des conditions garantissant une qualité acoustique optimale pour l'analyse. Dans un premier temps, il s'agira essentiellement d'une source d'exemples à des fins illustratives, après quoi nous procéderons à l'analyse systématique de l'intégralité des propos de l'intervieweur afin de voir jusqu'où il est nous possible de dégager des modèles sémantico-prosodiques récurrents.

### *Schon et noch* : exemple liminaire

Avant de discuter plus en détail les affirmations théoriques formulées ci-dessus, et les problèmes qu'elles posent, il est sans doute nécessaire de revenir sur la façon dont fonctionne la mise en contraste d'un constituant. Ce faisant, nous allons tenter de mettre en place un certain nombre de notions et de montrer en quoi la focalisation est effectivement susceptible de relever d'un "travail de l'altérité" ou d'une pluralité de points de vue ou d'énonciations possibles. Pour ce faire, nous étudierons un exemple tiré de l'interview sus-mentionnée. A des fins de clarté de l'exposition, nous avons opté pour un cas suffisamment prototypique pour que toutes les forces théoriques en présence consentent à y voir un phénomène de focalisation.

- (1) Ich würde ganz gerne **SCHON bei DIESER Sendung** wissen, wie denn dies funktionieren soll mit einer Pkw-Maut für **Inländer**.

Nous avons ici deux focalisations fortes qui se succèdent, la première sur *schon bei dieser Sendung*, la seconde sur *Inländer*. Cette focalisation est marquée par accent de hauteur sur un constituant, identifiable via le "contour prosodique en chapeau" (*Hutkontour*) sur ce constituant. L'accent de hauteur est généralement accompagné d'une hausse de l'intensité et, selon plusieurs auteurs (cf. p.ex. Schanen & Confais 1986, 19), d'un allongement des quantités vocales. Dans ce qui suit, nous nous concentrerons sur la hauteur dans la mesure où c'est à la fois le paramètre qui fait le plus consensus, mais le plus facile à mesurer lorsque l'on dispose d'un enregistrement de bonne qualité<sup>4</sup> et d'un échantillon suffisamment long de la voix du locuteur (ce n'est pas le cas pour cet énoncé, mais nous en verrons des exemples plus loin).

La première opposition paradigmatique concerne *schon in dieser Sendung* (foyer : *in dieser Sendung*; portée : *in dieser Sendung wissen*); la seconde, *Inländer* (foyer : *Inländer*; la portée est discutable, nous penchons pour *Pkw-Maut für Inländer*). Quelques mots sur le contexte :

3. Réf. DR 020913-04.

4. Les déformations liées au format MP3 ou à la multiplication des canaux, par exemple dans le cas d'une interview téléphonique, sont très marquées pour l'intensité et prennent la forme d'un écrasement des valeurs fortes; même si ces biais ne sont pas à écarter pour la hauteur, ils restent minimes s'agissant d'un enregistrement "de première main" sur un support de qualité, comme c'est le cas pour les tours de parole du journaliste, qui est en studio et est directement enregistré avec un matériel de qualité.

ces propos sont prononcés par Peer Steinbrück, candidat social-démocrate à la chancellerie, lors du duel télévisé avec la sortante Angela Merkel le 1er septembre 2013, soit deux semaines avant les élections au *Landtag* de Bavière et trois avant les législatives fédérales, dans un contexte où le ministre-président bavarois Seehofer (CSU, partenaire d'Angela Merkel) domine la campagne depuis plusieurs jours avec sa proposition d'instaurer une vignette autoroutière ou des péages pour les automobilistes empruntant les autoroutes allemandes sans être domiciliés en Allemagne, et qui par conséquent ne paient pas la taxe automobile finançant leur entretien (*Kfz-Steuer*); c'est le *Pkw-Maut für Ausländer*. La proposition en question rencontre un fort assentiment populaire et est présentée par Seehofer comme une condition *sine qua non* pour la participation des conservateurs bavarois au prochain gouvernement. Mais elle est ouvertement anticonstitutionnelle, étant discriminatoire envers les étrangers. Elle ne pourra donc être mise en œuvre, arguent les sociaux-démocrates, que via une vignette ou des péages autoroutiers pour tous, quitte à leur assigner un montant maximal forfaitaire et à baisser d'un montant équivalent le *Kfz-Steuer*. Ce tour de passe-passe neutraliserait l'opération pour les Allemands mais effectivement pas pour les étrangers. Angela Merkel, sollicitée à plusieurs reprises par les journalistes et que l'on dit agacée par les manières de la CSU, esquive systématiquement les questions sur le sujet. Peer Steinbrück l'attaque donc sur ce point.

Focaliser *bei dieser Sendung* est à cet égard un moyen de signaler plus ou moins discrètement ce choix tactique d'Angela Merkel consistant à botter en touche pour ne pas avoir à désavouer publiquement son principal allié. Focaliser *bei dieser Sendung*, c'est manifester son envie de clore le débat, et c'est donner à entendre que sans cela, le fin mot de l'histoire pourrait bien n'être connu qu'après les élections. C'est ce qui explique aussi le choix de *schon*. Expliquons-nous. En première approximation, cette particule signale que la portion de temps désignée tombe *in extremis* dans un intervalle temporel idoine, par opposition à un point de vue tiers selon lequel il serait *encore trop tôt* pour asserter le prédicat, c'est-à-dire que cette même portion de temps désignée, dont l'identification n'est pas en cause, se situerait en-deçà de la fourchette temporelle idoine. Encore une fois, ce n'est pas l'identification référentielle de la portion de temps qui est en cause, c'est sa caractérisation au-delà ou en-deçà du point à partir duquel le prédicat peut être dit valide (Pérennec 2002). On construit par là une sorte de point de fuite situé dans un futur indéterminé, une échéance ultérieure qui dans l'énoncé concurrent rejeté aurait justement été considérée comme le point à partir duquel le prédicat aurait pu être asserté.

*Noch* en est le symétrique exact, c'est-à-dire qu'on situe (de justesse, donc) la portion de temps désignée du bon côté du seuil de validité, par opposition à un point de vue assimilant cette même portion de temps à un autre intervalle lui-même située en-dehors, et plus exactement au-delà, de la fourchette adéquate. Là encore, l'identification référentielle de la portion de temps n'est pas en cause, mais ce temps fait lui-même l'objet d'une situation sur un axe de validité, et les deux points de vue en présence s'opposent pour le localiser de part et d'autre d'une frontière. Le point de fuite est cette fois situé dans le passé : c'est une portion de temps où d'aucuns auraient pu situer la prédication, auraient sans doute dû le faire, mais ne l'ont pas fait, la question étant maintenant de savoir s'il en est encore temps. Si Steinbrück avait utilisé *noch*, il aurait reproché à Merkel non pas de vouloir régler l'affaire après les élections, mais de ne pas l'avoir réglée dès le moment où Seehofer avait formulé sa promesse. La différence peut sembler minime, elle l'est sans doute, d'autant que ce reproche est sans doute latent dans le propos du social-démocrate. La différence concerne plutôt la posture énonciative du locuteur, qui serait sensiblement plus agressive avec *noch*, puisque son emploi aurait revenu à reprocher à Merkel son attitude des jours précédents, tout en impliquant que si la clarification n'est pas déjà venue, elle ne viendra plus. Au contraire, *schon* laisse entendre que l'on est prêt à croire que Merkel avait l'intention de faire toute la lumière sur ses intentions, et on l'invite simplement

à le faire plus vite que prévu.

## Focus prosodique "pur"

La deuxième opposition concerne *Inländer*, par opposition bien sûr à *Ausländer*. Ici, le phénomène d'écho à une énonciation autre est manifeste et voulu comme tel : *Inländer* est un terme finalement assez rare, beaucoup plus que *Ausländer*, dont il est systématiquement question dans le contexte de ce problème de taxation. En outre, la tournure *Pkw-Maut für Ausländer* a à cette époque quasiment acquis le statut de collocation figée tant elle occupe le premier plan de l'actualité depuis des jours, dans un traitement où l'opposition *Inländer/Ausländer* joue un rôle fondamental. Ce choix lexical présente également l'intérêt d'être factuellement faux, puisque le *Pkw-Maut*, et c'est bien l'enjeu du débat, ne pourra que concerner à la fois les résidents allemands et les autres, sans distinction possible ; il ne s'agirait donc ni plus ni moins d'un *Inländermaut* que d'un *Ausländermaut*. Steinbrück le sait, puisque c'est justement son argument contre la CDU/CSU. Ce qui l'intéresse ici, c'est de sélectionner très exactement le sous-ensemble oblitéré par ses adversaires, qui se trouve être (miraculeusement !) coextensif du corps électoral. En soi, la formule *Pkw-Maut für Inländer* est absurde ; mais elle est précisément voulue comme telle et conçue pour choquer ou réveiller les téléspectateurs et pour placer la chancelière devant un libellé du problème tel qu'elle doit choisir entre défendre une mesure impopulaire et humilier son *alter ego* politique. La valeur argumentative de l'énoncé découle directement du phénomène d'écho avec la notion "miroir" appelée à former paradigme avec *Pkw-Maut für Inländer*, à savoir le "péage automobile pour étrangers" du Ministre-Président bavarois.

La dimension "polyphonique" de la contrastivité revêt donc ici une forme extrême, celle d'une polyphonie externe qui s'apparente à bien des égards à un phénomène de mention. Mais cet exemple ne nous renseigne que sur un usage possible, particulièrement radical mais aussi particulièrement réfléchi et stratégique, des propriétés inhérentes à la focalisation. Conformément au principe régulateur "minimaliste" que nous nous sommes fixé au début de ce travail, c'est aux propriétés structurelles et invariantes de l'opération de mise en contraste (ou en paradigme) que nous nous intéresserons dans ce qui suit. L'exemple d'*Inländer* présente toutefois également un intérêt à cet égard, celui de nous rappeler que point n'est donc besoin d'adverbial "paradigmatisant" pour avoir un paradigme. Les phénomènes d'écho d'énonciations ou de représentations tierces à l'intérieur d'un paradigme peuvent être déclenchés par l'accent seul. Reste maintenant à voir jusqu'où les effets de sens ici observés relèvent d'invariants généralisables à l'ensemble des phénomènes de focalisation, mais également jusqu'où s'entend le périmètre de cette opération une fois que nous nous éloignons des cas prototypiques.

## 9.1 La focalisation neutre

### 9.1.1 Le "focus de l'information"

#### 9.1.1.1 Première définition ; traitement chez Nølke

Au moment de définir le focus, Nølke (2001, 91) écrit :

Si l'on focalise un élément d'un énoncé, ce n'est pas seulement pour attirer l'attention sur cet élément, c'est plutôt pour attirer l'attention sur le rôle particulier qu'il joue par rapport aux autres éléments de son contexte et notamment par rapport aux segments de l'énoncé où il est intégré. Grâce à la nature paradigmatique de la langue, on peut préciser que la focalisation linguistique sert fondamentalement à présenter l'élément focalisé comme le

résultat d'un choix fait par le locuteur dans le cadre d'un paradigme constitué d'éléments semblables.

Cette définition opte pour des termes délibérément assez vagues ("un élément d'un énoncé") tout en donnant une interprétation radicale de la notion d'opposition paradigmatique en linguistique, puisqu'il invoque une "nature paradigmatique de la langue" qui provoquerait des effets de sens tangibles et réguliers sur l'interprétation de phénomènes au moins en partie grammaticalisés. Dans ces conditions, on ne sera pas étonné de voir l'auteur du *Regard du Locuteur* adopter une définition suffisamment large de la focalisation pour y intégrer de plain-pied le phénomène auquel nous allons nous intéresser maintenant, et qui représente, dans le domaine des études sur la focalisation, "l'autre" du focus spécialisé dont relevaient les exemples précédents : le "focus de l'information".

Nølke choisit (tacitement) de s'inscrire dans la tradition fonctionnaliste et admettant que tout énoncé a un focus, puisqu'en l'absence de tout autre marquage, un focus sera reconstruit sur l'information nouvelle ou la plus importante de l'énoncé : c'est le focus "de l'information" (dans un énoncé assertif affirmatif), "de la négation" (énoncé assertif négatif), "de l'impératif", "de la question", etc. Ces types de focus sont appelés par Nølke *focalisation neutre* et procèdent à une "identification faible", c'est-à-dire qui se contente de "cré[er] un sous-entendu concernant les autres éléments du paradigme", alors que le second type, celui de la focalisation dite "spécialisée" qui implique une "identification forte", "créé une véritable implication logique, probablement une véritable présupposition" (Nølke 2001, 92). Par exemple, si l'on fait tomber le focus sur *dans la forêt* dans l'énoncé suivant, on pourra en déduire que "le locuteur souligne que Paul s'est promené dans la forêt et non pas dans un autre endroit que l'allocutaire aurait pu penser que Paul aurait pu choisir pour sa promenade" (*loc. cit.*).

(2) Paul s'est promené dans la forêt.

Comme le relève Nølke, l'interprétation du focus sera exclusive dans certains contextes (s'il est question d'un laps de temps trop court pour que Paul ait pu se promener à la fois en forêt et au bord de la mer) mais pas dans d'autres (s'il est question de longues vacances). Il est à relever que le focus ne tombera véritablement sur *dans la forêt* que si la notion de "promenade de Paul" est déjà dans l'air (cf. la glose "un autre endroit que l'allocutaire aurait pu penser que Paul aurait pu choisir pour sa promenade"). S'il n'est question que des activités de Paul pendant ses vacances, il serait assez curieux de focaliser *dans la forêt*, à moins que Paul n'ait la réputation de détester ces endroits. On focalisera donc plutôt *s'est promené dans la forêt*. Mais dans chacun de ces trois cas de figure, cela signifie que le domaine du choix paradigmatique est identique à celui de l'information nouvelle et/ou pertinente.

C'est sans doute ce qui, combiné à l'indétermination des autres solutions présentes dans le "paradigme", a convaincu une partie des chercheurs spécialistes du sujet (comme Krifka) à se détourner du concept d'*information focus*. Reste que dans tous les cas de figure, le constituant se voyant octroyer ce statut qui correspond pour l'essentiel au rhème de l'école de Prague est effectivement la portion d'énoncé pour laquelle pouvait préexister sur la scène énonciative une pluralité de solutions. C'est également, pour reprendre un test bien connu, la partie de l'énoncé correspondant au marqueur interrogatif dans la question à laquelle l'énoncé aurait été susceptible de répondre, en l'occurrence "Où Paul s'est-il promené ?" si le focus tombe sur *dans la forêt* et "Qu'a fait Paul ?" [+ éventuellement un circonstant de temps] si le focus tombe sur *s'est promené dans la forêt*. Or dans la mesure où le *W-Wort* d'une question représente toujours le *parcours sur un paradigme de solutions possibles* (paradigme qui, selon le contexte, peut être ouvert ou fermé de même qu'une identification peut être forte ou faible), on doit bien noter une forme de congruence entre la notion de parcours sur un paradigme et celle d'*apport*. Il est donc au moins



possible de défendre la notion d'un "focus de l'information" non-spécifique et à identification faible qui tomberait par défaut sur le rhème d'un énoncé assertif, et ce quand bien même on donne du focus une définition centrée sur la notion de choix paradigmatique et *pas* sur celle de mise en valeur.

Cette hypothèse aurait en outre l'avantage de bien se marier avec les observations classiques d'Altmann (1978, 95) sur la complémentarité tendancielle entre l'accent de focus et l'accent de phrase en allemand, à plus forte raison si l'on traite l'accent de phrase comme un accent de rhème, comme le proposait Abraham (1992) : le focus "faible" tombant sur l'information principale de l'énoncé s'effacerait devant le focus spécifique mis en œuvre par l'accent contrastif, qui correspond en fait au contour dit "en chapeau" (c'est-à-dire que la courbe de hauteur, qui tendait tout d'abord à monter dans le *Mittelfeld*, atteint son pic sur le constituant focalisé et retombe ensuite très brutalement). La courbe en chapeau serait brutalement concentrée sur un constituant en cas de focalisation spécifique et s'étendrait sur tout le *Mittelfeld* pour un énoncé assertif sans focalisation spécifique, la chute finale correspondant à l'intonation descendante en fin de phrase.<sup>5</sup>

Dans ces conditions, la focalisation relève pleinement du travail de l'altérité non seulement au sens où toute solution est posée en s'opposant à des "autres", ce que Nølke appelle "la nature paradigmatique de la langue", mais aussi au sens où cette mise en paradigme correspond aussi à un mécanisme d'ajustement "en ligne" sur la scène énonciative, qui met en jeu des phénomènes d'enchaînements textuels et/ou argumentatifs analysables comme la navigation entre plusieurs positions énonciatives possibles concomitamment.

### 9.1.1.2 Le focus de l'information et la paire posé / présupposé

Cette ligne de partage entre ce qui est par défaut pris dans une opposition paradigmatique et ce qui tend à ne pas l'être rejoint des critères de répartition du savoir et/ou la dichotomie entre l'ancien et le nouveau, le connu ou l'accessible et le nouvellement asserté, ou le posé et le présupposé. Ainsi, Strawson (1971) a montré que la description définie *le roi de France* ne présente directement de *présupposition* de l'existence dudit roi que lorsqu'elle est topicale.

- (3) Le roi de France est chauve.
- (4) L'exposition a été inaugurée par le roi de France.

Dans la deuxième phrase, *le roi de France* est posé, il fait partie du commentaire et est l'objet du focus par défaut. La phrase n'est pas seulement ni vraie ni fausse du fait d'un échec de la présupposition comme l'est la première, elle est proprement fausse, dans la mesure où l'on peut affirmer à juste titre que l'entité "l'exposition" ne vérifie pas la propriété d'avoir été inaugurée par le roi de France. Cette convergence des classifications ne saurait étonner, puisque la définition même de la paire présupposé / posé passe par la négation, qui est aussi un item à foyer : le présupposé, largement semblable au thème zembien, est ce qui ne saurait figurer dans la portée de la négation de phrase ; le posé est défini comme ce qui est niable, que ce soit par le locuteur s'il construit un énoncé négatif, ou par un tiers s'il se refuse à ratifier l'énoncé.

- (5) Die Ausstellung wurde nicht vom König von Frankreich eröffnet.

---

5. L'hypothèse tient toujours si l'on suit Büring lorsqu'il affirme que cette courbe descendante est un effet d'optique provoqué par le retour rapide à la fréquence fondamentale usuelle. Dans ce cas, le profil descendant à la fin de la phrase correspondrait lui aussi à une composition entre l'accent de hauteur et un paramètre supplémentaire, en l'occurrence la règle qui veut qu'un énoncé assertif, indépendamment de sa structure informationnelle, s'achève sur un point bas.

Ce refus de ratifier est en fait un refus de prédiquer le posé du présupposé, ce dernier n'étant pas attaquable autrement que par des stratégies de contestation particulières, comme la question en *Wieso*.

- (6) Der König von Frankreich ist nicht bald.  
- Wieso der König von Frankreich ?

Or la négation est un procédé intrinsèquement polyphonique : nier un prédicat implique que ce prédicat, d'une façon ou d'une autre, ait eu le statut, si ce n'est de préconstruit, du moins de solution envisageable à ce moment de l'énonciation. Le rhème, identifié au posé par le test de la négation, est donc par définition pris dans un paradigme dont la détermination minimale, en-dehors de tout contexte permettant une identification plus solide des solutions concurrentes en présence, est l'altérité entre p et non-p. La structuration de l'information est donc bien une affaire de travail de l'altérité, en ce sens qu'est thématique, en un sens essentiellement zembien, ce qui n'est pas soumis au "focus par défaut", tandis qu'est rhématique ce pour quoi des solutions concurrentes, fût-ce l'alternative minimale "p ou non-p", est présente sur la table, pour reprendre une métaphore chère aux théoriciens du *Common Ground*.

## 9.1.2 Le prédicat principal et son paradigme

### 9.1.2.1 Le retour du thème et du rhème

Ce faisant, l'étude des interactions entre mise en paradigme et rhématicité nous conduit directement à une révision de notre propos antérieur. Alors que nous avons, dans la partie introductrice de ce travail, scindé le thème en une pluralité de "repères" et de prédications construits en cascade, nous nous voyons invité par les données prosodiques et par le problème de la focalisation à rétablir d'une façon ou d'une autre une forme de bipartition entre ce qui est "hors-jeu" et ce qui "en-jeu" sur la scène énonciative, c'est-à-dire entre ce qui n'est plus et ce qui est encore soumis par défaut au travail de l'altérité entre p et non-p. Si "le thème" est l'ensemble des repères situationnels constituant l'univers de discours duquel on va prédiquer une notion que l'on appellera "le rhème", alors on peut dire que le thème, a bien des égards, est l'image (à un instant t) la scène énonciative sur laquelle plusieurs prédications se trouvent en concurrence. Rien n'empêche donc de dégager au minimum un point de décrochage thème-rhème par défaut, situé en aval immédiat de l'ensemble des formes censées déjà appartenir au domaine de discours (topics, arguments définis, indications circonstancielles), c'est-à-dire au terme de toutes les opérations de repérage, au moment donc de poser le prédicat irréductible, à l'orée de ce que nous avons identifié comme la "prédication centrale".

La cascade introduite dans la première partie était en fait une scission du "thème" en une pluralité d'étapes, de moments relevant de statuts plus variés que ne le reconnaissait Zemb. Le rhème lui-même n'a vu sa définition changer que dans la mesure où il était défini de façon relationnelle, comme le complémentaire du thème. En ce cas, en effet, il y a autant de thèmes et de rhèmes que d'opérations de prédication. Mais si nous apportons une définition positive du rhème comme *le concept complexe prédiqué de l'univers de discours constitué par les déterminations thématiques successives*, alors "le" rhème est "sauvé" par l'identification avec le dernier prédicat.

Cette révision aurait également l'avantage de rendre compte d'un point resté inexpliqué : les constituants "intermédiaires" identifiés par Larrory-Wunder (2011) sont *in fine* thématiques attendu que de fait, ils sont forcément situés avant le point où tomberait la négation de phrase. Les perspectivaux intercalés en amont du rhème prennent dans leur portée l'ensemble d'une

prédication, c'est-à-dire à la fois le repère et la notion ; la négation, pour sa part, a sa portée sur ce qui la suit *en tant que notion ou prédicat*, précisément parce que c'est la notion qui est mise en paradigme, le repère n'étant normalement pas niable. D'un point de vue strictement théorique, cela signifie que la négation et les adverbiaux énonciatifs ressortissent de deux domaines différents, et que l'unité du "champ stratégique" de 1978 ou du "phème" de 1984 est en trompe l'œil : pour les perspectivaux, on a une relation, et un ordre, tels que le perspectival coiffe les deux termes de la relation prédicative.

[Persp[Domaine+prédicat]]

Par contre, pour la négation, on a une association du négateur au prédicat nié.

[Domaine[NEG[prédicat]]]

Nous ne nous attarderons pas sur les implications de cette distinction, que nous avons tenté d'explorer (et de justifier plus en détail ailleurs (Modicom 2016)). Pour ce qui nous intéresse ici, il convient simplement de relever que ces deux statuts opérationnels correspondent à deux syntaxes différentes. La scission de l'énoncé en une pluralité de niveaux prédicatifs modalisables correspondrait à une syntaxe "en continu" de l'élaboration du propos, celle dont participent les perspectivaux. La bipartition support / apport correspond à une syntaxe "discrète", binaire, opposant un *pragmatiquement présupposé, dérobé au focus de l'information* et un *pragmatiquement posé, soumis au focus de l'information*. C'est la syntaxe dont relève la négation.<sup>6</sup>

Pour cette raison, une fois la négation posée, *ce qui la suit fait bloc* en tant que notion mise en contraste avec un préconstruit inverse, et se dérobe par conséquent à toute détermination ultérieure, qui seule aurait offert un site à un adverbial énonciatif : le perspectival a besoin d'un repère et d'une notion à sa gauche, or il n'y a plus de place que pour une et une seule notion, et aucun repère, à la gauche de *nicht*.

### 9.1.2.2 Quelle opposition paradigmatique pour la focalisation neutre ?

Affirmer que le rhème (ou la notion) est pris dans un paradigme est une chose ; encore faut-il définir en quoi consiste ce paradigme. Nous avons jusqu'à présent travaillé avec la paire  $p / p'$  (avec  $p' = \text{non-}p$ ), qui est à la fois celle mobilisée par Paillard dans sa description des mécanismes d'ajustement sur la scène énonciative et en phase avec les modèles formalistes à la Stalnaker. Elle définit également l'"ensemble contextuel" (*context set*) ou *paradigme contextuel* au sein duquel s'effectue la sélection de la solution retenue dans les perspectives formalistes et ensemblistes sur la focalisation. Dans cet état d'esprit, on parlera ici de *paradigme contextuel* à propos de l'ensemble des "contenus propositionnels" possibles ou plausibles à un instant  $t$  de l'interaction au vu du *Common Ground*, lui-même défini comme l'ensemble des contenus

6. Un Zembien orthodoxe, ou tout simplement attentif, nous reprochera sans doute de projeter sur l'énoncé réalisé des distinctions relevant chez Zemb de la "structure logique". Nous assumons cette projection en ce sens que, comme nous l'avons relevé à la fin de la première partie, nous n'adhérons de prime abord ni au propositionnalocentrisme de Zemb, ni à l'approche modulaire que ses travaux impliquent *de facto*. En outre, Zemb lui-même se livre à ce type de projections pour le *Mittelfeld* des énoncés assertifs et/ou pour les subordonnées. Le problème se réduit alors au *Vorfeld*, que nous sortons nous aussi du champ d'analyse de cette section, puisque nous en avons proposé une interprétation propre, en termes de "point de perspective de l'énoncé". Les phénomènes de structuration informationnelle dans le *Vorfeld* ressortissent selon nous du focus spécifique et pas du focus de l'information dont il est question ici. Plus généralement, la problématique de l'attaque d'énoncé et plus généralement de l'ordre des constituants ailleurs que dans les subordonnées nous semble contraindre Zemb à multiplier les allers-retours entre proposition et énoncé.

propositionnels "mutuellement manifestes" à cet instant (cf. Sperber 2013 pour la redéfinition du *Common Ground* comme "savoir mutuellement manifeste"). Dans le détail, cette définition du paradigme contextuel doit faire l'objet d'un bémol immédiat, puisque l'on n'a pas, ou pas forcément, affaire à un "contenu" ni à une proposition entière, dans la mesure où des pans entiers de celle-ci, impliquant des présuppositions d'existence, appartiennent déjà au *Common Ground* et figurent de la même manière dans p et dans p' : il y a donc, entre les représentations opposées dans le paradigme contextuel, une congruence. On voit là qu'en fait, la dichotomie entre ce qui figure dans le *Common Ground* et ce qui n'y figure pas doit être comprise en complément d'une opposition entre ce qui, sans être pour autant dans le *Common Ground*, est susceptible de répondre à la question "mise sur la table" et ce qui est purement et simplement "hors-champ". C'est à cette seconde opposition que renvoie la notion de paradigme contextuel. Cette caractérisation est pensable dans le cadre de la notion paillardienne de scène énonciative telle que nous l'interprétons (ou la réinterprétons). Les propositions ou informations constituant des repères y définissent une configuration, qui correspond au *Common Ground* (défini comme ensemble des prémisses partagées) et c'est une fois cette configuration donnée, donc à l'intérieur des limites fixées par ce cadre, que se fait "le travail de l'altérité p / non-p" au sein du paradigme contextuel.

Ceci implique que p et non-p aient une forme de privilège vis-à-vis d'autres informations ou portions de savoir totalement absentes de l'horizon conversationnel. Reste alors à définir ce qu'est non-p : est-ce un prédicat positif se trouvant en concurrence avec p, ou est-ce "simple-ment" (même si ce n'est justement pas si simple) le complémentaire de p, un terme relationnel défini comme l'autre voire la négation de p ? Les objections avancées au traitement du "focus de l'information" comme un focus par les partisans de la sémantique des alternatives, de même que la vraisemblance de l'opposition que dessine Nølke entre focalisation neutre et focalisation spécifique, nous incitent plutôt à penser que la seconde solution est la meilleure. Cela ne signifie bien sûr nullement qu'aucune solution concurrente précise ou identifiable n'est jamais donnée en contexte ; simplement, elle n'a pas à l'être.

Il nous semble toutefois que l'on pourrait distinguer deux cas de figure de focalisation neutre : une focalisation à opposition **équipollente**, c'est-à-dire que l'on a dans le paradigme contextuel au moins deux solutions concurrentes dont chacune est bien identifiable et définie pour elle-même (deux points de vue identifiables s'opposent) et une focalisation à opposition **privative**, la solution rejetée étant simplement définie comme autre que la solution retenue. Cette distinction est susceptible de valoir aussi bien pour la focalisation neutre que pour la focalisation spécialisée. À l'appui de cette dichotomie, nous pouvons relever que la réalisation prosodique du focus de l'information semble varier selon ce critère. Prenons tout de suite un exemple tiré de l'interview Lindner / Liminski. Dans les deux énoncés qui se succèdent ici, l'accent de hauteur tombe exactement là où l'on attend pour un accent "de phrase" (ou de rhème, de prédicat principal). Ces deux énoncés étant malheureusement prononcés par l'invité, Christian Lindner (FDP), qui est joint par téléphone, les données prosodiques mesurées par *praat* sont à prendre comme des ordres de grandeur. Ainsi, les fréquences fondamentales moyennes<sup>7</sup> calculées sur

---

7. Rappelons pour mémoire que la fréquence fondamentale, notée  $f_0$ , correspond à l'harmonique de premier rang d'un signal acoustique, c'est-à-dire que c'est l'inverse de la période du son mesuré. Plus la période est longue, et donc plus la fréquence est basse, plus il s'écoule de temps avant que le phénomène périodique ne se répète. La fréquence est un phénomène physique dont la perception par l'oreille humaine correspond à la hauteur d'un son. Plus la fréquence est forte, plus le son sera perçu comme aigu. L'accent de hauteur est donc mesuré par l'étude des variations de la fréquence fondamentale. Deux paramètres entrent en ligne de compte : la variation de  $f_0$  prise pour elle-même, c'est-à-dire le profil de la courbe (ascendant, stable, descendant) et le niveau atteint par rapport à la palette de fréquences utilisées par le locuteur. Pour ce qui est de ce second critère et par convenance, nous utiliserons comme étalons la fréquence fondamentale usuelle, que nous abrègerons en  $f_u$

ses différentes plages de parole fluctuent de 92 à 103 Htz. Cela dit, la fréquence moyenne calculée sur cette plage-ci est de 99 Htz, pour 98 sur l'ensemble, on peut donc penser que l'on a affaire à un segment représentatif de la palette prosodique typiquement utilisée par le locuteur.

- (7) In meinen Augen müssen wir in der kommenden Legislaturperiode bis 2017 dringend die Frage stellen, wie eigentlich der Wohlstand in Deutschland in Zukunft **er\*wirtschaftet** werden soll. Am gestrigen Tag ging es nur um dessen **Ver\*teilung**.

Pour ces deux premiers énoncés, nous pouvons relever un pic de hauteur aux environs de 140 Htz. Dans les trois énoncés suivants, les pics sont à 133 Htz (*2019*), 142 Htz (*ZUbewegt*) et 135 (*ReFORM*). On y trouvait toutefois également un accent intermédiaire à 124 Htz (*ABschmelzen*) :

- (8) ... dass wir beim Solidaritätszuschlag ein \*/**Abschmelzen**<sup>8</sup> /bis zum Jahr **2019**\ fordern\  
In der Energiepolitik hat Frau Merkel sich auf uns \***zubewegt**\. Wir wollen hier eine marktwirtschaftliche Re\***form**\.

On peut donc envisager l'existence d'un niveau "moyen-haut" vers 125 Htz et d'un niveau "haut" vers 140. L'énoncé suivant a son (double) pic à 124 Htz, et celui d'après monte à 166 (!) :

- (9) Also stehen Fragen von \***Bildungschancen** (124), von Forschungsförderung und der Bewältigung des \***Fachkräftemangels** (124) für uns ganz oben auf der Tagesordnung. Ich bin aber zuversichtlich, dass man bei all den Punkten mit CDU/CSU auf einen Nenner \***kommt** (166).

Le focus à 166 Htz, outre qu'il est une valeur extrême, tombe sur la forme verbale et non sur *auf einen Nenner*, qui aurait été tout indiqué. Nous y voyons une stratégie argumentative particulière, peut-être un usage argumentatif du Verum focus. En tout cas, dans le contexte de l'interview, nous sommes peu de temps après l'évocation de la taxe autoroutière chère à la CSU et la diffusion de l'extrait avec Peer Steinbrück déjà commenté. Il est toujours question des conditions fixées par les uns et les autres à toute participation à une coalition, et des conflits programmatiques entre FDP, CDU et surtout CSU. L'enjeu pour Lindner, dont le parti suit à l'époque une stratégie de vote "de bloc" et de solidarité à droite, est de convaincre que les réclamations exorbitantes des uns et des autres ne sont pas un obstacle aussi sérieux qu'il y paraît, et donc de dissiper l'impression selon laquelle, précisément, les trois partis n'arriveraient pas à trouver de dénominateur commun. Dans la plus longue plage de parole de Lindner (de 193 à 278 sec., Fr. moyenne 103 Htz), on relève là encore plusieurs pics à 120 Htz pour les énoncés sans focus spécialisé, les autres se situant autour de 140, avec une valeur isolée, dans un contexte fortement polémique comme la précédente, à 170). D'autres coups de sonde dans l'interview corroborent cette impression de deux paliers, peut-être trois si on ajoute ces quelques cas autour de 170 Htz : un à 120/125 pour le focus neutre, un à 140 pour le focus spécialisé. Il semble donc bien que selon que la focalisation met en jeu un paradigme où les solutions opposées le sont de façon équipollente ou privative, le type de focus et le profil prosodique réalisés ne seront pas les mêmes. Reste à voir ce que nous pouvons tirer de cette distinction pour l'analyse des types de "focalisation neutre" de Nølke (2001).

---

et dont la fréquence fondamentale moyenne fournit une approximation. En pratique, nous utiliserons la valeur moyenne de  $f_0$  pour un locuteur comme un équivalent de sa fréquence fondamentale usuelle.

8. On a un premier palier ici à 124 Htz, puis un plateau avant le pic à 133 sur le dernier membre du GN complexe.

### 9.1.3 Approche énonciative

La conséquence de nos développements sur le rhème est que dans le cas de la focalisation neutre et/ou de l'identification faible, plus que deux prédicats, ce sont deux prédictions, ou plutôt la prédication et la non-prédication d'un même prédicat, qui font paradigme : on a mise en contraste de la solution retenue et de sa négation. Poser les choses en termes de scène énonciative permet également de faire droit au cas spécifique des énoncés à négation finale, déjà évoqué en partie introductive, où le focus tombe... sur *nicht*. Une prédication négative, c'est-à-dire le choix de non-p, implique de toute façon que p ait le statut de préconstruit et que le principal enjeu ne soit plus de savoir ce qui est le cas mais si p est ou non le cas ; une prédication négative avec focus sur la négation (ce que nous avons appelé un *Falsum focus*) implique que p ait en fait été attendu, d'où sa dimension généralement polémique.

#### 9.1.3.1 Typologie

Pour articuler ces problèmes tout en faisant droit à la distinction entre foci informationnels à opposition équipollente et à opposition privative, nous pouvons recourir à la distinction culiolienne classique entre l'intérieur (I), l'extérieur (E) et l'intérieur-extérieur (IE<sup>9</sup>). La notion centrale de l'appareil culiolien, avec celle de "repérage", est le "domaine notionnel", dont les bords sont définis par ces trois positions. I, l'intérieur, correspond au cas de figure où la notion est vérifiée, valide. E, l'extérieur, correspond à l'invalidation : la notion est fautive. IE correspond à une position en amont de l'opposition entre I et E, c'est-à-dire que cette opposition n'est pas à proprement parler neutralisée mais plutôt maintenue en suspens. Pour le dire autrement, alors que IE correspond à l'absence d'assertion et I à l'assertion, E est l'assertion que ce n'est pas p qui est le cas. Dans ce qui suit, nous allons traiter IE et E comme les deux avatars de "non-p".

Culioli traite généralement le système IE/I/E comme une "bifurcation", c'est-à-dire que le cas de figure normal est celui où l'on passe de la position où l'on est en attente de détermination (IE) à celle où le choix entre I et E s'est fait. Nous utiliserons cette tripartition à plusieurs reprises et serons parfois amené à nous affranchir de cette vision "bifurcatrice". Ceci posé, nous pouvons maintenant reconstruire le mouvement énonciatif dans lequel s'inscrit le "focus de l'énonciation". L'invariant en est le paradigme, composé de I et E. Lorsque l'énoncé est affirmatif, on se place normalement comme ayant quitté IE pour se placer en I plutôt qu'en E. C'est la focalisation informationnelle à opposition paradigmatique privative, marquée par un accent moyen-haut (autour ou légèrement en-dessous de 130 Htz dans les exemples plus haut). Nous notons :

$$IE > I : E$$

Lorsque l'énoncé est négatif, on se place en E, par opposition à I ; en ce sens on ne dit rien de ce qui est, mais seulement de ce qui n'est pas. En optant pour le terme privatif d'une opposition qui n'est pas équipollente mais simplement complémentaire, on mobilise bon gré mal gré un préconstruit, à savoir le terme dont on prend le contre-pied. De ce fait, la contrastivité de l'énoncé négatif est plus évidente. Nous notons :

$$IE > E : I$$

Dans le cas du *Falsum focus*, la notion en-dehors de laquelle on se situe, nous l'avons dit, n'est pas seulement un préconstruit, elle occupait la position centrale de la scène énonciatif

---

9. En principe lu "E renforcé".

jusqu'à ce moment. L'originalité de cette situation par rapport aux deux précédentes est donc qu'on ne construit pas une bifurcation à partir de IE, mais un renversement de I. C'est une focalisation informationnelle à opposition paradigmatique équipollente, puisqu'on a un préconstruit identifiable dont on prend le contrepied. Nous notons :

$I > E : I$

Le cas de la négation finale revêt à cet égard un intérêt tout particulier, puisqu'il nous permet de comprendre que des positions de départ différentes de IE sont possibles et ont leur propre marquage. Nous devons donc envisager toutes les combinaisons possibles :

- de IE à IE : cette solution peut être écartée, puisqu'elle est contraire à l'idée même d'une assertion ; l'assertion modalisée (*vielleicht*) est justement là pour permettre de se positionner même lorsque l'on ne veut ou ne peut pas choisir, en se plaçant en I sans pour autant exclure formellement E (assertion faible) ; ce faisant, on a déjà quitté IE.
- de I à I : il s'agit d'une simple corroboration, ce qui nous place dans un cas de figure particulier, y compris sur le plan de la définition de "l'acte de langage" ; il est rare que ce mouvement donne lieu à un énoncé complet, et si c'est le cas, celui-ci ne présente pas d'opposition paradigmatique, p étant seul sur la scène énonciative.
- de E à E : cas symétrique du précédent.
- de E à I : ce cas de figure englobe notamment le Verum focus et correspond à nouveau à une opposition paradigmatique équipollente. En l'absence de marquage formel de l'affirmation, il se confond sur le plan du marquage segmental avec le cas de figure IE > I.

### 9.1.3.2 Retour sur les deux types d'opposition dans le focus de l'information

Reprenons l'exemple de Nølke :

(10) Paul s'est promené dans la forêt.

Nous avons vu que le focus par défaut est *s'est promené dans la forêt* si la question correspondante est "Qu'a fait Paul hier après-midi?", mais *dans la forêt* si c'est "Où Paul s'est-il promené hier après-midi?".

Dans les deux cas, on était normalement en IE. Mais il est tout à fait possible de construire la même phrase à partir d'une position en E, sous réserve qu'une réponse autre ait déjà occupé la position centrale sur la scène énonciative (par exemple, *Paul a fait les courses* ou *Paul s'est promené en bord en bord de mer*, respectivement). Dans une telle configuration, le caractère contrastif de la réponse ne fait pas de doute.<sup>10</sup> Un autre cas de figure assez facile à envisager est celui où le prédicat pour ainsi dire "de référence" n'est pas "autre que p" mais bien la négation de p. Ce cas est en fait le symétrique exact du Falsum focus précédemment décrit, et correspond donc à un Verum focus ; l'accent tombera bien souvent sur un auxiliaire ou un marqueur discursif spécialement dévolu au marquage de la facticité du contenu.

C'est peu dire que la contrastivité du positionnement en I après IE est moins évidente, dans la mesure où l'opposition entre p et non-p y est définie de façon strictement privative. Le détour par l'idée d'une question en jeu nous renseigne en ce sens que la question à laquelle l'énoncé est censé répondre n'est quasiment jamais reconstituée comme une question polaire mais comme une question en *W-*, c'est-à-dire qui ne dénote pas deux termes s'opposant par la valeur de vérité, comme nous l'avons esquissé jusqu'à maintenant, mais qui construit un paradigme généralement

10. Notons dès maintenant qu'en allemand, dans un tel cas de figure, la présence d'une particule modale, vraisemblablement *doch*, serait très probable.

ouvert, indéfini, de solutions concurrentes n'ayant pas nécessairement à être spécifiées, dont on entreprend un parcours. La définition culiolienne de E comme détermination purement négative (par la privation de I) prend ici tout son intérêt en ce sens qu'à l'inverse de ce qui se passe dans les modèles sémantico-pragmatiques centrés sur la notion de valeur de vérité, E n'est justement pas défini comme la négation logique de I mais comme la position doublement négative de qui n'est pas en IE sans avoir rejoint I.

## Bilan d'étape : Paramètres énonciatifs de caractérisation d'un focus

La tripartition IE / I /E nous fournit donc bel et bien un modèle pour traiter en bloc tous les différents avatars du focus de l'information et du Verum/Falsum focus. Ce traitement nous impose toutefois de revenir sur l'opposition entre focalisation simple (focus de l'information, clivée) et focalisation spécialisée, identification faible (focus de l'information) et identification forte (clivée et focalisation spécialisée). La première opposition concerne la portée du focus. Dans la mesure où pour l'instant nous ne travaillons que sur le focus de l'information et ses avatars, nous la laisserons de côté. La seconde opposition concerne le statut du paradigme, en ce que seule "l'identification forte" passe par le fléchage de la validité ou non des solutions concurrentes. Aucune de ces deux dichotomies ne suffit donc à rendre compte de la différence entre les foci où la solution retenue est opposée à un paradigme pris en bloc sans identification d'une ou plusieurs solutions concurrentes en particulier, comme c'est le cas pour le focus par défaut de l'énoncé assertif affirmatif, et les foci où la solution retenue est construite en opposition à une autre solution concurrente précise et identifiable. On peut bien sûr s'attendre à ce que l'identification faible aille souvent du côté de ce contraste "en général" (opposition privative) tandis que l'identification forte nous renverrait plutôt dans les parages du contraste "en particulier" (opposition équipollente). Mais rien ne contraint à cela, puisque par exemple le focus par défaut d'un énoncé négatif ne permet normalement pas d'identification forte (Nølke 2001, 94), or il s'agit bien d'un focus à opposition équipollente.

## 9.2 De la focalisation neutre à la focalisation spécialisée

Tournons-nous maintenant vers la focalisation d'un et un seul constituant, la "focalisation spécialisée" de Nølke (2001), en écartant pour l'instant la question de son marquage adverbial. Nous nous concentrerons donc sur la focalisation telle qu'elle est marquée par l'accent dit contrastif ou paradigmatique. Le problème central, y compris par comparaison avec le topic contrastif sur lequel nous reviendrons plus tard, est ici celui la captation de l'accent de phrase par l'accent contrastif, avancée par Altmann (1978, 95) et réaffirmée par Breindl (2011). Sur le papier et au vu de ce qui précède, cette complémentarité des deux accents n'a rien pour nous étonner, puisque nous avons justement traité "l'accent de phrase", ou plutôt le pic de hauteur observé sur le constituant majeur du rhème, comme le marqueur du focus par défaut. En cas de déplacement du focus depuis le prédicat en général vers un constituant en particulier, et notamment vers un de ses propres constituants, on peut s'attendre à ce que l'accent suive. Nous allons maintenant tenter de voir jusqu'où ces affirmations correspondent réellement aux faits.

### 9.2.1 Plusieurs focalisations dans un même énoncé

Assurément, la présence d'un focus prosodique spécialisé dans le *Mittelfeld* est très souvent corrélée à un fort "raboitage" du reste de cette zone, pour des raisons qui *a priori* n'ont rien pour nous surprendre. Nous avons vu, dans la partie précédente, que le traitement de cette régularité par Breindl (2011) devait être légèrement nuancé s'agissant du *Vorfeld*. Nous allons maintenant



nous concentrer sur le *Mittelfeld*, et donc sur la formulation d'Altmann : "Gradpartikeln binden den Satzaccent" (Altmann 1978, 95). Cantonnée au *Mittelfeld*, cette affirmation nous conduit à attendre que la distribution entre accent de phrase et accent contrastif dans le *Mittelfeld* soit complémentaire : c'est l'un ou l'autre. Cette règle semble toutefois sujette à caution.

### 9.2.1.1 Données prosodiques tirées du corpus

Nous allons commencer par examiner une série d'énoncés où semblent figurer deux ou plusieurs foci, toujours dans l'interview qui nous sert de fil rouge. Une seconde section sera consacrée à l'examen théorique. Soit le premier exemple (c'est Christian Lindner qui parle) :

- (11) Steinbrück profitiert offensichtlich von den geringen Erwartungen. Es ist ja versucht worden, ihn darzustellen als einen notorischen Fettnäpfchen-Treter. Das ist er \*nicht. **Er ist ein erfahrener, auch respektabler Po\*litiker.** Aber er hat dennoch in diesem Duell in meinen Augen - selbst beim Versuch um eine objektivierte Betrachtung - keinen echten Stich gelandet.

*Politiker* s'oppose ici à *Fettnäpfchentreter* et aux représentations de Steinbrück qui oblitéraient le fait qu'il s'agisse d'un homme politique de premier plan avec une longue carrière derrière lui, au profit exclusif de son image de gaffeur et de mauvais communicant. Le décalage entre ces deux représentations est ce qui intéresse Lindner à ce passage de l'interview, et la mise en paradigme correspond ici à la visée argumentative principale de l'énoncé. Ainsi, *Politiker* porte l'accent principal de l'énoncé : on mesure 123 Htz, à comparer aux 125 sur *nicht* dans l'énoncé précédent<sup>11</sup>. Mais la présence de *auch* dans *erfahrener, auch respektabler Politiker* atteste que *erfahren* et *respektabel* ne sont pas simplement juxtaposés, mais que *respektabel* fait l'objet d'un ajout qui le présente soit comme sémantiquement plus fort, soit comme argumentativement plus pertinent que *erfahren*, avec qui il constitue un (micro-)paradigme. Dans les deux cas, on a un focus spécifique avec identification forte et opposition équipollente. Au crédit de l'hypothèse d'Altmann, le fait est qu'on ne relève pas d'accent de hauteur significatif sur *respektabler*. Reste à voir s'il ne s'agit pas là d'un biais lié à la structure en incise, qui doterait *auch respektabler* d'une intonation "parenthétique" venant biaiser les données.

Il n'en va en tout cas pas de même dans l'exemple suivant, prononcé par le journaliste, où tant *erst in der nächsten Legislaturperiode* que *anpacken* portent un accent clairement identifiable. Comme on peut s'y attendre, le profil en cloche est plus flagrant sur le focus spécifique associé à une particule que sur le prédicat principal, même si les deux pics sont au même niveau (143 Htz pour *anpacken werde*, 146 pour *nächsten*).

- (12) Aber an einer Stelle - es geht um die Novelle für das Gesetz um erneuerbare Energien - spricht die Kanzlerin von der Blockade im Bundesrat durch die SPD, und dass man das Thema erst in der \***nächsten** Legislaturperiode \***anpacken werde** - unausgesprochen, wenn dann nicht mehr neun oder vielleicht sogar zehn Ministerpräsidenten, nämlich die der SPD, dagegen sind.

11. On a donc un focus de l'information fortement contrastif mais avec un accent à 125 Htz, contre 140 dans d'autres exemples du même type chez le même locuteur. Relevons toutefois que dans cette première prise de parole, la fréquence moyenne est la plus basse mesurée pour Lindner, avec 92.5 Htz ; en proportion, l'écart est donc assez important (plus de 130% de  $f_u$ ).

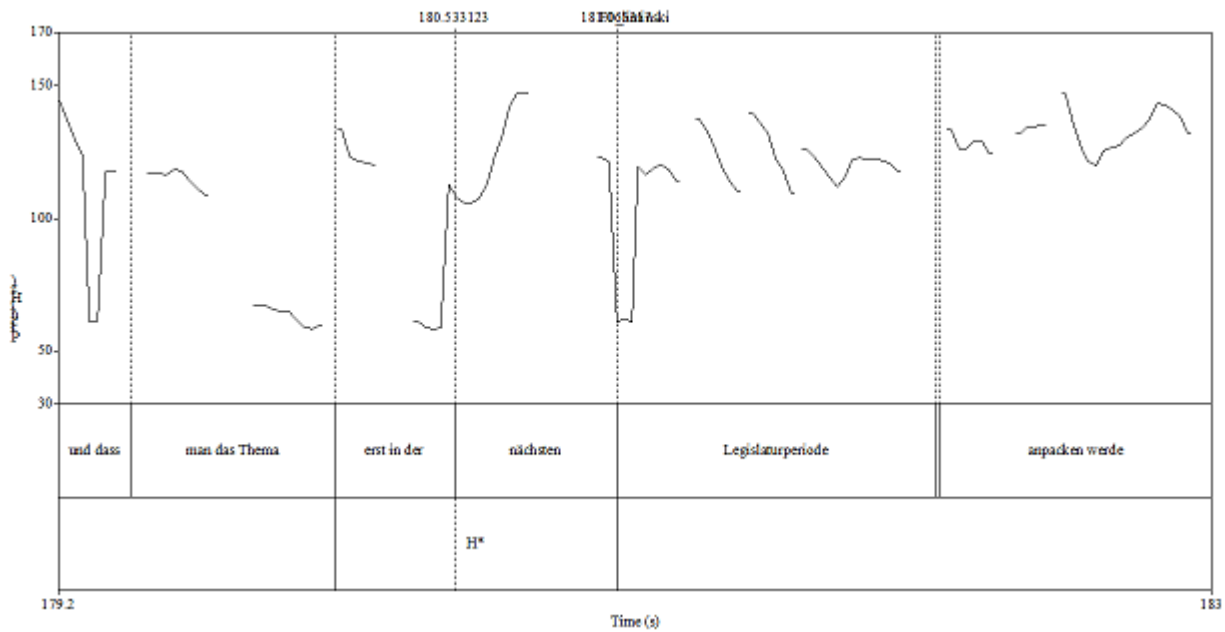


FIGURE 9.1 – Courbe de hauteur pour la séquence *Und dass man das Thema erst in der nächsten Legislaturperiode anpacken werde*

Dans l'exemple suivant, ce sont des éléments topicaux situés dans le *Mittelfeld* qui font l'objet d'un focus, lequel ne capte pas pour autant l'accent d'énoncé puisque celui-ci tombe sur *blockiert*.

- (13) Und nicht zuletzt auch im Bereich der \***Pflege** werden wichtige Vorhaben auch im Bereich der **Präven\*tion** insbesondere gegenwärtig durch den Bundesrat **bloc\*kiert**, aus unsachlichen Gründen, aus \*reinem Wahlkampf-Kalkül von SPD und \*Grünen.

Les pics sur *Pflege* et *Prävention* sont à 135 et se répondent. Doit-on y voir un niveau spécifique pour les éléments topicaux, légèrement inférieur à celui en vigueur pour les constituants rhématiques ? Ou doit-on se contenter de la dichotomie plus ou moins arbitraire entre les accents en-deçà et au-delà du seuil des 30% d'écart par rapport à la fréquence fondamentale usuelle, seuil que nous avons croisé à plusieurs reprises ? Cette seconde solution serait sans doute plus confortable, mais implique forcément une part d'arbitraire et d'incertitude autour de la détermination du seuil décisif... En outre, même si l'accent finalement peu élevé rend difficile l'analyse des courbes, le profil prosodique de *Pflege* comme de *Bereich* est globalement ascendant, avec un maximum en fin de mot, ce qui nous renvoie plutôt à l'accent de "topic contrastif". La chose n'est pas très étonnante pour *Und nicht zuletzt auch im Bereich der Pflege*, d'autant que le groupe se situe dans le *Vorfeld*, mais *auch im Bereich der Prävention* est dans le *Mittelfeld*. Ceci pourrait bien constituer un argument pour traiter différemment la focalisation d'un élément thématique et celle d'un élément rhématique en tant que telles, et pas seulement sous l'angle du topic contrastif. Toujours est-il qu'ici, c'est le prédicat principal qui prend l'accent le plus fort (à nouveau 170 Htz pour un énoncé fortement polémique), tandis que l'ajout à droite (*Nachtrag*), qui correspond ici à une forme de focalisation, donne lieu à un accent à 152 Htz sur *unsachlich*, à 118 sur *Gründen* et à 115 sur *rein*, qui a ici une fonction d'intensifieur discriminant et s'apparente à un marqueur de focalisation exclusive. Nous ne rentrerons pas dans la discussion du statut informationnel du *Nachtrag*, mais retiendrons la possibilité d'une mise en paradigme d'éléments topicaux dans le *Mittelfeld* concurrentement à une focalisation emphatique du prédicat principal.

- (14) Hier zahlt die Rentnerin, zahlt der BAföG-Empfänger die Rendite, von der sich ein

Freund von Jürgen Trittin jetzt das \***Schloss** von Thomas \***Gottschalk** kaufen \***konnte**.

Nous avons ici un pic à 166 sur *Schloss*, un à 140 sur Thomas Gottschalk, et un à 132 pour *kaufen konnte*. Nous sommes à l'intérieur de la longue prise de parole où figuraient les énoncés sur lesquels nous avons observé pour la première fois la tripartition observée entre les accents de 125 à 130 pour le focus de l'information (auquel il faut vraisemblablement rattacher *kaufen konnte*), de 140 à 145 pour le focus spécialisé (*Thomas Gottschalk*) et 165 à 170 pour des mises en contraste "violentes" ou polémiques (*Schloss*). On le voit, ici, les trois sont représentés dans le même énoncé. Il est permis de se demander dans quelle mesure le premier et le troisième accent ne forment pas une pince entre *Schloß* et *kaufen konnte* signalant que c'est tout un prédicat qui est focalisé, chose qui ne serait pas évidente sans cela compte tenu de la présence en sus d'un focus contrastif sur *Thomas Gottschalk*, dont le nom est ici mentionné comme gage de faste (et/ou d'ascension sociale fulgurante, d'argent facile ?) : ce n'est pas n'importe quel tas de pierre qui a été acheté, mais le château de Thomas Gottschalk, dont on imagine que ce n'est pas le moins luxueux qui soit. Le focus spécialisé porte ici sur une propriété discriminante, intrinsèquement contrastive. Un même *Mittelfeld* peut donc bien comprendre deux accents de hauteur (indépendamment du fait que d'autres n'en comptent aucun, comme le montrait Breindl).

### 9.2.1.2 Première analyse

Il semble en fait que l'affirmation que l'on trouve chez Altmann ou Breindl soit la résultante d'une conviction rarement formulée explicitement, souvent même niée, mais qui n'en persiste pas moins dans bien des esprits, et qui veut qu'il n'y ait normalement qu'un seul focus par énoncé. Cette idée est sans doute liée à l'habitude de rapprocher le focus et le *W-Wort* d'une question, ce type d'interrogation étant généralement lui-même d'abord et avant tout conçu à l'exemple de la question à un seul terme ouvert. L'affirmation selon laquelle "le *W-Wort* est le focus de l'énoncé interrogatif" est en effet courante, pratique et séduisante... mais donne lieu à quelques difficultés dès que l'on pense, par exemple, à une question chère aux amateurs de polars ou de jeux de société :

(15) Qui a tué qui, où et avec quoi ?

À cette question, on peut par exemple répondre, à la fin d'un jeu ou pour tenter de résumer un film ou un roman policier particulièrement tortueux ou absurde :

(16) Ce n'est pas le châtelain qui a tué le majordome dans la bibliothèque avec un pistolet, c'est le chauffeur qui a tué la bonne dans la cuisine et avec un couteau.

Laquelle réponse peut être formulée avec maints indices prosodiques de focalisation, replaçant ainsi chacun des quatre syntagmes nominaux dans un paradigme.

(17) Ce n'est PAS le châtelain qui a tué le majordome dans la bibliothèque avec un pistolet, c'est le CHAUFFeur (\) qui a tué la BONne (\) dans la CUISINE(\), et avec un COUteau (\).

Il n'y a donc pas de difficulté particulière à procéder à plusieurs focalisations dans un même énoncé. C'est d'ailleurs pour cette raison que malgré la correspondance par défaut entre la paire *focus et arrière-plan* et le niveau des repérages et prédications correspondant à la division *thème(s)-rhème*, les deux ordres doivent en réalité être soigneusement distingués. Cela dit, les relations par défaut postulées dans la section précédente entre rhématicité et contrastivité semblent pour l'instant tenir, dans la mesure où les quatre constituants focalisés de l'énoncé ci-dessus ont bien un statut rhématique, sans doute du fait de la congruence entre cet énoncé

et la quadruple question, chaque *W-Wort* correspondant à la fois à un apport d'information réclamé et au parcours d'un paradigme.

Le focus neutre, à opposition privative et à identification faible tombe sur le prédicat nouveau d'un énoncé ; la focalisation spécifique, selon Nølke, est une focalisation à identification forte (comme la clivée). Dans l'exemple construit ci-dessus, nous avons en plus affaire à un cas de focalisation à opposition équipollente, puisque le point de contraste est spécifique et accessible en discours. En ce sens, l'opposition entre le "focus de l'information" d'un énoncé affirmatif et le focus de constituant est parfaite et déborde du domaine de la syntaxe pour englober tous les paramètres par lesquels on peut caractériser une mise en contraste.

Identification forte et identification du "concurrent" (i.e. opposition équipollente ou privative) sont des paramètres totalement indépendants du statut de repère ou de prédicat, or *a priori* nous devons les considérer comme les conditions nécessaires et suffisantes pour déclencher un focus spécifique. Pour cette raison, nous n'avons aucune raison de postuler une quelconque restriction du nombre de foci spécifiques ni de leur distribution dans l'énoncé, contrairement au focus neutre-faible-privatif, qui si l'on suit un modèle peu ou prou zembien ne peut tomber que sur le rhème (au singulier et en bloc).

De fait, l'accent de hauteur marquant chacun de ces deux foci n'est pas exactement le même, puisqu'indépendamment de la question de la largeur du "chapeau" ou du plateau prosodique, l'accent contrastif spécifique tend à monter sensiblement plus haut que l'accent contrastif neutre. Sans vouloir sombrer dans l'assimilation des données prosodiques à une sorte de cri primal ni s'en remettre à un vague critère d'expressivité, il serait tentant de voir ici une forme d'iconicité entre l'ampleur du marquage prosodique (en termes d'intensité comme de hauteur) et le degré, si ce n'est de contrastivité, du moins de spécification du paradigme. Disons donc que l'invariant de la mise en contraste en allemand est un accent de hauteur et d'intensité. Cet invariant minimal est réalisé sur le focus de l'information d'un énoncé affirmatif, sans rupture avec son environnement prosodique. Le focus spécifique et le focus sur la valeur de vérité, qui pourrait bien en être un cas-limite, se distinguent par un accent tendant vers le maximum de hauteur dans la palette du locuteur, sans montée préalable, et un profil fortement descendant. Le topic contrastif présente également un accent maximal, mais la solution de continuité est à l'échéance du focus, tandis que sa phase incidente se caractérise par une montée rapide. Dans ces conditions, il semble que les trois accents constituent trois signes (au sens strict de ce terme : trois complexes signifiant-signifié conventionalisés dans le système de la langue). Ces signes composent un ensemble cohérent de prosodèmes, dont les signifiants sont reliés par un trait commun, à savoir l'élévation de la fréquence fondamentale par rapport à sa valeur usuelle  $f_u$ , corrélée à une hausse de l'intensité vocale. Leurs signifiés, eux, se situent tous dans le domaine de la mise en paradigme, sous ses différents avatars.

## 9.2.2 Types d'accent, types de contraste

### 9.2.2.1 Introduction

Nous avons croisé plusieurs types d'accents associés d'une façon ou d'une autre à la mise en paradigme et qui se distinguent soit par le type de contraste mis en jeu, soit par la fonction du constituant (ou du complexe) sélectionné. D'une part et dans les énoncés assertifs, l'accent de prédicat principal, qui correspond à la focalisation neutre identification faible, à complémentaire indéterminé dans les énoncés affirmatifs, déterminé dans les énoncés négatifs, où il est d'usage de situer un premier pic prosodique sur *nicht*. Si le prédicat fait l'objet d'une mise en contraste plus marquée, notamment avec paradigme déterminé, il semble que l'accent puisse

monter plus haut et se rapprocher du niveau des accents contrastifs "de constituant" : l'accent en cloche pour la focalisation traditionnelle, le pic final pour l'accent de "topic contrastif". Celui-ci marque le passage à un nouveau cadre de discours (ou à un nouveau point de vue dans le texte) construit soit comme un sous-ensemble d'un ensemble plus vaste identifiable en contexte, soit comme cadre concurrent d'un autre cadre, représentatif d'un point de vue alternatif, que l'on écarte par là de la scène énonciative. En outre, au détour d'un exemple, nous avons entrevu la possibilité d'un accent de hauteur situé à un niveau intermédiaire entre l'accent de prédicat et l'accent de focus traditionnel lorsque la focalisation concerne un constituant "thématique". Resterait enfin un accent de hauteur nettement supérieur à l'accent contrastif standard dans les contextes fortement dialogiques et/ou polémiques, mais dont le statut linguistique est sujet à caution : est-ce vraiment une affaire de focalisation ou ne doit-on pas y voir aussi (et le cas échéant simultanément) un problème d'expressivité ou d'émotion dans la langue ?

Pour tenter d'y voir un peu plus clair, nous allons maintenant examiner, dans l'interview qui nous sert de fil rouge, ce qu'il en est de l'ensemble des énoncés prononcés par le journaliste Jürgen Liminski. Ces énoncés ont l'avantage d'avoir été prononcés en studio et directement enregistrés sur des supports de grande qualité et sans bruit parasite.

Ils présentent toutefois un double inconvénient. En effet, l'*ethos* du journaliste, à plus forte de l'intervieweur matinalier qui reçoit quatre ou cinq invités par jour le temps d'une discussion n'excédant jamais les 10, 11 minutes et jamais filmée, introduit plusieurs biais : pour commencer, une certaine tendance à surarticuler et à cultiver un phrasé conçu pour être aussi clair que possible, le journaliste ayant ici essentiellement une fonction de facteur d'ordre et de structuration. Les accents lexicaux, notamment, sont singulièrement plus affirmés dans la bouche de Liminski que dans celle de son invité, ce qui peut poser des problèmes pour déterminer le seuil à partir duquel un accent sera considéré comme autre chose qu'un accent lexical ou de groupe. Ensuite, le journaliste s'appuie sur un texte qui n'est pas forcément rédigé, mais en tout cas il joue une partition déterminée, ce qui peut présenter un intérêt pour nous mais a également comme conséquence que son énonciation est à certains égards une interprétation (d'un rôle). Cette part de théâtre se retrouve dans les fluctuations que l'on peut observer entre des énoncés d'arrière-plan, prononcés à voix plus basse et plus rapidement, et les "grandes questions" parfois provocatrices qui sont presque déclamées (on en verra au moins un exemple clair). Un troisième biais est lui aussi lié à cette dimension scénarisée du discours mais nous concernera moins, puisque nous nous concentrerons sur l'assertion : ses questions sont bien souvent de fausses questions et davantage des relances à l'intention de l'interviewé. On trouvera donc plusieurs énoncés de syntaxe interrogative mais de prosodie assertive. Enfin, la part d'émotivité et/ou de polémique violente associée à certains foci chez Lindner ne peut que disparaître au vu de l'*ethos* dans lequel se positionne le journaliste.

Au vu de ce long *caveat*, on peut se demander s'il est vraiment pertinent d'étudier la prosodie de l'intervieweur, *a fortiori* dans un travail centré sur les marqueurs adverbiaux du travail de l'altérité. À cela nous répondrons oui, pour deux raisons : tout d'abord, même si nous optons pour une perspective énonciative et que nous accordons un rôle majeure à l'analyse détaillée d'exemples singuliers dès qu'il est question de sémantique, nous cherchons bien à isoler des signifiés invariants. Ce faisant, l'existence ou non d'un dénominateur commun entre l'énonciation de Lindner et celle de Liminski est directement pertinente pour nous. Malgré leur intégration à un même dispositif énonciatif (ou plutôt justement pour cette raison), les deux protagonistes prennent des postures si opposées, poursuivent des objectifs si différents et doivent satisfaire des normes stratégiques si éloignées que l'identification de régularités partagées serait un fort indice de la nature proprement systématique de ces traits prosodiques et justifierait

que l'on parle de prosodèmes. Cette hypothèse de prosodèmes dans le système de la langue est également ce qui nous contraint à un long détour par les marques supra-segmentales. Comme nous l'avons déjà vu dans la partie précédente à propos du "topic contrastif", le marquage adverbial est étroitement lié au marquage prosodique, et pourrait même bien être conditionné par celui-ci. En outre, l'identification de régularités prosodiques n'est pas qu'une affaire de signifiant mais aussi de signifié, en l'occurrence de signifié fonctionnel, et doit nous aider à mieux cerner les avatars de la mise en contraste, ce qui constitue un préalable souhaitable à l'analyse des marqueurs "sensibles au focus" et/ou "focalisateurs" telle que nous la poursuivons *in fine*.

### 9.2.2.2 Données et analyse linéaire

Avant de commencer l'analyse, précisons que la fréquence fondamentale usuelle ( $f_u$ ) établie pour l'ensemble des prises de parole du journaliste se situe à 115 Htz. Les points bas relevés par Praat se situent aux alentours de 35 Htz, et le maximum relevé est de 203 Htz. Cela nous donne une palette de 170 Htz environ ;  $f_u$  se situe à environ la moitié de cette échelle ; l'essentiel des accents de hauteur sont situés dans le quart suivant (de 115 à 155). Enfin, on trouve un certain nombre d'accents revêtant une dimension pragmatique ou théâtrale assez marquée entre 160 (et même plutôt 165) et 199. À partir de ces seuils, nous pouvons définir arbitrairement trois niveaux de hauteur, que nous noterons +, \* et #, devant la syllabe concernée. Précisons qu'à ce stade, il n'est pas question d'assigner un signifié stable ou une valeur absolue à l'un ou l'autre de ces niveaux : nous verrons énoncé par énoncé ce qu'il en est de leur interprétation.

- + :  $130 < f \leq 140$  : les accents lexicaux pour lesquels nous pouvons exclure toute interprétation focale n'excèdent jamais 127 Htz dans notre échantillon. La cette portion 130 / 140 Htz est celle des accents de prédicat dans les énoncés se situant dans la fourchette centrale de la palette prosodique du locuteur.
- \* : 145-155 (150 Htz nous situant à 130 % de  $f_u$  en même temps qu'à environ 75 % de la palette prosodique du locuteur)
- # :  $\geq 160$  (quart supérieur de la palette prosodique)

Nous utiliserons le signe % usité dans le modèle TOBI pour signaler que l'accent est un accent final. Ce signe sera placé après la syllabe concernée. En pratique, puisque nous nous intéressons surtout à des accents hauts, % signalera soit un profil ascendant soit un maintien, à l'exclusion de tout profil descendant. Nous relèverons également les plongeons les plus significatifs, notés > entre 80 et 50 Htz, » en-dessous de 50 Htz.

- (18) *Anmoderation* : 0-23<sup>12</sup>  
 \*Was folgt nun aus dem Duell ?  
 In Blitzumfragen wurde  
 teils ein leichter +Vorteil für den Her>ausforderer Steinbrück her>ausge+lesen,  
 teils lag die >Kanzlerin »leicht vorne, also insgesamt \*unentschieden.  
 Er\*staunlich war die +gegenseitige\*% Gelassenheit, fast wie unter +Freunden.  
 Wie stehn  
 h  
 \*Wie stehen nun die Kleinen zu diesem \*sanften Schlagabtausch ?  
 Dazu be+grüße ich den stellvertretenden FD\*P-Vorsitzenden Christian \*Lindner.  
 #Guten Morgen, Herr Lindner.

Le premier énoncé, interrogatif, s'ouvre par un accent de 150 Htz sur *Was*, qui en plus d'être le terme paradigmatissant de la question est aussi l'attaque de toute l'interview, ce qui corrobore l'idée qu'un accent noté \* présente un écart suffisant avec la palette prosodique de base du

12. Ces chiffres renvoient aux secondes de l'enregistrement correspondant au passage reproduit.

locuteur pour être jugé significatif. Dans le second énoncé, la paire *teils ... teils* construit une opposition entre deux représentations et présente deux accents légèrement supérieurs à 130 Htz dans le premier membre. On peut également noter que les noms des deux antagonistes, autour desquels se cristallise l'opposition et qu'on pourrait sans trop de difficultés imaginer formant un paradigme, ne portent pas d'accent de hauteur particulier, mais sont à chaque fois isolés par un plongeon aux environs de 50 Htz de part et d'autre, ce qui aboutit à reproduire sur les noms propres le profil "en cloche" observé pour le focus, mais considérablement décalé vers les graves.

Le troisième énoncé s'ouvre par une structure *attribut+sein+GN prédicatif*. Le rhème est ici le GN, qui porte un accent de hauteur sur une syllabe atone (c'est-à-dire sans accent d'intensité). Nous tendrions à y voir un signe de focalisation spécifique (une attitude détendue entre adversaires est d'autant plus significative lorsqu'elle est partagée, c'est-à-dire qu'elle ne s'explique pas par l'ascendant de l'un ou de l'une sur l'autre) à opposition simplement privative, puisque rien en amont n'appelait la représentation d'un hiatus particulier entre les deux débatteurs de ce point de vue. D'un point de vue textuel ou argumentatif, cette réciprocité va constituer le leitmotiv de l'interview du côté du journaliste, qui va chercher à faire admettre au représentant du FDP que la CDU/CSU d'Angela Merkel a fait son deuil de la coalition des droites et va s'allier au SPD représenté par Steinbrück, lequel SPD, quoi qu'il en dise, se préparerait déjà à l'entrée au gouvernement.

La question qui sert de transition vers la discussion présente à nouveau un accent \* sur le *W-Wort*, mais également un autre sur *sanft*, avec profil descendant (attaque à 143 Htz, descente rapide à 104). Ce niveau de 143 Htz se situant dans la zone intermédiaire entre + et \* dans notre grille, il est difficile à classer, mais le profil descendant et l'effet d'écho avec *gegenseitige Gelassenheit* nous incitent à y voir à nouveau une (légère) focalisation. Compte tenu de l'oxymore *sanfter Schlagabtausch*, on pourrait ici parler d'une opposition équipollente, puisqu'*a priori* un *Schlagabtausch* est plutôt *hart*<sup>13</sup>. Enfin, l'annonce de l'invité est caractérisée par un double accent \* sur le titre et le nom de celui-ci, qui correspond à la fois à l'accent de rhème et peut-être, pour le premier, à une opposition entre ceux qui en étaient (SPD, CDU) et "les petits", notamment le parti qui à l'époque était encore "le plus gros des petits", le FDP.

(19) *Relance 1 : 25-32*

Herr \*Lindner, zu+nächst >eine harm> -+lose >Fra+ge

Wie ist #Ihr Gesamteindruck

Sehen Sie auch einen \*knappen Punktsieg für einen der beiden Kontrahenten ?

L'interpellation est marquée par un accent de hauteur, ici \*. C'est une caractéristique que nous retrouverons dans toute l'interview et qui ne nous intéressera pas plus avant. L'énoncé nominal suivant présente deux variations prosodiques intéressantes et similaires sur *harmlose* et *Frage*, à savoir des profils ascendants ; nous y décelons double effet d'annonce et d'attente que l'on observe dans bien des usages assertifs des intonations montantes, et qui se traduit souvent dans les transcriptions écrites par l'usage des deux points. Dans *Wie ist Ihr Gesamteindruck*, *Ihr* est marqué par un profil qui tient plus du pic de montagne que d'un quelconque chapeau, puisque l'on passe de 28 à 198 Htz en 25 ms, suivie aussitôt<sup>14</sup> d'une retombée à 140 en 50 ms et à 126 encore 115 ms plus tard. La composante interpellative est bien sûr présente ici aussi. Mais en l'occurrence la question posée à l'invité fait écho aux sondages mentionnés à l'instant

13. Dans le corpus du DWDS, on trouve essentiellement deux types d'adjectifs épithètes co-construits avec *Schlagabtausch* : ceux qui en décrivent la matière : *verbal, nuklear, rhetorisch, medial...* ; ceux qui en décrivent l'intensité. Dans cette seconde catégorie, les plus fréquents sont *heftig, hitzig, offen, gereizt, hart, erbarmungslos* ou *munter*. *Sanft* n'apparaît pas dans les 100 épithètes les plus fréquentes de l'adjectif.

14. L'onde ne décrit que deux périodes à cette hauteur.

et qui livraient des résultats contradictoires. Lindner est donc appelé ici à se mettre lui-même en concurrence avec les sondeurs et/ou les sondés ; l'effet paradigmatissant est net.

La seconde question comprend un accent \* sur *knappen*, qui va sans doute de pair avec le fait que cet adjectif représente une pomme de discorde entre les sondés, qui ne sont justement d'accord que sur le caractère réduit de l'avance de l'un ou de l'autre, et Lindner, dont on s'attend bien à ce qu'il proclame sa championne du moment, Angela Merkel, vainqueur haut la main. Relevons pour finir que cet énoncé présente un accent de hauteur non noté car caractéristique de l'énoncé interrogatif "véritable" en fin de phrase, en l'occurrence : 180 Htz. Ces deux valeurs très hautes sur deux énoncés où manque également tout point bas corroborent le soupçon selon lequel le journaliste utilise dans l'ensemble une palette située davantage dans les graves (fréquences plus basses) pour les énoncés d'arrière-plan et une plus aiguë (fréquences plus hautes) dans les énoncés de premier plan. Si cette impression se confirme, nous ne pourrions donc pas établir de corrélation entre un effet de sens et une valeur absolue, mais devons nous contenter de tendances et tenir compte des courbes autant que les valeurs isolées.

(20) *Relance 2 : 83-96*

h

In der dem Duell folgenden Send#ung%  
bei Günther \*Jauch%

war die +Rede von +wechselseitigen ver+steckten Liebeserklärungen zwischen Union und SP\*D%

also Signale für eine +große Koali+tion

Sehen Sie \*auch diese Signale ?

L'énoncé assertif qui constitue le cœur de cette brève prise de parole est particulièrement intéressant prosodiquement du fait de la présence de plusieurs accents de hauteur en fin de groupe, associés à des profils montants. Le premier et le second sont selon nous solidaires, dans la mesure où *In der dem Duell folgenden Sendung bei Günther Jauch* forme un seul GPrép dans le *Vorfeld*. L'accent principal (163 Htz) tombe sur *Sendung*, la base du groupe, et non sur son dernier membre, ce qui confirme qu'il ne s'agit pas que d'un accent syntaxique. Dans la mesure où il s'agit d'un accent très fort, avec un profil incontestablement montant, sur un constituant dans le *Vorfeld* à valeur cadrative qui donnera lieu à une mise en contraste elle-même marquée prosodiquement (cf. *Sie \*auch* dans la question qui suit), nous y voyons un exemple de topic contrastif au sens où nous l'avons défini dans la partie consacrée à la partialité du dire. Nous le verrons, le journaliste a tendance à commencer ses relances par un topic de ce genre, ce qui se marierait bien avec cette fonction ordonnatrice et structurante dont nous parlions à propos de ses interventions.

Nous n'accorderons pas trop d'importance aux accents + dans le *Mittelfeld* : dans la mesure où cette phrase se caractérise par un profil prosodique dans l'ensemble assez haut, les franchissements marginaux et répétés du seuil des 130 Htz ne nous paraissent pas excessivement significatifs, contrairement à l'accent \* final sur la dernière syllabe de *Liebeserklärungen zwischen Union und SPD*. Qu'il s'agisse d'un focus ne nous paraît guère faire de doute, d'autant que le foyer de l'opposition paradigmatique est assez clairement SPD, avec comme complémentaire vraisemblable le FDP, actuel partenaire de coalition de Merkel et parti de Lindner. Reste à expliquer le profil montant. À ce stade, deux lectures sont indifféremment possibles : l'introduction d'un nouveau référent à valeur thématique, encore qu'ici il s'agirait d'un thème textuel et nullement d'un repère à l'intérieur de l'univers de discours, et la dimension "continuative" dont nous avons déjà parlé, puisque l'énoncé se poursuit par une glose en *also*. Mais cette glose



a ceci de particulier qu'elle est détachée à droite comme un ajout<sup>15</sup> et se maintient à un niveau prosodique assez haut (pic à 142 Htz sur *-TION*). En outre et comme c'est généralement le cas, la glose est présentée comme de plus grande valeur que l'élément glosé. On peut donc réellement se demander si la lecture "thématique" de l'accent sur *Liebeserklärungen zwischen Union und SPD* n'est pas préférable, puisque de fait, le vrai rhème de l'énoncé se situe dans ce *Nachtrag* qui n'en est pas un.

- (21) *Relance 3 : 170-192*  
 Aber an einer \*Stelle%  
 es +geht um die Novelle für das +Gesetz um erneuerbare Ener#gien%  
 spricht die Kanzlerin von der +Blockade im \*Bundesrat durch die +SP\*D%  
 und dass man das Thema erst in der nächsten Legislaturperiode anpacken werde<sup>16</sup>  
 #unausgesprochen%  
 wenn dann \*nicht mehr  
 +neun oder +vielleicht sogar +zehn Ministerpräsidenten  
 #nämlich die der SPD, dagegen sind.  
 War #das% #so ein ver#stecktes #Sign#al?

Le début de cette relance rappelle fortement la précédente : le journaliste, qui encore une fois est là pour laisser parler son invité et se contente de cadrer (et dans le pire des cas de recadrer) son interlocuteur, donc de structurer l'échange, attaque sa prise de parole par un circonstant portant un très fort accent contrastif à profil ascendant (173 Htz), où nous voyons un introducteur de cadre. Comme dans la relance précédente également, l'introduction d'un nouveau référent appelé à servir de thème textuel principal du nouveau cadre est elle aussi marquée par un accent de hauteur liminaire (174 Htz sur *EnerGIEn*). Nous ne reviendrons pas sur la complétive en *dass*, que nous avons déjà discutée plus haut.

La cheville *unausgesprochen* fait également l'objet d'une forte accentuation (160 Htz), que l'on retrouve sur *nämlich* (à 165 Htz) un peu plus loin (nous aurons un exemple sur *trotzdem* dans la relance 4.2.). Nous ne voyons pas de fonction paradigmatique particulière à cet accent, qui revêt ici sans doute une fonction liée à la mise en valeur d'un mouvement argumentatif et textuel. Le groupe conjonctionnel en *wenn* présente un bel exemple d'accent de hauteur sur la négation (*nicht mehr*) comme les prédit l'analyse zembienne. La question finale est saturée d'accents de haut niveau (respectivement et dans l'ordre : 158, 158, 160, 160 et 173 Htz), dont un sur l'anaphore résomptive dont le caractère focal a été montré par Ehlich (1979), et trois sur le prédicat principal. Nous ne pensons pas qu'il faille surinterpréter ces accents, précisément parce que leur accumulation amoindrit leur potentiel discriminatoire. Cette présence massive s'inscrit plutôt, selon nous, dans le cadre du choix déjà entrevu consistant pour le journaliste à surarticuler et à monter dans sa palette prosodique lorsqu'il prononce un énoncé auquel il souhaite accorder un poids crucial.

- (22) *Relance 4, 1 : 287-294*  
 +Über die +Pflege%  
 reden wir +gleich.  
 Bei der Pk#w%-Maut war die #Kanzlerin+eindeutig.  
 Wir +haben das mal festge+halten%

À nouveau, un accent local dessinant un profil ascendant sur un constituant cadratif dans le *Vorfeld* (avec un plateau autour de 135 Htz) ouvre la prise de parole, mais cette fois il s'agit pour le journaliste d'écarter temporairement un sujet lancé par l'invité, pour mieux en

15. Il s'agit en outre d'un *nominativus pendens*.

16. [déjà analysé plus haut]

poser un autre, lui aussi marqué prosodiquement de la même manière (mais plus nettement encore : 176 Htz). Nous pouvons donc raisonnablement considérer que l'interprétation de ce marquage comme un topic contrastif tient. Pour le reste l'accent de focus à 158 Htz sur *die Kanzlerin* introduit une focalisation spécifique mais sans que l'on puisse clairement d'opposition équipollente (à Seehofer ? au FDP ?); cette focalisation est corrélée à un léger affaissement prosodique (relatif!) du reste du *Mittelfeld*. Enfin, le dernier énoncé se conclut par un léger accent de hauteur terminal, à valeur continuative.

(23) *Relance 4, 2 : 316-330*

\*Trotzdem

wird die C\*S\*U mit der +CDU zu\*sammen  
eine Koali+tion bilden,  
wenn es +reicht.

Haben #Sie #Punkte im Pro#gramm,  
bei denen #Sie #sagen,  
ohne #die%

#unterschreiben wir #nicht,

\*zum Beispiel

+bei einer Erhöhung der Mehrwertsteuer auf 20 Pro\*zent  
im \*Zuge einer \*EU-weiten \*An#passung?

Comme nous l'avons déjà vu pour *unausgesprochen* et *nämlich*, un terme investi d'une fonction de structuration textuelle, ici un véritable connecteur, fait l'objet d'une mise en avant prosodique. Ici aussi, il nous semble difficile d'y voir une mise en paradigme. Dans la section suivante, tant *die CSU* que *zusammen* font l'objet d'une focalisation clairement identifiable. À ce stade de l'entretien, il est toujours question de qui est prêt à entrer dans une coalition avec qui, mais surtout des conditions indispensables posées par les uns et les autres, et notamment posées à la CDU par un partenaire naturel de celle-ci, la CSU. Le focus sur *CSU* prend tout son sens dans la phrase suivante, qui montre que le journaliste dresse un parallèle (ou s'interroge sur l'opportunité d'en dresser un) avec le FDP, qui est donc le second terme du paradigme. Pour ce qui est de *zusammen*, nous y voyons un focus par défaut "renforcé" dans la mesure où la solution concurrente est facilement identifiable : c'est l'échec des négociations, représentation envisageable (sur le papier au moins) au vu des déclarations des uns et des autres, ce qui a d'ailleurs rendu possible l'usage de *trotzdem*.

La question *Haben Sie Punkte etc.*, comme cela a déjà été le cas pour d'autres plus haut, se caractérise par une profusion d'accents à un très haut niveau, qu'il est par conséquent délicat d'interpréter. Tout juste relèvera-t-on parmi les items ainsi accentués le marqueur *Sie* (à 180 Htz pour la première occurrence, 189 pour la seconde), qui rejoint *CSU* dans le paradigme déjà évoqué; *Punkte im Programm* (189, 169), *unterschreiben* (160) et *nicht* (166) relèvent sans doute d'un focus "informationnel" que Nölke dirait neutre, et *ohne die* (188 Htz) est peut-être une forme de topic focalisé. Le *Nachtrag* en *zum Beispiel*, pour sa part, en est cette fois-ci vraiment un au sens où il s'apparente effectivement à une parenthèse. L'accent sur *Zum Beispiel* peut alors être rapproché de ceux sur *trotzdem* ou *nämlich* que l'on a déjà vus, *Prozent* est vraisemblablement un focus informationnel, et les accents répétés dans une tendance générale ascendante à l'intérieur d'une sorte de *Nachtrag im Nachtrag* (avec un pic à 192 Htz sur *AnPassung*) correspondraient peut-être à la mise en valeur d'une proposition sur un fond interrogatif qui expliquerait lui-même une partie de la hausse de fréquence.

(24) *Relance 5, 1 : 402-409*

Bei der Ge#sund#heitspoli#tik%

\*war Steinbrück

nicht gnädig mit +Ihrem Minister.  
 Der +Pflege-Bahr  
 sei +keine Hilfe.  
 Hören wir auch \*das mal :

*Gesundheitspolitik*, que l'on s'attend à voir jouer le rôle de cadratif à forte dimension contrastive, fait effectivement l'objet d'une mise en évidence prosodique très marquée ; le profil prosodique n'est pas exactement celui du topic contrastif tel qu'on peut le trouver ailleurs, dans la mesure où l'accent commence à baisser à la fin du groupe. Le statut de cet accent est donc discutable, entre accent de focalisation spécialisée "classique" et accent de "topic contrastif". Deux arguments nous semblent toutefois plaider pour cette lecture "topicale" : d'une part, l'accent lexical de *Gesundheitspolitik* tombe sur *-SUND-* et non sur *-TIK*. Or c'est bien cette dernière syllabe sur laquelle tombe l'accent d'assez loin le plus fort, l'ensemble de la courbe suivant jusque-là un profil ascendant : l'effort prosodique est donc bien concentré sur la fin du mot malgré des règles morphosyntaxiques allant dans l'autre sens. En outre, même si la baisse finale est incontestable, 171 Htz reste un niveau très élevé, y compris pour les critères de cette courte phrase (fréquence moyenne : 127 Htz) ou de ce tour de parole (120 Htz). La décrue est donc toute relative.

Le *Mittelfeld* de ce même énoncé reste à des niveaux prosodiques assez bas, avec à nouveau un point haut (tout relatif : 140 Htz) sur la forme *IHR*, qui ne semble pas revêtir de dimension contrastive particulière. Nous avons vu que les formes appellatives ou interpellatives sont tendanciellement marquées par un petit sursaut de la fréquence, c'est vraisemblablement ce dont il s'agit ici. Doit-on voir dans ce *Mittelfeld* affaibli prosodiquement une forme de captation de l'accent de phrase par *Gesundheitspolitik* ? Si tel était le cas, il s'agirait d'un argument solide contre la lecture "topicale" que nous proposons. Mais cela ne nous semble pas nécessaire, dans la mesure où la phrase suivante, prononcée rapidement et à voix basse, suggère que cette relance, qui n'est en fait qu'une introduction à un extrait sonore, revêt pour le locuteur une fonction d'arrière-plan justifiant de se réfugier dans la palette basse. Ce qui compte, c'est l'extrait sonore (*cf. auch \*das*, avec comme complémentaire le précédent extrait diffusé), et c'est bien sûr l'ouverture d'un nouveau cadre, à l'intérieur duquel l'invité sera amené à construire ses propres énoncés.

- (25) *Relance 5, 2 : 128-435*  
 #Frau Merkel  
 hat auch bei \*diesem Thema  
 ge#schwiegen.  
 Wie interpre#tieren Sie das,  
 als Zustimmung#%  
 #oder  
 als ablehnende +Nachdenklichkeit ?

Au contraire de ce qui se passait juste avant l'extrait, le journaliste se concentre ici dans les valeurs hautes, voire extrêmes (les 200 Htz sont atteints et même franchis pour la seule fois). La corrélation entre la palette choisie et la prééminence polémique ou argumentative semble se confirmer, puisque c'est également la seule question où le journaliste avance directement l'hypothèse non pas d'une simple disponibilité d'Angela Merkel pour d'autres que les libéraux, mais d'un possible désaccord majeur de la Chancelière avec la politique menée par un de ses propres ministres du FDP, qui constitue qui plus est la seule réforme structurelle de la mandature précédente associée à un représentant de ce parti. Il est d'ailleurs significatif que le pic absolu (203 Htz) soit sur *Zustimmung* et pas sur *ablehnende Nachdenklichkeit*, qui se situe pourtant à la fin de l'énoncé interrogatif, lequel voit ainsi son profil prosodique d'ensemble assez

nettement déséquilibré. Le journaliste nomme d'abord l'hypothèse qui l'intéresse, et l'accent lui permet à la fois de signaler que c'est celle qu'il retient et d'ouvrir un mini-paradigme à l'intérieur duquel il va construire la solution complémentaire, l'adjectif *ablehnend* permettant d'opposer directement *Nachdenklichkeit* à *Zustimmung*. Quant à l'accent à 200 Htz sur *geschwiegen*, il peut faire l'objet de deux interprétations : l'une, faiblement paradigmatique, y verrait un "simple" accent de prédicat "tiré" vers le haut de la gamme par le contexte fortement polémique de cette phrase, déjà mentionné. L'autre interprétation possible implique de faire venir au premier plan la dimension scénarisée de ces relances structurantes et qui, d'une certaine façon, sont toutes en parallèle, comme nous avons pu le voir à l'exemple des topics contrastifs. Or dans ce cas, il est possible de voir dans ce *Frau Merkel hat auch bei diesem Thema geschwiegen* un écho antithétique (d'où une appétence pour la mise en contraste) de la première partie de la relance précédente (4.1.) : *Bei der Pkw-Maut* (avec accent de topic contrastif) *war die Kanzlerin eindeutig*. Si tel est le cas, le phénomène d'écho en même temps que d'antithèse justifierait la présence d'un accent contrastif fort.

- (26) *Relance 6 : 511-527*  
 Mit \*keinem +Wort,  
 Herr +Lindner  
 wurde die +Alternative für »+Deutsch»land+%, die AfD, er# wähnt  
 obwohl sie nach Umfragen durchaus  
 ein Potenzial von fünf Prozent  
 \*hat.  
 \*Auch als über den #Euro  
 +debattiert wurde,  
 wurde +nicht auf  
 #die +Kritiker  
 +hingewiesen.  
 #Hat #man  
 #Angst%  
 vor den > -#Kritikern  
 in #Koalition  
 #und  
 Opposition ?

Cette dernière relance étant assez longue, nous la traiterons énoncé par énoncé. La première focalisation (*mit KEINem Wort*) porte sur une quantification nulle, donc par définition une valeur extrême, que le locuteur, en la focalisant, dépeint tacitement comme excessive (en l'occurrence : excessivement faible), dès lors qu'il signale que d'autres proportions auraient été possibles. Nous ne reviendrons pas sur le léger accent (143 Htz) sur la forme appellative, auquel nous sommes maintenant habitué. *Alternative für Deutschland* est touché par un accent assez faible (135 Htz) qui culmine sur la dernière syllabe et donne lieu (à deux reprises : sur *Deutsch-* et sur *-Land*) à une courbe fortement ascendante, via un démarrage aux alentours de 35 Htz. Nous avons déjà croisé à plusieurs reprises des profils prosodiques ascendants sur une palette basse dont nous avons envisagé qu'ils correspondent à l'introduction d'un nouveau "thème textuel" ou d'un référent situé au centre de l'univers de discours pertinent pour le cadre ouvert simultanément. Si l'on ajoute à cela l'absence de topic contrastif dans le *Vorfeld* et le fait qu'il s'agit pourtant bel et bien d'une nouvelle séquence, sur un objet spécifique, il est permis de penser que cet énoncé a aussi pour fonction d'introduire le nouveau référent appelé à définir un cadre thématique neuf. Ceci plaiderait donc plutôt en faveur de l'hypothèse d'un accent de nouveau topic, contrastif en ce sens qu'il implique de clore le cadre de discours précédent pour en ouvrir un nouveau, qui serait toutefois moins spectaculaire que l'accent de "topic contrastif" réservé au *Vorfeld*.

*Erwähnt* est un cas compliqué, puisque la chute intervient très tard et se poursuit encore sur *obwohl* ; à la fin du phone [t], nous en sommes encore à une hauteur de 119 Htz, significativement supérieure à  $f_u$ . La décrue nous paraît toutefois suffisamment entamée pour que nous puissions voir en cet accent une forme d'accent contrastif "traditionnel" qui sert en l'occurrence non pas tant à distinguer le prédicat qu'à établir une sorte de pont avec la composante *Mit keinem Wort*, essentielle pour son interprétation et qui a été détachée dans le *Vorfeld*. Enfin, l'accent sur *hat* s'apparente selon nous à un Verum focus dont la dimension polémique est évidente, dans la mesure où le refus de mentionner ce parti ne serait-ce que d'un seul mot ne peut se justifier que par la conviction que cette formation est quantité négligeable, et donc, dans la mesure où l'interview était centrée sur le problème de la composition d'une majorité parlementaire, qu'elle n'a aucune chance d'atteindre les 5% des voix nécessaires pour entrer au parlement. Le journaliste prend ici simplement le contrepied de cette représentation prêtée aux deux grands partis.

L'énoncé suivant est plus classique. Les foci sur *auch* et *Euro* (185 Htz pour ce dernier) sont clairement des foci spécifiques "classiques" faisant défiler les sujets du "débat", sujets qui ont eux-mêmes été égrainés précédemment dans l'interview. Le focus sur *die Kritiker*, avec un profil clairement descendant à partir d'un sommet à 166 Htz, s'explique par un mécanisme textuel, où nous tendons à nouveau à voir un phénomène d'écho entre foci : la subordonnée temporelle ayant une valeur de topic (topic focalisé mais pas nécessairement "topic contrastif"), une scène est créée dont l'enjeu est la confrontation d'opinions opposées sur un même sujet, l'Euro. Qui dit convictions opposées sur un sujet, *a fortiori* l'Euro en Allemagne, dit "partisans" et "opposants". La focalisation de *Kritiker* dans un rhème nié produit un effet analogue à celui qu'aurait eu *nicht einmal als... wurde auf die Kritiker hingewiesen*. Le paradigme (*Kritiker* / *Befürworter*) était donné en contexte par *debattiert*, la focalisation (négative) d'un de ses membres vient souligner la contradiction démocratique que d'aucuns pourraient voir dans l'emploi du terme "débat" dès lors que les débatteurs représentent tous une seule des deux positions.

Enfin et comme ce fut déjà le cas à plusieurs reprises, la question finale, qui est ici l'élément de premier plan de la prise de parole et dont la formulation est délibérément polémique et provocatrice, donne lieu à une concentration d'accents de hauteur dans le dernier quart de la palette du locuteur, notamment 199 Htz sur *Angst*. Signalons simplement, comme pour *Zustimmung oder ablehnende Nachdenklichkeit*, que les deux constituants coordonnés à l'intérieur d'un même paradigme donnent lieu à une focalisation plus forte sur le premier terme (170 Htz, contre 150), celui susceptible de piquer l'invité au vif, suivi d'un deuxième accent sur la charnière discursive venant structurer le propos et enfin un troisième, nettement plus effacé, sur le second terme du paradigme.

Le tout dernier tour de parole, enfin, se concentre dans la fourchette basse de la palette du locuteur, avec des valeurs comprises entre 42 et 152 Htz. Il s'agit d'une simple formule conclusive suivi d'un remerciement, on peut donc à nouveau penser que l'étendue de la palette est fonction de la pertinence informationnelle et argumentative du propos. À nouveau, les formes référant à l'invité font l'objet d'un léger haut, notamment celles situées en fin d'énoncé assertif, qui coïncident avec le focus informationnel.

- (27) *Conclusion : 589-599*  
 Die +Einschätzung  
 nach dem TV-Duell drei Wochen vor der +Wahl  
 das war der stellvertretende FD+P-Vorsitzende  
 \*Christian Lindner.  
 +Besten Dank für das Gespräch,

<sup>+</sup>Herr Lindner.

### 9.2.2.3 Synthèse

Commençons par relever les phénomènes prosodiques que nous ne relierons pas à une quelconque dimension paradigmatitante, pour les écarter de notre analyse. S'agissant des phénomènes ponctuels, il s'agit essentiellement du profil général ascendant caractéristique de certains types illocutoires, notamment la question ; de l'accent de hauteur donnant lieu à un profil en cloche (ou en chapeau) pour les formes vocatives. Plus généralement, la hauteur moyenne sur un énoncé ou une portion d'énoncé<sup>17</sup> semble davantage être une affaire de prééminence argumentative que de quoi que ce soit d'autre. Ce dernier point n'est d'ailleurs pas forcément sans rapport avec la prise en compte d'une certaine altérité énonciative, puisqu'en tout cas tendanciellement, il semble que le choix de la palette supérieure soit caractéristique non seulement d'une forme de prééminence argumentative, mais aussi d'une opposition potentielle entre l'énoncé avancé et la représentation privilégiée par l'interlocuteur. Nous n'examinerons toutefois pas plus avant cette hypothèse dans la mesure où le corpus que nous avons à notre disposition, par sa nature même, est tout à fait susceptible d'introduire un biais considérable vers ce genre d'interprétations ; ils est donc impossible, avec le corpus que nous avons choisi, de déterminer ce qui dans cette tendance relève du genre "textuel" et ce qui appartient au système de la langue.

Pour ce qui est des accents contrastifs, nous avons observé (sous réserve qu'il ne s'agisse pas d'un effet secondaire du phénomène mentionné à l'instant) une variante renforcée de l'accent de prédicat corrélée à un effet contrastif plus fort, typiquement : à l'existence d'un préconstituit antithétique de la solution avancée, ce que nous avons noté plus haut  $E > I$  et qui est un cas particulier de focalisation à complémentaire déterminée. De même, l'hypothèse (finalement assez traditionnelle) d'un focus "de constituant" sur la forme verbale en cas de Verum focus est corroborée par quelques exemples supplémentaires. Pour ce qui est de l'accent de focus "classique" (pic de hauteur local, profil s'achevant sur une phase fortement descendante), l'accent A de Jackendoff (1972), nous le retrouvons effectivement tel que nous l'attendions sur des constituants construits en opposition à tout une ou plusieurs solution(s) concurrente(s). En particulier, l'emploi d'un adverbial paradigmatissant va presque toujours de pair avec la présence d'un tel accent. Le plus souvent, la présence de cet accent est corrélée avec le caractère équipollent de l'opposition paradigmatique.<sup>18</sup>

Venons-en à la distinction entre focalisation du prédicat (ou notion ; rhème chez Zemb) et focalisation d'un élément relevant de l'univers de discours (c'est-à-dire souvent, *mais certainement pas toujours*, d'un des constituants de la cascade thématique). C'est ici que les phénomènes observés sont les plus intéressants, puisqu'ils vont dans le sens de l'observation faite à propos d'un exemple dans la bouche de Christian Lindner : le profil ascendant n'est clairement **pas** limité aux topics contrastifs ou introducteurs de cadre comme ceux que nous avons analysés dans la partie consacrée à la partialité du dire. N'importe quel constituant de la cascade thématique correspondant à un nouveau référent semble bel et bien susceptible de porter cet accent indépendamment de sa position dans le *Vor-* ou dans le *Mittelfeld*, contrairement à ce qu'avait par exemple Molnár (1998), pour qui cet accent était une sorte de synonyme grammatical du détachement à gauche, c'est-à-dire dans notre perspective le signe d'un changement de cadre discursif.<sup>19</sup> S'il faut chercher une condition restreignant l'accès à cette focalisation d'un repère thématique, c'est toutefois toujours dans le domaine de la structuration textuelle qu'il faut

17. Ou plus exactement : la localisation et l'étendue de la palette prosodique mobilisée par le locuteur.

18. Encore faut-il relever que les cas les plus indiscutables d'accent A dans cet extrait mettaient en jeu la particule *auch*, dont nous verrons plus loin qu'elle met toujours en jeu une telle complémentaire.

19. De ce point de vue, l'analyse de Büring (2003) n'est pas très différente.

le chercher, puisqu'il semble au vu des quelques exemples que nous avons trouvés que cette focalisation avec accent ascendant dans le *Mittelfeld* désigne le thème textuel définitoire du mouvement textuel (pour ne pas dire : du cadre de discours) à l'intérieur duquel on se trouve. Ce faisant, nous retrouvons une partie de nos observations concernant le topic contrastif : le lien avec la notion de cadre de discours bien sûr, mais également une forme de partialité, au sens d'un dire partiel (mais pas forcément partial ; donc plutôt une "partialité"), d'un dire qui tire sa cohérence de ce sur quoi il porte, et en creux ce sur quoi il ne porte pas.

La différence avec le topic contrastif n'en est pas moins réelle : pour commencer, celui-ci, nous l'avons vu, ne met pas nécessairement en jeu que le caractère partiel, mais aussi le caractère partiel du dire ; en outre, tous les référents que nous avons trouvés pour les focalisations à profil ascendant dans le *Mittelfeld* correspondent à des topics au sens de Reinhart (1981), c'est-à-dire qu'ils désignent forcément l'objet (ou la personne) dont on parle, à l'exclusion d'autres composantes de l'univers de discours, et notamment de sa composante circonstancielle. En ce sens, les foci thématiques mériteraient presque plus d'être appelés des "topics contrastifs" que les topics contrastifs, qui en réalité sont des introducteurs de cadre. Le statut de topic discursif, par lequel un élément est pointé comme ce dont va parler le discours (ou le texte) pour quelques temps (plusieurs énoncés), est en fait le véritable élément définitoire de cette focalisation que nous qualifierons par conséquent et faute de mieux de référentielle. Enfin, nous avons vu dans la partie précédente, mais aussi dans l'analyse des propos de Liminski, que les topics contrastifs (au sens büringien du terme, donc ceux que nous localisons dans le *Vorfeld*) ont tendance à fonctionner en réseau, précisément à des fins de structuration textuelle. Nous n'avons pas observé de phénomène de cet ordre pour les focalisations référentielles. Tout se passe en fait comme si le topic contrastif dans le *Vorfeld* étant constitutif d'un nouveau cadre, là où le foyer d'une focalisation référentielle dans le *Mittelfeld* n'en serait que caractéristique. Pour le dire autrement, nous pouvons reprendre ici l'idée déjà avancée plus haut que la zone du *Vorfeld* est celle qui permet de situer le dire dans un point de vue (ou un cadre), en ouvrant le cas échéant un nouveau cadre, ou plus familièrement : en "remettant les compteurs à zéro". La focalisation référentielle, pour sa part, impliquerait plutôt que l'on se situe déjà dans un cadre, cadre pour lequel il faut encore définir un référent particulièrement saillant appelé à servir de fil rouge au développement.

## Bilan : Focalisation et contrastivité en général

### Paramètres de description de la focalisation

Au final, selon quelles lignes pouvons ou devons-nous décrire les mécanismes de "travail de l'altérité" mis en œuvre dans et par la focalisation ? Le premier constat qui s'impose est celui d'une grande variété des sous-opérations que l'on peut distinguer derrière cette étiquette de "focalisation", mais aussi des formes de marquage, y compris et surtout prosodiques, que l'on peut rencontrer. À chaque fois, ce sont des mécanismes de sélection et d'opposition paradigmatiques légèrement différents qui sont réalisés. L'invariant à toutes ces opérations, qui sera par conséquent définitoire de la notion de focalisation, reste l'*effet paradigmatissant*, par lequel la représentation construite en discours est présentée comme appartenant à un paradigme comprenant d'autres représentations auxquelles elle est préférée. Dans le cas d'une focalisation strictement prosodique ou sans particule, comme celles qui ont concentré notre intérêt jusqu'à présent, la solution retenue est tendanciellement préférée non seulement au détriment mais même le plus souvent à l'exclusion d'au moins une autre représentation, qui peut être spécifiée (opposition paradigmatique équipollente) ou non (opposition paradigmatique privative).

Que la focalisation concerne tout le prédicat de l'énoncé (focus de l'information), un seul de ses constituants (focus spécialisé de Nølke, qui concerne par excellence des constituants relevant du prédicat) ou une fraction de l'univers de discours auquel s'applique le prédicat, une première ligne de partage entre foci concerne le type de paradigme construit, et notamment l'identifiabilité ou non d'une solution concurrente spécifique. Nous avons tenté de montrer que dans le cas des foci où le critère d'opposition paradigmatique est une affaire de validité et/ou de véracité, notamment le focus prédicatif (affirmatif ou négatif) ainsi que le focus sur la valeur de vérité (*Verum focus / falsum focus*), cette opposition entre focus à opposition équipollente et focus à opposition privative pouvait être capturée en mobilisant la tripartition culiolienne entre IE, I et E. Certains foci impliquent la (re)construction d'une représentation concurrente précise dont la solution retenue prend le contrepied (opposition I / E, équipollente). D'autres ne sont paradigmatiques qu'au sens où choisir une solution c'est ne pas en choisir une autre, mais n'impliquent pas d'identifier cette solution autre, et en particulier ne supposent pas forcément relation de contrariété entre elles (opposition I / IE, privative).

Mais sous sa forme exacte, la tripartition IE/I/E ne vaut que pour une entité dont on peut dire qu'elle est le cas ou pas, qu'elle correspond au réel ou pas ; c'est-à-dire un prédicat complet, une valeur de vérité, un contenu propositionnel, toute unité de langue mettant en jeu une unité qui soit au minimum un état de fait. Nous n'avons pas appliqué aux cas de focus spécifique sur un constituant. Cela ne veut au demeurant pas dire qu'aucune modélisation de ce type n'est possible : la focalisation à opposition privative sélectionne bel et bien une représentation précise par opposition à un ensemble situé en amont de la détermination de la solution (et de ses autres), alors que la focalisation à opposition équipollente implique une solution précise et une autre solution (généralement rejetée) tout aussi identifiable et qui se trouve être extérieure à la solution retenue. La différence avec le focus "prédicatif" (focus informationnel et focus polaire) n'est donc pas si grande.

L'opposition entre focalisation neutre et focalisation spécifique proposée par Nølke est facile à manier et fort pratique mais présente des défauts. Pour l'essentiel, la "focalisation neutre" correspond au "focus de l'information" ; la focalisation spécifique est conçue pour traiter la focalisation d'un constituant indépendamment de tout autre paramètre. Outre la distinction entre les deux types d'opposition (privative et équipollente) selon l'accessibilité ou non d'au moins une solution concurrente précise, cette dichotomie se heurte à deux limites :

- Tout d'abord, la possibilité d'une focalisation de la valeur de vérité (focus polaire : *Verum vs. falsum focus*) trouble quelque peu les limites entre focalisation neutre et focalisation spécifique, dans la mesure où elle prend souvent la forme d'une focalisation spécifique de la forme verbale conjuguée tout en ayant une sémantique qui, ne serait-ce que du fait de son point d'incidence, la rapproche "dangereusement" du focus de l'information, au point de pouvoir (et de devoir ?) être décrite solidairement de celui-ci (c'est ce que nous avons appelé à l'occasion un focus prédicatif).

- D'autre part et surtout, la notion de focus spécialisé recouvre deux cas de figure qui semblent clairement hétéroclites, le focus à profil prosodique descendant, qui semble avoir plus d'affinités avec le rhème, et la focalisation à profil ascendant : topic contrastif, mais aussi focalisation référentielle, dont la spécificité est d'assigner à l'élément le statut de thème textuel pour un laps de temps qui peut être inférieur à un cadre. Bien sûr, il serait possible de se contenter d'y voir un paramètre supplémentaire à ajouter dans la description du focus. Mais nous avons vu qu'en allemand en tout cas, la réalisation prosodique elle-même de ces deux types de "foci spécialisés" était au moins aussi divergente que ce que nous pouvions observer entre un



focus spécialisé à profil descendant et un focus de l'information. En fin de compte, l'opposition entre focalisation neutre et focalisation spécifique se réduit à une caractérisation de la nature du foyer comme un constituant unique (focalisation spécialisée) ou comme un complexe à fonction prédicative (focalisation neutre).

Au paramètre relatif à l'accessibilité d'une solution concurrente spécifique s'en ajoutent donc deux concernant cette solution elle-même :

- un paramètre davantage syntaxique : la solution est-elle le prédicat de l'énoncé ou un constituant isolé ? C'est ce que nous retenons de l'opposition entre focalisation neutre et focalisation spécialisée chez Nølke.
- un paramètre davantage logico-sémantique : la solution mise en paradigme ressortit-elle du rhème ou de la cascade thématique ?

## Contrastivité et niveaux prédicatifs

### Thème(s) et rhème, à nouveau

Rappelons que nous définissons le rhème comme le prédicat "incompressible" de l'énoncé, c'est-à-dire le prédicat "qui reste" après élimination de tous les repérages résultant des opérations de situation dans un domaine de validité. Nous remplaçons donc "le" thème par une cascade thématique, mais à cette importante différence près, nous suivons au moins l'esprit de la définition zembienne par la paire domaine-prédicat. Le rhème est donc le prédicat et ne correspond à "l'information nouvelle" que par défaut. La correspondance entre les deux niveaux d'analyse est généralement donnée lorsque la progression textuelle est parfaitement linéaire et que la scène énonciative est constamment redéfinie et réajustée au fil de l'énonciation. Nous l'avons déjà vu plus haut dans ce chapitre : c'est ce qui explique que la négation de phrase se place à la bordure gauche du rhème, puisqu'en cas de focus informationnel (que l'énoncé soit positif ou négatif), le rhème est effectivement ce qui est soumis à ratification, et le thème, ce qui est mis hors d'atteinte de la contestation factuelle (donc peu ou prou présupposé, et à ce titre non-niable). C'est ce que nous avons voulu dire en employant çà et là les termes "pragmatiquement présupposé" et "pragmatiquement posé", qui nous semblent mieux viser le lien entre progression informationnelle et effets paradigmatiques latents que la paire *ancien / nouveau*.

Mais alors pourquoi, dans ces conditions, écrire que la corrélation ne vaut que par défaut alors que le test de la négation établit un lien direct ? Nous ne reviendrons pas sur nos désaccords avec le système de Zemb dans son ensemble, dans la mesure où l'objection des "niveaux d'analyse" différents ne nous semble justement tenir que si l'on adhère au propos et à l'ontologie générale de Zemb, ce qui n'est pas notre cas. Nous ne reviendrons pas non plus sur le problème de *Vorfeld* et des "ouvertures rhématiques", puisque comme nous l'avons déjà indiqué nous traitons le *Vorfeld* à part, et que ce phénomène de cascade thématique descendant vers un prédicat incompressible concerne le *Mittelfeld*. La raison pour laquelle nous maintenons, d'une certaine façon en accord avec Zemb, l'affirmation selon laquelle le bloc prédicatif ne correspond que par défaut à l'information nouvelle, que nous préférons d'ailleurs caractériser comme le "pragmatiquement posé", c'est justement l'existence d'une pluralité de types de focalisation au-delà du "focus informationnel", et notamment du focus informationnel à opposition privative, qui correspond au cas de figure où bloc prédicatif et information nouvelle sont le plus solidaires. Pour le dire en des termes qui nous renvoient plus directement à la problématique de ce travail, une telle énonciation ne laisse de place au "travail de l'altérité" que sous une forme minimale, celle du focus informationnel à opposition privative, là où nous avons justement aperçu une myriade de variations possibles en termes d'ajustement intersubjectif et de dialogisme du point de vue de la structuration de l'information.

La focalisation d'un élément rhématique ne représente finalement qu'une variation minimale par rapport à ce schéma original, mais fait déjà tomber la coïncidence entre information nouvelle (la valeur de vérité) et bloc prédicatif (le prédicat lui-même étant déjà saillant). Pour reprendre la distinction entre foyer et portée, on peut dire que la portée d'un tel focus reste le rhème, mais que son foyer est réduit au constituant cristallisant l'opposition paradigmatique aux solutions "autres", à plus forte raison si ces "autres" sont déterminés. Dans la focalisation que Nølke appelle "neutre" et qui correspond au focus de l'information, foyer et portée coïncident. À cet égard, le focus de polarité (Verum et Falsum Focus) est bien un cas-limite de focalisation d'un élément rhématique. focus de l'information, focus rhématique, Verum et falsum focus forment donc un complexe d'opérations voisines et cousines, tout en introduisant du jeu entre bloc prédicatif et information nouvelle.

Un élément thématique peut, pour sa part, faire l'objet d'une focalisation spécialisée standard, d'une focalisation que nous avons appelée référentielle, ou servir de topic contrastif. La possibilité pour un focus "classique" à profil descendant ou en cloche de porter sur un élément thématique constitue un argument supplémentaire, si besoin en était, à la fois :

- de la non-coïncidence de fait entre l'opposition thème-rhème et l'opposition pragmatiquement présupposé-pragmatiquement posé ;
- et de l'existence d'une relation par défaut entre ces deux oppositions, puisqu'il semblerait qu'un focus thématique soit par défaut un focus à opposition équipollente, et même tendanciellement d'un focus contre-présuppositionnel, c'est-à-dire que la solution retenue prend le contrepied d'une représentation préétablie.

Dès lors que nous définissons la cascade thématique comme l'ensemble des paramètres de l'univers de discours permettant de procéder au repérage d'un prédicat<sup>20</sup>, si nous cherchons à caractériser les différents constituants en termes de *Common Ground* ou de disponibilité sur la scène énonciative, on peut effectivement s'attendre à ce que chaque repère soit connu, disponible ou puisse immédiatement être construit au moment où il est énoncé, c'est-à-dire qu'il s'appuie sur des préconstruits voire des présuppositions (c'est la problématique de la calvitie du roi de France chez Russell 1905 et Strawson 1971, mais aussi celle de "l'accommodation" de Stalnaker). Cela ne signifie évidemment pas que les éléments de la cascade thématique correspondent effectivement tous à des préconstruits, loin de là. Mais cela peut expliquer pourquoi en cas de non-coïncidence, l'énoncé tendra à présenter une focalisation où l'"autre" dont on prend le contrepied est précisément identifiable. Si le thème est censé correspondre au domaine de référence construit par le discours précédent, c'est-à-dire à un présupposé pragmatique, la non-coïncidence est fortement susceptible de correspondre à un véritable hiatus : la solution choisie vient alors se substituer à une autre qui, elle, procédait (ou aurait procédé) de l'expansion régulière de ce domaine selon les mécanismes classiques d'élargissement de la scène énonciative par ratification (fût-ce tacite) du contenu de chaque énoncé.

### **Focalisation à profil prosodique ascendant, univers de discours et partialité du dire**

Cette idée que les constituants thématiques sont par défaut associés à l'univers de discours et plus précisément au domaine référentiel accessible à un instant donné de l'énonciation est également ce qui nous permet de comprendre l'existence d'une stratégie de focalisation spécifique pour le topic contrastif et la focalisation référentielle, c'est-à-dire en fait lorsque l'échelle pertinente n'est plus l'énoncé, comme c'était encore le cas pour le focus "spécialisé", qu'il porte sur un élément thématique ou sur un élément rhématique, mais le cadre de discours. La définition du domaine de discours ou de l'univers de discours, dans les perspectives comme celle de Stal-

20. Auquel cas la portée d'un focus dont le foyer est thématique sera la prédication dont ce constituant est l'argument-repère.

naker (p.ex. Stalnaker 2002), est essentiellement une affaire de *Common Ground* défini comme savoir partagé. Indépendamment même de l'ontologie mise en œuvre dans ces modèles, qui fait directement appel aux participants de l'interaction et s'inscrit dans une tradition de répartition des tâches entre syntaxe, sémantique et pragmatique vis-à-vis de laquelle nous avons choisi de garder nos distances, il faut relever que ce "savoir partagé" est uniquement défini en termes d'adhésion épistémique, sans mobiliser un quelconque critère de pertinence ou de saillance. C'est l'un des points centraux de la critique adressée à cette tradition de pensée par Sperber & Wilson (1986), qui préfèrent parler du caractère manifeste ou non d'une information, avant de distinguer entre les informations manifestes à plusieurs personnes ("environnement cognitif partagé") et parmi celles-ci les informations manifestes à plusieurs personnes dont chacun peut dire à qui d'autre il pense qu'elles sont manifestes ("environnement cognitif mutuel", le concept qui se substitue au *Common Ground* dans la théorie de la Pertinence, cf. aussi la mise au point sur ce sujet de Sperber 2013). Une information est considérée comme "manifeste" pour quelqu'un par Sperber & Wilson lorsque cette personne est disposée à en tirer des inférences, ce qui suppose deux choses : d'abord la saillance, ensuite la croyance. Ce problème de saillance ou plus généralement de pertinence en contexte est définitoire du focus référentiel et du topic contrastif. Le focus référentiel semble bien coïncider le plus souvent avec l'introduction d'un "nouveau référent", à ceci près que les exemples que nous avons trouvés mettaient surtout en jeu des syntagmes définis, c'est-à-dire censément identifiables à force d'explorer le domaine de discours. Le référent n'est pas "nouveau" comme peut l'être un syntagme indéfini, qui ne suppose pas l'appartenance au domaine ; mais il est nouveau en ce sens qu'il n'appartenait pas à l'univers de discours sur lequel travaillait l'énonciation jusqu'à présent. Le "domaine de discours" semble donc devoir être défini par cercles concentriques ordonnés selon un principe de pertinence contextuelle ou d'accessibilité plus ou moins immédiate.

L'univers de discours construit dans la cascade thématique bénéficie d'un privilège d'accessibilité, mais il est toujours possible de référer à d'autres entités en les traitant directement comme appartenant au domaine : elles bénéficieront d'une forme minimale d'accommodation qui n'est pas une accommodation présuppositionnelle comme celle de Stalnaker, mais une accommodation purement communicationnelle, un surcroît soudain de pertinence. Une focalisation à profil ascendant est selon nous une stratégie permettant de sélectionner un tel fragment d'information pour la "catapulter" au centre de l'univers de discours pertinent, c'est-à-dire d'en faire une partie intégrante de la scène énonciative sur laquelle se jouera la succession des prédictions ; d'où le fait que la présence d'un accent ascendant dans un énoncé aille généralement de pair avec la présence en sus d'un accent de focus informationnel sur le prédicat : la mise à jour du domaine de repérage n'a de sens que si l'on a quelque chose à situer dans ce domaine. La particularité de cette stratégie par rapport à d'autres formes possibles de référence à une entité qui ne faisait jusqu'à présent "pas partie du décor", si l'on veut conserver la métaphore scénographique, est que l'ajustement référentiel est ici massif : la sélection de ce nouveau référent vaut définition d'une nouvelle séquence de texte et en principe d'un nouveau cadre de discours au sens de Charolles (1997). Topic contrastif et focalisation référentielle correspondent à un changement de plateau sur le petit théâtre de l'énonciation. C'est ce congé octroyé à tout cadre de discours préexistant, par conséquent cette dimension proprement exclusive, qui fonde le caractère intrinsèquement *contrastif* de l'opération. Dans le cas de l'introduit de cadre (topic contrastif, dans le *Vorfeld*), cette table rase est totale, puisque la forme focalisée définit justement le nouveau cadre et le nouveau domaine *ex nihilo*. Dans le cas de la focalisation référentielle, le nouveau cadre s'apparente à une transformation ou à une réorganisation du précédent. L'ajout transforme le domaine et accompagne la construction d'un nouveau cadre.

Ce type de contrastivité représente donc la jonction entre la mise en paradigme qui constitue

l'invariant définitoire de la focalisation et le caractère forcément biaisé, sélectif et incomplet de toute énonciation tel que nous l'avons étudié sous le nom de partialité du dire. La focalisation à profil ascendant est une focalisation qui partage les caractéristiques de cette opération, et qui peut notamment mobiliser les mêmes marqueurs : déjà dans la partie consacrée au *Vorfeld* complexe et à la partialité du dire, nous avons vu des introducteurs de cadre mettant en jeu des adverbiaux paradigmatiques. De la même manière, la partialité du dire telle qu'elle s'exprime dans le *Vorfeld* complexe se donne à voir en partie par les mêmes marqueurs que plus en aval dans l'énoncé, lorsqu'il n'est plus question de caractériser la partialité d'un cadre tout entier, mais simplement d'un prédicat ; à chaque fois, les adverbiaux perspectivaux constituent un moyen d'expression privilégiée de cette partialité. La focalisation référentielle et plus encore le marquage des topics contrastifs unissent ces deux formes intrinsèquement différentes de travail de l'altérité en construisant justement un paradigme des perspectives possibles, en contrastant le point de vue dont le dire est représentatif avec d'autres points de vue possibles sur le même état de choses "à dire".

### Marquage prosodique et marquage segmental de la focalisation

Nous concluons cette... conclusion par quelques remarques sur le statut des prosodèmes dans le marquage de la focalisation. Tout au long de ce chapitre, nous avons suivi l'idée qu'il existait plusieurs types de focalisation, définis par une pluralité de paramètres, et que l'on pouvait isoler pour l'allemand différents accents contrastifs stables, dont l'emploi se trouvait correspondre à ces différents critères sémantiques. En particulier :

- le profil prosodique ascendant (par opposition à la "courbe en cloche" ou en chapeau) correspond à une mise à jour du cadre de discours, par contrepied avec le cadre précédent ; le profil en cloche, lui, renvoie à un focus dont la portée n'excède pas l'énoncé.
- le focus de l'information peut être réalisé à deux niveaux de hauteur prosodique, selon que l'opposition paradigmatique construite est équipollente ou privative, ce qui correspond à deux modes différents de travail de l'altérité.
- la courbe en cloche (ou en chapeau) semble canoniquement associée à un focus à opposition équipollente, dont la portée correspond au bloc prédicatif ("rhème") si le constituant-foyer fait partie de ce bloc, à l'énoncé sinon.

En fait, le modelé prosodique semble fonction de deux critères : le caractère équipollent ou privatif de l'opposition paradigmatique (pour la hauteur de l'accent : dans l'interview examinée dans ce chapitre,  $f_u+30\%$  pour les foci à opposition privative et  $f_u+50\%$  pour les foci à opposition équipollente) et l'identification de la portée selon le statut informationnel du foyer dans l'enchaînement des opérations de repérage (profil ascendant vs. profil en cloche vs. accent de rhème).

Les accents contrastifs sont donc des signes complexes, en ce sens qu'ils sont le produit d'une combinaison de paires signifié-signifiant (signifié informationnel - signifiant prosodique). Mais ces combinaisons semblent stabilisées, raison pour laquelle nous nous autorisons à parler de prosodèmes.

Ce traitement a pour conséquence de déferer le marquage de l'opération de focalisation à la prosodie, et nous range de prime abord dans le camp de ceux pour qui les "particules de focus" ne sont pas des "particules de focalisation" (Pérennec 2002) ou des "focalisateurs" (Nølke 2001) mais bien des "particules sensibles au focus". Une telle vision pose toutefois au moins un problème, relevé notamment par Nølke (2001), à savoir que de nombreux adverbiaux contextuels, comme par exemple les adverbiaux d'énoncés modaux (en l'occurrence, pour les exemples qu'il cite, il s'agit de ce que nous appelons les modaux épistémologiques) sont eux aussi sensibles à

la structuration informationnelle de l'énoncé, et notamment à la position du focus. Le problème est également signalé en des termes voisins par König (1991, 12). Mais il ne devient véritablement gênant que si l'on se place dans un modèle où les particules de focus sont définies comme "sensibles au focus", puisque dans ce cas, ce sont les contours même de la classe des adverbiaux paradigmatiques<sup>21</sup> qui semblent être à redéfinir. Or les considérations que nous avons avancées dans ce chapitre, qui situent la construction de la focalisation au niveau de l'accent, lequel est en retour interprété en termes de prosodèmes qui seraient des signes linguistiques ni plus ni moins explicites que des morphèmes, semblent inviter à un tel traitement des particules de focus comme "particules sensibles au focus". Il semble donc nécessaire, avant tout autre développement, de revenir sur ce problème de la définition fonctionnelle et de l'inventaire des particules de focus, qui ne vont en fait pas (ou plus) de soi.

Ensuite, il faut bien voir que si le point de départ de notre travail est le marquage *adverbial* du "travail de l'altérité"<sup>22</sup> et si l'effet paradigmatique est le fait de la prosodie, on peut se demander quelle est au juste la fonction des adverbiaux paradigmatiques du point de vue de ce "travail de l'altérité". Une hypothèse, à première vue la plus vraisemblable, est qu'ils viennent spécifier les modalités de l'opposition entre la solution retenue et des autres solutions présentes dans le paradigme, notamment en cas d'opposition équipollente. De ce point de vue, même si nous ne souscrivons pas entièrement à la vision de Pérennec (2002), nous rejoindrions sa définition fonctionnelle en termes de "commentaire du choix paradigmatique". Mais avant d'examiner cette hypothèse, il convient de déterminer l'inventaire de ce que l'on appelle au juste les adverbiaux paradigmatiques ou les particules de focus, et les formes de sensibilité au focus des différents types d'adverbiaux. C'est ce qui nous préoccupera dans le prochain chapitre.

---

21. Nous employons indifféremment *adverbial paradigmatique* et *particule de focus*. Nous n'emploierons par contre *particule de focalisation* que par renvoi à des auteurs utilisant eux-mêmes ce terme, dans la mesure où ce choix terminologique incite à faire des adverbiaux les agents de la focalisation, ce qui nous semble, on l'aura compris, au minimum très discutable. Le même reproche ne s'applique pas totalement à *adverbial paradigmatique*, même si pour Nölke (2001) aussi, ce sont des "focalisateurs", puisque *paradigmatique* peut aussi être interprété en ce sens que l'adverbial a un sémantisme correspondant à une instruction sémantico-pragmatique orientant la reconstruction du paradigme par le destinataire. Sans vouloir déflorer la suite de notre propos, le fait est que cette vision correspond de très près à ce que nous allons défendre.

22. Encore une fois, le concept est entendu comme une hypothèse de travail dont nous entendons justement éprouver la fécondité.

# Chapitre 10

## À la recherche des adverbiaux paradigmatisants

### 10.1 Introduction

#### 10.1.1 Définition liminaire

Résumant ses travaux sur les adverbiaux paradigmatisants, Nølke (2001, 101-102) les qualifie de "focalisateurs lexicaux", les focalisateurs étant celui lui des "éléments linguistiques (non prosodiques) susceptibles de marquer une focalisation (...) les focalisateurs fonctionnent au niveau de la phrase ; ils ne marquent donc pas les foci mais désignent des domaines de focalisation." (p.103). Une telle focalisation est une focalisation "liée" ; pour Nølke, seuls les foci "spécialisés" peuvent être liés.

Il existe une classe d'adverbiaux : les adverbiaux paradigmatisants, à laquelle appartient l'adverbial *même*, et dont une propriété fondamentale est exactement ce marquage de la focalisation. Les visées marquées par ces adverbiaux focalisateurs varient considérablement. Certains sont des additifs dans la mesure où ils indiquent que le focus doit être ajouté à d'autres éléments du paradigme pour lesquels la prédication est présupposée vraie. Ainsi l'adverbial *aussi* est un additif propre alors que *même* et *surtout*, par exemple, ajoutent une évaluation à l'addition. D'autres adverbiaux paradigmatisants sont plus "normaux" en tant que focalisateurs pour autant qu'ils ont une fonction de contraste en excluant les autres membres du paradigme. L'adverbial *seulement* en est un exemple. Enfin d'autres adverbiaux paradigmatisants jouent sur des axes sémantiques autres que +/- intégration, tel l'adverbial *exactement* qui porte sur le degré de précision. (p.104)

Ces quelques lignes de Nølke concentrent tous les traits définitoires des adverbiaux paradigmatisants (ou des particules de focus) tout en pointant du doigt les problèmes qui se posent à toute analyse d'ensemble de ces formes. Reprenons :

- les adverbiaux paradigmatisants ne sont qu'une stratégie parmi d'autres pour le marquage de la focalisation : il existe au moins dans certaines langues des focalisateurs segmentaux de type syntaxique (la clivée, éventuellement l'ordre des mots) ou morphologiques (affixes, cf. Nølke 2001, 101-102 ; Gast & Auwera 2011, 4)
- comme tous les focalisateurs, les adverbiaux paradigmatisants ne sont pas que des moyens d'identification du constituant focalisé, le foyer (il n'y a d'ailleurs aucune exigence de contiguïté topologique entre le foyer et le focalisateur) : ils développent une portée plus vaste que le seul foyer et impactent souvent le sémantisme de l'énoncé tout entier. Tout en entretenant une relation privilégiée avec le foyer, ils peuvent donc être considérés à certains égards comme des "adverbes de phrase".

- les adverbiaux paradigmatisants déterminent la relation sémantique et/ou argumentative existant entre la solution retenue et les solutions concurrentes rejetées ; c'est-à-dire qu'ils situent la solution retenue à l'intérieur du paradigme et signalent le critère de sélection.
- l'analyse de cette mise en relation d'une solution à un paradigme recourt généralement à la notion de présupposition.
- les relations sémantico-argumentatives marquées sont diverses et cumulables entre elles. Les deux grands ordres de relations distingués le plus fréquemment sont un ordre que nous pourrions appeler quantitatif ou extensionnel, qui correspond au fléchage de la validité des différentes solutions en présence, c'est-à-dire à la détermination de l'ensemble des entités pour lesquelles ce qui est dit est vrai (adverbiaux additifs et restrictifs) et un ordre qualitatif ou évaluatif, qui correspond à l'ordonnancement des solutions du paradigme sur une échelle.

La question est de savoir comment ces propositions peuvent être articulées à notre propos antérieur sur la focalisation prosodique, et jusqu'où elles nous permettent d'aller dans l'analyse des faits de langue observés dans le corpus.

### 10.1.2 Y a-t-il polyfonctionnalité des perspectivaux sensibles au focus ?

Tant König que Nølke relèvent que la propriété la plus visible des particules de focus ou adverbiaux paradigmatisants, à savoir l'existence d'une relation directe entre leur emplacement, l'interprétation de leur portée et l'identification du focus de l'énoncé où ils se trouve, n'est pas propre aux items auxquels se réduisent les inventaires de ces formes dans une langue donnée. En particulier, d'autres adverbiaux de phrase, notamment les adverbiaux modaux, semblent présenter le même comportement à cet égard. Face à cela, plusieurs attitudes sont possibles : la première, que l'on peut par exemple prêter à Pérennec, repose sur une définition fonctionnelle minimale de l'adverbial paradigmatisant et consiste à dire qu'une forme peut avoir accès à cette fonction en même temps qu'à d'autres.

#### 10.1.2.1 Présentation du problème

Ainsi, pour Pérennec (2002, 54), la même forme sera-t-elle tantôt un modalisateur, tantôt une particule de focalisation, essentiellement selon que l'on peut ou non identifier un constituant à même d'être assimilé à un foyer. On le voit en comparant les exemples suivants.

- (1) Wir haben manchmal zu sehr Ärger erkennen lassen darüber, dass er unsere Positionen uebernimmt. **Wahrscheinlich** hätten wir uns freuen und stärker betonen sollen : Seht, selbst er hält sozialdemokratische Konzepte und Positionen für richtig. (DR 160913-07)
- (2) Wie hält man bei gleichzeitigem Militärschlag Syrien zusammen ? Es ist in niemandes Interesse, von den Russen bis zu den Israelis, dass Syrien zerspringt in tausend Stücke. Heute ist es bereits **in wahrscheinlich 500 Stücke** zersprungen, wobei einige von diesen Stücken außerordentlich gefährlich sind und durch einen Raketenschlag oder einen Cruise-Missile-Schlag nicht wieder zusammensetzen sind. (DR 020913-05)

Les "particules de focus" canoniques des inventaires sont définies négativement soit comme des formes n'accédant pas à d'autre fonction, soit comme des formes dont la fonction de base est la fonction d'adverbial paradigmatisant (dans la mesure où certaines peuvent être employées comme particules modales, ou même comme connecteurs).

Le point faible de cette analyse réside justement dans l'obligation de poser une fonction de base et dans le statut de celle-ci : si *wahrscheinlich* est d'abord un modalisateur, ce que l'on concèdera sans grande difficulté, cela signifie-t-il qu'il cesse d'en être un lorsqu'il se comporte en

particule de focus ? De fait, la seule différence entre ces deux emplois concernera la portée et/ou le foyer (le propre de l'adverbial paradigmatissant étant justement que son interprétation impose d'identifier les deux termes séparément l'un de l'autre). Le sémantisme modal reste constant, et *wahrscheinlich* satisfera donc toujours les critères sémantiques de définition du "modalisateur". D'aucuns pourraient être tentés d'affirmer que *wahrscheinlich* serait un modalisateur en sémantique, et tantôt un modalisateur, tantôt une particule de focus en syntaxe. Mais dans ce cas, c'est le statut épistémologique de toutes les classes fonctionnelles qui est à revoir, chaque classe devant être dédoublée en un avatar syntaxique et un avatar sémantique.<sup>1</sup> Or, comme le montre l'exemple de *wahrscheinlich*, la classe sémantique sera généralement constante, et la classe syntaxique variable, au point que l'on peut sérieusement se demander dans quelle mesure la classe sémantique n'est pas tout bonnement la nature du lexème, et la classe syntaxique, sa fonction : *wahrscheinlich* serait donc modalisateur par nature, et aurait accès à la fonction de particule de focalisation. De prime abord, cette présentation a du charme.

Nous nous en distancierons toutefois, pour plusieurs raisons. En particulier, pour nous, "modalisateur" ne peut être qu'une fonction, comme le montre justement l'exemple de *wahrscheinlich*, puisque cette forme est un adjectif (nature) qui se trouve, lorsqu'il accède à une fonction adverbiale, se spécialiser dans des emplois comme modalisateur. Cette dernière étiquette ne peut donc recouvrir qu'un sous-type de fonction adverbiale. Plus généralement, nous persistons à vouloir traiter toutes les classes que nous étudions comme des classes fonctionnelles ; ce pari se manifeste par l'utilisation systématique de la notion d'adverbial plutôt que celle d'adverbe. Compte tenu de la diversité formelle des objets étudiés, en synchronie comme en diachronie, ce choix nous paraît toujours préférable *ceteris paribus*. Or, et c'est la deuxième raison de notre scepticisme, définir les modalisateurs (en fait les adverbiaux modaux, en l'occurrence épistémologiques non-factifs) comme une nature, donc comme des "adverbes" modaux, ne fait que décaler le problème : une occurrence donnée d'une forme donnée a forcément une et une seule fonction. Quelle est donc la fonction d'un "modalisateur" lorsque ce n'est pas un adverbial paradigmatissant ? Adverbial de phrase ? Mais comment définir cette fonction, dès lors que les caractéristiques isolées pour ces items ont été versées à leur nature ? Il semble en fait que cette façon de poser le problème nous conduise à une aporie.

### 10.1.2.2 Nature et fonction(s)

#### • Le problème de *nicht*

Le problème est en fait exactement le même que pour le négateur *nicht*, à qui toute une tradition, notamment en France, a accordé deux fonctions, "négation globale" et "négation partielle", qui correspondent de fait à la paire adverbial de phrase / adverbial paradigmatissant si on entend ces deux termes comme des fonctions accessibles à des "adverbes" de différents types. Mais la lecture dichotomique négation partielle / négation globale a aussi ses critiques, en particulier suite aux travaux de Zemb (alors même que ceux-ci reposent sur le postulat d'une telle dichotomie) : car si la négation "globale" ne nie en fait que le rhème, lequel serait structuré comme une arborescence à la Fourquet, en tout état de cause et si l'on prend cette structure hypotaxique du rhème au sérieux, la négation de phrase est une négation de constituant (complexe).

- (3) Und davor schreckt der Westen nach wie vor zurück, weil er eben Angst hat, dass die Syrische Nationale Koalition **nicht** das ganze Land oder die ganze Opposition bestimmen kann und eben die große Gefahr besteht, dass Dschihadisten und andere Gruppen von solcher militärischer Hilfe auch profitieren würden. (DR 020913-03)

1. Ce choix est d'ailleurs fait par quelques-uns, notamment O. Duplâtre (2008) (cf. notamment la synthèse p.276).



» dass die Syrische Nationale Koalition [nicht [das ganze Land bestimmen kann]]

L'ordre des mots devient en fait structurellement ambigu, chaque position donnant lieu à deux foyers possibles : un constituant immédiat adjacent ou le complexe situé à la droite de *nicht*, qui a lui aussi le statut de constituant dans une grammaire de dépendance à la Fourquet ; l'ambiguïté syntaxique est levée par la prosodie, car la négation étant un item paradigmatissant dans tous ses usages (cf. chapitre précédent), un accent de hauteur viendra distinguer le constituant qui occupe effectivement le foyer de *nicht*.

(4) ... dass die Syrische Nationale Koalition [/nicht [das ganze Land beSTIMmen kann\]]

(5) ... dass die Syrische Nationale Koalition [/nicht [das GANze Land\]] bestimmen kann

Mais précisément parce que le fonctionnement de la négation semble très proche de celui des adverbiaux qui nous intéressent, il est permis de se demander dans quelle mesure cette lecture où *négateur* est une fonction et où les questions de portée correspondent à un paramètre supplémentaire ne peut pas être appliquée, par exemple, aux adverbiaux perspectivaux. C'est clairement la voie que nous avons explorée à la fois dans le chapitre syntaxique de la partie introductive et à la fin du chap. 1 de la partie consacrée aux perspectivaux. Il était alors essentiellement question de la place de ces adverbiaux dans le *Mittelfeld* et de foyers correspondant à des complexes. L'enjeu est donc maintenant de savoir jusqu'où une telle ligne peut être tenue à propos des constituants "simples".

#### • Définition des classes fonctionnelles

À bien des égards et comme c'est souvent le cas, ce problème de polyfonctionnalité est aussi lié à une certaine définition des espèces grammaticales, en l'occurrence une définition qui passe par la dichotomie entre nature et fonction. D'autres modèles existent toutefois, qui privilégient les fonctions et représenteraient une issue possible sous certaines conditions. En particulier, un modèle d'inspiration tesnièreenne comme celui proposé par Lemaréchal (1989), en distinguant "parties du discours" et "macro-parties du discours" tout en posant des règles de translation, serait susceptible de nous fournir une issue. Par exemple, la "macro-partie du discours" *substantifs* contient des parties du discours qui peuvent varier d'une langue à l'autre mais où l'on trouve souvent les démonstratifs, les pronoms et les noms propres. D'autres formes peuvent accéder aux fonctions dévolues aux substantifs via une translation (en l'occurrence une substantivation). C'est notamment le cas des prédicats dénotant un accident ou une propriété, comme les noms, et dans certaines langues les adjectifs ou même les syntagmes verbaux. Le translatif, par exemple l'article, permet d'utiliser ces prédicats non-substantivaux comme des bases de syntagmes substantivaux à part entière ; cela n'empêche pas les formes en question de rester des noms, des adjectifs, des syntagmes verbaux... tout en portant les marques de leur nouvelle "macro-partie du discours", en l'occurrence : substantif.<sup>2</sup> Les règles de translation d'une partie du discours ou d'une macro-partie du discours à l'autre sont définies langue par langue.

Dans le même état d'esprit, on pourrait imaginer un modèle où les adverbiaux paradigmatissants formeraient une macro-classe, avec une ou plusieurs classes de membres "en propre", qui sont les adverbiaux paradigmatissants "canoniques", mais également des possibilités de translation en provenance de classes extérieures, par exemple les adverbiaux perspectivaux ; l'accent contrastif pourrait peut-être jouer le rôle d'une marque non-segmentale de translation ? Ou

2. On se reportera notamment aux synthèses p. 32, 48, 56 de Lemaréchal (1989).

à l'inverse, les perspectivaux pourraient être une macro-classe regroupant différentes classes elles-mêmes hétérogènes, certaines en propre et d'autre uniquement par le truchement d'une translation ; auquel cas on pourrait imaginer que ce soient les adverbiaux paradigmatiques qui puissent accéder à la fonction de perspectival "de phrase". Ces deux modèles ont l'avantage de mener à des prédictions vérifiables : dans le premier cas de figure, on s'attend à ce que tous les adverbiaux perspectivaux puissent faire l'objet d'un emploi assimilable à un titre ou à un autre<sup>3</sup> à un adverbial paradigmatique ; si c'est le second cas de figure qui est le bon, idéalement, tous les adverbiaux paradigmatiques devraient présenter des emplois sans foyer, donc avec simplement une portée sur un prédicat ou une prédication (sur le rhème, par exemple), emplois qui devraient là encore d'une façon ou d'une autre pouvoir être glosés en termes de partialité, pour satisfaire la définition des perspectivaux.

En pratique, les prédictions fondées sur un tel modèle sont si fortes et si radicales qu'elles ont peu de chances de pouvoir être vérifiées. Mais ce genre de façons de poser le problème de la polyfonctionnalité a un double mérite : d'une part, il nous conduit à nous interroger sur les rapports susceptibles d'être établis non entre différents emplois de tel ou tel item, mais entre deux ou plusieurs classes fonctionnelles en tant que telles. En outre et dans un mouvement qui n'est pas exempt d'une certaine tension avec le précédent, cette méthode nous force à sortir de l'analyse d'un exemple privilégié pour examiner, de préférence en corpus, ce qu'il en est des passerelles fonctionnelles entre des perspectivaux de tous types et la classe des adverbiaux paradigmatiques, et le cas échéant entre des particules de focus de tous types et la classe des adverbiaux perspectivaux.

Notre objectif dans ce qui va suivre sera donc de voir si la capacité pour tel ou tel adverbial connecteur ou perspectival à développer à l'intérieur de sa portée un foyer faisant l'objet d'une mise en paradigme est sujette à des régularités rattachables à tel ou tel autre paramètre sémantique. Ce faisant, nous espérons pouvoir cerner de plus près les recoupements entre adverbiaux paradigmatiques et perspectivaux, dans l'idée que cette étude nous permettra peut-être de poser un diagnostic plus précis sur l'éventuelle polyfonctionnalité de ces marqueurs.

## 10.2 Connecteurs et perspectivaux face au focus

### 10.2.1 Connecteurs

L'enjeu pour nous est de déterminer si telle ou telle forme, supposée emblématique de sa classe, peut faire l'objet d'une construction assimilable à un emploi en fonction d'adverbial paradigmatique. Nous recourons donc ici à des recherches massives dans le corpus DeReKo. Le test le plus simple pour répondre à la question que nous nous posons consiste à voir si la forme qui nous intéresse peut être employée en tête d'un énoncé assertif en précédant un constituant autre que le verbe conjugué sans être pour autant détachée, et si oui, si l'on peut affirmer que le constituant en question fait l'objet d'une mise en paradigme dont au moins certains paramètres sont définis par l'adverbial. Nous avons donc lancé dans l'archive TAGGED-T du DeReKo (corpus annotés syntaxiquement par TreeTagger) des requêtes de la forme suivante :

[adverbial concerné] / + w2 : 5 (MORPH fin a)

< MORPH fin a > désigne toute forme conjuguée des verbes *sein*, *haben* et *werden*. Se restreindre à ces trois verbes permet de diminuer le nombre de résultats de façon à garder la

---

3. Ce à un titre ou à un autre ne serait évidemment pas sans incidence sur la définition des adverbiaux paradigmatiques...

possibilité matérielle de traiter tous les exemples tout en conservant une palette suffisamment large pour espérer ne pas passer à côté d'un phénomène pertinent (puisque via les emplois de ces trois verbes comme auxiliaires, nous pouvons en fait embrasser virtuellement tous les verbes de l'allemand aux temps périphrastiques). Il importe toutefois de garder en tête que cela est susceptible d'introduire un biais dans les résultats, et notamment une surreprésentation des structures attributives (*sein* + attribut du sujet), qui fourniront beaucoup d'exemples dans ce qui va suivre : cette présence massive ne doit pas être surinterprétée, elle est liée à la formulation de la requête.

< /+w2 :5 > signifie qu'on ne cherche pas cette forme verbale immédiatement après l'adverbial (on aurait alors eu /+w1) mais que le verbe est le deuxième, troisième, quatrième ou cinquième mot après celui-ci. Les formes sélectionnées pour l'analyse sont : *deshalb* et *trotzdem* pour les connecteurs ; *allerdings* pour les perspectivaux (argumentatifs) d'énonciation ; *jedenfalls* et *allenfalls* pour les perspectivaux en *-falls* (perspectivaux, argumentatifs toujours, d'énoncés).

### 10.2.1.1 *Deshalb*

La requête *deshalb/+w2 :5 MORPH(VRB fn a)*, spécifiée pour ne retenir que les occurrences où *deshalb* est écrit avec une majuscule, donne 658 résultats. Seuls trois sont pertinents pour la discussion. Les autres sont le plus souvent détachés, pris dans une structure détachée, suivis d'une incise immédiatement suivie d'un verbe conjugué, suivis d'un perspectival en après-première position puis du verbe, ou immédiatement suivis d'un premier verbe conjugué, auquel s'en ajoute un autre deux ou trois mots plus loin. Une fois le tri effectué, restent donc :

- (6) Gerade weil ich das schmucke Geschäft und die Produkte gut kenne, bin ich sehr gespannt auf den Rundgang durch die Räume, die der Kunde nicht zu Gesicht bekommt. Wir starten bei Lehrling Markus Ricklin, Stift im dritten Lehrjahr, Fachrichtung Verarbeitung. Weit über seinem Kopf hängen nur schwer erreichbar die superscharfen Messer. **Deshalb mit Sicherheitshandschuh ist er beim Ausbeinen eines Kotelettstücks.** "Metzger ist ein ziemlich krisensicherer Beruf", kann Stephan Meier hier gleich einflechten, "der Lehrabschluss befähigt bereits zum Führen eines eigenen Betriebes." (SOZ09/DEZ.03806 Die Südostschweiz, 20.12.2009)

Cet exemple un peu déroutant s'éclaircit si on le paraphrase en se contenant de mettre *beim Ausbeinen eines Kotelettstücks* dans le *Vorfeld* :

- (7) Beim Ausbeinen eines Kotelettstücks ist er deshalb mit Sicherheitshandschuh.

On voit que dans cet ordre plus classique circonstant / sujet / prédicat, *mit Sicherheitshandschuh* est en fait le prédicat de l'énoncé, mais aussi et par ailleurs l'information nouvelle. Nous sommes donc dans un de ces quelques cas de figure de ce que Zemb appellerait une "ouverture rhématique" ne correspondant pas à une topicalisation<sup>4</sup> du rhème, mais bien à une "mise en valeur" comme peut les réaliser en français une clivée. Nous avons affaire au déplacement "en bloc" d'un complexe prédicatif. La présence d'un focus neutre et à opposition privative (même si évidemment l'autre de *mit* ne peut guère être que *ohne*) est vraisemblable, mais ne fait pas de *deshalb* un adverbial paradigmatissant pour autant, sauf à considérer que le positionnement d'un "adverbial de phrase" devant le focus de l'information suffit à en faire un adverbial paradigmatissant, auquel cas tout adverbial de phrase, en tout cas dans le *Mittelfeld*, en est virtuellement

4. Nous utilisons *topicalisation* au sens ordinaire de "reclassement en topic", pas dans l'acception synonyme de "mise en première position" employée parfois dans la germanistique française.

un, ce qui en retour imposerait de poser une nouvelle classe pour *auch*, *nur* etc. si l'on veut rendre compte de leurs particularités.

- (8) Das Zitat von ihm „Der chinesische Vormarsch ist nicht mehr zu stoppen?“ stößt mir besonders auf. Ich frage mich, warum möchte er China stoppen? Ich gebe zu, China hat gerade mit seiner Wirtschaftsentwicklung viele Fehler gemacht, unter denen die restliche Welt gelitten hat. Aber es ist kein Grund, die 1,2 Milliarden Menschen einfach zu diskriminieren. Sie haben das gleiche Recht auf Leben wie jeder, der in unserem Universum wohnt. **Deshalb ich bin der Meinung** : Wenn man etwas an einer anderen Nation nicht gut findet, sollte man dieser Nation helfen. Am besten mit einer Methode, die diese Nation auch akzeptieren kann. Durch deutsche Technik könnte dem Energieverbrauch in China viel effektiver entgegengetreten werden. (BRZ08/APR.12687 Braunschweiger Zeitung, 24.04.2008)

Cet énoncé serait sans doute considéré par beaucoup comme agrammatical ; la discussion serait sans doute un peu plus compliquée, dans la mesure où les connecteurs peuvent être situés en position zéro à l'oral dans certaines variantes ou certains registres de l'allemand. Plus que d'une erreur de syntaxe, il s'agirait donc d'un oralisme, où l'on est libre de voir le signe avant-coureur d'une évolution. Il semble en tout cas extrêmement peu probable que *ich* soit ici focalisé (on a affaire au courrier des lecteurs, donc à un énoncé conçu pour l'écrit ; la focalisation serait donc plutôt passée par *deshalb bin ich persönlich der Meinung* ou *ich persönlich bin deshalb der Meinung*).

- (9) Philomele (lateinisch Philomela) war eine Gestalt in der griechischen Mythologie. Sie war die Tochter des Königs Pandion von Athen und wurde von Tereus, dem Mann ihrer Schwester Prokne, entehrt und der Zunge beraubt, damit sie das Verbrechen nicht anklagen könne. Philomele verriet es ihrer Schwester mittels einer Stickerie. Die Schwestern rächten sich, indem sie Proknes Sohn von Thereus, Itys töteten und dem Tereus als Mahl vorsetzten. **Deshalb von Tereus verfolgt** wurde Philomele in eine Nachtigall, Prokne in eine Schwalbe und Tereus selbst in einen Wiedehopf verwandelt. (WPD/PPP.04332; Wikipedia, 2005)

Ici, *deshalb* est membre d'un groupe verbal (en l'occurrence : participial) de base *verfolgt*, avec une fonction circonstancielle. On ne peut donc pas y voir un adverbial paradigmatissant. Ne reste donc plus aucun exemple d'emploi de *deshalb* susceptible d'être analysé comme adverbial paradigmatissant en co-construction avec son foyer dans le *Vorfeld*.

### 10.2.1.2 *Trotzdem*

Pour *trotzdem*, la même requête donne 2149 résultats. Le tri y est encore plus drastique, avec des faux positifs exactement similaires à ceux observés pour *deshalb*<sup>5</sup>, ainsi que quelques dizaines de résultats faussés par des subordonnées en *trotzdem* + verbe en dernière position. Restent finalement 12 énoncés. Nous pouvons commencer par en écarter un, qui met justement en jeu le subordonnant *trotzdem* (= *obwohl*) dans une construction elliptique.

- (10) Mit dem Dreizylinder-TDI (75 PS) hat VW dem Lupo einen sensationellen Motor verpasst : **Trotzdem niedrig im Verbrauch**, ist das Auto wesentlich billiger als der Dreiliter-Lupo. (X99/SEP.36247 Oberösterreichische Nachrichten, 25.09.1999)

5. À ajouter toutefois, justement, un grand nombre d'énoncés associant *trotzdem* et *deshalb* dans le *Vorfeld*, du type *Trotzdem oder gerade deshalb* + V2.

Deux exemples sont analysables comme la dernière occurrence de *deshalb*, où en fait de connecteur, nous avons un circonstant membre du GV (qui peut bien sûr être un groupe infinitif ou participial) :

- (11) Dass es aufgeht, dafür macht Rolf Sander auch eine Trendwende im Käuferverhalten verantwortlich : "Qualität gewinnt als Wert wieder an Bedeutung. Davon profitieren wir jetzt." Denn Ziel sei, das Unternehmen quasi als Marke zu positionieren. "Schließlich nimmt der Konzentrationsprozess bei den Möblern rasant zu. Der Kampf um Marktanteile wird immer härter. **Trotzdem die Eigenständigkeit zu bewahren, wird dabei natürlich immer schwieriger**", sagt Rolf Sander. Doch genau diese Eigenständigkeit wollen die Sanders sich und ihren 25 Mitarbeitern bewahren. Konsequenterweise wird zum Beispiel um 19 Uhr geschlossen. "Das hat natürlich auch wirtschaftliche Gründe, weil sich eine Nachtöffnung für uns nicht rentiert", sagt Antje Sander-Heieck. (BRZ07/SEP.12968 Braunschweiger Zeitung, 17.09.2007)
- (12) Was bleibt, ist die Frage, ob auch das Ruhrgebiet von ähnlich starken Erschütterungen heimgesucht werden kann wie das Saarland. Diesbezüglich gibt Prof. Preußner eindeutig Entwarnung : "An der Ruhr haben wir es vorwiegend mit tonhaltigen Gesteinsschichten zu tun. Diese brechen bereits kurz nach der Kohleförderung ein und sorgen so für einen kontinuierlichen Absackeffekt. **Trotzdem auftretende Erschütterungen hatten dadurch bislang erheblich geringere Schwinggeschwindigkeiten zur Folge.**" (VDI08/FEB.00462 VDI nachrichten, 29.02.2008)

7 autres exemples nous paraissent relever de la montée conjointe du connecteur et du prédicat verbal en première position, comme nous l'avons déjà observée pour *deshalb*. Au demeurant et de façon à nos yeux assez significative, les exemples avec *trotzdem* montrent que ce phénomène n'est pas réduit aux énoncés où le rhème est également porteur du focus de l'information. Ainsi, dans les deux exemples suivants, le déplacement en bloc du prédicat a pour effet de laisser le sujet en dernière position, vraisemblablement sous l'accent d'énoncé, en tout cas avec le statut d'information majeure, conférant une coloration présentative à l'énoncé.

- (13) Und über noch eine Personalie freut sie sich : Zum neuen Schuljahr kommt eine Musiklehrerin. Seit dem Start der neuen Rektorin ist das Angebot von Arbeitsgemeinschaften erweitert worden. "Einiges ist gut angelaufen. Die AG mit einem Imker kam so gut an, dass wir das auch im nächsten Jahr machen werden. Bei anderen Angeboten hat das Interesse schnell nachgelassen, vor allem bei den älteren Schülern", bilanziert Elke Hoffrichter. **Trotzdem längerfristig angelegt ist die Tanz-AG mit einem Lehrer**, der früher als Musical-Darsteller gearbeitet hat. Daraus soll sich irgendwann ein öffentlicher Auftritt ergeben. Als nächste größere Sache will die Realschule das Projekt "Gemeinsam gesunde Schule entwickeln" mit der Universität Lüneburg anpacken. (BRZ08/JUL.05799 Braunschweiger Zeitung, 10.07.2008)
- (14) Das Schiff ist längst fahrtüchtig, hat bereits erfolgreiche Testfahrten hinter sich und ist aussen praktisch fertiggestellt. Am 18. September steht die Jungfernfahrt an. Drinnen zeigt sich das typische Bild einer Baustelle in der Endphase : Der "Einzugstermin" rückt näher, doch noch kann sich niemand vorstellen, dass alles rechtzeitig fertig wird – der Innenausbau ist noch in vollem Gange. **Trotzdem gut sichtbar ist das Prunkstück der "Sonnenkönigin", die Eventhalle, die fast die gesamte Höhe des Schiffs einnimmt.** Die zwei ringförmigen Oberdecks stehen auf Säulen, laufen in Form von Galerien den gläsernen Aussenwänden entlang und bieten sowohl Aussicht auf den See wie auch hinunter auf das Hauptdeck, wo dereinst Konzerte, Produktpräsentationen, (A08/AUG.04270 St. Galler Tagblatt, 20.08.2008).

Les six exemples suivants nous semblent également présenter des "ouvertures rhématiques" sans que le focus informationnel ne tombe nécessairement dans le *Vorfeld*.

- (15) Teuerungsausgleich von 2,0 Prozent belastet das Budget 2001 des Bundes mit 67 Millionen Franken, die einmalige Zulage von 0,5 Prozent mit 17 Millionen. Weitere 3 bis 4 Millionen kostet die Beförderung unterer Chargen beim Grenzschutzpersonal in eine höhere Lohnklasse. Die Lohnmassnahmen wurden am 1. Dezember mit den Personalverbänden verhandelt. Einigkeit konnte aber nur beim Teuerungsausgleich erzielt werden. Vor allem die einmalige Zulage ist nach Ansicht der Gewerkschaften zu bescheiden ausgefallen. **Trotzdem zufrieden mit den Lohnverhandlungen ist die christliche Gewerkschaft transfair.** Es sei ein bescheidenes, aber durchaus zufriedenstellendes Resultat. Für den Föderativverband sind die Lohnmassnahmen "nur teilweise genügend". (A00/DEZ.82724 St. Galler Tagblatt, 05.12.2000)
- (16) Finanzkrise erreicht Himmel : Business Angels halten sich mit Neuinvestitionen zurück. **Trotzdem Chancen auf Beteiligungskapital haben Anbieter von Computerspielen und Umwelttechnik.** Ergebnisse einer aktuellen Studie. (VDI08/NOV.00307 VDI nachrichten, 21.11.2008)
- (17) Schleefs Inszenierungsvokabular ist nicht erst seit Jelineks "Sportstück"-Monstertour bekannt : Das Ensemble mutiert zur präzisen Mensch-Maschine. Hier 40 Leute, im festen Tritt, eins, zwei, drei. Kampfbewegungen synchron. Wie immer stark im Gestus, doch psychologische Zeichnung hat da keinen Platz. **Trotzdem profiliert haben sich der Tenor Krum Gabolov, der feine Countertenor "Golem" Thomas Künne, Erotikstimme Constanze Baruschke, Angelika Lautter (Löws Tochter), Franz J. Csencsits (Rabbi Löw).** (X99/MAI.15806 Oberösterreichische Nachrichten, 20.05.1999)
- (18) Experten stellten eine Bedrohung der politischen Kultur der Schweiz fest. Der Politphilosoph Georg Kohler wertete die Drohungen und die Absage Widmer-Schlumpfs als Symptom der allgemein härter werdenden politischen Auseinandersetzung. Blochers Abwahl sei von dessen Anhängern als «Königsmord» empfunden worden. Dies habe "tiefste Rachegefühle" geweckt, sagte der Professor für Politische Philosophie an der Universität Zürich. Am Sechseläuten nimmt in der Regel mindestens ein Mitglied der Landesregierung teil. **Trotzdem dabei ist dieses Mal der zweite SVP-Bundesrat, Samuel Schmid.** Im Zug der Zünfte werden auch Christoph Blocher und der neue SVP-Präsident Toni Brunner mitmarschieren. (SOZ08/APR.00244 Die Südostschweiz, 02.04.2008)
- (19) Michel präsentierte ausserdem einen Rückblick auf fünf Jahre Fangstatistik. Unter anderem sei nicht nur die Anzahl Saisonpatente stark zurückgegangen, auch die Aktivität an Fliessgewässern habe abgenommen. **Trotzdem konstant geblieben sei der Fangerfolg.** Für 2006 konnte Michel vor allem für die Äschenfischerei eine Zunahme vermelden : Mit über 7200 Stück wurden 20 Prozent mehr als im Vorjahr gefangen. (SOZ07/APR.04099 Die Südostschweiz)
- (20) "Wir waren heiss auf diesen Match", sagte der russische Stürmer Alexander Owetshkin beim Verlassen des Eises. Entsprechend hätten sie die Tschechen mit einem konsequenten, bissigen Forechecking zermürbt und zu Fehlern getrieben. **Trotzdem nur bedingt zufrieden war der Coach.** "Meine Spieler gewährten den Tschechen nach dem sehr guten Startdrittel im Mittelabschnitt zu viel Spielraum", bemängelte Bykow. (SOZ07/MAI.02092 Die Südostschweiz, 10.05.2007)

Le dernier exemple de *trotzdem* à l'initiale présente effectivement une portée restreinte à un et un seul groupe, mais outre qu'il n'est justement pas possible de distinguer ici portée et foyer, le fait qu'il s'agisse d'une prédication seconde assimilable sémantiquement à une relative appositive ("Benoît Laporte, qui reste malgré tout en tête du championnat") doit nous inciter à la méfiance. Pour notre part, nous tendrions pour une interprétation où *trotzdem noch Tabellenführer* est un prédicat complexe greffé sur le nom propre, et où *trotzdem* n'est pas un adverbial paradigmatissant, d'autant que dans cet énoncé, *auch*, *nur* ou *sogar* seraient systématiquement interprétés comme prenant tout le syntagme sujet dans leur foyer :

- (21) Die Tigers beenden die Siegesserie der Ice Tigers - Nur Ahren Spylo trifft beim überraschenden 1 :2 bei tapferen Straubingern. **Trotzdem noch Tabellenführer Benoit Laporte hatte seine Mannschaft gewarnt.** Zu Recht. Beim 1 :2 (1 :0, 0 :2, 0 :0) bei den tapferen Straubing Tigers kassierten die Sinupret Ice Tigers ihre erste Saisonniederlage. (NUN07/SEP.02858 Nürnberger Nachrichten)

### Synthèse

À ce stade, nous pouvons donc retenir que les adverbiaux connecteurs à proprement parler ne sont pas utilisés en co-construction avec un constituant qui constituerait leur foyer (distinct de leur portée) dans le cadre d'une mise en paradigme. Ils se montent toutefois solidaires des prédicats sur lesquels ils portent ou auprès desquels ils exercent une fonction de type circonstanciel, au point de pouvoir les accompagner dans le *Vorfeld* en cas d'ouverture rhématique. Les connecteurs sont donc des formes à portée, mais cette portée est contrainte fonctionnellement : un connecteur devant procéder à la mise en relation de l'état de fait visé par l'énoncé avec d'autres représentations d'états de fait, il ne peut porter sur une unité n'incluant pas la prédication autour de laquelle est articulé l'énoncé, et ne développe pas de foyer propre distinct de ce prédicat. Cette propriété peut être mise en rapport avec la porosité entre les connecteurs et les autres types de circonstanciels : un circonstanciel ne sera jamais dit procéder de lui-même à la focalisation d'un autre constituant du même groupe verbal.<sup>6</sup>

### 10.2.2 Perspectives d'énonciation : *Allerdings* et adverbiaux métalinguistiques

La même requête que précédemment donne 2463 résultats bruts. À nouveau, l'écrasante majorité des résultats doit être écartée. Signalons que la très grande majorité des faux positifs correspond à des détachements de l'adverbial en avant-première position (suivis de deux points, d'une virgule ou plus marginalement d'un *Gedankenstrich*) ; l'autre grande cause de faux positifs est la présence d'une incise entre l'adverbial et la forme conjuguée du verbe. La très importante quantité d'occurrences d'*allerdings* en avant-première position pourrait augurer d'un début de recatégorisation en (faux ?) coordonnant, phénomène sur lequel nous avons déjà dit un mot dans la partie consacrée aux perspectivaux. Sur les 26 occurrences restantes une fois le tri achevé, un certain nombre ne nous semblent guère analysables autrement que comme des emplois d'*allerdings* appliquant au perspectival la syntaxe d'un coordonnant. Dans les lignes qui suivent, les 26 exemples ont été regroupés par type syntaxique.

6. Dans *Am Brunnen vor dem Tore, da steht ein Lindebaum, vor dem Tore* ne participe pas de la focalisation de *Am Brunnen*, mais représente une qualification supplémentaire assimilable à une prédication seconde, comme dans *Trotzdem noch Tabellenführer Benoit Laporte* ; chez Müller, la relation sémantique de la qualification est une relation de localisation, dans l'article des *Nürnberger Nachrichten*, c'est une relation d'identité.

### 10.2.2.1 Données de corpus

Les cas de simili-coordination correspondent à 10 des 26 énoncés repérés. Certains ne nous paraissent pas discutables, dans la mesure où le constituant dans le *Vorfeld* est à la fois thématique, déjà connu et dans la continuité directe de ce qui précède, non seulement au plan référentiel mais aussi pour ce qui est de l'argumentation. La partialité argumentative mise en jeu par *allerdings* ne tient donc pas au constituant dans le *Vorfeld*, mais plutôt au *Mittelfeld*. Il est possible pour une particule de focus de figurer dans le *Vorfeld* alors que son foyer se situe à la toute fin de l'énoncé, mais dans ce cas elle s'y trouve seule. Le comportement observé pour *allerdings* ici n'a donc rien à voir avec l'attitude d'un adverbial paradigmatissant.

- (22) Sie hat bis 1. Juli 2010 Zeit, ihr Einraumlokal in eine Nichtraucher- und Rauchzone zu unterteilen. "Wir nutzen die Übergangsfrist aus, haben aber Umbaupläne eingereicht. Investitionen kommen dennoch auf uns zu", weiß Schernhammer. Bereits im Jänner muss das Lokal zur Gänze von der Shopping-Mall abgetrennt werden. Für größere Betriebe sieht das Gesetz eine strikte Trennung von Raucher- und Nichtraucherbereich vor. **Allerdings für den Umbau haben die Betreiber eben bis 1. Juli 2010 Zeit.** Bis dahin rechnen viele damit, dass bereits ein generelles, EU-weites Rauchverbot in Lokalen kommt. (NON09/JAN.02131 Niederösterreichische Nachrichten, 06.01.2009)
- (23) NÖN : Sie haben jetzt wieder den eigenständigen Weg Niederösterreichs erwähnt. Da drängt sich der Vergleich CDU, CSU in Deutschland auf.  
PRÖLL : Es ist nicht vergleichbar, weil CDU und CSU unterschiedlich in der Struktur sind. **Allerdings vom Arbeitsstil her ist es so, dass wir Gott sei Dank einen eigenständigen Weg gehen.** Dass wir uns nicht alles und jedes von einer Zentralstelle auf das Auge drücken lassen.  
NÖN : Die Wahl ist auch immer eine Bilanzlegung. Können Sie dem Wahltag mit gutem Gewissen entgegenblicken ? PRÖLL : Ich gehe hier (NON08/FEB.13357 Niederösterreichische Nachrichten, 25.02.2008)
- (24) Der von der Post aus Kostengründen betriebene Umbau des Stellennetzes hat in Graubünden seit dem Jahr 2001 zu einem Rückgang der Poststellen um rund die Hälfte geführt. **Allerdings mit zehn Ausnahmen sind alle geschlossenen Poststellen durch ein alternatives Modell aufgefangen worden.** In den meisten Fällen werden die Ortschaften heute mit dem so genannten Haus-Service bedient. In etwas mehr als 30 Orten bestehen Agenturen, welche die Post gemeinsam mit Partnern betreiben. (SOZ08/MAR.01478 Die Südostschweiz, 10.03.2008)

Ce dernier exemple est particulièrement net, dans la mesure où l'orientation argumentative du constituant dans le *Vorfeld* est opposée à celle du groupe sujet-prédicat dans le *Mittelfeld*. Or, au vu de l'exemple détaillé, la tension argumentative entre l'énoncé et son contexte, tension dont *allerdings* est la trace, ne peut guère être interprétée que comme la tension entre le contenu principal de l'énoncé (donc le groupe sujet-prédicat dans le *Mittelfeld*) et le cotexte amont. En d'autres termes : s'il y a un constituant dans l'énoncé à exclusion de la portée d'*allerdings*, c'est justement *mit zehn Ausnahmen*. L'emploi d'*allerdings* comme adverbial paradigmatissant est inenvisageable ici, et la seule lecture possible est celle où *allerdings* est une sorte de coordonnant opérant sur toute l'énonciation ultérieure. Nous pouvons également appliquer cette grille de lecture aux exemples suivants, où les relations de portée semblent identiques à ce qu'elles seraient si *allerdings* était seul dans le *Vorfeld* :

- (25) "Wir wollen gewinnen", unterbindet Klinsi jegliche taktische Überlegungen um den ersten oder zweiten Platz in der Gruppe vor der heutigen Begegnung gegen Ecuador. Und die Nation im Fußballfieber wird die Daumen drücken. **Allerdings das Achtelfinale**



**ist ja auf jeden Fall erreicht** und deshalb schlagen wohl bei dem ein oder anderen der heute Nachmittag das Spiel verfolgt zwei Herzen in der Brust. Zum Beispiel bei den Organisatoren des "Spiel ohne Grenzen", das am Samstag in Klein Lafferde startet. (BRZ06/JUN.09722 Braunschweiger Zeitung, 20.06.2006)

- (26) Mehr als 100 alte und neue Traktoren aus aller Herren Länder standen gewienert zur Ansicht bereit. Der älteste war wohl der Rohölschlepper der Marke Lanz aus dem Jahre 1915, der jüngste ein Massey-Fergusson aus dem Jahre 1990. Alle Dieseldieselpotze - egal, ob Deutz, Lanz, Ursus, Allgeier, Schlüter oder Eicher - fanden zahlreiche Liebhaber und Bewunderer. **Allerdings das Prachtstück der Sammlung war der Lanz 25er Eilbulldog**, auf den der Besitzer Günter Becker sicher stolz sein kann. Auf die Frage, was denn so ein Prachtstück wohl kosten möge, kam spontan die Antwort : "Für den Preis von 50 000 Euro kann man sich auch einen Sportwagen kaufen." (RHZ06/AUG.26670 Rhein-Zeitung, 30.08.2006)

Ici, nous avons affaire à un cas-limite entre coordination et stratégie d'évidement du *Mittelfeld* pour y laisser seul un groupe nominal dénotant le référent qui constituera le nouveau thème textuel. Précisément parce que c'est le référent de ce groupe nominal qui fait l'objet d'un privilège que l'on ne veut pas laisser diminuer par d'autres représentations, il est certainement l'objet prioritaire de la perspectivisation signalée par *allerdings*, qui ne se réduit donc pas à un adverbial paradigmatissant sur le constituant initial.

Dans l'exemple suivant, il nous semble qu'une lecture où *nicht Entenbraten* serait le foyer d'*allerdings* n'est pas totalement impossible, sans être pour autant nécessaire ou univoque ; en effet, si nous traitons *allerdings* comme un coordonnant, le simple fait que le focus<sup>7</sup> tombe sur le constituant dans le *Vorfeld* orientera l'interprétation d'*allerdings* dans un sens où l'occultation des détails non-pertinents concernera justement ce *nicht Entenbraten*. Il n'en irait pas différemment de *aber* ou *doch* : la construction syntaxique suffit à rendre compte de cet effet paradigmatissant sans que nous ayons à poser un changement de fonction pour *allerdings*.

- (27) Der Jubilar wollte eigentlich Förster werden, doch der Krieg kam dazwischen. "In Woltwiesche habe ich in der Landwirtschaft auf dem Hof von Wilhelm Sieverling gearbeitet", berichtet er, mitgeholfen hat auch Ehefrau Erna. Auf dem eigenen Grundstück betrieben die Eheleute eine Schweinezucht mit fünf Sauen und hielten 60 Enten. In den 60er-Jahren war dies im Neubaugebiet Vor der Graue noch durchaus möglich. **Allerdings nicht Enten- sondern Gänsebraten ist das Lieblingsessen der gelernten Köchin**. Noch heute versorgen sich die Eheleute selbst, bei der früher von ihnen geliebten Gartenarbeit hilft allerdings Tochter Ulla. Das zweite Hobby der Eheleute ist der Fußball. (BRZ08/JUN.00698 Braunschweiger Zeitung, 03.06.2008)

Ce phénomène s'observe à l'identique dans un autre exemple (tiré d'un journal différent) :

- (28) Als Vertreter der Stadt begrüßte Bürgermeisterstellvertreter Heinz Kimmel die Teilnehmer. Doch bevor im sportlichen Wettkampf die Schläger geschwungen werden konnten, schritt Landessportwart Holger Lauble zur Auslosung der Startreihenfolge. Er lobte die Anlage, die sich in einem hervorragenden Zustand präsentiere. **Allerdings nicht alle Teilnehmer waren zufrieden**. Der Turniertag am Samstag begann pünktlich um 9 Uhr und endete erst gegen Abend, weil ein Teil der Sportler Probleme mit dem Spielen der Filzanlage hatten. „Darauf spielt man wie ein Anfänger“, klagte eine Frau. Und auch Willi Appel vom MSC Schriesheim hatte seine Probleme. (M08/MAI.39882)

7. Qui plus est un focus à opposition équipollente, puisque l'on a affaire à une négation partielle : on sélectionne E par opposition à une représentation en I.

Mannheimer Morgen, 26.05.2008)

Il n'en va pas autrement de l'exemple suivant :

- (29) Alle spannfähigen (mit eigenem Vieh ausgestatteten) Bauern bekamen das von ihnen bewirtschaftete Land als Privatbesitz, wenn sie dem Gutsherrn etwa die Hälfte des Grundes abtraten. **Allerdings nur die größeren Bauern waren mit dieser Regelung begünstigt.** Das Problem war, dass durch solch hohe Abtretung sogar die großen Bauern ihre sichere Existenzgrundlage verloren und sich als Landarbeiter durchschlagen mussten. (WPD/PPP.08484 ; Wikipedia, 2005)

Ici aussi, c'est la présence d'un autre adverbial paradigmatisant qui vient orienter l'interprétation d'*allerdings* vers le constituant dans le *Vorfeld*. Enfin, deux exemples que nous avons classés comme des cas de coordination pourraient en fait également être rattachés au prochain cas de figure, qui met en jeu un topic contrastif :

- (30) "In Rhode sollte die zweite Mannschaft spielen, doch es kam kein Schiedsrichter. Da habe ich die Partie als Aushilfs-Unparteiischer geleitet", berichtet De Musso und führt fort : "Es hat mir so viel Spaß gemacht, dass ich kurze Zeit später meine Prüfung zum Schiedsrichter abgelegt habe." Damals gehörte Salvatore De Musso mit 31 Jahren noch zu den jungen Schiedsrichtern – dachte er. "Es wurde mir gesagt, ich sei doch noch jung. **Allerdings zum höherklassigen Pfeifen war ich dann wiederum zu alt.**" Es reichte "nur" noch bis zur Bezirksoberliga. (BRZ07/JAN.06376 Braunschweiger Zeitung, 24.01.2007)
- (31) Das vielgerühmte "Teambuilding" stand gestern auf dem Programm der Fußballer von Eintracht Braunschweig im Trainingslager in Testungen. Gemeint ist schlicht : Stärkung des Zusammenhalts und Schaffen von Vertrauen untereinander und in die eigenen und gemeinsamen Stärken. Der Floßbau und das Rennen auf dem Teistungser Stausee wurde zu einer großen Gaudi für die Spieler, das Team um Cheftrainer Torsten Lieberknecht und Vize-Präsident Rainer Ottinger. **Allerdings nicht alle Spieler waren locker und froh gelaunt vom Hotel aus aufgebrochen.** Einigen schien die Ungewissheit, was sie am Ziel erwartete, doch ein wenig Unbehagen zu bereiten. Zwar waren einige Informationen durchgesickert, doch was genau passieren sollte, wussten nur die Trainer. (BRZ08/JUL.06372 Braunschweiger Zeitung, 11.07.2008)

Cet autre groupe, qui comprend cinq occurrences en plus des deux cas-limites que nous venons de reproduire, se caractérise par la présence dans le *Vorfeld* d'un topic contrastif marquant l'ouverture d'un nouveau cadre discursif. Il y a donc bel et bien adjacence de l'adverbial avec un constituant mis en contraste, mais à la lecture des exemples, il est difficile de montrer qu'*allerdings* vient procéder à un quelconque repérage de la solution retenue par rapport aux autres membres du paradigme. Sur le plan argumentatif et textuel, ces exemples ressemblent beaucoup plus à des constructions avec adverbial en... *après*-première position. Il est donc également possible d'y voir une variante de la structure analysée dans la partie 2, où le constituant mis en contraste fournit le point d'incidence de l'adverbial, mais n'en est ni le foyer, ni la portée.

- (32) Die SPD will Kurs halten und einen Richtungswahlkampf führen, mit dem Thema Mindestlohn für alle, mit der Forderung nach regulierten Finanzmärkten, mit Attacken gegen angeblich kaltschnäuzige Unionspolitiker wie Wirtschaftsminister Karl-Theodor zu Guttenberg (CSU), den die SPD-Linke Andrea Nahles vor dem Parteitag als "Bundesinsolvenzminister" apostrophierte, weil der sich erlaubt hatte, bei Opel über eine Insolvenz nachzudenken.  
Hauptgegner Union

**Allerdings in einem Punkt haben die Sozialdemokraten ihre Taktik geändert** : Hauptgegner im Wahlkampf ist nicht mehr die neue Linke Lafontaines, sondern die Union. Und es war schon bemerkenswert, wie Steinmeier in seiner Berliner Rede die FDP – mit Ausnahme des eingangs zitierten Satzes – verschonte... (A09/JUN.04301 St. Galler Tagblatt, 15.06.2009)

- (33) Insgesamt neun Vorarlberger kämpfen bei den Special Olympics World Games in North Carolina vom 26. Juni bis 4. Juli um Medaillenränge. Am kommenden Donnerstag fliegt das Fußballteam des FC Möwe zusammen mit den Leichtathleten Sandra Mayer und Hans Hinterleitner Richtung Amerika. "Wir freuen uns auf die Spiele in North Carolina. Mit unserem Team, FC Möwe, konnten wir im letzten Jahr bei den internationalen Sommerspielen in Wien Rang 1 erreichen. **Allerdings bei den World Games ist das Starterfeld um einiges größer**", weiß Betreuer Wolfgang Pastor. (V99/JUN.29675 Vorarlberger Nachrichten)
- (34) Seine Brüder Christian und Florian sowie Metzgermeister Martin Hager sind weitere Unterländer Trümpfe. Aus dem Mittelländer Verband reisen die Gebrüder Thomas und Christian Elmer als berechtigte Kandidaten für ein Spitzenresultat an. Der jüngere der Gebrüder Elmer, Christian, kehrt nach einjähriger Verletzungspause (Kreuzbandriss) auf die Wettkampflplätze zurück. Franz Freuler, Markus Figi und Ruedi Luchsinger sind weitere Kranzschwinger. **Allerdings speziell Freuler ist kein Liebhaber der Hallensaison**. Seine Stärken liegen im Freien. Vor heimischem Anhang ist auch die eine oder andere Überraschungstat eines ganz jungen Glarner Schwingers möglich. Peter Horner hat dies vor zehn Tagen am Lichtmess-Schwinget in Gais mit vier gewonnenen Gängen vorgemacht. (SOZ06/FEB.03783 Die Südostschweiz, 18.02.2006)

Deux cas nous semblent un peu plus douteux (s'agit-il de topics contrastifs ou de cas de focalisation référentielle ?), mais nous les rattachons tout de même à cet ensemble, dans la mesure où il s'agit d'isoler, au sein d'un ensemble saillant en contexte, un sous-ensemble pour lequel les inférences tirées du contenu précédent ne valent pas. Outre que le mécanisme argumentatif est le même que pour les topics contrastifs précédents, Charolles (1997) et Porhiel (2004) mentionnent l'existence de cadres thématiques, dont relèverait d'ailleurs l'exemple précédent ; il nous semble donc possible de traiter ainsi les deux exemples suivants, d'autant que les énoncés en question semblent bien inaugurer une petite séquence textuelle de plusieurs énoncés.

- (35) Durch die Vorfälle in Freistadt hätten viele Patienten erstmals die Hoffnung, mit ihrer Kritik nicht "abgewimmelt" zu werden. Es werde selbstverständlich jedem dieser Vorwürfe genau nachgegangen. "Wenn wir den Namen haben, schauen wir uns die Krankengeschichte genau an. Dann reden wir mit dem Patienten und schalten, wenn nötig, die Patientenanwaltschaft ein." **Allerdings nicht jeder Vorwurf habe seine Berechtigung, nimmt die Stadträtin die Ärzte gegen Pauschalurteile in Schutz**. "Es ist eben leider nicht immer eine völlige Wiederherstellung möglich." (X99/SEP.33211 Oberösterreichische Nachrichten, 07.09.1999)
- (36) Wenn der fast 70-jährige Broistedter von einem "Schatz" redet, weiß er durchaus wovon er spricht. Als ausgebildeter Kesselschmied ist er Fachmann : "Ich hab mein ganzes Leben Dampfmaschinen und Turbinen gebaut." Noch heute ist er "fast in der ganzen Welt" unterwegs, um Dampfmaschinen zu reparieren. **Allerdings eine Einladung nach Südamerika hat er bislang ausgeschlagen** : "Ein reicher Amerikaner aus San Franzisko rief mich an. Er hatte im Urwald eine Maschine entdeckt, die für den Bau des Panamakanals benutzt worden war. Ich sollte sie wieder flott machen." Eine von vielen Geschichten, die Eschemann erzählen kann. (BRZ08/JUL.14939 Braunschweiger Zeitung, 31.07.2008)

Dans sept autres cas, *allerdings* est construit à l'initiale avec tout ou partie ou complexe verbal, comme cela était déjà parfois le cas pour les connecteurs *deshalb* et *trotzdem*. Le premier exemple semble davantage correspondre à une stratégie de répartition de l'information dans l'énoncé qu'à quoi que ce soit d'autre, le groupe infinitif en fonction sujet s'ouvrant lui-même sur une très longue complétive en *dass* qui constitue visiblement la véritable information importante aux yeux du locuteur. Dans ces conditions, il est peu étonnant de le voir recourir à la stratégie d'exfiltration en bloc du matériau restant vers le *Vorfeld*, sans que l'on doive y voir un quelconque emploi d'*allerdings* comme particule de focus.

- (37) Nicht auszuschließen ist, dass die SPD in Bayern mit einem Spitzenkandidat Clement mehr Chancen hätte als mit einem zwar aufrechten, aber glücklosen Herrn Maget – oder gar eine Renate Schmidt, welche das Kinderwahlrecht gebetsmühlenartig propagiert und damit für die Politszene, vergleichbar mit Frau Pauli, ihren Beitrag geleistet hat. **Allerdings enttäuschend war es zu erfahren, dass Herr Clement sich nun ausgerechnet der Unterstützung des Bundestagsmitglieds und Wechselabgeordneten (von den Grünen zur SPD), d. h. des Rechtsanwalts Schily versichert, welcher lt. Pressemitteilung im Interesse des Mandantenschutzes seine Nebeneinkünfte nicht oder nur in Teilen bekannt gibt.** Schade...! (NUZ08/AUG.00566 Nürnberger Zeitung, 06.08.2008)

Dans trois autres cas, le déplacement conjoint du perspectival et du complexe verbal permet de laisser en position focale la négation *nicht*. On a donc affaire à un Falsum focus, c'est-à-dire que le prédicat déplacé dans le *Vorfeld* et que l'on nie a par ailleurs le statut de préconstruit. À nouveau, l'enjeu de la divergence marquée par *allerdings* n'est pas le constituant dans le *Vorfeld* (donc la représentation du prédicat) mais celui à la fin du *Mittelfeld* (qui marque la valeur de vérité assignable à ce prédicat).

- (38) "Ich will hier meine Huskyzucht aufbauen, muss aber erst die entsprechenden Zwinger und Auslaufmöglichkeit schaffen. Daher waren die Hunde im Haus untergebracht", schilderte die Hundezüchterin der NÖN. Dass sie sich nicht um die Tiere gekümmert habe, verneint sie entschieden. Behörde und Gemeinde bemühen sich um eine Lösung des Problems. **Allerdings ganz so einfach ist das nicht**, meint St. Pöltens Tierheim-Chefin Manuela Krainz : "Es ist fraglich, ob ein Mensch alleine 28 Huskys betreuen kann. Man weiß ja, dass gerade Huskys viel Auslauf und Bewegung brauchen." (NON09/JUN.00725 Niederösterreichische Nachrichten, 01.06.2009)
- (39) Die Staatsverschuldung der USA ist hoch und wird durch die vielen Fiskalprogramme weiter steigen. Auch die expansive US-Geldpolitik könnte für den Dollar wieder Abwärtsdruck bedeuten. Genauso wie das tiefe Zinsniveau. **Allerdings ganz ohne Unterstützung ist der Dollar nicht.** Zu den unterstützenden Faktoren gehört der zeitliche Ablauf der Finanzkrise und die Position der USA im Wirtschaftszyklus. Nach wie vor erwarten Ökonomen und Anleger die ersten positiven Konjunkturimpulse aus den USA, genauso wie die ersten Zinserhöhungen. Diese Erwartung beschränkt das Abwärtspotenzial des Dollars. (A08/DEZ.04598 St. Galler Tagblatt, 15.12.2008)
- (40) Als Pit Pokus ist Gerhard Niehuis dabei Erzähler, Regisseur und Requisite in einer Person. Die Lieder, die Niehuis mit der Gitarre begleitet, hat er selbst komponiert. "Es sind einfache, eingängige Texte, die die Kinder gut mitsingen können", sagt Niehuis. **Allerdings ganz allein ist Niehuis nicht.** Sein Musikerkollege Andrew Leisemann unterstützt ihn aus dem Hintergrund, hält ihm im wahrsten Sinne des Wortes "den Rücken frei". (BRZ08/APR.16008 Braunschweiger Zeitung, 30.04.2008)

Dans trois autres cas, l'exfiltration de la plus grande quantité possible de matériau vers le *Vorfeld* répond à la stratégie "présentative" déjà relevée pour les emplois analogues connecteurs : l'énonciation est articulée autour de la construction d'un référent bien précis, sur lequel tombe le focus de l'information ; là encore, c'est le constituant en position finale qui fait toute la spécificité de l'énoncé, cette spécificité dont *allerdings* est le marqueur.

- (41) Wem das an Tiefsinn genügt, der wird von dem Buch begeistert sein und sich nicht daran stören, dass Wood auch mit wenig originellen Redewendungen um sich wirft. **Allerdings begeisternd ist die Akribie, mit der Wood recherchiert und beschreibt.** Die Schauplätze, überwiegend im heutigen Mexiko befindlich, und die Mythologie und Fortschrittlichkeit des Mayavolkes sind realistisch eingearbeitet. Die Mayas als Anker für die zugegebenermaßen schön geschriebene Geschichte einer emanzipierten Frau sind das Hauptproblem des Buches. (RHZ09/MAI.04061 Rhein-Zeitung, 06.05.2009)
- (42) Ein letzter Höhepunkt in diesem erfolgreichen Jahr steht aber noch bevor : die Cross-Europameisterschaften in Thun vom 9. Dezember. Die Vorbereitungen sind zielgerecht fortgeschritten. **Allerdings unerfreulich sind die Vorgaben.** Sabine Fischer, die Finalistin an den Olympischen Spielen von Sydney und WM-Halbfinalistin von Edmonton, laboriert erneut an einem Ermüdungsbruch. Ob und wie sie zur Verfügung stehen wird, entscheidet sich nächste Woche. Definitiv nicht an den Start gehen wird Marie-Luce Romanens. Die OL-Weltmeisterin von 1995 beklagt Sehnenprobleme. (A01/NOV.43342 St. Galler Tagblatt, 15.11.2001)
- (43) Zuerst war es das Hochwasser, dann der frühe Wintereinbruch und jetzt das feuchte Wetter der letzten Tage. Die Messe-Baustelle (neue Wieselburg-Halle, zwei neue Brücken und Hochwasserschutzmaßnahmen) ist seit Beginn an nicht vom Wetterglück begünstigt. "Dennoch haben die Arbeiter Unglaubliches geleistet. Sie standen bei jeder Witterung auf der Baustelle", ist Messe-Präsident Bernhard Lechner zufrieden. **Allerdings wirklich entscheidend sind die nächsten 14 Tage.** Denn bis Weihnachten soll der Boden in der neuen Wieselburghalle betoniert sein. "Ansonsten kommen wir in Terminprobleme, da der Boden eine gewisse Zeit zum Austrocknen braucht. Dazu wären die Weihnachtsfeiertage ideal", weiß Lechner. (NON07/DEZ.05825 Niederösterreichische Nachrichten, 11.12.2007)

Restent cinq exemples plus complexes.

- (44) Alljährlich Anfang Juli ist der Kreis Peine geteiltes Land. Während gestern Vormittag die Menschen in Lengede ihren alltäglichen Geschäften nachgingen, herrschte in Peine Ausnahmezustand. Kollektiv wird die fünfte Jahreszeit gefeiert. Dagegen lässt Freischießen in Peine die meisten Lengeder eher kalt. Auf dem Programm der Südkreisläufer steht vielleicht noch ein Ausflug auf den Schützenplatz in der Kreisstadt, um die Rummelatmosphäre an diesen traumhaften Sommerabenden zu genießen. **Allerdings heute Abend werden die Peiner hoffentlich wieder kreisweit verbunden sein im Jubel um den Einzug der Nationalmannschaft ins WM-Finale.** Und sollte es nicht reichen : geteiltes Leid ist halbes Leid. (BRZ06/JUL.01806 Braunschweiger Zeitung, 04.07.2006)

Ici, trois lectures nous semblent possibles, dont l'une où *allerdings* pourrait être traité comme un adverbial paradigmatissant au sens voisin de celui de *zumindest* : "Quoi qu'il en soit des autres moments, ce soir-là au moins, il en ira ainsi". Reste qu'au vu de la présence de *hoffentlich* (et de ce que l'on sait de l'unanimité de bon aloi de la presse de tous les pays lorsque l'équipe nationale atteint la finale de la coupe du monde dans un sport assidûment pratiqué dans le périmètre de diffusion du journal en question), il ne fait guère de doute que le prédicat

dans le *Mittelfeld* est la véritable information saillante de l'énoncé, ce qui rend sans doute le rapprochement avec les cas de topics contrastifs mentionnés plus haut davantage convaincant que l'hypothèse de la coordination ou celle de l'adverbial paradigmatisant<sup>8</sup>.

- (45) Glücklicherweise müssen wir uns momentan nicht damit befassen, weil wir dabei sind, einen Teilplan auszuweisen." Selbst die Puderbacher CDU, die einen Teilplan vor Kurzem noch nicht für notwendig hielt, kann sich jetzt unter bestimmten Vorgaben mit der Ausweisung der Flächen anfreunden. Das erklärte Manfred Pees, Fraktionssprecher der CDU im Puderbacher Verbandsgemeinderat, auf RZ-Anfrage : "**Allerdings nur unter bestimmten Bedingungen** sind wir damit einverstanden. Bestimmte Höhen dürfen zum Beispiel nicht überschritten, bestimmte Abstände nicht unterschritten werden. Der Vogelschutz muss gewahrt bleiben." (RHZ07/AUG.23940 Rhein-Zeitung 25.08.2007).

Ici aussi, l'interprétation comme adverbial paradigmatisant est possible sur le papier ; il n'y a en outre aucune apparence de topic contrastif dans cet énoncé. Mais la présence d'un adverbial paradigmatisant indubitable, *nur*, rend également possible l'analyse comme coordonnant, auquel cas c'est la structure informationnelle de l'énoncé, et notamment la présence de *nur*, qui fait du constituant dans le *Vorfeld* le point de divergence entre perspectives sur lequel se concentrera l'interprétation d'*allerdings* quel que soit son statut syntaxique ou fonctionnel. Cette hésitation entre deux interprétations se retrouve également dans les deux exemples suivants, qui mettent aussi en jeu un adverbial paradigmatisant incontestable, *erst* :

- (46) Im Frühjahr 1945 wurde das Anwesen zunächst von amerikanischen Truppen, später von freigelassenen russischen Kriegsgefangenen beschlagnahmt. "Was nicht verbrannte, haben sie kaputt geschlagen", schildert die 66-Jährige das Vorgehen der wohl unangenehmsten "Gäste" in der Geschichte des Hofes. Unter der Regie von Hans Edinger begann die Rekonstruktion der verwüsteten Gebäude. **Allerdings erst 1948 war die Mühle wieder in der Hand der Edingers**. Zwischenzeitlich hatten sich französische Soldaten, die auf dem Truppenübungsplatz stationiert waren, in der Guthausmühle eingemietet. (RHZ06/MAI.13067 Rhein-Zeitung, 13.05.2006)
- (47) Die einzig notwendige Konsequenz sei gewesen, mit Beginn dieses Schuljahres keine Oberstufenschüler mehr aufzunehmen. Von heftigen Protesten und Appellen wurde diese Entscheidung begleitet. Doch es hatte nichts genutzt : Die WLS wird auf eine Integrierte Gesamtschule mit den Klassenstufen 5 bis 10 gestutzt. Veränderungen gibt es auch an der Kasteler Gustav-Stresemann-Schule. **Allerdings erst im nächsten Jahr wird zum 1. August die Förderstufe abgeschafft**. "Das Gesetz sieht vor, dass für eine Förderstufe mindestens eine Zweizügigkeit gegeben sein muss", erläuterte von Scheidt. Doch es sei auf absehbare Zeit nicht zu erwarten, dass die dafür notwendigen 46 Kinder angemeldet werden. (RHZ06/SEP.05801 Rhein-Zeitung, 06.09.2006)

### 10.2.2.2 Interprétation

Quel bilan pouvons-nous tirer de cette nouvelle exploration du cas *allerdings* ? Tout d'abord, l'absence d'emploi relevant indiscutablement de la fonction d'adverbial paradigmatisant, puisqu'une telle interprétation est tout au plus envisageable, toujours au côté d'autres analyses, pour une petite poignée d'exemples seulement. Reste que le comportement d'*allerdings* n'est pas non plus exactement celui de *trotzdem* ou *deshalb*. Un premier point relève sans doute de l'anecdotique en ce sens qu'il concerne visiblement *allerdings* mais pas forcément tous les autres disjoncteurs : il s'agit du début de réanalyse en coordonnant, que nous avons relié à un emploi

8. Les trois cas problématiques restants sont tirés du même journal, le *Rhein-Zeitung*. Peut-être un phénomène de micro-variation joue-t-il un rôle ici ?

massif en position détachée. Pour ce qui est des positions initiales d'*allerdings* dans un *Vorfeld* complexe comprenant un topic contrastif avec une fonction cadrative claire, nous y voyons une variante de la structure analysée dans la partie 2 où l'adverbial est en après-première place ; l'ordre *topic* - *adverbial* est clairement préféré, mais il semblerait que l'ordre *adverbial* - *topic* soit lui aussi grammatical.<sup>9</sup> La co-construction avec le complexe verbal et les quelques occurrences où le *Vorfeld* présente un foyer marqué par un adverbial paradigmatissant "canonique" en sus du perspectival nous semblent plus intéressantes, car elles nous permettent d'explicitier la ligne de démarcation entre adverbial sensible à la focalisation et adverbial paradigmatissant.

Suivant en cela Nølke, nous avons écarté le focus de l'information à opposition privative ("focalisation neutre") des types de foci susceptibles d'être "liés" par un adverbial paradigmatissant. Que la position et la portée d'un adverbial soient sensibles à l'agencement des foci dans un énoncé ne suffit donc pas à en faire un adverbial paradigmatissant. L'adverbial paradigmatissant participe de la construction du paradigme et de l'identification du critère de sélection de la solution retenue par opposition à ses concurrentes. *Allerdings*, en tant que perspectival, signale que le prédicat autour duquel est construit l'énoncé est représentatif d'une certaine perspective et que d'autres perspectives seraient également recevables sur le même objet. En l'occurrence, la perspective est présentée comme globalisante ou générique par opposition à des perspectives trop anecdotiques ou pointillistes. Mais comme le rappelle l'emploi du mot-réponse *allerdings*, cette opposition n'est dessinée qu'en creux. Il n'y a donc **pas** constitution d'un paradigme, quand bien même il y a reconnaissance d'une pluralité de perspectives possibles dont la solution retenue n'est qu'un avatar parmi d'autre. On voit ici se dessiner à la fois une certaine proximité du perspectival avec la mise en paradigme et les adverbiaux paradigmatissants. Cette proximité explique la forte sensibilité au focus et en particulier les possibilités d'emploi en co-construction avec *nur* ou *erst*. Mais on observe également une différence irréductible qui empêche les perspectivaux de fonctionner comme des adverbiaux paradigmatissants "canoniques". Cette différence irréductible nous semble tenir au fait que les perspectivaux ne sont pas forcément paradigmatissants au sens que laisse entendre le recours à une forme de participe présent ("adverbial paradigmatissant" plutôt qu'"adverbial paradigmatique") : le recours à *allerdings* n'implique pas l'existence d'un paradigme bien défini de solutions concurrentes, et ne permet pas non plus de construire un tel paradigme s'il n'est pas préalablement donné en contexte - or nous verrons que les adverbiaux paradigmatissants peuvent être distingués selon ces deux types de "paradigmatisation" (en première approximation : préconstruite ou construite). Il peut s'agir d'un premier facteur expliquant pourquoi le focus que Nølke appelle *spécifique*, qui implique forcément construction d'un paradigme identifiable (c'est "l'identification forte" ; mais comme nous le verrons plus loin il n'y a pas nécessairement besoin d'une opposition équipollente) et que les adverbiaux paradigmatissants sont les seuls à pouvoir "lier" (selon sa terminologie) n'est accessible à *allerdings* que si ce focus est déjà marqué par un adverbial paradigmatissant. Mais de fait, si cette condition est remplie, la co-construction devient possible et l'interprétation d'*allerdings* se fait comme si la portée du perspectival était rabattue sur le foyer de l'adverbial paradigmatissant.

### 10.2.2.3 L'énoncé et l'énonciation ; cas des adverbiaux métalinguistiques

Le point crucial, toutefois, est vraisemblablement une affaire de distinction entre niveaux opératoires, et plus précisément entre énonciation et énoncé. *Allerdings* opère au niveau de l'énonciation et pas de l'énoncé : la perspective dont on pointe la "partialité" est ce qui préside à l'énonciation ; ce n'est **jamais** un contenu descriptif, comme c'est le plus souvent le cas pour les adverbiaux paradigmatissants, c'est ce qui préside à l'élaboration de ce contenu. Pour

9. Par assimilation avec le coordonnant ?

cette raison, le perspectival d'énonciation ne peut pas développer de foyer se réduisant à un constituant : puisqu'il opère sur l'énonciation, sa portée, au niveau de la chaîne parlée, inclut au moins l'ensemble de la dernière prédication, par laquelle sont finalement nommées la portion de monde ou la représentation visées par cette énonciation. D'où la sensibilité au focus de l'information mais pas au focus spécifique lorsque ceux-ci ne sont pas liés. Par contre, si le focus spécifique est lié par un adverbial paradigmatissant, dans la mesure où celui-ci nous renseigne sur un choix référentiel au moment de l'élaboration de l'énoncé, il participe lui-même du marquage de l'énonciation ; dès lors, il offre une prise au méta-repérage dont *allerdings* est la trace. En d'autres termes : *allerdings*, lorsqu'il est co-construit avec un adverbial paradigmatissant, porte sur l'opération dont le paradigmatissant est la trace, et pas sur le paradigme de solutions lui-même.

Cette hypothèse est partiellement corroborée par le cas des "mots du dire", dont beaucoup présentent une composante expressément relationnelle ou contrastive (cf. *anders gesagt* ou les nombreux items de forme *adj au comparatif + gesagt*), mais qui portent sur l'énonciation (et plus exactement, au sein de l'énonciation, sur l'illocution). Il y a donc ici une tension entre un paramètre qui pourrait favoriser l'accès à une fonction paradigmatissante et un autre qui devrait l'inhiber. En tout cas sur la base du DeReKo et même après élargissement à tous les types de formes verbales conjuguées en position V2, force est de constater que l'on ne trouve aucune attestation de mot du dire assimilable même de loin à un cas de focalisation, puisque tous les résultats de la requête sont en fait des constructions avec détachement du mot du dire à gauche. Pour ce qui est des autres marqueurs de reprise, le seul candidat possible serait *also*, mais les résultats ne sont que très difficilement interprétables dans la mesure où s'agit aussi d'un coordonnant : *also + X + V2* est sa construction la plus fréquente, et même si le constituant dans le *Vorfeld* est focalisé, il est difficile de déterminer si cette focalisation est bien le fait d'*also* ou de la prosodie, l'interprétation d'ensemble de l'énoncé étant la même dans les deux cas. Ces résultats ne sont donc absolument pas décisifs, puisque dans le cas d'*also* ils sont liés à des difficultés d'interprétation, tandis que dans celui des mots du dire, il est sans doute possible d'invoquer un degré insuffisant de figement pour justifier de ces restrictions d'emploi. Si nous voulons étayer l'hypothèse d'un rapport entre le niveau d'opération et la capacité à développer un foyer, nous devons donc plutôt nous tourner vers les perspectivaux d'énoncé.

### 10.2.3 *Jedenfalls et Allenfalls*

#### 10.2.3.1 *Jedenfalls*

Conformément à ce que l'on pouvait déjà lire dans les *Invariables Difficiles* (Métrich et al. 2002), il en va tout autrement de *jedenfalls* ou *allenfalls* que pour *allerdings*. La même requête que précédemment (*[adverbial concerné] /+w2 :5 (MORPH fin a)*) ne donne que 220 résultats pour *jedenfalls*, dont 29 subsistent après un premier tri. Tous ne résistent pas à l'analyse si l'on applique les mêmes critères que précédemment, loin de là. Ainsi, le premier exemple reproduit ci-dessous correspond vraisemblablement à un cas de regroupement de matériau "rhématique" dans le *Vorfeld* de façon à laisser seul dans le *Mittelfeld* un sujet constituant l'information nouvelle de l'énoncé.

- (48) Als jedoch auch die Feuerwehr mit Michael Weber und Hannes Bednar und dann auch noch die Feuerwehrfrauen Franziska Batek und Michaela Stollhof wieder etwas für die Infrarotkabine und ein weiteres Modell brachten, frohlockte der Jubilar : "Ich glaube, ich will jetzt gar keine Infrarotkabine mehr, sondern ein Hallenbad mit Sauna." **Jedenfalls für alle eine Überraschung war das Präsent des Lehrpersonalvertreter Max Meier** : ein großes Plakat des idealen Gemeinderates. Darauf der durch-



trainierte und muskelbepackte Bürgermeister Josef Spiegl inmitten leicht geschürzter Mandatarinnen. Stadtpfarrer Berthold Stadler äußerte sich dazu nicht, Diakon Hubert Schinner tat es seinem Chef gleich...

(NON09/NOV.03045 Niederösterreichische Nachrichten, 04.11.2009)

Dans le même état d'esprit, l'exemple suivant présente un cas de répartition du poids informationnel organisée de façon à laisser une complétive contenant l'information essentielle de l'énoncé seule dans le *Mittelfeld*.

- (49) Mit Blumen, die sie zu einem Strauss zusammensteckten, nahmen die Lehrerinnen und Lehrer dann zu den einzelnen Bereichen der "Integrativen Schulform" Stellung. So zum Kindergarten, der auf die Schule vorbereite oder zum Sozialverhalten, das einen immer grösseren Stellenwert bekomme. **Jedenfalls zu erfahren war, dass "integrativ" die individuelle Förderung der einzelnen Kinder bedeute**, das heisst, selbst schwächere Kinder können weiterhin die normale Klasse besuchen. (A99/MAR.19534 St. Galler Tagblatt, 19.03.1999)

La séquence suivante nous semble pouvoir à la rigueur être interprétée comme mettant en jeu un *jedenfalls* paradigmatissant, mais il est au moins aussi plausible d'y voir un cas particulier de Falsum focus portant non pas sur la réalité d'un état de fait, mais sur l'existence d'un objet quantifiable. Il s'agit alors à nouveau d'un transfert de l'essentiel du matériau rhématique dans le *Vorfeld* pour concentrer le focus sur un seul élément (en l'occurrence : le quantificateur nul).

- (50) Nicht im Telefonbuch zu stehen, sehr geehrte Frau Marxgut, läßt keinen Rückschluß auf Ihr Alter zu. **Jedenfalls Lebenserfahrung haben Sie keine**, denn nicht einmal das jüngste Kind würde so dümmliche Argumente gegen die Bürgermeisterkandidatur eines erfahrenen und in den besten Jahren stehenden Dornbirner Bürgers in einer Zeitung veröffentlichen lassen. Wissen Sie nicht, daß es in Österreich bereits knapp 40 Prozent über 50jährige gibt ? (V99/APR.20236 Vorarlberger Nachrichten, 26.04.1999)

Au moins un énoncé nous semble relever d'une construction où *jedenfalls* est employé comme coordonnant, et où l'on aurait sans doute attendu deux points entre l'adverbial et le constituant initial.

- (51) Dem Kunstfotograf ist kein Auftrag zu schwierig. Kunstwerke auf Bilder bannen Ali Mayer, genauer Albrecht Mayer, "aber alle reden mich nur mit Ali an", erklärt Albrecht, Entschuldigung, Ali Mayer lächelnd. **Jedenfalls Herr Mayer ist Kunst-Fotograf.** "Und das schon in der fünften Generation", erklärt Mayer stolz. (NON08/JAN.03997 Niederösterreichische Nachrichten, 07.01.2008)

Mais contrairement à ce que nous avons observé jusqu'à présent, d'autres sont naturellement analysables comme des adverbiaux dont le foyer se réduit au constituant initial. Dans au moins 9 cas, le statut d'adverbial paradigmatissant ne nous semble pas faire de doute. Ainsi, dans l'extrait suivant, *jedenfalls* semble globalement synonyme de *zumindest*. La solution retenue est vraie, mais elle est présentée comme située en bas d'une échelle argumentative dont aucune solution supérieure n'est garantie ; la différence avec *nur* est que ce dernier adverbial aurait caractérisé lesdites solutions supérieures comme fausses ; avec *jedenfalls*, elles ne sont qu'incertaines.

- (52) Trotzdem bat Andrea M. damals noch um Bedenkzeit, weil es "atmosphärische Störungen" mit dem direkten Vorgesetzten gegeben hatte : "Er hat mich immer wieder auf sehr persönlicher Ebene angegriffen, er verwendete sogar Ausdrücke wie ‚Zicke‘ oder ‚hysterisch‘." Schließlich schickte sie eine E-Mail, um mitzuteilen, dass sie gerne weiter bei der Firma arbeiten wolle. **Jedenfalls für Andrea M. war die Sache damit**

"in trockenen Tüchern". Doch die Firmenleitung will von einem Vertragsabschluss nichts wissen. „Ich habe mit ihr nie einen mündlichen Vertrag ausgehandelt“, wiederholt Firmenchef Wolfram B. hartnäckig. Außerdem sei die E-Mail keine vorbehaltlose Annahme des Vertrags gewesen und deshalb für die Firma auch nicht (NUN09/JAN.00576 Nürnberger Nachrichten, 08.01.2009)

Qu'est-ce qu'une solution basse sur une échelle argumentative ? C'est par exemple une solution minimalement discriminante : ici, dans la mesure où ce que l'on est susceptible de rechercher dans un contexte de conflit au travail comme celui décrit est un compromis acceptable pour les deux parties, et en particulier, la perspective étant celle d'Andrea M., un *modus vivendi* qui, en plus d'être supportable pour elle, soit pérenne et donc reconnu par le supérieur en question, *für Andrea M.* est plus faible que *für beide*. Tous les "cas" où le chef et elle seront d'accord avec le compromis seront aussi des cas où elle sera d'accord, mais l'inverse n'est pas vrai. *Jedenfalls* acte donc que la solution est valide dans tout un ensemble de cas possibles, et le caractère distributif de *jed-* (par opposition au caractère collectif de *all-*) est l'indice que ces "cas" ont vocation à être disjoints : c'est sur la divergence entre ces cas possibles que l'on met l'accent, et donc sur la position basse dans l'échelle et la possibilité qu'au moins une des solutions supérieures ne vérifie pas le prédicat. Le reste est lié aux inférences contextuelles : il n'y a guère qu'une autre personne dont l'accord importe, et le fait de se situer expressément en-deçà de ce niveau visé est de nature à générer une attente<sup>10</sup> concernant la non-validité de cette solution : le chef dira non.

Les autres exemples fonctionnent exactement de la même manière. Ainsi, dans le prochain, *bis jetzt* construit un axe temporel qui a bien sûr vocation à se prolonger au-delà de ce "maintenant" ; il importe de voir que maintenant peut se situer à n'importe quel point de l'échelle selon le contexte. Mais en l'occurrence, à partir de *wär das 'ne tolle Sache*, les énoncés précédents adoptaient une orientation prospective ; *bis jetzt* inclut donc le passé et le présent dans un intervalle, mais l'enjeu est de savoir comment les choses vont continuer ; *bis jetzt* est donc plutôt en bas de l'échelle, et *jedenfalls* achève de l'y situer en faisant le *bis jetzt*, pour le dire familièrement, l'os en-deçà duquel on ne peut pas rogner, puisqu'il est valable "dans tous les cas", tout en ouvrant la possibilité d'une divergence entre ces "cas" pour ce qui est de la suite.

- (53) Bisweilen brillierten sie auch. Vor allem Horst Eckel fiel uns in dieser Hinsicht auf. Aber zu einem Torerfolg kamen sie nicht. Mit 1 :0 ging es in die Pause. Wär' das 'ne tolle Sache, wenn wir das Ergebnis halten könnten. Aber nein, das war ja wohl nicht zu schaffen. Oder vielleicht doch ? Na, wir werden sehen. **Jedenfalls bis jetzt hat sich unsere Mannschaft prima geschlagen.** Wenn wir nicht allzu hoch verlieren, dann können wir uns nach dieser bravourösen ersten Halbzeit im Kreis Birkenfeld und darüber hinaus sehen lassen. Da ging es auch schon weiter. Die Lauterer drängten auf den Ausgleich. Aber Hermann Flohr und seine Vorderleute Gerhard (RHZ09/FEB.06205 Rhein-Zeitung, 07.02.2009)

Dans l'exemple suivant, la solution visée englobe Uhl et Lenz ; la solution retenue n'englobe Uhl et laisse donc (peu élégamment) la porte ouverte pour ce qui est des accusations contre Lenz<sup>11</sup>.

- (54) Wolfgang Kubicki, Rechtsanwalt des von VW entlassenen Personalmitarbeiters Klaus-

10. En pragmatique gricéenne, on parlerait d'implicature scalaire.

11. Précisons à toutes fins utiles quelle fut l'issue judiciaire de l'affaire : Kl.-J. Gebauer et H.-J. Uhl ont tous les deux été condamnés pour les faits qui leur étaient reprochés. G. Lenz, qui était poursuivi séparément de H.-J. Uhl, a reconnu ultérieurement les faits et obtenu un abandon des poursuites contre lui après un arrangement financier.

Joachim Gebauer : "Herr Gebauer hat in seiner Vernehmung vor der Staatsanwaltschaft erklärt, dass der Bundestagsabgeordnete Hans-Jürgen Uhl und der Landtagsabgeordnete Günter Lenz mehrfach an Reisen teilgenommen haben." Uhl im STERN durch seinen Anwalt : "**Jedenfalls für unseren Mandanten hat Klaus-Joachim Gebauer nie Prostituierte organisiert.**"

(BRZ05/OKT.00470 Braunschweiger Zeitung, 08.10.2005 ;)

- (55) Es ist erstaunlich, welch vorausschauender Mensch Günther Klein ist. Bei der Kommunalwahl 2009 will er nur noch mit einer Liste antreten. Dabei vergisst er einige Dinge :
1. Der Wähler hat heute schon die Möglichkeit, einzelne Personen auszuwählen. In Scheuerfeld aus drei Listen, also aus 48 Bewerbern ;
  2. **Jedenfalls bei der SPD ist die Liste für jedermann offen, nicht nur für Parteimitglieder ;**
  3. Die FWG-Liste bestand bis zu ihrer Totalverweigerung nur aus FWG-Mitgliedern. Zeitweise wurden Klimmzüge veranstaltet, um den Vorsitzenden der FWG im Rat oder als Beigeordneten zu installieren. Natürlich mit Mehrkosten für die Gemeinde. (RHZ08/FEB.25028 Rhein-Zeitung, 27.02.2008)

L'exemple précédent est intéressant en ce qu'il montre que la composition du paradigme se prête à des jeux argumentatifs parfois subtils : à l'énoncé du point 2, *jedenfalls* situe *bei der SPD* en bas du paradigme. Notons que rien d'autre dans cet énoncé n'est de nature à provoquer un effet paradigmatissant. Celui-ci est donc bel et bien le fait de *jedenfalls* seul. Mais faute d'indications supplémentaires, le paradigme construit est celui des partis politiques en général. C'est seulement le point 3 qui vient montrer qu'il n'était pas question d'ignorance de la situation dans les autres partis, mais que l'énoncé contenait un sous-entendu visant spécifiquement un regroupement politique local (dont, on l'aura deviné, la personne interpellée est un des leaders). Mais dans l'ensemble, le mécanisme se reproduit à l'identique dans tous les exemples restants.

- (56) In einem Vertrag mit tibetischen Würdenträgern öffnete er Tibet für den britischen Handel, bekräftigte darin aber auch die zumindest nominelle Oberhoheit der chinesischen Kaiser über das Land. Als der österreichische Extrembergsteiger Heinrich Harrer im Zweiten Weltkrieg als Flüchtiger aus einem britischen Kriegsgefangenenlager in Nord-Indien politisches Asyl in Tibet suchte, war China seit Jahren zu sehr mit Bürgerkrieg und japanischer Besatzung beschäftigt, um sich um Tibet kümmern zu können. **Jedenfalls in dieser Zeit war Tibet de facto so etwas wie ein unabhängiger Staat.**

RELIGIÖSER EINFLUSS

Aber es gab auch fast immer einen tibetischen Einfluss - vor allem religiöser Art - auf China. (RHZ08/MAR.25260 Rhein-Zeitung, 31.03.2008)

- (57) Die SG empfängt im Kampf um einen Europacup-Platz den direkten Konkurrenten Nordhorn. Der Sieg in Pfullingen war kein Selbstläufer, denn die abstiegsbedrohten VfLer wehrten sich innerhalb ihrer Möglichkeiten aufopferungsvoll. "Wir waren jedoch individuell betrachtet im Rückraum deutlich schwächer als Kronau/Östringen", erkannte VfL-Trainer Eckard Nothdurft, der mit seinem Team vor Wochenfrist noch eine äußerst knappe Niederlage in Lemgo einstecken musste und in der engen Kurt-App-Sporthalle mit einem Heimsieg antworten wollte. **Jedenfalls äußerlich waren die Voraussetzungen dafür geschaffen, denn die 1200 Zuschauer sorgten wieder einmal für Hexenkessel-Atmosphäre.** (M06/FEB.15015 Mannheimer Morgen, 22.02.2006)
- (58) Der Atomausstiegskonsens sei ein Fehler gewesen, sagte er. Die Bundesregierung müsse den RWE-Antrag ideologiefrei prüfen. "Mehr Laufzeit heißt aber auch weitere Nachrü-

tung für mehr Sicherheit", so Dietzel. Der RWE-Antrag sieht entweder eine Übertragung von Strommengen aus dem stillgelegten Atomkraftwerk Mülheim-Kärlich oder dem Kraftwerk Emsland vor. Ob die Übertragung von Mülheim-Kärlich rechtlich möglich ist, sei schwierig zu beurteilen. **Jedenfalls beim Kraftwerk Emsland sei der Fall aber unproblematisch, sagte Dietzel.** Der Grünen-Fraktionsvorsitzende Tarek Al-Wazir warf dem Minister vor, sich zum Büttel des Energiekonzerns zu machen. RWE verdiene mit der längeren Laufzeit 1,2 Milliarden Euro. (M06/OKT.77969 Mannheimer Morgen, 06.10.2006 ; Biblis : Dietzel stützt RWE)

- (59) Nun versuchen die Sportfreunde zur Tagesordnung überzugehen und die heißt Kellerduell gegen Schlusslicht LR Ahlen. Ob dieses womöglich wichtigste Spiel der Saison überhaupt am Sonntag (15 Uhr) im Leimbachstadion angepfiffen werden kann, steht derzeit in den Sternen. **Jedenfalls gestern Mittag war der Rasen unbespielbar.** So wick der Sportfreundetross zum Training auf den Kunstrasen im 70 Kilometer entfernten Waldgirmes (Hessen) aus. (RHZ06/FEB.16392 Rhein-Zeitung, 17.02.2006)

Un dernier exemple nous semble digne d'un intérêt particulier car il nous incite à nuancer notre propos sur les échelles argumentatives. Cette notion peut en effet être associée à différentes définitions de la scalarité reposant sur différents critères. Dans le cas présent, nous avons opté pour une définition centrée sur le caractère plus ou moins discriminant de la solution retenue. En ce sens, la scalarité ainsi définie est au moins autant informationnelle qu'argumentative. La raison pour laquelle nous employons le terme d'argumentation, outre la réminiscence des *Échelles argumentatives* qui ont marqué un tournant dans l'analyse de ces phénomènes en français, est que l'informativité n'est pas, ou pas forcément, une qualité intrinsèque d'une solution mais qu'elle s'évalue (aussi) en fonction de sa contribution à l'enchaînement des énoncés menant à l'élaboration progressive d'une conclusion, ce qui est la définition de l'argumentation "dans la langue" chez Ducrot (1980a, 11-12). L'exemple suivant montre bien que cette position basse marquée par *jedenfalls* est bien une question de sélectivité plus ou moins grande de la solution, mais aussi que les solutions supérieures ne sont nullement exclues *a priori* ; ici, en effet, la solution faiblement discriminante, le facteur commun à "tous les cas" n'est pas un sous-ensemble inclus dans tous les ensembles supérieurs, c'est le surensemble qui les inclut tous. Informationnellement, les deux cas de figure sont également faibles, puisqu'à chaque fois on ne nomme qu'un trait partagé par plusieurs solutions envisageables en contexte et qui sont amenées à être distinguées.

- (60) Etwa 30 Frauen der Pfarrgemeinde um Anneliese Senske (4. von rechts) haben wieder einen Basar für eine gute Sache auf die Beine gestellt. Bei den 20 vorangegangenen Basaren haben die Frauen die Erlöse beispielsweise der Reling, dem Frauenhaus, der Inneren Mission oder Patenkindern in Ghana zur Verfügung gestellt. Wer diesmal die Einnahmen erhalten soll, wissen die Frauen noch nicht. *Jedenfalls für einen sozialen Zweck haben die Frauen das ganze Jahr über gestrickt, gebastelt, gewerkt, gebacken, gehäkelt und genäht.* Zaubermagische Zierdeckchen, Strümpfe, Vogelhäuschen, Weihnachtsgrußkarten, Adventsgestecke und leckere Plätzchen sind das Ergebnis. (RHZ06/NOV.26684 Rhein-Zeitung, 27.11.2006)

### 10.2.3.2 *Allenfalls*

Notons pour commencer que Métrich classait encore *jedenfalls* comme "adverbe connecteur" (et bien sûr comme "particule de mise en relief"), mais parle d'*allenfalls* comme d'un "adverbe modal" et d'une "particule de mise en relief". Qu'en est-il au niveau du corpus ? En utilisant toujours la même requête, le résultat pour *allenfalls* est de 170 énoncés, dont 133 résistent à un premier tri. Ce fort taux de résistance s'explique par la quasi-absence d'emploi détachés en

tête. Là encore, une définition très stricte de la fonction d'adverbial paradigmatissant pourrait conduire à écarter certains exemples comme au douteux ; mais sur les vingt premières occurrences, seules deux sont susceptibles selon nous d'une interprétation où *allenfalls* ne serait pas un adverbial paradigmatissant prenant le constituant du *Vorfeld* comme foyer, et dans les deux cas, une telle lecture paradigmatissante reste à tout le moins possible :

- (61) Die Formulierungen zeigen, wie tief der angerichtete Schaden ist. Trotzdem heißt die offizielle Devise : Schwamm drüber, es geht ums gemeinsame Ganze. Die Chancen müssen endlich genutzt werden, bevor sie endgültig vertan sind. Mit Wochen der Harmonie sollte trotzdem niemand rechnen. Es beginnt ein Wettstreit um Macht, Positionen und Einfluss. Die Schlachtrösser sind aufgezümt. **Allenfalls Porsche-Chef Wiedeking hat verloren**, bevor der Aufgalopp begonnen hat, denn im klaren Vorteil sind diesmal alle anderen. Vielleicht muss Wiedeking deshalb sogar Mitleid ertragen. (BRZ09/MAI.03147 Braunschweiger Zeitung, 08.05.2009)

Ici, *allenfalls* semble glosable par *höchstens* ou même *nur*. Mais au moins sur le papier, il semble possible d'envisager une construction atypique comme coordonnant prenant simplement l'énoncé en bloc dans sa portée. À vrai dire, cette lecture nous semble excessivement peu plausible, dans la mesure où contrairement à *allerdings* ou même *jedenfalls*, *allenfalls* n'est quasiment jamais employé détaché en tête.

- (62) Mindestens der September wird also ins Land gehen, bevor ein Entscheid fällt. Walter Züger, Departementssekretär beim Departement Volkswirtschaft und Inneres, pocht auf das Amtsgeheimnis, das Verfahren laufe noch. Auf einen möglichen Baustopp angesprochen, sagt Züger nur so viel : Es sei eine rechtskräftige Baubewilligung vorhanden, und der Beschwerdeführer mache nicht geltend, dass gegen diese verstossen worden wäre. **Allenfalls zuständig sei für einen Baustopp entweder das Departement Bau und Umwelt oder der Gemeinderat**. Jener spielt den Ball zurück. Gemeindepräsident Walter Elmer hält fest : "Hinweise in diese Richtung haben wir nicht bekommen. Wir müssen den Regierungsratsentscheid abwarten." (SOZ09/SEP.00703 Die Südostschweiz, 04.09.2009)

Ici, l'interprétation comme adverbial paradigmatissant semble effectivement beaucoup plus discutable, dans la mesure où la solution mise en paradigme ne semble guère pouvoir être que *entweder das Departement Bau und Umwelt oder der Gemeinderat*, c'est-à-dire le constituant situé à la fin du *Mittelfeld*, ce qui correspond aux cas déjà observés où une grande quantité de matériau formant un complexe est accumulée dans le *Vorfeld* pour garantir la position à droite du syntagme nominal dénotant le référent que l'on souhaite "mettre en relief".

Les autres exemples nous semblent eux totalement univoques. Nous n'en présenterons que quelques-uns, à des fins d'illustration. Les propriétés d'*allenfalls* paradigmatissant semblent extrêmement proches de celles de *nur* : la solution retenue est validée à l'exclusion des solutions concurrentes. Nous serions tenté de faire jouer l'opposition entre *jed-* et *all-* pour expliquer cette divergence avec *jedenfalls* : alors que *jed-* est distributif, c'est-à-dire qu'il procède à un parcours sur une classe en distinguant chaque solution du paradigme des autres, ou en les construisant comme distinctes les unes des autres, *all-* est collectif : il traite les différents "cas" en bloc, comme un tout insécable déjà constitué. Si *jedenfalls* pointe vers le substrat commun à tous les cas dans leur diversité, *allenfalls* tire donc un bilan de ce que ces cas, pris tous ensemble, ont à offrir. La solution en *allenfalls* est la solution observée sans exception sur l'ensemble de la classe, sans résultat contradictoire. Dans les deux cas, la solution est minimalement discriminante (cf. le fait que *jedenfalls* puisse lui-même être rapproché de *zumindest*), mais le

quantificateur distributif *jed-* construit un parcours "en progrès", alors que *all-* prend la classe en bloc et tire un bilan du parcours accompli. La conséquence est que dans le cas de *jedenfalls*, le paradigme est encore ouvert (en particulier vers le haut), alors que dans celui d'*allenfalls*, il est irrémédiablement clos. La solution retenue, dans le cas d'*allenfalls*, est donc une solution basse à l'intérieur d'un paradigme clos ; on peut ensuite poser une implicature scalaire conventionnalisée pour dériver la coloration exclusive ou restrictive des emplois d'*allenfalls* à partir de ce signifié invariant.<sup>12</sup>

- (63) Eintrachts sportlicher Leiter Marc Arnold ist von dieser Entwicklung überrascht. Er sagt : "Es ist traurig, dass ein Klub nicht in der Liga bleiben kann, der sportlich eine gute Rolle gespielt hat." Für Eintracht interessante Spieler stünden nicht in den Reihen der Emdener. "Außerdem sind unsere Personalplanungen erst einmal abgeschlossen", betont der sportliche Leiter. **Allenfalls bei Abgängen würden die Braunschweiger noch einmal auf dem Transfermarkt aktiv werden.** Wie berichtet, sollen Torwart Adrian Horn und Stürmer Riley O'Neill als Edel-Reservisten der Vorsaison den Klub noch verlassen. (BRZ09/JUN.04432 Braunschweiger Zeitung, 10.06.2009)
- (64) Alles beim Alten in Sachsen? Die CDU bleibt stärkste Partei, Stanislaw Tillich Ministerpräsident. **Allenfalls der Mitregierer wird wechseln : FDP statt SPD.** Na und? Sachsen bleibt schwarz. Doch so simpel ist es natürlich nicht. Tatsächlich hat die CDU mit 40,9 Prozent das schwächste Ergebnis seit der Wende eingefahren. Weit entfernt von den 50 plus x eines Kurt Biedenkopf. (BRZ09/AUG.14298 Braunschweiger Zeitung, 31.08.2009)
- (65) Warmen Spargel mit Kartoffeln und zerlassener Butter (5,90 Euro), fränkische Kartoffelsuppe mit Croutons (2,60Euro), Cordon Bleu mit Pommes und Salat (8,50 Euro), Bauernsülze mit Röstkartoffeln (5,20 Euro), hintennach eine Portion Palatschinken, ausreichend für zwei (3,20 Euro). Wir trinken Pils und dunkles Landbier vom Fass (je 0,5l für 2,20 Euro). Jedes Gericht ist frisch zubereitet und schmeckt prima, auch der Frühspargel aus Griechenland. **Allenfalls der Beilagensalat ist einfalllos fränkisch.** Aber was soll's : Wir sind rundum satt und zufrieden – das macht summa summarum 29,40 Euro. (NUN09/MAR.03375 Nürnberger Nachrichten, 31.03.2009)

Mais comme le signalait déjà König (1991, 101-107)<sup>13</sup>, la caractéristique des "particules exclusives" est de pouvoir aussi sélectionner des solutions apparemment fortement discriminantes, marquant des conditions nécessaires très hautes pour que l'énoncé soit vérifié. C'est ce qui se passe dans ces deux exemples. La présence de *noch* dans les deux énoncés confirme que l'on se situe à un point considéré comme très avancé, et que l'on a épuisé en vain une grande quantité de "cas" moins exigeants.

- (66) Alle fünf Minuten spuckt der Geysir Strokkur sein heißes Wasser an die Oberfläche - bis zu 20 Meter hoch! Vulkan-Umrandung auf der Piste Landmannaleid : **Allenfalls die Landrover haben hier noch eine Chance**, durch den Schnee zu kommen. Abenddämmerung über den Gebirgsseen des Hochlandes : Auch im Herbst leuchtet Islands Himmel bis zur späten Stunde in schillernden Farben. (HMP09/OKT.01706 Hamburger Morgenpost, 18.10.2009)
- (67) Als Nächstes erhalten nun die Einsprechenden Post aus dem Rathaus mit dem Ent-

12. La différence avec *nur*, dans le traitement généralement donné de cette particule, serait donc que pour *allenfalls*, la dimension quantifiante est dérivée à partir d'une valeur scalaire ou évaluative, alors que pour *nur*, ce serait l'inverse. Nous réviserons en fait cette description de *nur* dans le prochain chapitre, mais nous arriverons bien à un signifié opérationnel certes proche, mais distinct de celui d'*allenfalls*.

13. Nous reviendrons plus loin sur la dichotomie *condition suffisante/condition nécessaire*, que König fait intervenir ici.

scheid des Stadtrates. Damit beginnt dann die Frist, während der gegen die Entscheidung des Stadtrates beim Baudepartement rekurriert werden kann. Falls es zur Bauordnung keine Rekurse gibt, kann die Sache gleich weitergehen. Dann wird die Bauordnung samt den unbestrittenen Zonenplanänderungen dem Baudepartement zur Validierung überwiesen. **Allenfalls umstrittene Zonenplanänderungen würden dann vorläufig einfach noch ausgeklammert.** Sollte aber auch gegen einzelne Punkte der Bauordnung rekurriert werden, dann muss die Sache ruhen, bis die Rekurse entschieden sind. Ziltener glaubt freilich, dass Rekurse gegen die Bauordnung ausbleiben. Falls dann der Kanton das Genehmigungsverfahren beschleunigt, könnten Bauordnung und Zonenplan noch zur (A00/OKT.67913 St. Galler Tagblatt, 03.10.2000)

C'est ici que les différences de définition de la scalarité jouent à plein : à bien des égards, ces exemples peuvent être intuitivement considérés comme des cas d'école de solution haut placées sur l'échelle argumentative. Mais si nous définissons la hauteur argumentative comme une hauteur d'abord informationnelle basée sur le caractère plus ou moins discriminant de la solution, nous obtenons le résultat paradoxal que le Landrover et les modifications particulièrement contestées sont en fait des solutions assez basses. Dans le premier cas, il n'est pas très étonnant ni très informatif qu'un tel véhicule arrive à se frayer un chemin sur un terrain difficile, dans la mesure où c'est ce pourquoi il a été conçu. De même, dans le second exemple, il n'y a rien de très neuf qu'une disposition contestée puisse être ajournée, puisque pour un projet soit dit contesté, il faut et il suffit que quelqu'un demande... son ajournement. Dès lors que l'échelle n'est pas définie *in abstracto* mais au vu de l'orientation du co(n)texte, un point intuitivement situé en haut d'une échelle plus ou moins "ontologique" peut sans difficulté être ramené en bas de l'échelle argumentative.

Parmi les propriétés classiques des particules exclusives, on trouve la forte appétence pour la focalisation d'un quantificateur - c'est que comme l'a montré Ducrot, les échelles intrinsèques construites par les quantificateurs ne sont pas orientées et n'ont pas de valeur argumentative en elles-mêmes (à nouveau, aucune solution n'a de valeur argumentative intrinsèque). C'est aussi ce qu'on observe pour *allenfalls*, qui à nouveau construit une échelle où la solution retenue occupe un point présenté relativement bas.

- (68) So weit ist es bei dem niedersächsischen Stahl- und Röhrenkonzern Salzgitter AG noch nicht. Im Januar und Februar fahre man bei der Beschäftigung mit den „erprobten Mitteln“, sagte ein Salzgitter-Sprecher. **Allenfalls teilweise sei im nächsten Monat Kurzarbeit möglich.** Konzernchef Wolfgang Leese schätzt nach wie vor die Aussichten nicht so pessimistisch ein wie manche Konkurrenten. Das hat unter anderem mit dem gut laufenden Projektgeschäft bei Großrohren für Öl- und Gaspipelines zu tun. (HAZ09/JAN.01789 Hannoversche Allgemeine, 13.01.2009)
- (69) Nach Auffassung der IG Metall wird die Leiharbeit von deutschen Unternehmen längst nicht mehr nur zur Abfederung von Auftragsspitzen genutzt, sondern sie sei Teil der strategischen Planung. Dies belegt eine Studie der Otto-Brenner-Stiftung im Auftrag der Gewerkschaft : Danach werden Leiharbeiter über einen längeren Zeitraum fester Bestandteil der Belegschaft — dies oft bei schlechteren Bedingungen und schlechterer Bezahlung als bei Stammkräften. **Allenfalls einzelne Leiharbeiter würden in ein festes Arbeitsverhältnis übernommen.** Nach Angaben von IG Metall-Vize Wetzels ist die Zahl der Leiharbeiter in Deutschland wegen der Krise innerhalb von Mai 2008 bis Mai 2009 um ein Drittel von 722000 auf 508000 geschrumpft. (NUN09/AUG.02239 Nürnberger Nachrichten, 20.08.2009)
- (70) Erst nach dem Start der Männer-Elite ändert sich das Bild ein wenig : An interessanten

Punkten des Renngeschehens — dem Start/Ziel-Bereich oder am steilen Aufstieg zum Tiergärtnerter — verdichten sich die Zuschauerreihen zusehends. Doch von den 100000 Besuchern, die der städtische SportService am Ende verkünden wird, bleibt das 19. Nürnberger Radrennen weit entfernt. **Allenfalls die Hälfte wäre realistisch** — und auch nur, falls man von einer deutlichen Fluktuation ausgeht. Darin sind sich viele Beobachter einig. (NUZ09/SEP.01285 Nürnberger Zeitung, 14.09.2009)

- (71) Sie waren und sind nicht nur nach Ansicht von Branchenvertretern, sondern auch nach Auffassung von Verbraucherschützern eine sichere Anlagegattung und stehen insofern Bundesanleihen in nichts nach. Mehr als 240 Jahre hat der Pfandbrief mittlerweile auf dem Buckel. Und seitdem ist noch nie ein Pfandbrief ausgefallen, versichert auch die Bundesregierung. Er sei das derzeit sicherste Wertpapier, heißt es in Berlin. **Allenfalls die Pleite einer Pfandbriefbank wird kolportiert, aber die soll sich 1901 und damit vor über 100 Jahren ereignet haben.** Auf die Idee von Preußen- König Friedrich II. geht der Pfandbrief zurück. Damit wollte er den maroden Staatshaushalt sanieren. Die Banken wollten damals nur dann Kredite gewähren, wenn handfeste Sicherheiten vorlagen. (NUN09/SEP.00864 Nürnberger Nachrichten, 08.09.2009)

Ce dernier exemple représente un cas un peu particulier, puisque le foyer est le quantifieur d'un GN lui-même simplement membre du constituant initial : il s'agit de *einer*, qui fera normalement l'objet d'un accent contrastif d'autant plus fort que la syntaxe ne permet pas de l'identifier comme le foyer de l'adverbial.

### 10.2.3.3 Bilan d'étape

Tant *allenfalls* que *jedenfalls* peuvent donc développer un véritable foyer sur le constituant avec lequel ils sont construits ; ils sont également capables de construire un paradigme de solutions ordonnées selon un critère scalaire identifiable (la scalarité argumentative telle que nous l'avons définie) et de procéder au repérage de la solution retenue par contraste avec ses concurrentes ; il est enfin possible de les rattacher assez clairement à l'une des classes "canoniques" d'adverbiaux paradigmatisants, les adverbiaux exclusifs de type *nur*. Pour autant, leur sémantisme perspectival reste rigoureusement inchangé par rapport à leur emplois comme adverbiaux d'énoncé. Ce point ne doit pas nous surprendre si nous comparons ces formes à *trotzdem*, *deshalb* et *allerdings* : un adverbial "de phrase" qui n'est pas un perspectival (donc, par exclusion : qui est un connecteur) n'est pas éligible à la fonction d'adverbial paradigmatisant ; les perspectivaux, nous l'avons déjà dit à de nombreuses reprises, participent du marquage de la partialité du dire ; ils incluent donc forcément la reconnaissance en creux de l'existence de points de vue autres sur le même état du monde que celui visé dans l'énonciation présente, et remplissent ce faisant la condition minimale pour être un adverbial paradigmatisant, à savoir représenter le "commentaire d'un choix", pour reprendre l'expression de Pérennec. Par ailleurs, parmi les perspectivaux, il semble que seuls ceux qui opèrent sur l'énoncé peuvent fonctionner comme adverbiaux paradigmatisants ; ceux qui travaillent au niveau de l'énonciation ne s'approchent d'une telle fonction qu'en co-construction avec un autre adverbial paradigmatisant.

## 10.2.4 Adverbiaux modaux

### 10.2.4.1 Modaux épistémologiques

Nous ne nous attarderons pas sur les adverbiaux épistémologiques, puisque la similitude de leur comportement avec celui des adverbiaux paradigmatisants est largement documentée et



reconnue.<sup>14</sup> Signalons tout de même un bémol possible à ce rapprochement empirique : qu'il y ait formation d'un foyer sur un constituant et portée sur un ensemble plus large (par exemple tout ce qui se trouve à droite de l'adverbial) est très vraisemblable. Mais y a-t-il pour autant effet paradigmatissant ? Quelle est la nature du focus ainsi engendré ? Qu'en est-il de la complémentaire ?

Comme c'est le cas pour *nicht*, dont les adverbiaux épistémologiques peuvent être rapprochés dans la mesure où ils participent du marquage de la prise en charge ou non d'un contenu, la complémentaire de la solution retenue ne peut être définie que comme l'autre ou la négation de ladite solution. Mais là où la négation consiste à inverser une valeur positive, à prendre le contrepied d'une représentation possible, le marquage épistémologique permet de prendre en charge une représentation ; certes, il s'agit le plus souvent d'une assertion affaiblie, mais il s'agit tout de même encore d'une assertion. En d'autres termes : la négation fait jouer une opposition entre I et E : elle nous situe en E par opposition à un préconstruit en I. Le marqueur épistémologique, lui, nous situe en I, mais par opposition à une pure absence de savoir ou d'assertion, qui correspond à l'ignorance que l'assertion est censée pallier. L'assertion modalisée est donc un I par opposition à un IE, c'est-à-dire à une indétermination. La solution concurrente d'un "focus" épistémologique n'est posée que privativement.

L'adverbial épistémologique ne semblerait donc pas construire de paradigme et ne procéderait en un sens à aucune focalisation ; il se grefferait sur une focalisation préexistante, généralement le focus de l'information, et le cas échéant sur un focus marqué par un autre opérateur, prosodique (l'accent de contraste) ou segmental (un adverbial paradigmatissant canonique).

#### 10.2.4.2 Modaux axiologiques

Le problème des modaux axiologiques, notamment factifs ("appréciatifs") est que, pour des raisons qui nous échappent, ils semblent fortement réticents aux co-constructions avec les marqueurs d'autres opérations, notamment contrastives ; nous en avons fait l'expérience lorsqu'il s'agissait pour nous d'analyser leur comportement en après-première place, mais aussi lorsque nous avons étudié les régularités d'ordre relatifs entre modaux épistémologiques et normatifs, factifs et non-factifs. Cette tendance se vérifie à nouveau, avec un nombre de résultats assez faibles dans le corpus pour la requête [*adverbial*] /+w2 :5 *VRB fin a*. Néanmoins, dans la mesure où nous travaillons ici sur les possibilités syntaxiques offertes par le système, les quelques occurrences convergentes offertes pour chaque item suffisent à fonder une forte présomption : les modaux axiologiques disposent des mêmes capacités distributionnelles vis-à-vis du focus que leurs cousins épistémologiques.

Commençons par le modal non-factif *hoffentlich*. Nous relevons deux exemples pour lesquels la distinction d'un foyer semble le scénario de très loin le plus vraisemblable, dans la mesure où comme *allenfalls* avec *einer* plus haut, l'adverbial ne peut être argumentativement interprétée qu'en concentrant son effet sémantique sur un membre du groupe syntaxique dans le *Vorfeld* autre que la base (en l'occurrence, par deux fois un adjectif épithète au sein du GN sujet), et qui portera normalement un accent contrastif. Dans le premier exemple, il s'agit de *zahlreiche* et dans le second, de *friedliches*.

- (72) LETTWEILER : Die Arbeiten am Gemeindehaus werden am Samstag um 9 Uhr fortgesetzt. **Hoffentlich zahlreiche Helfer sind willkommen.** (RHZ07/NOV.05564 Rhein-Zeitung, 07.11.2007)

14. cf. p.ex., outre les références déjà commentées chez Pérennec, l'essai de Nølke sur le sujet (Nølke 2001, 237-254)

- (73) Polizei schlichtet im Schlafzimmer - **Hoffentlich ein friedliches Fest wird ein junges Ehepaar im Mannheimer Norden feiern**. Danach sah es gestern kurz nach Mitternacht nicht aus. Die 20-jährige Ehefrau hatte sich ins Schlafzimmer zurückgezogen, um ungestört Weihnachtsgeschenke einzupacken. Ihr Angetrauter hatte nach einer längeren Weile doch die Geduld verloren und begehrte Zutritt in das Zimmer. (M06/DEZ.98539 Mannheimer Morgen, 23.12.2006)

Pour *glücklicherweise*, on trouve beaucoup de résultats comme *glücklicherweise nur leichte Verletzungen erlitt ein 71er Mann gestern, als...*, qui sont assez difficiles à interpréter, dans la mesure où le déplacement dans le *Vorfeld* de tout le matériau non-thématique, qui plaide contre la lecture focale, va de pair avec l'existence d'une focalisation sur *leicht*, qui est évidemment le motif de la réjouissance signalée par *glücklicherweise*, ce qui du même coup rend défendable l'idée d'un foyer sur *nur leichte* et d'une portée sur *nur leichte Verletzungen*. Une fois ces exemples discutables écartés, nous trouvons un exemple où la lecture focale doit être privilégiée dans la mesure où le participe II est bien situé à la borne droite de l'énoncé, ce qui signifie que l'on n'a pas affaire au déplacement à gauche de tout le rhème, mais seulement d'un constituant revêtant une valeur informationnelle particulière et qui se trouve être motif de réjouissances :

- (74) KROPPACH. **Glücklicherweise nur Sachschaden ist bei einem Unfall entstanden**, der sich am Donnerstagabend in der Gemarkung Kroppach ereignet hat. (RHZ09/JAN.17799 Rhein-Zeitung, 24.01.2009)

Mais ici comme pour le type *Glücklicherweise nur leichte Verletzungen*, le modal est co-construit avec un adverbial paradigmatissant, ce qui empêche de conclure au développement d'une portée propre, en tout cas autre que cet adverbial paradigmatissant lui-même, comme nous l'avions déjà vu pour *allerdings*.

Il en va souvent de même pour *leider*, que l'on trouve beaucoup co-construit avec *nur* ou *erst*. Mais nous trouvons également des résultats qui ne nous semblent interprétables qu'à la lumière d'une analyse distinguant un foyer sur le constituant à l'initiale d'une portée englobant tout l'énoncé :

- (75) BRINNICH : Wir haben in diesem Bereich keine auffällige Entwicklung zu verzeichnen, liegen da sicher unter dem Durchschnitt.  
 NÖN : Was ist das Hauptproblem bei Straftaten Jugendlicher ?  
 BRINNICH : Sorgen machen uns die Sachbeschädigungen. **Leider immer wieder werden öffentliche WC-Anlagen, Parks oder Verkehrszeichen beschädigt**.  
 NÖN : Was kann man da tun ?  
 BRINNICH : Wenig. (NON09/JAN.09005 Niederösterreichische Nachrichten, 21.01.2009)
- (76) **Leider selten in der Geschichte** war das Verhältnis der Deutschen gegenüber den jüdischen Mitbürgern unbelastet, frei von Vorurteilen und Ressentiments. (RHZ09/MAI.10286 Rhein-Zeitung, 13.05.2009)

L'exemple précédent ne peut pas être interprété comme une montée du rhème destinée à laisser un élément thématique sous l'accent de focus, puisque l'ordre de base serait :

- (77) (dass/weil) das Verhältnis der Deutschen gegenüber den jüdischen Mitbürgern **leider** selten in der Geschichte<sup>15</sup> unbelastet war.

En outre, dans une perspective zembienne, les adverbiaux temporels ne sont que très rarement rhématiques. On a donc plus vraisemblablement affaire au déplacement d'un circonstant flanqué

15. Ou : *in der Geschichte leider selten*.

de tous ses marqueurs périphériques, au nombre desquels il faudrait donc compter *leider*, qui du même coup fonctionne effectivement comme un item à foyer (puisque les regrets du locuteur s'étendent vraisemblablement à tout le contenu de l'énoncé...). D'autres exemples du même type peuvent être relevés, mais beaucoup présentent un marqueur de degré (*zu*, *viel zu*, *allzu*) qui induit déjà une composante scalaire et/ou évaluative ainsi qu'un centrage de l'attention, ce qui rend difficile de faire la part des choses entre la contribution du perspectival et celle du marqueur de degré dans la construction du focus.

- (78) Was bedeutet es für die Menschen, eine geregelte Arbeit zu haben ? Dazu meinte Näf : "Arbeit ist nicht nur eine finanzielle Lebenssicherung sondern auch der Ausdruck einer sozialen Stellung, der persönlichen Identität und die Quelle für soziale Kontakte." Nicht zu unterschätzen sei auch, dass die Arbeit als Grundeinheit für die zeitliche Struktur des Tages stehe. **Leider noch viel zu oft werden Arbeitslose als faul und arbeit-sunwillig hingestellt.** Das sei jedoch zu einfach und vor allem auch sehr gefährlich, betonte Ruedi Näf. (A00/JAN.01362 St. Galler Tagblatt, 07.01.2000)
- (79) Zwei Punkte fallen mir dazu ein : Zum einen widerspreche ich, wenn jemand das Deutsche eine hässliche Sprache findet, weil ich glaube, dass man jede Sprache auf eine hässliche Weise verwenden kann ; zum andern zucke ich zusammen bei Verallgemeinerungen. Wenn es heisst : "Die Deutschen haben Hitler gewählt", widerspreche ich aus historischen Gründen nicht, obwohl ich gern sagen würde : "**Leider zu viele haben ihn gewählt, aber nicht alle.**" (...) Ich jedenfalls habe mich nie als Deutsche gefühlt und mich bei entsprechenden Fragen höchstens als Norddeutsche bezeichnet. (A98/JUL.46885 St. Galler Tagblatt, 13.07.1998)

Nous avons donc selon toute vraisemblance affaire dans l'exemple original à un foyer de *leider* sur *bisher erfolglos*, et une portée sur *bisher erfolglos verlaufen*. Toutefois, dans l'exemple suivant, nous n'interprétons pas le *noch* de *noch immer* comme un adverbial paradigmatissant portant sur *immer*, mais nous traitons *noch immer* en bloc comme une locution figée indiquant qu'un état de fait déjà vrai auparavant l'est encore à l'instant de référence<sup>16</sup>.

- (80) Nach 1947 engagierten sich wiederum die Frauen gegen das Wettrüsten, für Völker-verständnis, Frieden und Freiheit. **Leider noch immer sind diese Forderungen nicht alle erfüllbar gewesen und immer noch aktuell.** Doch auch Grund zum Feiern soll es am 8. März geben. (M08/MAR.16946 Mannheimer Morgen, 04.03.2008)

L'exemple suivant est à nouveau un cas où la présence d'un participe II à la fin de l'énoncé rend l'hypothèse de la focalisation d'un constituant (*bisher erfolglos*) plus crédible que celle du mouvement "aveugle" de tout le matériau non-thématique.

- (81) Mieter, wie beispielsweise die Altstadt-Bäckerei, berichtet Kalleicher, würden Melve-  
rode erhalten bleiben. Andere sollen an der Seite des Anker-Mieters Görge hinzukom-  
men und den Branchen-Mix so ergänzen, dass man im neuen Einkaufszentrum mög-  
lichst viele Dinge erledigen kann. Kalleicher : "Wir haben hier in Merverode viele  
ältere Menschen, da ist eine umfassende Nahversorgung überaus wichtig." *Leider bi-  
sher erfolglos* seien die Bemühungen verlaufen, eine Bankfiliale oder zumindest einen  
Geldschalter an die Görlitzstraße zu bekommen. (BRZ08/SEP.14641 Braunschweiger  
Zeitung, 26.09.2008)

En effet, ce ne sont pas les exemples qui manquent où le participe II est lui aussi dans le *Vorfeld* ; la véritable ouverture rhématique aurait donc été :

16. Cela ne veut pas dire que la locution n'est pas analysable, mais elle nous semble mettre en jeu *noch* dans son emploi d'"opérateur aspectuel" (König 1991), dont la "particule de focalisation" *noch* n'est qu'un avatar.

- (82) Leider bisher erfolglos verlaufen seien die Bemühungen, eine Bankfiliale oder zumindest einen Geldschalter an die Görlitzstraße zu bekommen.

Le dernier exemple que nous souhaiterions avancer nous semble du même type, puisque *Leider ziemlich hässlich ist...* n'est pas *Leider ziemlich hässlich ausgefallen ist...* :

- (83) Petra Halper- König ist eine erfrischend sympathische Lisa, der Klosterneuburger Martin Gesslbauer spielt einen sehr komischen Obereunuchen, auch die anderen Rollen sind gut besetzt. Recht bravourös schlägt sich das Budapester Duna-Orchester unter der Leitung von Matthias Wegele, obwohl die Sänger wahrscheinlich manchmal eine Spur mehr Zurückhaltung zu schätzen wüssten. **Leider ziemlich hässlich ist das Bühnenbild ausgefallen**, die drei roten Riesenkästen stehen eher im Weg als dass sie eine Funktion erfüllen. Insgesamt ein Abend, der dem zahlreich erschienenen Publikum offenbar sehr willkommen war. (NON07/DEZ.10634 Niederösterreichische Nachrichten, 19.12.2007)

Si l'on élargit la recherche aux autres types de formes verbales conjuguées (verbes modaux et verbes notés comme "pleins"), les résultats sont exactement du même ordre. Puisque la recherche pour *glücklicherweise* n'avait pas donné de résultats, nous donnerons ici pour cet adverbial un exemple du même type que les deux dernières occurrences de *leider* :

- (84) Vergebliche Suche. **Glücklicherweise vergebens musste die liechtensteinische Bergrettung am Dienstagabend an die Schlosstrasse unterhalb Triesenberg ausrücken.** Ein Anwohner stellte bei der Heimfahrt auf der Schlosstrasse unterhalb Triesenberg fest, dass der talseitige Holzzaun durchschlagen war und Autobestandteile am Rande des Abgrundes lagen, wie die Polizei mitteilte. (A01/JAN.02004 St. Galler Tagblatt, 11.01.2001)

Tant le complément directionnel que la forme verbale non-conjuguée se situent à la droite de *vergebens* dans "l'ordre de base" ; la présence de *vergebens* seul avec *glücklicherweise* dans le *Vorfeld* ne peut donc guère être interprétée autrement que comme une construction où *vergebens* constitue le foyer de *glücklicherweise*, qui prend par ailleurs le reste du rhème dans sa portée.

Comme les modaux épistémologiques, les modaux axiologiques semblent donc présenter à la fois une sensibilité indéniable au focus et une certaine déficience s'agissant de la constitution du paradigme de solutions concurrente, qui se manifeste par une relative propension à se "greffer" sur des constructions paradigmatiques préexistantes. Dans les deux cas, on aurait donc affaire à des items incapables d'organiser par eux-mêmes le paradigme des solutions concurrentes selon une opposition équipollente, alors que c'est la caractéristique la plus frappante des paradigmatiques prototypiques.

## Bilan

C'est peu dire que tous les "adverbiaux de phrase" n'ont pas la même sensibilité au focus. Les connecteurs nous ont fourni un exemple net d'adverbiaux qui, pour être sensibles à la structure prédicative de l'énoncé, n'en sont pas moins incapables d'être employés comme marqueurs d'une focalisation : ils ne sont pas capables de développer un foyer à l'intérieur de leur portée et ne construisent aucune espèce de paradigme de solutions concurrentes. La situation des perspectivaux est beaucoup plus contrastée et semble corrélée à la sous-classe dont ils ressortissent. Or cette appartenance est elle-même définie *a posteriori* par les caractéristiques sémantiques lexicales de chaque forme, puisque leurs propriétés distributionnelles étaient jusque-là identiques.

Est-ce à dire que le potentiel paradigmatissant est une affaire de sémantique lexicale plus que d'appartenance à une classe fonctionnelle à proprement parler ? C'est une hypothèse qu'il nous faudra envisager, et qui occupera une place importante dans le troisième et dernier chapitre de cette partie.

En tout état de cause, il semble que nous puissions tout d'abord distinguer entre les perspectivaux d'énoncé et d'énonciation. Tous sont susceptibles d'être employés en corrélation avec une focalisation spécifique si celle-ci est déjà donnée et si le paradigme est déjà construit par un adverbial paradigmatissant canonique. Par-delà leurs différences, ces formes sont donc toutes toutes sensibles au focus et susceptibles de distinguer un foyer à l'intérieur de leur portée ; mais une forme comme *allerdings*, donc un adverbial d'énonciation, ne semble pas capable de procéder à la distinction du foyer ni à la construction d'un paradigme de solutions concurrentes ; c'est ce qui rend la présence d'un autre adverbial paradigmatissant indispensable : *allerdings* peut simplement se greffer sur une focalisation "spécifique liée" (Nølke 2001) préexistante. *A contrario*, des perspectivaux très proches sémantiquement d'*allerdings* mais opérant au niveau de l'énoncé, comme *jedenfalls* et *allenfalls*, sont non seulement capables d'apparaître seuls aux côtés d'un constituant focalisé, mais procèdent effectivement à la définition d'un paradigme de solutions organisé selon une hiérarchie argumentative au sein de laquelle la représentation validée occupe une position identifiable. Plus précisément, leur comportement peut être rapproché de celui du groupe sémantique des particules de focus exclusives (*nur, lediglich...*). Il faut toutefois apporter un bémol de taille à cette assimilation : *jedenfalls* et *allenfalls* semblent bien conserver la polarité positive forte partagée par tous les perspectivaux, alors que *nur, allein, einfach, ausschließlich* ou *lediglich* sont niables sans autre forme de procès. **Le perspectival reste donc un perspectival, même lorsqu'il est construit en association avec un constituant focalisé.** Cela signifie que cette association avec un constituant focalisé doit être versée au rang des constructions syntaxiques possibles du perspectival (d'énoncé !) sans impact pour sa fonction, exactement comme la construction en première ou en après-première position.

Enfin, les perspectivaux modaux semblent constituer un cas intermédiaire intéressant, puisqu'ils sont susceptibles de développer un foyer en-deçà de leur portée, lequel foyer pourra porter un accent contrastif. En ce sens, ce sont bien des "focalisateurs". Mais... s'agit-il pour autant d'adverbiaux "paradigmatissants" au sens strict du terme ? Plus encore que pour *nicht*, il est permis d'en douter, car ils ne permettent pas de construire de paradigme de solutions concurrentes bien identifiées et n'appellent pas non plus à recourir à un paradigme antérieurement constitué. La chose est d'autant plus complexe que ces adverbiaux sont, en tout cas pour certains, organisés en sous-systèmes ordonnés, présentant donc une forme de voisinage avec la notion de scalarité. Le critère strictement syntaxique de la portée doit donc manifestement être distingué des deux traits sémantiques que sont la détermination du paradigme de solutions concurrentes (opposition privative vs. équipollente) et l'existence d'une relation d'ordre entre solutions définies positivement. Les adverbiaux paradigmatissants canoniques combinent au moins les deux caractéristiques. Le problème des emplois supposément focalisants des adverbiaux de phrase implique de défaire cette pelote sémantico-syntaxique et de séparer les différents traits mis en cause.

Enfin, si nous retournons au problème du traitement théorique de la polyfonctionnalité, la version forte de l'hypothèse selon laquelle les perspectivaux pourraient faire l'objet d'une translation vers la (macro-)classe des adverbiaux paradigmatissants semble très difficilement tenable au vu du comportement d'*allerdings*, sauf à opter pour une définition minimale où la simple greffe opportuniste sur une structure paradigmatique préexistante et déjà marquée explicitement serait considérée comme une translation - auquel cas le problème serait simplement déplacé,

puisqu'il faudrait rendre compte de l'osmose bien plus grande avec les paradigmatissants canoniques observée pour les perspectivaux d'énoncé. De même, postuler une translatabilité des perspectivaux d'énoncé mais pas des perspectivaux d'énonciation est difficile dans un tel cadre, dans la mesure où le comportement syntaxique des deux classes était jusque-là si proche qu'on voit mal sur quels critères distinguer deux parties du discours, sauf des critères de sémantique lexicale, ce qui serait assez problématique. D'autant que ces critères sémantiques pourraient aussi bien justifier de scinder la classe des perspectivaux d'énoncé en plusieurs sous-classes, qui seraient sémantiquement tout aussi distinctes les unes des autres que les perspectivaux d'énonciation des perspectivaux d'énoncé... L'architecture d'ensemble du modèle serait assez confuse et accorderait finalement une place centrale à la sémantique lexicale sans trop le reconnaître. Nous préférons donc nous concentrer sur les deux scénarios restants : celui selon lequel les adverbiaux paradigmatissants canoniques pourraient au moins selon certaines conditions être considérés comme un sous-type particulier de perspectivaux, et celui de l'irréductibilité radicale.

### 10.3 Les paradigmatissants canoniques forment-ils une classe unifiée ?

Tous les perspectivaux ne peuvent pas être employés comme adverbiaux paradigmatissants. Mais nous pouvons envisager la possibilité que tous les adverbiaux paradigmatissants canoniques puissent être employés de façon à ce que foyer et portée coïncident, c'est-à-dire comme adverbiaux "de phrase" purs et simples, mobilisant de préférence une opposition paradigmatique de type privatif. Si tel était le cas, il resterait possible de concevoir un ordonnancement systématique des deux fonctions. Dans les quelques pages qui suivent, nous allons donc nous pencher sur le comportement syntaxique et la sémantique des adverbiaux paradigmatissants canoniques lorsque leur "foyer" est en fait un complexe verbal coïncidant avec leur portée et/ou qu'ils sont employés dans le *Vorfeld* sans qu'aucun constituant particulier du *Mittelfeld* ne puisse être interprété comme leur foyer.

#### 10.3.1 Emplois non-focalisants des adverbiaux restrictifs, additifs et aspectuels

##### 10.3.1.1 Opérateurs additifs et restrictifs

###### • Syntaxe

Le premier cas de figure a été étudié notamment par Bayer (1999) dans un cadre générativiste mais sans distinguer clairement entre foyer et portée. Bayer emploie uniquement le terme *scope*, et en pratique il en fait un équivalent de ce que nous appelons le foyer, puisque *scope* désigne sous sa plume le constituant focalisé associé à la "particule" en cas de focus spécifique "lié" <sup>17</sup>. Comme il le relève, il n'y a pas de véritable raison de traiter différemment les deux énoncés suivants, en particulier sur le plan sémantique : à chaque fois, la "particule" prend dans son

17. Le terme "lié" peut ici être entendu en son sens le plus strict dans la grammaire générative, puisque les "particules de focus" sont traitées comme des "têtes fonctionnelles mineures", c'est-à-dire de la même manière qu'une préposition (qui gouverne un groupe prépositionnel) ou un article (qui gouverne un groupe déterminatif, ou si l'on préfère un syntagme référentiel ; le GN (NP), dans cette hypothèse, est en fait membre d'un GDét (DP) qui est le véritable syntagme substantival, selon un schéma qui est peu ou prou le même que dans le modèle de Lemaréchal). La différence est que la particule n'impose aucune marque grammaticale au syntagme verbal membre du "groupe particule" (il n'y a donc pas de phénomène d'accord) et ne change pas l'inventaire des fonctions auquel ce groupe était susceptible d'accéder.

"scope" le constituant noté en majuscules pour le caractériser comme seule solution valable d'un paradigme de solutions possibles.

(85) John would only INVITE MARY.

(86) John would only invite MARY. (cit. Bayer 1999, 56)

Dans ces conditions, le second exemple représente un cas de coïncidence du foyer et de la portée, avec un sémantisme invariant pour la "particule". Tous les adverbiaux paradigmatisants sont-ils susceptibles d'être employés ainsi ? Il ne fait aucun doute que cela soit effectivement le cas des plus étudiés de tous les adverbiaux paradigmatisants, les adverbiaux du sous-système extensionnel-évaluatif. Voici quelques exemples d'énoncés dont le verbe principal est un auxiliaire modal et où c'est l'ensemble du prédicat qui doit être rapporté à la particule de focalisation.

(87) Er ist jedoch der Meinung, dass nicht erst Sigmar Gabriel hätte kommen müssen, um "die Dinge zu richten". **"Man hätte nur dem einstimmigen Beschluss des Ortsrates folgen müssen**, der die Verwaltung und damit das Straßenbauamt Goslar beauftragte, die alternative Lösung für eine gesonderte Baustellenzufahrt zu schaffen", betont Nüsse und wünscht schlichtweg mehr Anerkennung für die Arbeit der Kommunalpolitik. (BRZ05/SEP.18049)

(88) Wie Florian Eckert mitteilt, soll das „Buch der Bildungsrepublik“ daneben vorbildliche Projekte aus allen Bereichen vorstellen – von der frühkindlichen Bildung über die berufliche und akademische Ausbildung bis zur Weiterbildung. **Das Buch soll auch einstimmen auf die Bildungsinitiative der Bundesregierung.** (BRZ09/JAN.06414)

(89) Der Vorstoß aus Braunschweig schon am Wochenende wird seine Wirkung auch in dieser Hinsicht vermutlich nicht verfehlen. Dabei möchte Bischof Weber die ganze Aktion nicht allzu hoch gehängt wissen. Alles sei gar nicht einmal neu. **Es solle lediglich der Konföderation die Ernsthaftigkeit eines Anliegens unterbreitet werden**, das seit Jahrzehnten angelegt sei. (BRZ09.MAR06756)

(90) 17 Bäume wurden gefällt, zeigt er in seinem Plan. **Das soll nicht nur für mehr Licht sorgen.** Es soll auch verhindern, dass der kleine Teich erneut verschlammt. (BRZ09/JAN.01327)

(91) Kurt Jainz geht 1978 noch zur Schule – er hat aber einen Führerschein und **kann sogar einen bulligen Radlader fahren.** (BRZ09/JAN.03248)

Corrélativement, ces adverbiaux sont capables d'occuper seuls le *Vorfeld*, sans que le *Mittelfeld* présente de signe sémantique d'une focalisation autre que "neutre" (c'est-à-dire d'un focus de l'information).

(92) So muss es Eltern gehen : Der Blick fällt besorgt aufs Handy. Ob zu Hause alles in Ordnung ist ? Anrufen ist albern. **Nur sind bei mir nicht Krabbelkinder am Werk**, sondern mein Vater. (BRZ09/JAN.06847)

(93) Oberbürgermeister Helmut Knebel (SPD) : "Es wäre eine Katastrophe, wenn tatsächlich so viele Arbeitsplätze abgebaut werden sollten, wie es heißt. Nicht nur in Bedingen würde man das zu spüren bekommen. Schließlich pendeln die Arbeiter teilweise 100 Kilometer weit." **Auch befürchtet Knebel Kaufkraftverluste** : "Wenn kein Geld zum Ausgeben da ist, bekommen das die Geschäfte zu spüren." **Auch mache es die Monostruktur des Arbeitsmarktes in Salzgitter schwer, eine neue Stelle zu finden.** (BRZ05/SEP.04150)

(94) Auffällig ist, dass die Gruppe der zehn meistgezählten Vögel auch bundesweit unverän-

dert ist. **Lediglich tauschen je nach Region einige Vögel die Plätze.** So liegt in der Region Braunschweig-Wolfsburg die Mehlschwalbe auf Platz fünf, während sie insgesamt eher zu den gefährdeten Arten zählt. (BRZ09/JUN.02439)

- (95) Peter Schlelein, Kuratoriumsmitglied des Internationalen Freundeskreises, hieß am Freitagmittag die mexikanische Gruppe offiziell willkommen. **Nicht nur konnten die Gäste den Ausblick vom Rathaus genießen**, Schlelein gab ihnen auch einen Einblick in die Geschichte und Entwicklung der Stadt. (BRZ09/FEB.06884)

Contrairement à ce que l'on peut lire ici ou là, cette position est également licite pour *sogar*, bien qu'effectivement beaucoup plus rare : on ne trouve que 6 exemples dans tout le corpus Tagged-T du DeReKo, dont celui-ci :

- (96) Nicht nur auf Winckelmanns Aussagen, die trotz seiner lebensgefährlichen Verletzungen eine erstaunliche Klarheit aufweisen, und die Indizien wie blutige Schnur und Messer, sondern auch auf zahlreiche Zeugenaussagen konnten die Behörden bei der Aufklärung zugreifen. Arcangeli selbst, der mehrfach auszusagen hatte, sagte mehrfach die Unwahrheit, wenigstens den Akten zufolge, um so zu einer Strafmilderung zu gelangen. **Sogar hatte er versucht, die Schuld auf Winckelmann selbst abzuwälzen**, weil der ihn durch das Zeigen der Münzen doch erst den Gedanken der Tat eingegeben hätte. (WPD/FFF.05525)

#### • Sémantique

Le problème est que l'on voit mal en quoi ces adverbiaux, y compris (et notamment) lorsqu'ils sont employés dans le *Vorfeld*, caractérisent l'énonciation comme la tentative d'élaboration forcément partielle et forcément partielle d'une représentation visée. En particulier, à la lecture des contextes un peu larges, ces formes semblent plutôt remplir une fonction de hiérarchisation et de mise en relation argumentatives, qui concerne notamment l'articulation du nouvel énoncé avec le précédent.

- (97) Es wird sich am Ende die Fraktion durchsetzen, die gemäßigt ist, die den politischen Prozess sucht. Ein Vorspiel dazu sehen wir jetzt in Tunesien. Da hat es ähnliche Verwerfungen gegeben, wenn auch längst nicht so scharf. Aber die Demonstrationen der letzten Wochen gegen die Muslimbruderschaft, nach der Ermordung der säkularen Intellektuellen und Politiker, das scheint in die Richtung zu gehen, dass man nun doch einen gemeinsamen Boden sucht. **Auch sitzt man ja dort gemeinsam in der verfassunggebenden Versammlung.** Die ist zwar im Augenblick gesprengt, weil einige Leute sie verlassen haben, aber sie wird weiterarbeiten und sie ist ja dort in Tunesien auch zu bemerkenswerten Kompromissen gekommen. (DR 160813-02)
- (98) Wir müssen das Missverhältnis beseitigen zwischen der sogenannten Subjektförderung und der Objektförderung. Die Subjektförderung ist das, was wir Menschen, Haushalten an Wohngeld und Kosten der Unterkunft zahlen, das ist im Jahr fast 16 Milliarden Euro. Zwei Drittel davon zahlen die Kommunen. Und die Objektförderung, also das, was echt in Sozialen Wohnungsbau investiert wird, ist 1,5 Milliarden. **Nur schafft die Subjektförderung keine neuen Wohnungen, die Objektförderung schon.** Also muss hier eigentlich umgesteuert werden. Es müssen Mittel bereitgestellt werden, dass aus den Wohnungsmärkten, die heute sehr stark überhitzt sind, Wohnungen herauskommen, wo die Quadratmetermiete am Ende halt bei sieben oder acht Euro liegt und nicht bei 13 oder 14 Euro. (DR 110913-05)

Les connecteurs procédaient à la mise en relation de contenus (ou d'états de fait) en ayant une



valeur simili-circonstancielle et dans bien des cas une contribution propre au contenu élaboré. Les paradigmatissants, employés hors structure focale, semblent plutôt articuler l'énonciation à des présuppositions (*Common Ground Management* plutôt que *Common Ground Content*<sup>18</sup>) et/ou d'anticiper sur des inférences. Les connecteurs connectent de l'explicite, les paradigmatissants, dans cet emploi, connectent et le cas échéant contrastent de l'implicite.<sup>19</sup>

Diane Blakemore le relevait déjà : les "marqueurs discursifs", qui pour elle, rappelons, ne correspondent ni à une classe de mots ni à une fonction syntaxique mais à un rôle pragmatique défini en faisant abstraction des critères d'appartenance formelle, semblent beaucoup recruter dans les rangs des "particules de focalisation" (cf. not. Blakemore 2002, 97). Nous reviendrons sur ces emplois plus loin, au moment où nous tenterons une définition interne de cet ensemble d'adverbiaux, mais d'ores et déjà, nous pouvons relever que chez Altmann (1976, 55-65) comme chez Nølke (2001, 273), chez König (1991, 53-57) comme chez Gast (2013), les "particules de focalisation" (ou quel que soit leur nom) articulent toujours un posé (ou le posé) à un présupposé contextuel ; dans les catégories de la sémantique et de la pragmatique formelles, elles participent de la *gestion du Common Ground* au sens où l'entend Krifka (2007), qui n'est pas simplement une affaire d'expansion contrôlée et d'anticipation, mais aussi de correction et de réajustement. Or ces analyses ont été développées le plus souvent en ignorant sciemment les emplois comme ceux que nous venons de commenter. Il est d'autant plus significatif de voir qu'elles capturent bien ce qui distingue les emplois "pseudo-connectifs" des adverbiaux paradigmatissants tant des connecteurs que des perspectivaux, qui chacun à leur manière participeraient plutôt du *Common Ground Content*, toujours selon les termes de Krifka (2007).

### 10.3.1.2 Comportement syntaxique des opérateurs aspectuels contrastifs

Les choses se compliquent encore si nous nous tournons vers *schon* et *noch*. Nous avons déjà dit quelques mots de leur fonctionnement comme opérateurs aspectuels paradigmatissants, c'est-à-dire dans les contextes où ils sont employés comme pseudo-"adverbes de temps" ou pour focaliser un constituant qui dénote lui-même une portion de temps ; ces deux emplois sont extrêmement proches en ce sens que la dénotation de *schon* et *noch* adverbes de temps est le point de référence de l'énonciation (*nunc*), le plus souvent (mais pas toujours !) exprimable par *jetzt*. À bien des égards, les emplois autonomes de *schon* et *noch* sont des équivalents de ce que serait leur construction comme adverbial paradigmatissant avec dans leur foyer une indication de temps dénotant ce *nunc*.

- (99) Die Ergebnisse der UN-Inspektion, die sind ja **noch** gar nicht bekannt, sie werden heute erst im Internet vorgestellt, aber **schon** ist offensichtlich eine diplomatische Einigung auf den Weg gebracht. (DR 160913-01)
- (100) **Noch** hat der Kongress ja auch nicht entschieden und so sicher ist es ja auch im Kongress in Amerika noch nicht, dass man sich dafür aussprechen wird. (DR 070913-04)

Si nous nous en tenons là, ces deux formes représenteraient un exemple de choix pour expliquer qu'un adverbial peut être paradigmatissant ou contrastif sans nécessairement développer

18. L'opposition entre les deux types d'opérations sur le Common Ground se retrouve par exemple chez Repp (2013). Le *CG Content* est une affaire d'expansion coordonnée du savoir partagé. Les connecteurs peuvent en participer dans la mesure où ils permettent d'articuler l'un à l'autre les contenus successivement ajoutés. Le *CG Management* est relatif à l'amendement ou à "l'accommodation" des prémisses de la discussion. Les perspectivaux ou les marquages permettant de prendre le contrepied de préconstruits en discours en participent. cf. suite de cette section.

19. Pour de plus amples développements, on se reportera à la section consacrée à *nur* "connecteur" dans le prochain chapitre.

de foyer. Le caractère paradigmatissant apparaît comme un trait lexical commun à divers adverbiaux, et la plupart d'entre eux, notamment ceux qui opèrent sur l'énoncé et non sur l'énonciation, acquièrent (ou tout simplement possèdent) la capacité syntaxique à développer un foyer distinct de leur portée. Dans l'absolu, cette vision des choses nous semble tout à fait correcte, et commune aux deux *scénarii* encore disponibles pour articuler adverbiaux paradigmatissants : en faire une sous-classe d'adverbiaux perspectivaux et y voir un ensemble radicalement hétéroclite d'adverbiaux ressortissant de classes fonctionnelles diverses et se trouvant partager un même sème méta-opérationnel.

Le problème est que, comme le relève König (1991, 147-162), *schon* et *noch*, contrairement à *already* et *still*, peuvent aussi être employés pour focaliser des entités qui ne sont pas des intervalles de temps.

- (101) Sie gehören zu denen, Herr Mützenich, die Syriens Präsidenten al-Assad vor den Internationalen Gerichtshof in Den Haag stellen wollen. Ist das nicht reines Wunschenken? *Das wird doch schon deswegen nicht funktionieren, weil-* ich muss es noch mal sagen- Russland wahrscheinlich nicht mitspielen wird. (DR 160913-01)
- (102) Letztlich kommt es aber insbesondere darauf an, ob der Buergerkrieg überhaupt in eine Waffenruhe umgesetzt werden kann und eine politische Lösung gefunden und *insbesondere den Flüchtlingen außerhalb Syriens noch stärker geholfen werden kann.* (DR 160913-01)

Ce point doit nous alerter à deux titres. Pour commencer, le sémantisme de ces formes, en synchronie, est devenu suffisamment abstrait pour être appliqué à virtuellement tous les domaines notionnels présentant la configuration IE / I / E doublée de la préconstruction de ce que nous avons appelé plus haut un "point de fuite", pas encore atteint en cas d'emploi de *schon*, dépassé pour *noch*.<sup>20</sup> Dans ces conditions, si les adverbiaux paradigmatissants doivent pouvoir se passer de foyer, cela signifie que *schon* et *noch* doivent pouvoir être employés comme adverbiaux "pleins", sans foyer, dans un sens qui ne soit pas aspecto-temporel (donc sans que leur dénotation soit identique à celle de *jetzt*). Or ni König (loc. cit.), ni Pérennec (2002), ni Zimmermann (2014), qui ont pourtant tous les trois produit des descriptions unifiées du sémantisme de *schon*, ne relèvent de tels emplois, qui auraient pourtant constitué un bon argument pour traiter toutes les valeurs de *schon* comme un tout cohérent. Nous-mêmes, nous ne trouvons pas d'emplois relevant clairement d'un tel cas de figure. La conclusion qui s'impose est que la valeur centrale à partir de laquelle nous pouvons dériver tous les autres est bien celle d'opérateur paradigmatissant aspecto-temporel ou, comme le dit König, de quantifieur (focalisant) de *phases*, et que l'on ne peut dégager d'emploi assimilable de son côté à un "adverbial paradigmatissant sans foyer".

## 10.3.2 Scalarité et identification forte

### 10.3.2.1 Présentation

Enfin, d'autres adverbiaux généralement recensés comme des paradigmatissants canoniques du fait de leur emploi fréquent dans des constructions à foyer ne se prêtent absolument pas à un rapprochement avec des adverbiaux de phrase "normaux" (ou plus spécifiquement, avec les perspectivaux). Ainsi, tandis que *sogar* est parfaitement licite sans foyer et même dans le *Vorfeld*, cela n'est pas possible ni pour *selbst* ni pour *selber*, qui ne sont employés que comme

20. Nous reviendrons sur la modélisation détaillée de ces différents paramètres au début de la quatrième partie, qui sera consacrée à la polyfonctionnalité de *schon*, entre adverbial paradigmatissant et particule modale.

modifieurs périphériques du constituant dont ils marquent l'identification forte.

Aux côtés de *sogar* et *selbst*, on trouve *gar*, qui peut être employé sans foyer, avec une portée correspondant au focus de l'information, mais qui n'est pas licite dans le *Vorfeld* - s'agissant d'un morphème monosyllabique, il est permis de se demander dans quelle mesure *gar*, contrairement aux autres adverbiaux que l'on peut dire paradigmatiques à un titre ou à un autre, n'est pas réellement une "particule" au (non-)sens morphologique du terme, c'est-à-dire un item prosodiquement ou morphologiquement déficient et incapable d'avoir le statut de constituant. Toujours dans le domaine des adverbiaux spécialisés dans le marquage de l'identification, nous pouvons mentionner les "cas" *genau* et *ausgerechnet*. Ces deux formes ne présentent de sémantisme scalaire que si l'on associe la scalarité à une dimension évaluative : *genau*, comme d'ailleurs *gerade*, sert en effet souvent à signaler que la solution retenue est soit la plus adaptée soit au contraire la moins adaptée en contexte, cette dernière valeur étant également celle d'*ausgerechnet*. Mais ni l'une ni l'autre ne dit quoi que ce soit de la validité des autres solutions du paradigme, dont on supposera simplement qu'elles sont exclues, comme on le ferait de toute façon si l'on suppose que par défaut, un focus "spécialisé" est un focus restrictif. En réalité, il est difficile de représenter le sémantisme opérationnel de ces marqueurs en disant qu'ils nous signalent quelle(s) solution(s) nous placent en IE, I ou E comme nous le ferons pour *auch* ou *nur*. La modélisation du sémantisme de ces adverbiaux passe donc par d'autres moyens que ceux mobilisés pour ceux qui participaient d'un focus extensionnel.

*Genau* et *ausgerechnet* sont au départ des formes adjectivales (plus exactement, dans le cas d'*ausgerechnet*, participiale) signalant la complétion d'un calcul. Pour *ausgerechnet*, cette idée de complétion d'un procès de calcul est inscrite dans la morphologie même de l'adverbial ; la solution en *ausgerechnet* étant associée à l'idée d'un parcours à la fois complet et borné (c'est la valeur aspectuelle de *aus-* ici), elle est fortement susceptible de correspondre à une valeur extrême et marginale, précisément celle qui constitue la borne à l'intérieur de la classe d'objets à l'intérieur de laquelle on effectuait ce parcours. Dans le cas de *genau*, comme là encore pour *gerade*, il s'agit de stipuler l'exactitude de la solution retenue au détriment de tout autre résultat, qui est traité comme une simple approximation inexacte. Cette différence entre *genau* et *gerade* d'une part et *ausgerechnet* d'autre part va de pair avec le fait que la valeur sélectionnée par *genau* ou *gerade* puisse correspondre au centre attracteur du domaine notionnel parcouru, alors qu'*ausgerechnet* privilégie, nous l'avons dit, les valeurs extrêmes de la classe. Ces différences sémantiques ont-elles un impact distributionnel ? L'analyse dans le DeReKo ne permet pas d'apporter une réponse claire sur ce point. Précisons tout d'abord que nous avons renoncé à l'analyse de *gerade* du fait du grand nombre d'occurrences relevant là encore d'un ordre aspecto-temporel présentant décidément bien des affinités avec la focalisation. Pour ce qui est d'*ausgerechnet*, nous ne trouvons que deux occurrences qui ne se laissent pas analyser comme des ouvertures par le participe II du verbe *ausrechnen* à un temps composé. La première peut être lue comme strictement focalisante, avec un GN indéfini en fin de *Mittelfeld* comme foyer :

- (103) Jesus gibt dem Wort "Nächster" eine neue Bedeutung. Mit einer Geschichte mitten aus dem Leben (Lukas hat sie uns in seinem Evangelium überliefert) gibt er die Antwort auf diese Frage. Der "Nächste" für den Überfallenen ist derjenige, der ihm tatsächlich hilft. **Ausgerechnet ist das in der Geschichte ein von den Juden verachteter Samariter**, also ein Ausländer, während zwei Volksgenossen - hilflos - vorüber gehen. (RHZ07/JUL.13301)

Le dernier énoncé restant semble toutefois pouvoir être interprété comme un emploi non-focalisant, comme nous le cherchons :

- (104) Vor einer Woche hat er einen drei Wochen alten Mäusebussard bekommen. Der war aus dem Nest gefallen und hatte sich dabei einen Flügel verletzt. "Die Untersuchung beim Tierarzt hat gezeigt, dass die Verletzung doch nicht so schlimm ist", erzählt Heinz Köppel. "Ich wollte ihn gleich wieder zurück ins Nest bringen", sagt der Vogelexperte. **Ausgerechnet habe aber das starke Gewitter den Baum mit dem Nest geknickt. Jetzt wird der Mäusebussard von Köppel gefüttert und auf die Auswilderung vorbereitet.**(A99/JUN.41178)

Une seule attestation ne permet pas de trancher sur la grammaticalité d'une construction, nous laisserons donc *ausgerechnet* de côté. Pour ce qui est de *genau*, il est assez facile de trouver des occurrences où cet adverbial apparaît dans le *Vorfeld* en prenant tout l'énoncé dans sa portée et sans développer de foyer ; il a alors manifestement pour fonction de signaler que l'énoncé se revendique d'un degré d'exactitude supérieur à ce qui pourrait être dit ou avoir été dit d'autre sur le même sujet, en particulier dans l'énoncé précédent. Cet emploi de *genau* se retrouve notamment en co-construction avec *sich um etw.handeln, um etw. gehen*.

- (105) Nicht nur die Herzen von Eisenbahnfreunden lässt das höher schlagen : Auf der Strecke der Eifelquerbahn dampft bald wieder eine Lok durch die Vulkaneifel. **Genau handelt es sich dabei um eine Dampflok der Baureihe 52 mit der Betriebsnummer 52 6106.** Sie wurde im Jahr 1943 mit der Fabriknummer 12547 von der Berliner Firma Schwartzkopff gebaut und hatte seinerzeit einen Anschaffungswert von 165 000 Reichsmark. Die Vulkan-Eifel-Bahn-Betriebsgesellschaft mbh (VEB) aus Gerolstein erwarb die Lok vor einem Jahr (RHZ08/APR.07251)

Les quelques autres occurrences concernent les verbes *sagen* et *wissen* ; *genau* y est directement interprétable comme un emploi de l'adjectif *genau* en fonction "d'adjectif de verbe".

- (106) Wie würde die Entdeckung der Gravitationswelle unser Wissen um den Kosmos verändern ?  
**Genau wissen wir das nicht.** Doch exakt das ist die große Faszination. (RHZ07 / MAR.06597)

### 10.3.2.2 *Genau* est-il un perspectival ?

Les exemples du type *genau handelt es sich dabei um...* soulèvent une question de classification assez importante et directement liée au problème de ce chapitre : il est assez indubitable que ces emplois de *genau* relèvent du marquage d'une certaine reformulativité au sens où nous l'avons défini, c'est-à-dire d'une élaboration progressive du propos qui fasse jouer des réajustements de perspective ; ici, de l'approximatif vers le plus exact. *Genau* se comporte ici comme un perspectival des plus classiques, qui pointe en creux l'insuffisance des perspectives concurrentes sur un même état de fait, lesquelles perspectives sont facilement assimilables au cotexte amont, d'où une forme de "connexion synthétique", selon les termes de Nölke. *Genau* serait donc une sorte de cousin d'*eigentlich*. Compte tenu de ce que nous avons dit de l'effet paradigmatissant finalement assez faible de *genau*, et en particulier de la difficulté à trouver des occurrences avec opposition équipollente, nous pouvons raisonnablement nous demander si *genau* n'aurait pas au moins autant sa place du côté des perspectivaux que de celui des adverbiaux paradigmatissants "canoniques". Se pose alors la question de l'emploi en après-première place. En corpus, on trouve facilement des exemples de type < X *genau* Vfin >, qui présentent tous le point commun de prendre une forme indexicale comme constituant initial.

- (107) "Wann haben Sie zum ersten Mal mit Freude Salat gegessen ?", fragt ZEIT-Kolumnist Wolfgang Siebeck via Monitoreinblendung über der Bühne. Schuldbewusst schluckt

man und geht in sich - und ist doch eigentlich gerade in eine höchst abstruse Geschichte über die "Bedingungen für die Nahrungsaufnahme" am Beispiel eines kapriziösen Wichts in Windeln verwickelt.

**Das genau ist das Geheimrezept von Regisseur Stefan Graf** : mitten im Gang lässt er den kauenden, verdauenden Zuschauer von fremden Tellern kosten und reicht ihm dazu einen guten Tropfen. Bei Hemingway hat ers gelernt : Ihren metallischen Geschmack verliert die Auster durch Nachspülen mit einem kalten Weisswein, notierte der. (A00/SEP.60833 St. Galler Tagblatt, 09.09.2000)

- (108) Der Chor singt diesen Part buchstäblich glaubwürdig : nicht als Kunstübung, weder lammfromm noch schönheits ergeben. Von ganzem Herzen, einmütig, doch ungeglättet, lebensnah. Nicht mit Engels-, sondern mit Menschenstimmen. Die auch Anfechtung kennen, Zweifel, das harte Brot der schlechten Welt. Sogar den Wunsch nach Umsturz der Verhältnisse.

Advocatus Diaboli.

**Das genau sind, als Gegenlied, die Einflüsterungen Brechts in der cleveren Textdramaturgie von "Sankt Nimmerleinstag"** : die Zwischenrufe des "armen B.B.", Spottchoräle, Denkanstösse, Lieder, denen anzuhören ist, wie tief die Tradition dem Dichter in den Knochen saß. (A08/DEZ.02719 St. Galler Tagblatt, 09.12.2008)

- (109) Zweitens : Die zusätzliche Infamie der Terrorangriffe besteht darin, dass kollektive Symbole Amerikas zerstört worden sind und dass die Logik individueller Verantwortung gestört worden ist, von der das amerikanische Leben getragen ist. Diejenigen nämlich, die im strikten Sinne als Täter anzusehen sind, haben sich bei ihren Taten selbst getötet. **Damit genau ist das Ritual von Schuld, Verantwortung und Vergeltung erschwert, das in Amerika bei solchen Gelegenheiten ausgeführt wird - zuletzt bei der Hinrichtung Timothy McVeighs, des Attentäters von Oklahoma.** (A01/SEP.30057 St. Galler Tagblatt, 24.09.2001)

- (110) Der Teil solle einbehalten und am Ende der Spielzeit nur ausgezahlt werden, wenn gewisse Ziele erreicht worden sind. Das Team lehnte ab. Man vertagte sich. Was sagen die Bosse ? Andreas Rudolph - nichts. Sportchef Christian Fitzek - nichts. Vize-Präsident Dierk Schmäschke : "Die Verantwortung für das finanzielle Risiko soll auf mehrere Schultern verteilt werden, auch auf die Mannschaft. Aber natürlich werden bestehende Verträge berücksichtigt." **Da genau ist der Haken.** Gegen den Willen der Spieler können die Kontrakte nicht geändert werden. Die MOPO erfuhr zudem : Ursprünglich wollte der Klub Hens und Co. 20 oder 25 Prozent abziehen. Eine andere Variante, um es den Profis schmackhafter zu machen, könnte bei der nächsten Verhandlungsrunde auf den Tisch kommen. (HMP09/JUN.00905 Hamburger Morgenpost, 11.06.2009)

La seule occurrence où le constituant initial ne soit pas en *d*- fait intervenir *Hier*, et semble assez clairement être un emploi focalisant :

- (111) Erst nach langem Hickhack durfte Cruise im Berliner Bendlerblock drehen, wo Stauffenberg und seine Mitstreiter 1944 von den Nazis erschossen wurden. "Am Anfang habe ich mich immer gefragt, warum ist das so wahnsinnig wichtig, im Bendlerblock zu drehen", sagte der 51-jährige Berkel. "Als wir dann da rauskamen, wurde mir schlagartig klar, was der Gewinn ist. Es war das Gefühl : **Hier genau ist es passiert.** Das haut einen wirklich um". (NUN09/JAN.01864 Nürnberger Nachrichten, 21.01.2009)

Mais ces emplois relèvent-ils bien d'un marquage perspectival ? Le constituant initial ne constitue-t-il pas plutôt pas le foyer de l'adverbial. Faute d'occurrence dans notre corpus personnel, nous n'avons pas le matériau pour procéder à l'analyse prosodique qui pourrait nous aider à tran-

cher cette question. Les corpus oraux du DGD2 ne permettent pas d'analyse acoustique, mais à l'oreille l'accent entendu sur les occurrences de *das genau* repérées en tête d'énoncé assertif semble montant. Nous avons également trouvé deux documents sonores sur internet<sup>21</sup> où la tournure apparaît. À chaque fois, l'accent sur *das* est clairement montant, celui sur *genau* est descendant.

- (112) Völlig absurd sei es, sagt der grüne Landtagsabgeordnete Sören Herbst, dass zwischen Vergehen und Strafantritt bis zu drei Jahre vergehen könnten. In der Realität bedeute dies, dass die Jugendlichen meist schon arbeiten, möglicherweise ganz woanders leben, ihren Lebensstil geändert hätten. Dass sie aber dennoch ihre alte Strafe verbüßen müssten, weshalb einige der Arrestanten gar Urlaub nehmen oder an freien Wochenenden in den Arrest gehen : "**Das genau ist die Schizophrenie sozusagen an der Sache.** Der zeitliche Bezug zur Ordnungswidrigkeit, zum Schulschwänzen ist in den meisten Fällen überhaupt nicht mehr gegeben. (Deutschlandfunk, 23.02.2015)

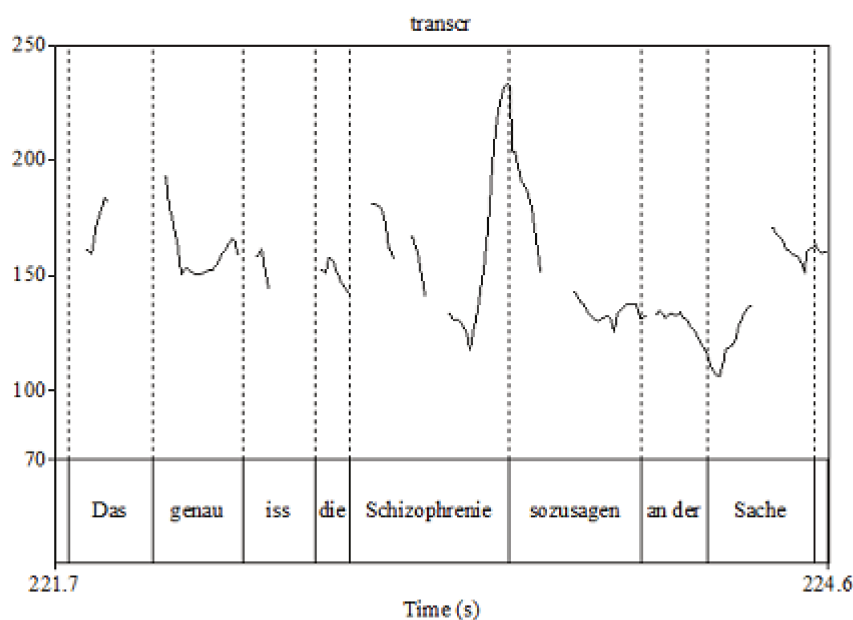


FIGURE 10.1 – Courbe de hauteur pour la séquence *Das genau ist die Schizophrenie sozusagen an der Sache*

Le second exemple, dans la bouche d'Angela Merkel, a l'avantage de se trouver à proximité d'une occurrence de focus avec adverbial postposé à son foyer dans le *Vorfeld*.

- (113) Hier geht es vor allen Dingen um die Vernetzung von Wissenschaft und Wirtschaft, also um die Anwendung der Entwicklungsergebnisse. Das genau ist der St, ist die Stärke der neuen Hightech-Strategie. (Angela Merkel, Bundestag, 10.09.2014)<sup>22</sup>

21. *Sachsen-Anhalt : Kein Knast mehr für Schulschwänzer*, URL : [http://www.deutschlandfunk.de/sachsen-anhalt-kein-knast-mehr-fuer-schulschwaenzer.680.de.html?dram:article\\_id=312440](http://www.deutschlandfunk.de/sachsen-anhalt-kein-knast-mehr-fuer-schulschwaenzer.680.de.html?dram:article_id=312440)

22. Nous modifions le compte-rendu intégral pour le réadapter au prononcé tel qu'il est vérifiable sur la captation vidéo de la séance, dont la bande-son sert de base à l'analyse sur *Praat*.

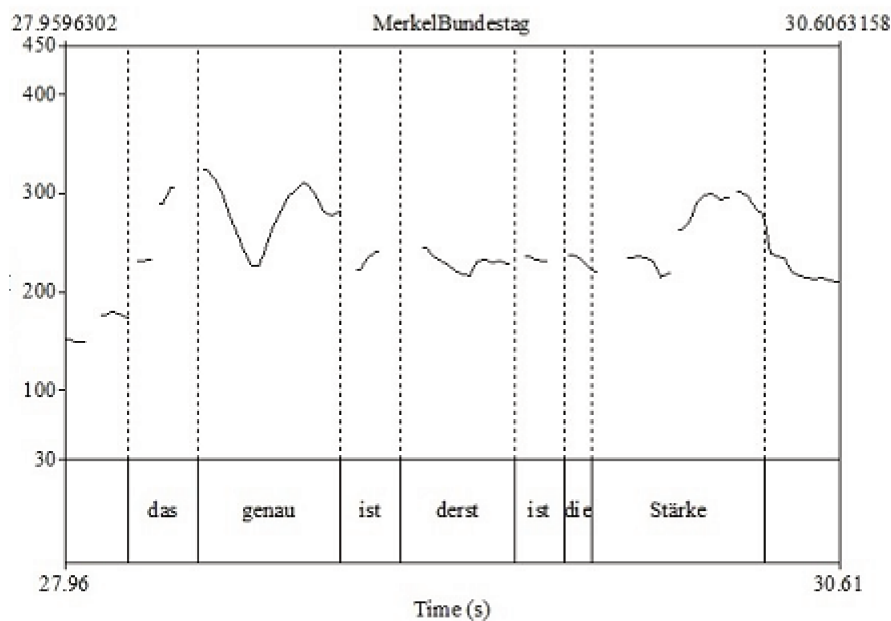


FIGURE 10.2 – Courbe de hauteur pour la séquence *Das genau ist der st, ist die Stärke*

Nous pouvons donc comparer les modèles prosodiques, comparaison qui suggère que ces occurrences de *das genau* sont effectivement davantage réalisées sur le modèle du topic contrastif ou référentiel que sur celui d'une focalisation "normale" chez la même locutrice dans les mêmes circonstances.

- (114) Das hat etwas mit Glaubwürdigkeit und im Übrigen auch etwas mit wirtschaftlicher Stärke zu tun. **In dieser Legislaturperiode allein** wird die Bundesregierung noch einmal 9 Milliarden Euro zusätzlich für Bildung und Forschung zur Verfügung stellen, 3 Milliarden Euro davon für Forschung, etwa für den "Pakt für Forschung und Innovation" und für die neue Hightech-Strategie, die wir in der letzten Woche im Kabinett beschlossen haben.

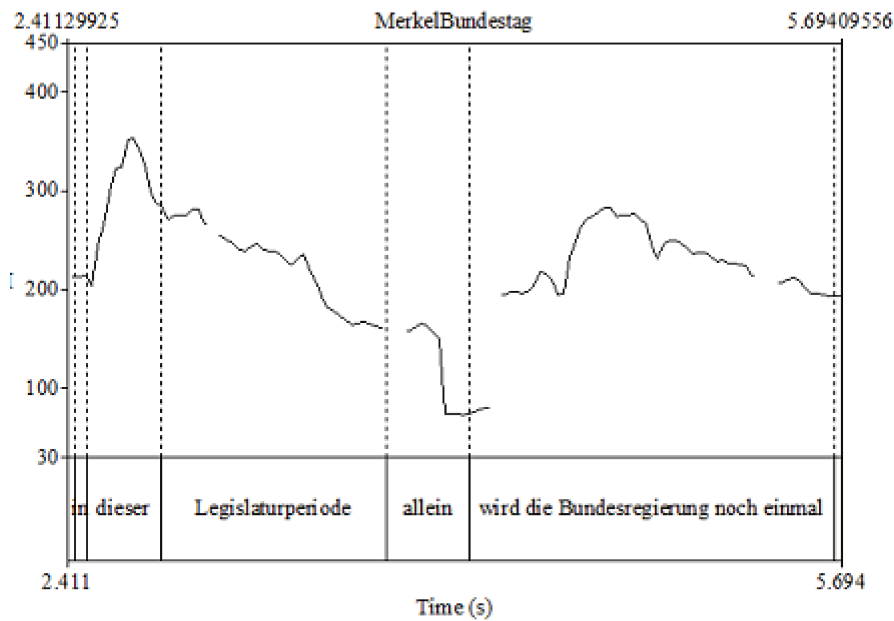


FIGURE 10.3 – Courbe de hauteur pour la séquence *In dieser Legislaturperiode allein wird die Bundesregierung noch einmal*

Le problème est que comme *jedenfalls* ou *zumindest* (et contrairement à *allerdings*, *freilich* ou *leider*), *genau* fait partie de ces items dont il est difficile de déterminer s'ils prennent ou non le constituant initial dans leur foyer, puisque l'interprétation sémantique générale sera la même quelle que soit la solution retenue. En effet, les topics contrastifs (et les foci référentiels) peuvent contenir un focus lié. On peut opposer deux scénarios :

- • [TOPC *genau*] [p]. Le contenu p est alors présenté comme représentatif d'une perspective nouvelle sur les choses qui se distingue des précédentes par la sélection de TOPC au détriment de ses concurrents, laquelle sélection obéit à un critère d'exactitude ou d'acribie référentielle.
- • [TOPC] [*genau*] [p]. Le contenu p est présenté comme représentatif d'un certain point de vue, doublement caractérisé comme partiel, avec un recentrage thématique marqué par le topic contrastif, et partiel, avec la mise en avant du fait qu'il s'agisse de l'approximation la moins... approximative possible.

L'effet discursif produit nous semble largement équivalent. Mais le privilège exclusif des référents définis ou anaphoriques est de nature à suggérer que *genau* postposé dans le *Vorfeld* correspond à un réaménagement de l'univers de discours au sens minimal du terme, c'est-à-dire davantage à une stratégie de focalisation référentielle qu'à l'introduction d'un nouveau cadre de discours. Cela pourrait expliquer pourquoi dans les exemples un peu fournis, *genau* ne semble pas véritablement ouvrir de nouvelle séquence.

Reste à envisager la possibilité que *genau* ne soit pas (ou pas encore tout à fait ?) un perspectival. Mais dans ce cas, comment en arrive-t-il à jouer un rôle si voisin de celui des perspectivaux dans le *Vorfeld* ?



### 10.3.2.3 Une illusion sémantique ?

La solution est sans doute à trouver du côté d'un des principes du minimalisme sémantique, à savoir que l'on doit se garder de projeter sur les marqueurs des caractéristiques qui sont en fait celles de leur co(n)texte. Assurément, nous avons un nombre respectable d'exemples de *genau* seul dans le *Vorfeld*. Mais en définitive, tous ces exemples se réduisent à trois constructions : *genau handelt es sich um+acc*, *genau geht es um + acc* et *genau sind es + QNT*. En d'autres termes : des prédicats d'identité.

Nous savons que les adjectifs de l'allemand (et *genau* est d'abord un adjectif) ont accès à des fonctions adverbiales comme *adjectif d'adjectif*, *adjectif de verbe*, *adjectif de groupe verbal*, et même, pour certains, *perspectival* (pour les adjectifs à signifié épistémologique notamment : *wahrscheinlich*, *vermutlich*, *offensichtlich*, *offenbar...*). On peut donc raisonnablement affirmer qu'en allemand, toute construction notionnelle, et en particulier tout prédicat, peut faire l'objet d'une détermination par un adjectif, sous réserve que la sémantique lexicale de cet adjectif s'y prête. À quel ensemble d'adjectifs *genau* appartient-il donc ? Selon nous, *genau* partage avec *rund*, *knapp* et *gut* ou *grob*, un statut d'adjectif estimatif (comme il y a des adjectifs de couleur, judicatifs ou épistémologiques). Ces adjectifs ont de fait accès à une fonction qui leur semble réservée<sup>23</sup>, celle de détermination adjectivale d'une quantification, notamment numérique ; nous y voyons une conséquence d'un trait sémantique lexical partagé par tous ces marqueurs : ils qualifient des opérations de construction référentielle d'une entité comme plus ou moins réussie.

Or les prédicats avec lesquels on trouve un *genau* de type *perspectival* dans le *Vorfeld* sont des prédicats d'identification, ayant pour fonction de fixer une bonne fois la notion en cours d'élaboration après une première tentative ; à cet égard, s'il est une classe de *perspectivaux* dont ces formes peuvent être rapprochés, ce sont en fait les mots du dire, où réapparaissent justement *grob* et *genau* (*grob gesagt*, *genau[er] gesagt*)<sup>24</sup>. En d'autres termes : ce sont les propriétés sémantiques individuelles du lexème *genau* qui font que lorsque l'énoncé est articulé autour d'un "simple" prédicat d'identification, l'"adjectif de verbe" *genau* présente des similitudes opératoires flagrantes avec un *perspectival*.

Mais ce n'est pas là le seul avatar proprement énonciatif de cet adjectif, puisque la notion d'*adverbial d'estimation*, qui nous a servi à isoler les spécificités sémantiques de *genau*, est également de nature à éclairer son comportement comme adverbial "paradigmatisant", bien mal nommé en réalité puisque l'une des spécificités de *genau* lorsqu'il développe un foyer est justement son incapacité à construire un paradigme structuré selon une opposition équipollente. Avec *rund*, *knapp*, *gut*, *schätzungsweise*, *ungefähr* et *grob*, *genau* partage à la fois cette fonction et celles d'adjectif d'adjectif et d'adjectif de verbe. Toutes trois ont comme point commun de donner à *genau* la capacité de développer une portée réduite à un constituant pour exprimer l'exactitude de détail d'une représentation ou d'un repérage qui dans l'absolu serait susceptible d'être approximatif. La concomitance de cet adverbial avec un accent de focus identifiant la portée de *genau* au foyer d'une opération de mise en contraste, ou avec un accent contrastif ascendant déclenchant le mécanisme topical décrit plus haut, suffirait alors à provoquer une interprétation assimilant *genau* à un adverbial *paradigmatisant*. La conclusion est que *genau* n'a sans doute ni plus ni moins sa place dans les rangs des *perspectivaux* que dans ceux des *paradigmatisants* "canoniques".

23. En tout cas au sein de la classe des adjectifs : *ungefähr* et *schätzungsweise* y accèdent également.

24. Le fait que l'on doive passer par un tour en *gesagt* pour en faire des "vrais" *perspectivaux* plaide également contre leur assimilation à ce groupe.

## Bilan : Dans la jungle...

À ce stade, l'existence même d'une classe unifiée des adverbiaux paradigmatiques bien distincte des autres classes de marqueurs énonciatifs, et notamment des perspectivaux, semble sujette à caution. Résumons la situation dans laquelle nous nous trouvons.

Certains perspectivaux supposés clairement identifiés comme tels sont susceptibles de se comporter comme des paradigmatiques de plein droit ; c'est notamment le cas de *jedenfalls*. *A contrario*, nous trouvons un adverbial paradigmatique réputé canonique, *genau*, qui présente également des similitudes frappantes avec les perspectivaux, tout en n'appartenant en réalité sans doute à aucune de ces deux catégories. Nous avons déjà constaté que l'intrication de la dimension évaluative avec les problèmes d'inventaire quantitatif posait des problèmes quant à la définition même de la scalarité dont sont censées participer tout ou partie des adverbiaux paradigmatiques. Il semble en outre que les adverbiaux additifs scalaires ne forment eux-mêmes pas une classe cohérente, puisqu'indépendamment du cas des emplois scalaires de *auch*, que l'on ne retrouve pas en français ni en anglais, *sogar*, *gar* et *selbst* présentent des caractéristiques syntaxiques différentes, différences qui au moins dans le cas de *sogar* et *selbst* revêtent vraisemblablement une dimension sémantique : *sogar* peut être construit sans foyer distinct de sa portée et même seul dans le *Vorfeld*. Cela n'est pas le cas de *selbst*, qui a manifestement besoin d'un foyer, sans doute du fait de son origine dans le domaine sémantique des réfléchis. En d'autres termes, malgré l'existence d'une gamme importante d'emplois voisins, ces lexèmes conservent des propriétés liées à leurs origines respectives qui les empêchent de se fondre totalement dans un même ensemble fonctionnel. C'est un phénomène que nous avons déjà observé sur *jedenfalls* et *allenfalls*, qui restent rétifs à la polarité négative même dans leurs emplois comme adverbiaux paradigmatiques, alors même qu'*allenfalls* se rangerait sémantiquement dans la classe des adverbiaux restrictifs, dont tous les autres représentants sont parfaitement niables.

Les particules de focalisation issues de marqueurs aspectuels comme *noch* ou *schon* représentent un autre cas de figure : ces adverbes font dès le départ jouer une forme de contrastivité, avec un paradigme à deux termes et un positionnement par rapport à un centre attracteur. En allemand, ces formes se sont émancipées de leur enracinement au niveau aspecto-temporel et peuvent développer un foyer sélectionnant n'importe quel type d'entités ; mais les emplois sans foyer restent apparemment réservés au domaine aspecto-temporel, qui conserve par conséquent une valeur centrale dans la description sémantique de ces formes.

En résumant ces asymétries, le sentiment se fait jour que la syntaxe est à la fois trop et trop peu corrélée à la sémantique pour permettre d'établir des correspondances ou même simplement des relations régulières entre perspectivaux et paradigmatiques : le fait que seuls les perspectivaux d'énoncé puissent développer un foyer, ou que les paradigmatiques additifs et/ou restrictifs ne fassent l'objet de quasiment aucune restriction d'emploi alors que les paradigmatiques aspectuels sont beaucoup plus restreints dans leur liberté syntaxique, sont de nature à suggérer que ces formes se regroupent bien en sous-ensembles fonctionnels dont chacun articule à sa propre manière un effet paradigmatique général, la construction des solutions concurrentes ("opposition équipollente" par contraste avec "opposition privative"), le recours à des notions scalaires et la relation à l'énonciation en général, dans un cocktail sémantico-syntaxique particulier. Inversement, les différences entre *gar* et *sogar* ou entre *selbst* et *selber* en syntaxe, entre *allenfalls* et *jedenfalls* ou entre *genau* et *ausgerechnet* en sémantique mobilisent à chaque fois des idiosyncrasies propres à chaque lexème, qui peuvent tenir à l'arbitraire des formes (comme c'est très vraisemblablement le cas pour *gar* et *sogar*) ou, pour les marqueurs ayant derrière eux un procès de grammaticalisation laissant transparaître assez clairement leur origine, au

legs sémantique du lexème-source. Dans les deux cas, une sorte de servitude du signifiant vient contrecarrer les tentatives d'unification fonctionnelle de la "classe" des adverbiaux paradigmatisants. Ce faisant, nous glissons des problèmes de cohérence externe (la définition des paradigmatisants vis-à-vis des perspectivaux) à ceux qui touchent la définition interne de la classe : les "adverbiaux paradigmatisants", y compris dans une acception du terme qui se contente des formes les plus canoniques, forment-ils un ensemble suffisamment cohérent fonctionnellement et même formellement (distributionnellement) pour pouvoir véritablement être qualifié de *classe* ? Que reste-t-il, dans ces conditions, des traits définitoires commentés au début de ce chapitre ? Il semble qu'il faille distinguer trois phénomènes qui se trouvent être associés dans le groupe des adverbiaux restrictifs et additifs, à partir desquels et pour lesquels le concept de particule de focalisation a souvent été compris ou construit, mais qui en réalité peuvent et doivent être traités séparément.

### • Sensibilité au focus

La **capacité à développer un foyer** est partagée par virtuellement tous les adverbiaux venant déterminer un contenu susceptible d'être valide ou non. Les perspectivaux d'énoncé présentent cette capacité, pas les perspectivaux d'énonciation. Tous les adverbiaux jusque-là considérés comme "paradigmatisants canoniques" sont bien sûr concernés également, indépendamment de leur statut fonctionnel. C'est ce qui correspond à la "sensibilité au focus".

### • Adverbes paradigmatisants

Le second phénomène est le caractère proprement "paradigmatisant" ou non, et notamment le **caractère équipollent ou privatif des oppositions paradigmatisantes** mises en jeu dans la structure focale à analyser. Toutes les formes vérifiant le premier critère (la sensibilité au focus) ne sont pas également capables de construire à elles seules une opposition équipollente. En particulier, les perspectivaux modaux semblent condamnés aux oppositions strictement privatives sauf à interagir avec un contexte syntaxique et/ou prosodique qui assure lui-même l'interprétation équipollente. À l'opposé, les paradigmatisants "canoniques" semblent associés à des instructions relatives à la construction du paradigme, qui permettent de sortir de la simple opposition "p / non-p" (opposition privative). Cela ne signifie pas pour autant qu'il y ait toujours une solution alternative identifiable, mais plutôt que la particule de focus restreint le domaine des solutions concurrentes possibles et participe ainsi de la détermination du paradigme. Au sein des "adverbes<sup>25</sup> sensibles au focus", nous distinguons donc une classe des "adverbes paradigmatisants" définis par la vérification de ce deuxième critère. Il s'agit là d'un **critère strictement sémantique, relevant du domaine lexical**. Il en allait de même pour le premier critère, puisque la ligne de démarcation entre "agit sur l'énonciation" et "agit sur l'énoncé", à en juger par ce que nous avons vu des perspectivaux dans la partie II, n'est pas une affaire de fonction grammaticale mais de sémantique lexicale. Un adverbe paradigmatisant peut faire l'objet de différentes constructions, selon l'élément figurant dans sa portée et la distinction ou non d'un foyer sur lequel se concentre l'effet paradigmatisant. Ce second cas de figure, qui correspond à l'association au focus, est recouvert par la notion d'**adverbial paradigmatisant**, qui est une fonction. Nous avons tenté de montrer qu'on pouvait **reconnaître la sensibilité des perspectivaux modaux au focus sans leur donner accès à la fonction d'adverbial paradigmatisant**, avec ses propriétés syntaxiques propres. Seuls les adverbes paradigmatisants accèdent à la fonction d'adverbial paradigmatisant. Par contre, dans la mesure où l'adverbe paradigmatisant est défini en termes de sémantique lexicale, rien

---

25. Ou adjectifs !

n'interdit à un adverbe se trouvant par ailleurs accéder à une fonction perspective d'accéder également et indépendamment de cela à la fonction d'adverbial paradigmatissant, dès lors que son signifié s'y prête. C'est notamment ce qui se passe pour *jedenfalls* et *allenfalls*. **Perspectival et adverbial paradigmatissant sont deux fonctions définies indépendamment l'une de l'autre.** Si les adverbes modaux de l'allemand n'accèdent pas à la fonction d'adverbial paradigmatissant, cela n'a rien avoir avec leurs emplois comme perspectivaux, mais avec leur sémantique lexicale, sans doute avec leur caractère épistémologique ou axiologique.

### • Ordre et parcours

Le troisième phénomène en jeu correspond à une **ligne de démarcation à l'intérieur de l'ensemble des adverbes paradigmatiques** (et donc, sur le plan fonctionnel, entre adverbiaux paradigmatissants). Il s'agit de la capacité de certains de ces adverbes, et notamment des marqueurs additifs, restrictifs et aspectuels, à construire le paradigme non seulement selon un critère discriminant, mais aussi et surtout selon un ordre de parcours du paradigme. Les solutions concurrentes sont ordonnées au sein du paradigme. La nature exacte de cette relation d'ordre et son rapport à la scalarité argumentative et à la scalarité évaluative restent encore relativement flous. C'est donc cette notion d'ordre des solutions concurrentes qui sera au cœur du prochain chapitre, consacré à la sémantique des "adverbes paradigmatiques de parcours", essentiellement les items que nous avons jusqu'à présent appelés les particules de focus canoniques : restrictives et additives en particulier. Le statut même de ces notions d'*addition* et de *restriction* devra également faire l'objet de réflexions, puisque notre analyse s'engage clairement dans la voie d'une interprétation lexicaliste des propriétés sémantiques des formes qui nous préoccupent.



# Chapitre 11

## Sémantique de quelques adverbes de parcours

Après avoir tenté de démêler différents niveaux d'analyse et différents phénomènes plus ou moins entrelacés dans la définition des adverbiaux paradigmatiques, nous nous intéresserons dans ce chapitre à la sémantique des formes relevant de la classe hypothétique des "adverbes paradigmatiques de parcours" posée à la fin du précédent chapitre. Il s'agit en fait des "particules de focalisation" les plus canoniques, d'ordinaire regroupées en deux grandes classes : exclusives et additives, (incl. "additives-scalaires" de type *même*). S'y ajouteraient deux ensembles un peu à part, celui des "particulariseurs" (all. *vor allem*, fr. *surtout*) et celui des adverbes contrastifs scalaires (all. *schon, noch*). Nous laisserons ce dernier ensemble de côté, à la fois parce que les emplois focalisants de *schon* et *noch* ont déjà donné lieu à quelques remarques plus haut, et parce que l'analyse de détail de *schon* nous permettra de faire le pont entre adverbiaux paradigmatiques et particules modales. En pratique, les ensembles sémantiques sus-mentionnés ont généralement été dessinés autour d'un ou deux marqueurs dans une langue donnée. Pour les particules exclusives, additives et additives scalaires, il s'agit au départ, chez Horn (1972) (respectivement) d'*only, too/also* et *even*, puis très vite justement de l'allemand *nur / auch / sogar*, même si le fonctionnement de *auch* à cheval entre *too* et *even* pose déjà quelques problèmes. La possibilité de variations d'une langue à l'autre a essentiellement été commentée par König (1991, 150-155), qui relève par exemple les écarts entre l'allemand et l'anglais pour ce qui est des "opérateurs aspectuels", dont l'emploi comme "particules de focus" est nettement moins courant en anglais qu'en allemand (König 1991, 153). Depuis quelques années, les analyses typologiques et contrastives de ces formes se développent, soit dans une perspective généraliste (Forker et al. 2015) soit pour tenter d'apporter un nouvel éclairage sur le fonctionnement de ces formes dans les langues mieux étudiées (Hole 2006).

Ces études ont fourni des résultats intéressants, sous forme de cartes sémantiques, c'est-à-dire en fait de relevés systématiques de l'empan des valeurs possibles en discours pour une forme ou un groupe de forme, ou de sous-systèmes comme le carré logique des particules de focus du chinois proposé par Hole (2006) et discuté pour l'anglais et l'allemand par Gast (2013). Nous avons déjà fait part de nos hésitations quant au statut de ces carrés ou sous-systèmes, où nous voyons d'abord des instruments heuristiques. Dans ce qui suit, conformément à la tendance générale que nous poursuivons dans ce travail, nous allons donc plutôt partir de l'étude de signifiants singuliers et étudier leur fonctionnement discursif et argumentatif. Les récurrences d'effet de sens et les proximités d'emploi pourront le cas échéant donner lieu à des tentatives de généralisation, y compris inter-langues, mais sans garantie préalable. Pour des raisons de place, nous renonçons également d'avance à un panorama complet. Notre but n'est donc pas de proposer un inventaire complet ni une description sémantique exhaustive, mais d'exposer

une méthode d'analyse et de l'appliquer à quelques formes en vue d'en tirer des enseignements relatifs à la "classe" des "adverbes paradigmatiques de parcours", sous réserve qu'elle existe. Suivant en cela la plupart de nos prédécesseurs, nous partirons de l'étude de l'un des trois "suspects habituels" de l'allemand, *nur*, *auch* et *sogar*, en l'occurrence *nur*.

## 11.1 *Nur* et la restriction

### 11.1.1 Quel signifié unique pour *nur* ?

#### 11.1.1.1 Position du problème

En évoquant çà et là les particules exclusives (ou restrictives) et des formes apparentées comme *allenfalls*, nous avons avancé l'idée d'une forte corrélation avec un positionnement de la solution focalisée "en bas" d'une échelle informationnelle ou argumentative dont la nature exacte resterait à définir. Indépendamment des choix théoriques présidant à la définition de la scalarité, il convient de relever que cette observation peut correspondre tant à une description de la valeur (ou d'une valeur) définitoire des particules exclusives qu'à un effet de sens (une implicature, par exemple) dérivé de la valeur première du marqueur, qui se réduirait à une règle d'élimination des solutions alternatives. Dans ce cas, c'est seulement par le biais de mécanismes pragmatiques supplémentaires, et peut-être adventices, que le paradigme de solutions en jeu serait reconstruit de telle façon que la solution retenue y occuperait une position de point bas. Cette seconde interprétation a pour elle le fait que la scalarité "évaluative" décelable dans bien des emplois de *nur* n'a rien de systématique, contrairement à la règle d'élimination sous-spécifiée, et qu'en outre d'autres particules exclusives, au premier chef *ausschließlich*, ne semblent pas présenter de tels emplois "scalaires".

À cette lecture, on peut toutefois opposer deux choses : d'une part, le "cas" *ausschließlich* ne constitue pas un argument pour l'analyse de *nur*, en tout cas pas lorsque l'on défend l'idée de regroupements par classes sémantiques *a posteriori*, à plus forte raison en tenant compte du signifiant : par son étymologie même, qui est parfaitement transparente là où celle de *nur* est hautement opaque, *ausschließlich* ne peut qu'entretenir un rapport privilégié à l'exclusivité "pure". D'autre part, comme nous l'avons déjà suggéré, la définition de la scalarité mise en œuvre dans ces lectures quantificationalistes de *nur* est elle-même discutable, puisqu'une où une définition strictement argumentative de la scalarité à la Ducrot (1980a) pourrait sans doute permettre de traiter la scalarité "évaluative" comme un cas particulier d'échelle argumentative, au même titre que la pure quantification, puisque pour Ducrot celle-ci implique toujours une échelle, dont la particularité est toutefois de n'être pas orientée *a priori* mais uniquement en discours par mise en relation avec son contexte. L'affaiblissement des critères de la scalarité, qui chez Ducrot ne passe certainement pas par un relâchement de la définition, permet de rétablir les lectures scalaires des particules exclusives.

Le modèle de l'argumentation dans la langue (Anscombe & Ducrot 1983, Ducrot 1980a), qui sera notre principale source d'inspiration ici, a toutefois inspiré une proposition isolée mais fort originale et intéressante, celle de Attal (1989) sur le français *ne... que...* D'emblée, le centrage sur ce marqueur présente à nos yeux le gros avantage de rompre avec le privilège des formes incluant un morphème d'unicité ou d'exclusivité parfaitement transparent dans leur morphologie : *lediglich*, *einzig*, *allein*, *ausschließlich*, *seulement*<sup>1</sup>, *uniquement*, *exclusivement*,

1. Encore qu'il soit intéressant de noter que *seulement* ait donné lieu de la part de Culioli (1999a) à un article centré sur la notion d'"inversion téléonomique", largement équivalente en pratique au "conflit argumentatif" d'Attal (*cf. infra*).

*only, exclusively...* Le français *ne...que* partage avec *nur* une forme d'opacité du signifiant qui *a priori* l'isole de ses petits camarades. Selon Attal, l'apparition de *ne...que* correspond d'abord et avant tout à un "conflit argumentatif", c'est-à-dire que l'énoncé en *ne...que* est soit un contre-argument par rapport à la thèse défendue, soit directement la thèse opposée à celle que les arguments antérieurs étayaient. Le choix entre les deux cas de figure s'observait déjà pour *schließlich*; il est en fait laissé au contexte. La conséquence est que dans le premier cas (*ne...que* appliqué à un argument), l'emploi de *ne...que* est obligatoire pour éviter une ambiguïté voire contresens d'ordre argumentatif. L'exemple suivant, cité par Attal (1989, 117), illustre à merveille ce caractère obligatoire de *ne...que* lorsque l'énoncé est utilisé comme argument au sens de Ducrot, c'est-à-dire comme base censée étayer un propos général ayant le statut de thèse ou de conclusion (en l'occurrence, le caractère regrettable de l'action).

- (1) - Le regrettez-vous ?  
 - De **n**'avoir tué **qu**'un seul homme ?  
 - Non, d'en avoir tué un. (Guitry)

Dans le second cas (*ne... que* appliqué à la thèse), la thèse est susceptible de parler pour elle-même, c'est-à-dire que l'emploi de *nur* est facultatif pour défendre la thèse. Ainsi, pour Attal (1989, 118), *ne...que*, dans l'exemple suivant, sert uniquement à souligner l'absence de ce qui n'est pas nommé, par exemple le Bien et le Vrai. Mais l'absence de *ne... que* n'entraînerait aucun risque de contresens.

- (2) Là, tout **n**'est **qu**'ordre et beauté, luxe, calme et volupté. (Baudelaire)

Le premier cas de figure inclurait notamment les emplois quantitatifs et le second, les emplois évaluatifs. On retrouve en fait l'idée ducrotienne qu'une échelle quantitative a besoin d'un marqueur supplémentaire pour recevoir son orientation argumentative : le pôle évaluatif des emplois de la particule exclusive correspondrait aux enchaînements où l'orientation de l'échelle est déjà donnée, et le pôle quantificationnel, à ceux où cette orientation doit d'abord être fixée.

Cette dimension de conflit argumentatif se retrouve toutefois également dans la glose la plus "extensionnaliste" de *nur* ou d'une particule exclusive, *rien sauf* ou *rien si ce n'est*, qui se trouve correspondre à un aspect intéressant de l'étymologie de ce marqueur. *Nur*, dans le *Mittelhochdeutsches Handwörterbuch* de Lexer, est encore présenté comme une forme du verbe "être" (*wesen*). C'est que comme nous l'explique le *Wörterbuch der Deutschen Sprache*, *nur* est né de l'amuïssement d'une tournure figée *ni-waere* du vieil-haut-allemand, qui correspond au départ à la forme niée du subjonctif II du verbe *wesen* (= *wäre nicht*), toujours construite en tête du segment où elle figure puisqu'il s'agissait d'une tournure hypothétique, en fait équivalente à notre *si ce n'est*. Au départ, *nur* ne sert donc pas à l'exclusion des "autres" de la solution retenue, mais à la construction de ladite solution comme exception à un jugement général négatif préconstruit. *Nur* s'insérait donc dans un mouvement argumentatif en deux temps, à savoir l'affirmation d'un jugement selon lequel quelque chose n'est pas le cas, suivi de l'amendement de ce jugement (par la concession d'une exception). C'est au cours de la période *Mittelhochdeutsch* que *nur* a acquis la faculté de poser l'orientation générale négative qu'il pré-supposait au départ. Cette évolution n'est pas inédite, puisque c'est également celle suivie par *kein*, qui au départ nécessitait la présence d'un négateur en amont (Duplâtre 2015). *Kein* est initialement l'équivalent de l'anglais *any*, ce qu'il est d'ailleurs toujours en yiddish. À l'époque *Mittelhochdeutsch*, *kein* acquiert progressivement la faculté de donner lui-même à l'énoncé la polarité négative qu'il requérait jusque-là. Ces deux évolutions sensiblement à la même époque doivent sans doute être imputées à la restructuration générale du système de la négation et des formes à polarité négative consécutive à la disparition de la négation clitique *ne/ni*, finale-



ment remplacée par *nicht*. Comme *ne...que*, *nur* semble donc associé à l'idée d'un "rien d'autre que X", c'est-à-dire à une polarité générale négative, qui en termes ducrotiens correspond à une inversion argumentative. C'est cette idée que nous désignerons par la notion de *négation restreinte* : *nur* pose un jugement général négatif, mais en exempte la solution retenue.

### 11.1.1.2 La négation restreinte

La question est maintenant de voir où ces considérations générales peuvent nous mener dans l'analyse des différents emplois de *nur* autour d'une valeur centrale. Il s'agirait donc, sur le plan argumentatif, d'une idée de "conflit argumentatif" correspondant à une construction de la solution focalisée comme contre-argument à un argument précédent ou comme antithèse du propos précédemment étayé. Plus précisément, nous avons avancé la notion de négation restreinte, qui consiste à voir dans *A nur B* une construction présentant B comme l'exception à un jugement général d'orientation négative, jugement exprimé en A. La question serait alors de savoir à quoi la solution en *nur* fait exception (= quel est A), ou, puisque pour nous les deux propositions sont ici équivalentes, quels sont, syntaxiquement et sémantiquement, les deux termes opposés par l'emploi de *nur* :

- La solution en *nur* est l'énoncé entier ; il n'y a pas constitution d'un foyer ; cet énoncé fait exception à l'enchaînement argumentatif qu'il interrompt. C'est ce qui se passe dans l'exemple prêté à Pérennec<sup>2</sup> :

(3) Er möchte gern Tänzer werden, **nur** er hat ein Holzbein.

Dans la notation *A nur B*, cela signifie que l'on a  $\langle A, nur B \rangle$ , où B est le préjacent de l'énoncé en *nur* et A le point de l'argumentation auquel est arrivée l'énonciation. À des fins de clarté et par pure convention, nous parlerons de "*nur* de bémol". Le principal cas de *nur* de bémol est le connecteur ou coordonnant. Sa particularité est que rien ne semble suggérer *a priori* une orientation négative de A ; au contraire, *nur* semble ici mettre un bémol à une affirmation, pas à une négation.

- la solution en *nur* est un constituant de l'énoncé ; il y a donc constitution d'un foyer. Ce constituant est *a priori* un bémol à l'orientation négative générale de l'énoncé, mais ce bémol est insuffisant pour en renverser l'orientation, puisque *nur* exclut la validité de toute autre solution (la solution valide est donc une solution isolée, généralement située en bas de l'échelle argumentative). Cela concerne notamment les emplois en fonction d'adverbial paradigmatissant.

(4) Es ist leider so, das ist unser Schicksal, dass im Moment **nur** die CDU für uns als Koalitionspartner infrage kommt (DR 160913-05)

Si S est le paradigme des solutions concurrentes, P le prédicat de l'énoncé, et s la solution retenue, on a donc  $nur(s)(P) = \text{"non-P pour tout s' dans S autre que s"}$ . Dans la notation *A nur B*, le jugement négatif A est identifié à P, et le bémol B, à s. Toujours par convention, nous parlerons du "*nur* d'exception unique". Bien sûr, les emplois en fonction d'adverbial paradigmatissant sont un cas par excellence de ce *nur* d'exception positive unique.

#### • *Nur* de bémol (connecteur ou coordonnant)

La coloration euphémistique et parfois ironique (là où l'euphémisme est mis à distance par

2. Martine Dalmas, communication personnelle, octobre 2015. L'exemple ne se trouve nulle part dans le recueil d'études *Sur le texte* (Pérennec 2002b). Il est peut-être apocryphe, ou emprunté à un autre linguiste.

un effet de mention) d'un enchaînement argumentatif en *nur* du type de celui observé dans l'exemple de Pérennec procéderait donc de cette constante, qui correspond au mouvement de rétractation seulement partielle du préconstruit antérieur. Ainsi, dans l'énoncé déjà cité, la volonté de devenir danseur est présentée comme toujours ratifiée, c'est-à-dire que la jambe de bois est un détail embarrassant mais pas rédhibitoire. On a affaire à un faux euphémisme ironique qu'on rendrait en français par des tournures comme *sauf que* ou mieux, *le seul hic, c'est que* ou à *ce léger détail près que*.

### • *Nur* d'exception positive unique

Pour ce qui est des exemples focalisants plus traditionnels, nous pouvons illustrer le fonctionnement de *nur* de façon assez simple avec l'exemple déjà cité.

- (5) Es ist leider so, das ist unser Schicksal, dass im Moment **nur** die CDU für uns als Koalitionspartner infrage kommt.

La journaliste, à ce moment de l'énonciation, cherche à convaincre son invité, Holger Zastrow, patron des Libéraux de Saxe et défenseur à tous crins de l'alliance exclusive avec les démocrates-chrétiens, de la toxicité de cette alliance devant les électeurs (13 élections d'affilée où cette coalition a échoué à trouver une majorité, en attendant les élections au Bundestag prévues une semaine plus tard). Zastrow, qui connaît les chiffres et peut difficilement contester l'étendue du désastre (on est au lendemain de l'effacement électoral du FDP bavarois) est ici sur la défensive ; il n'argumente pas en faveur de la colation, mais contre-argumente contre la journaliste en tentant de nier la légitimité de la question. Pour cela, le meilleur moyen est de nier l'existence de solutions alternatives ; c'est très exactement ce qu'il fait dans la phrase que nous citons, où il affirme qu'il n'y a aucun parti fréquentable pour un Libéral, si ce n'est la Démocratie Chrétienne. La scalarité est ici un phénomène purement argumentatif, il s'agit de renverser la thèse de l'adversaire en dessinant un mouvement de fonte du nombre de partenaires potentiels jusqu'au moment où il se réduit à un. C'est précisément cette orientation vers le bas qui caractérise la parole de Zastrow comme une contre-argumentation ; en présentant lui-même la coalition noire-jaune comme une solution intrinsèquement insatisfaisante, il accepte de se placer sur le terrain de la journaliste, et tente simplement de saper le raisonnement de celle-ci en ajoutant des informations supplémentaires de façon à empêcher de passer de la proposition selon laquelle le cartel des droites ne satisfait personne à celle selon laquelle ce cartel doit être rompu. La solution focalisée est donc construite comme l'unique exception à un jugement universel négatif, exception incapable de renverser l'orientation générale "à la baisse" de l'argumentation. *Nur* marque bien la rétractation partielle d'une négation avec conservation de l'orientation argumentative correspondant à ladite négation.

#### 11.1.1.3 Vers un modèle unifié

Ce faisant, nous semblons avoir affaire à un cas intéressant de polysémie ou d'hétérosémie, avec un signifié pour le "coordonnant" et un pour la "particule de focalisation". Certes, le "conflit argumentatif" est attesté à chaque fois, mais pas la négation restreinte, qui semble l'apanage du "*nur* d'exception positive unique", typiquement : l'adverbial paradigmatissant. Face à cela, nous avons plusieurs possibilités :

- une interprétation **polysémiste** : il s'agit là, d'une façon ou d'une autre, de deux *nur* différents.

- une interprétation **historique** : les deux *nur* sont deux avatars divergents d'un même item, vraisemblablement sous-spécifié, relevant d'un état de langue antérieur. La division heuristique stricte entre dia- et synchronie fait que ces deux premières analyses sont en fait aisément compatibles.
- une interprétation **réductionniste** : au lieu de deux *nur*, on a deux emplois d'un seul et même lexème *nur*, qu'il est possible de ramener à une seule et même valeur invariante, le reste étant affaire de co(n)texte.

Au crédit d'une solution historique, on peut relever que dans le cas du "coordonnant", l'analogie avec le français *sauf que*, qui connaît le même genre d'emplois, invite à considérer cette valeur de quasi-coordonnant argumentatif comme un vestige du sens premier de *nur*, antérieur à l'acquisition de la polarité négative. On aurait ici *nur x = sauf x*, là où les emplois de type 2, où la rétractation partielle est la rétractation partielle d'une assertion négative, présenteraient un *nur x* signifiant *rien sauf x*. L'unité des deux *nur* serait donc donnée uniquement en diachronie. Mais le parallèle trop immédiat avec *sauf que* nous semble toutefois un piège, et il nous paraît possible de préserver un signifié unique, qui pour les raisons d'évolution sémantique décrites plus haut ne paraît plus pouvoir être autre chose que celui du *nur* inverseur d'orientation argumentative, c'est-à-dire du *nur* imposant un deuxième énoncé en sous-texte, énoncé qui serait négatif.

Dans ces conditions, il faut expliquer pourquoi ce sous-texte négatif semble absent des emplois "coordonnants". Une première piste serait d'ordre strictement pragmatique : en fait de coordonnant, *nur* semble surtout construire un ajout à un énoncé antérieur déjà achevé, et bien souvent, en corpus, cet énoncé antérieur n'est pas pris en charge par le même énonciateur : *nur* ouvre un nouveau tour de parole. C'est le cas de 6 des 19 exemples que nous retenons dans le corpus. En voici un :

- (6) Denn wenn es um Sicherheit und um Freiheit geht, dann haben wir begrenzte Mittel, gerade was sozusagen auch Haushaltsmittel angeht, die müssen wir effektiv einsetzen, und da hab ich manchmal das Gefühl, dass da doch die eigene Eitelkeit mehr zählt als die Gesamtschau. Und das ist sicherlich eine sehr große Aufgabe, an der sich aber nicht nur der Bund, sondern eben auch und gerade die Länder beteiligen müssen.  
 ZURHEIDE : **Nur**, wenn das passiert, ich glaube, niemand wird widersprechen, dass das passieren muss, wenn es aber passiert, dann steht doch die Frage im Raum, wie können wir das kontrollieren, denn die verschiedenen Länderbehörden werden alle nur einzeln kontrolliert. Wer kontrolliert dann- und kontrolliert das auch parlamentarisch- die Zusammenschau genau dieser verschiedenen Behörden? (DR 240813-05)

À cela s'ajoutent quelques cas évidemment polyphoniques :

- (7) Die Berichte vom gestrigen Abend deuten ja nicht darauf hin. Auf der anderen Seite hat auch Putin gesagt, wenn es denn unmissverständliche Beweise gäbe, dann wäre er auch dabei, in Syrien energisch durchzugreifen. **Nur**, das setzt ja voraus, dass man dann auch die Untersuchung nicht blockiert. Und das hat Putin ja in einer gewissen Weise lange versucht. Er hat sich gegen die UN-Inspektoren gewehrt und er hat dann dafür gesorgt, dass die UN-Inspektoren zu der Frage, wenn es einen Einsatz gab, wer denn dafür verantwortlich ist, sich nicht äußern dürfen. (DR 060913-04)

Même à énonciateur continu, on peut penser, en se rappelant les propos d'Attal, que *nur* scande un nouveau temps de l'argumentation, susceptible de correspondre à un nouveau cadre discursif. C'était déjà le cas dans le dernier exemple cité.

- (8) BARENBERG : Sie schlagen da also einiges vor, um die Durchlässigkeit zu erhöhen. Die OECD fordert ja seit Jahren und hat immer gefordert, dass Deutschland mehr

Studenten braucht, mehr Wissenschaftler, mehr Akademiker, und erst in letzter Zeit hat die OECD in leurs Rapports reconnu, dass eben auch das berufliche Bildungswesen in Deutschland eine gute Sache ist. Oder habe ich das falsch verstanden?

SCHLEICHER : Nein, das haben wir immer reconnu und das ist auch eine sehr große Stärke, die auch von vielen anderen Ländern reconnu wird und auch als Maßstab genommen wird. **Nur**, das sagt nichts aus über die relativen Gewichte. Die relativen Gewichte sollte man eben nicht durch politisch motivierte Quoten bestimmen, sondern durch den Bedarf am Arbeitsmarkt, und der zeigt ganz klar, dass heute der Bedarf am stärksten steigt bei akademisch oder auch beruflich ausgebildeten Spitzenkräften und daran, da muss Deutschland besser werden, denn Verteuerung also dieser relative Einkommensvorteil, der heißt natürlich für die Wirtschaft, dass diese Kräfte immer teurer werden. (DR 030913-04)

Dans ces conditions, on pourrait poser un blocage strictement pragmatique lié au fait que *nur* apparaisse obligatoirement après la ratification de l'énoncé antérieur. L'apparition d'un préconstruit négatif introduirait non seulement une contradiction dans le *Common Ground*, mais représenterait également une forme de malpolitesse incompatible avec la dimension euphémistique de cet emploi.

Ce blocage strictement pragmatique ne nous semble toutefois pas très satisfaisant. Nous allons donc modifier cette première hypothèse en ayant en tête les équivalents français *le seul problème, c'est que* ou *le seul hic, c'est que*. Que veulent dire ces tournures? Il nous semble qu'elles impliquent de la part de l'énonciateur une élaboration sémantique en trois étapes. Soit  $\langle q, \textit{nur p} \rangle$ . Une fois asserté  $q$ , on a :

1. dans un premier temps, la construction d'une classe d'objections possibles au jugement antérieur (*problème, hic...*) et attendues en contexte : "non- $q$ ".
2. dans un deuxième temps, un jugement général négatif quant à l'existence d'objets tombant dans cette classe (*il n'y a pas de problème, pas de hic*) : "non-non- $q$ ".
3. enfin, dans un troisième temps, une rétractation partielle de ce jugement négatif, au profit d'une exception que l'on présente comme non-décisive (*il n'y a pas de problème, à une petite exception près, à savoir...*) : "non-non- $q$ , sauf que  $p$ ".

Cette hypothèse impose simplement de décomposer le geste de ratification du contenu antérieur en deux étapes. Comme nous l'avons vu plus haut, asserter  $q$ , c'est poser  $q$  contre non- $q$  (= "autre-que- $q$ " ou "le contraire de  $q$ ") sur la scène énonciative. La ratification est alors l'acceptation du retrait de non- $q$  : *il n'y a pas de problème*. Lorsque l'on regarde les exemples avancés, on voit qu'en cas d'enchaînement argumentatif en  $\langle q \textit{nur p} \rangle$ , le contenu du premier énoncé (" $q$ ") est très souvent mis à distance par des stratégies dialogiques : dans l'exemple de Pérennec il l'est *de facto* par le recours à un modal imputant le prédicat *Tänzer werden* à la subjectivité d'un tiers ; dans notre corpus, ne serait-ce que du fait du dispositif énonciatif de l'interview, le changement de *turn* implique de laisser la main à une objection éventuelle. Les contextes d'emploi de *nur* "coordonnant" correspondent donc à des moments fortement dialogiques où une contre-argumentation ("non- $q$ ") est d'emblée présentée comme légitime ou attendue. C'est cette contre-argumentation attendue ("non- $q$ ") qui fait l'objet d'une négation restreinte en deux temps (les deux derniers moments de la genèse en trois phases exposée ci-dessus : "non-non- $q$ " puis "non-non- $q$  sauf que  $p$ ").

L'euphémisme plus ou moins feint caractéristique des enchaînements en *nur* procède justement de la fausse concession à l'énoncé précédent, qui est en fait une double concession - la seconde concession, comme dans le cas de la négation, venant annuler la première : on fait

comme si on ne voyait pas d'objection majeure, on fait donc semblant de ratifier l'énoncé (première concession, faite à l'argumentation antérieure), avant de se raviser par une rétractation partielle qui représente une concession à quelque esprit chagrin qui ne manquerait pas de relever que, tout de même, il y a bien une petite objection que l'on pourrait faire. Dans la mesure où, compte tenu de la constante que nous avons posée, **la rétractation partielle de la négation ne fait qu'entamer celle-ci sans réinverser l'orientation argumentative vers le positif**, le résultat final est celui d'une ratification générale, prononcée certes *cum grano salis*, mais où le grain de sel est minimisé. C'est cette minimisation de l'objection qui définit cet enchaînement comme un euphémisme, y compris souvent un euphémisme ironique, là où la force de l'argument avancé vaut annulation complète du refus de contre-argumenter. À bien des égards, la contre-argumentation ironique en *nur* peut donc être rapprochée de la prétérition, puisqu'elle se donne justement comme un refus de contre-argumenter et s'en remet aux inférences évidentes à tirer du propos tenu pour se démasquer comme un jeu de rôles. Tout le tour de passe-passe lié à ces emplois consiste donc dans l'identification du moment négatif à son contraire apparent, la ratification elle-même, dans la mesure où celle-ci est un refus de contre-argumenter ; d'où la restriction de ces emplois à des contextes où la contre-argumentation, bien que non-réalisée, est suffisamment saillante ou attendue pour se prêter à une telle inversion sans être explicitée. La conséquence est en tout cas que dans ce type de construction <q, *nur* p>, *nur* coordonnant est interprétable, comme c'est le cas pour les emplois focalisants, à un cas de négation restreinte... mais de négation du préconstruit négatif (on nie non-q).

### 11.1.2 Cas litigieux

Reste que tous les emplois de *nur* ne se réduisent pas à ces deux valeurs. Dans ce qui suit, nous allons nous intéresser à trois grands emplois problématiques : *nur* marquant l'élargissement du paradigme de solutions sur lequel s'effectue un parcours, *nur* dans les énoncés contrefactuels (emploi qui relève potentiellement d'une fonction de particule modale) et *nur* marqueur de focalisation dans les topics contrastifs, où l'exclusivité semble construite de façon légèrement différente.

#### 11.1.2.1 *Nur* de choix libre

La première série d'emplois recoupe partiellement (et paradoxalement) certaines valeurs de *auch*, seul ou en construction avec *immer*, ainsi dans un poème célèbre de Gryphius :

- (9) Die Türme stehn in Glutt / die Kirch ist vmbgekehret.  
 Das Rahthaus ligt im Graus / die Starcken sind zerhaun.  
 Die Jungfraun sind geschänd't / vnd wo wir hin **nur** schaun  
 Ist Feuer / Pest / vnd Tod / der Hertz vnd Geist durchfähret (*Thränen des Vaterlandes*,  
 Anno 1636)

Ici, *nur* aurait aussi bien pu être remplacé par *immer* ou *auch* (et en l'occurrence, à l'époque, l'absence de particule n'était pas rédhibitoire pour obtenir le même sens). Nous reviendrons sur *auch* et *immer* dans une section spécifique et pour ce qui est de *nur*, nous rapprocherons ici cet emploi des exemples suivants :

- (10) Was von der Reise nach Deutschland drang, waren Solidaritätsbekundungen - auch vom Präsidenten der Humboldt-Universität. Ob der sich genauso geäußert hätte, wäre sein Haus betroffen gewesen? Freilich konnte er sich bis gestern in der Mehrheit fühlen. In der Welt der deutschen Wissenschaftsfunktionäre gelten nämlich andere Maßstäbe. Das ist das eigentliche Problem, das der Fall Schavan offenbart hat.

Von den Priestern dieser Gemeinde erfuhr die Ministerin monatelang alle **nur** denkbaren Segnungen. Da war der bekannte Bildungshistoriker, der sie mit dem Argument entschuldigte, die meisten ihrer "Zitierfehler" stünden im referierenden Teil ihrer Dissertation - als sei es nicht so wichtig, Quellen selbst zu lesen und korrekt anzugeben, wenn man sie nur zusammenfasst. (FAZ 09.02.2013)<sup>3</sup>

- (11) Es gibt kein staatliches Gewaltsmonopol mehr : Alle morden, wo sie **nur** können. (Georg Kreisler, *Schlagt sie tot!*)

Sémantiquement, le point commun à ces trois constructions est un effet de sens que la tradition formaliste (depuis Chierchia 2006) baptise le *widening*, l'élargissement du paradigme parcouru. Cet élargissement est typique des "indéfinis de choix libre" de type *quoi que ce soit* ou *un N quelconque* en français : on n'a pas affaire à la "simple" construction d'une entité par quantification du nombre d'objets vérifiant la propriété dénotée par la base nominale, comme c'est le cas pour l'indéfini normal, mais à un parcours sur l'ensemble de la classe des objets susceptibles de vérifier cette propriété, avec référence indistincte à tout objet appartenant à cette classe. Un singulier à valeur d'universel en somme, dont la particularité additionnelle est d'exclure toute autre détermination, y compris d'ordre pragmatique. En d'autres termes, la notion de choix libre implique de faire abstraction de tout critère de pertinence, de saillance, de vraisemblance ou de fréquence : pour qu'une solution soit recevable, il faut et il suffit que l'entité qu'elle dénote vérifie la propriété mentionnée. Comme *any* en anglais, qui est à la fois un item à polarité négative et un indéfini de choix libre, le sémantisme d'un indéfini de choix libre présente donc la particularité de construire une classe de solutions concurrentes que l'on fait défiler les unes après les autres ; la différence avec l'effet paradigmatissant des particules de focus est que dans le cas de l'indéfini de choix libre, les solutions sont finalement présentées comme équivalentes. Nous avons donc affaire à un emploi de *nur* dans une construction paradigmatissante de choix libre.

Nous l'analysons comme suit : les emplois comme ceux relevés chez Gryphius ou Kreisler sont liés à la présence d'un marqueur comme *w-*, rôle repris par le quantificateur universel (distributionnel) dans la construction en *jede nur*. Dans tous les cas, on a affaire à des marqueurs qui sont déjà les indices d'un parcours sur une classe. Souvent, la base du groupe est un prédicat intentionnel voire télélique, mais qui n'aboutit pas : c'est *schauen* intransitif, et plus canoniquement c'est un verbe modal ou un suffixe dérivatif modal (*-lich* ou *-bar*), la modalité étant ici de type dynamique (modalité abilitative ou de capacité) et appliquée à un prédicat impliquant un contrôle de l'agent et une orientation vers un but (télélicité). La modalité dynamique représente alors une projection vers une solution visée, mais une projection qui n'est pas encore achevée par la construction en acte de cette solution.

La configuration est en fait la même que dans les interrogations rhétoriques en *nur* dont la réponse induite est un jugement universel négatif (rien, personne, nulle part). Ainsi, dans l'énoncé construit suivant, le sous-entendu est bien sûr "je n'ai nulle part où aller" :

- (12) Wo soll ich **nur** hingehn ?

Le parallèle est particulièrement net du fait de la présence d'un modal, mais celui-ci n'est pas toujours nécessaire dans ces constructions - selon nous, le type illocutoire de l'énoncé, qui malgré tout relève de la question, suffit à reproduire le mouvement essentiel, celui de la construction avortée d'une entité, de ce qu'un Culioli (1991a, 170) appellerait l'effort infructueux de "stabiliser" un contenu, stabilisation qui chez Culioli peut justement passer par un "parcours" sur

3. Consultable sous <http://www.faz.net/aktuell/politik/inland/der-fall-schavan-die-massstaebe-der-wissenschaftsfunktionaere-12057121.html>, dernier accès 25 novembre 2015.

une classe d'entités homogènes, à la recherche d'une solution qui permettrait d'arriver à une prédication bien formée (une assertion). Dans les exemples précédents, la forme assertive de l'énoncé d'ensemble garantit cette stabilisation, d'où le fait que le parcours soit d'ordre modal-dynamique et non-intersubjectif, alors que dans la question, on passe au modal-aléthique et on s'en remet à l'autre pour procéder à cette impossible stabilisation (par une réponse).

*Nur* est en fait l'indice de la recherche qui anime le parcours : **la recherche d'une solution qui soit à même de se détacher positivement d'un parcours à orientation négative**, c'est-à-dire de fournir un repère circonscrit sur lequel stabiliser la notion. Ce parcours se fait par descente<sup>4</sup> sur une classe S de solutions *s1, s2, s3...* < [[*Nur* (S)] p] > veut donc dire que p n'est valide nulle part si ce n'est pour un s donné que je cherche à identifier dans S. Le type d'énoncé nous dit si ce parcours aboutit ou pas. Dans une question, le parcours n'aboutit pas, s n'est pas identifié et la construction reste non-stabilisée ; le questionnement consiste à déférer à l'autre l'identification de s dans S, d'où le fait que l'on puisse trouver *W-nur* dans le *Vorfeld* de l'énoncé interrogatif, signe que *nur* participe de l'enjeu de la question : l'opération de sélection par exclusion est imputée à l'autre par anticipation d'une éventuelle réponse.

(13) Wer **nur** hat das gemacht ?

Dans l'énoncé déclaratif, il y a eu stabilisation. Dans la mesure où les traces du parcours (*all-, jed-, w-*) sont encore présentes en co-construction avec la propriété définissant la classe où s'effectue ce parcours, c'est le parcours lui-même, dans son intégralité, qui est la solution : on obtient l'indéfini de choix libre, à savoir qu'une entité quelconque de la classe, même indifférenciée, fournit la solution au problème.

### 11.1.2.2 *Nur* et la condition suffisante

Les problèmes posés par *nur* avec certains topics sont tout à fait différents ; ici, nul doute que l'on ait affaire à une "particule de focus" de sens exclusif ou restrictif. Mais les effets de sens sont nettement différents de ceux observés et commentés jusqu'à présent.

(14) Das ist vollkommen richtig, wir haben ja, die Verkehrsminister der Laender haben ja eine Kommission gebildet, in der ich auch Mitglied war, und wir haben sozusagen gemeinsam festgestellt, dass es in Deutschland pro Jahr etwa ein Defizit von rund sieben Milliarden **alleine** beim Erhalt und bei der Sanierung von Infrastruktur, also Straße, Schiene, Wasserstraße insgesamt gibt, also **nur** beim, nur beim Erhalt und bei der Sanierung. (DR 170813-01)

En français, cet énoncé n'est effectivement pas glosable par *ne... que*, mais par *rien... que*. De fait, il s'agit d'un emploi assez rare, et il semble que l'allemand préfère *allein* pour exprimer cette figure argumentative. La glose en *rien...que* nous invite à rechercher une continuité avec l'interprétation générale de *nur* défendue plus haut comme marqueur de l'exception mineure à un préconstruit négatif. En français, on a *ne... que* d'un côté, *rien... que* de l'autre. On recourra volontiers à des expressions du type *Pas besoin d'aller chercher très loin, rien que pour l'entretien* etc., tandis que dans un registre plus soutenu, on aura *même sans parler des autres postes ou même en se contentant de l'entretien, il manque déjà*<sup>5</sup> 7 milliards. On peut

4. L'affirmation selon laquelle il s'agit d'une descente est à mettre en relation avec l'opposition entre *nur* et *auch/immer*, pour lequel nous poserons un parcours équivalent, mais à direction ascendante.

5. De même que *noch* revêt par moment des valeurs additives, *schon* a parfois une coloration exclusive, notamment dans ce genre de constructions. Le *Duden* donne d'ailleurs *schon* comme équivalent possible de *allein*, et l'on trouve les deux co-construits : *Ist das nicht allein schon ein Hinweis darauf, dass die Genehmigungspro-*

parler, avec König, d'une construction de la solution comme condition suffisante, par opposition aux emplois qui relèvent de la condition nécessaire, comme celui-ci :

(15) **Nur** ein Profi kann es richten.

Les énoncés de type *rien-que* (condition suffisante) se distinguent des énoncés du type *ne-que* (condition nécessaire) par leur structure argumentative d'ensemble, qui oppose un topic, généralement un cadratif spatio-temporel, d'extension faible ou donnée comme telle sur une échelle argumentative, à un commentaire lui très haut placé ; la force argumentative de ces énoncés repose sur la tension entre les deux moments de l'énoncé, le moment *a minima* (topic en *nur / allein*) et le moment *a maxima* (commentaire). Un peu comme dans le cas de *nur* coordonnant, nous serions tenté de proposer une interprétation très dialogique de ce mouvement argumentatif, où nous voyons à nouveau le contrepied d'une attente prêtée à l'adversaire réel ou idéal.

En effet, l'énoncé de type *rien-que* est généralement un argument (et pas une conclusion). On le voit bien dans l'exemple que nous venons de citer (DR 170813-01), à plus forte raison si l'on en donne le contexte :

(16) Also es ist ein unsystematisches Hineinregieren anstelle einer klaren Eigentümerverantwortung mit klarer politischer Zielvorgabe.

ZURHEIDE : Nur auf der anderen Seite, all das, was Sie sagen, wird unterm Strich natürlich mehr Geld kosten, und da sind wir bei dem Grundthema, dass überhaupt für Infrastruktur wesentlich mehr ausgegeben werden sollte. Wo soll es herkommen, Herr Hermann.

HERMANN : Das ist vollkommen richtig, wir haben ja, die Verkehrsminister der Länder haben ja eine Kommission gebildet, in der ich auch Mitglied war, und wir haben sozusagen gemeinsam festgestellt, dass es in Deutschland pro Jahr etwa ein Defizit von rund sieben Milliarden **alleine** beim Erhalt und bei der Sanierung von Infrastruktur, also Straße, Schiene, Wasserstraße insgesamt gibt, also **nur** beim, nur beim Erhalt und bei der Sanierung. Und etwa zwei Milliarden beziehen sich auf Bahn und ÖPNV, also von diesen sieben Milliarden, und da bin ich klar der Meinung, das müssen wir in den nächsten Jahren korrigieren, wir müssen mehr investieren in den Erhalt und in die Sanierung, das ist ja auch sozusagen in Mainz sichtbar, und ich habe Sorge, dass das anderswo auch noch aufbricht.

L'énoncé est au service d'une thèse, déjà nommée ou au moins facilement identifiable, en l'occurrence l'affirmation selon laquelle l'Allemagne n'investit pas assez dans ses infrastructures (point de vue visiblement partagé par le journaliste, mais semble-t-il pas par tout le monde)<sup>6</sup>. On peut raisonnablement attendre de quelqu'un qui argumente en faveur d'une thèse qu'il produise des arguments forts. De même que les énoncés coordonnés en *nur* étaient des contre-argumentations que l'énonciateur se refusait à donner comme telles, l'énoncé en *rien-que* représente un faux "profil bas", par lequel l'énonciateur affecte de vouloir argumenter *a minima*, dans un geste qui s'apparente à une concession à son adversaire. C'est le premier moment négatif : je renonce aux arguments massue un peu trop faciles, pour me concentrer sur un domaine pour lequel le prédicat correspondant devrait *a priori* être plus favorable à mon adversaire, en tout cas moins immédiatement favorable à mes positions. Cette concentration sur un domaine que j'isole de l'exclusion généralisée frappant les arguments plus grossiers représente la rétractation partielle

---

*zedur zu lasch ist ?* (DR 200913-04)

6. De fait, l'homme politique interviewé, Winfried Hermann, est ministre écologiste des transports du Land de Bade-Wurtemberg, et doit défendre les propositions de son parti, qui dénonce l'état des infrastructures allemandes et met sur la table un plan d'investissement financé par une hausse d'impôts, projet qui à ce moment de la campagne vaut de sévères critiques aux Verts, y compris de la part du SPD.



de ma concession, qui n'est en fait qu'un repli stratégique. Mais comme toujours avec *nur*, l'orientation de l'échelle vers le bas persiste malgré cette exemption d'une solution. Ne reste plus alors qu'à asséner le prédicat, qui va totalement dans mon sens, pour que l'argumentation *a minima* se transforme en argumentation *a fortiori* : affectant de me placer sur un terrain défavorable en refusant la facilité des arguments "en gros", je parviens malgré tout à retourner la situation à mon avantage. Si l'on veut prendre un peu de distance par rapport aux lectures directement "argumentatives", on peut retenir la formulation suivante : les solutions écartées ne le sont pas au prétexte qu'elles seraient fausses, mais parce qu'on les présente comme non-pertinentes. On a donc affaire à un glissement du critère d'exclusion, du vériconditionnel vers le métapragmatique.

### 11.1.3 Généralisation : Les particules exclusives

#### 11.1.3.1 *Nur*

*Nur* est donc employé en association avec un constituant partenaire, que nous noterons *s*. *s* appartient à une classe *S* sur laquelle *nur* effectue un parcours avant de sélectionner une solution particulière (*s*).  $\langle [ [Nur (s)] p ] \rangle$  signale que le parcours sur *S* échoue à trouver une solution permettant que *p* soit valide, à l'exception de *s*. Ce fonctionnement caractérise *nur* comme adverbe paradigmatique de parcours. L'adverbe paradigmatique *nur* est lui-même susceptible d'être réalisé dans deux fonctions syntaxiques différentes :

- une fonction que nous avons qualifiée de "coordonnant". Remarquons toutefois que dans un allemand plus écrit, ce *nur* peut occuper le *Vorfeld*. Nous avons vu que ce comportement est attesté pour les perspectivaux, il l'est aussi pour les connecteurs, en particulier lorsqu'ils participent de la contre-argumentation comme c'est le cas ici (*trotzdem*).<sup>7</sup> Ce *nur* fortement dialogique présente la particularité de nier (partiellement, comme d'habitude) un préconstruit négatif anticipé de la part du partenaire de l'interaction ; une proportion tout à fait essentielle du matériau énonciatif et argumentatif est donc implicite, et la négation induite par *nur* ne fait qu'en annuler une autre. Cette constellation, ainsi bien sûr que la proximité avec les coordonnants et les perspectivaux, joue sans doute puissamment dans l'incapacité de nier *nur* dans ces emplois.
- une fonction d'adverbial paradigmatissant, c'est-à-dire (i) que le constituant partenaire a le statut de foyer de *nur* au sein d'un énoncé plus large ; (ii) que ce constituant fait l'objet d'un focus contrastif entendu comme commentaire du choix paradigmatique de la solution retenue au détriment d'autres solutions du paradigme, avec normalement une captation du focus informationnel de l'énoncé entier si le constituant *s* n'est pas topical. C'est la "particule de focalisation" *nur*. Les emplois comme "particule d'indifférence" sont un cas-limite de cette fonction d'adverbial paradigmatissant : *nur* est en effet associé à une solution "vide" qui dénote l'ensemble de la classe paradigmatique.<sup>8</sup> *Nur* devient alors un indice de parcours produisant l'effet d'élargissement (*widening*) caractéristique du choix libre.

L'adverbial paradigmatissant "classique" vient nier l'énoncé hypéronymique de celui réalisé, c'est-à-dire celui qui n'associe pas *p* à *s*, mais à *S* pris en bloc, en opérant un parcours sur *S* qui mène à l'élimination successive de toutes les solutions présentes dans le paradigme, en partie de la plus forte argumentativement ; dit autrement, *nur* "dégonfle" *S* en *s* ou  $[(S) p]$  en (*s*)

7. On pourrait d'ailleurs relever que *obwohl*, subordinant, est lui aussi susceptible d'être détaché à gauche dans les mêmes conditions ; il y a là certainement un phénomène de polyphonie lié au fait que ces marqueurs prennent portée sur l'illocution elle-même.

8. C'est le contexte syntaxique qui détermine si le parcours permet une stabilisation ou pas, et qui va permettre de se fixer soit sur la valeur "aucun membre de l'ensemble ne fait l'affaire" soit sur la valeur "n'importe quel membre de l'ensemble fait l'affaire".

(p). Tout le matériau énonciatif et argumentatif est explicite, puisque *nur* marque la négation restreinte, et que le préjacent fournit à la fois ce qui doit être nié et le palier auquel il faut remonter dans le second temps. De ce fait, *nur* focalisant est parfaitement niable, puisqu'un marqueur de négation peut normalement être nié pour produire un énoncé positif par contre-pied d'un préconstruit négatif.

Dans le cas présent, dans la mesure où l'opération marquée par *nur* se caractérise déjà par une coloration polyphonique assez marquée, la négation de *nur*, c'est-à-dire *nicht nur*, est à la limite de la mention au sens de Sperber & Wilson (1986) : la négation ne se contente pas d'impliquer que la solution niée (la solution en *nur*) était disponible pour figurer sur la scène énonciative, mais lui attribue le statut de représentation d'ordre supérieur (ou de contenu mental) largement susceptible d'être défendue par un des participants de l'interaction. Il serait bien sûr tout à fait exagéré de parler de négation métalinguistique, mais il s'agit sans doute au moins d'une négation d'ordre supérieur, méta-représentationnelle par exemple, mettant vraisemblablement en jeu un phénomène de polyphonie externe à l'intérieur même de l'énoncé.<sup>9</sup>

### 11.1.3.2 Quelques autres marqueurs exclusifs

#### • *Allein*, un jumeau de *nur*

*Allein* est au départ un adjectival présentant la particularité d'être inusité en fonction épithète. Son sémantisme est transparent, et totalement équivalent à celui de *nur* : *allein* représente une assertion négative restreinte par la concession d'une exception, laquelle exception ne suffit pas à renverser l'orientation négative générale de l'ensemble. En conséquence, à l'exception des emplois comme particule d'indifférence, tous les emplois de *nur* sont attestés pour *allein* :

— *Allein* coordonnant, où la négation restreinte de l'existence de contre-arguments se solde par la présentation d'un contre-argument unique, selon le mécanisme de contre argumentation (pseudo-)euphémistique décrit plus haut. Nous n'avons pas d'occurrences dans notre corpus, mais on en trouve facilement dans le DeReKo :

(17) Was Ranz und May jedoch in die Waagschale werfen konnten, war ihre Musikalität. Edgar Ranz ist ein "Tastenvirtuose", Michael May ein mehr als passabler Bassbariton. Zudem hat May die Fähigkeit, recht flexibel und schnell in unterschiedlichen Rollen zu agieren. **Allein** : Das reichte nicht für einen Kabarett-Abend von guter Qualität. Dafür hätte es eines besseren Konzepts bedurft. So aber war es ein lauwarmer Aufguss von Pointen und Persiflagen, die es so oder in ähnlicher Form bereits gegeben hat. (BRZ13/JAN.02854 Braunschweiger Zeitung, 09.01.2013)

— *Allein* particule de focalisation :  $\langle [ [Allein (s)] p ] \rangle$  où *s*, la seule solution valide, est le foyer de la particule, et *p*, le prédicat invalidé pour toute solution autre que *s* au terme d'un parcours sur la classe *S*, est l'énoncé dans son ensemble. Comme pour *nur*, *s* est tendanciellement une solution basse, du fait du mouvement argumentatif descendant qui préside au parcours sur la classe (lequel mouvement descendant est entraîné par l'orientation négative de l'énoncé).

(18) Ja, manche Dinge gehen mit dem einen leichter, andere mit dem anderen leichter. Nun muss ich ja sagen, wir können die Koalitionsfrage nicht **allein** von dieser

9. Cet état de fait nous semble inviter à faire preuve de la plus grande prudence avant d'assimiler négation métalinguistique, négation polémique, négation métapré-suppositionnelle et peut-être encore d'autres types sous un même vocable, par exemple *négation externe*.

einzelnen Frage abhängig machen. (DR 070913-01)

— Cas particulier du précédent : *allein* expression de la condition suffisante.

- (19) WELTY : Wie sehr brennt das Thema Wohnungssuche im Vergleich zu den vergangenen Jahren ?  
 VAN BEBBER : Na ja, durch den doppelten Abiturjahrgang ja noch mal schlimmer geworden, die Universitäten nehmen natürlich mehr Studierende auf. **Allein** die Uni Münster selber nimmt 700 auf, die FH nimmt wahrscheinlich die gleiche Summe noch mal mehr auf. (DR 050913-06)

Ce rapprochement, ainsi que la très grande proximité avec le français *seulement* ou *juste*, paraît accréditer l'hypothèse d'une "classe" d'adverbiaux exclusifs ou restrictifs à peu près interchangeables. Nous allons voir que d'autres marqueurs touchant de très près à ces items présentent toutefois des particularités auxquelles il conviendrait de faire davantage droit, et que l'opération prototypique de négation restreinte, dont participent *nur* et *allein*, n'épuise pas le champ de la focalisation restrictive.

### • *Höchstens* et les marqueurs exclusifs à base conditionnelle

Nous avons déjà discuté de la façon dont  $\langle [ [allenfalls (s)] p ] \rangle$  peut arriver à concurrencer  $\langle [ [nur (s)] p ] \rangle$  : en signalant l'existence d'une pluralité de cas de figures divergents et en signalant s comme le dénominateur commun à tous ces cas, *allenfalls* implique que les autres solutions en S sont les fameux autres cas, et que la validité de p n'y est pas garantie. Sans doute par un effet d'implicature, la conclusion tirée est que s est située en bas de l'échelle et que les solutions supérieures sont exclues (puisqu'elles sont laissées non validées). On arrive donc à un résultat assez proche de *nur/allein*, à savoir la combinaison entre exclusivité et localisation tendancielle en bas de l'échelle argumentative, mais au terme d'une opération tout à fait différente.

Dans les *Invariables*, Métrich et al. (2002) ne rapprochent d'ailleurs pas tant cet *allenfalls* de *nur* que de *höchstens*. Effectivement, *höchstens* débouche lui aussi sur un effet d'exclusion au terme d'une opération de réduction d'hypothèses divergentes à leur plus grand commun dénominateur. La différence avec *nur/allein* se voit à l'absence d'emploi en fonction coordonnante ou comme marqueur de la condition suffisante : alors que le type *nur* correspond à une négation restreinte, le type *höchstens* correspond à une **affirmation restreinte** ; l'échelle est bien orientée vers le haut, et le recours à l'adverbial paradigmatique sert, de façon finalement beaucoup plus en phase avec la vision traditionnelle des particules de focus, à indiquer explicitement la valeur de vérité des solutions présentes dans le paradigme.

En l'occurrence, la forme superlative indique que dans un parcours ascendant sur la classe S, s est la dernière solution pour laquelle on puisse se figurer un cas de figure tel que P est vrai pour s. Dans une assertion standard, s est asserté, les solutions inférieures ne sont pas prises en compte, et les solutions supérieures sont écartées simplement par le biais d'une implicature.

- (20) Es ist für den Westen sehr schwer, die Gruppierungen überhaupt zu identifizieren, die er statt des jetzigen Regimes gerne an der Macht sehen würde. Unterstützung der Opposition kann auch heißen, dass sich hinterher nicht die Modernisierer und Demokraten durchsetzen.  
 DEGENHARDT : Sondern die Islamisten.  
 VOLMER : Sondern die Islamisten, wie wir das in Ägypten zum Beispiel gesehen haben. Es ist also eine Dreierkonstellation, und die westliche Option, die Modernisierer

sind immer in der Minderheit oder kommen **höchstens** im Bündnis mit einer anderen fragwürdigen Kraft in die Mehrheit. (DR 180913-06)

La valeur de l'assertion est modifiée : s (ici : *im Bündnis mit einer anderen fragwürdigen Kraft in die Mehrheit kommen*) n'est plus que faiblement asserté, comme un possible que l'on concède, les solutions argumentativement inférieures (p.ex. *im Bündnis mit anderen fragwürdigen Kräften den Einzug in die Parlamente schaffen*) sont également admises, et les solutions argumentativement supérieures (par exemple *allein in die Mehrheit kommen, die absolute Mehrheit erreichen*) sont invalidées, du fait par l'exclusion de toute base conditionnelle assurant leur validité. L'entrelacement de la base contrefactuelle, du jugement modalisant et du statut de modifieur d'assertion positive (par opposition à l'inversion pure et simple permise par *nur/allein*) concourent enfin à empêcher *höchstens*, comme d'ailleurs *allenfalls*, de pouvoir apparaître dans la portée de la négation et à les rapprocher des perspectivaux.

### • *Ausschließlich*

Venons-en pour finir à un cousin de *nur/allein* qui, contrairement à *allenfalls/höchstens*, est régulièrement traité comme un marqueur exclusif canonique.

*Ausschließlich*, originellement, est bien sûr un adjectif dérivé du verbe *ausschließen* (cf. fr. *exclusivement*, angl. *exclusively*). Cette forme, comme celles précédemment étudiées, est parfaitement en phase avec la définition classique de l'adverbial paradigmatissant (ou de la particule de focalisation), en l'occurrence exclusif : il "flèche" une solution par opposition aux autres membres du paradigme et en commente le choix. Comme à chaque fois qu'il est question d'exclusivité, c'est la validité des solutions concurrentes qui est mise en cause, et ici il s'agit bien d'attribuer le monopole de la validité à s. Le résultat final est donc à première vue le même que pour *nur / allein*.

Mais le mouvement argumentatif en deux temps dessiné par *nur* ne s'applique pas ici ; *ausschließlich* ne marque pas tant une assertion négative eu égard aux solutions concurrentes (négation universelle avec une exception) qu'il n'indique que la solution retenue a en outre la particularité de saturer le domaine du vrai. La différence n'est pas grande, mais elle est réelle : la glose opérationnelle proposée pour *ausschließlich* n'implique nullement l'inversion argumentative ou téléonomique afférente à la négativité charriée par *nur*. L'exclusion n'implique pas forcément le manque ou le déficit : la suffisance ou la saturation sont aussi des motifs d'exclusion des solutions concurrentes. < [ *Ausschließlich* (s) ] p > peut tout à fait être entendu comme "[s] p", et aucun s' n'y améliorera rien", auquel cas s peut très bien être placé tout en haut de l'échelle.

Ainsi, on peut avoir indifféremment *nur der Staatspräsident* ou *ausschließlich der Staatspräsident* quand il s'agit d'exprimer une condition nécessaire que les autres entités saillantes en contexte ne remplissent pas, donc à des fins de contre-argumentation :

- (21) Nein, Herr Staatssekretär, Sie dürfen nicht mit dem roten Knopf spielen. Das darf **nur / allein / ausschließlich** der Staatspräsident!

Par contre, *ausschließlich* semble moins bon que *nur* dans le contexte suivant :

- (22) Die Bundespräsidentin ist enttäuscht : Sie freute sich schon auf ein Essen im Beisein des schönen Dolmetschers ihres Amtkollegen aus Frankreich, aber als sie ankam, war **nur / allein / ?ausschließlich** der Staatspräsident da.

La différence est que dans le dernier exemple, au vu du cotexte immédiat, l'énoncé contenant une particule exclusive porte d'abord sur les absents, et pas sur les présents. Alors qu'en théorie, les deux sont équivalents, on voit bien que le mouvement suivi par les deux adverbiaux pour arriver au même résultat en termes vériconditionnels est très différent, et argumentativement contradictoire : alors que *nur* et *allein* sont au diapason de l'enchaînement argumentatif visé, *ausschließlich* y est plus incongru. *Nur* et *allein* impliquent en effet un parcours sur la classe des solutions possibles (ici : des participants possibles du dîner) en commençant par la solution qui se trouve au sommet de l'échelle du moment, à savoir l'interprète du Président. Cette échelle est bien sûr une échelle évaluative, mais aussi une échelle argumentative, puisque la présence ou non de l'interprète est l'argument déterminant pour savoir si la soirée est réussie. La présence de *nur* adjoint à *s* (où *s*=*der Staatspräsident*) signifie qu'il y a eu échec à trouver des participants satisfaisants, et que la seule exception, le Président de la République, ne suffit pas à renverser le bilan globalement négatif de la soirée. *Ausschließlich* prend la classe dans l'autre sens : on part du bas et on s'arrête au plus haut terme valide, en l'occurrence le Président. L'orientation argumentative de l'énoncé n'est donc pas particulièrement négative, et son insertion dans l'enchaînement, si elle ne pose sans doute pas de problème absolument insurmontable, n'est pas non plus si naturelle ni si satisfaisante que celle d'un énoncé dont la courbure argumentative, marquée par la particule, épouse parfaitement celle suivie par l'énonciation. La conséquence de cela est l'absence totale de contrainte d'échelle (y compris d'échelle argumentative) sur *ausschließlich*, qui se manifeste par le fait, déjà relevé par König (1991, 106), que cette forme ne présente pas de lecture évaluative ou "scalaire" au sens restreint du terme, sauf biais interprétatif lié à des contraintes contextuelles ne mettant pas en jeu la particule elle-même.<sup>10</sup>

Il en va autrement, par exemple, de *lediglich*, qui semble (par son étymologie) impliquer l'idée d'une véritable privation ou d'un manque et semble reproduire, à sa manière, c'est-à-dire sans passer par le mouvement en deux temps illustré par *nur*, le parcours descendant sur la classe, avec élimination successive de solutions. Pour cette raison, un enchaînement argumentatif difficilement compatible avec *ausschließlich* pour les raisons déjà évoquées admet plus facilement *lediglich*.

- (23) Die Bundespräsidentin ist enttäuscht : Sie freute sich schon auf ein Essen im Beisein des schönen Dolmetscher ihres Amtkollegen von Frankreich, aber als sie ankam, war **lediglich** der Staatspräsident da.

### 11.1.3.3 L'exclusivité définit-elle une classe ?

L'impression d'ensemble qui se dégage de ce panorama est donc celle d'une irréductibilité lexicale des adverbiaux paradigmatiques, en ce sens qu'une classe sémantique aussi prototypique que celle de "particule exclusive" agrège en réalité des marqueurs représentatifs d'opérations différentes, qui doivent être établies item par item. L'exclusivité est un point commun qui correspond à un effet de sens et/ou à un moment du signifié opérationnel complet. Le problème est en fait assez proche de ce que nous appelions beaucoup plus haut la "sémantique des sèmes", à savoir une sémantique basée sur la décomposition et l'identification de traits sémantiques récurrents isolés à partir de l'interprétation d'énoncés où figure la forme. En fait d'atomes de signifiés, il s'agit plutôt d'effets de sens, reconstitués après coup et fortement colorés par le contexte. Le risque est alors d'isoler plusieurs emplois et plusieurs valeurs pour chaque item, que l'on tentera dans le meilleur des cas de réduire à coups d'implicatures conventionnalisées ou d'appels à la gramma- ou à la pragmatization. L'approche opérationnelle, si elle a par moments un coût plus élevé en termes de prémisses et/ou de complexité des chemins sémant-

10. "In German, *ausschließlich* is a clear instance of a non-scalar exclusive particle." (loc. cit.)

tiques reconstruits, nous paraît avoir au moins l'avantage d'éviter le paradoxe qu'il y a à poser de la polysémie en tentant une taxinomie réductionniste. Il semble qu'il y ait ici un conflit voire une contradiction entre deux penchants associés dans la définition classique (et polémique) du "minimalisme sémantique", à savoir l'effort d'isoler un signifié par signifiant et l'ambition de constituer des classes générales pourvues d'un méta- ou méga-signifié commun. Pour notre part, nous sommes amené par nos prémisses et nos choix méthodologiques à privilégier la première ambition sur la seconde. Plus qu'une catégorie, l'exclusivité doit être prise comme un *concept comparatif* au sens où l'entendent les typologues à la suite de Martin Haspelmath, c'est-à-dire un *tertium comparationis* abstrait permettant de dégager les points communs et les différences entre des phénomènes voisins, dans plusieurs langues ou à l'intérieur d'un même système.

La seconde observation que nous voudrions faire à ce stade concerne la place des adverbes (incl. adjectifs de verbe) paradigmatiques de parcours dans une réflexion sur le contraste et la focalisation. Nous avons distingué, à la fin du chapitre précédent, la fonction d'adverbial paradigmatique et la classe lexicale des adverbes paradigmatiques et adjectifs assimilés, qui se définirait uniquement en termes de sémantique lexicale individuelle. Même si nous ne sommes pas revenu sur ce point jusqu'à présent, nous avons finalement persévéré plus ou moins consciemment dans cette intuition, ce qui n'est sans doute pas sans rapport à ce que nous écrivions à l'instant sur la priorité accordée à l'identification d'un signifié unique sur la construction de classes sémantiques homogènes. Dans la mesure où les adverbes paradigmatiques de parcours sont définis par un signifié impliquant la notion de parcours sur une classe, les adverbes paradigmatiques exclusifs ne peuvent sans doute pas former plus qu'un champ sémantique. Nous hésitons à employer ici l'expression française canonique *champ lexical*, dans la mesure où cette notion est généralement associée à une proximité de signifiés conceptuels non-opérationnels; mais si on nous concède la possibilité de champs lexicaux opérationnels, alors c'est certainement ce à quoi nous pensons ici.

Au niveau global, nous en restons donc à l'idée d'un signifié impliquant de situer le terme partenaire *s* dans un paradigme *S* sur lequel on effectue un parcours dont l'issue est *s*. Ce parcours est généralement orienté selon un principe scalaire que nous ne définissons pas informationnellement, logiquement, ontologiquement ou quantitativement, mais argumentativement, au sens de Ducrot (1980a). Même si certains termes sont sans doute intrinsèquement situés sur une position haute ou basse, par exemple certains adjectifs judicatifs, d'autres, et notamment tous ceux qui mettent en jeu la quantification, sont situés sur des échelles dont l'orientation est indicée par le cotexte - y compris, bien souvent, par l'adverbe paradigmatique lui-même, dont cela peut être la raison d'être.

## 11.2 Auch et l'addition

### 11.2.1 Remarque liminaire : sur les additifs en général

*Auch* est généralement traité comme le représentant par excellence, pour l'allemand bien sûr, de la "classe" des particules additives. La définition de cette "classe" n'est pas moins problématique que celle des particules restrictives / exclusives, bien au contraire : dès l'abord, les particules additives semblent se diviser en plusieurs sous-ensembles fortement hétérogènes. Ainsi, König (1991) distingue entre des particules additives standard (all. *auch*, angl. *also*, *too*, fr. *aussi*, à la rigueur *également*) et d'autres revêtant une valeur particulière, comme les "particularisateurs" de type fr. *notamment*, qui ne se rattachent à l'ensemble des particules additives qu'au terme d'une analyse poussée. Enfin, il pose une classe des particules additives scalaires (angl. *even*, all. *sogar*, fr. *même*), qui présentent à la fois de nombreux points communs avec le

type *auch*, mais aussi une composante évaluative irréductible.<sup>11</sup> En effet, pour König (1991, 42 et 68), les emplois évaluatifs ("scalaires") de *auch* ne font pas partie de l'invariant sémantique (ils doivent donc être liés à des biais contextuels), ce qui n'est pas le cas pour *sogar*, où la charge évaluative fait partie dudit invariant. En l'absence d'une dichotomie comme celle entre *too* et *also* en anglais, le groupe "central" en allemand semble en fait se réduire à *auch*, sauf si l'on y inclut *ebenfalls*.

*Ebenfalls*, comme d'ailleurs *gleichfalls*, pose en effet à nouveau le problème lancinant du statut catégoriel des formes en *-falls*. En l'occurrence, ces deux adverbes semblent revêtir une forte coloration anaphorique et indiquent la permanence de tout ou partie du matériau antérieur d'un énoncé à l'autre. Comme tous les adverbiaux en *-falls*, *ebenfalls* et *gleichfalls* sont sensibles au focus. Ce faisant, on obtient effectivement un cocktail sémantico-syntaxique très proche de celui qui caractérise *auch*. La question de l'appartenance ou non de *gleichfalls* et *ebenfalls* à la classe des adverbes paradigmatiques de parcours ("particules de focalisation") additifs nous semble en fait surtout confirmer la fragilité du concept d'adverbe paradigmatique / particule de focalisation, dès lors qu'il regroupe des adverbes très divers sur la base de critères issus de niveaux différents, à savoir la présence dans le signifié d'une dimension contrastive, la capacité syntaxique à développer un foyer distinct de la portée et la définition du paradigme contextuel mis en jeu. Le classement catégoriel revêt donc une part certaine d'arbitraire<sup>12</sup> que la constitution de sous-classes comme "additif", "restrictif" etc. ne fait sans doute qu'accentuer en poussant l'analyste à se concentrer sur un "trait" susceptible de coexister avec d'autres. On pourrait ainsi se demander pourquoi *noch*, en allemand, ne serait pas, en tout cas dans certains emplois, une "particule additive".

Quoi qu'il en soit, il semble tout à fait naturel de gloser *auch* par les notions d'ajout ou d'addition, et à défaut de constituer une véritable classe à l'intérieur du système linguistique de l'allemand, la notion de particule additive présente un intérêt typologique certain. Elle permet en effet d'isoler pour chaque langue un ou deux marqueurs prototypiques de la même opération. La comparaison ainsi rendue possible permet de dégager des schémas inter-langues récurrents. Ceux-ci constituent en soi un argument sérieux pour poser si ce n'est une "classe", du moins une forme stable d'opération énonciative dont tel ou tel marqueur est susceptible de participer plus ou moins fortement, et qui présente, pour des raisons que l'on cherchera du côté de la sémantique, un nombre relativement restreint d'emplois dérivés et/ou d'avatars discursifs. Ces emplois, en retour, peuvent être capturés par une carte sémantique (on se reportera ici utilement à celle proposée par Forker 2015 et plus généralement aux travaux coordonnés par Forker et al. 2015). Nous laisserons donc au moins temporairement la question taxinomique de côté pour nous pencher vers l'enjeu sémantique afférent à la notion d'additif<sup>13</sup> à l'exemple de son incarnation prototypique en allemand : *auch*.

11. Pour les premières analyses "argumentatives" des additifs scalaires, qui nous semblent avoir conservé toute leur valeur, on se reportera à Anscombe 1973 et Anscombe & Ducrot 1976, 25-26.

12. Dans la mesure où c'est sans doute toujours un peu le cas, peut-être devrions-nous écrire : d'arbitraire "de dernière minute", par opposition à l'arbitraire d'ensemble lié à divers présupposés théoriques ou méthodologiques plus ou moins conscients et qui est susceptible de caractériser n'importe quel classement taxinomique.

13. De fait, les additifs n'ont pas à être des "particules" ni même des formes adverbiales ; il peut aussi bien s'agir, par exemple, de suffixes.

## 11.2.2 Quel signifié unique pour *auch* ?

### 11.2.2.1 Hypothèse générale

Nous n'aborderons pas *auch* par son emploi focalisant mais par une valeur un peu mal-aimée des analystes, notamment du fait de son absence de relation au focus : les cas que Métrich et al. (2002) regroupent sous l'étiquette d'"adverbe connecteur" (I, 233 ; nous parlerions plutôt d'adverbial connecteur). Ces emplois, qui correspondent pour l'essentiel aux occurrences de *auch* seul dans le *Vorfeld*, sont glosés comme suit dans les *Invariables* :

ajoute un nouvel élément (information ou argument) à celui qu'apporte l'énoncé précédent.  
(*loc. cit.*)

La valeur d'ajout semble effectivement indubitable si l'on se reporte par exemple à l'occurrence suivante<sup>14</sup> :

- (24) Es wird sich am Ende die Fraktion durchsetzen, die gemäßigt ist, die den politischen Prozess sucht. Ein Vorspiel dazu sehen wir jetzt in Tunesien. Da hat es ähnliche Verwerfungen gegeben, wenn auch längst nicht so scharf. Aber die Demonstrationen der letzten Wochen gegen die Muslimbruderschaft, nach der Ermordung der säkularen Intellektuellen und Politiker, das scheint in die Richtung zu gehen, dass man nun doch einen gemeinsamen Boden sucht. **Auch** sitzt man ja dort gemeinsam in der verfassunggebenden Versammlung. Die ist zwar im Augenblick gesprengt, weil einige Leute sie verlassen haben, aber sie wird weiterarbeiten und sie ist ja dort in Tunesien auch zu bemerkenswerten Kompromissen gekommen. (DR 160813-02)

Mais le plus intéressant dans la glose proposée par Métrich et al. (2002) est sans doute la parenthèse "information ou argument". La formulation relativement prudente est sans doute due à la distance, pour ne pas dire la méfiance, que les auteurs des *Invariables* semblent entretenir vis-à-vis de l'acception ducrotienne du terme d'argumentation. Pour notre part, dans la mesure où il nous semble que l'analyse de *nur* et de sa parentèle sémantique a largement bénéficié des emprunts à Ducrot et notamment aux *Échelles argumentatives* (Ducrot 1980a), nous n'aurons pas cette pudeur et prendrons comme hypothèse de départ que *auch* ajoute un nouvel argument à celui apporté par l'énoncé précédent. Cela signifie deux choses : d'une part et contrairement à d'autres marqueurs que nous avons déjà croisés, *auch* n'intervient pas dans l'énonciation d'une conclusion ou d'une thèse à défendre, mais seulement dans celle d'un argument au service de cette thèse. D'autre part, lorsque nous parlons d'ajout d'un argument à un autre, nous entendons que ces deux arguments ressortissent de ce que Ducrot appellerait la même classe argumentative, c'est-à-dire qu'ils sont au service de la même thèse ; ils sont co-orientés.

Dans ces conditions, on peut commencer à soupçonner que l'ajout d'un argument co-orienté au précédent représente un renforcement de l'étayage argumentatif du propos d'ensemble. Là où *nur* participe d'un mouvement d'ensemble descendant, c'est-à-dire correspondant à un travail de sappe argumentative, *auch* marquerait donc une trajectoire ascendante. Cette hypothèse nous fournirait également une explication pour les passerelles avec les additifs dits scalaires et que pour notre part nous préférons appeler additifs évaluatifs. Les additifs "standard" semblent dès l'abord hautement susceptibles de caractériser la solution dénotée par leur constituant partenaire comme située en un point de l'échelle argumentative supérieur à celui où figure une autre solution préconstruite, avec laquelle il y aurait mise en contraste. Il importe simplement de relever que cette affirmation passe par une définition de la scalarité autre que celle employée

14. Pour la compréhension, précisons que l'exemple est tiré d'une interview sur la situation en Égypte après le coup d'État militaire de juillet 2013 ; il est notamment question de l'existence de factions ennemies et du risque de guerre civile



canoniquement. La définition usuelle de la scalarité renvoie à une valeur informationnelle intrinsèque ou à un critère d'incongruité ou d'improbabilité, c'est-à-dire à une forme de jugement de valeur, alors que nous définissons la scalarité argumentative comme un phénomène purement instrumental : la capacité à étayer plus ou moins solidement la thèse du moment.

On voit assez facilement comment cette hypothèse peut s'appliquer aux emplois de *auch* dans le *Vorfeld*, sans développement d'un foyer. *Auch* y est l'équivalent de *zudem* ou *außerdem*. Comme le relevaient déjà Métrich et al. (2002), l'enchaînement  $\langle q. \textit{Auch} (p) \rangle$  implique que *p* représente un surcroît informationnel ou argumentatif par rapport à *r* tout en étant du même ordre sémantico-pragmatique que lui - pour nous : tout en relevant de la même classe argumentative. Par exemple, dans l'enchaînement censé prouver que les factions prêtes à la guerre civile ne s'imposeront pas, le fait que les différents bords discutent ensemble dans le cadre de l'Assemblée Constituante constitue non seulement un argument, mais un meilleur argument que le succès des manifestations laïques, qui est affaire d'interprétation. Pour ce qui est des emplois en fonction d'adverbial paradigmatissant, donc avec constitution d'un foyer identifié à un constituant *s* lui-même situé dans un paradigme de solutions concurrentes noté *S* (*s1, s2, ...sn*), l'hypothèse veut que dans  $\langle [[\textit{auch} (s)] p] \rangle$ , *p* soit vrai pour la solution *s*, elle-même construite comme argumentativement supérieure à un préconstruit *s'* appartenant au même paradigme *S* (on reviendra plus loin sur les lectures strictement quantitatives où cette supériorité argumentative n'est pas évidente). On le voit dans les exemples suivants, qui concernent la prestation de Peer Steinbrück lors du *Kanzlerduell* de la veille.

- (25) Er hat sich bemüht, wie man so schön in Zeugnissen sagt. Er hatte einige Punkte gemacht, er hat Frau Merkel an zwei Stellen in Bedrängnis gebracht, aber er war nicht so gut, wie er hätte sein müssen, um eine Wende einzuleiten. Ich meine, so ein Duell kann dann eine Wende bedeuten, wenn der entsprechende Wahlkampfvorlauf war, also mit aufregenden Themen, die ein Kandidat nutzen kann. Aber aus einem langweiligen Wahlkampf kann **auch** ein Steinbrück keine Funken schlagen. (DR 020913-02)
- (26) Er hatte einige gute Formulierungen, er hat ja **auch** gesagt, er wolle nichts versprechen, was er nicht einhalten kann und so weiter. Aber **auch** seine Formulierungen werden doch umzingelt von einem gewissen Bürokratendeutsch. (DR 020913-02)

Ici, *auch* est clairement scalaire quelle que soit l'acceptation que l'on donne du terme : il ne se distingue guère de *selbst* et serait traduit en français par *même*. Mais il n'en va pas si différemment d'emplois où *auch* n'est pas interchangeable avec *selbst* ou *sogar*. Ainsi, dans ce qui suit, l'expert interviewé doit proposer un panorama de l'opposition armée à Bachar el-Assad en Syrie (en septembre 2013), eu égard à l'apparente complexité de la situation. Le propos général, repris d'ailleurs par les journalistes de Deutschlandradio comme titre de la transcription, est que la chute du régime baassiste ne ferait qu'accroître la guerre civile. L'accumulation d'acteurs et d'indications contradictoires sur ces acteurs remplit donc une fonction stratégique assez claire :

- (27) Es gibt, grob gesagt, fünf Lager in dieser Opposition. Das eine ist die Syrische Koalition, die **auch** international als die Vertreterin der Opposition gilt, aber daneben haben wir **auch** eine lokal verwurzelte Opposition, die zivilgesellschaftlich und weitgehend friedlich noch vor Ort operiert. Dann haben wir dschihadistische Gruppen, die gerade den militärischen Kampf sehr stark dominieren und **auch** große Teile im Nordosten des Landes besetzen. Und dann schließlich haben wir kurdische Milizen, die das kurdische Territorium im Nordosten für sich kontrollieren. Also es gibt verschiedene Gruppen, die **auch** von verschiedenen externen Akteuren unterstützt werden. (DR 020913-03)

La conséquence est que tant qu'on s'en tenait au préconstruit *s'*, *s* était non-validé et même tendanciellement rejeté, compte tenu des phénomènes que les pragmaticiens baptisent "implicatures scalaires", dans un sens de *scalaire* différent à la fois de celui de Ducrot (puisque fondé sur des propriétés logico-informationnelles et non pragmatico-argumentatives) et des travaux sur la sémantique des particules de focalisation (puisque dénué de toute coloration modale ou évaluative). Pour une lecture argumentative des implicatures scalaires, on se reportera notamment à l'hypothèse formulée par Ducrot d'une "loi d'exhaustivité" (cf. not. Anscombe & Ducrot 1976, 11-12 et Ducrot 1980a, 35) : si j'avance un argument *A*, c'est qu'un argument supérieur *A'* ne serait pas possible. Comme le relève Moeschler (1994, 197), la "loi d'exhaustivité" de Ducrot, en pratique, est une reformulation de la maxime de quantité de Grice conforme aux principes de la théorie de l'argumentation dans la langue.<sup>15</sup> D'où bien sûr la fréquence, dans toutes sortes de langues, du schéma *non modo ... sed etiam* : fr. *non seulement, mais aussi*, all. *nicht nur, sondern auch*, angl. *not only, but also...* Dans l'attaque de l'interview consacrée au *Kanzlerduell* que nous avons déjà mentionnée, celui-ci est présenté comme une sorte de *blockbuster* ou d'événement audiovisuel majeur, à la fois par une comparaison au *Tatort* et par l'insistance sur la multiplicité des canaux de diffusion :

- (28) JÖRG DEGENHARDT : Auf so eine Quote kommt kein Tatort, kommt kein Polizeiruf, und dabei gab es nicht mal Mord und Totschlag. Steinbrück gegen Merkel, das Kanzlerduell, gestern zur sonst üblichen Krimizeit, übrigens **nicht nur im Fernsehen, sondern auch in unserem Kölner Schwesterprogramm.**

La structure est en fait plus complexe qu'il n'y paraît, en ce qu'elle induit plusieurs renversements successifs de l'orientation argumentative du propos, dans un mouvement dialectique en plusieurs temps :

- Le point de départ du mouvement consiste à prendre acte d'un préconstruit que l'on pourrait analyser en termes "polyphonistes" comme le point de vue de TU ou d'un ON avec lequel TU pourrait être en phase : c'est le point de vue [*nur (s)*](*p*). Ce point de vue présente une orientation argumentative descendante, disphorique, vis-à-vis d'une certaine conclusion, puisque le parcours effectué sur le paradigme des solutions S susceptibles de valider l'argument *p* a débouché sur un revers, avec un repli sur la valeur médiocre *s*.
- Ce préconstruit fait l'objet d'un refus de ratification, qui entraîne une inversion de polarité argumentative : c'est [*nicht [nur (s)]*](*p*). Le paradigme S est rouvert vers le haut, c'est-à-dire que *p* est finalement susceptible d'être validé par des solutions autres que *s*, et du même coup la conclusion sapée par *nur* est remise en selle, par un mouvement assimilable à une double négation.
- L'énoncé suivant se présente comme une correction du préconstruit en *nur* : la particularité de *sondern* en allemand (par opposition au *mais* français) est de conserver la trace des *deux* temps du mouvement précédent, à savoir le préconstruit initial et le fait qu'il ait été nié. Ce point a son importance : *sondern* est la trace de la genèse argumentative du propos, il garde la mémoire des strates antérieures et permet de prendre appui simultanément sur les différentes phases de l'élaboration, qui ne s'annulent pas : elles sont cumulatives.
- Vient alors *auch (r)*, qui signe à la fois la co-orientation de la suite du propos à son contexte immédiat, c'est-dire que (*r*) appartient à la même classe argumentative que *nicht nur (s) (p)*, et la position de *r* au-dessus de la seule solution du paradigme S qui ait été construite pour l'instant, *s*. Car même si toutes les étapes antérieures ont successivement fermé et ouvert le paradigme des solutions dans un sens ou dans l'autre,

15. On pourrait d'ailleurs ajouter que cette reformulation correspond à une démarche assez proche de celle qu'illustreront Sperber & Wilson (1986) et par ricochet de Blakemore (1987).

l'échelon lui-même est resté constant, c'est-à-dire que l'énonciation a procédé par ajustements successifs à la construction d'échelles argumentatives différentes autour d'un même point fixe.

Comme pour *nur*, l'orientation du mouvement argumentatif est déterminée par le rapport entre la solution retenue et un préconstruit, et cette orientation, en l'occurrence ascendante, est constante : elle fait partie du signifié permanent du marqueur. Le signifié des adverbies paradigmatiques est donc un signifié opérationnel, plus exactement identifiable comme ce que Culioli appelle un parcours avec issue<sup>16</sup> - ou, si l'on préfère, comme l'issue d'un parcours : s est la solution sur laquelle le parcours s'arrête. Chaque particule est ensuite spécifiée eu égard aux paramètres de ce parcours, notamment son orientation et le critère d'ordonnement de l'échelle et/ou de sélection de la solution. Les adverbies paradigmatiques sont en fait des opérateurs argumentatifs scalaires.

### 11.2.2.2 Y a-t-il des emplois additifs non argumentatifs ?

Nous concluons cette présentation d'ensemble par quelques remarques sur deux emplois de *auch* comme adverbial paradigmatique qui pourraient poser problème du point de vue de l'hypothèse que nous avançons, ou du moins nous semblent appeler un commentaire particulier. Le premier, qui vient spontanément à l'esprit lorsque l'on discute de *nicht nur s', sondern auch s*, est *s', aber auch s*. La présence de *aber* suffit à résumer ce en quoi ces emplois convergent avec notre hypothèse, et ce en quoi ils en divergent. *Aber* implique une inversion du mouvement argumentatif en même temps qu'une asymétrie entre les deux membres conjoints, le second se voyant octroyé une sorte de primat argumentatif sur le premier. Le second terme n'annule certes pas le premier ; il en concède la validité, tout en en déniait un certain nombre d'implications, ou certaines inférences susceptibles d'en être tirées. Dans *<s', aber auch s>*, cela signifie deux choses :

- *s* et *s'* n'appartiennent pas à la même classe argumentative ; en réalité, les deux solutions appartiennent à un même paradigme fonctionnel et syntaxique (par exemple celui des qualités que l'on peut prédiquer d'un sujet en les plaçant en fonction d'attribut), mais pas forcément plus. Ce qui constitue le paradigme, ici, c'est justement leur appartenance à deux classes argumentatives antithétiques, c'est-à-dire que chacune des deux solutions est au service d'une thèse, les deux thèses étant contradictoires entre elles. Il en va exactement de la même manière que dans l'exemple classique *klein, aber fein*.
- *s* est bien au service de la thèse qu'il s'agit de défendre à ce moment-là de l'énonciation ; c'est l'autre membre qui est concédé.

- (29) DEGENHARDT : Hätten Sie doch lieber einen Tatort gesehen ?  
 SPRENG : Nein. Ich bin ja ein politisch interessierter Mensch und leidenschaftlich an Politik interessiert, insofern wollte ich das unbedingt sehen. Aber es hat **auch** erwartungsgemäß= ist es verlaufen. Man hat nicht sehr viel Neues erfahren von beiden, sowohl in ihrer Art, sich zu präsentieren, als auch von den Argumenten. (DR 020913-02)

Il appert en outre que ce type d'emplois où les deux solutions sont antithétiques requiert impérativement la présence de *aber* ou d'une autre forme à même de construire une telle opération d'inversion argumentative avec primat de la seconde solution sur la première, *trotzdem* par exemple. Mais *aber* est sans doute le candidat le plus naturel, ce qui n'est pas sans intérêt compte tenu de son origine comme marqueur d'addition (additif-adversatif). À l'inverse, la présence de *auch* est facultative (cf. justement *klein, aber fein*). Nous proposons donc de consi-

16. Nous renvoyons comme à l'accoutumée à la présentation particulièrement claire de cette notion chez Culioli (1991a, 170).

dérer que c'est *aber* qui fait ici l'essentiel du travail en procédant à la mise en relation des deux solutions opposées, en inversant l'orientation argumentative de l'énonciation et en accordant le primat au second membre. Lorsqu'*aber* a été énoncé, s' fait figure de *valeur négative* (donc absolument basse) au sein de la classe argumentative au service de la nouvelle thèse, qui n'est jamais que le contrepied de la précédente ; s y a le statut d'argument positif en faveur de cette thèse, et se situe donc quelque part dans le domaine du positif ; la solution s est donc, eu égard à la classe argumentative construite du fait de la présence de *aber*, supérieure à la solution s'.

Qu'en est-il maintenant des emplois à première vue strictement quantitatifs, ceux où *auch* apparaît soit avec *sowie* ou avec *und* ou même *aber*, *aber auch* étant cette fois traduit par "sans oublier" ? Ce dernier cas de figure est le moins problématique et éclaire les deux autres : on a affaire à une énumération en deux temps, y compris d'ailleurs lorsque la liste se réduit à deux personnes. La construction est assimilable à l'hyperbate des stylisticiens : l'ajout vient comme une clause ou une réparation de dernière minute et mène à une reconsidération de l'ensemble, généralement dans le sens d'un rehaussement, en tout cas avec octroi d'une pertinence particulière du constituant "ajouté" pour la compréhension rétrospective de l'ensemble. Ainsi, lorsque l'ajout vient clore une énumération de plusieurs termes, il est de nature à souligner l'existence d'une quantité importante, elle-même fortement susceptible de créer des attentes et/ou des inférences venant étayer un propos ou une idée poursuivis par le locuteur. Au sein de l'accumulation, l'ajout en *und auch* a un statut privilégié, éventuellement au service d'une argumentation secondaire, qui peut d'ailleurs dans ce cas faire l'objet d'un commentaire métalinguistique :

- (30) Es gab eigentlich unter den Experten nur immer die Frage, ist es jetzt im Januar 13 oder Februar 13, dass der Herrscher in Damaskus stuerzt. Das war eigentlich eine andere Situation. Dann kam eine große Intervention von ausländischen Mudschahedin, Pakistan, Tunesien, **aber besonders auch** Bosnien, Tschetschenien, Dagestan **und auch** Deutschland, was man klar sagen muss. Die haben die Situation für die syrische Befreiungsrevolution, die ja eine sehr junge war, sehr viel schwieriger gemacht, weil sie eben auch diese Entführung gemacht haben. (DR 050913-05)

Lorsque l'ajout fait suite à la mention d'un seul terme, nous y voyons une forme de "dé-coordination" avec un effet déshomogénéisant permettant d'isoler chacun des deux membres. Là encore, les visées argumentatives peuvent être diverses, mais dans l'ensemble on peut penser que le premier membre est le plus saillant, et que l'ajout sert à souligner qu'il n'est pas seul (sous-entendu : contrairement à ce qu'on pourrait croire). De ce fait, le second membre revêt souvent une valeur argumentative supérieure, ainsi dans cet exemple dès lors que c'est un homme politique allemand qui s'adresse en allemand à des Allemands, d'autant qu'il est question d'une éventuelle complicité passive du gouvernement allemand dans l'espionnage de ses propres concitoyens.

- (31) Die FDP hatte ja die Einsetzung eines Untersuchungsausschusses verlangt. Wir werden jetzt eine solche Untersuchung bekommen durch unseren Ausschuss für bürgerliche Freiheiten, wobei es uns in allererster Linie natürlich darum geht zu fragen, genau ob diese Sache, die Herr Pofalla ausgeschlossen hat, nicht doch erfolgt ist, nämlich, ob es zu Grundrechtverletzungen europäischer und **auch** deutscher Bürgerinnen und Bürger gekommen ist. (DR 030913-01)

### 11.2.3 Quelques emplois rétifs

Venons-en maintenant aux emplois de *auch* les moins communément rattachés à la notion d'ajout d'un argument supérieur co-orienté. Le premier est celui dans lequel Métrich et al. (2002)

voient une particule modale<sup>17</sup>. Le second recouvre ce que certains appellent *Irrelevanzpartikel* ou particule d'indifférence, c'est-à-dire la composante d'un syntagme indéfini de choix libre, et est à ce titre largement équivalent (là n'est pas le moindre paradoxe des adverbies paradigmatiques opérateurs de parcours) aux emplois de *nur* de type *wo wir hin nur schauen* (où l'on aurait aussi bien pu avoir *wo wir hin auch schauen*).

### 11.2.3.1 *Auch* et l'accomplissement d'un prédicat modalisé

Commençons par les emplois dans lesquels Métrich et al. (2002, I.248-261) voient des particules modales. En réalité, le *auch3* des *Invariables* regroupe de façon très hétéroclite tous les emplois dans le *Mittelfeld* pour lesquels il n'y a pas constitution d'un foyer, en tout cas pas d'un foyer qui se réduise à un seul constituant. Les auteurs écrivent (I.248) :

**Fonction** : varie avec le type de phrases et de contextes où il se trouve ; les effets produits sont toujours en rapport avec la valeur additive du mot, mais n'ont pas de point commun perceptible.

Pour notre part, nous considérons qu'une très large majorité de ces exemples ne pose en réalité aucun problème dès lors que l'on admet que les adverbies paradigmatiques peuvent développer un foyer qui soit un complexe lorsqu'ils sont employés en fonction d'adverbial paradigmatissant, ou ne pas en développer du tout lorsqu'il sont en fonction d'adverbial d'énoncé "standard" ; enfin, nous avons déjà relevé au début de cette partie que la valeur de vérité d'un contenu pouvait faire l'objet d'un focus contrastif.

Ce dernier point suffit à rendre compte d'une très large proportion d'exemples relevés par Métrich et al. (2002) dans des assertions, en particulier toutes les tournures où l'énoncé en *auch* fait suite à un énoncé contenant un verbe modal ou plus généralement une forme de suspension de l'assertion du contenu :

- (32) Er hatte gesagt, er würde kommen, und er kam **auch**. (I. 249)
- (33) Was er verspricht, das tut er **auch**. (I. 249)
- (34) Ja, ich will weggehen, und werde **auch** weggehen. (*loc. cit.*)
- (35) A : Der sieht aus wie ein Räuber.  
B : Er ist auch einer ! (*loc. cit.*)

Comme les auteurs le signalent eux-mêmes, ces emplois sont généralement corrélés à la présence d'un accent contrastif sur la forme verbale, indice prosodique généralement assez fiable de Verum focus. Argumentativement, ces cas de figure sont totalement en phase avec l'hypothèse d'une co-orientation avec l'énoncé précédent avec actualisation d'une solution jusque-là maintenue dans les limbes ; c'est même très précisément la fonction discursive exacte de ces énoncés.

D'autres emplois correspondent à la focalisation d'un complexe comprenant le verbe :

- (36) Wenn man gearbeitet hat, dann will man **auch** bezahlt werden. (I. 250)
- (37) Er schickt sozusagen seine Repräsentanten in die Hölle ab und sieht zu, dass sie **auch** wirklich brennen. (*loc. cit.*)

Dans les deux cas, on est en fait dans une situation peu éloignée argumentativement de la précédente, avec un contenu tourné vers l'actualisation d'un second prédicat, laquelle actualisation

---

17. Rappelons que dans les *Invariables*, qui ne font pas de distinction équivalente à celle entre foyer et portée, l'opposition entre particule de mise en relief et particule modale/illocutoire est définie par la "portée" sur un constituant ou sur tout l'énoncé. On trouve le même usage chez Duplâtre (2008), qui est amené à distinguer entre particules modales au sens syntaxique et particule modale au sens sémantique.

n'est donnée que dans un second temps dans la construction en *auch*. La virtualité enfin réalisée correspond à l'objectif visé dès le départ, et se situe donc plus haut sur l'échelle fixée par le sujet de la phrase, à qui est déferée la tâche de constitution de la norme.<sup>18</sup>

Ces emplois ne posent pas de gros problèmes : Enfin, des emplois proche de l'exemple de *Er sieht aus wie ein Räuber* ne posent pas de difficultés particulières. Nous les rapprocherons d'un autre emploi distingué par Métrich et al. sans que nous en voyions la nécessité :

- (38) A : Sei zufrieden!  
B : Bin ich **auch**! (I.253)

il s'agit pour le locuteur de poser un contenu p se situant plus haut sur une échelle qu'il partage avec son interlocuteur que le point de vue que ledit interlocuteur lui prêtait, lequel était qui plus est de nature à réorienter le mouvement argumentatif vers le bas. On retrouve donc ici le mouvement de redressement argumentatif contre un préconstruit disphorique qui nous semble définitoire des emplois paradigmatiques de *auch*.

### 11.2.3.2 *Auch* dans les énoncés justificatifs ou explicatifs

Il en va autrement des emplois restants, pour lesquels, à en juger par les *Invariables*, la non-traduction est privilégiée. Les auteurs distinguent tout d'abord une série d'emplois en co-occurrence avec des marqueurs d'enchaînement causal à fonction clairement justificative (type *deshalb*, *deswegen*) :

- (39) Mutter ist böse, *deswegen* ist sie **auch** nicht mit zur Bahn gegangen. (I.251)  
(40) Er hob den Kopf, das ist ja die scheppernede Glocke von cateni. Aber die Zeit des mittäglichen Angelus ist doch längst vorbei? Also ein Fest? Richtig, Mariä Himmelfahrt! die Vesper! *Deshalb* waren **auch** die Männer von Cateni sil mare so zahlreich auf der Straße. (loc. cit.)

Il semble bien que le contenu de l'énoncé en *auch* ne soit nullement nouveau. À en juger par les éléments de contexte fournis, la question en débat dans ces passages est l'explication du prédicat principal de l'énoncé en *auch*, lequel prédicat semble avoir le statut de présupposé. L'information nouvelle est contenue dans l'énoncé précédent et surtout dans l'affirmation d'une liaison causale entre le contenu des deux énoncés, puisque c'est cette liaison causale qui permet de répondre à la question. Du point de vue des enchaînements argumentatifs, dans les exemples des *Invariables*, l'énoncé en *auch* paraît avoir un statut conclusif. En réalité, ce statut de "conclusion" n'est pas si net si l'on observe quelques exemples tirés de notre corpus, avec un contexte élargi.

- (41) Wir planen natürlich immer in unserer Bestellung von Zelten, in unseren sogenannten Fundraising, also wenn wir Staaten eben auch informiert halten über die Situation hier, deswegen gebe ich **auch** das Interview. Wir sehen immer dazu, dass wir eben vorwärts schauen und nicht reagieren. Also wir rechnen damit, dass noch viel mehr kommenpersönlich hoffe ich natürlich, dass es zu keinem weiteren Blutvergießen kommt, aber wir sind vorbereitet darauf, dass noch mehr syrische Fluechtlinge in den Nordirak kommen. (DR 280813-02)

18. Ce transfert de responsabilité, où le locuteur s'efface comme source de valeur argumentative au profit d'un "personnage" de son dire, se prête bien sûr très bien aux phénomènes de méta-représentations distancées qui font l'essence de l'ironie selon Sperber & Wilson (1986). C'est ce qui se passe dans le second exemple reproduit ici.

- (42) Ich glaube nach wie vor daran, dass die Behandlung- es ging um die Behandlung mit dendritischen Zellen, das ist eine Methode, an der weltweit eigentlich mit zum Teil ganz ermutigenden Ergebnissen geforscht wird-, dass die bei ihr auch helfen könnte. Sie war ein bisschen gehandicapt dadurch, dass sie sehr hohes Fieber hatte, und damit konnte die Behandlung nur verzögert und nicht ganz voll begonnen werden, also deswegen ist sie dann **auch** gestorben. Also es waren zwei Sachen, einerseits Wut und wir klagen und das lassen wir uns nicht gefallen, andererseits kommen dann ... machen wir jetzt erst mal das, was wir selbst tun können und gehen halt notfalls an unsere Ersparnisse. (DR 300813-04)

Le point frappant est plutôt le caractère notoire du contenu informationnel, qui est très largement redondant, sauf si l'on considère qu'il s'agit de réactiver un savoir passé à l'arrière-plan et dont la pertinence immédiate n'allait plus de soi, réactivation qui se fait en lien avec le contenu en amont immédiat, du fait de l'existence d'un lien causal. Ce caractère notoire du contenu est d'ailleurs confirmé par la présence de la particule *ja* dans plusieurs exemples :

- (43) Ja, das ist es, ja, also so ein TV-Duell hat ein paar Tage Wirkung, deshalb sind *ja auch*, war *ja auch* Frau Merkel daran interessiert, dass es weit vor dem Wahltag ist, also drei Wochen- hat ein paar Tage Wirkung, und dann holt der Alltag sowohl die Wähler als auch die Politik wieder ein. (DR 020913-02)
- (44) KAPERN : Aber gleichwohl könnte es ja hilfreich sein, wenn diplomatisch erfahrene Beamte im Außenministerium einen Blick auf die zu exportierenden Güter werfen würden ?  
 POLENZ : Deshalb gibt es *ja auch* bei solchen Entscheidungen ein Gremium, was die Bundesregierung gebildet hat. (DR 200913-04)

En français, certains de ces exemples seraient sans doute traduits par une tournure en *d'ailleurs*, notamment *c'est d'ailleurs pour cela que...*, *c'est d'ailleurs pour cette raison que...* Sans doute faut-il y voir une des motivations de Métrich et al. (2002) pour rattacher ces emplois à la valeur d'additivité en voyant dans ce *auch* une particule modale : *auch* caractériserait l'énonciation comme celle d'un propos additionnel de second ordre, une sorte de clause. Quelle que soit la pertinence de cette analyse, elle n'en échoue pas à moins à rendre compte du caractère tendanciellement notoire du contenu de l'énoncé. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'une traduction avec *bien*, qui épouserait sans difficulté cette idée d'une réactivation d'un savoir d'arrière-plan, est également possible (*c'est bien pour cela que...* ou *c'est d'ailleurs bien pour cela que...*). Traduction n'est pas raison ; mais il est tout de même tentant de relever que le passage par une clivée (*c'est [pour cela / pour cette raison / etc.] que*) fait figure de solution de traduction naturelle, en dépeignant le contenu de l'assertion comme ancien et en déplaçant le focus sur... le marqueur de lien causal.

Lorsque l'on garde ceci en tête, il est intéressant de comparer ces emplois à ceux où l'énoncé en *auch*, qui dans ce cas-là ne présente jamais de marqueur d'enchaînement causal (de connecteur consécutif, en fait), est en fait lui-même la justification de l'énoncé qui le précède :

- (45) Wachset und mehret euch, hat der Herr gesagt ! wollte er ihnen verkünden, und da er die Landessprache nicht verstand, es war **auch** ein sehr schwieriger Eingeborenendialekt, suchte man in Rom in allen Seminaren, bis man einen jungen Priester fand, der aus diesem Land stammte und die Predigt des Papstes in seine Muttersprache übersetzen konnte. (Métrich et al. 2002, I.252)
- (46) Ja das ist genau der Punkt, um den es geht. Wir werden noch mal klar machen, erstens die große Entlastung, die wir vorsehen, und zweitens die Möglichkeiten, die dadurch

entstehen, also dass man ordentliche Straßen braucht, dass man Kindertagesstätten-Plätze braucht, dass man gute Schulen braucht. Das gilt ja für alle und insofern haben auch die, die etwas mehr belastet werden - darum geht es ja **auch** nur -, etwas davon. (DR 160913-03)

À nouveau, ces exemples ont comme point commun de présenter le contenu de la proposition en *auch* comme une vérité communément admise (à défaut d'être nécessairement connue de l'interlocuteur en particulier), de façon beaucoup plus nette à notre sens que ce ne serait le cas avec *nämlich*, qui dans l'absolu aurait été parfaitement possible ici. Comme plus haut, les énoncés en question semblent avoir un statut de parenthèse argumentative ; ils viennent étayer le propos général, pour ainsi dire en passant. *Auch* sert à construire "en passant" un argument qui permette de fonder en raison le jugement exprimé par l'énoncé antérieur. L'énoncé en *auch*, à bien des égards, est un énoncé pragmatiquement adossé, pour ne pas dire subordonné, à un autre. S'agissant du sémantisme opérationnel, *auch* semble indiquer l'issue favorable d'un problème d'étalement en caractérisant l'élément dans sa portée comme une "raison suffisante". Corrélativement, dans les énoncés commençant par un connecteur consécutif, c'est la présence dudit connecteur qui permet celle de *auch*. L'emploi de *auch* est conditionné à la coprésence dans l'énoncé de ce marqueur causal, qui qualifie le contenu de l'énoncé comme argument au service du propos précédent. Cet argument ne souffre pas contradiction, notamment parce que bien souvent c'est un fait notoire : il vient clore le débat sur la justification. La présence de *auch* est déclenchée par celle du connecteur consécutif, qui est la raison d'être de tout l'énoncé. La seule raison pour laquelle ce connecteur ne joue pas le rôle de foyer au sens où on l'entend pour les adverbiaux paradigmatiques est justement l'absence de paradigme, dans la mesure où l'explication est censée clore le débat et où il n'y a pas d'autres justifications préconstruites à prendre en compte. C'est sur ce point que cet emploi de *auch* se distingue effectivement de tous les autres.

La dimension proprement contrastive ou paradigmatique de l'opérateur passe en effet au second plan au profit de l'idée d'issue ou d'aboutissement d'un problème d'argumentation jusqu'à en suspens. L'invariant de *auch* semble donc dorénavant se réduire à la notion d'**avancée décisive dans une entreprise d'étalement, par sélection d'un argument suffisant pour fonder la thèse en raison**. Cela signifie aussi que l'idée d'addition échoue à rendre compte de cet usage particulier. Par contre, l'idée d'un mouvement allant dans le sens d'un étalement croissant du propos, qui est déjà opératoire pour tous les autres emplois commentés jusqu'ici, est la plus à même de capturer ce qui se passe dans ces exemples. Tout se passe comme si ici, l'"issue" l'emportait sur le "parcours". *Auch*, fondamentalement, marquerait donc un progrès dans l'étalement de la thèse.

Doit-on pour cela parler de particule modale ? On pourrait certainement argumenter en ce sens. *Auch* marquerait la réussite de la tentative de stabilisation, au sens où la recherche d'un site sur lequel fonder la validité du propos débouche enfin sur l'identification d'une valeur précise. Mais on peut se demander si une définition aussi large de la stabilisation ne recouvrirait pas tous les phénomènes de parcours qui caractérisent les opérateurs auxquels nous consacrons ce chapitre. Ainsi, dans les emplois comme adverbiaux paradigmatiques, on convoque un paradigme de solutions concurrentes que l'on fait défiler dans un ordre précis lié à la visée argumentative poursuivie avant de s'arrêter sur une valeur donnée. Ce qui est commun à ces opérateurs dans tous leurs emplois, y compris celui-ci, dont ne cachons pas qu'il est d'assez loin le plus problématique que nous ayons vu jusqu'à présent, c'est la notion d'orientation argumentative telle que nous pouvons la concevoir à l'aide des travaux de Ducrot, notamment dans les *Échelles* (Ducrot 1980a), dont nous verrons qu'elle n'est pas si déterminante pour les particules



modales. En outre, contrairement à ce que nous avons vu plus haut pour *nur* et que nous allons revoir ci-dessous, il ne semble pas ici qu'il y ait d'interaction nette avec le type illocutoire ou l'ajustement intersubjectif. Au contraire : cet emploi, loin d'être le plus "dialogique" de la forme *auch*, comme on s'y attendrait pour une particule modale, est à bien des égards celui pour lequel la notion d'altérité (ou de contraste, puisque tel est l'avatar de l'altérité qui nous préoccupe dans cette partie) est la moins pertinente. Nous aurons à revenir sur ce point dans la conclusion du chapitre, mais il semble bien que *auch* et même dans une large mesure *nur* soient d'abord et avant tout des marqueurs de déplacement et de réorientation de l'argumentation, les phénomènes de contraste et/ou d'altérité étant (ou étant devenus pour certains emplois de certaines formes!)<sup>19</sup> secondaires, adventices voire facultatifs.

### 11.2.3.3 *Auch* et le "choix libre"

Les énoncés interrogatifs et les subordonnées en *w-* présentent, pour leur part, une gamme d'emplois rappelant fortement ceux de *nur* pour lesquels on parle aussi de "particule d'indifférence" (*Irrelevanzpartikel*) dans les subordonnées de choix libre, indice d'un biais en faveur d'une réponse négative dans les énoncés interrogatifs globaux, et de l'absence de réponse satisfaisante pour les interrogatives partielles.

- (47) LIEBICH : Ich glaube nicht, dass das der Fall ist. Und wir wissen ausserdem gar nicht, wer diese Chemiewaffen eingesetzt hat. Ich denke, das Mindeste ist, dass man erst einmal den Bericht der Inspektoren der Vereinten Nationen sich anhört. Wir müssen wissen, wer gegen wen diese schrecklichen Massenvernichtungswaffen eingesetzt hat, und dann muss man natürlich diejenigen vor einen internationalen Strafgerichtshof stellen. So ein Kriegsverbrechen - wer **auch immer** es verübt hat - ist natürlich nicht akzeptabel. (DR 280813-03)
- (48) A : Ich friere so.  
B : Warum ziehst du dich **auch** so leicht an bei so'nem nasskalten Wetter? (cit. Pérennec 2002b, 311)

Comme pour *nur*, c'est soit la présence d'une forme en *w-* soit le type de phrase lui-même qui fournit la notion de parcours, étant entendu qu'en tout état de cause, c'est le type de phrase qui nous dit si le parcours aboutit à une solution stable (assertion) ou pas (question). Dans le second cas, la stabilisation, c'est-à-dire l'identification d'une issue, est déferée à l'autre. Là encore comme pour *nur*, l'absence de stabilisation et le renvoi de cette charge à l'autre après échec induisent un sous-entendu qui prend la forme d'un jugement universel négatif. On obtient donc une question oratoire implicite une réponse négative. Si stabilisation il y a sans que pour autant le parcours ne débouche sur la désignation d'une entité précise, l'inférence sera un jugement universel positif sur une classe non-bornée d'entités individuées, d'où l'effet d'"élargissement" caractéristique du choix libre (Chierchia 2006).

Il semble donc y avoir ici équivalence, paradoxale, entre *auch* et *nur*.<sup>20</sup> En écho, peut-être irrévérencieux, au *wo wir hin nur schau'n* de Gryphius, nous pouvons également mentionner cet exemple, tiré de l'édition 2013 du spectacle musical (*Singspiel*) accompagnant la première dégustation de la bière de mars chez Paulaner à Munich (la *Salvatorprobe am Nochkherberg*).

19. L'opposition entre *auch* et *sogar*, plus qu'une affaire de "scalarité" au sens où nous entendons ce terme, pourrait bien être une affaire de pertinence ou non du travail de l'altérité pour la description sémantique d'une forme singulière.

20. On devrait d'ailleurs y ajouter *immer* dans les subordonnées de choix libres ; nous y reviendrons.

Les propos sont placés dans la bouche d'un macho notoire.<sup>21</sup>

(49) Doch egal, wohin ich **auch** schau : Der Mann ist die bessere Frau.

*Auch* et *nur* sont bien sûr facultatifs dans les questions ; en outre, l'obligatorisation de la présence d'une "particule de choix libre" dans les subordonnées en *w-* lorsque celles-ci revêtent cette fonction de marquage d'un parcours débouchant sur un jugement universel "élargi" semble tout à fait récente,<sup>22</sup> et il n'est même pas sûr qu'elle ne souffre pas d'exception.<sup>23</sup>

Cela étant, l'équivalence en discours peut être le résultat d'opérations bien différentes, et c'est un peu le cas ici. Reprenons l'analyse de ces particules séparément. *Nur* "d'indifférence" semble aujourd'hui cantonné aux questions rhétoriques, aux énoncés optatifs contrefactuels et aux indéfinis de choix libre présentant un morphème modal. Ce *nur* ressemble même quelque peu à un *auch nur* : le parcours est étendu à des entités sur lesquelles pèse un préconstruit de non-existence, c'est-à-dire qu'elles ne devraient même pas entrer en ligne de compte dans le calcul. C'est le comble de l'élargissement : on inclut dans le parcours des valeurs dont on pense soi-même qu'elles ne devraient pas être en mesure de produire du positif. En cas de jugement positif malgré tout (*alle morden, wo sie nur können*), l'effet est d'autant plus spectaculaire. On peut penser que la spécialisation de *nur* dans ces emplois est due à son appétence pour les orientations argumentatives négatives et au fait que la solution retenue, dans l'emploi paradigmatissant "de base", est considérée comme trop insignifiante pour renverser cette orientation négative de l'ensemble.

*Auch* conserve sa fonction additive : il s'agit d'aller toujours plus avant dans le parcours, exactement comme pour *immer*, qui dans cet emploi semble avoir conservé son sens étymologique (*je-mehr*). L'effet de parcours sur une classe élargie est donc obtenu par ajout successif *ad indefinitum* de l'ensemble des solutions concevables au sein de la classe. *Auch nur* est un cas particulier de ce mouvement : le parcours, partant d'une solution "haute" sur une échelle spontanée plus ou moins ontologique, prend la forme d'une descente vers les valeurs infinitésimales, dont l'inclusion revêt en fait une valeur argumentative extrêmement forte : c'est à nouveau un jeu sur la force paradoxale de l'argument minimal (argumentation *a fortiori*, cf. plus haut sur *nur* dans les topics.).

## 11.3 Conclusion sur les adverbes de parcours

### 11.3.1 Bilan d'étape ; l'exemple de *auch*

Nous concluons brièvement par quelques observations générales sur ce que ces premières observations sur un échantillon de "particules de focalisation" nous révèlent. D'une part et dans un premier temps, nous maintenons notre distinction de trois composantes dont l'agrégation correspond au cas de figure ayant le plus souvent retenu l'attention dans l'étude des "particules de focus" :

1. La capacité à développer un foyer réduit à un seul constituant, à l'intérieur de la portée et distinct de celle-ci.

21. Le ministre provincial des Finances Markus Söder.

22. Pour en finir avec Gryphius, on relèvera, dans *Einsamkeit : Ich seh, wohin ich seh, nur Eitelkeit auf Erden*. Leuschner (2000) situe l'obligatorisation à la fin du XIXe siècle.

23. Musil écrit par exemple, dans *L'Homme sans qualités*, chap. 85 : *So hervorragend er ist, er schaut aus wie ein Frührapport*.

2. L'effet paradigmatissant lié au focus. La somme des deux premiers traits définit l'adverbial paradigmatissant, en tant que fonction.
3. La sémantique argumentative "à la Ducrot". On peut alors parler "d'adverbe de parcours", étant entendu qu'il ne s'agit là, comme pour les notions d'additivité ou d'exclusivité, que d'un concept heuristique à même de servir de *tertium comparationis* au moment de procéder à la comparaison de plusieurs lexèmes.

Ce chapitre a été consacré à l'étude de cette sémantique argumentative sur quelques exemples d'adverbes paradigmatiques, dont nous avons tenté de montrer qu'ils présentaient des caractéristiques sémantico-argumentatives constantes, qu'ils soient ou non employés en fonction d'adverbial paradigmatissant (fonction définie comme la combinaison des traits sémantico-syntaxiques 1 et 2 ci-dessus). Des emplois comme connecteurs/coordonnants, adverbiaux d'énonciation et même, quoi que plus marginalement, adverbiaux d'énoncé ont été identifiés. Qui plus est, certaines de ces formes sont en fait des adjectifs, qui accèdent à d'autres fonctions de l'adjectif (les fonctions adverbiales<sup>24</sup> étant elles-mêmes, en allemand, un sous-ensemble des fonctions accessibles aux lexèmes adjectifs). Derrière les supposées "particules de focalisation", il y a donc l'emploi comme adverbiaux paradigmatissants d'adverbes ou d'adjectifs que leur sémantique lexicale (opérationnelle) qualifie pour jouer le rôle de marqueur d'orientation argumentative. Dans la théorie de l'argumentation dans la langue ou les avatars ultérieurs de la pensée de Ducrot et de ses partenaires, disciples ou commentateurs, cette composante argumentative du sens n'est nullement cantonnée *a priori* à une seule une classe formelle ou fonctionnelle, fût-ce celle des "mots du discours". C'est donc un strict problème de sémantique lexicale qui fait ressortir telle ou telle forme du champ particulier de la scalarité argumentative ; il n'y a aucune contrainte sur la nature du signifiant lui-même.<sup>25</sup> Simplement, par définition, la fonction d'adverbial paradigmatissant, liée au phénomène de focus qui nous a servi de point de départ dans cette partie, n'est accessible qu'à un lexème adjectif ou adverbe. Ce chapitre a donc été consacré à l'analyse de quelques adjectifs et surtout adverbes se trouvant présenter un sémantisme tel que leur emploi en fonction d'adverbial paradigmatissant est particulièrement aisé et permet de remplir des méga-opérations pragmatiques dont la réalisation sous des formes diverses est attestée dans quantités de langues, comme la restriction ou l'addition. Mais en définitive, ce ne sont pas ces méga-opérations qui définissent la sémantique des lexèmes eux-mêmes, d'où le fait qu'une classification en particules "restrictives", "additives" *etc.*, toute indispensable qu'elle soit dans une perspective de linguistique générale, à plus forte raison si le propos est centré sur les emplois en fonction d'adverbial paradigmatissant, pose quelques problèmes pour une description des formes elles-mêmes.

Nous avons notamment tenté de montrer que *auch* n'était pas (ou plus, selon comment on interprète son origine dans le verbe latin *augere*) intrinsèquement un marqueur d'addition à proprement parler, mais plutôt un marqueur d'ascension argumentative, ascension (ou progrès) qui peut prendre différentes formes, pas forcément exclusives l'une de l'autre, ni univocement distinctibles lorsqu'il s'agit de commenter une occurrence précise :

- Passage d'un argument moins fort à un argument plus fort au sein de la même classe argumentative (*auch* "connecteur", certains emplois de *auch* paradigmatissant, notamment *nicht nur, sondern auch*).
- Accompagnement d'un renversement de polarité argumentative : un argument étayant l'antithèse, après redéfinition de la classe argumentative, est balayé par un argument au service de la thèse (p.ex. *auch* dans une séquence en *aber*).

24. Au moins les fonctions adverbiales non-circonstantielles.

25. Indépendamment de toute observation typologique, il n'est que de rappeler l'existence en français de *dès*, préposition équivalant à elle seule à *bereits/schon* + circonstant de temps.

- Ajout à proprement parler : argumentation par accumulation (*und auch, sowohl... als auch,...*).
- Identification de la raison suffisante venant clore la recherche d'une justification pour un propos (*auch* justificatif).
- Issue favorable d'un parcours sur l'ensemble des solutions susceptibles de valider un prédicat, sans autre précision (*auch* "particule d'indifférence").

À chaque fois, on retrouve l'idée de la recherche d'une valeur là où il y a soit une liste à compléter, soit un manque à combler. C'est ce qui nous renvoie à la notion très générale de parcours débouchant sur un argument là où il n'y en avait pas (cas particulier des énoncés justificatifs adossés à un autre) où à un argument plus fort là où il y en avait déjà un. *Auch* marque donc l'issue favorable d'un parcours sur une classe argumentative, et plus précisément **l'aboutissement ou le progrès d'une velléité d'étayage**. Parce qu'il marque un progrès en termes d'étayage argumentatif, *auch* opère normalement à l'intérieur d'une même classe argumentative, ce qui en fait un candidat de choix à la fonction d'adverbial paradigmatissant, qui implique justement, par son rapport au focus, l'idée d'un parcours sur un paradigme, paradigme (ou parcours) à propos duquel l'adverbial a vocation à fournir des renseignements complémentaires. La contribution singulière de *auch* consiste donc à orienter le parcours, en l'occurrence vers le haut, c'est-à-dire que la solution retenue est réputée mieux étayer le propos général que ne l'auraient fait d'autres solutions *a priori* tout aussi véridiques sur le plan factuel.<sup>26</sup>

### 11.3.2 "Particulariseurs" et marqueurs d'identification forte

L'analyse proposée ne rend pas compte du comportement de *eben*, *gerade* et *ausgerechnet*, qui sont purement contrastifs. Cela ne signifie pas qu'ils ne soient pas investis de valeurs argumentatives. Mais la notion de parcours ordonné sur une classe argumentative ne semble pas à même d'en capturer le sens. Le parcours n'est envisagé ici que pour son issue, la solution *s* : *ausgerechnet*, comme nous l'avons déjà relevé en passant, pointe vers le fait que la solution retenue n'apparaît qu'à la toute fin du parcours, sans que l'orientation de celui-ci soit précisée. *Gerade* et *eben*, dans une classification par blocs de "particules", ressortiraient de l'exclusivité, dans la mesure où ils indiquent la sélection de *s* par opposition à toute autre solution que ce soit, mais contrairement à *nur* ou *lediglich*, il ne nous semble pas possible d'isoler pour ces formes une orientation argumentative particulière prédéfinie. De ce point de vue, *gerade* et *eben* sont à l'exclusivité ce que *vor allem* ou *besonders*, les "particulariseurs" de König, sont à l'additivité.

Les particulariseurs additifs impliquent en effet la validité conjointe de la solution retenue et d'autres valeurs concurrentes, ce qui les rattache au même grand domaine de l'additivité ; il convient toutefois de relever que ces deux formes présentent des propriétés distributionnelles différentes (*besonders* peut aussi marquer le degré de l'adjectif, pas *vor allem*). Plus exactement *besonders* peut :

- Marquer sur un prédicat dénotant une propriété que l'entité à laquelle le prédicat est attribué vérifie la propriété à un degré plus haut que ce n'aurait été le cas dans une

26. Nous ne nous sommes pas attardé sur *sogar*, compte tenu de son sémantisme finalement assez net. Nous renvoyons ici à l'analyse de *même* par Ducrot et des "particules additives scalaires" chez König (1991). *Sogar* combine une orientation argumentative identique à celle de *auch* avec une dimension contrastive beaucoup plus marquée. En centrant notre propos sur la paire *auch/nur*, nous avons pu constater que quantité d'"adverbes paradigmatiques" étaient en réalité des adverbes se trouvant marquer d'une façon ou d'une autre un mouvement sur une échelle argumentative, tandis que la dimension contrastive passait au second plan : elle nous semble présente dans le signifié de *nur*, mais il n'est pas si sûr qu'elle appartienne à l'invariant de *auch*. Cela ne signifie pas qu'il en aille de même pour toutes ces formes ; en particulier, celles à qui l'on octroie traditionnellement un trait "scalaire" sont clairement contrastives, en ce qu'elles opposent la solution retenue à une représentation préconstruite particulière.

configuration différente, c'est-à-dire plus que ne l'aurait fait une autre entité ou plus que la même entité ne l'aurait fait dans un cadre circonstanciel différent.

- (50) Also da ist es schon, sind es schon die Medien, die an der Spirale drehen. Also ich meine, es gibt ne, ne Schwelle, bei der fast jeder eben doch nicht mehr hinschauen kann, weil es einfach zu viel ist das ist mal natürlich alles, was **besonders** blutig ist, was **besonders** grausam ist, das wird aber auch ganz selten gezeigt, also jedenfalls in den offiziellen Medien ganz selten gezeigt. (DR 160813-03)

— Marquer sur une entité que celle-ci vérifie particulièrement bien le prédicat qui lui est assigné.

- (51) Es gab eigentlich unter den Experten nur immer die Frage, ist es jetzt im Januar 13 oder Februar 13, dass der Herrscher in Damaskus stuerzt. Das war eigentlich eine andere Situation. Dann kam eine große Intervention von ausländischen Mudschahedin, Pakistan, Tunesien, **aber besonders auch** Bosnien, Tschetschenien, Dagestan und auch Deutschland, was man klar sagen muss. Die haben die Situation für die syrische Befreiungsrevolution, die ja eine sehr junge war, sehr viel schwieriger gemacht, weil sie eben auch diese Entführung gemacht haben. (DR 050913-05)

En d'autres termes : on indique, soit sur la notion, soit sur le repère, que le repère choisi garantit la validité de la notion à un plus haut degré que ne l'aurait fait un autre repère.

Par contre, *vor allem* indique forcément (et plus simplement ?) que la portion d'énoncé dans sa portée se situe dans un paradigme au sein duquel elle se distingue par un degré de validité (emploi comme adverbial paradigmatissant d'énoncé) et/ou de pertinence (emploi comme adverbial paradigmatissant d'énonciation) supérieur. Là encore, il nous semble donc que plus qu'une classe fonctionnelle bien définie, la notion de particulariseur, employée comme *tertium comparationis*, appliquée à des lexèmes de l'allemand, permet de circonscrire un champ lexical de marqueurs d'opérations similaires et parfois équivalentes, marqueurs qui du même coup sont susceptibles d'accéder aux mêmes fonctions syntaxiques idiosyncrasiques, en l'occurrence adverbial paradigmatissant. Ce constat est d'ailleurs partagé par Crévenat-Werner (2003, 179-181) lorsqu'elle compare *notamment*, *particulièrement* et *principalement* en français.

Comment rattacher cela à l'argumentation ? Au final, pour *besonders* comme pour *vor allem*, la solution retenue sera volontiers interprétée comme un argument particulièrement fort, on retrouve donc même l'idée d'un mouvement ascendant, mais nous n'y voyons qu'un biais interprétatif, sans doute une implicature. Le signifié de ces formes consiste simplement à indiquer le primat de la solution retenue sur les autres, y compris d'un point de vue strictement factuel (p est plus vrai pour s que pour s').

- (52) Die Idee des gerechten Krieges ist eine relativ alte Idee. Sie hat **vor allem** im 19. Jahrhundert und davor Bedeutung gehabt, seit der Gründung des Völkerbunds und erst recht seit der Gründung der Vereinten Nationen aber kann man sich auf eine wie auch immer geartete Rechtfertigung auf dieser Grundlage nicht mehr berufen, es gilt das zwingende Gewaltverbot, es gibt Möglichkeiten, andere Möglichkeiten eben, Syrien zu stoppen. (DR 290813-04)

On touche ici à une divergence entre la pragmatique de Ducrot et celle de Sperber et Wilson : les particulariseurs correspondent particulièrement bien à un modèle centré sur la notion de pertinence et l'idée que certaines formes linguistiques pourraient avoir pour fonction de biaiser les inférences tirées par l'interlocuteur, par exemple en pointant son attention vers un para-

mètre privilégié. C'est exactement ce qui se passe ici. Mais ces phénomènes, y compris quand ils passent par une hiérarchisation des contenus, ne sont pas forcément assimilables aux échelles argumentatives de Ducrot, notion qui n'est d'ailleurs pas systématiquement mobilisée dans le recueil sur les mots du discours<sup>27</sup>, le plus proche des positions qui seront avancées ensuite par Sperber & Wilson (1986) et Blakemore (1987). Tout au plus peut-on penser qu'en l'absence de polarité négative comme celle induite par l'histoire de *nur* ou la sémantique privative de certains marqueurs exclusifs, l'orientation argumentative tendra à être ascendante. L'orientation argumentative du parcours est donc tout au plus une affaire d'implicatures. Nous avons déjà vu en étudiant *genau* qu'un adverbe pouvait accéder à une fonction assimilable au moins de loin à celle d'un paradigmatissant "particulariseur" sans présenter les propriétés de *nur*, *auch* ou *schon*. Nous voyons ici que les particulariseurs eux-mêmes donnent des instructions sur la construction du paradigme sans nécessairement qu'une quelconque orientation (descendante/ascendante) du parcours sur la classe d'arguments n'entre en ligne de compte. Dans la perspective lexicaliste qui est la nôtre, cette distinction suggère que les "adverbes paradigmatiques" ne forment effectivement pas une "classe" mais plutôt un champ défini par un réseau de propriétés sémantiques lexicales communes, réseau au sein duquel une ligne de fracture majeure oppose les formes spécifiquement dévolues au marquage de l'orientation argumentative et celles qui participent directement d'une sémantique de la pertinence (au sens gricéen ou néo-gricéen). Cette distinction lexicale se retrouve ensuite indépendamment de la fonction à laquelle accède l'adverbe ou l'adjectif concerné.

### 11.3.3 Adverbes de parcours, adverbiaux paradigmatissants

L'analyse sémantique des adverbes les plus fréquemment associés à la fonction paradigmatissante mobilise donc la notion de parcours et la sélection d'une solution, mais l'orientation du parcours, elle, n'est pas nécessairement spécifiée, de même que le rôle et la spécification du paradigme des solutions en présence semblent sujets à quelques fluctuations. En ce sens, ni l'étiquette d'"indice d'orientation argumentative" que nous avons employée informellement à propos de *auch* et *nur*, ni celle d'"adverbe paradigmatique" ne font pleinement justice à ces formes dans leur ensemble. Mais peut-être est-il vain de leur chercher une étiquette commune, dans la mesure où l'étude de ces items fait apparaître que les classes basées sur les notions d'exclusivité ou d'additivité sont elles aussi poreuses, tandis que l'inventaire des fonctions auquel accède le lexème, et la nature de ces lexèmes elle-même, font l'objet de variations importantes. Nous nous orientons donc plutôt vers un ensemble diffus de propriétés opérationnelles récurrentes, centrées sur la notion de *parcours à l'intérieur d'une classe argumentative*. Ces propriétés strictement lexicales font de ces adverbes des candidats de choix pour le marquage de méga-opérations abstraites et/ou le commentaire du choix paradigmatique marqué par l'accent contrastif auquel ils sont généralement associés lorsqu'ils accèdent à la fonction d'adverbial "paradigmatissant", au sens où ils donnent des instructions méta-pragmatiques sur la constitution du paradigme des solutions concurrentes au sein duquel figurait la solution retenue. Pour plus de facilité, nous pourrions employer par convention l'étiquette d'"adverbes argumentatifs de parcours" pour désigner les formes ressortissant de ce champ lexical opérationnel.

En effet, si l'on cherche un invariant sémantique permettant de regrouper ces adverbes dans un champ "lexical" bien défini, cet invariant est fourni par l'idée que l'adverbe présente l'élément dans sa portée, et plus spécifiquement son foyer s'il en a un, comme la solution retenue à l'issue d'un temps de parcours sur une classe de plusieurs solutions (désignés par des énoncés ou des constituants d'énoncé). L'adverbe argumentatif de parcours peut en outre apporter une indication sur l'orientation du parcours, le critère de sélection ayant permis d'isoler la solution

27. Celui-ci est pourtant exactement contemporain des *Échelles argumentatives* (1980).

retenue, et/ou sur ce qu'il en est de la nature (et de la validité!) des autres solutions présentes dans le paradigmes, sous réserve qu'elles soient identifiables autrement que comme "non-s". Ces caractéristiques, que nous rattachons pour notre part davantage aux spécificités sémantiques singulières de chaque item qu'à l'appartenance à une classe particulière, permettent aux adverbies concernés d'accéder à la fonction d'adverbial paradigmatissant, définie par le développement d'un foyer correspondant à un constituant sur lequel tombe l'accent paradigmatissant (focus contrastif). L'accent fonctionne en effet comme focalisateur et replace la solution retenue dans un paradigme de solutions concurrentes auxquelles elle est préférée. La proximité évidente avec l'opération de parcours en tant qu'elle débouche sur une issue fait que les adverbies dont le signifié mobilise la notion de parcours de sélection sont logiquement de bons candidats pour venir apporter sur ce choix paradigmatique les renseignements inscrits dans leur signifié.

# Synthèse sur la contrastivité et la focalisation

Say the word only.

T.S. ELIOT, *Ash Wednesday*

Au terme d'une étude initialement parue en 1995, Nølke (2001, 110) substitue informellement la notion de "cocktail d'information" à celle de structure (ou structuration) informationnelle. La démarche que nous avons suivie dans cette partie, et qui lui emprunte beaucoup, conduit également à traiter les faits de focalisation, pour eux-mêmes et dans leur interaction avec d'autres dimensions de la structuration de l'énonciation, notamment les opérations de repérage, comme un cocktail de phénomènes voisins, cocktail dont nous avons tenté de retrouver la composition. En ce sens, la méthode suivie dans cette partie est symétrique de celle qui a présidé à la précédente. En effet, la deuxième partie, consacrée à la partialité du dire et aux phénomènes de mise en perspective, procédait par amalgamations successives de différentes opérations où nous voyions des avatars, à différents niveaux, d'une même constante énonciative. Ici, nous avons au contraire cherché à distinguer et à désentrelacer des phénomènes et des marquages étroitement associés et dont la solidarité pourrait être spontanément tenue pour acquise.

Cette différence de méthode s'explique largement par l'état de la recherche ou plus exactement par les réflexes acquis du grammairien, qui tend volontiers à contempler le multiple plutôt que l'un dans le cas du marquage de la partialité (réflexe qui peut trouver son expression dans une certaine ardeur taxonomique), et l'un plutôt que le multiple lorsqu'il s'agit de la mise en contraste - les concepts de "particule de focalisation" et/ou "particule de focus" risquant de jouer un rôle d'écran devant cette diversité des formes et des opérations. Nous avons donc choisi de partir du multiple pour aller vers l'un dans un cas (les perspectivaux), et de l'un pour aller vers le multiple dans l'autre (les adverbiaux paradigmatiques). Il n'en demeure pas moins que dans les deux cas, notre objectif était d'isoler une constante énonciative en lien avec la notion heuristique de "travail de l'altérité" pour en étudier ensuite les avatars à différents niveaux, qu'il s'agisse de niveaux d'observation (prosodie, morphologie, syntaxe...) ou de niveaux de signification (par exemple énoncé / énonciation / illocution). Dans la présente partie, ce fil rouge conceptuel est fourni par la notion de *choix paradigmatique*, qui joue un rôle équivalent à celle de partialité du dire dans la précédente. Nous allons donc tenter, dans ce qui suit, un bilan des vicissitudes du choix paradigmatique telles que nous les avons dépeintes.

Le premier problème sur lequel il convient de se pencher est celui de la nature du "paradigme" dont nous parlons. C'était l'objet du premier chapitre de cette partie, qui s'est très largement concentré sur des faits de prosodie. Nous avons essentiellement suivi Nølke (2001), même si dans une moindre mesure (en tout cas dans un esprit moins fidèle) nous avons emprunté plusieurs notions à Culioli. L'idée générale, faisant écho à l'allusion de Nølke à la "nature paradigmatique de la langue", est que toute énonciation de quelque chose est énonciation de ce



quelque chose plutôt que d'autre chose. C'est là le degré zéro du choix paradigmatique, tel qu'il se manifeste par le "focus de l'information". C'est ce focus que marque normalement l'accent de phrase lorsqu'il tombe sur le complexe rhématique, cette notion étant entendue en son sens le plus large, "ce qu'on dit à propos de ce dont on parle". Soit le cas de figure d'une progression informationnelle constante : un locuteur ratifie systématiquement le propos antérieur et s'appuie sur celui-ci pour apporter une information nouvelle, sur la base d'un contenu mutuellement manifeste. On imagine qu'il n'y a pas d'anicroche ni d'anticipation d'états mentaux contradictoires entre les participants de l'interaction. Dans ce cas, le focus de l'information :

- tombe sur le complexe notionnel de l'énoncé, c'est-à-dire le prédicat, les "repères" étant normalement saillants voire déjà ratifiés, et donc soustraits au phénomène de choix.
- est marqué par un accent de hauteur intermédiaire (dans nos exemples, autour de 130% de la fréquence fondamentale usuelle du locuteur).

Cet accent intermédiaire est le signe que le paradigme est structuré selon une opposition privative plutôt qu'équipollente, c'est-à-dire qu'aucune représentation contradictoire de celle avancée n'a le statut de préconstruit ou n'est prêtée au co-énonciateur. Mais il ne s'agit là que d'un focus par défaut en l'absence de toute réparation ou de tout réajustement de l'énonciation. Ces réajustements correspondent à d'autres configurations plus intéressantes du point de vue du "travail de l'altérité", puisqu'ils correspondent bien souvent à des cas de figure où le dire se construit en opposition à une énonciation tierce, réelle ou supposée. Nous avons notamment vu trois types de variations par rapport à cet accent de focus informationnel "par défaut" :

- l'opposition paradigmatique est équipollente, c'est-à-dire que l'énoncé est construit par contrepied à une ou plusieurs représentations précises attribuées ou attribuables à un co-énonciateur. Dans ce cas, l'accent de hauteur sera plus fort (150% de la fréquence fondamentale usuelle dans nos exemples).
- l'opposition paradigmatique ne concerne qu'un constituant ; il y a alors distinction d'un foyer à l'intérieur de la portée, c'est-à-dire que la solution dénotée par le foyer est la seule variable divergente entre les représentations opposées. L'accent de hauteur ne recouvre que le constituant focal.
- l'opposition paradigmatique ne concerne qu'un constituant, et ce constituant est un repère (constituant d'arrière-plan chez Nølke, thématique chez Zemb). Il y a alors révision brutale de la scène énonciative ("accommodation présuppositionnelle" chez Stalnaker), qui coïncide en principe avec une redéfinition du cadre discursif ; le nouveau cadre est susceptible d'être valable sur plusieurs énoncés. L'accent contrastif est alors strictement ascendant, là où les précédents cas de figure étaient associés à un profil descendant ou en cloche. Les topics contrastifs analysés dans la partie 2 sont un cas particulier de ce mécanisme.

Le deuxième temps de notre analyse des phénomènes d'opposition paradigmatique, correspondant aux deux chapitres suivants, est consacré, conformément au sujet de ce travail, au rôle du marquage adverbial dans cette forme particulière de "travail de l'altérité" qu'est le repérage de la solution retenue au sein d'un paradigme de solutions concurrentes auxquelles elle est opposée. Le deuxième chapitre a surtout consisté à étudier sur corpus les propriétés distributionnelles et sémantiques d'adverbiaux sensibles au focus. Le principal enseignement est en effet que ni le critère de la "portée", plus exactement celui de la distinction d'un foyer réduit à un constituant unique, ni l'existence d'une tendance à l'adjacence aux constituants focalisés ne suffisent à définir une classe fonctionnelle homogène des "particules de focalisation" ou des "adverbiaux paradigmatiques".

Nous avons notamment vu que tous les adverbiaux d'énoncé sont sensibles au focus, mais que les adverbiaux au sémantisme modal, qui accèdent entre autres à la fonction de perspectival

axiologique ou épistémologique, ne donnent aucun renseignement sur la composition du paradigme de solutions concurrentes et semblent incapables d'opérer directement à la construction d'une opposition équipollente ; à l'inverse, sur corpus, ils semblent avoir tendance à se greffer sur des foyers déjà marqués par une "particule" de type *auch* ou *nur*. *A contrario*, d'autres formes, y compris certaines qui ne sont pas forcément considérées comme des "particules de focalisation" (comme *jedenfalls*, qui ne figure par exemple pas dans l'inventaire de König 1991, 15), donnent des renseignements sur les solutions présentes dans le paradigme. Il peut s'agir de leur véracité par opposition à celle de la solution retenue, il peut s'agir de leur degré de pertinence, ou de relations d'ordre de différents types. Ces formes ont en outre les mêmes propriétés syntaxiques. **Nous proposons donc de distinguer entre "adverbiaux sensibles au focus" et "adverbiaux paradigmatisants"**, ces derniers étant les seuls susceptibles de donner des instructions méta-énonciatives relatives aux solutions "autres" écartées. En outre, seule la catégorie d'adverbial paradigmatisant renvoie à une véritable fonction adverbiale à part entière. L'opposition avec les perspectivaux réside dans la construction du "travail de l'altérité" : les perspectivaux sont contrastifs ou "altéritaires" (nous risquons ce néologisme) en ce sens qu'ils signalent la partialité du propos réalisé, et donc prennent acte de l'existence d'autres points de vue possibles. Ils nous renseignent sur ce qui fait la spécificité du propos choisi, les solutions concurrentes n'étant construites qu'en creux. Les paradigmatisants, eux, contiennent des méta-informations relatives aux solutions écartées et aux rapports qu'elles entretiennent avec la solution retenue. D'où le fait qu'un perspectival, quand il interagit avec un focus, comme c'est le cas en après-première place, soit plutôt associé à une opposition privative, alors qu'un paradigmatisant est plus en phase avec une opposition équipollente. Cette distinction ne doit toutefois pas être exagérée, puisqu'il s'agit en fait de deux fonctions auquel un lexème adverbial peut accéder séparément en fonction de son signifié. Ainsi, *jedenfalls*, qui nous renseigne à la fois sur le point de vue sélectionné ET situe les solutions en présence sur une échelle pragmatique, peut accéder aux deux fonctions. Nous avons par ailleurs vu que plusieurs particules de focalisation, notamment additives (cf. *ebenfalls*), ont une forte coloration anaphorique, coloration qui reste adventice chez les perspectivaux. Ce trait nous paraît également aller dans le sens d'une distinction selon laquelle les paradigmatisants entretiendraient un rapport privilégié aux solutions concurrentes préconstruites, là où les perspectivaux définissent surtout la spécificité de la solution retenue.

Beaucoup de choses relèvent donc en réalité de la sémantique lexicale. Pour mieux cerner ce qu'il en était des adverbiaux paradigmatisants les plus fréquents, nous avons donc esquissé une analyse de quelques formes canoniques, essentiellement *nur* et *auch*, comme "adverbes argumentatifs de parcours". Notre idée est que ces formes sont spécialisées dans le marquage d'opérations d'enchaînements à l'intérieur d'une classe argumentative au sens de Ducrot (1980a). Il peut s'agir d'opérations en deux temps, comme pour *nur*, qui inverse l'orientation argumentative du propos (mouvement de sape analogue à celui de la négation), avant de rétracter en partie cette contradiction par la concession d'une exception mineure. Il peut aussi s'agir d'un mouvement en un temps, comme *auch*, marque l'aboutissement ou l'issue favorable d'un mouvement d'étalement (mouvement argumentatif ascendant). D'autres formes, comme *genau*, *gerade*, *eben* et les "particulariseurs", peuvent être qualifiées d'adverbes paradigmatiques (ou contrastifs) mais pas véritablement d'adverbes argumentatifs de parcours, en tout cas si par là on entend parcours *orienté*. Leur signifié ne contient aucune indication directionnelle ; elles spécifient simplement la nature de l'opposition entre solutions. On peut d'ailleurs se demander si ces formes ne sont pas les plus à même d'accéder à la fois à la fonction de paradigmatisant et, dans d'autres contextes syntaxiques, à celle de perspectival. Les adverbes dont le signifié est véritablement centré sur la construction d'une classe argumentative, eux, sont les plus immédiatement disponibles pour le marquage d'opérations en lien avec la focalisation, en particulier

dans la mesure où celle-ci mobilise une opposition paradigmatique équipollente, ou pour le dire de façon peut-être moins binaire, une opposition paradigmatique où au moins une des solutions est identifiable ou accessible en contexte.

Dans cette partie, nous avons eu à travailler ponctuellement avec la notion d'instruction méta-pragmatique ou méta-énonciative, que nous avons employée de façon finalement assez informelle mais qui est empruntée à Blakemore (1987), mais également celles d'ajustement, d'accommodation et de ratification (du propos par l'interlocuteur), ainsi qu'à évoquer la prise en compte importante de facteurs intersubjectifs, en particulier la répartition du savoir. Nous y voyons autant d'invitations à tourner notre regard vers un troisième ensemble de formes, après les perspectivaux et les paradigmatiques : les particules modales. En effet, on peut relever que König (1991, 173-185) utilise précisément la notion blakemorienne d'instruction méta-pragmatique pour distinguer particules modales et particules de focus, y compris à signifiant identique - un cas de figure qui évoque immédiatement les "cas" de *schon* et *eben* en allemand. Indépendamment même du fait que la notion de "travail de l'altérité" qui sert de fil rouge à cette exploration des marqueurs discursifs est elle-même empruntée à un développement de Paillard (2009) sur les "particules énonciatives" dont nous avons vu qu'elles étaient censées englober les particules modales de l'allemand, il est donc plus que temps de s'interroger sur le statut sémantico-pragmatique de ces particules, attendu que tous les concepts utilisés pour les définir par opposition aux autres marqueurs discursifs ont déjà été utilisés à un moment ou à un autre de cette étude. On pourrait également relever que pour tout un pan de la germanistique française, la distinction entre particule modale et particule "de focalisation" est d'abord une affaire de "portée", et que toute la partie qui s'achève a de quoi nous faire prendre nos distances vis-à-vis de ce critère. Enfin, l'ambivalence fondamentale de *schon* suggère que la porosité des frontières entre particules modales et adverbiaux paradigmatiques et/ou adverbes argumentatifs de parcours, selon le niveau d'analyse auquel on se placera, n'est pas qu'un problème d'architecture théorique, mais met en jeu des faits de langue concrets pour plusieurs items. Nous commencerons donc l'étude du lien entre travail de l'altérité et intersubjectivation par l'analyse d'une forme à même de donner à voir la frontière entre particules modales et particules de focus, puisqu'elle accède à ces deux fonctions : *schon*.

## Quatrième partie

# Évaluation et ratification : autour des particules modales



# Chapitre 12

## Il y a particule et particule : Première construction du signifié fonctionnel des particules modales, à l'exemple de l'assertion

### Introduction

Dans le chapitre que nous avons consacré aux adverbes de parcours, nous avons vu que certains auteurs parlaient de particules modales à propos de l'emploi de *auch* et *nur* comme "particules d'indifférence", emploi que nous avons préféré rattacher à la fonction d'adverbial paradigmatissant. Plus généralement, le travail sur les adverbiaux paradigmatissants a permis de prendre nos distances avec le point de vue de ceux pour qui les "particules de focalisation" (ou "de mise en relief") se distingueraient par une "portée" (en fait un foyer) réduite à un constituant, tandis que les particules modales auraient une portée sur tout l'énoncé. Mais malgré ces distinctions fonctionnelles, il n'en demeure pas moins que les limites sont parfois poreuses, et en particulier que certaines formes que nous pourrions rattacher au domaine lexical des adverbes de parcours, au premier rang desquels *schon*, peuvent accéder aussi bien à la fonction de particule modale qu'à celle d'adverbial paradigmatissant. C'est par la paire *schon / noch*, qu'on rapprochera à l'occasion de *already / still* et *déjà / encore*, que nous allons aborder cette partie consacrée aux particules modales, afin de voir où passe exactement la ligne de partage entre adverbiaux paradigmatissants et particules modales, en remettant sur le métier les hypothèses élaborées à propos de *ja*, *doch*, *schon* et *wohl* dans la partie introductive. L'enjeu de ce chapitre est donc, en suivant une méthode que l'on peut qualifier de structuraliste puisqu'elle reposera sur la construction d'oppositions (en l'occurrence, sémantiques et fonctionnelles), d'identifier clairement :

- ce qui, dans l'ensemble des "particules illocutoires" ou "particules énonciatives", fait la spécificité des particules modales ;
- comment le signifié fonctionnel des particules en tant que classe peut s'articuler à leur signifié lexical individuel (invariant), si l'on part du principe que "particule modale" est une fonction ;
- la possibilité éventuelle de distinguer dès l'abord plusieurs types de particules modales ;
- en lien avec le questionnement précédent, comment implémenter concrètement le jeu entre évaluateur et ratifieur que nous avons pour l'instant mis au centre de la définition fonctionnelle des particules modales (partie 1, p. 81).

Dans un premier temps, nous nous concentrerons sur les emplois de particules dans l'assertion. Mais nous verrons très vite que la construction d'un signifié fonctionnel des particules

modales implique de rentrer dans la "machinerie" des types d'actes de langage. Cet aspect du problème sera au centre de nos préoccupations à l'échelle de cette quatrième partie, qui tentera d'articuler différents types de "travail de l'altérité" pour cerner le fonctionnement des types (il-)locutoires dans leur interaction avec l'apparition de particules modales. Le premier temps de notre travail, correspondant à ce premier chapitre de partie, nous servira à planter le décor et à clarifier les prémisses générales relatives à ce qu'est et à ce que n'est pas une particule modale, avant d'entrer dans l'étude aussi systématique que possible de leur emploi en-dehors de l'assertion.

## Comment reconnaître une particule modale quand on en voit une ?

*Schon* appartient à l'inventaire canonique des particules modales de l'allemand. Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit dans la partie introductive de ce travail, mais donnerons simplement un exemple tiré de notre corpus :

- (1) MÜLLER : Rainer Brüderle - Sie haben das gerade angesprochen, Jürgen Koppelin – der war ja plötzlich die Offenbarung für die FDP, der Spitzenkandidat. Jetzt hat man gedacht, bei einem schwächelnden Parteichef Philipp Rösler macht Rainer Brüderle wieder alles gut. Der ist offenbar auch nicht ankommen. Warum?  
 KOPPELIN : Na ja, nun wollen wir auch da ä fair sein. Er ist **schon** angekommen, aber es gab die Medienkampagne gegen Rainer Brüderle, da ging es um eine Journalistin, und dann natürlich sein schwerer Sturz, ä und wer ihn erlebt hat, hat auch gesehen, wie er gekämpft hat. Aber dass das alles noch nicht auskuriert war, gesundheitlich, und das war eine schwierige Situation. (DR 230913-06)

Le responsable politique libéral interviewé s'inscrit en faux contre un propos du journaliste, et cette divergence de points de vue est signalée par la présence de *schon*, qui marque à la fois la prise en compte de l'existence d'un point de vue p' (ou non-p), voire une forme de légitimation de ce point de vue, et la réaffirmation de p. Comme chez Paillard (2009), la particule fait jouer une opposition entre p et p', où p' est globalement équivalent à non-p (on reviendra sur le statut de p' ou non-p plus loin), mais ces points de vue sont distribués sur plusieurs sujets pensants, qui sont aussi, ici et souvent, des sujets parlants. La particule permet de réguler l'ajustement des points de vue entre ces sujets. On voit également la différence avec les connecteurs ou plus généralement avec des formes censées négocier l'insertion du propos dans un faisceau d'inférences contextuelles. Il n'est pas question ici de savoir si le propos avancé est plausible ou pas au vu de ce qui a été dit précédemment, ni de caractériser le point de vue partial et partiel du locuteur par rapport à d'autres dires possibles : il s'agit de négocier intersubjectivement la prise en charge d'un contenu. S'il faut faire un parallèle avec un phénomène vu précédemment, c'est au Verum focus que l'on peut penser, dans la mesure où il fait jouer un paradigme contextuel p/p' où l'opposition se concentre sur l'octroi d'une valeur de vérité positive ou négative à p, p' y étant, justement, équivalent à non-p au sens de "p n'est pas le cas". Avant de revenir plus en détail sur tous ces points et de les articuler à la problématique du rapport entre évaluateur et ratifieur, comparons maintenant *schon* à son doublon "naturel", *noch*.

*Noch*, lui, est exclu du champ des items susceptibles d'être employés comme particule modale. C'est cette asymétrie qui nous servira de point de départ. Si l'on examine l'article consacré à *noch* chez Métrich et al. (2002), on y trouve une petite section consacrée à des emplois comme "particule modale". Le premier de ces emplois est celui dans des exclamatives du type :

- (2) Auf IHN kann man sich **noch** verlassen! (Métrich et al. 2002, III.281)  
 (3) DAS waren **noch** Zeiten! (*loc. cit.*)

Selon les auteurs, "l'être ou l'objet dont on parle se "détache du lot" sous le rapport du prédicat qu'on lui attribue". Le recours à la notion de particule modale dans ce cas peut sembler relativement litigieux, ce que les auteurs paraissent reconnaître à demi-mot lorsqu'ils écrivent : "Si l'origine temporelle de ce *noch* est indéniable, la dérive modale qu'il subit ne l'est pas moins, raison pour laquelle cet emploi a été domicilié ici" (*loc. cit.*) Le problème est d'une part que les auteurs ne prennent jamais clairement position sur ce qu'ils appellent "modal" et d'autre part qu'une "dérive modale" ne légitime pas forcément une recatégorisation complète. Nous nous heurtons là au double problème fondamental auquel se heurte une recherche sur les "particules modales".

La première interrogation recoupe en partie, mais excède aussi largement, la controverse terminologique entre "particule modale" et "particule de démodulation" (équivalents respectifs de *Modalpartikel* et *Abtönungspartikel*; en français, il faudrait ajouter les épithètes "illocutoire" et "énonciative"). Cette controverse sur le caractère modal ou non des particules rebondit de deux façons. D'une part, *modal* peut renvoyer soit la modalité soit, dans la terminologie germanophone, au *Satzmodus*, qui nous oriente vers les parages de la théorie des actes de langage. Mais les problèmes ne s'arrêtent pas là ! Commençons par l'hypothèse où l'on invoque le domaine de la modalité à proprement parler. Dans ce cas, il faudra encore clarifier ce qu'il en est de la pertinence ou non des oppositions entre déontique, aléthique, épistémique etc., et voir si l'on opte pour une modalité subjective, objective ou intersubjective.<sup>1</sup> Deuxième hypothèse maintenant, les types de phrase (*Satzmodi*). On verra, à partir du prochain chapitre, que c'est cette problématique que nous avons choisi de privilégier, même si nous reprendrons la notion de type de phrase dans un sens plus austinien que searlien.<sup>2</sup> Il faudra alors examiner les vicissitudes de l'emploi des particules par type de phrase et tâcher de dégager des régularités et une combinatoire sémantique, qui pourraient nous renseigner plus en détail sur la place des particules modales dans l'appareil formel de l'énonciation. La chose est d'autant plus complexe que sur le papier, rien n'interdit d'apporter des réponses différencées à toutes ces questions, ni d'opérer des rapprochements entre les différentes branches de ces dichotomies, comme le fait Gutzmann (2015b), qui rapproche les particules modales à la fois du type de phrase et de la modalité en s'inscrivant dans les pas de Truckenbrodt (2006), lequel faisait du type de phrase une combinaison d'opérations épistémiques et déontiques, dans le sillage de Zaefferer (2001).

## Problèmes de polycatégorialité

Le deuxième ordre de questions correspond à la notion de "dérive modale" employée par Métrich et al. (2002). Ce point renvoie au double problème classique de la polyfonctionnalité (et/ou de la polycatégorialité) et de la grammaticalisation. La démarche classificatoire dans laquelle s'inscrivent les auteurs des *Invariables* (et dont participe aussi ce travail à sa manière) implique de travailler sur des notions discrètes, alors que les théories de la grammaticalisation, de même d'ailleurs que les travaux quantitatifs sur grands corpus, aboutissent logiquement à construire des continuums, d'où le fait que des concepts comme "particule modale" ou "marqueur discursif" soient réputés pour la porosité de leurs limites.<sup>3</sup> Dans le cas de *noch*, le problème se pose de la même manière pour le second emploi de *noch*, dont le meilleur équivalent français,

1. Il faudra également constater que l'on renonce à la paire Realis/Irrealis, encore employée dans bien des études sur la modalité.

2. Le choix de *type de phrase* plutôt que de *type illocutoire* s'inscrit dans cette réflexion qui sera exposée plus loin. À la suite d'Austin (1975) et de Recanati (2016), nous ne pensons pas que les *Satzmodi* relèvent de l'*illocutoire*, mais bien du *locutoire*. Pour ce qui est du choix entre *type de phrase* et *type d'énoncé*, nous avons choisi un peu arbitrairement de nous en tenir à type de phrase compte tenu de l'importance que nous accorderons aux marqueurs formels (syntaxiques et prosodiques) dans la définition des types.

3. cf. le volume spécifiquement dévolu à cette question publié par Degand et al. (2013).



paradoxalement, est *déjà*, et qui est cantonné aux interrogatives :

- (4) Wer war das **noch**? (*loc. cit.*)  
 (5) Wie hieß er denn **noch**? (*idem*)

En effet, ces interrogations, comme le relèvent les auteurs, ont valeur de demande de rappel, l'interlocuteur reconnaissant avoir su puis oublié la réponse. À première vue, une interprétation modale en termes d'arrière-plan épistémique chez les interlocuteurs est tout à fait valide ici. Mais il n'en demeure pas moins que l'interprétation aspecto-temporelle est tout aussi efficace, dès lors simplement que l'on considère que la temporalité mise en jeu est celle de l'événement de parole (acte de langage si l'on veut), et pas celle de l'événement dénoté. Où tracer la limite dans ces conditions? La paire *schon* / *noch* nous semble donc une porte d'entrée intéressante dans le domaine des particules modales, à la fois par son asymétrie et du fait du caractère litigieux des emplois "modaux" de *noch*.

- Par son asymétrie : nous allons voir ou plutôt revoir que *schon* et *noch*, à bien des égards, fonctionnent en miroir dans quantité de leurs emplois. Si nous devons admettre que *particule modale* est en fait une fonction à laquelle peuvent accéder, entre autres, certains adverbes paradigmatiques, le fait que l'un des membres du couple *schon/noch* soit devenu une particule modale prototypique de l'allemand tandis que l'autre a été peu ou prou bloqué constitue en soi un fait de langue intéressant et susceptible de nous renseigner sur ce qui qualifie ou disqualifie un item pour cette fonction ; et donc sur cette fonction elle-même.
- Par le caractère litigieux des emplois possiblement modaux de *noch* : précisément en tentant de prendre ces emplois dans une double opposition tant avec les emplois non-temporels, et notamment additifs, de l'adverbial paradigmatissant qu'avec les valeurs modales, pour le coup indiscutables, que peut revêtir *schon*, nous pouvons espérer mieux cerner les similitudes entre les uns et les autres et voir où passe la ligne de démarcation entre ce qui est une particule modale et ce qui n'en est pas une.

C'est sur cette opposition entre *schon* et *noch*, et plus spécifiquement sur les valeurs "modales" du premier dans l'assertion ainsi que sur les emplois litigieux du second, que nous nous concentrerons dans ce chapitre, afin de tenter de cristalliser ce qu'est, ce que n'est pas, ce que fait et ce que ne fait pas, une particule modale.

## 12.1 *Schon* et *noch* : première comparaison

### 12.1.1 Incidence, décadence, seuil de validité

Le point de départ est connu, et a déjà été posé dans ce travail (partie précédente) après l'avoir été en détail par König (1977), Löbner (1989) ou Pérennec (2002), puis réélaboré par König (1991) ou Zimmermann (2014)<sup>4</sup> Tous partent de la valeur aspecto-temporelle de *schon* et *noch*, pris comme des opérateurs contrastant deux portions de temps ; plus précisément, et c'est ce qui fait le lien avec le domaine aspectuel, *schon* et *noch* dénotent la même portion de temps, mais l'associent à deux phases différentes d'un intervalle de référence : *schon* et *noch nicht* correspondent à la pente incidente, *noch* et *nicht mehr* à la pente décadente de l'intervalle de référence, qui est organisé autour d'un centre et pourvu de limites de validité. *Schon* et *noch* situent la portion de temps à l'intérieur des limites de validité sur leur pente respective (p est le cas), par opposition à *noch nicht* et *nicht mehr*, qui correspondent à un extérieur (p n'est pas le cas).

4. Ce dernier ne s'intéressant qu'à *schon*, comme d'ailleurs König (1977).

Chaque opérateur aspectuel est donc pris dans une double opposition : celle qui concerne la "pente", que l'on peut concevoir par le tranchement de l'opposition entre incidence et décadence qui a cours chez certains francisants<sup>5</sup>, et celle qui concerne la limite.

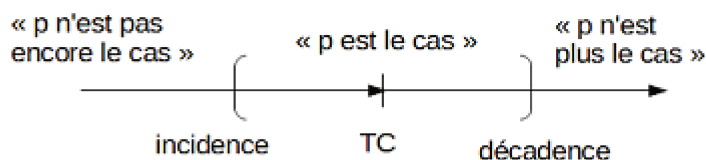


FIGURE 12.1 – Incidence, décadence et limite

Dans le schéma ci-dessus, un intervalle temporel quelconque est divisé en deux phases, une phase incidente et une phase décadente. Entre les deux, un point TC pour "temps central", qui correspond au point de bascule entre les deux phases. Dans la phase incidente, la réalisation du procès est anticipée, c'est-à-dire que l'on est avant un point identifié comme le moment précis autour duquel s'articule l'intervalle. Par exemple, si l'intervalle en question correspond à la temporalité interne du procès, TC correspondra au moment de culmination. S'il s'agit d'un temps extrinsèque au procès mais sur lequel celui-ci est situé, TC sera le moment auquel le procès sera pleinement dit pourvoir être le cas. En phase décadente, le procès est validé en ré-tension, c'est-à-dire qu'il va vers son dépassement et n'est plus forcément pleinement le cas. Les parenthèses correspondent aux limites à l'intérieur desquelles on considérera que p est (tout de même) le cas ; ces limites sont largement arbitraires et peuvent faire l'objet d'une négociation. C'est ce que permettent les opérateurs aspecto-temporels.

*Schon* s'oppose à *noch* sous l'espèce de la première opposition, celle entre incidence et décadence, et à *noch nicht* sous l'espèce de la seconde, celle entre valide et non-valide (problématique du seuil). Si l'on s'en souvient, nous avons proposé dans la partie III une modélisation où l'incidence correspond au passage IE / I et la décadence, au passage I / E. Dans cette notation, I correspond à la fourchette de validité ("p est le cas"), avec C en son centre. E est l'affirmation de la fausseté de p (on se situe dans une zone construite comme un en-dehors du périmètre de validité de p) et IE correspond à la zone en amont du choix définitif entre I et E, c'est-à-dire à une zone d'attente susceptible de déboucher sur une validation de p aussi bien que sur une invalidation. Comme l'affirment Löbner (1989), Pérennec (2002) et König (1991) (mais on pourrait aussi citer Culioli (1999c) sur le français), on aurait alors affaire à un véritable petit système cohérent de marqueurs aspecto-temporels (cf. figure ci-dessous).

5. Cette paire peut par exemple servir à illustrer les ambiguïtés aspectuelles du présent de l'indicatif : arrivant en retard à un rendez-vous, je peux envoyer un sms à la personne qui m'attend entre la station du métro la plus proche, d'où je viens de sortir, et le point de rendez-vous, où je suis sur le point d'arriver, sms dans lequel j'écris :

(6) Je sors du métro, j'arrive.

Le présent de *je sors* renvoie à la décadence d'un procès, celui de *j'arrive*, à l'incidence d'un autre.

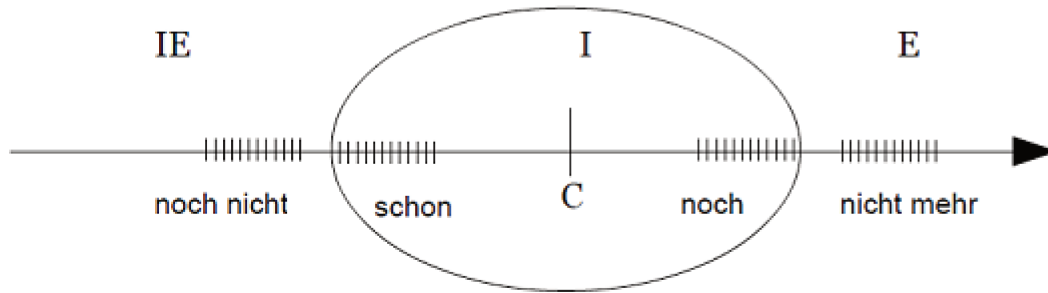


FIGURE 12.2 – Système opérationnel des adverbes contrastifs aspecto-temporels de l'allemand

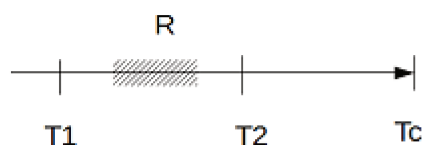
Rappelons quelques exemples pour mémoire :

- (7) Die Ergebnisse der UN-Inspektion, die sind ja noch gar nicht bekannt, sie werden heute erst im Internet vorgestellt, aber **schon** ist offensichtlich eine diplomatische Einigung auf den Weg gebracht. (DR 160913-01)
- (8) **Noch** hat der Kongress ja auch nicht entschieden und so sicher ist es ja auch im Kongress in Amerika noch nicht, dass man sich dafür aussprechen wird. (DR 070913-04)

À partir de là, on trouve des emplois comme adverbiaux paradigmatiques associés à (c'est-à-dire prenant dans leur foyer) des constituants dénotant une portion de temps.

- (9) **Schon** seit vielen Jahren ist Max Schön engagierter Umweltschützer und erfolgreicher Unternehmer, wie die Gründer der Organisation, deren Vollversammlung heute in Ottawa beginnt. (DR 190913-02)

Ici, on prend le contrepied d'un préconstruit selon lequel cela ferait moins longtemps que "de nombreuses années" que la personne en question fait ce qu'elle fait. Selon ce point de vue réfuté, le constituant focalisé (et par ricochet tout l'énoncé) ne serait donc pas encore vrai. Il s'agit en fait de savoir où se situe le seuil. Appuyons-nous sur une figure (fig. 3) dérivée du schème général (fig. 1 ci-dessus) : on place ici le seuil en T1, ce qui permet à l'intervalle de temps dénoté par *schon* d'être entre le seuil de validité de p et TC, donc dans un domaine où p est le cas, en mettant à distance un point de vue situant le seuil en T2, auquel cas l'intervalle dénoté par *schon* serait en-deçà du seuil de validité.

FIGURE 12.3 – *Schon* et le conflit de localisation du seuil de validité en phase d'incidence

Dans l'énoncé suivant, c'est *heute* qui est validé par opposition à un préconstruit selon lequel on se situerait trop tard pour que ce jour d'aujourd'hui puisse être retenu. Ici, en phase

de décadence, le seuil retenu pour le passage du valide au non-valide est T2, ultérieur à T1, et l'intervalle dénoté par *noch* se situe entre T1 et T2. La solution retenue sauve donc la validité de p, mais on prend expressément le contrepied d'un point de vue possible selon lequel le seuil était en T1, auquel cas p ne serait déjà plus le cas.

- (10) Herr Erler, kann es in Sankt Petersburg heute **noch** eine Einigung geben ? (DR 060913-03)

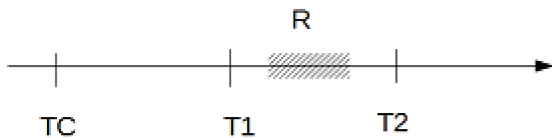


FIGURE 12.4 – *Noch* et le conflit de localisation du seuil de validité en phase de décadence

Le premier exemple correspond à une durée, le second à une date, mais on pourrait tout à fait avoir *schon heute* ou *noch für viele Jahre*. Ce qui compte, c'est que *schon* affirme la validité du constituant focalisé contre un préconstruit arguant que "c'est trop tôt", et *noch*, contre un préconstruit arguant que "c'est trop tard". Si on a affaire à une durée, "c'est trop tôt" correspond à "il ne s'est pas écoulé assez de temps pour que la durée requise ait été remplie", et "c'est trop tard" à "il s'est écoulé trop de temps pour que la durée requise puisse être remplie (avant telle ou telle échéance communément admise)" (c'est le décompte qui commence trop tard). Si on travaille sur une date, "il est trop tôt" signifie que le terme envisagé est réputé trop imminent pour que le procès puisse avoir atteint son plein développement au bon moment, et "il est trop tard", que le terme, s'il avait pu être tenu, l'aurait déjà été.

Il est intéressant de constater que par des chemins antithétiques, on arrive exactement au même résultat en discours : dire *heute noch* ou dire *schon heute*, c'est souvent laisser entendre que demain ou après-demain serait une date plus vraisemblable. Dans le cas de *heute noch*, le problème est qu'"aujourd'hui" a son zénith derrière soi et que le résultat n'a toujours pas été atteint ; mais demain pourrait bien être trop tard, puisqu'on est en phase de décadence. Dans le cas de *schon heute*, aujourd'hui s'entend entre l'aube à laquelle on se trouve et le lointain zénith que l'on vise ; toute la question étant de savoir si ce zénith n'est pas justement trop lointain pour être vraiment le zénith d'aujourd'hui, et pas plutôt celui de demain.

### 12.1.2 Projection du schéma topologique au niveau discursif

Mais l'allemand a la particularité, en tout cas par rapport à d'autres langues, de pouvoir déployer cette structure sur virtuellement n'importe quel domaine notionnel où la structure IE-I-E est reconstituable. Ainsi, la causalité : un paradigme de causes peut être ordonné selon le principe de raison suffisante, c'est-à-dire selon la capacité de chaque cause à entraîner le résultat visé. L'échelle recoupe alors l'échelle de la force argumentative. Le motif de la progression implique alors un parcours ascendant de l'échelle. Le domaine I est donc celui des causes à même de produire l'effet dont cherche la cause. IE, celui des causes concourant à produire cet effet sans nécessairement y parvenir. E, celui des causes atteignant un au-delà de l'effet visé. Employer *<schon deswegen, weil>*, comme dans l'exemple suivant, c'est donc construire une cause que

l'on considère comme suffisante bien qu'elle soit relativement faible au vu d'autres causes que l'on pourrait amener dans la discussion, c'est-à-dire construire comme cause suffisante une cause que d'aucuns<sup>6</sup> auraient jugée insuffisante.

- (11) Sie gehören zu denen, Herr Mützenich, die Syriens Präsidenten al-Assad vor den Internationalen Gerichtshof in Den Haag stellen wollen. Ist das nicht reines Wunschdenken? Das wird doch **schon deswegen** nicht funktionieren, weil- ich muss es noch mal sagen- Russland wahrscheinlich nicht mitspielen wird. (DR 160913-01)

De la même manière, un comparatif fait par définition appel à une forme de scalarité ou de graduation. *Noch*+comp implique donc simplement que l'on se situe à un point de l'échelle supérieur au préconstruit, qui peut être expressément représenté sous la forme du complément du comparatif, même si ce n'est pas le cas dans l'exemple suivant.

- (12) Letztlich kommt es aber insbesondere darauf an, ob der Bürgerkrieg überhaupt in eine Waffenruhe umgesetzt werden kann und eine politische Lösung gefunden und insbesondere den Flüchtlingen außerhalb Syriens **noch stärker** geholfen werden kann. (DR 160913-01)

Ici, il s'agit donc de construire un degré qui en vertu d'un principe du maximum qu'on peut identifier à une implicature sur la maxime de quantité de Grice (1975) ou à une règle plus générale d'inférence comme la loi d'exhaustivité de Ducrot, on devrait avoir préconstruit comme tendancielle exclu, puisque supérieur au point de référence.

On voit en fait que le *noch* exclamatif de Métrich et al. (2002) s'insère parfaitement dans cette suite. Soit l'un des rares exemples mentionnés ne comportant aucune indication temporelle :

- (13) Auf IHN kann man sich **noch** verlassen!<sup>7</sup>

En réalité, on a bien focalisation ici : l'accent paradigmatique situé par les auteurs eux-mêmes sur *IHN* institue un parcours sur une classe d'individus, ordonnés selon leur degré de "fiabilité". La présence de *noch* indique :

- que l'on a dépassé la zone des gens dont on n'a pas éprouvé s'ils étaient fiables et celle des gens dont il est notoire qu'ils le sont ;
- que dans ce champ intermédiaire où la menace d'avoir affaire à des gens non-fiables augmente singulièrement, lui est du bon côté de la barrière ;
- que d'autres personnes pourraient être nommées qui ne sont pas fiables.

Si l'individu "sort du lot", pour reprendre l'expression de Métrich et de ses co-auteurs, c'est justement parce qu'en utilisant *noch*, on le situe dans un environnement qu'on définit soi-même comme interlope, pour finalement le retenir dans le domaine où le prédicat est encore valide. Dans le schéma ci-dessous, on voit se reproduire la topologie définissant les relations d'ordre signalées par *noch*, avec un passage d'un point haut, qui remplirait la fonction de C, à un néant absolu, ce qui correspond à une pente descendante homologue à la phase de décadence. ER est situé sur cet axe entre deux points, X1 et X2. Le seuil de validité du prédicat FIABLE est construit en X2 tout en reconnaissant l'existence d'un point de vue le situant en X1. On a

6. L'identité de ce *d'aucuns*, comme celle de *on* précédemment, n'a aucune importance pour décrire le signifié de l'opérateur ; dans l'absolu, on pourrait même se passer du recours à cette figure d'un coénonciateur, en parlant d'un préconstruit, qui jouerait le rôle de C, situé à un échelon supérieur de l'échelle et qui par ricochet jette un doute sur la suffisance de la solution retenue.

7. Hors contexte, une lecture temporelle de cet énoncé n'est pas impossible. On l'entend ici comme le français "En voilà au moins un à qui on peut se fier!".

donc validation du prédicat, reconnaissance d'un point de vue selon lequel il n'est pas valide, et inscription dans une dynamique descendante.

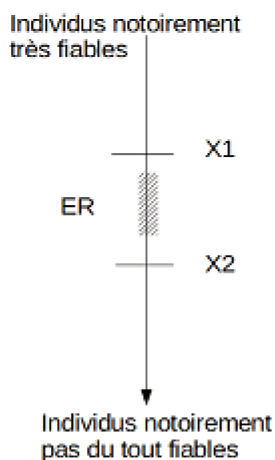


FIGURE 12.5 – Mouvement argumentatif de *Auf IHN kann man sich noch verlassen!*

On peut tout à fait concevoir une construction équivalente avec *schon*. Dans ce cas, l'individu sera présenté comme fiable nonobstant une position à un rang inférieur de l'échelle argumentative, par exemple parce que c'était le premier venu. Mais cette construction sera sans doute ambiguë, car ce cas est effectivement très proche d'une affirmation de validité malgré un soupçon d'insuffisance des arguments apportés, c'est-à-dire de la particule modale *schon* telle qu'on l'interpréterait dans une perspective argumentative. Il n'est d'ailleurs pas interdit, si l'on veut travailler dans une perspective de grammaticalisation, de voir dans ce genre d'énoncés un bon candidat pour le titre de contexte de transition (*bridging context*) censé jouer un rôle crucial dans le processus de réanalyse scellant la grammaticalisation de l'item. C'est ici que la notion de "dérive modale" mentionnée par Métrich se défait et s'éclaire : on a pleinement affaire à la particule de focalisation, mais dans un contexte où la réinterprétation comme particule "modale" est possible sans aucune difficulté, en tout cas si l'on voit les particules modales comme des particules argumentatives par lesquelles un énonciateur situe son propos général vis-à-vis de préconstruits attribuables à d'autres personnes (il n'est pas sûr que ce glissement soit si évident si l'on utilise la définition en termes de ratification que nous avons commencé à élaborer dans la première partie de ce travail). Si *noch* n'a pas d'autres emplois "modaux" que ceux dans les contextes transitionnels, alors la grammaticalisation n'a pas eu lieu. Si l'on reste agnostique sur la question de la grammaticalisation, cela signifie que nous aurions besoin d'un autre emploi de *noch*, pour lequel les fonctions antérieurement établies dans notre analyse font la preuve de son insuffisance, pour trancher en faveur de l'existence d'une particule modale *noch*.

Qu'en est-il donc de ces fameux emplois interrogatifs ? Une première objection peut être faite à une lecture modale, celle de la collocation sémantiquement équivalente *noch mal* (*Was war das noch mal?*). Certes, *mal* est parfois traité comme une particule modale.<sup>8</sup> Mais *noch mal* nous renvoie plutôt à l'idée de répétition, et c'est justement cette notion que met en jeu l'interrogative en *noch*, qui est une interrogative de rappel. La question formulée est une question à laquelle il a déjà été répondu (quand bien même elle n'aurait pas préalablement été posée), puisque de l'aveu même du locuteur la réponse lui a jadis été connue - cet aveu, tout implicite, ne laissant pas d'autre trace que justement *noch*. C'est bien sûr la valeur d'additivité qui compte ici, avec l'idée que l'acte de langage est valide (puisque finalement la question est posée) mais simultanément

8. On y reviendra dans un chapitre ultérieur.

construit comme arrivant à contretemps, par un retour à un chapitre que l'on croyait clos et qui n'avait peut-être même jamais été ouvert dans le fil antérieur de la conversation, comme il sied à un bon présumé. On touche ici du doigt un problème fondamental : traiter les particules modales comme des indices de mise à jour du *Common Ground* (ce que fait Gast 2008) ou même comme des modificateurs de l'acte de langage sans autre précision implique de reconnaître que *noch* est ici une particule modale. Dans ce cas, cela signifie que *particule modale* est en fait une fonction, sans doute un sous-type d'adverbial d'énonciation ou d'illocution, qui correspond à un élargissement de la portée de l'item en question à l'acte de langage lui-même. Cette définition est assurément acceptable sans autre forme de procès. Mais elle semble poser problème au vu de l'hétérogénéité radicale entre les emplois n'induisant pas de changement de fonction mais un simple changement d'objet retenu dans la portée de l'opérateur et les emplois présentant un signifié fonctionnel spécifique faisant jouer les anticipations de ratification de la part d'un évaluateur (cf. partie I de ce travail). C'est à ces emplois spécifiques que nous allons réserver l'étiquette de "particule modale", et nous allons maintenant en étudier le fonctionnement de plus près, en commençant par l'exemple de *schon*.

## 12.2 *Schon* particule modale

### 12.2.1 Valeur de base de *schon* modal dans la littérature

Selon les interprétations les plus classiques (par ex. Thurmair 1989, Ormelius-Sandblom 1997), *schon*, lorsqu'il est employé comme particule modale, est associé à l'affirmation de la validité de p nonobstant divers contre-arguments possibles, contre-arguments dont la validité est du même coup restreinte. Nous avons vu dans l'introduction générale à ce travail que cette caractérisation, qui correspondrait par exemple aux descriptions paillardiennes des "particules énonciatives", ne permet pas véritablement de distinguer entre une particule modale et un connecteur ou un coordonnant sur le plan sémantique. Dans l'absolu, cela pourrait être considéré comme un problème mineur, les particules modales se voyant attribuer une valeur argumentative voisine d'autres "marqueurs discursifs", tandis que les différences sont mises au compte du signifiant. La mobilisation immédiate de la notion de grammaticalisation fournit également une échappatoire : les particules modales seraient les traces (semi-)grammaticales d'opérations dont les connecteurs, pseudo-connecteurs et/ou perspectivaux seraient les marqueurs lexicaux. De fait, cette affirmation va dans le même sens que l'observation finalement assez intuitive selon laquelle, dans l'assertion, *ja* marquerait le caractère notoire de l'information, ce qui en ferait un équivalent de *bekanntlich*, tandis que *wohl* hésiterait entre le statut de particule modale et celui de "modalisateur" épistémologique équivalent à *vermutlich*.

Mais nous avons déjà relevé dans la première partie de ce travail le fait que si l'on prenait cette interprétation au pied de la lettre, *schon* serait plus ou moins un équivalent de *dennoch* ou *doch*, ce qui est d'autant plus difficile à admettre que *doch* a lui aussi des emplois comme particule modale, pour lesquels il est difficile de trouver un équivalent lexical. L'analyse des exemples montre que l'interprétation en termes de restriction de la validité des contre-arguments ne saurait être située au niveau des relations entre contenus assertés et/ou préconstruits plus ou moins saillants, comme le voudrait le rapprochement avec les connecteurs. En effet, on voit mal quelle serait la dimension connective "antithétique" de *schon* dans les exemples ci-dessous. À chaque fois, l'énoncé en *schon* correspond bien plutôt à une continuation, une conclusion ou un renforcement du propos antérieur, qu'il soit le fait du même locuteur ou non.

- (14) Und Russland kann auch gar kein Interesse daran haben, dass die Chemiewaffenkonvention außer Kraft gesetzt wird, weil es nicht nur unmittelbar in der Region ist, sondern

möglicherweise eben auch Gruppen in Russland selbst auch bereit wären, in einem Konflikt solche Dinge einzusetzen. Also, ich glaube **schon**, hier gibt es eine wichtige Verpflichtung Russlands, an internationalen Verträgen mitzuarbeiten. (DR 160913-01)

- (15) Das ist auf jeden Fall unendlich traurig. Gerade als Landespolitiker weiß ich, wie unsere bayerischen Freunde gekämpft haben. Die haben eine gute Politik gemacht. Dass Bayern so gut dasteht, hat auch was mit der FDP-Regierungsbeteiligung zu tun. Dass Martin Zeil und Thomas Hacker dann die Früchte nicht ernten konnten, ist **schon** dramatisch und das ist ein schlechter Tag für die FDP gewesen. (DR 160913-05)
- (16) Herr Koppelin, sind Sie etwas zur Ruhe gekommen heute Nacht ?  
KOPPELIN : Ja **schon**. Ich habe ja gesagt, ich gehöre zu denen, die gesagt haben, ich kandidiere nicht wieder. Insofern, in Anführungszeichen, ist es mir etwas leichter gefallen. Aber das ist schon ein schwerer Schlag. (DR 160913-05)

Ces exemples incitent plutôt à suivre König (1977), Pérennec (2002) et Zimmermann (2014). Ceux-ci font le parallèle avec l'opérateur aspecto-temporel et proposent des analyses où *schon* "modal" signalerait que l'assertion peut se prévaloir de davantage d'arguments en sa faveur que d'arguments en sa défaveur. Cette analyse revient largement au même que celle en termes de restriction de la validité des contre-arguments puisqu'à chaque fois il s'agit, dans le même mouvement, de reconnaître leur existence et de leur donner le dessous. Mais elle se situe plus franchement sur le terrain de la modulation de la prise en charge. En outre, ces lectures, en particulier dans les formulations proposées par les trois auteurs cités, mettent en vedette la continuité entre les emplois aspectuels et les emplois modaux. À bien des égards, *schon* modal est la trace d'un même schème opératoire que *schon* aspectuel, simplement cette fois-ci, la tripartition IE/I/E n'est pas construite sur le plan des relations temporelles, mais directement sur celui de la prise en charge modale. Sur le plan sémantique, nous aurions donc affaire à un changement de plan, à topique constante - ce qui ne doit pas nous surprendre puisque les emplois comme adverbial paradigmatissant non-aspectuel participaient déjà d'un même type de projection de la même structure opérationnelle sur un nouveau plan, celui des échelles argumentatives. En ce sens il y a bien "pragmaticalisation", au sens du passage d'un plan propositionnel ou représentationnel à un plan méta-propositionnel ou illocutoire. Enfin, il semble que la différence entre les deux plans argumentatifs, celui de l'adverbial paradigmatissant et celui de la particule modale, renvoie à la fois à l'opposition entre arguments et conclusion et à celle entre le dit et le dire. L'adverbial paradigmatissant situe le dit dans une classe argumentative. La particule modale juge le propos étayé par une classe argumentative suffisamment solide pour pouvoir être maintenu.

## 12.2.2 Première modélisation

### 12.2.2.1 Particules modales et divergences de vues sur la validité du contenu

Intuitivement, si l'on suit la piste selon laquelle les particules modales travailleraient les oppositions d'attitude propositionnelle (et plus spécifiquement, dans le cas des assertions, épistémiques) entre des énonciateurs abstraits, indépendamment de la question de savoir s'ils sont identiques ou non avec les participants de l'acte de langage, le schéma proposé pour *schon* aspecto-temporel (*schon heute*) et pour *schon* argumentatif (*schon deswegen*) peut être reproduit pour *schon* modal, en construisant la configuration IE/I/E sur le plan du *Common Ground* (CG) et/ou de la scène énonciative :

- IE = p  $\vee$  p' : ni p ni p' n'appartiennent au CG ; ils coexistent sur la scène énonciative comme des possibilités.
- I = p appartient au CG (actualisation de p sur la scène énonciative).



- $E = p \wedge p'$  :  $p'$  appartient au CG (actualisation de  $p$  et de non- $p$  sur la scène énonciative), seul ou aux côtés de  $p$ .

Dans ces conditions, *schon* modal signifierait que  $p$  est construit comme intersubjectivement valide en prenant le contrepied d'un point de vue selon lequel  $p$  donnerait matière à débat. Cela signifie que *schon* ne servirait pas tant à restreindre l'impact de contre-arguments éventuels qu'à *démentir une présomption de désaccord*. On est, en ce sens, très près de la glose proposée par Ormelius-Sandblom (1997), pour qui *schon* sert à affirmer implicitement que "ce n'est pas le cas que  $p$  n'est pas le cas", ce qui implique de reconnaître une présence de " $p$  n'est pas le cas" dans l'horizon de l'interaction au moment en question. Cela étant, la glose que nous proposons semble à première vue assez irénique (passage d'un désaccord à un accord), tandis que celle d'Ormelius-Sandblom a une forte coloration polémique (soulignement d'un désaccord). Le parallèle avec l'opérateur aspectuel pris dans une double opposition peut nous éclairer sur cette tension : *schon* aspectuel s'oppose à la fois à *noch nicht* comme l'intérieur s'oppose à l'extérieur, et à *noch* comme ce qui va vers le centre s'oppose à ce qui s'en éloigne. On peut dire que *schon* crée de l'accord à partir d'un désaccord.

C'est le même mouvement général que l'on peut attribuer à l'assertion "standard" si on la définit comme une procédure d'ajout au *Common Ground* (lui-même défini comme l'ensemble des prémisses conversationnelles) d'un contenu relevant tout au plus du paradigme contextuel. Dans le cas de l'assertion en *schon*, le désaccord est plus fort que dans le cas de l'assertion "zéro", puisque *schon*, par la dimension contrastive que met en jeu son signifié (et qui a présidé à l'inscription de *schon* dans l'ensemble des adverbes de contraste) met en jeu l'existence d'un préconstruit adverse, c'est-à-dire un paradigme contextuel incluant  $p$  et  $p'$  où  $p'$  est la négation de  $p$ . C'est cette dimension contrastive que souligne Abraham (2014) quand il rapproche l'emploi des particules modales du Verum focus : à état de fait dénoté constant, il y aurait un conflit relatif à la valeur de vérité du contenu propositionnel. La particule modale permettrait de construire le propos comme valide tout en tenant compte de l'existence de points de vue concurrents.

Pour autant, il n'y a pas non plus d'affrontement direct avec un "opposant" refusant de ratifier mon propos comme ce serait le cas avec *doch*, dont on peut penser qu'il fait plutôt jouer une opposition I/E, où E correspond à une co-présence de  $p$  et  $p'$ , non dans le paradigme contextuel, mais dans l'arrière-plan conversationnel. Cette conjonction  $p \wedge p'$  dans le *Common Ground* correspond à la "contradiction" relevée par König (1997) pour *doch* notamment. C'est une autre différence avec le focus de polarité, dont on a vu qu'il se concentrait sur cette paire I/E, alors que le signifié de *schon* est plus adéquatement construit via I/IE, pour deux raisons :

- D'une part, du point de vue égoïste du linguiste (qui trouve sa justification épistémologique dans la notion de minimalisme sémantique), faire intervenir ici IE est préférable pour conserver le parallèle avec l'opérateur aspectuel.
- Plus généralement, même si les deux points sont liés, privilégier IE permet de mieux tenir compte des analyses proposées par König (1977), Pérennec (2002) et Zimmermann (2014), qui impliquent d'une façon ou d'une autre une coexistence du pour et du contre dans un quasi-équilibre, lequel ne se résout qu'à la dernière minute en faveur d'une validation.

Dans une perspective strictement argumentative, *schon* modal signale que le propos est construit comme vrai au terme d'une comparaison entre arguments pour et arguments contre qui s'achève par la victoire des "Pour" : le propos est pris en charge. Mais cette prise en charge se fait par contrepied d'un point de vue tablant sur une victoire des "Contre". *Schon* permet de construire un propos comme tout de même valide (comme le propose Ormelius-Sandblom). On peut arriver à ce résultat par deux chemins, selon que la valeur des arguments "pour" a été

revue à la hausse (c'est plutôt la lecture de Pérennec), ou que celle des arguments "contre" a été revue à la baisse (c'est la "restriction de validité des contre-arguments" de Thurmair). Ces deux solutions sont équivalentes et déterminées en contexte. Si nous écrivons "tout de même validé", il ne faut pas y voir une résurgence de la notion d'adversativité ou de contrariété : *schon* n'a pas pour fonction de construire un propos allant contre les inférences que l'on pourrait tirer du propos amont, mais d'opposer un point de vue validant le contenu à un point de vue saillant refusant cette validation.

À bien des égards, cette description pourrait s'appliquer à tous les emplois de *schon*. C'est dans un deuxième temps que l'on peut spécifier les valeurs liées à la fonction dans laquelle est réalisé l'item :

- opérateur aspectuel : projection de  $p/p'$  sur un axe temporel. Enjeu :  $p$  est-il le cas dans la portion de temps dénotée ?
- adverbial paradigmatissant (avec ou sans foyer distinct de la portée) :  $p$  et  $p'$  sont membres d'une même classe d'arguments, sur laquelle on effectue un parcours ordonné. Enjeu :  $p$  est-il un argument recevable en faveur de la thèse qu'il doit étayer ?
- particule modale : projection de  $p/p'$  sur l'espace intersubjectif défini par la convergence de vues (ou non) de l'évaluateur et du ratifieur. Enjeu : l'évaluateur se solidariserait-il de  $p$  malgré le calcul inverse du ratifieur ?

Les deux prochaines sections seront donc consacrées à creuser cette spécificité des emplois "modaux" de *schon*. Nous reviendrons tout d'abord sur la façon dont on peut articuler prise en charge, dialogisme et contrastivité en discutant l'hypothèse du lien entre particules modales et Verum focus. Dans un deuxième temps, nous attaquerons de front l'analyse des valeurs discursives du *schon* modal dans l'assertion.

### 12.2.2.2 Focus polaire et *Common Ground*

Nous avons brièvement mentionné l'idée d'un lien entre Verum focus et particules modales. Dans la mesure où cette idée a été défendue par plusieurs auteurs, nous avons choisi de nous y attarder brièvement. Nous serons en effet amenés à recroiser cette hypothèse à plusieurs reprises dans ce qui va suivre et dans la conclusion de cette partie. Plusieurs analyses détaillées sont en présence sur ce sujet, qui procèdent toutes de la même intuition, à laquelle la notion de force illocutoire, joue un rôle important, instaurant de ce fait un lien avec la problématique des types d'actes de langage, qui nous préoccupera dans les prochains chapitres. Commençons par la proposition de Repp (2013), qui donne l'interprétation la plus simple et la plus intuitive de ce lien. Elle s'intéresse à trois phénomènes :

- le Verum focus, ou plutôt "l'opérateur *Verum*". Repp s'inscrit en effet dans une tradition qui traite VERUM comme un opérateur méta-propositionnel par lequel le locuteur signale sa conviction que le contenu propositionnel doit appartenir au *Common Ground*. La notion de focus est donc absente ici, au profit de la thèse d'un "opérateur de *Common Ground Management*", au sens que cette dernière notion a chez Krifka, c'est-à-dire par opposition à un *Common Ground Content* consistant simplement à ajouter des contenus à l'arrière-plan de savoir. Ces opérateurs généreraient des mécanismes d'ajustement et de réparation liés entre autres au respect (ou au non-respect...) de certaines conditions préalables à l'échange.
- la "négation illocutoire" (externe, polémique, méta-présuppositionnelle...), que nous pouvons rapprocher du Falsum focus. Repp elle-même note, dans une parenthèse, l'équivalence entre la négation illocutoire et ce qu'elle appelle l'opérateur *Falsum*, par analogie avec l'opérateur *Verum*.
- les particules modales, traitées essentiellement à partir de *doch*, sont vues, un peu comme

chez Waltereit (2006)<sup>9</sup>, des indices énonciatifs par lesquels le locuteur signale à la fois sa position vis-à-vis du contenu de son propos, vis-à-vis également de la façon dont le Common Ground doit se développer, et enfin et surtout son jugement quant à l'appartenance préalable du contenu de la proposition au *Common Ground* ou pas (c'est le principal point commun avec la thèse de Waltereit : les particules modales modifient les conditions préalables à l'opportunité ou non de l'acte de langage).

Une fois les données du problème formulées ainsi, le lien entre négation méta-propositionnelle, opérateur *Verum* et particules modales est patent : on a affaire à trois manifestations de *Common Ground Management*. Repp écrit d'ailleurs trois opérateurs de *Common Ground Management*, ce qui pose tout de même un petit problème, attendu que l'on doit pour cela considérer que la négation "illocutoire" (mal nommée, puisque Repp distingue justement le niveau du *Common Ground Management* de celui de l'illocution) EST le signifiant de *Falsum* (dont on ne sait pas trop si c'est un signe ou un signifié). Pour ce qui est de *Verum*, il aurait visiblement comme signifiant un "accent de *Verum*" considéré comme lexicalisé (*sic*). Enfin, chaque particule modale serait un opérateur, réalisant apparemment chacune une opération d'ajustement. La combinaison entre ces formes hétérogènes, l'existence d'une éventuelle subordination des unes aux autres, ne sont pas évoquées.

Au début de son article, Repp avance l'idée que le statut d'une proposition vis-à-vis du *Common Ground* fait partie du *Common Ground*, tout en étant une complémentaire indispensable à l'assignation d'une valeur de vérité (qui relève vraisemblablement, dans les termes de Krifka, du *Common Ground Content*). On obtient donc une succession fonctionnelle où les opérateurs illocutoires (ASSERT, par exemple) prennent portée sur des ensembles formés par l'association d'un opérateur de *Common Ground Management* à une proposition complète, par quoi nous supposons qu'il faut entendre, en retour, l'association d'une valeur de vérité à un complexe correspondant à la représentation d'un état de fait. Le résultat est la hiérarchie suivante :

[ Illocution [ *CG Management* [ proposition, incl. *CG Content* ] ] ]

Force est de reconnaître que Repp ne définit pas très clairement en quoi consistent les niveaux au-dessus et en-dessous du *Common Ground Management*. Ceci est un problème dans la mesure où la modification du *Common Ground* est d'ordinaire censée faire le sel de l'acte de langage, traité ici comme le niveau "illocutoire", au-dessus des "opérateurs de *Common Ground Management*". Encore faut-il ajouter qu'en l'absence de manifestation de ses opérateurs, Repp postule l'existence d'une valeur par défaut, qui est déterminée par l'acte illocutoire (par exemple, pour l'assertion, la valeur par défaut est que *p* n'appartenait pas au *Common Ground*). La répartition des tâches n'est donc pas très claire, et l'on pourrait très bien défendre l'idée que les opérateurs de niveau intermédiaire sont en fait des modificateurs subordonnés à l'opérateur illocutoire et relevant directement de lui, par opposition à l'assignation d'une valeur de vérité à la proposition (puisque telle est l'interprétation que nous nous faisons de la présentation sommaire du niveau en-dessous).

Abraham (2014)<sup>10</sup> part des mêmes idées, où l'on reconnaîtra un écho de la notion de *Fremdbewusstseinsabgleich* qu'il promouvait peu de temps auparavant<sup>11</sup>, mais il semble distinguer entre

9. L'auteure s'appuie en fait essentiellement sur Waltereit (2001).

10. *Avertissement* : Nous nous appuyons sur un exemplier de 16 pages fourni par l'auteur lors de son intervention, le 7 mars 2014, et sur les notes que nous y avons ajoutées. En ce sens, nous prenons sur nous toute déformation éventuelle du propos de l'auteur, puisque le compte-rendu qui va suivre implique inmanquablement une part de réinterprétation.

11. Il ne semble plus utiliser ce terme actuellement.

*Verum* et *Verum-focus*. *Verum* est la représentation dans l'arborescence fonctionnelle de C (inspirée par Rizzi) de la strate la plus haute, correspondant à la prise en charge du contenu par le locuteur devant le destinataire. D'une glose à l'autre, il apparaît que la notation *Verum* est équivalente à celle de *SpDeixis*, la déixis du locuteur (que l'on retrouve dans les écrits antérieurs, ceux de la période *Fremdbewusstseinsabgleich*, cf. Abraham 2010 not.). Il faut comprendre que *Verum* correspond à une position toujours présente dans la périphérie gauche ("*Verum* is indeed a phase structure", p.5). Comme c'est parfois le cas chez les "cartographistes", cette position peut être instanciée ou pas, mais elle n'a pas de marqueur propre (c'est donc un "trait silencieux", *silent feature*). L'absence d'instanciation de *Verum* dans un énoncé assertif rend possible l'apparition d'un verbe modal épistémique. La présence d'une instanciation (silencieuse!!) de *Verum* permet l'emploi des particules modales. De même, dans une question, la présence d'une particule modale (ou d'un *Verum focus*) trahit une instanciation de *Verum*, et donc l'existence d'une réponse déjà prise en charge par le locuteur (concrètement, il va s'agir d'une question oratoire).

En ce sens, *Verum* reprend une partie des fonctions du ForceP de Rizzi (qui est maintenu dans le modèle d'Abraham, mais avec une fonction floue et en-dessous de *Verum*). D'ailleurs, comme ForceP, *Verum* est absent des subordinées liées et présent dans les subordinées non-liées, ce qui se traduit par la possibilité d'employer ou pas une particule modale). Le *Verum-focus* est alors simplement le focus sur cette instanciation "silencieuse" de *Verum* dans tout énoncé pris en charge. Formulé indépendamment du cadre générativiste, c'est donc *un focus sur la prise en charge*. À ce titre, il a toutes les propriétés du focus. De ce fait, il induit la présence de solutions concurrentes, d'où le fait qu'il permette de faire travailler l'opposition entre prise en charge et non prise en charge et donc soulève la question de l'appartenance de la proposition au *Common Ground*. C'est ce qui fait le lien entre *Verum focus* et particules modales : il s'agit à chaque fois d'ouvrir *Verum* (=SpDeixis) à une dimension intersubjective.

Under V[erum] F[ocus] over p there is need of negotiating a C[ommon] G[round] between Sp[eaker] and Addr[essee] with respect to the valuation of p. [...] MPs signal the need of negotiating CG between Sp[eaker] and Addr[essee]. Thus, MPS are operators about the epistemic state of [the] Sp[eaker] to the extent that the epistemicity operation on *Verum*, which involves only the Sp[eaker] with respect to p and consequently is a one-place/intransitive operation, is extended by one predicative place, the Addr[essee] as a negotiating/challenging partner, in terms of a two-place/transitive operation (Abraham 2014, 5)

Le cadre proposé par Abraham est particulièrement rigide et nous laisse dans le flou concernant les assertions sans particule modale ni *Verum focus*, dont on peut se demander à la lecture si elles sont encore adressées à quelqu'un (le problème se pose déjà un peu dans les travaux antérieurs d'Abraham), ainsi que dans le traitement des particules modales dans les questions : soit on donne une lecture forte de l'hypothèse, auquel cas toutes les questions contenant une particule modale sont plus ou moins rhétoriques, y compris celles en *denn*, ou bien on considère que le signifié de *Verum* se réduit à une vague implication personnelle du locuteur qui donne un indice sur son état de savoir (ou de non-savoir), mais dans ce cas, la fonction sémantique de l'opérateur *Verum* est tellement gauchie qu'on ne sait pas trop quoi en faire. Le modèle est donc clairement conçu pour rendre compte des énoncés assertifs et des subordinées contenant une particule modale, mais il passe par des généralisations qui impliqueraient des prises de position plus précises sur le fonctionnement d'autres types de phrases. On retiendra toutefois l'idée que l'accent de *Verum focus* et les particules modales sont des formes dont l'interprétation fait jouer la modification des paramètres intersubjectifs de prise en charge, et que cette modification correspond à un *glissement de la question de savoir si p est le cas à la question de savoir ce que l'évaluateur pense de p*.

### 12.2.3 Valeurs discursives de *schon* modal dans l'assertion

Au moment de discuter une première série de valeurs discursives, précisons en guise de *caveat* que nous négligerons pour l'instant la variation prosodique, c'est-à-dire la question de l'accentuabilité générale de *schon*. Nous consacrerons une section à part entière à cette problématique, au cours de laquelle nous reviendrons entre autres sur le "cas" *schon* (section 14.1.2, p. 462 sqq.).

Parmi les points qui peuvent nous faire penser au Verum et/ou au Verum focus, il convient de relever, dans le cas de *schon*, une assez forte appétence pour la co-construction avec des expressions épistémiques et/ou les marqueurs de prise en charge et de ratification.

- (17) Die Schnittmenge zwischen den beiden Parteien, was die Wählerschaft angeht, die darf man nicht überschätzen. Aber ich denke **schon**, im Nachhinein werden die Grünen sicherlich auch darüber nachdenken müssen, ob sie nicht beim Steuerthema- und es bleibt ja nicht beim Steuerthema, das hat Brüderle auch kurz anzusprechen versucht ; es geht ja auch um die Sozialabgaben, also die Erhöhung der Bemessungsgrenze-, ob die Grünen da nicht eine Spur zu falsch gewesen sind und damit eben auch ihrer eigenen Klientel, das ist ja eine besserverdienende Klientel, zu viel zumuten. (DR 030913-05)
- (18) DEGENHARDT : Was ist, wenn Amerikaner und vielleicht Franzosen einen Militärschlag in Syrien durchführen am Weltsicherheitsrat vorbei. Abgesehen von der völkerrechtlichen Rechtmäßigkeit, würde der Weltsicherheitsrat damit nicht weiter entwertet ?  
TOMUSCHAT : Das ist **schon** richtig. (DR 040913-01)
- (19) ARMBRÜSTER : Sie haben es gesagt : Diese Enthüllungen gehen zurück auf das, was Edward Snowden da geliefert hat. Wenn wir das uns jetzt mal angucken : Wenn tatsächlich ä keine Form der Verschlüsselung mehr sicher ist, vor der NSA und vor den anderen, den britischen Geheimdiensten, was bedeutet das etwa für das Online-Banking ?  
VON NOTZ : Na, es bedeutet, dass sich die Befürchtung bewahrheitet, dass die Überwachung im Netz total ist, also es keinen Rückzugsort gibt, keine Nische, in der man tatsächlich noch vertraulich kommunizieren kann, und zwar eben gar nichts, auch kein Online-Banking, aber auch keine ä Unternehmenskommunikation verschlüsselt machen kann. Alles wird ausgeforscht und ausgelesen. Ä... und das bestätigt eigentlich, dass wir es hier **schon** mit einer Kernschmelze von Rechtsstaatlichkeit zu tun haben. (DR 060913-01)

C'est ici que se pose la question de savoir qui sont exactement les personnages intéressés au conflit argumentatif dont *schon* garderait la mémoire à défaut de le dépeindre, et quel en est exactement l'enjeu. Ce point fait écho à un paradoxe de notre première glose proposée pour IE, I et E en termes de *Common Ground* :

- soient IE et I tels que
  - IE correspond à une configuration dans laquelle p n'appartiendrait pas au CG ( $p \vee p'$ ) ;
  - I, correspond à une configuration dans laquelle p appartiendrait au CG (p).
- Alors, *schon* est une façon de poser p en I alors que "l'autre" (typiquement, il s'agira du ratifieur) le situait en IE.
- Dans ces conditions, il y a bien un désaccord sur le statut de p, donc la proposition n'appartient pas au CG, alors même que l'emploi de *schon* était censé indiquer cette appartenance....

Un premier élément de réponse à ce paradoxe est fourni par l'idée de correction ou de rehaussement, ou par notre formule selon laquelle *schon* garde la mémoire d'un conflit qu'il ne donne pas à voir puisqu'il en donne directement la solution : *schon* peut être vu comme

un marqueur de "mise à jour" plus ou moins autoritaire du *Common Ground* (cf. la notion de *Common Ground Updating* chez Gast 2008), c'est-à-dire que je décrète que le propos fera dorénavant partie du *Common Ground*, ce qui après tout ne correspond qu'à un renforcement de ce que fait toute assertion ; cette vision se marie donc très bien avec l'idée que les particules modales sont des modificateurs de type (il-)locutoire. Mais il nous semble possible d'aller plus loin, sur la base d'exemples où *schon* est employé pour proclamer l'absence de désaccord entre le locuteur et son allocutaire, en tout cas sur un point donné. Cet assentiment peut avoir une valeur concessive (deuxième exemple ci-dessous) ou non (premier).

(20) SCHADE : Schon im Vorfeld bezeichneten Sie diesen Besuch als emotionalen Höhepunkt Ihrer Reise. Sind die Emotionen dann vor Ort für einen Mann Ihrer Generation noch mal stärker ?

GAUCK : Ich denke **schon**. Wenn man im Krieg geboren ist und aufgewachsen ist dann als Jugendlicher in einer Zeit, wo sich das intellektuelle und anständige Deutschland fragte, wie konnte das geschehen, wo wir jede einzelne dieser Taten, dieser Verbrechen nicht glauben wollten und doch immer weiter uns reinlasen in die Texte und in diese Bilder versenkt haben, da war eine Zeit, wo wir uns nicht vorstellen konnten, jemals wieder auf gutem Fuß mit unserem eigenen Land zu stehen. (DR 060913-05)

(21) BRINK : Aber was sagt denn dieses G20-Treffen dann wirklich aus über das Verhältnis zwischen den USA und Putin ? Händeschütteln, ja, es sah so aus, als müssten die beiden sich wirklich zutiefst überwinden !

CHROBOG : Ja gut, das ist **schon** richtig, die Höflichkeitsformen sind zwar gewahrt worden, aber es hat keine Einigung gegeben. (DR 070913-04)

Ces exemples peuvent être rapprochés de ceux où le locuteur est visiblement soucieux de dissiper un malentendu concernant ce qu'il pense.

(22) JUNG : Das Papier, diese Orientierungshilfe wählt dann einen Ansatz, der sagt, wir können nicht einfach nur die Ehe als eine Institution voraussetzen, die gewissermaßen in der ewigen Schöpfungsordnung verankert ist, sondern Ehe ist in den Formen übrigens auch in der Bibel schon immer etwas gewesen, was sich gewandelt hat. Wir müssen danach fragen, was liegt eigentlich dem zugrunde, wenn Menschen miteinander leben ? Und dann sagt dieses Papier : Es kommt auf die Werte an, die in Ehe und Familie gelebt werden. Und von diesen Werten her versucht dieses Papier dann, die Institutionen zu begründen. Und ...

BRINK : Entschuldigen Sie, wenn ich Sie da unterbreche, es gibt also nicht mehr das Leitbild der Ehe ?

JUNG : Die Ehe hat **schon** eine Leitbildfunktion. Dieses Papier setzt aber bewusst auch bei Familie an und spricht deshalb auch von dem Leitbild der partnerschaftlichen und gerechten Familie, nimmt damit die Ehe gewissermaßen hinein, orientiert sich aber an dem, was bisher natürlich für viele noch immer mit der Ehe verbunden ist. (DR 070913-02)

Tout se passe comme si l'enjeu n'était pas tant de savoir si p est le cas que de savoir ce que le locuteur pense de p ; les tournures comme *ich glaube schon*, *ich denke schon* etc. sont un cas-limite, puisque l'on peut dire que p est justement la proposition dont le prédicat est le verbe d'opinion ou de pensée. Mais ce n'est pas le cas dans *schon wahr* ou *Ja schon*. Les protestations de bonne intelligence entre participants de l'interaction sont d'autant plus intéressantes que les participants sont d'accord sur le fond, et que c'est le locuteur qui est soupçonné de ne pas adhérer au propos. Du point de vue des théories "épistémiques" des particules modales, on est donc ici beaucoup plus proche de Doherty (1985) que de Abraham (2010) : ce qui compte, c'est

l'attitude épistémique du locuteur (en tant qu'évaluateur?). Bien sûr, il convient de se garder de toute généralisation abusive. En effet, bien souvent, il s'agit effectivement pour le locuteur de réaffirmer son point de vue contre un allocataire qu'il soupçonne rétif.

- (23) HEUER : Steht Thomas Bach eigentlich für das, was man ja beim IOC möchte : sauberen Sport, Transparenz ? Oder steht er doch eher für kommerzielle Interessen ?  
 TRÖGER : Nein, also das würde ich nicht behaupten. Die kommerziellen Interessen hat er natürlich, aber das ist alles gut gesagt worden. Er hat das vorgetragen. Er steht **schon** für den sauberen Sport, er arbeitet im IOC auf diesem Sektor. Wir haben das gehört bei seinen Berichten, die er in seinen Funktionen im IOC gegeben hat, dass gerade in der Doping-Geschichte über die Gesetze, die das IOC sich schafft oder die woanders geschaffen werden, sehr intensiv diskutiert wird, und dafür ist er verantwortlich.  
 (DR 100913-01)

Que penser de cette diversité d'emplois ? Retenons pour l'instant un faisceau d'indices concordants suggérant qu'il s'agit d'abord pour l'évaluateur, celui qui sait ou qui croit et qui dans une assertion est normalement le locuteur, d'affirmer son point de vue en tant que point de vue, c'est-à-dire qu'il est au moins autant question de l'attitude (vraisemblablement épistémique) de l'évaluateur vis-à-vis de son propos que de ce propos lui-même. Visiblement, cet évaluateur est soucieux de réaffirmer son adhésion à un propos donné, adhésion qui ne va pas de soi. La raison la plus vraisemblable à ce flottement concernant la prise en charge du propos par l'évaluateur est la coexistence d'arguments permettant au ratifieur (dans une assertion, en principe, l'allocataire) de conclure contre cette prise en charge par l'évaluateur. Par exemple, il se peut que le contenu lui apparaisse, à lui le ratifieur, trop faiblement étayé pour que sa validité puisse être retenue, auquel cas il s'agit pour l'évaluateur de s'inscrire en faux contre ce jugement et de forcer la main au ratifieur. Un autre cas de figure possible est que l'évaluateur a (volontairement ou non pu) laisser croire qu'il se désolidariserait d'un propos auquel il n'est pas du tout exclu que le ratifieur adhère. Ce qui compte, c'est le besoin pour l'évaluateur (dans les cas qui nous préoccupent : le locuteur) de reprendre la main et d'affirmer ou de réaffirmer sa solidarité avec le propos, c'est-à-dire de (re)prendre en charge celui-ci dans un contexte où le ratifieur table sur une non-prise en charge.

#### 12.2.4 Vers une première généralisation

Dans la mesure où nous accordons, dans cette analyse, un rôle central aux emplois corroboratifs de *schon* et/ou aux énoncés dans lesquels la particule est associée à un verbe d'opinion ou de pensée, on pourrait nous reprocher de projeter ici sur le signifié de la particule des traits qui relèvent de certains emplois en contexte. D'une part, nous ne prétendons justement pas travailler sur le signifié d'une particule modale *schon*, mais sur l'interprétation que prend l'adverbe contrastif *schon* lorsqu'il accède à la fonction de particule modale, ce qui n'est pas la même chose : nous considérons le signifié de la forme *schon* comme établi et stable d'une fonction à l'autre, et d'un emploi à l'autre à l'intérieur d'une même fonction (par exemple entre les emplois temporels et les emplois strictement scalaires à l'intérieur de la fonction "adverbial paradigmatissant"). En ce sens, nous travaillons déjà sur des actualisations, donc en usage. Mais il est vrai que nous tentons de déterminer si la fonction de particule correspond à un niveau de construction sémantique particulier de l'opération dont *schon* est la trace.

À défaut d'hypostasier d'un emploi particulier du lexème au signifié général de ce lexème, on pourrait nous reprocher de glisser d'un emploi particulier d'un lexème dans une certaine fonction au signifié de cette fonction, qui constitue l'*explanandum* de notre travail. De fait, ce risque est réel et nous l'assumons, dans la mesure où il peut être contrôlé de deux façons, par

des procédures d'analyse que nous devons de toute façon mettre en œuvre dans la suite de ce travail :

- étendre cette analyse à d'autres emplois, notamment ceux à coloration à la fois plus polémique et moins épistémique, où l'on pourrait effectivement penser que l'enjeu est moins la prise en charge du propos par le locuteur (pour rester dans le cas de l'assertion) que la "réalité des faits". Cette extension répondra le plus directement au reproche d'hypostase, en permettant de voir si la valeur d'usage dégagée précédemment est tenable en dehors des contextes sur la base desquels nous l'avons esquissée.
- confronter les hypothèses formulées à partir du "cas" *schon* à d'autres particules modales afin de déterminer si c'est bien au niveau d'une fonction qu'il faut situer cet ancrage sur un certain ordre d'opérations. Si les autres particules modales, ou *d'autres* particules modales, puisque la question de l'unité de la classe fonctionnelle est encore ouverte, se prêtent également à une analyse à ce niveau de la prise en charge du contenu par l'évaluateur dans l'interaction avec un ratifieur, alors l'hypothèse apparaîtra corroborée.

La seconde partie de ce "programme", en un sens, s'étendra sur tout le reste de cette quatrième partie, même si les questions centrales en seront plutôt le rapport aux actes de langage et à la notion de stabilisation, précédemment entr'aperçue.

**La contribution originale de l'opération dont *schon* modal est la trace est d'établir (ou de consolider) la prise en charge du propos par l'évaluateur là où le ratifieur (qui, dans une assertion, ne correspond que par défaut à l'allocutaire empirique) laissait ouverte la possibilité d'une non-prise en charge, là encore pour des raisons auxquelles l'emploi de *schon* est indifférent.**

Les contextes dans lesquels c'est la réalité des faits qui compte et qui s'inscrivent dans un échange polémique correspondent à un cas de recouvrement naturel entre la question de la validité du propos et celle de la solidarisation (épistémique) du locuteur avec son dire. Le geste du locuteur/évaluateur d'un énoncé assertif en *schon* pourrait être comparée au *Hier stehe ich, und kann nicht anders* prêté à Luther : l'engagement ontologique sur la vérité de ce que l'on affirme dans un contexte est indissolublement un jugement sur le monde et une prise de position personnelle, où se donne à entendre l'ethos discursif de celui qui parle ; en l'espèce, le locuteur prend acte de la possibilité d'une divergence de vue mais affirme ou réaffirme, nous serions tenté d'écrire : envers et contre tout, son jugement de validité, c'est-à-dire son attitude épistémique. C'est justement ce qui distingue l'assertion en *schon* de n'importe quelle autre assertion en contexte polémique, tout en expliquant une certaine appétence entre la particule et ces contextes. On retrouve ici, en fait, l'idée sous-jacente de *schon* (ou de la particule modale en général) comme modifieur ou modulateur de l'acte de langage, en l'espèce : de l'assertion.

## 12.3 Les particules modales et la spécification de l'assertion

### 12.3.1 Les particules, des modulateurs d'assertion ?

Le lien entre la fonction d'adverbial paradigmatissant et celle de particule modale se fait, dans le cas de *schon*, par l'appartenance au champ lexical des adverbes contrastifs ou "de parcours", qui induisent une tension entre le propos et un préconstruit avec lequel celui-ci forme un paradigme contextuel mis en jeu sur la scène énonciative. Mais nous avons vu dans la partie III que ces adverbes étaient également, en tout cas pour les plus typiques d'entre eux, caractérisables en termes de dynamique : ils ne construisent pas une opposition statique entre des



solutions concurrentes mais un parcours sur une classe. Ce parcours est lui-même orienté. Dans le cas de *schon*, il s'agira d'un parcours ascendant sur un domaine structuré par l'opposition IE-I, c'est-à-dire que l'on suit un axe allant d'un en-deçà du seuil de validité du prédicat à un point culminant de cette validité, le centre attracteur C (cf. fig. 1 à 3 ci-dessus).

Le fait de se situer du côté I plutôt que du côté IE de la frontière n'épuise pas la description sémantique de l'opération. Il convient de tenir compte de ce que nous avons appelé, au début de ce chapitre, la pente de l'opérateur, en l'espèce, donc, une pente ascendante. C'est ce qui donne à *schon* sa coloration affirmative ou réaffirmative, qui correspond à la démarche de solidarisation du locuteur avec son dire. Dans l'absolu, on peut imaginer, au contraire, une particule nous situant en I par opposition à IE voire E mais sur une pente descendante. C'est ce que ferait *noch* particule modale : affirmer que je me solidarise "encore" de mon propos tout en faisant davantage que simplement reconnaître l'existence d'un point de vue divergent : une particule modale *noch* prendrait comme horizon la ratification finale... du point de vue que l'on réfute ! Si rien n'interdit de construire un tel objet pragmatique, on voit quelle tension traverserait son emploi, puisque, pour se placer (à nouveau !) sur le terrain des actes de langage, c'est la notion même d'assertion qui serait ici sapée, le locuteur soustrayant du *Common Ground* par une main ce qu'il vient d'y ajouter de l'autre.

On nous objectera peut-être que cette danse sur le fil entre ratification et non-ratification n'est pas très éloignée du travail des perspectivaux épistémologiques et/ou des verbes de pensée et d'opinion lorsqu'ils fonctionnent comme modulateurs de prise en charge ("rection faible" en français, figement en allemand). Nous répondrons en assumant à chaque fois le risque de la *linguistique-fiction* : dans cette section, nous reviendrons sur la différence, y compris et surtout la différence argumentative, entre ce que ferait une particule modale *noch* et ce que font tant les perspectivaux épistémologiques que la particule *wohl* en allemand. Nous verrons que cela nous conduira à poser deux types de particules modales, tous deux liés à la question de la prise en charge par l'évaluateur et à la modulation de l'acte de langage, mais néanmoins bien distincts.

### 12.3.2 *Wohl, vielleicht* et les modalisateurs

#### 12.3.2.1 *Wohl* est-il ou n'est-il pas un modalisateur ?

##### • Comparaison *schon* / *wohl*

C'est à nouveau en suivant Ducrot et sa conception de l'argumentation comme biaisage des continuations possibles d'un énoncé que l'on se fait la meilleure idée de la différence entre ce que serait une particule modale *noch*, ou plus généralement une particule modale engagée dans un mouvement descendant, et *vielleicht* ou la particule modale *wohl*.

Fondamentalement, l'image de la "pente", que nous avons utilisée pour *schon*, *noch nicht*, *noch* et *nicht mehr*, correspond à l'orientation du parcours sur le paradigme des solutions concurrentes, telle que nous l'avons présentée à propos des adverbes contrastifs. L'orientation ascendante implique que le propos s'inscrive dans une dynamique positive d'étayage du propos. Se situer en I plutôt qu'en IE, dans cette perspective, correspond bien à une défense que l'on présente comme sans appel, en rejetant la possibilité de la contestation. L'énoncé en *schon* prive pour ainsi dire le ratifieur de son droit à ne pas ratifier le propos à son tour, sauf à entrer en conflit direct et violent avec l'évaluateur, compte tenu du geste de solidarisation (ou d'engagement) accompli par celui-ci. À l'inverse, en toute rigueur, une inscription en I plutôt qu'en E s'inscrivant dans une dynamique descendante, comme ce serait le cas pour une particule modale *noch* (dans l'assertion) reviendrait à anticiper une non-ratification du propos, ou bien,

si l'on raisonne en termes d'enchaînement argumentatif, à présenter le propos comme s'il n'avait pas vocation à servir pour la suite. C'est en ce sens que nous pouvons affirmer qu'une assertion en *noch* retirerait du *Common Ground* ce qu'elle vient d'y ajouter. *A contrario*, l'assertion en *schon* rétablit comme base (ou comme partie de la base) des enchaînements antérieurs un propos qui sans cela aurait pu être écarté comme litigieux (encore une fois, indépendamment de la question de savoir à quel participant de l'acte de langage les réserves quant à ce propos étaient attribuées ou attribuables).<sup>12</sup>

#### • Valeurs discursives de *wohl*

Comme déjà signalé dans la partie introductive, nous doutons que la particule modale *wohl* soit véritablement un marqueur de prise en charge faible. Ainsi, dans l'énoncé suivant, qui figure dans une *Anmoderation* que nous reproduisons intégralement, il semble bien que le propos en *wohl* soit normalement pris en charge et utilisé comme prémisse pour la suite de l'argumentation. Simplement, puisqu'il est question de ce qui se passe dans l'esprit des gens, le jugement est condamné à n'être qu'une conjecture, quand bien même on est persuadé de sa validité. Dans un premier temps, le locuteur fournit d'ailleurs les raisons qui l'incitent à croire que tout un chacun a effectivement retenu qu'il risquait d'être écouté, avant d'enchaîner sur la mode des *crypto-parties*, qui est à la fois une conséquence de ce changement et un argument supplémentaire en faveur de la thèse initiale.

- (24) Digitale Kommunikation kann mitgelesen, mitgehört werden. Dieser Leitsatz, diese Warnung hat sich in den vergangenen Monaten **wohl** bei vielen im Hinterkopf festgesetzt. Zu deutlich waren die vielen Veröffentlichungen, die auf Edward Snowden zurückgehen, den früheren US-Geheimdienstmitarbeiter. Und zu begrenzt waren die Dementis der US-amerikanischen und britischen Behörden, begrenzt auch die Erklärungen aus der Politik beider Länder. Und weil mitgelesen werden kann, haben viele darauf vertraut, es gebe ja noch eine Möglichkeit, Geheimes geheim zu lassen : Man müsse es nur verschlüsseln ! Aber auch zu diesen Schlössern haben die NSA und der britische Geheimdienst GCHQ angeblich in vielen Fällen den Schlüssel, so Medienberichte von gestern. Am Telefon ist jetzt einer, der vor noch einigen Tagen in Berlin sogenannte Cryptopartys veranstaltet hat. Da konnten Bundestagsabgeordnete und andere Interessierte erfahren, wie sie ihre Daten verschlüsseln. Organisiert hat das unter anderem Jimmy Schulz, FDP-Bundestagsabgeordneter, Mitglied im Innenausschuss, guten Morgen ! (DR 070913-03)

Nous rejoignons Hauman & Letnes (2012) quand ils avancent que *wohl* présente une forte dimension évidentielle (ou médiative). Nous avons simultanément (cf. Modicom 2012, dans le même volume que l'article de Letnes et Hauman) défendu un point de vue voisin, en proposant de traiter *wohl* comme l'indice d'une prise en charge effectuée seulement au terme d'un calcul d'acceptabilité. Le sémantisme de *wohl* serait alors essentiellement conjectural ou "indirectif". Nous ne souscrivons plus, aujourd'hui, à la méthode consistant à dériver les valeurs discursives récurrentes de *wohl* à partir d'une série d'implicatures *ad hoc*. Toutefois, nous continuons à souscrire au propos général de ces deux publications, mais en l'inscrivant dans la notion de

12. Il n'y a là aucune contradiction avec le fait que *schon* apparaisse souvent dans la première partie de raisonnements concessifs. En réalité *schon* n'est jamais seul dans ces structures, mais toujours co-construit avec un marqueur de renversement argumentatif dont la présence même est le signe que le propos marqué du sceau de *schon* est, au départ, pris en charge; l'enchaînement vers un propos antithétique implique un marquage de la concession ou de l'antithèse. C'est par exemple < *schon* p, *aber* q >. Mais c'est aussi la conjonction de subordination *obschon*, qui procède du figement de la collocation *ob+schon*, où *ob* suffit au départ à marquer le "conditionnel d'indifférence". Il n'en va pas différemment de *wohl*.

traitement épistémologique empruntée à Guentchéva & Landaburu (2007)<sup>13</sup> et reprise dans la deuxième partie du présent travail, à propos des adverbiaux modaux. Ceux-ci étaient la trace d'un point de vue du locuteur sur la qualité épistémologique du propos, qualité épistémologique conçue essentiellement en termes de fiabilité, d'où aussi une dimension "altéritaire" ou contrastive particulièrement peu prononcée, par opposition à ce qu'on observait pour les adverbiaux d'énonciation. Dans le cas de *wohl*, la situation est différente. Les perspectivaux modaux épistémologiques étaient classés par source de l'information : conjecture ou par calcul de probabilité (*vermutlich, wahrscheinlich...*), information reposant sur une expérience sensible imparfaite (*offenbar, anscheinend*) ou sur un discours rapporté (*angeblich*). On retrouve ces trois types d'expérience médiée dans la typologie des stratégies "évidentielles" ou médiatives (Aikhenvald 2004). La fonction des perspectivaux épistémologiques était de travailler le type de médiation intervenant entre la représentation finalement prise en charge et l'énonciateur. *Wohl* ignore cette typologie des médiations ; il est l'indice d'un flottement p/p' résolu par sélection de p, un peu comme *schon* effectivement, mais cette fois-ci le conflit se déroule totalement du côté de l'évaluateur, sans que p' soit attribué à une instance tierce. On voit donc apparaître à la fois une similitude avec *schon*, la projection de l'altérité p/p' dans le domaine de la prise en charge modale, et une différence, puisque l'espace modal de *schon* est intersubjectif alors que celui de *wohl* est intrasubjectif.

Ainsi, dans le premier exemple, *wohl* était lié à une inférence à partir d'un faisceau de présomptions. Dans le prochain, on a affaire à une supposition générale fondée sur une opinion répandue et un rang protocolaire :

- (25) Die Wettanbieter in London haben sich also ebenso wenig geirrt wie die vielen anderen Propheten. Im zweiten Wahlgang haben die Delegierten in Buenos Aires, die Delegierten des Internationalen Olympischen Komitees den Favoriten an ihre Spitze gewählt : Thomas Bach, Fecht-Olympiasieger von 1976, Jurist, Wirtschaftslobbyist, FDP-Parteigänger. Jahre hat der 59-Jährige inzwischen darauf hingearbeitet. In den kommenden Jahren, mindestens acht werden es sein, wird er das höchste und das **wohl** auch machtvollste Amt bekleiden, das der Weltsport zu bieten hat, und zwar als erster Deutscher. Eine gute Wahl? (DR 110913-01)

Dans l'exemple suivant, *wohl* implique une part d'interprétation du côté du journaliste, qui est l'objet du litige avec son invité, le responsable politique d'extrême-droite Alexander Gauland. Ici, on peut parler d'affaiblissement de la prise en charge, eu égard au dispositif de l'interview et aux règles de politesse qui font que le journaliste préfère ne pas heurter de front son invité.

- (26) KLEIN : Aber der Vorschlag kam doch schon von Ihrem Spitzenkandidaten Bernd Lucke, der zumindest angedeutet hat, dass er sich das vorstellen könnte ?  
 GAULAND : Also er hat diesen Vorschlag in der Form nie gemacht, und Journalisten wollen natürlich auch immer ä herausfinden, ob es noch eine Möglichkeit gibt, jemanden in eine Richtung zu drängen. Aber das ist in dem Fall wirklich falsch. Wir haben immer klar gesagt, es geht uns um ein Projekt, nämlich dass die Euro-Rettungspolitik aufhört. Und wer uns das garantiert, wer uns, wer mit uns darüber redet, mit dem können wir zumindestens reden. Da ist von Koalitionen nie die Rede gewesen.  
 KLEIN : Aber Herr Lucke hat eben auch unlängst **wohl** angedeutet, wenn Sie in den Bundestag hinein kämen und dort ein weiteres Griechenland-Paket zur Abstimmung stehen würde, dass Sie das durchaus mittragen. Das ist auch nicht richtig ?

13. Nous avons déjà proposé de la reprendre pour l'analyse des particules modales dans Modicom (2010), mais en définitive il s'agissait alors uniquement de construire une modalité épistémique intersubjective, sans procéder à d'autres distinctions.

GAULAND : Nein, das ist auch nicht richtig. Das kann ich mir auch nicht vorstellen.  
(DR 160913-06)

On retrouve un même usage de *wohl* à des fins d'apaisement de la confrontation avec l'invité dans une autre interview, avec une autre journaliste. Il est cette fois question de l'indemnisation des victimes d'inondations en Saxe-Anhalt et des carences du dispositif actuel, dont l'invité, en tant que membre du ministre du Land responsable du dossier, est largement comptable. L'emploi de *wohl* facilite l'assertion d'une vérité désagréable en admettant qu'il serait sans doute possible de voir les choses autrement tout en laissant entendre que le propos s'appuie sur des témoignages convergents et qui devraient finalement emporter l'adhésion. Il y a ici une forme de dialogisme secondaire, par lequel le locuteur-évaluateur, en reconstituant le chemin qui l'a conduit à finalement valider le propos, vient prendre le ratifieur là où il est, c'est-à-dire sur une position négative, pour l'inviter, au terme d'une répétition du même calcul inférentiel, à reconnaître la validité du propos.

- (27) Ich hab es gerade schon gesagt, die Bundesregierung hat ja reagiert mit einem Hilfsfonds, der acht Milliarden Euro schwer ist und der sich **wohl** auch etwas schwerfällig verhält, was das Tempo der Auszahlungen angeht. Was sagen Sie den Flutopfern, denen Sie jetzt beispielsweise im Wahlkampf begegnen ? (DR 310813-01)

Mais la présence de *wohl* peut également coïncider avec la formulation d'une estimation grossière faute de données fiables. L'exemple suivant est particulièrement intéressant puisque le locuteur évoque lui-même l'absence d'informations de première main. Et pourtant, juste après avoir posé *wohl 30, 40 verschiedene Stellen*, il va traiter le contenu de son affirmation comme une prémisse présumée, normalement ajoutée au *Common Ground* (cf. "diese 30, 40 Stellen").

- (28) DOBOVISEK : Kommen wir zurück zu den möglichen Waffenkontrollen in Syrien. Die erfahrenen Waffenkontrolleure der Vereinten Nationen reagieren sehr zögerlich, halten die Inspektionen in einem Bürgerkriegsland für sehr gefährlich. US-Experten sprechen gar von einer Mission Impossible. Wie könnten solche Kontrollen aussehen?  
STINNER : Ja, ich stimme diesen Vorhalten nach meiner Kenntnis, die natürlich nicht so intensiv ist wie bei diesen Leuten, ohne Weiteres zu. Es gibt **wohl** ä eine große Menge von Chemiewaffen in Syrien. Es gibt **wohl** 30, 40 verschiedene Stellen, an denen sie lagern. Und in dieser Bürgerkriegssituation diese 30, 40 Stellen zu überwachen und eventuell die Waffen rauszubekommen, ist außerordentlich schwierig. Man spricht von Tausenden von= von nötigen Soldaten, die das machen sollen. (DR 120913-01)

Dernier exemple, le raisonnement contrefactuel, qui correspond bien sûr aussi à un cas de figure où l'assertion ne repose sur aucune expérience directe :

- (29) Die Mehrheit der Amerikaner will nicht, dass ihr Land Syrien bombardiert, und auch die Politiker drüben wollen es nicht. Im Kongress hätte der US-Präsident **wohl** eine Niederlage erlitten. (DR 140913-01)

Cette sous-spécification radicale empêche de mettre la particule sur un pied d'égalité avec les adverbiaux, puisque ceux-ci ont justement pour fonction de pointer vers une source évidentielle, c'est-à-dire de procéder à cette différenciation de ce que *wohl* assimile. Il y a donc à la fois une grande proximité fonctionnelle et une irréductibilité radicale. Du point de vue de la proximité, l'appartenance au domaine du traitement épistémologique signifie que la fonction de *wohl* est strictement "subjective" en ce sens qu'elle fait intervenir l'évaluateur mais pas le ratifieur. Il semble donc que l'on puisse opposer les particules modales comme *schon*, où le "débat" se fait entre un évaluateur et un ratifieur, et celles comme *wohl*, où il est intériorisé. Nous parlons

dans le premier cas de particules modales intersubjectives et dans le second, de particules intrasubjectives.

### • Synthèse sur *wohl*

*Wohl*, écrit Gutzmann (2015b), se contente d'abaisser le seuil d'acceptabilité qu'un contenu doit atteindre pour pouvoir être pris en charge. Pour le dire dans nos termes, nous pensons effectivement que *wohl* permet de construire comme valide un contenu n'ayant pas satisfait à toutes les conditions subjectives correspond à un idéal de la validité. Nous pensons comme Gutzmann que la dimension normative est cruciale ici. L'idéal-norme joue ici le rôle du centre attracteur C : la fonction de *wohl* est de signaler la non-coïncidence du propos à cette norme épistémologique, non-coïncidence qui ne justifie pas le renvoi en E, ni même un retour en-deçà de la bifurcation (c'est-à-dire en IE). On dépasse bien IE pour s'engager en I, mais sans atteindre C. Du point de vue de la construction de la figure, et donc en faisant abstraction du niveau opérationnel (subjectif pour *wohl*, intersubjectif pour *schon*, *doch...*), le domaine recouvert par *wohl* est assez largement équivalent à celui de *schon*. La différence est l'absence de contrastivité : *schon* situe le propos en I (mais en-deçà de C) par opposition à un point de vue selon lequel la place de ce propos serait en IE. Cette dimension oppositive et intersubjective est absente de la sémantique de *wohl*.<sup>14</sup> Construire une figure de ce type n'aurait pas vraiment de sens pour un adverbial épistémologique "fort" : celui-ci permet de bafouer ouvertement la norme épistémique constitutive de l'espace modal subjectif, et qu'on peut assimiler à la maxime gricéenne de qualité, en prenant véritablement et pleinement en charge un contenu ne satisfaisant pas cet idéal-type. Il suffit pour cela de faire ce que fait justement l'adverbial de point de vue : jouer "cartes sur table" et produire les éléments d'étayage empirique dont on dispose. Cela implique de rejouer le traitement épistémologique subi par l'information, en donnant à voir la médiation sur laquelle repose le "rachat" du contenu, ce que l'on ne peut justement pas faire avec une forme aussi radicalement sous-spécifiée que *wohl*.

#### 12.3.2.2 *Vielleicht* et l'assertion

C'est à cette lumière qu'il faut examiner la fonction argumentative de *vielleicht*, qui après tout est lui aussi sous-spécifié du point de vue du traitement épistémologique. On peut ici tout à fait exprimer cette fonction en des termes gricéens : *vielleicht*, comme les marqueurs épistémologiques qu'on dit généralement associés à une faible prise en charge, permet un nouveau mode d'ajout au *Common Ground*, le mode *cum grano salis*, grâce auquel une assertion bafouant la maxime gricéenne de qualité peut quand même être faite, et le propos, quand même ajouté, à cette réserve simplement que l'évaluateur laisse toute latitude au ratifieur pour réfuter le propos sous réserve qu'il dispose d'un jugement de force supérieure - d'où l'importance de l'organisation scalaire des "modalisateurs", qui fixent la barre à atteindre *pour ne pas ratifier le propos* (là où *wohl*, dans les termes de Gutzmann, fixe, ou plutôt abaisse, la barre à atteindre *pour le ratifier*). Alors que l'ajout "normal" au *Common Ground* est un ajout ferme, c'est-à-dire une invitation sans équivoque adressée au ratifieur pour qu'il intègre le propos au socle épistémique de l'échange, l'ajout revendiquant sa propre violation de la maxime de qualité n'est qu'un ajout par défaut - et c'est là son point commun avec l'ajout auquel procède l'énoncé en *wohl*. Mais la différence entre les deux modes d'ajout au *Common Ground* n'est pas si forte, car l'attente formulée envers le ratifieur est bien qu'il accepte la nouvelle prémisse. Le grain de sel épistémologique fournit simplement une échappatoire pour ne pas être accusé de mensonge

14. On peut se demander si la présence ou non de cette dimension contrastive ou paradigmatique dans le signifié fondamental du lexème n'est pas le critère déterminant pour une pragmatification au niveau intersubjectif (si contrastivité il y a) ou subjectif (pour un lexème non-paradigmatique).

si l'on est pris en défaut ; c'est la différence entre les deux modes d'infraction aux maximes chez Grice (1975), c'est-à-dire entre l'infraction pour ainsi dire honteuse, inavouée voire inconsciente, et l'infraction revendiquée crânement, qui aboutit à des implicatures bien particulières.

C'est d'ailleurs pour cette raison que l'argument de Pérennec pour sortir *vielleicht* du champ des modalisateurs, à savoir l'argument de la "réponse de Normand" (*vielleicht* servant uniquement à "suspendre l'assertion" en maintenant une équipondération entre p et p', où p' est la négation de p), est à la fois bien observé et irrecevable. Il est bien observé parce qu'en droit, effectivement, *vielleicht* est une réponse de Normand au sens où on l'entend familièrement (par allusion plaisante au *ptêt' ben qu'oui*, *ptêt' ben qu'non* prêté aux Normands) : une réponse qui ménage à parts égales la possibilité de sa fausseté et de sa véracité. Mais en réalité, pragmatiquement, il y a un gouffre entre les deux énoncés suivants :

(30) Ptêt' ben qu'elle est sortie.

(31) Ptêt' ben qu'elle est pas sortie.

Car si dans les deux cas le locuteur semble singulièrement douter de son propre propos, il n'en invite pas moins l'allocutaire à prendre comme point de départ des développements futurs, dans un cas l'hypothèse qu'"elle est sortie", et dans l'autre, celle qu'elle (n')est pas sortie". Le signal ne vaut d'ailleurs pas que pour l'allocutaire : l'assertion normande est aussi une façon de s'engager, au moins temporairement, dans une direction et de se mettre en état de prolonger la piste ainsi ouverte. Bien sûr (et c'est la différence entre *vielleicht* et les perspectivaux épistémologiques à proprement parler), c'est une assertion particulièrement faible. Cette faiblesse est directement due à l'absence de toute spécification d'un chemin de "rachat épistémologique", qui conduit à faire de *vielleicht* un marqueur aléthique, hypéronyme radical de tous les marqueurs modaux non-factifs. En l'absence de toute indication sur un chemin épistémologique menant à une prise en charge, et dans la mesure où, comme le relève très justement Pérennec, *vielleicht* signale une forme d'équivalence modale de l'être et du non-être, l'assertion en *vielleicht*, qui est bel et bien une assertion, relève du pur et simple pari de Pascal : je ne sais pas, je n'ai pas les moyens de savoir, mais en pensant à la suite, *je décide arbitrairement de croire*. On voit ici qu'envers et contre tout, *vielleicht* s'affirme comme un jumeau des perspectivaux épistémologiques plutôt que comme le "grand frère" de *wohl*. La sous-spécification de *vielleicht* ne l'isole pas totalement des perspectivaux épistémologiques, elle l'insère même dans leur paradigme ordonné comme une sorte de degré zéro, qui par élimination, ou plutôt par interprétation de cette absence de justification, revêt finalement une valeur précise, celle du pari épistémique. Dans le cas de *wohl*, la sous-spécification n'est pas l'indice d'une absence, mais d'une indétermination due à la non-pertinence des critères du rachat épistémologique pour l'opération marquée, qui consiste à affirmer que le propos, à défaut de satisfaire la norme épistémique, reste valide. On est donc loin d'une orientation disphorique comme celle que devrait avoir une particule modale *noch*.

Ces considérations nous entraînent vers une première formulation de l'hypothèse sur le lien entre particules modales et type d'"acte de langage" - les contours exacts de cette dernière notion ne pouvant eux-mêmes être définis qu'au terme d'un parcours en-dehors de l'assertion. Selon cette hypothèse, **les particules modales modifient l'acte de langage au sens où elles le spécifient, mais sans en changer la nature profonde et en restant dans les limites de sa définition large**. Par exemple, l'emploi de la particule *ja* dans les questions, si l'on admet que *ja* implique d'une façon ou d'une autre l'absence de non-p sur la "scène énonciative", doit être parfaitement incongru dans une (vraie) question, c'est-à-dire là où p et non-p sont conjointement dénotés par le contenu de l'énoncé. Selon l'acceptation que l'on se fait

de l'injonction, on pourrait éventuellement s'attendre à ce que *ja* y soit également écarté, or il n'en est rien. Ce point pose la question de la valeur de ces particules dans les énoncés sans coloration épistémique et du rapport à la composante déontique des actes de langage (si l'on se fait l'écho de la thèse de Zaefferer (2001) sur la combinatoire déontique/épistémique dans la caractérisation des types d'actes de langage). Nous y reviendrons ultérieurement.

Pour ce qui nous concerne ici, l'implication de l'hypothèse ci-dessus est qu'il ne doit pas y avoir de particules modales dans l'assertion qui violent la définition de principe de l'assertion, définition que nous redonnons ici :

p est réputé asserté quand il a été sélectionné plutôt p' (incl. non-p) pour servir de prémisse aux enchaînements argumentatifs à venir.

C'est-à-dire qu'asserter p, c'est ajouter p au *Common Ground* à l'exclusion de p'. La prédiction qu'on peut en tirer est qu'on ne trouvera pas de particule modale orientée vers la non-ratification du contenu, puisque la non-ratification d'une assertion signe son échec. Par conséquent, si la particule est empruntée au "stock" des adverbes contrastifs, l'orientation du parcours ne sera pas descendante mais ascendante.

### 12.3.2.3 Remarque : propriétés polaires des particules modales

Il est également assez tentant de faire un lien entre cette orientation "incidente" des particules et le fait qu'elles refusent d'apparaître dans la portée de la négation, sans présenter pour autant de polarité positive aussi forte que les perspectivaux.

- (32) Die Mehrheit der Amerikaner will nicht, dass ihr Land Syrien bombardiert, und auch die Politiker drüben wollen es nicht. Im Kongress hätte der US-Präsident **\*nicht wohl** eine Niederlage erlitten.
- (33) Die Mehrheit der Amerikaner will nicht, dass ihr Land Syrien bombardiert, und auch die Politiker drüben wollen es nicht. Im Kongress hätte der US-Präsident **\*nicht wahrscheinlich** eine Niederlage erlitten.
- (34) [...] vor allem die geistige Anstrengung der Leute, die sich einen Häftling mit Handschellen vorknöpfen und rätseln : Was hat der **wohl** angestellt, der sieht doch ganz normal aus ? Getötet ? Gestohlen ? Drogen ? Alte Frauen ? (cit. Métrich et al. 2002, IV.343)
- (35) (36) [...] vor allem die geistige Anstrengung der Leute, die sich einen Häftling mit Handschellen vorknöpfen und rätseln : Was hat der **\*wahrscheinlich** angestellt, der sieht doch ganz normal aus ? Getötet ? Gestohlen ? Drogen ? Alte Frauen ?

Comme nous l'avons déjà dit dans la partie III, le facteur fondamental dans l'incapacité de certains marqueurs à apparaître dans la portée de la négation est sans doute l'effet homogénéisant de celle-ci, qui bloque toute modalisation en aval. Mais on peut également faire le rapprochement avec cette fonction de modulateur de l'acte de langage, qui veut que dans une assertion (ou dans une subordonnée qui pose d'une façon ou d'une autre et au moins temporairement une forme de validité de la proposition)<sup>15</sup>, **l'emploi d'une particule dans l'assertion est incompatible avec l'orientation du mouvement de prise en charge vers le bas**, ce qui exclut à la fois l'existence de particules à orientation disphorique (*noch* par opposition à *schon*)

15. Les subordonnées posent plusieurs problèmes à cet égard, et il faudrait certainement distinguer entre types de subordonnées, comme le font notamment Cortès (1989) et Coniglio (2011). Leurs travaux vont d'ailleurs dans la même direction, à savoir que les particules modales n'apparaissent que dans les subordonnées non-liées, c'est-à-dire pourvues d'une force propre. L'ouverture aux particules modales doit donc être comptée au rang des *Main Clause Phenomena*. On se reportera sur ce point au dernier chapitre de cette partie.

et l'apparition de la particule dans la portée de *nicht*.

S'y ajoutent des tenants et aboutissants liés à la sémantique individuelle de ces formes : dans le cas de *ja*, la sémantique du consensus ; dans celui de *schon*, le caractère patent de la "pente" argumentative manifestée dans les autres emplois du lexème, qui aboutissent à tirer ces formes vers les contextes strictement assertifs, où une orientation argumentative est décelable qui invite à traiter le propos modalisé comme prémisse pour les enchaînements futurs.<sup>16</sup> On peut penser ici aux théories de Giannakidou (cf. p.ex. Giannakidou 2011) sur les "items à polarité positive" (PPI), mobilisant la notion de véridicité (*veridicality*), c'est-à-dire d'engagement pragmatique et épistémique sur la validité du contenu. Un PPI serait un item participant d'une façon ou d'une autre de l'affirmation de cette véridicité, tandis que les contextes polaires négatifs sont définis, assez naturellement, comme ceux dans lesquels le locuteur ne s'engage pas en faveur de la réalité du contenu. La particularité est qu'ici, l'engagement n'est pas défini en termes d'actes de langage mais sur un plan plus sémantique, ce qui permet par exemple de ranger univocément les subordonnées hypothétiques dans la classe des contextes à polarité négative. En pratique, il faudrait sans doute distinguer entre les subordonnées conditionnelles authentiques (subordonnées liées) et celles à valeur dialogique, en particulier concessive (subordonnées non-liées), l'emploi des particules modales étant normalement réservé au second type.

## 12.4 Particules modales et emplois méta-énonciatifs des adverbiaux paradigmatisants : Enjeux d'une différenciation

À ce stade, nous avons proposé une description sémantique de *schon* lorsqu'il est en fonction de particule modale, et examiné son signifié opérationnel fondamental tel qu'il se maintient à travers les différents niveaux représentationnels où l'opération en question est construite. Ce faisant, nous avons tenté de distinguer le niveau opératoire propre aux particules modales. Nous avons émis l'hypothèse que l'opposition p/p' y était construite sur un espace "modal" identique à la scène énonciative elle-même, c'est-à-dire mettant en jeu les relations entre le paradigme contextuel et le *Common Ground* et leur gestion au moment de l'opération de prise en charge par l'évaluateur, opération de prise en charge qui est l'homologue de l'opérateur *Verum* d'Abraham (2014). À partir de là, deux scénarios sont possibles : l'espace modal en question peut être soit intersubjectif, auquel cas on retrouve le modèle topologique IE / I / E, appliqué non pas à un axe temporel (comme pour l'opérateur aspectuel) ou à une classe argumentative configurée comme un ordonnancement de notions voisines (adverbial paradigmatisant), mais à la scène énonciative elle-même en tant qu'elle est constituée par les relations d'ajustement entre évaluateur et ratifieur. Ou alors, le conflit p/p' est intériorisé dans la position de l'évaluateur, ce qui correspond à un clivage intrasubjectif. À chaque fois néanmoins, l'emploi d'une particule modale dans l'assertion semble avoir pour fonction de résorber les éventuels clivages en contraignant l'entrée de p dans le *Common Ground*. Nous sommes arrivé de ce fait à l'hypothèse qu'une particule modale venait spécifier l'acte de langage, mais ne pouvait pas le réorienter contre sa définition.

Sur cette base nous avons construit ce que devrait être la valeur de *noch* dans une fonction de particule modale et avons tenté de montrer les contradictions liées à l'emploi de cette valeur, en tout cas dans les contextes assertifs, auxquels nous nous sommes restreint. Ces contradic-

16. Quitte encore une fois à la contrecarrer dans un second temps, si l'on se trouve dans une construction concessive.



tions empêchent selon nous l'accès de *noch* à la fonction de particule modale. Avant d'essayer de tirer de ces remarques sur *schon* et *noch* quelques premières leçons sur les particules modales, il nous faut toutefois boucler la boucle et revenir aux emplois litigieux de *noch* classés par Métrich et al. (2002) comme relevant de l'étiquette "particule modale". En effet, ce classement est sans doute parfaitement recevable si l'on admet une définition des particules modales comme indices supplémentaires relatifs à l'illocution dans son ensemble, ce qui correspondrait à la notion de particule "énonciative" ou "illocutoire" (ou "discursive", même si en français cette étiquette est moins utilisée). Nous allons donc tenter, dans ce qui suit, de situer la ligne de partage entre les particules énonciatives qui sont des particules modales et celles qui n'en sont pas.

Les emplois litigieux de *noch* sont doublement intéressants. D'une part, au moins certains d'entre eux peuvent donner lieu à une commutation avec *schon* sans poser de difficulté particulière. On peut donc se demander s'il n'y a pas deux emplois bien différents de *schon* dans les questions, dont l'un relève de la particule modale et l'autre pas, et faire jouer cette différence pour comprendre ce qu'il en est de ce *noch* litigieux. Cela permettrait au passage de décentrer un peu notre propos en rendant justice à certaines occurrences de *schon* dans les énoncés interrogatifs, auxquels le prochain chapitre sera consacré. D'autre part, en français, ces emplois de *schon* et *noch* trouveront un correspondant naturel dans des emplois pragmatiques de *déjà*, dont au moins certains sont détachés à droite. Or *bien* et *donc* interrogatif, qui ressemblent fort à des particules modales "françaises", n'ont pas cette possibilité de détachement. On peut donc penser que l'on a affaire à quelque chose de proche des particules modales, mais néanmoins différent.

### 12.4.1 De *noch* à *déjà*

Nous avons retenu comme cas litigieux la présence de *noch* dans une interrogative en *w-*, qui selon (Métrich et al., 2002, III.281) "donne à l'interrogative la valeur d'une demande de rappel d'une information connue mais momentanément oubliée". Les équivalents approximatifs en seraient :

- *doch*, dont on sait (et dont on reverra) qu'il apparaît comme particule modale essentiellement dans des contextes où les participants de l'interaction ont une vision différente de ce qui est notoire et de ce qui ne l'est pas. Rien de surprenant donc.
- *gleich*, dont on nous dit ailleurs (Métrich et al. 2002, III.40) qu'il "marque le caractère pressant d'une demande d'information", c'est-à-dire sans doute que c'est la *réponse* qui est souhaitée "immédiatement" (*gleich*).
- *schon*, mais pas dans ses emplois en "question rhétorique" ; dans un petit nombre d'emplois où il est utilisé pour "demand[er] le rappel d'une information" (Métrich et al. 2002, IV.70).

Les *Invariables Difficiles* donnent une traduction de chaque exemple, et force est de constater l'omniprésence de *déjà* dans les formulations proposées, que ce soit un *déjà* intégré syntaxiquement (premier exemple) ou un *déjà* détaché (second exemple), construction qui ne semble pas possible pour *schon*.

- (37) Comment s'appelait-il **déjà** ?  
 Métrich et al. (2002, III.281).  
 All. : *Wie hieß er denn noch ? Wie hieß er denn gleich ?* (idem en IV.70 pour *Wie hieß er denn schon ?*)
- (38) Quel est le nom de ces engins, **déjà** ?  
 Métrich et al. (2002, III.281)  
 All. : *Wie heißen diese Dinger noch ?*

Ce *déjà* détaché est un "marqueur discursif" au sens que ce mot prend souvent en linguistique française ou romane, c'est-à-dire une forme pragmatialisée (donc à valeur méta-énonciative) susceptible d'un emploi détaché, que l'on retrouve ailleurs que simplement dans (si tant est que ce *dans* soit la bonne préposition !) les questions (cf. Mosegaard-Hansen 2000). On le rencontre également en co-construction avec des assertions, au début d'un tour de parole ou au moins d'un cadre de discours, parfois avec *alors* et/ou *bon*.

(39) Bon alors **déjà**, moi, je me demande un peu ce que je fais là.

On a visiblement affaire à une tentative d'initier une nouvelle énonciation ou un nouveau temps d'une énonciation en posant un premier fait, dont on peut sous-entendre qu'il constitue une prémisse plus ou moins notoire ; l'"effet de rappel" est donc également présent, mais il est visiblement secondaire. De ce fait, ces emplois de *déjà* semblent surtout associés à la réparation liminaire d'un hiatus au niveau des prémisses de l'échange. Mais on trouve également *déjà* avec des injonctions, du type :

(40) **Déjà**, tu ne me parles pas comme ça !

ou

(41) Toi, **déjà**, tu te tais !

Ici, il s'agit souvent de tancer quelqu'un pour une violation d'un principe de base de l'interaction (langagière ou sociale), principe en l'absence duquel aucun développement ultérieur n'est possible. On peut d'ailleurs assez facilement imaginer un remplacement ou une coexistence par *pour commencer*, de la même manière que les emplois en assertion pourraient se gloser par *avant d'aller plus loin, je tiens à dire / rappeler / faire savoir que*. Ces deux types d'emploi ont donc comme point commun de servir à restaurer une représentation que le locuteur considère comme un préalable à la suite de l'échange mais qui jusqu'à présent fait défaut dans le *Common Ground* tel qu'il peut être construit à partir du comportement de l'allocutaire. La question en *déjà* sert aussi au locuteur à signaler et à amorcer la réparation d'un hiatus au niveau des conditions préalables de la poursuite de l'interaction. Notre soupçon est donc qu'ici, c'est l'*événement de parole* lui-même, le fait de poser telle ou telle question, d'asserter tel ou tel contenu ou de donner tel ou tel ordre, qui fait l'objet d'un repérage et qui est présenté comme un préalable à la poursuite de l'échange. En partant de cette idée, nous pouvons revenir à l'allemand.

## 12.4.2 Retour à *gleich* / *noch* / *schon*

### 12.4.2.1 Réparations urgentes et imprévues

La question en *noch* / *schon* / *déjà* serait donc une question visant à réparer une lacune dans les préalables de l'échange. Il en va logiquement de même pour *gleich* : le locuteur pose immédiatement la question, pour obtenir immédiatement la réponse, attendu que l'interaction risque de rencontrer de grosses difficultés si elle se poursuit sur une base qu'on pourrait qualifier de frelatée. L'éclaircissement du problème ne saurait donc être reporté. *Gleich* nous renvoie à un temps qui est le temps dans lequel se déroulent les événements de parole constitutifs de l'interaction.

Pour ce qui est de *noch*, son emploi se comprend finalement beaucoup plus intuitivement que celui de *schon* ou *déjà*. En effet, si le locuteur pose en catastrophe une question qui interrompt le cours d'un échange afin de réparer un hiatus, c'est que quelqu'un, sans doute l'interlocuteur mais peut-être lui-même, s'il vient seulement de se rendre compte de son trou de mémoire, était

passé outre ce problème. On a donc un tiers plus ou moins indéterminé qui situe *de facto* le point en débat dans le domaine du notoire ou trivial, ou bien du secondaire (non-pertinent) : la question ne se pose littéralement pas. Dans cette perspective, qui est celle dont la question en *noch* prend le contrepied, on est déjà passé à l'étape suivante de l'échange, ou éventuellement on se comporte comme si on allait passer directement à l'étape suivante. La question de rappel n'est pas *ou plus* la question en discussion, attendu que l'horizon de l'échange se fixe sur des propos ou des questions qui ont la réponse à cette question-ci comme prémisses. C'est donc que la question posée par le locuteur était considérée par ce locuteur comme *déjà dépassée*. C'est l'acte de langage interrogatif qui fait l'objet d'un repérage sur un axe aspecto-temporel mimant le déroulé idéal de l'interaction. L'indétermination des porteurs de point de vue dans le cas de *noch* est en effet la même qu'on observe dans les emplois les plus standards comme opérateur aspecto-temporel contrastif. C'est bien à cet opérateur que l'on affaire ici, simplement et contrairement à ses emplois de base, il n'opère pas sur (tout ou partie de) l'énoncé, mais sur l'acte de langage. Le temps de l'événement de parole fait office d'intervalle événementiel à situer sur un axe chronologique, et ce repérage donne lieu à une controverse.

#### 12.4.2.2 *Nach dem Spiel ist vor dem Spiel*

Qu'en est-il maintenant de *schon* ou *déjà* ? Pour commencer, il convient d'observer qu'il y a au moins un autre cas où une construction en *schon* équivaut de loin à une construction en *noch* : *schon wieder*, qui empiète sur le territoire de *noch einmal*. Ces deux constructions mettent en jeu des séries d'événements homologues, et plus précisément la répétition d'un événement  $e_1$  à un moment où l'on ne s'y attendait pas. Lorsque l'on a affaire à une série où  $e_2$  est une répétition hypothétique de  $e_1$ , l'après- $e_1$  (zone E d'un domaine notionnel donné) peut être vu comme un avant- $e_2$  (zone IE d'un domaine notionnel succédant au précédent après interruption et homogène à lui).

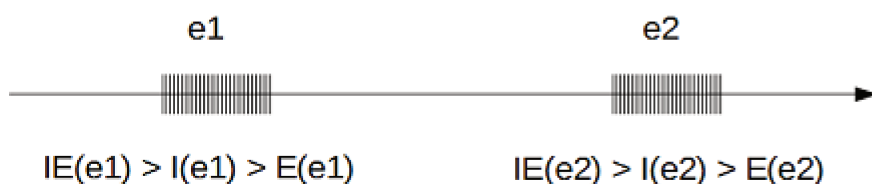
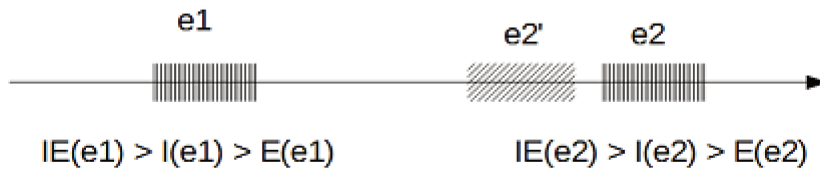
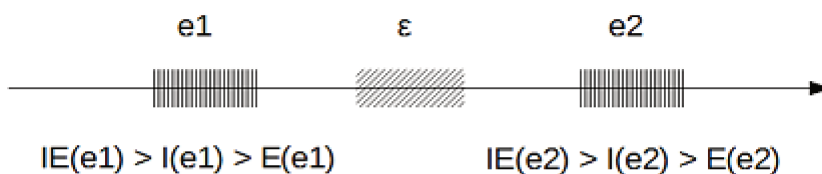


FIGURE 12.6 – Structure topologique d'une série d'événements homologues

Dans le cas de *schon wieder*, la répétition du phénomène  $e_1$ , indiquée par *wieder*, prend de court quelqu'un qui pensait qu'elle ne se produirait pas, ou alors bien plus tard, c'est-à-dire quelqu'un qui se croyait en  $IE(e_2)$  (cf. schéma ci-dessous).

FIGURE 12.7 – *Schon wieder* : e2', répétition de e1 dans la zone IE de la répétition prévue (e2)

De ce fait, la portion de temps dénotée par *schon* est à la fois dans la zone E de l'événement initial, ce qui n'est pas pertinent ici, dans la zone I de la répétition prématurée (e2') et dans la zone IE de la répétition prévue. *Schon* signale cette validation de *wieder* dans un espace où, selon un préconstruit qui se trouve du même coup invalidé, la répétition n'aurait pas encore dû être le cas. L'idée que nous en retenons pour les interrogatives en *schon* (ou en *déjà*) est que "l'après" d'un domaine notionnel est aussi, souvent, "l'avant" d'un domaine homogène au précédent. Les emplois problématiques de *noch* et *schon* correspondraient donc à des cas de figure où la série e1, e2, etc. est la série des moments dans l'interaction où poser des questions. L'emploi de *noch* est tout à fait attendu : la question de rappel est une question qui arrive après le moment où elle aurait dû être posée. En d'autres termes, on construit l'instant de parole comme un instant adéquat pour prendre la parole en prenant le contrepied d'une représentation selon laquelle il est trop tard : le domaine I du procès interrogatif  $\varepsilon$  est simultanément le domaine E du procès e1, le précédent échange de questions-réponses tel qu'il était préconstruit par l'autre, et considéré à tort comme notoirement clos. La question en *noch* rouvre donc un débat clos. Mais la question de rappel est aussi, parfois, une question posée intempestivement. Dans ce cas, le domaine I du procès interrogatif  $\varepsilon$  est simultanément le domaine IE du procès e2, qui correspond au prochain échange de questions-réponses préconstruit par l'autre, et tenu par lui pour notoirement encore à venir : la question en *schon* ou en *déjà* est l'ouverture d'un débat là où l'autre n'y voyait pas encore matière.

FIGURE 12.8 – La question intempestive, actualisation tardive de e1 (*noch*) ou actualisation anticipée de e2 (*schon, déjà*)

Employer *déjà* avec une assertion et surtout avec une injonction revient souvent à suggérer que l'autre va plus vite que la musique, comme on dit familièrement, ou en tout cas risque de le faire. De même, une question en *schon* ou *déjà*, c'est une interrogation que l'on formule sciemment avant le moment où l'autre pensait pouvoir être confronté à des questions. La motivation de cette question intempestive est typiquement que "l'autre", quel qu'il soit, considère

comme allant de soi, et à ce titre ne donnant pas lieu à discussion, ce qui en réalité ne va absolument pas de soi et peut voire doit être discuté. Contester le statut de prémisses notoires d'une information, ou constater que lui laisser ce statut posera un problème pour la suite, c'est donc traiter quelque chose qui était censément hors-jeu comme un en-jeu. C'est donc, d'une certaine façon, affirmer que quelque chose qui était traité comme un présupposé doit faire l'objet d'un posé. À ce titre, c'est légitimer l'existence d'un questionnement sur ce qui était, littéralement, hors-de-question, non pas parce que le temps des questions était censément dépassé, mais parce qu'il n'était pas censé être arrivé. C'est-à-dire qu'on a un énonciateur abstrait, sous-spécifié, qui considère que le temps n'est pas encore venu pour l'acte de langage qu'est la question dans la mesure où l'on n'aurait pas encore quitté le domaine du savoir partagé. Les questions viendront après, lorsqu'il y aura eu apport d'informations nouvelles. Face à cela, un autre énonciateur abstrait, mais qui va s'identifier au locuteur, considère qu'on est *déjà* (!) sorti du domaine du savoir partagé et que l'on a *déjà* atteint un stade où il faut poser des informations nouvelles - et si l'on veut que "l'autre" pose une information alors qu'il n'a pas l'air disposé à le faire, il faut que soi-même on lui pose... une question. Le hiatus entre les deux énonciateurs abstraits concerne donc la question de savoir si le temps des questions est déjà arrivé, ou si au contraire on est encore dans l'espace des certitudes partagées.

## Conclusion sur les emplois de *schon* et *noch* comme opérateurs sur le temps de l'acte de langage

Ici aussi, *schon* et *déjà* sont identifiables à l'opérateur aspecto-temporel "de base" construit avec, dans sa portée, l'événement de parole lui-même, traité comme événement dont l'inscription dans la temporalité immanente de la production discursive fait l'objet d'une confrontation de points de vue. La conséquence est que ni ce *schon* ou *déjà* ni ce *noch* (ni d'ailleurs ce *gleich*<sup>17</sup>) ne doivent être traités comme des particules modales. Ce sont des adverbes paradigmatiques procédant à un repérage notionnel de l'événement de parole lui-même. Le point commun entre *schon* et *noch* est qu'ils prennent dans leur portée l'énoncé en tant que trace de l'événement consistant à poser une question sur tel sujet particulier (c'est-à-dire en fait : l'énoncé en tant que trace d'une énonciation). Quant au foyer mobilisé par ces adverbiaux en tant qu'opérateurs aspecto-temporels contrastifs, c'est-à-dire la portion de temps qu'ils dénotent et resituent simultanément dans un paradigme, c'est l'intervalle temporel de l'événement de parole. La différence est que *noch* se concentre sur le fait qu'il puisse paraître trop tard pour parler de ce sujet-là, dont la place aurait été en amont de l'échange, tandis que *schon* signale qu'il aurait pu paraître trop tôt pour déjà poser une question. Dans le cas de *noch*, C est le moment où il aurait été le plus adéquat de parler de ce sujet précis, et ce moment est passé que l'on pense ou pas qu'il soit encore possible dans l'absolu d'en parler. Dans le cas de *schon* (ou *déjà*), C est le moment idoine pour interroger le posé, et ce moment, là encore quel que soit le point de vue retenu quant à savoir si la question précise est opportune au pas, est devant nous. *Déjà* ou *schon* permettent en fait de sérialiser la résolution de problèmes communicationnels en les classant selon un ordre se dirigeant vers le problème fondamental à discuter. L'acte de langage marqué par *déjà* ou *schon* est alors le premier membre d'une série, construit en prenant le contrepied d'un point de vue selon lequel ladite série de problèmes à résoudre ne commence que plus tard.

17. L'équivalence des deux opérations en discours, et la concurrence avec *gleich*, corrobore accessoirement l'idée que les opérateurs aspecto-temporels dénotent bien la même portion de temps, à savoir un temps "zéro" approximativement identifié au moment de l'énonciation, qui est également la dénotation de *gleich*.

## Bilan d'étape

### Résumé

Nous avons tenté de montrer que le schéma topologique dégagé pour les opérateurs aspecto-temporels pouvait être considéré comme le signifié invariant de *schon* comme de *noch*. Les autres emplois, qu'ils relèvent de l'adverbial paradigmatissant ou de la particule modale, s'analysent comme des projections de ce signifié invariant sur des domaines reproduisant la même topique, mais où la relation d'ordre temporelle est remplacée par une échelle argumentative (adverbial paradigmatissant) ou une dynamique de la prise en charge (particule modale). Cette "dynamique de la prise en charge" présente comme particularité, vis-à-vis des autres niveaux opérationnels, d'être obligatoirement orientée *vers* la prise en charge, c'est-à-dire que si l'on raisonne selon une topique IE / I / E, il n'y a pas de segment orienté de I à E, contrairement à ce qui se passe pour les axes temporel et argumentatif. Concrètement, cela aboutit à bloquer les emplois modaux de *noch*. Cette étude a permis de corroborer plusieurs hypothèses :

- L'hypothèse "minimaliste" sur l'invariance du signifié fondamental des formes concernées, ainsi que le corrélat grammatical de cette hypothèse, à savoir l'affirmation selon laquelle "particule modale" est une *fonction* à laquelle accèdent un certain nombre de marqueurs, par ailleurs susceptibles d'emploi dans d'autres fonctions.
- L'hypothèse "modale" au sens de la modalité, c'est-à-dire l'hypothèse selon laquelle les particules participeraient de l'expression d'attitudes épistémiques. En l'occurrence, nous avons utilisé la paire évaluateur/ratifieur, mais son intérêt est resté tout relatif, dans la mesure où nous ne sommes pas encore sorti du domaine de l'assertion, où l'évaluateur est généralement le locuteur.
- Concurremment et simultanément, l'hypothèse "modale" au sens du *Satzmodus*, puisqu'il semble que la marge de manœuvre sémantique des particules ainsi que leurs possibilités d'emploi se fassent dans des limites imposées par le "type d'acte de langage", les contours exacts de cette notion restant à définir au moyen d'un tour d'horizon, là encore au-delà de la seule assertion.

Enfin, pour ce qui est de la définition d'une classe fonctionnelle unifiée des particules modales, nous avons émis un double jugement. D'un côté, nous avons isolé ces particules d'autres "particules énonciatives" ou plutôt d'emplois méta-énonciatifs d'autres adverbiaux susceptibles d'être qualifiés de particule. Les particules modales se distinguent par leur lien étroit avec l'opération de prise en charge et leur soumission au type d'acte de langage, par opposition aux emplois "méta" des adverbiaux paradigmatissants, qui prennent portée sur l'événement de parole et viennent l'insérer dans le déroulé de l'interaction (cf. sur ce point Detges & Waltereit 2009 pour une généralisation). Mais par ailleurs, nous scindé la classe des particules modales en deux groupes, un groupe "intersubjectif" exemplifié par *schon* mais auquel il faudra également verser *ja* ou *doch*, ainsi qu'un groupe "intrasubjectif" dont le seul membre à l'heure actuelle est *wohl*.

Concernant cette dernière, nous avons montré qu'il n'était ni nécessaire ni souhaitable de présenter la particule *wohl* comme la marque d'un affaiblissement de la prise en charge qui entraînerait l'assertion sur une pente disphorique qui correspondrait à un segment orienté I > E. Par contre, la sémantique de *wohl* s'écarte de celle de *schon* et des autres particules modales "exemplaires" de la littérature par son sémantisme que l'on pourrait instinctivement qualifier de plus subjectiviste, c'est-à-dire en fait moins intersubjectif et participant plus univocément du traitement épistémologique de l'information - d'où la proximité avec les perspectivaux épis-

témologiques.<sup>18</sup>

## Assertion et altérité p/p'

Dans ce qui précède, nous avons concentré notre étude sur l'assertion (mis à part au moment d'étudier les emplois "phatiques" de *schon*, *noch* et *gleich*, qui concernaient plutôt les questions). C'est un choix fréquent dans l'étude des particules modales (l'exception la plus importante étant sans doute Kwon 2005), ce qui constitue une limite importante, comme le signale König (1991). Ce centrage sur l'assertion se retrouve aussi dans les théories de la prise en charge, notamment celles inspirées plus ou moins directement de Grice (1975). Ainsi, Stalnaker intitule *Assertion* l'un des articles où il pose les premiers jalons de sa théorie (Stalnaker 1978). En proposant une description du fonctionnement des particules articulée autour d'une paire évaluateur-ratifieur qui nous renvoie assez naturellement à cette notion de prise en charge, notre travail est donc doublement vulnérable à ce biais en faveur de l'assertion, alors même que la paire évaluateur-ratifieur a été conçue au vu d'emplois problématiques dans les questions (cf. partie introductive, p. 81.).

Les théories de l'assertion peuvent bien sûr nous aider à mieux appréhender cette forme d'altérité p/p' sur laquelle les particules modales sont susceptibles de venir se greffer. Par exemple, en termes de scène énonciative, asserter c'est partir d'une situation où p coexiste avec non-p pour arriver à une situation où seul p est encore accessible. Pour reprendre les termes posés dans la partie III de ce travail, p et p' forment "l'ensemble contextuel", c'est-à-dire l'ensemble des contenus propositionnels en concurrence pour prendre la suite de ce qui a été dit et rejoindre le propos antérieur dans le *Common Ground*, défini comme l'ensemble des prémisses pertinentes pour le développement ultérieur du propos. Cet ajout, qui est une sélection, est assuré par l'assertion. Sans vouloir rejouer ici ce qui nous a occupé plus haut lorsque nous avons travaillé sur la notion de focus de l'information (premier chapitre de la partie III), on peut dire qu'on retrouve ici la thèse du caractère intrinsèquement paradigmatissant de toute assertion, bien que cette paradigmaticité soit latente. Il s'agit toujours de résoudre un balancement où p coexiste avec p' (IE) en sélectionnant une des deux solutions (c'est la bifurcation), qui du fait de l'élimination de son "autre" va avoir le statut de préconstruit et sera à même de servir de repère à une prédication suivante, selon une logique d'enchaînements qui ne se distingue de celle des néo-gricéens que par l'absence de référence à un sujet parlant empirique. Mais ce fonctionnement de la scène énonciative peut lui aussi être décomposé en deux temps qui rappellent les deux ordres d'opérations sur le *Common Ground* : un travail sur les conditions préalables, c'est-à-dire sur la configuration exacte de l'altérité entre p et non-p à un moment donné de l'élaboration (chez Krifka, ce serait le *Common Ground Management*), et un travail sur la bifurcation, c'est-à-dire sur les modalités de construction de la solution retenue, plus ou moins forte, plus ou moins contraignante (*Common Ground Content*).

La ligne de clivage théorique passe donc entre une conception, celle du *Common Ground* et des actes de langage dans leur acception standard, due à Searle (1969), qui fait directement intervenir les participants de l'interaction, et une autre, inspirée par la notion de la scène énonciative, dont nous avons vu qu'elle faisait tout au plus jouer des instances abstraites, des "rôles modaux", que seraient l'évaluateur et le ratifieur. Dans l'assertion, il y a coïncidence entre l'évaluateur et le locuteur d'un côté, le ratifieur et l'allocutaire de l'autre. Les mérites

---

18. Nous avons émis l'hypothèse, qui relève du domaine de la spéculation et y restera, d'un lien entre cette pragmatiscation au niveau de la prise en charge en tant que phénomène subjectif (le *Common Ground Content* de Krifka) plutôt qu'au niveau de l'ajustement intersubjectif (le *Common Ground Management* de Krifka) par l'absence de toute dimension contrastive dans le signifié fondamental de *wohl*.

et les limites de l'un et l'autre modèle ne peuvent pleinement apparaître que si l'on fait jouer l'hétérogénéité des actes de langage, en ce qu'elle permet de découpler les deux ontologies et de voir si l'une ou l'autre (ou les deux, ou aucune des deux) permet de rendre compte du comportement des particules modales. L'étude centrée sur l'assertion permet peut-être d'élaborer des hypothèses, mais c'est en faisant défiler les différents types d'actes de langage ou, pour employer le terme que nous allons maintenant préférer, d'actes locutoires, que nous pourrions cerner ce qu'il en est des mécanismes d'ajustement entre évaluateur et ratifieur que nous plaçons au centre de l'analyse des particules modales. Nous procéderons pour ce faire en deux temps : pour commencer, nous consacrerons un chapitre à part aux énoncés interrogatifs, qui vu de loin semblent se prêter le plus facilement à une étude du devenir du couple évaluateur/ratifieur d'un type locutoire à l'autre. En effet, à première vue du moins et comme nous l'avons suggéré dans la partie introductive, l'interrogation (sous réserve que le singulier soit de mise !) est la symétrique de l'assertion : le locuteur de l'énoncé interrogatif renonce au rôle d'évaluateur et l'impute à l'allocutaire, pour se replier sur la fonction de ratifieur. Bien sûr, les choses sont plus complexes, et la répartition des particules dans les énoncés interrogatifs est tout sauf la symétrique de celle observée généralement dans l'assertion. Mais à tout le moins l'assertion et l'interrogation partagent-elles une même visée "déclarative", attendu que l'assertion constitue bien la visée de la "demande de renseignement" (Fernandez-Bravo 1993) pour laquelle se donne généralement la question. Il en va tout autrement des énoncés injonctifs et exclamatifs, qui représentent des types que nous dirons non-déclaratifs et qui, là encore à première vue, ne mettent pas en jeu la répartition du savoir (pour l'injonction) ou dont d'aucuns ont pu douter qu'ils étaient ne serait-ce qu'adressés (cf. Valentin 1989 ou de façon plus sophistiquée mais finalement équivalente Zaefferer 2001 pour l'exclamation). C'est donc seulement lorsque l'étude des énoncés interrogatifs nous aura permis d'affiner nos positions sur les variations d'emploi des particules selon le type locutoire que nous nous tournerons vers les types non-déclaratifs.





# Chapitre 13

## L'interrogation, miroir brisé de l'assertion ?

### Remarque liminaire : Actes locutoires et actes illocutoires

Commençons par une brève mise au point notionnelle. Dans ce qui va suivre, nous allons utiliser l'expression *type locutoire* pour désigner les signifiés des *Satzmodi*.<sup>1</sup> Nous suivrons une position austinienne classique, largement tributaire de la lecture d'Austin (1975) par Recanati (2016).<sup>2</sup> L'acte de langage, chez Austin (1975), peut être divisé en quatre volets :

1. l'acte phatique, qui est l'acte de prononcer une parole ;
2. l'acte rhétorique, qui est l'acte de dire quelque chose sur quelque chose ;
3. l'acte locutoire, qui est l'acte de produire un énoncé sémantiquement et syntaxiquement bien formé (Austin 1975, 109)
4. l'acte illocutoire, qui est l'acte social que le sujet parlant entend accomplir par la réalisation de l'acte locutoire. Les actes illocutoires sont des pratiques sociales plus ou moins conventionnalisées (Waltereit 2006, 29-37) faisant jouer des rôles interactionnels. Le cas extrême de la conventionnalisation est le performatif de type "la séance est ouverte" ou "je vous déclare mari et femme".

À cela s'ajoute bien sûr la dimension perlocutoire, qui prend l'acte de langage en tant que signal à l'attention d'un tiers, signal censé déclencher une réaction de celui-ci. L'attente de ratification (même tacite) de la part de l'allocutaire participe de la perlocutivité de l'assertion ; l'attente d'une réponse définit la perlocutivité de l'interrogation. En ce sens et dans la mesure où "l'acte de langage" pris en bloc est le seul observable (Austin 1975, 148), en dernière instance, un même acte peut participer du locutoire, de l'illocutoire et du perlocutoire, ce dernier étant finalement assez proche de la "fonction conative" de Jakobson. Dire que les particules modales participent de la perlocutivité ne résout donc aucun problème, et certainement pas celui de leur distribution par type de phrase ainsi que dans les subordinées. Dans ce qui suit, nous nous concentrerons donc sur la paire locution / illocution, en posant que la perlocutivité grammaticalisée relève simultanément du locutoire, tandis que la perlocutivité passant par des

---

1. Nous verrons plus loin qu'ils sont eux-mêmes des configurations de marqueurs ; les types locutoires, de ce fait, seront finalement traités comme des signifiés complexes et analysables. Mais ce point n'entrera en ligne de compte que dans le dernier temps de l'analyse.

2. La fragmentation des types locutoires en configurations d'opérations énonciatives doit plus à Zaefferer (2001) et surtout à Truckenbrodt (2006) (et à son commentaire dans Gutzmann 2015b) qu'à Recanati. Nous doutons également que celui-ci souscrive à notre propos sur les subordinées. Mais ce sont les commentaires du débat Austin / Searle au cours de son séminaire 2015-2016 de l'EHESS (Recanati 2016) qui nous ont permis d'articuler nos réflexions autour du concept d'*acte locutoire*.

implicatures relève de l'illocutoire.

Or l'allemand, comme l'anglais ou le français, dispose de *types de phrase* (*Satzmodi*, *sentence moods*) que l'on peut définir comme des patrons syntaxiques et prosodiques, définis par exemple par la place du verbe et l'intonation finale. Les *Satzmodi* sont obligatoirement marqués et participent de la caractérisation de la "force" de l'énoncé, en particulier en termes perlocutoires, tout en restreignant le nombre d'actes illocutoires que l'énoncé est à même d'accomplir. Le plus souvent le type de phrase est associé à un type (sous-spécifié) d'actes illocutoires pour lequel il fait figure de candidat naturel. Si l'on suit la lettre d'Austin (1975), le type de phrase étant nécessairement spécifié dans tout énoncé syntaxiquement et sémantiquement bien formé, il relève du domaine du *locutoire*. Recanati (2016) propose l'articulation suivante entre locutoire, illocutoire-communicationnel et illocutoire-social : un acte illocutoire en tant qu'acte communicationnel est la manifestation langagière de la volonté d'accomplir tel ou tel acte illocutoire en tant qu'acte social. L'acte (illocutoire-communicationnel) d'aboyer un ordre sur quelqu'un est la manifestation de la volonté de donner un ordre (acte illocutoire-social). Un acte locutoire, pour sa part, est une stratégie de réalisation d'un acte illocutoire-communicationnel. La production d'un énoncé syntaxiquement et sémantiquement bien formé est un signal de cette tentative d'illocution.

*Acte locutoire > acte illocutoire en tant qu'acte communicationnel > acte illocutoire en tant qu'acte social* (d'après Recanati 2016)

Ainsi, Austin (1975, 101-102), donnant un exemple d'énoncé injonctif (*Shoot her!*), lui assigne plusieurs illocutions possibles : "urge", mais aussi "advise, order, etc." (*sic.*) Pour un énoncé assertif de sémantisme déontique (*You can't do that*), il propose "protest", qui est lui aussi un effet interprétatif. On parlera donc de *type locutoire* pour désigner le signifié du *sentence mood*, c'est-à-dire de l'ensemble des indices conventionnalisés de force illocutoire dans l'énoncé. Dans cette perspective, le type locutoire "projette" (Recanati 2016) une scène illocutoire idéale et sous-spécifiée, qui peut être conçue comme un ensemble des contextes où l'énoncé peut être prononcé avec succès (on retrouve l'idée de *felicity conditions* associées aux actes *illocutoires*.<sup>3</sup> L'enjeu est ensuite de voir si et comment les coordonnées illocutoires réelles de l'énonciation vont recouvrir les coordonnées projetées par le type locutoire. Un acte de langage indirect, dans cette perspective, n'est pas une "double illocution"<sup>4</sup> mais l'utilisation d'un type locutoire pour réaliser une illocution dont ce type locutoire n'est pas l'expression conventionnelle. On rejoint ici la notion de polyphonie de Ducrot, puisque la non-coïncidence entre locuteur et sujet parlant telle qu'on l'observe dans les phénomènes de discours rapporté ou de mention est aussi un cas de hiatus entre locution et illocution. De même pour la polyphonie ironique (Sperber & Wilson 1981).

Que donne cette grille de lecture une fois appliquée aux *Satzmodi* de l'allemand, et en particulier aux énoncés interrogatifs ? Il nous semble que l'on retrouve ce qu'écrit Fernandez-Bravo (1993) à leur propos. Soit par exemple l'interrogation partielle en *W* : il s'agit d'un type locutoire. L'acte illocutoire (-communicationnel) classiquement associé à la production d'un tel énoncé interrogatif est la "demande de renseignement" (Fernandez-Bravo 1993, 51 sqq.), mais il y a des questions plus ou moins tendancieuses, qui culminent dans les vraies-fausse questions, ou interrogations rhétoriques. Cette rhétoricité, selon Sauerwein-Spinola (2002), est

3. Nous procéderons en temps et en heure à une division des types locutoires en une pluralité d'opérations, chacune constitutive d'un paramètre de ce petit théâtre.

4. On trouvera une discussion du rapport entre actes de langage indirects et double illocution chez Fernandez-Bravo (1999).

au moins en partie un phénomène interprétatif que l'on doit s'abstenir de vouloir réduire à une dichotomie entre "questions rhétoriques" et "vraies questions" immédiatement reconnaissables comme telles, même si tel ou tel indice, notamment une particule modale, est de nature à orienter l'interprétation. Dans cette perspective, on peut dire que le type locutoire de la question partielle projette des coordonnées illocutoires idéelles qui correspondent à celle de la demande de renseignement, qui est un acte illocutoire. Mais d'autres actes illocutoires peuvent également être accomplis avec cette même forme sous-spécifiée. Certains marqueurs comme les particules semblent alors susceptibles de jouer un rôle de surdétermination du type locutoire : en ajoutant des informations supplémentaires sur les coordonnées idéelles de l'énonciation, ils réduisent le nombre de contextes possibles et peuvent orienter l'interprétation vers tel ou tel acte illocutoire plutôt que tel autre. Ce faisant, en partant d'une base strictement austinienne, on obtiendrait un panorama finalement assez proche de ce que propose Waltereit (2001, 1397) dans une perspective inspirée par Searle (1969). C'est cette piste que nous allons suivre dans ce qui suit.

## 13.1 De l'assertion à l'interrogation

Nous allons donc tenter d'examiner les variations de la contribution sémantique des particules acte de langage par acte de langage en laissant de côté l'assertion. Mais avant de procéder ainsi, il nous semble souhaitable de poser le cadre et les enjeux de cette investigation en suivant un exemple de particule dans ses avatars acte de langage par acte de langage. En l'occurrence, il s'agira de *doch*, réputé licite dans l'assertion, l'interrogation, l'injonction et l'exclamation.

### 13.1.1 *Doch* dans l'assertion

Comme nous l'avons déjà dit dans la partie introductive et dans le chapitre précédent, dans un énoncé assertif, *doch* peut être traité comme l'indicateur d'une "contradiction dans le *Common Ground*", signalant à la fois un désaccord avec l'allocutaire et un rappel à son adresse. Cette valeur de base peut être illustrée par les deux occurrences de *doch* dans le passage suivant :

- (1) LIMINSKI : In der dem Duell folgenden Sendung bei Günther Jauch war die Rede von wechselseitigen versteckten Liebeserklärungen zwischen Union und SPD, also Signale für eine große Koalition : Sehen Sie auch diese Signale ?  
 LINDNER : Da bin ich deutlich gelassener als mancher Kommentator, der vielleicht auch eigene Wünsche hier hineininterpretiert. Es ist **doch** verständlich, wenn Frau Merkel mit Peer Steinbrück als Finanzminister zusammengearbeitet hat, dass es dort auch eine gemeinsame Wegstrecke gegeben hat und gemeinsame Punkte auch in der Vergangenheit bearbeitet worden sind. Aber dennoch hat es **doch** ganz erhebliche Haltungsunterschiede gegeben, von Europa angefangen bis zur Arbeitsmarktpolitik. (DR 020913-04)

La première occurrence de *doch* ne peut pas donner lieu à une interprétation "connective adversative", puisque le propos est un argument venant étayer la thèse avancée dans l'énoncé précédent. Il s'agit en fait de rappeler au journaliste, et symboliquement aussi aux commentateurs dont il se fait l'écho, quelque chose à quoi ils auraient dû songer mais qu'ils ont manifestement oublié. On avance p (où p = "il est compréhensible que Merkel et Steinbrück aient un échange cordial puisqu'ils ont étroitement travaillé ensemble pendant quatre ans") tout en signalant à la fois que p est irrésistible et incontestable (la justification avancée pour p étant elle-même un fait notoire) et en prenant acte que visiblement le destinataire traitait p' (=non-p) comme une prémisse. Qu'est-ce à dire ? Le journaliste, en surinterprétant cette cordialité, a utilisé comme prémisse l'idée que cette bonne entente était anormale et imprévisible. Ce faisant, il a ajouté dans l'ensemble du savoir supposé mutuel un contenu contredisant une proposition qui

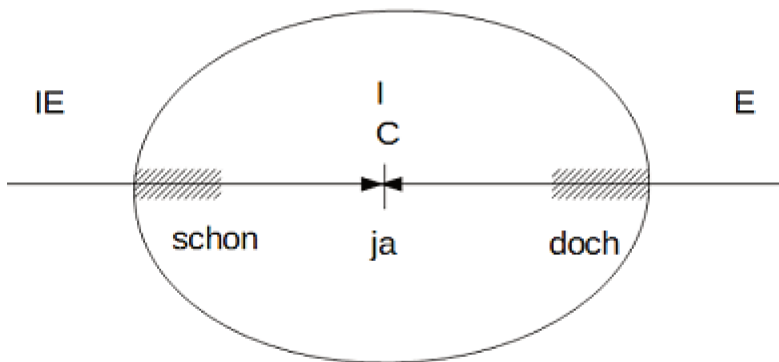
aux yeux de Lindner avait elle aussi le statut de savoir mutuel, d'où l'idée de "contradiction dans le *Common Ground*".

Dans la seconde occurrence, il y a bien une tension par rapport au contenu en amont, mais celle-ci est gérée par *Aber dennoch*. *Doch* nous semble renvoyer à l'évidence de l'existence de points de divergence, c'est-à-dire à l'irrésistibilité supposée du contenu de l'énoncé, qui n'aurait dû échapper à personne, et qui pourtant semble niée par l'allocutaire et les gens dont il reprend l'opinion. Comme le dit Zimmermann, *doch* est l'indice que le locuteur pense que l'allocutaire aurait dû savoir que p. Si l'on reprend la topique esquissée pour *schon*, cela signifie que *doch* correspond à un passage de E ( $p \wedge p'$  sont dans le *Common Ground*) à I (p est seul dans le *Common Ground*). Par hypothèse, dans l'assertion, le locuteur (en tant qu'évaluateur) prend p en charge.<sup>5</sup> De ce fait, c'est à l'allocutaire, en tant que ratifieur, qu'est prêté le point de vue non-p. Cette attitude de l'autre est inférée à partir de signaux contextuels, comme par exemple ses propos antérieurs (mais ce n'est qu'un exemple). Nous avons déjà vu plus haut que la divergence sémantique entre *doch* dans sa fonction connective et *doch* en particule modale ne peut pas être capturée dans une interprétation minimaliste de la "scène énonciative" comme pur jeu de relations entre propositions, car dans ce cas la particule modale serait l'indice d'un renversement argumentatif par lequel on construit une proposition prenant le contrepied des inférences appelées par le co(n)texte, ce qui est justement la contribution sémantique du connecteur *doch*. Ce flottement dans l'interprétation de la notion de scène énonciative a toutefois ceci d'encourageant qu'il donne immédiatement à voir la similitude et la différence entre ces deux fonctions de *doch*, et le lieu de la différence. Le signifié (opérationnel) invariant est la construction de p en I en partant d'une position initiale en E. La différence est le niveau auquel l'opération se déroule. Le connecteur articule des contenus sans intervention d'énonciateurs-sources. À l'inverse, il est impossible de modéliser le fonctionnement de la particule modale sans faire intervenir deux co-énonciateurs, dont rien au demeurant ne nous dit qu'ils doivent se confondre avec deux interlocuteurs.

Mais ce n'est pas tout. Décrire *doch* dans ces termes nous donne également la pièce manquante du puzzle lié à l'absence d'une particule modale *noch*, qui nous préoccupait dans le chapitre précédent. Nous avons émis l'hypothèse que cette absence correspondait à un blocage de *noch* du fait de sa "pente", ou plus exactement de son orientation disphorique, alors que dans l'assertion, l'orientation générale des particules modales serait "euphorique". Or la position de *doch* est exactement la même que celle de *noch*, et c'est justement l'orientation qui diffère, et qui cette fois est euphorique. Le vrai symétrique de *schon* particule modale n'est pas *noch*, qui n'accède pas à cette fonction, mais *doch*. *Doch* occupe en effet pour la frontière de I à E la même position que *schon* pour celle de IE à I. Là où *noch* aurait été orienté vers E, ce qui selon nous est justement la raison qui l'empêche d'accéder à la fonction de particule modale, *doch* est orienté vers l'intérieur, c'est-à-dire vers C, le centre, qui représente une zone de consensus épistémique faisant lui-même l'objet d'un consensus épistémique. La particule emblématique d'une situation en C serait vraisemblablement *ja*. On voit donc se constituer un sous-système d'opérateurs modaux intersubjectifs, comme on avait un sous-système d'opérateurs aspecto-temporels.

---

5. On traite ici p comme forme générale, mais bien sûr il peut s'agir d'un contenu propositionnel négatif.

FIGURE 13.1 – *Schon, ja, doch* dans la dynamique de l'ajustement intersubjectif

### 13.1.2 *Doch* dans les énoncés interrogatifs

On s'appuiera, dans ce qui suit, sur les données du corpus et sur les propositions de Fernandez-Bravo (1993). Venons-en maintenant aux questions en *doch*. Il faut ici distinguer trois cas de figure (Fernandez-Bravo 1993, 177), qui correspondent à au moins deux types illocutions, sans doute trois, mais dont on pourrait se demander s'ils relèvent d'un ou de deux actes locutoires.

1. Les questions en *W* : *doch* y est licite, mais la question est presque toujours une question de rappel.
2. Les questions polaires en *V1* : on y trouve des emplois de *doch*, mais il est permis de penser qu'il ne s'agit pas de la particule modale dans la mesure où *doch* y est accentué, et interprété avec la même valeur que le "connecteur adversatif". Il peut s'agir de "vraies questions" comme de questions "rhétoriques".
3. Les questions polaires en *V2* : *doch* y apparaît assez fréquemment, et renforce le sentiment déjà très net de ne pas avoir affaire à une vraie question, mais à une demande de confirmation. L'acte illocutoire est clairement identifié, mais on peut se demander de quel acte locutoire il s'agit : assertion ? question ? autre chose ? Nous reviendrons plus loin sur l'aspect strictement taxonomique de cette question, et prendrons pour l'instant la demande de confirmation comme un phénomène énonciatif relativement homogène et présentant potentiellement un jeu propre de particules modales.

La question de l'homogénéité de l'acte locutoire "interrogation" et des actes illocutoires correspondants est étroitement liée à l'étude des conditions d'emploi des particules modales ; Fernandez-Bravo (1993), par exemple, se sert justement de la distribution des particules dans les actes interrogatifs, et des valeurs qu'elles y prennent, pour démêler les nuances de l'interrogation. Pour ce qui est de *doch*, on peut partir d'un emploi "canonique" en ce qu'il est le plus représentatif de ce qu'on peut se représenter quand on parle d'une particule modale dans une question, à savoir l'emploi du premier type (dans les interrogatives en *W*). Contrairement aux autres, celui-ci n'est pas représenté dans notre corpus. En nous tournant vers le DeReKo ainsi que vers Schoonjans (2014b) et Métrich et al. (2002, II.133), nous trouvons une confirmation de cette appétence pour les "questions de rappel", sans aller toutefois jusqu'à exclure la possibilité d'un emploi de *doch* dans d'autres types de questions.

- (2) Spontan gibt er uns eine Kostprobe seines Könnens auf dem E-Bass und dem Klavier. Er spielt Melodien aus bekannten Fernsehserien für Kinder. Welche Serie war das **doch**

gleich noch ? Ach ja „Pippi Langstrumpf“ und jetzt kommt noch „Der, die, das“ aus der Sesamstraße. (DEREKO BRZ09/MAR.03306 Braunschweiger Zeitung, 07.03.2009)

- (3) No risk, no fun! Wäre der «deutsche General Steinbrück» mit seiner Kavallerie eingeladen worden, hätte er wohl mehr Respekt vor den vor Selbstbewusstsein strotzenden schweizerischen Indianern. Die Hälfte davon kurvt unbeugsam mit ihren Mobilitätsspielzeugen und ohne Rücksicht auf Verluste in der Gegend herum, Autoschlangen am Gotthard hin oder her. Die sesshafteren davon schossen sich zwischen ihren eigenen Hütten, die sie sonst hegen und pflegen, selbstverliebt, doch rücksichtslos Raketen, Heuler und Knaller um die Ohren. Würde dies im Fernsehen aus einem unterentwickelten Land gezeigt, Herr und Frau Schweizer würden entsetzt zueinander sagen : So etwas von primitivem Tun! Doch halt – was war **doch** die primitive Ursache am Anfang der jetzt sichtbaren Wirkung in der Finanzwelt, welche die Realwirtschaft fast auszubluten scheint ? Es waren **doch** die negativen Charaktereigenschaften wie Ehrgeiz, Eitelkeit, Machtgier, Neid, Geiz, Hass, Eifersucht, Launenhaftigkeit, Menschenverachtung. (DEREKO A09/AUG.00166 St. Galler Tagblatt, 03.08.2009)

On a ici très clairement affaire à la particule modale, pourvue d'une valeur sémantique dont la proximité avec les emplois étudiés dans l'assertion est flagrante. Dans les trois exemples cités, on a affaire à une "question de rappel" où ce qui est ignoré est simultanément quelque chose qui devrait déjà être su. Il est intéressant de relever, dans le dernier exemple, la réapparition de *doch* dans la réponse, qui peut être prise comme un indice de congruence entre une question en *doch* et une assertion en *doch*. Visiblement, comme le relèvent déjà Métrich et al. (2002, II.133), le locuteur concède qu'il devrait connaître la réponse. On peut citer les exemples suivants, cités par Schoonjans (2014b) et dont le premier ne saurait être classé comme une question de rappel.

- (4) Ach HErr, HErr, warum hast du **doch** dieses Volk über den Jordan geführt ?  
 (5) Wie war **doch** gleich Ihr Name ?

Dans le deuxième exemple, c'est clairement l'allocutaire qui a la réponse à la question et le locuteur qui ne la connaît pas mais qui devrait la connaître. On a donc une inversion des rôles par rapport à l'assertion, ce qui correspond au renversement entre les fonctions de ratifieur et d'évaluateur dans la question, puisque celui qui questionne constitue son interlocuteur en évaluateur et se place lui-même en position de ratifieur, et d'un ratifieur qui annonce à l'avance son intention de ratifier la réponse de l'évaluateur.

Le premier exemple de Schoonjans cité ici est également de nature à remettre en cause une éventuelle lecture dans laquelle ce serait l'allocutaire qui serait coupable de la contradiction. On imagine mal en effet un chant de supplication à Dieu où le locuteur s'aviserait de lui reprocher de ne pas avoir réfléchi à tel ou tel aspect de telle ou telle décision. L'objet de cet énoncé est bien plutôt l'humiliation du locuteur qui avoue son incapacité à comprendre la décision dont il ne doute pas qu'elle trouve une solution quelque part. Cette lamentation n'est ni un reproche ni un acte de désespoir<sup>6</sup>, mais un acte de contrition par lequel le locuteur fait de son incapacité à pénétrer les voies de Dieu le signe de sa propre misère, qui se marque donc par le fait *qu'il ne parvienne pas à savoir ce qu'il devrait savoir*. Par conséquent, la constante, dans les questions en *doch*, n'est pas que l'on aurait affaire à des questions "de rappel", mais c'est plus généralement le double aveu d'une incapacité à trouver la solution (c'est-à-dire l'échec d'un parcours sur l'ensemble de solutions dont *W*- est la trace) et d'une défaillance de la part du locuteur, qui endosse ici le rôle de ratifieur : c'est le locuteur qui se reproche de ne pas déjà savoir ce que l'allocutaire va lui dire : situation exactement symétrique à celle observée dans l'assertion.

6. Sauf à supposer qu'un psaume puisse être blasphématoire, mais c'est un autre problème!

On pourrait bien sûr minimiser le poids d'un exemple aussi spécifique. Mais en réalité il se rapproche grandement, au point sans doute de se confondre avec lui, des cas d'interrogation monologale, où la question en *doch* est signe de désarroi. La dialogue est ici un dialogue avec soi-même, ce qui entraîne un repli des deux rôles énonciatifs sur un même sujet parlant. Dans tous ces exemples, on se rapproche d'assez près des questions en *nur* croisées à la fin de la troisième partie et qui étaient déjà liés au parcours sur une classe d'occurrences, parcours ne débouchant sur aucune issue. Dans le même esprit, le fait que cet emploi soit cantonné aux questions en *W-*, c'est-à-dire celles où une partie du contenu a le statut de présupposé et où l'interrogativité se concentre sur le parcours d'une classe d'objets, constitue en soi un fait de langue dont l'interprétation comme question rhétorique négativement orientée ne rend pas vraiment compte. C'est à ce rapport entre le présupposé et la "place vide" en *W-* que nous allons maintenant nous intéresser.

### 13.1.3 L'interrogation partielle entre présupposition et échec de la stabilisation notionnelle

*Schon*, qui était au centre du précédent chapitre, reprend ici un rôle de premier plan. En effet, comme le fait remarquer Sauerwein-Spinola (2002)<sup>7</sup>, les questions partielles en *schon* se caractérisent généralement par une très forte rhétoricité. Selon Métrich et al. (2002, IV.70-72), *schon* particule modale (exception faite des emplois que nous avons exclus à la fin du chapitre précédent) apparaît en question rhétorique, soit pour suggérer l'absence de solution satisfaisante dans la classe dénotée par *W* (premier exemple ci-dessous<sup>8</sup>), auquel cas le présupposé tombe, soit au contraire le caractère évident de la réponse (second exemple). Dans les deux cas, on a un hiatus sur la nature du présupposé, hiatus qui se cristallise autour du parcours sur *W*.

- (6) Mitleid ist die warme Brühe mit Fettaugen und eine furchtbare Anmaßung, wer ist **schon** die Frau Seidenspinner, daß sie sich Mitleid mit mir erlauben darf. (op.cit., 70)
- (7) SOHN : Was für eine Partei wählt er denn ?  
VATER : Na, was für eine Partei wird der **schon** wählen ? (72)

#### 13.1.3.1 Particules et rhétoricité

Partons donc de ce que nous avons : un préconstruit, qui est même présenté comme un présupposé, à qui il manque littéralement une case puisqu'une place d'argument de la représentation préconstruite n'est pas instanciée, ou qu'une tentative de la situer sur un repère supplémentaire échoue. Il y a un parcours sur la classe ouverte des solutions susceptibles de palier cette lacune. C'est ce que *W-* symbolise. Ce parcours échoue, et la validation du contenu, en dernière instance, est déferée à un co-énonciateur qui peut être empiriquement identique au locuteur même s'il en est le plus souvent distinct. Cela, c'est la valeur classique d'une interrogation en *W-* + V2. Nous avons vu avec *nur* et *auch* que la particule "d'indifférence" gardait son signifié opérationnel premier (dans ce cas-là, le signifiant d'un adverbe paradigmatique susceptible d'orienter le parcours sur une classe argumentative) mais l'appliquait à l'ensemble du paradigme, pour en sélectionner toutes les valeurs, faute de construction d'une solution singulière, si la proposition était finalement stabilisée (groupe relatif). Si cette stabilisation échoue (question), la particule spécifie l'issue infructueuse du parcours, tandis que l'identification de la solution est déferée à l'autre (ce dernier point étant le signifié énonciatif de la forme d'énoncé

7. cf. également Fernandez-Bravo (1993, 196-202)

8. On notera le point à la fin de la question.



interrogatif). Nous cherchons donc à voir comment le signifié de *doch* et celui de *schon* pourraient, de la même manière que pour *nur* et *auch*, être reconstruits sur un parcours infructueux dont l'issue serait finalement rejetée sur l'autre.

Qu'advient-il pour commencer de la topique IE / I / E, conçue qu'elle est pour l'assertion ? Ici, ce n'est plus une valeur précise qu'il faut situer dans le champ du valide, du non-valide ou dans celui du pas-encore-valide, mais une classe toute entière, sur laquelle on effectue un parcours. L'opération de parcours consiste en fait à situer dans I toutes les solutions du paradigme et à constater l'échec de cette situation, d'où le rejet final et en bloc de la classe, laissée à l'autre qui, pour sa part, pourra trouver la solution valide au terme d'un nouveau parcours. Car, et c'est là la croix que porte le locuteur infortuné, dans la mesure où l'interrogative est une interrogative partielle, c'est-à-dire pourvue d'un présupposé, il faut bien qu'il y ait une solution. C'est seulement en cas d'échec de l'autre à en trouver une qu'il y aura révision du présupposé.

Dans ces conditions, il n'est guère étonnant que l'association d'une particule à *W-* puisse parfois donner lieu à une interprétation de type "je n'en ai pas la moindre idée". D'une part, cette interprétation, qui est de toute façon un fait de discours et pas de langue (cf. les questions "de rappel" en *doch*), est toujours accessible *a priori* lorsque l'on a affaire à une question. D'autre part, l'association de la particule modale au parcours en *W-* s'apparente à l'association d'un adverbial paradigmatissant avec une solution, comme le montre d'ailleurs la possibilité d'avoir  $\langle W + particule + V \rangle$ .

- (8) Harriet Vanger verschwindet spurlos während eines Familientreffens. Jahrzehnte bleibt ihr Schicksal ungeklärt. Jahrzehnte, in denen Henrik Vanger (Sven-Bertil Taube) zum Geburtstag stets das gleiche Geschenk erhält : eine gepresste Blüte hinter Glas. Vor ihrem Verschwinden hatte er es von seiner Lieblingsnichte bekommen. Doch auch danach wiederholt sich das Ritual – in unfehlbarer Regelmäßigkeit findet Henrik Vanger die Blüte in seiner Geburtstagspost, Absender unbekannt. Was **nur** ist damals mit Harriet geschehen ? (DEREKO, BRZ09/SEP.13957 Braunschweiger Zeitung, 26.09.2009)
- (9) Doch wer **schon** möchte sich am Jahresende in Askese üben ? (DEREKO, A01 / JAN.-01011 St. Galler Tagblatt, 06.01.2001)

Dans ces conditions, l'opération de parcours, et son échec afférent, sont surinvestis argumentativement, un peu comme un focus avec adverbial paradigmatissant l'est par rapport à un focus contrastif strictement prosodique. Les instructions complémentaires livrées par l'adverbial permettent de reconstituer le parcours, et évitent ainsi la construction hâtive de la classe comme un bloc indistinct au sein duquel on n'aurait pas cherché. Ici il y a eu recherche, et au moins trois des adverbiaux concernés, *nur*, *auch* et *schon*, nous donnent des renseignements sur le sens de cette recherche, ce qui explique sans doute que cet effet rhétorique du "je n'en sais rien" y soit particulièrement prononcé. *Nur* et *auch*, on l'a vu, nous renseignent sur le sens dans lequel l'échelle argumentative constituée par les solutions a été parcourue (de haut en bas pour *nur*, de bas en haut pour *auch*).

### 13.1.3.2 Reconstitution opérationnelle

Pour ce qui est de *schon* et *doch*, les choses sont un peu différentes. Ici, on indique plutôt que l'on part d'une solution négative, IE ("je ne sais pas quelle solution pourrait faire l'affaire" : *schon*) ou E ("je n'arrive pas à concevoir à quoi pourrait ressembler une solution valide, au point de douter qu'il y en ait une" ; *doch*). Partant de ce point "extérieur", le locuteur, évaluateur *in spe*, se saisit de tous les candidats possibles et imaginables (*W-*), mais il est important de garder

en tête le point départ en IE/E, qui implique un élargissement du domaine des solutions en présence à des formes dont on doutait dès le départ qu'elles puissent faire l'affaire. Ces formes ont tout de même été placées en I, c'est-à-dire prises en compte dans le parcours (Chierchia 2006). On obtient ici, par un chemin différent de ce qu'on avait avec *nur* et *auch*, l'"effet d'élargissement", un effet de *widening*. Enfin, le parcours échoue : rejet de l'évaluation vers l'allocutaire, tandis que le locuteur endosse le rôle de ratifieur et se replie vers sa position de départ, IE ou E.

Que nous dit ce rejet de l'évaluation vers l'allocutaire ? Assurément, il est définitoire de l'acte locutoire "question". Mais en l'occurrence, et c'est la chose importante pour comprendre l'appétence de *schon* et *doch* pour les interrogatives *partielles* plutôt que *globales*, ce rejet nous renvoie aussi directement à l'existence d'un présupposé. Or ce présupposé nous dit qu'il doit bien y avoir une solution valide, même si on ne la trouve pas. C'est ici que l'exemple psalmiste est particulièrement révélateur : en première instance, l'interrogation en *doch* ou l'interrogation en *schon* impliquent, à côté de l'incapacité à trouver la solution, un consensus sur l'existence d'une telle solution. L'allocutaire, qui dans la question se voit finalement imputer le rôle d'évaluateur, est le garant de ce présupposé, il est celui qui doit bien la connaître, cette solution dont le locuteur (qui se replie sur le rôle du ratifieur) croyait savoir qu'elle existe, mais sans la trouver. On retrouve la figure dessinée par *doch* : l'évaluateur, celui dont on pense qu'il dit le vrai, sait qu'il y a une solution, et sait sans doute aussi quelle elle est. Le locuteur, qui aura à ratifier la position de l'évaluateur, occupe une position E ("je doute"), qui était initialement disputée avec I mais sur laquelle il s'est finalement replié, alors qu'il sait aussi, ou croit aussi savoir, en vertu du présupposé, qu'il y a une solution valide. Même chose, mais de façon peut-être un peu plus simple, pour *schon*, qui signale que le locuteur, qui est ici encore le ratifieur, puisqu'il s'est délesté de son rôle d'évaluateur sur l'allocutaire, est en IE ("je ne sais pas"), mais s'en remet à un évaluateur, l'allocutaire, pour trouver l'issue favorable.

On peut donc garder le signifié opérationnel de *schon* (et plus marginalement de *doch*) dans les questions de type "je n'en sais rien" à condition d'admettre que I est, dans un seul geste, construit et imputé à l'autre, c'est-à-dire construit *comme* imputé à l'autre, et que l'emploi de ces particules est une trace de ce geste de sauvetage de la solution par transfert de sa validation à l'allocutaire. Comme dans le cas de l'assertion, l'emploi de la particule modale devient alors le signe d'un élan vers la solution valide, la différence étant double :

- cet élan échoue dans le cas de la question, réussit dans le cas de l'assertion ;
- cet échec aboutit à l'imputation de la solution valide à l'allocutaire.

Ces deux différences sont définitoires des signifiés respectifs de l'assertion et de l'interrogation.

Quant à la question "de rappel", elle relève clairement d'une illocution qui n'est pas un type locutoire en allemand, c'est-à-dire qu'il s'agit selon nous d'un certain type d'emploi de l'acte locutoire interrogatif, qui fait l'objet d'une interprétation au coup par coup par l'allocutaire, et peut dériver de différents mécanismes dont l'unité est en partie illusoire. Ainsi, nous avons vu que *schon* et *noch* (ou *déjà* en français) correspondent à une interruption du déroulé de l'interaction visant à légitimer une question relative à un préconstruit réputé donné. Dans le cas de *doch*, cet effet de rappel est lié au mouvement par lequel la particule signale que le locuteur-ratifieur ignore ce dont il reconnaît par ailleurs qu'il devrait le savoir. L'interprétation en termes de rappel ou celle qui renvoie à une ignorance totale et coupable procèdent du contexte et de la reconnaissance par l'allocutaire des intentions communicatives du locuteur. De ce point de vue, c'est au niveau illocutoire que la particule revêt une forme de polysémie, ou plutôt de polyvalence interprétative, tandis que l'unité sémantique est donnée au niveau d'un invariant opérationnel d'ordre *locutoire*, puisque la variable fondamentale y est l'assignation prototypique

des rôles d'évaluateur et de ratifieur au locuteur et à l'allocutaire, laquelle assignation est régie par le type de phrase. En ce sens, les particules "énonciatives" (Fernandez-Vest 1994) sont bien des "modificateurs d'acte de langage" (Waltereit 2001) mais en tant que *particules locutoires*, et non *illocutoires*.

## 13.2 L'assertion renversée : Les questions polaires en V1

### 13.2.1 *Kein Doch... oder doch ?*

Il convient ici de distinguer, au moins dans un premier stade de l'analyse, deux types d'emplois :

- Les emplois "standard" où *doch* est accentué.
- Les emplois attestés dans notre corpus (deux occurrences), dans une construction  $\langle p, \textit{oder doch } q ? \rangle$ . On en trouve une petite analyse dans Métrich et al. (2002).

Ces deux types d'emplois, et leurs équivalents en interro-négative, sont regroupés dans les *Invariables* sous une rubrique distincte de la particule modale, celle de "l'adverbe adversatif", qui a des emplois dans tous les types locutoires et en subordonnée et est souvent, mais pas toujours (et en particulier pas dans les questions) interchangeable avec *trotzdem*. Fernandez-Bravo, déjà, relevait le caractère extrêmement douteux de l'appartenance de ces emplois de *doch* au champ des particules modales. Les emplois du premier type, sur lesquels elle se concentre, correspondent en effet à la valeur inter-propositionnelle de *doch*, c'est-à-dire la construction d'une proposition à partir d'un site extérieur, où si l'on préfère d'un préconstruit antithétique.

- (10) DEGENHARDT : Auf so eine Quote kommt kein Tatort, kommt kein Polizeiruf, und dabei gab es nicht mal Mord und Totschlag. Steinbrück gegen Merkel, das Kanzlerduell, gestern zur sonst üblichen Krimizeit, übrigens nicht nur im Fernsehen, sondern auch in unserem Kölner Schwesterprogramm. War es wirklich so spannend wie ein Krimi oder eher lau wie ein Fußballländerspiel, in dem es um nichts mehr geht, nur noch um die goldene Ananas? Michael Spreng ist Politik-und Medienberater, 2002 war er der Wahlkampfleiter von Edmund Stoiber. Er kennt also Wahlkampf aus nächster Nähe, und er hat das gestrige Duell genau verfolgt. Guten Morgen, Herr Spreng!  
 SPRENG : Guten Morgen, Herr Degenhardt!  
 DEGENHARDT : Hätten Sie **doch** lieber einen Tatort gesehen ? (DR 020913-02)

Cette valeur est celle des "particules énonciatives" chez Paillard (2009), mais nous avons déjà signalé qu'il fallait sans doute plutôt y voir un avatar particulier des connecteurs. La proximité avec *trotzdem* réside dans le fait que *trotzdem* construit également une représentation à partir d'une attente contraire. *Trotzdem* a un fonctionnement interne de type conditionnel (comme le relevaient Breindl et al. 2014, 903), c'est-à-dire que q, le contenu saillant en amont repris par *d-*, est de nature à susciter une inférence non-p face à laquelle on va construire p. Face à cela, *doch*, lui, est sous-spécifié, c'est-à-dire qu'il construit p par opposition à un non-p qui est trivialement accessible, pour deux raisons possibles. Tout d'abord, par inférence immédiate à partir d'un contenu q qui paraissait exclure p, auquel cas *doch* équivaut à *trotzdem* et sert à bloquer l'inférence de q à non-p, ce qui permet de poser p :

- (11) Wir werden jetzt eine solche Untersuchung bekommen durch unseren Ausschuss für bürgerliche Freiheiten, wobei es uns in allererster Linie natürlich darum geht zu fragen, genau ob diese Sache, die Herr Pofalla ausgeschlossen hat, nicht **doch** erfolgt ist, nämlich, ob es zu Grundrechtverletzungen europäischer und auch deutscher Bürgerinnen und Bürger gekommen ist. (DR 030913-01)

Deuxième cas de figure : non-p vient d'être expressément posé.

- (12) Wo liegt jetzt der Schlüssel, um aus der momentanen politischen Sackgasse herauszukommen, Herr Rosiny? Liegt der im Iran oder liegt der **doch** vor allem auch in Moskau? (DR 020913-03)
- (13) Steht Thomas Bach eigentlich für das, was man ja beim IOC möchte : sauberen Sport, Transparenz? Oder steht er **doch** eher für kommerzielle Interessen? (DR 100913-01)

Un énoncé interrogatif implique de toute façon la coexistence de plusieurs contenus potentiellement contradictoires entre lesquels il faut choisir. On peut faire le rapprochement avec le *doch* (ou *doch nicht*) détaché à droite, qui signale la position d'un propos qui soit l'inverse (et même littéralement l'*antipode*, puisqu'il s'agit d'une stricte inversion de polarité, toutes les autres coordonnées étant identiques) du précédent, ce qui débouche sur une déstabilisation du propos que l'on vient de construire, d'où la construction d'un paradigme avec parcours, même si ici le paradigme n'est qu'à deux termes ; la situation équivaut à un focus de polarité.

- (14) Herr Flassbeck, jetzt müssen wir darüber reden, was eine Regierung, welche auch immer, jetzt konkret tun könnte. Sie kann das Geld ja im Grunde im gesamten Währungsraum nicht mehr billiger machen, ä, sie kann sich auch nicht neu verschulden, noch höher verschulden- **oder doch**? (DR 050913-01)

De ce fait, nous allons donc rejoindre Métrich et al. (2002, II.130-133), qui excluent *doch* particule modale de l'interrogative globale (polaire) en V1.

## 13.2.2 Les particules dans l'interrogation polaire en V1

### 13.2.2.1 Inventaire

Nous ne nous attarderons donc pas davantage sur *doch* en question polaire de type V1, puisque selon nous, comme selon Métrich et à demi-mot Fernandez-Bravo, il ne s'agit pas d'une particule modale. Si nous nous tournons vers l'article des *Invariables Difficiles* consacré à *schon*, nous constatons la même absence d'emplois dans des questions polaires en V1. La même chose vaut pour *nur*. Enfin, les emplois de *auch* dans des questions polaires semblent se réduire à des cas pour lesquels l'hypothèse modale n'est pas forcément la plus probable. Nous allons donc dire un mot de ces emplois de *auch* avant de nous pencher sur les raisons de l'absence de particule modale autre que *denn* et peut-être *eigentlich* dans les énoncés interrogatifs polaires en V1.

Les emplois en jeu de *auch* sont présentés par Métrich et al. comme marquant que "le locuteur veut s'assurer de la réalité d'un fait jugé important en soi ou parce qu'il en conditionne un autre ; [*auch*] exprime du même coup une attitude plus ou moins soupçonneuse" (I.255).

- (15) A : Du, kann ich mal an deinen Computer ran?  
B : Ja, kannst du damit **auch** umgehen? (*op.cit.*, 256)
- (16) A : Mutti, ich gehe zu Peter.  
B : Ja, hast du **auch** deine Aufgaben gemacht? (*loc.cit.*)
- (17) A : Kommen Sie unters Haustor, haben Sie keine Angst!  
B : Wissen Sie **auch**, was Sie tun?  
A : Das ist meine Sache. (*loc.cit.*)

Ces trois exemples sont les seuls avancés par Métrich et al. (2002) dans lesquels on dispose d'un cotexte amont. À chaque fois, l'interprétation comme adverbial paradigmatissant ("particule de focalisation") ne portant pas spécifiquement sur un constituant-foyer mais sur l'ensemble du

prédicat nous semble plausible.<sup>9</sup> Dans ces conditions, il n'est pas si étonnant, dès lors que nous reconnaissons la possibilité d'emplois non-focaux des adverbiaux paradigmatiques, de déplacer certains emplois d'une classe vers l'autre. C'est ce qui se passe ici. On a affaire à des contextes où, en français familier, on pourrait avoir une tournure du type "c'est bien gentil, mais", qui pointe une insuffisance du propos antérieur aux yeux de celui qui a maintenant la parole. Il s'agit simplement pour le locuteur d'élargir la classe des informations pertinentes à un item qui était situé en-dehors de cette classe par l'autre, comme peut le faire *auch* en tant que particule "additive". La valeur additive, appliquée à l'événement de prise de parole, aboutit à une valeur discursive de "pertinentisation" du propos. Nous ne voyons donc pas de raison particulière d'avancer ici l'hypothèse d'un emploi comme particule modale. Outre *wohl*, déjà évoqué dans la partie introductive et dans le chapitre précédent, il ne reste donc que deux particules modales licites dans les énoncés interrogatifs polaires : *denn* et peut-être *eigentlich*.

### 13.2.2.2 *Denn*

Venons-en donc à *denn*, "la" particule modale des énoncés interrogatifs. Nous suivrons ici Pérennec (2002, 76-77) dans sa thèse d'une valeur fondamentale consistant à signaler qu'au vu du contexte, le locuteur s'en remet au jugement de l'allocutaire pour trancher un doute ou une question fraîchement nés.

- (18) Das Arsenal, von dem wir reden, soll ja massiv sein, soll sehr umfangreich sein. Es heißt, dass Syrien über etwa 1000 Tonnen an chemischen Kampfstoffen verfügt, verstreut über verschiedene Orte des ganzen Landes. Was würden Sie **denn** schätzen, wenn wir mal voraussetzen, alle Bedingungen sind erfüllt, es gibt einen Plan, es gibt eine Übereinkunft, was würden Sie schätzen, wie viel Personal und wie viel Zeit sind nötig, um einen wesentlichen Schritt weiterzukommen ? (DR 110913-02)
- (19) DEGENHARDT : Sie haben das Thema Griechenland erwähnt, Herr Spreng. Ich fand, da sah Herr Steinbrück gerade alt aus, denn die SPD, seine SPD, hat doch alle Griechenland-Entscheidungen im Bundestag mitgetragen. Da fiel es ihm doch schwer, gegen die Kanzlerin zu polemisieren ?  
 SPRENG : Ja, polemisieren nicht. Ich meine, das ist sowieso nicht der Sinn der Sache er muss, er muss angreifen. Er hat ja klar gesagt, wir müssen zahlen, wie sind in einer Haftungsunion, ä, insofern hat er den Deutschen schon angekündigt, ä, dass noch große Opfer auf unsere Staatskasse zukommen. Aber Frau Merkel war an der Stelle unpräziser. Er war natürlich gehandicapt, weil sie, die SPD bisher alles mitgemacht hat, aber was die Zukunftspläne betrifft, hätte er Frau Merkel, finde ich, mehr in Bedrängnis bringen können.  
 DEGENHARDT : Abgesehen von den Argumenten, die gestern ausgetauscht worden sind und die man so oder so ähnlich schon mal gehört hat : Wer hat **denn** aus Ihrer Sicht die bessere Figur gemacht ? Wer hat neben dem Kopf, und das ist ja auch ganz wichtig, das Herz der potenziellen Wähler erreicht ?  
 SPRENG : Tja, ich glaube eigentlich keiner von beiden. (DR 020913-02)

Cette valeur est très largement redondante avec celle de l'acte interrogatif lui-même, la contribution originale de *denn* se réduisant en pratique à une forme de mise en relation avec le contexte qui en fait est de toute façon déjà le cas par défaut (que l'on songe à la maxime gricéenne de relation, au principe de pertinence, ou à la connexion synthétique de Nølke). D'où une valeur sémantique extrêmement faible de *denn*, qui n'est sans doute pas pour rien dans

9. D'ailleurs, dans la partie définitoire du volume I, les auteurs déclarent aux-mêmes que la principale différence entre particules modales et particules de focalisation ("de mise en relief" chez eux) est cette question de "portée".

sa quasi-généralisation telle qu'elle est en tout cas ressentie par certains germanophones, qui expliquent que dans leur variété, il n'y a pas de question sans particule, et que cette particule est toujours, ou presque, *denn*. On peut en arriver à se demander s'il s'agit encore d'une particule modale du même ordre que les autres, ou si la grammaticalisation n'est pas complète, avec une valeur de particule interrogative du type du latin *-ne*.<sup>10</sup> Cela dit, si nous regardons les particules modales comme des modificateurs d'actes locutoires, la coïncidence généralisée d'une particule avec un certain type illocutoire, en l'occurrence la demande de renseignement, ne pose pas de problème.

Nous avons proposé ailleurs (Modicom sous presse(a)) de décrire *denn* à partir de sa valeur ablative, comme marqueur du fait que p se distingue d'une prémisses q qui en constitue en même temps l'arrière-plan de validité.<sup>11</sup> Par exemple, dans le premier exemple cité, l'estimation de l'ampleur matérielle du dispositif militaire syrien à démanteler constitue la base sur laquelle se fonde le questionnement relatif aux moyens à mettre en œuvre. Dans ces conditions, est-il encore possible de distinguer un niveau particulier caractérisant l'existence d'une particule modale *denn* par opposition à d'autres emplois ? Le comportement général que nous venons de décrire fait plutôt penser à celui d'un connecteur (on se situe pour ainsi dire en amont de la rupture entre *denn* et *dann*). Surtout, on voit mal quelle est la coloration intersubjective des emplois de *denn* comme "particule modale" dans l'énoncé interrogatif, emplois qui semblent d'ailleurs rigoureusement identiques aux formes résiduelles observées dans les énoncés assertifs ou les subordinées hypothétiques. À chaque fois, il s'agit d'un signal de cohérence contextuelle, et guère plus. Cela dit, il serait sans doute excessif de prétendre que la particule modale des énoncés interrogatifs implique nécessairement le retour sur un véritable contenu d'ordre supérieur identifiable dans le contexte amont.

Cette particule modale, puisque malgré tout *denn* en vérifie toutes les propriétés formelles, ne ressemble donc pas à *schon* ou *doch*, même dans les questions. Dans la mesure où il y a une sorte d'évidence empirique de l'existence d'un *denn* pragmatialisé, tentons tout de même d'en isoler un signifié un peu plus précis. Dans la question, *denn* signale en fait l'émergence, sur la base du savoir mutuellement manifeste en général ou d'un élément en particulier, d'une représentation incomplète et que le locuteur ne parviendra pas à saturer ; il s'en remet alors à l'allocutaire pour compléter cette représentation, soit en saturant la place d'argument manquante, soit en assignant la valeur de vérité que le locuteur n'arrive pas à déterminer. L'allocutaire est ici interpellé sans doute en tant que co-détenteur des éléments ayant donné naissance à l'inférence non-stabilisée, mais de toute façon sur la base d'une prémisses contextuelle stipulant qu'il est censé connaître le sujet au moins aussi bien que le locuteur.<sup>12</sup>

- (20) Wir haben es also damals mit einer der sogenannten systemrelevanten Banken zu tun. Es gibt ja, Herr Winkler, diesen schönen Satz "If a bank is too big to fail, it's too big", also wenn eine Bank zu groß ist, um sie fallen zu lassen, dann ist sie zu groß. Wie viele

10. La réponse à cette question n'est sans doute pas la même d'un dialecte à l'autre. Plusieurs linguistes familiers du bavarois nous ont expliqué que ce dialecte a généralisé l'emploi de *-n* ou *-dn* dans les interrogatives polaires, ce qui n'est pas le cas de l'allemand standard. Il y a donc peut-être une "particule interrogative" en bavarois, mais pas en allemand standard. De la même manière, la réponse ne saurait être la même dans un dialecte où *denn* a encore des emplois dans l'énoncé assertif (comme c'est le cas en allemand standard), ce qui pose problème pour l'assignation d'une étiquette "particule interrogative", et dans un autre où ces occurrences manquent ; enfin, l'isoglosse *denn* / *dann* devrait sans doute être prise en compte.

11. La validité ou la réalité de q n'est pas sujette au débat : q est valide / existe, et s'apparente à ce titre à un présupposé (Modicom sous presse(a)).

12. Il faut ici relever un biais de notre corpus : l'invité ayant systématiquement le statut d'expert et/ou d'observateur avisé, il vient réellement se faire interroger par le journaliste : l'asymétrie dans la répartition du savoir est un paramètre constitutif de tout le dispositif de l'interview.

dieser systemrelevanten Banken gibt es **denn** heute noch ? (DR 130913-01)

Dans l'assertion (emplois résiduels, non attestés dans notre corpus), *denn* signale que le propos s'appuie sur une base inférentielle saillante. Métrich et al. (2002, II.74) signalent d'ailleurs une forte tendance à la co-occurrence avec le connecteur consécutif *so*.

- (21) Wie für Menschen sind Konfliktsituationen auch für Tiere quälend. So halte ich es **denn** nicht für ausgeschlossen, dass es der Widerstreit unvereinbarer Emotionen war, der den Dohlenmann in die Fremde getrieben hat. (cit. Métrich et al. 2002, II.75)

Dans les subordonnées en *wenn*, la valeur de *denn* est assez floue. Nous inclinierions peut-être à y voir un léger effet déréalisant, qui correspondrait en français à un passage de *si* à *au cas où* ou *sous réserve que*, sans guère pouvoir étayer ce propos (les traductions françaises relevées par Métrich et al. 2002, II.77-78 ne permettent pas de dégager de tendance). L'hypothèse d'une redondance fonctionnelle avec le raisonnement hypothétique à valeur potentielle ou irréaliste serait intéressante, car elle ferait écho à la redondance de *denn* avec la valeur illocutoire de demande de renseignement dans les énoncés interrogatifs : comme dans une question polaire, *p* et *p'* sont construits conjointement, et on laisse le soin à l'autre d'endosser la responsabilité de la validation. Le point fondamental ici est que c'est bien l'allocutaire qui se voit déferer le rôle d'évaluateur tout en se voyant suggérer une réponse possible, comme c'est le cas dans les interrogatives polaires. Dans le cas du raisonnement hypothétique, cette validation est toutefois sollicitée puisqu'elle est nécessaire pour l'enchaînement ; on a alors affaire à une invitation à valider un propos qui de prime abord n'est *pas* valide, d'où par exemple l'appétence avec le potentiel et l'irréel plutôt qu'avec l'éventuel. L'apparition de *tatsächlich* dans l'exemple suivant nous paraît aller dans le même sens.

- (22) MASCHER : Also das Problem liegt, dass eben bei der großen Zahl ä der Ablehnungen ein Prozent eben in absoluten Zahlen dann eben doch sehr viele Menschen betrifft. Und im Einzelfall- und die Einzelfälle, das sind die, die bei uns, beim VdK auflaufen – ä ist es so, dass man sagt, hat denn da nicht jemand sich noch mal vergewissert, um was für eine Krankheit handelt es sich dann ? Ä ... Kann man das tatsächlich nach Aktenlage entscheiden ? Wenn es sich bei Ärzten häuft, dass die Krankenkasse den Eindruck hat, da wird leichtfertig entschieden, dann muss man sich mit dem Arzt auseinandersetzen, aber doch nicht mit den Patienten.  
DOBOVISEK : Welche Möglichkeiten stehen Patienten zur Verfügung, sich zur Wehr zu setzen, wenn **denn** *tatsächlich* so ein Gutachten bei ihnen ins Haus flattert ? (DR 200813-02)

Un autre exemple paraissant aller dans cette direction est celui des protases "en écho", où le contenu est repris d'un propos de l'allocutaire. Dans ce cas aussi, c'est bien l'allocutaire qui endosse le rôle d'évaluateur.

- (23) Er trat auf sie zu und neigte den Kopf : wenn sie **denn** schon nicht mit zu seinem Onkel nach Kalabrien wolle, dann habe er einen anderen Plan. (cit. Métrich et al. 2002, II.78)

On arrive donc à une interprétation comme signal méta-pragmatique exactement dans la ligne de ce que propose König (1997), en l'occurrence un signal d'existence d'une base inférentielle forte à disposition de l'évaluateur pour émettre un jugement de validité. Dans le cas de la question, le type de phrase entraîne une attribution du rôle d'évaluateur à l'allocutaire suite à l'échec de la stabilisation. Mais comme on l'a déjà vu à propos du parcours, ce rejet aboutit au terme d'une tentative infructueuse de stabilisation menée par le locuteur avant d'avouer son impuissance. On peut donc supposer que *denn* est la trace laissée par le processus de construc-

tion d'une représentation sur la base d'un enchaînement inférentiel, représentation qui échoue finalement à prendre forme et dont la complétion est transférée à l'allocutaire, qui récupère le rôle d'évaluateur, ce qui vaut aveu d'un déséquilibre fort dans la répartition du savoir entre les participants de l'interaction. Il n'en va pas très différemment dans les subordonnées hypothétiques potentielles ou irréelles, où le locuteur élabore une représentation mais laisse à l'allocutaire toute latitude pour se placer ou non dans le cas de figure où cette situation présentement contrefactuelle serait valide. Dans les énoncés assertifs, par contre, le propos a été stabilisé et l'évaluation a eu lieu en s'appuyant sur la base inférentielle disponible ; *denn* est la trace de cette validation par inférence. Enfin les protases "en écho" sont un cas mixte, où le locuteur reprend un propos dont la validation est le fait de l'allocutaire.

Une fois les choses présentées ainsi, on voit que *denn* n'est pas un cas si isolé que cela, et que son comportement n'est pas totalement sans rappeler celui de *wohl* : une particule modale dans l'analyse de laquelle la fonction de ratifieur ne semble pas pertinente et qui se concentre sur le spécification des processus inférentiels caractéristiques du traitement épistémologique de l'information. *Denn* se range donc avec *wohl* dans le champ des particules modales "intrasubjectives".

### 13.2.2.3 *Eigentlich*

La sémantique et le statut catégoriel d'*eigentlich* ont donné lieu à une littérature extrêmement abondante, sans déboucher sur un véritable consensus. Nous retiendrons ici l'hypothèse de Pérennec (2002d, 267 sqq.), pour qui on peut assigner à *eigentlich* un signifié unique qui le rapproche des adverbies paradigmatiques<sup>13</sup> consistant à construire la solution comme la seule à même de satisfaire une certaine norme de discours, bien souvent une norme d'adéquation factuelle, mais pas toujours.

Dans la partie II, nous avons proposé de traiter *eigentlich*, *überhaupt*, *wirklich* et *tatsächlich* comme des lexèmes signalant la bi-adéquation du concept et de ce qu'il vise, c'est-à-dire, pour les emplois adverbiaux d'ordre supérieur (perspectival en particulier), que non seulement le propos construit peut être pris comme une élaboration valide de ce qu'il y a dire, mais que si l'on part des choses mêmes, il n'y a pas de meilleure notion pour les dire que celle qui est présentement construite en discours. De ce fait, s'agissant de la partialité du discours, ces formes ont valeur d'instrument de déni ou de dissimulation. *Eigentlich* a ceci de particulier que tout en prétendant que le propos est le seul à même de satisfaire une certaine norme discursive, en principe justement cette norme de bi-adéquation, d'autres propos pourraient être tenus qui, sans être absolument faux, ne respectent pas la norme discursive en vigueur. Ainsi, quand *eigentlich* fonctionne comme un perspectival *sui generis*, on obtient en discours l'opposition, décrite par Dalmas (1995b), entre un réel superficiel et/ou insuffisamment bien décrit, dont on infère l'existence par un mécanisme que l'on peut rapprocher de la connexion synthétique de Nölke, et un réel profond, pour ne pas dire *un réel réellement réel*, dont p aurait l'exclusivité. Notons que cette lecture a l'avantage de prédire un effet récurrent en discours, à savoir la valeur d'adoucissement d'une objection ou de modération d'une affirmation. Ici, pour des raisons d'interprétation en contexte (généralement la présence d'un dialogisme reconnaissable), l'existence de points de vue concurrents et la relativité du choix en fonction d'une norme passent au premier plan.

Cette interprétation capture la valeur discursive de *eigentlich* telle qu'elle est analysée par

---

13. Pérennec parle en bloc de "particules de focalisation" ou "modulateurs de choix paradigmatique" sans se prononcer sur l'opposition nature/fonction.



Eckardt (2009), c'est-à-dire dans tous ses emplois autres que de particule modale : *eigentlich* serait une forme intrinsèquement contrastive opposant des solutions inégalement valides modélisables en termes modaux. Mais Eckardt exclut de son analyse les emplois comme particule modale, qu'elle appelle d'ailleurs particule "émotive", que ce soit dans l'assertion ou dans l'interrogation. D'après elle, ces emplois n'apporteraient qu'une vague coloration (*flavour*)<sup>14</sup> de type "au passage", "au fait". Ces emplois ne sont d'ailleurs jamais analysés par Pérennec, même s'il verse *eigentlich* à la liste des particules modales (ou "interactives"). La proposition de Dalmas (1995b) à propos de ces emplois est différente de celle d'Eckardt et plus en phase avec la démarche poursuivie ici, puisqu'elle consiste, dans le cadre d'inspiration gricéenne dans lequel s'inscrit l'article, à postuler un signifié opérationnel identique, mais une pluralité de niveaux d'application, identifiés en l'occurrence aux maximes de Grice. L'adverbial plein situe généralement la norme présidant à l'évaluation du contenu retenu dans le champ de l'adéquation aux faits (maxime de qualité), mais on peut également rencontrer des emplois métalinguistiques (maxime de manière) et surtout méta-communicationnels, correspondant à la maxime de pertinence (ou de relation). Ces derniers emplois sont ceux généralement classés sous l'étiquette de particule modale.

Le premier exemple ci-dessous s'insère dans un souci d'exemplification qui est en même temps destiné à étayer la thèse générale implicite, l'ingouvernabilité de l'ONU. On voit bien la proximité avec les perspectivaux : en posant cette question comme la plus en phase avec la maxime de pertinence, on se démarque en creux d'un point de vue aveugle au problème soulevé.

- (24) Was muss sich denn ändern bei den Vereinten Nationen selbst? Fangen wir mal an beim Weltsicherheitsrat mit seinen ständigen Mitgliedern, sie sind ja hinlänglich bekannt, und deren Vetorecht. Können Sie sich **eigentlich** noch das letzte Mal oder= daran erinnern, wann sich das letzte Mal USA, Russland, Frankreich, China und Großbritannien in einer Sache einig waren? (DR 040913-01)

Il n'en va pas très différemment dans les exemples suivants, où il s'agit à nouveau d'opposer le propos à un point de vue selon lequel la question ne se poserait pas, soit parce qu'elle n'a aucun intérêt soit parce que la réponse est censée aller de soi.

- (25) Schuman ist der Ausgangspunkt für unser Gespräch. Robert Schuman, der große Europäer, er kann als echter Europäer gelten. Wie ist das **eigentlich** bei Angela Merkel, der Kanzlerin? Ist sie auch eine echte Europäerin? (DR 040913-02)
- (26) Wassermangel, Sie haben es angedeutet, Herr Lüders, ist ein Dauerproblem im Nahen Osten, ja auch zum Beispiel im Konflikt zwischen Palästinensern und israelis. Warum redet **eigentlich** kaum noch jemand darüber? (DR 090913-01)
- (27) Was bei der Bahn in diesen Tagen, in diesen Wochen passiert, ist alles andere als schön, und wie Bahnchef Gruber heute Morgen zugegeben hat in einigen Interviews : Das ist eine Blamage für die Bahn. Und damit ä hat es ein weiteres großes Problem in Deutschland, neben Flughäfen, die nicht ans Netz gehen, ä, neben Bahnhöfen, die nicht gebaut werden, rollt die Bahn auch nicht. Was kann denn da **eigentlich** besser werden? Darüber wollen wir reden mit Winfried Hermann, dem Verkehrsminister aus Baden-Württemberg, den ich am Telefon begrüße. (DR 170813-01)

S'il s'agit véritablement d'une particule, force est de constater qu'on voit mal quelle valeur intersubjective spécifique et constante on peut lui attribuer, et qu'à nouveau, on retombe sur une instruction méta-pragmatique.

14. La notion d'*Abtönung*, au départ, dit sensiblement la même chose : il s'agit de nuancer une couleur.

On peut partir pour *eigentlich* de ses emplois assertifs ou en subordonnée là où ils sont censés avoir une valeur équivalente, de type "au fait" ou "en fait". Ici, il s'agit assez clairement, comme le montre Dalmas (1995b), à la fois de justifier la prise de parole et de rectifier un malentendu possible. *Eigentlich* n'est pas l'équivalent de *Nebenbei bemerkt* comme le suggère la glose anglaise *by the way*. C'est ici que raisonner en terme de *visée* à propos de *ce dont on parle*, comme le fait Paillard, devient très intéressant ; à propos des adverbiaux de dire, nous évoquons un "à-dire", qui associe à la fois un souci référentiel et le geste du "je tiens à dire que" dont parle Culioli ; en termes gricéens (Grice 1957), il s'agit d'un *meaning* au sens riche du terme, qui est à la fois l'effort de dénoter et l'effort de faire savoir. *Eigentlich* "modal", sur ce point, se rapproche des adverbiaux de dire ; il sert à construire la notion comme la contribution possible la plus en phase avec ce qu'il y a à dire de ce dont il convient de parler. Sommes-nous encore dans le traitement épistémologique de l'information ? Nous ne le pensons pas. La coloration normative inhérente à *eigentlich* semble nous situer ailleurs, toujours et assurément dans le domaine de l'engagement subjectif du locuteur dans le geste de la prise en charge, mais plutôt dans un champ axiologique qu'épistémologique.

Il en va sans doute de même dans la question, où *eigentlich* construit l'interrogation comme la demande d'un renseignement soudainement nécessaire aux yeux du locuteur, sans le moindre appel au contexte, d'où le fait qu'une question hors de propos, qu'il s'agisse d'un faux-pas semi-volontaire ou d'un simple coq-à-l'âne, soit volontiers construite avec *eigentlich* (cf. Dalmas 1995b). Mais le pressant besoin de savoir est bien celui du locuteur, il n'est jamais véritablement prêté au destinataire - c'est même parfois le contraire ! L'opposition entre évaluateur et ratifieur n'entre donc pas véritablement en ligne de compte en tant que telle, ce qui creuse encore l'écart entre *eigentlich* et les autres particules modales. À vrai dire, il nous semble même tout à fait envisageable de rapprocher ces emplois de ceux de *schon*, *noch* ou *déjà* comme "fausses particules modales", c'est-à-dire en fait comme cas d'association d'un adverbial à l'événement de parole lui-même plutôt qu'à son contenu ou à un de ses constituants.<sup>15</sup> À ce stade, nous pouvons donc émettre l'hypothèse qu'il existe trois types de particules "énonciatives" au moins : des particules modales intrasubjectives, d'ordre épistémologique (*wohl*, *denn*), des particules modales intersubjectives (*schon* et *doch*, mais aussi *ja*, *eben...*), et des particules discursives (pour employer un terme très vague et très neutre) dont la sémantique ne fait pas intervenir des énonciateurs-sources mais directement les participants de l'acte de langage, et qui sont un cas-limite d'association directe d'un adverbe ou adverbial avec l'acte de langage (certains emplois de *schon noch*, *eigentlich*).

### 13.2.3 Cas des interrogatives en *ob* + VFIN

La question des groupes conjonctionnels en fonction d'énoncé, phénomène usuellement appelé "insubordination" (depuis Evans 2007), dépasse en partie le cadre de ce travail. Toutefois, dans la mesure où les questions en *ob* constituent un avatar particulier d'interrogation, et peut-être même un type locutoire (secondaire) à part entière, il convient d'en dire un mot ici. D'après les relevés de Kwon (2005), les seules particules modales licites dans cette construction sont *denn* (*op.cit.*, 117), *etwa* (126) et *wohl* (168-169). D'après l'auteur, cette dernière est de loin la plus fréquente (Kwon 2005, 207-208).<sup>16</sup>

15. Rappelons-nous que *eigentlich* et *überhaupt* partagent avec les adverbes paradigmatiques une forte appétence pour l'association à un constituant partenaire.

16. Dans la même section, il mentionne également une possibilité d'emploi de *nur* et *bloß* dans les interrogatives en *W-* + VFIN, mais ne les examine pas dans le chapitre consacré à ces deux particules, que nous ne classons de toute façon pas comme particules modales.

Comme le relèvent entre autres Kwon (2005), Truckenbrodt (2006), Gutzmann (2011) et Gutzmann (2015b), les groupes conjonctionnels interrogatifs insubordonnés correspondent à des questions délibératives, c'est-à-dire - et c'est là le point crucial pour Truckenbrodt et Gutzmann dans leur analyse des propriétés syntaxiques de ces énoncés - des questions qui ne réclament aucune réponse de la part de qui que ce soit ; le locuteur ne présuppose en aucune façon que l'allocutaire pourrait disposer d'éléments de réponse additionnels. On se trouve donc dans une configuration bien différente de la question polaire "normale", comme l'illustre le "scénario des cigares cubains" proposé par Truckenbrodt (2006, 274) :

- (28) STEFAN : Ich hab seit Jahren nichts mehr von Stefan gehört.  
 HEINER : Ich auch nicht.  
 STEFAN : ??? Mag er immer noch kubanische Zigarren ?  
 STEFAN : Ob er immer noch kubanische Zigarren mag ?

L'hypothèse de Truckenbrodt, et de Gutzmann à sa suite, propose de considérer que "V-to-C", c'est-à-dire le mouvement de la forme verbale conjuguée vers l'initiale, est lié à la composante déontique de l'acte de langage isolée par Zaefferer (2001), qui coïncide avec la problématique de l'adressage.<sup>17</sup> L'interrogation délibérative n'étant pas adressée, le verbe y resterait en position finale.

Cette analyse centrée sur la question de la place de l'interlocuteur a ceci d'intéressant qu'elle correspond bien à la typologie des particules qui commence à se dégager de notre travail : d'un côté, des particules "intersubjectives" font jouer la répartition des tâches entre un énonciateur et un ratifieur. De l'autre, des particules "subjectives" opèrent autour de la prise en charge par l'évaluateur. Ici, la question n'appelle pas de réponse. L'allocutaire-évaluateur est donc laissé en paix et il est naturel que le locuteur (qui n'est plus ratifieur qu'*in spe*) ne prenne pas position sur les développements ultérieurs envisagés pour l'interaction, ce que permettraient les particules intersubjectives. Par contre, on va voir figurer dans la question la particule *wohl*, par laquelle le locuteur signale qu'il ne s'attend pas à ce que l'allocutaire dispose d'informations de première main permettant de répondre à la question. *Wohl* fait donc figure de compagnon naturel à cette construction.

Les choses sont plus compliquées pour *denn*, qui est censé prêter une base inférentielle forte à l'évaluateur en dernière instance.<sup>18</sup> Il est très intéressant de relever que les trois exemples donnés par Kwon, en plus (i) d'être tirés d'articles de presse, ce qu'il mentionne mais qui ne nous paraît pas décisif, et (ii) de sembler avoir un véritable destinataire (Kwon 2005, 118), ce qui pour le coup pose un problème très intéressant, sont (iii) tous les trois au subjonctif, ce qui semble avoir échappé à Kwon.

- (29) Aber die beiden chinesischen Gemüsehändler beklagen sich über das schleppende Geschäft. Ob sie **denn** selber zur Wahl gingen ? (TAZ, 07.11.1996, cit. Kwon 2005, 117)
- (30) Die Frauen dabei immer noch verzweifelt um Gemeinschaft bemüht, sich abrackernd am Stumpsinn ihrer Männer. Ob er **denn** nicht seine Sonnenbrille aufsetzen wolle ? (TAZ, 09.04.1996, id.)

17. En pratique, aussi bien Truckenbrodt que Gutzmann proposent des modèles bien plus complexes pour tenter de capturer l'ensemble des combinaisons possibles, par exemple en mettant en jeu un trait *+wh* et un trait *-wh* non-exclusifs l'un de l'autre. Mais au final, comme le montre en particulier leur réflexion sur l'impératif (présentation et discussion : Gutzmann 2015b, 193-194), le critère décisif est toujours de savoir si le locuteur veut quelque chose de son allocutaire en particulier.

18. Il est d'ailleurs intéressant de voir de Kwon (2005, 207) oublier *denn* dans son bilan...

- (31) Sicherheitshalber bekommen die Kleinsten Lätzchen umgebunden. Ob es **denn** heute zum Shabbat auch Süßigkeiten gäbe? (TAZ, 05.07.1997, id.)

Or ce fait est crucial, dans la mesure où il invite à considérer ces exemples comme des cas de discours indirect libre. Dans ce cas, on n'a pas affaire à une question en *ob*+VFIN, mais à une véritable subordonnée interrogative en *ob*, grammaticalement contrainte par les règles du discours rapporté mais "derrière laquelle" se trouve une question polaire en V1. Les quelques exemples de Kwon (2005) tombent alors dans la catégorie des emplois en subordonnée interrogative indirecte, déjà relevés par Métrich et al. (2002, II.76-77).

## Bilan sur les interrogations polaires en V1 et les interrogations partielles

Les interrogatives globales (ou polaires) en V1 divergent très fortement des interrogatives partielles (en V2) du point de vue de la distribution des particules modales. Les particules licites dans les interrogatives en V1 le sont aussi dans les questions partielles ; il s'agit essentiellement de *denn*, *wohl*, sur lequel nous ne sommes pas revenu ici, et *eigentlich*. *A contrario*, des particules modales comme *schon* ou *doch*, qui figurent en bonne place dans la petite liste des formes sur lesquelles se concentre la recherche centrée sur l'assertion, n'apparaissent que dans les interrogations partielles.

À ces observations formelles s'ajoutent des considérations sémantiques. Nous avons vu que le signifié de *doch* et *schon* construit à partir des occurrences dans l'assertion était préservé dans les énoncés interrogatifs. L'instanciation des rôles d'évaluateur et de ratifieur y est par contre intervertie par rapport à ce qui se passe dans l'assertion. Ce n'est pas une surprise puisque c'est ce que commande le changement de type de phrase. Mais il est important de relever que la répartition des rôles entre acteurs du jugement (évaluateur/ratifieur) est systématique, selon que l'on se trouve dans une assertion (évaluateur = locuteur, ratifieur = allocutaire) ou une interrogation (évaluateur = allocutaire après échec du locuteur, ratifieur = locuteur). Les variations sémantiques observées pour les particules peuvent être réduites à la combinaison du signifié fondamental, qui fait jouer ces acteurs du jugement, et des règles d'instanciation des acteurs du jugement en participants de l'interaction, règles qui sont fixées par le type locutoire. Cela suggère que c'est bien par une modélisation en termes d'acteurs du jugement, et pas de participants de l'acte de langage, que l'on peut arriver à dégager un signifié unique pour ces particules.

Il en va sensiblement autrement de *denn*, qui semble plutôt devoir être rapproché de *wohl*. Certes, ici aussi, le signifié construit à partir des assertions semble tenir dans les interrogations, et le scénario en termes d'acteurs du jugement fonctionne au moins aussi bien que celui en termes de participants de l'acte de langage (pour *denn*), voire nettement mieux (pour *wohl*, qui nous avait servi à formuler l'hypothèse des instances de jugement dans la première partie). Mais ces deux particules ne mettent pas véritablement en jeu l'intersubjectivation du savoir ou des représentations, puisqu'elles sont centrées sur le traitement épistémologique de l'information préalable à sa prise en charge, c'est-à-dire sur la contribution de l'évaluateur, sans véritablement faire appel au ratifieur. Enfin, pour *eigentlich*, la distinction entre acteurs du jugement et participants de l'acte de langage ne semble pas très opérante, ou alors elle le serait en sens inverse, puisqu'à tout prendre, il semble bien que ces formes concernent la prise de parole du locuteur (et donc l'articulation entre le rôle de locuteur et celui de sujet parlant, pour reprendre les étiquettes ducrotiennes), tant dans les questions que dans les assertions.

Les particules licites dans les questions en V1 ont ceci de commun que chacune à leur niveau,

elles sont relativement monologiques : elles ne mettent en jeu que l'instance productive du jugement (pour *denn* et *wohl*) ou de l'acte de langage (pour *eigentlich*) sans faire jouer "l'autre". Leur dimension interactive procède donc totalement de contraintes externes. *A contrario*, les particules jouant sur le calcul de chacune des deux instances de jugement sur les attitudes propositionnelles ou modales de l'autre sont bloquées dans les questions polaires en V1, celles qui relèvent par défaut de la "demande de renseignement" (Fernandez-Bravo 1993). Cela est sans doute lié au fait que les interrogatives partielles sont articulées autour d'un présupposé, donc un contenu censément admis des deux participants, mais auquel il manque une place d'argument, d'où l'opération de parcours sur laquelle la particule vient se greffer. De ce fait, les questions partielles mettent par définition en jeu un travail entre ce qui est su des uns et des autres, ce qui pourrait être su et ce qui aurait peut-être dû être su à propos d'une seule et même représentation complexe. Cela ne signifie pas du tout que l'"ajustement à une conscience tierce" (*Foreign Conscience Alignment*, Abraham 2010) soit absent des questions en V1, mais le jeu sur les présupposés n'y est pas constitutif de l'acte de langage, ni inscrit dans la syntaxe et la sémantique même du type de phrase, qui emprunte une partie de ses caractéristiques à l'assertion. Le dernier temps de ce chapitre sur les particules dans les énoncés de type interrogatif sera consacré à une autre forme empruntant certaines de ses caractéristiques à l'assertion, en proportion plus importante encore : les "fausses questions" que Fernandez-Bravo (1993) appelle les "demandes de confirmation", qui ont les caractéristiques syntaxiques d'une phrase déclarative mais une prosodie interrogative.

### 13.3 Assertion ou interrogation ? La question polaire en V2

#### 13.3.1 *Denn* et *wohl*

Fernandez-Bravo (1993, 59) signale que "la particule *denn* [est] liée à l'interrogative comme forme d'énoncé", d'où des emplois dans la demande de renseignement et les types illocutoires avoisinants ("les questions délibératives [et] les questions rhétoriques"). Elle relève que si René Métrich, dans un travail préparatoire aux *Invariables Difficiles*, détecte quelques occurrences dans la demande de confirmation, pour sa part elle n'en a trouvé aucun en corpus. Nous non plus. Dans les *Invariables Difficiles*, on trouve toutefois un exemple authentique classé par les auteurs comme une occurrence de la particule modale "dans une déclarative se terminant par un point d'interrogation", avec la valeur discursive suivante "le locuteur imagine la suite du récit et demande confirmation à l'interlocuteur" (Métrich et al. 2002, II.76).

- (32) - Sagten Sie nicht, fuhr er fort, daß Ihr Vater Schnappsbrenner war ?  
 - Ja, das heißt, er besaß eine Schaumweinfabrik am Rhein.  
 - Richtig, eine Schaumweinfabrik! Und da war es **denn** also wohl ein vorzüglicher Weinkenner, Ihr Vater ?

On notera au passage que le même exemple prouve aussi que *wohl* peut apparaître dans ce genre d'énoncés. Le fait que Métrich et al. classent cet exemple parmi les occurrences en déclaratives est assez compréhensible, attendu qu'on voit mal la différence qu'il y aurait à construire le même énoncé sur un mode strictement déclaratif mais suivi d'un *tag* de type <, *oder* ?>. De fait, la demande de confirmation se distingue finalement très mal de l'assertion en ce sens que toute assertion demande en principe une ratification, au moins par un accord tacite. Ici, il s'agit simplement de demander l'explicitation de cette ratification. Le fait que *denn* et surtout *wohl* puissent y apparaître n'est donc pas étonnant, puisque dans leurs emplois dans l'énoncé assertif (qui dans le cas de *denn* sont assez sporadiques, d'où sans doute la très faible fréquence des emplois dans les demandes de confirmation), ces deux particules se partagent le marquage de

la connaissance indirecte fraîchement et approximativement stabilisée, qui est la plus à même de nécessiter une confirmation. Il est d'ailleurs intéressant de constater que *wohl*, qui est censé abaisser le niveau d'engagement du locuteur envers son dire dans l'assertion, permet, dans la fausse question, de signaler une quasi-certitude ou une conjecture jugée tout à fait crédible (Fernandez-Bravo 1993, 206, Métrich et al. 2002, IV.340). En d'autres termes, si *wohl* est comme nous l'avons suggéré un marqueur conjectural ou inférentiel dans l'assertion, sa valeur est exactement la même dans la demande de confirmation ; il n'est pas question ici de suggérer que l'allocutaire n'a peut-être qu'une réponse peu assurée, mais c'est le locuteur qui signale qu'il n'a plus guère de doute. *Wohl* a la même valeur discursive que dans les assertions, et pas celle qu'il revêt dans les "vraies" questions. Cela vaut notamment pour l'attribution du rôle d'évaluateur, qui va au locuteur et pas à l'allocutaire.

### 13.3.2 Restrictions sur l'emploi de particules

#### 13.3.2.1 *Ja*

Les conditions d'emploi des particules modales, dans la question polaire en V2 ("demande de confirmation"), semblent donc davantage tenir de ce qu'on observe pour l'assertion que pour la "vraie question". Dans ces conditions, il convient de se tourner vers *ja*, particule très employée dans l'assertion et proscrite dans la demande de renseignement. Le verdict pour les questions en V2 : *ja* y semble rarissime. Fernandez-Bravo (1993, 324) juge la particule licite dans les "questions d'hypothèse" et les "demandes de confirmation", deux sous-types pragmatiques qui sur le plan de la forme d'énoncé correspondent à la question polaire en V2. Mais *ja* n'est pas mentionné dans la section consacrée à la demande de confirmation<sup>19</sup>. Signalons toutefois une occurrence p.273, à propos de la demande de rappel, mais dans une tournure très particulière puisqu'il s'agit en fait... d'un rappel indirect :

- (33) Du weißt **ja**, sagte sie eines Tages, daß ich nicht bei dir bleibe ? (cit. Fernandez-Bravo 1993, 273)

En l'espèce, l'étiquette "demande de rappel" nous semble très discutable. Disons plutôt que sur le plan de la forme d'énoncé, correspondant au type locutoire, on a affaire à une demande de confirmation, qui est un type mixte dérivé de l'assertion, mais que sur le plan de l'intention du locuteur, correspondant à l'acte illocutoire, c'est un rappel. Reste à voir ce qui permet ici, et pas ailleurs, l'emploi de *ja*. Cette valeur de rappel, comme le relève d'ailleurs l'auteure, est marquée par des "périphrases explicites avec verbe de cognition", comme ici *wissen* à la 2e personne. Or savoir c'est aussi savoir que l'on sait, ou pouvoir immédiatement se rendre compte que l'on sait. Donc si TU sait, TU sait qu'il sait, or TU est l'allocutaire, donc l'allocutaire sait que TU sait. Et si JE dit que TU sait, c'est que JE croit que TU sait, et comme JE est le locuteur, cela signifie que le locuteur croit que TU sait. Donc il y a un consensus préétabli sur le fait que TU sait. Et à tout prendre, s'il y a un doute, il n'est pas du côté du ratifieur/allocutaire, du fait de la sémantique du verbe *savoir*. L'emploi de *ja* est donc possible, pour des raisons qui tiennent uniquement à la sémantique des composants de l'énoncé et au substrat assertif de l'acte locutoire de demande de confirmation. Il nous semble significatif qu'aucun autre exemple ne soit disponible chez Fernandez-Bravo, tandis que Métrich et al. ne mentionnent pas non plus la possibilité d'un emploi de *ja* dans les fausses questions. Ici, ce qui permet l'emploi de *ja*, c'est la sémantique très particulière des verbes de cognition, dont la combinaison avec le substrat assertif de la question en V2 crée les conditions requises, qui coïncident avec la valeur illocutoire, laquelle est en définitive le rappel d'une information connue.

19. Si ce n'est, bizarrement, dans un titre p.186. Mais il n'en est pas question dans la section correspondante.

Car s'il y a une composante assertive dans la question en V2, il y a bien aussi une composante interrogative, marquée par la prosodie, et qui fait obstacle à l'emploi d'une particule spécialisée dans le marquage du consensus sur une information déjà ratifiée. Il n'y a pas de hasard à ce que *wohl* soit très présent dans ces fausses questions, et *ja* absent ou quasiment absent. La proximité avec les *question tags* de l'anglais est relativement éclairante : la demande de confirmation est une assertion dont le locuteur refuse d'assumer seul la stabilisation, d'où le fait qu'en dernière instance il en appelle expressément à l'allocutaire dans son rôle de ratifieur. De ce fait, on peut s'attendre à ce que toutes les particules modales licites dans l'énoncé assertif apparaissent aussi, et avec la même valeur, dans la demande de confirmation, à l'exception de la ou des particules qui, dans la topique IE/I/E, ne font intervenir aucun point extérieur à I et coïncident avec le point central C ou le recouper. Car l'emploi de ces particules étouffe normalement le besoin de confirmation. Cela vaut pour *ja*, mais également pour *eben*, dont Métrich et al. (2002, II.173) nous confirment qu'il n'apparaît pas dans les énoncés interrogatifs.

### 13.3.2.2 *Schon* par opposition à *doch*

*Doch*, dans la demande de confirmation, est caractéristique d'un appel à un savoir partagé. Métrich et al. (2002, II.131) écrivent que "le contenu est présenté comme virtuellement acquis". Les effets en discours listés par les auteurs, notamment le reproche latent ou la crainte, s'expliquent par le fait que si le locuteur pose une fausse question en *doch*, en vertu de la sémantique de la particule, qui doit être celle observée dans l'énoncé assertif, on peut poser les principes suivants :

1. le locuteur est persuadé de la validité de son propos.
2. il considère qu'en toute rigueur l'état de fait en question devrait être bien connu de l'allocutaire.
3. simultanément, quelque chose a rouvert à ses yeux la possibilité d'une non-ratification.

La crainte est une réaction possible lorsque l'on voit une chose jusque-là tenue pour certaine s'effondrer et le reproche, bien sûr, correspond au cas de figure où ce qui provoque le doute évoqué en 3 est entièrement imputable à l'allocutaire. Mais il ne s'agit là que d'effets contextuels venant se greffer sur la valeur de *doch*.

Il n'est pas fait mention d'emplois de *schon* dans les interrogatives polaires en V2 dans Métrich et al. (2002, IV.62-63). Fernandez-Bravo n'évoque pas non plus d'emplois de *schon* dans les demandes de confirmation. On se reportera à la discussion qu'elle donne de plusieurs exemples litigieux et propositions théoriques. Elle conclut, visiblement non sans étonnement, que *schon* ne semble effectivement pas employé dans les demandes de confirmation, alors qu'on voit mal ce qui s'y opposerait du point de vue de sa valeur fondamentale (Fernandez-Bravo 1993, 197-200). Nous trouvons dans notre corpus un unique exemple plausible, mais comme le relève Fernandez-Bravo à propos de quelques exemples discutables, le choix entre particule modale et opérateur aspecto-temporel est essentiellement une affaire d'interprétation personnelle sujette à caution :

- (34) ÖZDEMİR : Bei so einem Wahlergebnis hätten wir den Schuss nicht gehört, wenn wir das nicht tun würden. Aber ich bitte um Verständnis dafür, bei aller Liebe zum Deutschlandfunk werde ich das jetzt nicht heute Früh bei Ihnen machen.  
 MÜLLER : Aber Sie haben **schon** so ein kleines Tableau im Kopf?  
 ÖZDEMİR : Ich habe ein ganz großes Tableau sogar im Kopf, aber auch da bitte ich um Verständnis dafür, dass ich das nicht bei Ihnen ausbreiten werde, sondern das diskutieren wir heute mit den Kollegen im Bundesvorstand, dann mit dem Parteirat. (DR 230913-07)

Ici, deux interprétations sont possibles. Dans la mesure où l'intervenant précédent a lui-même évoqué la question du moment adéquat, pour dire que celui-ci n'était pas encore arrivé, le questionnement oppositif du locuteur (le journaliste) peut jouer sur le registre aspecto-temporel. Mais en même temps, l'interprétation modale est tout à fait recevable au moins à première vue, puisque le locuteur affirme le propos nonobstant une base inférentielle qui pouvait légitimement conduire Özdemir à attendre une autre réaction, d'où la dimension oppositive du questionnement. Quoi qu'il en soit, il semble qu'il faille à nouveau relativiser le parallèle entre demande de confirmation et assertion, puisqu'ici *schon* est au minimum rarissime, peut-être même impossible, ce qui nous renvoie plutôt dans les parages de l'interrogation globale en V1. Comment expliquer ce blocage, cette dissymétrie avec *doch*? Toutes les particules modales licites dans la demande de confirmation le sont dans l'assertion et y ont la même valeur. C'est donc, un peu comme pour *ja*, vers l'hypothèse d'un blocage pragmatique lié à l'ajout d'une composante interrogative qu'il faut se tourner.

Nous avons vu que *schon* correspond à une prise en charge forte en partant d'une base inférentielle " $p \vee \text{non-}p$ " (IE). Pour sa part, *doch* correspond à la reprise en charge d'un contenu dont la validité intersubjective antérieure a donné lieu à un affrontement, attendu que le ratifieur semble plus réticent qu'initialement prévu à souscrire à cette information (" $p \wedge \text{non-}p$ ", E). Dans le cas de *schon*, c'est l'évaluateur qui était susceptible de douter de  $p$  (d'où une pléthore d'emplois concessifs ou dans des énoncés servant à protester d'une convergence de vues dont l'autre ne serait pas conscient), alors que dans le cas de *doch*, c'est le ratifieur. Solliciter la réaction du ratifieur présente un intérêt communicationnel lorsqu'elle n'est pas triviale, et qu'elle peut même faire l'objet de calculs contradictoires. Mais lorsque c'est l'opinion du locuteur qui est l'enjeu de l'échange, lorsque celui-ci est plus ou moins sur la défensive, comme c'est, on l'a vu, très souvent le cas lorsqu'il emploie *schon* en particule modale, alors pourquoi demander à l'autre de prendre position? À vrai dire nous ne pensons pas que *schon* soit intrinsèquement impossible dans une demande de confirmation; ce n'est pas véritablement son signifié invariant qui l'en empêcherait. Mais par contre, ce signifié induit que l'emploi de *schon* sera beaucoup plus heureux dans certains contextes que d'autre. On attendra notamment *schon* dans les contextes où c'est au locuteur à clarifier son positionnement en matière de prise en charge de  $p$ , en particulier les contextes concessifs. De la même manière, et c'est une vérité de La Palice que de l'écrire, la demande de confirmation sera plus heureuse dans certains contextes que d'autres, et en l'espèce elle sera plus appropriée lorsque c'est le ralliement de l'allocutaire au point de vue du locuteur qui est l'enjeu central de l'énonciation. Nous nous retrouvons donc dans une situation où l'emploi de la particule modale *schon* est incongru dans les contextes favorisant la demande de confirmation, et inversement. D'où une extrême rareté d'emploi.

## Bilan sur les énoncés interrogatifs

Au final, le fonctionnement individuel des particules dans la demande de confirmation, pour ce qui est de l'attribution des rôles d'évaluation et de ratification, est en phase avec celui observé dans l'assertion, et pas dans la question. Mais l'inventaire des particules observables dans la demande de confirmation n'est ni celui de l'interrogative polaire en V1, ni celui de l'assertion. Nous avons tenté de montrer que l'inventaire observé peut être dérivé de celui établi pour l'assertion, en y ajoutant des contraintes rattachables aux propriétés spécifiques du type locutoire "demande de confirmation". Ces contraintes d'ordre pragmatiques aboutissent à éliminer *de facto* deux types de particules.

- celles faisant jouer, d'une façon ou d'une autre, l'idée d'une évidence indiscutable ou d'un consensus préétabli, et qui sortent le contenu de l'énoncé du champ des objets discu-



tables : *ja*, *eben*. Cette valeur est compatible avec l'assertion, même si elle est cantonnée à certains contextes, ou "prétextes pragmatiques" particuliers qui vont se répercuter sur la valeur illocutoire de l'assertion : rappel, concession... Mais la demande de confirmation implique par définition une absence d'évidence, et en particulier la possibilité pour l'allocutaire de ne pas ratifier l'assertion.

- *schon*, et potentiellement d'autres particules du même type, qui font intervenir les calculs supposés du ratifieur quant à l'attitude modale de l'évaluateur. En l'espèce, puisque ce "groupe" semble se réduire à une particule, on peut poser une restriction individuelle, à savoir que *schon* sert à marquer une prise en charge forte par l'évaluateur là où celui-ci considère que le ratifieur tablait sur une non-prise en charge. Les contextes à même de satisfaire ces conditions d'usage n'étant pas ceux susceptibles de favoriser la formulation d'une demande de confirmation, *schon* sera évité dans ces énoncés.

Dans les énoncés interrogatifs "standard", articulés aux fins d'un acte illocutoire assimilable à une demande de renseignement, nous avons vu que le locuteur cédait le rôle d'évaluateur à l'allocutaire, et reprenait celui de ratifieur. Ce transfert de rôle intervient au terme d'un parcours échouant à déboucher sur une issue positive. Dans le cas de l'interrogation polaire, le parcours est limité à un binôme  $p/p'$  tel que  $p'$  est le contraire de  $p$ , c'est-à-dire que l'opposition entre solutions ne concerne "que" la valeur de vérité de  $p$ . Dans les questions partielles, le parcours concerne toute la classe dénotée par  $W$ -. On a donc affaire à deux types locutoires très proches et susceptibles de servir en partie les mêmes actes illocutoires, mais il y a une différence réelle, sur le plan syntaxique bien sûr (avec le mouvement de  $W$ - en tête d'énoncé) mais aussi sur le plan sémantico-énonciatif, l'interrogation partielle étant caractérisée par une tension entre un présupposé, soustrait à ce titre à la problématique de l'évaluation-ratification, et la place fonctionnelle à saturer correspondant à  $W$ . La distribution des particules modales n'y est pas la même, malgré quelques invariants comme l'exclusion de *ja*, qui s'explique par son incompatibilité avec la part d'ignorance qu'implique toute question qui est une demande de renseignements. Dans l'énoncé interrogatif polaire en V1, les seules particules modales licites sont les particules situant l'altérité  $p/p'$  au niveau "intrasubjectif", du côté de l'évaluateur : c'est essentiellement le cas de *wohl* et *denn*. Nous avons vu que l'octroi du statut de particule modale à *eigentlich* y était douteux, et avons privilégié un classement comme emploi discursif d'adverbial associatif, comme pour les emplois "de rappel" de *schon*, *noch*, *gleich*.

Par contre, dans les énoncés interrogatifs partiels, les particules modales intersubjectives *schon* et *doch* sont tout à fait licites. Leur apparition semble corrélée à la tension entre présupposé et parcours sur la classe en  $W$ , ce qui n'est pas très étonnant dans la mesure où cette tension fait de la limite entre ce qui est déjà intersubjectivement valide et ce qui ne l'est pas un enjeu crucial. En discours, il semble que *doch* et *schon* soient associés à l'élargissement du parcours, en signalant jusqu'où est allée la tentative d'évaluation à l'issue (infructueuse) de laquelle le bâton de maréchal (ou d'évaluateur...) passe à l'allocutaire. Le locuteur-ratifieur employant *schon* se place lui-même transitoirement dans une situation où il échoue à trouver la solution malgré un parcours sur l'ensemble des candidats, même les moins plausibles, mais réaffirme simultanément sa confiance dans le jugement assuré de l'évaluateur en dernière instance, l'allocutaire. De même, dans l'assertion, le locuteur-évaluateur réaffirme sa prise en charge de  $p$  malgré les doutes du ratifieur quant à cette prise en charge. Dans l'usage, ce mécanisme se traduit par une appétence pour des contextes où la réponse est supposée évidente, d'où le fait que *schon* soit souvent un "indice de rhétoricité". Dans le cas de *doch*, à nouveau, la symétrie avec l'assertion est plus immédiatement visible : dans les deux cas, le ratifieur se voit imputer une attitude épistémique contradictoire, qu'il incombe à l'évaluateur de redresser. Typiquement, cela impliquera que le

ratifieur (dans le cas présent : le locuteur), ignore quelque chose qu'il était réputé savoir, d'où deux grands effets en discours : l'aveu coupable d'une ignorance totale et surtout la "question de rappel". Un peu comme pour *schon*, l'apparition de *doch* vient donc surspécifier les relations entre interactants en rajoutant des informations sur ce que semble être la répartition du savoir entre eux. Ce faisant, il vient préciser ce que nous avons appelé la "scène illocutoire idéelle" projetée par le type locutoire (ou comme on le verra plus loin par la combinaison de l'ensemble des marqueurs locutoires), et de ce fait il restreint le nombre de contextes pragmatiques possibles pour cet acte *locutoire*, ce qui aboutit à une affinité plus marquée avec tel ou tel type *illocutoire*.

Par ailleurs, nous avons également croisé un autre cas de "type locutoire mixte" qui doit être isolé des deux types canoniques : l'interrogative en *ob* ou *W + VFIN*. Nous avons vu que ces énoncés, n'étant pas véritablement adressés ou plutôt n'étant pas adressés à un interactant se qualifiant aux fonctions d'évaluateur en dernière instance, ont également leurs propres règles de distribution des particules, qui se restreignent aux particules intrasubjectives, et plus typiquement à *wohl*, c'est-à-dire à une particule que l'on retrouve encore aussi bien dans l'assertion que dans les énoncés interrogatifs standard. Du point de vue de la réflexion sur les types de phrases (ou types locutoires) qui sous-tend par la force des choses notre examen, cela signifie que l'on doit sans doute distinguer deux sortes de *types d'actes locutoires*. D'un côté, nous aurions les types primaires, comme l'assertion, la question polaire et la question partielle. De l'autre, nous avons au moins un type secondaire, la demande de confirmation, qui est dérivé de l'assertion par adjonction de caractéristiques supplémentaires empruntées à la question polaire. Les autres types, comme la "question rhétorique" par opposition à la "demande de renseignements" ou à la "question délibérative", sont des types d'actes communicatifs plus ou moins conventionnalisés, du côté des actes illocutoires. On commence donc à voir se dégager pour les particules modales une articulation entre sémantique énonciative, acte locutoire et acte illocutoire. L'invariant sémantique des particules modales fait jouer des instances de prise en charge qui sont ici définies comme un évaluateur et un ratifieur. Les types d'actes locutoires, entre autres caractéristiques, attribuent les rôles d'évaluateur et de ratifieur aux participants de l'interaction. De ce fait, **les particules restreignent le nombre de contextes dans lesquels l'acte locutoire ainsi spécifié peut être employé**, puisqu'elles posent des **conditions additionnelles** qui ne correspondent pas forcément aux emplois canoniques du type locutoire en question. Cette restriction du nombre de contextes et cette spécification des attitudes positionnelles anticipées de la part de l'allocutaire et/ou de l'attitude du locuteur lui-même génèrent en retour des **biais favorisant ou empêchant l'utilisation de l'acte locutoire dans la perspective de tel ou tel type d'acte illocutoire**.

C'est donc en gardant cette perspective théorique en tête que nous allons maintenant nous tourner vers deux autres types locutoires, l'injonction et l'exclamation. Nous les examinerons successivement, mais au sein du même chapitre, attendu qu'ils présentent le point commun (même négatif) de ne pas être concevables *a priori* comme des miroirs, même déformants (ou déformés ?) de l'assertion. Nous avons de toute façon vu que même pour l'interrogation, indépendamment du fait que son unité locutoire soit toute relative (et son unité *illocutoire* à peu près nulle), on ne pouvait pas se contenter de postuler une simple interversion des rôles d'évaluateur et de ratifieur par rapport à ce qui se passait dans l'assertion. C'est encore plus vrai pour l'injonction, dans la mesure où celle-ci n'a pas pour fonction de présider au transfert d'une proposition du paradigme contextuel vers l'ensemble des prémisses partagées : il ne s'agit pas d'un type locutoire à visée déclarative.<sup>20</sup> De même, l'exclamation n'est pas une contribution à l'élargissement du savoir mutuel mais semble plutôt participer d'une fonction expressive, au

20. Attendu qu'en un sens, l'assertion constitue bien la visée de la question, comme tentative d'aboutir à une information.

point que certains ont pu mettre en doute le fait qu'un énoncé exclamatif était adressé - ce qui poserait bien sûr un défi considérable pour le "couple" évaluateur / ratifieur.

# Chapitre 14

## Quelle intersubjectivation dans les types locutoires non-déclaratifs ?

L'emploi des particules modales dans les questions avait déjà fait l'objet de quelques travaux spécifiques (Fernandez-Bravo 1993, Sauerwein-Spinola 2002) en sus des passages consacrés à l'analyse des emplois interrogatifs de telle ou telle particule dans des ouvrages comme les *Invariables Difficiles* ou dans des articles consacrés à un ou plusieurs items. On trouve également quelques (rares) références sur l'exclamation, même si à l'exception de Larrory (2003) l'essentiel des observations doivent être tirées de travaux sur les particules en général ou sur quelques particules spécifiques. L'exclamation n'y est le plus souvent traitée qu'en passant. Pour l'injonction, on ne trouve guère de travaux dévolus à l'emploi des particules dans ce type locutoire. L'emploi des particules dans l'injonction est généralement évoqué via deux items spécifiques, par lesquels nous allons aborder cette étude. Le premier est *doch*, qui fait souvent figure de "bon élève" du minimalisme sémantique, le second, *ja*, à bien des égards le cancre de la classe, puisque que ses emplois en assertive, en injonctive et en exclamative semblent, au moins intuitivement, très difficiles à réunir sous une même enseigne.<sup>1</sup> De la même manière que *schon* nous a servi de fil rouge dans le chapitre consacré à l'assertion et *doch* dans celui sur les énoncés interrogatifs, dans ce qui suit, nous prendrons *ja* comme particule-témoin. De ce fait, le chapitre commencera par une mise au point rapide sur le signifié de la particule, pour laquelle nous suivrons essentiellement les propositions de Waltereit (2006).

### Mise au point liminaire sur *ja*

C'est peu dire que *ja* a donné lieu à une littérature abondante ; il s'agit sans doute de la particule la plus étudiée de l'ensemble. Les analyses en présence sont très largement convergentes, en particulier pour ce qui est de la valeur de la particule dans les énoncés assertifs. *Ja* indiquerait le consensus entre les participants de l'interaction (Abraham 1991), ou l'irréfutable évidence de l'information (König 1997), ou son caractère notoire (Thurmair 1989), ou l'anticipation de la ratification du propos par l'allocutaire (Waltereit 2006), fût-ce sous la forme d'une absence d'objections... Ainsi, dans l'exemple suivant, tant le journaliste que son invité ont attentivement regardé le débat télévisé dont il est question. Tous deux sont donc censés savoir ce que rappelle l'invité. Ajoutons qu'en l'espèce le propos était également très prévisible : en effet, en politique, on imagine mal un sortant (en l'occurrence, une sortante, Angela Merkel), ne pas se vanter de son bilan.

- (1) DEGENHARDT : Aber er [Steinbrück] hat es natürlich auch sehr schwer gehabt bei dem Rückstand und bei der Kanzlerin, die ja immerhin doch einiges vorzuweisen hatte- an

---

1. Malgré quelques propositions sur ce point, notamment chez König (1997, 69-70) et Waltereit (2006, 48-49).

Bilanz, an positiver Bilanz, aus ihrer Sicht.

SPRENG : Ja, das ist das Problem. Das hat **ja** Frau Merkel immer wieder betont, dass Deutschland gut dastehe. Er musste achtgeben, dass er auch Deutschland nicht zu schlecht redet, ä, ä, das kommt auch nicht an. Also, insofern hat er sich auf einzelne Punkte konzentriert und hat eben der Merkel mangelnde Zukunftsperspektiven abgesprochen, also was ihre Pläne für ihre Zukunft betrifft. (DR 020913-02)

De même, dans l'exemple suivant, le locuteur en appelle à un principe général (l'énoncé est d'ailleurs un énoncé générique) dont on considère qu'il fait consensus :

- (2) Ich halte das angesichts ä auch der jüngsten ä Enthüllungen für unwahrscheinlich, dass wir hier nicht weiter arbeiten sollten. Sondern dass wir sehr wohl den Kontakt zu den Amerikanern, zu den Briten suchen müssen. Und ä ich habe auch meinen Kolleginnen und Kollegen zum Beispiel aus den Parlamenten schon Briefe geschrieben, weil ich glaube, das sollten wir nicht nur auf Regierungsebene tun, sondern auch auf Parlamentsebene tun. Die Parlamente kontrollieren **ja** die Regierung, das ist **ja** ihre vornehmste Aufgabe. (DR 070913-03)

Enfin, dans ce dernier exemple, le contenu "Ich habe es ja vorhin schon gesagt" n'apporte à proprement parler aucune information nouvelle, ne serait-ce que parce que tant le journaliste que les auditeurs sont censés savoir que l'invité venait de dire ce qu'il est en train de réasserter. La notoriété est ici "au carré", puisque l'énoncé lui-même se rapporte à un contenu déjà connu. La présence de *nicht wahr* juste avant participe de la même stratégie de prise à témoin de l'allocutaire, à qui on ne laisse pas le choix de ratifier ou non ce qui est dit.

- (3) Wenn er trotz nicht vorhandener Kongressentscheidungen- unterstellen wir das mal- dann nichts tut, dann steht er weltweit als Vertreter einer geschwächten Supermacht da. Das können wir uns übrigens auch überhaupt nicht wünschen! Nicht wahr? Ich habe es **ja** vorhin schon gesagt : Was sind denn die Schlussfolgerungen, die man auf der Seite anderer schlimmer Diktaturen zieht, wenn gar nichts getan wird, wenn der Tabubruch- um noch einmal den Begriff der Bundesregierung zu benutzen-, wenn der Tabubruch überhaupt nicht geahndet wird, wenn sich überhaupt nichts tut? (DR 070913-05)

En d'autres termes et contrairement à ce qui se passe pour *schon* ou *doch*, il n'y aurait pas de contraste de part et d'autre d'une ligne opposant prise en charge et non-prise en charge, mais au contraire une comparaison débouchant sur un constat d'accord. Dans le schéma utilisé pour *schon* et *doch*, cela signifie que *ja* se trouverait au point de convergence des deux segments orientés, c'est-à-dire en C, qui représente un centre attracteur écartant toute extériorité. Il est bien sûr très tentant de rapprocher cette valeur de celle du mot-phrase affirmatif *ja*, qui est employé dans des contextes à la fois fortement dialogiques et marqués par un consensus explicite entre participants de l'interaction.

Mais comme le relève Waltereit (2006), *ja*, comme particule, procède en réalité de *je*, dans un emploi positif aujourd'hui oublié mais que conservent des locutions comme *seit jeher*, *von je*, *eh und je* etc. Comme le signale Waltereit, ce fait avait déjà été aperçu par Jörg Meibauer dans un article de 1994, et avant lui par Hermann Paul. Mais le *Grimm-Wörterbuch* fait déjà le rapprochement, sous réserve toutefois que l'on se tourne vers l'article *je*, et non l'article *ja*. Ainsi, au point I.6 de l'article *je* (DWB 10.2277-2279), les auteurs relèvent une série d'emplois que l'on dirait sans doute aujourd'hui "pragmatisés" : le premier est glosé par *auf jeden Fall*, "dans des assertions générales ou des avertissements" :

- (4) weil er sich selbs für unsere sünde in tod geben hat .. so ist er **je** kein tyrann. (Luther,

*cit.* DWB, *loc. cit.*, c'est nous qui soulignons *je*)

Le second est caractéristique de la concession et se retrouve aujourd'hui encore avec *ja* : par définition, la proposition concédée ne posera pas de problème d'acceptation

- (5) nu ist **je** war, das die warheit und gerechtigkeit nicht scheuet das gericht, ja nicht liebers hat, denn liecht und recht. (Luther, *idem*)<sup>2</sup>

Le troisième emploi est glosé par *nun* et nous intéresse moins dans le cadre de cette étude ; le quatrième, enfin, est l'équivalent exact de *ja* dans les assertions :

Endlich ist es, und am häufigsten, zu einer partikel der betheuerung oder auch nur der hervorhebung geworden, und in diesem falle mit *ja* 7, sp. 2196 f. sich berührend, so dasz gefragt werden kann, ob nicht hier die nebenform *je* von *ja* (sp. 2273) auf diese verwendung mit eingewirkt hat.

- (6) es were uns **je** besser den Egyptern dienen, denn in der wüsten sterben. (2 Mos. 14, 12) (DWB 10.2278, c'est nous qui numérotions l'exemple et soulignons *je*)

Les auteurs de l'article semblent privilégier l'hypothèse d'une influence de *ja* sur *je*, mais on peut relever à la fois que *ja*, dans tous ses emplois, est concurrencé dialectalement par une forme *je*, tandis que *je* prend parfois la forme *jo*. Il y a donc une vraie possibilité de confusion pure et simple de deux items homophones dans telle ou telle variante, qui débouche sur une fusion comme celle dont Waltereit propose le scénario.

Les données des autres langues germaniques, et notamment des langues scandinaves, accréditent cette hypothèse, puisque la particule modale correspondante du danois (*jo*) et celle du suédois (*ju*) ressemblent au mot pour *oui* sans se confondre avec lui, tout en présentant d'autres usages qui les rapprochent du *je* allemand. Ainsi, en danois, *ja* ("oui") coexiste avec *jo*, qui présente plusieurs emplois renvoyant directement à l'idée d'évidence incontestée et incontestable utilisée par König (1997) pour gloser *ja* :

1. Phrasillon concurrençant parfois *ja*, mais s'en distinguant par une nuance d'évidence. Le dictionnaire danois-français de Blinkenberg et Thiele (1937) propose comme traductions "certainement, assurément, sans doute" et utilise *bien sûr* dans la traduction d'un des exemples (p.642).
2. particule explétive dans une subordonnée régie par un verbe de doute ou d'ignorance lui-même nié (*il n'y a personne qui ne sache que...*)
3. particule signalant l'assurance du locuteur quant à la validité de son propos, que les auteurs proposent de rendre par "bien" ou "n'est-ce pas".

Mais simultanément, *jo* est aussi une conjonction employée dans des structures corrélatives faisant jouer un comparatif : *jo mere...*, *jo mere...* ou *jo mere... des mere...*, construction qui en allemand passe par *je*. En suédois, on a *ja* pour "oui", *jo* pour le mot-phrase "assurément, bien sûr", et *ju* à la fois pour la particule modale et pour la structure corrélatrice (*ju mer... des...* ou *ju mer... des mer...*).<sup>3</sup> Ces données corroborent au moins l'idée d'une forme de contiguïté entre *je* sous ses différents avatars et l'actuelle particule modale *ja* dans les parlers allemands médiévaux, contiguïté qui est de nature à venir nuancer l'assimilation de la particule modale

2. Nous interprétons le *ja* de *ja nicht liebers hat* comme un *ja* de relance et de réaffirmation tel qu'on le trouve souvent dans les gradations (X, *ja sogar* Y).

3. Les emplois corrélatifs pourraient d'ailleurs bien être eux-mêmes liés à un contact avec le vieux-saxon ou le bas-allemand, où on a aussi *jo*, *ju* pour le haut-allemand *je*, dans la mesure où le cognat nordique du germanique occidental continental *je/jo/ju* est d'après le Grimm, *â* ou *ae*. Dans ce cas, le *jo* scandinave, ou son "ancêtre", aurait été importé "en bloc" de l'allemand avec toutes ses valeurs.

au phrasillon affirmatif.

La fusion de *je* et *ja* en nouvel-haut-allemand précoce peut d'ailleurs avoir été favorisée par une forme de contiguïté sémantique. En effet, *je*, dans sa valeur positive, est l'indice d'un parcours sur une classe de repères temporels, parcours qui permet systématiquement de conclure à la validité du prédicat (il n'y a pas de valeurs extérieures, tout le domaine des solutions possibles est couvert par le jugement de validité positif). On a donc à la fois une dimension paradigmatitante et une notion de validité universelle et incontestable ; la projection au niveau de la prise en charge intersubjective nous livre une valeur correspondant à ce que l'on cherche pour la particule modale *ja*, à savoir l'absence de toute contradiction du propos dans l'horizon de l'évaluateur s'agissant de son ajustement au ratifieur. Comme le relève Waltereit (2006, 52-61)<sup>4</sup>, cette valeur correspond à un contexte typique d'emploi du phrasillon *ja*, dans la mesure où celui-ci implique la coprésence de deux locuteurs dont les vues convergent.

En ce sens, il n'est pas sûr qu'il faille choisir entre "évidence", "anticipation de la ratification" et "consensus", trois gloses qui reviennent largement au même : un propos énoncé sur le mode du *ja* est un propos sur la validité duquel il ne peut y avoir que des jugements positifs. Par définition, un tel propos est consensuel ; épistémologiquement, il sera soit notoire, soit évident. En termes d'attentes de réaction, cela signifie que le point de vue du ratifieur, sur lequel on fait un calcul, ne peut être que positif. On peut ensuite en faire découler des valeurs illocutoires correspondant à des mouvements argumentatifs précis au sein d'un enchaînement donné : la concessivité, le rappel d'une vraie-fausse évidence, l'argument d'autorité par l'invocation de la sagesse des nations... Dans ces conditions, le problème est de savoir comment concilier la description du signifié de *ja* dans l'assertion avec ce qui en advient dans l'exclamation, dont on pourrait peiner à croire qu'elle soit compatible avec la notion de notoriété du propos, et dans l'injonction. C'est vers cette dernière que nous allons maintenant nous tourner.

## 14.1 Injonction et ratification

Avant de nous pencher sur le cas *a priori* plus compliqué de *ja*, nous allons planter le décor en revenant à *doch*, qui au moins à première vue est beaucoup plus transparent, à la fois pour ce qui est de sa valeur en discours et du lien de celle-ci avec un signifié invariant.

### 14.1.1 *Doch* et *ja/JA*, entre stabilité et déformation

#### 14.1.1.1 Un bon élève du minimalisme sémantique : *doch*

Du point de vue du minimalisme sémantique, *doch* est sans contexte le bon élève de la classe lorsqu'il s'agit de faire entrer l'injonction en ligne de compte dans l'étude des particules modales selon le type d'acte de langage. Si l'on s'en remet à une première approximation selon laquelle *doch*, dans l'assertion, exprimerait une forme d'impatience du locuteur, ou à tout le moins un étonnement d'avoir à rappeler le contenu de l'énoncé à l'allocutaire, attendu que ce contenu était censément notoire, alors l'injonction présente un parallélisme remarquable. En effet, il paraît vraisemblable que dans l'injonction, *doch* signale une impatience, ou à tout le moins un étonnement, d'avoir à rappeler une consigne à l'allocutaire, attendu que le contenu de cette consigne, qui serait l'acte à accomplir, serait censé aller de soi. À chaque fois, *doch* correspondrait donc à une réprimande par le locuteur d'un déficit chez l'allocutaire.

---

4. Voir aussi les pages 70-72 pour une interprétation générale de ce rapport entre les différents emplois de *ja* dans une perspective diachronique.

- (7) Geh redens **doch** nicht immer so geschwollen daher ! (cit. Métrich et al. 2002, II.135)

Cette appétence réciproque de la réprimande et de *doch* est sans doute instructive, mais elle pose problème lorsqu'il s'agit au contraire d'encourager quelqu'un qui hésite à sauter le pas, comme cela peut tout à fait être le cas. Dans l'exemple suivant, tiré du roman d'Heinrich Mann *Der Untertan*, Diederich reçoit une visite imprévue de la part d'un inconnu, alors qu'il est à table avec sa famille.

- (8) An der Tür blieb er stehen. "Pardon", sagte er, "es muß ein Irrtum sein. Man hat nicht hier ins Haus gewiesen, aber ich komme nämlich geschäftlich." Diederich hatte sich besonnen. "Ich kann es mir denken, aber das macht nichts, bitte, treten Sie **doch** näher. Doktor Heßling ist mein Name. Hier ist meine Mutter und meine Schwestern Emmi und Magda." (*Der Untertan*, 2011, p.171-172)<sup>5</sup>

De même, dans l'injonction suivante, rapportée au discours indirect, la visée illocutoire n'est certainement pas la réprimande. Il s'agit plutôt d'un encouragement ou d'un conseil, face à quelqu'un qui n'ose pas faire ce qu'il (en l'occurrence : elle) devrait faire pour son bien et pour le bien de tous :

- (9) Waren Sie es leid, dass Kinder aus Hartz-IV-Familien in aller Regel als Verlierer dargestellt werden, oder hat die Redaktion gesagt, Mensch, Undine, schreib **doch** mal deinen Werdegang auf, das ist doch spannend ? (DR 230813-02)

Le point commun entre ces exemples est qu'à chaque fois, effectivement, on observe d'une façon ou d'une autre une forme de réticence de la part de l'allocutaire, c'est-à-dire que celui-ci juge inopportune l'action que le locuteur, lui, considère comme nécessaire. On a donc un affrontement entre deux normes dont chacune prétend être intersubjectivement valide et demande à être reconnue comme telle. On est donc bien dans une situation où un évaluateur endosse un contenu, en l'espèce un jugement déontique, tout en prenant acte d'un désaccord persistant sur la validité de ce contenu entre soi-même et l'autre (le ratifieur). Dans ce cas, la ratification prend la forme de l'accomplissement de l'acte auquel invite le propos. Notons d'ailleurs que dans la perspective de Zaefferer (2001), il n'en va pas autrement de l'assertion, qui est une invitation à considérer le propos avancé comme une prémisse pour la suite : à chaque fois, ratifier, c'est reconnaître un jugement de valeur, fût-ce une valeur de vérité, et agir comme quelqu'un qui a reconnu cette valeur, c'est-à-dire exécuter l'action préconisée, par exemple en élaborant son propre propos sur la base de l'information avancée, ou bien, dans le cas d'une injonction, tout bonnement en faisant l'action que le contenu de l'énoncé décrit.

#### 14.1.1.2 Injonction, assertion, interrogation

De ce point de vue, il y a une forme de similitude entre assertion et injonction. Mais l'injonction a également ceci de commun avec l'interrogation, plus exactement l'interrogation polaire (globale) que dans les deux cas, le contenu est non-stabilisé et le restera si l'allocutaire reste passif, alors que dans le cas de l'assertion, l'absence de contestation vaut ratification ("qui ne dit mot consent" ; alors que le mutisme ou la passivité ont valeur de refus si l'acte de langage était une question ou une injonction). En termes culioliens, dans la question comme dans l'injonction, c'est l'allocutaire qui fait office de site, de repère en dernière instance pour garantir la validité du propos. Dans le cas de la question polaire, le repère manquant est le repère fondamental, celui qui marque la validité ou non du contenu (la prise en charge). C'est pour cette raison que le rôle d'évaluateur est transféré. Dans le cas de l'injonction le repère manquant est de l'ordre

5. Nous citons dans l'édition publique du Gutenberg Project, disp. sous : <http://www.gutenberg.org/ebooks/38126>.



du contenu représenté lui-même. Ce n'est pas la proposition qui n'est pas prise en charge (il y a bien un jugement de nécessité déontique), c'est l'état de fait qui n'est pas réel. En outre, le plus souvent, il manque un agent pour l'accomplir, et c'est ce rôle d'agent qui est déferé à l'autre. On voit ici que la non-stabilisation et la non-prise en charge sont deux phénomènes différents. En l'occurrence, l'injonction fait jouer un contenu non-stabilisé mais pris en charge, en ce sens qu'il a fait l'objet d'un jugement modal par un évaluateur.

Quoi qu'il en soit du détail de la conceptualisation du type locutoire "injonction", nous pouvons retenir qu'à première vue, s'agissant de la répartition des rôles entre évaluateur et ratifieur, l'injonction semble fonctionner parallèlement à l'assertion. On peut donc s'attendre à une distribution des particules modales propre à ce type locutoire, c'est-à-dire qui ne soit pas forcément dérivable de ce qui se passe dans l'interrogation polaire ou globale ni dans l'assertion. Mais simultanément, les particules licites à la fois dans l'injonction et dans l'assertion devraient présenter des valeurs similaires, en particulier en termes de répartition intersubjective des rôles d'évaluateur et de ratifieur, la différence étant que les oppositions en jeu dans l'injonction reposeraient plus spécifiquement sur des maximes de comportement ou des normes déontiques que sur la répartition de l'information en général, et des attitudes épistémiques en particulier. Cela dit, cette opposition ne doit pas être absolutisée, dans la mesure où :

- on l'a vu, l'intersubjectivation à l'œuvre dans l'assertion revêt aussi une valeur déontique ;
- si l'enjeu de l'ajustement intersubjectif dans l'injonction est la reconnaissance de la validité d'une norme, ce jugement de validité peut tout à fait être considéré comme une information, ou comme une prémisse de l'échange.

Une loi, une norme, une maxime de comportement sont aussi des énoncés ayant un contenu, et leur existence est une information. Entendons-nous : il y a en fait deux types de jugements normatifs *connaissables* dans une injonction. D'une part, il y a la maxime qu'invoque explicitement ou non celui qui donne l'ordre, et qui est un jugement déontique appliqué à certaines circonstances particulières. D'autre part, il y a les prémisses interactionnelles de l'injonction, attendu qu'il ne suffit pas de prononcer un énoncé à l'impératif pour que et énoncé soit pragmatiquement heureux : pour prononcer un tel énoncé, il faut être d'une façon ou d'une autre autorisé à le faire. C'est ce mode d'autorisation qui détermine la nature de la condition d'*uptake* et le type d'acte illocutoire accompli ou visé. De même, l'ordre peut être fondé sur une règle supérieure, ou sur un savoir de circonstance censé orienter la décision. L'injonction repose donc sur un réseau de prémisses à la fois sociales et épistémiques dont la reconnaissance préalable est attendue, et souvent présumée, par l'évaluateur. On peut donc très bien concevoir les problèmes d'ajustement intersubjectif dans l'injonction comme étant au moins en partie des problèmes de ratification d'une information.

### 14.1.1.3 Le problème de *ja*

La norme déontique fait elle-même l'objet d'un savoir ou d'une croyance. Une consigne, comme une information, peut être *ignorée* ou *reconnue*. C'est cette capacité des locuteurs à former et à mobiliser un savoir normatif qui éclaire le comportement apparemment erratique de *ja* dans l'injonction. Nous commencerons par un bref commentaire des valeurs discursives de ce *ja*, avant de nous tourner vers les problèmes prosodiques qu'il soulève, ce qui nous permettra de revenir plus généralement sur la question de l'accentuation des particules (14.1.2, p. 462 ssq.). Nous verrons que c'est cette analyse de la prosodie qui permet de raccrocher le *ja* "injonctif", avec ses idiosyncrasies, au signifié fonctionnel dégagé pour les autres emplois de *ja* comme particule modale. En surface, *ja* semble relever du marquage de l'insistance. Le locuteur (qui est l'évaluateur) enjoindrait à son allocutaire (le ratifieur) d'accomplir l'action, présentée comme

indispensable ou lui tenant tout particulièrement à cœur.

Anders als das unbetonte *ja* signalisiert das betonte *JA* den starken Sprecherwillen, dass sein Gesprächspartner der Aufforderung nachkommt. Mit *JA* wird in diesem Kontext auf die normale Annahme Bezug genommen, dass der Hörer die vom Sprecher erwünschte Handlung nicht ohne die Aufforderung ausführen würde. (Kwon 2005, 39)

Le problème est que ce genre de gloses peut aussi bien être proposé pour *doch* ou *schon*. Dans le cas de *doch*, la coloration (illocutoire) d'impatience ou de rappel nous livrait les clefs pour un rapprochement avec l'assertion. Pour *ja*, la coloration "révélatrice" serait celle de menace ou d'avertissement solennel. En effet, pour qu'un simple ordre devienne une menace ou un avertissement solennel, il faut que l'injonction soit réalisée sur la base de prémisses notoires relatives (i) à l'autorité de celui qui donne l'ordre et (ii) aux conséquences d'un éventuel refus d'obtempérer. Comme l'écrit König (1997), qui voit en *ja* un marqueur d'évidence, l'emploi dans l'injonction est possible dans la mesure où l'injonction repose sur un arrière-plan de règles communément admises qui lui confèrent ce caractère d'évidence.

Beim Deklarativsatz liegt die Evidenz im Hintergrundwissen von Sprecher und Hörer [...]. In Imperativen liegt die Evidenz wiederum im Hintergrundwissen über Pflichten, Verbote, Verpflichtungen. Imperative mit *ja* haben daher den Effekt einer Erinnerung oder Mahnung. (König 1997, 70)

Pour le dire autrement, il faudrait que la personne à qui l'ordre est adressé sache à quoi s'en tenir sur les prémisses sociales de l'injonction. Mais comment passe-t-on de là à l'idée d'une validité du propos *de tous points de vue*, qui était censée constituer le signifié invariant de la particule ? Notre proposition est de voir en *ja*, dans tous ses usages comme particule modale quel que soit le type locutoire, un indice de l'opération par laquelle **l'évaluateur ratifie le contenu à la place du ratifieur** en présentant le propos comme en-deçà ou au-delà de toute contestation. Cela vaut pour l'assertion. Cela devrait valoir aussi pour la question, et c'est justement la raison pour laquelle *ja* n'y est pas employable, et cela vaut indifféremment pour l'injonction. Dans ce troisième cas de figure, cela signifie que le locuteur retire à l'allocutaire la possibilité de contester l'ordre en lui signalant que l'injonction est irrésistible, en vertu de prémisses partagées par les interactants. Il n'y a pas de hasard à ce que, une fois sortis du domaine de la "menace", l'emploi de *ja* soit spontanément associé à la sollicitude, ce que relèvent fort justement Métrich et al. (2002, III.135), avec des exemples de type "Habille-toi bien chaudement" (*Zieh dich ja warm an!*). Ici, l'ordre peut avoir quelque chose d'infantilisant : le locuteur parle pour le bien de l'allocutaire en lui ôtant la possibilité de ne pas ratifier l'ordre, qui s'impose pour ainsi dire de lui-même.

À cet égard, on peut se demander si la particule *ja* en général est vraiment un exhausteur de dialogisme (comme il y a des exhausteurs de goût), où s'il ne s'agit pas plutôt d'un **pré-empteur de parole** par lequel l'évaluateur réduit le ratifieur au silence en lui coupant l'herbe sous le pied ou, pour le dire moins familièrement, en assurant sa fonction dans le dialogue à sa place. De fait, *ja* est la seule particule "intersubjective" qui ne soit pas à proprement parler contrastive ; ainsi, dans la représentation topique que nous avons proposée, *ja* n'oppose pas un extérieur à un intérieur (comme *doch* ou *schon*), ni un centre (où les mouvements IE-I et E-I se rejoignent et s'annulent) à un intérieur ne coïncidant pas avec ce centre (*eben*, cf. *infra*). La situation de *ja* fait un peu penser à celle d'*überhaupt* par rapport aux perspectivaux : *überhaupt*, quand il est construit en adverbe d'énoncé, est à la fois un perspectival et le contraire d'un perspectival, puisqu'il nie ou neutralise la partialité du dire ; de la même manière, *ja* est une particule modale, mais sa contribution sémantique est justement de neutraliser le travail de l'altérité entre évaluateur et ratifieur.

Une autre tendance intéressante relevée par Métrich et al. (2002, III) est la préférence nette de la particule *ja* pour les impératifs négatifs :

- (10) Aber glaub **JA** keiner, daß das besser gewesen ist. (Métrich et al. 2002, III.132)
- (11) - Wie meinen Sie das, was Sie eben fragten?  
- Spielen Sie nur **JA** nicht den, der zu vornhem ist, verstehen zu wollen! (Métrich et al. 2002, III.133)

Sur les quatre exemples que donne Kwon (2005, 39), trois mettent en jeu un impératif négatif :

- (12) Also, ich will nicht ohne Satire leben. Hört **JA** nicht auf damit! Versprochen? (*loc.cit.*)
- (13) So warnt Moderator Kloepfel seine Zuschauer : "Nehmt die Parolen nur **JA** nicht ernst!" (*loc.cit.*)
- (14) Kaum ist seine Gruppe angespült, hebt er drohend den Finger : "Daß Sie mir nachher **JA** die Fähre nicht verpassen! Sie müssen sonst hier übernachten." (*loc.cit.*)

La seule exception est celle-ci :

- (15) Arona ruft uns zu : "Daß ihr **JA** alles stehen laßt, das machen wir später!" (*loc.cit.*)

Même s'il n'y a rien de systématique à cet égard, il semble donc bien que *ja* présente une certaine appétence pour des injonctions qui sont des *exhortations à ne pas faire quelque chose*. Ces injonctions ont ceci de particulier que bien souvent (mais pas toujours, cf. les deux exemples tirés des *Invariables Difficiles*), le contenu est déjà réel : il ne s'agit pas de faire quelque chose, mais de laisser perdurer une situation déjà valide. Cela vaut d'ailleurs aussi pour le dernier exemple de Kwon (2005), qui est de forme positive : dans les quatre exemples, il s'agit toujours d'éviter que quelque chose n'advienne qui viendrait perturber un ordonnancement déjà en place. Cet ordonnancement à valeur éminemment normative<sup>6</sup> est menacé par une velléité ou une tendance que l'allocutaire pourrait manifester. Il n'est pas interdit de voir une valeur stratégique dans cet emploi de *ja*, surtout si nous en donnons une lecture agonistique ou anti-dialogique comme celle envisagée plus haut, c'est-à-dire si nous y voyons un moyen pour l'évaluateur de ratifier lui-même son propos, déposédant ainsi l'autre de sa capacité à faire échouer l'acte communicationnel dont participe l'énoncé. Dans une perspective argumentative, c'est d'ailleurs ce à quoi aboutit la notion d'évidence mobilisée par König (1997), puisqu'elle "tue" la discussion et empêche la contestation, les faits s'imposant pour ainsi dire d'eux-mêmes, en deçà de toute négociation intersubjective. Mais à trop vouloir voir les similitudes entre ce *ja* et son "frère" dans l'assertion, ne fait-on pas trop bon ménage de divergences réelles, et notamment de la différence prosodique massive entre les deux emplois, avec d'un côté une particule modale d'assertion atone, et de l'autre une particule modale d'injonction toujours fortement accentuée? Pour tenter de faire la part des choses, nous allons interrompre un instant notre étude de l'injonction et étudier le problème de l'accentuation des particules modales.

## 14.1.2 Sur l'accentuabilité des particules modales en général, et sur l'accentuation de *ja* dans les énoncés injonctifs en particulier

### 14.1.2.1 Remarques théoriques introductives

#### • Propositions de Daniel Gutzmann : particules accentuées et *Verum focus*

6. Que la norme soit catégorique, comme dans le cas de la satire, ou hypothétique, comme pour l'exemple du bateau.

L'absence d'accent (*Unbetontheit*), ou l'incapacité à prendre l'accent (*Nicht-Betonbarkeit*), qui sont en fait deux choses différentes, apparaissent généralement dans la liste des critères définitoires des particules modales en allemand. "L'absence d'accent" va dans le sens d'une caractérisation des particules comme adverbes ou adverbiaux "déficients" (en l'occurrence : prosodiquement déficients, Cardinaletti & Starke 1999), ce qui leur vaut d'être assimilées à des clitiques. Au demeurant cette assimilation a ses avantages ; par exemple elle peut aider à expliquer certaines tendances dans le positionnement des particules, immédiatement à la droite de la forme verbale (ou du subordonnant) et de la chaîne des formes pronominales. On peut en effet, dans ce cas, mobiliser la "loi de Wackernagel", ou plus exactement l'acceptation qu'on s'en fait fréquemment aujourd'hui, à savoir le principe que les enclitiques "remontent" vers la tête de l'énoncé ou du groupe verbal et y forment une chaîne, chaîne dont les particules modales seraient les derniers membres.

Reste que ces règles de placement ne sont que des tendances, d'autant que certains auteurs posent des particules accentuées, par exemple le *JA* des énoncés injonctifs. *JA* pose aussi problème, de façon sans doute plus réhilitoire encore, à la formulation en termes de non-accentuabilité, qui est de toute façon réfutée par l'exemple de *schon*, dont la fonction ne varie pas selon qu'il est accentué ou pas. Ainsi, Métrich et al. (2002) ne consacrent qu'une seule entrée à *schon* particule modale, en indiquant simplement que la particule est tantôt faiblement, tantôt très fortement accentuée. Le critère prosodique et le critère fonctionnel sont donc au moins en partie découplés. Enfin, on peut discuter de savoir jusqu'où il est possible de distinguer entre un *wohl* accentué "adverbe modal" et un *wohl* inaccentué "particule modale" (Métrich et al. 2002, IV.332-352), à plus forte raison si l'on pense, comme nous, que la particule modale *wohl* n'a pas pour fonction primaire de signaler une faible prise en charge, mais au contraire de reprendre en charge un contenu à première vue fragile ou contestable - ce que fait aussi d'une certaine façon *wohl* accentué.

Face à cela, il convient de s'interroger sur la nature de l'accent dont on parle. D'une part, la forte tendance à l'érosion prosodique au sens d'une perte ou d'un affaïssement de l'accent *lexical* peut être vue comme un indice formel de gramma- ou de pragmatization. Pour notre part, nous regardons la grammaticalisation à travers ce qu'en dit Meillet (1912) et sommes obligé de constater que l'absence d'obligatorisation du marquage et le caractère encore ouvert du paradigme, dont témoigne l'hésitation des auteurs devant telle ou telle forme, sont des problèmes trop importants pour que l'on puisse considérer la grammaticalisation de ces formes comme achevée, même si cela ne veut pas dire qu'elle n'est pas amorcée. Pour ce qui est de la pragmatization, nous en avons fait un phénomène relevant strictement de la sémantique fonctionnelle, puisqu'au moins dans le cas des particules modales, nous y voyons l'accès d'un lexème à une nouvelle fonction discursive, à signifié constant. Cela dit, ce glissement fonctionnel peut nourrir un affaiblissement prosodique lorsque l'item est placé en fonction de particule modale, attendu que le fonctionnement de ces formes est synsémantique, c'est-à-dire que la particule ne prend sens qu'en composition avec d'autres éléments, en l'occurrence et selon nous le type locutoire. En ce sens, on a bien affaire à une forme liée. Si l'on ajoute à cela le fait que tant le type locutoire que la particule ont un sémantisme "non at-issue", on peut s'attendre à une forme de déficience ou de défaillance prosodique au niveau de l'accent lexical mais aussi des accents de constituance en générale, et de l'accent de groupe en particulier (Gutzmann 2015b).<sup>7</sup> Par contre, il en va tout autrement de l'accent paradigmatissant, qui peut tomber sur n'importe quelle syllabe de n'importe quel morphème.

---

7. C'est le même ensemble de facteurs qui permet à Gutzmann de justifier l'impossibilité pour une particule modale de figurer dans la position préverbale d'un énoncé assertif.

C'est la piste que suit Gutzmann dans son traitement de la déficience prosodique des particules : en fait de "non-accentuabilité", elles sont "incapables de prendre l'accent de phrase", c'est-à-dire d'être désignées comme point d'orgue du prédicat et mises en contraste latent avec d'autres solutions.<sup>8</sup> Gutzmann démontre ensuite la présence d'un blocage sémantique interdisant de faire tomber un accent informationnel sur *halt*. Même si nous souscrivons aux deux affirmations (la règle générale sur l'accent de phrase et la démonstration d'une contradiction pragmatique qu'il y aurait à faire tomber un accent paradigmatissant sur *halt*), nous devons bien avouer un certain doute quant au rapport établi entre les deux. En effet, l'accent de phrase (qui pour nous, comme on l'a vu dans la partie III, est un accent de prédicat) n'épuise pas le registre des accents paradigmatissants, or il nous semble que la démonstration du Gutzmann s'applique à tout accent signalant un phénomène de contraste (inscription de la solution choisie dans un paradigme de solutions concurrentes auxquelles elle est contrastée). Et si *halt* refuse effectivement tout type d'accent contrastif, il n'en va justement pas de même pour d'autres particules, tant et si bien que le blocage observé sur *halt* n'illustre pas de règle générale mais plutôt un blocage additionnel dû à la sémantique spécifique du marqueur en question.

Dans ce qui suit, nous allons donc défendre un point de vue à la fois proche et légèrement différent de celui de Gutzmann : pour nous, une particule modale, du fait de son statut synsémantique et de son fonctionnement en partenariat avec le *Satzmodus*, ne peut pas faire l'objet d'un accent prédicatif, mais rien n'interdit en droit la présence d'un accent de focus correctif, c'est-à-dire un accent paradigmatissant employé dans un contexte où une solution concurrente est accessible. Ladite solution concurrente s'opposerait donc à celle retenue sur un point précis qui se trouve marqué par la particule. En l'occurrence, il s'agit vraisemblablement un problème de prise en charge du contenu (plutôt que de détermination du contenu lui-même).

• **Illustration : sur l'inaccentuabilité de *halt* et *eben***

Gutzmann (2015a) montre qu'il y aurait une contradiction à faire tomber un accent contrastif sur *halt*, qu'il glose par "as you know, p is a fact and one cannot do anything about p".<sup>9</sup> Gutzmann donne d'abord une raison générale à ce blocage, qui serait susceptible de valoir pour toutes les particules modales à condition d'adhérer expressément à son système sémantique ; en l'occurrence, il s'agit de relever que la focalisation paradigmatissante serait un phénomène sémantique vériconditionnel, tandis que la particule modale participe de la fonction expressive, et donc d'un module pragmaconditionnel. Dans cette perspective modulaire, le focus est "aveugle" aux particules modales. Dans la mesure où nous n'avons pas fait ce pari d'une théorie modulaire, l'argument n'est pas opératoire dans la perspective du présent travail. Gutzmann anticipe sur les critiques éventuelles en étayant son propos par un second argument, qui nous semble irréfutable... mais nécessiterait d'être répété pour chaque particule dans chaque type locutoire. L'argument est en fait assez simple : un opérateur de focalisation induit l'existence dans l'ensemble contextuel (*context set*) d'une proposition autre que celle verbalisée et qui se distingue de celle-ci par la solution retenue en lieu et place du constituant focalisé. Par exemple, dans

(16) *Les Invariables Difficiles* sont en **QUATRE** volumes.

la proposition p s'oppose à une proposition p' ne divergeant de p que par la présence en lieu et place de *quatre* d'un autre numéral ("trois", par exemple). Or la particule modale ne contribue pas à la description d'un état de fait, mais aux modalités de la prise en charge ; c'est ce qui

8. Gutzmann a lui aussi une conception de l'accent de phrase qui rattache celui-ci au domaine des accents paradigmatissants.

9. Gutzmann (2015a, 142).

la rapproche du Verum focus. De ce fait, la solution concurrente ne peut être que "p n'est pas le cas". Nous remplacerons la preuve formelle de Gutzmann, qui repose là encore sur un certain nombre de pré-requis théoriques discutables, par une reconstitution informelle de son raisonnement sur la base d'un exemple construit. Soit l'énoncé :

(17) *Les Invariables Difficiles* sind **HALT** unverzichtbar.

Il s'oppose donc, dans le paradigme contextuel, à

(18) *Les Invariables Difficiles* sind **nicht** unverzichtbar.

En d'autres termes, il faut qu'au moment d'élaborer l'énoncé en *halt*, le point de vue selon lequel cet énoncé ne correspondrait pas à la réalité soit accessible en contexte et idéalement attribuable à l'allocutaire. Or par hypothèse *halt* partage avec *eben* et *ja* la propriété de mettre en jeu une forme de consensus autour du propos, qu'il ne vient à personne de contester en tant que tel. Les présupposés d'un énoncé comme *Les Invariables Difficiles sind HALT unverzichtbar* ou *Peter schläft HALT* (l'exemple de Gutzmann) sont donc intrinsèquement contradictoires. À nos yeux, ce qui est prouvé ici, c'est que la présence d'un accent contrastif sur *halt* ou *eben* dans l'assertion est incompatible avec le signifié de ces particules.

#### 14.1.2.2 Quand et pourquoi *ja* est-il accentuable ?

La paire *halt/eben* n'est pas la seule susceptible d'être concernée par cette démonstration de Gutzmann. En effet, en toute rigueur, le même raisonnement devrait s'appliquer à *ja* dans l'énoncé assertif. Reprenons le premier exemple de ce chapitre, et imaginons qu'un accent contrastif tombe sur *ja*, qui dès lors serait associé à un Verum focus.

(19) DEGENHARDT : Aber er [Steinbrück] hat es natürlich auch sehr schwer gehabt bei dem Rückstand und bei der Kanzlerin, die ja immerhin doch einiges vorzuweisen hatte- an Bilanz, an positiver Bilanz, aus ihrer Sicht.

SPRENG : Ja, das ist das Problem. Das hat **ja** Frau Merkel immer wieder betont, dass Deutschland gut dastehe. Er musste achtgeben, dass er auch Deutschland nicht zu schlecht redet, ä, ä, das kommt auch nicht an. Also, insofern hat er sich auf einzelne Punkte konzentriert und hat eben der Merkel mangelnde Zukunftsperspektiven abgesprochen, also was ihre Pläne für ihre Zukunft betrifft. (DR 020913-02)

On voit tout de suite la contradiction qui émergerait. L'effet sémantique est la prise en charge du contenu p (en l'espèce, qu'Angela Merkel a lourdement insisté sur son bilan) contre un présupposé adverse. Ici, cela voudrait dire que l'invite prête au journaliste un point de vue selon lequel Angela Merkel n'a pas défendu son bilan. Outre l'absurdité du propos, rappelons-nous que les deux protagonistes ont regardé le débat et discutent longuement des propos tenus par les deux candidats. Dès lors, le fait qu'Angela Merkel a mis son bilan en avant est réputé connu des interactants. Dans ces conditions, l'accentuation de *ja* implique l'existence d'une contradiction dans le *Common Ground*, ce qui n'est pas compatible avec l'usage de *ja*.

Comment dans ces conditions expliquer l'accentuation de *ja* dans l'injonction ? Logiquement, c'est vers le type locutoire que nous devons nous tourner pour expliquer cette différence. Nous avons vu que la notion de notoriété ou de consensus n'est pas véritablement efficace pour étudier ces emplois de *ja*, et que l'invariant opérationnel de la particule est plutôt l'anticipation de la ratification, pour ne pas dire sa préemption, par l'évaluateur. "L'évidence", pour reprendre le terme de König, constitue le fondement de la légitimité de cette anticipation/préemption. Dans le cas de l'assertion, dont l'enjeu est une ratification d'ordre épistémique, cette évidence

se traduit par le fait que le contenu soit notoire, immédiatement accessible, trivial ou même repris de l'interlocuteur. L'irrésistibilité de la ratification d'une assertion implique l'absence de toute solution concurrente digne d'attention dans le paradigme contextuel. C'est la raison pour laquelle il y aurait une contradiction à placer un accent contrastif sur *ja*.

Il en va tout autrement de l'injonction, surtout négative, qui implique la possibilité d'une volonté adverse ou indécise à convertir. C'est particulièrement vrai dans les cas où l'injonction est une injonction de laisser prévaloir l'ordre établi, dont on a vu qu'ils étaient typiques des ordres en *ja*. Donner un ordre dans un contexte comme celui-là implique de se représenter un cas de figure où une action contraire serait en gestation, par exemple et notamment dans la volonté de l'allocutaire. La contrariété, la présence d'un autre susceptible d'entraver l'actualisation du contenu représenté dans l'énoncé, est constitutive de l'acte même d'injonction. Elle est la racine de cette non-stabilisation du contenu qui se manifeste dans la forme syntaxique de l'énoncé, qui rapproche l'injonction de l'interrogation polaire, de l'hypothèse et de certains types d'exclamation.<sup>10</sup>

Ce problème tombe si l'on se rallie à l'idée d'un *ja* anticipateur de ratification se prévalant d'une évidence manifeste. L'injonction en *ja* n'est pas, et ne peut pas être, l'injonction à réaliser un acte déjà entériné ou actualisé (car pourquoi donner un ordre dans ce cas ?); c'est une injonction manifestement irrésistible, qui est censée emporter d'emblée l'assentiment de l'autre sans que celui-ci ait son mot à dire, alors même qu'on lui prête initialement une propension à agir en sens inverse. Dans ces conditions, la présence de l'accent contrastif est peu surprenante, et l'on peut s'attendre à une fréquence telle qu'elle débouche sur un processus de figement, dont l'accentuation systématique observée actuellement est la résultante. En effet, l'injonction en *ja* induit trois données sur la validité du contenu représenté :

1. L'évaluateur se solidarise de ce contenu et réalise l'acte locutoire (évaluation première).
2. L'évaluateur prête au ratifieur un point de vue potentiellement antithétique, c'est-à-dire en l'occurrence une propension à agir contre l'ordre que l'on est en train de donner.
3. L'ordre donné est irrésistible et l'acte locutoire injonctif s'appuie sur des prémisses de nature à balayer, à elles seules, toutes les objections que la ratifieur serait susceptible d'apporter. L'évaluateur est donc en mesure de ratifier l'injonction en lieu et place du ratifieur pourtant supposé récalcitrant.

La tension entre les points 2 et 3 est ce qui permet de lever pour l'injonction la contradiction observée au début de cette section dans l'assertion. Dans l'injonction, la présence d'un point de vue antithétique peut coexister avec l'irrésistibilité de l'acte et l'anticipation de la ratification. La tension entre les points 1 et 2, elle, définit les conditions de possibilité d'un focus polaire.<sup>11</sup> La combinaison des deux oppositions (entre 1 et 2 et entre 2 et 3) est définitoire de l'injonctive en *ja*, qui par conséquent appelle naturellement un accent contrastif sur la particule, dès lors que cette accentuation de la particule remplit la fonction que lui assigne Gutzmann.

### 14.1.2.3 Paradoxes sémantico-prosodiques : sur *schon*, *doch* et *wohl*

#### • Un cas de redondance sémantico-prosodique : *schon*

10. Cela signifie aussi qu'une glose de *ja* en termes de consensus absolu ou d'absence de solution concurrente interdit de produire une description unifiée des emplois en assertive et en injonctive.

11. Il peut paraître paradoxal de parler de Verum focus dans une injonction. On reviendra sur le lien entre le focus polaire, dont le Verum focus est le principal avatar, et les types d'actes locutoires dans la sous-section finale de cet intermède.

*Schon* peut être accentué ou non selon le contexte sans que cela induise de changement de fonction. L'accent contrastif est donc ici le signe d'un certain emploi de la particule, tout au plus d'une certaine valeur en discours, mais ne change pas fondamentalement le jeu entre *p* et *p'* tel qu'il est marqué par la particule. Ceci s'explique assez facilement au vu du sens que nous avons prêté à *schon*. Selon nous, la particule permet d'affirmer la prise en charge d'un contenu à propos duquel il existe un autre point de vue le situant en IE, c'est-à-dire en-deçà de la bifurcation entre affirmation et négation. En d'autres termes : on prête au ratifieur un calcul qui devrait mener à la non-prise en charge du contenu par l'évaluateur, ou qui du moins laisse cette possibilité ouverte. *Schon* implique que l'évaluateur pourrait ne pas prendre en charge *p* et que lorsqu'il le prend en charge, ce choix va contre les attentes du ratifieur. Nous avons vu qu'il y avait plusieurs raisons possibles à cela. Les deux principales sont :

- le ratifieur croit que *p*, mais part du principe que l'évaluateur croyait que non-*p*. En discours, *schon* sert alors à dissiper un désaccord et s'insère volontiers dans un mouvement concessif.
- le ratifieur croit que non-*p* et part du principe que l'évaluateur partagera son point de vue. Ici, au contraire, la présence de *schon* est liée à une discordance entre ratifieur et évaluateur.

La présence dans "l'ensemble contextuel" de la proposition non-*p* comme conclusion favorisée bon gré mal gré par le ratifieur (en l'occurrence, dans l'assertion, l'allocutaire) fait donc partie des conditions indispensables à l'emploi de *schon*. Nulle surprise par conséquent à ce que la particule puisse recevoir l'accent contrastif. En effet, si l'on applique le raisonnement de Gutzmann, la particule n'ayant pas de contribution au contenu lui-même, son accentuation sera assimilée à une sorte de Verum focus et sera la trace d'une prise en charge du contenu contre une solution concurrente non-*p* accessible en contexte. L'accent contrastif et la particule *schon* vont donc totalement dans le même sens.

#### • Quand l'accent annulerait la sémantique : *doch*

Il en va visiblement autrement de *doch*. Pour nous comme pour la plupart des auteurs, et en particulier pour Métrich et al. (2002), la particule modale *doch* est forcément inaccentuée, par opposition au connecteur ou coordonnant, qui est toujours accentué. On pourrait bien sûr s'en tenir là et assigner à l'accent une fonction discriminante entre les deux fonctions, liée au caractère synsémantique et semi-grammaticalisé de la particule. Mais rien d'équivalent ne s'observe pour *schon*, où la désambiguïsation entre particule modale et opérateur aspecto-temporel ne va pourtant pas toujours de soi. En outre un accent contrastif fort est suffisamment distinct d'un accent lexical comme celui du connecteur *doch* pour empêcher toute ambiguïté à l'oral. Demandons-nous donc quelle serait l'effet sémantique d'une accentuation de la particule modale *doch*.

Toujours en suivant la ligne de raisonnement de Gutzmann, l'accentuation de *doch* impliquerait la co-présence de *p* et non-*p* sur la scène énonciative (ou dans l'ensemble contextuel) ; idéalement, non-*p* doit être attribuable à "l'autre", ce qui dans le cas d'une assertion voudrait tendanciellement dire : à l'allocutaire-ratifieur. On commence à voir où est le problème : la particule modale *doch* accentuée ferait jouer la prise en charge de *p* par opposition à un point de vue tendant à considérer que non-*p*. C'est peu ou prou la même valeur que les emplois "polémiques" de la particule modale *schon*, et c'est surtout, sur le plan argumentatif, une configuration extrêmement proche de celle dans laquelle on emploiera le connecteur *doch*. Où la différence se nicherait-elle ? Dans le fait que dans un énoncé avec la particule modale *doch*, aux yeux de l'évaluateur, *p* était en principe hors-débat et que le ratifieur est en faute à ne pas



avoir déjà repris p à son compte.

Alors qu'avec *schon*, p et non-p coexistent dans le paradigme contextuel, avec *doch*, ils coexistent ou risquent de coexister dans le *Common Ground*. Nous avons déjà vu que *ja* représentait à bien des égards une dépossession du ratifieur ; il en va un peu de même pour *doch*, à ceci près que la dépossession se fait en prenant en compte une probable opinion contraire du ratifieur. Toute la fonction de *doch* est de pointer la contradiction qu'il y a à faire revenir non-p dans l'ensemble contextuel alors que p est censé faire partie de l'arrière-plan de l'échange. La présence d'un accent de contraste sur *doch* impliquerait que le locuteur-évaluateur prenne acte de cette présence de non-p dans l'ensemble contextuel et rouvre le débat, même si c'est pour mieux le refermer ensuite. Cette démarche écraserait la valeur fondamentale de la particule modale *doch*, qui est justement de refuser de rouvrir le débat, au profit d'une "simple" réaffirmation de la validité d'un propos qu'on croit manifeste mais auquel l'autre ne semble pas adhérer. La spécificité sémantique de la particule modale s'en trouverait donc détruite. On le voit, le cas de figure ici est différent de ce qu'on observait jusqu'alors : il n'y aurait pas de contradiction particulière à accentuer la particule modale *doch*, mais un effet sémantique qui rendrait non avenue l'opération dont la particule est la trace.

#### • Accentuation et fausse hétérosémie : *wohl* et *WOHL* dans l'assertion

*Wohl* est un cas particulièrement intéressant en ce que les emplois accentués et inaccentués de la particule semblent présenter un sens à la fois très proche et légèrement différent, ce qui accréderait l'hypothèse d'une gramma- ou pragmaticalisation de la particule (inaccentuée) à partir d'un emploi comme adverbial d'énoncé ou d'énonciation (accentué). *Wohl* accentué est considéré comme un marqueur de forte prise en charge ayant souvent une coloration polémique. *Wohl* atone serait au contraire une particule modale associée à une faible prise en charge du contenu. Nous avons vu que cette dernière description ne correspond pas exactement à notre analyse de la particule.

Nous ne prendrons pas position sur l'hypothèse de la grammaticalisation puisqu'elle ne peut être tranchée que par une étude diachronique poussée, et qu'elle est de toute façon soumise à un pari sur l'appartenance ou non de *wohl* inaccentué à "la" classe des particules modales. Pour notre part, nous avons distingué deux groupes de particules, avec d'un côté les particules modales au sens où on l'entend le plus souvent, c'est-à-dire des formes participant du marquage de l'ajustement intersubjectif et qui n'apparaissent jamais dans le *Vorfeld* d'un énoncé assertif, et de l'autre, des particules modales "subjectives" apparentées aux perspectivaux modaux en ce qu'elles sont la trace des attitudes positionnelles (Doherty 1985) de l'évaluateur vis-à-vis du contenu. Quant à savoir si cette particule a émergé des emplois "accentués", c'est une autre question, en particulier si l'on postule, comme nous le faisons, que ces emplois accentués ont le même statut catégoriel que les autres et ressortissent eux aussi du domaine des particules modales "subjectives".

Peut-on réduire la particule accentuée à la combinaison de *wohl* tel que nous l'avons décrit sur la base d'emplois atones et d'un accent de contraste ? Nous partons du principe que *wohl* non-accentué marque la prise en charge d'un contenu après une résolution épistémologique de l'altérité p/p', c'est-à-dire par exemple après calcul inférentiel ou évaluation de la qualité de la source. *Wohl* est en ce sens un marqueur d'appropriation épistémologique d'un contenu tiers. En première instance, ce contenu n'était pas pris en charge. L'effet discursif de solidarité conditionnée du locuteur avec son dire émane de cette caractéristique : le contenu n'est pas pris en charge *prima facie* et conserve la trace de cet état antérieur d'extériorité ou de suspension.

L'ajout d'un accent contrastif, dans ces conditions, aboutit à actualiser la présence de la proposition non-p sur la scène énonciative. Dans l'assertion, il s'agit toujours pour le locuteur-évaluateur de prendre en charge un contenu qui en première instance pouvait sembler douteux, mais cette fois en prenant le contrepied d'un point de vue qui pour sa part maintiendrait le refus d'asserter. De ce fait, l'opération de prise en charge revêt une coloration polémique. Dans cet ordre d'idée, le conflit p/p' prend une tournure intersubjective : d'une part, p et p' sont à la également actualisées et "visibles" (p' étant bien souvent identifiable dans le contexte gauche, cf. ex. suivant) ; mais d'autre part, p' se voit refuser toute pertinence.

- (20) Also ich glaube, dass dort auch mittlerweile Nachdenken eingesetzt hat. Ich halte das angesichts auch der jüngsten Enthüllungen für unwahrscheinlich, dass wir hier nicht weiter arbeiten sollten. Sondern dass wir sehr **wohl** den Kontakt zu den Amerikanern, zu den Briten suchen müssen. (DR 070913-03)<sup>12</sup>

L'effet discursif de forte prise en charge s'explique par ce contrepied rendu saillant du fait de la présence de l'accent, qui trace clairement une ligne de partage entre prise en charge et non-prise en charge et focalise, au sens strict du terme, le résultat final de l'opération marquée par *wohl*. Les emplois non-accentués, au contraire, sont dépourvus de ce que nous analysons comme un cas-limite de Verum focus ; de ce fait, l'issue de l'opération de traitement épistémologique ne prédomine pas sur ce traitement lui-même, ce qui favorise une interprétation en termes de prise en charge faible.

### Synthèse sur l'accentuabilité des particules modales

Cette petite digression avait comme objectif initial de rendre compte de l'accentuation de *ja* dans les énoncés injonctifs d'une façon qui nous permette de maintenir l'invariance du signifié fondamental de la particule modale dans tous ses emplois. Pour cela, nous avons dû revenir sur le statut prosodique des particules modales en général afin de déterminer de quel type d'accent l'on parlait en opposant une particule accentuée et une particule non-accentuée. Nous avons défendu l'idée que les quelques particules accentuées relevées dans la littérature correspondaient à des cas d'accent contrastif (paradigmatisant). Pour ce qui est de l'accent lexical, nous avons défendu l'idée qu'il avait disparu ou quasi-disparu, peut-être dans le cadre d'un processus de pragmatization qui induit le glissement vers le domaine fonctionnel et expressif ("*non at-issue meaning*") et une signification sysémantique.

S'agissant de l'accent contrastif, nous avons repris la démarche et une partie des postulats de Gutzmann (2015a) quant à la valeur qu'a ou qu'aurait la présence d'un tel accent sur une particule modale. Nous avons affirmé qu'on a affaire à un focus polaire, opposant la prise en charge du propos à un point de vue concurrent et antithétique, c'est-à-dire défendant la non-validité de ce propos, qui devrait figurer à armes égales avec le point de vue de l'évaluateur dans le paradigme contextuel sur lequel s'opère le choix d'une solution (en l'occurrence : le choix de la prise en charge). Suivant en cela Gutzmann, nous pensons que cette configuration est contradictoire avec le signifié de *halt* ou *eben*, ce qui explique leur non-accentuabilité (on obtiendrait un énoncé sémantiquement et pragmatiquement mal formé). Partant de cette idée, nous avons proposé (contre Gutzmann) de considérer que la possibilité ou non d'accentuer une

12. La gradabilité de *wohl* est un phénomène très intéressant, qui l'oppose aussi bien aux perspectivaux modaux qu'aux autres particules modales. Nous y voyons un argument pour la thèse selon laquelle la notion de "particule modale" recouvre bien une fonction, le lexème conservant un certain nombre de ses propriétés permanentes : *doch*, *ja*, *schon* ne sont jamais gradables quelle que soit leur fonction ; *wohl* l'est, sauf dans ses emplois comme particule inaccentuée, mais cela est sans doute justement lié au fait que la gradation entraînerait un accent.

particule doit être déterminée item par item. Cela nous a permis de distinguer quatre cas de figure, que l'on peut classer par ordre décroissant de conflictualité sémantique :

- Les particules dont l'accentuation produirait un énoncé contradictoire (*eben*, *halt*).
- Les particules dont l'accentuabilité varie d'un type locutoire à l'autre, selon que l'énoncé contenant la particule fait ou non travailler l'altérité entre le point de vue avancé et un point de vue antithétique, ce qui selon le type produit tantôt une contradiction, tantôt un énoncé bien formé (exemple : *ja*).
- Les particules accentuables, mais où l'ajout sémantique que représente la focalisation induit une distorsion des effets de sens en discours (exemple : *wohl*).
- Les particules qui contiennent en puissance les mêmes caractéristiques sémantiques que celles qu'actualise l'opération de focalisation, d'où une limitation de la variation des effets de sens à une coloration polémique ou dialogique un peu plus marquée en cas d'accentuation (exemple : *schon*).

Cette classification laisse de côté *doch*, dont le cas reste problématique. Il nous semble tentant de le classer avec *wohl* dans la catégorie des particules qui sont accentuables en droit, sous réserve d'un certain bouleversement interprétatif. Encore faut-il se demander si cette catégorie en est vraiment une. Dans le cas de *wohl*, ce bouleversement n'en est pas véritablement un dans l'assertion, mais il serait sans doute rédhibitoire dans la question polaire ou partielle, ce qui nous amènerait en fait du côté de *ja*. Pour *doch*, par contre, la torsion sémantique que représente l'accentuation a pour effet paradoxal de gommer la nuance sémantique entre la particule et le coordonnant-connecteur et débouche sur une indécidabilité pratique du statut fonctionnel. *Doch* serait donc presque un meilleur représentant de la troisième catégorie que ne l'est *wohl*.

### 14.1.3 *Eben* dans l'injonction (et ailleurs)

L'étude du modèle analytique de Gutzmann (2015a) nous a conduit à nous intéresser brièvement à *halt*, particule tenue pour équivalente à *eben*. Dans la mesure où ces particules sont licites dans l'injonction et où nous ne les avons pas encore discutées jusqu'ici, nous allons maintenant leur consacrer quelques pages avant d'en venir aux formes *ruhig*, *nur* et *mal*, les plus typiques des énoncés à l'impératif.

#### 14.1.3.1 Signifié général

*Eben* et *halt* occupent une position intermédiaire entre *schon* et *ja*. Contrairement à *schon*, *eben* ou *halt* n'induisent nullement que le point de vue "autre", celui du ratifieur, consisterait à tabler sur une non-prise en charge du propos. En ce sens il n'y a pas de véritable contrepied. Mais contrairement à *ja*, le point de vue n'est pas non plus totalement ou manifestement irrésistible. Il est tentant ici de faire le rapprochement avec la valeur aspecto-temporelle de *eben*, qui indique à la fois la coïncidence (ou le recouvrement) et la non-identité. Duplâtre (1996), dans son étude des avatars de *eben*, part de la notion de "solution unique" dans un paradigme, ce qui rapprocherait *eben* des particules "exclusives" comme *nur*.

#### • L'exemple d'*eben* adverbial paradigmatissant

Nous reprendrons cette idée en considérant que *eben* sert effectivement souvent à créer de l'unique là où il semblait y avoir du divers, ce que manifestent les emplois comme adverbial paradigmatissant à forte coloration anaphorique. *Eben* indique l'identité de ce qui pouvait paraître semblable mais inadéquatement identifié. On en a un bel exemple dans l'échange suivant, qui fait suite à une discussion sur les multiples divisions de l'opposition à Bachar el-Assad en

Syrie à l'été 2013. Une fois que l'invité a achevé le panorama des forces en présence et de leurs soutiens extérieurs respectifs, le journaliste enchaîne :

- (21) DEGENHARDT : Mm. Die Opposition, wir haben das heute, gerade auch wieder in diesem Programm gehört von dem Korrespondenten aus der Region, die syrische Opposition drängt ja den US-Kongress, einen Militärschlag gegen die Regierung von al-Assad zu billigen. Sie drängt auch auf zusätzliche Waffenlieferungen. Wer macht da vor allem Druck ?  
 ROSINY : Nun, Sie haben den Akteur schon genannt : Das ist **eben** die Syrische Nationale Koalition, die eigentlich schon seit 2011- also ihr Vorgänger – ä- dafür plädiert, dass der Westen sich einmischen solle in den Machtkampf zwischen Regime und Opposition, also militärisch einschalten soll. (DR 020913-03)

La Coalition Nationale Syrienne (CNS) n'a en fait pas été nommée par le journaliste jusqu'à présent, mais par l'invité lui-même, qui avait toutefois précisé à ce moment-là qu'elle était le visage de l'opposition pour les puissances occidentales (le seul interlocuteur reconnu). Il y a donc bel et bien équivalence référentielle entre la CNS et *die Opposition* dans le tour de parole du journaliste, mais le cotexte amont, tout en fournissant les moyens d'établir cette coréférence ("l'opposition" lorsqu'elle interagit avec "l'Occident", c'est la CNS), conteste également l'identité des deux termes (la CNS n'étant en fait que l'un des cinq blocs d'opposition en présence). On a donc à la fois un consensus sur le fond et un besoin de réajustement de détail au niveau de l'identification du référent. *Eben* signale ce passage d'un état où il y a recouplement des points de vue sans identification à un autre état où les deux points de vue ne font qu'un.

Dans l'exemple suivant, *eben* a le statut d'adverbial paradigmatissant, adverbial que König (1991) rapproche aussi de *selbst* comme marqueurs de l'identité à soi-même. En amont, il a été question de la crise du logement étudiant à l'exemple de Münster, et des mobilisations en cours du côté des associations étudiantes. C'est la journaliste qui parle :

- (22) Heute trifft sich ja ein runder Tisch in Münster, da sitzen dann Vertreter der Stadt, der Uni, der Fachhochschule und **eben** der Studenten. Die werden aber auch, auch bis zum Wintersemester keine einzige Wohnung mehr bauen können. Was also soll diese Veranstaltung bringen ? (DR 050913-06)

Les étudiants étaient jusqu'à présent au cœur du propos. Le recours à *eben* permet de faire jouer un balancement entre leur présence en tant que présence *au milieu d'autres acteurs* (présence qui ne vaut donc pas pouvoir décisionnel) et leur présence en tant que représentation propre (qui interdit de les dire exclus des négociations). La focalisation fait jouer cette opposition en mobilisant un préconstruit selon lequel les autorités auraient pu ne pas convoquer de représentants étudiants à cette réunion. On a donc à la fois convergence et divergence des points de vue, et cette tension est résolue au profit de la convergence via la focalisation en *eben*, qui permet de souligner la primauté du fait que les étudiants sont bel et bien invités à la table des négociations.

### • *Eben* particule modale en général

Pour ce qui est du système des particules modales, cela signifierait que *eben* renforce l'unité des points de vue que *ja* se contente de montrer. Les gloses proposées par Métrich et al. (2002) pour *halt* et *eben* dans les énoncés injonctifs sont à ce titre particulièrement intéressantes : pour eux, ces particules "présente[nt] le comportement demandé comme la conséquence inévitable d'un fait ou d'une situation antérieurs" (II.181 = III.70). Dans les deux cas, les auteurs signalent

d'emblée l'existence d'un emploi privilégié consistant à ordonner "ce que souhaitait déjà l'interlocuteur", c'est-à-dire qu'en fait d'injonction, on a une autorisation. Nous ajouterons à cela la remarque d'une informatrice sur le fait qu'un des emplois les plus naturels de *eben* / *halt* pour elle consiste à dire, par exemple, *Ich mach eben / halt das Fenster zu!* en se levant de sa chaise juste après que quelqu'un dans la pièce a éternué. Cet emploi en assertive a la même valeur que celle donnée par Métrich et al. (2002, II.181) pour l'injonction : fermer la fenêtre est manifestement la seule réaction appropriée à l'éternuement de quelqu'un qui prend froid, et qui souhaite sans doute voir cette fenêtre fermée. On a donc une forme de convergence des points de vue autour d'une solution qui paraît s'imposer d'elle-même, comme pour *ja*. Mais ce que nous disent les exemples de Métrich et al. et celui-ci, c'est aussi le caractère réactif de l'emploi de l'énoncé en *eben*, qui semble parfois être une façon d'aller au-devant de la volonté ou de la pensée de l'autre.

Tout se passe en fait comme si l'énoncé en *eben* était un énoncé en appui du précédent (c'est ce que dit déjà Thurmair 1989) où le locuteur se place en fait en position de ratifieur d'un énoncé plus ou moins tacite dont l'allocutaire serait l'évaluateur. Cette configuration n'est pas forcément si éloignée que cela de celle que l'on observait justement pour *schon*, où l'enjeu est de ne pas réagir comme l'allocutaire s'attendait à ce qu'on réagisse, c'est-à-dire prendre en charge un contenu là où l'autre s'attendait à ce qu'on ne le prenne pas en charge. Dans ce cas, *eben* ou *halt* serviraient simplement à valider un contenu dont l'autre s'attend à ce qu'on le valide. Le locuteur est bien l'évaluateur de son énoncé, mais puisque cet énoncé est une réaction, parfois même une réponse, il est simultanément le ratifieur d'un énoncé autre, prêté à l'allocutaire. L'allocutaire est l'évaluateur de cet énoncé autre, et en même temps... le ratifieur de la ratification de cet énoncé, ratification qui est l'objet de l'énoncé où figurent *eben*, *halt* ou *schon*. La différence entre ces trois particules est que *halt* et *eben* signalent que le locuteur (en tant qu'évaluateur) fait le pari que son énoncé sera immédiatement ratifié par l'allocutaire puisqu'il n'est que la ratification d'un point de vue imputable à l'allocutaire, lequel allocutaire misait lui-même sur cette ratification.<sup>13</sup> Dans le cas de *schon*, par contre, le locuteur-évaluateur considère que la prise en charge du propos déjoue les calculs de l'allocutaire-ratifieur, qui tablait sur une non-validation du préconstruit (non-validation qui, dans le cas de figure où le préconstruit a été avancé plus ou moins ouvertement par l'allocutaire, aurait été une non-ratification).

### 14.1.3.2 *Eben* et *halt* dans l'injonction

On a donc affaire à un jeu complexe de calcul sur les opinions des uns et des autres à plusieurs niveaux.<sup>14</sup> On voit ici qu'il est crucial de ne pas se contenter d'une notion statique de la Théorie de l'Esprit, mais de mettre en avant le caractère dynamique de ces procédés d'ajustement intersubjectif, les phénomènes d'échos et de renversement dans un échange qui est aussi une confrontation et où, de tour de parole en tour de parole, parfois même à un niveau inférieur, les rôles d'évaluateur et de ratifieur sont sans cesse redistribués. L'évaluateur d'un énoncé est, si ce n'est toujours, du moins bien souvent, aussi le ratifieur d'un autre. La force des analyses inspirées par Ducrot et les différents avatars de la Théorie de l'Argumentation dans la Langue<sup>15</sup> réside justement dans cette attention portée aux phénomènes d'inférence, de réaction et aux visées argumentatives déployées dans le temps court comme dans le temps long d'une

13. Il nous semble que c'est également là la valeur du "phrasillon" affirmatif.

14. Nous n'avons pas connaissance d'études des particules modales inspirée par la théorie des jeux, qui a portant fait florès en sémantique et en pragmatique formelles. En l'espèce il nous semble qu'un tel traitement pourrait présenter un intérêt réel.

15. Nous incluons parmi ces avatars la théorie de la pertinence, compte tenu des liens géographiques, sociologiques et institutionnels (autour de l'EHESS) unissant Sperber, Wilson et Ducrot. Le cadre pertinentiste est à cet égard le mariage de Grice et de Ducrot.

énonciation. Nous souscrivons donc sur ce point totalement au propos de Waltereit (2006, 48 sqq.) lorsqu'il parle "d'anticipation de la réaction de l'allocutaire", plutôt que de répartition du savoir.

- (23) Den ganzen Tag zittere ich schon vor dem Heimweg. Ich hab solche Angst. Wenn ich drauftrete, könnt ich schreien vor Angst!  
- Dann pass **eben** auf!
- (24) Und womit sollen wir spielen? habe ich gefragt. Wir haben doch keine Zettel!  
- Naja, hat Georg gesagt, wir haben doch alle ein paar Groschen in der Tasche. Spielen wir **eben** mit Geld - es ist ja nicht ganz dasselbe, aber wir tun einfach so, als wenn es Zettel wären, klar? (II.182)
- (25) Sie hatten mir meine Platten böse zerkratzt und auch den Plattenspieler schließlich kaputtgemacht. Tanzen wir **halt** ohne Musik, sagten sie und tanzten noch wilder auf dem Tisch herum.
- (26) Anna, das darfst du nicht. Ich sing eben gern. Das weißt du doch. Gönn's mir **halt**, Anna.
- (27) KAROLINE : Ich möcht jetzt mal mit der Achterbahn fahren.  
SCHÜRZINGER : Das ist ein teurer Spaß.  
KAROLINE : Aber jetzt bin ich auf dem Oktoberfest und ich hab es mir vorgenommen. Geh fahrens **halt** mit!  
SCHÜRZINGER : Aber nur einmal. (III.70)

La différence avec *ja* est qu'ici, il ne s'agit pas d'affirmer l'irrésistibilité de l'ordre (ou de la prohibition) contre un point de vue potentiellement récalcitrant, mais de faire comme l'autre, de tout au plus hésitant qu'il était, s'était déjà immanquablement rallié à cette consigne voire n'attendait qu'elle. Pas de point de vue extérieur en jeu. D'où le fait que souvent ces ordres n'en soient pas vraiment. Il n'y a pas un ordre établi vis-à-vis duquel l'autre entretiendrait une volonté antithétique, mais une tendance lourde à l'accomplissement de l'acte, qu'il s'agit de légitimer par l'ordre, qui est la conclusion d'un enchaînement ayant censément déjà mené à l'élimination de non-p.

#### 14.1.4 *Ruhig, nur, mal* : des particules, mais de quel type ?

##### 14.1.4.1 *Ruhig*, particule modale à moindres frais

*Ruhig* est un cas d'école de pragmaticalisation "en douceur" : le signifié du lexème contient déjà l'idée d'un accomplissement de l'action en l'absence de toute menace qui serait de nature à en perturber le déroulement, ou à troubler l'agent. *Ruhig*, employé comme adverbial "de manière" (c'est-à-dire comme modifieur à l'intérieur de la prédication principale), implique l'absence de force antagoniste significative ou efficace. Le glissement vers la fonction de particule modale s'est sans doute opéré via la construction dans les énoncés assertifs avec un verbe modal déontique, la seule attestée dans notre corpus :

- (28) Und dann sagt der Vermieter, oh ja, jetzt haben wir gerade eine Wohnungssituation, die sehr, sehr knapp ist, da kann ich **ruhig** 70 Euro mehr nehmen für die Wohnung als Beispiel. (DR 050913-06)

L'exhortation ou l'autorisation accompagnée de *ruhig* revêt naturellement une valeur d'encouragement ou de blanc-seing à l'adresse de l'agent, puisque le locuteur atteste que l'actualisation de l'action devrait selon lui se faire sans anicroche et qu'il n'y a par conséquent aucune raison

d'appréhender l'éventuelle présence d'une opposition significative. De là, on arrive à la particule modale des énoncés impératifs, glosée comme suit par Métrich et al. (2002, IV.28) :

[*Ruhig*] marque, dans des énoncés expriment une exhortation, une autorisation ou une tolérance, une attitude de bienveillance (éventuellement feinte) du locuteur à l'égard de l'interlocuteur : le premier signale au second qu'il peut ou aurait pu avoir un certain comportement sans craindre qu'il soit perçu comme négatif.

- (29) Wenn Sie anderer Meinung sind, wenn Sie das Gefühl haben sollten, daß ein Mörder so aussehen kann, dann sagen Sie es **ruhig**, ich bin Ihnen nicht böse, es kann nicht jeder derselben Meinung sein. (*op.cit.*, p.32)

On peut rapprocher ce *ruhig* de *schon*, mais avec une valeur beaucoup plus précise et plus limitée. À nouveau, l'évaluateur de l'énoncé où figure la particule est simultanément amené à ratifier ou non un préconstruit imputé à l'allocutaire (ici, cette imputation est explicite : *Wenn Sie das Gefühl haben sollten, daß...*), lequel juge une non-ratification au moins plausible. L'évaluation (déontique) positive contenue dans l'énoncé en *ruhig* est donc simultanément la ratification d'une velléité prêtée à l'allocutaire. Cette évaluation va partiellement contre les attentes de l'allocutaire en tant que ratifieur de l'énoncé à l'impératif (ce que marque la prédication suivante : *ich bin Ihnen nicht böse...*), mais elle va au-devant de ses désirs en tant qu'évaluateur à qui le préconstruit était imputable.

Ici, le mécanisme d'anticipation d'une opinion de l'allocutaire (qui se trouve être elle-même une anticipation de l'attitude du locuteur) est largement explicite. Ce n'est bien sûr pas toujours le cas, ne serait-ce que parce cette situation d'interaction "pure" entre deux interlocuteurs, abstraction faite de tout évaluateur extérieur, est loin d'être toujours réalisée. On le voit bien à la lecture d'un autre exemple de Métrich et al., tiré de la *Vie de Galilée* de Brecht :

- (30) MÖNCH : Ich verstehe Ihre Bitterkeit. Sie denken an die gewissen außerordentlichen Machtmittel der Kirche.  
GALILEI : Sagen Sie **ruhig** Folterinstrumente. (cit. Métrich et al. 2002, IV.32)

"Pas de fausse pudeur, cher ami...", serait-on tenté de gloser. On voit ici que la volonté ou la velléité prêtée à l'allocutaire (le moine) est un vouloir-dire. L'attribution de cette intention à l'allocutaire repose sur une interprétation exacte du propos de celui-ci, mais rien ne permet de dire que les mots "instruments de torture" lui brûlent les lèvres. Simplement, il est tacitement acquis que c'est le terme exact pour nommer ce dont il est question, et que manifestement l'allocutaire, tout en voulant en parler, n'ose pas nommer les choses, soit par ménagement pour Galilée, soit par esprit routinier, soit par faiblesse, peu importe. Galilée signale, dans sa réponse, que l'obstacle que le moine avait anticipé dans sa formulation n'en est pas un, d'où l'agressivité de sa réponse. On a ici un jeu d'ajustement et d'anticipation en plusieurs étapes, ou en plusieurs coups :

1. Le moine veut parler d'instruments de torture. D'une façon ou d'une autre (en l'espèce, par fausse pudeur ou au nom du respect d'un tabou), cette volonté lui semble contrecarrée, inaccomplissable.

2. Il adopte une stratégie de contournement parfaitement transparente. Le coup 1 est réduit à l'état de sous-entendu. Galilée doit donc choisir entre plusieurs coups auxquels réagir :

- le coup 1, à savoir la volonté de parler d'instruments de torture ; le moine lui-même juge ce coup non-ratifiable et y renonce d'avance.

- le coup 2, à savoir l'acte pragmatique qu'est l'euphémisme ; le moine table sur une ratification de ce coup, ne serait-ce que par respect des convenances.

3. Galilée prononce l'énoncé à l'impératif en *ruhig* : Il signale qu'il a compris le sous-entendu, le calcul d'acceptabilité du moine et sa stratégie de contournement. En tant qu'évaluateur, il affirme arriver à un autre résultat que son interlocuteur au terme du calcul d'acceptabilité, ce qui a deux conséquences :

- le coup 1 est ratifié contre toute attente (c'est la contribution sémantique stable de *ruhig*).

- par implication contextuelle de la conséquence précédente, le coup 2 est invalidé - c'est l'effet interprétatif sarcastique.

En conséquence, on peut rattacher cet emploi de *ruhig* aux particules modales puisque sa contribution sémantique peut bien être capturée par un jeu sur les anticipations de ratification entre co-énonciateurs. Cela nous semble aller dans le sens d'une perspective où la notion de *particule modale* est strictement définie comme une fonction accessible à des lexèmes qui peuvent être des adverbes, ou des adjectifs.

#### 14.1.4.2 *Nur*, particule modale ou adverbial paradigmatissant ?

Nous avons vu que l'interprétation du *nur* dit d'indifférence comme particule modale n'était pas pleinement satisfaisante. Qu'en est-il alors des emplois de *nur* dans les injonctives, souvent glosés comme des particules modales eux aussi ? Laissons de côté les emplois parfois glosés comme ironiques et qui ne correspondent pas à de véritables injonctions, pour nous concentrer sur ce que les *Invariables* appellent les "exhortations". Métrich et al. (2002) donnent l'effet sémantique suivant : "le locuteur attache une grande importance au fait que son exhortation soit suivie d'effet". Ce genre de gloses nous semble correspondre à une valeur générale en discours que l'on peut retrouver avec d'autres particules, ou sans d'ailleurs. Mais les auteurs ajoutent aussitôt que "l'impérative est le plus souvent négative". C'est effectivement ce qu'on observe à la lecture de leurs exemples. En voici quelques-uns :

(31) Vergiß **nur nicht** bei dem Wäschegeschäft vorbeizugehen, die Sachen müssen längst fertig sein. (cit. Métrich et al. 2002, III.352)

(32) Glaube **nur nicht**, daß ich mich in euren Weg stellen will. (*ibid.*)

Ces deux exemples nous semblent pouvoir tout à fait être analysés comme des cas-limites d'adverbial paradigmatissant, si l'on garde en tête que *nur* veut dire au départ "rien, sauf". *Nur nicht* représente une inversion de cette valeur initiale : "tout, sauf". On obtient alors pour ces injonctions une valeur d'autorisation à faire ou ne pas faire un nombre infini de choses, ce blanc-seing généralisé ne connaissant qu'une seule exception, qui est mentionnée dans l'énoncé. Pour le premier exemple, on obtient "tu peux oublier ce que tu veux, mais pas de passer à la laverie" ; pour le second, "tu peux croire tout ce que tu veux,<sup>16</sup> mais n'imagine pas que je veux vous barrer la route". On retrouve la notion d'exemption ou d'exception à un jugement universel négatif, mais ici cette opération porte elle-même sur un contenu négatif, d'où une inversion qui vaut à l'injonction en *nur* la valeur d'exception unique à une carte blanche générale.

16. Littéralement : "il n'y a rien que tu ne puisse croire, si ce n'est que q".



D'autres emplois, de forme positive mais à valeur de contre-ordre, mobilisent également cette valeur "déflationniste" de *nur* : toute autre action que celle dénotée par l'énoncé injonctif est présentée comme inutile ou superflue.

- (33) A : Soll ich dir welchen [Kaffee] machen ?  
 B : Ach, lass **nur**, sagte ich. Ich trinke etwas Sprudel, so wichtig ist das nicht. (*op.cit.*, 353)

Par contre, d'autres emplois semblent plus difficiles à analyser de cette façon. L'on pense plutôt ici à une construction de *nur* où l'adverbial paradigmatissant s'associerait à l'acte locutoire :

- (34) Versprechen Sie sich **nur** nicht zuviel davon. (*ibid.*)

Au demeurant, cet emploi de *nur* comme adverbial paradigmatissant associé à l'acte locutoire n'est pas unique, puisque nous avons vu beaucoup plus haut, dans la partie III, que *nur* "coordonnant" en tête d'un énoncé assertif relevait d'un même type de phénomènes.

Enfin, Métrich et al. signalent une forte fréquence d'emplois avec des verbes de perception ou de cognition (*schau nur, denk nur...*). Là encore, nous y voyons un cas de figure d'adverbial paradigmatissant sans foyer distinct de sa portée. "Il suffit simplement de regarder ou de réfléchir un peu" pour se rendre compte de ce dont le locuteur veut persuader l'allocutaire. On a à nouveau affaire à un argument *a fortiori*, comme c'est régulièrement le cas avec *nur* ou *allein*. Ainsi, dans l'exemple suivant, *Stellen Sie sich nur vor, dass p* permet de focaliser *p*, qui est une vision d'horreur, en le présentant comme une valeur basse sur l'échelle argumentative de ce qui pourrait arriver.

- (35) Dieser Krieg kann von beiden Seiten nicht mehr gewonnen werden, sondern eigentlich nur noch verloren werden. Auch ein Sturz des Regimes würde Syrien in, in, in einen vertieftenürgerkrieg stürzen, weil die Opposition so zerstritten ist, weil Reste des Regimes weiterkämpfen werden. Stellen Sie sich **nur** vor, dass die Chemiewaffenbestände dann außer Kontrolle geraten, dass verschiedene ä Milizen oder Teile des ehemaligen Regimes dieses Waffen kontrollieren und dann natürlich, wenn sie sich in die Ecke gedrängt fühlen, in die Enge gedrängt fühlen, diese Chemiewaffen auch wieder einsetzen werden. (DR 020913-03)

Il ne nous semble donc pas nécessaire de traiter cette particule autrement que comme un cas particulier d'adverbial paradigmatissant. L'homologie avec les particules modales s'explique par le fait que l'adverbial paradigmatissant, par définition, implique l'existence d'autres solutions accessibles en contexte, ce qui tend naturellement à prêter à l'allocutaire les velléités dont on proclame l'inutilité dans l'énoncé injonctif en *nur*.

#### 14.1.4.3 *Mal* : *Aktionsart* plutôt que modalité

De même, nous doutons que *mal* doive être traité comme une particule modale au sens soit des particules modales subjectives, soit des particules modales intersubjectives. Dans les *Invariables Difficiles*, *mal* est traité sous l'étiquette *einmal* (Métrich et al. 2002, II.237). Les auteurs relèvent une contrainte intéressante sur les types de procès pour lesquels la particule peut être employée : [*ein*]/*mal* s'emploie avec "des actions, et non de simples attitudes." Métrich et al. attribuent ainsi une étoile à l'énoncé suivant :

- (36) \*Verzeih' ihm **mal**!

Par opposition à :

(37) Ja zeig **mal**, was du in deiner Tasche hast !

On pourrait objecter que *pardonner* peut tout à fait correspondre à un acte ponctuel et téléique, qui passe d'ailleurs assez souvent par un performatif, avec le sens d'"accorder son pardon". Si l'on suit les auteurs, l'énoncé *Verzeih ihm mal!* devient tout à fait possible. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, l'idée d'une préférence de *mal* pour les procès occupant une portion de temps bien définie (correspondant à un événement borné) est intéressante en ce qu'elle corrobore l'idée qu'*einmal* sert en fait à construire une occurrence individuelle d'un procès-type. Alors, l'emploi de *mal* représenterait une invitation à accomplir l'action "une fois", c'est-à-dire :

- "Une bonne fois pour toutes" : une fois bien précise et bien identifiable, et pas simplement sous la forme d'un effort général qui n'aboutit pas forcément à un résultat observable. En discours, on parlerait sans doute d'une valeur de renforcement de l'exhortation.
- "Un fois seulement" : dès lors que cette démonstration minimale est accomplie, l'agent est quitte. En discours, cela correspond souvent à une valeur d'adoucissement.

On peut penser qu'en discours, la première dimension correspond plutôt à un renforcement, et la seconde à un adoucissement. Mais bien sûr tout cela va varier selon le contexte. Ainsi dans l'exemple suivant, c'est plutôt la valeur "une fois seulement" qui est saillante, mais elle s'inscrit dans le cadre d'une argumentation polémique, qui tient là encore de l'argumentation *a fortiori*, d'où un effet de renforcement :

(38) Wir haben keine politischen Häftlinge ! Versuchen Sie es **mal** in Rußland...

On observe la même chose dans l'exemple suivant, tiré de notre corpus :

(39) Also, ich= so eine Permafrostzone macht man ja bei bestimmten Baumaßnahmen. Aber die hilft natürlich nur, wenn sie dauernd aufrecht erhalten wird. Fragen Sie **mal**, ob das 20 Jahre wirklich geht. (DR 030913-02)

En réalité, ces deux valeurs relèvent elles-mêmes de l'ordre du discours et sont parfois indistinctibles, en tout cas en l'absence d'éléments contextuels précis. En l'absence de ces indications, que penser par exemple de l'énoncé suivant, emprunté aux *Invariables* ?

(40) Nun weine **mal** nicht. (cit. Métrich et al. 2002, II.237)

Le signifié invariant est donc, très littéralement, la construction d'une occurrence unique ponctuelle. De ce fait, on peut se demander si *mal*, si l'on veut vraiment y voir une particule, ne devrait pas plutôt être qualifiée de particule d'*Aktionsart* ("aspect lexical" ponctuel).

## Bilan sur l'injonction

La situation des énoncés injonctifs est sensiblement plus contrastée que celle de l'interrogation sous ses différentes formes. Pour commencer, il nous semble important d'écarter plusieurs items de l'inventaire des particules modales, en tout cas au sens où nous l'entendons ici (on peut bien sûr continuer à y voir des "particules énonciatives" dans un sens beaucoup plus large). Cela vaut notamment pour *nur*, qui fonctionne toujours comme un adverbial paradigmatissant, à ceci près qu'il ne développe pas de foyer en-deçà de sa portée. Pour ce qui est de *mal*, nous ne voyons pas non plus de raison particulière de lui supposer un accès à la classe fonctionnelle des particules modales, à la fois parce que nous voyons mal ce que cette classification apporterait que l'adverbial aspecto-temporel ne contient déjà, y compris du point de vue argumentatif, et parce qu'un tel rattachement impliquerait sans doute soit de poser une troisième classe sémantique de particules modales, soit de gauchir considérablement la définition de l'un des deux ensembles que nous avons déjà posés. Il en va autrement de *ruhig*, dont le signifié s'intègre très facilement dans le champ sémantique des particules modales intersubjectives, quand bien même

le glissement fonctionnel par rapport à l'adverbial "de manière" est minime. Hormis *ruhig*, qui est spécialisé dans les énoncés injonctifs et dans les assertions modalisées déontiquement, nous retrouvons dans les injonctions des particules déjà croisées ailleurs, et notamment dans l'assertion. Que ce soit pour *doch*, *ja*, *eben* ou *halt*, les emplois des particules modales dans l'injonction ne démentent pas les descriptions sémantiques proposées pour les autres types locutoires.

L'étude de l'injonction a surtout permis de préciser et de consolider l'idée d'un jeu entre *évaluateur* et *ratifieur*. Au niveau de l'énoncé pris pour lui-même, la répartition de ces rôles dans l'injonction canonique est la même que dans l'assertion canonique, avec un sujet parlant qui est l'évaluateur et un allocutaire empirique qui est le ratifieur, la ratification (*uptake*) consistant en fait à reconnaître l'autorité de celui qui parle et à agir en conséquence. Mais l'ajustement intersubjectif dont les particules modales sont la trace est aussi et surtout un phénomène entre énoncés, et bien souvent l'énoncé où figure la particule modale est aussi, au moins en partie, la ratification d'un énoncé antérieur. L'anticipation de la réaction du ratifieur de l'énoncé P où figure la particule devient donc très vite une anticipation de la réaction de ce ratifieur... en tant qu'évaluateur d'un énoncé-stimulus S, et du même coup fait intervenir sa propre anticipation du comportement de l'évaluateur de l'énoncé P en tant que ratifieur de S. Ce jeu du chat et de la souris entraine en ligne de compte pour *schon* et *doch*. L'étude des enchaînements dans lesquels s'insèrent les injonctions achève de renforcer le jugement selon lequel ce n'est pas en termes de notoriété du "contenu propositionnel" ni véritablement de Théorie de l'Esprit que doit être appréhendé le signifié des particules modales intersubjectives, mais bien sous l'angle de l'anticipation de la ratification d'un jugement (épistémique ou déontique) dans un échange où les rôles d'évaluateur et de ratifieur sont remis en jeu à chaque énoncé, sans pour autant qu'il y ait amnésie sur les "coups" précédents dans la même partie. Ce faisant, même si nous avons renoncé à manier la lettre de la trichotomie *sujet parlant* - *locuteur* - *énonciateur* de Ducrot (1984), c'est bien une approche ducrotienne que nous privilégions ici, au sens d'une conception polyphonique de l'argumentation, ou d'ailleurs d'une conception argumentative de la polyphonie. Cette vision "ducrotisante" à défaut d'être pleinement ducrotienne se manifeste à la fois dans l'idée générale d'une fonction argumentative instructionnelle de ces marqueurs, idée qui est déjà celle des *Mots du Discours* (Ducrot 1980b), et dans le détail de l'analyse, qui doit selon nous faire jouer la coprésence, au moins potentielle, de plusieurs voix, chacune porteuse d'un point de vue, à l'intérieur d'un même énoncé, l'ajustement et le rapport de force entre ces voix étant au cœur de cette dimension argumentative de la langue.

## 14.2 Une exclamation se ratifie-t-elle ?

### 14.2.1 Statut pragmatique de l'exclamation

L'exclamation est à bien des égards un champ de mines du point de vue de la théorie des "actes de langage", locutoires ou illocutoires, et/ou des types de phrase. Il est significatif de voir que Gutzmann (2015b), dont le travail est pourtant centré sur la notion d'expressivité et contient mainte réflexion sur le juron, l'insulte ou l'expression des sentiments, "oublie" l'exclamation dans le chapitre consacré aux types de phrase (plus exactement : aux *sentence moods*), alors qu'il produit une théorie très complète des différents types de questions et d'injonction. Nous ne prétendons pas ici apporter de réponse définitive au débat sur le statut à la fois grammatical et illocutoire de l'exclamation, ne serait-ce que parce que cela impliquerait vraisemblablement de produire une théorie complète du système des actes locutoires possibles en allemand, c'est-à-dire une analyse englobante de l'ensemble des "configurations de marqueurs" (*cf. infra*) présentant une forme d'unité fonctionnelle au niveau de l'énonciation. Mais nous avons déjà vu qu'à un niveau supérieur, trois types, ou trois micro-configurations donné(e)s

(*W-Wort* +V2+ intonation montante / interrogative partielle, V1 + intonation montante / interrogative polaire, V2 + intonation montante / demande de confirmation) pouvaient être regroupé(e)s au niveau d'une méga-configuration "interrogative". Pour autant, ces trois types projettent chacun une scénographie énonciative "idéelle" propre, qui se manifeste crucialement dans l'emploi des particules modales.

On peut donc tenter une lecture similaire de l'exclamation, ou plutôt "des exclamatives". La notion de "configuration de marqueurs" que nous avons introduite dans le paragraphe précédent est d'ailleurs empruntée au travail d'A. Larrory-Wunder (Larrory 2003) sur les énoncés exclamatifs en allemand contemporain.

En allemand, il existe bien un codage syntaxico-sémantique de l'exclamation, réalisé par des moyens certes divers, mais pas infinis. Toutefois ce sont plutôt des configurations de marqueurs qui entrent en jeu. [...] Par rapport aux assertives ou aux interrogatives, les exclamatives apparaissent comme des structures parfaitement distinguables (il ne s'agit pas seulement d'une "interprétation"), mais qui font intervenir un supplément de marquage. (Larrory 2003, 340)

Comme indiqué dans la partie introductive, nous avons repris les transcriptions pour adapter la ponctuation aux contours prosodiques entendus, même si en l'espèce cela impliquait de se fier à une analyse auditive, et non acoustique. Si l'on souscrit à l'hypothèse d'un "supplément de marquage", la recherche de tous les énoncés marqués par un signe <!> dans le corpus doit donc nous donner un échantillon incluant la quasi-totalité des énoncés exclamatifs qui s'y trouvent. Bien sûr, d'autres types formels sont également représentés, en particulier des énoncés à l'impératif, des vocatifs et/ou des routines relevant largement de la fonction phatique (au sens jakobsonien), en particulier les salutations et remerciements venant ouvrir et clore l'échange. Le dispositif de l'interview, dont on a vu qu'il était ostensiblement dédramatisé et qu'il mettait plutôt en avant un *ethos* d'observateur averti de la part de l'invité, se prête très mal à l'analyse de l'exclamation. De ce fait, cette section sera pauvre en exemples issus de notre corpus. Néanmoins, au titre des énoncés exclamatifs sans particules, on trouve une poignée d'exemples, qui vont dans le sens de la définition fonctionnelle des énoncés exclamatifs proposée par Larrory (2003) :

Un énoncé exclamatif permet au locuteur de réagir à une situation donnée. [...] Il y a une dimension représentative de l'énoncé exclamatif : un énoncé exclamatif remplit dans la plupart des cas une fonction de commentaire. Il sert à commenter sur un mode affectif un état de choses déjà manifesté et qui s'impose au locuteur. [...] l'exclamative n'est pas, selon nous, une variante expressive de l'assertive - ce que l'on pourrait dire si on lui attribuait uniquement la valeur contingente et contextuelle d'"étonnement" - mais véritablement un type énonciatif. (*op. cit.*, 81-83)

Ailleurs, Larrory insiste sur le fait que ce commentaire a une valeur démarcative, c'est un pas de côté par rapport à l'enchaînement de l'énonciation (cf. p.ex. Larrory 2003, 194 sur l'emploi de *vielleicht* et/ou d'une construction à verbe initial comme "stratégie de démarcation forte de l'énoncé exclamatif par rapport au contexte"). Cette valeur discursive d'interruption d'un enchaînement aux fins d'un commentaire affectif excédant largement la valeur d'étonnement se retrouve dans l'exemple suivant, tiré d'un entretien entre un journaliste et le patron de la commission des affaires européennes du *Bundestag* et relatif à l'absence complète de travaux interparlementaires au niveau de l'Union Européenne, sévèrement critiquée dans une étude fraîchement parue :

- (41) Gerade mit Ihrem Ausschuss geht die Studie gar nicht pfleglich um, die Europaabgeordneten dürfen zwar an Ihren Ausschusssitzungen teilnehmen, könnten aber gar

nicht kommen, weil sie selbst Sitzungen haben! **Das klingt in der Tat wie ein Schilbürgerstreich!** (DR 270813-01)

Le premier marquage prosodique peut être interprété comme le surmarquage affectif d'un énoncé assertif, et donc un type mixte entre exclamation et assertion, tandis que le second remplit uniquement la fonction discursive proposée par Larrory et participerait d'une exclamation "pure", quand bien même sa forme syntaxique est celle d'un énoncé assertif. Seul ce sous-type d'énoncés exclamatifs est d'ailleurs représenté dans le corpus. Il peut s'agir d'une coïncidence, mais nous pourrions aussi y voir un biais lié à la tradition discursive de l'interview radiophonique en Allemagne : si l'on pose que le choix entre une structure syntaxique assertive ou interrogative n'est pas neutre, du fait du caractère extrêmement policé et dédramatisé (ou dé-spectacularisé) des échanges, on peut penser qu'il y a une sorte de privilège pour les exclamatives à substrat assertif, qui sont non-graduelles, sans doute aussi moins interpellatives, et en tout cas moins à même d'exprimer un "point haut" (*vielleicht* et *aber*, qui peuvent réintroduire la gradualité et le point haut dans les énoncés exclamatifs de forme assertive, sont absents des énoncés repérés dans notre corpus).<sup>17</sup>

Cette valeur commentative se retrouve également à deux reprises dans l'exemple suivant, où l'invité, un représentant de la CSU, s'agace des critiques formulées par un institut contre la politique familiale préconisée par les conservateurs en matière fiscale. Les énoncés assertifs décrivent le comportement et les propos de l'institut tels que le locuteur les perçoit, et/ou les projets des conservateurs, là encore tels qu'il les perçoit. Les énoncés exclamatifs s'insèrent dans ce développement pour commenter le hiatus entre les propos de l'institut et la "réalité" des projets conservateurs.

(42) Das ist aber auch falsch gerechnet. Vor allen Dingen sind die Voraussetzungen ja noch gar nicht festgelegt. Wir müssen erst mal den Gesetzentwurf abwarten. Es ist ja doch gar nicht so. Das wird einfach so hingeworfen und irgendeine Prämisse wird dann vorausgesetzt, und ä dann kommt man zu dem Ergebnis im DIW, dass das Familiensplitting nur die Reichen fördere, nicht aber die Armen berücksichtige. **Das ist falsch!** Wir wollen ja gerade, um dies zu verhindern, zum Beispiel das Kindergeld erhöhen und wir wollen den Kinderzuschlag, der ja nur für die ganz unteren Einkommen gilt, auch erhöhen. **Also es ist nicht so!** Die Frau Bundeskanzlerin hat erklärt, ä dass das Kindergeld um 35 Euro erhöht werden soll. Das ist ein gewaltiger Sprung. (DR 060913-02)

Cette définition textuelle des énoncés exclamatifs présente à la fois la difficulté et l'intérêt de couper court au traitement monologique de l'exclamation, comme acte de langage "non-adressé". C'est là un choix théorique crucial dans l'analyse des particules modales, puisque la solution de facilité<sup>18</sup> serait de considérer que les rôles énonciatifs abstraits (ici : évaluateur et ratifieur) sont repliés sur un seul et même locuteur, ce qui permettrait en particulier de traiter *ja* comme un marqueur d'évidence irréfutable aux yeux du locuteur lui-même et *doch* comme un indice général de surprise. En d'autres termes, l'exclamation n'étant pas adressée, les particules intersubjectives y seraient "resubjectivées" du fait de la congruence des rôles énonciatifs induite par le monologisme inhérent au type locutoire.

Reste que cette thèse du monologisme de l'exclamation est difficilement tenable sur la durée. D'une part, le simple fait qu'un énoncé exclamatif puisse contenir un vocatif ou une marque per-

17. On peut aussi penser que ces énoncés sont la variante exclamative dont la valeur démarcative est la moins prégnante.

18. Solution de facilité que nous avons nous-même défendue à au moins trois reprises : Modicom (2010), Modicom (2014), Modicom (sous presse(b)).

sonnelle de l'allocutaire implique de distinguer plusieurs niveaux de construction de l'énonciation ; l'exclamation a, au moins potentiellement, un destinataire, qui est parfois ce destinataire expressément interpellé et pris à témoin par l'appellatif *Mann* :

- (43) SOHN : Mama kommt bei dir ja auch nicht an.  
 VATER : Kommt nicht bei mir an! **Mann, du kannst dir vielleicht einen Blödsinn zusammenreden!** Mama ist eben zurückhaltend. Und jetzt lass mich arbeiten.  
 (Métrich et al. 2002, IV.250)

Pour le français, les travaux de Marie-Annick Morel (Morel 1995 notamment) ont bien montré que la structure prosodique des actes exclamatifs, ou au moins de deux des trois types qu'elle distingue, fait jouer des mécanismes d'attention jointe et d'interpellation de l'allocutaire. Comme elle l'écrit avec Danon-Boileau (Danon-Boileau & Morel 1995), l'origine de l'exclamation n'est pas "le cri", c'est "l'appel". Morel et Danon-Boileau interprètent d'ailleurs les travaux sur l'acquisition de l'exclamation dans le même ouvrage collectif qu'ils ont dirigé et où figure aussi l'article de Morel comme suggérant que l'affectivité égocentrée de l'exclamation est une étape ultérieure, ontogénétiquement et psychologiquement seconde, de l'acquisition de la communication intersubjective, et non pas un substrat primal antérieur à celle-ci. Selon eux, l'exclamation est un moment de retour à soi qui implique préalablement la disponibilité et la maîtrise relative des mécanismes d'attention jointe.

De ce fait, l'hypothèse de l'exclamation monologique ne tient vraisemblablement pas, pas plus d'ailleurs que sa variante plus sophistiquée proposée par Zaefferer (2001) dans sa théorie modale des actes de langage. En effet, la spécificité de l'exclamation y est l'absence de la composante déontique. L'exclamation serait alors la complémentaire de l'injonction, censée se distinguer par l'absence de composante épistémique, tandis que l'assertion et la question nous mettent en présence d'une opération déontique portant sur de l'épistémique, la différence entre ces deux types étant liée à la répartition des rôles épistémiques entre le locuteur (*Sprecher*) et l'allocutaire (*Hörer*). Ce modèle est assurément très élégant, et aussi très en phase avec ce que nous avons dit des types locutoires précédemment décrits, mais il n'est guère compatible avec la conception de l'exclamation qui semble se dégager des travaux récents, d'où ressortit précisément une forte dimension d'appel à l'allocutaire, qui correspond à la composante déontique (ou à *une* composante déontique ?) écartée par Zaefferer. De ce fait, on doit s'attendre à une dissociation des rôles d'évaluateur et de ratifieur, et plus précisément à une configuration typique équivalente à celle de l'assertion : dans l'exclamation, contrairement à ce qui se passe dans les énoncés interrogatifs, l'appel à l'allocutaire n'est pas un appel à procéder à une évaluation dont le locuteur ne voudrait ou ne pourrait pas assumer la responsabilité.

Même une exclamative dont la forme syntaxique évoque celle de l'interrogation, qu'il s'agisse d'une exclamative en V1 ou d'une exclamative en *W-*, n'appelle à proprement parler aucune réponse : il n'y a pas d'échec du parcours aboutissant à en déférer l'issue vers l'autre, mais c'est l'ensemble des valeurs du parcours, généralement ascendant,<sup>19</sup> qui est validé en bloc, aboutissant à la construction d'un point haut.

19. Lorsqu'un adverbial paradigmatissant apparaît dans une fonction assimilable de loin à celle de particule "illocutoire" dans un énoncé exclamatif, il s'agit de *auch*, et pas de *nur*. Nous verrons également plus loin que *aber*, mais aussi, bien que de façon moins visible, *vielleicht*, sont les indices d'un mouvement argumentatif ascendant. On rejoint ici la problématique traditionnelle de "haut degré" : là où il y a un parcours identifiable dans un énoncé exclamatif, le point construit à l'issue du mouvement est un point *absolument haut*.

## 14.2.2 L'argumentation dans l'exclamation sur *vielleicht* et *aber*

### 14.2.2.1 *Vielleicht* : argument *a fortiori* et singularisation d'une entité

L'emploi de *vielleicht* dans un énoncé aussi éminemment "affirmatif" qu'une exclamation peut surprendre, et susciter bien des interprétations sur sa valeur stratégique, d'aucuns allant peut-être jusqu'à y voir une forme d'ironie lexicalisée. Mais cet emploi de *vielleicht* semble surtout instaurer une forme de similitude entre les énoncés exclamatifs de forme déclarative, où figurent l'essentiel des occurrences de ce *vielleicht* en corpus, et les énoncés en V1 : à chaque fois, l'exclamation passe par une non-stabilisation référentielle réinterprétée dans le sens d'une prise à témoin doublée de la construction d'un point haut. Cette similitude n'a évidemment pas échappé aux commentateurs. Ainsi, elle a notamment déjà été relevée par Valentin (1989) et Larrory (2003, 194-195), qui associent les énoncés de forme assertive en *vielleicht* et les énoncés de forme interrogative. Larrory signale la lecture "stratégique" que l'on peut faire de cette non-stabilisation référentielle lorsqu'elle se double d'indices suffisants de stabilisation (il-)locutoire, c'est-à-dire de la présence malgré tout d'une évaluation de la part du locuteur, cantonnant l'allocutaire à la fonction de ratifieur :

On peut considérer aussi que cette "modestie" est une façon de réclamer l'adhésion de l'allocuté : on avoue à l'allocuté sa propre réserve quant à la valeur de vérité ou au degré de vérification du contenu propositionnel pour solliciter son assentiment. (Larrory 2003, 184)

Qu'en est-il de la valeur de ce *vielleicht* en discours ? Dans les *Invariables Difficiles*, Métrich et al. (2002, IV.250) écrivent :

[*vielleicht*] intensifie une exclamation correspondant à un jugement de valeur (*das ist vielleicht blöd!*) ou à un constat objectif (*der hat vielleicht einen Bart!*) ; dans la seconde hypothèse, l'exclamation concerne davantage l'aspect qualitatif des choses que leur existence en tant que telle.

Notons que d'après Larrory (2003, 21bis), *vielleicht* ne se trouve quasiment que dans des exclamatives de forme assertive, du type *Das war vielleicht ein Fest!*. Tout au plus concède-t-elle la possibilité d'un emploi marginal dans des exclamatives en V1 (forme de l'interrogation polaire). *Vielleicht* participe donc bien de la construction de l'exclamativité par surmarquage, en association avec la prosodie, puisque les énoncés exclamatifs de forme déclarative en *vielleicht* se distinguent par un schéma intonatoire très particulier, avec focalisation du sujet, qui comme le relève Larrory est généralement une forme anaphorique ou indexicale, et un affaissement de la suite de l'énoncé, qui coïncide avec son caractère non-informatif. Nous voyons dans cette "configuration" d'abord une stratégie de construction du point haut (ce que Métrich et al. suggèrent en parlant de "jugement de valeur" et d'"aspect qualitatif") à partir de l'assertion. Quant à la valeur stratégique de *vielleicht*, elle nous semble assez seconde, de même que la similitude entre les énoncés en *V2+vielleicht* et les énoncés en V1 ne va pas forcément au-delà des caractéristiques communes à toute exclamation. Expliquons-nous.

Notre point de départ est fourni par ce que nous avons écrit dans la troisième partie de ce travail à propos du rôle fondamental de la prosodie en termes de structuration de l'information. Compte tenu du schéma intonatoire dégagé pour les énoncés exclamatifs de forme <X (déictique ou anaphorique, fortement accentué) + V2 (très souvent la copule) [+ *vielleicht*] + prédicat faiblement accentué>, l'objet de l'énoncé est de présenter le prédicat, qui d'une façon ou d'une autre doit avoir le statut de préconstruit, comme vérifié par l'entité (focalisée) que désigne le sujet par opposition à d'autres entités formant paradigme avec ce sujet. Cette hypothèse est renforcée par le fait que le prédicat soit, selon Larrory, presque toujours un GN indéfini, y compris là où dans un énoncé assertif cette construction indéfinie ne serait pas licite, ou en tout

cas très curieuse, à quoi s'ajoute assez souvent une dimension métaphorique figée pointant vers un type général :

- (44) Ich hatte noch immer dieses verflixte Käppi auf dem Kopf, diese Kasserolle ohne Stiel, diese Hutschachtel, diesen Kasten. Das war **vielleicht** ein Klotz am Bein. (cit. Métrich et al. 2002, IV.251)

Il s'agit en fait pour le locuteur de construire un prédicat qui soit un type, avant d'y subsumer ce qui suscite l'exclamation. La focalisation de l'entité concernée, elle, a pour effet immédiat d'impliquer que quantité de choses ne mériteraient pas cette subsumption. Les mêmes procédés sont monnaie courante en français. Que l'on compare :

- (45) Da kommt der Nachtwächter reingestürzt, total aus dem Häuschen, der Dumbo ist los. Wir also mitten in der Nacht rüber. Das war **vielleicht** was, bis wir den wildgewordenen Elefantenbullen wieder im Stall hatten. (cit. Métrich et al. 2002, IV.250)

et :

- (46) Ça, pour être quelque chose, ç'a été quelque chose !

Cette stratégie a d'ailleurs une concurrente directe, qui passe par un commentaire métalinguistique. Ainsi, dans l'exemple *Klotz am Bein*, on aurait pu avoir :

- (47) DAS nenne ich einen Klotz am Bein !

- (48) Ça, ça s'appelle des emmerdements !<sup>20</sup>

Il importe de noter que *vielleicht*, jusqu'à présent, ne joue aucun rôle dans la construction. Il intervient dans un second temps : en tant qu'adverbial "sensible au focus", on peut prédire que *vielleicht* sera associé interprétativement à l'élément sur lequel tombe l'accent paradigmatissant. Dans la construction telle que nous l'avons analysée ici, cela signifie que le sujet (par exemple *DAS*) sera présenté comme une occurrence simplement envisageable du type représenté par le prédicat. Mais *vielleicht*, simultanément, reste en position post-verbale et doit donc être interprété *in situ*, d'autant qu'il ne s'agit pas d'un authentique adverbial paradigmatissant (qui ferait intervenir une relation d'ordre). C'est-à-dire que dans l'exemple "DAS war vielleicht ein Klotz am Bein!", le parcours sur la classe au sein de laquelle *DAS* est sélectionné visait à trouver... un candidat plausible au titre de *Klotz am Bein*. Par voie d'implication (imputable à l'accent paradigmatissant), les solutions écartées, c'est-à-dire tout autre référent accessible en contexte vu l'extrême sous-spécification de *das*, seront considérées comme n'entrant pas une seule seconde en ligne de compte pour cette subsumption, même par la pensée. L'emploi de *vielleicht* est effectivement "stratégique", mais ce n'est pas forcément une affaire de modestie modale : si ce dont on parle n'est que "peut-être" une bonne instance du prédicat, alors toutes les solutions écartées doivent pour ainsi dire être à des années-lumières de cette qualité, selon un fonctionnement qui est similaire, voire identique, à celui de l'argument *a fortiori*. La présence de *vielleicht* vient accentuer la singularisation du sujet commenté.<sup>21</sup> Cette construction implique d'ailleurs également l'effet de rupture dans l'enchaînement textuel dont parle Larray, puisque soudainement on construit un énoncé élaboré comme si l'enjeu de la conversation était de trouver un cas d'école de tel ou tel phénomène, pour constater que ce dont on parle est un candidat nettement plus crédible que tout ce à quoi l'on aurait pu penser par ailleurs.

20. Tous ces exemples nous renvoient directement aux travaux de Culioli sur le centre attracteur : "un président qui ne fait pas très président" vs "un président très président", "un président, ce qui s'appelle un président", voire tout simplement "un président digne de ce nom".

21. Il en irait de même de *par exemple* en français.



Tournons-nous pour finir vers le seul exemple des *Invariables Difficiles* qui ne mette pas en jeu une forme en *d-* ; il a en effet cet intérêt supplémentaire que son prédicat n'est pas articulé autour d'une copule, et qu'il peut donc remettre en cause notre interprétation.

- (49) "Ja", sagte er und plierte mich aus seinen schwarzen kleinen Augen unter den dicken Brauen an, als ob er sagen wollte : "Sie stellen **vielleicht** blöde Fragen für'n Kriminalkommissar !" (cit. Métrich et al. 2002, IV.251)

Cet exemple est rendu assez complexe du fait de la présence de *für einen Kriminalkommissar*, qui joue aussi un rôle de centre attracteur vis-à-vis duquel le sujet est situé. Mais pour l'essentiel, le mouvement nous semble être le suivant : le commissaire a posé une question ; dans la catégorie des questions de commissaire, celle-ci semble se distinguer par sa stupidité. On construit alors une deuxième catégorie, celle des questions tellement ineptes qu'elles ne vérifient pas les attributs normaux de la catégorie "question de commissaire". Chacune de ces deux catégories, par voie de métonymie, est adossée à la catégorie du commissaire capable de poser ce genre de questions : les commissaires normaux, ceux auxquels il est fait référence dans *für einen Kriminalkommissar*, posent des questions de commissaires ; mais comme il y a des questions de commissaires anormalement ineptes, il doit aussi y avoir des commissaires anormalement stupides pour poser ces questions. C'est dans cette catégorie que l'allocutaire est subsumé en tant que "candidat admissible", comme on dirait dans le jargon français des concours. L'accent de focus suggère qu'il se distingue en cela de tous ses collègues de paradigme, c'est-à-dire vraisemblablement de tous les autres commissaires connus du locuteur. La présence de *vielleicht* permet au passage de laisser entendre qu'il n'aurait jamais été ne serait-ce qu'envisageable de classer les fameux "autres commissaires" dans la même catégorie : ce faisant, on maximise l'injure en creusant l'écart entre l'allocutaire et tous les autres. Dans le détail, la construction de cet énoncé exclamatif ne nous semble donc pas remettre en cause notre hypothèse.

Notre propos n'est pas de réduire l'exclamation (ou l'exclamativité) à la problématique du "haut degré" ou de vouloir replier les exclamatives "non-graduelles" sur les exclamatives graduelles. Nous restons en phase avec les interprétations de l'exclamativité comme une boucle commentative<sup>22</sup> signalant une rupture dans l'enchaînement argumentatif (textuel). Le "haut degré", ou bien l'ordonnancement d'entités sur une échelle de proximité vis-à-vis d'un point haut, ne sont que des cas particuliers de construction de ce décrochage, de même que la surprise n'est qu'une des attitudes possibles dans cette situation de rupture.

Le recours à un parcours pour marquer l'exclamativité peut prendre plusieurs formes, révélatrices de différentes "configurations", que l'on peut classer par exclamativité décroissante, ou si l'on préfère par maximisation décroissante de l'effet de rupture :

- Recours à une forme syntaxique interrogative, impliquant une non-stabilisation référentielle, mais en conservant une forme prosodique assertive, synonyme d'une évaluation assumée de la part du locuteur, qui cantonne l'allocutaire au rôle de ratifieur. Cette combinaison permet de cumuler le signalement d'une rupture radicale dans l'enchaînement des prédications avec l'ostension d'une évaluation par le locuteur et la prise à témoin de l'allocutaire. Comme nous l'avons déjà vu dans le cas des subordonnées "d'indifférence", la combinaison < parcours + évaluation > aboutit à valider l'ensemble des solutions de la classe parcourue, avec un centrage d'attention sur ses extrémités (effet de *widening* identifié par Chierchia 2006).
- Parcours de l'ensemble des entités concevables susceptibles de vérifier un prédicat de qualité, et focalisation sur une solution dénotant un élément de la situation d'énoncia-

22. Au sens où Authier-Revuz (1995) parle de "boucle métalinguistique".

tion et/ou du cotexte immédiat. Dans ce cas, les solutions "autres" sont à la fois laissées indéterminées et exclues en bloc au profit d'une singularisation exclusive du topic de l'exclamation, qui est par là même reconnu comme vecteur de rupture. C'est canoniquement dans cette configuration que l'on trouve *vielleicht*.

- Construction de l'énoncé comme ajout d'une valeur, ou d'un prédicat, comme ajout "par le haut" à une classe argumentative réputée déjà close. C'est ici qu'intervient notamment *aber*.

#### 14.2.2.2 *Aber* ou le débordement

*Aber* participe également du marquage de l'issue d'un parcours par la construction d'un point haut, sous réserve d'entendre par là *un point qui excède tout préconstruit*. À cet égard, il n'y a pas de re-grammaticalisation, de re-pragmaticalisation ni même d'évolution sémantique particulière à poser pour cet emploi de *aber* par rapport à la valeur fondamentale du coordonnant-connecteur. Au contraire : cet emploi est finalement le plus en phase avec l'étymologie et avec les emplois résiduels comme "préfixe", qui pointent vers une accumulation qui est un excès, un "plus" qui est un "trop" et qui, à force d'en rajouter sur le domaine initial, finit par nous en faire sortir. Ainsi, *Aberglaube* correspond à une foi tellement paroxystique qu'elle finit par ne plus en être une, pour devenir autre chose. Est *aberwitzig* ce qui trahit un errement ou un égarement de l'esprit, c'est-à-dire le produit d'une activité intellectuelle sortie des limites du raisonnable (un usage déraisonnable de la raison, en quelque sorte). L'"adversativité" évoquée dans la deuxième partie du présent travail n'est qu'une façon de raccrocher à des catégories générales le cocktail d'additivité et de contrariété caractéristique de *aber* comme marqueur du *débordement*.

Les emplois de *aber* comme connecteur d'actes locutoires (ce qui va correspondre, par excellence, à la construction comme "coordonnant") signalent un débordement des acquis du discours antérieur par un ajout de nature à faire basculer le propos dans une nouvelle classe argumentative définie comme extérieure, et à ce titre tendanciellement opposée, à la précédente (si l'on reprend la topique IE, I, E, *aber* signifierait un basculement d'un domaine de référence I vers un nouveau domaine I' situé dans la zone E du domaine de référence). Dans l'exclamation, on retrouve également ce débordement du donné antérieur par un contenu dont l'ajout (qui procède de l'évaluation par le locuteur) induit une sortie du domaine préconstruit. On retrouve cette intuition dans la glose proposée par Métrich et al. (2002, I.134) :

[*Aber*] marque une réaction d'étonnement admiratif ou critique suscitée par un fait qui, sans être nécessairement inattendu en soi, l'est par son intensité ; s'emploie dans des exclamations de forme déclarative ou commençant par le verbe ou un pronom en *W-*.

Les exemples de construction en V1 indiqués par Métrich et al. sont tous construits. La plupart des exemples indiqués dans cette section des *Invariables* sont dépourvus d'indications contextuelles et/ou construits. Néanmoins, les exemples construits semblent aller dans le sens que nous indiquons :

(50) War das **aber** ein langweiliger Abend ! (Métrich et al. 2002, I.134)

(51) Kann der **aber** gut schwimmen ! (Métrich et al. 2002, I.134)

Ces deux exemples font jouer une forme adjectivale, en fonction épithétique ou adverbiale, qui correspond au critère de rupture justifiant l'assignation du prédicat (au sein duquel l'adjectif exerce la fonction de modifieur) au sujet (à nouveau un indexical dénotant tout ou partant du co[n]texte immédiat) se fasse sur le mode de l'exclamation. Il y a à chaque fois de la part du locuteur l'idée qu'une borne est franchie, c'est-à-dire qu'à ce niveau d'intensité, le changement

graduel a valeur de saut qualitatif, une configuration que l'on retrouve d'ailleurs en français, où l'on peut employer *trop* comme variante exclamative de *très*. Il nous semble raisonnable d'affirmer que dans un français qui n'est certes pas celui des grammaires normatives, l'équivalent du dernier exemple serait :

(52) Il nage **trop** bien !

Il en va de même pour l'exemple suivant de Métrich et al., qui ne met pourtant pas en jeu d'adjectif :

(53) Hast du **aber** Schwein! (*loc. cit.*)

(54) T'as (vraiment) **trop** de chance !

Nous avons là deux moyens différents de réaliser la même stratégie exclamative, consistant à construire le paroxysme comme un excès, un au-delà de la catégorie construite. On peut faire le rapprochement avec le *widening* (à l'œuvre dans les constructions en *W-*), qui selon Chierchia (2006) consiste à inclure dans le parcours des solutions qu'une interprétation contextuelle standard aurait exclues comme trop extrêmes pour être vraisemblables. C'est une vérité de La Palice : la rupture exclamative est liée à la construction (ou à l'inclusion) de solutions sur lesquelles pesait un préjugé d'exclusion parce qu'elles figurent aux extrêmes de leur classe argumentative.

Doit-on, dans ces conditions, assigner à *aber* le statut de particule modale des énoncés exclamatifs ? Nous en doutons. Rappelons-nous *ja*, *schon* ou *doch* : à chaque fois, le signifié invariant était projeté au niveau spécifique de l'ajustement intersubjectif, et notamment des anticipations de ratification. Rien dans le cas de *aber* ne semble correspondre à ce mouvement. Nous pouvons bien sûr nous tourner vers la seconde classe de particules que nous avons proposée, celle de *wohl* et *denn*, mais cette fois c'est à une "subjectivation" du signifiant que l'on assiste, qui n'est pas non plus flagrante dans le cas de *aber* "exclamatif". Celui-ci se comporte essentiellement comme le pseudo-connecteur, dont il faudrait simplement distinguer un emploi supplémentaire. Nous avons donc pour *aber* (outre les emplois préfixaux) : des occurrences comme "coordonnant" (en fait : perspectival portant sur l'acte locutoire assertif), des occurrences en après-première place dans des constructions à valeur additive-adversative (perspectival en co-construction avec un topic contrastif, marquant un changement de cadre discursif) et des occurrences dans le *Mittelfeld*, là encore comme perspectival, mais opérant sur un prédicat. À chaque fois, il s'agit de signaler que le dire se caractérise comme le débordement d'un autre dire possible, qui est presque systématiquement réalisé dans le cotexte amont, d'où le caractère opaque voire douteux de la désignation comme perspectival, puisque dans les énoncés assertifs, en pratique, la connectivité de *aber* est analytique, pour reprendre les termes de Nølke (1993). Mais dans les énoncés exclamatifs, qui comme le rappelle Larrory se démarquent toujours fortement du cotexte, cette connectivité se perd.

### 14.2.3 Quelle ratification pour l'exclamation ? Remarques sur les emplois de *doch*, *ja* et *schon* en exclamative

Dans la mesure où l'exclamation s'apparente étroitement à l'assertion en termes de répartition des rôles énonciatifs, on peut s'attendre à ce que la plupart des particules modales licites dans l'assertion le soient aussi dans l'exclamation, au moins dans les énoncés de forme assertive dont le principal marqueur d'exclamativité est prosodique. Plutôt que de procéder à un nouvel inventaire des possibilités, nous avons décidé, en partie pour des raisons de place, de nous concentrer sur *ja* et *doch*, qui sont recensées comme les plus typiques de l'énoncé exclamatif.

matif, au point que l'on peut se demander si elles n'ont pas leur place parmi les "marqueurs" dont la "configuration" définit l'exclamativité d'un énoncé.<sup>23</sup> La troisième des particules nous ayant accompagné dans cette partie, *schon*, n'apparaît que très marginalement dans les énoncés exclamatifs : nous consacrerons la dernière section à l'étude de cette rareté.

### 14.2.3.1 *Doch* : surprise et/ou contradiction ?

La possibilité d'employer *doch* dans la quasi-totalité des formes d'énoncé exclamatif, et sa très forte présence qui a pu inciter à y voir la particule par excellence de l'exclamation, ne sont pas pour surprendre : nous savons que *doch* est de toute façon licite dans tous les types locutoires, et notamment dans la question et l'assertion, qui fournissent les patrons syntaxiques de l'exclamation. En outre, *doch* est le signe d'une rupture des mécanismes d'inférence ayant cours dans l'échange, du fait de la manifestation d'une coprésence imprévue de plusieurs points de vue contradictoires à l'intérieur même du *Common Ground* (au départ, c'est ce trop-plein qui distingue *doch* de *schon*, lequel induit plutôt un déficit de points de vue). Cette présence d'une contradiction cognitive qui dans l'assertion elle-même peut déjà donner lieu à une glose en termes de "surprise" fait de *doch* un candidat idéal pour les énoncés exclamatifs.

Dans leur glose, Métrich et al. (2002, II.137) écrivent que *doch* est utilisé dans les exclamatives "pour faire un commentaire, justifier une attitude sur la base d'une affirmation sous-jacente donnée comme incontestable." En pratique, certains exemples ne semblent pas présenter la moindre différence avec le fonctionnement observé dans l'assertion :

- (55) - Kann ich Helga sprechen ?  
 - Sie schläft. Bitte wer spricht dort ?  
 - Ist **doch** unwichtig! Wie geht es ihr ? (Métrich et al. 2002, 137)

Ici, le locuteur de l'énoncé en *doch* donne certes à entendre le fait que son propos se passe de toute contestation ; mais l'énoncé a valeur de rappel, c'est-à-dire que ce n'est pas tant le propos qui est incontestable que l'attitude contraire de l'allocutaire qui est illégitime. La valeur en discours est donc semblable à celle que l'on observe dans l'assertion ou l'injonction : au vu de la coexistence de points de vue contraires dans le *Common Ground*, et pas seulement dans le paradigme contextuel, le locuteur-évaluateur retire à l'allocutaire le droit de non-ratification, ce qui aboutit à effacer toutes les solutions concurrentes. Dans les énoncés de forme interrogative en *W-*, *doch* reprend le travail entre assertion, ou réassertion, du présupposé, et incapacité à isoler une valeur stabilisante dans la classe parcourue. Mais ici, la prosodie bloque le rejet de l'évaluation vers l'allocutaire. C'est donc toujours le locuteur qui a le rôle d'évaluateur et l'allocutaire qui doit ratifier.

- (56) Wie einfach ist es, Menschen zu verraten und zu töten. Und wie umständlich, wie mühevoll ist es **doch**, Menschen zu bewahren und zu beschützen vor Schmerz, Verfolgung und Tod... (Métrich et al. 2002, II.140)

À nouveau, *doch* marque l'existence d'une tension entre un contenu réputé à l'abri du débat de ratification et l'incapacité à fixer référentiellement ce contenu, ce qui implique de l'invalidier. Mais l'intersubjectivation est finalement assez faible et se réduit à cette "prise à témoin" commune à tous les énoncés exclamatifs. De fait, dans l'exemple cité ci-dessus, la lecture "connective" de *doch* n'est même pas totalement impossible. L'ajustement intersubjectif est finalement moins important que la tension entre prise en charge et non-prise en charge ; tout se passe comme si la fonction de ratifieur était diluée et comme reportée de TU, l'allocutaire,

23. C'est d'ailleurs visiblement la position de Larrory (2003).

vers un ON (ou un NOUS) englobant le locuteur et l'allocutaire, ce qui irait dans le sens de la superposition d'une syntaxe interrogative et d'une prosodie qui ne l'est pas.

### 14.2.3.2 Nature du dialogisme exclamatif

S'il y a une chute de dialogisme dans l'exclamation, malgré la fonction d'appel ou d'interpellation que l'on peut lui assigner, c'est peut-être ici qu'elle est localisée : dans le fait que l'allocutaire, pour être sans doute interpellé et invité à accorder une certaine attention à la situation, ne l'est pas en tant que ratifieur, cette dernière fonction étant dépersonnalisée. Il y a sans doute là un paradoxe, que l'on peut tenter de saisir en suivant la définition "en texte" de l'exclamation proposée par Larrory : l'exclamation est une interruption du cours du texte ; elle est une rupture dans l'enchaînement argumentatif et se dérobe à la co-construction du discours entre sujets. Si l'exclamation procède de "l'appel" plutôt que du "cri", pour reprendre la formule de Morel et Danon-Boileau, cela signifie aussi qu'elle n'est pas une contribution à l'élaboration collective d'un propos sur une "question en discussion".<sup>24</sup> La réaction qu'elle appelle n'est donc pas forcément une ratification ou une non-ratification au sens d'une continuation ou d'une complétion du discours telle qu'on l'observe dans l'assertion ou dans l'interrogation. La réaction à l'exclamation n'est pas non plus l'obéissance ou la complaisance que réclame un énoncé injonctif, puisque celui-ci contient effectivement une consigne claire manifestée par le contenu de l'énoncé. En ce sens, on peut donner raison à Zaefferer (2001) quand il pointe vers une défaillance "déontique" de l'exclamation. Simplement, cela ne signifie pas que l'exclamation n'est pas adressée ou ne représente pas une demande ou un appel : cela signifie que cette demande, cet appel, sont en-deçà ou au-delà du développement du propos tenu.<sup>25</sup> De ce fait, la question de la ratification ne se pose pas particulièrement pour l'allocutaire, qui n'est pas interpellé à ce titre-là. En tout cas elle ne se pose pas plus pour lui que pour le locuteur lui-même.

Pottier (2000, 203), reprenant une suggestion de Lazard, écrit que la "mirativité", c'est-à-dire la catégorie grammaticale de la surprise (généralement associée à la médiativité) est la converse de la modalisation (épistémique). La modalisation correspond à un mouvement par

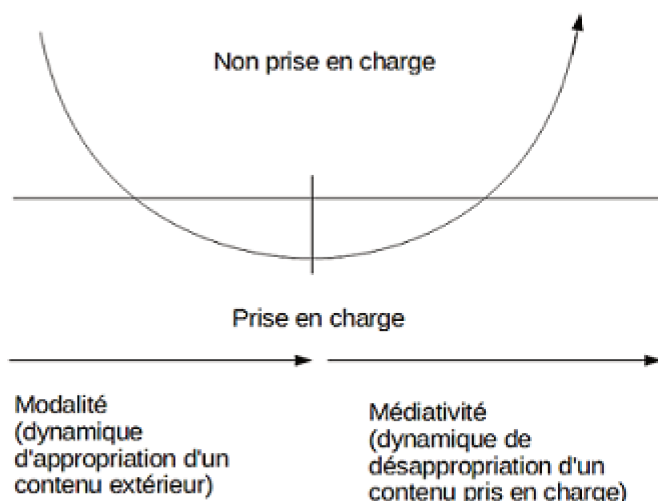


FIGURE 14.1 – Modalité, médiativité et appropriation (d'après Pottier 2000, 203)

24. À cet égard, il y a peut-être une proximité entre énoncés exclamatifs et énoncés thétiques.

25. Dans des termes jakobsoniens, on peut dire que le primat des fonctions expressive et conative dans l'exclamation se fait au détriment de la fonction référentielle, dont participeraient les rôles d'évaluateur et de ratifieur.

lequel le locuteur tente d'adopter un contenu qui lui est au départ étranger car jugé faux ou inactuel ; le sommet de ce mouvement d'appropriation est la prise en charge pleine et entière (cf. figure). Passé ce point-pivot, le mouvement d'appropriation se fait mouvement de désappropriation, c'est-à-dire que le contenu, tout en étant acté, est aliéné et traité comme "autre", le locuteur peinant à prendre acte de ce qu'il a pris en charge.

Il n'est pas impossible d'imaginer un mouvement du même ordre pour trois types locutoires donnés :

- l'interrogative polaire passe par la construction d'un contenu que le locuteur se refuse à prendre en charge, mais qu'il inscrit dans un mouvement de validation en s'offrant comme ratifieur de ce propos dès lors qu'il aura trouvé un évaluateur primaire.
- l'assertion marque le point de jonction entre le locuteur et le contenu de son dire : le locuteur assume la fonction d'évaluateur, et s'engage par là à assumer son propos et à le défendre devant l'autre, qui hérite du même coup du rôle de ratifieur.
- l'exclamation correspond à la troisième étape du mouvement : la validité du propos n'est plus mise en doute, en tout cas pas directement, mais le locuteur fait un pas de côté vis-à-vis de son dit en se dépeignant comme simple commentateur de l'état de fait, assumant de ce fait au moins autant le masque du ratifieur du propos d'un tiers hypothétique que celui de l'évaluateur primaire de son dit. La fonction de ratifieur lui est donc imputée. L'exclamation étant adressée, comme signal égo-centré à l'attention d'un allocutaire, celui-ci a aussi l'occasion de ratifier cette énonciation, mais en réalité, ce qui appelle ratification dans l'exclamation, c'est d'abord et avant tout le fait qu'elle soit une exclamation, en tant que symptôme privilégié de la fonction expressive.

### 14.2.3.3 *Ja* ou la dissolution du ratifieur

Sur cette base, il est possible de concilier la théorie d'une exclamation "adressée" avec l'analyse minimaliste de *ja* "en exclamative exprimant la surprise" (Métrich et al. 2002, III.131), à savoir que le rôle du ratifieur est au moins partiellement replié sur le locuteur, qui cumule ainsi les fonctions d'évaluateur et de ratifieur.

- (57) Aus einem Stuhl erhob sich ein elegant gekleideter Herr. Ach nein. Das war **ja** Johann!  
(Métrich et al. 2002, III.131)
- (58) Aber, rief ich aus, verblüfft und erschreckt durch diesen jähen Angriff, du verteidigst ihn ja genau wie seine Mutter, weißt du das? Mein Kind, du liebst ihn **ja**!  
(Métrich et al. 2002, III.131)

Ces exemples, où le locuteur semble effectivement apprendre quelque chose en même temps qu'il le dit, ou rejouer la découverte de cette information au moment où il en parle, ne sont guère compatibles avec les interprétations qui font de *ja* un marqueur de notoriété ou de consensus. Cela pousse plutôt à privilégier à nouveau les lectures moins iréniques, qui font jouer l'idée d'une évidence irrésistible ou, comme nous l'avons suggéré plus haut, d'une ratification par l'évaluateur, pour ainsi dire au nez et à la barbe de l'interactant qui aurait dû jouer ce rôle. Admettons que l'exclamation, tout en étant une interpellation, dépersonnalise la ratification en la confiant à une sorte de point de vue neutre duquel le locuteur participe lui aussi. Dans ces conditions, on peut s'attendre à ce que l'anticipation de la ratification, dans un contexte énonciatif d'interruption du discours au fin de commentaire expressif d'une situation, prenne le visage de la vérité irrésistible qui s'impose soudain d'elle-même au locuteur évaluateur-ratifieur et à l'allocutaire-ratifieur. En d'autres termes, les énoncés exclamatifs en *ja* exprimeront préférentiellement la surprise plutôt que l'agacement, la déploration, la joie...

Au demeurant, il ne s'agit là que d'une préférence. Si l'on se tourne vers notre corpus, dans la bouche du journaliste, on peut s'attendre à voir coexister ces exclamations "de surprise" avec d'autres emplois qui correspondent exactement au commentaire affectif général dont parle Larrory (2003) :

- (59) Also kann ich mir dann vorstellen, dass Sie sozusagen die Gleichstellung dann herleiten können auch aus der Bibel? Das wäre **ja** interessant! (DR 070913-02)
- (60) Sie sind aber gleichzeitig ja auch Unternehmer, das ist **ja** das Pikante! (DR 200813-03)

La différence avec l'assertion n'est pas forcément flagrante, en l'absence de gradualité sémantique, de marque d'intensification ou de structure syntaxique interrogative. C'est seulement la combinaison du profil prosodique et du caractère affectif de l'énoncé qui permet de trancher en faveur de l'exclamation. Si nous faisons de *ja* un marqueur dont la fonction est de toute façon de ratifier l'évaluation à la place du ratifieur, la particule aura globalement la même valeur dans l'assertion et dans l'exclamation, la différence étant qu'elle modifie les conditions de l'assertion alors qu'elle épouse assez naturellement celles de l'exclamation.

#### 14.2.3.4 *Schon* et la question oratoire, aux confins de l'exclamativité

En conséquence, il semble que les particules *ja* et *doch* ne fonctionnent pas très différemment dans l'exclamation et dans les autres types locutoires. En particulier, leurs propriétés de détail semblent à chaque fois les rapprocher du type auquel l'énoncé exclamatif emprunte sa forme syntaxique. La principale torsion sémantique subie tient au fait que si l'exclamation est bien adressée, cette adresse n'est pas l'adresse d'un contenu en tant que prémisse à la suite envisagée de l'échange. Le contenu est plutôt le support d'une demande générale d'attention par laquelle le sujet parlant entend temporairement mettre son attitude propositionnelle au centre du jeu. Or la ratification telle qu'elle est "anticipée" par les particules modales est bien la ratification d'un contenu. De ce fait, le rôle de ratifieur ainsi défini est plus ou moins dilué et conféré à une instance dont le locuteur et l'allocutaire participent l'un comme l'autre.

Aussi bien chez Larrory (2003) que chez Kwon (2005), une fois *vielleicht* et *aber* mis de côté, l'inventaire des particules modales présentes dans les énoncés exclamatifs se réduit à *ja* et *doch*. Il n'en va pas tout à fait de même dans les *Invariables Difficiles*, puisque (Métrich et al., 2002, IV.70-74) concèdent une possibilité d'emploi exclamatif de *schon*, qui ferait effectivement figure d'absent de marque si l'on devait suivre Larrory et Kwon. Mais qu'en est-il vraiment? Métrich et al. distinguent deux emplois de *schon* en exclamative. Le premier est associé aux constructions en *W-*, et plus exactement aux "questions rhétoriques" (Métrich et al. 2002, IV.70), ce qui nous renvoie à une porosité notionnelle déjà pointée par Larrory (2003). Dans la plupart des cas cités, l'interprétation comme exclamation ou comme "question rhétorique" est indécidable. Le plus susceptible d'être "exclamatif" nous semble le suivant :

- (61) Was sollte ihm hindern, alle Tage ein neues Hemd zu kaufen und das getragene wegzuzwerfen oder zu verschenken. Was kostete **schon** ein Hemd, was kosteten Strümpfe, selbst multipliziert mit 365! (*loc.cit.*)

Tous les exemples cités sont en *wer* ou *was* et ont une orientation négative. Nous avons déjà vu que la notion de question rhétorique (à orientation négative / à orientation positive) n'est pas totalement satisfaisante pour analyser le fonctionnement de *schon*. Nous avons préféré faire jouer l'opposition entre un préconstruit marqué dans la partie assertée de la question (ici : "tout cela a un prix") et l'impossibilité de saturer un des repères possibles et/ou nécessaires pour ce prédicat. Il est intéressant de noter que dans tous les exemples mentionnés par Métrich et al. (2002, IV.70-71), le pronom en *W-* correspond à un argument demandé par le verbe, on est

donc dans le cas où une stabilisation référentielle serait absolument nécessaire pour préserver la validité du prédicat. Dans la mesure où la forme syntaxique retenue est à chaque fois celle de la question en V2, le parcours est infructueux et l'identification d'une solution est imputée à "l'autre", qui est censé récupérer ainsi la fonction d'évaluateur. Dans la "vraie" question prosodiquement marquée comme telle, c'est à la charge des variables contextuelles (illocutoires) de nous dire si l'allocutaire est en situation de remplir cette mission ou pas. Dans l'énoncé à prosodie exclamative ou pourvu d'un point d'exclamation, cette imputation de la fonction d'évaluateur à l'allocutaire ne se fait pas, tandis que le rôle de ratifieur est dilué entre les interactants. La conséquence est qu'aucune validation n'est possible : on est dans une impasse. Il y a donc bien une différence entre l'interrogation rhétorique, en tant qu'elle est et demeure une interrogation, et ces exclamations : ici l'orientation négative est contrainte par la "configuration de marqueurs", pour reprendre l'expression de Larrory (2003). Le locuteur avoue son incapacité à trouver une solution, en fait part à l'allocutaire, mais ne lui transfère pas le pouvoir de répondre. On a ici un cas d'école de la non-contribution de l'exclamation aux prémisses de l'interaction. Tout se passe effectivement comme si l'exclamation venait interrompre le fil de l'échange (ou du texte).

Le deuxième emploi exclamatif de *schon* n'est illustré que par un exemple qui nous semble difficilement interprétable en l'absence d'un plus large contexte. On doit donc s'en remettre à la glose des auteurs, qui parlent d'"exclamative valant négation forte" et placent un accent contrastif sur *da* :

- (62) Das Geld, das die geboten hätten für Enthüllungen. Was da **schon** zu enthüllen gewesen sei! (Métrich et al. 2002, IV.74)

Encore une fois l'interprétation ne nous semble pas très claire, mais si l'on s'en remet à ce qu'en disent les auteurs, ce cas de figure ne se distingue finalement guère du précédent sur le plan des conditions d'emploi de la particule : on construit un parcours sur une classe d'arguments, une issue est indispensable à la validation du prédicat ; le parcours est infructueux, mais le locuteur conserve le rôle d'évaluateur. On en reste donc à une énonciation négative.

L'absence d'autres emplois de *schon*, et en particulier ce qui apparaît comme l'impossibilité de construire un énoncé exclamatif de forme assertive qui inclurait la particule *schon*, constitue un indice précieux dans le sens d'une interprétation de l'exclamation comme acte locutoire ne demandant pas de ratification du contenu présenté. En effet, à la différence de *ja* et *doch*, *schon* n'implique nul désaisissement du ratifieur par l'évaluateur, au contraire : en employant *schon*, l'évaluateur joue sur l'enchaînement des évaluations et des ratifications et signale qu'il reconnaît être l'objet d'anticipations de ratification de la part de son propre ratifieur. Cela signifie aussi que *schon*, comme *eben* ou *halt*,<sup>26</sup> est un facteur de continuité textuelle. Dans une certaine mesure, l'emploi de *schon* est pragmatiquement en conflit avec la fonction de rupture d'enchaînement associée à l'exclamation. En ce sens, l'exclamation se comporte comme les autres types locutoires : les possibilités de distribution des particules y sont dictées par un ensemble de propriétés définitoires du type idéal, indépendamment des variables illocutoires (expression du reproche, de la surprise, de la colère...).

---

26. Métrich et al. (2002) ne donnent aucun exemple d'emploi exclamatifs de *eben* et *halt*.



## Bilan sur les particules modales dans l'exclamation et conclusion du chapitre

Avant d'en venir aux enseignements de cette section sur l'exclamation pour la perspective générale de cette partie sur l'interaction entre le couple évaluation / ratification et les types locutoires, nous pouvons tirer un bref bilan pour ce qui est de l'emploi des particules modales dans les énoncés exclamatifs. Comme l'injonction, l'exclamation présente une pluralité de "particules énonciatives" dont beaucoup peuvent être réduites à des cas-limites d'autres fonctions discursives. Contrairement toutefois à ce qui se passait dans l'injonction ou même dans les différents types d'énoncés interrogatifs, on n'y trouve pas d'adverbiaux paradigmatiques associés à l'acte de langage lui-même. Tout au plus convient-il de relever des emplois de *vielleicht* qui ne s'expliquent que par la sensibilité de cet adverbe au focus et par sa combinaison avec un accent paradigmatique venant singulariser le sujet au sein d'une classe. *Vielleicht*, comme *aber*, nous rappelle que la démarcation forte qui prévaut entre l'exclamation et son cotexte n'interdit pas la présence de mécanismes argumentatifs à la Ducrot, quand bien même ceux-ci étaient initialement définis en termes d'enchaînements. En l'occurrence, c'est l'orientation du parcours sur une classe d'arguments qui entre en ligne de compte, dans un mouvement qui n'est pas sans rappeler la problématique du "point haut" (Culioli 1974). Pour ce qui est des particules modales à proprement parler, leur emploi semble se réduire à des particules intersubjectives tendant à nier ou à refouler l'altérité des points de vue par un mécanisme de préemption de la ratification par l'évaluateur, soit au vu d'une supposée irrésistibilité du propos (*ja*), soit au motif de l'impérieuse résolution d'une contradiction cognitive (*doch*). Des formes faisant davantage de place à la négociation des points de vue entre un évaluateur et un ratifieur bien distincts et engagés dans un véritable dialogue, comme *schon* ou *eben*, ne sont que très marginalement observables dans les énoncés exclamatifs. Ces résultats nous placent dans une position délicate s'agissant de la caractérisation du type locutoire lui-même, qui semble à la fois pleinement adressé et rétif à la désignation d'un ratifieur distinct de l'évaluateur, ce qui nous amène à la question du devenir de ce "couple" dans les énoncés exclamatifs.

Après l'injonction, l'exclamation était notre deuxième "type locutoire" dès l'abord rebelle au parallèle avec l'assertion. Et comme pour l'injonction, nous avons pu dégager, par-delà les différences, un certain nombre de points communs entre les énoncés exclamatifs et les énoncés assertifs, en particulier le fait que ce soit le locuteur qui conserve le rôle d'évaluateur du propos, là où dans l'interrogation, il cède ce rôle à l'allocutaire après un échec à stabiliser le contenu de son dire. Pour ce qui nous préoccupe directement, à savoir les vicissitudes du couple évaluateur / ratifieur, la principale différence par rapport à tous les types vus jusqu'à présent est sans doute la dilution du rôle de ratifieur, qui semble fragmenté, ou réparti indistinctement, entre le locuteur et l'allocutaire, voire à la cantonade. Pour autant, nous avons vu avec Larrory (2003) que rien ne permettait d'affirmer péremptoirement que l'exclamation n'était pas adressée : le locuteur d'un énoncé exclamatif se tourne vers un allocutaire et l'interpelle. Si l'on va jusqu'à suivre Danon-Boileau & Morel (1995), l'énoncé exclamatif est même une interpellation, et mérite à ce titre d'être associé à l'injonction non seulement négativement comme nous l'avons fait (en tant qu'acte "non-déclaratif"), mais positivement, en tant qu'appel. Mais le paradoxe de l'exclamation est qu'à la différence de l'injonction, toute centrée sur un objectif de ratification du jugement déontique de nécessité qui la sous-tend, l'exclamation interpelle sans avoir vocation à voir son contenu ratifié. Nous avons rapproché ce paradoxe de l'idée, empruntée à Larrory, d'une exclamation comme pas de côté dans l'enchaînement textuel : contrairement à l'assertion, à l'interrogation et même d'une certaine manière à l'injonction, qui implique une forme de reconnaissance de la position du locuteur par l'allocutaire, l'exclamation n'a pas vocation à servir de prémisses à un enchaînement à venir. Or nous avons vu, en étudiant *schon* dans le premier

chapitre de cette partie IV et *eben* dans la section du présent chapitre consacrée à l'injonction, que le couple évaluateur-ratifieur se définit aussi et surtout dans la succession des tours de parole et des coups accomplis par les interactants, chaque évaluateur étant simultanément le ratifieur d'un énoncé précédent. La paire évaluateur / ratifieur, pour épistémique qu'elle est, a aussi une dimension "continuative" intrinsèque, précisément parce que l'objectivation du jugement y prend la forme d'une intersubjectivation qui ne peut se manifester autrement que par l'ajout du contenu à l'ensemble des prémisses d'un enchaînement à venir. C'était déjà l'enseignement principal de la section sur l'injonction, c'est également celui de l'étude de l'emploi des particules modales dans les énoncés exclamatifs.

Notre objectif, dans cette section comme auparavant s'agissant de l'interrogation et de l'injonction, n'était pas de faire le tour de l'emploi des particules modales dans un *Satzmodus* donné, mais plutôt de dégager des lignes de force pour l'étude de l'interaction entre la possibilité ou non d'employer une particule dans un certain contexte illocutoire, les biais interprétatifs observés dans ces contextes, et les types locutoires mobilisés pour la construction de l'énoncé dans ce contexte illocutoire. À cet égard, l'exclamation pose d'emblée un problème apparemment spécifique, à savoir qu'elle ne correspond pas à un *Satzmodus* unique. Nous avons vu que cette "spécificité" ne devait pas non plus être exagérée : l'"interrogation" recouvre elle aussi une pluralité de configurations, dont l'unité n'est donnée que par la prosodie. Le caractère assez labile de l'exclamation éclaire même rétrospectivement les types analysés précédemment sous un nouveau jour, en dissipant l'illusion selon laquelle le *Satzmodus* serait un fait premier et insécable. Nous avons tâché ici de suivre la proposition de Larrory (2003) selon laquelle l'exclamation s'analyse comme une "configuration de marqueurs" certes pas totalement figée et procédant essentiellement par "surmarquage" d'autres constructions syntaxiques, via la prosodie notamment, mais néanmoins relativement stable. L'exclamation nous offre ainsi un accès peut-être unique à la "boîte noire" des *Satzmodi*, par opposition à des configurations totalement figées comme la question polaire en V1 ou l'assertion en V2, qu'on en arriverait presque à prendre pour des signifiants uniques pourvus chacun de son signifié, le type locutoire. C'était notre hypothèse de travail au début du deuxième chapitre de cette partie. Au lieu de cela, nous voyons apparaître l'hypothèse de *Satzmodi* qui seraient des agencements de signifiants. Dans ces conditions, le signifié lui-même, c'est-à-dire par hypothèse le type locutoire, serait lui aussi composite. Il n'y a là rien qui aille contre le modèle néo-austinien dans lequel nous nous inscrivons, et selon lequel un type locutoire projette des coordonnées illocutoires idéelles (et sous-déterminées) dont l'adéquation ou non avec ce que l'on entend faire lorsque l'on prononce l'énoncé détermine le succès ou l'échec de l'acte illocutoire (communicationnel). En effet, si les types de phrase sont des configurations de marqueurs plus ou moins figées et que ces marqueurs ont eux-mêmes des signifiés, alors ces signifiés sont vraisemblablement des instructions pragmatiques relatives à ces "coordonnées idéelles". On peut bien sûr penser ici au rôle de la prosodie dans l'instanciation du rôle d'évaluateur entre les interactants, et pourquoi pas aussi, si l'on se souvient des interrogations délibératives à verbe final, à la place du verbe comme marqueur de l'adressage ou non de l'énoncé. Cette idée d'une décomposition des *Satzmodi* en une pluralité de marqueurs ayant eux-mêmes le statut de signes saussuriens n'est pas nouvelle, et peut être reconnue, entre autres, dans les travaux de Truckenbrodt (2006) et leur commentaire par Gutzmann (2011). C'est cette piste que nous allons suivre dans le chapitre conclusif de cette partie, qui nous doit nous permettre d'arriver à une position ferme sur la place des particules modales dans l'architecture des types locutoires.



# Chapitre 15

## Particules, types locutoires et jugement

C'est faux de dire : Je pense. On devrait dire :  
on me pense.

RIMBAUD, *Lettre à Georges Izambard*.

### 15.1 La force introuvable

#### 15.1.1 Bilan d'étape et position du problème final

Dans cette partie, nous avons procédé en deux temps. Tout d'abord, en prenant comme point de départ la polyfonctionnalité de *schon*, nous avons tenté de démêler ce qu'était une particule modale et ce qu'elle n'était pas, c'est-à-dire d'isoler le signifié opérationnel correspondant à ce que nous avons pris comme une fonction. Cela nous a permis de dégager un certain nombre de lignes de force. D'une part, nous avons restreint le domaine sémantique des particules modales à un travail de l'altérité  $p/p'$  où  $p'$  est la négation de  $p$ . L'enjeu du travail  $p/p'$  est ici de verser au *Common Ground* l'une des deux solutions en présence dans le paradigme contextuel. D'autre part, nous avons distingué deux types de particules : les particules intersubjectives, pour lesquelles l'opposition  $p / p'$  est projetée sur un espace intersubjectif structuré par l'opposition entre un évaluateur (celui à qui va finalement incomber le choix entre  $p$  et non- $p$ ) et un ratifieur, dont l'assentiment garantit l'intégration de  $p$  au *Common Ground* (c'est la "condition d'*uptake*" de la pragmatique gricéenne). Parallèlement, nous avons vu l'existence de particules "intrasubjectives", qui localisent l'opposition  $p / \text{non-}p$  entièrement du côté de l'évaluateur et rejouent le geste de prise en charge du contenu. Enfin, nous avons vu que l'espace intersubjectif pertinent pour les particules du premier type pouvait être modélisé selon une topique IE / I / E réinterprétée en terme de structure du *Common Ground*. Les différentes particules modales intersubjectives occupent différentes positions sur cette topique, mais dans l'assertion elles ont toutes comme point commun d'être orientées vers son centre, c'est-à-dire vers la convergence de vues maximale entre évaluateur et ratifieur. Cela nous a conduit à poser l'idée d'une congruence entre le mouvement argumentatif des particules et la visée générale de l'acte de langage en lien avec lequel elles apparaissent.

C'est cette hypothèse que nous avons retravaillée dans les deux chapitres suivants, en confrontant des particules, en nombre croissant, à une variété là encore croissante de types d'actes de langage. Pour ce faire, nous nous sommes dotés d'un appareillage conceptuel emprunté à Austin (1975) et à Recanati (2016), traitant les *Satzmodi* comme des "types locutoires" projetant des coordonnées interactionnelles idéelles qu'il incombe ensuite au contexte illocutoire de réaliser ou pas (le second cas de figure correspondant aussi bien aux phénomènes de polypho-

nie externe qu'aux actes de langage indirects). Nous avons commencé par étudier l'interrogation, dont on pouvait penser qu'elle était la symétrique de l'assertion en termes d'instanciation des rôles d'évaluateur et de ratifieur. Nous avons vu à la fois la difficulté à poser une unité des types locutoires interrogatifs, la pertinence de cette inversion des instanciations, et son incapacité à épuiser les variations d'emploi des particules. Ces variations sont aussi corrélables à d'autres propriétés des différents *Satzmodi* en présence, par exemple l'existence éventuelle d'une partie présupposée au sein de la question. Ce début de déconstruction des *Satzmodi* s'est accentué avec les énoncés injonctifs et surtout exclamatifs, puisqu'à la suite de Larrory (2003), nous avons traité l'exclamation comme une "configuration de marqueurs". Cette configuration est elle-même analysable, et débouche sur une combinatoire sémantico-pragmatique dans laquelle s'insèrent les particules. L'hypothèse finale est donc celle d'un surmarquage ou d'une surspécification des coordonnées interactionnelles idéelles par les particules, qui à ce titre assument bien un rôle de "spécificateurs de l'acte de langage" ou de "spécificateurs de type locutoire". Mais pour comprendre ce que nous entendons par là, il nous faut revenir sur ce que nous appelons le type locutoire, qui ne doit visiblement pas être tenu pour un donné linguistique premier. L'idée est donc d'en venir à une décomposition des types locutoires en une pluralité d'opérations dont chacune aurait son marqueur : de même qu'un *Satzmodus* est une configuration de marqueurs, un type locutoire est une configuration de marquages, chacun de ces marqueurs et marquages ayant la capacité de projeter une des "coordonnées" dont parle Recanati (2016).

Pour y voir plus clair et au risque d'ajouter un détour dans cette thèse qui n'en manque déjà pas, nous allons utiliser la question de l'emploi des particules modales dans les subordonnées comme point de levier. En effet, si les particules sont liées aux coordonnées interactionnelles telles que le type locutoire est censé les projeter avant instanciation dans le contexte illocutoire, il peut sembler paradoxal de voir apparaître les particules dans des groupes dépendants et censément dépourvus de force propre. D'un autre côté, on sait que ces particules n'apparaissent que dans des subordonnées non-liées se distinguant justement par une forme de "force" qui reste à définir : on la dit souvent "illocutoire", mais il n'est pas sûr que cette caractérisation soit encore possible dans le modèle que nous proposons. En outre, nous avons vu que certains *Satzmodi* où apparaissent les particules ont une syntaxe de groupe conjonctionnel (injonctives en *dass*+VFIN, interrogatives en *ob*+VFIN...). Tout cela fait des groupes verbaux dépendants une pièce de choix pour observer la divergence des marquages généralement associés dans les énoncés pleins, en tout cas dans les types les plus fréquemment retenus pour l'analyse : mouvement du verbe vers gauche, autonomie syntaxique, prosodie interrogative ou exclamative, possibilité d'intégrer des particules modales... sont autant de paramètres indépendants en droit. C'est leur jeu qui définit les types locutoires et qui nous renseigne sur l'éventuelle "force" à associer à telle ou telle forme. Étudier leur divergence dans les subordonnées constitue donc un détour nécessaire pour identifier le *locus* des particules modales dans l'architecture des types locutoires de l'allemand. Les deux prochaines sections seront donc consacrées aux enseignements théoriques du problème de l'apparition des particules dans des subordonnées non-liées du point de vue d'une théorie des actes locutoires.

### 15.1.2 Apories de la dichotomie force/contenu appliquée aux subordonnées

La question de l'apparition de particules modales dans les subordonnées est un vaste champ de bataille sur lequel il est difficile de ne s'aventurer que brièvement. Dans la mesure où cette question est surtout pertinente pour mieux cerner la nature de l'acte d'évaluation (jugement) dans son rapport avec la force locutoire et/ou illocutoire, nous suivrons pour l'essentiel les observations de Cortès (1989) et Coniglio (2007) (et Coniglio 2011). Ces auteurs ayant travaillé sur

le sujet sont tous globalement d'accord pour considérer que la présence de particules modales dans une subordonnée est un indice de "force illocutoire" ou d'autonomie énonciative. Ils distinguent deux types de subordonnées, "liées" ou "centrales" et "non-liées" ou "périphériques" (distinction que l'on retrouve par exemple chez Haegeman 2012 et Frey 2011 pour l'opposition central / périphérique). Les subordonnées centrales, ou liées, sont de véritables constituants d'énoncé, les autres sont pourvues d'une certaine autonomie et sont davantage adossées au prédicat principal qu'intégrées à lui. La présence des particules modales dans les subordonnées est cantonnée aux formes non-liées ou périphériques.<sup>1</sup>

Mais admettons pour l'instant l'existence de ces deux classes, ainsi que l'idée qu'elles se distinguent par la présence ou non d'une certaine force assertive. Admettons également que cette force assertive soit le facteur déclencheur de l'emploi des particules dans les subordonnées. Quelle est alors la nature exacte de cette "force" ? Est-elle véritablement "illocutoire" ? Comment intégrer ce lien entre présence d'une force et apparition des particules avec ce que nous avons dit sur la co-construction du sens entre "actes de langage" (ou types locutoires) et particules modales, à plus forte raison si l'on définit les types locutoires en question par des caractéristiques syntaxiques qui ne se retrouvent pas forcément dans les subordonnées ?

### • Pourquoi vouloir accorder une force aux subordonnées ?

On retrouve ici un problème classique de la pragmatique anglo-saxonne, évoqué par exemple par Hare (1970) : que faire des subordonnées si l'on introduit à quelque niveau que ce soit une distinction entre "force" et "contenu" à la Searle (1969) ? La proposition de Hare, qui est aussi celle de Recanati (2016), est de scinder la notion de force en deux, avec d'un côté la force "tropique" (la force *locutoire* chez Recanati) et de l'autre la force "neustique" (*illocutoire* chez Recanati). Hare propose alors de considérer qu'une subordonnée est dépourvue de force "neustique", mais pas de force "tropique", c'est-à-dire dans des termes austiniens : privée de force illocutoire, mais pas de force locutoire. Précisons que cette théorie a été élaborée pour les subordonnées à valeur de constituant d'énoncé (donc les subordonnées liées) de l'anglais, où le problème de la place du verbe ne se pose pas - on y reviendra. Recanati considère que certaines subordonnées peuvent présenter une force illocutoire (neustique), c'est-à-dire être effectivement employées pour asserter quelque chose. Appliqué au débat proprement linguistique, cela signifie qu'on aurait des subordonnées liées pourvues de force locutoire mais ne réalisant pas d'illocution, et des subordonnées non-liées définies comme accomplissant un acte illocutoire en sus de cet acte locutoire.

Il en va d'une certaine fidélité théorique à Austin plutôt qu'à Searle (si l'on veut personnaliser le débat) ou en tout cas de la conviction qu'il y a trop d'indices de "force" pleinement grammaticalisés (et obligatoirement réalisés dans la chaîne phonique) pour que l'on puisse concevoir en langue l'existence de "contenus" sans force. Cette motivation a ceci de critiquable que chez Austin, la force *locutoire* irréductiblement associée à l'articulation de la proposition est celle que l'on observe dans les énoncés indépendants. En outre, les constructions "insubordonnées" ne constituent pas non plus un argument, à la fois du fait de leur autonomie syntaxique pleine et entière et parce que leurs propriétés formelles, à commencer par l'emploi des particules, les rattachent aux subordonnées non-liées. Ces dernières doivent donc sans doute se voir reconnaître

---

1. Dans l'absolu, on pourrait discuter des tests mis en place pour discriminer ces deux types de subordonnées, qui regroupent des critères différents et amalgament peut-être des phénomènes qu'il vaudrait mieux distinguer. Nous avons vu par exemple qu'un adverbial participant de l'expression de la concession n'est jamais niabile, sans que l'on doive pour autant lui refuser systématiquement le statut de membre de plein exercice du groupe verbal principal.

une "force" quelconque, mais en tout cas sur le plan strictement linguistique, rien ne prouve donc qu'il soit nécessaire d'octroyer une "force locutoire" aux subordinées liées. Ajoutons que la défense du locutoire par Austin ou Recanati, ou du tropique par Hare, repose sur un rejet de la dichotomie force/contenu telle qu'elle est absolutisée par Searle : dans la perspective qu'on dira austinienne, tout énoncé bien formé a une force locutoire, aucun contenu n'est articulable de façon autonome sans être investi de cette force, qui est une force inscrite *dans la langue* (pour ne pas dire dans la grammaire), alors que la force illocutoire ressortit pleinement du social. Chez Searle, par contre, on distingue un "contenu" et une "force" (illocutoire, donc), qui représentent deux modules sémantiques bien distincts. Chez Searle, les deux énoncés suivants ont le même contenu mais pas la même force, alors que chez Austin, ils correspondent à deux actes locutoires irréductiblement différents, la question du contenu ne se posant même pas.

- (1) Paul est parti acheter une baguette.
- (2) Est-ce que Paul est parti acheter une baguette ?

Dans ces conditions, il pourrait bien y avoir un abus de langage à parler de "force locutoire" si cela devait suggérer qu'il s'agit d'une force venant se surimposer à un contenu sur le modèle de la force "illocutoire" de Searle, dans la mesure où le maintien de la distinction locutoire / illocutoire se fonde justement sur un refus de l'approche modulaire<sup>2</sup> à la Searle. La vraie question serait donc plutôt : une subordinée liée est-elle déjà la trace d'un acte locutoire ?

Indépendamment de ces controverses qui sont davantage du ressort de la philosophie du langage, il nous semble possible (et souhaitable) d'argumenter linguistiquement contre Hare et Recanati, à partir du problème de la polyphonie ironique et des cas assimilables. Soit une subordinée française en *puisque*. Comme on le sait au moins depuis les premiers travaux d'Anscombe et Ducrot (Anscombe & Ducrot 1976, 7), l'opposition entre *puisque*, *car* et *parce que* fait jouer une forme de polyphonie qui est l'indice que l'on n'a pas affaire à un simple constituant d'énoncé mais à une subordinée non-liée, pourvu de ce que certains, à commencer par Recanati,<sup>3</sup> appelleront une force illocutoire peu ou prou équivalente à celle de l'assertion. Or une subordinée en *puisque* peut faire l'objet d'un emploi "au premier degré" comme d'un emploi ironique.

- (3) T'es vraiment un incapable !  
- Ah oui ? Eh bien puisque je suis un incapable, tu vas te débrouiller sans moi, maintenant !

Dans le cadre proposé par Recanati lui-même, l'ironie est un cas de non-coïncidence entre le type locutoire, qui induirait ici que le sujet parlant se solidarise du contenu de la proposition, et l'illocution accomplie au moyen de cet énoncé. Encore une fois, c'est en se plaçant dans le cadre austinien de Recanati lui-même que l'on arrive à la conclusion qu'une subordinée en *puisque* correspond tout au plus à un acte locutoire susceptible de servir diverses illocutions. S'il y a une "force" de la subordinée non-liée en *puisque*, ce ne peut être qu'une "force locutoire". On peut d'ailleurs se demander ce qu'est cette "force locutoire" présente dans les subordinées : est-ce une force générale en amont de la spécification des types de phrase ? Est-ce une force assertive ? Une autre force propre aux subordinées ?

Nous doutons donc de l'affirmation selon laquelle les subordinées périphériques présente-

2. Il ne nous semble pas que Searle se revendique de cette modularité, mais celle-ci nous paraît être une conséquence naturelle de l'opposition force-contenu telle qu'il la pose.

3. Recanati (2016) accorde une force locutoire aux subordinées liées en *parce que*, et une force illocutoire aux subordinées non-liées en *puisque*.

raient une force autre que locutoire, la nature exacte de cette "force locutoire" restant elle-même à définir. Dans ce cas, on peut se demander si cela ne signifie pas que les subordinées liées (centrales) sont privées de toute "force", comme des contenus purs. Et c'est ici que nous nous heurtons à la motivation théorique profonde des hypothèses de Hare ou Recanati à l'encontre de la dichotomie force/contenu, et simultanément pour l'octroi d'une "force" même résiduelle à toute proposition. Il s'agit en fait pour eux de résoudre la problème logico-sémantique dit "de l'unité de la proposition". Ce problème est lié à l'héritage de Frege : si tout concept est un prédicat, c'est-à-dire une fonction appelant une variable (le  $x$  duquel  $f$  sera prédiqué), alors tout est prédication, et la spécificité de la proposition vis-à-vis de n'importe quelle autre structure prédicative disparaît, alors même qu'il y a bien une différence entre un syntagme nominal, qui dénote une entité, et une proposition, qui (chez Frege!) dénote une valeur de vérité. De façon moins abstraite : On ne peut pas cerner ce qui "fait" une proposition en s'en tenant à un lien sujet-prédicat, puisque comme l'illustre par exemple la théorie des ordres d'entité de Lyons, cette combinaison sujet-prédicat correspond au mieux à un état de fait (*State of Affairs*). Une solution classique est de s'en remettre à un acte mental dont la proposition serait le produit. C'est l'*Annahme* chez Meinong, la "pensée" chez Frege (ou *le penser*, "Das Denken", comme "Erfassen eines Gedankens", *der Gedanke* étant le produit de cet acte, auquel on pourra ensuite assigner une valeur de vérité, cf. *infra*).<sup>4</sup> La "force tropique" dont parle Hare (1970) renvoie à cet acte constitutif de la proposition, qui la singularise par rapport à la simple prédication. Or le modèle sémantico-syntaxique que nous avons brossé dans la partie I, ainsi que le traitement accordé aux perspectivaux dans la deuxième partie de ce travail, doivent trop à Strawson (cf. *infra*) et surtout à Zemb, qui défend une théorie actionnelle de la proposition, pour que nous puissions nous laver les mains de ce problème : si nous pouvons discuter des réponses apportées par Hare ou Recanati, il semble difficile d'ignorer la question à laquelle ils répondent lorsqu'ils postulent la présence d'une force "locutoire" même pour les subordinées liées.

Mais il y a une échappatoire. La redéfinition du rapport entre sujet (comme topic) et prédicat (comme information) par Strawson (1971), qui ouvre la voie à la théorie des fichiers mentaux, est aussi une tentative d'asseoir cette conception "actionnelle" de la proposition dans la perspective de la philosophie du langage ordinaire. Simultanément, Strawson donne les moyens aux sémanticiens de traiter ce problème comme un problème véritablement linguistique et pas simplement logique : en l'occurrence, l'unité de la proposition devient un problème de structuration informationnelle du propos dans une perspective d'élaboration de la prédication par un énonciateur dans une situation de dialogue. Or une telle hypothèse est susceptible de rencontrer un écho direct chez le linguiste qui travaille sur les particules modales : nous pensons bien sûr à la question de la place des particules dans les subordinées, supposée corrélée à ces mêmes paramètres de structuration informationnelle. Si nous voulons voir linguistiquement ce qu'il en est du rapport entre les particules, une mystérieuse "force" et l'unité de la proposition, nous pouvons regarder ce qu'il en est de la syntaxe énonciative des subordinées non-liées contenant des particules, afin de déterminer si elles sont sensibles à une forme de distinction entre topic et commentaire.

### 15.1.3 Place des particules dans les subordinées et nature du jugement évaluatif

Rappelons pour commencer que selon Abraham (1991), les particules modales sont situées à la frontière du thème et du rhème (définis chez lui comme portion connue et portion nouvelle de l'information), ce qui est également la position, entre autres, de Müller (2014). Nous avons vu dans la troisième partie que cette bipartition posait plus de problème qu'elle n'en réglait,

4. On reviendra plus loin sur la différence entre pensée et jugement chez Frege.



mais que sa part de vérité pouvait être préservée via la notion de "focus de l'information", qui fait jouer la présence latente d'une altérité p/p' dans toute assertion de tout contenu p à un moment de l'énonciation. Cette altérité p/p' est-elle ce qui fournit l'objet du contentieux de ratification que les particules viennent réguler ? Est-elle la manifestation linguistique de la prise en charge en tant que vecteur d'unité de la proposition ? Cela peut sembler plausible : si prendre en charge c'est se décider en faveur d'une représentation, cela implique à la fois la préexistence de cette représentation et un choix en sa faveur plutôt qu'au profit de sa contraire. L'altérité p/p' manifestée par le focus de l'information serait alors la trace de l'opération de prise en charge d'une représentation préexistante, représentation que les subordinées liées se contenteraient de construire directement dans le *Common Ground* sans passer par l'opération de prise en charge en tant qu'elle implique un détour par le paradigme contextuel.

Voyons ce qu'il en est en étudiant la position de *ja* dans les groupes conjonctionnels en *dass* et *weil* de notre corpus. La recherche d'occurrences de *ja* parmi les 5 premiers mots suivant *weil* donne 18 résultats dans le corpus, dont 15 pertinents (c'est-à-dire 15 exemples de particule *ja* figurant directement dans un GConj en *weil*). Commençons par le seul exemple où la particule est directement accolée à la conjonction.

- (4) Da geht es nicht nur um das Regime, sondern, weil **ja** offensichtlich auch, zumindestens liegen darüber Berichte vor, auch Teile der Rebellen über den Einsatz in den vergangenen Monaten verfügt haben. (DR 160913-01)

Il nous semble qu'il s'agit ici clairement d'un énoncé où le sujet lui-même est "rhématique" (le seul constituant thématique est vraisemblablement *darüber*). La présence d'un adverbial paradigmatissant focalisant le sujet pour l'opposer à un constituant précédemment nommé (*das Regime*) va dans le même sens : ce qui est à la droite de la particule est pris dans un travail de l'altérité notionnelle. On relèvera également la présence d'un perspectival épistémologique (*offensichtlich*) juste après la particule, qui accentue l'effet de décrochage incitant à concevoir tout ce qui suit comme l'information qu'il s'agit véritablement de construire dans cette partie d'énoncé. L'exemple suivant nous semble représentatif des cas où *ja* apparaît après un sujet pronominal. Ce sujet était également celui du verbe précédent ; il est question de qui sait quoi sur ce qui advient de "notre" argent.

- (5) Die Frage, die sich Sparer, Anleger, Investoren überall, nicht nur in den USA, sondern auch hier in Europa und weltweit stellten, war : Wenn Lehman Konkurs gehen kann, welche Bank kann dann eigentlich nicht Konkurs gehen ? Und da wir sehr wenig wissen darüber, was Banken eigentlich tun, weil wir **ja** gerade an sie unser Geld anvertrauen mit dem Ziel, dass sie es für uns anlegen, spielen dann viele auf Sicherheit und ziehen ihre Gelder ab und man bekommt eine allgemeine Finanzkrise. (DR 130913-01)

Il est donc à la fois très intéressant et finalement assez logique de voir que le groupe prépositionnel *an sie*, dès lors qu'il est focalisé (cf. présence de *gerade*) et est effectivement pris dans une opposition paradigmatique "eux / nous", est réalisé à droite de la particule.

Dans le cas suivant, le sujet est un GN coréférent au dernier nom propre cité (*Ahmadinedschad*). La proposition est un cas d'école de bipartition à la fois entre ce dont on parle et ce qu'on en dit, et entre ce dont a déjà parlé et ce qu'il convient d'y ajouter, tout en représentant un parallélisme latent (Rohani vs Ahmadinedjad) porteur en soi de contrastivité.

- (6) Der Vergleich mit Ahmadinedschad ist insoweit interessant, weil der Vorgänger Rohanis sich **ja** allerlei Sachen herausgenommen hat, von denen wir nicht gedacht haben, dass die möglich sind. (DR 170913-02)

Dans l'exemple suivant, le groupe à gauche de *ja* est une anaphore résomptive avec le statut de circonstant (à quoi il faudrait ajouter le sujet pronominal qui renvoie à Horst Seehofer, déjà sujet de deux verbes dans la phrase précédente). *Die FDP*, objet défini, est à droite, intégré à un prédicat traité en bloc (*die FDP marginalisier-*) et qui fait d'ailleurs solidairement l'objet d'une mise en paradigme (*auch*).

- (7) Also, es ist offensichtlich sehr erfolgreich gewesen, dass Horst Seehofer sich gegen die Bundesregierung mit Frau Merkel profiliert hat und damit diese Identität " mir san mir " sehr massiv bedient hat, und das muss man ä anerkennen. Gleichwohl bereitet es natürlich Frau Merkel in den äm kommenden Tagen auch Probleme, weil er mit dieser Strategie **ja** auch die FDP marginalisiert hat und jetzt eine Zweitstimmen-Kampagne da losge= ä brechen wird. Also das ist für Frau Merkel ein sehr unbequemes Ergebnis. (DR 160913-02)

Enfin, le dernier exemple que nous voudrions mentionner associe *ja* à une négation (*noch nicht*). La particule est précédée d'un sujet pronominal et d'un circonstant de temps qui renvoie à la précédente élection au Bundestag. Précisons qu'il s'agit d'une discussion sur l'exactitude des sondages, et que l'on parle de l'AfD, nouveau parti difficile à tester car ne s'étant à cette époque jamais présenté à une élection nationale.

- (8) Nein, das kann man überhaupt nicht sagen, ä, die beiden Lager sind gleichauf, und dann gibt es da noch ein Zünglein an der Waage, und das ist die AfD. Die ist besonders schwer zu messen, weil man nicht feststellen kann, in was für einem Stimmungsumfeld sich befindet. Wir haben keine Erfahrungen mit den Ergebnissen, weil es sie vor vier Jahren **ja** noch nicht gegeben hat. (DR 210913-02)

Ici, il serait sans doute assez exagéré de considérer *vor vier Jahren* comme "déjà donné". Il faut plutôt voir les choses en sens inverse et observer ce qui reste dans le prédicat principal, identifiable au moyen de la négation et porteur du focus de l'information : un jugement de non-existence, situé dans le passé mais accompli depuis le présent de l'énonciation. La seule donnée qui compte dans cette subordonnée est effectivement la question de l'existence ou de la non-existence de ce parti lors des échéances précédentes, et cette non-existence est le signe distinctif de l'AfD par rapport aux autres formations en lice. Il nous semble donc qu'on a bien, ici, la mise en place d'une altérité selon une ligne de fracture signalée par la négation.

Les exemples en *dass* sont tout à fait semblables. Nous nous concentrerons donc sur les trois exemples présentant la suite *dass ja*.<sup>5</sup> Dans le premier cas, tant la présence d'*offensichtlich* que celle d'*überhaupt* invitent à traiter "en bloc" ce qui vient à droite de la particule et qui constitue l'information sur laquelle on souhaite recentrer le débat (qui portait jusqu'à présent sur l'absence de réaction ferme de la "communauté internationale" à l'utilisation de gaz de combats en Syrie) :

- (9) Das Dramatische an der Situation ist, dass **ja** offensichtlich überhaupt Giftgas eingesetzt worden ist, möglicherweise eben auch aus Teilen des Regimes (DR 160913-01)

Le deuxième exemple est moins univoque, ne serait-ce que parce que l'adverbial paradigmatissant *auch* est plus en-dessous de la particule, et oppose *mehrheitsfähig* à *richtig*.

- (10) ÖZDEMİR : Das ist nicht das, was unsere Mitglieder hören wollen, die jetzt harten Wahlkampf gemacht haben, sondern die wollen von der Führung wissen, wie stellt man

5. Signalons juste pour mémoire le seul exemple négatif, où la ligne de partage est à nouveau très nette : *Das Problem scheint mir auch zu sein, dass diese Haltung ja gar nicht bildungsunabhängig ist* (DR 220813-03).

sich so auf, dass **ja** richtige Dinge auch mehrheitsfähig werden (DR 230913-01)

Cela dit, on peut observer que la discussion, qui porte sur la difficulté des Verts à faire entendre leur programme, notamment fiscal, ne traitait évidemment pas comme présupposé le fait que le programme des Verts ne contenait que des bonnes choses, et était concentré sur quelques mesures de détail. La phrase d'Özdemir vise donc à élever le débat et à le généraliser en rappelant l'objectif global, la maxime universelle que son parti se propose : réaliser ce qu'ils pensent être juste. Nous avons donc tendance à penser que *<richtige Dinge auch mehrheitsfähig werd->* est traité en bloc, comme une maxime ou comme une formule (plus ou moins creuse ?) et que c'est elle qui est ici avancée comme le véritable enjeu de la discussion, par opposition aux brouilles que le journaliste persiste à mettre sur la table. La dimension polémique nous semble ici assez évidente, et l'usage de *ja* a aussi valeur de coup de force renvoyant le journaliste à un contenu qu'il semble avoir perdu de vue mais qui est irréfutable aux yeux du locuteur. Dernier exemple, qui est moins univoque que les premiers et fait appel à une part d'arbitraire interprétatif :

- (11) Das heißt, wo die Nominalzinsen unterhalb der Inflationsrate liegen, findet ja schon eine schleichende Enteignung der Sparer statt. Man muss auch sehen, dass **ja** die Zinsen auch noch zu versteuern sind. Also das ist schon negativ für die Sparer und diese Niedrigzinsphase hat auch negative Auswirkungen für die Banken. (DR 190913-07)

Ici, on aurait sans doute plutôt attendu *dass die Zinsen ja auch noch zu versteuern sind*, ce qui d'ailleurs irait davantage dans le sens de notre propos. La position initiale de *ja* nous semble être une façon (largement inconsciente sans doute, et qui relève peut-être du tic oratoire ou de la cheville) de construire tout le contenu de la subordonnée comme une information nouvelle, un paramètre qu'on aurait tort de perdre de vue et qui est trop souvent passé sous silence.

Nous terminerons par le seul exemple du corpus où un constituant s'est intercalé entre *ja* et la négation, dans un groupe en *nachdem*.

- (12) Na ja, beim letzten Mal war es schon deutlich anders. Da gab es den klaren erkennbaren Wunsch eines grundlegenden Wechsels, nachdem es 2005 **ja** für Schwarz-Gelb **nicht** erreicht hat, weil auch damals das Misstrauen etwas zu groß war. Das Ergebnis war dann die Große Koalition, durchaus auch damals eine Art Wunschkoalition der Deutschen. Dann wollte man aber den völligen Wechsel, das war sehr deutlich und wurde auch in den Ergebnissen sehr deutlich. (DR 130913-02)

Nous avons tendance à lui appliquer la même grille de lecture qu'aux deux précédents exemples, à savoir que la remontée de la particule aboutit à présenter toute la suite de la proposition comme l'information dont l'ajout est la donnée pertinente, ici : *für Schwarz-Gelb nicht reichen*. Signalons d'ailleurs que *für X nicht reichen*, y compris les constructions au parfait (*es hat für X nicht gereicht* ou *<Conj> es für X nicht gereicht hat*), où X est le nom d'un parti, d'un responsable politique ou d'une coalition désignée par ses couleurs, est une tournure largement figée dans la presse allemande.<sup>6</sup> Il nous semble donc possible, malgré la présence d'une négation qui augure d'une structure énonciative complexe du prédicat, de traiter celui-ci comme un tout

6. La recherche *für /+w2 :5 MORPH(PTK neg) gereicht* dans la partie TAGGED-T du DEREKO (23 février 2016) donne 199 résultats, tous pertinents. Pour *MORPH(PTK neg) für /+w2 :5 gereicht*, nous avons 192 résultats, dont 191 pertinents, mais avec une très forte spécialisation dans le domaine sportif : *für einen Sieg gereicht* et *für einen Punkt gereicht* sont les deux constructions les plus fréquentes, suivies de *für einen besseren Platz / eine bessere Platzierung*. Ces constructions sont également observables pour *für X nicht gereicht*, mais la préférence va plutôt aux constructions où X est un nom propre ou un équivalent de nom propre, c'est-à-dire non pas l'objectif qu'on échoue à atteindre, mais la personne ou le collectif qui échoue à atteindre cet objectif (le "maléfactif"). Le patron *nicht für X gereicht* semble par contre cantonné aux cas où X est l'objectif.

solidaire faisant l'objet d'une construction comme information si ce n'est nouvelle (dans la mesure où le résultat de 2005 est sans doute connu de tous, en tout cas des deux interactants immédiats), du moins qu'il est pertinent de réactiver.

## 15.2 Pensée, jugement, mise en débat

### 15.2.1 Retour à Frege

Le puzzle est donc le suivant : d'un côté, nous avons une théorie de la proposition qui nous dit qu'il doit y avoir une "force" qui soit la trace d'un acte cognitif précis pour avoir quelque chose qui soit une véritable proposition ; de l'autre, nous avons trois observations linguistiques. La première veut que les subordinées liées présentent un degré de force moindre que les subordinées non-liées ; la deuxième nous dit que les subordinées non-liées ont une force "locutoire", qui reste à définir, mais n'ont pas en tant que telles de force illocutoire ; la troisième nous montre que l'apparition des particules dans les subordinées, généralement prise comme un indice de "force", semble corrélée à ce que Strawson (1971) associe à ce fameux "acte propositionnel", c'est-à-dire la sélection d'un prédicat notionnel pour un topic accessible en discours. On pourrait ajouter à cela le soupçon, hérité des parties III et IV de ce travail, que c'est l'attribution ou non de ce prédicat notionnel au topic qui est constitutive de l'altérité p/non-p telle que les particules modales la font jouer.

Comment assembler toutes ces pièces ? Il nous semble qu'une lecture attentive de Frege apporte la solution. Commençons par rappeler ce qu'il écrit sur les subordinées dans *Über Sinn und Bedeutung* (Frege 1892-2008, 42) :

Der Nebensatz hat meistens als Sinn *Rappelons que le mot Sinn, chez Frege, est terminologisé et correspond à l'intension.* keinen Gedanken, sondern nur einen Teil eines solchen und folglich als Bedeutung keinen Wahrheitswert. Dies hat entweder darin seinen Grund, daß im Nebensatz die Wörter ihre ungerade Bedeutung haben, so daß die Bedeutung, nicht der Sinn des Nebensatzes ein Gedanke ist, oder darin, daß der Nebensatz wegen eines darin nur unbestimmt angedeuteten Bestandteils unvollständig ist, so daß er erst mit dem Hauptsatz zusammen einen Gedanken ausdrückt. Es kommen aber auch Fälle vor, wo der Sinn des Nebensatzes ein vollständiger Gedanke ist, und dann kann er unbeschadet der Wahrheit des Ganzen durch einen anderen von demselben Wahrheitswerte ersetzt werden, soweit nicht grammatische Hindernisse vorliegen.<sup>7</sup>

Cette première distinction permet d'opposer d'un côté les relatives déterminatives, mais aussi l'essentiel des subordinées en *dass* et les subordinées hypothétiques liées, qui sont des équivalents de *concepts*, et de l'autre les relatives appositives et les subordinées concessives, qui sont plus que cela. Pour cette deuxième catégorie, Frege donne deux exemples :

- (13) Napoleon, der die Gefahr für seine rechte Flanke erkannte, führte selbst seine Garden gegen die feindliche Stellung. (ex. Frege 1892-2008, 40)
- (14) Wenn jetzt die Sonne schon aufgegangen ist, ist der Himmel stark bewölkt. (41)

Pour la première catégorie, il se contentait de mentionner les relatives en *wer, wo immer, wann immer* (p.40) et de donner un exemple de subordinée hypothétique liée :

7. En fait, le test de substitution proposé par Frege, qui peut sembler curieux, est lié à sa thèse selon laquelle une proposition dénote sa valeur de vérité, c'est-à-dire que tous les énoncés vrais dénotent la même chose (à savoir : "le Vrai").

- (15) Wenn eine Zahl kleiner als 1 und größer als 0 ist, so ist auch ihr Quadrat kleiner als 1 und größer als 0. (39)

Frege poursuit :

Im zweiten Fall kann der Nebensatz doppelt zu sehen sein, nämlich einmal in gewöhnlicher Bedeutung, das andere Mal in ungerader Bedeutung ; oder es kann der Sinn eines Teiles des Nebensatzes zugleich Bestandteil eines anderen Gedankens sein, der mit dem unmittelbar im Nebensatze ausgedrückten zusammen den ganzen Sinn des Haupt- und Nebensatzes ausmacht. (45)

On distingue ici deux autres groupes de subordinnées. D'une part, les subordinnées au discours rapporté ("in ungerader Bedeutung") :

- (16) Bebel wähnt, daß durch die Rückgabe Elsaß-Lothringens Frankreichs Rachegeleüste beschwichtigt werden können.

D'autre part, les subordinnées (essentiellement circonstancielles) qui, tout en exprimant une pensée complète, sont aussi des constituants d'une autre pensée.

- (17) Weil das Eis spezifisch leichter als Wasser ist, schwimmt es auf dem Wasser. (44)  
 (18) Nachdem Schleswig-Holstein von Dänemark losgerissen war, entzweiten sich Preußen und Österreich. (*ibid.*)

On comprend donc que les précédentes subordinnées exprimant une pensée complète (les concessives, les relatives appositives), par exclusion, étaient pleinement autonomes - ce qui explique pourquoi Frege considère qu'elles ont leur propre valeur de vérité qui les range dans l'un des deux groupes de propositions extensionnellement synonymes (les propositions vraies et les propositions fausses).

Nous avons donc quatre cas de figure :

1. les subordinnées qui ne servent qu'à constituer un équivalent de nom propre ou d'adjectif (relatives déterminatives, subordinnées en *dass* après des verbes de pensée factifs...). Ce sont des concepts, pas des pensées.
2. les subordinnées exprimant une pensée et à qui il est à ce titre possible d'attribuer une valeur de vérité, mais qui sont en fait des constituants d'une proposition complexe. Linguistiquement, cela doit correspondre aux subordinnées liées non-couvertes par le cas précédent, en particulier les subordinnées adverbiales (hypothétiques, causales, temporelles...) liées.
3. les subordinnées servant à construire une pensée complète et associées au jugement d'un énonciateur... mais que le locuteur n'endosse pas. C'est l'exemple citant Bebel plus haut.
4. les subordinnées équivalant réellement à une assertion pleine et entière (concessives, relatives appositives) : elles expriment une pensée, ne sont pas des constituants d'une autre pensée, elles sont dotées de leur valeur de vérité et par opposition tacite avec la classe précédente, on déduira qu'elles sont prises en charge par le locuteur.

Les groupes 1 et 2 correspondent aux subordinnées "centrales", ou liées, les groupes 3 et 4 aux subordinnées "périphériques", ou non-liées. Nous devons maintenant nous tourner vers les passerelles entre pensée, jugement et assertion chez Frege. Dans le texte du même nom (Frege 1918-2003, 41 not.), Frege appelle *Gedanke*, pensée, le "sens" d'un énoncé construit autour d'une prédication. La "pensée", dans cette acception, est un objet mental supposé objectivable, ce qui distingue la "pensée" de la "représentation" (*Vorstellung*), qui reste subjective. Il est intéressant de noter que la pensée est conçue par Frege comme le produit d'un acte cognitif de saisie objectivante (*Fassen*) d'une "représentation" de nature prédicative. La pensée (*der*

*Gedanke*) est le produit du penser (*das Denken*). L'objectivation de la pensée prend la forme d'un acte supplémentaire qui paradoxalement est aussi un acte subjectivant, puisque c'est l'ascription d'une valeur de vérité objective à la représentation par un sujet pensant. Frege appelle le produit de cet acte objectivant-subjectivant le jugement (*das Urteil*; l'acte lui-même : *urteilen*). À cela s'ajoute un troisième acte, qui est l'acte assertif à proprement parler, par lequel un locuteur va endosser le jugement en l'extériorisant par le discours ("das Kundgeben dieses Urteils : das Behaupten", *loc. cit.*). Si l'on rapporte ceci à la question des "êtres de discours" ou des porteurs des objets mentaux, on observe que la pensée n'a pas de porteur, Frege est très clair sur ce point. Le jugement, lui, en a un, c'est l'instance qui assume *hic et nunc* l'octroi d'une valeur de vérité à la pensée. Enfin, l'assertion à proprement parler a aussi son "responsable", qui est un locuteur endossant dans une interaction le rôle de juge épistémique.

Dernière observation : Frege, parlant des énoncés assertifs réels, observe lui-même que la messe n'est pas dite à leur propos une fois que l'on a établi l'assertion comme acte de manifester publiquement son jugement. C'est ici qu'il mentionne le cas de l'acteur sur la scène, comme exemple d'assertion qui en un certain sens n'en est pas une (Frege 1918-2003, 42 sq.). En particulier, il considère que ce que l'on vise dans l'interaction avec un tiers, qu'il s'agisse d'une fonction expressive ou de ce que Jakobson appellerait la fonction conative, excède la valeur de l'assertion à proprement parler.<sup>8</sup> C'est ce niveau qui dans l'architecture de sa théorie joue le rôle de l'illocutoire chez Austin et Recanati : l'acte assertif chez Frege fait abstraction de toute dimension illocutoire, il est purement locutoire. Pour finir, on obtient donc la hiérarchie suivante :

intention émotive (=illocution) > assertion (=locution) > jugement > pensée > concept

Ou dans les termes de Frege :

"ein Drittes, auf das sich die Behauptung nicht erstreckt" > Behauptung (kundgeben) > Urteil (urteilen, den Wahrheitswert bestimmen) > Gedanke (denken, einen Gedanken fassen) > Begriff

Ceci posé, il devient possible d'établir un parallèle avec les types de subordonnées :

1. les **subordonnées purement notionnelles** (relatives déterminatives, subordonnées en *dass* régies par un prédicat factif) sont en-deçà du statut de "pensée" de plein exercice, puisque **ce sont des concepts**. Le problème de l'unité de la proposition ne s'y pose pas, bien au contraire : ce ne sont justement pas des propositions à proprement parler (c'est-à-dire des pensées susceptibles d'être vraies ou fausses). Sémantiquement, elles correspondent à un *état de fait*, un niveau en-dessous dans la hiérarchie de Lyons (1977).
2. les **subordonnées exprimant une pensée complète mais prises comme simples constituants** d'une autre pensée (= les autres subordonnées liées) ont une valeur de vérité en droit, mais elle n'est pas remise en jeu dans l'énonciation : elles sont utilisées pour leur "sens", pas pour le fait qu'elles dénotent le vrai. On a certes une pensée, mais il n'y a pas eu de jugement potentiellement imputable à un énonciateur.
3. les **subordonnées complétives pourvues d'une valeur de vérité autonome** ont donné lieu à un **jugement**, mais elles sont privées de l'acte d'assertion par un jeu de polyphonie.

---

8. "Ein Behauptungssatz enthält außer einem Gedanken und der Behauptung oft noch ein Drittes, auf das sich die Behauptung nicht erstreckt. Das soll nicht selten auf das Gefühl, die Stimmung des Hörers wirken oder seine Einbildungskraft anregen". (Frege 1918-2003, 42)

4. les **subordonnées adverbiales non-liées pourvues d'une valeur de vérité autonome** ont donné lieu à un jugement. Elles sont normalement prises en charge par le locuteur, ce qui signifie qu'**aussi bien l'acte de jugement que celui d'assertion sont accomplis**. Certaines de ces subordonnées seront de surcroît investies d'une valeur illocutoire additionnelle, mais pas toutes.

L'avantage du modèle de Frege est de scinder la prise en charge en une pluralité d'opérations dont chacune correspond à un acte cognitif. On obtient ainsi une hiérarchie fine au milieu de laquelle il est plus simple de faire passer une ligne de partage. En l'espèce, nous l'avons dit, la ligne entre subordonnées liées et non-liées, qui est aussi la ligne entre subordonnées où les particules sont proscrites et celles où elles sont licites, passe entre les points 2 et 3. On en déduira donc que c'est l'acte de jugement qui fait la différence. Compte tenu de la façon dont il a été défini, cela n'étonnera guère, puisque le juge épistémique correspond à ce que nous avons appelé l'évaluateur. Sans faire le détour par la notion (difficilement cernable) de force locutoire, nous avons donc maintenant une opération précise dont les particules modales sont censées être les révélatrices et qui fait l'unité de cet ensemble par ailleurs hétérogène que sont les subordonnées non-liées.

### 15.2.2 Les particules et l'acte de jugement

La théorie de Frege a beau être plus logique que linguistique, elle nous offre exactement ce qu'il nous fallait pour analyser le rapport entre le "jugement", le "travail de l'altérité" et ce que l'on a pu prendre pour une "force tropique" sans trop voir en quoi elle consistait. Tout se joue, nous l'avons dit, au moment du passage de la pensée au jugement. Frege semble considérer ce passage comme une chose naturelle, puisque la pensée est ce qui peut se voir assigner une valeur de vérité, et le jugement est ce qui a une valeur de vérité. Mais cela signifie que le jugement, c'est le jugement de validité porté par l'évaluateur, qui se saisit d'une pensée  $p$  et décide de trancher la question de savoir si  $p$  est vraie ou fausse. En d'autres termes : partant d'un  $p$  situé en amont de l'assignation d'une valeur de vérité, il construit une opposition entre " $p$  est le cas" et " $p$  n'est pas le cas" pour revenir le plus souvent à  $p$ , mais à un  $p$  transformé puisque endossé au détriment de non- $p$ . L'acte de jugement qui distingue la proposition liée (produit d'une simple pensée générale) de la proposition non-liée (produit d'un jugement individuel imputable à un évaluateur), c'est la caractérisation de  $p$  comme sélectionné au sein d'un paradigme contextuel, caractérisation qui est marquée linguistiquement par le focus dit de l'information, sur lequel se greffent les particules modales, ce dont leur position dans le *Mittelfeld* est la trace. C'est cette sélection, dont on a déjà entrevu certaines facettes dans la troisième partie de ce travail, qui ouvre la voie au problème de la ratification, celui-là même que les particules modales intersubjectives viennent réguler, tandis que les particules modales intrasubjectives travaillent directement les raisons de la préférence accordée à  $p$  sur non- $p$ .

### 15.2.3 La place du verbe : indice de mise en débat plutôt que de "force locutoire" ?

Si cela est vrai, reste à voir ce que le choix de la place du verbe vient changer aux coordonnées du problème, puisque ce qu'on conçoit traditionnellement comme un mouvement vers la gauche n'est plus l'indice d'une supposée "force" (il)locutoire ou d'un acte de jugement.

#### • L'insubordination a ses règles...

Visiblement un groupe en *ob* ou *W-* + *VFIN* peut correspondre à un acte locutoire interrogatif, si l'on entend par là que cette construction correspond à un *Satzmodus* de l'allemand. De

même, certains groupes en *wenn* ou en *dass* peuvent participer de l'expression du souhait (même s'il faudrait encore déterminer si cette dernière caractérisation relève bien de la locution, et pas de l'illocution). La présence du verbe au début de l'énoncé (*V-to-C* chez les générativistes, que ce soit V2 ou V1) n'est donc pas un indice irréfutable de la présence d'une quelconque "force locutoire". En tout cas, celle-ci n'est pas une condition suffisante pour faire quitter au verbe sa position à l'extrême-droite du GV.

Ce point avait déjà été soulevé fort justement par Truckenbrodt (2006) et Gutzmann (2015b) à sa suite. Nous avons déjà dit un mot de leur hypothèse plus haut à propos des interrogatives : selon eux, le mouvement du verbe vers la gauche est l'indice d'une prise en compte de l'interlocuteur, les questions en VFIN se caractérisant par le fait que le locuteur ne pense pas que l'allocutaire est en mesure de répondre. À partir de là, on peut faire jouer plus spécifiquement un critère de "savoir de l'allocutaire", mais le problème est que l'on aimerait avoir un modèle qui rende aussi compte de l'existence d'impératives à verbe final. Gutzmann (2015b), sans creuser vraiment cette hypothèse, suggère que ces énoncés injonctifs en verbe final, qu'ils prennent la forme d'un groupe en *dass* ou d'un groupe infinitif, seraient lancés à la cantonade, par opposition aux impératifs en V1, qui seraient plus directement ou plus authentiquement adressés à quelqu'un. Outre qu'elle paraît de toute façon assez plausible, cette hypothèse a ceci d'intéressant qu'elle se marie bien avec l'existence d'énoncés exclamatifs en *dass* + VFIN.

Nous avons vu que les questions en VFIN se caractérisent par une dilution du rôle d'évaluateur, qui n'incombe pas à l'allocutaire. Pour autant, ce rôle est-il purement et simplement gommé ? La présence fréquente de *wohl* dans ces énoncés est un argument en faveur du contraire, et pas uniquement si l'on adhère à l'hypothèse selon laquelle le "jugement" est le déclencheur de l'apparition des particules modales. Très empiriquement, *wohl* est une particule "intrasubjective" assez proche des adverbiaux épistémiques subjectifs. Nous avons vu que *wohl* était de toute façon toujours du côté de l'évaluateur, comme le relevait déjà (mais dans un cadre différent) Zimmermann (2008). Il y a donc bien un évaluateur, mais cet évaluateur n'est pas le TU, c'est plutôt un ON / NOUS indistinct (et donc incapable d'apporter une réponse). Cette tendance à la dilution du rôle "normalement" dévolu à l'allocutaire au profit d'un ON, nous la retrouvons dans les énoncés exclamatifs (*cf. suppr.*). Il ne s'agit bien sûr que de tendances : il y a des énoncés exclamatifs en V1/V2, de même qu'il serait sans doute très excessif de dire que les énoncés injonctifs en *dass*+VFIN ne sont pas adressés... à moins bien sûr de poser que ces injonctions en *dass*+VFIN correspondent à un acte de langage indirect, en l'espèce une exclamation (type locutoire) au service d'un rappel à l'ordre (illocution). L'hypothèse que l'on peut en tirer est que la place finale du verbe correspondrait à un déficit d'intersubjectivation du travail de l'altérité p/p'.

### • Débat ou pas débat ?

Puisque les conjectures de Truckenbrodt (2006) sont inspirées de Zaefferer (2001), nous pouvons revenir à l'esprit de celui-ci et invoquer la composante déontique de l'acte de langage : peut-être doit-on considérer que le développement plein de cette composante déontique comme consigne du locuteur à l'allocutaire est ce qui provoque le mouvement du verbe à gauche. Il faudrait donc une scission et une asymétrie entre évaluateur et ratifieur pour obtenir le mouvement à gauche. C'est sans doute cette scission des points de vue qui représente le moment décisif, à plus forte raison si l'on garde en tête le fait que dans les constructions V2, la première position est occupée soit par l'interrogatif en W, c'est-à-dire l'indice d'un parcours caractérisé par l'incapacité du locuteur à choisir, soit (dans les énoncés assertifs) la variable de point de vue, le repère initial signalant la partialité du dire. La ligne de partage entre verbe à gauche



et verbe à droite correspondrait donc à la ligne de partage entre contenu en débat et contenu hors-débat. *En débat* veut dire ici "pris dans une altérité de points de vue". Plus techniquement et de façon plus centrée sur l'objet qui nous préoccupe, nous proposons de considérer que la "mise en débat" passe par la scission des rôles d'évaluateur et de ratifieur. **Le mouvement du verbe vers la gauche est corrélé à l'instanciation distincte d'un évaluateur et d'un ratifieur.** Cette altérité peut être réduite *a posteriori*, par exemple par l'emploi de *ja*, qui prive le ratifieur de son pouvoir et rétablit de gré ou de force l'unité des points de vue entre ratifieur et évaluateur sur la scène énonciative. Le fait que *ja* signifie une absence de scission concourt assurément à rendre cette particule "heureuse" dans les contextes VFIN, où le locuteur affirme un contenu en le présentant comme un présupposé ou un préconstruit, c'est-à-dire qu'il le réasserte ou feint de le réasserter. Ainsi, nous avons vu que les impératifs en *dass + ja* sont spécialisés dans l'injonction à ne pas entreprendre quelque chose qui viendrait changer ce qui est déjà le cas.

Par défaut, le contenu d'une subordonnée n'appelle pas de ratification particulière, et tend à être présupposé. L'ajout de la force locutoire déclarative sera donc lié à une valeur de rappel ou d'écho. Pour cette raison, on s'attendra à y trouver les particules *ja*, *eben* et *doch*, qui d'une façon ou d'une autre impliquent toutes que le contenu appartient déjà au savoir mutuel ou était trivialement accessible, qu'il est ou devrait être hors-débat. *Schon*, pour sa part, implique la reconnaissance de la légitimité d'un tel débat. Il est d'autant plus significatif de constater que d'après Métrich et al. (2002), cette particule, dans les subordonnées, est spécialisée dans les contextes concessifs,<sup>9</sup> c'est-à-dire n'apparaît que lorsqu'il s'agit pour le locuteur de protester de son *accord* avec l'allocutaire. Les subordonnées "déclaratives" sont finalement assez comparables aux énoncés assertifs en *ja* dans leur double jeu, entre signal à l'adresse du ratifieur et négation de la légitimité d'une intervention de celui-ci. Dans les deux cas, on avance sur un fil avec bien souvent pour résultat final de soustraire au débat un contenu qui n'appartenait pas forcément au savoir jusque-là partagé. L'opération a quelque chose de paradoxal mais qui n'est pas sans rappeler les "accommodements" de Stalnaker : l'allocutaire est cordialement invité à construire un contenu... comme un préconstruit !

Dans les énoncés pleins, le contenu est mis en débat. L'apparition de *ja* y revêt donc une valeur stratégique qu'elle n'a pas dans une subordonnée déclarative : *ja* permet (ou du moins est censé permettre) de résorber la scission entre évaluateur et ratifieur induite par le mouvement du verbe. On déclare *a posteriori* que le débat de ratification est sans objet... parce que l'évaluateur s'est lui-même chargé de procéder à la ratification. Dans une subordonnée, cette auto-ratification est la norme. *Ja* revêt donc tendanciellement une valeur redondante ou corroborative dans les subordonnées déclaratives, et une valeur réparatrice dans les énoncés pleins.

## 15.3 Synthèse de la partie : les particules dans l'architecture des types locutoires

### 15.3.1 Qu'est-ce qu'un type locutoire ?

En partant d'une hypothèse centrée sur la notion d'acte de langage et finalement assez tributaire des catégories searliennes, qui font la paire belle à la tripartition assertion / interrogation / injonction, nous sommes arrivé à un paysage des types d'actes locutoires singulièrement plus bigarré. Il semblerait à la vue de panorama que l'on soit revenu à la définition des types locutoires comme signifiés des types de phrase (*Satzmodi*, *sentence moods*). Toutefois, ce "retour"

9. Métrich et al. (2002, IV.74-76). Les quelques exceptions, mentionnées p.76, nous semblent faire jouer l'opérateur aspectuel.

n'en est pas vraiment un dans la mesure où nous avons également suivi le chemin théorisé par Truckenbrodt (2006) (mais pas forcément inauguré par lui), celui de la décomposition des types de phrases en ensembles complexes de marqueurs représentatifs chacun d'un paramètre énonciatif. On peut penser ici à la notion de "configuration" avancée par Larrory (2003) à propos des énoncés exclamatifs, qu'il s'agirait alors de généraliser. L'assertion et la question (ou les différents types d'énoncés interrogatifs) sont alors elles-mêmes vues comme composites. En d'autres termes : les *Satzmodi* ne doivent pas être traités comme des faits de langue premiers mais comme des assemblages de marqueurs. Les "types locutoires" sont alors effectivement les signifiés de ces signifiants prosodico-syntaxiques, mais ils sont tout aussi complexes et composites que ceux-ci. Un **type locutoire** est alors défini comme une **configuration idéale de paramètres énonciatifs projetés par l'énoncé lui-même**. Cette combinaison de paramètres de l'énonciation correspond, au niveau signifié, à la combinaison des marquages grammaticaux obligatoires définitoires d'un *Satzmodus*. Le type locutoire (et non le type illocutoire) peut donc être défini comme le signifié du *Satzmodus*, à condition de considérer que ni l'un ni l'autre ne sont des données premières ; ce sont toujours des configurations décomposables.

Il est temps de produire une première liste de ces marquages grammaticaux obligatoires contraignant à un choix significatif<sup>10</sup> :

- La **place du verbe : opposition entre V1/V2 et Vfinal**. Si l'énoncé contient un verbe, de même qu'"il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée", il faut bien que le verbe soit quelque part ; en allemand : au début (V1, V2) ou à la fin (Vfinal). La réalisation en Vfinal est corrélée avec la présentation d'un contenu sans mise en débat et la scission des rôles d'évaluateur et de ratifieur. Dans ce cas, le contenu n'est pas la "matière à discussion"<sup>11</sup> du moment.
- Le **modèle prosodique**. En particulier, il faut choisir, pour la fin de l'énoncé, entre une pente globalement ascendante et une pente globalement descendante. La première solution implique le transfert du rôle d'évaluateur à l'allocutaire ; la seconde correspond aux cas de figure où le locuteur conserve ce rôle.<sup>12</sup>
- La **saturation des places d'argument**. Un énoncé n'a pas forcément saturé toutes les places d'argument réclamées par le prédicat, et ses modificateurs additionnels représentent soit une valeur soit un parcours. En cas de déficit (absence d'un argument ; certains cas de parcours, cf. ci-dessous), il y a échec à assigner une valeur de vérité à l'énoncé, ce qui a un impact sur le type de ratification requis.
- Le **constituant initial : opposition V1 / V2**. En cas de mouvement de V vers la tête de l'énoncé, il y a ou il n'y a pas de constituant correspondant au repère initial de l'énonciation : on a donc un énoncé en V1 OU en V2. Si ce constituant a une valeur identifiable en termes de partiellité (syntagme pourvu d'une dénotation, y compris les *Konjunktionaladverbien*) ou de partialité (perspectival), on a affaire à la construction d'un point de vue stabilisé. L'absence de repère initial stabilisé correspond soit à V1 soit à la sélection d'un constituant représentant un parcours sans issue identifiable, typiquement en *W*. Cela implique un déficit de dénotation dans le propos du locuteur. Ce déficit

10. Au demeurant, cette paraphrase pourrait inviter à imposer à ces marquages grammaticaux l'étiquette de *catégories* au sens que lui donne Fourquet.

11. *Question under discussion*. Plus exactement, il peut s'agir d'un libellé de la question sur laquelle porte la discussion (si la subordonnée a le statut de topic), mais le prédicat de la proposition n'est pas une réponse à cette question. C'est peut-être ce *dont* on discute, mais pas ce *qu'*on discute.

12. L'intonation finale plate correspondrait alors à un énoncé inachevé, ce qui laisse à l'autre la possibilité de reprendre le flambeau, ou de laisser le locuteur continuer.

peut donner lieu à deux interprétations au moins, selon la configuration d'ensemble des marqueurs et notamment la réponse aux points précédents (tous les arguments sont-ils réalisés ? le locuteur garde-t-il le rôle d'évaluateur ?). Si le locuteur finit par transférer la charge de l'évaluation à l'allocutaire (question), alors c'est qu'il y a eu échec à stabiliser la représentation (question polaire, question en  $W$ ). Si le locuteur conserve la main, c'est l'ensemble du parcours qui est construit comme valide, ce qui correspond à un phénomène de *widening* et donc à l'inclusion de valeurs préalablement exclues de l'ensemble contextuel (exclamatives en  $W$ ).

Le reste est une affaire de combinatoire. Par exemple, dans l'injonction, on a un verbe en tête, et donc une mise en débat du contenu (ce qui implique, entre autres choses, que l'énoncé est adressé). Celui-ci est présenté comme privé de valeur de vérité positive (il manque dans la chaîne parlée le sujet du verbe, pourtant à l'actif). Le locuteur garde néanmoins le rôle d'évaluateur et s'engage en faveur du contenu. De ce fait, l'énoncé implique que le locuteur endosse la responsabilité d'un jugement en faveur d'un prédicat dénotant une action ni accomplie ni en cours d'accomplissement et dont l'agent n'est pas réalisé dans la chaîne parlée. L'interprétation générée est celle d'un jugement de nécessité relatif à l'accomplissement de l'action, jugement adressé à l'allocutaire et assorti de la recherche d'un agent. On obtient ainsi la projection d'un contexte idéal susceptible de se superposer au contexte social de l'ordre ou du conseil, qui sont des actes illocutoires.

De même, la configuration < mouvement du verbe vers la gauche + saturation de l'ensemble des positions construites + présence d'un repère initial pourvu d'une dénotation + accent descendant > signifie que le locuteur, endossant le rôle d'évaluateur, met en débat un contenu pourvu d'une valeur de vérité et représentatif d'un certain point de vue. On obtient une assertion "standard".

Dernier exemple : la configuration < VFIN + saturation de l'ensemble des positions construites et octroi d'une valeur de vérité positive (choix de la conjonction *dass*) + accent descendant > signifie que le locuteur avance une représentation complète, qu'il tient pour vraie, mais n'appelle pas au débat. Cette configuration est sous-déterminée. C'est ici que les particules interviennent, en fournissant des indications sur la nature exacte des relations entre ratifieur et évaluateur, qui est pour le moins problématique dans un contexte de non-débat, puisque cela signifie que l'allocutaire n'est *pas* constitué en ratifieur alors que le locuteur assume le rôle d'évaluateur. Premier cas de figure possible : présence de *doch*. En l'absence de ratifieur distinct de l'évaluateur, la présence de cet indice de contradiction sur ce qui est notoire et ce qui ne l'est pas implique, de la part du locuteur, le constat d'une contradiction entre ses propres jugements de vérité sur la question. Canoniquement associée à une hausse de l'intensité de la voix, cette configuration nous renvoie à l'expression d'une surprise (qui correspond à une illocution), cas particulier d'exclamation. Deuxième cas de figure : à défaut de *doch*, on trouve *ja* accentué, qui signale à la fois l'existence d'une pluralité d'opinions possibles sur la valeur du propos (Verum focus) et le refus d'envisager ces désaccords (*ja*), à plus forte raison si la place du verbe est signe de refus de débattre. On a donc ici une série de signaux qui peuvent paraître contradictoires, mais qui finalement correspondent à une seule opération complexe, par laquelle, partant d'un constat de probable désaccord (prérequis du Verum focus), on refuse d'ouvrir le débat (absence de mouvement du verbe) en ratifiant soi-même le propos (*ja*). Ajoutons à cela que le sujet de l'énoncé dénote l'allocutaire, on obtient une configuration dans laquelle le locuteur construit une action dont l'allocutaire est l'agent et lui signifie qu'il la ratifie à sa place et sans discussion en sachant pertinemment qu'il agit ainsi contre une tendance de l'autre. On obtient une configuration énonciative abstraite qui se superpose facilement à un contexte social

où le locuteur est en situation d'imposer ses vues unilatéralement à l'allocutaire, non seulement sur le plan de la connaissance, mais aussi et surtout sur celui de l'action. L'illocution canonique correspondant à cette configuration sera donc l'injonction, et plus précisément une injonction caractérisée par une forte asymétrie (sociale ou interactionnelle en général) des interactants.

### 15.3.2 Les particules comme spécifieurs locutoires

Est-ce la sélection des particules qui biaise les coordonnées énonciatives et oriente l'illocution, voire le type locutoire, dans une certaine direction ? Ou au contraire, est-ce le type locutoire qui définit l'ensemble des situations d'ajustement évaluateur-ratifieur possibles, limitant ainsi le nombre de particules utilisables pour spécifier cette configuration initiale ? Nous ne nous prononcerons pas sur cette question, dans la mesure où elle a tout du problème de l'œuf et de la poule, et peut-être même, par ricochet, du faux problème. Ce qui nous paraît acquis, c'est la possibilité *heuristique* de dériver les conditions d'emploi des particules à partir des paramètres énonciatifs structurels du type locutoire, c'est-à-dire de la scène énonciative sous-déterminée que les marqueurs "projetent" (pour reprendre les termes de Recanati). Mais il est vrai qu'il doit être tout aussi possible de déterminer à partir du signifié des particules quelle configuration est incompatible avec leur emploi. En réalité, chaque particule et chaque type d'actes locutoires sont compatibles en fonction de la viabilité logico-pragmatique d'une combinaison de leurs signifiés respectifs.

Par exemple, la combinaison de *ja* et d'un acte locutoire interrogatif global ("question polaire", en V1), défini comme configuration où évaluateur et ratifieur sont scindés et où le locuteur transfère l'acte d'évaluation à l'allocutaire, présente une contradiction dans les termes. Si l'on part du type locutoire, le raisonnement est le suivant : la question polaire se caractérise par un aveu explicite de méconnaissance de la part du locuteur-ratifieur, ce qui interdit de "faire comme si" la ratification était triviale. Or cette prétendue trivialité de la ratification constitue le cœur de la valeur argumentative de la particule *ja*. Il y a donc blocage. Ce blocage est également prédictible si l'on part du signifié de la particule, à savoir l'absence dans le paradigme contextuel de toute représentation ouvrant la voie à non-p. On peut en effet alors prédire que tout type locutoire impliquant la présence de non-p dans l'ensemble contextuel contrevient à ces règles d'emploi. Or cette co-présence irréductible de p et non-p est définitoire de l'interrogative globale, donc la question en V1 est incompatible avec *ja*.

Dans l'absolu, on a donc affaire à une combinatoire qui peut être reconstituée en partant soit des particules, soit des types locutoires. Néanmoins, sur le plan heuristique, l'idée que les particules viennent spécifier le type locutoire a ses avantages. C'est ce qu'illustre le cas de figure évoqué un peu plus haut, celui des insubordonnées en *dass*+VFIN : en soi, la configuration de marquages morphosyntaxiques correspond à des coordonnées énonciatives sous-spécifiées, et la particule doit être pleinement intégrée au nombre des paramètres d'identification du type locutoire pour permettre de conclure à une énonciation exclamative ou injonctive.

Plus généralement et dans un esprit voisin de celui de Waltereit<sup>13</sup>, on peut concevoir la présence d'une particule comme un facteur de restriction de la diversité des contextes possibles, c'est-à-dire que **la particule remplit une fonction de spécification des paramètres locutoires eu égard aux rôles d'évaluateur et de ratifieur**. La facultativité de l'emploi des particules est donc décisive dans les types locutoires pleinement grammaticalisés (*Satzmodi*) et pour lesquels on peut construire un type *illocutoire* canonique : si un *Satzmodus* désigne

13. Waltereit (2001) insiste davantage sur la *modification* du type d'acte de langage par la présence d'une particule comme *ja*.

un ensemble de contextes idéels possibles, les particules ont pour fonction de procéder à des partitions de cet ensemble pour engendrer des sous-ensembles davantage spécifiés.

### 15.3.3 Typologie des particules et aspects de l'altérité p/p' dans l'acte de jugement

Si nous nous tournons maintenant vers les particules en elles-mêmes et leur sémantique, nous pouvons retenir une série de distinctions. Pour commencer, les particules modales ne sont pas les particules énonciatives en général. Elles se caractérisent par la spécificité de leur niveau opérationnel, qui est celui de l'évaluation d'une proposition, laquelle évaluation n'est pas forcément d'ordre épistémique mais peut aussi être déontique. La fonction de particule modale se différencie en cela d'autres fonctions, ou d'autres emplois, qui peuvent concerner les mêmes formes. Ainsi, *schon* particule modale accomplit un travail tout à fait différent des emplois de *schon* adverbial paradigmatissant lorsque l'unité mise en contraste par ce dernier est l'événement de parole. Les "particules d'indifférence" constituent également un cas-limite qui mériterait sans doute un détour plus approfondi, afin de déterminer s'il s'agit d'une fonction à part (Leuschner 2000) ou d'une construction spécifique de certains adverbiaux paradigmatissants, où le foyer n'est pas une solution dans un paradigme mais l'intégralité de ce paradigme en tant qu'il fait l'objet d'un parcours. En l'état actuel des choses, nous inclinons pour la seconde hypothèse.

Au sein des particules modales, il convient de distinguer deux grands cas de figure. Les particules modales intersubjectives ont été au centre de nos préoccupations et occupent traditionnellement une place privilégiée dans la littérature. Leur sémantisme de classe est centré sur la notion de ratification, et plus précisément sur les anticipations de ratification et leurs révisions au fil de l'échange. Ainsi, *ja* et *doch* permettent à l'évaluateur de ratifier lui-même son propos au nez et à la barbe du ratifieur. Dans le cas de *ja*, cette avance sur ratification se fonde sur l'absence dans le paradigme contextuel de toute représentation pouvant servir de base à une inférence contraire à p. Le contenu avancé est réputé irrésistible, que ce soit du fait de sa notoriété, de son évidence ou d'un argument d'autorité, ce qui légitime la ratification par l'évaluateur, dans la mesure où rien ne permet de penser que le ratifieur aurait pu agir autrement. Pour ce qui est de *doch*, cette ratification par l'évaluateur repose sur l'existence d'une contradiction dans l'ensemble des représentations partagées. Concrètement, cela signifie que le contenu est à nouveau réputé irrésistible, pour des raisons sensiblement équivalentes à celles qui justifient l'emploi de *ja*, mais qu'il y a cette fois des indices suggérant que la ratification n'est pas acquise. Cette contradiction aboutit à disqualifier le ratifieur aux yeux de l'évaluateur, qui s'auto-investit de la ratification. D'autres particules intersubjectives, comme *schon* ou *eben*, n'impliquent pas cette irrésistibilité du point de vue défendu. Ces deux particules sont au contraire employées dans des contextes où le contenu est justement initialement vu comme litigieux ou en débat et permettent de procéder à une réparation ou à une restauration de l'équilibre des points de vue. Nous avons vu que les énoncés où figuraient ces particules étaient souvent eux-mêmes pourvus d'une fonction de ratification, c'est-à-dire que *schon* et *eben* étaient souvent employés pour répondre ou parer à une anticipation de ratification concernant l'attitude de celui qui au niveau de l'énoncé où figure la particule assure maintenant le rôle d'évaluateur.

Ces différences entre plusieurs types de particules, ainsi que les passerelles existant vers les adverbes contrastifs, nous ont conduit dans le premier chapitre de cette partie à proposer un modèle "topologique" inspiré de Culioli pour représenter les divers modes de coexistence de p et non-p dans l'espace intersubjectif partagé par le ratifieur et l'évaluateur. L'étude des variations sémantiques selon les types locutoires a permis de reprendre les concepts initialement

posés, ce qui implique de revenir sur cette première proposition de modélisation heuristique. Dans la mesure où nous situons l'intervention des particules modales au niveau d'une opération de jugement définie comme une évaluation ayant vocation à être ratifiée, nous proposons les redéfinitions suivantes des trois espaces :

- IE est un en-deçà de l'évaluation, c'est-à-dire correspond à un déficit. *p* et *p'* y coexistent dans le paradigme contextuel, et *y* sont distribués sur deux instances différentes (l'une ayant le rôle d'évaluateur et l'autre celui de ratifieur).
- I est le moment de l'évaluation en tant que validation, c'est-à-dire celui de la stabilisation sur une valeur *p* au détriment de *p'*. I est structuré autour d'un point central idéalisé, C, celui du jugement apodictique, selon lequel aucune trace de *p'* (même en tant qu'autre-que-*p*) n'est plus envisagée, bannissant par là toute possibilité d'approximation.
- E correspond à un au-delà de l'évaluation, c'est-à-dire à un surplus. *p* et *p'* y coexistent à nouveau, mais dans le *Common Ground*. Cette fois-ci, cette coexistence n'est plus celle de deux produits propositionnels (*Gedanken* à la Frege) mais bien celle de deux jugements (*Urteile*) : trop de choses ont été validées qui ne peuvent normalement l'être en même temps, d'où l'existence d'une contradiction à trancher.

Sur la base de ces définitions réécrites, nous pouvons maintenir que toutes les particules intersubjectives, en tant que modulatrices d'évaluation, construisent le produit propositionnel en I : ce qui est dit est validé. Mais elles se caractérisent par un déplacement à l'intérieur de l'espace de validation, avec la construction d'un contrepoint associé au ratifieur (*y* compris encore une fois lorsqu'il s'agit de revenir sur les calculs de ratification qu'on lui-prête). Classiquement, *schon* contraste un point en I à un point en IE, *eben* le point C à un point en I situé en-deçà, *doch*, un point en I à un point en E... seul *ja* semble dépourvu de cette dimension contrastive, puisqu'il se pose directement et uniquement en C. En fait d'espace, on peut concevoir cette topologie de la validation par l'image de deux axes orientés convergeant en C, chaque particule isolant une portion de l'un des deux axes, avec un point de départ et un point d'arrivée, le point d'arrivée étant obligatoirement en I, et plus intérieur que le point de départ. C étant le point de convergence des deux axes, ces directionnalités IE>I et E>I s'y annulent, d'où la spécificité de *ja*.

Il en va différemment des particules "intrasubjectives". Ici, *p* et *p'* ne sont pas distribués dans l'espace intersubjectif et attribués chacun à un interactant, mais traités en amont, au moment de l'évaluation elle-même, c'est-à-dire indépendamment de la question de la ratification. L'objectivation du jugement bascule donc à l'arrière-plan au profit de sa genèse subjective, d'où une affinité très forte avec les adverbiaux épistémologiques et plus généralement le traitement épistémologique de l'information. On le voit bien avec *wohl*, par lequel l'évaluateur valide *p* au terme d'un calcul sur la fiabilité de la base inférentielle menant au jugement. Il nous a semblé que la plupart des particules caractéristiques de l'énoncé interrogatif relevaient de cet ensemble, tandis que les particules intersubjectives avaient plutôt leur *locus* dans l'assertion et dans une moindre mesure l'injonction et l'exclamation. Ceci n'implique nullement que les particules intersubjectives soient incongrues dans les énoncés interrogatifs, mais elles y sont tendanciellement interprétables comme des indices de rhétoricité (Fernandez-Bravo 1993, Sauerwein-Spinola 2002). Ce dernier point, s'il devait se confirmer, aboutirait à redonner une coloration intersubjective aux particules "subjectives", en fait évaluatives. En effet, de même que le ratifieur, dans les énoncés qui sont le locus privilégié des particules intersubjectives, est tendanciellement l'allocutaire, ou que l'allocutaire *y* participe du rôle de ratifieur, l'évaluateur, dans les questions, ce même allocutaire, dans les questions, est canoniquement investi du rôle d'évaluateur. La préférence pour les particules évaluatives dans les questions correspond donc, comme la préférence pour les particules "ratificatrices" dans les assertions, à une stratégie d'insertion du point de vue supposé de l'allocutaire dans le propos du locuteur.

### 15.3.4 Sur l'opération de jugement évaluatif comme lieu d'hétérogénéité énonciative

Partant de la situation sémantique de ces particules dans l'opération de jugement telle qu'on peut la penser en s'inspirant d'une philosophie logique comme celle de Frege, nous en arrivons donc, par les tours et les détours d'une pragmatique qui devrait plus à Austin qu'à Searle, à joindre la variété extrême des usages en discours à la convergence des valeurs stratégiques, autour de l'idée d'une préinscription dans le dire du sujet parlant des états mentaux prêtés à son destinataire. Nous retrouvons ainsi les observations antérieurement formulées dans les travaux interactionnistes sur les particules, tout en les asseyant sur des signifiés opérationnels stabilisés. Le détour peut paraître bien long, et le prix à payer, bien élevé, et sans doute n'en vaut-il la peine que si l'on n'étudie pas les particules modales dans une perspective de sémantique individuelle, mais justement comme partie intégrante d'un ensemble complexe et hétérogène de marqueurs de positionnement intra- (prise en charge) et intersubjectif (ajustement dialogique). En effet, à travers ce parcours, nous avons aussi et surtout voulu étudier les régularités manifestes, sans oublier les apparentes idiosyncrasies, dans la co-construction des particules avec d'autres signifiants énonciatifs, en particulier positionnels et intonatoires. En suivant les vicissitudes de l'emploi des particules d'un type locutoire à l'autre, nous avons voulu déconstruire la fausse évidence des types de phrases pour produire une pluralité d'opérations éclatées mais vouées à se combiner. L'opération frégéenne de jugement, dans sa double nature, à la fois subjectivée et objectivante, prend toute sa place, mais pas plus que sa place, dans ce système de coordonnées.

Situer, dans cette combinatoire, un niveau spécifique d'intersubjectivation susceptible de tous les retournements et de toutes les instanciations en fonction de sa co-construction avec les autres marquages possibles, c'est également dire adieu à l'"interindividualisme" souvent associé aux modèles interactionnistes, et auquel songeait Authier-Revuz (1984, 97) lorsqu'elle parlait, non sans ironie, des "évidences narcissiques du sujet source et maître de son dire", évidences dont Carel & Ducrot (2009) ont également produit une critique, de l'intérieur même de la théorie de l'argumentation dans la langue. Il ne nous semble pas que situer cette "hétérogénéité énonciative", pour reprendre l'expression d'Authier-Revuz (1984), au niveau d'une opération de jugement mettant en jeu des agents qui ne soient ni des sujets parlants ni même des locuteurs soit un simple parti pris doctrinal gratuit. Nous y voyons plutôt une condition nécessaire pour satisfaire l'objectif d'une description unifiée de chaque particule (on pense par exemple aux renversements de *wohl* selon qu'on se trouve dans une question ou dans une assertion) tout en faisant droit aux spécificités de chacune et en insérant cette étude dans une analyse aussi systématique que possible des systèmes de signification locutoire telle qu'elle a été remise au goût du jour par Zaefferer (2001) et Truckenbrodt (2006).

# Conclusion





# Éléments pour une symptomatique de l'altérité

That was a way of putting it - not very satisfactory  
A periphrastic study in a worn-out poetical fashion  
Leaving one still with the intolerable wrestle  
With words and meanings.  
T.S. ELIOT, *East Coker*

## Le problème des marqueurs discursifs et l'hypothèse de l'altérité constitutive

Le point de départ de notre travail est un constat largement partagé, celui de l'épuisement des taxonomies de marqueurs discursifs lorsque celles-ci se fondent sur un mélange entre la reprise de catégories formelles héritées ("connecteurs", "particules de focalisation"... ) et le recensement de valeurs en discours parfois dénuées d'observation syntaxique ou distributionnelle. À ces taxonomies, nous avons opposé des démarches "opérialistes" ou fonctionalistes de plusieurs obédiences : pragmatiste tout d'abord, qu'il s'agisse d'une pragmatique d'inspiration ducrotienne (Nølke 1993 et Nølke 2001) ou des approches pertinentistes (Blakemore 1987, Blakemore 2002, König 1997), mais aussi énonciativistes (en particulier Paillard 2009 et Paillard 2011). Ces différents modèles ont pour point commun de concevoir les types de marqueurs discursifs comme des classes fonctionnelles, en reconnaissant qu'un même marqueur peut, au moins en droit, accéder à plusieurs fonctions (c'est particulièrement explicite chez Blakemore et Nølke). À chaque classe correspond un signifié opératoire commun qui prend la forme d'un ordre d'intervention sur l'énonciation : certains marqueurs font jouer des oppositions paradigmatiques, d'autres explicites les attitudes modales dont participe le propos, ... ces types d'intervention sont, chez plusieurs auteurs (notamment Nølke) localisées à un certain niveau (dans le cas de Nølke : l'énoncé, l'énonciation ou l'illocution). Chez certains de ces auteurs (Nølke, Paillard), les variations fonctionnelles sont corrélées à des propriétés syntaxiques.

Dernier point commun à ces approches (on pense cette fois-ci tout particulièrement à Paillard 2011, König 1991, König 1997), le choix de définitions fonctionnelles permet de capturer la variation selon une stratégie typique du "minimalisme sémantique" (Posner 1979) : on pose d'une part un signifié opérationnel abstrait invariant et d'autre part deux niveaux de variation, un niveau sémantico-syntaxique conventionnalisé et qui correspond aux différentes fonctions listées, et un niveau contextuel faisant intervenir des biais comme le genre de discours, le savoir encyclopédique ou l'environnement immédiat de l'occurrence observée. La combinaison du signifié invariant, des biais prédictibles *a priori* entraînés par le statut fonctionnel et des influences du co(n)texte singulier de l'occurrence doit permettre de rendre compte des "valeurs en discours"

dans toute leur diversité. Ce faisant, la problématique se déplace de la taxonomie des marqueurs discursifs et/ou du recensement de leurs valeurs en discours vers une symptomatique, et idéalement une systématique, des opérations énonciatives définissant les classes fonctionnelles à l'intérieur desquelles subsumer les différents emplois des marqueurs discursifs. Parallèlement, l'étude d'un marqueur singulier se recentre sur l'identification de son signifié invariant tel qu'il peut être abstrait en amont de la distinction entre les emplois ressortissant de telle ou telle classe fonctionnelle. Cette étude du signifié, et notamment de l'invariant inter-fonctionnel, accorde une place fondamentale à ce qu'*est* le marqueur plus qu'à ce qu'il *fait* (puisque le "ce qu'il fait" est délégué aux classes fonctionnelles). De ce fait, en particulier là où le marqueur a des emplois non-discursifs et/ou procède d'un figement, on est amené à faire droit au signifiant en tant que porteur de l'unité d'un signe à travers tous ses emplois. Ce point distingue notre approche de celle de Pérennec (2002b), même là où ses travaux s'orientent le plus clairement vers un "fonctionnalisme" du type de celui que nous privilégions, par exemple dans les *Éléments de grammaire textuelle* (Pérennec (2002)) ou dans son article sur *schon* et *noch* (*Über- und Unterschreitung eines Grenzwertes*, Pérennec 2002).

Le premier tour d'horizon réalisé à la faveur de l'état de la recherche nous a également permis de dégager quelques faits de langue et quelques problèmes qui nous ont mis sur la voie d'un concept heuristique à même de servir de lointain fil rouge à notre étude, celui de "travail de l'altérité". En particulier, nous avons isolé trois points. Tout d'abord, en partant du problème des pseudo-connecteurs licites en après-première position (*allerdings, jedenfalls, andererseits, schließlich* notamment), nous avons émis l'hypothèse d'une séparation fonctionnelle stricte entre ces formes et les adverbiaux dont les représentants prototypiques sont les *Konjunktionaladverbien* des grammaires germanophones, comme *deshalb, trotzdem* ou *daher*. Nous avons pu construire cette séparation fonctionnelle en reprenant l'opposition nœlkienne entre connectivité analytique et connectivité synthétique et nous avons tâché de montrer que les "vrais connecteurs" présentaient des propriétés distributionnelles différentes des "pseudo-connecteurs", qu'il s'agisse de construction en après-première position, de comportement dans la portée d'un opérateur de polarité négative ou d'appétence pour tel ou tel type d'énoncés.<sup>14</sup> Nous avons finalement émis l'hypothèse d'un rapprochement entre ces "pseudo-connecteurs" et les "mots du discours de point de vue" de Paillard (2009) (au départ, des formes comme *d'ailleurs, en fait, en réalité, en effet...*), qui présentent le dire comme "partiel et partial" et se caractérisent par une mise en opposition du dire dont est représentatif l'énoncé avec des points de vue immédiatement concurrents, fortement susceptibles d'être saillants voire expressément réalisés dans le cotexte amont ou aval, ce qui concourrait à la "connectivité" de ces formes en discours.

La deuxième remarque est relative aux particules modales (*ja, doch, schon, wohl, denn...*) et est empruntée à un travail antérieur (Modicom 2010, mais cf. aussi Zimmermann 2011 pour les observations correspondantes sur *wohl*, et Waltereit 2006 pour les premières hypothèses sur *ja*). Même si l'on défend pour les particules modales la thèse d'un signifié "intersubjectivant" ou faisant intervenir un ajustement des points de vue entre plusieurs êtres de discours, la construction d'un signifié invariant implique de renoncer à élaborer cet ajustement au niveau des sujets empiriques de l'interaction (le "sujet parlant" de Ducrot 1984 et son destinataire). On privilégiera donc des porteurs de points de vue qu'il est préférable de concevoir comme des énonciateurs à la Ducrot, et plus précisément, compte tenu de la diversité des rôles que peuvent endosser les énonciateurs dans les différentes moutures de la théorie argumentative de la polyphonie, comme un tandem évaluateur / ratifieur dont les règles d'instanciation varient

14. Nous reviendrons ci-dessous sur ce qu'il conviendra de faire de ce dernier point au vu de la théorie des types locutoires et illocutoires élaborée dans la partie 4.

en fonction du type d'acte de langage (ou de *Satzmodi* ; nous avons vu ce qu'il fallait entendre par là : en fonction du type locutoire). Dans ces conditions et pour adapter dans notre terminologie la proposition de Waltereit (2006), certaines particules modales font intervenir dans l'énonciation elle-même une anticipation, par l'évaluateur, de la réaction du ratifieur. D'autres, comme *wohl*, semblent plutôt faire jouer une tension entre évaluation positive et refus d'évaluer. Dans ces conditions, les particules modales sont susceptibles de faire intervenir deux modes de co-présence de points de vue potentiellement divergents à propos de l'apport de l'énoncé : d'une part, la tension entre validation et non-validation du côté de l'évaluateur. D'autre part, la question de l'intersubjectivabilité du jugement au vu de la coexistence potentielle de points de vue antithétiques sur la "scène énonciative", si l'on reprend le concept de Paillard (2009). La présence d'un tel point de vue divergent correspondrait à un risque de non-ratification, dont nous avons vu que les particules modales intersubjectives servaient justement à le contourner. Dans tous les cas, le dialogisme en présence, si dialogisme il y a, n'est pas, en tout cas pas nécessairement et donc pas constitutivement, un dialogisme des interactants empiriques.<sup>15</sup>

Tant les particules modales que les "mots du discours de point de vue", en particulier lorsqu'ils sont pris dans une construction en après-première position en lien avec un topic contrastif, spécifient donc dans l'énonciation de p un mode de co-présence de p à un propos potentiellement divergent, que nous noterons p'. Le lieu de cette divergence peut être un biais général définitoire du point de vue dont le propos est représentatif ; ou il peut s'agir d'un jugement de validité, qui peut lui-même être localisé au niveau de représentations se faisant concurrence en amont de la bifurcation caractéristique de l'opération de prise en charge, ou projeté dans l'opposition intersubjective entre évaluateur et ratifieur. Entre toutes ces opérations dont nous avons dégagées des premières formulations, il y a donc à la fois du même et du différent. Le lieu du même, c'est le marquage à l'intérieur de l'énonciation de la coexistence de plusieurs représentations concurrentes de même niveau et potentiellement divergentes de celle réalisée dans l'énonciation. Là où il y a des marqueurs discursifs comme ceux évoqués, il y a donc une présence en creux des "autres" points de vue, c'est-à-dire que dans la construction d'un propos singulier, lui-même représentatif d'un point de vue singulier, on prend en compte la possibilité simultanée d'un propos autre et/ou d'un point de vue autre au détriment duquel le propos réalisé s'élabore. C'est à cette présence-absence que se réduit ce que nous avons appelé, reprenant un mot de Paillard (2009), le "travail de l'altérité".

Cette définition liminaire nous amène à la troisième remarque de départ, la moins saillante dans nos observations initiales mais qui finalement donne l'unité de ce travail. Si nous définissons le travail de l'altérité comme un signalement de la possibilité d'un propos et/ou d'un point de vue "autre" et potentiellement divergent à côté du propos et/ou du point de vue construit en discours, alors la focalisation, au sens de remplacement d'un propos singulier dans le paradigme de solutions concurrentes à l'intérieur duquel il a été choisi, participe pleinement du travail de l'altérité. L'étude des particules modales et des pseudo-connecteurs et autres adverbiaux d'énoncé, d'énonciation ou d'illocution "faussement connectifs" doit donc être ouverte à celle des adverbiaux paradigmatiques : *auch, nur, eben, sogar...* Nous avons eu l'occasion de relever plusieurs autres passerelles entre les deux premiers domaines cités et celui des adverbiaux paradigmatiques et/ou de la focalisation. D'une part, bien sûr, les frontières entre ces classes semblent poreuses et ont souvent défié les taxonomies ; il semble indubitable que certains items peuvent être réalisés à la fois comme adverbiaux paradigmatiques et dans l'une des autres fonctions évoquées. En outre, les constructions avec un pseudo-connecteur en après-première position, qui nous ont servi de levier d'Archimède (cf. point suivant), font intervenir un topic

---

15. Ce n'est donc pas un dialogisme à la Volochinov (1977) ou à la Bakhtine. On y reviendra à la toute fin de ce bilan.

contrastif, c'est-à-dire une structure participant manifestement de la focalisation (Molnár 1998, Büring 2003). Plus généralement, comme le relevait déjà Nølke (2001), les pseudo-connecteurs sont sensibles à la structuration informationnelle de l'énoncé, et notamment au focus ; si nous voulons inclure la syntaxe de ces adverbiaux dans les caractéristiques des fonctions auxquelles ils ont accès, nous devons donc faire droit à cette sensibilité au focus. De même, le placement des particules modales fait intervenir des données de structuration informationnelle, et le rapprochement ou non avec le focus de l'information et/ou le Verum Focus dépend de choix théoriques relatifs à l'opération de focalisation et aux oppositions paradigmatiques dans l'énonciation, ce qui nous ramène au cœur de la notion de "travail de l'altérité", au moins dans une perspective heuristique.

## Coexistence et asymétrie des points de vue : la partialité du dire

Il est d'usage, notamment dans les travaux mobilisant la notion de "marqueurs discursifs", d'accorder une place importante à la connectivité réelle ou supposée des mots du discours. Suivant en cela les propositions de Nølke (1993) lorsqu'il distingue connectivité analytique ("vraie connexion") et connectivité synthétique, nous avons opposé les connecteurs à proprement parler et une classe d'adverbiaux à propos desquels nous avons tout d'abord parlé de "pseudo-connecteurs", reprenant une expression de Dalmas (2006). Les "vrais" connecteurs, au premier rang desquels les *Konjunktionaladverbien* (*daher, dann, deshalb, trotzdem...*), outre qu'ils présentent souvent un morphème anaphorique dans leur signifiant, ce qui n'est qu'exceptionnel du côté des pseudo-connecteurs, sont licites sans difficulté aucune dans un contexte à polarité négative, par exemple à la droite de *nicht*, sous la portée de *wenn* ou dans une question non-rhétorique. Leurs éventuelles restrictions d'apparition sous *nicht* sont dues à une opposition entre connecteurs liés et non-liés que l'on retrouve au niveau des subordonnées.<sup>16</sup> Enfin, ils ne sont pas licites en après-première position (Onea & Heusinger 2009, Onea & Volodina 2009). Ce dernier point nous a servi de levier d'Archimède pour tenter de trouver une définition positive de la classe des "pseudo-connecteurs". On redonnera ici le premier exemple que nous mentionnons, où *allerdings* est en après-première place et participe d'une opposition entre Kirch (topic contrastif) et les entreprises du Nouveau Marché ayant fait faillite en Bavière :

- (19) Warum gibt es denn die große Pleitewelle in Bayern? Ich behaupte nicht, dass das die Schuld von Edmund Stoiber ist. Vielmehr liegt es daran, dass in Bayern besonders viele Unternehmen des Neuen Marktes - da gab es ja fantastische Vorstellungen - beheimatet waren. Kirch **allerdings** gehörte nicht zum Neuen Markt, sondern in diesem Fall waren - das wollen wir nicht vergessen - die Bayerische Landesbank und das bayerische Kabinett die Verantwortlichen. (REI/BNG.00174 - Joschka Fischer, 04.07.2002)<sup>17</sup>

Partant de l'opposition entre *trotzdem* (connecteur) et *allerdings* (pseudo-connecteur), nous avons montré que la diversité des valeurs discursives d'*allerdings* pouvait être ramenée à la pluralité des usages possibles d'une même méta-opération par laquelle une représentation p

16. Nous avons vu, bien plus loin, que pour les subordonnées, cette opposition entre "lié" et "non-lié" était elle-même corrélée à un phénomène d'assertivité latente que nous avons rapproché de la hiérarchie des sous-opérations de prise en charge, en l'occurrence la présence ou non d'une opération de jugement subjectif de validité. Le parallèle entre adverbies et subordonnées ne doit donc pas donner lieu à une assimilation pure et simple.

17. Dans notre travail, nous avons tenté de privilégier les exemples de notre corpus radiophonique personnel. Ici, en particulier à des fins de brièveté, nous choisirons des exemples saillants indifféremment de leur source.

est opposée en creux à une représentation potentiellement contradictoire  $p'$  sur la base d'une valorisation du général par rapport au particulier. C'est dans un deuxième temps que se produit le plus souvent (mais pas toujours !) le mouvement qui correspond à la vision nølkienne de la "connectivité synthétique", c'est-à-dire l'identification de  $p'$  au cotexte amont. Cet exemple nous conduit dans les parages de ce que Paillard (2009) a appelé la "partialité du dire", c'est-à-dire le fait que tout dire échoue à épuiser ce qu'il vise à dire, en se faisant l'expression d'un point de vue condamné à coexister cumulativement avec d'autres points de vue relatifs à ce qu'il y aurait à dire. Le dire peut être partiel, auquel cas la coexistence entre points de vue sera régulée par des questions de délimitation référentielle de ce dont il est question. On retrouve ici un peu l'idée zembienne de la désignation thématique comme opération méréonomique. Mais le dire peut aussi être partiel, ce qui signifie que le point de vue est bien construit comme un certain point de vue, caractérisé par certains biais ou certains choix, par exemple en termes de granularité (c'est l'opposition du général au particulier construite par *allerdings*) ou de discriminativité informationnelle (*jedenfalls*). Les pseudo-connecteurs seraient en fait les adverbiaux chargés de gérer les modalités de cette coexistence entre points de vue cumulatifs. Beaucoup penchent du côté de la "partialité" au sens d'un dire partiel (par opposition à ce que nous avons appelé la "partiellité" référentielle). C'est dans cet état d'esprit que nous leur avons proposé l'étiquette positive de *perspektivaux*, pour "adverbiaux perspectivaux" (ou "adverbiaux de point de perspective").

Mais tous ne participent pas également de la caractérisation argumentative des biais plus ou moins délibérés de l'énonciation. Ainsi, les marqueurs d'intégration linéaire (MIL, comme *einerseits, andererseits, etc.*) présentent sans doute plus d'affinités avec la "partiellité". Leur usage par excellence est de segmenter un dire complexe en plusieurs temps opposés les uns aux autres, afin de gérer la contrainte de sélection imposée sur le propos par le caractère linéaire de l'énonciation, qui pousse à ne dire qu'une seule chose à la fois. Les MIL sont toutefois susceptibles d'usages stratégiques, comme ceux étudiés p.175 à l'exemple de *schließlich* et associés à un privilège de l'argument sélectionné.

- (20) Es gibt, grob gesagt, fünf Lager in dieser Opposition. Das eine ist die Syrische Koalition, die auch international als die Vertreterin der Opposition gilt, aber daneben haben wir auch eine lokal verwurzelte Opposition, die zivilgesellschaftlich und weitgehend friedlich noch vor Ort operiert. Dann haben wir dschihadistische Gruppen, die gerade den militärischen Kampf sehr stark dominieren und auch große Teile im Nordosten des Landes besetzen. Und **dann schließlich** haben wir kurdische Milizen, die das kurdische Territorium im Nordosten für sich kontrollieren. Also es gibt verschiedene Gruppen, die auch von verschiedenen externen Akteuren unterstützt werden. (DR 020913-03)

Les marqueurs d'exemplification (*beispielsweise, zum Beispiel*) représentent un autre cas de négociation entre partiellité et partialité : le propos est présenté comme le sous-ensemble d'une représentation générale qui conserve le statut de visée première de l'énonciation, et simultanément cet effet de zoom référentiel est présenté, dans une boucle métadiscursive, comme relevant d'une stratégie d'illustration ou d'expression du général par le particulier. Les modalités de la coexistence des points de vue  $p$  et  $p'$  sur un même "à-dire" sont donc renégociées pour chaque marquage perspectival. La structure avec perspectival en après-première place représente un cas particulier, et assez extrême, de cette opposition d'une perspective à une ou plus autres, puisqu'elle passe par la co-construction d'un perspectival avec un topic contrastif qui, si l'on s'inspire de Charolles (1997) ou de Büring (2003), permet de caractériser tout un pan d'une énonciation comme centré sur un certain problème (ce sont les cadres thématiques et/ou circonstanciels de Charolles ou de Porhiel 2004) ou participant de l'expression d'un certain point de vue (Porhiel parlerait ici, par exemple, de cadres praxéologiques). On a donc affaire à un

cas de "partialité du dire" par excellence. Il en va un peu différemment lorsque le perspectival est dans le *Mittelfeld*, ou même seul dans le *Vorfeld*.

- (21) KLEIN : Ist es denn überzeugend zu sagen, das war halt damals der Zeitgeist und in dem Zusammenhang müsse man das thematisieren und könne daraus nicht solche grossen Vorwürfe gegen die Grünen ableiten?  
 MARSCHALL : Das ist eine relativ schwierige und komplexe Angelegenheit. **In der Tat** gab es damals **natürlich** andere Voraussetzungen, andere gesellschaftliche Kontexte. Aber gleichzeitig wird das Thema aus den heutigen Augen betrachtet und da ist es ein Fehler, ein Problem, und damit müssen sich die Grünen auseinandersetzen. (DR 180913-05)

Ici, sa portée n'excèdera pas l'énoncé et aura même tendance à se limiter à ce qui se trouve à sa droite, et que l'on peut assimiler au prédicat.

Ce dernier point contribue à isoler les perspectivaux au sens le plus strict des adverbiaux d'énoncé modaux, comme les "modalisateurs" et les "appréciatifs" de la germanistique française traditionnelle. Ceux-ci, comme le relevait déjà Zemb (1978), ont en effet essentiellement une valeur de commentaire de l'attribution du prédicat à son domaine, ce qui se prête mal au développement d'une portée au-delà de l'énoncé. *A contrario*, l'idée d'un biais général de l'énonciation peut aussi bien porter sur un énoncé que sur un fragment d'énoncé ou au contraire sur tout un pan du discours. Cette opposition, qui rejoint en partie celle établie par Nølke entre adverbiaux d'énoncé et adverbiaux d'énonciation, contribue à l'extrême rareté de la construction d'adverbiaux modaux en après-première place. Et pourtant une exploration poussée des corpus montre que cette construction est possible et n'est pas plus assimilable à un emploi comme adverbial paradigmatissant que cela n'est le cas pour les perspectivaux de type *allerdings*, *beispielsweise* ou *andererseits*.

- (22) Wir haben immer pünktlich unsere Leistungen am letzten Werktag im Monat morgens spätestens um 9 Uhr drauf gehabt. Gestern **leider** ist nichts gekommen. (Internet, orthographe corrigée par nous)

Les autres propriétés, strictement négatives (pas d'apparition dans la portée de la négation, restrictions fortes à l'usage sous un opérateur de polarité négative en général, pas de dimension connective intrinsèque) se vérifient également. Enfin, certaines formes comme *wirklich* / *in Wirklichkeit*, *tatsächlich* / *in der Tat*, *wahrlich*, *wahrhaftig* ou *eigentlich* ont donné lieu à des controverses de classification qui suggèrent une porosité des frontières entre adverbiaux modaux et perspectivaux, puisque nous avons vu, dans la foulée des travaux de Métrich sur ces formes (Métrich 2004, Métrich 2006) que *in Wirklichkeit*, *in der Tat*, *wahrlich* etc., eux, sont indubitablement des perspectivaux, qui construisent l'opposition p/p' comme une opposition, là encore cumulative, entre ordres d'actualité ou de réalité. Il en va d'ailleurs de même avec *eigentlich*, dont l'opposition avec *überhaupt* peut être vue comme une opposition entre deux stratégies de déni de partialité, entre un déni partiel (*eigentlich*) et un déni total entraînant un certain nombre de restrictions d'usage, par exemple et là encore sur la construction en après-première place (*überhaupt*).

Nous avons donc été amené à nous pencher sur les adverbiaux modaux comme "perspectivaux d'énoncé". Nous avons vu que leur contrastivité, c'est-à-dire en l'espèce leur capacité à construire en creux une solution p' opposée à p, est atrophiée et se réduit vraisemblablement à un p' identique à la négation de p ("le propos p n'est pas pas le cas") pour les modaux non-factifs et à "autre chose que p était envisageable à ce moment du discours" pour les mo-

daux factifs. C'est en effet cette opposition entre factif et non-factif qui doit occuper une place centrale dans la construction d'un système des adverbiaux modaux. Cette opposition ne fait pas le tour du problème, puisque s'y superpose une opposition entre deux types de modalité, que nous avons appelées épistémologique (pour épistémique subjective incl. évidentielle, cf. Guentchéva & Landaburu 2007) et axiologique (boulique+déontique). On obtient alors un tableau à double entrée se substituant à l'opposition entre modalisateurs et appréciatifs préférée par Pérennec (1979). Nous avons pour finir proposé de regrouper ces adverbiaux modaux et les perspectivaux "ontologiques" (ceux qui en appellent à un certain degré de réalité) dans un même groupe de perspectivaux qui construisent la sélection de p au détriment de p' sur le mode d'une appropriation préférentielle d'une représentation par un énonciateur abstrait ou un "sujet modal". Cette sélection se fait certes par exclusion d'une ou plusieurs autres représentation(s) possible(s), mais elle est d'abord et avant tout "subjectivante", d'où le rapprochement avec le concept benvénistien d'appropriation : elle correspond à la prise en charge comme geste de solidarisation individuelle d'un sujet modal. À l'inverse, les perspectivaux dialectiques (*allerdings, jedenfalls...*) et les MIL (*andererseits, hingegen, schließlich...*) ne font pas jouer d'êtres discursifs porteurs d'attitudes énonciatives, mais construisent directement des oppositions entre représentations.

Les marqueurs d'exemplification, dans cet ordre d'idées, ouvriraient la possibilité d'intervention d'un sujet qui serait un *sujet parlant*. Mais de la même manière que les perspectivaux "ontologiques" (*in Wirklichkeit, in der Tat...*) sont à bien des égards un cas-limite entre perspectivaux modaux et perspectivaux méta-représentationnels, les marqueurs d'exemplification se distinguent moins du second groupe que ne le feraient les marqueurs de reformulation "purs". Ceux-ci doivent-ils pour autant être versés au rang des perspectivaux ? On obtiendrait alors une tripartition entre perspectivaux d'illocution, d'énonciation et d'énoncé. Sur le plan théorique, cette inclusion ne pose pas de problème non plus, puisque la notion même de "partialité du dire" est étroitement associée à l'idée d'une reformulativité latente à toute énonciation. Ainsi, à propos du topic contrastif, nous avons parlé de "réamorçage de point de vue", d'un mouvement de retour du dire vers soi-même, par lequel l'énonciation tente ou retente de s'articuler d'une façon qui soit plus satisfaisante qu'une autre, sans jamais l'être pleinement. Mais en réalité, cette reformulativité générale ne recoupe que très partiellement la valeur opératoire des marqueurs de reformulation. Derrière ce terme de reformulation se trouve en fait une catégorie sémantique très générale qu'on aurait tort de replier immédiatement sur le caractère supposément reformulatif de la coexistence asymétrique et néanmoins cumulative d'une pluralité de points de vue. Les marqueurs de reformulation (*besser gesagt, anders gesagt, mit anderen Worten, also, das heißt, sprich*, avec les différences qui sont les leurs...) participent en fait de la reformulation montrée, qui se distingue de la reformulativité constitutive du dire partiel et partial. La reformulation montrée, comme le relèvent Cartier-Bresson & Murat (1987) en parlant de "reprise" à propos de *c'est-à-dire* relèvent très souvent d'une connectivité explicite que Nølke appellerait sans doute analytique. En particulier, ces formes se classent assez souvent comme des coordonnants. Cette appartenance catégorielle peut être ramenée à des sources de grammaticalisation (p.ex. pour les tournures de type *das heißt* ou *c'est-à-dire*), mais dans la perspective d'une théorie où les chemins de grammaticalisation ne sont pas arbitraires, on peut aussi penser que cette "connectivité" de la reformulation montrée est elle-même un facteur favorisant le détour par des constructions partiellement anaphoriques (cf. *c'* dans *c'est-à-dire*, *das* dans *das heißt*) et reclassées en coordonnants. À l'autre bout du spectre des marqueurs de reformulation, on retrouve *also*, dont le substrat anaphorique se réduit à un indice de cohésion-cohérence réinterprétée comme adéquation au vouloir-dire général.



Mais le cas le plus intéressant est sans doute celui des groupes à fonction adverbiale convoquant explicitement une dimension métalinguistique : *mit anderen Worten, besser gesagt, pauschal gesagt...* Ces groupes fonctionnent tous de façon similaire. Leur apparition en après-première place est rare mais possible, en tout cas sous la forme d'une incise, ce que l'on peut interpréter comme un signe de figement inachevé. Ces formes complexes satisfont la définition fonctionnelle des perspectivaux, puisqu'elles présentent le dire (sous l'angle de la formulation, et pas sous celui de la représentation) en l'opposant d'autres direx eux aussi acceptables du point de vue de ce qu'il y a à dire via l'isolement d'un critère que le propos choisi satisfait plus éminemment que ceux écartés. Souvent, les adjectifs choisis pour exprimer cette qualité sont syncatégorématiques, où le sont rendus par le choix d'une forme au comparatif, ce qui contraint à une interprétation anaphorique : la séquence p' par opposition à laquelle p est construite est la séquence en amont. Mais les deux séquences ne sont jamais laissées seules en tête-à-tête, puisque leur opposition est toujours médiée par le recours à un invariant, qui est le vouloir dire, duquel l'adverbial est directement prédiqué. C'est particulièrement net lorsque l'adjectif est "vide" : *anders gesagt, mit anderen Worten* impliquent à la fois une constante (ce qui est "dit" [*gesagt*]) de différentes façons ou avec différents mots) et une opposition (entre les formulations pour le dire). Le vouloir-dire général ne se conçoit peut-être pas bien, en tout cas les mots pour le dire ne viennent pas aisément. Mais il est constant, et c'est par l'appel à cet invariant que l'énonciation se réamorçait. En corpus, on voit d'ailleurs que la connectivité de ces formules ne doit pas être surinterprétée. Leur valeur réparatrice leur permet justement parfois d'être employées là où il n'y a pas dans le cotexte de *dit* auquel la nouvelle formulation serait finalement préférée. Ces marqueurs servent bien souvent à scander un saut dans l'énonciation, par exemple un saut du général vers le particulier, du particulier vers le général, des prémisses aux conséquences... L'anaphore ne s'y rapporte jamais au dit mais au vouloir-dire lui-même.

Nous avons conclu l'analyse des perspectivaux par une tentative de classification sémantique sur laquelle nous ne reviendrons pas, mais qui était fondée sur la comparaison avec les différents types de cadres de discours proposés par Charolles (1997) et Porhiel (2004). Ce qui nous intéresse dans cette conclusion, c'est plutôt la question du mode d'altérité retenu entre p et p'. Ce mode d'altérité se caractérise tout d'abord par une opposition asymétrique : p est non seulement toujours préféré argumentativement à p', mais p est aussi le terme premier de la relation, p' n'étant brossé qu'en creux. En effet, même là où p' est réalisé dans le cotexte amont ou peut être considéré comme un préconstruit identifiable, ce qui n'est nullement obligatoire, c'est par rapport à p que p' est qualifié. *Allerdings* caractérise p comme le point de vue le plus général possible, *jedenfalls* comme le point de vue valable dans tous les cas de figure, et c'est par opposition, donc secondairement, que l'on en tirera des enseignements sur la "qualité" ou plutôt la déficience de p'. La chose est sans doute un peu différente avec les marqueurs d'intégration linéaire, mais pas fondamentalement : *andererseits* n'implique pas la présence préalable d'*einerseits*, alors qu'*einerseits* appelle *andererseits* ; de même, *schließlich* ne réclame nullement l'apparition préalable d'un autre MIL auparavant.

Deuxième caractéristique de l'opposition p / p' telle qu'elle se donne dans la partialité du dire : la cumulativité. À l'exception de *überhaupt*, tous les perspectivaux, alors même qu'ils ne construisent p' qu'en creux, lui accordent un droit à l'existence et une part de validité. La qualification positive de p est en effet l'aveu du biais ou de la norme qui caractérise la sélection de p au détriment de p', reconnaissant par là le caractère non-absolu de p. Il n'y a pas d'autre perspectival "exclusif" qu'*überhaupt*, dont on a vu qu'il se détachait de l'ensemble par tout un jeu de propriétés spécifiques. En particulier, *überhaupt* en après-première place est toujours assimilable à un adverbial paradigmatissant. L'impossibilité de le construire dans une structure complexe impliquant un topic contrastif est révélatrice du déni de partialité

dont *überhaupt* participe justement, et par ricochet elle invite à associer partialité et non-exclusivité. La conséquence est que p' est "autre que p" mais n'est pas "non-p", sauf dans le cas d'adverbiaux modaux dont on a vu qu'ils étaient eux aussi sujets à des restrictions d'usage en après-première place, et qu'ils construisaient l'altérité p/p' comme une altérité aux yeux d'un sujet pensant. On peut également relever que le cas le plus net d'identification de p' à "non-p" est celui des perspectivaux épistémologiques, dont la valeur stratégique est justement de lever la contradiction qu'il y a à affirmer "p et non-p". C'est-à-dire que ces perspectivaux rétablissent la possibilité d'une cumulation là où sans eux elle serait impossible. L'emploi d'un perspectival est donc toujours corrélé au maintien au moins partiel du dire que l'on a simultanément écarté. Le perspectival, à ce titre, est le signe d'une relativité de la sélection. Énoncer, c'est toujours aussi renoncer ; au moins le perspectival est-il l'aveu de ce renoncement et le souvenir d'un possible.

## De la sélection au parcours

Cette coprésence latente de représentations ou de "solutions" écartées constitue un point commun important entre le mode d'altérité mis en jeu par les perspectivaux et celui que l'on peut associer au focus sous toutes ses formes. Le terme de focalisation, un peu comme celui de contrastivité, recouvre en fait un ensemble de phénomènes relativement hétérogènes mais qui présentent tous comme caractéristique commune de replacer le dit dans une classe de dits "possibles" au sein de laquelle il est isolé. Dans ce cas, par p', on entendra les solutions concurrençant p (la solution réalisée) au sein du paradigme contextuel. Ceci posé, il convient de distinguer plusieurs cas de figure, ce que nous avons fait pp. 287 sqq. en analysant l'ensemble des pics prosodiques du journaliste et une partie de ceux de l'invité dans une interview donnée (DR 020913-04) .

Le premier, le plus proche du travail de l'altérité tel que nous l'avons d'abord vu à l'œuvre à l'étude des perspectivaux, est celui du focus dit de l'information, auquel la "contrastivité" est généralement refusée. Ici, en effet, la paradigmaticité n'est que latente. Nous avons vu que le focus de l'information était marqué par un accent de hauteur moins prononcé que les autres constructions paradigmatiques. Il permet toutefois, dans la cascade de prédications constituant l'énoncé, de rétablir une forme de dichotomie informationnelle entre support et apport, puisqu'il isole l'apport comme ce qui est dit et qu'on aurait pu ne pas dire, ou que l'on aurait pu nier, à propos de ce dont on parle et sur quoi l'accent de hauteur du focus informationnel ne tombe jamais. Reste que l'opposition entre p et p' y est largement sous-déterminée : p', en règle générale, n'est pas actualisé dans le contexte puisque dans ce cas-là on glisserait vers un focus "contrastif" avec un profil en cloche plus net. Il peut aussi bien s'agir de non-p, ou d'ailleurs de p si la phrase est négative, que de tout autre prédicat qui aurait pu être dit du même domaine. On voit ici le lien avec les perspectivaux, qui explique que le positionnement de ceux-ci soit souvent sensible à ces facteurs prosodico-informationnels : le focus de l'information est simplement un signe qu'autre chose aurait pu être dit sur ce dont on parle, et à ce titre il englobe la partialité du dire, en particulier au sens du dire "partial".

*A contrario*, le focus dit contrastif et marqué par un accent de hauteur beaucoup plus net met en jeu un "paradigme contextuel" déterminé de façon beaucoup plus précise que dans le cas précédent. Là encore, plusieurs cas de figure peuvent être distingués. Ainsi, le focus peut très généralement servir à prendre le contrepied d'un préconstruit ou d'un propos précédemment tenu (focus dit correctif). Mais parfois l'opération est plus spécifique, par exemple le contenu de l'énoncé est déjà préconstruit et c'est "seulement" sa valeur de vérité qui fait débat : on obtient un focus polaire. Parfois enfin, le paradigme contextuel était une classe d'arguments au

sens de Ducrot (1980a), et la classe donne lieu à un parcours : c'est typiquement le cas de figure où l'on emploiera un adverbial paradigmatissant (*auch, nur, ...*). Ainsi, dans l'exemple suivant, le responsable politique libéral interrogé sur la possibilité d'une coalition sociale-libérale ou tripartite répond par un énoncé impliquant un parcours sur l'ensemble des forces politiques parlementaires allemandes et une élimination de toutes les solutions autres que la CDU.

(23) Es ist leider so, das ist unser Schicksal, dass im Moment /**nur** die CDU für uns als Koalitionspartner infrage kommt (DR 160913-05)

Il faut encore distinguer de cela le "topic contrastif" vu dans la partie sur les perspectivaux, ainsi d'ailleurs que son jumeau le "focus référentiel", qui s'en différencie essentiellement en termes de domaine. Le topic contrastif intervient au niveau du cadre de discours et le focus référentiel, au niveau de l'énoncé. Ces foci ont un profil prosodique particulier (accent montant, et non descendant comme pour les précédents). Ils portent sur des constituants ayant le statut de *support*, là où les autres sont normalement un *apport*. Ce sont donc des signaux de rupture de cohésion textuelle, dans la mesure où la cohésion se définit bien souvent comme une progression continue et harmonieuse telle que le support d'un énoncé était l'apport d'un énoncé précédent, idéalement l'énoncé immédiatement antérieur. Ce signal de rupture a donc une valeur démarcative et permet par exemple (dans le cas des "topics contrastifs") d'ouvrir un cadre de discours comme un moment bien distinct dans l'énonciation, séparé de ce qui précède et de ce qui suit. On retrouve en fait la notion d'*Aboutness shift topic* de Frascarelli & Hinterhölzl (2007) ou l'analyse équivalente proposée par Féry (2007) : si par "contrastif" on entend forcément "correctif" ou si l'on y associe la présence d'"alternatives" préconstruites, ces topics ne sont pas contrastifs. Ils ne sont contrastifs qu'au sens d'une valeur discriminative et exclusive que l'on peut concevoir comme une opération méréonomique :<sup>18</sup> on construit un sous-ensemble au sein d'un ensemble plus grand et on l'oppose aux autres sous-ensembles membres du même ensemble. De même que le focus de l'information tout à l'heure nous renvoyait au caractère partiel du dire, le focus présent dans les topics contrastifs ou dans la focalisation référentielle nous renvoie à son caractère partiel.

Une fois ceci posé, nous avons vu que la plupart des perspectivaux, en tant qu'adverbiaux "sensibles au focus", ne sont associés qu'à des foci dont les paradigmes contextuels sont sous-déterminés : focus informationnel, topic contrastif, focalisation référentielle. Même là où un adverbial semble étroitement associé à un et un seul constituant, la notion de commentaire du choix paradigmatique se heurte à l'absence de parcours sur une classe argumentative, faute de présence de solutions alternatives identifiables. Il semble en fait que la valeur "contrastive" au sens le plus restreint du terme, celui qui impose la présence d'une solution alternative contextuellement actualisée, ne soit pas accessible à ces adverbiaux : nos rares exemples de nature à suggérer le contraire présentent en effet toujours un adverbial paradigmatissant "canonique" de type *auch* ou *nur* en sus du perspectival et du constituant focalisé.

(24) **Natürlich auch ich** mag sie, die Gelben Engel. (*Zeit*, 23 janv. 2014)

Cela nous a conduit à opposer les adverbes "sensibles au focus" et les adverbes véritablement susceptibles d'accéder à la fonction d'adverbial paradigmatissant et de ce fait de fonctionner comme les marqueurs d'une opération de parcours sur une classe. Les perspectivaux se recrutent généralement parmi les adverbes du premier groupe, mais rien n'est systématique puisque nous avons vu que *jedenfalls* notamment accédait aux deux fonctions et ressortissait à ce titre du groupe 2. Ce qui assure l'unité des adverbes du groupe 2, c'est le fait que leur signifié inva-

18. Ce qui aurait en outre l'avantage de nous réconcilier avec la définition opérationnelle de la désignation thématique chez Zemb (1984).

riant implique la coexistence nécessaire de plusieurs entités ordonnées dans une classe. Il s'agit là d'une caractéristique sémantique individuelle indépendante de toute autre considération, y compris d'ailleurs l'appartenance à la famille des adverbes.<sup>19</sup> C'est cette propriété sémantique individuelle qui donne ou non accès à la fonction d'adverbial paradigmatissant, même si ici l'appartenance à la famille des adverbes ou des adjectifs est une nécessité additionnelle. Pour le dire autrement et au risque de la tautologie : les adverbiaux paradigmatissants étant des adverbiaux, seules des formes accédant aux fonctions adverbiales peuvent être des adverbiaux paradigmatissants. Mais les adverbiaux paradigmatissants étant aussi des opérateurs de parcours sur une classe argumentative, seules des formes dont le signifié lexical mobilise cette notion de parcours sur une classe y sont éligibles. On a donc deux conditions à remplir en plus de la "sensibilité au focus" : l'une, la plus triviale, est l'accès aux fonctions adverbiales ; l'autre, la mobilisation de la notion de parcours sur un paradigme contextuel traité comme une classe d'arguments, est de nature proprement sémantique et lexicale et est donc totalement indépendante de la précédente.

L'opération de parcours est donc un cas *sui generis* de travail de l'altérité, même au sein de cet ensemble complexe d'opérations de coprésence de solutions concurrentes en contexte que sont les opérations de focalisation. Nous avons proposé de traiter le paradigme contextuel, lorsqu'il fait l'objet d'un parcours indicé par un adverbial paradigmatissant ("particule de focalisation" en tant que *fonction*), comme une classe d'arguments au sens où l'entend Ducrot (1980a) : les solutions en présence dans le paradigme ne sont pas toutes également à même de soutenir l'orientation argumentative de l'énonciation jusqu'alors. Une solution peut d'ailleurs très bien être sélectionnée en vertu de son incapacité à soutenir cette orientation ; c'est ce qui se passe dans les mécanismes d'inversion dont participe, par exemple, *nur*. Les adverbiaux paradigmatissants se recrutent parmi les formes dont le signifié fait jouer ce parcours sur une classe argumentativement ordonnée, d'où la très forte présence de phénomènes interprétatifs scalaires dans l'acceptation la plus restreinte du terme : cette scalarité sémantique ou ontologique qui se manifeste par exemple dans les interprétations évaluatives de *nur* ou *auch* n'est qu'un avatar particulier de la scalarité argumentative générale liée au fait que tout parcours est orienté et que les "adverbes de parcours" accédant à la fonction d'adverbial paradigmatissant indiquent généralement quelle est la dynamique argumentative de ce parcours : descendante (ou disphorique) pour *nur*, ascendante (ou euphorique) pour *auch*, euphorique pour *schon*, disphorique pour *noch*...

Le fait que l'on choisisse un point haut ou un point bas sur l'échelle n'est pas directement pertinent pour déterminer l'orientation du parcours : *jedenfalls* est souvent associé à un point bas mais à une dynamique argumentative ascendante, le cas échéant dans un mouvement en deux temps que l'on pourrait qualifier de retraite tactique. Force est toutefois de constater que cette dimension dynamique du signifié des adverbes de parcours est inégalement manifeste d'un item à l'autre, et ne se détermine pas toujours sur le même plan, ce qui nous semble aller dans le sens d'un traitement sémantique individualisé plutôt que dans celui d'une vision fonctionnelle englobante, qui perdrait trop en précision. Dans un premier temps, on peut relever deux grands types "d'autres" fréquemment pertinents pour appréhender le fonctionnement des adverbes de parcours.

- D'une part, une valeur de référence que l'on peut appréhender comme un point d'attraction (une "valeur centrale" chez Culioli, un argument maximale fort chez Ducrot) qui sert d'étalon de validité. Par exemple, *schon* situe la solution retenue en-deçà de cet étalon, tout comme *jedenfalls*.
- D'autre part, un éventuel préconstruit contextuel, le plus souvent lié à l'antithèse, et dont on va régulièrement prendre le contrepied : *schon* se situe par exemple au-dessus

---

19. Rappelons qu'en français, la préposition *dès* présente cette même caractéristique.

de ce préconstruit, et *jedenfalls* souvent aussi. *Auch* signale que la solution est au-dessus du préconstruit, *nur*, qu'elle est en-dessous.

Dans un second temps, il faut déterminer quelle est la classe d'arguments et quelle thèse elle sert *en contexte*, en ouvrant l'œil sur un éventuel conflit entre deux ordres de scalarité, celui déterminé par le contexte et celui, plus "ontologique", dans lequel peut être prise une entité. En particulier, comme le relevait déjà Ducrot, les échelles numériques sont orientées quantitativement, mais leur orientation argumentative se détermine contexte par contexte. On le voit bien avec *nur*, qui indique un mouvement descendant sur l'échelle quantitative, qui est l'échelle première, l'échelle ontologique, mais qui dans certains contextes correspondra à un mouvement argumentatif... euphorique là où la valeur visée pour étayer la thèse sera une petite valeur.

(25) **Mit nur drei Schlägen**, wie im Vorjahr, schaffte es Oberbürgermeister Christian Ude am Samstag um Punkt 12 Uhr, das erste Bierfass im Schottenhamel-Zelt anzuzapfen. (SZ, 17 mai 2010).

*Mit nur drei Schlägen* contient la trace d'une élaboration au terme d'un parcours de valeur où *drei* s'oppose à un préconstruit indéfini mais numériquement supérieur. *Mit nur drei Schlägen* est élaboré comme solution basse à l'intérieur d'un paradigme de solutions possibles.<sup>20</sup> On part d'un point haut, qui a le statut de préconstruit (cinq ou six coups n'ayant rien d'infamant) et on descend l'échelle vers la valeur 2. On voit d'ailleurs que *nur* ne fait pas jouer de centre organisationnel dans son signifié opérationnel : en l'occurrence, *mit drei Schlägen* sera pris comme un argument fort en faveur de la thèse de la dextérité et du professionnalisme du maire, c'est-à-dire que si l'on doit isoler une valeur optimale en contexte, ce serait 2, à la fois point bas de l'échelle numérique et point haut de l'échelle argumentative. Le mouvement d'évidement de la classe, qui porte souvent en germe une interprétation disphorique, peut donc donner lieu à une réorientation dans un contexte argumentatif particulier où la valeur faible est la valeur optimale. Il n'en va pas de même pour *schon* et *noch*, qui font impérativement jouer à la fois un préconstruit et un point de référence et dont l'orientation est strictement fixée. De ce fait, le conflit entre échelle quantitative et échelle argumentative ne se règle pas de la même manière pour *nur* (où l'on part de l'échelle quantitative) et pour *schon* ou *noch*, où l'échelle argumentative contextuelle emporte tout le reste.

La focalisation nous fournit donc à la fois un dénominateur commun à tous les types de travail de l'altérité croisés dans cette thèse (on reviendra ci-dessous sur le lien entre le *Verum Focus* et l'acte de jugement dans sa dimension "altéritaire"), mais ce dénominateur commun ne doit pas faire illusion : la notion de focalisation, ou en des termes plus neutres et sans doute plus adéquats celle d'*effet paradigmatissant*, regroupe elle-même des phénomènes essentiellement hétérogènes et très largement irréductibles les uns aux autres. Le domaine qu'elle recouvre va du focus général de l'information, faiblement paradigmatissant, ne mobilisant pas de préconstruit identifiable, mais apparenté au marquage du dire comme partial et représentatif d'un parti pris au moment de l'adjonction du prédicat à l'univers de discours, au topic dit contrastif et qu'on devrait peut-être plutôt appeler disjonctif, qui en est l'équivalent du côté de la gestion de ce même univers de discours, c'est-à-dire que l'apparement à la partialité du dire passe plutôt par la notion de dire partiel et référentiellement sélectif. On peut ensuite opposer à ces constructions sans "alternatives" identifiées les constructions plus spécifiquement contrastives que sont le focus polaire, qui n'est pas sans rapport avec les opérations tracées par l'emploi des particules modales, et enfin, dans un dernier temps, le focus que Nölke (2001) appelle "lié", c'est-à-dire le focus correctif avec marquage par un adverbe de parcours en fonction d'adverbial

20. Pour mémoire, le record positif est de deux, le record négatif, de 17 ou 19 selon les sources.

paradigmatisant. Ce dernier cas de figure dispose traditionnellement d'un certain privilège dans la recherche non-phonétique sur la focalisation, mais il se distingue selon nous assez fortement des autres : le paradigme de solutions concurrentes y fait effectivement et obligatoirement appel à des valeurs préconstruites, et surtout le paradigme est pris comme une classe d'arguments sur laquelle il convient d'effectuer un parcours orienté, ce qui au vu des autres types de focalisation étudiés est tout de même une construction très particulière du travail de l'altérité.

## L'altérité intersubjective et sa réduction

Les locuteurs et/ou les sujets parlants ne jouaient qu'un rôle adventice dans les avatars du "travail de l'altérité" vus jusqu'à présent. "L'autre", dans la perspective de ces premiers modes de co-présence, c'est d'abord l'énonciation telle qu'elle n'est pas, plutôt que l'énonciation réelle ou supposée d'un autre participant concret de l'interaction. Mais avec les particules modales, la question de l'instanciation de ces points de vue dans des "êtres discursifs" jouant d'une façon ou d'une autre un rôle de porteur des attitudes et des points de vue devient centrale. Ici, plus qu'au Ducrot des *Mots du Discours* ou des *Échelles argumentatives*, c'est à celui de la Théorie argumentative de la polyphonie (Ducrot 1984) que l'on pense. Nous avons pour notre part choisi, si l'on nous pardonne cette expression, de faire du Ducrot sans Ducrot en ne cherchant pas à replier à tout prix les êtres de discours mobilisés, à savoir un "évaluateur" et un "ratifieur", sur l'un ou l'autre des trois niveaux de Ducrot (sujet parlant, locuteur, énonciateur). L'évaluateur est en effet un "locuteur" en ce sens qu'il est responsable en dernière instance du contenu de l'énoncé, mais il tient aussi de l'énonciateur en ce qu'il est d'abord le porteur d'un point de vue avant d'être celui d'un acte de langage. C'est seulement au niveau de l'acte de langage, dont les paramètres proprement linguistiques sont donnés au niveau du type *locutoire* (Austin 1975, Recanati 2016), redéfini comme configuration de marquages énonciatifs, que les règles d'instanciation des rôles d'évaluateur et de ratifieur dans l'interaction sont posées. Nous avons donc préféré nous contenter d'un cadre de travail dans lequel la notion de particule modale recouvre une fonction de **marquage de l'opération de jugement de validité porté sur une représentation p par opposition à sa négation p'** (où p' est donc systématiquement entendu comme non-p). Cette opération peut prendre deux facettes, qui correspondent à deux types de particules modales. D'une part, une facette "intrasubjective" où l'opposition p/p' est jouée du seul point de vue du jugement de validité imputable à l'évaluateur : les particules *wohl* ou *denn* participent d'un marquage de cet ordre.

D'autre part, il convient de distinguer une facette "intersubjective" qui fait intervenir un ratifieur en sus de l'évaluateur, c'est-à-dire une seconde instance, correspondant en règle générale, mais pas toujours, à un sujet parlant distinct de celui dans lequel s'instancie l'évaluateur, qui doit acter le jugement de validité émis par l'évaluateur, lequel ralliement peut advenir tacitement ou expressément, selon ce que demande le type locutoire de l'énoncé à ratifier.<sup>21</sup> L'opposition p/p' est alors projetée sur une deuxième opposition, celle entre évaluateur et ratifieur. À cela s'ajoute, pour l'analyse de la variation sémantique, une typologie des modes de recouvrement ou de non-recouvrement des points de vue entre évaluateur et ratifieur, qui va de la convergence de vues absolue (p des deux côtés : *ja*) au recouvrement approximatif (assimilation d'une approximation de p à p : *eben*) en passant par des cas de désaccord (p vs  $p \vee p'$  : *schon* ; p vs  $p \wedge p'$  : *doch*). L'analyse a permis de montrer dans un premier temps comment cette fonction de particule modale pouvait être rattachée à d'autres modes de travail de l'altérité, via une étude de la polyfonctionnalité de l'adverbe contrastif *schon*, qui a également été discuté en contraste avec *noch* afin d'étudier quels blocages sémantiques étaient à l'œuvre

21. En particulier, l'assertion ne demande qu'une ratification tacite.

dans la limitation de cette polyfonctionnalité, et ce qu'ils nous révèlent des contraintes pesant sur les différentes fonctions accessibles à une même forme. Pour ce faire, nous avons montré les ressources heuristiques de modèles topologiques également en usage pour l'analyse sémantique des oppositions entre solutions concurrentes au sein d'une classe argumentative.

Dans un second temps, nous nous sommes intéressé à la variation des valeurs discursives de ces particules selon le type locutoire. Cela impliquait de faire un détour par l'analyse des paramètres énonciatifs d'une pluralité de types de l'allemand et finalement par une déconstruction du concept de *Satzmodus* lui-même, au profit de l'idée d'une configuration de paramètres. L'altérité entre évaluateur et ratifieur telle qu'elle est notamment mise en jeu par les particules modales intersubjectives devient dès lors l'un de ces paramètres, tout en s'inscrivant dans une combinatoire avec d'autres marquages comme l'accent de fin d'énoncé, dans lequel nous avons proposé de voir le signifiant de la consigne d'instanciation du rôle d'évaluateur dans tel ou tel participant de l'interaction. L'analyse de cette variation par "type d'acte locutoire" est nécessaire pour étudier la spécificité des particules modales, notamment intersubjectives, dans l'ensemble des marqueurs de l'altérité énonciative en allemand, à savoir l'altérité entre évaluateur et ratifieur. Mais dans la perspective qui est la nôtre dans cette synthèse, c'est plutôt la question des éventuels points de comparaison qui nous intéresse, ce qui nous renvoie à l'autre dimension "altéritaire" de ces particules et au couple p/p'. Comme dans le cas de la partialité du dire et dans celui de l'effet paradigmatissant, l'opposition p/p' se résout toujours en faveur de p, faute de quoi l'énoncé est additionnellement marqué par la négation, qui est toujours dans la portée du marqueur modal et non l'inverse. Il s'agit toujours bien d'inscrire dans l'espace du discours le primat de la solution retenue sur ses autres, quand bien même on leur accorde droit de cité. C'est ce qui, dans le cas des particules modales, correspond à leur orientation générale vers la validation, orientation dans laquelle nous avons vu la clé ouvrant à *schon* l'accès à la fonction de particule modale, tout en le barrant à *noch*. Dans l'assertion au moins, les particules modales semblent avoir pour rôle argumentatif ou pragmatique d'imposer du *Common Ground* là où il n'y en a pas de prime abord.

Ce point nous amène à la question de l'identification de p' à non-p, où non-p est entendu comme la négation de p. Vers la fin de notre analyse, en nous appuyant sur les propositions de Frege dans *Der Gedanke*, nous avons défini l'acte de jugement comme reprise d'une pensée p et assignation à cette pensée p d'une valeur de vérité (dans le cas de l'assertion ; d'une façon plus générale, d'une *validité*) positive ou négative : p vaut (assertion : p > "p est le cas") ou p ne vaut pas (p' > "p n'est pas le cas"). Dans cette perspective et comme le relèvent, en partant de prémisses théoriques différentes, Repp (2013), Abraham (2014) ou Gutzmann (2015b), il y a bien une forme de contiguïté en discours en le focus de polarité (Verum Focus en particulier) et l'emploi de particules modales, puisqu'à chaque fois on est en présence d'un paradigme contextuel se réduisant à deux propositions dont l'opposition ne concerne "que" la valeur de vérité. Il nous semble qu'il faut toutefois se garder des rapprochements trop rapides, pour deux raisons au moins. La première est liée au fait que selon nous (à la suite de Gutzmann 2011), les particules modales accentuées le sont lorsqu'elle font elles-mêmes l'objet d'une mise en paradigme qui pour le coup équivaut strictement à un Verum Focus, ce qui implique l'absence de cette équivalence stricte là où les particules ne sont pas accentuées, et surtout nous contraint à accorder une part de notre attention aux blocages interdisant d'accentuer telle particule dans tel contexte : ces blocages ne signalent pas seulement une différence avec le Verum Focus, mais une incompatibilité.

Les particules *ja*, *eben* et *halt* ne sont normalement pas accentuables. Simultanément, leur glose ne semble pas faire intervenir p'=non-p. Leur particularité consiste à signaler l'absence

d'une telle représentation p' dans l'espace intersubjectif défini par l'opposition entre évaluateur et ratifieur, opposition qui dans ce cas cesse d'en être une, puisque les particules en question impliquent une convergence de vues entre les deux. Cela signifie que dans un cas d'emploi de *ja*, *eben* ou *halt*, évaluateur et ratifieur sont censés avoir traité l'opposition p / p' de manière à chasser p' de la scène énonciative, soit une configuration effectivement incompatible avec le Verum Focus.

Pour ce qui est d'une particule "intrasubjective" comme *wohl*, son emploi aboutit, sauf accentuation qui vient justement ajouter du Verum Focus là où il n'y en avait pas, à une valeur discursive très souvent inverse de celle d'un focus réaffirmant p contre une présomption en faveur de p' : c'est la valeur ressentie d'affaiblissement de la prise en charge du contenu, qui débouche parfois sur une assimilation aux modalisateurs épistémologiques de type *wahrscheinlich*, *sicherlich*... En vérité, *wohl* sert à aller de p (en tant que "pensée" frégéenne, c'est-à-dire en tant que contenu en attente de validation) à p (en tant que jugement entérinant la validité de la "pensée" p) après avoir posé p' (jugement refusant de valider la pensée p) pour procéder à une pondération des deux jugements en faveur de "p est le cas". Certes, on peut parler ici d'un paradigme contextuel opposant deux propositions ne se distinguant que par leur valeur de vérité et au sein duquel une solution est sélectionnée. Mais en réalité et pour revenir à une distinction qui nous occupait lorsque nous travaillions sur l'effet paradigmatissant, en l'absence d'accentuation sur la particule, la solution écartée n'est pas un préconstruit et il n'y a pas de "contrepied" dans le discours. En ce sens, c'est presque plus à un avatar du focus de l'information centré sur l'opposition entre p et non-p qu'au Verum Focus à proprement parler que l'on peut penser.

Les particules modales se distinguent donc des autres (types de) marqueurs par leur ancrage dans la problématique des "sujets" auxquels la validation d'un propos est imputable, ce qui fait qu'au moins dans le cas des particules intersubjectives, la valeur d'ajustement entre interactants, ou de "négociation" interindividuelle, est bien plus qu'un effet en discours comme c'est généralement le cas pour les perspectivaux ou les adverbiaux paradigmatissants. Ici et peut-être pour la première fois, il s'agit sans doute d'une véritable composante du signifié fonctionnel de la classe : le travail de l'altérité devient un véritable dialogisme. Mais les particules modales n'en participent pas moins de cette "altérité constitutive", pour paraphraser Authier-Revuz (1984), qui traverse tous les groupes de marqueurs étudiés. On peut partir, pour l'analyse, des notions élaborées au regard des divers marqueurs d'effet paradigmatissant. Les particules modales mettent bien en jeu un paradigme contextuel et la transition de celui au *Common Ground* par sélection d'une valeur unique dans le paradigme. Comme pour le Verum focus, les solutions en présence dans le paradigme sont au nombre de deux : p et non-p. Mais à la différence de celui-ci, ces solutions n'ont pas, en tout cas lorsque la particule n'est pas accentuée, le statut de préconstruit en discours. L'effet de contrepied rattachable aux foci dits contrastifs (nous avons vu un peu plus haut dans quelle mesure ce terme pouvait faire écran à une diversité de situations) n'est pas observable dans ces conditions, d'où un effet paradigmatissant faible qui rappelle plutôt celui observé sur les foci "informationnels" et/ou en lien avec le phénomène de partialité du dire, quand bien même dans ces deux cas, p' n'était pas donné sur le mode du "non-p" mais sur celui de l'"autre que p" sans en être forcément exclusif. Plus généralement, l'altérité fondamentale des particules modales, celle qui est commune aux particules intra- et intersubjectives, est mise en jeu au moment du jugement, par l'évaluateur, de la validité d'un contenu là où le focus "contrastif", y compris le Verum Focus, aurait lieu à l'échelon suivant de la hiérarchie proposée par Frege, qui correspond à l'acte locutoire (pour Frege, canoniquement, l'assertion), précisément du fait de ce rôle déterminant de la préconstruction de p et p' en discours.



## Bilan et ouverture

Compte tenu à la fois de l'ampleur de la tâche à réaliser et du cadre limité du présent travail, nous ne pensons pas que le concept heuristique de "travail de l'altérité" ait dit tout ce qu'il avait à dire, y compris sur les formes et fonctions que nous avons étudiées, loin de là. D'une part, nous n'avons sélectionné pour chaque fonction qu'une poignée d'items dont nous avons postulé qu'ils devaient être représentatifs de quelque chose. En pratique, c'est sans doute tout l'ensemble des formes listées dans les *Invariables Difficiles* qui devrait être repris sous cet angle et donner lieu à une analyse de détail, afin de mieux déterminer ce qui peut relever du travail de l'altérité et ce sur quoi ce concept n'a rien à nous dire, mais également dans le but d'affiner l'articulation des différents modes de construction de p' fonction par fonction. Une telle démarche serait également nécessaire si l'on veut déterminer ce qu'il en est de la viabilité du minimalisme sémantique appliqué à ces formes. Un dernier point à prendre en compte pour relativiser les premiers résultats de ce travail est bien sur le corpus, qui induit de nombreux biais, notamment du point de vue de l'articulation entre l'altérité p/p' et l'ajustement intersubjectif. Des travaux ultérieurs devraient se concentrer sur deux types de corpus également éloignés du point "central" de la cartographie de Koch & Oesterreicher (1985) : d'une part, un corpus oral fortement interactif (oral spontané, par exemple conversation téléphonique) et d'autre part des textes écrits fortement monologiques.

Néanmoins, après ce premier tour d'horizon, il est nécessaire de se demander ce qu'il reste à proprement de ce concept heuristique de "travail de l'altérité". Pour commencer, nous avons vu, par l'opposition des particules modales aux autres marqueurs étudiés, que la notion bakhtinienne de dialogisme, qu'on l'entende au sens strict (celui reconstitué par Sériot 2007 et que l'on trouve chez Volochinov 1977) ou même dans un sens large comme celui traditionnellement privilégié en France, ne semble pas à même de recouvrir les phénomènes en jeu, indépendamment du fait qu'elle en engloberait sans doute d'autres. L'altérité mise en jeu par le dialogisme est tout au plus l'altérité intersubjective à l'œuvre dans le sémantisme d'une sous-classe de particules modales ("particules modales intersubjectives" : *ja, doch, schon, eben*). Mais le dénominateur commun aux différentes opérations étudiées ici est l'autre dimension "altéritaire" observable dans la sémantique des particules modales, c'est-à-dire l'opposition d'une représentation p' à la représentation retenue, p.

Le problème n'est pas forcément très différent pour la notion de polyphonie telle qu'elle est développée par Ducrot à partir de 1984, puisque même si le modèle de Ducrot est moins directement interactionniste que la version initiale de celui de Volochinov et Bakhtine, la théorie argumentative de la polyphonie<sup>22</sup> accorde une place centrale aux êtres de discours porteurs des "points de vue" opposés, plus finalement qu'aux modes de position et d'opposition de ces points de vue. La chose est bien différente pour les moutures plus anciennes de la théorie de Ducrot (Ducrot 1980a, Ducrot 1980b), qui sont plus proches de notre perspective par leur centrage sur les propositions et leur articulation, tout en faisant moins systématiquement droit aux phénomènes de coprésence entre plusieurs points de vue. Enfin, l'"hétérogénéité constitutive" avancée par Authier-Revuz (1984) mais dont l'étude s'est cantonnée à l'"hétérogénéité montrée" des boucles métalinguistiques présente certes beaucoup de similitudes structurales avec notre perspective, dans la mesure où Authier-Revuz inscrit la présence au moins latente de l'"autre" au cœur de l'élaboration du "même", bien en amont du niveau de l'interaction. Or si nous faisons du focus informationnel une sorte de degré zéro du travail de l'altérité, il n'est sans doute guère d'énoncé, en tout cas assertif, duquel ce travail de l'altérité p/p' soit absent. L'étude des particules modales, qui isole une altérité p/p' dans l'acte de jugement préalable à

22. C'est encore plus vrai de sa variante scandinave, la ScaPoLinE (Nølke 2009).

toute prise en charge, va dans le même sens, de même que la quasi-universalité de la "partialité du dire" marquée par la construction d'un repère initial dans le *Vorfeld* de l'énoncé assertif. Il y a donc bien, pour nous comme pour Authier-Revuz, un rôle littéralement "constitutif" de l'hétérogénéité prise comme *altérité*, c'est-à-dire investie d'une dimension oppositive. Mais compte tenu de l'attention spécifique portée par Authier-Revuz (1995) à la dimension proprement métalinguistique de cette altérité ainsi qu'aux phénomènes d'échos volontaires ou non, il faut bien constater que cette altérité/hétérogénéité constitutive n'est pas forcément construite de la même manière ni au même niveau, et que nous avons privilégié, par rapport à elle, un niveau plus proprement sémantique ou représentationnel.

C'est sans doute "l'effet paradigmatissant" exemplifié le plus visiblement par les constructions dites focalisantes ou contrastives, dans leur propre diversité, qui constitue le fil rouge reliant les différents avatars de ce que nous avons appelé le travail de l'altérité. Mais comme nous avons pu le revoir un peu plus haut, à la suite d'autres auteurs (Molnár 1998, Molnár 2006, Repp 2010 et même d'une certaine façon déjà Nølke 2001), un concept unifié de la "focalisation" ou de la "contrastivité" fait souvent écran à la diversité fonctionnelle des phénomènes observés, qui ne semblent que difficilement réductibles à différentes figures d'une seule opération. Tout au plus pourrait-on parler d'une même méta-opération, qui consiste à replacer le dit dans un paradigme contextuel composé au minimum de la représentation validée par le dit et d'un "autre" qui peut ensuite être défini d'une multitude de façons, qui vont de la simple construction "en creux" à un "autre" général et non-identifiable en contexte (ce qui va de pair avec un effet paradigmatissant minimal) au contrepied polémique d'un préconstruit précédemment avancé par un autre, en passant par le parcours orienté sur une classe d'arguments. Ces types d'effets paradigmatissants fournissent au minimum des points de comparaison utiles pour appréhender ce qui est à l'œuvre dans la partialité du dire et dans l'opération de jugement. Nous nous garderons toutefois d'aller au-delà et d'assimiler le travail de l'altérité à une notion linguistique plus catégorique et mieux établie comme celle de contrastivité, surtout si cette dernière doit être prise comme un concept simple. "Travail de l'altérité" a donc vocation à rester un concept heuristique, dont le pendant plus catégorique serait la notion d'effet paradigmatissant. Mais dans un cas comme dans l'autre, le mot n'épuise pas la chose, et l'emploi du terme d'*effet paradigmatissant* impose d'entrer dans la description de la construction discursive du paradigme, de même qu'il ne peut y avoir d'emploi stabilisé de la notion de travail de l'altérité sans préciser dans la foulée quel est le mode de présence de l'autre auquel on s'intéresse. Nous entendons donc l'altérité constitutive comme une grandeur commune à des phénomènes distincts, ou plus exactement comme un outil heuristique devant garantir la commensurabilité de phénomènes à la fois connexes et irréductibles, mais sans jamais préjuger du résultat de l'étude, c'est-à-dire sans nier ce qui fait le propre de chaque phénomène. C'est en ce sens que nous parlons, non d'une systématique, mais d'une symptomatique de l'altérité.



# Bibliographie



# Bibliographie

- Abraham, Werner. 1991. Discourse particles in German : How does their illocutive force come about ? In Werner Abraham (ed.), *Discourse particles : Descriptive and theoretical investigations on the logical, syntactic and pragmatic properties of discourse particles in German*, 203–252. Amsterdam : John Benjamins.
- Abraham, Werner. 1992. Überlegungen zur satzgrammatischen Begründung der Diskursfunktionen Thema und Rhema. *Folia Linguistica* 26(1-2). 197–232.
- Abraham, Werner. 2010. Diskurspartikeln zwischen Modalität, Modus und Fremdbewusstseins-Abgleich (Theory of Mind). In Theo Harden & Elke Hentschel (eds.), *40 Jahre Partikelforschung*, Tübingen : Stauffenburg.
- Abraham, Werner. 2014. Modal particles and Verum focus : corrolaries and phase status. In *The syntax and semantics of particles*, Marburg : DGfS 2014. (org. J. Bayer, V. Struckmeier).
- Abraham, Werner & Elisabeth Leiss (eds.). 2012. *Modality and Theory of Mind elements across languages*. Berlin/NY : de Gruyter. (=Trends in Linguistics, 243).
- Aikhenvald, Alexandra. 2004. *Evidentiality*. Oxford : Oxford University Press.
- Altmann, Hans. 1976. *Die Gradpartikeln im Deutschen*. Tübingen : Niemeyer. (=Linguistische Arbeiten, 33).
- Altmann, Hans. 1978. *Gradpartikel-Probleme*. Tübingen : Narr. (=Studien zur deutschen Grammatik, 8).
- Anscombre, Jean-Claude. 1973. Même le roi de France est sage. *Communications* 20(1). 40–82.
- Anscombre, Jean-Claude & Oswald Ducrot. 1976. L'argumentation dans la langue. *Langages* 10(42). 5–27.
- Anscombre, Jean-Claude & Oswald Ducrot. 1983. *L'argumentation dans la langue*. Bruxelles : Mardaga.
- Attal, Pierre. 1989. Les mystères de *ne...que*. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 99(2). 113–129.
- Auchlin, Antoine. 1981. Réflexions sur les marqueurs de structuration de la conversation. *Études de linguistique appliquée* 44. 88–103.
- Auer, Peter & Susanne Günthner. 2003. Die Entstehung von Diskursmarkern im Deutschen – ein Fall von Grammatikalisierung ? *InList* 38.
- Austin, John. 1975. *How to do things with words. The William James lectures delivered at Harvard University in 1955. Second, revised edition*. Cambridge, MA : Harvard University Press. (ed. J. O. Urmson, M. Sbisà).

- Authier-Revuz, Jacqueline. 1984. Hétérogénéité(s) énonciative(s). *Langages* 73. 98–111.
- Authier-Revuz, Jacqueline. 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Paris : Larousse.
- Bayer, Josef. 1999. Bound focus or how can association with focus be achieved without going semantically astray? In Georges Rebuschi & Laurice Tuller (eds.), *The grammar of focus*, 55–82. Amsterdam : John Benjamins. (=Linguistik Aktuell, 24).
- Benveniste, Emile. 1970. L'appareil formel de l'énonciation. *Langages* 17. 12–18.
- Blakemore, Diane. 1987. *Semantic constraints on relevance*. London : Blackwell.
- Blakemore, Diane. 2002. *Relevance and linguistic meaning : The semantics and pragmatics of Discourse Markers*. Cambridge : Cambridge University Press. (=Cambridge Studies in Linguistics, 99).
- Boye, Kasper. 2012. *Epistemic meaning. A cross-linguistic and functional cognitive study*. Berlin / New York : De Gruyter. (=Empirical Approaches to Language Typology, 43).
- Breindl, Eva. 2011. Nach Rom freilich führen viele Wege : Zur Interaktion von Informationsstruktur, Diskursstruktur und Prosodie bei der Besetzung der Nacherstposition. In Gisella Ferraresi (ed.), *Konnektoren im Deutschen*, 1–28. Tübingen : Narr.
- Breindl, Eva, Anna Volodina & Ulrich Wassner (eds.). 2014. *Handbuch der deutschen Konnektoren 2. Semantik der deutschen Satzverknüpfers*. Berlin / New York : De Gruyter.
- Bresson, Daniel. 2001. *Grammaire d'usage de l'allemand contemporain*. Paris : Hachette Supérieur.
- Büiring, Daniel. 2003. On D-Trees, Beans, and B-accents. *Linguistics and Philosophy* 26(5). 511–545.
- Butler, Jonny. 2003. A minimalist treatment of modality. *Lingua* 113. 967–996.
- Cardinaletti, Anna & Michal Starke. 1999. The typology of structural deficiency : A case study of the three classes of pronouns. In Van Riemsdijk, Henk (ed.), *Clitics in the languages of Europe*, 145–233. Berlin / New York : De Gruyter.
- Carel, Marion. 2013. Énonciation et attribution de point de vue - contre la théorie des énonciateurs-sources. In Daniela Pirazzini & Annika Schiemann (eds.), *Dialogizität in der Argumentation - eine multidisziplinäre Betrachtung*, 53–68. Berne : Peter Lang. (=Bonner Romanistische Arbeiten, 108 / actes de l'atelier du Deutscher Romanistentag, septembre 2011, Berlin).
- Carel, Marion & Oswald Ducrot. 2009. Mise au point sur la polyphonie. *Langue française* 164. 33–43. (numéro thématique *La polyphonie linguistique*).
- Cartier-Bresson, Bernard & Michel Murat. 1987. *C'est-à-dire* ou la reprise interprétative. *Langue française* 73(1). 5–15.
- Charolles, Michel. 1997. *L'encadrement du discours*. Université Nancy 2 : LANDISCO, URA-CNRS 1035 : Cahiers de Recherche Linguistique. (<https://halshs.archives-ouvertes.fr/hal-00665849>).

- Chierchia, Gennaro. 2006. Broaden your views : Implicatures of domain widening and the "logicality" of language. *Linguistic Inquiry* 37. 535–590.
- Coniglio, Marco. 2007. German modal particles in root and embedded clauses. *University of Venice Working Papers in Linguistics* 17. 109.
- Coniglio, Marco. 2011. *Die Syntax der deutschen Modalpartikeln : ihre Distribution und Lizenzierung in Haupt- und Nebensätzen*. Berlin : Akademie Verlag. (=Studia Grammatica, 73).
- Cook, Philippa. 2014. Peripheral Modifiers of NP in German and particles as NP modifiers. In *The syntax and semantics of particles*, Marburg : DGfS 2014. (org. J. Bayer, V. Struckmeier).
- Cortès, Colette. 1989. *Contribution à l'étude des relations syntaxiques : la relation "circonstancielle" dans les subordinées de l'allemand moderne*. Lille : ANRT. (Thèse d'État de l'université Paris VIII, 1988).
- Cortès, Colette. 2010. Correlative markers as phoric Grammaticalised Category Markers of subordination in German. In Isabelle Bril (ed.), *Clause linking and clause hierarchy - Syntax and pragmatics*, Amsterdam : John Benjamins. (= Studies in Language Companion Series, 121).
- Crévenat-Werner, Danielle. 2003. Quand *notamment* engage la partie. In Bernard Combettes, Catherine Schnedecker & Anne Theissen (eds.), *Ordre et distinction dans la langue et le discours. Actes du colloque international de Metz 18-19-20 mars 1999*, 169–183. Paris : Champion. (= Linguistique française, 3).
- Culioli, Antoine. 1974. À propos des énoncés exclamatifs. *Langue Française* 22. 6–15. (repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, 3).
- Culioli, Antoine. 1991a. Donc. In *Pour une linguistique de l'énonciation 1 - Opérations et représentations*, 169–176. Gap : Ophrys. (1. pub. 1989, *Contrastive Linguistics*, Sofia).
- Culioli, Antoine. 1991b. *Pour une linguistique de l'énonciation 1 - Opérations et représentations*. Gap : Ophrys.
- Culioli, Antoine. 1999a. À propos de la notion. In *Pour une linguistique de l'énonciation 3*, 17–33. Gap : Ophrys. 1. ed. 1997, in Rivière, C. / M.L. Groussier (eds.), *La Notion*, Gap, Ophrys.
- Culioli, Antoine. 1999b. De la complexité en linguistique. In *Pour une linguistique de l'énonciation 3*, 153–163. Gap : Ophrys. 1re ed. 1992, in *Le Gré des Langues 3*, Paris, L'Harmattan.
- Culioli, Antoine. 1999c. Déjà. In Colette Cortès & André Rousseau (eds.), *Catégories et connexions ; en hommage à Jean Fourquet pour son centième anniversaire le 23 juin 1999*, 357–360. Lille : Presses Univ. Septentrion.
- Dalmas, Martine. 1995a. Semantische Reduktion und thematische Regression. Versuch einer funktionalen Beschreibung von *jedenfalls*. In Eugène Faucher, René Métrich & Marcel Vuillaume (eds.), *Signans und Signatum. Auf dem Weg zu einer semantischen Grammatik (Festschrift Paul Valentin)*, 265–277. Tübingen : Narr. (=Eurogermanistik 6).
- Dalmas, Martine. 1995b. Tanz auf dem doppelten Boden der Tatsachen. Zu den diskursiven Funktionen von *eigentlich*. In Heidrum Popp (ed.), *Deutsch als Fremdsprache. An den Quellen eines Faches. Festschrift für Gerhard Helbig zum 65. Geburtstag*, 217–227. Munich : Iudicium Verlag.



- Dalmas, Martine. 2006. Zur Bedeutungsbeschreibung einiger Pseudo-Konnektoren. In Beate Henn-Memmesheimer & Joachim Franz (eds.), *Die Ordnung der Wörter und die Differenzierung der Diskurse*, 168–177. Frankfurt am Main etc. : Peter Lang.
- Danon-Boileau, Laurent & Mary-Annick Morel. 1995. Présentation générale. *Faits de Langues* 6. 5–12. (= numéro thématique *L'exclamation*).
- Davidson, Donald. 2001. *Subjective, intersubjective, objective*. Oxford : Oxford University Press. (= The Philosophical Essays of Donald Davidson, 3).
- Degand, Liesbeth, Bert Cornillie & Paola Pietrandra (eds.). 2013. *Discourse Markers and modal particles. Categorization and description*. Amsterdam : John Benjamins. (=Pragmatics and Beyond New Series, 234).
- DeLancey, Scott. 1997. Mirativity : The grammatical marking of unexpected information. *Linguistic Typology* 1(1). 33–52.
- DeLancey, Scott. 2001. The mirative and evidentiality. *Journal of Pragmatics* 33(3). 369–382.
- Detges, Ulrich & Richard Waltereit. 2009. Diachronic pathways and pragmatic strategies : different types of pragmatic particles from a diachronic point of view. In Maj-Britt Mosegaard Hansen & Jacqueline Visconti (eds.), *Current trends in diachronic semantics and pragmatics*, 43–61. Bingley : Emerald. (=Studies in Pragmatics, 7).
- Dik, Simon C. 1989. *The theory of Functional Grammar, I : The structure of the clause*, vol. 1. Dordrecht : Foris.
- Doherty, Monika. 1985. *Epistemische Bedeutung*. Berlin : Akademie Verlag. (=Studia Grammatica, 23).
- Dostie, Gaétane. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs ; analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles : De Boeck/Duculot.
- Ducrot, Oswald. 1980a. *Les échelles argumentatives*. Paris : Minuit.
- Ducrot, Oswald (ed.). 1980b. *Les mots du discours*. Paris : Minuit.
- Ducrot, Oswald. 1984. Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation. In *Le dire et le dit*, 171–233. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Duplâtre, Olivier. 1996. *Eben, signifié et fonctions*. Lille : ANRT. (Thèse de doctorat de l'université de Lyon II).
- Duplâtre, Olivier. 2008. Zur semantischen Untersuchung des modernen *denn*. In Franz Simmler & Michel Lefèvre (eds.), *Historische Syntax und Semantik vom Althochdeutschen bis zum Neuhochdeutschen*, 265–278. Berlin : Weidler.
- Duplâtre, Olivier. 2015. *Kein* : Vom Indefinitum zur Negation. Ist *kein* zu Luthers Zeit ein rein negatives Wort? In Delphine Pasques (ed.), *Komplexität und Emergenz in der deutschen Syntax*, 241–257. Berlin : Weidler.
- Eckardt, Regine. 2009. The real, the apparent, and what is *eigentlich*. *Oslo Studies in Language* 1(1). 77–108.
- Egg, Markus. 2010. A unified account of the semantics of discourse particles. In *Proceedings of SIGDIAL 2010*, U. Tokyo.

- Egg, Markus & Johannes Mursell. 2014. On the syntax and semantics of discourse particles. In *The syntax and semantics of particles (org. j. bayer / v. struckmeier*, Marburg : DGfS 2014.
- Ehlich, Konrad. 1979. *Verwendungen der Deixis beim sprachlichen Handeln. Linguistisch-philologische Untersuchungen zum hebräischen deiktischen System*. Frankfurt am Main etc. : Peter Lang.
- Ernst, Thomas. 2009. Speaker-oriented adverbs. *Natural Language and Linguistic Theory* 27. 497–544.
- Evans, Nicholas. 2007. Insubordination and its uses. In Irina Nikolaeva (ed.), *Finiteness : Theoretical and empirical foundations*, 366–431. Oxford : Oxford University Press.
- Fernandez-Bravo, Nicole. 1993. *Les énoncés interrogatifs en allemand contemporain*. Tübingen : Max Niemeyer. (=Linguistische Arbeiten, 289).
- Fernandez-Bravo, Nicole. 1999. Les actes de langage indirects revisités. In Colette Cortès & André Rousseau (eds.), *Catégories et connexions. en hommage à jean fourquet pour son centième anniversaire*, 41–55. Lille : Presses Univ. Septentrion.
- Fernandez-Vest, M.M. Jocelyne. 1994. *Les particules énonciatives dans la construction du discours*. Paris : PUF.
- Féry, Caroline. 2007. The prosody of topicalization. In Kerstin Schwabe & Susanne Winkler (eds.), *On information structure, meaning and form : generalizations across languages*, 69–86. Amsterdam : John Benjamins. (=Linguistik Aktuell, 100).
- Fischer, Kerstin (ed.). 2006. *Approaches to discourse particles*. Leiden : Brill. (Studies in Pragmatics).
- Forker, Diana. 2015. *A typology for additives*. Ms.
- Forker, Diana, Linda Konnerth, Ergin Öpengin & Saskia van Putten. 2015. *Additives across languages (4-5.IX.2015)*. Leiden : SLE 2015.
- Fourquet, Jean. 1965. L'analyse structurale de la phrase allemande. *Langage et comportement* 49–60.
- Fourquet, Jean. 1972. Wortart, Phrase, Spezifische Einheit. In Herbert Backes & Birgitta Mogge (eds.), *Festschrift Hans Eggers*, 9–17. Tübingen : Max Niemeyer.
- Franckel, Jean-Jacques & Denis Paillard. 2008. Mots du discours : adéquation et point de vue. L'exemple de *réellement, en réalité, en effet, effectivement*. *Estudos linguísticos / Linguistic Studies* 2. 255–274.
- Frascarelli, Mara & Roland Hinterhölzl. 2007. Types of topics in German and Italian. In Kerstin Schwabe & Susanne Winkler (eds.), *On information structure, meaning and form*, 87–116. Amsterdam : John Benjamins. (=Linguistik Aktuell, 100).
- Frege, Gottlob. 1892-2008. Über Sinn und Bedeutung. In *Funktion, Begriff, Bedeutung : Fünf logische Studien*, 23–46. Göttingen : Vandenhoeck - Ruprecht. (1. publ. 1892, Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik 100, 25-50).
- Frege, Gottlob. 1918-2003. Der Gedanke. In Günter Patzig (ed.), *Logische Untersuchungen*, 35–62. Göttingen : Vandenhoeck - Ruprecht.

- Frey, Werner. 2004. A medial topic position for German. *Linguistische Berichte* 198. 153–190.
- Frey, Werner. 2011. Peripheral adverbial clauses, their licensing and the prefield in German. In Eva Breindl, Gisela Ferrarresi & Anna Volodina (eds.), *Satzverknüpfungen. Zur Interaktion von Form, Bedeutung und Diskursfunktion*, 41–77. Berlin / New York : De Gruyter.
- Frey, Werner & Karin Pittner. 1998. Zur Positionierung der Adverbiale im deutschen Mittelfeld. *Linguistische Berichte* 176. 489–534.
- Gast, Volker. 2008. Modal particles and context updating. The functions of German *ja*, *doch*, *wohl* and *etwa*. In Heinz Vater & Ole Letnes (eds.), *Modality and grammaticalization*, 153–177. Trier : Wissenschaftlicher Verlag.
- Gast, Volker. 2013. At least, wenigstens and company : negated universal quantification and the typology of focus quantifiers. In Kook-Hee Gil, Steve Harlow & George Tsoulas (eds.), *Strategies of quantification* :, 101–122. Oxford : Oxford University Press.
- Gast, Volker & Johann van der Auwera. 2011. Scalar additive operators in the languages of Europe. *Language* 2–54.
- Giannakidou, Anastasia. 2007. The landscape of EVEN. *Natural Language and Linguistic Theory* 25. 39–81.
- Giannakidou, Anastasia. 2011. Positive polarity items and negative polarity items : variation, licensing, and compositionality. In Claudia Maienborn, Klaus von Heusinger & Paul Portner (eds.), *Semantics : An international handbook of natural language meaning*, 1660–1712. Berlin / New York : De Gruyter.
- Givón, Talmy. 1994. Irrealis and the Subjunctive. *Studies in Language* 18(2). 265–337.
- Grice, Herbert Paul. 1957. Meaning. *The Philosophical Review* 66(3). 377–388. <http://www.jstor.org/stable/2182440>.
- Grice, Herbert Paul. 1975. Logic and conversation. *Syntax and Semantics* 3. 41–58.
- Guentchéva, Zlatka & Jon Landaburu (eds.). 2007. *L'énonciation médiatisée 2*. Louvain : Peeters. (=Bibliothèque de l'Information Grammaticale, 63).
- Gutzmann, Daniel. 2011. Ob einer wohl recht hat ? Zwei Satzmodustheorien für das Deutsche im Vergleich. *Deutsche Sprache* 39. 65–84.
- Gutzmann, Daniel. 2015a. Continuation-based semantics for modal particles. deriving syntax from semantics. In Vadim Kimmelman, Natalia Korotkova & Igor Yanovich (eds.), *Proceedings of MOSS 2 : Moscow syntax and semantics*, 133–150. Cambridge, MA : MIT Working Papers in Linguistics. (= MITWPL 75).
- Gutzmann, Daniel. 2015b. *Use-conditional meaning*. Oxford : Oxford University Press. (= Oxford Studies in Semantics and Pragmatics, 6).
- Haegeman, Liliane. 2012. *Adverbial clauses, main clause phenomena, and composition of the left periphery*. Oxford University Press. (=The cartography of syntactic structures, 8).
- Harchaoui, Sarah. 2015. Les valeurs sémantiques de l'expression Wolla dans le discours d'adolescents à Oslo, Norvège. *ELIS - Echanges de linguistique en Sorbonne* 3(1). 72–109. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166075>.

- Hare, Richard. 1970. Meaning and speech acts. *The Philosophical Review* 79(1). 3–24.
- Hauman, Dagmar & Ole Letnes. 2012. German *wohl* : an evidential? In Werner Abraham & Elisabeth Leiss (eds.), *Covert patterns of modality*, 281–311. Newcastle : Cambridge Scholars Publishing.
- Heggelund, Kjell. 2001. Zur Bedeutung der deutschen Modalpartikeln in Gesprächen unter besonderer Berücksichtigung der Sprechakttheorie und der DaF-Perspektive. *Linguistik Online* 9. DOI : <http://dx.doi.org/10.13092/lo.9.969>.
- Heinzmann, Gerhard. 2013. *L'intuition épistémique*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- Hengeveld, Kees & Lachlan Mackenzie. 2008. *Functional Discourse Grammar - A typologically-based theory of language structure*. Oxford : Oxford University Press.
- Hentschel, Elke & Harald Weydt. 1990. *Handbuch der deutschen Grammatik*. Berlin : De Gruyter.
- Hole, Daniel. 2006. Mapping VPs to restrictors : Anti-Diesing effects in Mandarin Chinese. In Klaus von Heusinger & Ken Turner (eds.), *Where semantics meets pragmatics*, 337–380. Amsterdam : Elsevier.
- Horn, Laurence. 1972. *On the semantic properties of logical operators in English*. Indiana University Linguistics Club.
- Jackendoff, Ray. 1972. *Semantic interpretation in Generative Grammar*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Jacobs, Joachim. 1991. On the semantics of modal particles. In Werner Abraham (ed.), *Discourse particles : Descriptive and theoretical investigations on the logical, syntactic and pragmatic properties of discourse particles in German*, 141–162. Amsterdam : John Benjamins.
- Khachaturyan, Elizaveta. 2011. *Disons et pour ainsi dire*, deux marqueurs de la non-prise en charge? In Patrick Dendale & Danielle Coltier (eds.), *La prise en charge énonciative*, 163–182. Bruxelles : De Boeck/Duculot.
- Koch, Peter & Wulf Oesterreicher. 1985. Sprache der Nähe - Sprache der Distanz ; Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte. *Romanistisches Jahrbuch* 36. 15–43. (DOI : 10.1515/9783110244922.15).
- Koch, Peter & Wulf Oesterreicher. 2008. Mündlichkeit und Schriftlichkeit von Texten. In Nina Janich (ed.), *Textlinguistik : 15 Einführungen*, Tübingen : Narr.
- König, Ekkehard. 1977. Temporal and non-temporal uses of *noch* and *schon* in German. *Linguistics and Philosophy* 1. 173–198.
- König, Ekkehard. 1991. *The meaning of Focus Particles : A comparative perspective*. Routledge.
- König, Ekkehard. 1997. Zur Bedeutung von Modalpartikeln im Deutschen : Ein Neuanatz im Rahmen der Relevanztheorie. *Germanistische Linguistik* 136. 57–75.
- Kratzer, Angelika. 1991. Modality. In Arnim von Stechow & Dieter Wunderlich (eds.), *Semantik : Ein internationales Handbuch der zeitgenössischen Forschung / Semantics. An international handbook of contemporary research*, 639–650. Berlin/New York : De Gruyter. (=Handbücher für Sprach- und Kommunikationswissenschaften, 6).

- Krifka, Manfred. 1995. The semantics and pragmatics of polarity items. *Linguistic Analysis* 25. 1–29.
- Krifka, Manfred. 2007. Basic notions of information structure. In Caroline Féry & Manfred Krifka (eds.), *Working papers of the SFB632, Interdisciplinary Studies on Information Structure 6.*, 13–56. Universität Potsdam.
- Kwon, Min-Jae. 2005. *Modalpartikeln und Satzmodus : Untersuchungen zur Syntax, Semantik und Pragmatik der deutschen Modalpartikeln.* Ludwig-Maximilians-Universität München. (=thèse de doctorat de l'université de Munich, dir. H. Altmann et W. Oppenrieder).
- Larrory, Anne. 2003. *Was du nicht sagst! Les énoncés exclamatifs en allemand moderne.* Lille : ANRT. (=thèse de l'université de Reims, dir. H. Dupuy-Engelhardt).
- Larrory-Wunder, Anne. 2011. La place des connecteurs dans l'énoncé déclaratif allemand. In Martine Dalmas & Thierry Gallèpe (eds.), *Déconstruction - Reconstruction. Autour de la pensée de Jean-Marie Zemb*, Limoges : Lambert-Lucas.
- Lazard, Gilbert. 1999. Mirativity, evidentiality, mediativity, or other. *Linguistic Typology* 3(1). 91–109.
- Lazard, Gilbert. 2012. *Études de linguistique générale, 2 : la linguistique pure.* Louvain : Peeters.
- Leiss, Elisabeth. 2008. Drei Spielarten der Epistemizität, drei Spielarten der Evidentialität und drei Spielarten des Wissens. In Werner Abraham & Elisabeth Leiss (eds.), *Modalität. Epistemik und Evidentialität bei Modalverb, Adverb, Modalpartikel und Modus*, 3–24. Tübingen : Stauffenburg. (=Studien zur deutschen Grammatik, 77).
- Lemaréchal, Alain. 1989. *Les parties du discours. Sémantique et syntaxe.* Paris : PUF.
- Leuschner, Torsten. 2000. Wo immer es mir begegnet - wo es auch sei : Zur Distribution von Irrelevanzpartikeln in Nebensätzen mit *w-auch immer*. *Deutsche Sprache* 28. 342–356.
- Löbner, Sebastian. 1989. German *schon-erst-noch* : An integrated analysis. *Linguistics and Philosophy* 12(2). 167–212.
- Luscher, Jean-Marc. 1989. Connecteurs et marqueurs de pertinence, l'exemple de *d'ailleurs*. *Cahiers de linguistique française* 10. 43–76.
- Lyons, John. 1977. *Semantics.* Cambridge : Cambridge University Press. (2 vol.).
- Maienborn, Claudia. 2011. Event semantics. In Claudia Maienborn, Klaus von Stechow & Paul Portner (eds.), *Semantics (1). An international handbook of natural language meaning* HSK 33.1, 802–830. Berlin/NY : De Gruyter. (=Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft, 33.1).
- Marache, Maurice. 1965. *Syntaxe structurale de l'allemand.* Paris : Aubier Montaigne. (=Bibliothèque de Philologie germanique, 23).
- Meillet, Antoine. 1912. L'évolution des formes grammaticales. *Scientia - Rivista di Scienza* 12. Réimpr. 1921 in *Linguistique historique et linguistique générale 1*, pp. 130–148.
- Meinong, Alexius. 1902. *Über Annahmen.* Leipzig : Barth. (=Beihefte zur Zeitschrift f. Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane, 2).

- Métrich, René. 2004. *Tatsächlich und in der Tat* : ein Abgrenzungsversuch. *Convivium - Germanistisches Jahrbuch Polens* 263–299.
- Métrich, René. 2006. *Wirklich und tatsächlich* : zur Unterscheidung zweier vermeintlicher Synonyme. In Jean-François Marillier, Martine Dalmas & Irmtraud Behr (eds.), *Text und Sinn : Studien zur Textsyntax und Deixis im Deutschen und Französischen*, 305–318. Stauffenburg. (=Eurogermanistik, 23).
- Métrich, René, Eugène Faucher & Gilbert Courdier. 2002. *Les Invariables Difficiles. Dictionnaire allemand-français des particules, connecteurs, interjections et autres mots de la communication*. Nancy : Nouveaux Cahiers d'allemand.
- Modicom, Pierre-Yves. 2010. The epistemological treatment of information and the interpersonal distribution of belief in language : German modal particles and the typological challenge. In Werner Abraham & Elisabeth Leiss (eds.), *Modality and Theory of Mind elements across languages*, 361–382. Berlin : DeGruyter. (=Trends in Linguistics, 243).
- Modicom, Pierre-Yves. 2012. Shared knowledge and epistemic reductionism : the covert semantics of the German modal particles. In Werner Abraham & Elisabeth Leiss (eds.), *Covert patterns of modality*, vol. 2012, 281–311. Newcastle : Cambridge Scholars Publishing.
- Modicom, Pierre-Yves. 2014. Les théories de la prise en charge au prisme des particules modales de l'allemand. *ELIS - échanges linguistiques en Sorbonne* 2. 61–80.
- Modicom, Pierre-Yves. 2016. Syntaxe de l'adverbe de phrase et structure prédicative de la proposition allemande. Éléments pour une description fonctionnelle. *ELIS - échanges linguistiques en Sorbonne* 4(1).
- Modicom, Pierre-Yves. soumis. Domängebundene Referenz und Textsteuerung : Deutsche d-Formen zwischen Anapher, Deixis und Definitheit. In Marie-Hélène Viguier (ed.), *Deiktoren im Deutschen*, Tübingen : Stauffenburg. (=Eurogermanistik).
- Modicom, Pierre-Yves. sous presse(a). L'allemand *denn*, entre coordonnant, connecteur et conjonction. In Annie Bertin & Hava Bat-Zeev Shyldkrot (eds.), *Connecteurs et conjonctions en diachronie*, Paris : Champion.
- Modicom, Pierre-Yves. sous presse(b). Wann fängt Austausch an? Sprachliche Dialogizität über Sprechakte hinaus. In Maude Fagot-Williams & Silvia Richter (eds.), *Der Austausch - L'échange. Akten des 7. GIRAF-IFFD-Workshops in Saarbrücken*, Berne : Peter Lang. (actes du colloque des 19-20 février 2015 à Sarrebrück).
- Moeschler, Jacques. 1994. Lois de discours, maximes de conversation et postulats de conversation. In Jacques Moeschler & Anne Reboul (eds.), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, 178–199. Paris : Le Seuil.
- Molnár, Valéria. 1998. Topic in focus : On the syntax, phonology, semantics and pragmatics of the so-called "Contrastive Topic" in Hungarian and German. *Acta Linguistica Hungarica* 45(1-2). 89–166.
- Molnár, Valéria. 2006. On different kinds of contrast. In Valéria Molnár & Susanne Winkler (eds.), *The architecture of focus*, 197–233. Berlin / New York : De Gruyter. (=Studies in Generative Grammar, 82).
- Morel, Mary-Annick. 1995. L'intonation exclamative dans l'oral spontané. *Faits de Langues* 6. 63–70. (= numéro thématique *L'exclamation*).

- Mosegaard-Hansen, Maj-Britt. 2000. La polysémie de l'adverbe *déjà*. In Hanne Leth Andersen & Anita Berit Hansen (eds.), *Le français parlé : corpus et résultats*, 157–177. Copenhagen : Museum Tusulanum.
- Müller, Sonja. 2014. *Modalpartikeln*. Heidelberg : Winter Verlag. (=KEGLI, 17).
- Nølke, Henning. 1993. *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*. Kimé.
- Nølke, Henning. 2001. *Le regard du locuteur 2. Pour une linguistique des traces énonciatives*. Kimé.
- Nølke, Henning. 2009. Types d'êtres discursifs dans la ScaPoLine. *Langue française* 164(2009-4). 81–96. (numéro thématique *La polyphonie linguistique*).
- Olbertz, Hella. 2012. The place of exclamatives and miratives in grammar : a Functional Discourse Grammar view. *Revista linguística - Revista do Programa de Pós-Graduação em Linguística da Universidade Federal do Rio de Janeiro* 8. 76–98.
- Onea, Edgar & Klaus von Heusinger. 2009. Topikwechsel im Diskurs. In *Talk at Semantik und Pragmatik im Südwesten*, Universität Stuttgart.
- Onea, Edgar & Anna Volodina. 2009. Der schein trägt nämlich. *Linguistische Berichte* 219. 291–321.
- Ormelius-Sandblom, Elisabet. 1997. The modal particle *schon* : its syntax, semantics, and pragmatics. In Toril Swan & Westvik Olaf (eds.), *Modality in Germanic languages : Historical and comparative perspectives*, vol. 99, 75. Berlin / Den Haag : Mouton De Gruyter.
- Paillard, Denis. 2009. Prise en charge, commitment ou scène énonciative. *Langue Française* 162. 109–128.
- Paillard, Denis. 2011. Marqueurs discursifs et scène énonciative. In Sylvie Hancil (ed.), *Connecteurs discursifs*, 13–39. Rouen : Presses Universitaires de Rouen et du Havre.
- Pasch, Renate, Ursula Brauße, Eva Breindl & Ulrich Hermann Waßner (eds.). 2003. *Handbuch der deutschen Konnektoren. Linguistische Grundlagen der Beschreibung und syntaktische Merkmale der deutschen Satzverknüpfen. Konjunktionen, Satzadverbien und Partikeln*. de Gruyter. (=Schriften des IDS, 9).
- Pérennec, Marcel. 1979. *Illocution et assertion en allemand contemporain*. Paris : Thèse d'État de l'université Paris-Sorbonne. (Microfiches : Lille, ANRT, 1984).
- Pérennec, Marcel. 2002. Über- und Unterschreitung eines Grenzwertes : Überlegungen zu *schon* und *noch*. In *Sur le texte. Énonciation et mots du discours en allemand*, 185–204. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Pérennec, Marcel. 2002. Éléments de grammaire textuelle. In *Sur le texte. Énonciation et mots du discours en allemand*, 3–122. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Pérennec, Marcel. 2002a. Négation et isotopie du discours ; quelques observations sur la négation en allemand. In *Sur le texte. Énonciation et mots du discours en allemand*, Lyon : Presses universitaires de Lyon. (1. publ. 1986, *Cahiers d'études germaniques*).
- Pérennec, Marcel. 2002b. *Sur le texte : Énonciation et mots du discours en allemand*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.

- Pérennec, Marcel. 2002c. *Allerdings* : pour un paradigme unique. In *Sur le texte. Énonciation et mots du discours en allemand*, 125–142. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Pérennec, Marcel. 2002d. *Eigentlich et überhaupt*. In *Sur le texte. Énonciation et mots du discours en allemand*, 263–284. Lyon : Presses universitaires de Lyon. (1. publ. 1990, *Cahiers d'études germaniques*).
- Porhiel, Sylvie. 2004. Les introducteurs de cadre thématique. *Cahiers de Lexicologie* 85. 9–45.
- Posner, Roland. 1979. Bedeutungsmaximalismus und Bedeutungsminimalismus in der Beschreibung von Satzverknüpfern. In Harald Weydt (ed.), *Die Partikeln der deutschen Sprache*, 378–394. Berlin : De Gruyter.
- Pottier, Bernard. 2000. *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*. Louvain : Peeters. (=Bibliothèque de l'information grammaticale, 47).
- Rabatel, Alain. 2003. Le point de vue, entre langue et discours, description et interprétation : état de l'art et perspectives. *Cahiers de Praxématique* 41. 7–24.
- Recanati, François. 2016. *Polyphony in speech act theory*. Paris : EHESS. (séminaire du 10 décembre 2015 au 18 février 2016, notes personnelles).
- Reinhart, Tanya. 1981. Pragmatics and linguistics :An analysis of sentence topics in pragmatics and philosophy. *Philosophica and Studia Philosophica Gandensia Ghent* 27(1). 53–94.
- Repp, Sophie. 2010. Defining contrast as an information-structural notion in grammar. *Lingua* 120(6). 1333–1345.
- Repp, Sophie. 2013. Common ground management : Modal particles, illocutionary negation and verum. In Daniel Gutzmann & Hans-Martin Gärtner (eds.), *Beyond expressives. Explorations in use-conditional meaning*, 231–74. Leiden : Brill.
- Russell, Bertrand. 1905. On denoting. *Mind* 14. 479–493.
- Sauerwein-Spinola, Sybille. 2002. Interrogativité, rhétoricité, argumentation, persuasion - les particules modales dans l'interrogation partielle en allemand. *Cahiers de linguistique française* 24. 231–242. (vol. "Nouveaux regards sur les mots du discours", ed. C. Rossari).
- Schanen, François & JeanPaul Confais. 1986. *Grammaire de l'allemand : formes et fonctions*. Paris : Armand Colin.
- Schoonjans, Steven. 2012. The particulization of German complement-taking mental predicates. *Journal of Pragmatics* 44(6-7). 776–797.
- Schoonjans, Steven. 2014a. Oui, il y a bien des particules de démodulation en français. *Cognitextes* 11.
- Schoonjans, Steven. 2014b. Zur französischen Übersetzung der deutschen Modalpartikel *doch* : eine satztypübergreifende Analyse. *Studii de gramatică contrastivă* .
- Searle, John R. 1969. *Speech acts : An essay in the philosophy of language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Sperber, Dan. 2013. *The Epidemiology of Common Ground : A Cognitive and Ecological Approach*. École Normale Supérieure, Paris / audio : <http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=1377>.



- Sperber, Dan & Deirdre Wilson. 1981. Irony and the use-mention distinction. In Peter Cole (ed.), *Radical pragmatics*, 295–318. Amsterdam : Elsevier.
- Sperber, Dan & Deirdre Wilson. 1986. *Relevance : Communication and cognition*. Oxford/Cambridge : Blackwell.
- Sperber, Dan & Deirdre Wilson. 1989. *La pertinence : communication et cognition*. Paris : Minuit.
- Sériot, Patrick. 2007. Généraliser l'unique : genres, types et sphères chez bakhtine. *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre* 56. 37–53. (numéro spécial *Linguistique des genres*, consultable sur [linx.revues.org](http://linx.revues.org). DOI : 10.4000/linx.356).
- Stalnaker, Robert. 1974. Pragmatic presuppositions. In Milton Munitz & Peter Unger (eds.), *Semantics and philosophy*, 197–213. New York : New York University Press.
- Stalnaker, Robert. 1978. Assertion. *Syntax and Semantics* 315–332.
- Stalnaker, Robert. 2002. Common Ground. *Linguistics and Philosophy* 25(5-6). 701–721.
- Strawson, Peter Frederick. 1971. Identifying Reference and Truth-Values. In *Logico-linguistic papers*, 75–95. London : Methuen and Co. (1. publ. 1964 in *Theoria*).
- Struckmeier, Volker. 2014. *Scrambling ohne Informationstruktur? Prosodische, semantische und syntaktische Faktoren der deutschen Wortstellung*. Akademie Verlag / de Gruyter. (=Studia Grammatica, 77).
- Sudhoff, Stefan. 2010. *Focus particles in German : syntax, prosody, and information structure*. Amsterdam : John Benjamins. (=Linguistik Aktuell, 151).
- Thurmair, Maria. 1989. *Modalpartikeln und ihre Kombinationen*. Tübingen : Niemeyer.
- Truckenbrodt, Hubert. 2006. On the semantic motivation of syntactic verb movement to C in German. *Theoretical Linguistics* 32. 257–306.
- Turco, Gilbert & Danielle Coltier. 1988. Des agents doubles de l'organisation textuelle, les marqueurs d'intégration linéaire. *Pratiques* 57. 57–79.
- Ubersfeld, Anne. 1977. *Lire le théâtre*. Paris : Editions Sociales. (2 vol.).
- Valentin, Paul. 1989. À propos des énoncés exclamatifs allemands. In Eugène Faucher, Frédéric Hartweg & Jean Janitza (eds.), *Sens et être : mélanges en l'honneur de Jean-Marie Zemb*, 243–248. Nancy : Presses universitaires de Nancy.
- Vassiliadou, Hélène. 2008. Quand les voies de la reformulation se croisent pour mieux se séparer ; à savoir, autrement dit, c'est-à-dire, en d'autres termes. In Marie-Claude Le Bot, Martine Schuwer & Elisabeth Richard (eds.), *La reformulation. marqueurs linguistiques, stratégies énonciatives*, 35–50. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Volochinov, Valentin. 1977. *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Walkden, George. 2015. Language contact and the loss of strict V2. Ms, U. Manchester.
- Waltereit, Richard. 2001. Modal particles and their functional equivalents : A speech-act theoretic approach. *Journal of Pragmatics* 33. 1391–1417.

- Waltereit, Richard. 2006. *Abtönung. Zur Pragmatik und historischen Semantik von Modalpartikeln und ihren funktionalen Äquivalenten in romanischen Sprachen*. Tübingen : Max Niemeyer. (=Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 338).
- Weinrich, Harald. 1993. *Textgrammatik der deutschen Sprache. Unter Mitarbeit von Maria Thurmair, Eva Breindl, Eva-Maria Willkop*. Mannheim usw. : Dudenverlag.
- Werlich, Egon. 1975. *Typologie der Texte. Entwurf eines textlinguistischen Modells zur Grundlegung einer Textgrammatik*. Heidelberg : Quelle und Mayer.
- Weydt, Harald. 1969. *Abtönungspartikel. Die deutschen Modalwörter und ihre französischen Entsprechungen*. Bad Homburg etc. : Gehlen.
- Wiese, Heike, Ulrike Freywald & Katharina Mayr. 2009. *Kiezdeutsch as a test case for the interaction between grammar and information structure*. Potsdam : U. Potsdam. (=ISIS, 12).
- Zaefferer, Dietmar. 2001. Deconstructing a Classical Classification : A Typological Look at Searle's Concept of Illocution Type. *Revue Internationale de Philosophie* 2. 209–225.
- Zemb, Jean-Marie. 1978. *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch, I*. Mannheim etc. : Wissenschaftliche Buchgesellschaft / Dudenverlag.
- Zemb, Jean-Marie. 1984. *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch, II*. Mannheim etc. : Wissenschaftliche Buchgesellschaft / Dudenverlag.
- Zimmermann, Malte. 2008. Discourse particles in the left periphery. In Shaer Benjamin, Philippa Cook & Claudia Frey, Werner Maienborn (eds.), *Dislocated Elements in Discourse. Syntactic, Semantic, and Pragmatic Perspectives*, 200–231. London : Routledge.
- Zimmermann, Malte. 2011. Discourse particles. In Paul Portner, Claudia Maienborn & Klaus von Stechow (eds.), *Semantics. An international handbook on natural language meaning*, 2012–2038. Berlin / New York : De Gruyter. (=Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft, 33.2).
- Zimmermann, Malte. 2014. *Wird schon stimmen - A unified analysis of schon as degree operator*. In *The syntax and semantics of particles*, Marburg : DGfS 2014. (org. J. Bayer / V. Struckmeier).



# Index



# Index des Noms

- Abraham, Werner, 21, 28, 32, 80, 120, 404, 406, 407, 409, 419, 448, 455, 499, 530
- Anscombe, Jean-Claude, 354, 370, 373, 498
- Austin, John, 395, 429–431, 495, 497, 498, 505, 514, 529
- Blakemore, Diane, 17, 22, 23, 26, 55, 69, 72–77, 88, 139, 163, 340, 517
- Breindl, Eva, 24, 27, 30, 39, 45, 47, 55, 56, 146, 147, 149, 198, 212
- Breindl, Volodina etc, 21, 32, 39, 50, 190
- Charolles, Michel, 149, 154–157, 159, 162, 168, 227, 262, 264
- Culioli, Antoine, 22, 23, 57, 64, 67, 69, 81–83, 87, 88, 108, 115, 125, 128, 193, 229, 253, 255, 258, 281, 283, 299, 354, 361, 374, 459, 483, 492, 512
- Dalmas, Martine, 21, 22, 181, 191
- Dik, Simon, 112, 115, 116, 122, 126–128, 131, 132, 136
- Ducrot, Oswald, 16, 18, 22, 30–33, 52, 53, 70, 77, 80, 89, 91–93, 95, 97, 99, 108, 133, 139, 140, 153, 163, 164, 190, 192, 243, 327, 354–356, 369–371, 373, 379, 382–384, 389, 412, 447, 472, 478, 498, 517, 518, 526, 527, 529, 532
- Fernandez-Bravo, Nicole, 427, 430, 433, 435, 448–450, 455, 513
- Frege, Gottlob, 499, 503–506, 514, 530, 531
- König, Ekkehard, 12, 17, 21, 22, 26, 52, 53, 57, 69, 72, 74–78, 82–84, 88, 107, 108, 139, 163, 304, 306, 329, 331, 334, 335, 340, 341, 353, 368–370, 383, 389, 390, 396, 397, 403, 404, 426, 442, 455, 457, 461, 462, 471, 517
- Larrory-Wunder, Anne, 114, 117, 118, 121–123, 455, 479, 480, 482, 486, 487, 490–493, 496, 509
- Métrich, René, 21, 25, 35–37, 47, 55, 56, 58, 71, 147, 179–181, 195, 198, 327, 377, 400, 401, 439, 448, 449, 472, 474, 476, 482, 485, 486, 490, 522
- Métrich - Faucher - Courdier, 11, 21, 22, 24, 35, 38, 107, 145, 179, 193, 195, 207, 226, 323, 366, 371, 372, 375, 376, 378, 394, 395, 400, 418, 420, 433–435, 438, 439, 442, 447–450, 459, 461–463, 467, 471, 472, 474–477, 481–485, 487, 489–491, 508
- Molnár, Valéria, 147, 262, 264, 266, 271, 297
- Nølke, Henning, 11, 14, 15, 17, 21, 22, 25, 32–34, 48–55, 58–60, 63, 65, 67, 74, 76, 88, 91, 92, 107, 114, 132, 139, 140, 145, 147, 149, 150, 178, 226, 234, 256, 261, 266, 271, 274–276, 279, 280, 282, 283, 287, 293, 299–301, 303–306, 322, 332, 336, 340, 343, 387, 388, 517, 520, 522, 523, 528, 533
- Paillard, Denis, 14, 15, 17, 21–23, 56, 67–71, 81–83, 88, 89, 97, 133, 145, 150–156, 159, 160, 164, 168, 178, 182, 193–195, 224, 229, 232, 234, 242, 261, 262, 278, 390, 394, 438, 517–519, 521
- Pasch, Breindl etc, 39, 48, 196, 234
- Pérennec, Marcel, 13, 14, 21–23, 30, 45, 55–58, 60, 87, 90, 107, 111, 120, 145, 147, 152, 153, 155, 166, 187, 188, 193, 195, 196, 201–203, 205, 207, 211–213, 264, 273, 303, 304, 341, 356, 357, 359, 396, 397, 403, 404, 417, 440, 518, 523
- Porhiel, Sylvie, 264
- Recanati, François, 395, 429, 430, 495–498, 529
- Sauerwein-Spinola, Sibylle, 22, 430, 435, 455, 513
- Searle, John, 395, 426, 429, 431, 497, 498, 508

- Sperber, Dan - Wilson, Deirdre, 72, 76, 78,  
132, 152, 365, 373, 377, 384, 385, 430  
Sperber, Dan, 72, 279, 302
- Waltereit, Richard, 12, 17, 27, 69, 76, 77,  
406, 429, 431, 438, 455–458, 473, 511,  
518, 519
- Zemb, Jean-Marie, 64, 65, 111–121, 125, 127–  
130, 133–137, 160, 162, 167, 522, 526

# Index des Notions

- Appréciatif, 11, 14, 16, 145, 149, 194–205, 207, 213, 215, 218, 225, 234, 262, 264, 332, 522, 523
- Cadre de discours, 149, 155–157, 159, 160, 164–169, 235, 262, 264–266
- Classe argumentative, 371–375, 382, 383, 385, 389
- Common Ground, 72, 75, 81–86, 88, 119, 133, 153, 201, 204, 277–279, 301, 302, 340, 359, 402–409, 412, 413, 415, 416, 418, 419, 421, 426, 431, 432, 465, 468, 487, 495, 500, 513
- CG Management, 133, 405, 406, 426
- Connecteur, 11–17, 23–25, 27–32, 34, 36, 37, 40–43, 45–50, 53, 55–61, 63–65, 67–69, 71, 72, 83, 84, 86, 88, 89, 96, 97, 105, 116, 145–147, 149, 150, 153, 166, 170, 175–178, 184, 185, 193, 196, 226, 229, 232, 237, 244, 247, 255, 258, 261–263, 266, 293, 306, 309–312, 314, 319, 320, 327, 331, 335, 339, 340, 356, 364, 371, 378, 379, 382, 517, 518, 520
- Konjunktionaladverb, 11, 24, 31, 40–42, 55, 57, 60, 63, 68, 145, 518, 520
- Pseudo-connecteur, 12, 14, 53, 63–65, 67, 71, 89–91, 96, 97, 140, 145–148, 150, 153, 178, 196, 229, 261, 518–521
- Contrastivité, 15, 17, 35, 47, 52, 53, 70, 89, 93, 120, 134, 141, 146, 147, 149, 150, 153–157, 159, 160, 163, 164, 167, 169, 170, 172, 182, 183, 186, 187, 192, 195, 198–200, 207, 212, 225, 227, 262, 264–267, 271, 272, 274, 276, 281–289, 291–299, 301–303, 308, 317, 318, 321–323, 331, 332, 336, 340, 346–349, 353, 360, 364, 370, 376, 379, 383, 385, 386, 388, 389, 398, 404, 405, 410, 412, 414, 416, 418, 422, 426, 436, 444, 461, 464–467, 469, 486, 491, 500, 512, 513, 519–526, 528, 529, 531, 533
- Evaluateur, 18, 81, 87, 91, 92, 393, 394, 402, 405, 407, 410–412, 414–416, 419, 425–427, 432, 434, 436–438, 442, 443, 445–447, 449, 451–454, 458–462, 465–469, 472, 474, 475, 478, 480, 481, 487–489, 491–493, 495, 496, 506–513, 518, 519, 527, 529–531
- Focus, 15, 17, 18, 21, 24, 25, 29–32, 34, 35, 38–40, 43, 45, 50, 52, 53, 55, 69, 74, 75, 107, 134, 135, 146, 147, 149, 155, 164, 198, 199, 209, 266, 271, 274–291, 293, 296, 297, 299–307, 309, 310, 312, 313, 315, 316, 319, 320, 322–324, 332–338, 342, 345, 347, 348, 350, 351, 353, 361, 362, 364, 366, 370, 371, 376, 378, 381–383, 386–390, 394, 404, 405, 407, 408, 426, 436, 439, 462, 464–467, 469, 483, 484, 492, 500, 501, 506, 510
- Locutoire, 393, 395, 403, 405, 406, 420, 427, 429–431, 433, 437, 438, 441, 442, 445, 447–449, 451–453, 455, 458–461, 463–466, 470, 476, 478, 480, 481, 485–487, 489–493, 495–499, 503, 505–509, 511, 512, 514, 518, 519, 529–531
- Modalisateur, 11, 14, 16, 145, 149, 161, 162, 178, 193–197, 200–207, 212, 213, 224–226, 229, 234, 250, 262, 306, 307, 402, 416, 417, 522, 523, 531
- Modalisation, 77, 117, 124, 130, 132, 140, 210
- Modalité, 64, 75, 76, 79, 113, 115, 147, 162, 177, 202–206, 213, 225, 304, 361, 395, 414, 425, 426, 464
- Paradigmatisant (adverbial), 12, 14–16, 25, 29, 34, 35, 40, 51–55, 65, 89, 90, 92, 148, 185, 186, 188–191, 211, 212, 271, 297, 299, 300, 303–311, 314–317, 320–324, 328, 331–338, 340–343, 348–351,



- 353, 356, 357, 364, 367, 369, 372, 374, 376, 377, 379, 382–384, 386, 388–390, 393, 396, 398, 400, 403, 405, 410, 411, 419, 424–426, 436, 439, 440, 458, 463, 464, 469–471, 475–477, 481, 483, 492, 500, 501, 512, 519, 522, 524–531, 533
- Particule de focalisation, 13–15, 35, 55, 87, 89, 93, 107, 120, 124, 140, 148, 149, 179, 185, 187, 188, 198, 211, 272, 303, 304, 306, 307, 334, 338, 340, 349, 350, 353, 357, 364, 365, 367, 370, 373, 381, 382, 387–389, 393, 401, 439, 440, 443, 517, 527
- Paradigmatisant (effet), 266, 291, 298, 304, 316, 326, 332, 343, 349, 350, 361, 382
- Paradigme, 16, 33, 34, 45, 52, 53, 55, 56, 69, 74, 88, 90, 146–149, 166, 188, 189, 202, 203, 231, 245, 250, 257, 261, 265, 271, 274–287, 290, 293, 295, 296, 298–300, 302–306, 309, 314, 317, 322, 323, 326, 328, 329, 331, 332, 335, 336, 338, 342, 348–351, 354, 356, 360, 361, 364, 366, 367, 369, 372–374, 379, 383–389, 519, 525, 527–531, 533
- Paradigme (ou ensemble) contextuel, 278, 279, 370, 411, 419, 426, 453, 464–469, 487, 495, 500, 506, 510–513, 525–527, 530, 531, 533
- Partialité du dire, 8, 15, 16, 18, 70, 89, 141, 150, 151, 153, 154, 157, 159, 160, 162–164, 168, 169, 171–174, 177, 178, 182–184, 186–188, 190, 192–195, 199, 224, 225, 227, 229, 234–237, 241, 251, 257, 259, 260, 262–267, 291, 297, 298, 303, 309, 315, 322, 331, 387, 389, 394, 443, 461, 507, 509, 518, 520–526, 528, 530, 531, 533
- Partiellité - dire partiel, 150, 151, 153, 154, 156, 157, 159, 162–164, 168, 169, 173, 178, 192, 193, 195, 225, 235–237, 249, 251, 257, 262, 263, 265, 266
- Particule modale, 11–15, 17, 18, 21, 22, 24, 26–28, 30, 31, 34–36, 38, 40, 43, 45, 65, 68, 69, 72, 74–79, 81, 84, 86–93, 95, 97, 100, 101, 105, 106, 112, 113, 140, 184, 188, 255, 256, 306, 353, 376, 380, 390, 393–396, 401–407, 409–414, 417–420, 424–427, 429, 431–441, 443–445, 447–453, 455, 457, 458, 460–464, 467–469, 471–480, 486, 490, 492, 493, 495–497, 499, 503, 506, 507, 512–514, 518–520, 528–532
- Perspectival, 12–14, 16, 17, 154, 155, 157, 159–161, 168, 169, 172, 173, 175–178, 180, 182–190, 192–196, 199–201, 205, 206, 210, 212, 224–227, 229–232, 234–237, 243, 247, 249, 250, 256–258, 260–263, 265, 266, 277, 278, 303, 308–310, 314, 319, 322, 323, 331, 334–337, 340, 341, 343, 344, 347–351, 364, 367, 388–390, 402, 412, 414, 417, 418, 425, 443, 444, 461, 468, 486, 499, 500, 509, 521–526, 531
- Pertinence (théorie de la), 22, 23, 54, 56, 69, 72, 76, 88, 89, 116, 132, 139, 140, 163, 302, 472
- Prise en charge, 42, 54, 67, 77–81, 92, 114, 127, 130, 133, 140, 141, 167, 193, 194, 201, 204, 206, 207, 224, 225, 332, 394, 403–405, 407, 408, 410–414, 416, 417, 419, 425, 426, 445–447, 451–453, 456, 458–460, 463–465, 467–470, 472, 487, 489, 495, 500, 506, 514
- Prosodie, 27, 35, 52, 53, 67, 89, 107, 112, 113, 120, 122, 134, 135, 139, 140, 146, 147, 154–157, 159, 160, 163, 167, 169–173, 188, 189, 192, 211, 212, 264, 265, 271, 272, 274, 276, 277, 279–299, 302–306, 308, 312, 323, 325, 331–333, 336, 342, 344–346, 348, 350, 370, 376, 385–388, 395, 400, 406–408, 430, 433, 436, 438, 448, 450, 460, 462–470, 479–484, 486–488, 490–493, 496, 500, 509, 510
- Préconstruit, 135, 141, 153, 178, 182, 225, 256, 277, 278, 281, 282, 297, 301, 319, 322, 332, 340, 355, 357, 359, 360, 362, 364, 365, 371–374, 377, 379, 381, 383, 388, 389, 524–529, 531, 533
- Prédicat - prédication, 25, 33, 34, 40, 46, 51–53, 65, 109, 111–113, 115–130, 132–136, 140, 141, 147, 154, 157, 160–165, 167, 168, 170, 172, 174, 186–188, 192, 193, 198, 206, 209, 212, 219, 226, 234, 246, 250, 262, 263, 266, 271, 273, 277–279, 281–290, 292, 295–297, 299–303, 305, 308–310, 312, 314, 315, 319, 320, 322, 323, 325, 335, 338, 348, 356, 359, 361–365, 376,

377, 383, 384, 388, 395, 400, 401,  
409, 412, 426, 440, 458, 464, 473,  
474, 482–486, 490, 491, 497, 499, 501–  
505, 509, 510

Ratifieur - ratification, 18, 81, 84, 85, 87, 91,  
92, 96, 393, 394, 405, 408, 410–412,  
415, 416, 419, 425–427, 432, 434, 437,  
438, 443, 445–447, 449–454, 458–461,  
466–468, 470, 472, 474, 478, 480–482,  
484, 487–493, 495, 496, 507, 508, 510–  
513, 518, 519, 524, 529–531

Rhème, 50, 53, 65, 113, 114, 116–130, 133,  
135, 147, 160, 162, 163, 167, 168,  
212, 266, 271, 275–279, 281, 283, 285–  
287, 290, 292, 296, 297, 299–301, 303,  
307, 309, 310, 312–314, 323, 324, 333–  
335, 388, 499

Satzmodus, 395, 425, 464, 493, 496, 506, 509,  
511

Scène énonciative, 17, 18, 56, 67, 68, 71, 81–  
86, 88, 133, 134, 141, 151–153, 201,  
248, 258, 275–279, 281, 282, 288, 300–  
302, 359, 365, 388, 403, 404, 411,  
417, 419, 426, 432, 467, 469, 508,  
511, 519, 531

Thème, 50, 53, 65, 96, 98, 113–125, 128–130,  
133–135, 156, 157, 161, 162, 169, 175,  
251, 264, 266, 276, 277, 285, 286,  
288, 291, 292, 295, 297–302, 315, 316,  
318, 333, 334, 347, 388, 499

Topic, 15, 17, 47, 116, 120, 121, 127, 134,  
135, 146, 147, 149–151, 154–157, 159–  
164, 166, 169, 170, 172, 175, 183,  
186, 187, 189, 192, 197–200, 207, 212,  
214–219, 227, 256, 261, 262, 264, 266,  
271, 272, 276, 277, 283, 285, 287–  
289, 291, 293–299, 301–303, 310, 317,  
318, 321, 322, 346–348, 360, 362–364,  
381, 388, 519–521, 523, 524, 526, 528

Verum Focus, 135, 280, 282, 283, 296, 297,  
299, 301, 376, 394, 404–408, 419, 462,  
465–467, 469, 510





## L'énoncé et son double : recherches sur le marquage de l'altérité énonciative en allemand

### Résumé

Le présent travail part d'un concept heuristique, le "travail de l'altérité", pour élucider un faisceau de propriétés syntaxiques et fonctionnelles des mots du discours en allemand. Nous posons l'idée d'une coexistence entre points de vue différents à l'intérieur d'un même énoncé, et distinguons trois types de prise en compte de cette altérité constitutive. Un énoncé peut être pris comme une expression partielle et partiale de ce qu'il y aurait à dire, et coexister avec d'autres points de vue sur un mode cumulatif. C'est le domaine d'intervention d'une classe d'adverbiaux que nous nommons perspectivaux et que l'on peut identifier par un ensemble de propriétés distributionnelles précises. L'énoncé peut être construit par contrepied vis-à-vis d'autres énoncés possibles, correspondant à des solutions préconstruites (phénomènes de focalisation). On distingue les adverbiaux paradigmatiques, classe fonctionnelle associée à des propriétés sémantico-syntaxiques précises, de l'ensemble plus vaste des adverbiaux sensibles au focus, mais aussi des adverbes spécialisés dans l'expression du parcours sur une classe d'arguments. Ceux-ci accèdent à la fonction d'adverbial paradigmatique, mais peuvent apparaître dans d'autres fonctions. Enfin, la gestion de la pluralité des points de vue peut correspondre à la coexistence d'avis divergents sur la validité du contenu. Ce mode d'altérité est géré par les particules modales, analysées dans leur interaction avec les types d'énoncés, redéfinis comme des configurations de marques locutoires.

**Mots-clés :** linguistique allemande ; mots du discours ; syntaxe ; sémantique ; focalisation ; adverbes ; adverbiaux ; particules.

## Otherness at work : diverging viewpoints in discourse and the syntax, semantics and pragmatics of discourse markers in German

### Summary

This study deals with three groups of discourse markers in German : (i) disjuncts and attitudinal adverbials (henceforth "perspectival adverbials"), (ii) focus particles ("paradigm-scanning adverbials") and (iii) modal particles. The starting point of the analysis is the heuristic notion of "Otherness at work", i.e. the constitutive role of coexisting heterogeneous viewpoints : the three groups of discourse markers, each of which has the status of a functional class with recurring distributional properties, correspond to three modes of Otherness. First, an utterance can be seen as expressing a biased and selective perspective on "What there is". It thus coexists with other, possible yet dispreferred perspectives. Modal adverbials, argumentative disjuncts and metalinguistic markers are various subtypes of these perspectival adverbials. Further, the utterance (or a constituent thereof) can be located into a set of conflicting alternatives thanks to various focussing strategies. It is necessary to distinguish between focus-sensitive adverbials as a whole, the functional class of paradigm-scanning adverbials, and the lexical set of contrastive adverbs that can access the aforementioned function. The traditional class of "focus particle" is thus deconstructed along three different, non-parallel levels. Finally, constitutive otherness can stand for conflicting or mixed views about the validity of the propositional content. This kind of Otherness, which can (but needs not) correspond to modal intersubjectivisation, is the semantic domain of modal particles, which are analyzed here in their interaction with sentence mood.

**Keywords :** German language ; discourse markers ; syntax ; semantics ; focus ; adverbs ; adverbials ; particles ; connectives.

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

**ÉCOLE DOCTORALE :**

ED 5 – Concepts et langages

Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, France

**DISCIPLINE :** Linguistique